



HAL
open science

”C’est du sport, tu t’attendais à quoi?”. D’un entre-soi permissif à un sport inclusif: le cas du roller derby français.

Orlane Messey

► **To cite this version:**

Orlane Messey. ”C’est du sport, tu t’attendais à quoi?”. D’un entre-soi permissif à un sport inclusif: le cas du roller derby français.. Education. Université Bourgogne Franche-Comté, 2024. Français. NNT: 2024UBFCC001 . tel-04565756

HAL Id: tel-04565756

<https://theses.hal.science/tel-04565756>

Submitted on 2 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



THÈSE DE DOCTORAT UNIVERSITÉ BOURGOGNE FRANCHE-COMTÉ

École doctorale n° 594
Sociétés, espaces, pratiques, temps

Doctorat de Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives

Orlane Messey

"C'est du sport, tu t'attendais à quoi ?"

D'un entre-soi permissif à un sport inclusif : le cas du roller derby français

Tome 1 – Manuscrit de thèse

Thèse présentée et soutenue à Besançon le 9 janvier 2024

Composition du jury :

FOURNIER Laurent-Sébastien, Professeur des Universités, Université Côte d'Azur | Rapporteur
GAUTHARD Nathalie, Professeure des Universités, Université d'Artois | Examinatrice
GIBOUT Christophe, Professeur des Universités, Université du littoral Côte d'Opale | Président du jury
LIOTARD Philippe, Maître de Conférences – HDR, Université Claude Bernard Lyon 1 | Rapporteur
ROUX FRÉDÉRIQUE, Professeure des Universités, Université Rennes 2, | Examinatrice
TUAILLON DEMÉSY Audrey, Professeure des Universités, Université de Franche-Comté | Directrice de thèse
VIVIER Christian, Professeur des Universités, Université de Franche-Comté | Directeur de thèse

Remerciements

Voilà près de quatre ans que je réfléchis au moins une fois par semaine à la manière dont je rédigerai cette page de remerciements et voilà que le jour où je dois le faire... je n'y arrive pas. La fatigue et l'émotion doivent y être pour beaucoup. C'est pourquoi je me contenterai de remerciements apaisés mais remplis de reconnaissance.

Tout d'abord, mes premiers remerciements vont à Audrey Tuillon Demésy. Merci pour tout. De m'avoir offert l'opportunité de réaliser une thèse, de partager au quotidien ton amour pour la recherche, de m'avoir fait découvrir tes univers musicaux, ludiques et aériens (et le roller derby). Cette aventure, humaine et intellectuelle, était géniale même si Beasty Bunny a pris 100 ans ces derniers mois... Merci pour le soutien moral quand je reviens déprimée des cours, pour le soutien moral quand je reviens déprimée du terrain, etc. La liste est longue mais tu as toujours été là. T'es la best.

Je me tourne désormais vers Christian Vivier. Comme Audrey, merci Christian de nous faire partager au quotidien ton amour pour la recherche. Être membre du laboratoire C3 est une vraie chance. Merci d'avoir contribué à faire de cette thèse une aventure enrichissante mais aussi amusante et pétillante. Enfin, un énorme merci pour ton aide et ton soutien lors de cette interminable dernière ligne droite.

Je remercie également tous les membres du jury, qui ont accepté de lire et d'examiner ce travail de thèse : Laurent-Sébastien Fournier, Nathalie Gauthard, Christophe Gibout, Philippe Liotard, Frédérique Roux. Je suis honorée.

À la direction du laboratoire C3S : Christian, Sébastien Laffage et Sébastien Haissat. Mes remerciements vont également à Carole Bonnamain et à Annick Rousseaux. À l'UFR STAPS de Besançon et à son directeur Cheikh Tidiane Wane.

Je souhaite également remercier mes colloques de bureau : Sébastien et Sidney. Merci pour les séances de psy et les tranches de rigolades !! (et Sébastien, merci pour les cours express de sociologie!!). Je pense à Yann, merci merci pour le soutien et pour les conseils. Merci à Lucas, rayon de soleil. Merci Nico la pom'pote, toujours là pour filer un coup de main. À Sacha le pulpeux et le plus drôle. À Pauline, une bulle de paillettes. À Valérie, à Willy, à Jeanne, à Pauline. Je vous embrasse.

À Mélanie qui m'a sauvée la vie ces dernières semaines. Merci ma prosti. Merci Jean-Pi pour le gros coup de main en plein rush ! À mes Cindy et à Minuscule. Un grand merci à Cédric pour son aide logistique, pour les discussions sur les pratiques alternatives et pour le soutien apporté en fin de thèse. Aux chercheurs / conteur du projet Aiôn. Je pense à Jim, Clémentine, Laurent, Justine, Matthieu, Rémi. You are very cool !

À toutes les personnes qui ont accepté de répondre à mes questions, c'était passionnant. À mon équipe de roller derby. Je pense aussi à Amélie Brantus, la générosité incarnée.

À mes quatre parents, je vous aime trop ! Vous êtes les meilleurs ! Je pense aussi à mes tatas, tontons, cousins, cousines. À ma Nina. Je pense à ma mémère Berthe. Je t'aime fort. À ma Suzette, une force de la nature. À mon Inuit, à Chacha et à Myrtille. À Okya et Amma. À Myssa et Unyx. Et enfin, je remercie de tout mon cœur Sorin, mon amoureux, qui a largement contribué à faire que cette thèse puisse voir le jour. Merci pour les idées, les échanges et le soutien moral pendant ces 4 ans. T'es génial.

Sommaire

INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	7
PARTIE 1. PARTIR À LA DÉCOUVERTE DU ROLLER DERBY : ÉLÉMENTS DE CONTEXTE.....	15
Chapitre 1. Autopsie d'une mission doctorale.....	15
1. Le roller derby comme sujet d'étude sociologique.....	16
2. Quelques éléments biographiques d'une candidate au contrat doctoral.....	17
3. La « rupture » comme postulat méthodologique.....	19
Chapitre 2. Du Chicago Coliseum aux scènes musicales d'Austin : une exploration de l'histoire du (ou des) roller derby.....	27
1. Des patins à roulettes au Roller Derby, retour sur un long processus.....	31
1.1. L'invention du divertissement du masse nord-américain : un point de départ.....	31
1.2. Le roller derby : des antres du divertissement aux terrains sportifs.....	40
1.2.1. 1935-1940 : l'invention du spectacle roller derby.....	40
1.2.2. 1940-1973 : la longue ascension sportive du roller derby.....	47
1.3. 1960-2001 : <i>Roller Games</i> ou le retour du roller derby spectacle.....	54
2. Les années 2000 : un <i>revival</i> pour deux roller derby.....	63
2.1. Un <i>banked track</i> , des femmes et du spectacle : le roller derby et son <i>revival</i>	63
2.1.1. Les scènes musicales d'Austin : théâtre d'un renouveau.....	63
2.1.2. Les Bad Girl Good Woman Production : par les femmes, pour les femmes.....	66
2.2. Le <i>flat track</i> roller derby : la ré-invention du roller derby sportif.....	74
2.2.1. Les Texas Roller Girls et les Riot Grrrls : un spectacle d'un genre nouveau.....	75
2.2.2. Le flat track roller derby à la conquête des terrains sportifs mainstream.....	84
2.2.3. Le roller derby : à la conquête de l'Europe.....	91
Chapitre 3. Un sport émergent, une littérature abondante : état de l'art.....	96
1. Le <i>revival</i> roller derby ou la réécriture des normes de féminité.....	98
1.1. La construction d'identités de genre alternatives.....	99
1.2. Spectacle et franchissement des normes de genre.....	103
1.3. Une approche dynamique de la construction du genre.....	104
1.4. Entre subversion du genre et portée militante du roller derby.....	105
2. Des alternatives face à leurs contradictions.....	107
2.1. De la subversion à la reproduction de l'ordre de genre.....	108

2.2. Féminisme et marchandisation.....	110
3. La normalisation du roller derby.....	111
3.1. Une mise en ordre sportive ou la fin des alternatives ?.....	112
3.2. Les hommes sur la scène du roller derby.....	115
4. Quelle place pour une quatre-vingt-quatrième étude sur le roller derby ?.....	116
Chapitre 4. Entre éloignement et familiarité : exploration et délimitation du terrain.....	120
1. À la recherche d'une pratique « alternative ».....	121
1.1. Négocier (avec maladresse) son entrée sur le terrain.....	121
1.2. Observer « à distance » le théâtre du roller derby.....	125
2. Le roller derby : un sport comme les autres ?.....	133
2.1. L'enquêtrice face à son terrain : un étrange sentiment de familiarité.....	133
2.2. Une exploration du côté des gradins : quand les supporters font le <i>show</i>	141
3. Bilan de l'exploration	146
3.1. L'alternatif : un souvenir du passé ?.....	146
3.2. Les limites d'une étude menée par une <i>fresh meat</i>	148
PARTIE 2. AUX MARGES DU FAIT SPORTIF. DÉLIMITATION DU CADRE THÉORIQUE.....	150
Chapitre 5. Une définition du sport comme modèle dominant.....	154
1. Le « sport moderne » : un fait social totalisant.....	154
1.1. Des « jeux traditionnels » au « sport moderne : une homogénéisation des pratiques	154
1.2. Le sport de compétition : un modèle aliénant.....	160
1.3. Le sport et ses « sous-cultures » : une approche par les particularismes.....	162
2. La question des marges sportives ou la rupture avec l'ordre hégémonique.....	166
2.1. Les sports de glisse : égéries des marges sportives.....	166
2.2. Les sports alternatifs ou les imaginaires au service du jeu.....	170
Chapitre 6. Le roller derby : entre carnavalesque et cultures de résistance.....	174
1. Le folklore carnavalesque ou le renversement des normes dominantes.....	174
1.1. Le roller derby : un revivalisme inversé ?.....	174
1.2. Un folklore carnavalesque : la fête du renversement.....	176
2. Du côté des cultures de résistance.....	179
2.1. L'approche des <i>Cultural Studies</i> : éléments de contexte.....	179
2.2. Les sous-cultures jeunes : de la déviance à la résistance.....	183
2.3. La normalisation des sous-cultures : la fin de la résistance ?.....	188
PARTIE 3. CHERCHER À CONQUÉRIR LE ROLLER DERBY. ÉLÉMENTS DE MÉTHODE.....	192

Chapitre 7. Devenir actrice du monde étudié : entre adaptations et réflexivité.....	192
1. Apprendre à observer : positionnements méthodologiques introductifs.....	195
2. Sur le terrain du roller derby : les inconforts de l'enquête.....	198
2.1. Quand la chercheuse refuse le jeu ethnographique.....	198
2.2. Septembre 2021 : le tournant ethnographique.....	209
Chapitre 8. Une enquête sociologique... derrière son ordinateur.....	219
1. À la recherche de l'alternatif par la sociologie.....	219
2. Le questionnaire ou la recherche de tendances.....	231
PARTIE 4. LES DÉBUTS DU ROLLER DERBY EN FRANCE	236
Chapitre 9. Le roller derby en France : une entrée par le spectacle américain.....	240
1. Des réseaux de niche à l'industrie du divertissement hollywoodien.....	240
1.1. <i>Tracks</i> (2006) : le roller derby côté <i>underground</i>	242
1.2. <i>Bliss</i> (2009) : le roller derby côté <i>mainstream</i>	253
2. De spectatrices à créatrices d'équipes : l'effet <i>Bliss</i>	262
2.1. La récupération hollywoodienne au service de la création d'équipes.....	263
2.2. <i>Bliss</i> : un passeur (contre-)culturel.....	269
2.3. Des créatrices d'équipes qui n'aiment pas le sport ?.....	273
3. La création du derby en France : le détournement comme porte d'entrée.....	279
3.1. Les imaginaires du féminin : un idéal teinté d'immoralité.....	283
3.2. De la guerre à la mort : les imaginaires sanglants du roller derby.....	289
3.3. Le roller derby et le patrimoine local : une thématique encore mineure.....	294
Chapitre 10. La construction DIY d'une enclave sportive permissive.....	298
1. Le DIY ou la création « à tout prix » du sport.....	298
1.1. La construction DIY du sport : la débrouille comme maître-mot.....	299
1.2. Des accointances avec le milieu sportif <i>mainstream</i>	304
1.3. Sur la scène publique : la mise en scène d'une pratique <i>underground</i>	310
2. Sur les terrains sportifs, l'expérience permissive du détournement.....	318
2.1. La affiches de roller derby ou quand la culture populaire s'invite dans le sport.....	319
2.2. Le derby et ses « personnages » burlesques.....	328
2.2. Les matchs : du <i>show</i> à l'expérience permissive du roller derby.....	335
3. Le roller derby français face à la sportivisation américaine.....	341
3.1. 2011 : l'ombre d'une première sportivisation.....	342
3.2. Du folklore au sport : le déplacement de l'intérêt pour le roller derby.....	349

3.2.1. Du carnavalesque au charnel : un travail au corps.....	350
3.2.2. De joueuses à créatrices d'équipes masculines.....	354
3.3. Quand le roller derby devient « sérieux ».....	359
3.3.1. De créatrices à spectatrices, l'attrait pour le spectacle sportif.....	359
3.3.2. De la débrouille autogérée à la structuration fédérale du roller derby	365
3.3.3. Un changement de profil des joueuses ?.....	369
PARTIE 5. DU PERMISSIF À L'INCLUSIF. LE ROLLER DERBY AUJOURD'HUI.....	375
Chapitre 11. Les équipes de roller derby face au jeu de la compétition.....	380
1. Vers un sport comme les autres ?.....	380
1.1. De la bricole à la structuration des associations : les reconfigurations du DIY.....	381
1.2. Les décisions sportives : espace préservé des <i>insiders</i>	386
1.3. La sportivisation ou quand la compétition mène la danse.....	392
1.3.1. Des débats démocratiques aux hiérarchies entre joueuses.....	392
1.3.2. Le folklore : dernier marqueur de distance avec le sport <i>mainstream</i> ?.....	398
1.3.3. Aux frontières de la pratique, les imaginaires de la discorde.....	403
2. Le roller derby : un sport (presque) comme les autres.....	408
2.1. Quand le féminisme se substitue au détournement.....	409
2.2. Vers une transformation des imaginaires de la pratique.....	413
2.2.1. Les logos du derby français : du transgressif à l'inclusif.....	413
2.2.2. Transformer les représentations médiatiques des sportives.....	423
2.3. Du permissif à l'inclusif : un espace de contraintes ?.....	427
2.3.1. Le spectacle du roller derby : espace de débridement intoléré des émotions.....	427
2.3.2. Les coulisses du roller derby : une « communauté » divisée.....	433
3. Repenser la sportivisation ou l'entrée en résistance d'équipes.....	437
3.1. Le retour du DIY comme frein à la sportivisation.....	437
3.2. Le spectacle de <i>Derbyland</i> : le folklore de la résistance.....	443
3.2.1. Quand le folklore renoue avec la compétition.....	443
3.2.2. 6 rue du Colonel Raynal, 93100 Montreuil : ethnographie sur l'île de la Tatane.....	454
CONCLUSION.....	464

Introduction générale

Nous sommes à Austin, au Texas, un soir d'été de l'année 2007. Nous garons la voiture et suivons la longue file d'attente qui conduit jusqu'à l'intérieur d'un immense entrepôt. Nous nous acquittons du prix d'entrée et attendons ensuite pour commander une bière bien fraîche. Une fois servis, nous pénétrons dans une seconde salle et nous nous installons dans les gradins. Ils sont répartis autour d'une sorte de gros ring de catch, plongé dans l'obscurité. Quelques guirlandes scintillantes offrent un peu de visibilité. Accroché en haut d'un mur, le drapeau américain et ses cinquante étoiles est éclairé. Juste à côté, on aperçoit celui de l'État du Texas, aussi appelé le *Lone Star State*. Également rouge, blanc et bleu, il n'est, quant à lui, surmonté que d'une seule étoile. Nous levons les yeux : un patin de roller disco géant à facettes est accroché au plafond. Tous les spectateurs sont installés. Un micro descend du ciel. Le *speaker* s'en empare : « *Bienvenue à toutes et à tous à la soirée du skate !* ». Plus loin, sur une estrade située au fond de la salle, des musiciens commencent à jouer. La lumière s'allume et éclaire ce qui n'est finalement pas un ring, mais plutôt une grande piste circulaire, inclinée, délimitée par des barrières sur lesquelles d'épais morceaux de mousse ont été scotchés. Le *speaker* reprend son micro et s'exclame : « *Faites un triomphe à l'équipe des Hurl Scouts !!!* ». Le public s'embrase à l'arrivée de cinq jeunes femmes en patins à roulettes. Les *Scoutes Hurlantes* ont revêtu, pour l'occasion, l'uniforme vert et orange des *Éclaireurs d'Amérique*, la plus importante association des *Boys Scouts* du pays. Raccourci au niveau des jambes et proposant désormais un décolleté plongeant, l'uniforme de la confrérie catholique a perdu toute sa pudeur. Ces patineuses enchaînent les tours de piste et le public les acclame. Le *speaker* les présente une à une : « *Faites du bruit pour Bloody Hollyyyyyy [...]. Applaudissez Rosa Spaaaaarks [...]* ». Quelques secondes plus tard, leurs adversaires font leur entrée. Le *speaker* reprend : « *Il est temps désormais d'accueillir les Holy Rooollers !!! Je parle de filles tellement méchantes [badass] que même Dieu ne peut pas les tenir dans ses rangs* ». Ce sont les nouvelles stars du Texas qui entrent sur scène : vêtues de mini-jupes à carreaux et de chemisiers blancs affriolants, les *Saintes du Roller* sont loin d'apparaître comme d'innocentes écolières. L'une d'elles, Iron Maven, exécute, de la main gauche, le signe de croix avant de partir rejoindre la ligne de départ. Son casque est recouvert d'une étoile, semblable à celle du drapeau texan. Elle est la jammeuse des *Holy Roller*, la seule à pouvoir marquer des points. L'arbitre donne le coup d'envoi du match. *Twit*. Les dix jeunes femmes s'élancent à toute vitesse sur la piste. Le *speaker* continue : « *Certains d'entre vous se souviennent des matchs de roller derby qui passaient à la télévision dans les années 1970 ? Et bien le voilà qui*

renâit, juste ici, au cœur du Texas, dans la pure tradition d’Austin ». Le match continue. Les *Holy Rollers* sont sans pitié : bien plus rapides que les *Scoutes*, elles les dépassent et n’hésitent pas, au passage, à les envoyer dans le décor. Un coup de hanche bien placé et les adversaires sont au sol (on comprend désormais à quoi servent les barrières et la mousse qui les entoure). Le match s’achève. Quelques filles sont à terre, et l’une d’elle se plaint de douleurs cervicales. Quant aux spectateurs, ils se dirigent, souriants, vers la sortie. Certains en profitent pour déguster une dernière bière, peut-être même celle à l’effigie de la ligue locale de derby : les *Lonestar Rollergirls*. D’autres en profitent pour acheter du *merch*¹ ou demander des autographes à ces nouvelles héroïnes du roller derby moderne².

Le roller derby a débuté, en France, de la même manière que vous venez de débiter la lecture de ce travail de recherche : à partir du film *Bliss*. Sortie en 2010 sur les écrans français et européens, cette production hollywoodienne, réalisée par l’actrice Drew Barrymore, contribue à populariser cette activité presque inconnue en Europe. Si des équipes ont commencé à apparaître à partir de 2007, en Angleterre et en Allemagne, c’est bien l’année 2010 qui marque véritablement un tournant dans l’histoire de cette activité. En France, deux équipes commencent à structurer à partir de 2009. Un an plus tard, elles sont rejointes par neuf autres. En 2011, ce sont cinquante villes françaises qui voient apparaître des rassemblements de jeunes femmes en patins à roulettes, essayant de donner vie au roller derby. Tous ces collectifs tendent à reproduire le modèle observé dans *Bliss*. Ils sont exclusivement féminins et les joueuses n’hésitent pas à s’inspirer des tenues des *Hurls Scout* ou des *Holy Roller* pour leurs matchs. Avec leurs déguisements sexy, leurs bas-résilles déchirés et des marques de guerre sur le visage, ces nouvelles sportives investissent les gymnases avec leur propre définition des codes sportifs. C’est donc un sport sexy, *badasse* (Paul et Blank, 2015), voire même résolument « permissif » (Messey, 2023a) qui prend alors place dans les gymnases français.

Plus encore, les françaises perpétuent l’image d’une pratique qui semble entretenir davantage de liens avec certains milieux musicaux qu’avec les sports traditionnels comme le football, *mainstream*, ou olympiques. Qu’il s’agisse des tenues des joueuses (les bas-résilles, les sous-vêtements portés dessus-dessous, les mini-shorts déchirés, etc.), du rattachement de l’activité à certains styles musicaux (le punk, le rock, le rockabilly), de l’usage de *flyers* provocants pour annoncer la programmation d’événements, de l’existence, comme lors des concerts, d’un *merch* où

1 Le « *merch* » (diminutif de *merchandising*) désigne l’ensemble des articles vendus par les équipes de roller derby à leur effigie (t-shirts, badges, bières aux couleurs des clubs, etc.).

2 Cette description est celle du film *Bliss* (2010) (*Whip it* pour sa version originale), réalisé par Drew Barrymore.

il est possible d'acheter des badges ou des T-shirts à l'effigie des équipes, le roller derby propose une définition singulière du fait sportif. Celui-ci se diffuse également à partir d'un ensemble d'imaginaires, entendus comme « *un cadre favorisant l'expression de pratiques sociales que comme un outil mobilisé par les acteurs pour s'investir de façon corporelle et sensorielle dans une situation donnée. Ainsi, l'imaginaire repose sur un ensemble de significations symboliques qui produisent un monde de sens permettant l'expression d'une pratique sociale, et il se manifeste à travers une dynamique corporelle collective* » (Tuailon Demésy, 2023a : 60). Associé aux anarcho-féministes que sont les Riot Grrrl (Pavlidis, 2012), relié au mode d'action d'inspiration anarchiste : le *do it yourself* (DIY) (Beaver, 2012 ; Cross, 2010), l'usage, par les joueuses, de vêtements transgressifs, la résonance de sonorités contre-culturelles, certaines esthétiques de flyers, etc., le roller derby semble être apparu à la jonction d'imaginaires appartenant à des mouvements culturels bien particuliers comme par exemple le mouvement contre-culturel punk (Sabin, 1999 ; Robène et Serre, 2016a). Ce rattachement sensible, visuel et auditif, invite à se tourner du côté des travaux portant sur des pratiques dites « *alternatives* », qui refusent d'adhérer à l'ordre normatif dominant (Duncombe, 2008 [1997] ; Downes, Breeze et Griffin, 2013 ; Tuailon Demésy, 2018 ; 2017).

Une première définition du concept d'« alternatif » peut ici être esquissée. Qu'il s'agisse de mouvements musicaux et de pratiques corporelles qui ne s'inscrivent pas dans un cadre compétitif, le terme « alternatif » apparaît, dans une certaine partie de la littérature, comme une critique d'un ordre que l'on peut qualifier d'« institué », de « dominant ». Les chercheurs se revendiquant des *Cultural Studies* ont cherché, dès les années 1960, à repérer le potentiel critique et de résistance des individus face à l'ordre en place, hégémonique (Hall, 2016 ; Hebdige, 2008 [1979]). Par la suite, dès la fin des années 1980, ces travaux sont mobilisés afin d'éclairer l'apparition, aux marges des instances sportives instituées, de pratiques corporelles qui ne correspondent pas au modèle sportif compétitif (Andrews et Loy, 1993 ; Beal, 1995, 1999 ; Heino, 2000). Dès lors, le skateboard ou le snowboard, par exemple, sont appréhendés comme « *une forme de culture populaire résistant au cadre capitaliste* » (Beal, 1995 : 252). En refusant de collaborer avec l'institution sportive et compétitive, les acteurs de ces pratiques tendent à proposer d'autres normes et valeurs que celles associées habituellement au sport *mainstream* (Touché et Fize, 1992). Le terme « alternatif » permet ainsi de qualifier ces modèles de pratiques qui ont choisi de s'écarter du schéma plébiscité par le sport *mainstream*, aux marges duquel elles s'organisent.

En ce qui concerne plus précisément le roller derby, la majorité des études menées porte sur des équipes américaines ou australiennes. Du côté de la France, l'activité n'a fait l'objet d'aucune étude d'ampleur. Dans ce contexte et afin de mieux comprendre cette activité sportive décalée, flirtant avec la transgression, Audrey Tuillon Demésy dépose, en 2019, un projet de contrat doctoral, auquel je candidate. Bien que je n'aie jamais entendu parler du roller derby, je fais de la « distance » qui me sépare du terrain l'argument central de l'audition. Je suis retenue et débute ainsi, quelques semaines plus tard, une recherche en tant qu'*outsider*. Le travail de terrain débute au sein de l'équipe de roller derby la plus proche de mon lieu de vie. De prime abord, je suis surprise de constater que celle-ci tend à ressembler à n'importe quelle autre association sportive : des entraînements rythment la vie des personnes présentes et un championnat national vient sanctionner, chaque année, la meilleure équipe du pays. L'alternatif était-il désormais un lointain souvenir ? Étais-je venue trop tard ? Ou alors, aurais-je trop idéalisé ce terrain et la capacité des membres du roller derby à rompre avec mes univers de référence (Cefaï, 2015) ?

Parallèlement à cette entrée sur le terrain, j'élabore une revue de littérature portant sur cette discipline américaine. Le nombre important de travaux menés en langue anglaise, articles scientifiques, thèses ou mémoires de master, me fait rapidement craindre un épuisement du sujet. Les premières études menées sur ce terrain se sont déjà intéressées à la dimension burlesque du jeu (Bennett, 2020 ; Beaver, 2016 ; Gieseler, 2014 ; Pavlidis, 2013) et à l'usage du DIY dans l'organisation des collectifs (Breeze, 2014 ; Beaver, 2012). Des enquêtes menées aux États-Unis font état d'une inscription de l'activité dans un processus de « normalisation » : le burlesque tend à disparaître du *track* (la piste de jeu) et les équipes souhaitent désormais défendre leur place auprès des sports les plus légitimés. Du côté du roller derby européen, les travaux de Maddie Breeze font office de pionniers. La chercheuse écossaise a mené son étude sur le roller derby en tant qu'*insider* : elle a participé à la création d'une équipe et a choisi, par la suite, d'en faire le sujet de sa thèse de sociologie. Elle constate ainsi le tournant « sportivisé » opéré par son équipe et la « *mise en ordre* » (Breeze, 2014 : 154) que cela a produit : l'organisation DIY spontanée des débuts se structure et les déguisements disparaissent pour laisser place aux vêtements sportifs. Mes premières observations convergent dans le sens de ces travaux. Tandis que je m'attendais à explorer une discipline anti-conformiste, refusant de s'inscrire dans un modèle compétitif, c'est finalement l'inverse que je constate. L'inscription du roller derby dans un processus de « sportivisation » semblait se dessiner : « *Ce processus social de transformation qui augure le glissement de certains jeux vers le sport au cours du temps peut être caractérisé par la notion de "sportification" des pratiques physiques*

(d'autres auteurs emploient le terme de sportivisation) qui se manifeste dès lors que ces dernières sont prises en charge par une instance officielle et qui s'inscrivent dans le cadre de compétitions » (Level, Duga et Lesage, 2011 : 117)³. Comme les « poleuses » étudiées par Monica Aceti (2018), confrontées à une « "édulcoration" des marqueurs érotiques associés à la pole dance de cabaret » (Aceti, 2018 : 192) pour gagner davantage de légitimité, les joueuses de roller derby défendent elles aussi le caractère « sportif » du roller derby à travers ce qui apparaît comme un éloignement des imaginaires provocants et transgressifs des débuts. Je m'interroge alors : de l'entrée du roller derby au sein du système sportif fédéral en 2014 à sa normalisation évidente à partir des années 2016-2017, pourquoi les activités corporelles semblent-elles toujours se diriger vers une reproduction des modèles sportifs dominants, jusqu'à se couper de leurs particularités initiales (des « finalités festives » comme le dirait Denis Jallat [2003 : 223], voire des ancrages contre-culturelles initiaux) ? Cependant, tandis que je m'inscris dans la lignée de chercheurs voyant de manière critique les formes de normalisation, d'institutionnalisation, d'homogénéisation des pratiques dites « alternatives » ou anti-conformistes (Laigroz, Machemehl et Roult, 2022), les joueuses de roller derby semblaient, quant à elles, bien se réjouir de ce tournant sportif. Pour ces dernières, le roller derby représente un modèle sportif tout à fait novateur puisque, pour la première fois, ce sont des femmes qui sont à l'initiative d'un sport. Aux hommes, désormais, de s'y faire une place.

Ce décalage entre le regard de la recherche et celui des pratiquantes m'encourage à mener mon exploration dans cette direction. Pour de nombreuses études, la force de récupération du fait sportif tend à rendre inéluctable la disparition des alternatives sur les terrains sportifs (Riffaud, 2019). Or, qu'en est-il lorsque ce sont les pratiquantes elles-mêmes qui souhaitent rejoindre le *mainstream* et ses instances de pouvoir homogénéisantes certes, mais aussi légitimantes ? En effet, plus de dix ans après son apparition, le roller derby occupe une place encore confidentielle dans le paysage sportif français : certaines équipes n'ont toujours pas de lieu pour s'entraîner et, lors des matchs, les gradins sont souvent vides. Dans ce contexte, les pratiquantes vont chercher à défendre la dimension athlétique de cette pratique sur patins à roulettes et revendiquer, au même titre que d'autres sports collectifs, leur légitimité. Suite à ces constats, la sportivisation du roller derby

3 Dans son rapport de thèse, Philippe Liotard a regretté l'absence, dès l'introduction, d'un effort de définition du processus de « sportivisation » que j'annonce. Des études clés concernant ce mécanisme auraient, selon lui et à juste titre, permis d'initier un premier effort de délimitation du sujet et, par ailleurs, de mieux comprendre la distinction faite en introduction entre « *mainstream* » et « *alternatif* ». Les travaux de Monica Aceti sur la sportivisation de la pole dance (2018), ceux de Jean-François Loudcher menés avec Monica Aceti sur le Mixed Martial Arts (MMA) (2018), ceux de Sandie Beaudoin et Pierre-Olaf Schut portant sur la sportivisation du nautisme en France entre 1853 et 1914 (2016) ou encore les travaux de Jean Bréhon sur la gymnastique dans le Nord de la France et ceux de Nicolas Besombes sur la pratique du e-sport (2023) auraient ainsi apporté des éléments centraux pour mieux comprendre ce mécanisme.

n'apparaît plus comme un fait descendant, provenant des institutions, mais plutôt comme ce qui semble relever de « *négociations* » (Strauss, 1992) davantage horizontales, de prises de décisions, de choix pris par les joueuses, au sein même des équipes. Pour comprendre la normalisation du roller derby, il ne faut pas se tourner du côté des fédérations mais davantage du côté des actrices du jeu. Ce travail de recherche entend ainsi questionner la manière dont les pratiquantes (et les pratiquants) négocient un cadre de pratique articulé entre détournement des normes sportives et reproduction des cadres normatifs du sport compétitif.

Différents questionnements se sont succédé tout au long de ma recherche et ont permis de guider ma réflexion :

- Je souhaitais tout d'abord en apprendre davantage sur les conditions d'apparition de l'activité en France, ainsi que les imaginaires mobilisés par les pionnières du roller derby dans la constitution de leurs équipes. Comment l'activité s'est-elle implantée en France ? Par quels imaginaires ? Quelles relations les équipes entretiennent-elles alors avec les acteurs du fait sportif français ?
- Un second point entendait questionner l'usage du DIY par les équipes : en quoi le roller derby français rompt-il, dès sa création, avec les cadres du sport *mainstream* ? Comment les joueuses se positionnent-elles initialement face à l'ordre fédéral ?
- D'autres questionnements portaient sur la confrontation de l'activité aux imaginaires de la réussite sportive officielle : quand repère-t-on les premiers signes d'une sportivisation ? Comment cela se répercute-t-il dans les relations de jeu ? Existe-t-il des formes de résistance de la part des équipes ?
- Enfin, le roller derby se caractérise actuellement (un constat flagrant dès les débuts de cette enquête) par un militantisme s'inscrivant selon des autrices dans la continuité d'une troisième vague féministe (Bohuon, Castan-Vicente et Schmitt, 2021). La formalisation de ce militantisme dans le cadre de cette pratique pourra être étudiée : comment situer cet accroissement des discours militants au regard de la sportivisation du roller derby ? Peut-il s'appréhender comme une forme de résistance à la sportivisation du jeu ?

L'enquête et ses questionnements ne se sont pas limités à la France. Des équipes belges, suisses, suédoises et une équipes hongroise ont également été rencontrées, permettant ainsi d'initier des réflexions comparatives entre les différents pays dans lesquels le roller derby s'est implanté.

Afin de répondre à ces questionnements, les cinq différentes parties qui composent ce manuscrit et ses onze chapitres apporteront des éclairages. La première partie constitue une délimitation contextuelle du sujet⁴. Le chapitre 2 est une exploration de l'histoire de l'activité. Si le roller derby se présente, en Europe, comme une pratique « émergente », apparue récemment donc en dehors du processus de structuration du sport moderne (Defrance, 2011), son histoire est bien plus ancienne et prend racine dans le contexte du divertissement de masse américain. Ce chapitre entend ainsi repérer certaines continuités et ruptures entre la pratique des années 1930 et celle qui réapparaît, au Texas, en 2001. Le chapitre 3 propose une synthèse des travaux portant sur le roller derby. En tout, ce sont près de quatre-vingt trois productions qui ont été recensées. Cette revue de littérature ambitionne de repérer certains manques et d'initier les premiers questionnements sociologiques. Malgré l'abondante littérature anglophone portant sur cette pratique somme toute confidentielle, je devais y repérer des angles morts. Enfin, le chapitre 4 propose une immersion ethnographique exploratoire au sein de l'équipe des Glorious Bitchies, avec laquelle je mènerai la majeure partie de mon enquête.

La seconde partie concerne le cadre théorique mobilisé dans l'analyse du roller derby. Ce travail de recherche s'inscrit dans la continuité des théories portant sur les *sports subculture*, qui seront présentées dans une première partie et des *Cultural Studies*, présentées dans une seconde partie. Ces deux approches, intimement liées, s'intéressent en effet au pouvoir de résistance des individus face à un modèle dominant (en l'occurrence le fait sportif de compétition).

En troisième partie, la méthodologie mise en place pour recueillir des données sera décrite. L'approche ethnographique menée constituera le premier chapitre de cette partie, avant de laisser place à l'approche sociologique.

La partie 4 concerne les débuts du roller derby en France et la manière dont il s'est structuré entre 2009 et 2014. Le chapitre 10 s'intéresse plus particulièrement au passage entre le film *Bliss* (2010) et la constitution des premiers collectifs. Le chapitre 11 se concentre tout particulièrement sur l'ethos *do it yourself*, mode d'organisation privilégié des équipes de roller derby depuis leur apparition aux États-Unis. L'objectif est alors bien de faire apparaître les idéaux investis dans la création du roller derby et les tensions qui apparaissent au moment du tournant sportivisé des équipes.

Enfin, la partie 5 concerne le roller derby au présent et entend montrer le passage d'un sport permissif, détournant avec humour les codes du sport *mainstream*, à un sport dit « inclusif ». Dans

⁴ Le choix d'une courte introduction se justifie en ce que ce premier chapitre du manuscrit *Autopsie d'une mission doctorale*, apporte des éléments de contextualisation supplémentaires.

un premier temps, il s'agira de rendre compte des transformations qui animent ce milieu sportif à mesure que la compétition investie le cadre du jeu. Ensuite, l'analyse portera sur la substitution de l'inclusif et détriment du permissif. Enfin, le cas deux équipes permettra de montrer l'existence de résistance à la fois vis-à-vis de l'ancrage compétitif mais également face à la normalisation du roller derby.

La bibliographie et les annexes se trouvent dans le second volume. Ce choix se justifie, notamment, en raison de la réalisation, pour chaque entretien menés, de résumés ainsi que de « *fiches des enquêtées* ». Insérées en annexes, ces fiches présentent plus en détails le profil des personnes interrogées tout au long de l'enquête. Il est ainsi possible de les consulter au cours de la lecture du manuscrit de thèse..

Enfin, un dernier mot concernant la forme d'écriture de cette thèse. Après de nombreux mois de réflexion et d'échange avec mes collègues du laboratoire, j'ai finalement décidé de ne pas systématiser l'usage de l'écriture inclusive dans cette thèse (très répandue dans le milieu du roller derby). Mon opinion vis-à-vis de l'écriture inclusive évoluera peut être ces prochaines années mais choisir de ne pas la mobiliser m'a permis de conserver une distance vis-à-vis du terrain. Je ne mobilise en effet pas l'écriture inclusive, ni dans mes articles, ni dans les cours, ni dans ma vie personnelle. Ainsi, l'écriture traditionnelle et ses catégories figées, jugées conservatrices et non-inclusives, a donc été plébiscitée : « *Certes, la notion de neutralité n'a pas bonne presse. Elle peut évoquer le retrait, l'effacement, la peur de s'engager, le tiède, le mou. Pourtant, la neutralité est aussi ce qui permet pacification [...]. Neutraliser permet de réduire la force lorsqu'elle se fait violence, de tempérer la parole lorsqu'elle se fait agressive, de réduire l'argument lorsqu'il se veut autorité* » (Charaudeau, 2018 : 31). Cependant, si je ne souhaitais pas mobiliser l'écriture inclusive, utiliser le masculin générique me paraissait absurde. Dès lors, c'est vers l'écriture d'une thèse rédigée majoritairement au féminin, à l'image de la composition des équipes de roller derby, que je me suis tournée. En revanche, je mobiliserai l'écriture inclusive lorsque je citerai des personnes rencontrées ayant fait état d'une transition de genre, et ne se revendiquant pas des catégories attachées au féminin ou au masculin.

Partie 1. Partir à la découverte du roller derby :

éléments de contexte

Chapitre 1. Autopsie d'une mission doctorale

L'enquête dont cette thèse est issue porte sur la manière dont le roller derby se donne à voir en France, ainsi qu'en Belgique et en Suisse, des pays au sein desquels l'activité se structure à partir de 2009. Plusieurs éléments motivent la mobilisation d'une enquête sociologique pour comprendre cette activité sportive. Si, en dépoussiérant les patins à roulettes de notre enfance, le roller derby propose un modèle sportif inédit sur les terrains sportifs, d'autres éléments vont susciter la curiosité de la sociologie. D'abord, alors que cette discipline recouvre des caractéristiques attribuées au masculin (le contact, la force), ce sont les femmes qui investissent majoritairement l'activité. De plus, le roller derby est apparu sous une forme éloignée des mises en scène que propose habituellement le sport compétitif « traditionnel » ou *mainstream*. En effet, concerts, déguisements amusants ou plus provocants (bas-résilles, corsets), maquillages fantaisistes et paillettes constituent des ingrédients qui composent le spectacle du roller derby. C'est l'intérêt porté à ces décalages avec le sport *mainstream* qui a motivé la conduite de l'enquête sociologique, que j'ai construite et réalisée. Pour cette première partie, j'ai souhaité proposer des éléments de contextes concernant le lien que j'entretiens au début de cette recherche avec le roller derby.

De mon côté, je me suis d'emblée positionnée comme une « *outsider* » de cette activité et ai ensuite construit mes données ethnographiques à partir de cette place que je m'étais assignée. Montrer « *d'où je parle* » (Gérardin-Laverge et Collier, 2020) et « *d'où je pars* » constituent ici les bases du travail réflexif que j'ai mené tout au long de mon travail de recherche, nécessaire selon moi à la production d'une analyse menée le plus près possible des actrices et acteurs du roller derby. Le matériau d'enquête étant le fruit des interactions dans lesquelles la chercheuse est nécessairement impliquée, que se passe-t-il lorsqu'une étudiante en sociologie, étrangère à ces milieux, les investit ? Que voit-elle ? Que génère-t-elle ? Jusqu'où la place de la chercheuse ou du chercheur dans l'espace social conditionne-t-elle la production des données scientifiques ?

1. Le roller derby comme sujet d'étude sociologique

Avant de m'attarder sur ma rencontre avec le roller derby, j'ai souhaité revenir sur le travail de « repérage » de ce qui allait devenir un sujet de thèse. Si l'étude des pratiques sportives a parfois eu du mal à s'imposer dans le champ scientifique (Nuytens, 2004 ; Collinet, 2002, Collinet et Taleb, 2007), leur intérêt pour comprendre la structuration de nos sociétés n'est plus à prouver. En effet, la place prise par le loisir dans nos vies (Dumazedier, 1962) et le poids, économique, culturel, médiatique, social des activités sportives les plus populaires comme le football, le rugby, le handball, le cyclisme justifient l'intérêt pour les chercheurs et chercheuses de s'y intéresser afin de faire apparaître les mécanismes qui concourent à leur succès. En tant que formidables machines à créer des identités⁵, les « sports » agissent comme un « *miroir grossissant [...] les caractéristiques saillantes des modes de vie ou des idéaux des populations qui s'y adonnent* » (Bromberger, 1995a : 4). En les investissant, les groupes y impriment leur marque et deviennent ainsi pour le chercheur un laboratoire dans lequel l'organisation du social se donne à voir. Hiérarchies et rapports de domination (de genre ou de classe), modes d'exclusion et d'intégration constituent autant de mécanismes par lesquels un ordre donné s'exprime. Apparues en dehors du processus d'industrialisation des sociétés, voire rattachées à des mouvements sociaux, certaines de ces « nouvelles » pratiques proposeraient, quant à elles, une « autre » configuration sociale que celles des pratiques que l'on qualifie de *mainstream*, compétitives ou encore inscrites dans des circuits commerciaux (Crosset et Beal, 1997). Organisées, génératrices d'identification et d'attachements, ces dernières reposent sur les mêmes mécanismes cités précédemment. Pourtant, en ne générant pas des millions d'euros et n'attirant peu (voire pas) de publics, ces pratiques semblent se situer à côté de la « *société du spectacle* » (Debord, 1992[1967]), voire tend à s'organiser contre son modèle.

Le roller derby en tant que sujet d'étude scientifique est né de l'intérêt de longue date, personnel et scientifique, qu'Audrey Tuillon Demésy porte aux activités « marginales », peu connues ; un intérêt qui l'a conduit à voir arriver sur son chemin cette discipline de contact. Comme la reconstitution historique ou les arts martiaux européens (AMHE) qu'elle étudie, mais également la pratique du parkour (Jecker, 2019), le roller derby tend à s'inscrire dans la continuité de ces pratiques (encore) confidentielles et plutôt récentes. Connaître leur existence ne va pas de soi. En effet, contrairement au football, au tennis ou aux courses cyclistes par exemple qui accompagnent notre quotidien depuis notre naissance et nourrissent depuis des décennies nos imaginaires

⁵ J'emprunte cette expression à Renaud Sainsaulieu (1977) qui se réfère quant à lui à la production des identités dans le cadre du travail.

collectifs, les AMHE, le quidditch et le roller derby ne reposent pas sur cette épaisseur historique. Sortir ou se situer en dehors des « *chemins battus* » (Riffaud, 2018 : 164) est parfois nécessaire pour se confronter à ces pratiques qui peuvent circuler dans des réseaux de sociabilités particulières, restreints voire peut-être privés. Entreprendre l'étude de ces types de loisirs nécessite de posséder ou d'entretenir avec eux une certaine proximité, voire d'y être initié, afin d'espérer y saisir le sens caché. Or, comment étudier un loisir sportif auquel l'on n'a jamais été confronté, de près ou de loin ? Comment saisir les imaginaires ou bien, pour le dire simplement, les éléments symboliques auxquels se rattachent les pratiquants ? Alors que l'un des adages du monde de la recherche veut que l'« *on ne choisisse pas ses sujets au hasard* », de mon côté, la distance qui me sépare des cultures « alternatives », *underground* m'invite surtout à me demander « *pourquoi je n'aurais jamais pu choisir ce sujet ?* ».

2. Quelques éléments biographiques d'une candidate au contrat doctoral

Issue de la filière STAPS (Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives), ma formation en sociologie est plutôt partielle lorsqu'en avril 2019, je candidate pour un contrat doctoral. Formée en pointillés à la sociologie (d'abord par le choix d'une filière économique et sociale au lycée), j'associe depuis la sociologie à la question des inégalités, à l'expérience de la domination entre classes sociales, aux injustices, aux arbitrages, etc. Mon choix, en 2013, d'intégrer le master SSSATI (Sport et Sciences Sociales : Administration, Territoire, Intégration) de l'Université Rennes 2 s'inscrit dans cette continuité. La sociologie devait selon moi éclairer des problématiques sociales, tout en aidant à leur résolution. Ce master propose une réflexion sur l'intégration par le sport de différents publics et offre aux étudiants un bagage théorique leur permettant d'analyser des processus liés à l'exclusion, à la déviance, au stigmate, à l'expérience d'une marginalité subie. Ces études portent principalement sur des groupes d'individus ayant en commun l'expérience de la précarité, de l'exclusion et de la désaffiliation sociale (Paugam, 2013), ou pouvant être confrontés à des problématiques d'incarcération. Pour ce master STAPS, le sport constitue se présente comme un outil permettant d'initier un dialogue et améliorer une situation difficile (Le Yondre, 2012). Au cours de mes stages, je m'intéresse à la question du handicap et honore des missions en lien avec la promotion de l'« inclusion » par le sport, entendue alors de la manière suivante : « *Le paradigme de l'inclusion repose sur un modèle social du handicap et des inégalités dans lequel c'est le groupe social dominant, la "bonne" société, la société "normale" – trop normée, trop normative, trop exigeante – qui doit se transformer fondamentalement pour*

devenir une société "inclusive", pour se penser et se construire comme une société capable d'accueillir positivement chacun, quelles que soient ses in/ capacités (Stiker, 2013) » (Marcellini, 2021 : 157). J'obtiens mon Master 1 et retourne à Besançon afin de suivre le Master Management (Développement Scientifique, Commercial et Territorial du Sport et des Loisirs) à l'UFR STAPS, avec l'envie d'appliquer mes nouvelles connaissances en sociologie à l'élaboration concrète de projets de terrain.

En Master 2, Audrey Tuillon Demésy, qui est alors notre enseignante, nous informe que les CEMÉA (Centre d'entraînement aux méthodes d'éducation active) de Franche-Comté sont en mesure de financer une recherche-action. Unique volontaire parmi la promotion d'étudiants, je pars y réaliser mon stage de fin d'étude. Basée dans l'un des quartiers dits « prioritaires » de la ville de Besançon, cette association propose des formations d'animateurs ou d'éducateurs à travers toute une réflexion militante autour de l'éducation populaire (Chobeaux, 2011). La structure me propose de réaliser une étude sur la pratique sportive des femmes dans un quartier marqué par une surreprésentation des hommes dans l'espace public et auprès des équipements sportifs d'accès libre (Guérandel, 2016 ; Raibaud, 2017). Sociologue en herbe, je considère ma démarche comme honorable et pleine de bonne volonté. Pourtant, je me suis rapidement heurtée à la lassitude des acteurs du quartier, médiateurs sociaux, dirigeants des maisons de quartier⁶, face à cette thématique qu'ils jugeaient peut être redondante. Mon étude est sans doute loin d'être inédite et la question de l'intégration des femmes sur ce territoire avait déjà pu faire l'objet de dizaines et dizaines de réflexions depuis de nombreuses années. Des dispositifs d'incitations sportives et de sensibilisations ont depuis longtemps supplanté les constats posés sur ces quartiers et une énième étude sur la thématique des inégalités n'y changerait rien. Mon enquête m'a finalement conduite à m'écarter de la thématique du « sport féminin », afin de repérer les publics les plus éloignés des dispositifs de droit commun promus par les acteurs sociaux et culturels du quartier. Auprès des CCAS (Centres Communaux d'Action Sociale) ou des centres d'hébergement d'urgence, il existe une « misère » sociale encore plus invisible (Bourdieu, 1993). J'ai donc été amenée à investir des sortes d'entre-soi « subis », composés d'individus ayant en commun le partage de problématiques sociales (la pauvreté, la violence, l'expérience de l'incarcération etc.) les ayant conduits à s'isoler de manière plus ou moins durable.

⁶ Lors d'une réunion au cours de laquelle j'ai été amenée à présenter ma mission, seuls des hommes, acteurs politiques ou directeurs de structures, étaient présents. Ils considéraient que les actions menées sur leur quartier suffisaient à promouvoir la pratique féminine et que mon étude ne changerait rien à l'existant.

En 2016, je rejoins une association en Roumanie en charge de l'insertion socio-professionnelle de jeunes adultes en situation de grande précarité (la plupart d'entre eux ont passé leur vie dans les orphelinats, sont issus des communautés Roms défavorisées, ou encore ont une expérience de la vie à la rue). De nouveau, je travaille avec des individus qui ont en commun une expérience de l'exclusion ou subissent diverses formes de relégation sociale liées à des mécanismes de stigmatisation (Goffman, 1975 [1963]). Leur trajectoire déviante est en grande partie liée à certaines caractéristiques plus ou moins visibles (comme la peau basanée qui exprime une appartenance aux communautés tziganes) ayant conduit à un processus d'étiquetage (Becker, 1985 [1963] ; Goffman, 1968 [1961]), et de mise au ban de ces jeunes. En tant que travailleuse sociale, j'ai alors l'impression d'occuper un espace frontière. D'un côté, je méprisais cette société qui impose une « morale » (Becker, 1985 [1963]) et évacue celles et ceux qui ne sont pas en mesure de la respecter. De l'autre, mon travail de terrain reposant sur l'inculcation de cette morale, je participe dès lors à un dressage des corps déviants et à la nécessité de se conformer. Les jeunes femmes accueillies à l'association sont les plus vulnérables et multiplient les facteurs aggravant une situation déjà précaire : à la pauvreté et l'absence d'éducation, s'ajoute le fait d'être une femme, rom, parfois porteuse de handicap plus ou moins visible. La constitution des publics avec lesquels je travaille en Roumanie sont la conséquence d'une histoire socio-politique, s'exprimant aujourd'hui à travers un ensemble de hiérarchisations, de catégorisations et de relégations sociales sévères (Légaut, 2016 ; Olivera, 2011 ; Clavé-Marcier et Olivera, 2016). En tant que travailleurs sociaux, nous formions autour d'eux un « sas » de protection, temporaire, au sein duquel nous travaillions à leur intégration qui passait par l'acquisition des règles et schèmes attendus dans la société. La sociologie me permet alors de repérer les mécanismes de l'exclusion, sans parvenir complètement à les déconstruire et à les rejeter. La manière dont je mobilise cette science (bien que ce soit à des fins pratiques et non de recherche) me situe du côté de ce que Bernard Lahire appelle la « *sociologie sociale* » et de son engagement pour les dominés (Lahire, 2004 : 57). Ainsi, mon approche de la sociologie est principalement tournée vers des fins « utilitaires » : celle-ci devait permettre de résoudre des problématiques sociales, notamment celles aspirant à éradiquer les conséquences néfastes des rapports de domination dans nos sociétés. Je n'accordais à cette science aucune autre fonction.

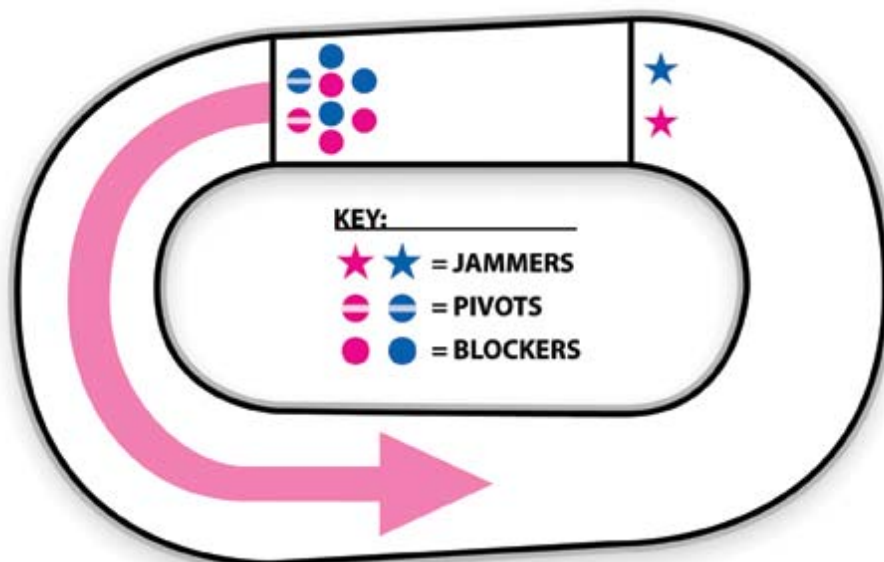
3. La « rupture » comme postulat méthodologique

Printemps 2019. Je suis en Roumanie depuis trois ans déjà. Je reçois un mail d'Audrey Tuillon Demésy. Elle vient de remporter un projet ANR (Agence nationale de la recherche) et me propose

de candidater au contrat doctoral qu'elle s'apprête à lancer. Bien qu'éloignée du monde de la recherche, je saisis cette incroyable opportunité de pouvoir réaliser une thèse en sociologie du sport. Ma lettre de motivation et les notes obtenues en Master me permettent de franchir la première étape des sélections. Je profite ensuite de l'été pour préparer mon audition fixée au mois de septembre. J'ai deux mois pour en apprendre un peu plus sur le sujet de cette recherche : le roller derby.

Création nord-américaine, le roller derby est un sport de contact présenté comme exclusivement féminin, se pratiquant sur des patins à roulettes et se déroulant sur une piste oblongue tracée sur le sol des gymnases⁷. Un match est découpé en deux séquences de trente minutes, lesquelles sont divisées en petites période de deux minutes maximum, des « *jams* », durant lesquels deux équipes s'affrontent. Dès que le coup de sifflet retentit, chaque équipe doit aligner cinq de ses joueuses : quatre défenseuses, les « bloqueuses », et une attaquante, la « jammeuse » qui porte une étoile sur le casque. Celle-ci est la seule joueuse en mesure de marquer des points. Le but du jeu est de marquer plus de points que l'adversaire (un match ne peut pas s'achever sur une égalité). Au derby, il n'y a pas de ballon. Ainsi, pour marquer des points, les jammeuses doivent parvenir à dépasser le corps des bloqueuses adversaires (un point par joueuse dépassée) et réaliser le plus de tours de piste possibles (quatre par tour). Quant aux bloqueuses, elles vont quant à elles s'organiser pour empêcher cette joueuse de franchir leur mur de défense.

Schéma d'un *track* de roller derby et des différents postes de jeu



Source. *Diary of a Derby Wannabe, a fresh meat derby blog*

<https://derbywannabe.wordpress.com/2011/09/07/how-big-is-a-roller-derby-track/>

⁷ La piste de roller derby, ou le « *track* », mesure en longueur 26,82 mètres de long et 16,76 mètres de large.

En 2019, le roller derby m'est alors complètement inconnu et je n'ai, cet été-là, aucun moyen de me rendre à un match (la discipline n'existe pas en Roumanie, où je vivais alors). Le cadrage théorique de la mission de recherche m'apporte quelques éléments introductifs : le roller derby est présenté en tant que pratique « alternative », entretenant des accointances avec le milieu punk (qui m'est plutôt étranger). Je me tourne du côté d'Internet et de *YouTube* pour en apprendre davantage. En tant que profane de la pratique, je retiens de cette activité son ancrage féminin, mais également la charge « subversive » qui s'en émane. Le roller derby offre l'image d'une pratique s'organisant en rupture avec mes univers de référence au sein desquels « *je me trouve et me tiens à ma place par habitude, en exerçant une espèce de réflexivité pratique, touche par touche, par essais et erreurs, afin de ne pas commettre de fautes de conduite, de tenir ma place et de me tenir à ma place* » (Cefai, 2015 : 5). Le roller derby avait de séduisant qu'il semblait offrir un espace d'expression de normes proscrites dans les cercles que j'avais l'habitude de fréquenter.

Vêtues de bas-résilles, voire maquillées à outrance ou de manière extravagante, ces filles incarnent ou mettent en scène un modèle de féminité s'écartant volontairement des normes morales ou esthétiques qui gouvernent l'expression de l'apparence (Duflos-Priot, 1987). Ces modes de présentation de soi, exagérés, provocants, indisciplinés, marquent l'envers des modèles normatifs avec lesquels je compose mon existence. Oser les bas-résilles dans un contexte public, refuser le « bon goût » et ériger d'autres critères esthétiques que ceux avec lesquels se mouvent les « *femmes respectables* » (Skeggs, 2015 [2005]) étaient ici légion. Mon rapport à l'apparence physique s'inscrit dans un travail de domestication de certains écarts aux normes esthétiques dominantes. Qu'il s'agisse du traitement et du camouflage des imperfections sur le visage, du contrôle parfois accru de mon poids et de ma pilosité, ces différentes stratégies de présentation de soi relèvent du registre de l'« *optimisation esthétique* » (Couvry et Braizaz, 2019) visant à atteindre certains standards, qui ne sont probablement pas exempts d'une forme d'élévation sociale. Ne pas trop se maquiller ou choisir précautionneux la teinte de son fond de teint, appliquer avec parcimonie son mascara s'inscrivent dans une volonté de proposer une mise en scène de soi modérée, mais travaillée. La mesure est de rigueur : s'il s'agit d'être prête pour « *affronter la relation sans risquer de perdre la face* » (Pfeffer, 2005 : 55), aucun écart ne sera toléré. Si, en ce qu'ils touchent à des référents esthétiques, ces éléments revêtent un caractère superficiel, ils mènent à des stratégies de contrôle de son image particulièrement tenaces. En ce qui concerne mon style vestimentaire, celui-ci est davantage pensé dans un « *souci de [couverture] du corps* » (Veblen, 1970 [1899] : 110) que d'affichage d'un attachement culturel particulier (Hein, 2006 : 110) ou encore, d'une volonté de

« *casser les codes* » (Guillemot, 2019 : 50)⁸. Bien loin de ce que semblent incarner les filles du roller derby, je veille quant à moi à ne jamais outrepasser une certaine morale esthétique, à ne jamais franchir les codes de la pudeur. Au roller derby, l'envers semblait se produire : les joueuses s'emparaient des tabous de notre société et les brandissent comme des formes d'émancipation, les brisent, les transforment et se les réapproprient.



Photographie d'un match de roller derby en France (2013) – Crédit photo : Julien Glauser

Cette image transgressive du roller derby me plaisait, d'autant plus qu'il était associé à une dynamique « alternative » (Rinehart, 2014 ; 2000), *underground*. Bien que je ne sois alors pas en possession d'éléments théoriques, empiriques ou sensibles sur la question de l'alternatif, ces termes me semblent alors faire référence à un fonctionnement « autre », à l'étrange, à l'expérience de la marginalité, mais une marginalité qui est cette fois choisie, revendiquée par ces actrices. Cette hypothèse m'intéresse d'autant plus qu'elle s'érige en miroir inversé des positionnements que j'ai toujours occupés dans ma vie professionnelle et personnelle. Par leur activité de loisir, ces femmes semblent revendiquer une extraction volontaire de la société et de ses codes. L'activité pouvait ainsi leur servir de support, de prétexte pour s'organiser aux

marges d'un système contraignant, afin d'expérimenter librement d'autres manières d'être au monde, loin des normes et des injonctions sociales en vigueur. Ce nouvel entre-soi féminin que je découvre, solidaire, *a priori* non-conformiste, et étant peut-être parvenu à renverser les schèmes de la domination, m'intéressait. Avant même de débiter le terrain (et avant même le passage de mon audition devant le jury de sélection du candidat pour le contrat doctoral), j'investis le terrain du roller derby d'une certaine forme d'idéalisation. J'imagine alors une organisation sociale fondée sur une déconstruction et une reconstruction des cadres d'interaction traditionnels, mais également sur une redéfinition des normes structurant les sociabilités : le roller derby est-il l'envers d'une société aliénante ? Constitue-t-il un espace dans lequel l'ordre social pouvait être redéfini ; un ordre proposant de nouveaux scénarios aux protagonistes féminines ?

⁸ J'ai pu aborder le « décalage » ressenti entre mon univers d'appartenance et celui que j'associais à la pratique du roller derby dans un article publié dans la revue *Loisirs et Société* (Messey, 2024).

Ces questionnements sont alors intimement liés à mon expérience roumaine et à la question du libre-arbitre féminin, des choix et des pressions qui pèsent sur le corps et les trajectoires des femmes. En effet, l'accompagnement des jeunes femmes accueillies dans l'association m'a confronté aux difficultés de pouvoir s'écarter d'un schéma dominant, certes protecteur, mais définitivement aliénant. Adhérer à un idéal esthétique et se conformer aux normes de genre traditionnelles (en vue de trouver un conjoint et d'avoir des enfants) constituent aux yeux des jeunes femmes accueillies dans notre centre un accomplissement valorisé qu'il fallait atteindre. Peu d'alternatives étaient envisageables. Le contrat de recherche m'offre ainsi l'opportunité d'interroger les ressorts d'une marginalité cette fois choisie, et qui offre aux actrices la possibilité de refuser d'adhérer à une trajectoire sociale basée sur la maternité, l'hétérosexualité, l'approbation de normes esthétiques valorisées, etc. De plus, ce contrat me permettait d'investir un espace vers lequel je ne me serais probablement jamais dirigée. Bien avant l'audition, j'investis ce sujet de recherche d'une valeur utilitaire et surtout réflexive : l'organisation sociale du roller derby pourrait apporter des réponses à ma pratique professionnelle et me permettrait également d'actionner une introspection sur mon propre parcours. Moi-même, je n'ai jamais véritablement enfreint les normes et idéaux qui accompagnent la construction des trajectoires individuelles les plus valorisées, légitimes. Je suis diplômée du supérieur, multipliant les expériences à l'étranger (toujours dans des contextes sécurisés) et n'ai jamais investi des pratiques pouvant être qualifiées de déviantes (drogue, alcool, le rapport à la violence, pratiques sexuelles non-hétérosexuelles, transformations corporelles, etc.). L'expérience de la transgression de normes, vestimentaires ou corporelles et de la marginalité choisie me sont inconnues. J'associe alors le roller derby à une expérience « radicale » (Gaillard, 2013 : 37) et cette idée me séduit autant qu'elle m'effraie. Sous couvert de cette perspective de recherche, je m'autorise à franchir ma « zone de confort ».

La préparation de mon audition doctorale s'est orientée autour de trois points :

- d'abord, un approfondissement de mes connaissances sur le roller derby à travers la littérature anglophone⁹. C'est donc en tant qu'objet scientifique et conceptualisé que je m'acculture à cette discipline sportive ;
- ensuite, une appropriation du cadre théorique de l'ANR, autour des concepts socio-anthropologiques de l'alternatif, des imaginaires et du temps ;
- enfin, la défense d'un postulat méthodologique d'une enquête menée en tant qu'« étrangère » au milieu du roller derby.



Affiche d'un événement de roller derby du Roller Derby Toulouse (2012). Source : page Facebook du club toulousain.

L'opportunité de pouvoir réaliser un doctorat (et qui plus est financé) et la chance de pouvoir mener une recherche sur un terrain de prime abord très sympathique (en patins à roulettes dans le cadre d'une pratique de loisir) masquaient les difficultés que peut rencontrer une enquêtrice *outsider*. Par

9 J'ai découvert bien plus tard les études menées sur le roller derby français. Artiste de formation, Lila Neutre a soutenu en 2017 une thèse basée sur la comparaison de cinq sous-cultures partageant tous un rapport particulier à la question de la « performance ». On peut citer le cosplay, le cabaret New-Burlesque, la sape, le voguing et enfin, le roller derby. Fabienne Laval et Olivier Sirost publient, quant à eux, en 2019 dans la revue Corps un article sur la thématique du genre. Des collègues m'ont également rapporté avoir encadré des mémoires de Master portant sur le roller derby. Je n'ai pu lire que celui de Suzanne Robin-Radier (2019), étudiante à l'EHESS.

exemple, les modalités d'entrée sur le terrain ou l'annonce d'une recherche participante ne font alors pas partie de mes questionnements. Je pense surtout aux travaux ethnographiques de Loïc Wacquant (2000) et de William Foote Whyte (2002 [1943]) qui, en relatant minutieusement le fonctionnement d'espaces sociaux marginalisés ou de groupes plutôt « fermés », expriment la réussite d'enquêtes menées par des personnes initialement extérieures à ces communautés. Ainsi, bien que je n'aie ni passe-droit, ni aucun lien me rattachant à la discipline, je défends ce positionnement méthodologique lors de l'audition doctorale. Expérimenter par corps le fonctionnement de cet environnement me permettra de saisir les spécificités d'un milieu social et culturel que je ne connais pas. Si l'on ne choisit pas son sujet de thèse au hasard, dans mon cas, le hasard a bien fait les choses. En septembre 2019, je remporte le contrat doctoral et m'engage ainsi à percer les mystères du roller derby.


Cette posture initiale d'*outsider* colorera l'intégralité de mon enquête et m'accompagnera jusqu'à l'écriture de ces mots. Entre une activité sociale donnée et le travail sociologique, s'insère un ou une chercheuse qui tâche à la fois de comprendre les interactions qui s'y déroulent mais également, par l'écriture, d'en dessiner les contours. Ainsi, dans ce contexte où j'ai investi le milieu du derby en tant qu'étrangère, la compréhension de son fonctionnement n'a pu s'effectuer qu'à travers une réduction de la distance qui me sépare des actrices et acteurs qui composent ce que j'appellerai dans un premier temps une communauté de jeu. Par ailleurs, si investir un terrain en tant qu'*outsider* s'avère être pertinent méthodologiquement parlant, cette posture de recherche peut également générer des incompréhensions, des tensions, des malaises et se révéler finalement assez handicapante (Perrin, 2023). En effet, comme l'explique Agnès Vandevælde-Rougale, tout épisode émotionnel « *émerge face à un événement qui marque une rupture de continuité dans l'interaction de l'individu avec son milieu. Elle signale un écart entre l'univers d'attentes du sujet (hérité des générations antérieures et de la société dans laquelle il vit) et les événements du monde* » (Vandevælde-Rougale, 2019 : 230). Si j'ai cru pouvoir investir le milieu du roller derby comme une « page blanche », qu'est-ce que les émotions générées par l'enquête m'apprennent des décalages entre mon univers de référence et ce milieu sportif ? Comment faire de ces émotions des outils heuristiques pour l'analyse ? Ce point sera développé en méthodologie. En attendant, c'est dans son versant historique qu'il s'agit tout d'abord d'en apprendre davantage sur le roller derby.

Tripes et Dentelles
Événement de roller derby organisé par le Roller Derby Lille (2015)

Tripes & Dentelles

Match de roller derby

Samedi 23 février 2015 19h30 Halle de Glisse, Lille



LES BARONNES VON SCHLASS vs THE KNOCK'N'ROLL CANNIBALS
(Roller Derby Lille - Team b) (Roller Derby Creil)

Source. Facebook des Lille Roller Derby

Chapitre 2. Du Chicago Coliseum aux scènes musicales d’Austin : une exploration de l’histoire du (ou des) roller derby

Le roller derby est une pratique sportive de contact qui s’est diffusée de part et d’autre du globe sous la forme d’une pratique exclusivement féminine et anti-conformiste. La toute première équipe européenne apparaît en 2006 en Angleterre. Il s’agit des *London Rollergirls*. Dans ce contexte, l’activité peut aisément être qualifiée d’émergente sur le vieux continent puisqu’elle apparaît en dehors du processus de structuration du « sport moderne » (Vigarello, 2002). Pourtant, son histoire est bien plus ancienne et débute dans les années 1930, au cours d’une période bien particulière de l’histoire des États-Unis qui est celle de la Grande Dépression. Le roller derby « moderne », celui qui se structure dans les années 2000, est donc appréhendé par les équipes américaines comme un « revival », (Mabe, 2007 ; Glorioso, 2011 ; Beaver, 2012), c’est-à-dire la recréation d’une discipline plus ancienne.

Le terme « revival », « recréation », est un marqueur de rupture en ce qu’il distingue un « avant » et un « après » la réapparition du roller derby. Sa recréation sous une forme exclusivement féminine a suscité l’intérêt de très nombreuses chercheuses en *gender studies* qui ont recontextualisé la pratique principalement sous ce prisme. Les éléments historiques fournis par ces recherches permettent d’en apprendre davantage sur cette pratique apparue au cours du XX^e siècle sous une forme mixte (« co-ed ») : « En 1941, les patineuses professionnelles ne dominent pas seulement la piste de roller derby, mais les jeunes filles remportent également des courses dans les allées, sur les trottoirs et dans les cours de récréation de tout le pays. [...] Le patinage à roulettes est devenu une telle source d'autonomisation pour les filles qu'elles ont commencé à dominer régulièrement les compétitions de patinage de quartier¹⁰ » (Storms, 2009 : 75). La plupart des travaux n’hésitent pas à rattacher la présence des femmes à une dynamique « émancipatrice » dans un contexte où, depuis l’industrialisation, les pratiques sportives de compétition constituent les premiers espaces de construction et de légitimation de la masculinité hégémonique (Messner et Sabo, 1990).

10 « By 1941, women professional skaters were not only dominating the roller derby track but young girls were also winning races in driveways, sidewalks, and playgrounds across the country. [...] Roller skating began to be such a source empowerment for girls that they began to regularly dominate neighborhood skating competitions » [traduction personnelle].

La thématique du genre, centrale, s'est progressivement révélée réductrice, passant sous silence des aspects de cette pratique qui devaient être questionnés ou précisés. En effet, à la suite de la lecture des différentes études pourtant sur le *revival*, des questionnements sont restés en suspens : depuis sa création, quels liens le roller derby entretient-il avec les sports nord-américains majeurs que sont le football américain, le baseball, le basket-ball et le hockey sur glace ? Comment expliquer la présence des femmes dès 1935 ? Quel est alors leur statut dans la société ? Il s'agit désormais d'élargir les questionnements afin de rechercher dans le passé les éléments en mesure d'éclairer le modèle apparu en 2001¹¹. Quelles ruptures et continuités peut-on observer entre 1935 et 2001 ? Ces questionnements offrent ainsi l'occasion d'initier une nouvelle exploration historique sur le roller derby, dont la trajectoire est finalement assez complexe. D'une certaine manière, la sérendipité a participé à enrichir les réflexions et les données sur le roller derby, une pratique exclusivement féminine mais aussi un sport, voire un spectacle. Se perdre parfois dans différents ouvrages, traitant des spectacles bon marché ainsi que du sport américain, ont permis d'en apprendre davantage sur le contexte d'apparition de l'activité.

Apparu sous la forme d'un divertissement populaire et peu codifié à sa création, le roller derby s'inscrit à partir des années 1950 dans un processus de sportivisation. Souhaitant ériger l'activité qu'il a créée au rang du sport national roi, le baseball, Leo Seltzer cherche ensuite à retirer au roller derby son statut de « divertissement » afin qu'il puisse acquérir la prestigieuse étiquette de « sport ». La discipline disparaît dans les années 1970 n'ayant pas réussi à conserver le soutien de ses supporters. Le roller derby fait ensuite l'objet de plusieurs adaptations ; les auteurs anglophones parlent d'ailleurs de « *revivals* » (Peluso, 2010 : 28 ; Murray, 2012 : 69) pour qualifier des pratiques inspirées du roller derby de Seltzer, et qui prennent néanmoins des libertés vis-à-vis du modèle « originel ». Plutôt éloigné de strictes logiques sportivisées, le roller derby est davantage associé à des dispositifs permettant d'accroître son potentiel sensationnaliste et marchand. Oscillant tout au long de son histoire entre sport et divertissement, le roller derby (et ses nombreuses récréations) s'inscrit bien, dès ses débuts, dans un modèle hérité de l'industrialisation : un spectacle dissociant le public des pratiquants (Chartier et Vigarello, 1982 : 51).

Trois parties composent ce chapitre. Chacune d'elles concerne une période au cours desquelles différentes formes de roller derby font leur apparition. La première concerne le roller derby

11 L'historienne Michella Marino a publié en 2021 un ouvrage sur l'histoire du roller derby : *Roller Derby. The history of an American sport*. J'ai découvert cette étude récemment, une fois avoir débuté ma propre exploration de ce sport. Son étude se concentre tout particulièrement sur les concepts de genre et de sexualité mais elle aborde dans le premier chapitre le passage d'un spectacle à un sport ; passage que je n'ai pas pu lire avant la fin de cette thèse.

« originel ». Elle débute au cours de la Grande Dépression et s'achève dans les années 1970. Cette période s'intéresse ainsi à la structuration du roller derby en tant que sport-spectacle (la marque « *Roller Derby*¹² » est d'ailleurs déposée par Leo Seltzer dans les années 1950). La seconde se situe entre les années 1960 et 1990 : elle voit apparaître différentes activités qui, si elles s'inspirent du roller derby de Seltzer, se détachent de manière plus ou moins explicite de toute codification sportive. Enfin, la dernière période concerne la réapparition dans les années 2000, au Texas, de deux nouvelles formes de roller derby, désormais exclusivement féminines.

Sources mobilisées pour cette exploration historique

Cette partie est une exploration de l'histoire du roller derby américain, depuis son apparition à Chicago dans les années 1935 jusqu'à sa réapparition au Texas dans les années 2000.

Avant 2008, le *revival* roller derby s'observe à travers les vidéos des équipes américaines et des productions réalisées par des actrices de la pratique. Ce sont donc des sortes de journaux-intimes ou petites fictions qui permettent d'en apprendre davantage sur ce revival. Sauna Cross (alias Maggie Mayhem), membre des *Los Angeles Derby Dolls*, s'est appuyée sur son expérience de joueuse pour écrire *Derby Girl* (2007). Cette même année, Melissa Joulwan, qui a participé à la création des *Texas Roller Girls*, publie *Rollergirl : Totally true tales from the track*, un concentré de petites histoires sur fond de roller derby. Et enfin, Catherine Mabe, l'une des fondatrices de la ligue de *flat track* les *Rocky Mountain Rollergirls*, propose une immersion dans l'histoire de ce « *greatest sport on wheels* » avec *Roller Derby : The history and all-girl revival of the greatest sport on wheels*.

Apparu sous la forme d'une pratique exclusivement féminine, le *revival* roller derby retient largement l'attention des chercheuses nord-américaines, étudiantes de master ou doctorantes, nombreuses à s'engager dans la conduite d'enquêtes ethnographiques. Publié en 2009, l'article de Carolyn Storms propose une analyse socio-historique permettant d'éclairer l'ancrage féminin du sport. En s'appuyant sur les archives de quotidiens américains comme le *Chicago Tribune*, le *New York Times* ou encore l'*Austin American-Statesman* allant de 1880 à 2008, Storms propose des repères historiques précieux concernant l'évolution de l'activité. Publié en 2021, l'ouvrage de Michella Marino, *Roller derby : the history of an American sport*, apporte également des précisions historiques concernant l'activité. J'ai découvert son ouvrage trop tard et n'ai pu obtenir que quelques éléments de lecture. Ces deux références historiques ainsi que les autres productions menées en sociologie se concentrent principalement sur la question du genre. Il m'a donc fallu partir rechercher des ouvrages portant spécifiquement sur le roller derby originel afin d'élargir les questionnements.

Tandis que le *revival* roller derby fait l'objet d'une centaine de publications scientifiques, ce n'est pas le cas des versions qui le précèdent. L'absence de reconnaissance ou de réelle légitimité du roller derby originel permet sans doute d'expliquer le désintérêt des chercheurs vis-à-vis de cette pratique. En effet, contrairement au baseball et au football américain qui ont, quant à eux, fait l'objet de très nombreuses

12 Quand il sera question de la franchise Seltzer, le terme « *Roller Derby* » apparaîtra en italique et en majuscule.

monographies, le sport de Leo Seltzer n'a jamais vraiment trouvé sa place du côté des bibliothèques universitaires. Ainsi, pour en apprendre davantage sur l'activité créée dans les années 1935, il faut s'écarter du monde intellectuel. La bibliothèque en ligne *Internet Archive* m'a permis d'accéder à des références centrales afin de comprendre cette pratique et ses divers *revival*. Le roller derby qui évolue entre les années 1935 et 1973 ainsi que la version sportive des *RollerGames* (1960-1975) ont fait l'objet de quelques productions historiques, principalement rédigées par des acteurs du milieu (Deford, 1971 ; Calabria, 1993 ; Coppage, 1999 ; Seltzer & Coppage, 2012 ; English, 2020)¹³. On y trouve notamment les ouvrages richement documentés de Frank Deford (1938-2017), écrivain et commentateur sportif américain, de Keith Coppage, ancien entraîneur de l'équipe des *Bay Area* de San Francisco ou encore de Jerry Seltzer (1932-2019), fils du créateur du roller derby Leo Seltzer (1903-1978),

Divers forums et groupes de discussion regorgent également de documentations fournies par les acteurs et les fans de ce sport. En effet, du côté du roller derby originel, ce sont bien les passionnés qui permettent de faire perdurer la mémoire du sport. Tenu par Gary Powers, fervent admirateur de ce sport et devenu le protecteur de l'histoire de l'activité, le groupe Facebook de discussion *Roller Derby Hall of Fame* rassemble 3 000 membres partageant des informations autour du roller derby créé par Leo Seltzer, ainsi que l'un de ses concurrents, les *Roller Games*. Une ancienne joueuse de roller derby dans les années 1950, Loretta Behrens, tient également un blog au sein duquel elle rend hommage aux anciennes gloires de ce sport, le *Loretta Behrens' Roller Derby Memoirs*. Un autre groupe de discussion composé de moins de 800 personnes concerne cette fois l'émission télévisée sensationnaliste *Rollerjam*, diffusée entre 1999 et 2001 sur la chaîne télévisée *Spike* (les admirateurs du *Roller Derby* ne sont pas ceux de *Rollerjam*). De plus, en ce qui concerne les versions télévisées qui apparaissent dans le courant des années 1990, elles sont surtout citées à titre d'exemple dans quelques productions traitants des sports « *kitsch* » (Rinehart, 1994 ; Twitchell, 1992).

Des productions cinématographiques et documentaires portant sur les différentes formes de roller derby, ainsi que les vidéos de matchs retrouvées sur les pages Internet de l'Institut National de l'Audiovisuel (INA) et *YouTube* ont également été mobilisés afin d'étudier les transformations de la pratique.

13 Christophe Lamoureux aborde également l'existence du roller derby (ou roller catch) au cours de son étude sur le catch (1993 : 117).

1. Des patins à roulettes au Roller Derby, retour sur un long processus

Cette première partie s'intéresse aux différentes étapes qui ont participé à l'invention du roller derby en 1935. Or, cette invention doit d'abord être réinscrite dans un contexte plus large qui débute dès le milieu du XIX^e siècle. Plus spécifiquement, le roller derby prend racine au cours de la période qui s'étend des années 1879 à 1925, marquée par l'implantation grandissante du divertissement de masse à travers l'Amérique (Mélendri, 2016 : 51). Par la suite, il s'agit d'observer la structuration du roller derby, de son apparition en tant que divertissement populaire à sa structuration en tant que « *serious sport* » (Deford, 1971 : 73). L'histoire du roller derby est également celle de l'un de ses concurrents : les Roller Games, qui apparaissent dans les années 1960. Ces derniers fondent leur succès à partir d'une relative théâtralisation de l'activité. Dans les années 1990, ces Roller Games sont adaptés sur petit écran et donnent lieu à des *shows* télévisés dont le *trash* et le sensationnalisme constituent le moteur de leur succès.

1.1. L'invention du divertissement du masse nord-américain : un point de départ

Les patins à roulettes : une invention prometteuse

Avant de s'intéresser plus en détails à la création du roller derby, il semble judicieux d'aborder en premier lieu celle du dispositif à l'origine de sa création : les patins à roulettes, appareils de glisse datant du XVIII^e siècle. Quelques sources attribuent cette invention au Belge John Joseph Merlin en 1760¹⁴ qui les exportera ensuite jusqu'à la capitale anglaise. Le dispositif imaginé (deux roues fixées l'une derrière l'autre sur une plaque en bois) ne parvient alors pas à séduire un public (l'absence de maniabilité de l'appareil constituant sans doute l'une des raisons quant à l'absence de ce succès). Le succès des patins ne débutera qu'un siècle plus tard, lorsque des améliorations seront proposées à l'invention de Merlin. En 1863 dans le Massachusetts, James Plimpton fixe sur la semelle d'une chaussure une double rangée de roulettes, offrant aux utilisateurs un plus grand contrôle de leurs trajectoires et un gain de sécurité. De plus en plus maniables, les patins à roulettes (*roller skating*) font des émules aux États-Unis et en Europe. Ils accompagnent l'entrée du loisir dans la vie des individus et des pistes publiques fleurissent dans les grandes villes. Depuis 1876, la « folie sur roues »¹⁵ prend possession de Paris et de Londres. D'ailleurs, dans le parc Hasenheide de Berlin, il était « *de*

14 Radio France, « John Joseph Merlin, inventeur d'instruments et père du patin à roulettes » : <https://www.radiofrance.fr/francemusique/podcasts/musique-connectee/john-joseph-merlin-inventeur-d-instruments-et-pere-du-patin-a-roulettes-3820130>. National Geographic (2021), « Depuis le 19^e siècle, le patin à roulettes nous fait tourner la tête » : <https://www.nationalgeographic.fr/histoire/2021/01/depuis-le-19e-siecle-le-patin-a-roulettes-nous-fait-tourner-la-tete>.

15 Un *National Museum of Roller Skating*, retraçant l'histoire des patins à roulettes, est ouvert au public depuis 1982 à Lincoln au Nebraska. Le site Internet qui lui est dédié offre un aperçu des collections qui y sont exposées : <https://www.rollerskatingmuseum.org/roller-derby>.

bon ton de pratiquer le patin à roulettes [...] dans les dernières décennies du 19^e siècle » (Elloy, 2014 : 51). Dans les années 1880, l'invention des roulements à billes continue d'améliorer l'utilisation des patins : les frottements sont réduits, les patineurs vont plus vite et ne craignent plus pour leurs patins de plus en plus solides. Si les patineurs et patineuses occupent les rues des capitales, ils vont par la suite rejoindre les gigantesques installations de divertissement qui commencent à prendre place dans les grandes villes dès la fin du XIX^e siècle. À Paris, le Vélodrome d'Hiver accueille les premières courses de patinage dès 1910¹⁶.

Le roller derby est créé en 1935 mais il m'a semblé nécessaire de remonter quelques dizaines d'années en arrière pour comprendre la forme qu'il prend alors. En effet, son histoire est, à plusieurs égards, rattachée à celle du divertissement de masse américain et de deux de ses protagonistes : Phineas Taylor Barnum (1810-1891), politicien et homme d'affaire, et William K. Vanderbilt (1849-1920), millionnaire et éleveur de chevaux. Si le roller derby est inextricablement liée aux patins à roulettes, il est également indissociable des spectacles en tout genre qui prennent vie en cette fin du XIX^e siècle (English, 2020 : 3).

Fraîchement débarqué à New York, le jeune P.T. Barnum¹⁷ rachète en 1841 un ancien musée de la ville et le transforme en un *dime museum* (ou « musées à dix sous »), des institutions populaires typiquement américaines (Dennett, 1997), conçues à des fins de divertissement, et dans lesquelles sont exposées diverses curiosités ethnographiques : « *Jouant sur l'intérêt du public pour les choses inhabituelles et bizarres (dans le cadre du mouvement des "curiosités humaines" du XIX^e siècle, qui a vu l'exploitation de l'esclave africaine Sarah Baartman et l'essor des spectacles de foire), Barnum a parcouru le monde à la recherche de curiosités, vivantes ou mortes, authentiques ou fausses*¹⁸ » (Wallace, 2023 : en ligne). Fondé sur l'excès et la démesure, le *Barnum's American Museum*¹⁹ incarne l'une des particularités du divertissement américain tel qu'il apparaît au tournant du XX^e siècle : « *Il [Barnum] savait comment commercialiser l'émerveillement ; comment carnavaliser la curiosité* »²⁰ (Twitchell, 1992 : 61). Des incendies conduisent Barnum à devoir reconstruire le

16 Site internet *Roller en ligne* (12 mars 2023), « Le Vel' d'Hiv : lieu historique du patinage à roulettes » : <https://www.rollerenligne.com/dossier/le-vel-d-hiv-un-lieu-historique-du-patinage-a-roulettes/>.

17 Au cours des années 1870, P.T. Barnum s'associe avec deux circassiens et fondent ensemble l'entreprise de cirque itinérante et très lucrative, le *Ringling Bros and Barnum & Bailey Circus*. Par la suite, il s'enrichit considérablement grâce à son spectacle connu à travers le pays : *The Greatest Show on Earths*, qui fera par ailleurs l'objet de nombreuses adaptations cinématographiques. À sa mort en 1891, il est probablement la personnalité la plus connue des États-Unis (MacClellan, 2012).

18 « *Playing upon the public's interest in the unusual and bizarre (part of the "human curiosities" movement of the 19th century that saw the exploitation of African slave Sarah Baartman and the rise of carnival freak shows), Barnum scoured the world for curiosities, living or dead, genuine or fake* » [traduction personnelle].

19 Le musée de P.T. Barnum marque un tournant dans l'histoire des *dime museums*. Se présentant entre les années 1782 et 1849 comme de simples cabinets de curiosités scientifiques, Barnum souhaite étendre ce concept et son potentiel lucratif et y organise des « *sensational exhibits and spectacular freak shows* » (Dennett, 1997 : 27).

20 « *He knew how to market wonder ; how to carnivalize curiosity* » [traduction personnelle].

bâtiment à plusieurs reprises. Ambitieux philanthrope, il en profite pour offrir à son musée de nouvelles perspectives plus spectaculaires. Progressivement, animaux et courses de chars viennent remplacer les dissections animales et autres curiosités.

Représentation d'un *pedestrian* professionnel (1853)



Source.

<https://www.bbc.com/future/article/20210723-the-strange-19th-century-sport-that-was-cooler-than-football>

En 1873²¹, Barnum et quelques investisseurs louent l'ancien dépôt du chemin de fer de New York et d'Harlem pour en faire un grand espace d'exposition, *The Great Roman Hippodrome* : « *Des cendres de l'American Museum est né, comme une manifestation de l'ambition prométhéenne triomphant du destin, le projet du grand hippodrome romain, à construire sur le site de l'ancien dépôt ferroviaire, entre Madison et la quatrième avenue* »²² (Goodal, 2020 : 23). À la suite des courses de chevaux qui captivent le public dès le milieu du XIX^e siècle, ce sont les courses de longue distance pédestres, les « *pedestrians* », qui suscitent ensuite l'intérêt des Américains et attirent leur attrait pour les paris et autres jeux d'argent (Davies, 2017). Inventions anglaises bien connues des amateurs sportifs depuis 1765, ces courses font leur première apparition aux États-Unis en 1835 lors d'un événement organisé par l'Union Race Course (Lucas, 1968 : 587). Ils inaugurent ainsi un ensemble de concours permettant à des

propriétaires de s'enrichir et au public de se divertir : « *Aux frontières du sport et des jeux du cirque, les "hommes les*

plus forts du monde" sont le spectacle. Ils se battent contre des taureaux, sautent du haut du pont de Brooklyn ou soulèvent des roues à aubes. Les briseurs de fonte, les cracheurs de feu, les fildeféristes et les jongleurs sont les rois de spectacles toujours organisés sous la forme de compétitions [...]. Les épreuves pédestres, qui n'avaient cessé de proliférer avant la guerre de Sécession, n'avaient rien à envier à ces mises en scène extrémistes » (Heimermann, 1990 : 38).

Désormais installées dans des enceintes auparavant dédiées aux courses équestres²³, ces courses

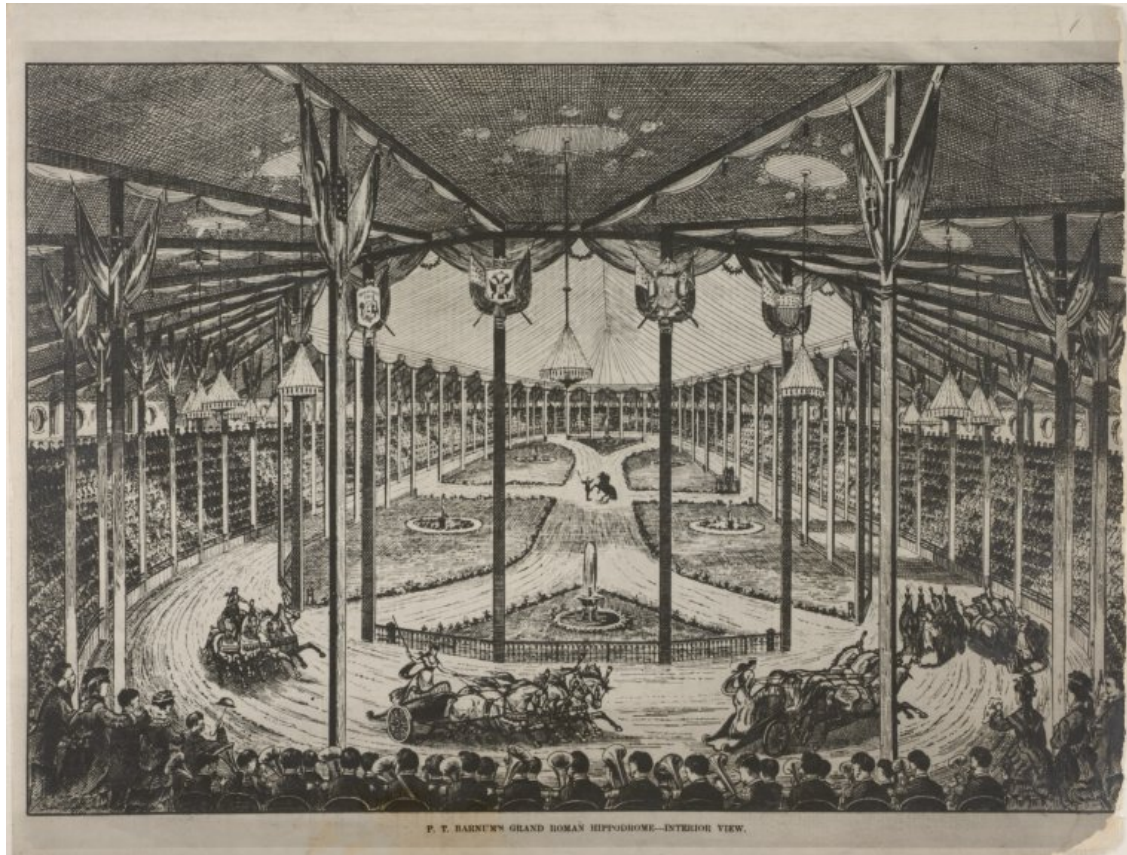
21 D'autres documents parlent de l'année 1874.

22 « *Out of the ashes of the American Museum, like some display of Promethean ambition triumphing over fate, came a plan for the Great Roman Hippodrome, to be built on the site of the former railway depot between Madison and Fourth Avenues* » [traduction personnelle].

23 Par la suite, les coureurs devront également adopter le *dress code* des milieu équestre et de leurs cavaliers.

voient des concurrents s'affronter durant six jours (*6-Days Race*) au cours desquels l'objectif est de réaliser le plus de kilomètres possibles²⁴.

L'intérieur du *Grand Roman Hippodrome* de P.T. Barnum (1874)



Source. The New York Public Library Digital Collections

<https://digitalcollections.nypl.org/items/5f35a6a2-c332-5f1c-e040-e00a18064c3c>

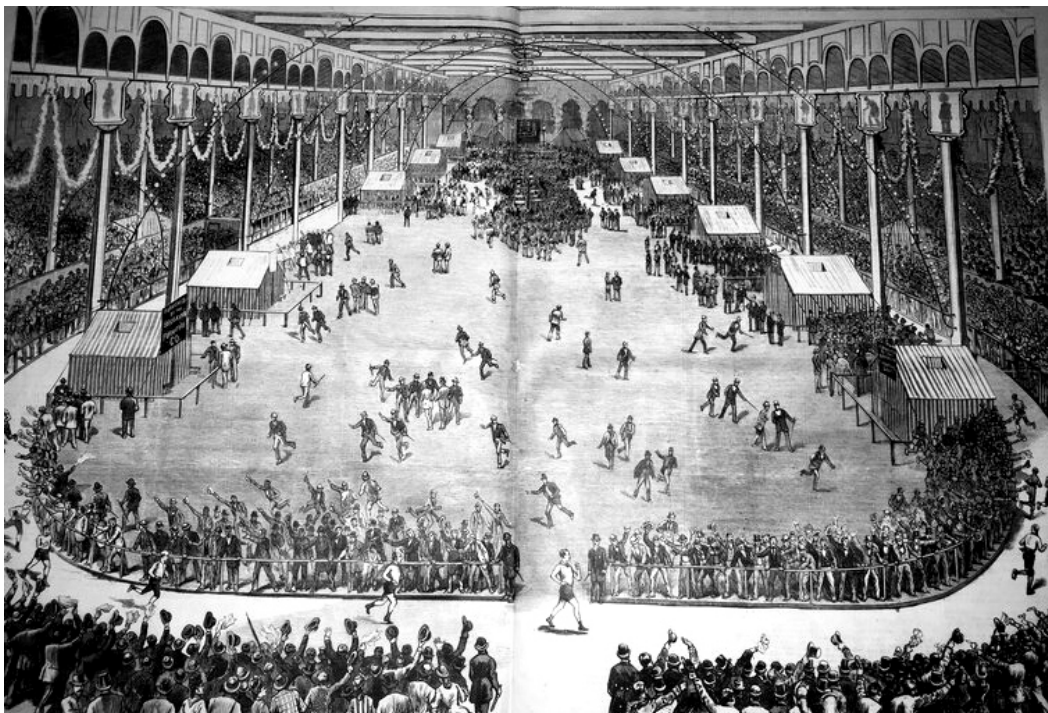
Six ans plus tard, le millionnaire William H. Vanderbilt rachète à Barnum son *Great Roman Hippodrome*. Celui-ci devient le *Madison Square Garden*. Il souhaite désormais y organiser des compétitions de cyclisme sur piste sur le modèle des « courses de six jours » britanniques. En 1885, il tente même une première adaptation de cette course, les bicyclettes étant cette fois remplacées par des patins à roulettes²⁵. Si ces distractions connaissent un grand succès, elles ne résistent pas au tournant du siècle : « *Le déclin du cyclisme sur piste fut à l'image de son succès : rapide et imprévisible. Dès 1905, le Washington Post nota une baisse sensible des ventes de bicyclettes. Les*

24 *The New York Times* (28 février 2013), « *Before there was a "Grand" in central* » : <https://www.nytimes.com/2013/03/03/realestate/before-there-was-a-grand-in-central.html>.

25 Chaîne YouTube *Ultrarunning History Podcasts* (2021), « *Épisode 82 : Roller skating ultra distances – 1885 Six Days* » : <https://www.youtube.com/watch?v=nle62qWFHAY>. Site internet *Ultrarunning History Podcasts* : <https://ultrarunninghistory.com/roller-skating/>.

gros industriels [...] cessèrent d'investir dans ce secteur et se tournèrent vers l'automobile. Les vélodromes eux-mêmes furent transformés en arènes de boxe » (Heimermann, 1990 : 41). Les pratiques sportives anglaises prennent ainsi successivement place dans les antres du divertissement américain. Les entrepreneurs ne cessent de faire preuve d'ingéniosité pour inciter le public à assister aux différents spectacles proposés. Se dessinent ainsi les mécanismes par lesquels l'Amérique fonde son modèle de consommation, en renouvelant perpétuellement son offre et en s'appuyant sur des techniques de psychologie des masses (Rosenberg, 2009).

Roller Ultra Distances – 1885 Six Jours Madison Square Garden



Source. Site internet *Ultrarunning History* (5 juillet 2021)

La fin de la Première Guerre mondiale est marquée par la ratification, le 16 janvier 1919, du *National Prohibition Act*, effectif une année plus tard : « *Cet amendement [...] interdisait la production, la vente ou le transport de boissons enivrantes. Les partisans de la prohibition estimaient que les Américains étaient devenus trop dépendants des boissons alcoolisées et que la consommation d'alcool et les comportements qu'elle engendrait ne correspondaient pas à la morale et aux valeurs puritaines sur lesquelles notre pays était fondé* »²⁶ (Dunlop, 2006 : 6). Malgré ce

26 « *This amendment [...] banned the production, sale or transportation of intoxicating liquors. Supporters of prohibition felt that Americans had become too reliant on alcoholic beverages, and that drinking and the behaviors it engendered did not fit with the morals and Puritan values upon which our country was based* » [traduction personnelle].

contexte marqué par la restriction, les années 1920 sont présentées comme une période de calme au cours de laquelle s'observe l'intérêt grandissant que porte la population aux divertissements de masse comme le théâtre, le cabaret ou les événements sportifs²⁷ mais également la fréquentation de clubs de danse, alors perçus comme des passe-temps transgressifs : « *Se remettant de la guerre et reprenant le cours de leur vie, les Américains s'engagent dans un âge d'or de plaisir et d'engouement qui comprend la danse, des changements importants dans la mode, la consommation illégale d'alcool, les bars clandestins et la musique blues* »²⁸ (Dunlop, 2006 : 11). Pour Chelsea Dunlop, l'engouement des Américains vis-à-vis de ces pratiques de divertissement accompagne un effort d'après-guerre, celui de « *reconstruire leurs moyens de subsistance, notamment par une recherche de liberté dans leurs pratiques de loisir* »²⁹ (Dunlop 2006 : 15). Les années 1920 voient également se multiplier des concours en tout genre, traduisant alors la quête insatiable de records qui anime une partie de la population :

Il y a eu des marathons de danse, des concours de baisers, des marathons d'étreinte, des concours d'égouttage, des courses de chewing-gum et des "assises de drapeaux"³⁰. Un homme, sur un pari de 500 dollars, a poussé une cacahuète au sommet du Pike's Peak avec son nez, accomplissant la tâche en trente jours. Les modes varient des concours ridicules de dégustation de hot-dogs aux danses risquées du charleston au sommet des gratte-ciel et attachées aux ailes des avions³¹.

Dunlop, 2006 : 16

Ces concours d'endurance sont peu spectaculaires ; par exemple, les marathons de danse ne se résument qu'à de simples mouvements enchaînés durant des heures sur fond de musique *live*. Pourtant, ils intéressent la population qui les associe à un sentiment ambiant d'invincibilité (Dunlop, 2006 : 15) et de patriotisme (Altensee, 2011), constitutif de la victoire américaine durant la guerre. Cet attrait que portent les Américains aux records tend à illustrer l'une des idéologies par laquelle le nouveau continent s'affirme et construit sa puissance : « *Presque en forme de paradoxe par rapport à ce qu'ils ont été pendant un siècle, c'est au moment où les États-Unis deviennent une*

27 Des historiens associent les années 1920 à l'« âge d'or » des sports américains : « *Sports became very big business as fans to stadiums to watch their favorite teams and "star" players perform* » (Davies, 2017 : 112).

28 « *Recovering from the war and moving forward with life, Americans engaged in a golden era of fun and fads that included dancing, significant changes in fashion, illegal drinking, speakeasies, and blues music* » [traduction personnelle].

29 « *[They] rebuilt their livelihood after the war and they sought liberation in their leisure* » [traduction personnelle].

30 Le *pole sitting* est une performance qui apparaît furtivement dans le courant des années 1920 et qui consiste à rester assis au sommet d'un poteau (comme un mât de drapeau par exemple) pendant le plus longtemps possible.

31 « *There were dance marathons, kissing competitions, marathon handholding contests, eggeating contests, gum-chewing races, and flagpole sitting. One man, on a dare of \$500, pushed a peanut up Pike's Peak with his nose, completing the task in thirty days. Fads varied from silly hotdog eating contests, to the ridiculous and risky dancing of the Charleston atop skyscrapers and strapped to the wings of airplanes* » [traduction personnelle].

nation qui ressemble dans ses ambitions de plus en plus aux nations européennes, qu'elle développe, affûte et enrichit sa pensée exceptionnaliste » (Kempf, 2015 : 73-74). En 1928, un événement retient l'attention de milliers de citoyens : le *Trans-American Footrace*, une course à pied longue de quatre-vingt-quatre jours et s'étendant sur plus de 5 500 kilomètres, rattachant Los Angeles à New York (Kastner, 2007a ; 2007b). Ce type d'épreuves physiques intenses portent alors le surnom de « *union derbies* », en référence à une inflammation du petit orteil provoquée par ces interminables courses.

Tandis que les premières années d'après-guerre sont considérées comme une période de prospérité et de plaisir, le krach boursier d'octobre 1929 vient en rompre la quiétude : « *Les années de la Grande Dépression ont été une période de tourment pour de nombreux Américains ; au patriotisme s'est substitué un sentiment de désespoir* »³² (Calabria, 1993 : 18). Le chômage et la faim prennent place dans le quotidien des Américains. Cette crise n'est pas seulement économique, elle vient également remettre en question « *les principes fondateurs de l'identité américaine, sur lesquels les États-Unis avaient notamment fondé le boom des années 1920 (les « années folles»), qui avait conforté leur statut de puissance mondiale, acquis pendant la Première Guerre mondiale* » (Béja, 2012 : 32). Si le sport professionnel souffre de ce désastre économique (Davies, 2017 : 140), la Grande Dépression de 1930 ne s'accompagne pas d'une suppression du temps consacré au loisir et autres *pass time*. Au contraire, leur présence est « *devenu[e] indispensable à l'équilibre social* » (Heimermann, 1990 : 97).

Face à cette crise, les promoteurs n'entendent pas abandonner l'organisation des marathons. Ils profitent de cette situation dramatique et de la vulnérabilité des citoyens américains pour faire fructifier leurs entreprises. Dans ce contexte marqué par une grande précarité, « *l'exploitation des ultimes ressources physiques de prétendus sportifs ou soi-disant athlètes* » (Heimermann, 2004 : 97) ne fait qu'exprimer l'inscription de cette décennie dans une symbolique du désespoir : « *Alors que dans les années 1920, les marathons s'inscrivaient dans l'ambiance d'une vie libérée au nom du patriotisme, dans les années 1930, ils représentaient une lutte ardue pour la survie* »³³ (Martin, 1998 : 324-325). Un ensemble de marathons et, plus particulièrement, les marathons de danse³⁴,

32 « *The years of the Great Depression were times of torment for many Americans ; in place of patriotism, there was a sense of hopelessness* » [traduction personnelle].

33 « *Whereas in the 1920s marathons were part of the mood of liberated living in the name of patriotism, in the 1930s they represented arduous struggle for survival* » [traduction personnelle].

34 Ces marathons de danse (également appelés des « *derbies* ») sont, à plusieurs égards, rattachés aux courses équestres. Outre l'usage de "*dope sheets*", registres d'inscription emprunté au milieu équin, les candidats les plus résistants sont appelés, de manière péjorative, des chevaux : « *Solidly built contestants who could stay through the show with sheer grit and stamina were "horses". The term could also be used derogatorily because, although they*

s'installent ainsi dans les grandes et petites villes (Becker, 2003). En échange de leur participation, les couples de danseurs, hommes et femmes, se voient proposer de la nourriture et une chance de remporter le *prize money*, un petit confort dans une période marquée par la pauvreté : « *Affamés, sans abri, frappés par la pauvreté et parfois malades, de nombreux Américains n'avaient rien d'autre que leur corps* »³⁵ (Dunlop, 2006 : 25). Aux spectateurs, c'est un divertissement bon marché qui leur est proposé à proximité de leurs lieux de vie, promettant ainsi un moment d'évasion durant ces heures sombres de la Grande Dépression (Hautcoeur, 2009).

Au cours de cette période, à Denver, un entrepreneur du nom de Leo Seltzer assiste à l'une de ces représentations et constate la passivité du public. Craignant de voir l'intérêt pour ces marathons s'affaiblir, cet ancien salarié des studios *Universal Picture*, également propriétaire de nombreux cinémas, propose d'associer ces concours à diverses manifestations festives et vaudevillesques³⁶. Les éreintants marathons de danse, n'ayant que peu d'intérêt pour le public, se voient transformés en de divertissants *walkathons*. Des sketches comiques et autres mélodrames, des (faux) mariages, des concours d'élimination des participants, ou encore de la lutte dans la boue investissent la piste :

Les *walkathons* de l'époque de la Dépression étaient un amalgame de danse sociale, de musique populaire, de théâtre et de sport. Les cascades et les sketches provenaient du vaudeville et du théâtre ; le style corporel et les mouvements étaient empruntés à la danse vernaculaire ; les rythmes de jazz provenaient de la musique populaire ; et le sport était à l'origine de la compétition, des jeux d'argent et du concept de fan³⁷.

Martin, 1994 : 42

were admired for their stamina, marathon "horses" were not known for skilled dancing or first-class entertainment » (Martin, 1994 : 30).

35 « *Hungry, homeless, poverty-stricken and sometimes ill, many Americans had nothing but their bodies* » [traduction personnelle].

36 Le terme « vaudeville » doit ici être précisé. Il désigne tout d'abord « *des spectacles comiques qui investissent le circuit théâtral français au cours du XVII^e siècle grâce à des acteurs italiens. La migration de Français du côté des États-Unis participe à diffuser ce genre populaire, dont l'exportation est un succès. Le vaudeville séduit les Américains dont l'offre théâtrale s'étend déjà de la farce au cirque, de l'opéra à la comédie musicale. Ce genre théâtral trouve place dans le monde du cirque et du music-hall, des spectacles burlesques et des cabinets de curiosité dans le style [...] du Greatest Show on Earth de P.T. Barnum* » (Mazzoleni, 2020 : 133).

37 « *Depression-era walkathons were an amalgamation of social dance, popular music, theater, and sport. Stunts and sketch material came from vaudeville and the theater ; body style and movement were borrowed from vernacular dance ; jazz rythms came from popular music ; and from sports came competition, gambling, and the concept of the fan* » [traduction personnelle].

Célébration d'un « mariage en cellophane »

Concours de danse - 24 mars 1935



Source. Carol J. Martin (1994), *Dance marathons : performing American Culture of the 1920s and 1930s*, Jackson, University Press of Mississippi, p. 43.

Par d'astucieuses mises en scène, les promoteurs parviennent à profiter de ce contexte de crise et du désespoir des classes laborieuses (« *blue-collar* ») pour faire de ces divertissements des entreprises rentables³⁸. Le public n'est pas dupe et connaît les ressorts théâtraux du concours qui lui est offert à contempler, largement truqué. C'est d'ailleurs la raison qui le conduit à assister à ces spectacles : « *C'est le mariage de l'"authentique" et de la "mise en scène" qui a rendu les marathons si populaires. Les spectateurs venaient voir les candidats souffrir* »³⁹ (Martin, 1994 : 25). Spectacles excessifs, les *walkathons* tendent à reposer sur la même grammaire avec laquelle le catch a construit son succès : « *La fonction du catcheur, ce n'est pas de gagner, c'est d'accomplir exactement les gestes qu'on attend de lui* » (Barthes, 1957 : 14). Le public distingue bien la boxe, sport fondé sur la démonstration de l'excellence, du catch, véritable « *Comédie Humaine, où les nuances les plus sociales de la passion (fatuité, bon droit, cruauté raffinée, sens du "paiement") rencontrent toujours par bonheur le signe le plus clair qui puisse les recueillir, les exprimer et les porter triomphalement* » (Barthes, 1957 : 16). Comme l'analyse Roland Barthes, le catch (comme ici les

38 Avec son roman *They shoot horses, don't they ?* (1935), l'écrivain américain Horace MacCoy (1897-1955) propose une immersion dans ces concours de danse durant la Grande Dépression et dénonce l'avalissement comme principal moteur de la joie du spectateur (Chaput, 2008). En 1969, le réalisateur Sidney Pollack adapte cette œuvre sur grand écran : *On achève bien les chevaux*.

39 « *It was the coupling of the "authentic" with the "staged" that made marathons so popular. Spectators came to see the contestants hurt* » [traduction personnelle].

walkathons) constitue « *le grand spectacle de la Douleur, de la Défaite, et de la Justice* » (Barthes, 1957 : 17).

Ces rassemblements sont très largement controversés et la participation des femmes (qui n'est pas sans jouer un rôle dans l'intérêt que leur porte le public) inquiète les conservateurs qui y voient là un spectacle de débauche : « *Les ligues morales, les églises et les femmes de la classe moyenne, qui considéraient les marathons de danse comme un terrain propice au sexe, à la violence et aux activités inhumaines, les ont dénoncés. Selon eux, les compétitions sont dégradantes, immorales, brutales et dégoûtantes* »⁴⁰ (Dunlop, 2006 : 69). Malgré les efforts déployés par ces entrepreneurs de moral en vue d'interdire ces représentations, ces dernières traversent la décennie 1930, jusqu'à donner lieu à de nouvelles adaptations.

1.2. Le roller derby : des antres du divertissement aux terrains sportifs

La partie précédente s'est intéressée à une période bien particulière de l'histoire des États-Unis, celle qui voit le divertissement de masse gagner le quotidien des Américains. Alors que les concours en tout genre et les exploits physiques permettent au pays de se démarquer de l'Europe et de défendre son « exceptionnalisme », la Grande Dépression ébranle les institutions économiques, politiques et sociales de l'Amérique. L'intensification des concours n'est plus une question de fierté patriotique, mais surtout un moyen de refonder le roman national. C'est donc dans ce contexte de crise et de manipulation de la population par les entrepreneurs du spectacle que le roller derby fait son apparition. Or, contrairement à certains concours qui ne font qu'une apparition furtive, ce divertissement accompagne la vie des Américains jusque dans les années 1970.

1.2.1. 1935-1940 : l'invention du spectacle roller derby

Surnommé le « *Barnum of walkathon promoters* » (Calabria, 1993 : 15), Leo Seltzer devient, par la suite, promoteur des attractions du Coliseum de Chicago, majestueux bâtiment qui, comme le *Madison Square Garden*, sert de hall d'exposition et accueille depuis les années 1860 conventions, spectacles et événements sportifs en tout genre, des matchs de boxe aux courses de chevaux (Pruter,

⁴⁰ « *Moral leagues, churches, and middle-class women who considered the dance marathons a breeding ground for sex, violence, and inhumane activities, denounced them. Competitions, they said, were degrading, immoral, brutal, and disgusting* » [traduction personnelle].

2012). Savant entrepreneur, il s'éloigne en 1935 des concours de danse pour inaugurer un nouveau divertissement, sur patins à roulettes désormais⁴¹. Le 13 août 1935, le premier *Transcontinental Roller Derby* est organisé au *Coliseum* de Chicago. Des équipes (composées d'une vingtaine de personnes) s'affrontent, l'objectif étant de réaliser le plus de tours de piste possible. Des duos de femmes et d'hommes doivent ainsi patiner l'équivalent de 3000 miles, soit la distance séparant New York de San Diego (4 800 km) : « *Après plus d'un mois de patinage, le premier Roller Derby Transcontinental s'est achevé le 23 septembre 1935, après que Bernie McKay et Clarice Martin aient parcouru le trajet fictif de New York à San Francisco en 493 heures et 12 minutes* »⁴² (English, 2020 : 5). Si la fatigue et les blessures conduisent de nombreuses équipes à abandonner, cette course offre des opportunités inégalées : du divertissement aux spectateurs venus en masse et des salaires ainsi que de la nourriture aux patineuses et patineurs.

Les *Transcontinental Roller Derby* ne cessent ensuite de se propager à travers le pays. Leur succès est en partie dû à leur faible coût et au spectacle qui promet des amusements bon marché. Leo Seltzer a su profiter des tensions sociales qui secouent profondément le pays en misant sur le spectacle du roller derby comme un moyen de divertissement mais également de célébration des travailleurs (Tolley-Stokes, 2012 : 298). Ces concours deviennent en effet un moyen pour l'une des franges de la population la plus touchée par la crise de rétablir une force de travail qui leur a été dérobée. Des *walkathons* aux courses de patins à roulettes, ce sont les valeurs ouvrières et la sensation de recouvrir une utilité sociale qui semblent être au fondement de leur succès. L'endurance et la résistance à la fatigue sont les qualités requises pour exceller dans cette pratique, qui ne nécessite même d'aucune protection (les vidéos montrent que les pratiquants se contentent de tenues confortables, portées près du corps).

41 Les premiers courts-métrages du réalisateur/acteur alors méconnu Charlie Chaplin reflètent d'ailleurs les transformations qui accompagnent l'entrée de pratiques de loisir dans la vie des citoyens. Avec des thématiques comme le cinéma (« *A film Johnnie* » 1914), la danse (« *Tango Tangles* » 1914), la boxe (« *The knockout* » 1914 ; « *The champion* » 1915), le théâtre, le music-hall et le cirque (« *The property man* » 1914 ; « *A night in the show* » 1915 ; « *The circus* » 1928), les courses de voiture (« *Gentlemen of nerve* » 1914) et enfin Charlot patine (« *The Rink* » 1916), Chaplin explore ces nouveaux loisirs qui séduisent les américains et transforment les sociabilités.

42 « *After over a month of skating, the first Transcontinental Roller Derby ended on 23 September 1935, after Bernie McKay and Clarice Martin completed the fictional New York to San Francisco route in 493 hours and 12 minutes* » [traduction personnelle].

Première édition du *Transcontinental Roller derby*
Coliseum de Chicago - 13 août 1935



Source : Keith Copping (1999), *Roller derby to roller jam: the authorized story of an unauthorized sport*, Santa Rosa, Squarebooks, p. 14

Si Leo Seltzer se défend de ne pas s'être inspiré des *walkathons* pour créer ce nouveau divertissement (Calabria, 1993 : 35-36), les similitudes sont nombreuses et le roller derby continue de faire l'objet de critiques de la part des gardiens d'une morale puritaine et bourgeoise.

La danse, le chant, les cascades et les performances musicales sont quelques-unes des compétences exposées. Un patineur devait être un bon vaudevillien, ce qui était aussi un moyen pour le jeu de s'assurer un avenir. À ce sens du spectacle, s'ajoutent certaines exigences puisque les patineurs (on dénombre alors 25 équipes mixtes de deux) doivent se relayer afin de patiner près de 12 heures par jour, chaque joueur devant parcourir un nombre minimal de kilomètres par jour⁴³.

Seltzer [fils] et Copping, 2012 : en ligne

L'entrepreneur Seltzer a conservé l'idée d'une course mixte et souhaite ainsi voir des hommes et des femmes concourir dans la même équipe⁴⁴. Loin d'associer ce choix à des arguments progressistes, il voit surtout la participation des femmes comme un moyen de s'assurer une

43 « *Dancing, singing, stunts, and musical performances were some of the skills on display. A skater needed to be a good vaudevillian, also a sign of the game's future. This showmanship was in addition to the requirement that the skaters, 25 coed teams of two, would alternate with each other to skate nearly 12 hours a day, with every player having to log a certain number of distance miles* » [traduction personnelle].

44 La première version du roller derby, en tant que *Transcontinental Race*, semble faire concourir hommes et femmes simultanément. Au cours de l'évolution du jeu, ils patineront ensuite dans des catégories séparées. National Museum of Roller Skating, « The History of Roller Derby » : <https://www.rollerskatingmuseum.org/roller-derby>.

présence masculine dans les gradins, mais également de femmes pouvant ainsi s'identifier à ces performeuses. Seltzer insiste par ailleurs sur la nécessité d'associer cette course à des divertissements en tout genre (animateurs populaires et scénarisation des courses⁴⁵ sont ainsi attendus afin d'amuser le public). Pour Colleen English qui a mené une recherche sur les spectacles d'endurance populaire de la fin du XIX^e siècle, le roller derby en est une émanation directe.

En fusionnant l'activité populaire du patin à roulettes avec l'endurance des *walkathons* et les paires mixtes de marathons de danse, Seltzer a créé un nouveau passe-temps qui a gagné en popularité aux États-Unis. Il s'est ainsi saisi de concepts d'endurance existants et déjà populaires, auquel il y a ajouté de nouveaux éléments⁴⁶ ».

English, 2020 : 2

Le Transcontinental se déplace ensuite dans les grandes arènes de divertissement des villes américaines (le *Horse Show Coliseum* de Louisville, le *Music Hall Sports Arena* de Cincinnati ou encore le *Coliseum* de St. Louis)⁴⁷. Au fil des représentations, quelques règles viennent discrètement s'ajouter à cette course. D'abord, les règlements vont réduire les heures de patinage, pour les programmer uniquement en soirée. Ensuite, la notion de « *jam* » (bien présent dans le roller derby moderne) apparaît.

En plus d'accumuler des kilomètres, les concurrents participaient à des "jams", des périodes similaires aux sprints des courses cyclistes de six jours, au cours desquelles un ou plusieurs patineurs s'élancent en avant du "peloton" et tentent d'attraper et de dépasser le dernier patineur du peloton. Dans les jams, les patineurs dépassent d'autres patineurs sur la piste afin de gagner des points. Les scores finaux reflétaient non seulement les kilomètres parcourus, mais aussi le nombre de points gagnés par chaque duo.⁴⁸

English, 2020 : 7

L'année 1937 marque un tournant pour ces marathons de roller. Seltzer, qui continue de traverser le pays avec ses skaters, continue d'ajouter de nouvelles règles qui transforment sensiblement le jeu.

45 Seltzer conserve également des *walkathons* l'affrontement scénarisé des équipes entre elles : « *Roller derby operators adapted the idea of 'The Sweetheart Couple' again 'The Trouble Makers'; Seltzer designated the former, the "Home-Town Team", and the latter, the "Visitors", although both teams were in his hire* » (Calabria, 1993 : 35-36).

46 « *By melding the popular activity of roller skating with the endurance of walkathons and the mixed gender pairs of dance marathons, Seltzer created a novel pastime that gained popularity in the United States by adding new elements to already existing endurance craze structures* » [traduction personnelle].

47 Le roller derby est un succès tel que les participants se voient offrir des rétributions non négligeables.

48 « *In addition to gathering mileage, competitors engaged in 'jams', periods similar to sprints in six-day bicycle races, where one or more skaters 'dart ahead of the "pack" and attempt to catch and pass the last skater in the field'. In jams, skaters passed others on the track in order to win points. Final scores reflected not only the miles covered, but also the number of points earned by each duo* » [traduction personnelle].

Constatant l'intérêt du public pour une banale querelle entre deux patineurs (Storms, 2009), il décide d'autoriser le contact corporel lors de la course. Pousser l'adversaire, le projeter au sol ou encore le soulever pour le sortir du *track* deviennent autorisés. Le roller derby s'associe désormais à une dimension théâtrale et des scénarios viennent gonfler plus que jamais la dimension spectaculaire de l'activité. De plus, le jeu gagne progressivement en densité et se complexifie. Dans chaque équipe, des « *lead jammers* » sont introduits et détiennent le pouvoir d'interrompre le chronomètre et le jam en cours (cette stratégie permet de conserver l'avantage sur le score). Il suffit pour cela qu'ils indiquent à l'arbitre leur volonté de stopper la partie, en positionnant leurs mains sur leurs hanches⁴⁹. Le roller derby passe ainsi d'une course d'endurance consistant initialement à patiner durant douze heures à une course de vitesse autorisant le contact, délimitée en 8 périodes de 15 minutes (4 périodes destinées aux femmes et 4 destinées aux hommes). Tous les joueurs sont en mesure de marquer des points et ce, en parvenant à dépasser les adversaires (1 ou 2 adversaires accordent 1 point à l'équipe, 3 ou 4 adversaires 2 points et enfin, dépasser les 5 adverses vaut 5 points)⁵⁰. Si la pratique est considérée comme mixte, hommes et femmes concourent néanmoins dans des catégories séparées. C'est également durant cette période que Seltzer en profite pour déposer le nom « *Roller Derby* », empêchant ainsi toute concurrence. De plus, alors que l'activité s'est jusque-là déroulée sur un sol plat, les patineurs découvrent, à la fin des années 1930, la piste penchée du *Civic Auditorium de San Francisco*. Le passage sur structure inclinée accentue la vitesse du jeu et promet ainsi des cascades divertissantes⁵¹. Les chutes et les blessures deviennent des éléments constitutifs du spectacle derby. Le 4 mars 1939, le *Chicago Daily Tribune* fait état d'un match suivi par plus de 8 000 spectateurs (Murray, 2012 : 68). Cette année marque également la rencontre de ce divertissement avec le public européen. Le 3 février 1939, à l'occasion des « *28 jours de Paris ou la ronde infernale* », le « *Roller-Catch* » (traduction destinée au public non-anglophone) investit la piste du Vélodrome d'Hiver⁵². Il faut attendre la fin de la Seconde Guerre mondiale pour assister de nouveau à des spectacles de Roller-Catch dans la capitale⁵³.

49 Cette règle fonctionne encore aujourd'hui.

50 Ces précisions sont issues d'une conférence donnée par un amateur de roller derby dans le cadre d'un « *Rollercon seminar* » en 2013 : <http://www.rollerderbynotes.com/2013/08/17/another-derby-extra-the-rollercon-seminar/>. Cette évolution des règles (le *lead jammer*, le contact) est toujours présente dans la forme moderne du roller derby.

51 Archives Reuters, « Roller Skating Derby (1938) », British Pathé, : <https://www.britishpathe.com/video/VLVA2IYTNNK7OD3ECQALNT3L3MYD4-ROLLER-SKATING-DERBY>.

52 Site Roller en Ligne (31 janvier 2010), « Histoire du roller derby : du roller catch au derby moderne » : <https://www.rollerenligne.com/dossier/histoire-du-roller-derby-du-roller-catch-des-origines-au-derby-moderne/>.

53 En 1947, un tournoi est organisé à Paris et, comme l'indique le présentateur de l'époque, « *le Roller-Catch apporte la preuve qu'il est un sport qu'on ne décrit pas* ». En effet, facéties, drôleries et coups de poings au visage sont acclamés par les spectateurs, moins nombreux que leurs homologues américains mais visiblement ravis du spectacle. Archives INA (1947), « *Les débuts de Chico Marx au Roller Catch* » : <https://www.ina.fr/ina-eclairage-actu/video/afe85002716/les-debuts-de-chico-marx-au-roller-catch>. Archive INA (1947), « *Le Roller Catch au Palais des Sports* » : <https://www.ina.fr/ina-eclairage-actu/video/vdd10001704/le-roller-catch>.

Line-up féminin lors d'un match à Chicago (1938-1939)



Source. Keith Coppage (1999), *Roller derby to roller jam: the authorized story of an unauthorized sport*, Santa Rosa, Squarebooks, p. 9.

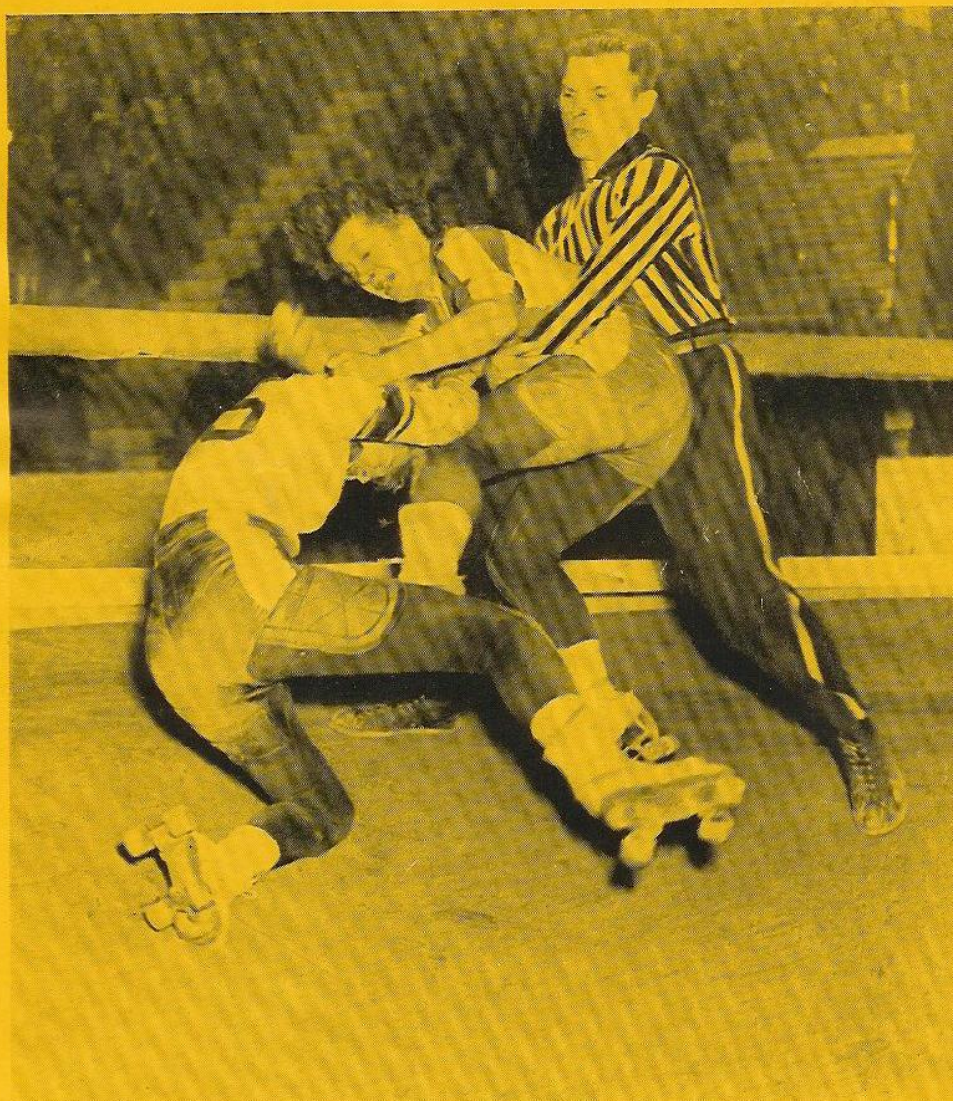
Line-up masculin lors d'un match à Chicago (1938-1939)



Source. Keith Coppage (1999), *Roller derby to roller jam: the authorized story of an unauthorized sport*, Santa Rosa, Squarebooks, p. 11.

Affiche publicitaire d'un match de Roller-Catch en France
Palais des Sports de Paris (1947)

PALAIS DES SPORTS



du 5 au 21 Septembre

ROLLER-CATCH

PROGRAMME : PRIX 60 FR\$

Source. Site internet *Roller en Ligne* (2010), « Histoire du roller derby : du roller catch au derby moderne ».

1.2.2. 1940-1973 : la longue ascension sportive du roller derby

Tandis que la Seconde Guerre mondiale interrompt momentanément la présence du roller derby à l'intérieur des salles de spectacle, la fin des années 1940 est décisive pour Seltzer qui entreprend progressivement de faire du roller derby « *a serious sport* » (Deford, 1971 : 73). Il commence tout d'abord par profiter de l'entrée de la télévision dans les foyers américains pour asseoir le succès de son invention : « *Avec les progrès technologiques, le rôle du sport dans la société est passé d'une activité participative et récréative à une activité de spectatortat, guidée par les principes du mercantilisme et du divertissement* »⁵⁴ (Storms, 2009 : 77). En 1948, au 69th Regiment Armory de New York (qui dispose d'une arène sportive), des matchs de roller derby sont, pour la première fois, retransmis à la télévision⁵⁵. De nouveau, le succès est au rendez-vous et « *le sport a finalement attiré l'attention de la nation* »⁵⁶. À partir de 1949, le roller derby est diffusé aux heures de grande écoute. Les chutes restent les ingrédients phares de l'intérêt porté à ce spectacle⁵⁷ et les pratiquants portent toujours peu de protection : le casque est loin d'être obligatoire et seuls des morceaux de cuir viennent renforcer les hanches et les genoux. Parmi les patineuses, quelques-unes se démarquent, comme l'italo-américaine Mary Lou Palermo (1929-2020) ou encore l'exubérante américaine Ann Calvello (1929-2006), deux des populaires vedettes de ce spectacle⁵⁸.

L'instauration en 1940 d'un système de franchise et la création en 1949 de la *National Roller Derby League* montrent bien toute l'ambition du promoteur de copier le modèle des sports américains. En 1950, cette ligue nationale compte six équipes : *The New York Chiefs* - *The Brooklyn Red Devils* - *The Jersey Jolters* - *The Philadelphia Panthers* - *The Washington-Baltimore Jets* - *The Chicago Westerners*. Ces dernières font appel aux imaginaires à partir desquels le sport américain a forgé sa

54 « *With the advancement of technology, the role of sports in society has changed from a participatory, recreational activity to a commodify spectator event, guided by the tenets of commercialism and entertainment* » [traduction personnelle].

55 Archives du Getty Image : « *CBS television coverage of Roller Derby at the 69th Regiment Armory (1951)* » : <https://www.gettyimages.fr/detail/photo-d%27actualit%C3%A9/television-coverage-of-roller-derby-at-the-69th-photo-dactualit%C3%A9/688346020>.

56 Hall of Fame of the Original Roller Derby, « *Roller Derby Timeline (1935-2004)* » : <http://rollerderbyhalloffame.com/id3.html>.

57 *Chicago Tribune* (mars 2021), « *Flashback: A battle on skates: A look back in photos at roller derby and its Chicago Coliseum days* » : <https://www.chicagotribune.com/history/ct-opinion-flashback-roller-derby-chicago-vintage-photos-20210326-7jpsd4gmgrgojprp2bew3ecy4a-story.html>.

58 Les joueuses et joueurs de roller derby feront l'objet de diverses productions télévisées. Par exemple, un court documentaire réalisé en 1949 par Justin Herman, *Roller Derby Girl*, relate la carrière de deux vedettes de roller derby, Jean Porter (1922-2018) et Midge Brasuhn (1923-1971). Cette production recevra une nomination à la cérémonie des Oscars en 1950.

puissance, entre patriotisme et suprématie républicaine (Leblond, 2007 : 104-105)⁵⁹. Par exemple, il est probable que l'équipe des *Brooklyn Red Devils* se soit inspirée du surnom donné au 14^e régiment d'infanterie basé à New-York lors de la bataille de *Bull Run*⁶⁰ durant la guerre de Sécession.

En 1952, le *Madison Square Garden* accueille le *National Roller Derby Hall of Fame* (Young & Young, 2010 : 594), spécificité de la culture sportive américaine qui érige ses figures sportives au rang de héros nationaux (Redmond, 1973). Ce sont les patineurs Josephine Bogash et Johnny Rosasco qui inaugurent ce nouveau « temple de la renommée ». Pourtant, le roller derby ne convainc pas le public amateur des sports rois comme le baseball, l'« *American Game* » par excellence (Butterworth, 2010), qui continue de le voir comme un vulgaire divertissement. Le roller derby occupe ainsi, au début des années 1950, un positionnement ambivalent : tandis que Seltzer adopte le modèle des sports américains tels que le système de franchise ou le *Hall of Fame*, ce sont les facéties qui semblent bien au cœur de l'intérêt porté à la discipline. En effet, les patineurs et les patineuses continuent d'associer l'athlétisme de la course à des mises en scène sans gravité (au cours de cette période, le casque et les protections sont moindres) tels des coups de coude, des croche-pieds ou autres projections sur les adversaires⁶¹. En dehors de ses cercles de fans, le roller derby reste perçu comme un « *pseudo-sport dans la même veine que la lutte professionnelle, parce que le résultat (y compris les blessures, les chutes et les bagarres) [continuent à être] scénarisé* »⁶² (Tolley-Stokes, 2012 : 298).

Le caractère « mixte » du roller derby n'est également pas sans jouer un rôle dans cette tension entre « spectacle » et « sport ». En effet, les patineuses contribuent fortement à faire venir le public et à encourager les *sponsors* à s'associer à l'entreprise de Seltzer. Or, leur présence n'est pas approuvée par la société américaine, friande de sport. En effet, tandis que, quelques décennies plus tôt, les concours de danse se présentent comme des pratiques immorales aux yeux du pouvoir

59 Le civilisationniste et spécialiste de l'Amérique du Nord Christian Leblond rappelle dans un article publié en 2007 combien le sport s'inscrit aux États-Unis dans un « *contexte impeccablement républicain* ». Pour lui, les noms des équipes sportives, de football ou de base-ball, prennent ancrage dans un héritage historique, mythifié et glorifié : « *Sur la totalité des équipes de la National Football League, les deux tiers des appellations entrent incontestablement dans cette catégorie [du mythe] (Broncos, Chargers, Chiefs, Raiders, Colts, Jaguar, Titans, Patriots, Rams, Seahawks, Bears, Lions, Vikings, Buccaneers, Falcons, Panthers, Cowboys, Eagles, Giants, Redskins) mais presque tous les autres possèdent par métonymie une dimension rapide ou redoutable (Packers, Jets, Dolphins, Ravens, Steelers, etc.) à l'exception peut-être des New Orleans Saints, qui relèvent de l'imagerie du Jazz* » (Leblond, 2007).

60 La bataille de *Bull Run* (1861) est le nom donné au premier affrontement majeur de la guerre de Sécession entre l'Union (Nord) et la Confédération (Sud).

61 YouTube (1952), Roller Derby New York Chiefs vs Jersey Jolters : <https://www.youtube.com/watch?v=Y7FSsLVIFww&t=38s>.

62 « *roller derby came to be considered as pseudosport in the same vein as professional wrestling because the outcome (including injuries, falls, and fights) was scripted* » [traduction personnelle].

ecclésiastique et de la bourgeoisie américaine, la présence de patineuses alimente la réputation sulfureuse de cette pratique sur roulettes. Un admirateur de l'invention de Seltzer se souvient de cette période : « *Beaucoup de gens [...] n'arrivaient pas à comprendre pourquoi elles ne voulaient pas être des femmes au foyer, pourquoi elles ne voulaient pas rester à la maison à s'occuper de la famille, des enfants et se marier. Alors elles étaient considérées comme des prostituées ou des lesbiennes* »⁶³.

Dès les débuts du Roller Derby, les patineurs, hommes et femmes, ont ouvertement remis en question les idées sur la relation des femmes avec le sport et leur participation à celui-ci. Malgré cette bataille, ou peut-être à cause d'elle, les fans - en particulier les femmes - ont été attirés par le roller derby plus fortement que par d'autres événements sportifs de l'époque. La nature de ce sport de contact mixte a mis en lumière les tensions entre les sexes, les classes sociales et les sports, ce qui a marginalisé le roller derby dans les pages sportives, mais l'a rendu populaire auprès des élites hollywoodiennes, des athlètes célèbres et de sa base de supporters issus de la classe ouvrière.⁶⁴

Marino, 2021 : en ligne

Si le roller derby n'est pas encore parvenu à investir les terrains du sport légitime, il intéresse néanmoins les producteurs hollywoodiens. En 1950, le long-métrage *The Fireball*, réalisé par Tay Garnett, s'inspire librement du patineur Eddie Poore et reste assez fidèle à l'esprit de l'activité. Des vedettes du roller derby, en tenues de sport, s'affrontent sur une piste inclinée, devant des centaines de spectateurs venus contempler les quelques coups de coudes et de pied bien placés⁶⁵. Pour Rebecca Rolley-Stokes qui appréhende le roller derby en tant que « *spectacles de cols bleus sur roulettes* », le film *The Fireball* « *présente le roller derby comme un vecteur de mobilité ascendante et comme un moyen de réaliser le rêve américain* »⁶⁶ (Tolley-Stokes, 2012 : 299).

63 Interview de Gary Hill (plus connu sous le nom de Gary Power), fan de roller derby et responsable du *Roller Derby Hall of Fame*. Reportage sur le roller derby dans l'émission *Tracks*, réalisé par Gabrielle Culand (il sera de nouveau question de ce support documentaire dans le chapitre suivant).

64 « *From Roller Derby's beginnings, the skaters, both male and female, blatantly challenged ideas about women's relationship to and participation in sports. Despite this battle, or perhaps because of it, fans – particularly female fans – were drawn to roller derby more strongly than to other sporting events of the era, because of its relatability. The nature of the co-ed contact sport highlighted tensions between genders, social classes, and sports, which marginalized roller derby in the sports pages but endeared it to Hollywood elites, famous athletes, and its working-class fan base* » [traduction personnelle].

65 L'Histoire retiendra principalement de ce film la présence de celle qui deviendra l'une des icônes du cinéma américain : l'actrice Marilyn Monroe..

66 « *The fireball presents roller derby as a vehicle for upward mobility and as a means to realizing the American Dream* » [traduction personnelle].

L'équipe multi-sponsorisées des *New York Chiefs* (1945)



Source. Keith Copping (1999), *Roller derby to roller jam: the authorized story of an unauthorized sport*, Santa Rosa, Squarebooks, p. 14.

Tandis que la popularité du roller derby traverse la décennie 1940, l'entreprise survit difficilement aux années 1950. Une lassitude du public est énoncée, mais des controverses télévisuelles semblent également être la source du déclin du derby (Deford, 1971).

Après avoir résilié le contrat avec ABC en 1951, Seltzer a négocié un accord avec *General Motors* pour sponsoriser la diffusion des matchs sur NBC. L'accord est tombé à l'eau lorsque, selon Seltzer, *General Motors*, furieux d'une décision de la NCAA⁶⁷ l'empêchant de sponsoriser la diffusion des matchs de football de l'Université de Notre Dame, a perdu tout intérêt à téléviser des sports. Une poignée de chaînes de télévision indépendantes ont continué à diffuser des matchs, mais la perte de la diffusion en réseau a fait chuter l'intérêt des fans. Le *Madison Square Garden* ne voulait plus accueillir de matchs, les clubs de supporters ont été dissous et Seltzer est retourné à ses intérêts immobiliers⁶⁸.

67 La *National Collegiate Athletic Association* est une instance en charge de l'organisation des programmes sportifs dans des grandes écoles et universités américaines.

68 Extrait tiré d'un *fandom* retraçant l'histoire du roller derby : https://rollerderby.fandom.com/wiki/History_of_roller_derby. « After terminating the contract with ABC in 1951, Seltzer negotiated a deal with General Motors to sponsor the broadcast of games on NBC. The deal fell through when, according to Seltzer, General Motors, fuming over an NCAA decision preventing them from sponsoring the

En 1959, c'est le fils de Leo Seltzer, Jerry, qui prend désormais en charge l'organisation quotidienne du roller derby. Ce dernier se concentre principalement sur la viabilité financière de l'activité. Il s'installe en Californie et fait de l'équipe des *San Francisco Bay Bombers* (créée en 1954), la première franchise de l'histoire du roller derby : « *Les Bay Bombers sont devenus "l'équipe de l'Amérique", faisant salle comble dans tout le pays lors de tournées nationales légendaires avec les superstars Charlie O'Connell, Joan Weston, Ken Monte et Ann Calvello* »⁶⁹. Seltzer fils souhaite parvenir à réaliser l'ambition de son père : celle de faire du roller derby le cinquième sport américain, après le baseball (1876), le basketball (1898), le hockey (1912) et le football US (1920⁷⁰). Dans le courant des années 1960, l'activité se rationalise⁷¹ et la notion de performance sportive, l'élection de vainqueurs et de perdants rapprochent le roller derby de la classification par laquelle Allen Guttman distingue le jeu des sports modernes⁷² (Guttman, 2006 : 38-39). Les images des événements datant de la fin des années 1950 montrent les transformations en cours de la pratique du roller derby. Désormais, les patineurs et patineuses portent des casques de protection et les éléments de « violence » (supposées) sont désormais largement atténués. L'usage des bras ne semble plus autorisé, seuls des coups de hanches sont autorisés et permettent de faire sortir l'adversaire de la zone de jeu⁷³.

broadcast of University of Notre Dame football games, lost interest in televising any sports at all. A handful of independent TV stations continued to broadcast games, but the loss of network broadcasting caused fan interest to plummet. Madison Square Garden no longer wanted to host matches, fan clubs disbanded, and Seltzer returned to pursuing real estate interests » [traduction personnelle].

69 Site internet des *San Francisco Bay Bombers* : <https://www.sfbaybombers.com/>. « *The Bay Bombers became 'America's team', selling out large arenas all over the country during legendary national tours with superstars Charlie O'Connell, Joan Weston, Ken Monte and Ann Calvello* » (Traduction personnelle).

70 Ces dates sont celles de la création des ligues majeures nord-américaines (Panhuys, 2010 : 145).

71 L'évolution du roller derby conduit à observer une complexification des règles, jusqu'à dissocier plusieurs postes. À partir des années 1970, chaque équipe compte désormais deux *jammers* ainsi qu'un pivot et deux *blockers* : seuls les *jammers* et le pivot sont en mesure de marquer des points, uniquement après la réalisation d'un « *initial pass* » c'est-à-dire un premier tour de piste. En mars 1971, le *New York Times* recense 19 507 spectateurs lors d'un match organisé au *Madison Square Garden* (Murray, 2012 : 68). Cette fois, les tenues sont standardisées et des éléments de sécurité (en particulier les casques) sont rendus obligatoires.

72 Pour Allen Guttman (2006), sept caractéristiques permettent de distinguer le sport moderne des pratiques qui le précèdent : sécularisme, égalité des opportunités et des conditions de l'affrontement, spécialisation des rôles, rationalisation, bureaucratisation de l'organisation, quantification, quête des records.

73 Roller Derby 1959-1960 – Chiefs vs Ravens (YouTube) : <https://www.youtube.com/watch?v=GIWnSQ4slME>.

Les San Francisco Bay Bombers (1970)
Roller Derby



Source. Keith Copping (1999), *Roller derby to roller jam: the authorized story of an unauthorized sport*, Santa Rosa, Squarebooks, p. 47.

Match des Bombers à guichet fermé
Amphithéâtre de Chicago – 16 janvier 1971



Source. Keith Copping (1999), *Roller derby to roller jam: the authorized story of an unauthorized sport*, Santa Rosa, Squarebooks, p. 64.

Le roller derby sur les terrains du sport américain
White Sox Park de Chicago – 15 septembre 1972



Source. Keith Copping (1999), *Roller derby to roller jam: the authorized story of an unauthorized sport*, Santa Rosa, Squarebooks, p. 89.

La décennie 1960 et le début des années 1970 marquent véritablement le retour du roller derby dont chaque événement se joue à guichet fermé. Cette discipline inventée trente-cinq ans plus tôt parvient même à investir les terrains du sport spectacle américain : le succès semble à son firmament. Pourtant, Jerry Seltzer constate un essoufflement du public vis-à-vis du sport qui déserte progressivement les bancs des salles de spectacle. En 1973, il doit se résoudre à fermer l'entreprise familiale. Le *Roller Derby* disparaît avant d'être parvenu à atteindre le prestigieux statut de « sport ». Une hypothèse concernant le déclin du roller derby peut brièvement être esquissée. En effet, celui-ci survient dans un contexte de crise aux États-Unis, dont les milieux populaires sont les premiers à en subir les effets. Qu'il s'agisse du coût colossal de l'interminable guerre du Vietnam (1955-1975) ou encore le choc pétrolier de 1973, les conséquences de ces événements se répercutent directement au sein des familles les moins favorisées : « *Le malaise a aussi des causes intérieures. La situation d'inégalité sociale et économique s'aggrave [...]. L'écart entre riches et pauvres s'accroît* » (Lacroix, 2013 : 457). Or, le roller derby recrutant historiquement son public principalement auprès des classes laborieuses, la conjoncture économique et sociale qui s'installe n'encourage pas les dépenses vers des pratiques de loisir. Au regard du malaise ambiant et d'un

accroissement du chômage, les individus tendent à limiter les frais superflus comme les activités de loisir. Si l'entreprise Roller Derby disparaît trente-huit ans après avoir foulé le parquet du *Chicago Coliseum*, les *Roller Games* entendent bien prendre le relai.

1.3. 1960-2001 : *Roller Games* ou le retour du roller derby spectacle

Jusqu'en 1960, la famille Seltzer détient le monopole de l'organisation des événements de roller derby. Face à cette situation, un ancien joueur de roller derby, Herb Roberts, décide pourtant de tenter sa chance sur ce marché résolument rémunérateur. Il conçoit ainsi la *National Skating Derby Inc.*, une entreprise en charge de l'organisation des *Roller Games*, une version plus théâtralisée que la version (sportivée) de Leo Seltzer⁷⁴.

Les L.A. *Thunderbirds* (1961) *Roller Games*



Source. Site internet des *Los Angeles Thunderbirds*
<https://latbirds.net/t-birds-team-photos/1960s-thunderbirds-teams/>

D'apparence, ces nouvelles équipes semblent se confondre avec celles du *Roller Derby*. Pourtant, dès le choix de leurs noms, on peut observer la volonté des *Roller Games* de se distinguer de la

⁷⁴ En 1961, Roberts vend l'entreprise à Bill Griffiths Sr. et Jerry Hill.

célèbre franchise *Roller Derby*. Outre l'équipe locale des L.A. Thunderbirds, six autres s'implantent de part et autre des États-Unis :

L.A. Thunderbirds [les Sentinelles de Los Angeles] - *The Chicago Hawks* [les Faucons de Chicago] - *The Detroit Devils* [les Diables de Détroit] - *The New York Bombers* [les Bombardiers de New York] - *The Texas Outlaws* [les Hors-la-loi du Texas] - *The Philadelphia Warriors* [les Guerriers de Philadelphie] - *The Brooklyn Red Devils* [les Diables Rouges de Brooklyn].

Ces équipes tendent à convoquer des imaginaires dont le *Roller Derby* s'est détaché à mesure qu'il commence sa structuration sportive. En effet, celles-ci insistent sur la dimension guerrière, voire diabolique, d'un sport qui a initialement bâti son succès sur l'activation des sombres passions du public. Ces équipes de *Roller Games* se démarquent également par une version du jeu plus théâtralisée et plus violente que celle de Seltzer⁷⁵. Elles mettent davantage en avant le charisme de ses participants (qui portent d'ailleurs des surnoms amusants) et les chutes sont, de nouveau, très scénarisées. Si le *Roller Derby* et les *Roller Games* proposent chacun un jeu sensiblement différent, les deux entreprises entretiennent jusque dans les années 1970 des liens étroits : « *Les équipes traditionnelles de Roller Derby ont commencé à patiner contre de nouvelles équipes de Roller Games (un sport de rivalité télévisé qui incorporait plus de théâtralité et de cascades), opposant essentiellement l'équivalent du roller derby d'une équipe de football et de rugby les unes contre les autres avec peu d'efforts pour unifier les règles* »⁷⁶ (Cotterill, 2010 : 4). Les *Roller Games* n'hésitent d'ailleurs pas à faire appel à d'anciennes gloires du *Roller Derby* (et avec elles, leurs fans⁷⁷), leur offrant ainsi l'occasion de renouer avec le succès.

Le caractère théâtral et glamour des *Roller Games* intéresse les producteurs qui en font la toile de fond de nombreux scénarios. En 1972, le long métrage *Kansas City Bomber* sort sur grand écran. Il porte sur la vie d'une jeune mère célibataire, pratiquante de roller derby (selon la version des *Roller Games*). Pour incarner le rôle titre, la Metro-Goldwyn-Mayer choisit de miser sur les atouts de Raquel Welch, l'un des *sex-symbols* hollywoodien de l'époque. Unique sport de contact mixte, le roller derby permet aux producteurs de mettre en avant les femmes comme argument marketing ;

75 *Los Angeles Times* (2015), « Bill Griffiths dies at 91; promoter brought glitz to roller derby » : <https://www.latimes.com/local/obituaries/la-me-bill-griffiths-20150408-story.html>.

76 « *Traditional Roller Derby teams began skating against new Roller Games (a televised rivalry sport that incorporated more theatrics and stunts) teams, essentially pitting the roller derby equivalent of a football and rugby team against each other with little attempt to unify the rules* » [traduction personnelle].

77 Les fans du *Roller Derby* de Seltzer sont également des fans des *Roller Games*, il n'existe pas d'opposition marquée ces deux formes de roller derby.

d’ailleurs l’affiche ne s’en cache pas et *Kansas City Bomber* promet d’être « *The hottest thing on wheels*⁷⁸ ». La même année, le réalisateur de films d’horreur Vernon Zimmerman s’intéresse lui aussi au roller derby dans le film *The Unholy Roller* (1972). Le scénario est porté par Claudia Jennings, actrice de série B et surtout connue pour avoir été *playmate* pour le magazine *Playboy*. Le film suit le parcours de Karen Walker qui décide de quitter son emploi dans une fabrique de conserve et de s’engager dans une équipe de derby. En 1975, la discipline est, cette fois, associée à la science-fiction : *Rollerball*. Réalisée par Norman Jewison, cette production se déroule en 2018 dans un monde futuriste dans lequel les nations ont disparu, remplacées par des cartels économiques. Avec cette organisation de la société poussant à son paroxysme le fonctionnement du capitalisme, la population humaine jouit désormais d’un confort matériel inégalé. Pourtant, il existe toujours au sein de cette société un besoin de purger régulièrement les pulsions violentes de la population. Pour cela, les habitants se livrent à un jeu extrêmement violent, mélange de motocross, de football américain et de patinage à roulette : il s’agit de *rollerball*, aussi appelé : le jeu de la mort. Pour Rebecca Tolley-Stokes, cette version futuriste du roller derby est un commentaire sur la fascination de la violence dans la culture Américaine (Tolley-Stokes, 2012 : 295). Le film renforce la popularité du roller derby et attire un nouveau public, plus jeune, résolument séduit par la violence dépeinte dans cette œuvre d’anticipation. Au début des années 1970, Hollywood participe au succès des deux formes de roller derby, qui parviennent chacun à remplir les salles de spectacle.

Le roller derby sur petit et grand écran dans les années 1970



Kansas City Bombers (1972), *The Unholy Rollers* (1972), *Rollerball* (1975)

78 Internet Movie Database, « *Kansas City Bomber* (1972) » : <https://www.imdb.com/title/tt0068795/>.

En 1973, Seltzer vend les droits du *Roller Derby* à Bill Griffiths qui, deux ans plus tard, face à diverses accusations de fraudes, interrompt également les spectacles de *Roller Games* (Storms, 2009 : 79). Si le roller derby tend à disparaître des salles dédiées à son spectacle, les patins à roulettes trouvent entre les années 1977 et 1983 un nouveau souffle avec le succès du *roller disco* (Poletti, 2009). En effet, ce sont diverses innovations matérielles qui permettent aux patins de perdurer dans le champ du loisir :

Alors que le roller derby s'essouffle, l'invention des roues en plastique polyuréthane en 1976 provoque un regain de popularité du patinage à roulettes, qui entre alors dans sa deuxième ère prolifique, le Roller Disco, de 1977 à 1983. L'*Empire Rollerdom*e de Brooklyn, dans l'État de New York, se targue d'être le "Birthplace of roller disco" (lieu de naissance du roller disco).⁷⁹

Tolley-Stokes, 2012 : 296

Sorti en 1977, le film *Saturday Night Fever (La fièvre du samedi soir)* a largement contribué au succès populaire de cette pratique (Chassaing, 2018 : 328 ; Nowell, 2013 ; Jones et Kantonen, 1999) qui voit ainsi de nombreuses salles de roller disco apparaître dans les grandes villes. Désormais, les patins à roulettes se pratiquent davantage qu'ils ne se regardent. Pourtant, les années 1980 ne sonnent pas complètement la fin des spectacles de roller derby. En effet, les *Thunderbirds* ont cherché à diffuser des rencontres sportives sur des chaînes de télévision et une poignée de matchs organisés entre 1987 et 1988 parviennent encore à attirer du public. Ces quelques « revivals » (Peluso, 2010 : 28) restent néanmoins limités. En 1989, un producteur décide d'adapter sur petit écran le *RollerGames TV Show*, dont il souhaite en faire un concurrent direct au programme *American Gladiators*, l'émission pionnière de ce qui constitue la « crash television » (Baker, 1994 : 21), et ses contenus sensationnalistes⁸⁰. D'anciens participants des *Roller Games* se joignent à ce *show* télévisé, finalement bien éloigné du modèle dont ils sont l'émanation. Les participants sont invités à se présenter sur une piste à forte inclinaison, à proximité de laquelle se trouve... une fosse à alligators. On peut également citer les combinaisons de patineurs, remplacées par de flamboyantes tenues moulantes en lycra.

79 « However, as roller derby waned, the invention of plastic polyurethane wheels in 1976 caused roller skating itself to surge in popularity and roller skating entered its second prolific era, Roller Disco, from 1977-1983. Empire Rollerdom in Brooklyn, New York, claims to be the "Birthplace of roller disco" » [traduction personnelle].

80 Les *American Gladiators* sont les pionniers de ce genre de programme et se révéleront être également les plus populaires : « Premiering in the fall of 1989, the latest entry in a series of short lived "crash television" shows that appeared in the late 80s, American Gladiators not only outlived its competition but has become the fifth most popular television show in syndication in the United States » (Baker, 1994 : 21).

Les Thunderbirds : des salles de spectacle au petit écran



Les Thunderbirds en 1988
(<https://latbirds.net/>)

Les Thunderbirds en 1989
(<https://latbirds.net/>)

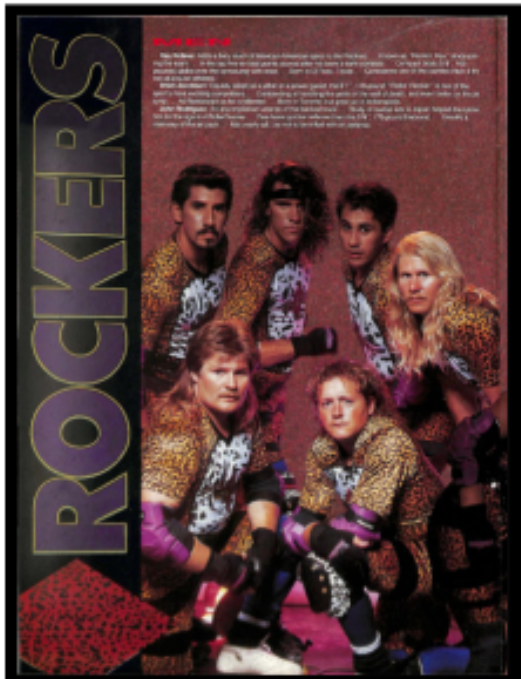


RollerGames est une combinaison du roller derby, de MTV et de *Crocodile Dundee*. À l'intérieur d'un hangar de la NASA, des équipes de patinage mixtes (avec des noms comme *Bad Attitude*, les *Violators* et les *Rockers*) font la course autour d'une piste [...] contenant le "Mur de la mort" - une courbe de quatorze pieds de haut bordée de plexiglas (afin que les caméras de l'autre côté puissent capturer les corps éclaboussés) - tandis qu'au centre se trouve une fosse d'alligators vivants pour les heures supplémentaires de mort subite. Avec "le Commissaire", qui apparaît dans la cabine de contrôle [...], des promesses de "rivalités passionnées d'athlètes professionnels" avec "du danger à chaque coin de rue" et une abondance de musique rock, c'est un envoi de cerises et un hommage au cirque romain.⁸¹

Twitchell, 1992 : 225

81 « RollerGames, for instance, is a combination of the roller derby, MTV, and *Crocodile Dundee*. Inside a NASA hangar, coed skating teams (with names like *Bad Attitude*, the *Violators*, and the *Rockers*) race around a figure-eight track containing the "Wall of death" - a fourteen-foot-high curve rimmed with Plexiglas (so that the cameras on the other side can capture the splattering bodies) - while in the center is a pit of live alligators for sudden-death overtime. Complete with "the Commissioner", who appear in the control booth [...], promises of "heated rivalries of professional athletes" with "danger at every corner", and an abundance of rock music, this is a cherry send-up and homage to the Roman circus » [traduction personnelle].

Photographies de participants aux *RollerGames TV Show* (1990)



Source. RollerGames 1990 Yearbook
<https://archive.org/details/rollergames-1990-yearbook/page/26/mode/1up>

Cherchant à concurrencer le programme *American Gladiators*, le roller derby voit son modèle athlétique associé désormais à « *des éléments kitschiens frappants* »⁸² (Rinehart, 1994 : 26). S'il bénéficie entre 1940 et 1973 d'une reconnaissance sportive de plus en plus importante, le recouvrement d'un succès populaire dans les années 1990 ne semble pouvoir s'effectuer qu'à travers une mise à distance de cette légitimité. C'est par les éléments de la culture télévisée « *trash* » (la « *Télé poubelle* » pour sa traduction française) (Keller, 1993) que le roller derby réinvestit le devant de la scène, « *revendiquant tour à tour l'authenticité (ou l'artificiel), le défi, le danger, le ludisme, la théâtralisation, le carnavalesque, l'outrancier, le mauvais goût, la violence, la bêtise* » (Granjon, 2021 : en ligne). Contrairement aux sports traditionnels qui parviennent à s'inscrire dans une certaine hiérarchie culturelle, le roller derby rejoint des disciplines comme le *Rock'n' Wrestling* et, plus que tout, les *American Gladiators*, qui s'inscrivent dans une sorte de « *culture carnavalesque* » contemporaine : « *La vulgarité existe entre l'acceptable et l'interdit, le normal et le bizarre, l'habituel et le tabou, le dicible et l'indicible* »⁸³ (Twitchell, 1992 : 55). Si les *RollerGames* parviennent parfois à dépasser les *American Gladiators* en termes d'audimat, le programme ne convainc finalement pas plus d'une saison⁸⁴. Entre 1999 et 2001, un nouveau programme télévisé « *de niche* » (Coppage, 1999 : 100), *RollerJam*, entend de nouveau redonner vie aux *Roller Games*. Celui-ci souhaite profiter du succès des rollers en ligne pour proposer une nouvelle adaptation du jeu sur roulettes, plus rapide et sensationnaliste.

*La fin des années 1990 semblait être un terrain fertile pour relancer le derby. Le catch professionnel avait préparé la psyché américaine à une dose de violence chorégraphiée, le roller était plus populaire que jamais et le millénaire imminent apportait un air de nostalgie.*⁸⁵

Mabe, 2007 : 51

Les organisateurs ont conservé les principes de base du roller derby : les matchs se déroulent sur une piste ovale installée au milieu des spectateurs, ils se composent de quatre périodes de jeu de sept minutes (la version originale comprenait huit périodes de douze minutes). De nouveau, les équipes masculines et féminines patinent à tour de rôle, les femmes durant les périodes impaires et les hommes durant les périodes paires⁸⁶. Or, si les qualités athlétiques des participants apportent au spectacle sa consistance, les producteurs parient sur les mises en scène et les souvenirs d'un sport

82 « *striking kitschian elements* » [traduction personnelle].

83 « *Vulgarity exists between the acceptable and the forbidden, the normal and the freakish, the usual and the tabooed, the speakable and the unspeakable* » [Traduction personnelle].

84 Le programme télévisé *American Gladiators* sera quant à lui diffusé durant 7 saisons (1989-1996).

85 « *The late 1990 appeared to provide fertile ground for yet again reviving derby. Pro wrestling had primed the American psyche for a dose of choreographed violence, inline skating was more popular than ever, and the impending millennium delivered an air of nostalgia* » [traduction personnelle].

86 Émission *RollerJam* (2000), « *Fastest women on skates* » : <https://www.youtube.com/watch?v=euj2XENf0p4>.

violent pour s'assurer de l'audience. Si les fans du *Roller Derby* ont pu trouver avec les *Roller Games* de 1970 des assises identificatoires, ils n'attachent plus aucun intérêt aux programmes des années 1990, perçus comme vulgaires et déshonorant le véritable roller derby.

*Derby était de retour, avec un pont entre l'ancien et le nouveau. Mais Jerry [Seltzer] n'est pas le lien de Rollerjam avec le passé. En mode rapide, les règles et l'objectif des jeux devaient rester en grande partie les mêmes, mais se voient suralimentés pour le nouveau millénaire, mettant en vedette des patineurs en uniformes moulants sur des patins à roues alignées jouant sur une piste plus grande et plus rapide. Une fois de plus, le sport s'est efforcé de chevaucher la fine ligne entre l'athlétisme pur et le bon divertissement à l'ancienne.*⁸⁷

Mabe, 2007 : 51

L'équipe des *Nevada Hot Dice* pour le divertissement télévisé *RollerJam* (1999)



Source : Keith Copping (1999), *Roller derby to roller jam: the authorized story of an unauthorized sport*, Santa Rosa, Squarebooks, p. 110.

87 « *Derby was back, with a bridge between old and new. But Jerry wasn't Rollerjam's link to the past. In fact, the rules and object of the games were slated to stay largely the same but would be super-charged for the new millennium, featuring skaters in form-fitting uniforms on inline skates playing on a bigger, faster track. Once again, the sport strives to straddle the fine line between pure athleticism and good old-fashion entertainment* » [traduction personnelle].

Des *RollerGames* à *RollerJam*, le roller derby traverse la fin du siècle en fondant son succès sur des mêmes stratégies d'exagération et de rejet du « bon goût » culturel et ce, en répondant systématiquement à des fins économiques. Si l'analyse doit être poursuivie, la dimension politique de ce rejet des canons culturels (« *high brow* ») semble ainsi limitée, l'objectif restant de conquérir le public (Adorno, 1990). Créé dans la continuité des divers spectacles athlétiques qui fleurissent tout au long du XIX^e siècle, le roller derby se confronte au premier tournant que prend alors l'industrie du spectacle.

La période qui a suivi la Seconde Guerre mondiale n'a pas marqué les débuts de la domination internationale de la culture de masse américaine, mais plutôt l'étape finale d'une évolution dont le règne du vaudeville (environ 1880 à 1920) a été l'élément essentiel. Les méthodes d'organisation, de promotion et de réservation de ces spectacles, telles qu'elles étaient appliquées dans le contexte domestique au XIX^e siècle, devaient être appliquées à l'époque mondiale de Hollywood.⁸⁸

Atherton, 1998 : 115

Cinquante ans plus tard, ce sont cette fois des promoteurs du divertissement télévisé qui s'emparent du roller derby, l'associant désormais à des stratégies d'attraction basées « *sur l'exploitation systématique des besoins de loisirs du grand public* » (*ibid.*). De la Grande Dépression à l'ère du divertissement de masse, le roller derby continue de se présenter comme un produit détenu par « *des entrepreneurs pragmatiques et libres dont les stratégies monopolistiques reflétaient étroitement celles des entreprises naissantes* »⁸⁹ (*ibid.*). Si, entre 1935 et 2001, le roller derby n'est finalement jamais parvenu à s'imposer au sommet d'une prestigieuse hiérarchie sportive états-unienne, la position qu'il occupe tout au long de son histoire fait de lui un merveilleux témoin des transformations qui animent les industries culturelles de masse entre le XIX^e et le XX^e siècle. En 2001, peu de temps après la fin de l'émission *RollerJam*, le roller derby fait l'objet d'une nouvelle re-création, non plus cette fois au sein du monde télévisé, mais auprès du milieu musical.

88 « *The post World War II period did not mark the beginnings of the international dominance of American mass culture, but rather the final stage of an evolution of which the reign of vaudeville (roughly 1880 to 1920) was the essential element. The methods of organization, promotion and booking of these spectacles, as applied in the domestic context in the XIXth century, were to be carried over into the world-wide age of Hollywood* » [traduction personnelle].

89 « *on the systematic exploitation of the leisure needs of the public at large by pragmatic, free-wheeling entrepreneurs whose monopolistic strategies closely mirrored those of the nascent corporations* » [traduction personnelle].

2. Les années 2000 : un *revival* pour deux roller derby

La première partie de ce chapitre s'est concentrée sur la naissance du roller derby, depuis l'entrée des patins à roulettes dans les antres du divertissement de masse nord-américain en 1900, jusqu'à sa structuration en tant que sport populaire télévisé entre les années 1950-1970. Directement inspirés du roller derby de Seltzer, les *Roller Games* constituent une déclinaison théâtrale de ce sport qui ouvre la voie à plusieurs adaptations télévisées. Présent tout au long du XX^e siècle, le roller derby fait également son entrée dans le siècle suivant. Dans les années 2000, une nouvelle version du jeu fait son apparition à Austin, au Texas. Les caractéristiques sociales et politiques de cette ville ne sont pas sans jouer un rôle dans la forme qui prend le *revival* roller derby. Burlesque et anti-conformiste, il est à l'image d'une ville créative dont les habitants souhaitent conserver les particularités⁹⁰. Cette partie se concentrera ainsi sur les premières années de structuration du *revival* roller derby moderne, ou plutôt des *revivals* modernes. En effet, le début des années 2000 verra deux formes de derby se dissocier et évoluer indépendamment l'une de l'autre : le roller derby « spectacle », se pratiquant sur un *banked track*, et le roller derby « sportif », sur *flat track*.

2.1. Un *banked track*, des femmes et du spectacle : le roller derby et son *revival*

Né à l'intérieur des gigantesques salles de spectacle, le roller derby semble achever sa trajectoire dans les confins du petit écran et de la « télé poubelle ». Alors qu'on pourrait la croire définitivement disparue, la discipline trouve place dans les années 2000 près des scènes musicales de la ville d'Austin au Texas. S'il est initié par un homme qui souhaite en faire un petit *business*, ce sont les patineuses qui vont par la suite s'emparer du roller derby et faire de cette version moderne une activité exclusivement féminine.

2.1.1. Les scènes musicales d'Austin : théâtre d'un renouveau

La ville d'Austin n'a jamais véritablement eu de liens avec l'histoire du roller derby (elle n'enregistre d'ailleurs aucune équipe sportive reconnue). C'est pourtant la capitale du Texas qui

90 Au début des années 2000, des entrepreneurs indépendants d'Austin se regroupent sous le nom d'une organisation visant à promouvoir une économie de proximité et engagée : *Austin Independent Business Alliance*. Leur slogan, « *Keep Austin Weird* », a fait l'objet d'un ouvrage édité par le géographe Joshua Long, *Weird City : sense of place and creative resistance in Austin, Texas*, à travers lequel il reconstruit la très particulière culture de cette ville texane.

redonne vie à ce vieux divertissement dont l'héritage socio-culturel n'est pas sans jouer un rôle dans la forme que prend ce *revival* à partir de 2001. En effet, pour le géographe Joshua Long (2010), le *revival* roller derby tel qu'il est donné à voir à partir de 2001 est un héritage direct d'une ville dont les habitants revendiquent l'identité créative, « *weird* », étrange. Marquée par « *une longue tradition de non-conformité rebelle* »⁹¹ (Long, 2010 : 15), elle se caractérise par ses idéaux progressistes et de son opposition publique vis-à-vis des politiques restrictives.

Depuis les années 1920, Austin est scindée entre tradition et radicalité politique progressive. Plusieurs éléments concourent à cette coloration d'une ville considérée, depuis les années 1960, comme l'un des bastions des contre-cultures et des mouvements civiques. Dans la continuité des idéaux du mouvement hippie, l'Université du Texas et son campus vont devenir le théâtre d'un positionnement contre le système politique, économique et culturel américain (Ellis, 1971). Les *sit-in* et autres blocages s'accompagnent également de la création, au cours de cette période, de l'un des premiers journaux *underground* du pays : *The Rag*. Édité entre 1966 et 1977 (Harvey, 2010), cet hebdomadaire anti-hiérarchique (Scruggs, 2012 : 11) offre alors un moyen pour les activistes de s'engager et de réfléchir à des problématiques sociales passées sous silence dans la presse traditionnelle et de les diffuser : « *C'était bien plus que l'affinité des jeunes pour le sexe, la drogue et le rock'n'roll. Il s'agissait de réaliser un changement social et politique [...]. Le mouvement de jeunesse n'était pas seulement contre le racisme, la guerre ou l'administration scolaire mais contre l'ensemble des relations sociales bourgeoises* »⁹² (Rossinow, 1997 : 84).

Le mouvement contre-culturel des années 60, marqué par l'expérience communautaire, la musique, les drogues et la libération sexuelle, imprime sur Austin des idéaux qui font de cette ville un terrain fertile pour la « *Nouvelle Gauche [the New Left]* » (Moretta, 2020) : « *La contre-culture est un terme utilisé pour regrouper des institutions et des pratiques sociales très diverses qui se sont unifiées contre la culture dominante du capitalisme avancé* »⁹³ (Rossinow, 1997). Au début de l'année 1978, le mouvement punk et une scène *new-wave* s'installent à Austin, dans un petit club appelé Raul's, situé non loin de l'université : « *Le 17 février 1978, les Ramones ont joué au siège mondial d'Austin's Armadillo avec les Runaways en première partie. Il s'agissait du premier grand concert punk à Austin, et la forte participation a montré clairement qu'il existait un fort intérêt*

91 « *a long tradition of rebellious nonconformity* » [traduction personnelle].

92 « *It was more than young people's affinity for sex, drugs and rock and roll. It was about achieving social and political change [...] The youth movement was not merely against racism, the war or school administrations but against the totality of bourgeois social relations* » [traduction personnelle].

93 « *The counterculture is a term used to group together widely varying institutions and social practices that were unified against the dominant culture of advanced capitalism* » [traduction personnelle].

local pour le punk »⁹⁴ (Hooker, 2013 : 43). Dès 1979, le *Raul's* devient l'un des lieux phares de la scène punk dans la région ; une scène alors très largement remarquée pour l'accueil qu'elle offre aux fans homosexuels et aux musiciennes, alors très minoritaires au sein des cercles musicaux *underground* nord-américains. Une vingtaine d'années plus tard, le roller derby trouve un nouveau souffle près de ces milieux interlopes.

En effet, en 2001, le roller derby trouve un regain d'intérêt auprès de membres de la scène punk-rock de la ville. L'un des protagonistes de cette période, furtif mais central, est Dan Policarpo, un musicien qui souhaite recréer une ligue de roller derby, divertissement plutôt considéré par le grand public comme « *kitsch* »⁹⁵, et qu'il souhaite féminin et inspiré des *freak shows*. Il se lance ainsi dans la distribution de flyers⁹⁶ à travers la ville, bien décidé à recruter des femmes « *tatouées, avec des coupes de cheveux à la Bettie Page et des tripes, prêtes à participer à un roller derby carnavalesque* »⁹⁷ (Murray, 2012 : 10). Comme il l'explique plus tard dans les pages du *New York Times*, il souhaite, avec ce divertissement, répondre à « *l'appel des groupes industriels des années 1970 dont "l'idée était de prendre un élément de la culture pop, comme un groupe de rock, et de le dépouiller jusqu'aux os, jusqu'à la structure de base"* »⁹⁸ (The New York Times, 2008⁹⁹). Le 11 janvier 2001, Policarpo parvient à réunir une cinquantaine de jeunes femmes dans un bar de la ville, le Casino El Camino. Présenté sous les traits d'une « version du jeu inspirée du cirque et du punk-rock, plus axée sur la mise en scène que sur l'athlétisme »¹⁰⁰ (Mabe, 2007 : 62), le roller derby imaginé par ce musicien s'inscrit moins dans la continuité du modèle créé par Seltzer, sportif et sérieux, que dans celles qui émergent dans les années 1980-1990, carnavalesque.

Peu d'images ou de vidéos circulent sur cette période très localisée. Les récits qui concernent la re-création du roller derby sont approximatifs. Il semble néanmoins que Policarpo et ses patineuses soient parvenus à organiser quelques événements (les bénéfiques accumulés devant permettre de

94 « *On February 17, 1978, the Ramones played Austin's Armadillo World Headquarters with the Runaways as the opening act. This was the first major punk concert in Austin, and the large turnout made it clear that there was a strong local interest in punk* » [traduction personnelle].

95 L'historien Michael Corcoran, natif d'Austin, a travaillé sur les scènes musicales texanes et s'est également intéressé à la création du roller derby qu'il aborde dans son blog : « *Root of the Roller Derby Revival* » : <https://www.michaelcorcoran.net/roots-of-the-roller-derby-revival/>.

96 Ce flyer n'a jamais pu être retrouvé.

97 « *Policarpo recruited women "with tattoos, Bettie Page haircuts and guts" (quoted in Brick 2008: np) to participate in a carnivalesque roller derby* » [traduction personnelle].

98 « *the spell of 1970s era industrial bands whose "whole thing was taking a pop culture thing like a rock band, stripping it down to pretty much the bones, the basic core structure"* » [traduction personnelle].

99 The New York Times (Brick Mickael - 17 décembre 2008), « *The dude of roller derby and his vision* » : <https://www.nytimes.com/2008/12/18/sports/othersports/18devildan.html>.

100 « *circus-infused, punk-rock-themed version of the game that focused more on staged antics than athletics* » [traduction personnelle].

construire un *track* incliné). Très peu de temps après la relance du roller derby, divers conflits (concernant des questions de sécurité) conduisent le créateur de ce *revival* à quitter définitivement le monde du roller derby (selon d'autres rumeurs, il se serait enfuit avec l'argent de la ligue). Le départ du « recréateur » du roller derby ne conduit pas les skateuses à abandonner le projet, au contraire, elles décident de faire un projet féminin, dont elles seront, cette fois, les uniques gestionnaires.

2.1.2. *Les Bad Girl Good Woman Production : par les femmes, pour les femmes*

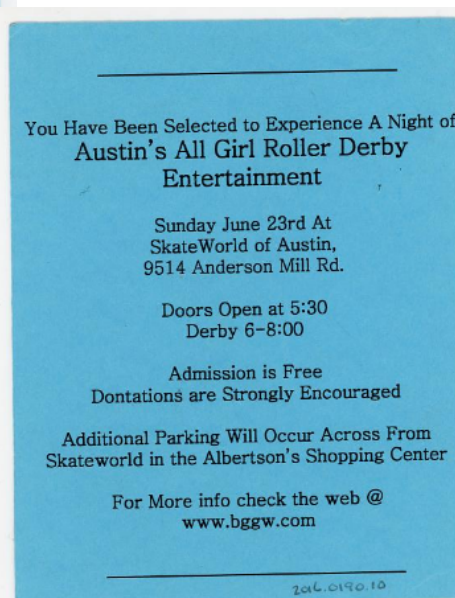
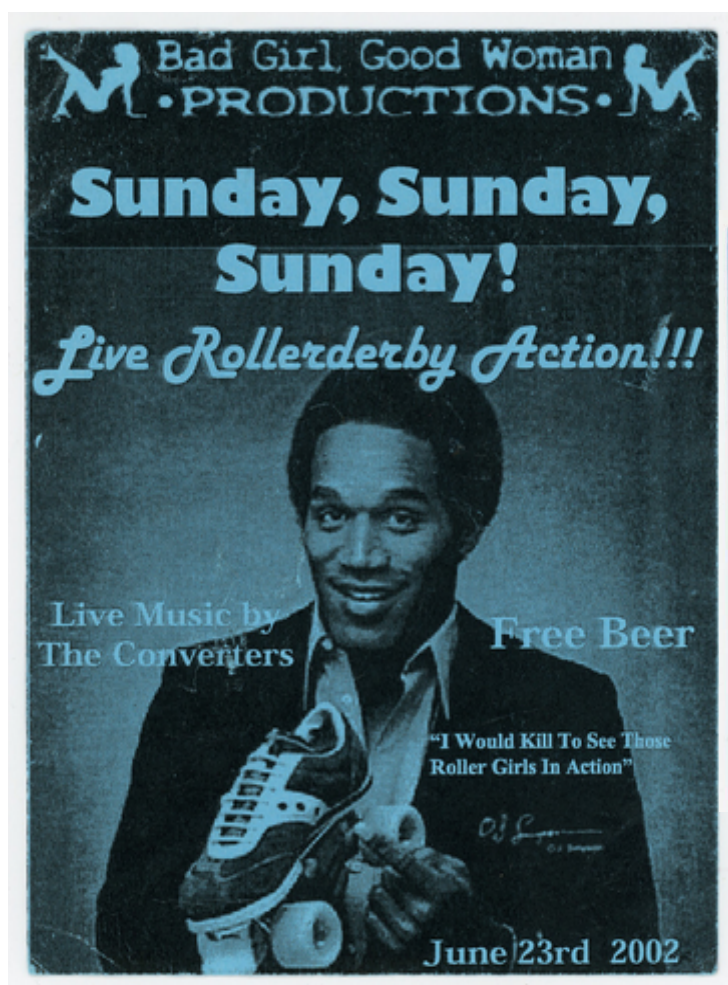
Le départ de Policarpo est loin de sonner la fin du roller derby à Austin. En effet, les quatre-vingt patineuses multiplient les réunions et continuent de vouloir organiser des spectacles dans la ville. En mars 2001, ces joueuses créent une organisation à but lucratif appelée *Bad Girl Good Woman Production* (BGGWP). Par là, elles entendent bien poursuivre le projet de départ : celui de faire du roller derby un spectacle inspiré des scènes rock'n'roll et des films d'exploitation mettant en scène des filles sexy. Le choix du nom des différentes équipes s'inscrit dans la continuité d'une pratique voulue comme outrageuse (Long, 2010 : 5). On trouve ainsi *The Putas del Fuego* [les Putains du Feu] – *The Rhinestone Cow Girls* [les Cow Girls à Strass] – *The Hellcats* [les Chattes de l'Enfer] – *The Holy Rollers*¹⁰¹ [les Saintes du Roller].

Tout en s'inscrivant dans la continuité du modèle kitsch et sexy des années 1990, les BGGWP marquent une rupture avec l'ensemble des modèles qui les ont précédées, conduits par des acteurs de l'industrie du divertissement et autres promoteurs. Désormais, la discipline est exclusivement féminine et gérée « par les skateuses, pour les skateuses ». Les joueuses redéfinissent les règles, réfléchissent à l'arbitrage, souscrivent des assurances, identifient des lieux de pratiques et anticipent l'organisation de concerts durant les matchs. Elles souhaitent ainsi poursuivre l'objectif initial de la ligue, celui de récolter suffisamment d'argent pour construire, à Austin, une authentique piste inclinée de roller derby.

101 Le terme *Holy Roller* désigne au cours du XIX^e siècle les fidèles d'un mouvement religieux protestant et, dans les années 1978, un jeu gagnant exécuté par une équipe de football américain.

Premier événement des *Bad Girl, Good Woman Productions*

23 juin 2002



Source. American Woman History Museum
https://womenshistory.si.edu/object/nmah_1820499

Pour représenter leur tout premier événement, les BGGWP misent sur une figure américaine extrêmement connue mais aussi largement controversée : O.J. Simpson, illustre joueur professionnel de football américain qui incarne le rêve américain déchu. Reconnu pour ses talents de sportif, il fait la une des journaux à scandale dans les années 1994, accusé d'avoir assassiné son épouse et l'amant de celle-ci. Après un procès très médiatisé, il est reconnu coupable en 1997. Le ton de ce flyer est résolument tourné vers l'humour, O.J. Simpson affirmant qu'il « tuerai[t] pour voir ces Roller Girls en action ». Un groupe de blues local, *The Converters*, est invité, ce soir-là, à jouer.

Le 23 juin 2002, les BGGWP organisent leur tout premier événement public au *Playland Skate Center d'Austin* (Mabe, 2007 : 61) et parviennent à attirer plus de 600 spectateurs. Pour leur second événement organisé le 22 août 2002, elles font également salle comble. Largement influencées par la scène punk-rock, les mises en scène proposées par les BGGWP ne sont pas sans jouer un rôle dans le succès qu'elles rencontrent. Chaque événement est en effet l'occasion de proposer différentes thématiques de spectacle comme les « *Catholic schoolgirls* » ou les « *Hot rod riders* ». Bas-résilles, uniformes de pin-up, pseudos et musiques punk-rock définissent l'univers de cet « *éblouissant carnaval sur roulettes* »¹⁰² (Joulwan, 2007 : 2), qui choisit la provocation et une certaine dose de dérision pour attirer le public.

Les combats¹⁰³ prennent des allures de cirque ; les patineurs se perdent dans leur personnage, patinant sous des pseudonymes d'une excellence et d'une intelligence quasi universelles (par exemple, Pina Collidah, Sandra Day O'Clobber et, mon préféré, Slammah Montana), une tendance qui se retrouve également dans les noms d'équipes.¹⁰⁴

Dans son ouvrage *Roller Girls. Totally true tales from the track* (2007), Melissa Joulwan relate sa rencontre avec le roller derby durant l'été 2002 ; une rencontre qui débute par un flyer collé dans les rues d'Austin : « *La fille punk-rock de l'illustration portait des patins à roulettes à l'ancienne, des genouillères sur des bas résille et un casque. Il y avait une tête de mort sur son débardeur déchiré et l'expression "Va te faire foutre" sur son visage. Avec de la musique live des Flametrick Subs*¹⁰⁵. *Centre de skate Playland. Prix du ticket 5 \$* »¹⁰⁶ (Joulwan, 2007 : 3). Elle se rend à cet événement et décrit sa rencontre avec les BGGWP. Les membres des *Rinhestone Cowgirls* sont vêtues de chemises à franges et strass, de bustiers et soutiens-gorge push-up, de mini shorts ou jupes. Ce soir-là, elles affrontent les *Putas del Fuego*, vêtues quant à elles de t-shirts noirs sur lesquels sont peintes

102 « *dazzling carnival on wheels* » [traduction personnelle].

103 Les joueuses de roller derby utilisent le terme « *bouts* » pour qualifier les rencontres sportives. La traduction proposée par les dictionnaires est « combat ».

104 Meaney Jake (2009), « Hell on Wheels », *Pop Matters* : <https://www.popmatters.com/71998-hell-on-wheels-2496039861.html>. « *Bouts take on a circus-like atmosphere; skaters lose themselves in character, skating under aliases of almost universal excellence and cleverness (e.g., Pina Collidah, Sandra Day O'Clobber, and, my personal favorite, Slammah Montana), a trend the carries over into team names, as well* » [traduction personnelle].

105 Pendant le match, un groupe de psychobilly, les *Flametrick Subs*, joue ses gammes. Depuis 1995 jusqu'en 2007, leurs concerts s'accompagnent des *Satan's Cheerleaders*, danseuses de néo-burlesques et pin-up modernes tatouées. Cette rencontre entre le *revival* roller derby, une scène musicale revendiquant son appartenance au mouvement punk et un groupe de femmes qui ont fait de l'érotisme néo-burlesque un art de vivre, n'est pas fortuite, cosmétique. En s'auto-définissant tous les trois comme « *the perfect blend of the 'Keep Austin Weird'* », ces acteurs de la scène culturelle d'Austin s'inscrivent dans l'héritage d'une ville marquée par « *a long tradition of rebellious nonconformity* » (Long, 2010 : 15).

106 « *The punk-rock girl in the illustration wore old-fashioned roller skates, knee pads over fishnet stockings, and a helmet. There was a skull and crossbones on her ripped tank top, a "fuck you" expression on her face. "With live music from the Flametrick Subs. Playland Skate Center. Tickets \$5"* » [traduction personnelle].

des flammes rouge et or. Pour Joulwan, l'équipe qui suscite le plus de réaction du public est celle des *Holy Rollers* : « *C'est un fantasme masculin qui prenait vie sur roues : des écolières paroissiales en minijupes à carreaux qui n'auraient jamais passé l'école catholique de mes parents* »¹⁰⁷ (Joulwan, 2007 : 7). Le public n'assiste pas seulement aux événements de roller derby pour les tenues des joueuses mais, plus globalement, pour le spectacle qu'elles proposent. En effet, si les « *bouts* » (les rencontres) voient s'affronter des équipes sous le regard d'arbitres en tenues zébrées, ils sont associés à un ensemble de mises en scène qui permettent d'exacerber la dimension « violente » de l'activité. Croche-pieds, coups de poing au visage, coups de hanche expédiant les adversaires dans le public, etc. sont de nouveau associés au roller derby, une activité où tout semble permis. Dans les faits, les *derby girls* exagèrent, miment et théâtralissent une violence qui n'est finalement que relative. Les joueuses se saisissent des éléments qui ont fait le succès du roller derby à la fin des années 1930 et le spectacle des années 2000 tend, de nouveau, à emprunter au catch ses extravagances.

La lutte des compères n'est pas violente mais l'effet produit par le spectacle sur le public ne manque pas d'impressionner, au point que les fédérations voient plutôt d'un mauvais œil cette drôle de pratique qui fustige délibérément toutes les règles de retenue. La foule qui se presse aux portes de la salle de spectacle ne se préoccupe guère de cette dette à payer à la civilité ; elle n'est point courtoise et ses mœurs ne sont pas policés.

Lamoureux, 1993 : 114

Les BGGWP ont également imaginé différentes stratégies pour générer le spectacle et s'assurer la participation du public (partisane et financière). Ainsi, diverses extravagances rythment le déroulé des matchs. On peut notamment citer l'existence d'une « Roue des gages » permettant de démultiplier les farces lors des temps de jeu et d'une « *Spank Alley* [Allée des Fessées]¹⁰⁸ », une zone de pénalités dans laquelle le public est invité (en échange d'une petite contrepartie financière) à venir gifler l'arrière-train des participantes. Ces différentes animations invitent le public à perturber le cours des matchs. L'attrait pour le roller derby repose alors moins sur le résultat final de la rencontre que sur les animations et les mises en scène qui accompagnent l'intégralité de l'événement. Le nombre de spectateurs présents lors des événements atteste du succès de ce spectacle féminin. La Rockette¹⁰⁹ est une joueuse américaine rencontrée au cours de l'enquête.

107 « *There were a male fantasy come to life on wheels : parochial school girls in plaid miniskirts that would never have passed muster at my parent's Catholic school* » [traduction personnelle].

108 Extrait d'une interview tiré de *The New York Times Magazines*, « *You just can't keep the girls from jamming* » (29 janvier 2009). <https://www.nytimes.com/2009/02/01/magazine/01Derby-t.html>.

109 La Rockette. Fiche enquêtée n° 2, p. 129.

Désormais établie en Europe, elle a débuté sa carrière auprès d'une équipe texane en 2009. Avant cela, elle est spectatrice des *shows* proposés par les recrétatrices du roller derby sur piste inclinée.

Roue des gages lors d'un match de *banked track*



Extrait du court-métrage *Why do you skate ? A short doc on the TXRD Lonestar Rollergirls.*

Alors moi j'ai commencé à regarder le roller derby sur piste penchée, je l'avoue, parce que c'était LE spectacle, c'était incroyable tu vois, il y avait une sorte de roue où, au lieu des pénalités (s'il y avait des pénalités), ils tournaient la roue, c'était une grande roue tu vois comme dans les émissions de jeu, et si cette roue tombait sur "Duel" ben les deux équipes se mettaient avec une corde et tiraient chacune d'un bout. Y'avait aussi une sorte de pénalité où c'était une course et il fallait faire le tour du *track* le plus vite possible cinq fois. Y'avait aussi le *pillow fight*... Bon après, tu vois, c'était juste une excuse pour mettre les filles à terre, alors du coup ça c'était un vrai spectacle.

La Rockette

En 2002, les recrétatrices du roller derby font la connaissance d'un réalisateur de films du nom de Bob Ray. Dans les années 1990, Bob Ray a fondé dans la ville d'Austin, « *la capitale mondiale de la musique live* »¹¹⁰, une société de production appelée *CrashCam*. Il est à l'origine de productions indépendantes, dont *Rock Opera* (1999) qui relate la vie de musiciens vendant de la marijuana pour financer leur tournée, ou encore de *Hillbilly Doomsday* (2004) racontant l'histoire de deux frères se préparant à un futur post-apocalyptique. Il a également produit des courts métrages d'horreur primés dans des festivals de films. Enfin, Ray est un acteur des scènes musicales *underground*¹¹¹ et a participé à la réalisation de nombreux clips vidéos, notamment ceux des *Nashville Pussy* (hard-rock), *The Rapture* (post-punk) ou encore les texans de *The Riverboat Gamblers* (rock indépendant). C'est bien l'intérêt que porte Bob Ray aux « *missfits* », c'est-à-dire aux exclus, aux ratés, aux créatifs et aux personnalités excentriques et aux milieux musicaux plus confidentiels qui le conduit vers ces recrétatrices du roller derby. Il leur propose alors de les filmer et de suivre au quotidien leur projet de redonner vie à ce vieux sport. Durant quatre ans, l'équipe de tournage parvient à capturer la renaissance du roller derby, ses balbutiements, les doutes et les moments festifs partagés par les patineuses, le public ravi d'assister à ce spectacle burlesque, etc. Les caméras sont également présentes lors des réunions de ligue et montrent ainsi les tensions et les conflits qui

110 Site internet de la société de production de Bob Ray Crash Cam Films : <http://www.crashcamfilms.com/bio.htm>.

111 Interview de Bob Ray par le réalisateur Richard Linklater. *The Austin Chronicle* (1999), « *Austin filmmaking, ten years after* » : <https://www.austinchronicle.com/screens/1999-09-03/73733/>.

traversent la mise en vie du roller derby féminin. Sorti en 2007, le documentaire *Hell on Wheels* immortalise les premières années du *revival* roller derby :

Ce qui est remarquable, et fortuit, c'est la façon dont ils ont réussi à saisir les origines du derby juste au moment où il se déroulait. Quand ils ont commencé, les joueuses et Bob Ray n'avaient alors aucune idée que tout cela allait exploser et que le roller derby allait devenir aussi populaire qu'il l'est maintenant.¹¹²

Le succès des spectacles de roller derby offre rapidement de nouvelles perspectives aux BGGWP qui réfléchissent à différentes manières de faire fructifier le projet. Face aux difficultés rencontrées afin de réfléchir collectivement à la manière dont la ligue peut et doit être gérée, les capitaines des quatre équipes, Queen Destroyer, Hot Lips Dolly, Iron Maiden et Sugar s'auto-proclament « *She-E-O's* » (contraction de « *she* » [elle] et de CEO « *Chief Executive Officer* » [directeur général]), c'est-à-dire qu'elles se constituent en gestionnaires principales des BGGWP. Elles se partagent désormais l'organisation des BGGWP et votent les décisions importantes de la ligue (Miller, 2016 : 50-51).

Les *She-E-O* ont discuté de la possibilité de structurer la ligue en société, envisageant de pouvoir éventuellement verser des salaires, vendre des actions ou en donner aux membres. Elles se sont efforcées de trouver une structure d'entreprise qui leur permettrait à toutes les quatre de conserver le contrôle opérationnel et de rationaliser les décisions - comme l'a dit Haggerty [une joueuse] lors d'une réunion du conseil : "Une entreprise ne peut pas être gérée par 50 personnes" - tout en se déchargeant d'une partie du travail¹¹³.

Draft, 2019 : 33

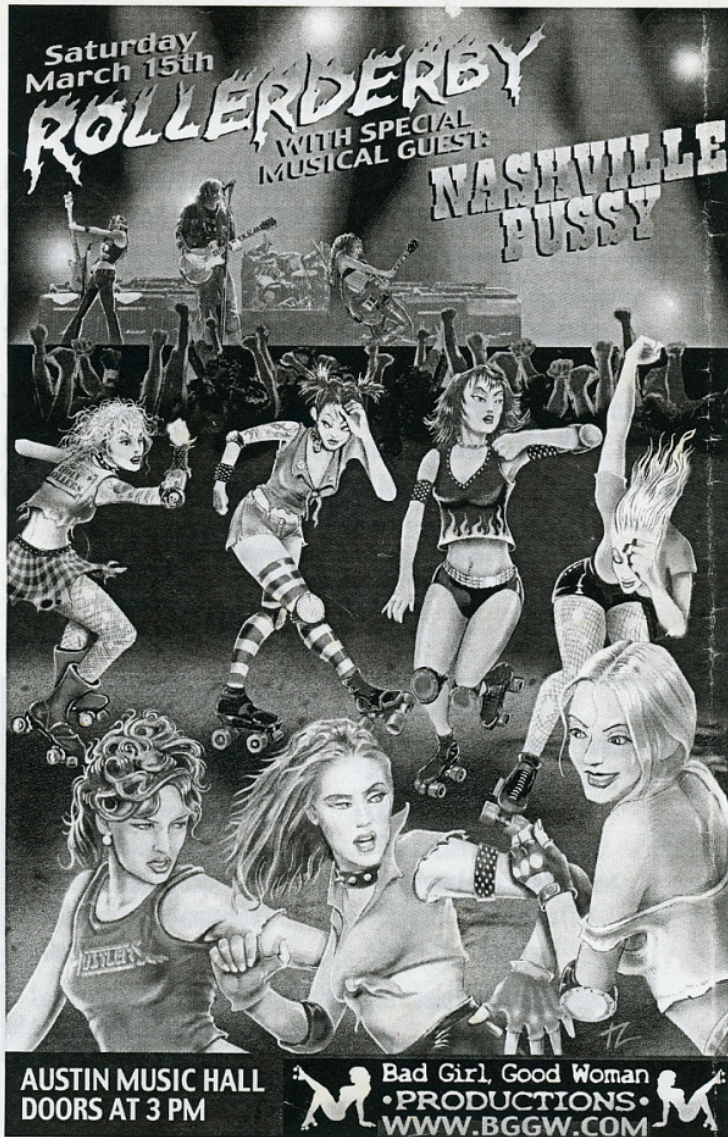
Considéré comme hiérarchique et générateur d'inégalités par une partie de la ligue, ce modèle organisationnel participe à amplifier les tensions au sein du groupe. De plus, certaines décisions prises par les quatre leaders ne sont pas partagées par l'ensemble des patineuses. En effet, le choix de certaines mises en scène sont de plus en plus critiquées pour leur caractère dégradant. Par exemple, afin de faire monter les enchères lors des spectacles, les skateuses sont invitées à participer à des combats en bikinis sur des bâches savonneuses. La majorité des joueuses doivent ainsi se soumettre à des décisions qui les concernent directement et qui ne leur conviennent plus. L'équipe de tournage capture ainsi ces moments de tension jusqu'à cette réunion nocturne d'avril 2003 durant laquelle 65 skateuses (elles sont initialement 80) décident de quitter les BGGWP.

112 Pop Matters (Meaney Jake - 2009), « Hell on Wheels » : <https://www.popmatters.com/71998-hell-on-wheels-2496039861.html>.

113 « *Following this initial success, the She-E-Os discussed structuring the league as a corporation, envisioning that eventually they would be able to pay salaries, sell stock, or give stock to members. They struggled to find a business structure option that would allow the four of them to retain operational control and streamline decisions— as Haggerty [une joueuse] voiced in a council meeting, “You cannot have a business run by 50 people”—yet offload some of the labor* » [traduction personnelle].

Flyer de l'un des derniers événements des BGGWP

15 mars 2003 – Austin



Cette affiche concerne probablement l'un des derniers événements organisés par les *Bad Girl Good Woman Productions* avant leur scission : un match de roller derby, auquel s'ajoute un concert de musique amplifiée.

Les joueuses de roller derby (qui portent leurs patins à roulettes et des coudières) sont représentées dansant devant une scène de concert. Elles sont légèrement vêtues, aguicheuses, et participent à générer une charge érotique. La jeune femme en bas à gauche porte un maillot « Hustler » qui invite à plusieurs interprétations : il peut s'agir d'une référence à un célèbre mensuel pornographique ou à une boutique érotique d'Austin.

Les musiciens qui sont invités à se produire lors de cet événement sont les *Nashville Pussy*, un groupe de hard rock américain, également connu pour son usage de la pornographie dans ses textes et ses images scéniques. Réalisé par Bob Ray, le clip de « *Say something nasty* » fait d'ailleurs intervenir ces revivalistes du roller derby.

Sex, derby and rock'n'roll pourrait ici être le slogan des BGGWP.

Malgré le départ de la majeure partie de la ligue, les membres restantes décident de poursuivre le *business* du derby sur piste inclinée. Elles continuent ainsi leur progression à partir du modèle qui l'a vu naître : spectaculaire et savamment mis en scène¹¹⁴. Les joueuses vont néanmoins changer d'identité, pour devenir : les *Texas Lonestar Rollergirls* (TXRD) (en référence au surnom du Texas : *The Lone Star State* [Richards, 2002]). Si, faute d'infrastructure, le collectif débute sur un sol plat, les profits générés durant leurs premières années d'existence leur permettent, par la suite, de faire construire une piste inclinée. Ces dernières continuent ainsi d'investir la dimension spectaculaire de ce divertissement afin d'attirer un public toujours aussi nombreux, adepte des mises en scène burlesques des filles sexy du roller derby.

La ligue des *Texas Lonestar Roller Derby* (2004)

Photographies promotionnelles¹¹⁵



Les *Hellcats*



Les *Rinhestones*



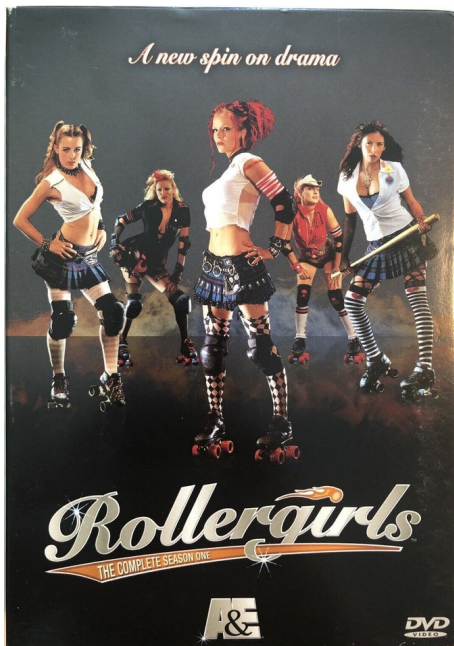
Les *Putas Del Fuego*



Les *Holy Rollers*

¹¹⁴ Le style et les costumes des joueuses de roller derby feront d'ailleurs l'objet de plusieurs manuels photographiques richement documentés, recensant toutes les associations vestimentaires possibles dans ce qui est présenté comme une « contre-culture ».

¹¹⁵ Photographies tirées du documentaire *Roller Derby* réalisé par Gabrielle Culand pour l'émission d'Arte *Tracks*.



Dès 2003, d'autres équipes apparaissent à travers les États-Unis, sur le modèle des BGGWP, exclusivement féminin et sur piste inclinée¹¹⁶ : celles-ci mobilisent les mêmes stratégies de mise en spectacle du roller derby afin d'attirer du public et générer du profit. En 2006, les TXRD font l'objet d'une émission de télé-réalité, *Rollergirls* dont les treize épisodes relatent l'engagement des filles à faire revivre le roller derby. L'Amérique redécouvre ainsi l'existence du roller derby grâce à la chaîne *Arts & Entertainment Network*. Le succès est mitigé et la série s'arrête au bout d'une saison. Au cours de cette période, Shauna Cross (alias Maggie Mayhem), membre des Los Angeles Derby Dolls, s'appuie sur son expérience de joueuse de roller derby pour écrire en 2007 une

« *young adult fiction* », une nouvelle fictionnelle destinée aux lecteurs de 12 à 18 ans. Le succès du livre encourage Cross à en rédiger l'adaptation cinématographique. La société de production *Flower Films* appartenant à Drew Barrymore achète l'adaptation et l'actrice américaine choisit de faire du roller derby l'objet de sa première réalisation. Un an plus tard, le film *Whip it* (*Bliss* dans sa version française) sort sur les écrans internationaux.

2.2. Le flat track roller derby : la ré-invention du roller derby sportif

Entre 2001 et 2003, les BGGWP parviennent à redonner vie au roller derby. Le succès des premiers spectacles doit beaucoup aux mises en scènes burlesques et théâtralisées que ces dernières proposent. Si, en façade, l'organisation fonctionne, les relations sont conflictuelles. L'absence de

¹¹⁶ La Californie d'abord, qui accueille en 2003 les *Los Angeles Derby Dolls*, ainsi que les *Orange County Roller Girls* et, en 2005, les *San Diego Derby Dolls*. Une quatrième ligue se forme dans cet état en 2009, les *Sugartown Banked Track Roller Derby* mais, faute de moyen, s'arrêtent en 2013. En 2005, l'Arizona, la Pennsylvanie et l'Utah voient se former les équipes des *Arizona Derby Dames*, des *Penn Jersey Roller Derby* et des *Salt City Derby Girls* (celle-ci s'interrompt en 2015). Durant la période 2007-2015, une équipe d'Oklahoma essaie de fonctionner, les *Red Dirt Rebellion Rollergirls*, mais le coût d'entretien de la piste aura raison de cette ligue qui se réoriente vers une piste plate. En 2008, c'est l'État de Washington qui accueille les *Tilted Thunder Roller Derby*. Les *Floride Banked Track Roller Derby* (ou *Deadly Rival*) fonctionnent quant à elles depuis 2012 et les *Las Vegas High Roller* depuis 2020. En 2023, ce sont neuf *league* de roller derby sur piste penchée qui fonctionnent aux États-Unis. En 2011, cinq de ces ligues créent la *Roller Derby Coalition of Leagues* (RDCL), organisme de promotion et de préservation du roller derby sur piste penchée. Par la suite, les *South Side Roller Derby*, *Penn Jersey Roller Derby*, *Texas Roller Derby* et *Deadly* « *run and operated all by volunteer committee members* » (Site officiel du *Roller Derby Coalition of Leagues*). Des TXRD aux équipes qui se créent après elles, le roller derby se diffuse comme une discipline gouvernée par les femmes, pour les femmes, et dédiée au *girl power*. Les bénéfices liés au spectacle, l'adhésion mensuelle des membres et les sponsors sont essentiels à ces ligues pour fonctionner.

réflexion démocratique et les diverses mésententes concernant l'organisation des spectacles de roller derby conduisent, en 2003, à la scission de la ligue. Or, les membres sortantes ne comptent pas ranger définitivement leurs patins à roulettes, au contraire. Désormais réunies sous le nom des *Texas Roller Girls*, elles souhaitent continuer à promouvoir cette discipline féminine, mais d'une tout autre manière. En effet, si les BGGWP continuent à s'organiser dans la lignée du roller derby spectacle, les TRG vont quant à elles s'accrocher au modèle initié par Seltzer, codifié, sportif, auquel elles n'hésitent néanmoins pas à proposer quelques adaptations.

2.2.1. Les Texas Roller Girls et les Riot Grrrls : un spectacle d'un genre nouveau

Tandis qu'entre 1935 et 1975, le Texas n'a jamais vu s'organiser un seul événement de roller derby sur son territoire, entre 2001 et 2003, ce sont deux équipes qui œuvrent à redonner vie à ce vieux divertissement. Recréé par les BGGWP sous une forme « spectacle », le roller derby renoue, grâce aux TRG, avec ses racines sportives. Or, les joueuses n'entendent pas simplement recréer le modèle des années 1950. Ces dernières souhaitent proposer une ultime version de la pratique : DIY, anti-conformiste et « appartenant à un gang de skateuses »¹¹⁷ (Joulwan, 2007 : 83). Elles s'inspirent, pour cela, des principes organisationnels avec lesquels les scènes musicales alternatives fonctionnent, incluant notamment la question du *do it yourself* : « Oubliez les propriétaires de ligues et les promoteurs du passé qui échangeaient les patineurs comme des poupées de collection. Les nouvelles ligues sont DIY - faites-le vous-même - et appartiennent aux patineuses »¹¹⁸ (Joulwan, 2007 : 9). Véritable « idéologie de la débrouille » (Robène et Serre 2016b : 10), le terme DIY se réfère également à un mode d'action popularisé par le mouvement punk visant à produire de « nouveaux cadres de référence » (Hein, 2012 : 36) que ceux générés par le capitalisme. Le Texas n'assiste ainsi pas uniquement à la création d'une seconde équipe, il voit se créer un modèle entrant en rupture avec ceux qui l'ont précédé.

À plusieurs niveaux, les TRG s'emparent des principes avec lesquels les scènes musicales alternatives pensent leur fonctionnement. D'abord, ces nouvelles joueuses de roller derby imaginent une gestion sportive basée sur l'absence de hiérarchie entre les membres. De plus, les adaptations matérielles proposées par les TRG leur offrent de nouvelles perspectives organisationnelles, allant dans le sens d'une plus grande démocratie. En effet, elles choisissent de déplacer la pratique des

117 « *owned by a gang of chick skaters* » [traduction personnelle].

118 « *Forget the league owners and promoters of the past who traded skaters like collectible dolls. The new leagues are DIY – do it yourself – and skater-owned* » [traduction personnelle].

pistes inclinées vers les pistes plates (*flat track*). Ce déplacement conditionne une réorganisation du jeu derby et libère les joueuses des contraintes liées à la pratique sur piste penchée. Désormais, les joueuses ne sont plus dépendantes de la location d'infrastructures, d'achat d'un sol incliné (dont le coût s'élève à 20 000 dollars) et de son entretien : « *Si les pistes inclinées font encore parler d'elles, l'idéal de la piste plate a permis aux ligues de démarrer rapidement, sans avoir besoin d'un soutien financier pour acheter une piste et payer un local pour l'entreposer* »¹¹⁹ (Mabe, 2007 : 69). En se délestant de telles contraintes financières, elles écartent l'idée de s'organiser comme n'importe quelle entreprise conduite par un bureau directeur. Ce choix de non-rentabilité leur permet ainsi d'engager des réflexions qui ne seraient plus conduites par des impératifs économiques. Les TRG choisissent de se tourner vers une structuration juridique non lucrative, « *a 501(c)3 Non-Profit Organisation* »¹²⁰, les laissant libres d'initier la gouvernance qu'elles souhaitent. Cet ajustement offre aux joueuses l'opportunité pour elles d'investir une nouvelle philosophie de pratique, qui ne serait cette fois plus basée sur la nécessité ou la volonté de « vendre » les spectacles du derby et, avec eux, ses pratiquantes. Par la piste plate, les joueuses parviennent ainsi à trouver une alternative à l'organisation verticale et contraignante des BGGWP.

Les TRG souhaitent également profiter des événements sportifs pour redéfinir les modèles qui les ont précédées : « *Les frangines s'en donnent à cœur joie. Avec leurs bas résilles, leurs patins à roulettes et leur piste punk-rock, les skateuses ne se contentent pas de faire revivre le roller derby, elles le réinventent* »¹²¹ (Mabe, 2007: 69). Alors que le spectacle du *banked track* repose sur un ensemble de mises en scène divertissantes héritées du catch et du music-hall burlesque, celui du *flat track* s'inscrit dans un cadre de pratique plus strict et codifié. En effet, le jeu ne s'accompagne plus de mises en scène venant agrémenter le cours d'une partie : si le contact et les coups de hanche pour éjecter l'adversaire en dehors du *track* restent largement de vigueur, les coups portés au visage (ou leur simulation) sont désormais proscrits. De plus, il ne s'agit ici plus de vendre des *derby girls* en tenues sexy. Le roller derby devient un espace d'expression de la féminité et des différentes individualités qui composent une équipe (Joulwan, 2007: 82). Bas résilles et tenues provocantes

119 « *While banked tracks are still making noise, the flat-track ideal has enabled leagues to get off the ground quickly, without the need for financial backing to purchase a track to pay for a locale to store it* » [traduction personnelle].

120 Les équipes de *flat track* roller derby se tournent des organisations charitables pour adopter leur modèle organisationnel. Jusque là considéré principalement comme un bien lucratif, le sport devient au même titre que des congrégations religieuses, des organisations éducatives ou destinées à la jeunesse et des activités sociales (Hamidi, 2013), un nouveau pan du secteur associatif nord-américain (Wollscheleger, 2022) : « *Organizations described in section 501(c)(3) are commonly referred to as charitable organizations. Organizations described in section 501(c)(3), other than testing for public safety organizations, are eligible to receive tax-deductible contributions in accordance with Code section 170* » : <https://www.irs.gov/charities-non-profits/exempt-organization-types>.

121 « *Sisters are doin't for themselves: The female skaters, with their fishnets stockings, quad skates, and punk-rock soundtrack, aren't just reviving roller derby, they're reinventing it* » [traduction personnelle].

s'érigent ici dans la continuité d'une esthétique « [jonglant] *entre l'acceptable et l'inconvenant* » (Labry, 2010 : 65), empruntée à des mouvements transgressifs comme celui des Riot Grrrl.

Les fondatrices de la nouvelle vague de roller derby, les *Texas Rollergirls*, sont en grande partie issues du mouvement Riot Grrrl d'Austin, au Texas, inspiré par le punk. La scène punk des femmes Riot Grrrl reflétait l'un des nombreux féminismes de la troisième vague des féminismes de la différence. Ces femmes ne cherchaient pas à entrer dans les domaines masculins. Portée par une conscience subculturelle, antiautoritaire et antihiérarchique, elles se méfiaient des institutions préexistantes dominées par les hommes¹²².

Storms, 2009 : 78-79

Les Riot Grrrl : le DIY au service d'une nouvelle *girl culture*

Le *do it yourself* trouve ses racines dans l'ère progressiste, période d'industrialisation marquée par la séparation des espaces de vie et de travail. Il apparaît ainsi comme un moyen pour les hommes de se réapproprier des compétences manuelles et de trouver une place au sein des foyers désormais organisés par leurs épouses : « *En prenant en charge des tâches auparavant effectuées par des professionnels, le bricoleur s'est créé une nouvelle place à l'intérieur de la maison* »¹²³ (Gelber, 1997 : 67).

Dans les années 1970, face à l'offre culturelle du moment contre laquelle il émerge, le punk trouve dans le DIY et le « faire soi-même » les moyens de conquérir des espaces de liberté jusqu'alors inexplorés (Hein, 2012). Réponse à une nécessité lorsque le mouvement punk se structure, le DIY apparaît ensuite comme un moyen de démocratiser la création culturelle (Duncombe, 2008 [1997]) : « *Le bricolage [ou DIY], en tant qu'idéologie et pratique, a permis de construire un moyen de contrôler la production culturelle, la diffusion, l'intégrité du message musical et même sa réception* »¹²⁴ (Pearson, 2018 : 47). Le DIY se transforme dès lors en une éthique qui se diffuse ensuite sous la forme de règles, de valeurs et de principes convergeant vers un affranchissement volontaire « *des cadres existants* » (Hein, 2012 : 52). S'il se présente initialement comme un mode d'organisation plébiscitant la débrouille, le DIY trouve « *son expression la plus radicale lorsqu'elle est envisagée comme véritable mode de vie, par certains groupes de personnes qui choisissent l'autogestion* » (Labry, 2011: 73). En s'emparant du DIY, le punk réfute la posture consumériste et passive inhérente à la société capitaliste et encourage la création et la diffusion de ressources musicales et esthétiques (Fox, 1987) qui ne sont pas conduites par les codes de l'*establishment* et de la culture dominante : « *Faites votre propre culture et arrêtez de consommer ce qui est fait pour vous* »¹²⁵ (Duncombe, 2008 [1997] : 7). Le punk, tout à la fois mouvement musical (contre-culturel) et état d'esprit, incarne la possibilité de produire et d'accéder à d'autres ressources culturelles que celles proposées par la grande industrie. Aussi, la simplicité de la musique punk et sa règle des « trois accords » encourage un affranchissement des modèles existants et ce, par l'abolissement de la frontière

122 « *The founders of the new wave of roller derby, the Texas Rollergirls, largely arose from the punk inspired Riot Grrrl Movement of Austin, Texas. The women's riot grrrl punk scene reflected one of the many feminisms of the numerous Third Wave Difference Feminisms. These women did not seek entrance into male domains but reflected a subcultural, anti authoritarian, anti-hierarchical consciousness, suspicious of pre-existing male dominated institutions* » [traduction personnelle].

123 « *By taking over chores previously done by professionals, the do-it-yourself created a new place for himself inside the house* » [traduction personnelle].

124 « *DIY as ideology and practice had constructed a means to control cultural production, dissemination, the integrity of the music's message, and even its reception* » (Pearson, 2018 : 47).

125 « *Make your own culture and stop consuming that which is made for you* » [traduction personnelle].

entre création et consommation. Pour les membres des cercles punk, participation rime avec émancipation.

Quinze ans plus tard, aux abords de la scène alternative de la ville d'Olympia dans l'État de Washington, le mouvement des Riot Grrrl se forme sous l'initiative de musiciennes et d'auteures conscientes de leur relégation aux marges de la production musicale. Ces dernières sont issues de la frange la plus radicale du punk, l'anarcho-punk. Cette scène réaffirme la dimension politique du DIY autour duquel le mouvement a été initialement fondé (Cross, 2010 : 6), puis rapidement « récupéré » par l'industrie musicale (Robène et Serre, 2016a). Bien qu'il s'agisse au départ d'une question de « nécessité » (composer et distribuer de la musique avec peu de ressources), il est devenu « *une manifestation poignante de l'anarchisme intuitif inhérent aux débuts du punk, et un principe central des cultures punk qui existent en dehors de l'interférence du courant dominant, mainstream* »¹²⁶ (Donaghey, 2014 : 164). Il s'accompagne dès lors de valeurs, idéologiques et radicales, basées sur un « *refus d'obtempérer et d'avancer conformément* » aux règles du capitalisme et de la société du spectacle (Labry, 2011 : 11). Face au sexisme qui règne au sein des milieux qu'elles fréquentent et, plus généralement, « *contre le patriarcat qui dominait la société américaine* »¹²⁷ (Wright, 2016 : 53), ce collectif féministe mobilise l'idéologie anarcho-punk afin de débiter ce que ses initiatrices appelleront : « *The revolution girl-style now* » (White, 1992). La révolution des Riot Grrrl repose sur un double positionnement. En mobilisant le DIY, la « *punk connection* » (Rosenberg et Garofalo, 1998), elles perpétuent la rupture amorcée par la mouvance contre-culturelle, « *essayant de construire un nouveau modèle de communauté* »¹²⁸ (Duncombe, 2008 [1997] : 75). Or, désormais, elles souhaitent également s'attaquer aux discriminations de genre et y insérer une nouvelle « *girl culture* » (White, 1992 ; Nguyen, 2013). En s'emparant des ressources de la scène punk qu'elles introduisent dans leur lutte, comme les fanzines (Comstock, 2001) ou les performances musicales, les Riot Grrrl se « *ménage[nt] un espace dans la production culturelle qui est jusqu'alors tacitement dénié aux femmes* » (Labry 2010 : 63). En mobilisant le DIY « *en tant qu'outil féministe de communication et d'expression* »¹²⁹ (Piano, 2003 : 254), ce mouvement parvient à créer des espaces (les réunions) et des supports (les fanzines) définis comme « *safe* » (Piano, 2003 : 255). Ce contexte social et créatif leur permet *in fine* d'encourager les femmes à rejeter « *le modèle culturel dont elles ont hérité : celui de la classe moyenne, blanche, et à s'affranchir des limites patriarcales qui contrôlent le comportement des femmes, leur accès (à la rue, à leur propre corps, à la musique rock), et leurs plaisirs quotidiens* »¹³⁰ (Gottlieb et Wald, 1994 : 253). Pour les Riot Grrrl, cette « révolution » est celle d'une émancipation des corps, par les corps, à travers laquelle s'effectue une « *entreprise de reconfiguration de la conception traditionnelle des termes "girl" et "girlhood"* » (Labry, 2011 : 151).

126 « *entrenched as a poignant manifestation of the intuitive anarchism inherent in early punk, and a continuing central tenet of punk cultures that exist outside of mainstream interference* » [traduction personnelle].

127 « *against the patriarchy that dominated American society* » [traduction personnelle].

128 « *trying to construct a new model of community* » [traduction personnelle].

129 « *as a feminist tool of communication and expression* » [traduction personnelle].

130 « *the forms of middle-class, white, youth culture they have inherited, and to break out of the patriarchal limitations on women's behavior, their access (to the street, to their own bodies, to rock music), and their everyday pleasures* » [traduction personnelle].

Les insignes des deux ligues texanes de roller derby

Logo des *Bad Girl Good Woman Production* (2001-2003)



Logo des *Texas Lonestar Roller Girls* (2003-2010)



Logo des *Texas Roller Girls* (inchangé depuis 2003)

Les *Texas Rollergirls* ne cherchent plus seulement à proposer une autre manière d'envisager la pratique du roller derby. Celles-ci rompent également avec certains imaginaires qui lui sont associés. Grâce à leur logo d'abord, elles se démarquent des BGGWP (devenue en 2003 les *Texas Lonestar Roller Derby*) en gommant notamment la dimension sexualisée avec laquelle le roller derby est recréé. Face aux mascottes féminines des TXRD positionnées de manière lascive, les TRG sont représentées par une joueuse en action : cheveux en bataille, elle se dirige à toute allure vers le gain du match.

Dès 2003, le roller derby né à Austin s'exporte en dehors du Texas. Alors que des équipes de *banked track* s'organisent à redonner vie au vieux roller derby principalement du côté de la Californie, les villes de New York (avec les *Gotham Roller Derby*), de Phoenix (les *Arizona Roller Derby*) et de Tucson (Tucson Roller Derby) accueillent du *flat track*. Le roller derby féminin et sur piste plate ne cessera ensuite de se diffuser sur le modèle initié par les TRG : féminin, décalé et DIY. En montrant leur rattachement à la logique d'action *do it yourself*¹³¹, ces nouvelles équipes s'organisent « *consciemment ou inconsciemment, efficacement ou non, pour résister et/ou changer la structure politique, économique ou sociale dominante* »¹³² (Duncombe, 2002 : 5). Si le réseau Facebook, aujourd'hui principale interface des équipes, n'existe pas encore, le roller derby texan parvient aisément à s'exporter de part et d'autre du pays. Quelques mois seulement après leur création, les représentantes de ces ligues cherchent à initier des premières rencontres.



Diplômée en art plastique, musicienne punk et rédactrice de fanzine, Denise Grimes (alias « Ivanna S. Pankin ») fonde en 2003 l'association de *flat track* des Arizona Roller Derby. Deux ans plus tard, en 2005, elle fonde avec Trish Ethier (alias « The Dish ») les *Sin City Rollergirls* du côté de Las Vegas. Cette même année, après plusieurs mois de discussions, les

deux jeunes femmes parviennent à organiser les 26-28 août 2005, à Las Vegas, la première *Rollercon* de l'histoire du *revival* roller derby¹³³. Pankin, pour qui la recréation du roller derby s'inscrit dans la continuité du mouvement punk, aborde dans son blog l'organisation de cette convention :

La RollerCon a commencé comme la plupart des *league* de roller derby de la nouvelle génération. Au cours de l'hiver 2004, quelques amis ont commencé à discuter, ont eu une idée folle et l'ont poursuivie. À l'époque, il n'y avait qu'une poignée de *league*, très dispersées, et très peu de rencontres (les rencontres

131 Grâce au site internet de la fédération américaine de roller derby sur piste plate, la WFTDA, j'ai pu relever la date de création des collectifs américains. En 2004, 11 nouvelles équipes se créent (notamment celles de Portland, les *Rose City Rollers* et celle Seattle, les *Rat City Roller Derby*, qui deviendront deux importantes ligues). En 2005, une vingtaine les rejoignent et en 2006, ce sont plus de quarante nouvelles équipes qui apparaissent de part et d'autre du territoire nord-américain. Entre 2003 et 2009, 140 équipes apparaissent aux États-Unis.

132 « *consciously or unconsciously, effectively or not, to resist and/or change the dominant political, economic or social structure* » [traduction personnelle].

133 American Women's History Museum, « *Rollercon 2005 sticker* » : https://womenshistory.si.edu/object/nmah_1820512.

interligues n'étaient encore qu'une étincelle dans nos yeux) - et la WFTDA [ligue américaine] en était encore à ses balbutiements en tant que "*United Leagues Coalition*". Nous nous déplaçons donc toutes quand nous le pouvions, pour nous voir jouer les unes les autres, mais nous n'avions pas assez d'occasions ! Nous étions à la recherche d'une occasion de nous retrouver¹³⁴.

Toutes les équipes de *flat track* et de *banked track* des États-Unis sont invitées à participer à ce premier événement destiné à célébrer le renouveau de cette activité. La débrouille et le DIY rythment l'organisation : les tarifs des hôtels sont négociés afin d'être les moins chers possibles, des groupes de musique viennent agrémenter gratuitement ces quelques jours de festivités (une trentaine de groupes, venus des quatre coins du pays, sont programmés tout au long du week-end) et les sponsors (des vendeurs de patins à roulettes) financent les repas. Ce sont plus de 250 participants et 36 ligues qui se rendent alors à Las Vegas. Il est certain que ce type d'événements a participé à forger et diffuser une culture commune. En effet, le roller derby y apparaît comme un savant mélange entre le modèle « sportif » des années 1950 et le modèle « spectacle » qui a toujours ponctué avec plus ou moins d'intensité l'histoire de cette pratique.

Les patineuses de Roller Derby d'aujourd'hui sont à la fois des athlètes, des pin-up et des rinkers de la vieille école. Elles se consacrent à faire revivre l'action et l'excitation du Roller Derby classique, en y ajoutant une touche espiègle de punk rock. Les équipes mixtes ont disparu au profit de l'action entre filles. Les pénalités traditionnelles ont été remplacées par des conséquences sauvages, notamment des fessées, des karaokés spontanés et des chaises musicales en plein contact. Mais l'action est bien réelle - ces patineuses sont des athlètes qui se battent dans de vraies compétitions et qui produisent de vrais champions.¹³⁵

Lettre officielle à l'attention des équipes de roller derby – 2005

134 Rollercon History : <https://rollercon.com/about/the-history-of-rollercon/>. Cette première édition du *Rollercon* est également marquée par un côté débrouille, amateur et bon marché. En effet, les joueuses parviennent alors à organiser un événement peu onéreux, financé par quelques sponsors locaux (en général, des vendeurs de patins). Cette période est révolue puisque, aujourd'hui, l'inscription à la *Rollercon* s'élève à 250-300 dollars par participants. « *RollerCon started just like most of the new generation of DIY roller derby leagues. In the winter of 2004, a few friends started talking, came up with a crazy idea, and ran with it. At that point, there were just a handful of leagues, very spread out, and very few bouts (inter league bouts was still just a sparkle in our eyes) — and the WFTDA was still in its “United Leagues Coalition” infancy. So we all traveled when we could to see each other play — but we didn't get enough opportunities! We were looking for a chance to hang out* » [traduction personnelle].

135 Rollercon. The original worldwide roller derby convention, « *God girls go to heaven, derby girls go to Vegas. Sin City to host nation's 1st all-girl roller derby convention* » : https://rollercon.com/wp-content/uploads/2019/07/RollerCon_press_release.pdf. « *Today's Roller Derby skaters are equal parts athlete, pin-up girl, and old-school rink rat, dedicated to reviving the action and excitement of classic Roller Derby, and added a mischievous, punk rock flair. Gone are the co-ed teams, in favor of girl-on-girl action. Traditional penalties have been replaced with wild consequences, including spankings, spontaneous karaoke and full-contact musical chairs. But the action is all real — these skaters are athletes kicking butt in real competition and producing real champions* » (Lettre officielle à l'intention des équipes de roller derby – 2005) [traduction personnelle].

Or, ce mélange entre sport et spectacle prend, en 2005, un sens nouveau. En effet, les exubérances ne semblent cette fois plus destinées à un public qu'il faut parvenir à captiver, mais participent au contraire d'une expérience collective. En ce qui concerne les « *bouts* », les affrontements entre équipes, les participantes marquent leur distance avec le modèle sportif passé. En effet, loin des traditionnels uniformes sportifs, les tenues portées par les joueuses sont délibérément provocantes et revendiquent l'anti-conformisme.

Les symboles de la féminité, par exemple, la minijupe - portée de manière stéréotypée par la femme docile, enfantine et sexuellement disponible - est subvertie dans le roller derby, car elle est portée par des femmes de toutes tailles qui pratiquent l'athlétisme de plein contact. En outre, si les uniformes de chaque équipe de la ligue comprennent une minijupe ou une mini-robe, des signes d'agression marquent de manière significative ces vêtements par ailleurs sexualisés. Les résilles sont déchirées, les uniformes sont imprimés avec les noms menaçants des patineurs, les jupes soulevées révèlent des culottes imprimées avec des mots tels que "Fuck your mom !". Alors que les sports traditionnellement féminins "mettent l'accent [...] sur la beauté".¹³⁶

Carlson, 2010 : 434

Bas-résilles, porte-jarretelles et corsets font ainsi écho à une sexualité progressive, libéré de toute forme de pudeur et renvoient à des goûts, des codes associés à des mouvements culturels reposant sur un ensemble d'« *inversions esthétiques des rituels normaux ou consensuels du style de la culture dominante* »¹³⁷ (Fox, 1987 : 348). Rattachés à la logique du « bricolage », ces styles réinterprètent les normes du féminin, les détournent et transgressent « *les limites esthétiques et les normes culturelles établies* »¹³⁸ (Kattari, 2020 : 31). Dégüisements de super-héros, bas résilles et maillots déchirés font ainsi partie de la panoplie de ces nouvelles sportives et viennent remplacer les maillots en polyester standardisés du sport *mainstream*. Préférant des dégüisements enfantins ou des tenues provocantes pour jouer leurs matchs, les pratiquantes interrompent le « *processus de normalisation* » (Hebdige, 2008 [1979] : 21) du modèle incarné par le sport *mainstream* et marquent une rupture avec l'idéologie qu'il incarne : « *Inventer son look, se servir de vêtements*

136 « *The symbolic femininity, for example, of the miniskirt—stereotypically donned by the docile, child-sized, and sexually available female—is subverted in roller derby as it is worn by women of all sizes engaged in full-contact athletics. Moreover, while the uniforms of each League team include either a miniskirt or a mini-dress, hints of aggression significantly mark this otherwise sexualized clothing. Fishnets are ripped, uniforms are printed with skaters' menacing names, lifted skirts reveal panties printed with words like “Fuck your mom!” and as per League regulations, all uniforms are accessorized with helmets and knee, elbow, and wrist pads. While traditionally feminine sports “emphasize [...] beauty [and] the aesthetic side of athletics” (Cahn, 1995, p. 218) rather than aggression* » [traduction personnelle].

137 « *aesthetic inversions of the normal or consensus-producing, rituals of the dominant culture's style* » [traduction personnelle].

138 « *established aesthetic limitations and cultural normes* » [traduction personnelle].

bricolés (déchirés par ses soins, sur lesquels ont été inscrits des slogans), mixés dans leurs styles et recourant à tout ce qu'on a sous la main constitue une tendance du paraître punk » (Liotard, 2016a : 127).

Chasses au trésor et concerts de punk-rock gratuits destinés aux participantes accompagnent également un événement qui inaugure un nouveau modèle de roller derby, articulé entre engagement athlétique et construction d'une culture communautaire. En effet, outre l'expérience sportive et l'affrontement qui se déroule sur le *track*, un ensemble de rituels participent d'une expérience sociale particulière. Par exemple, plus de soixante ans après les marathons de danse et leurs (faux) mariages de cellophane, c'est au tour des revivalistes du roller derby de se réemparer de ce rituel. Initialement destinés à agrémenter les ennuyeux et interminables concours, les mariages entre participants (ou *derby wedding*) ont quitté la piste pour investir les sociabilités privées, destinées aux seules joueuses. En général, les mariages ont lieu lors des temps festifs au cours desquels les actrices se retrouvent pour boire et écouter de la musique. Le choix de groupes punk (*Knights of the New Crusade, Toothless George, the Loud Pipes*) et de ses dérivés (comme le garage rock) permet d'imprégner le roller derby d'imaginaires marqués par la transgression et poursuit ainsi l'entreprise de ce *revival* de subvertir les codes.

Le premier *derby wedding* de l'ère moderne *RollerCon 2005*



Source. Blog RollerCon, « *Derby Wedding* », <https://rollercon.com/events/derby-wedding/>

Par le style des équipes et les groupes qui résonnent durant les matchs, le roller derby poursuit l'entreprise punk, celle de s'opposer à une société dans laquelle tout est sous contrôle. Les revivalistes ne font ainsi pas que redonner vie au roller derby, elles inaugurent également un nouveau format de « spectacle » sportif, articulé entre engagement athlétique et « *parodie* » (Donnelly, 2011 : 137) des codes du sport nord-américain.

Souvenirs de la 2^e édition de la *Rollercon* (2006)



Source. Rollercon. The original worldwide roller derby convention,
« 2006 Robert Golliard's Galleries » : <https://rollercon.com/about/galleries/>.

2.2.2. *Le flat track roller derby à la conquête des terrains sportifs mainstream*

Les premiers mois d'existence du roller derby sur piste plate sont marqués par la diffusion de part et d'autre de ce modèle qui a fait de la dérision et du renversement des codes son mantra. Parallèlement à la structuration d'une culture commune autour de la musique, des rencontres et de la dérision, les équipes travaillent ensemble à l'organisation de la pratique sur piste plate.

Les fondatrices des premières ligues se sont réunies pour partager des informations et créer une structure unifiée qui constituerait la base du roller derby sur piste plate exclusivement féminin [...]. Les représentantes des ligues membres se réunissent périodiquement pour réaffirmer leur intention de promouvoir et de travailler à la légitimation du sport. Elles assument ainsi certaines tâches telles que la standardisation d'un ensemble de règles, l'établissement de saisons et la détermination de lignes directrices pour les compétitions athlétiques nationales et internationales des ligues membres¹³⁹.

Mabe, 2007 : 80

Dès 2004, se dessine du côté du *flat track* roller derby la volonté d'organiser de manière plus précise les rencontres sportives. Or, plutôt que de rejoindre des institutions en place comme, par exemple, l'USARS (*USA Roller Sport*), l'organe directeur en charge de l'organisation des événements compétitifs de glisse, les représentantes du roller derby décident de perpétuer les idéaux qui sont au fondement de la récréation du derby sur piste plate : le DIY et l'horizontalité dans les prises de décision. Ainsi, au cours de l'année 2004, elles parviennent à créer un organe de gestion de l'activité au niveau national : the *United Leagues Coalition* (ULC) qui devient, en novembre 2005, la *Women's Flat Track Derby Association*. Par cette instance, les équipes entendent structurer sportivement le roller derby sur piste plate en formalisant notamment un règlement officiel et en envisageant la création de championnats. La création de la WFTDA traduit l'inscription progressive du derby sur piste plate dans un processus d'institutionnalisation permettant de circonscrire le cadre sportif de la pratique. La trajectoire du roller derby sur piste plate se distingue ainsi complètement de celle de son homologue sur piste penchée : « *Contrairement à l'organisation proposée par la WFTDA, le roller derby sur piste penchée a largement continué à mettre l'accent sur la partie "divertissement" et "spectacle" du derby* »¹⁴⁰ (Toews, 2012b : 102).

139 « *The first few leagues founders joined together to share information and create a unified structure that would form the foundation of all-female flat-track roller derby [...]. Representatives from member leagues meet periodically to reaffirm their intentions to foster new leagues and the legitimacy of the sport. They also conquer such tasks as standardization a set of rules, setting seasons, and determining guidelines for the national and international athletic competitions and member leagues* » [traduction personnelle].

140 « *Unlike the WFTDA organization, banked track roller derby (TXRD) has largely continued to emphasize the entertainment and spectacle portion of derby* » [traduction personnelle].

Le modèle proposé par le *flat track* tend à s'inscrire à plusieurs égards à l'encontre de la « *société du spectacle* » (Debord, 1967), qu'elle soit sportive (le sport-spectacle américain) ou fonctionnant sur les fondements du capitalisme (les précédents modèles de *banked track roller derby*). Ce sont en effet les sociabilités communautaires qui semblent primer devant la démonstration du spectacle derby. Pourtant, certains indices tendent à suggérer une volonté de se confronter aux sphères du sport-spectacle américain. Le choix du logo pour représenter la WFTDA n'est pas anodin et en constitue un exemple probant. La silhouette blanche d'une joueuse de roller derby (on remarque ses cheveux longs et sa poitrine) en train de s'élancer sur la piste, positionnée sur un fond bicolore fait directement écho à celui de la *National Basketball Association* (NBA). Celui-ci représente la silhouette blanche d'un basketteur en action, dribblant avec un ballon, sur un fond également bicolore. Plus de cinquante ans après la tentative de Leo Seltzer de faire du roller derby un sport et non plus spectacle, le *flat track roller derby* souhaite-t-il lui aussi conquérir les sphères du spectacle sportif américain ?



Le logo de la WFTDA face à celui des plus grandes ligues sportives américaines : la *National Baseball League* (NBL), l'*American Hockey League* (AHL), l'*USA Hockey* et enfin, la *National Basketball Association* (NBA)

Des recherches menées sur la symbolique du logo de la NBA montrent combien celui-ci constitue un emblème reconnaissable, une marque distinctive dans un monde globalisé.

Dans ce logo de la NBA, la couleur rouge explique que le jeu de basket-ball est plein d'enthousiasme et de courage. La couleur blanche signifie le fairplay et le respect mutuel, bien que le jeu de basket-ball soit difficile, la partie la plus importante est le respect mutuel de chaque joueur qui participe à la compétition. La couleur bleue signifie le professionnalisme qui est un élément important de cette entreprise¹⁴¹.

Rizky Dwi A, 2020 : 54

141 « *In this NBA logo the red color explains that the basketball game is full of enthusiasm and courage associated with basketball games. The white color means fair play and mutual respect, although the basketball game is hard but the most important part is mutual respect for each player who competes in the NBA competition. The blue color means professionalism which is an important part of this company* » [traduction personnelle].

Or, le logo de la NBA ne symbolise pas seulement les valeurs que cherche à défendre le milieu du basketball professionnel. En effet, l'usage du triptyque bleu-blanc-rouge est bien évidemment celui de l'étendard états-unien. En ce sens, le logo de la NBA n'est pas seulement le symbole d'un « *spectacle flamboyant échafaudé de gestes nouveaux, hors du commun, de figures mythiques, d'intrigues de star, d'anecdotes, de performances remarquables, de logos et de produits dérivés sources de bénéfices colossaux (Bryman, 1999)* » (Monier et Vivier, 2012 : 16), il représente la puissance et l'exceptionnalisme de l'Amérique. En s'insérant sur un fond bicolore, bleu et rouge, aux couleurs du drapeau national, la NBA et les autres ligues sportives majeures (dont la *National Football League*) associent leur existence au prestige et à la grandeur du pays. Ils sont des emblèmes nationaux et prennent racines dans un ensemble de mythes qui structurent l'identité américaine (Descamps, 2015 : 48).

En empruntant au basketball et à d'autres ligues l'organisation et la composition de leurs insignes, les pratiquantes de roller derby sur piste plate entendent, elles aussi, s'inscrire dans la lignée des sports spectacles américains. Or, si elles défendent le caractère athlétique de leur discipline (la patineuse a remplacé le basketteur), le choix des couleurs sélectionnées marque une rupture avec l'héritage sportif historique. En effet, les couleurs nationales, bleu et rouge, sont ici remplacées par le rose et le noir, qui viennent ainsi associer le roller derby à d'autres symboliques que celles véhiculées par les sports américains. Plusieurs interprétations/hypothèses peuvent ici être proposées. D'abord, la coloration genrée et féminine de la WFTDA est indéniable. Symbole du féminin du côté de nos sociétés occidentales (Bideaux, 2021), le rose permet aux pratiquantes de roller derby de rompre avec l'héritage masculin de l'institution sportive américaine.

[Le slogan de la WFTDA] “*Real. Strong. Athletic. Revolutionary*” laisse entrevoir la complexité de la position du roller derby par rapport à l'organisation et à l'idéologie du sport *mainstream*. Tout en intégrant certaines valeurs sportives dominantes telles que la compétition, l'athlétisme, les règles officielles et les classements, la WFTDA met l'accent sur la nature "démocratique" d'un sport qui "appartient à ses patineuses". Le roller derby présente donc un contexte unique dans lequel il est possible d'analyser la négociation des femmes sur le terrain notoirement sexué du sport¹⁴².

Breeze, 2010 : 122

142 « [WFTDA's tagline] “*Real. Strong. Athletic. Revolutionary*” hints at the complexity of roller derby's position vis-à-vis mainstream sports organization and ideology. Whilst incorporating some dominant sports values such as competition, athleticism, official rules and rankings the WFTDA emphasizes the “democratic” and “skater-owned” nature of the sport. Roller derby thus presents a unique context in which to analyse women's negotiation of the notoriously gendered terrain of sport » [traduction personnelle].

Le choix de ce rose convoque également d'autres symboliques, notamment le registre du régressif. Cette teinte rose « barbe à papa », tendre, voire enfantine, tend à contraster avec la dimension « sérieuse », voire quasi-religieuse qu'incarnent les sports *mainstream*. Elle pourrait ainsi s'inscrire dans une stratégie de détournement de la symbolique communément associée aux sports compétitifs professionnels. Enfin, il est également largement possible d'associer ce rose à un versant plus politique et revendicatif, « celui de ce même triangle rose porté fièrement par les militants gays depuis les années 1970, ou celui plus agressif des militant·e·s queer·e·s qui visent la destruction du patriarcat » (Bideaux, 2021 : 26). Symbole du féminin, stratégie de détournement ou affichage d'une conception militante du sport, le logo de la WFTDA exprime l'association des ambitions sportives des joueuses de roller derby à partir d'idéaux et de symboles éloignés de l'institution sportive. Elles n'hésitent d'ailleurs pas à convoquer l'héritage des Riot Grrrl et ce, à travers le slogan de la fédération : REAL. STRONG. ATHLETIC. REVOLUTIONARY. En faisant état d'une « révolution », les joueuses reprennent à leur compte le manifeste des Riot Grrrl : « *Revolution Girl-Style Now* ». Par ailleurs, si elles souhaitent organiser à l'échelle du pays leur activité, elles continuent à promouvoir une organisation horizontale et démocratique : « *La WFTDA est une organisation à but non lucratif exonérée d'impôt (501(c)(3)), gérée démocratiquement par ses ligues membres et dirigée par un conseil d'administration bénévole élu composé de représentants des ligues membres* »¹⁴³ (site de la WFTDA).

Cette institutionnalisation amorce le tournant sportif du *flat track* roller derby. En effet, en 2006, le premier carnet de règles de la discipline est publié, « *seulement neuf pages, et pas particulièrement détaillées* »¹⁴⁴ (Miller, 2016 : 187). Il ne cesse ensuite de s'étoffer et de gagner en densité stratégique. Les mois suivants continuent de voir une évolution du cadre réglementaire. L'instauration de la « règle du pack »¹⁴⁵ au cours de cette période structure davantage le jeu : le rythme du match ralentit et la course du roller derby se transforme progressivement en un jeu plus statique et stratégique, offrant davantage de clarté au spectacle. De plus, si le roller derby a basé son

143 Site officiel de la WFTDA, « About WFTDA » : <https://resources.wftda.org/about-wftda/>. « *The WFTDA is a 501(c)(3) tax-exempt nonprofit organization, democratically-run by its Member Leagues, and governed by an elected, volunteer board of Directors consisting of Member League Representatives* » [traduction personnelle].

144 « *only nine pages long, and not particularly detailed* » [traduction personnelle].

145 La règle du pack permet d'apporter davantage de stratégie au roller derby. Les joueuses doivent désormais prendre en compte une limite spatiale à ne pas dépasser, les obligeant ainsi à développer leur lecture de jeu. Cette règle permet de freiner les équipes qui ne doivent jamais trop s'éloigner les unes des autres : « *The start formation was loosened, the pack was broadly defined as containing skaters within twenty foot (6 meters) of each other, and penalties were set for intentionally destroying the pack. Fighting was relegated to being just another major penalty, though within another year, by 2008, it would be banned outright. The rule set had nearly doubled in size within that year, but a lot of it was game parameters and specifics, moulded into the shape that the game was naturally taking. The pack definition penalties were developed to stop skaters from simply skating away from other skaters* » (Miller, 2016 : 187-188).

succès sur la théâtralité et les coups donnés à l'adversaire, des régulations réglementaires vont rapidement venir restreindre son usage. Ainsi, créé sous la forme d'une course autorisant l'usage des mains, des bras, voire d'attaques physiques, le *revival roller derby* sur piste plate voit les comportements triviaux désormais proscrits et passibles de sanctions¹⁴⁶. L'inscription du roller derby dans un processus de sportivisation s'observe également à travers l'usage des règles et des sanctions permettant de réduire le degré de « violence » (supposée) du jeu (Elias et Dunning, 1994 [1986]). Sur le modèle de pratiques comme le football américain et ses sept arbitres, le roller derby évolue vers un modèle de plus en plus normé, sur-arbitré, à forte comptabilité (Heimermann, 2004 : 44). Si les spectateurs se déplaçaient pour son caractère spectaculaire, ayant espoir de voir des joueuses tenter des numéros pugilistiques, cette restriction de la violence dissocie définitivement la forme « spectaculaire » du roller derby, de sa forme « sportive », basée « *sur la base de critères d'évaluation objectifs, sinon quantifiables* » (Gaudin, 2009 : 10). Le *flat track* tend ainsi à rejoindre la dynamique des sports-spectacle qui est celle d'une recherche de performance, « *c'est-à-dire [que les matchs] procurent la satisfaction exigée par ceux qui contrôlent et "consomment" le sport, autrement dit le spectacle d'une compétition excitante que les gens paient pour regarder ou bien la validation, grâce à la victoire, de l'"image" ou de la "réputation" de l'unité sociale à laquelle s'identifient ceux qui contrôlent et/ou consomment* » (Dunning, 1994 [1986] : 302).

En 2006, plus de 90 *league*, chacune possédant plusieurs équipes, sont recensées de part et d'autre de l'Amérique du Nord (Cohen, 2008 : en ligne). Cette année marque également l'organisation du premier championnat WFTDA, qui vient sanctionner la meilleure équipe des États-Unis. Il est diffusé l'année suivante sur une chaîne sportive du câble (*Maverick Television*). Si, seulement trois ans après sa recreation par les TRG, le *flat track* tend à opérer un tournant sportif dans la lignée des disciplines compétitives *mainstream*, le modèle qu'il propose reste singulier. En effet, la WFTDA constitue une institution sportive originale puisqu'elle est gérée uniquement par ses pratiquantes, des femmes et non par des actionnaires ou des entrepreneurs (Bourg, 2004 : 165). Comme l'analyse Travis Beaver qui s'est intéressé à la logique d'action DIY dans le cadre de ce sport, les équipes de *flat track* sont parvenues à trouver un modèle organisationnel par lequel la recherche de performance athlétique n'est pas synonyme d'aliénation sportive : « *En créant des ligues qui fonctionnent selon l'éthique "par les skateuses, pour les skateuses", les rollergirls ont créé un modèle de sport non aliénant pour les femmes : elles contrôlent leur activité athlétique, le travail*

146 Les fautes commises sont sanctionnées par trente secondes de sortie du temporaire du jeu ou d'expulsion.

nécessaire à la gestion des ligues et les affrontements qui sont le fruit de ce travail »¹⁴⁷ (Beaver, 2012 : 45). Comme les Riot Grrrl avec lesquelles elles revendiquent leur attachement, les Derby Girls sont parvenues à proposer une alternative aux modèles sportifs *mainstream*, dominés par la masculinité. Or, contrairement aux anarcho-féministes qui tiennent à se tenir éloignées des cadres capitalistes, le tournant sportif amorcé par les joueuses de derby les conduit à collaborer avec les acteurs de la société marchande. Les sponsors, le prix des adhésions (1000 dollars par an dans certaines ligues), le développement d'un marché dédié à la pratique du roller derby et du patin à roulettes vont progressivement s'immiscer dans la vie des associations (Toews, 2012 : 103).

Le roller derby ne restera pas longtemps une exclusivité féminine. En effet, à mesure que les équipes se multiplient et se diffusent, la pratique trouve également un intérêt du côté des hommes. En 2007, sur le modèle de la WFTDA, les joueurs créent la *Men's Derby Coalition*, qui deviendra plus tard la *Men's Roller Derby Association*. L'activité ne restera pas non plus une exclusivité américaine puisque, dès 2006, le roller derby commence à s'exporter.

147 « *By establishing leagues that operate according to a “by the skater, for the skater” ethic, rollergirls have created a model of non-alienated sport for women: they control their athletic activity, the labor that goes into running the leagues, and the roller derby bouts that are the product of this labor* » [traduction personnelle].

The Dust Devil (2006) Première édition du championnat national de la WFTDA



American Women's History Museum, « WFTDA Dust Devil Championship program »

https://womenshistory.si.edu/object/nmah_1820354.

Ce premier tournoi estampillé WFTDA prend, à partir de 2008, un tournant bien connu des terrains sportifs traditionnels. Sur le modèle de la Coupe Stanley, décernée depuis 1927 par la National Hockey League à l'équipe championne des playoffs, et du Trophée O'Brien pour le championnat de NBA, le championnat de la WFTDA vient remettre le Trophée Hydra (du nom d'une joueuse emblématique de roller derby), à l'équipe gagnante. Le trophée représentant un vieux patin à roulettes avec lequel les premières équipes jouaient atteste de l'inscription de ce *revival* dans l'héritage de Seltzer.



2.2.3. Le roller derby : à la conquête de l'Europe

Jusqu'en 2005, le roller derby est une exclusivité états-unienne (environ 80 équipes sont alors en activité). L'année suivante, d'autres pays s'emparent de la version sur piste plate : le Canada avec l'équipe de Montréal, la Nouvelle-Zélande avec les *Pirate City* d'Auckland, ainsi que l'Europe qui accueille, dès 2006, ses premières équipes (les *London Roller Girls* et les *Stuttgart Valley RollerGirls*)¹⁴⁸. En 2008, l'Angleterre compte neuf équipes de roller derby. Si les *London Roller Girls* sont rejointes en 2007 par les *London Rockin'Rollers*, six autres équipes s'installent dans d'autres villes anglaises. Du côté de l'Allemagne, deux nouveaux collectifs font leur apparition : les *Ludwigsburg Barockcity Roller Derby* et les *Berlin Bombshells Roller Girlz* (aujourd'hui connues sous le nom des *Bear City Roller Derby*). En Écosse et en Suède, le roller derby s'installe à partir de 2007. En 2009, le nombre de pays européen découvrant l'existence de ce sport s'étoffe : la

148 Annexe n° 2. Cartographie des équipes européennes de roller derby avant 2009, p. 66.

Finlande, le Danemark, la Hollande, la Belgique, la Suisse et la France accueillent également des collectifs.



Deux ans après leur apparition en 2009, les *London Roller Girls* organisent le premier tournoi européen de roller derby, la *Roll Britannia*. Douze équipes allemandes et britanniques participent à l'événement. Cette même année, en décembre, l'équipe des *Berlin Bombshell* met en place la première édition de l'EROC (*European Roller Derby Organizational Conference*), espace de rencontres, de jeu et de réflexions autour de la structuration européenne de l'activité. L'activité se déploie dans une grande confidentialité et circule uniquement à l'intérieur de réseaux

numériques, des blogs ou des groupes de discussion, dont seules les initiées connaissent l'existence. Or, l'annonce en 2009 de la sortie sur les écrans d'une production hollywoodienne sur le roller derby laisse présager un tournant dans l'organisation de ce sport.

Les enjeux sont élevés en ce moment pour le roller derby, car dans le courant de l'année sortira un film intitulé *Whip It*, qui risque de faire de ce sport une petite folie. Réalisé par Drew Barrymore et interprété par Ellen Page, il s'agit d'une adaptation par Shauna Cross de son excellent roman pour adolescentes *Derby Girl*. [...] Le roller derby doit donc décider quel visage il va présenter à un monde de plus en plus attentif. Et beaucoup de joueuses en ont assez des articles de presse qui se concentrent sur les résilles et les noms bizarres plutôt que sur le jeu lui-même¹⁴⁹.

Jusqu'en 2009, le roller derby se diffuse sans intermédiaire. En effet, qu'il s'agisse de la pratique sur piste plate ou celle sur piste penchée, ce sont les joueuses qui communiquent sur la pratique, organisent des événements et alimentent son histoire. Les productions documentaires, fictionnelles, musicales, ainsi que les fanzines portant sur le roller derby sont des productions réalisées par ou avec des actrices de la pratique, des expertes du jeu. D'une certaine manière, le film *Whip it* (qui deviendra *Bliss* en France) vient interrompre ce mode de diffusion de l'activité qui fonctionnait de manière linéaire. Récupéré par Hollywood, le roller derby sur piste plate est-il de nouveau en phase de devenir un simple produit de consommation « à la mode », offert aux yeux du monde par l'industrie du divertissement ?

149 Extrait d'un article rédigé suite de la *Roll Britannia*, premier tournoi européen de roller derby : <https://www.dazeddigital.com/artsandculture/article/4133/1/roll-britannia>.

The Northwest Knockdown (2008)
Troisième édition du championnat national de la WFTDA



Source. Album Northwest Knockdown, 2008, WFTDA. Crédit : Mark Nockleby
<https://www.flickr.com/photos/nocklebeast/albums/72157609650971467/with/3048908043/>

Cette exploration historique a permis d'en savoir davantage sur le *revival* roller derby, à partir des modèles qui l'ont précédé. En effet, c'est une histoire faite d'incessantes ruptures et continuités qui caractérisent cette discipline sur patins à roulettes. Dans un premier temps, le roller derby peut être envisagé comme une adaptation des célèbres marathons de danse qui prennent place dans le contexte sombre de la Grande Dépression aux États-Unis. Son concepteur, Leo Seltzer, choisit de conserver la présence des femmes lors de ces concours. Ce choix n'est pas conçu dans une perspective émancipatrice, mais bien comme un argument pour s'assurer une présence masculine dans les gradins. Si le roller derby apparaît dans un premier temps comme une interminable course d'endurance, l'autorisation du contact et des coups donnés à l'adversaire permet de renforcer l'attrait du public pour ce spectacle. La pratique se déplace ensuite sur piste penchée, un moyen d'accentuer la vitesse et de spectaculariser les chutes des participants. Le roller derby est un *show* populaire qui, comme le catch et le cirque, trouve son intérêt dans les émotions générées tout au long du spectacle. Le succès de ce divertissement ne suffit pas à Seltzer qui entreprend, dès 1950, de faire du roller derby « un sport ». La recherche de sponsors, la confection de tenues sportives standardisées, la complexification des règles du jeu et la retransmission télévisée de rencontres de derby montrent l'ambition sportive de cet ancien salarié des studios *Universal Pictures*. Si, durant

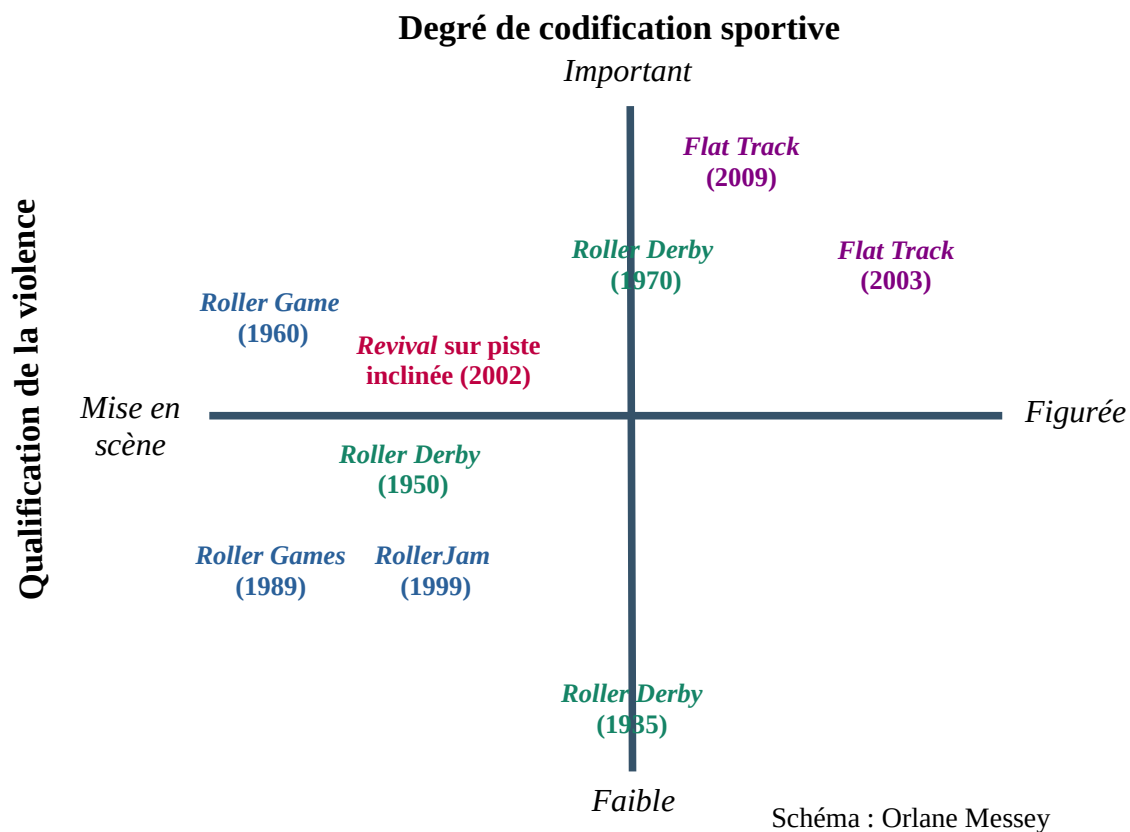
une vingtaine d'années, le roller derby séduit un large public, il ne semble pas réussir à se défaire de son héritage de spectacle bon marché. La présence en continu de femmes patineuses n'est pas sans jouer un rôle dans les difficultés rencontrées par Seltzer pour faire du roller derby un « pur » sport américain.

Ne parvenant pas à atteindre le rang de sport légitime, le roller derby disparaît dans les années 1970, laissant aux fans le soin de s'occuper de sa mémoire. Pourtant, c'est bien sous son modèle « spectacle » que l'activité parvient à exister auprès du public et fait l'objet de plusieurs récréations, dont l'objectif est le même : séduire les masses. Aux États-Unis, le roller derby a donné lieu à trois types de public : celui qui est attaché au roller derby sportif, les fans des émissions télévisées et le reste de la population pour qui le roller derby constitue un divertissement kitsch. C'est peut-être ces conflits d'imaginaire autour d'une discipline finalement peu légitime qui a encouragé sa récréation en 2001 aux abords des scènes musicales d'Austin. Ville connue pour son anti-conformisme revendiqué, l'activité semble alors parfaitement correspondre à l'attrait des habitants pour les « *weirdos* », les bizarreries. Des salles de spectacle au petit écran, le roller derby réapparaît cette fois aux abords des salles de concerts, au sein des milieux alternatifs. De nouveau, c'est un homme qui entreprend de redonner vie au roller derby et, encore une fois, sous la forme d'un « spectacle ». Sa vision du roller derby n'évolue guère par rapport aux anciennes versions : il souhaite faire du roller derby un spectacle lucratif, permettant de générer des fonds pour construire, à Austin, une piste penchée. Or, cette fois, afin de s'assurer la présence du public, le roller derby renaît sous les traits d'un show exclusivement féminin et résolument sexy. Les imaginaires du cirque, du rockabilly deviennent ainsi des éléments au service d'un spectacle voulu comme générateur de profit. Ce n'est qu'une année plus tard qu'une nouvelle rupture dans la trajectoire du roller derby s'observe.

Suite au départ de cet entrepreneur/musicien, les joueuses décident de faire du roller derby une pratique exclusivement féminine, géré par et pour les femmes. Elles se réapproprient ainsi une organisation jusqu'alors détenues par des acteurs (des hommes) du divertissement. Par la suite, deux versions de l'activité cohabitent dans la ville. D'abord, grâce à diverses mises en scène scénarisées et les déguisements burlesques et sexy des patineuses, c'est un derby « spectacle » (se déroulant bien souvent sur piste inclinée) que les habitants d'Austin redécouvrent la pratique. Par la suite, une autre forme de roller derby se structure : plus sportif (les mises en scène quittent le *track*) et soutenu par des sociabilités communautaires. En effet, alors que le roller derby n'a jamais quitté

les autres du spectacle moderne, les créatrices du *flat track* roller derby cherchent, quant à elles, à s'extraire de ce produit du capitalisme. Associé au DIY, mode d'action emprunté aux milieux musicaux alternatifs et plus particulièrement au mouvement des Riot Grrrl, le *flat track* incarne à sa création une critique de la société du spectacle. Les codes du spectacle sportif sont détournés et les costumes des joueuses semblent moins mis au service d'un *show* destiné à être contemplé que de s'intégrer à une expérience « communautaire » destinée aux participantes.

Représentation schématique des différentes formes de roller derby



Avec son modèle parodiant la culture sportive américaine, le *flat track* roller derby suscite l'intérêt de la recherche et plus particulièrement des chercheuses. Ainsi, près de cinq années après la formation des Texas Roller Girls, les premières études nord-américaines sur cette activité sont publiées (Cohen, 2008 ; Storms, 2009 ; Finley, 2010 ; Carlson, 2010 ; Peluso, 2010, etc.). La prochaine partie s'intéresse au contenu de ces études et les différentes approches avec lesquelles la recherche s'est appropriée ce *revival* féminin.

Chapitre 3. Un sport émergent, une littérature abondante : état de l'art

Ce chapitre propose un recensement des publications portant sur le roller derby dont l'exhaustivité, recherchée initialement, s'est finalement avérée impossible à atteindre. J'ai commencé ce travail dès les premières semaines de l'enquête. Rapidement, j'ai été surprise de constater la « popularité » du roller derby moderne du côté du monde de la recherche. En effet, pensant (naïvement) débiter une recherche sur une pratique peu documentée et méconnue, j'ai rapidement pu me rendre compte du « succès » académique de ce sport encore relativement confidentiel. Quelques années seulement après sa re-création par les *Texas Roller Girls* (2003), le roller derby sur piste plate va, en effet, constituer un objet d'étude particulièrement prisé des chercheuses, nombreuses à vouloir comprendre ce qui se cache derrière le burlesque de ce sport apparu sous une forme exclusivement féminine : « *Le roller derby est un sport de plein contact, unique, créé par des femmes et uniquement pour les femmes, qui ne s'inspire pas d'un sport existant exclusivement ou majoritairement masculin* »¹⁵⁰ (Glorioso, 2011 : 2).

Dès 2008, les universitaires américaines (étudiantes de master, doctorantes ou encore professeures) vont, en effet, être les premières à investiguer ce terrain de recherche. Entre 2008 et 2022, une cinquantaine d'études menées en sciences humaines et sociales aux États-Unis a pu être recensée. Du côté des travaux non états-uniens, le Canada (4 études), l'Australie (16 productions dont 10 issues du travail de la chercheuse Adele Pavlidis) et le Royaume-Uni (Maddie Breeze et Dawn Fletcher se partagent en grande partie les publications) ont également pu proposer des riches analyses de ce sport. D'autres publications ont également été repérées en Allemagne et dans les pays nordiques comme la Suède, mais l'impossibilité d'en traduire le contenu m'a finalement conduite à abandonner ce recensement. Enfin, du côté des études francophones, 7 productions (thèses, articles, entrée de dictionnaire) ont été identifiées entre la France (5), le Canada (1) et la Belgique (1).

Par ce travail de synthèse, j'ambitionnais de me situer par rapport à la littérature existante : repérer des manques et justifier des choix théoriques quant à la construction de mon objet. Pourtant,

150 « *Roller derby is uniquely a full-contact sport created by women and only for women without being duplicated from an existing all -or mostly- male sport* » [traduction personnelle].

l'entreprise restait ardue : tout semblait avoir été abordé. Comme je l'aborderai à la fin de cette synthèse de travaux existants, la richesse de ces études me faisait craindre un épuisement du sujet. La peur de ne pas parvenir à me détacher des productions existantes et d'apporter une nouvelle documentation scientifique sur ce sport m'a accompagnée durant une longue partie de l'enquête. D'ailleurs, les relecteurs d'un article soumis à une revue anglophone en 2022 m'ont signifié les difficultés que je rencontrais à me détacher de certains travaux, notamment ceux de Maddie Breeze.

L'abondance des travaux repérés s'accompagnait également d'une seconde « problématique » : la grande majorité des travaux précurseurs sur ce terrain ont choisi de l'analyser sous le prisme du genre. Comme Amanda Draft, une impression de redondance se faisait sentir.

Ma recherche continue de littérature pertinente sur le derby ne m'a apporté que plus de frustration, car je n'ai cessé de déterrer des articles, des thèses et des mémoires qui produisaient le même message de base : le derby est un espace dans lequel les femmes jouent avec les normes conventionnelles de genre et de sexualité, parfois en leur résistant et parfois en les soutenant, généralement en même temps. S'ils ne traitent pas spécifiquement des normes de genre, les travaux examinent si le derby est ou non une activité féministe (de la troisième vague). [...] En tant que spécialiste des questions de genre, je n'aurais jamais pensé me retrouver dans une position où je souhaiterais voir moins d'études sur la résistance au genre.¹⁵¹

Draft, 2019 : 2-3

En mobilisant des cadres théoriques similaires et des problématiques de recherche connexes, de nombreuses études tendent à proposer des résultats sensiblement concordants. Plusieurs lectures des travaux identifiés ont donc été nécessaires pour tenter de repérer des nuances et les spécificités de chacun. Pourtant, cette revue de littérature témoigne, à mon sens, des difficultés que j'ai rencontrées à la fois dans la synthèse des productions (comment ses dernières se distinguent-elles les unes par rapport à aux autres), puis dans le repérage de manques. D'ailleurs, les rapporteurs de cette thèse ont regretté l'effet « catalogue » de cette partie ; les idées et les concepts s'enchaînant sans que je ne sois parvenue à les faire dialoguer entre eux.

151 « *My continued search for relevant derby literature only brought me more frustration, as I kept digging up articles, theses, and dissertations that produced the same basic message: derby is a space in which women play with conventional norms of gender and sexuality, sometimes resisting them and sometimes upholding them, usually at the same time. If not specifically dealing with gender norms, the works consider whether or not derby is a (third wave) feminist activity. [...] As a gender scholar, I never thought I would be in a position where I wanted to see less studies of gender resistance* » [traduction personnelle].

La synthèse qui va suivre a été organisée par thématique¹⁵². La première se concentre sur la construction des identités de genre et travers le caractère subversif du roller derby. La seconde s'intéresse davantage aux études qui pointent les contradictions du roller derby, entre génératrice de l'ordre traditionnel de genre ou ancrée dans des processus de marchandisation. La troisième thématique identifiée recense principalement les travaux d'Adele Pavlidis qui a souhaité dépasser certaines oppositions, selon elle infructueuses (femmes/hommes, alternatif/*mainstream*), pour proposer une analyse en termes de dynamiques des structures de genre. Légèrement écartée de la thématique du genre, la quatrième partie marque le début d'une recension d'éléments que je mobiliserai dans cette thèse : le passage d'une pratique alternative (avec l'héritage des Riot Grrrl) à un sport. La chronologie des différentes productions scientifiques est intéressante en ce qu'elle montre les évolutions et transformations du roller derby au fil du temps. Ainsi, si la féminité et les résistances sont des thématiques à partir desquelles les premières études s'intéressent au roller derby, elles vont, à mesure du temps, perdre de leur importance et s'associer à d'autres angles de lecture : la sportivisation de l'activité, voire sa professionnalisation. Mises bout à bout, les études qui composent la cinquième partie dressent un panorama du paysage derby actuel : un sport féminin, investi par des hommes et traversé par une idéologie *queer*. L'ensemble de références des études scientifiques portant sur le roller derby qui ont pu être recensées se trouvent en *Annexe 1. Recensement des productions portant sur le roller derby*.

1. Le revival roller derby ou la réécriture des normes de féminité

L'intérêt porté au roller derby doit être mis en lien avec le contexte socioculturel dans lequel il s'insère, celui de la place des femmes au sein de l'institution sportive américaine. Dans le contexte sportif nord-américain, l'histoire de la pratique féminine débute véritablement en 1972 grâce à une loi fédérale anti-discriminations, plus communément appelée *Title IX*, qui exige une non-discrimination sur la base du sexe dans les programmes éducatifs financés par les États fédéraux. Grâce à cet amendement, le sport scolaire et universitaire s'ouvre aux jeunes filles qui ont enfin la possibilité d'investir les institutions sportives américaines (Lopiano, 2000). Les travaux pionniers de Nancy Theberge, ou encore de Mickael Messner vont notamment chercher à questionner la recomposition de l'ordre de genre au sein de l'institution sportive en place. Des États-Unis à la France, les sports occidentaux apparaissent comme un symbole évident de la masculinité

¹⁵² Les articles recensés se trouvent en Annexe 1 « Recensement des productions portant sur le roller derby ». Les articles et leur cadre théorique y sont présentés.

hégémonique (Frayse et Mennesson 2009) et perpétuent l'apparente supériorité des hommes sur les femmes (Connell, 1995).

Revivalisme mobilisant des artefacts burlesques, le roller derby offre un terrain d'étude privilégié permettant de renouveler les études sur la pratique sportive féminine. Dans la lignée des *gender studies* et bien souvent associées à une méthodologie que les auteurs désignent comme étant « féministe », ces études s'attachent ainsi à montrer le caractère construit du genre et sa dynamique. Entre-soi féminin, le roller derby offre en effet l'occasion d'observer comment, dans un cadre homosexué, un « régime de genre » (Connell, 1987) se reconstruit, parfois avec ou en rupture avec l'ordre dominant. La subversion de l'ordre de genre est au cœur de la majorité des enquêtes menées sur le terrain du roller derby. En effet, quarante publications scientifiques portent sur cette thématique de genre (de la subversion à la réification de l'ordre hégémonique) ont été recensées. En mobilisant systématiquement des auteurs de références sur la thématique du genre (Judith Butler, Raewyn Connell, Mickael Messner, Jennifer Hargreaves, etc.) ainsi que des cadres théoriques similaires, ces études tendent à proposer des résultats semblables. Pourtant, l'ensemble de ces travaux tend à se compléter et enrichissent l'analyse du roller derby. Ainsi, quand les premiers travaux abordent la question de la subversion du genre dans une perspective assez binaire (normalisation/subversion), d'autres études comme celles d'Adele Pavlidis s'attachent à étudier l'expérience émotionnelle du roller derby. La synthèse des travaux présentés dans ce chapitre entend résumer l'idée centrale des problématiques, à articuler des points de complémentarités ou de dissonances. Elle mettra également un point d'honneur à repérer des thématiques plus secondaires qui participeront à la confection de mon propre objet de recherche.

1.1. La construction d'identités de genre alternatives

Intriguée par l'image extravagante et sexy des skateuses de roller derby, Nancy Finley souhaite questionner la capacité des pratiquantes à déjouer les relations hégémoniques de genre et à produire des féminités alternatives. Dans son article « *Skating femininity : gender maneuvering in women's roller derby* » (2010), elle s'appuie sur les travaux de la sociologue australienne Raewyn Connell pour qui le sport incarne l'apparente supériorité des hommes sur les femmes. Pour Connell, les pratiques sportives reposent sur un « régime de genre », c'est-à-dire l'organisation et la hiérarchisation des rapports sociaux de sexe¹⁵³, marquées par la prédominance d'une « masculinité

153 Pour Connell, les rapports sociaux de sexe s'expriment à travers quatre composantes : une dimension symbolique, la question des rapports de pouvoir, la division sexuée du travail et enfin la question des modalités d'interaction.

hégémonique », soit un ensemble de pratiques et de configurations de genre visant à la perpétuation d'une domination masculine. En miroir de cette masculinité, une contrepartie conceptuelle est à entrevoir du côté de la féminité. En effet, cette asymétrie des relations de genre est soutenue par une « *emphasized femininity* », autrement dit un modèle hétérosexuel mettant l'accent sur la vulnérabilité et la fragilité des femmes (et dont le monde sportif en constitue une illustration). Finley mobilise les travaux de Mimi Schippers qui, en enquêtant auprès de cercles musicaux alternatifs comme le hard rock (2002), s'est penchée sur l'existence de féminités qui ne viennent pas soutenir la masculinité hégémonique, ce sont des féminités paria ou « *alternatives* ». En refusant de compléter la masculinité hégémonique, celles-ci menacent l'ordre en place et produisent d'autres régimes de genre. En tant qu'entre-soi féminin, le roller derby se présente comme un cadre social excluant toute relation de complémentarité avec la masculinité. Une immersion prolongée au sein d'une équipe et de multiples observations ont permis à Finley d'observer les mécanismes de fabrication des « *derby girls* » qui constituent selon elle des exemples de féminités alternatives. En effet, le contexte d'agressivité dans lequel le jeu évolue, la célébration de la douleur, la mise en avant de féminités inacceptables (la séductrice, la femme fatale, la « *salope* », l'incontrôlable, etc.) ou encore l'exagération des marqueurs de la féminité traditionnelle participent à l'écriture de nouveaux scénarios de féminité. Finley observe par ailleurs comment la pratique du roller derby oscille en permanence entre sérieux (la défense par les joueuses d'un statut d'athlètes, la dimension compétitive du jeu, etc.) et ironie. Ainsi, pour l'auteur, l'humour accompagne la fabrication de ces féminités alternatives. Elle est une ressource permettant d'exprimer la rébellion.

L'article de Jennifer Carlson, « *The Female Signifiant in All-Women's Amateur Roller Derby* » (2010), propose également une étude sur le roller derby par l'étude de la féminité. Comme Finley, Carlson mobilise des auteurs imparables ayant travaillé sur le genre comme Messner, Theberge et Connell. Dans la lignée des *sport subculture* (B. Wheaton) ou des *Cultural Studies* (D. Hebdige), la sociologue s'intéresse aux résistances de genre et donc, à la portée émancipatrice du roller derby. Elle souhaite appréhender le roller derby comme un espace dans lequel s'opère un engagement critique de l'« *emphasized femininity* » (Connell, 1995), cette forme de féminité complice de la masculinité hégémonique. Carlson s'intéresse à la manière dont les skateuses remettent en question l'ordre du genre, notamment en transformant les relations existantes entre les signifiés (l'« *emphasized femininity* ») et ses signifiants (vêtements, maquillage et pratique sportive). Le roller derby confronte au caractère construit des normes de genre et, si les skateuses n'échappent pas complètement aux normes traditionnelles de la féminité, elles les remettent en question. Pour

Carlson, le personnage que les joueuses se fabriquent participe de cette déconstruction. En effet, contrairement aux autres sports, le roller derby se singularise par l'usage de pseudos de jeu (*derby name*) et d'« uniformes » qui participent d'une satire et d'une subversion d'une figure féminine qui se voudrait docile.

Au cours de son travail de thèse, Natalie Peluso (2010) mobilise les notions de genre, de sexualité, d'identité et de corps afin de comprendre leur articulation dans deux pratiques sous-culturelles qui se caractérisent par une domination féminine. Peluso s'intéresse aux opportunités que fournissent la danse néo-burlesque et le roller derby à performer une transgression des normes culturelles liées au genre, à l'apparence et aux identités sexuelles. Elle cherche ainsi à comprendre comment les femmes construisent et incorporent des identités et des féminités alternatives, au sein d'un cercle homosexué (les hommes n'étant que des invités). Plusieurs éléments ont encouragé Peluso à investiguer cette pratique sportive. D'abord, le roller derby apparaît comme un espace occupé par des individus s'inscrivant dans des formes de marginalités sociales. Cela s'exprime notamment par le choix des vêtements, les tatouages, les piercings ou encore, des coupes et couleurs de cheveux non conventionnelles. Selon elle, la création d'un « personnage » (*character/persona*) confère également au sport un moyen d'expérimenter des féminités alternatives. La particularité du roller derby réside également dans sa réapparition en tant que pratique contre-culturelle, avant d'être récupérée par les médias de masse et la *pop culture*. Peluso s'interroge en outre sur les liens que ces femmes peuvent avoir avec les mouvements sociaux ou les communautés d'activistes (thématiques également questionnées par Beaver, 2009 et Hern, 2010). Les skateuses appréhende-t-elle le derby comme un site de « résistance » (Martin, 1998) aux normes de genre hégémoniques ? Et contre quoi résistent-elles ? De nouveau, les travaux de Raewyn Connell portant sur les masculinités lui permettent d'amorcer son positionnement théorique, et seront ici complétés par l'approche proposée par Mimi Schipper sur la subordination des femmes dans ce schéma de masculinité hégémonique. Pour Peluso, le roller derby invite à s'attarder sur la dimension corporelle de ces féminités et à la manière dont elles se construisent et sont négociées au cours des interactions de jeu. Pour Peluso, le roller derby permet aux skateuses de convertir du capital corporel en un capital sous-culturel, façonnant ainsi une culture propre à ce sport. L'affichage des bleus et des blessures permet en effet aux pratiquantes de se distinguer de la féminité traditionnelle. La transgression d'un modèle hégémonique du corps féminin s'opère et se construit à la fois à travers un affichage public (le spectacle et les matchs) mais aussi de manière privée, au sein du groupe de skateuses. Pour l'auteure, le roller derby se caractérise par un espace « safe » permettant aux joueuses d'explorer

des féminités multiples, sans crainte de représailles. Cet espace défini comme « bienveillant » repose sur la construction d'une identité de groupe centrée sur la notion d'authenticité. Ainsi, les « *derby skaters* », intéressées par la pratique du sport, se distinguent des « *rollergirls* », joueuses davantage attirées par l'esthétique badasse du jeu. Si les skateuses n'associent pas leur engagement sportif à un choix politique, elles apprécient le fait que le roller derby soit une discipline créée par et pour les femmes et dominée par la féminité. Selon la sociologue, cela participe d'un *self-empowerment* propre à cette discipline.

Pour Maddie Breeze (2010), chercheuse et créatrice d'une équipe de derby écossaise, le contexte sportif dans lequel le derby évolue (peu structuré) offre l'opportunité aux joueuses de dénaturiser le modèle d'une féminité subordonnée ; un modèle qu'elles négocient et subvertissent. En effet, la place liminale occupée par le roller derby, une pratique émergente, ancrée dans une réflexion culturelle sur la production du genre, possède un potentiel de déstabilisation d'une lecture conventionnelle entre le féminin et le masculin. Elle s'interroge pourtant sur la capacité ou non de disciplines sportives de ne pas reproduire l'ordre d'une masculinité hégémonique, une fois la sportivisation actionnée. Dans sa thèse qu'elle soutiendra en 2013, Breeze passe le genre au second plan afin d'interroger plus spécifiquement le tournant sportif opéré par le roller derby.

Soutenue en 2011, la thèse de Michele K. Donnelly tend à prolonger les travaux de Finley et Carlson. La chercheuse propose en effet une étude ethnographique comparée menée au sein d'activités de loisir composées uniquement de femmes : des ateliers de bricolage et des équipes de roller derby. En menant une ethnographie dans ces cercles homosexuels féminins, Donnelly ambitionne d'analyser les processus sociaux impliqués dans la production d'un régime de genre (Connell, 1987) particulier qu'elle nomme « *women onliness* ». Dans la lignée des chercheurs appartenant à la tradition académique des *Cultural Studies* qui appréhendent les productions culturelles comme une réponse à des situations de domination, Donnelly s'intéresse aux contraintes institutionnelles qui préexistent aux individus, et voit dans les éléments caractéristiques du derby (ses déguisements parodiques, l'absence de tradition masculine rattachée à ce jeu et son organisation « *by the skaters, for the skaters* ») une possibilité de renversement du modèle sportif traditionnel. En effet, ce sont les femmes qui occupent ici le rôle de sujet actif, alors que les hommes sont uniquement supporters.

1.2. Spectacle et franchissement des normes de genre

L'article de Carolyn Storms (2009), « *“There’s no sorry in roller derby” : a feminist examination of identity of women in the full contact sport of roller derby* », est sans doute le plus cité dans les textes scientifiques portant sur le roller derby. Dans un premier temps, Storms a constitué un corpus d'analyse composé d'articles journalistiques traitant de la première forme de roller derby. Cette étude socio-historique offre de précieux apports permettant de suivre l'évolution du roller derby aux États-Unis. Néanmoins, elle tend à associer trop rapidement l'engagement des femmes dans la pratique du roller derby des années 1930 à d'une forme de libération. La deuxième partie de l'article se concentre sur la version moderne du roller derby, recrée par les *Texas Rollergirls* (TRG). Elle a ensuite mené des entretiens semi-directifs auprès des revivalistes du *flat track*. Storms interroge les problématiques identitaires rencontrées par des femmes investies dans cette activité de contact, entre stigmatisation et libération. Elle s'inscrit dans la continuité des théories féministes marxistes selon lesquelles le statut dévalorisé des femmes dans la société ne trouve pas de justification du côté du biologique, mais sont le fait d'un ensemble de contraintes grâce auxquelles un déséquilibre à l'avantage des hommes se maintient. Elle appréhende ainsi le genre comme un système normatif extrêmement puissant, façonnant les perceptions sociales de la masculinité et de la féminité. Pour Storms, les fondatrices sont en grande partie issues du mouvement féministe-punk des Riot Grrrl. Portées par une conscience sous-culturelle, anti-autoritariste et anti-hiérarchique, les TRG refusent d'investir les institutions masculines dominantes afin de créer un espace féminin basé sur une éthique *do it yourself*, préférant en outre la coopération à la compétition. Tandis que les premières générations de *derby girl*, par leur écart aux normes traditionnelles, souffraient de stéréotypes, Storms considère que le derby moderne offre enfin aux femmes un moyen de résister aux standards restrictifs de la culture masculine hégémonique.

La thèse de Megan Murray (2012), *The unladylike of roller derby?: How spectators, players and derby wives do and redo gender and heteronormativity in all-female roller derby*, prolonge les questionnements autour de rupture de l'ordre hétéronormatif, en s'intéressant désormais au point de vue des spectateurs. En se penchant sur le rôle joué par les vêtements sexualisés et les *derby name*, ou encore sur certains rituels comme les *derby wedding*, Murray interroge la capacité du derby à bouleverser l'ordre hétérogenre. De nouveau, l'auteure apporte des éléments de nuance. Si elle considère le roller derby comme une échappatoire aux normes féminines traditionnelles, l'auteure considère qu'il ne parvient pas complètement à rompre avec un modèle féminin plutôt normé. Son étude menée en 2012 la confronte par ailleurs aux transformations qui s'opèrent dans le monde du

derby : les tenues deviennent moins théâtralisées à mesure que la question de la légitimité sportive intervient.

Dans la continuité des travaux de Murray sur le public du derby, David Owen (2014) s'intéresse aux similitudes entre le public des spectacles néo-burlesque et celui du roller derby, bien plus profondes selon lui que l'attachement superficiel aux tatouages et à la musique rockabilly. Il appréhende le burlesque et le derby comme des espaces de dépassement et d'exploration des normes contraignantes ; le public venant dès lors accompagner cette exploration plus qu'approuver la sexualisation des filles. John Paul et Sharla Blank (2014) ainsi que Beaver (2016) se sont également intéressés à la portée émancipatrice des vêtements de derby. Choisis librement par les joueuses, ces derniers leur permettraient de recouvrir un libre arbitre et de rompre avec l'objectivation du corps féminin. Cette analyse est partagée par Carly Gieseler (2014) pour qui le roller derby parvient à rompre avec la tradition historique et culturelle d'objectivation du corps féminin. En parodiant et moquant les processus qui maintiennent la domination masculine au sein des sports institutionnalisés, les joueuses parviennent à dépasser l'oppression des femmes dans le sport.

1.3. Une approche dynamique de la construction du genre

Dans la lignée de philosophes post-structuralistes comme Deleuze et Foucault, la chercheuse australienne Adele Pavlidis souhaite rendre compte de la multiplicité des expériences sociales et culturelles et du caractère fluide, mouvant des structures sociales (Millepied, 2015). Avec l'aide de Simone Fullagar et d'autres chercheurs comme James Connor, Pavlidis propose d'investiguer le terrain du roller derby dans une dimension sensible et affective. Son expérience en tant que joueuse constitue l'un des matériaux clés de ses analyses. Elle questionne ainsi l'objet roller derby par corps, en prenant pour matière première ses propres émotions ainsi que celles de ses coéquipières.

Dans son tout premier article « *From Riot Grrrls to roller derby ? Exploring the relations between gender, music and sport* » (2012), Pavlidis s'intéresse aux liens entre sport et musique populaire. Pour elle, la jeunesse du derby le libère des cadres structurants traditionnels et l'ancrage musical alternatif de cette pratique offre aux femmes un espace de loisir leur permettant d'expérimenter des subjectivités alternatives. Les skateuses y sont autorisées à user de leur corps différemment. Tout comme certaines scènes musicales qui revendiquent une indépendance vis-à-vis du *mainstream* (elle prend l'exemple du punk), elle relève également le refus de nombreuses ligues australiennes à

rejoindre les instances gouvernementales et défendent une forme d'indépendance. Que ce soit par le style vestimentaire, la musique, ou les discours liés à l'autonomie des collectifs, Pavlidis considère que les liens existants entre le roller derby et les Riot Grrrl participent à la création d'hétérotopies, c'est-à-dire des espaces de loisirs au sein desquels le script de la féminité peut être réécrit et les identités redéfinies. Si le sport en lui-même expose à des sensibilités intéressantes, c'est bien la musique et le style qui lui offrent un pouvoir de création et de transformation.

Dans son deuxième article co-écrit avec Simone Fullagar, Pavlidis s'intéresse de nouveau à la question des expériences affectives dans le cadre de ce sport, notamment à travers la place des nouveaux médias et réseaux de communication. Traversé par différentes formes de cultures comme le catch, les héroïnes de comics, les pin up, le roller derby propose des formes d'identifications plurielles. Les blogs, les films, l'art, la poésie, les petites histoires, etc. constituent ainsi tout un pan créatif à travers lequel les skateuses expriment ces identifications et négocient les normes de genre. Les chercheuses montrent ainsi que les affects qui traversent le roller derby produisent de nouvelles subjectivités. Pavlidis s'intéresse aux dynamiques, aux mouvements qui ont cours dans cette pratique sportive qui permet aux femmes de « *s'émanciper des enfermements genrés, tout en permettant d'explorer la partie obscure de sa personnalité* » (Laval et Sirost, 2019 : 3017). Les effets et la négociation des identités de genre lui permettent de saisir la complexité de ce sport et les mutations qui s'opèrent dans le champ sportif. Pavlidis et Fullagar développent les liens entre sport, genre et pouvoir dans un ouvrage éponyme.

1.4. Entre subversion du genre et portée militante du roller derby

Plusieurs communications/études ont en commun d'interroger la portée « féministe » du roller derby (Beaver, 2009 ; Krausch, 2009 ; Hern, 2010 ; Molloy, 2012 ; Chananie-Hill, Waldron & Umsted, 2012 ; Becker, 2018). En effet, le lien entre le roller derby (discipline exclusivement féminine) et le féminisme reste dans de nombreuses études cantonnées à l'évidence et au sens commun (Glorioso, 2011). Ainsi, en mobilisant les cadres d'analyse des mouvements sociaux ou de l'activisme politique, les chercheurs recherchent les stratégies collectives opérées en vue d'une transformation plus globale de l'ordre en place, de genre mais aussi sportif.

Chananie-Hill, Waldron et Umsted (2012) s'intéressent à la manière dont le roller derby s'empare des idéologies propres à la Troisième vague féministe : la justice sociale (en vue d'une réduction

des inégalités par l'inclusion, le multiculturalisme, la justice économique, etc.) et le post-féminisme, c'est-à-dire un courant de pensée qui refuse de se plier à la dichotomie du genre. Les auteures questionnent ainsi le potentiel du roller derby à challenger les modèles sportifs traditionnels, à faire évoluer l'institution sportive. Elles attirent néanmoins l'attention sur les tentatives avortées de disciplines sportives comme le skateboard à transformer l'institution sportive, à la suite de leur commercialisation. Elles insistent ainsi sur l'importance du mode d'engagement DIY et des idéaux féministes comme moyens de faire progresser les institutions traditionnelles.

Travis Beaver (2012) s'est intéressé à l'organisation *do it yourself* des équipes de roller derby moderne. Il appréhende le DIY comme un moyen pour les femmes de conserver le contrôle de leur sport et d'obtenir le pouvoir dans le monde sportif, historiquement gouverné par des hommes. En effet, si le passage de l'amendement *Title IX* a permis de démocratiser la pratique féminine, il n'a néanmoins pas contribué à rompre avec les hiérarchies. Ce sont en effet les hommes qui occupent des postes de pouvoir au sein des organisations sportives. Beaver n'interroge pas seulement le DIY dans une perspective de genre. Il mobilise également les théories marxistes pour montrer que le sport américain, dominés par des intérêts économiques, est devenu source d'aliénation pour ses sportifs, dépossédés de leur force de travail. Il interroge ainsi dans un second temps la capacité d'une organisation DIY à bâtir une alternative au modèle dominant certes masculine mais aussi ancré dans le capitalisme. Pour Stephen Duncombe, le DIY constitue une critique en acte de la consommation et invite à s'extraire de ce schéma en créant par soi-même, et en inventant aussi des alternatives à la culture dominante. Beaver observe néanmoins une différence entre les équipes de roller derby et les Riot Grrrl avec lesquelles elles sont souvent comparées, obligeant ainsi à nuancer la portée radicale du DIY. Si le DIY est considéré comme un élément central du revival, il relève parfois davantage de la nécessité que de valeurs d'indépendance à défendre. De plus, l'absence d'une idéologie féministe (voire anarchiste) chez les skateuses rend parfois la dynamique DIY difficile à tenir ; les joueuses américaines préférant parfois être rémunérées pour leur travail. Bien qu'il ne soit pas parvenu à abolir les structures hiérarchiques au sein des pratiques sportives (les femmes de la classe moyenne, diplômées, blanches, restant les principales représentantes du monde derby), le roller derby propose une forme non-aliénante de pratique sportive pour les femmes. Plus récemment, Suzanne Becker (2018) appréhende le roller derby comme un site où s'organise une stratégie collective visant non plus uniquement à une transformation individuelle mais opérant des tactiques critiques visant à résister aux structures plus larges de l'industrie sportive (Becker, 2018).

Le *do it yourself* apparaît, selon elle, comme un moyen d'initier une identité collective permettant de challenger l'institution dominante.

Polly Bennett (2020) tend à poursuivre le travail amorcé par Beaver en 2012 en s'intéressant à la portée émancipatrice du sport, en tant qu'espace de résistance à l'aliénation. Elle se positionne contre les théories critiques qui voient uniquement le sport comme un espace de consommation passive et de reproduction du cadre capitaliste pour s'intéresser au pouvoir créatif des individus et à la dynamique des pratiques. À partir de cela, elle souhaite prendre le contre-pied des théories marxistes concernant l'aliénation des individus et s'intéresse au pouvoir de transformation de la culture. Créée par les femmes, pour les femmes, le roller derby est une activité dans laquelle peut s'observer le potentiel libérateur du sport. Par son cadre théorique, elle fait dialoguer les théories de l'idéologie et de l'aliénation avec celles de la résistance, de l'émancipation et des sous-cultures alternatives. Bennett compare ainsi le derby aux mouvements sociaux, aux projets d'art critique ou aux activités professionnelles indépendantes, des activités qui participent à créer des espaces de résistance aux structures sociales dominantes et au travail aliénant. Par cette recherche, elle souhaite comprendre comment les activités physiques sous-culturelles ou rattachées à des cultures alternatives peuvent fournir des moments de liberté et d'épanouissement personnels. En décentrant le regard masculin, « *the male gaze* », le roller derby opère un travail de rejet des contraintes de la féminité patriarcale. Pour elle, ces éléments participent à faire du roller derby une « *anti-structure* » au sens de Turner (1990 [1969]) : expression d'une liminalité, d'une marginalité sociale et différence, un site de rencontre d'individus positionnés à la marge de la société. Si l'attrait croissant de la compétition est une menace à la praxis radicale créée par le roller derby, le derby reste, pour l'auteure, porteur d'une dialectique en faveur de l'émancipation.

2. Des alternatives face à leurs contradictions

Cette seconde partie de synthèse des travaux portant sur le roller derby s'intéresse plus particulièrement aux études qui se concentrent moins sur la dynamique émancipatrice du roller derby que sur ses contradictions. Pour ces auteures, l'activité ne parvient pas complètement à renverser l'ordre normatif en vigueur.

2.1. De la subversion à la reproduction de l'ordre de genre

L'article de Jodie Cohen, « *Sporting-self or selling sex: all-girl derby in the 21st century* », est la première étude recensée sur le roller derby. L'auteure s'intéresse aux différentes mises en scène proposées par les joueuses de roller derby. Dans le cadre de cette activité, Cohen explique que les pratiquantes sont invitées à féminiser leur apparence et même à apparaître de manière sexualisée. Leurs tenues constituent un exemple probant : mini-jupes, collants en résilles, bustier à lacet, etc. font partie de la panoplie des joueuses de roller derby. En s'appuyant sur des chercheurs comme David Whitson ou Helen Lenskjy qui ont étudié les rapports de genre et de domination dans le champ sportif, Cohen souhaite comprendre le sens que les joueuses de roller derby attribuent à leur spectacle hyper-féminin et sexualisé. Par son enquête, elle montre que si les sports contre-culturels ou *underground* n'ont pas effacé les marqueurs de féminité mais qu'ils proposent d'autres formes de féminité. Cohen montre ainsi que la pratique du derby s'accompagne de la fabrication d'une culture sportive propre à ce sport, marquée par une distance vis-à-vis des modèles féminins traditionnels. Les costumes et le langage viennent ainsi contraster avec l'ancrage compétitif du sport et nourrissent la distance avec les modèles féminins traditionnels. Néanmoins, Cohen observe l'existence d'une certaine pression sociale autour de ce à quoi devrait ressembler une joueuse de derby, pouvant ainsi conduire à l'aliénation des joueuses.

Melody Cotterill (2010) partage la critique de Cohen selon laquelle les joueuses de roller derby ne parviennent pas à rompre avec les normes dominantes. Cette étudiante de master appréhende le roller derby comme une pratique dite « *edgework* », c'est-à-dire à la frontière de ce qui est accepté, toléré par la société. Pour elle, les athlètes *edgeworkers* ne pratiquent pas ces activités pour le plaisir mais souhaitent échapper aux structures modernes de la vie sociale, à la routine, aux institutions et à leur caractère contraignant. Ce travail nous permet de voir que, très tôt, les joueuses de roller derby américaines se confrontent à la question de la légitimité de leur pratique et à une volonté de défendre la dimension athlétique du derby. L'intérêt que portent les médias au roller derby dans la vie des équipes cristallisent certaines tensions. En effet, en se focalisant sur la dimension spectaculaire du sport, ainsi que sur des éléments annexes comme les tatouages, des cheveux originaux, etc., les médias participent à façonner une image stéréotypée de la discipline et se réapproprient, d'une certaine manière, l'image que les filles ont volontairement investie.

La chercheuse en études médiatiques et études de genre Mary Kearney s'intéresse au rôle des athlètes féminines dans la culture commerciale américaine contemporaine. Pour étudier cet objet,

elle s'est penchée en 2010 sur la série documentaire, *Rollergirls*, celle des *Texas Roller Derby Lonestar Rollergirls*. Le premier épisode du documentaire attire 1,6 millions de spectateurs. L'auteure s'est donc intéressée aux stratégies promotionnelles et la réalisation de ce document, qui perdra 60 % de son audience dès le second épisode. L'auteure y voit là une avancée positive pour les femmes sportives. En effet, si depuis le *Title IX*, les filles ont enfin accès aux pratiques sportives. Pourtant, la diffusion télévisée du sport féminin reste sous-représentée par rapport à celle des hommes. De plus, la publicité préfère de loin mettre en avant un idéal corporel féminin que leur performance athlétique. Kearney souhaite ainsi interroger le succès de cette émission, portant sur une discipline oscillant entre engagement sportif et mobilisation d'une esthétique burlesque. Pour l'auteure, tous ces éléments de « mascarade » contribuent de manière provocante à troubler l'ordre du genre (Butler, 2006) dans le monde sportif actuel. Or, son étude de la promotion de *Rollergirls* montre qu'il n'échappe pas aux mêmes stratégies publicitaires qui consistent à mettre en avant un corps féminin idéal. Le programme (qui s'interrompt très tôt) n'a donc pas réussi à éviter une normalisation du sport, en évitant notamment de filmer des femmes qui ne correspondent pas aux canons médiatiques.

L'article de Reddy-Best, Green et Doty (2020) propose une étude des logos des équipes américaines de derby. Elle souhaite questionner la manière dont la race, le genre, les tailles du corps, les vêtements et l'esthétique y sont représentés. Les auteurs ont voulu comprendre si ce sport remettait véritablement en question les normes de genre, comme l'ont montré de nombreuses études. L'étude s'intéresse aux significations produites par les logos, langage visuel qui communique, transmet des significations sur chacune des ligues. Quand les recherches précédentes défendent l'association du roller derby à une subversion des normes de genre, l'étude des logos contredit ce sentiment. En effet, pour les auteurs, ils perpétuent un idéal féminin reposant sur la minceur, la blancheur et une conformité aux normes de genre (le maquillage, la poitrine mise en avant). Néanmoins, les auteures admettent que l'usage d'une esthétique « *campy* », en référence à Susan Sontag, théâtrale et humoristique, articulé à des éléments de violence, peut potentiellement participer à une transgression de la notion même de genre.

En 2013, la sociologue américaine Amanda Draft s'intéresse aux évolutions de la perception du corps dans une pratique qui passe progressivement du registre privé au registre public. En effet, en quinze ans, « *le sport a rapidement évolué vers une légitimité athlétique* »¹⁵⁴ (Draft, 2017 : 21). Pour

154 « *the sport has rapidly evolved toward athletic legitimacy* » [traduction personnelle].

Draft, qualifier le roller derby de « sport de niche » ne semble plus pertinent en 2013, au regard de la popularisation massive du sport et l'intérêt que lui portent les médias *mainstream*. Draft voit déjà une distinction entre des équipes « loisirs » et celles qui fonctionnent comme des « *business* », des entreprises dont le but est d'attirer des consommateurs locaux. Dans ce cadre, le corps devient un médium exposé aux yeux du public. Définir le roller derby devient même compliqué : est-ce un sport ? Un loisir ? Un spectacle ? Au cours de l'évolution du sport, Draft observe comment le corps est devenu objet de tension : la reconnaissance du derby en tant que sport passe nécessairement par ce corps. Si Draft admet que le roller derby reste un espace dit « *safe* », sécurisant pour les corps marginalisés, cela ne devient finalement vrai qu'à l'intérieur d'un espace privé. Pour elle, la rationalisation sportive des équipes conduit inévitablement à une rationalisation des corps sportifs, à leur normalisation. En surface, le roller derby apparaît comme un espace dominé par les femmes dans lequel des alternatives aux narratifs corporels traditionnels sont créés. Néanmoins, en creusant davantage ce vernis, Draft observe une situation plus complexe dans laquelle s'entrelacent des idéaux corporels, des normes sociétales contraignantes, des attentes de la part du monde sportif, etc. Pour elle, le derby constitue à la fois un espace de résistance aux normes hégémoniques, et d'accommodation aux normes féminines traditionnelles. Lassée des travaux sur le genre, sa thèse questionnera quant à elles l'articulation entre « loisir » et « travail » dans le cadre de la pratique du roller derby.

2.2. Féminisme et marchandisation

Au regard des travaux majoritairement intéressés par l'ancrage féminin du roller derby, Rebecca Toews propose, quant à elle, une étude tout à fait originale. Dans la lignée des travaux de Gramsci sur l'idéologie ou des *Cultural Studies* sur les sous-cultures, Toews s'intéresse à la portée politique des sous-cultures comme espace de résistance aux ordres sociaux, politiques et économiques dominants et à leur capacité à évoluer en dehors des normes hégémoniques. Son enquête la confronte au tournant opéré par le derby américain qui, suite au film *Whip it* [*Bliss* pour sa version française], est passé d'un phénomène sous-culturel à une pratique investissant les cadres *mainstream*. Ainsi Toews questionne la manière dont ce sport invite à surmonter ce tournant en termes politiques. L'enquête lui permet en outre de contester la comparaison entre le mouvement des Riot Grrrl et le roller derby. Contrairement aux anarcho-féministes qui revendiquent un agenda politique et anti-capitaliste, le roller derby s'avère être une activité économique de plus en plus lucrative. De plus, quand les Riot Grrrl dénoncent le traitement qui leur est réservé par les médias

de masse, les joueuses de roller derby recherchent quant à elles une couverture médiatique. Le film *Whip it* a fait passer le roller derby d'un phénomène sous-culturel à un espace de représentation d'un « nouveau » féminisme investit dans les cadres marchands. Qualifié successivement de « *girl power* », « *lipstick* », ou « *free-market feminism* », ce féminisme vend aux jeunes filles et femmes un moyen d'affirmer individualité et autonomisation. Pour Toews, le roller derby n'est pas une activité féministe. Par ailleurs, s'il permet de renforcer une certaine estime de soi, il ne crée pas un rapport au monde différent. C'est une émancipation individuelle qui semble être au cœur du roller derby, et non un travail collectif permettant de déplacer les relations de pouvoir oppressives.

Lu bien plus tard (janvier 2023), le mémoire de master de Mary Whitlock (soutenu en 2012) propose une analyse du roller derby entrant largement en dissonance avec les études publiées jusqu'à maintenant. En se demandant ce que signifie concrètement « être une joueuse de roller derby », elle mobilise les cadres théoriques des mouvements sociaux (notamment la théorie de l'action collective de Mancur Olson) et s'inscrit dans une posture féministe réflexive. Elle se positionne d'ailleurs contre les études qui envisagent le derby comme un espace de subversion ou de transgression des normes de genre. Selon elle, le roller derby ne parvient pas à se libérer des contraintes normatives hégémoniques et réifie en permanence le même idéal féminin que la société *mainstream* (les tatouages et piercing n'étant pour elle que de superficiels ajouts). Le féminisme affiché ne serait qu'une façade. Par son image finalement hyper-féminine, sexualisée et jeune, le roller derby gagnerait en popularité. Ainsi, Whitlock appréhende le derby comme une pratique qui n'est pas détachée des circuits *mainstream* commerciaux. Pour elle, la Troisième vague féministe et son idéologie participent en effet à construire une identité collective séduisante servant ainsi à « vendre » au mieux le produit roller derby. Le roller derby lui apparaît comme une entreprise, l'identité et la culture du sport étant les produits servant à attirer le public et des nouveaux pratiquants.

3. La normalisation du roller derby

Tandis que la dimension burlesque du roller derby constitue l'objet d'analyse des premières études, d'autres vont s'intéresser à la normalisation de l'activité et aux transformations que cela induit dans l'organisation des collectifs. De plus, recréée sous une forme exclusivement féminine, le roller derby s'ouvre rapidement à la pratique masculine.

3.1. Une mise en ordre sportive ou la fin des alternatives ?

Dans son travail de thèse, Breeze décentre la question du genre (qui constituait pourtant son intention première) afin de s'intéresser au tournant sportif et à la montée en sérieux de l'équipe qu'elle a créée et au sein de laquelle elle mène une ethnographie. L'échelle proposée par Stebbins d'analyse du caractère sérieux des loisirs (*Serious Leisure Perspective*) revête pour Breeze un caractère principalement descriptif, et échoue dans l'identification des mécanismes de mise en ordre qui accompagnent la recherche de sérieux de disciplines comme le roller derby. Si le roller derby tend bien à rejoindre la théorie des *serious leisure* proposé par Stebbins (2015), que faire lorsque les instances gouvernementales, les médias sportifs, et le public non-initié ne lui accordent aucun crédit, en tant que sport légitime ? Le décalage existant entre la réalité du terrain derby (cette recherche de reconnaissance) et cette échelle d'analyse encourage Breeze à proposer une relecture critique de cet outil d'analyse sociologique. Par une re-contextualisation sociologique de la place du derby dans le paysage sportif, elle discute les « *mode of ordering* », une normalisation du derby qui reconfigurent l'organisation interne des équipes. Elle cite par exemple l'abandon de certaines joueuses de leurs *derby name*, des uniformes (les bas résilles troués se voient plus facilement remplacés par des tenues sportives) : la volonté de rompre avec le modèle passé, spectaculaire, est annoncée. Cette mise en ordre du derby est indissociable, selon Breeze, du caractère dominé du sport féminin en général et du manque de légitimité accordé à ce sport alternatif. Ainsi, la création de la *United Kingdom Roller Derby Association* en 2010 et ses proximités avec la *British Roller Sports Federation* constituent des formes de « mise en ordre » de l'activité, lui permettant en outre de gagner en légitimité.

La thèse de Maddie Breeze, publiée en 2015 « *Seriousness and women's roller derby. Gender, organization, and ambivalence* » repose sur une longue ethnographie menée principalement au sein de l'équipe qu'elle a créée quelques années auparavant. Breeze s'intéresse aux transformations qui traversent le roller derby, passé d'un « sport pour les personnes qui n'aiment pas le sport », à un sport « pour les personnes qui aiment vraiment, vraiment le sport ». Ceci la conduit à interroger les problématiques que rencontrent les équipes vis-à-vis des questions de légitimité sportive et du fait d'être prises au sérieux. Le livre et son analyse vont ainsi tâcher de comprendre comment les skateuses négocient et appréhendent cette problématique de la légitimité dans le cadre du roller derby. Elle questionne ainsi les tensions existantes entre une discipline créée initialement à partir d'un modèle DIY (les équipes s'étant créées en dehors des institutions sportives) et la volonté croissante d'être reconnues. Elle associe la recherche de sérieux (« *seriousness* ») à un caractère normatif,

normalisant lié notamment à la place occupée par le derby dans le champ plus large du sport. Pour elle, le roller derby comme site de contestation de genre est interconnecté avec une lutte pour sa légitimité. Breeze analyse ces tensions sous le prisme des micro-interactions, de ses répercussions sur l'organisation DIY de sa ligue. Elle montre ainsi les formes de pouvoir qui structurent le champ sportif, jusqu'à contraindre ce qui faisait les spécificités du roller derby : la critique de genre, la défense d'un fonctionnement indépendant des institutions. Ainsi, la différence affichée du roller derby vis-à-vis des autres sports sera, à un moment donné, associée à une période passée de la discipline. La mobilisation des cadres théoriques bourdieusiens sur la hiérarchie des pratiques culturelles, les cadres foucaaldiens sur l'intériorisation du pouvoir, lui permettent de questionner les relations entre « *structure and agency* », la contrainte et la dynamique sociale. En partant des micro-interactions qui se déroulent autour et par le sport, Breeze montre comment s'imbriquent, se négocient, se discutent et entrent en contradictions les cadres contraignants et la dynamique des acteurs sociaux impliqués dans la fabrique du roller derby. Néanmoins, elle ne sait pas si le roller derby en est à un tournant dans son histoire ou bien si ses membres vont parvenir à trouver un équilibre entre *rollergirls*/athlètes. Elle finit par nuancer l'idée d'une linéarité vers l'adoption d'un modèle sportif complètement normalisé. Dès lors, le dilemme auquel les joueuses se confrontent actuellement est de parvenir à être reconnu comme un sport sérieux sans perdre son caractère distinctif, c'est-à-dire un sport de femmes DIY.

Kylie Parrotta (2015) s'est, elle aussi, intéressée aux changements organisationnels qui s'opèrent dans la pratique du roller derby à mesure que les pratiquantes souhaitent être reconnues comme des athlètes. Parrotta s'intéresse à la manière dont se négocient les identités de « *rollergirl* » (fabriquée en interne) et d'« *athlètes* » (en lien avec l'environnement extérieur au roller derby). Elle montre ainsi comment la volonté des joueuses d'être reconnues comme des athlètes va se répercuter dans l'organisation de la discipline. La recherche de légitimité sportive va passer par un effort marketing passant par une élimination des marques d'un spectacle sexualité afin d'adopter les éléments d'un sport conventionnel, s'inscrivant dans un processus de reconstruction de l'image du roller derby. Elle détaille ainsi ce travail de dé-stigmatisation de l'identité du roller derby à travers une négociation des codes (les logos des équipes, de la WFTDA, de nouveaux slogans, etc.). Son travail lui permet également de montrer comment le désir de légitimité et le besoin d'attirer des fans et des sponsors pour financer l'organisation conduit à animer des conflits entre les membres des ligues. Parrotta montre ainsi les formes de résistance internes à la « normalisation » de l'image du roller derby. Ces résistances s'expriment dans les conflits intra-groupe que l'auteure relève. Le maintien

de l'inclusivité, du « fun » sont au cœur de ces résistances, devant la compétition et la victoire. Selon Parrotta, le fait de mettre l'accent sur la compétition et les normes codifiées d'adhésion, de recrutement et d'opportunité a eu pour conséquence involontaire de reproduire les modèles sportifs conventionnels. À mesure que l'activité acquiert de la population, son organisation se complexifie ainsi que son coût : l'accent mis sur la compétition, les recrutements, le besoin d'un meilleur équipement, de sponsors, l'accent mis sur le conduit les organisateurs à devoir s'adapter, et à reproduire par la force des choses les modèles de « fermeture sociale » que l'on retrouve dans le sport conventionnel (2015 : 113). L'organisation du roller derby montre ainsi un espace dans lequel des hiérarchies entre membre se laissent observer, définies notamment par la capacité de certains profils à s'investir plus que d'autres. Parrotta met ainsi en relation cette analyse au concept de « travailleur idéal » que l'on retrouve dans le monde du travail. Le désir de reconnaissance (l'affirmation en tant qu'athlète, d'une légitimité organisationnelle) deviennent parfois trop puissants pour résister.

Pour Jessica Strübel et Trent Petrie (2015), le roller derby semble avoir permis la création d'un environnement compétitif alternatif dans lequel une autonomisation du corps des femmes est de mise. Pour Gieseler (2014), c'est bien l'extraction du roller derby des cadres *mainstream* qui permet à ce sport d'échapper aux régulations et aux rappels à l'ordre, ce qui s'affaiblit à mesure que le derby opère son tournant sportif. Pour, Carlson (2010), le soin et l'énergie apportés à la force athlétique du roller derby conduit en outre à observer l'existence de hiérarchies sociales basées avant tout sur les prouesses sportives. Le tournant athlétique opéré par le roller derby moderne tend à la fois à restreindre l'expression de féminités plurielles et enraye l'ambition démocratique de ce jeu.

Si les premières études menées quelques années seulement après la re-création du roller derby se concentrent d'abord sur les artefacts burlesques, parodique et sexy du roller derby, le regard va ensuite se poser sur le jeu lui-même dont la force et l'exigence offre aux sportives une possibilité de dépasser les normes attribuées à la féminité. Ces travaux ne procèdent pas d'une critique du roller derby : selon eux, la dimension communautaire du jeu, et le *gameplay* suffisent à créer un environnement social permettant d'étudier le caractère empouvoirant du derby. Par une approche anthropologique (la seule recensée ici), Diana Pineda (2014) appréhende ainsi le statut de *fresh meat* (le nom donné aux nouvelles recrues) comme un moment clé dans l'apprentissage du derby, et constitue ainsi à rite de passage au cours duquel les débutantes incorporent les habiletés et l'ethos

de la *derby girl*. Dans son mémoire de master, Jerrica Rowlett apporte des éléments complémentaires à l'étude de Pineda. Leurs études (de licence et de master) montrent ainsi qu'au-delà de ses artefacts burlesques, le roller derby est complexe. Par exemple, honorer le rite de passage de *fresh meat* et devenir une joueuse aguerrie s'accompagne du domptage de la peur sur le *track*. L'étude de John Paul et de Sharla Blank s'éloigne des artefacts burlesques afin de montrer que le jeu lui-même permet de contrer les qualités traditionnelles attribuées aux corps féminins et offre l'opportunité aux femmes d'étendre les standards esthétiques et d'affronter le système patriarcal dominant. Joueuse de roller derby et universitaire, Ula Klein relate les bénéfices de la pratique au niveau de son estime personnelle, de son bien-être et, plus globalement, d'un sentiment d'*empowerment* féminin. Elle définit le roller derby comme un sport « inclusif » œuvrant au quotidien à favoriser un sentiment de communauté parmi ses membres. Si le roller derby offre un espace dans lequel de nouveaux standards féminins s'expriment, il lui a également permis de recouvrir un statut d'athlète et d'occuper de nouvelles fonctions et postes au sein de sa ligue.

Enfin, le travail de Lila Neutre, photographe française et chercheuse en création artistique et littéraire, prouve également que le roller derby français constitue depuis quelques années un objet d'étude scientifique d'intérêt. Comme Beaver (2016), Eklund et Masbert (2014), Neutre s'empare de la question du corps comme dispositif de résistance. Elle s'intéresse ainsi au rôle de l'apparence et du vêtement dans le derby (et d'autres communautés sous-culturelles comme les cabarets new-burlesque, la sape, le cosplay, le voguing) comme éléments de revendications collectives, dont elle questionne également les limites. L'imbrication de la performance et l'art de la transformation (par le façonnage d'un personnage) confèrent au derby un pouvoir de dépassement des normes de genre. Or, elle n'exempte pas le derby de nombreuses contradictions : une popularisation qui tend à entraver la subversion, la marchandisation de la pratique, des injonctions qui réapparaissent remettant en question l'idée d'une pratique libératrice, etc.

3.2. Les hommes sur la scène du roller derby

La thèse en sociologie de Fletcher Dawn (2018) s'intéresse quant à elle au derby masculin, « *un sport de niche au sein d'un sport de niche* » (19). Tout en resituant son étude dans un contexte particulier qui est celui d'une sportivisation du derby féminin, il s'attache à montrer les relations entre l'identité, le sentiment d'appartenance et la communauté permettant de construire une spécifique et localisée culture roller derby. Sa thèse répond également à un manque dans la

littérature portant sur le roller derby ; de nombreux travaux soulevant l'animosité de ce milieu envers l'arrivée d'hommes. Dans son étude, Fletcher a souhaité montrer l'importance de ce sport dans la vie de ses pratiquants, en mesure, eux aussi, de challenger les normes dominantes. Dans la lignée de Messner (2002) pour qui les marges possèdent une autonomie que n'ont pas les pratiques commerciales oppressives, Fletcher s'intéresse à la dynamique du changement dans le cadre du derby masculin et à son pouvoir d'inclusion. Cette étude fait écho à celle qu'Adele Pavlidis a menée avec James Connor (2015). Ils étudient les tensions cristallisées au sein de ligue suite à l'entrée des hommes. L'expression « *Don't be a douche* » (qu'il faut traduire en : « *Arrête d'user de tes privilèges de mec blanc, riche, hétéro* ») se présente ainsi comme une forme de contrôle social dans un environnement qui s'ouvre aux hommes.

Comme le montre ce travail de synthèse, l'extrême majorité des travaux publiés sur le roller derby reposent sur des données américaines et australiennes. L'Europe est surtout représentée par les recherches de Maddie Breeze (des articles en suédois ont également été identifiés mais, par souci de traduction, n'ont pas été retenus dans ce recensement). Cette synthèse des productions existantes sur le roller derby entendait principalement montrer l'intérêt du monde de la recherche pour cette discipline recréée sous la forme d'une discipline sportive exclusivement féminine. L'apparition du roller derby et l'intérêt que lui porte le monde de la recherche peut être mis en lien avec des événements qui animent nos sociétés occidentales : le féminisme, la dénonciation du sexisme, les droits LGBT, le roller derby s'inscrit à l'intersection d'un ensemble de luttes. En n'étant jamais parvenu à se hisser au rang prestigieux de sport américain, le roller derby proposait une histoire complète et inachevée. Il a ainsi offert l'opportunité aux femmes de rédiger une nouvelle histoire du sport, dans lequel elles seraient les actrices principales.

4. Quelle place pour une quatre-vingt-quatrième étude sur le roller derby ?

Additionnées les unes aux autres, les études portant sur le roller derby explorent de manière extrêmement précise les facettes d'une activité recréée aux États-Unis et qui fête, en 2021, ses 20 ans. Le recensement, par année, de ces productions constitue un bon indicateur des évolutions d'une pratique dont les équipes ont progressivement délaissé les éléments burlesques au profit du « sport ». D'un loisir contestant les normes de genre mais aussi les codes du spectacle sportif, le roller derby brouille désormais les frontières entre divertissement communautaire et sport « sérieux ». Face à l'ampleur de ces données, que reste-t-il à dire de cette pratique ? En effet,

l'identification des dizaines d'articles et thèses a pu faire craindre un épuisement du sujet : quels nouveaux éléments apporter à la discussion ? Tandis que les premières productions scientifiques discutent le potentiel subversif des artefacts burlesques du derby, les études les plus récentes ont peu à peu mis à distance ces questionnements pour se concentrer sur le sport lui-même et le travail des pratiquantes pour légitimer leur pratique. Les bas résilles et déguisements à paillettes sont à présent considérés comme dépassés, superficiels et relégués à des éléments du passé de l'activité. Tandis que le contrat doctoral à l'origine de cette thèse souhaitait que le candidat puisse explorer le caractère « *alternatif* », « *subversif* » du roller derby, voilà que le monde académique ne m'y autorisait plus. Si ce qui relevait du « *carnavalesque* » semblait proscrit, le genre semblait toujours constituer l'angle d'analyse privilégié du roller derby. Peut-on étudier le roller derby sans avoir recours à la question du genre ?

De manière très générale, je me suis rapidement demandée ce qu'une quatre-vingt-quatrième étude supplémentaire viendrait apporter de plus à la littérature existante. D'abord, les spécificités du cas français méritaient d'être explorées. En effet, si le roller derby n'est pas inconnu des chercheurs et chercheuses françaises, l'activité n'a pas encore fait l'objet d'une étude d'envergure. De plus, les études recensées questionnent toutes principalement l'activité sous le prisme du genre. Lila Neutre est une artiste/photographe qui a obtenu un financement doctoral de la part de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles et Aix-Marseille Université. En 2017, elle soutient une thèse portant sur plusieurs pratiques et s'intéresse à la capacité de subversion des normes de genre du roller derby. En 2019, Suzanne Robin-Radier, alors étudiante en sociologie à l'EHESS, a réalisé un mémoire de recherche, dont les résultats portent principalement sur une équipe parisienne. Elle y questionne la dimension féministe qui accompagne la structuration quotidienne de l'activité. Fabienne Laval et Olivier Sirost ont publié en 2019 les résultats d'une étude quantitative s'intéressant au « *jeu du genre* » dans ce sport féminin. Du côté de la Belgique, Aurélie Aromatario a, quant à elle, mené une étude comparative auprès de pratiques qu'elle définit comme « *militantes* », dont le roller derby. Elle a soutenu sa thèse au cours de l'année 2022. L'ouvrage coordonné par Elsa Dorlin, *Feu. Abécédaire des féminismes présents* (2021) propose une entrée sur le roller derby. Les auteures, Florys Castan-Vicente, Anaïs Bohuon et Anne Schmitt, s'intéressent à ce sport en tant que pratique « *queer* ». En septembre 2023, j'ai découvert le travail de thèse mené par Anthea Bienvenot en sciences politiques depuis 2022. Celui-ci porte sur les « *Féminismes ordinaires : pratiques de la non-mixité choisie de genre dans les loisirs sportifs. La socialisation politique : l'épreuve du quotidien pour repenser les formes de l'engagement féministe* ». Son

enquête propose une étude comparative entre plusieurs équipes de roller derby (les Lutèces Destroyeuses de Paris ou encore les Lille Roller Derby) et deux équipes de football féministes. Plusieurs questions laissées en suspens se prêtent à la conduite d'une nouvelle étude du roller derby : qui sont ces femmes qui choisissent de s'engager dans le derby ? Quelles sont leur trajectoire ? Quels sens attribuent-elles à leur pratique ? Sont-elles toutes engagées de la même manière ? Dans cette continuité, aucune étude ne s'est véritablement intéressée à la question de la « réception » du roller derby dans d'autres pays que les États-Unis, en particulier dans les territoires pour qui le modèle du « *sport anglais* » s'est historiquement imposé comme modèle dominant (Holt, 2011). En effet, en tant que sport largement ancré dans la tradition des pratiques spectaculaires et compétitives comme le football américain, mêlant la stratégie au contact, quelle place le derby occupe-t-il en Europe, et plus particulièrement en France, mais aussi en Suisse et en Belgique ?

La question des « adaptations culturelles » est également importante à questionner et ce, à trois niveaux. D'abord, si le roller derby est aux États-Unis un *revival*, la recréation d'un ancien divertissement populaire, comment se donne-t-il à voir dans les autres pays pour qui le roller derby est une discipline complètement nouvelle ? De plus, l'histoire du roller derby et la forme qu'il prend à partir de 2001, anti-conformiste et burlesque, invite également à préciser ces questions de recherche introductive. De nombreuses études attribuent la recréation du roller derby au mouvement féministe anarcho-punk des Riot Grrrl. Adele Pavlidis étudie ce que génère cet héritage au prisme des émotions et Maddie Breeze s'intéresse quant à elle à l'organisation DIY de l'équipe qu'elle étudie et qu'elle considère être directement inspirée par le mouvement. Si, par son fonctionnement DIY, le *revival* roller derby sur piste plate défend une alternative au modèle sportif américain, gouverné par des intérêts économiques, en quoi l'organisation DIY marque-t-elle une rupture avec l'organisation sportive telle qu'elle s'exprime en France ? Comment le derby et son mode d'organisation DIY se donnent-ils à voir en Europe et plus particulièrement en France, pays qui propose une organisation nationale du sport complètement différente que celui des États-Unis (Panhuys, 2010) ? Qu'est-ce qui distingue le DIY tel que le brandit le roller derby du bénévolat ou de la débrouille, mode de fonctionnement quotidien des acteurs œuvrant en faveur de leur association sportive ? Quels liens le roller derby actuel entretient-il avec les mouvements « alternatifs », des scènes musicales aux mouvements plus radicaux anti-capitalistes ? Comment cet héritage anarcho-féministe, radical, s'exprime-t-il en acte ? De plus, cet héritage DIY punk apparaît à plusieurs reprises dans les études comme un raccourci permettant de justifier la dimension

féminine de la pratique. Les auteures n'interrogent par exemple pas les liens que les pratiquantes entretiennent avec les sous-cultures alternatives ? Sont-elles socialisées à leurs modes de fonctionnement ? Les joueuses associent-elles leur engagement sportif à des valeurs anti-capitalistes et ce, dès leurs débuts ? Cette nouvelle étude entend ainsi comprendre avec plus de précision les différents héritages dont se défendent les joueuses lorsqu'elles investissent la pratique. Quelle a été la place historique des hommes en France ? Comment se sont construits les discours sur l'ancrage féminin du sport ? Dans la lignée du derby américain, comment le roller derby français investit-il le « folklore carnavalesque » de cette activité ? Quel sens les actrices du jeu lui attribuent-elles ? Marquent-elles leur opposition aux normes sportives ? Le roller derby est-il un moyen pour elles de s'opposer au modèle sportif compétitif ? Édifient-elles des frontières par lesquelles elles opèrent une sélection tacite des entrants ?

Nombreuses sont les études à avoir articulé les notions de « *subculture* » à celles de « *genre* ». Pourrait-on pousser plus loin cette analogie en se demandant si cette notion peut s'étendre à l'invention complète d'une organisation sociale en rupture avec un ordre donné, en l'occurrence le sport de compétition ? Si, par son modèle sportif mobilisant le contact corporel, le roller derby offre l'occasion aux femmes de contrarier le schéma traditionnel du genre, jusqu'où opère-t-il une rupture avec un ou des « ordre(s) établi(s) » ? Cet ordre peut, certes, s'incarner dans les modèles esthétiques, normatifs (le paraître, le style vestimentaire, le maquillage, le refus du « bon goût »), économique (le DIY), mais il peut également s'immiscer dans les sociabilités sportives, ludiques construites autour du roller derby (redéfinition de la notion de compétition, de spectacle, etc.). En ce sens, jusqu'où le roller derby français nous donne-t-il à voir un modèle qui viendrait s'opposer à celui conduit par le sport fédéral, « officiel » ? Alors que les études les plus récentes portant sur le derby américain tendent à mettre à distance les racines alternatives, burlesques de l'activité (considérée par les chercheuses comme étant désormais « accessoires » et peu digne d'intérêt scientifique), j'ai choisi d'en faire le fil directeur de cette étude. En effet, l'ambition de cette recherche est bien de déplacer le regard sur le genre, afin de questionner la manière dont peuvent se construire des organisations sociales alternatives, dans un contexte sportif.

Chapitre 4. Entre éloignement et familiarité : exploration et délimitation du terrain

Ce chapitre entend présenter les éléments issus du travail exploratoire mené au cours de ma première année de recherche. Tout en présentant les contours du terrain investigué, je souhaite faire dialoguer les attentes du contrat de recherche avec des éléments que j'observe au cours de mes premières observations de terrain, m'obligeant dès lors à reconsidérer la question initiale de ce travail. Pour rappel, ma question de départ était la suivante : comment le roller derby se structure-t-il en rupture face à un modèle sportif dominant ? À travers une immersion sur un terrain inconnu, revendiquant, *a priori*, un certain anti-conformisme, il s'agit alors de repérer les éléments de décalage, les sensations de rupture avec le sport *mainstream* et, plus encore, avec mon univers de références.

Éloignée des milieux auxquels le roller derby est rattaché (et, plus particulièrement, les cercles musicaux alternatifs), j'associe cette exploration à une expérience de « transfuge ». En sociologie, le terme se réfère au processus d'ascension sociale et de l'expérience de passage d'une classe, d'un milieu social à un autre (Jacquet et Bras, 2018 ; Ernaux, 1983). Or, pourquoi ne pas étendre ce concept à celle des « sous-cultures » ou « *subculture* » au sens où les entendent les auteurs appartenant au champ des *Cultural Studies* : « *Les sous-cultures ont été approchées comme des identités vraiment fixées, comme des concepts stables de formes authentiques, originales, de résistance, à un moment historique donné et dans un lieu géographique déterminé* » (Mattelart et Neveu, 2008 : 58). J'entreprends ainsi l'exploration d'un terrain face auquel je me considère comme « éloignée » et suis prête à me heurter à des frontières symboliques comme les vêtements, marques d'appartenance à un groupe donné, un langage, un ethos, etc. Les émotions suscitées par la confrontation au terrain, comme le malaise ou la surprise, peuvent dès lors signaler « *un écart entre l'univers d'attentes du sujet* » (Vandeveldt-Rougale, 2019 : 230) et le milieu auquel il se confronte. En effet, comme le précisent Magali Boumaza et Aurélie Campana, « *s'intéresser aux émotions n'est pas anodin. En effet, non seulement la culture du chercheur et, plus largement, ses dispositions sociales forment un prisme à travers lequel il tente de comprendre son terrain, mais les émotions qui le saisissent peuvent influencer sur la perception du terrain et, partant, la construction de l'objet* » (Boumaza et Campana, 2007 : 15).

Cependant, dès mon entrée sur le terrain, je me confronte à un décalage entre mes attentes de recherche, étudier l'expression d'une « rupture » entre le roller derby et d'autres sports, et ce que j'observe, l'absence d'éléments de rupture. Par ailleurs, alors que je pensais rejoindre des cercles « éloignés », la distance qui me sépare du terrain est finalement bien moindre. Comment comprendre ce décalage entre mes attentes du roller derby et la réalité observée ? Ces éléments ont-ils disparu au profit d'une organisation sportive ou bien la place que j'occupe sur le terrain ne me permet pas d'en apercevoir les contours ? C'est à cette question que ce chapitre cherchera à répondre. Les difficultés rencontrées seront tout particulièrement examinées puisqu'elles ont participé à conditionner la poursuite de l'enquête : le cadre théorique mobilisé, ainsi que la méthodologie à laquelle je devrai réfléchir. Si investiguer en tant qu'*outsider* est un moyen de saisir au plus près la construction de la réalité observée et d'être attentive aux éléments auxquels les *insiders* ne prêtent parfois plus attention, l'exercice, difficile (Debouny, 2017) sera ici relaté. À la lecture des manuscrits de thèse, persiste un sentiment selon lequel la phase exploratoire est passée sous silence ; les chercheurs s'assurant d'abord une place au sein du groupe étudié avant de proposer une étude plus approfondie dont seule les éléments les plus nobles seront abordés. Une sorte d'omerta réside autour des échecs de terrain puisque, finalement, on n'en parle que très peu¹⁵⁵. Pourtant, ils peuvent être les révélateurs d'éléments pertinents pour l'étude (Chamboredon *et al.* 1994 ; Darmon, 2005 ; Bizeul, 2007).

1. À la recherche d'une pratique « alternative »

Cette partie entend présenter les questionnements qui m'animent avant d'intégrer le terrain du roller derby. Je décris également la manière dont j'ai négocié mon entrée sur le terrain ; une négociation gérée maladroitement, mais qui n'a néanmoins permis de débiter une observation au sein d'une équipe de roller derby.

1.1. Négociier (avec maladresse) son entrée sur le terrain

Le statut d'« étrangère » au milieu du roller derby s'est avéré être un argument d'étude pertinent lors de mon audition doctorale et la littérature a déjà bien démontré qu'il n'empêchait nullement la

¹⁵⁵ Lors d'une journée d'étude jeunes chercheurs organisée par les doctorants du laboratoire C3S (UFR STAPS Besançon) (2021), Alix Boirot a abordé l'hostilité qu'elle ressentait envers son terrain de recherche et comment ce sentiment a accompagné la construction de son objet de recherche. http://laboratoire-c3s.fr/?page_id=1691.

réalisation d'étude de qualité. Par exemple, le travail mené par Loïc Wacquant, *Corps et âme. Carnet ethnographique d'un apprenti boxeur* (2001), devenu un ouvrage de référence, montre bien la réussite d'un projet menée, initialement, par un *outsider* du « gym ». De mon côté, j'étais intéressée de saisir au plus près le sens (Wenger, 2005) que les actrices du derby attribuaient à leur pratique et souhaitais être attentive aux éléments qui, sur le long terme, constituent le passage à travers le miroir (Hughes, 1958) du chercheur. Éloignée géographiquement d'équipes de roller derby lors de la préparation de mon audition, ce sont des articles portant sur des équipes américaines et australiennes qui me socialisent dans un premier temps à la discipline. La majorité d'entre eux se sont intéressés à l'ancrage féminin du sport et à la réécriture des normes de genre. Jodie Cohen, de l'Université de Bridgewater aux États-Unis, est à l'initiative de la toute première étude scientifique sur l'activité. Au cours de sa recherche, elle s'est confrontée à une situation qui lui était peu familière.

En regardant autour du gymnase, j'ai remarqué que de nombreuses filles portaient des jupes, des shorts très courts et des bas résille dans différents états de délabrement. D'autres portaient des vêtements ressemblant à des costumes, tels qu'un déguisement de chat noir, des mini-jupes et des hauts de forme, et une femme arborait un bustier à lacets. Je ne savais pas exactement comment réagir à ces costumes, mais je me sentais un peu mal à l'aise dans mon short et mon t-shirt en maille. J'étais la seule, dans la salle, à porter des vêtements de sport "traditionnels", une première pour moi dans un environnement sportif.¹⁵⁶

Cohen, 2008 : en ligne

Le 06 novembre 2019. De retour de Roumanie et enfin installée en France, je peux débiter ma recherche et étudier comment le derby américain s'exprime à travers le territoire. Je m'attends alors à vivre la même expérience que celle de Jodie Cohen. Je devais au plus vite entrer en contact avec une équipe et me confronter « pour de vrai » à cette activité et aux personnes qui l'ont investie. Alors que l'idée que je me faisais du derby, un groupe éloigné de mes univers de référence et d'expérimenter les ressorts d'une marginalité choisie, m'anime lors de la préparation de mon audition, je commence à appréhender ma confrontation à une « communauté » des femmes partageant des codes et références communes dont je n'avais probablement aucune maîtrise. En effet, le roller derby étant souvent présenté à travers son rapprochement avec le mouvement anarcho-punk des Riot Grrrl, je m'attends à investir un collectif entrant en rupture avec les normes

156 « *Looking around the gym I noticed that many girls were wearing skirts, very short shorts, and fishnet stockings in various states of disrepair. Others were wearing costume-like clothing, such as a black cat suit, mini skirts, and tube tops, and one woman sported a lace-up bustier. I was not sure exactly how to respond to the costumry, but felt somewhat uncomfortable in my mesh shorts and t-shirt. I was the only one in the room dressed in anything resembling "traditional" athletic apparel, a first for me in a sporting environment* » [traduction personnelle].

dominantes et dans lequel « *les canons de beauté, notamment, volent en éclat en même temps que les conventions vestimentaires* » (Labry, 2011 : 79). Le chercheur n'est finalement jamais une page blanche face aux terrains qu'il investigate. Si j'étais curieuse et séduite par l'idée d'explorer des cercles sociaux face auxquels je ne connaissais rien, la crainte m'envahit. Les stéréotypes et idées préconçues viennent ici se greffer à ma perception de l'activité. En me rapprochant du terrain, cette expérience de rupture m'attire désormais moins qu'elle ne m'effraie. En rejoignant ces joueuses, devrais-je moi aussi investir « *un corps remuant, pulsionnel, maquillé, tatoué ou percé, gouverné par l'absence apparente de limites et la revendication à jouir selon des modes d'expression loin des convenances* » (Robène et Liotard, 2015 : 11) afin d'analyser au mieux cette expérience de rupture avec les codes établis ? Si, pour mener cette recherche sur le roller derby, j'allais inévitablement devoir payer de ma personne et me confronter à mes propres limites pour comprendre certains aspects du milieu, je m'interrogeais plus globalement (une question qui m'accompagne encore) sur le rôle que jouait la sociologie face à des femmes qui – et cela se ressentait à la lecture des textes – semblaient avoir trouvé l'un des clés de la domination (principalement masculine) ? Si cette question m'habitera une grande partie de l'enquête, en novembre 2019, j'étais à la fin de l'année 2019 face à un problème d'ordre pragmatique : le contrat doctoral étant signé, comment entrer sur le terrain ?

Audrey Tuaille Demésy m'informe posséder l'adresse mail de la présidente du club de roller derby dans lequel je compte entreprendre, pour des raisons de praticité, l'enquête ethnographique. Je la contacte, lui décris ma démarche et lui sollicite un entretien. Je n'obtiens pas de réponse. Je décide alors de contacter directement l'équipe des Glorious Bitchies sur leur page Facebook. Elles proposent d'ailleurs au public des séances d'essai. Si elles ne veulent pas de moi en tant qu'enquêtrice, elles ne pourront pas m'empêcher de participer aux séances d'entraînement. Erreur de débutante ou pas, je les contacte en leur expliquant l'objet de ma démarche : je réalise une thèse sur le roller derby en sociologie, je ne sais pas patiner et je souhaite les rejoindre. Neuf jours plus tard, toujours pas de réponse. Le 15 novembre 2019, je les relance et obtiens enfin une réponse de leur part. Mon interlocutrice m'indique que les « *recrutements* »¹⁵⁷ ayant déjà débuté, il m'est impossible de participer aux entraînements avant le mois de janvier. Il est certain que mon statut d'ignorante, investissant le derby de manière opportuniste (pour les bienfaits d'une thèse), ait freiné mon entrée sur le terrain. J'apprendrai en effet qu'une joueuse ayant sollicité l'équipe quelques

157 Le terme « recrutements » est directement issu du sport professionnel américain. Dans le contexte du roller derby français, il se réfère aux séances de découverte de l'activité et d'accueil des débutantes potentiellement intéressées par l'activité. Les Glorious Bitchies ne procèdent néanmoins pas à des « sélections » visant à choisir les personnes les plus aptes à intégrer l'équipe à partir de critères préalablement définis.

jours avant moi sera, quant à elle, autorisée à rejoindre l'équipe en dehors des temps de recrutements. Elle m'invite néanmoins à venir, le soir-même, les voir s'entraîner. *A posteriori*, mon entrée sur le terrain est pétrie de maladresses. D'abord, le caractère opportuniste de ma démarche est évident et rend probablement ma démarche suspecte. Alors que de très nombreuses joueuses de derby partagent ce même sentiment qu'« *on ne vient pas au derby par hasard* », mon hasard est lié à un projet de thèse et non à une envie de découvrir l'activité. De plus, pour contacter les Bitchies, j'ai utilisé le Facebook de mon conjoint. Cette démarche m'apparaît après coup comme un moyen de leur donner des informations sur ma personne, voire peut être de « protéger » ma sexualité. Mes premiers pas dans l'enquête sont marqués par le maintien d'une distance entre moi et le roller derby, une distance nourrie de stéréotypes forgés par la lecture des textes lus antérieurement. L'équipe que je m'apprête à rejoindre le soir-même n'est donc pas « fermée » en ce que je suis autorisée à la rejoindre. Or, la place qui me sera attribuée conditionnera la suite de l'enquête. En effet, comme l'explique Audrey Tuaille Demésy dans sa recherche menée auprès des pratiquants de reconstitution historique :

Comme tout groupe social, celui des pratiquants est soumis à des règles (la plupart informelles) et est générateur d'identités. Le premier point à prendre en compte pour la suite de la recherche est celui de l'entrée du chercheur dans le milieu qu'il aborde. Deux cas de figure peuvent se produire : soit la position adoptée reste externe, la méthodologie ne reposant pas sur l'adaptation du chercheur au milieu, soit, au contraire, l'enquêteur devient participant et doit se conformer aux normes en vigueur dans le groupe étudié.

Tuaille Demésy, 2011 : 48

Lorsque l'on intègre un groupe inconnu, il faut s'attendre à se confronter à des frontières invisibles. Ainsi, repérer les usages, respecter les codes en vigueur et saisir le langage utilisé par les membres du groupe permettent d'éviter des erreurs qui peuvent compromettre ma présence. En ce sens, je m'interroge sur ma tenue vestimentaire : comment se présenter lorsque l'on enquête sur le terrain du roller derby ? Quel *dress code* doit-être respecté ? Les vêtements ont depuis bien longtemps dépassé toute fonction utilitaire (Wacquet et Laporte, 2014) pour s'ériger en marqueurs identitaires, exprimant les appartenances, les centres d'intérêt, voire l'orientation politique de celui ou celle qui les porte. Le vêtement prend place dans ces jeux de l'apparence grâce auxquels nous construisons notre personnage social (Lett, 2016 ; Roche, 1989). Quant au mien... j'ai l'impression ne jamais vraiment l'avoir construit : mes lots de t-shirts gris ou blancs expriment mon non-attachement à un quelconque groupe. Loin d'être pensée de manière ostentatoire ou symbolique, ma vêtue est surtout pensée dans un souci masqué de coquetterie, de praticité et surtout de conformité. J'ai

finalement choisi de m'habiller avec une vieille veste en jean, l'unique pièce un peu « grunge » de ma penderie, un jogging et mes vieilles baskets trouées vertes. Sans patin, mais armée d'un stylo et d'un carnet, je marque mon appartenance au monde universitaire, scolaire, protecteur.

1.2. Observer « à distance » le théâtre du roller derby

Sur le terrain des Glorious Bitchies : décor de l'enquête

Les Glorious Bitchies sont un club de roller derby d'une ville française d'environ 120 000 habitants. Créée en 2011, cette équipe compte une petite quarantaine d'adhérentes. Quelques hommes (joueurs ou arbitres) sont également présents. Avant l'arrêt du championnat pour cause de pandémie, l'équipe évoluait en seconde division¹⁵⁸.

Les Bitchies sont nées de la volonté d'une jeune femme de 16 ans qui, après avoir visionné *Bliss*, a souhaité créer sa propre équipe de roller derby. Cet été-ci, grâce à Facebook, elle parvient à rassembler une petite dizaine d'inconnues dans l'un des skateparks de la ville pour débiter l'aventure roller derby. Elle sera soutenue par plusieurs personnes dont une étudiante américaine, future pratiquante de cross-fit à un haut niveau, une jeune femme fervente amatrice de musique *metal* et de divination et son conjoint, musicien et rédacteur de fanzines (il sera coach et arbitre jusqu'en 2014)¹⁵⁹. Par le biais du bouche-à-oreille et à coup de flyers dans les couloirs des universités et des bars, ce petit noyau de joueuses s'est ensuite élargi. Les filles rejoindront dans un premier temps des associations de roller pré-existantes, avant de se constituer en structure indépendante autour de 2013.

En novembre 2019, l'équipe est principalement pilotée par deux joueuses issues des toutes premières vagues de recrutement : Cerise¹⁶⁰, la coach des *fresh meat*, a débuté en 2012 et Marjorie, présidente de l'association, également responsable de la section junior, qui a commencé le roller derby en 2013. La première est pâtissière, dessinatrice pleine d'humour et amatrice de punk, la seconde est professeure des écoles, collectionneuses d'objets *vintage* et autres meubles en Formica. Elle et son conjoint sont des passionnés de punk (leur appartement est un véritable petit musée rassemblant des ouvrages et des fanzines sur ce mouvement). Un petit groupe d'*advanced* (pratiquantes expérimentées) se partagent entre elles les entraînements. Majoritairement féminin, le club compte aujourd'hui une équipe compétitive (niveau N2) composée d'une vingtaine de joueuses, une dizaine de débutantes et débutants (les *fresh meat*) et d'une équipe Junior destinée aux mineures (cette équipe est mixte). De nombreuses joueuses endossent en outre le rôle d'arbitre et l'un des membres de l'association est un arbitre reconnu dans le milieu du roller derby.

158 Jusqu'en 2024, le championnat français compte un championnat féminin (division nationale 2, division nationale 1, Élite), un championnat masculin (avec une seule catégorie Élite) et un championnat Junior.

159 Afin de préserver au maximum l'anonymat des personnes interrogées, la ville d'implantation des équipes ne sera pas communiquée.

160 Cerise. Fiche enquêtée n° 22, p. 151.

Vendredi 15 novembre 2019. Il est 19h00. J'arrive à proximité d'un ensemble de gymnases destinés aux pratiques de glisse. Des graffitis artistiques ornent les murs et un groupe de skateurs rejoint leur voiture. J'ai préféré ne pas arriver en avance, afin d'éviter les retrouvailles hebdomadaires des patineuses au cours desquels je ne saurais trop que dire. Sur le parking, je croise la route d'une jeune femme aux cheveux bleus et lisses. Je la regarde et vois qu'elle porte un piercing au septum. Puisqu'elle ressemble à l'image que je me fais des filles du derby, je suis certaine qu'elle est membre des Bitchies et lui demande de l'aide pour trouver le bon gymnase. Et j'avais raison : chaussée de ses Dr. Martens, ses patins dépassant de son sac, elle se rend bien à l'entraînement. Cette jeune fille a 17 ans et a dû arrêter le patinage artistique à la suite de son entrée au lycée ; la seule section « patinage » de la ville se trouve dans l'un des lycées prioritaires de la ville, ce que ses parents ont refusé. En échange, ils lui soumettent l'idée de pratiquer le roller derby, une discipline qu'ils ont découverte dans le journal local. Je la suis jusqu'à l'entrée d'un petit gymnase, vétuste et frigorifique, qui accueille les entraînements du vendredi soir. La première partie de soirée est destinée à l'équipe junior et aux *fresh meat*, la « viande fraîche ». Ne sachant pour la plupart pas patiner et n'ayant jamais pratiqué le roller derby, les *fresh* constituent une catégorie émiqque partagée par l'ensemble des équipes de roller derby et qui désigne les nouvelles venues dans la discipline.

Ce jour-là, le groupe est composé de quinze personnes : quelques jeunes femmes et un homme, conjoint de l'une d'entre elles. Ils sont en train de chausser leur patin et échangent quelques astuces, notamment sur la hauteur optimale des « tampons », les freins situés à l'avant des patins. La coach des *fresh meat*, Johanna (tout le monde a l'air de l'appeler Cerise), m'accueille. Elle doit avoir environ 28 ans, porte des Dr. Martens, arbore des pins en forme de cercueil sur sa longue veste en coton pressé noire et son maquillage est appuyé (les lèvres sont accentuées par un rouge mat et le regard est dessiné d'un trait d'eye-liner parfaitement maîtrisé). Cette dernière troque ses bottines en cuir contre des patins à roulettes de la marque spécialisée de glisse Bont, sur lesquels sont disposés des rangées d'étoiles. Cerise me donne volontiers des informations sur l'équipe, ainsi que quelques anecdotes sur ses relations avec la mairie. Elle présente ma démarche aux pratiquantes qui, enthousiastes, n'hésitent pas, au cours de la séance, à m'offrir leur témoignage. Alors que je pensais me confronter à une petite société avec laquelle je me sentrais éloignée, je constate la proximité que j'entretiens avec les personnes présentes. Contrairement à Jodie Cohen qui se surprend à être la seule en tenue de sport, je ne détonne pas parmi les joueuses présentes. Seule une petite poignée de joueuses portent un style vestimentaire affirmé. Le port des Dr. Martens, la « *chaussure punk* » (Bertran de Balanda, 2019 : 027), est une composante clé de leur look, participant à établir un lien

avec les « *youth culture* » contestataires du passé comme les mods ou les punks (Davies, 2014 ; Cartledge, 1999 ; Hebdige, 1976). En revanche, pour la majorité des joueuses présentes, Décathlon semble être leur équipementier favori. Elles portent des leggings noirs, Domyos ou Nike, d'épais sweat à capuche les protégeant de la fraîcheur du gymnase. De plus, les personnes avec qui j'échange ce soir-là sont diplômées du supérieur et possèdent un emploi stable. Elles occupent des métiers de l'enseignement, d'artisanat (sertisseuse, pâtissière), du soin (infirmière, médecin) ou encore du social (psychologue, assistante sociale). Finalement, je me confronte moins à la « rupture » qu'à une équipe sportive plutôt traditionnelle, organisée autour d'entraînements et investie par des jeunes femmes dont la vie ressemblent, à plusieurs égards, à la mienne.

Durant 1h30, les *fresh meat* enchaînent les exercices d'agilité, d'apprentissage des chutes (sur les genoux, sous la forme d'une tortue, etc.), tentent de se relever sans l'usage de leurs mains, d'accélérer dans les virages du *track*, etc. Dans ce groupe, l'une des patineuses détonne par son agilité (elle n'est certainement pas débutante) et surtout par son look. Il s'agit de Mélanie (alias Amanita Virosa¹⁶¹), une très jeune fille dont le style vestimentaire, théâtral et excentrique, détonne. On dirait qu'elle sort tout droit des films gothiques et mélancoliques de Tim Burton. Elle porte des jambières rayées noires et violettes, ses très longs cheveux bruns sont tressés et porte de très nombreux bijoux. Comme l'ajoute également Annie Burger-Roussennac : « *Le noir n'est pas le seul élément distinctif du look gothique. Il faut y ajouter le soin apporté à la chevelure, toujours longue et noire, naturellement ou artificiellement, la présence d'un maquillage très visible, le port de nombreux bijoux en argent et de chaussures particulièrement voyantes, massives ou pointues – Doc Martens, Sorcières, New Rock – et de robes longues par les filles* » (Burger-Roussennac, 2005 : 191). En ce qui concerne son maquillage, Mélanie prolonge ses cils inférieurs jusqu'au milieu des joues à l'aide d'un crayon noir. Accroché à son sac à main, se trouve une petite poupée vaudou en crochet réalisée par ses soins. Cette jeune femme a tout juste 19 ans, elle est la première junior de l'équipe des Glorious Bitchies et patine ainsi depuis ses 14 ans. Elle s'installe près de moi et me parle de ses passions : elle a débuté une licence en histoire de l'art et confectionne elle-même ses costumes de cosplay. Ses parents sont proches de membres actifs du club, ils se sont rencontrés lors de rassemblements de vieilles voitures. Sa petite sœur est membre de l'équipe des juniors.

À 20h30, ce sont les *advanced*, les joueuses plus expérimentées, qui prennent place dans le gymnase. Les retrouvailles de certaines sont chaleureuses et à coup de gros câlins. Certaines

161 Amanita Virosa. Fiche enquêtée n° 38, p. 170.

possèdent des sacs à dos spécialement conçus pour le transport des patins à roulettes. Plusieurs me demandent pourquoi je n'ai pas chaussé les patins. J'explique de nouveau l'objet de ma démarche. Certaines, dont Émilie, chargée de mission à l'ARS¹⁶², n'hésitent pas à échanger quelques mots avec moi et à me partager des informations sur le roller derby et le club. D'autres m'expliquent avoir également étudié en STAPS et sont actuellement éducatrice ou encore professeure des écoles. Ce statut de spectatrice m'offre finalement une place intéressante pour recueillir des informations sur les joueuses lors des pauses qu'elles prennent pour s'abreuver ou se déchausser. Durant cette première observation, j'en profite pour poser quelques questions plus précises à Cerise. Frigorifiée, celle-ci s'est réfugiée dans les vestiaires pour boire une soupe chaude. Elle m'explique avoir délaissé la compétition ces dernières années, « *beaucoup trop stressant* » me dit-elle, pour se concentrer sur le coaching. Elle m'explique que très peu de *fresh meat* poursuivent une année complète. D'ailleurs, l'année dernière, aucune n'a continué. Je l'interroge également sur ce « *folklore* » derby dont parlent les auteures américaines. Elle me dira : « *On s'éloigne de cela, on veut pu être réduite à ça* ». Elle aborde également les moqueries dont les Bitchies ont pu faire l'objet lors de réunions diverses avec des acteurs du sport de la ville.

Ça nous a parfois porté préjudice ce côté là parce que les gens de l'extérieur, ils étaient tout le temps dans le cliché du roller derby, parfois on avait des articles de presse où ça parlait plus de nos tenues que du sport et ça nous saoulait. On a eu aussi le président de l'assoc dans laquelle on était (oui parce que du coup on était en assoc), et il avait fait une remarque stupide. À un moment, ils nous avaient attribué un coach pour le patinage, parce que ce mec faisait du patinage en ligne, et lui était payé pour ça, c'était son boulot, et lui il a dit : "Je veux bien m'occuper du derby mais, par contre, il me faut une tenue de derby. Est-ce qu'il y a pas moyens d'avoir une petite aide pour avoir une tenue de derby ?". Par "tenue" il entendait : le bon casque, les bonnes protec, les bons patins, etc. Et le président de l'assoc a voulu faire une blague mais il a répondu sur le groupe de toute l'assoc : "Ben on ira te chercher des guêpières et des bas résilles et ça ira très bien". Sauf que nous, on l'a vu ce message !! Donc voilà comment on était considérées.

Cerise

Cerise m'explique également que le roller derby a rejoint la Fédération Française de Roller et Skateboard (FFRS) en 2014 et que depuis, les équipes essaient de faire reconnaître l'activité au sein des comités régionaux. Je sors du vestiaire et observe encore quelques instants l'entraînement des *advanced*. Elles portent également des vêtements confortables et chauds, des survêtements épais et, pour certaines, des ponchos en laine. L'une d'elles a osé une petite extravagance vestimentaire avec son caleçon imprimé de roses épineuses et de têtes de mort. Elles enchaînent les tours de *track*,

162 Agence Régionale de Santé.

échauffent leurs articulations, initient quelques accélérations, répètent les freinages, etc. L'atmosphère est plutôt studieuse, les joueuses ont l'air concentrées. Malgré la température du gymnase qui doit avoisiner les cinq degrés, certaines ont retiré leurs pulls. Je peux ainsi observer les maillots en jersey rouge et noir à l'effigie du club. Au dos, on peut y voir les « *derby name* » des joueuses. L'imagination des protagonistes du jeu est donc sans limites. Rose Butt'Hacker, Tueuse de Chaton, Gas'thon Labaffe¹⁶³ : cette tradition de surnoms amusants a donc accompagné l'exportation du roller derby, des États-Unis jusqu'en France. Plusieurs *fresh meat* sont restées admirer les expertes, impressionnantes sur leurs patins à roulettes. Leur vitesse de patinage est telle qu'un tourbillon de vent froid se répercute sur nos visages. Je suis gelée et pense en avoir vu suffisamment pour aujourd'hui. Je repars discrètement à ma voiture avant la fin de l'entraînement, peut être un peu déçue de ce terrain, d'apparence moins difficile que ce que je pensais. Croyant investir un terrain « difficile », en rupture avec les cadres établis, je découvre que je n'en suis finalement pas si éloignée (Campigotto, Dobbels et Mescoli, 2017).

De novembre 2019 à janvier 2020, mon enquête exploratoire s'effectue « à distance ». Avec mon carnet et sans patins, c'est uniquement depuis le banc que je suis autorisée à mener l'enquête. Je suis ainsi cantonnée à une place de spectatrice, n'ayant pas accès aux coulisses du théâtre qu'elle contemple (Goffman, 1973). Si cette place ne m'a pas empêché d'accéder à des informations précieuses concernant l'équipe, sa création et ses relations avec la municipalité, cette position d'extériorité peut parfois générer des sentiments de malaise. Les mardis soir, l'entraînement est alors réservé aux *advanced*¹⁶⁴ et se déroule dans un gymnase plus moderne de la ville (au moins, il y fait chaud). Le mardi 19 novembre 2019, à 20h30, je prends ma voiture et m'y rends. J'arrive volontairement en retard afin d'éviter les discussions entre les joueuses qui se connaissent. Garder une position extérieure au groupe me convient. Je ne sais pas quoi dire. Si je sais approximativement ce que je recherche (des éléments de « décalage »), je ne saurais alors expliquer le sens de cette quête. Comme je l'explique dans un premier récit d'enquête rédigé au cours de l'été 2021 (Messey, 2024), cette séance d'observation m'a confrontée aux conséquences d'une posture d'*outsider* et aux difficultés qu'il y a à investir un terrain que l'on ne connaît pas. La coach de l'entraînement était avertie de ma présence. C'est une grande et athlétique jeune femme d'environ 26 ans. Elle me propose de la rejoindre à l'intérieur du *track* (au derby, on appelle cela l'« apex »).

163 Ces *derby name* ont été inventés par mes soins. S'ils existent, je n'en ai alors pas connaissance.

164 Plus tard, ce créneau sera également ouvert aux débutantes mais au début de mon enquête, les *advanced* ont en quelque sorte « privatisé » ce temps d'entraînement. Il leur est alors exclusivement réservé.

Je préfère rester à l'extérieur du terrain, assise à une table située à quelques mètres des joueuses. À l'abri des regards, j'en profite pour noircir les lignes de mon carnet.

La coach semble exigeante et les joueuses se plaignent rapidement de la difficulté de l'exercice proposé (il s'agit d'un *circuit training* leur permettant de travailler l'explosivité). La coach leur demande de ne pas s'arrêter et de bien respirer. De nouveaux, les joueuses sont vêtues d'habits « sportifs » : des leggings confortables ou des shorts et des brassières ajustées. Mon regard se tourne du côté de leurs casques. Dénichés à bon prix dans des grandes enseignes sportives, ils portent à coups de stickers accumulés la marque de l'expérience de leur propriétaire : un match joué à Nîmes chez les *Bones Breakers*, un autre du côté des *Full Metal Punkettes* de Tarbes ou encore chez les *Rabbit Skulls* d'Avignon. Ces casques se présentent comme de véritables petits musées sur lesquels il est possible de contempler les décalages avec le sport traditionnel. En effet, ce sont des têtes de mort, des pin-up ensanglantées ou encore des fessiers imposants qui viennent ici orner les accessoires sportifs initialement uniformes. Le seul homme présent porte, quant à lui, un maillot à l'effigie de l'équipe des Duchesses de Nantes. On peut y avoir un visage féminin, mi-duchesse, mi-morte-vivante. Concentrée sur mon carnet, j'ai l'air d'oublier le fait que prendre des notes assigne à une position particulière, « *vu que vous notez ce qu'il se passe, c'est pour en rendre compte à des absents* » (Beaud et Weber, 2010 : 130). Les pauses permettant aux joueuses de s'abreuver ont lieu autour de la table sur laquelle je suis installée. Je n'échappe pas aux discussions : « *Qu'est-ce que tu écris ?* », « *Qu'est-ce que tu fais ?* ». J'explique être étudiante « *à la fac de sport* » et souhaite en apprendre davantage sur les « *nouveaux sports* » qui apparaissent ces dernières années. Je n'en dis pas plus, mais le rougissement qui m'envahit informe mes interlocutrices de l'embarras dans lequel je suis. Certaines profitent de ce mal-être pour engager un petit rapport de force : « *Chez nous, les timides ne restent pas* », affirme celle aux bras tatoués et aux piercings sur le visage. Elles retournent s'entraîner. De mon côté, stressée, je regarde les minutes défiler. Je m'enfuis avant la fin de l'entraînement, prétextant un souci de bus.

Je continue à me rendre certains mardis aux entraînements. Néanmoins, je préfère assister à ceux du vendredi, lorsque tout le monde est réuni et que ma présence est moins visible. Je risque ainsi moins de devoir expliquer ma présence sur le terrain ; exercice terriblement difficile lorsqu'on ne sait ce que l'on cherche. J'observe ce que l'on veut bien me montrer et écoute ce que l'on veut bien me dire. Durant cette période non-participante, j'ai, à plusieurs reprises, essayé de proposer mon aide en tant que bénévole. En vain. Le vendredi 6 décembre 2019 par exemple, Cerise propose à une

responsable de l'association que je vienne les aider à l'organisation de leur *bootcamp* annuel¹⁶⁵. Il s'agit d'une journée d'entraînement intensif, animée par des joueuses d'un niveau supérieur, et destinée aux *fresh meat* du club et celles d'autres équipes. Cette proposition est refusée¹⁶⁶ : « *Nous n'avons pas besoin d'aide, ça ira* ». D'*outsider*, j'étais devenue indésirable aux yeux de certaines joueuses. Plus tôt durant la soirée, j'essaie d'initier une discussion avec cette même joueuse qui me refuse l'accès aux coulisses du terrain, figure de l'équipe depuis de nombreuses années. Elle est chaussée de Dr. Martens et sa coiffure fait expressément référence au style de la pin-up Betty Page, célèbre pour ses courbes et sa mini-frange roulée¹⁶⁷. Elle porte également un sweat du collectif punk *Le bal des enragés*¹⁶⁸. La discussion est brève. Elle me présente le roller derby comme une « *culture* ». Elle associe cela à la question du féminisme et m'explique succinctement que, dans l'association, une attention est apportée à la liberté de chacune. Leur fonctionnement s'inscrit dans une logique qu'elle qualifie de DIY (*do it yourself*). Si cette équipe féminine observée ne semble pas déroger aux modèles sportifs que j'ai pu connaître (un sport organisé comme association, des coachs, des hiérarchies fonctionnant sur le niveau des pratiquantes et la longévité dans l'équipe), ces premiers indices résonnent avec la mission qui m'a été confiée.

Au cours du mois de décembre 2019, je pars en observation auprès d'une équipe située à environ 150 kilomètres des Glorious Bitchies (ce choix est simplement lié à des questions de praticité, des membres de ma famille vivant à proximité). J'ai contacté cette équipe (je les appelle ici les Dirty Assassines) quelques jours plus tôt en leur parlant de mon enquête. Ces dernières m'ont chaleureusement invité à venir les voir les 17 et 18 décembre 2019, lors de leurs entraînements qui verront également les *fresh meat* passer ce qu'elles appellent leurs « *minimal skills* », des tests attestant un niveau minimum requis pour participer à des matchs. Le premier soir, j'arrive en même temps que le groupe au gymnase qu'elles m'ont indiqué. Les filles sont très joviales et moi rongée par le stress. Nous échangeons quelques mots jusqu'à ce que nous arrivions au gymnase. Les filles se changent et je suis alors accueillie par la coach de l'équipe. Jeune femme aux cheveux longs et soyeux, la silhouette fine et très tonique et les bras recouverts de tatouages. Elle m'explique que les

165 Je m'y rendrai seulement en tant que spectatrice.

166 Il s'agit de la même personne qui, en ne répondant pas à ma sollicitation pour un entretien au mois de novembre, a refusé de partager son expérience et de lever certains secrets sur le milieu du roller derby.

167 Des chercheurs de l'Université de Kyungpook en Corée du Sud ont mené une étude sur les coiffures au sein des sous-cultures. Les résultats sont malheureusement disponibles uniquement en coréen. Hyang Mi Son et Hyun Ju Cho (2010), « A study of hairstyle in style of subculture », *The Research Journal of the Costume Culture*, vol. 8, pp. 755-773.

168 *Le Bal des Enragés* est un collectif rassemblant les membres de plusieurs groupes de musique qui reprennent lors de concerts des classiques du punk, rock et *metal*. Les concerts sont vus comme des moments particulièrement festifs où se mêlent performances scéniques carnavalesques et imaginaires fantasmagoriques (Tuailon Demésy, 2019c : 011).

joueuses pratiquent l'« auto-entraînement » et qu'elles coachent à tour de rôle. Les joueuses sont quasiment toutes vêtues de noir, tatouées, le visage orné de piercings. L'une d'elles porte un gilet de sport vert avec des monstres dessus, d'autres des vestes sans manches à l'effigie du club. Les Glorious Bitchies m'ont présenté les Dirty Assassines comme d'excellentes joueuses. La première période de l'échauffement se déroule en basket. L'ambiance est studieuse, « militaire » : personne ne parle lorsque la coach dicte les consignes. Les exercices s'enchaînent et l'intensité ne fait que croître. Leur corpulence est musclée, tonique et, de manière globale, plutôt fine. Ce constat contraste avec d'autres observations menées sur le terrain du roller derby : « *En permettant à tous les types de corps d'être à la fois sexuels et désirables, le derby crée un ensemble différent de normes sociales pour le corps et le désir* »¹⁶⁹ (Cohen 2008 : en ligne). Place aux patins. Les joueuses en profitent pour délaissé leurs pulls et laissent ainsi entrevoir des t-shirts colorés : l'un à l'effigie de Godzilla, le monstre fantastique japonais, un autre de *Chez Narcisse*, le café-concert indépendant étudié par Audrey Tuillon Demésy (2023b). Les joueuses réalisent cinq tours de *track*. Elles ne parlent pas. C'est envoûtant, on dirait de la danse. Un livre épais est posé à côté de moi : il s'agit de *Metro 2033*, une dystopie post-apocalyptique russe qui a donné lieu à un jeu vidéo bien connu. Je crois qu'il appartient à la fille au t-shirt Godzilla, également tatouée sur toute la longueur du cou. Des *fresh meat*, une fleuriste et une aide-soignante, sont également présentes et ont souhaité s'entraîner pour les épreuves du lendemain. L'une d'elle explique que ce n'est pas la première fois qu'elle essaie de rejoindre le club mais, faute de temps, a dû interrompre sa participation.

Deuxième soirée d'observation chez les Dirty Assassines. Cette fois, seules les *fresh meat* sont en tenues de sport : sweat Domyos de chez Décathlon et simples leggings noirs sont de rigueur. Les anciennes venues encadrer la séance sont en tenues de ville : Dr. Martens et Vans sont les marques plébiscitées par les joueuses. Jeans déchirés, mini-jupe imprimé léopard, bonnets de la marque de *metal* Crève, etc. ces choix de vêtements et accessoires s'inscrivent dans un répertoire stylistique travaillé. On peut y voir là des éléments appartenant à la revendication d'un style particulier, pouvant notamment être rattaché à la culture du skateboard. En cette veille de vacances de Noël, certaines ont revêtu leurs plus beaux pulls d'hiver et concocter des biscuits. L'ambiance est familiale, chaleureuse. Les *fresh meat* réalisent de manière studieuse les exercices proposés : être en mesure sauter en patins, réaliser vingt-sept tours de piste en cinq minutes¹⁷⁰, se relever sans les mains, etc. Une fois les épreuves pratiques réalisées, elles se rendent passer l'épreuve écrite,

169 « *Yet, in creating space for all body types to be both sexual and desirable, derby creates a different set altogether of social norms for body and desire* » [traduction personnelle].

170 Cette épreuve est particulièrement difficile et demande des qualités de patinage et d'endurance.

attestant d'une connaissance minimale des règles du jeu. Ma présence se limite à une observation à distance. En effet, je n'ose aborder les joueuses présentes par crainte de les déranger. Je pars discrètement du gymnase quelques instants avant la fin de la séance.

Des Glorious Bitchies aux Dirty Assassines, des similitudes s'observent. D'abord, des rouages du jeu pour les *fresh meat* au travail de force pour les plus expérimentées, les deux associations semblent organisées comme n'importe quel club sportif, autour de l'activité sportive. Quelques indices paraissent, en outre, faire écho à ce que Soulé et Walk appellent « *un style sous-culturel* » basé sur la « *consommation des "bons" produits (équipements, vêtements, médias) qui permet l'accumulation de capital subculturel (Wheaton, Beal, 2003)* » (Soulé et Walk, 2007 : 69). Au-delà de ces marqueurs d'appartenance, le roller derby m'apparaît comme un sport organisé... comme un sport : des entraînements rigoureux permettent de former ou d'améliorer la performance des pratiquantes. Après un mois d'observation, je reste peu à l'aise avec le terrain : je n'ose pas parler, ni interroger les personnes présentes. Leur « gouaille » contraste avec ma discrétion. Je suis également sceptique concernant le caractère « alternatif » du sport. En effet, si je pensais intégrer un milieu marqué par une forme de « radicalité », je n'ai, jusque-là, pas fait l'expérience d'une rupture, en termes de normes, en termes d'expérience sensorielle. Si les termes de DIY, d'auto-entraînement, de féminisme ont été énoncés, leur définition d'un espace « alternatif » ne m'est pas flagrante.

2. Le roller derby : un sport comme les autres ?

Lorsque je prends connaissance du contrat de recherche proposé par Audrey Tuailon Demésy, je me réjouis de pouvoir expérimenter un contexte social dans lequel je ne serais probablement jamais allée. Or, quand j'intègre enfin ce terrain, je constate que la distance qui me sépare du terrain est davantage de l'ordre du fantasme que de la réalité.

2.1. L'enquêtrice face à son terrain : un étrange sentiment de familiarité

Au cours du mois de décembre 2019, je débute mes premiers entretiens, avec des joueuses de l'équipe de Bitchies. Je souhaite les interroger sur leur entrée dans la pratique, les raisons qui les ont poussées à rejoindre une équipe et encore leurs pratiques culturelles plus généralement. Amanita Virosa est la première avec qui j'ai l'occasion de réaliser un entretien. La place qu'elle occupe au

sein de l'équipe, plutôt en retrait, me permet de me sentir à l'aise avec elle. Elle me rejoint le 10 décembre 2019, à mon bureau. À mi-chemin entre le centre-ville où elle étudie et sa maison, ce lieu semble lui convenir. Ce jour-là, elle est vêtue d'un long manteau victorien en velours noir. Et, comme à son habitude, elle a prolongé ses cils d'un trait de crayon noir jusqu'au milieu des joues. Mélanie occupe une place particulière dans le club des Glorious Bitchies. Suite à des blessures et un accident de la circulation, elle a choisi de ne pas prendre part à la compétition. Sa pratique se cantonne ainsi uniquement au patinage. Elle fréquente peu les *advanced* en dehors des temps réservés au roller derby. Avec elle, je n'ai pas peur de me tromper ou de dire quelque chose de désobligeant. Ses parents l'ont sensibilisé elle et ses deux sœurs à ce qu'elle appelle les « contre-cultures », c'est-à-dire « *tout ce qui rentre pas trop dans les normes en vrai, pour moi, c'est ce qui est un peu "à côté", underground, tout ce qui est... le métal c'est aussi un peu une contre-culture* » (Amanita Virosa). Les rassemblements de vieilles voitures américaines, la musique *metal*, le rock'n'roll et même le roller derby s'inscrivent pour elle dans cette définition. Elle me parle de l'esprit de « camaraderie » qui règne dans l'équipe et de l'absence de reconnaissance dont le roller derby bénéficie.

Ce jour-là, Audrey Tuillon Demésy, qui enseigne la sociologie à l'école de kinésithérapeute locale, me donne l'adresse mail de Léa, une ancienne étudiante, pratiquante de roller derby. Je la contacte et nous nous donnons rendez-vous le 14 décembre dans un petit salon de thé de la ville. Quelle surprise ce jour-là de découvrir que cette ancienne étudiante de kiné, Léa est la coach des Glorious Bitchies que j'ai déjà pu rencontrer. Elle est vêtue de manière plutôt classique avec un pull vert foncé avec un col pailleté et une jupe en velours, ainsi qu'un manteau façon doudoune bleue fondée. Elle est légèrement maquillée, avec seulement un peu de mascara et de la poudre sur le visage. Léa a commencé le roller derby à la suite d'un déménagement. En 2016, elle cherche à recréer un cercle de sociabilités et l'un de ses amis lui conseille de rejoindre les Glorious Bitchies. Elle s'attarde, à plusieurs reprises, sur le caractère « différent » du roller derby. Ce sport lui a permis de rencontrer des gens qu'elle n'aurait jamais côtoyés dans un autre contexte, « *des punks, des anarchistes, des féministes* », énumère-t-elle. Léa est issue d'un milieu qu'elle définit comme conservateur et ses amis sont majoritairement issus du secteur agricole, qu'elle considère être plutôt « fermé » aux questions d'homosexualité par exemple. Elle considère le roller derby comme un milieu plus « ouvert d'esprit », ouvert à « *des gens qui ne sont pas comme la société voudrait qu'ils soient* » (Léa).

Orlane : Le derby t'a emmené à réfléchir sur des choses ?

Léa : Oui complètement, une ouverture d'esprit c'est... ouai... tu te poses beaucoup de questions après : "Qui tu es ?", "Qui tu es réellement ?", "Qu'est ce que la norme ?". Enfin moi je travaille avec un public et les gens ils ont quand même une vision de la norme... j'entends au moins une fois par semaine : "Oh comment une jolie fille comme vous elle est encore célibataire ? Va falloir se dépêcher... l'horloge tourne"... "Qu'est-ce que vous faites maintenant que vous achetez votre appart faut trouver un mec". Ici, on est quand même dans une région très agricole du coup... Le derby ça m'apporte ça, ça me permet de vivre un peu avec la fille que je suis, pas la fille "normale" entre guillemets, parce que moi je trouve pas ça normal mais euh ce que la société attend et je pense que le derby en soi pour tout le monde ça apporte ça aussi, ça permet d'être HORS NORME.

Nous abordons également la question du « folklore » derby et ses artefacts burlesques avec lesquels il est apparu. Léa se réjouit de constater cette image disparaître et œuvre aujourd'hui à vouloir faire reconnaître l'activité en tant que « sport ». Elle souhaite également voir l'équipe des Glorious Bitchies remporter davantage de matchs et briller au championnat national.

Moi, avant tout, ça reste un sport, pour moi le roller derby c'est avant tout un sport avant d'être autre chose, et j pense que maintenant c'est en train de devenir un réel sport avant d'être le truc de "on fait des choré", "on défile sur les chansons de match", le pseudo... c'est tout le p'tit côté folklorique quand tu prends un pseudo, tu prends un autre nom en fait, t'enfiles ton costumes et pi c'est rigolo fin, se chercher des noms, un numéro, comment se mettre en scène ben après moi je trouve que depuis que j'ai commencé ça a quand même vachement évolué, y'a moins de, moins de ... fantaisie autour du roller.

Léa

1h30 plus tard, Léa se retire et c'est au tour de Mathilde, alias Pring'hells¹⁷¹, de me rejoindre au salon de thé. Elle a alors 24 ans et est responsable qualité dans un laboratoire. J'ai pu échanger à plusieurs reprises avec elle lors de mes observations, c'est pourquoi je n'ai pas hésité à lui proposer de discuter. Elle est accompagnée d'une autre joueuse de l'équipe, Marie. Elles sont très amies, chacune membre de l'équipe championnat du club. Elles sont habillées un peu comme Léa, apprêtées, mais pas trop. Elles portent une doudoune et une veste en coton classique, un jean et des bottines. Marie porte du maquillage, du mascara et du rouge à lèvres et ses cheveux sont noués en arrière. Mathilde ne porte, quant à elle, pas de maquillage et a laissé détacher ses longs cheveux ondulés. Marie nous laisse discuter, elle reviendra plus tard.

171 Pring'Hells. Fiche enquête n° 60, p. 193.

Mathilde a découvert le roller derby en 2016, lorsqu'elle assiste au match d'une de ses amies. Elle rejoint l'équipe des Glorious Bitchies l'année suivante. Elle associe le roller derby à une « *seconde famille* » et passe désormais la majorité de son temps avec ses amies de l'équipe ou sur la route à se rendre à des événements. Comme Léa, Mathilde voit le milieu du roller derby comme un « *tout petit monde où tout le monde se connaît et dort les uns chez les autres* ». Le roller derby lui a aidé à s'affirmer, à « *relever la tête* ». Elle m'explique que « *le jeu t'oblige à prendre de la place sur le track* » et qu'elle est parvenue à transférer ces habilités dans sa vie personnelle et professionnelle.

En gros, avant, j'étais une petite pépète qui marchait dans la rue la tête baissée et, en fait, le derby ça a fait que je marche dans la rue droite les épaules levées, enfin comme tout le monde quoi, comme n'importe qui dans la rue, j'ai pas à me sentir plus petite, plus... Le derby te donne de l'assurance. C'est une analogie qu'une joueuse m'a donné : en gros, en société on est souvent enfermées et même en France où c'est quand même un pays bien développé, la femme c'est... ça peut être considérée comme une moins que rien, il faut qu'elle se fasse petite, il faut qu'elle se fasse silencieuse, alors qu'au derby, sur le *track*, on nous demande de prendre de la place, de montrer qu'on est là, de bloquer, on ne demande de passer, d'être hargneuse, de gueuler.

Pring'hells

Mathilde précise apprécier le fait que le roller derby ne soit pas « une sous-marque » d'un sport créé initialement par les hommes. Néanmoins, elle précise que si le sport ne lui avait pas plu, elle n'aurait pas continué juste pour l'« idéologie féministe » qu'il y a derrière. Nous discutons durant environ 2h, jusqu'à ce que Marie vienne nous chercher. Elle souhaite rejoindre le marché de Noël des artisans, là où une joueuse de l'équipe possède un stand. Sur le chemin, nous rencontrons Émilie (la chargée de mission à l'ARS). Elle promène son chien, me salue à peine. Elle profite néanmoins de cette rencontre fortuite pour parler aux filles des difficultés que traverse l'équipe. Je découvre que l'atmosphère de « camaraderie » semble quelque peu ternie. Il est notamment question d'un match qui se serait mal passé, mettant en cause des joueuses des Glorious Bitchies. Je m'écarte légèrement de la discussion, sentant une tension palpable entre les trois jeunes femmes. Par la suite, nous découvrons le stand de la joueuse de roller derby / créatrice. De nouveau, la discussion s'enflamme. Je préfère quitter cette discussion qui, visiblement, ne concerne que les participantes du championnat. Je les salue et pars rejoindre ma voiture.

Ces premiers entretiens, ainsi que les rencontres de cette journée, me confrontent à la place qu'occupe la compétition dans la vie des Glorious Bitchies. Les joueuses interrogées font toutes état d'une pratique « différente », interrogeant le rapport aux normes. Elles insistent également sur

l'évolution du roller derby, passé d'une pratique « folklorique » à un « sport ». Si elles se réjouissent d'appartenir à un cercle sportif peu connu, c'est bien le sport, les entraînements et la compétition qui rythment les sociabilités au quotidien. Dans leur entourage, c'est bien sous cette forme sportive qu'elles présentent l'activité. Leur discours contraste avec celui de Louen, alias Kiss my Death¹⁷², dont j'obtiens l'adresse mail par un véritable concours de circonstances. C'est grâce à mon ancien emploi en tant que travailleuse sociale chez Emmaüs que je parviens à être mise en lien avec cette joueuse qui réside à plus de 1000 kilomètres de chez moi. Si mon statut de profane du roller derby me donne peu de légitimité auprès des expertes (d'ailleurs, en dehors de Mélanie, la patineuse au style gothique « burtonien », je ne m'adresse qu'à des joueuses dont l'expérience de jeu ne dépasse pas trois années et dont le style peut être qualifié de « conformiste »), ce lien se présentera par la suite comme un passe-droit extrêmement précieux pour la suite de l'enquête¹⁷³. En effet, alors que, du côté des Glorious Bitchies, je parviens difficilement à obtenir des informations sur la « culture » du roller derby et les caractéristiques de son rattachement aux milieux alternatifs, Louen me permet d'accéder à tout un réseau auquel je n'aurais probablement pas eu accès sans elle. Nous nous entretenons le 2 janvier 2020 en visioconférence. Louen a alors 28 ans et pratique le roller derby depuis 2014. Elle m'explique avoir découvert le roller derby par l'intermédiaire des milieux politiques de la ville. Elle appartient à des cercles militants d'extrême-gauche et côtoie les milieux punks de la ville. Elle me raconte la création de son équipe, au sein des cercles punks, « alternatifs » et la manière dont ce rattachement a guidé l'organisation du collectif.

Je pense que ce qui est intéressant dans le contexte de création c'est aussi tout l'esprit punk/DIY qui avait derrière, qui n'était pas le cas forcément partout mais quand même, en France, il y a pas mal de ligues où ça ressort, l'esprit du DIY. En fait la copine qui a monté la ligue c'est vraiment quelqu'un qui joue dans des groupes du milieu punk depuis longtemps, le milieu DIY, dans cette idée qu'on peut tout faire avec pas grand-chose et donc du coup de s'autofinancer, d'avoir des valeurs militantes, de féminisme mais aussi ben anti-autoritaire, de dire que c'est par les joueuses pour les joueuses. C'est quelque chose qui est peut être moins actuel maintenant dans le monde du roller derby mais qu'était très fort à cette époque-là et moi c'est aussi cet aspect-là qui m'a amené à rentrer dans l'équipe.

Kiss my Death

172 Kiss my Death. Fiche enquêtée n° 32, p. 163.

173 Mon conjoint, co-directeur d'un centre social Emmaüs en Roumanie, a participé du 28 au 31 octobre 2019 à l'Assemblée Générale européenne du mouvement. Il y a fait la rencontre de l'assistante sociale de la ville où je réside. Il lui demande alors si elle connaît le roller derby. Elle dit ne pas connaître les Glorious Bitchies mais est une grande fan de ce sport. Elle lui parle également de l'assistante sociale d'un Emmaüs en Bretagne qui est justement présidente d'un club de roller derby. Grâce à cette rencontre, j'ai pu obtenir le numéro et l'adresse mail de Louen ainsi que, d'une certaine manière, sa confiance.

Tandis que les entretiens menés auprès de membres des Glorious Bitchies convergent autour de la dimension « sportive » du roller derby, Louen m'apporte un témoignage plutôt dissonant. En effet, son équipe (appelée ici les Quiet Scrimmage) a longtemps refusé que le roller derby ne rejoigne les sphères du sport *mainstream*. Cela s'exprimait notamment par l'usage du folklore et le refus de la compétition. L'entrée de la discipline au sein de la FFRS, puis l'organisation d'un championnat a conduit certaines des créatrices de l'équipe à arrêter la pratique. Grâce à Louen, j'ai ensuite accès à la mémoire du club. En effet, elle me confie les numéros des joueuses faisant partie des toutes premières générations du club. Ma quête de l'alternatif peut se poursuivre. Huit jours plus tard, je m'entretiens en visioconférence avec la créatrice des Quiet Scrimmage, Disaster Uppercut¹⁷⁴. Elle a environ 35 ans, un style plutôt classique, pas de maquillage et ses longs cheveux bouclés sont lâchés. Elle me raconte sa découverte du roller derby. En 2010, alors au chômage, Disaster Uppercut voit à la télévision un reportage sur le film *Bliss* de Drew Barrymore. Elle mène des recherches sur le sport présenté et décide de monter sa propre équipe. Par son folklore et son rattachement aux milieux DIY, le roller derby était « différent » des autres sports. Elle m'explique avoir pensé la gestion de l'équipe de la même manière que les groupes de musique qu'elle fréquente : *do it yourself*, le plébiscite de l'auto-entraînement, etc. Ces termes me paraissent opaques, je n'ose pas lui demander d'en préciser le sens. Néanmoins, je perçois réellement l'existence d'un décalage entre son univers d'appartenance (les « contre-cultures », comme elle le dit) et le mien : « *La première constatation, suite à l'analyse de ces espaces interactifs, montre un groupe social particulier, avec un langage propre, respectant un certain nombre de règles, formelles ou informelles, délimitant une sorte de frontière entre "nous" et les "autres"* » (Tuailon Demésy, 2011 : 45). Elle m'explique également que les débuts de l'activité sont marqués par l'arrivée de jeunes femmes défendant un « style » sous-culturel particulier. Le rockabilly, le rock et le punk, sont autant de mouvements musicaux et d'esthétiques qui se sont rattachés à la pratique à son arrivée en France.

Au début, c'est vrai qu'il y a eu toute cette culture *vintage*, pin-up, rockabilly, rock'n'roll, un peu punk et tout ça. Alors je me demande un peu pourquoi ça a plu dans ce genre de milieu, mais je pense que c'était un peu des nanas qui avaient envie de faire ce qu'elles voulaient et elles l'ont fait quoi. Après, maintenant, je sais pas trop si la culture américaine elle est tant que ça représentée, enfin je me rends pas trop compte... j'ai moins l'impression... Après, peut-être que les nouvelles équipes gardent encore cet esprit-là mais les équipes genre Paris, Toulouse ou Bordeaux non j'ai l'impression qu'elles ont remis ça en question et qu'elles se sont beaucoup plus axées sur le sport.

Disaster Uppercut

174 Disaster Uppercut. Fiche enquêtée n° 4, p. 132.

Disaster Uppercut m'explique également que l'évolution de la discipline ne lui a pas convenue, notamment lorsque des équipes ont fait pression pour rejoindre le système sportif fédéral. Par la suite, l'organisation d'un championnat et le choix de son équipe d'y participer l'ont conduit à quitter ce milieu sportif qu'elle a contribué à créer. De mon côté, je m'interroge. Mon enquête se déroulant cinq ans après l'entrée de la discipline au sein de la FFRS, serais-je arrivée cinq ans trop tard ?

Vendredi 11 janvier 2020, c'est la rentrée et ce sont les journées de recrutement pour les Glorious Bitchies. Les joueuses ne peuvent plus m'empêcher d'intégrer l'association. J'ai enfin l'occasion de rejoindre l'équipe, du moins, le groupe des *fresh meat*, et ainsi débiter une observation participante. Je me rends ce jour-là en compagnie de ma sœur (j'avais sans doute besoin d'être rassurée et d'avoir un visage familier à mes côtés) pour les essais de la rentrée. Avant les vacances de Noël, j'ai demandé aux responsables du matériel des patins pour deux personnes. Lorsque nous arrivons au gymnase, la personne responsable nous indique les avoir oubliés. De nouveau, je suis dans une sorte de sas dans l'attente que le club veuille bien de ma présence. Finalement, c'est en contournant l'autorité, les personnes responsables du prêt qui sont les *leaders* du club, que j'accède au *track*. En effet, c'est Marie qui me propose d'utiliser à l'avenir ses vieux patins, qui sont également ceux de la créatrice de l'équipe. Double bingo : en plus d'obtenir des patins, j'ai désormais matière à discuter avec l'une des figures de ce collectif.

Une semaine plus tard, patins chaussés et casque bien ajusté, je peux enfin me fondre dans le décor et passer (presque) inaperçue. Pour ma première séance, Marjorie rassemble les *fresh meat* et propose de réaliser un tour des prénoms. Elle commence : « *Je suis présidente de l'association depuis de nombreuses années et je suis également responsable de la section Junior* ». Mathilde est la seconde à se présenter : « *Moi c'est Mathilde mais vous pouvez aussi m'appeler Pring'Hells. J'ai commencé le roller derby en 2017 et je viens parfois filer un coup de main pour l'entraînement des fresh* ». Les filles déclinent également leur identité : prénom et profession. Cette situation est terriblement inconfortable : comment me présenter ? Dois-je préciser que je réalise une thèse sur le roller derby ? Lorsque mon tour arrive, je précise seulement être étudiante à l'UFR STAPS et j'explique réaliser une recherche sur les « nouveaux » sports. Personne ne me demandera d'explication (pour cette fois). Une fois cette épreuve terminée, nous partons nous échauffer. La première étape dans l'apprentissage du jeu est la maîtrise de la glisse. Il n'est alors nullement question du contact, qui n'arrivera que bien plus tard. Pourtant, les exercices réalisés oscillent entre

travail individuel et prise en compte des coéquipières : apprendre à communiquer, à regarder autour de soi en patinant et à accepter de se coller aux autres joueuses constituent des premiers automatismes à acquérir. Dans un premier temps, les phases de jeu se déroulent sans patins, il s'agit du « derby chaussettes ». L'exercice permet de réduire le risque de chute et d'apprendre en toute sécurité les rouages du roller derby en tant que jeu stratégique et de contact. C'est ludique, amusant et certainement pas dangereux. Durant quelques mois, l'association de contact et de l'impact corporel nous sera inconnue. L'activité ne nécessite pas d'habilités particulières, ni en termes d'endurance, ni en termes de patinage qui s'acquièrent chacun, progressivement, à mesure des entraînements. L'acquisition des patins et mon entrée dans l'équipe des *fresh meat* me permettent de me confronter à l'expérience corporelle du roller derby, qui s'opère ainsi de manière très progressive. Je n'ai, en revanche, pas encore accès aux sociabilités « privées » de l'association. En effet, le 31 janvier 2020, j'apprends qu'un « apéro inscription » s'est tenu dans un bar de la ville. Je n'en ai pas été informée et reste ainsi à distance des temps informels au cours desquels les membres de l'association sont amenées à se rassembler.

Vendredi 7 février 2020. Aujourd'hui, Cerise nous propose des exercices de *jam*, c'est-à-dire de mise en situation de jeu. L'objectif semble plutôt simple : en tant que bloqueuses (défenseuses) nous devons empêcher l'attaquante (il s'agit de « la jammeuse » ou de « l'étoile ») de nous dépasser. Pour cela, trois filles doivent former ce que l'on appelle un triangle : deux patineuses sont dos à la jammeuse et ont les hanches collées (ce sont « les pinces ») et une troisième se trouve devant elles (c'est « la fakie », aussi appelée « la maman ») et annonce à ses joueuses l'arrivée et la position de la jammeuse. Le triangle est sans doute le seul moment du match au cours duquel l'usage des mains est autorisé. En effet, contrairement aux anciennes versions de roller derby dans lesquels les coups de poing au visage sont autorisés, ici, l'usage des bras et des mains est passible de trente secondes de prison. La fakie doit ainsi être capable de donner des informations à ses pinces concernant le positionnement de l'étoile sur la piste, tout en s'efforçant de les diriger afin d'empêcher la jammeuse de passer par les espaces libres. Les hanches des deux pinces doivent rester collées et leurs fesses doivent capter le corps de la jammeuse : « *Pensez toujours au "chatte-à-cul" !!* », précise Cerise. En effet, nous devons apprendre à utiliser notre arrière-train comme d'un capteur à jammeuse. Plus il sera compressé au corps de l'attaquante, plus sa vitesse de passage sera réduite. C'est difficile et intense. Cerise nous dit de ne rien lâcher, de toujours parler à ses coéquipières, voire de crier afin d'informer de la présence de la jammeuse. Je me confronte à un sport beaucoup moins violent que ce que je croyais. Le rythme est plutôt lent et la violence, ou plutôt la force du

contact, ne s'appréhende surtout qu'au plus haut niveau, c'est graduel. Le jeu est par ailleurs très réglementé, nous n'avons pas le droit d'utiliser nos bras, les coups de poings sont interdits. La pratique est plaisante, ludique. Dans le groupe des *fresh meat*, je n'ai aucune appréhension. Le plus difficile est peut-être de parvenir à coller son corps à celui des autres, d'oser investir l'espace intime de ses coéquipières. Lors d'un colloque, je me souviens d'un communicant m'ayant demandé si le roller derby était bien le sport le plus violent du monde. J'ai malheureusement dû réajuster sa vision du jeu derby et lui expliquer qu'entre le « jeu de la mort » du film *Rollerball* et le roller derby que j'étudie, les différences sont grandes. Nous sommes également bien loin de l'époque où les joueuses étaient autorisées à agripper leurs adversaires pour les projeter au-dessus du public.

La séance touche à sa fin. Cerise nous prévient de venir la semaine prochaine avec un protège-dent spécial derby (un petit avec lequel on peut parler et boire). Elle me parle également de mes protections qui ne sont pas adaptées, en particulier les genoux, trop petits, je dois investir dans des protections de qualité, beaucoup plus rembourrées et plus résistantes. Enfin, elle en profite pour proposer aux *fresh meat* qui le souhaitent de participer à leur premier match, ce dimanche, organisé par une équipe voisine de la région. Celles qui ont débuté en septembre dernier sont plutôt partantes. De mon côté, cherchant à préserver soigneusement l'objet de ma présence, je me rends par mes propres moyens, avec une amie, à cet événement « Passion Baston ».

2.2. Une exploration du côté des gradins : quand les supporters font le show

Le dimanche 9 février 2020, j'assiste pour la première fois à un événement de roller derby ouvert au public. Plusieurs matchs amicaux sont organisés ce jour-là, allant d'un niveau « confirmé » à « débutant ». L'affiche de l'événement met en avant des joueuses ainsi que des joueurs engagés dans une action de roller derby. On y voit également les sponsors du club organisateur comme Décathlon, l'armée de Terre, une entreprise de nettoyage automobile, la FFRS ou encore la municipalité. Avec mon amie, nous arrivons au gymnase indiqué sur la page Facebook du club, un peu avant l'heure du match des joueuses confirmées. Nous trouvons facilement un endroit où nous installer. Le temps passé dans les gradins à tenter de récupérer des miettes de conversations m'a permis de comprendre ce qui a encouragé la venue de ces quelque quarante spectateurs de si bon matin. On y trouve les membres des équipes B de Dijon, l'équipe organisatrice, et de celle de Clermont-Ferrand qui joueront l'après-midi, des membres de l'équipe masculine locale venue supporter leurs coéquipières, des bénévoles en charge de la restauration/buvette, et deux familles de

joueuses. Tous ont donc un lien plus ou moins « actif » avec le roller derby. Plusieurs personnes semblent venir de la culture « skate » et sont identifiables à travers le choix de marques comme DC Shoes, Vans, Carhartt, de pantalons baggy/bermuda, les casquettes américaines ou les bonnets visés sur la tête en tout temps.

Le premier match est celui des équipes A de Dijon et de Clermont-Ferrand : Velvet Owl vs Auverniak's ! Sur des rythmes très rock (*Scorpion, Meat Loaf, The Blackhearts, Pink Floyd, etc.*), Ibu Profane, Ankle Berry, Grace Kill It ou encore Atomic Unicorn, Black Sabbath, Pepe le Punch¹⁷⁵ et leurs coéquipières font leur entrée sur le track. Leur tenue de match est sobre : elles affichent ainsi le t-shirt aux couleurs de leur équipe et portent pour la plupart un legging de sport noir ou un short court. Rien d'extravagant. Les filles se prêtent au jeu du défilé. Dos au public, elles ne se retourneront qu'à l'annonce de leur *derby name* par le *speaker*. Du côté de l'équipe dijonnaise, Grace kill it, Anckle Berry, Baby Dolors ou encore Suricate et ses yeux masqués font leur entrée et sont acclamées par le public. Du côté de l'équipe adverse, Licornass, Mar'Nibard, Safety Fist ou encore Vaseline Bachelot, pour ne citer qu'elles, sont également généreusement encouragées. Une fois la présentation terminée, la musique s'éteint. Le match peut commencer ! Au roller derby, nos yeux ne suivent pas un ballon, mais les jammeuses coiffées de leur étoile sur le casque. Si les règles sont plutôt complexes et très strictes pour les joueuses, du côté du public, il n'est pas nécessaire de toutes les connaître pour pouvoir prendre goût au match. En cas d'égarement, il suffit de se référer aux « speakers ». Des « speakers » ? J'aurais très bien pu me référer à la présence de « commentateurs », et pourtant, c'est bien de speakers dont il est question ici. La nuance est centrale : si le rôle de chacun est bien de commenter le match, le *speaker*, par cette simple nomination, rappelle que le roller derby est un sport américain. Le match est impressionnant. Les joueuses sont très agressives et les actions semblent bien organisées. Le jeu se joue davantage en force qu'en vitesse. La jammeuse de Dijon, Suricate, est la star du match. Les équipes sont au coude-à-coude : rien ne peut prédire qui sortira victorieuses et les speakers s'en donnent à cœur joie. Or, l'existence d'un décalage entre ce qu'il se passe sur le *track* et l'attitude plutôt « retenue » d'une partie du public est probante.

L'énergie déployée sur le terrain est difficilement absorbée par le public dans sa globalité, plutôt timide à s'engager lors des moments forts. La réception du spectacle n'est pas uniforme et va dépendre du « profil » de chaque groupe. Éparpillés de part et d'autre des gradins, quelques couples

175 L'objectif de cette observations étant de contempler le spectacle du roller derby, les *derby name* des joueuses n'ont pas été anonymisés.

de trentenaires ou des personnes avoisinant la soixantaine (probablement des familles de joueuses) observent le match sans en comprendre les rouages : « *Et la joueuse à la bande noire [la pivot] elle sert à quoi ?* ». D'autres, en revanche, semblent bien plus familiers avec cet environnement. Ce sont celles et ceux qui tiennent la buvette tout en haut des gradins. Ils scandent également sans retenue le cri de guerre de leur équipe, auquel devrait, comme le veut la tradition dans ce genre de situation, se joindre l'ensemble des supporters de l'équipe en question :

Elle est comment la moutarde ?

Forte

Elle est comment la moutarde ?

Forte

Elle est comment la moutarde ?

Extra forte !

Tels des « chauffeurs de salle », ils participent au spectacle du roller derby. En animant les gradins par des cris de guerre, en nourrissant le public de crêpes et de confiseries et en l'abreuvant de bières, ils amplifient les émotions qui peuvent se jouer sur le terrain. Mon regard s'attarde bien souvent du côté des arbitres. Ceux en patins sont vêtus du célèbre t-shirt « zèbre », noir et blanc, des arbitres américains de hockey sur glace ou de NBA. Les arbitres sans patins portent, quant à eux, un maillot noir. Au milieu du *track*, ils sont une dizaine, avec ou sans patins, à chronométrer, à vérifier la bonne application des règles, à sanctionner les fautes en envoyant les filles en prison, etc. Les *jam ref* (le nom des arbitres qui suivent les jammeuses – un par jammeuse) sont très gracieuses. Chacun de leur mouvement s'intègre à une plus large chorégraphie qui leur permet de se mouvoir au milieu de la piste (un espace très restreint où chaque arbitre doit éviter de déranger les autres) et de transmettre, à l'aide de signes corporels, les informations aux arbitres sans patins. À chaque tour de piste, il communique par un signe de la main le nombre de points marqués au *scoreboard*, les personnes responsables du logiciel d'affichage des points et des statistiques de l'équipe. Une jeune fille est en formation arbitrage, elle suit alors de très près la *jam ref* de l'une des *jammeuses*. Elle mime la bonne réalisation des mouvements. Le jeu s'accompagne d'un langage gestuel que les arbitres doivent maîtriser. Le match se termine, je ne sais même pas qui a remporté le match. Le public est invité à venir sur le *track* pour acclamer les athlètes du jour (tout le monde s'y rend... sauf mon amie et moi, qui ne comprenons pas ce qu'il se passe). C'est un moment drôle et fun : joueurs, joueuses, arbitres, mamans, papas, enfants, viennent taper dans la main des joueuses puis se retournent afin de leur tendre leurs fesses. D'Austin à cette ville française d'environ 260 000 habitants, la « *Spank Alley* [l'Allée des Fessées] » ne s'est pas perdue en chemin.

Le second match est celui des équipes B : les Velvet Must-Hard et des Niaks. De nouveau, le speaker introduit chaque joueuse. Du côté des dijonnaises, Wasabitch, Safety Fist ou encore Mar'Nibard font leur entrée sur les applaudissements du public. En maillot jeune, ce sont les Auvergnates Tipex, Betty Kitty Boop ou encore Supernanas. Là encore, le public n'oublie pas d'applaudir les adversaires du jour. Le match débute et la différence de niveau de jeu est évidente : le contact est plus contenu, les chutes sont nombreuses et les joueuses hésitantes. La chute d'une joueuse nécessite l'intervention du staff médical. Les arbitres viennent se positionner devant la joueuse afin de censurer la scène. Au bout de quelques minutes, le match peut reprendre sous les applaudissements du public. Moins impressionnant, le match n'en est pas moins intéressant. En effet, les membres des équipes B proposent pour l'occasion un look que je croyais disparu : nous revoilà en effet à l'époque où bas résilles, afflux de paillettes et rouge à lèvres à outrance constituaient la marque de fabrique du roller derby, comme me l'expliquait Disaster Uppercut :

C'était un peu le côté... je pense "déguisements" et trucs que tu ne te permets pas de mettre, ou de faire dans ta "vie civile" entre guillemets, et qui moi perso me plaisait. Y'en avaient une ou deux qui mettaient des espèces de tutus dégueulasses pour faire les matchs ou les entraînements. Et il y avait le maquillage, les paillettes, les bas résilles, les collants troués, le surplus de maquillage, le rouge à lèvres noir ou le rouge à lèvres violet, les ongles pareils. On portait aussi toujours les couleurs du club. Parfois même quand on sortait, enfin pour certaines en tout cas, c'était en noir ou en violet ou avec un peu de paillettes.

Disaster Uppercut

Cette journée ne manque pas de surprendre : ça gueule, ça rigole, les casques sont colorés, certaines filles portent du maquillage très accentué, les cheveux rouges, bleus et verts sont la vraie tendance ici. Le look « skateur » également. Des corps imposants ou filiformes, musclés ou non, des cheveux courts, rasés, longs, des grandes barbes, des robes rockabilly, des poils aux jambes chez certaines joueuses, des mecs un peu gothiques, des t-shirts *Star Wars* ou *Stranger Things* qui défilent, tatouages et piercing qui s'affichent, les couleurs LGBTQ+ qui s'insèrent sur les chaussettes, etc. Ces détails tendent à illustrer ce que les entretiens m'ont permis d'apprendre du derby : un sport « atypique », un « petit monde », avec ses propres codes, un milieu « ouvert », au sein duquel les valeurs de « tolérance », de « diversité » et de « non-discrimination » sont devenues sa marque de fabrique¹⁷⁶. Dans les gradins, je croise des *fresh meat* des Glorious Bitchies. Nous échangeons quelques mots et elles partent se changer avant le début de l'UB, acronyme de « *Unnamed*

176 Concernant cette phrase, tout ce qui est entre guillemets provient des entretiens menés auprès de joueuses.

Bitchies [Les salopes sans nom] » et qui désigne les matchs composés de membres de plusieurs équipes différentes.

Nous nous dirigeons du côté du *merch*, les stands présents à chaque événement grâce auxquels les équipes vendent les accessoires à l'effigie du club. On peut y trouver des badges, des stickers, des sprays anti mauvaises odeurs, des t-shirts floqués, etc. Si les ventes permettent de récolter un peu de trésorerie, ces accessoires participent à la création des contours d'une « communauté » derby. En effet, comme le *merch* vendu à la fin des concerts, ces accessoires collectionnés après chaque événement se présentent comme des « *objets de l'attachement* » (Hein, 2006 : 110) permettant aux joueuses d'attester de leur présence à cet événement. Il suffit de regarder sur le casque des joueuses pour s'en rendre compte. Tous les stickers qui y sont accolés sont à l'effigie des équipes qu'elles ont déjà eues l'occasion de rencontrer au cours de leur « carrière » sportive. On retrouve les casques les plus fournis du côté des équipes A, chez les filles qui ont la plus grande expérience de jeu et qui ont le plus voyagé dans le cadre du derby. Le casque est un marqueur de l'expérience dans la pratique.

Le 14 février 2020, l'entraînement est l'occasion pour les *fresh* d'exposer leur expérience de ce premier match. Certaines reviennent avec un premier sticker collé sur le casque. Elles parlent de fautes commises et des nombreux allers-retours entre le *track* et la prison. Cette session est un entraînement aux fameuses *Minimal Skills*. Tandis que j'observais, un mois plus tôt, les membres des Dirty Assassines tenter l'exploit des 27 tours en 5 minutes, à mon tour d'y parvenir... 19 tours en 5 minutes, il reste du travail. La semaine suivante, je me rends avec mon conjoint en Espagne pour quelques jours de vacances. J'en profite pour assister à l'entraînement de l'équipe de Corogne, les Brigantias. Nous arrivons à 19h30 dans les gradins et assistons à la fin d'entraînement d'enfants pratiquant le roller artistique. La pratique est très codifiée, les enfants portent des vêtements en tulle et de la musique classique accompagnent leurs mouvements. À 20h, ils laissent place aux filles du roller derby. De la France à l'Espagne, des homologues persistent. Les plus anciennes joueuses (celles qui animeront l'entraînement) sont tatouées, percées et portent des maillots à l'effigie de groupes de musique. Certaines portent une veste *teddy* aux couleurs du club, noir et bleu. Les débutantes, quant à elles, sont en tenues de sport classiques, leggings noirs et pulls épais. L'entraînement consiste en un ensemble de petits ateliers permettant de travailler différents aspects du jeu comme le positionnement, l'agilité, la force, etc. Les *advanced*, sans patins, conseillent les nouvelles et s'assurent du bon déroulement de la séance.

Le 28 février 2020, je suis de retour chez les Glorious Bitchies. Nous ne sommes pas encore au courant, mais il s'agit là de notre dernier entraînement avant quelques semaines. En effet, la pandémie de Covid 19 sévit à travers l'Europe et des mesures gouvernementales sont prises afin d'éviter tout rassemblement. Des joueuses décident d'anticiper les mesures et d'interrompre les entraînements. Du 17 mars au 10 mai 2010, un premier confinement nous tient éloigné les unes des autres. Le terrain que je viens de rejoindre avec quelques difficultés est en train de se refermer devant moi. Je n'ai d'ailleurs même pas eu le temps d'intégrer le groupe Facebook de l'équipe. Je ne le rejoindrai qu'à la fin du mois de septembre 2020. Alors que j'ai bien du mal à comprendre où se situe l'alternatif dans le cadre de cette pratique, je suis coupée de l'équipe durant quelques mois.

3. Bilan de l'exploration

3.1. L'alternatif : un souvenir du passé ?

Mes premières semaines sur le terrain sont marquées par un sentiment ambivalent. Alors que le terrain que je croyais investir me semble finalement plus « facile » que prévu, je peux néanmoins percevoir quelques résistances de la part de figures clés du club au sein duquel je compte mener la majeure partie de mon ethnographie. Cachent-elles quelque chose ? Cet inconfort et la place qui m'est attribuée dans l'équipe « *questionne aussi le rapport de l'individu au groupe et celui du groupe à l'individu. Il provoque une scission entre les individus "dedans", c'est-à-dire inclus dans la confiance et ceux qui sont autres, "dehors" (Petitat, 1998)* » (Déodati, Thiebaud et Voisin, 2023). La présence d'une enquêtrice profane ne semble pas susciter un enthousiasme collectif. D'ailleurs, à mesure de l'enquête, des joueuses me demanderont avec suspicion : « *Ah mais tu enquêtes sur nous en fait ?* ». De plus, je me confronte aux difficultés à pouvoir parler des éléments de décalage, du « folklore » comme le disent les joueuses interrogées. En effet, alors que j'investis le terrain du roller derby afin d'y comprendre l'expression de l'« alternatif », cette thématique est évacuée au profit du sportif. En effet, les membres des Glorious Bitchies tendent aujourd'hui à défendre le roller derby en tant que sport et le folklore, les résilles, le maquillage sont considérés comme des « *stéréotypes* », des « *clichés* » dont elles ne souhaitent plus parler. Le décalage existant entre ma représentation de l'activité et celle que souhaitent diffuser les pratiquantes illustre la posture d'*outsider* que j'occupe sur le terrain. En effet, comme le précise Ariel Cordier, « *le stéréotype est une représentation simplifiée à l'extrême des autres et de soi-même, reproductible*

dans différents contextes » (Cordier, 1999 : 505). Néanmoins, comme l'explique Patrick Charaudeau, « il faut accorder au stéréotype la possibilité de dire quelque chose de faux et vrai, à la fois » (Charaudeau, 2007 : en ligne).

Mes échanges avec Louen et Disaster Uppercut confirment le rattachement, à sa création, du roller derby à l'alternatif, aux « contre-cultures ». En effet, l'équipe des Quiet Scrimmage s'est positionnée dès 2010 dans la continuité du mouvement punk, lequel peut être rattaché à une critique du *mainstream* et du capitalisme. Leur équipe est-elle à l'image de celles qui se créent à partir de 2009 ? L'ensemble des collectifs français adoptent-ils ces mêmes idéaux et ce même positionnement critique à leur début ? Dix ans après leur création, les équipes semblent majoritairement avoir conservé certains rituels ludiques comme le *derby name* ou encore l'usage d'affiches de présentation de matchs colorées et amusantes. Ainsi, comment comprendre le refus des joueuses d'aborder ce sujet ? Leur sens a-t-il évolué en dix ans ? Par ailleurs, tandis que les matchs des *advanced* mettent en avant la dimension « sportive » du roller derby (les joueuses sont, par exemple, vêtues en habits de sport), ce sont les *fresh meat* qui tendent à se réapproprier ce qui semble relever d'une tradition orale, se perpétuant de génération en génération. C'est un folklore plutôt morcelé qui m'est donné à voir sur le terrain français, porteur sans doute de résidus d'alternatifs. Le folklore est-il simplement en train de disparaître ? Suis-je arrivée trop tard ? L'alternatif s'était-il évaporé à mesure que les équipes ont gagné en niveau ? Par ces questions, je me situe dans le prolongement des travaux portant sur la « sportivisation » de la pratique. En 2008, l'Américaine Jodie Cohen se confronte aux artefacts burlesques de la pratique. Cinq ans plus tard, en 2013, du côté de l'Écosse, Maddie Breeze constate quant à elle une « mise en ordre » de l'activité et une volonté de gagner en « sérieux ». De l'entrée de la pratique dans le système fédéral en 2014, à l'affichage d'une équipe de France bleu/blanc/rouge pour la Coupe du Monde 2018, la trajectoire française de cette activité tend également à rejoindre, à plusieurs égards, celles de pratiques alternatives qui se sont inscrites dans un processus de sportivisation, entendu comme une « mise en norme [...] dans une forme identique aux pratiques sportives dominantes de la société » (Marsault, 2009 : 5). Or, la thématique de la « sportivisation » du roller derby a déjà été discutée par plusieurs auteures (Maddie Breeze, 2014 ; Draft, 2017). Le roller derby suit-il un processus global consistant à se séparer de l'alternatif à mesure que les enjeux compétitifs s'intensifient ? La sportivisation est-elle inéluctable ? Le terrain du roller derby français possède-t-il encore des spécificités qui lui sont propres ? Un dernier élément doit également être analysé. Il existe en effet un décalage évident entre l'intérêt que je porte au roller derby, celle d'une pratique sportive

« différente », et le positionnement des joueuses interrogées qui se réjouissent du tournant sportif entrepris depuis quelques années. Comment expliquer ce décalage ? Pourquoi la recherche voit-elle généralement de manière négative la sportivisation des pratiques (Laigroz, Machemehl et Roul, 2022) ? Il existe en effet un paradoxe entre la littérature qui voit plutôt de manière négative toute forme de « normalisation » (Potvain, 2022) et ces joueuses qui, pour certaines, ont participé à la création des équipes, œuvrent pour faire reconnaître le sport. Il est possible désormais de questionner le rôle joué par les actrices du derby dans cette sportivisation : ont-elles été parties prenantes ? Quelles ont été les formes de résistances à cette sportivisation ? L'alternatif a-t-il disparu ou bien s'est-il transformé avec le temps ? Or, comment savoir jusqu'où les joueuses ont été parties prenantes de cette sportivisation alors que certaines, en particulier les pionnières des Glorious Bitchies, refusent d'en parler ?

3.2. Les limites d'une étude menée par une *fresh meat*

L'expérience d'enquêtrice/*fresh meat* me permet de vivre les étapes progressives d'appréhension de l'activité. Tout en conservant une certaine « distance » (je ne suis pas complètement intégrée au club et me préserve ainsi de certaines questions), je peux néanmoins expérimenter ce qui se présente comme un processus de déconstruction et de reconstruction d'habiletés corporelles. L'observation de l'évolution dans le jeu permet également de percevoir un ensemble de résistances sensibles, en mesure de témoigner des spécificités intrinsèques du sport. Or, être une *fresh meat* me confronte également au caractère ambivalent de ce statut et me positionne à l'écart de discussions centrales pour l'enquête. En effet, si ce surnom donné aux novices lui confère une valeur affectueuse, l'enquête me montrera plus tard qu'il cache une réalité complexe et parfois douloureuse. En effet, le terme exprime la place liminale occupée par les débutantes lorsqu'elles rejoignent les bancs du roller derby : « *On peut représenter les personnes liminaires, telles que des néophytes dans les rites d'initiation ou de puberté, comme ne possédant rien : pas de statut, pas de propriété, pas d'insignes, pas de vêtement séculier indiquant leur rang ou leur rôle, leur position dans un système de parenté – bref rien qui ne puisse les distinguer de leurs compagnons néophytes ou candidates à l'initiation* » (Turner, 1990 [1969] : 96). Ce statut de *fresh meat* enferme les nouvelles dans une place à part de l'association : elles sont là, mais pas vraiment. Elles sont écartées jusqu'à ce que leur utilité sportive soit reconnue. Le statut de *fresh meat* ne permet pas à toutes les portes de l'association de s'ouvrir. Dès lors, cette exploration est tronquée puisque mon statut dans l'équipe conditionne ce que je peux voir du roller derby. L'interruption des entraînements et des rencontres

entre équipe s'étendra jusqu'en 2021. Ces interruptions retardent la possibilité d'investir les espaces décisionnaires de l'association, à l'intérieur desquels se jouent les réflexions politiques. La suite de l'enquête devra ainsi prendre en compte ces contraintes. En attendant, différents points de cette première phase d'exploration (novembre 2019 - mars 2020) peuvent être retenus :

- On observe des résidus de folklore lors des matches
- Des rituels comme le *derby name* sont toujours présents
- Les équipes ne partagent pas toutes le même avis concernant l'ancrage alternatif du sport
- Des résistances à la sportivisation ont existé avant 2014
- Il existe aujourd'hui un discours dominant autour d'une volonté de faire reconnaître le roller derby comme sport
- Enfin, la discipline est souvent définie par ses membres comme étant « féministe »

Face à ces différents constats, je pensais reconsidérer ma question de départ (Van Campenhoudt, Marquet et Quivy, 2017 : 37). Alors que je me demandais « comment le roller derby se structure-t-il en rupture face à un modèle sportif dominant ? », la rupture est finalement peu perceptible. En effet, le roller derby ressemble à bien des égards à des pratiques sportives, telles qu'on peut les observer en gymnases ou des stades. Pourtant, rien n'empêche de vouloir questionner cette troublante ressemblance. En effet, tandis qu'en pensant investir un terrain qui m'était inconnu, je devais « rendre familier ce qui [m'était] étranger », il s'agit désormais de procéder par l'inverse en rendant « étranger ce qui [m']est familier » (Beaud et Weber, 2010 : 130). J'ai donc décidé de suivre ce premier jalon de recherche que constitue la question de départ et entend bien rechercher, dans le passé de l'activité, l'engagement des joueuses en vue de la construction d'alternatives sportives.

Partie 2. Aux marges du fait sportif. Délimitation du cadre théorique

Le cadre théorique constitue, comme son nom l'indique, le « cadre », la structure à l'intérieur de laquelle la réflexion et l'analyse des données recueillies s'élaborent. Le cadre théorique circonscrit le travail d'analyse du matériau et pose des barrières à la discussion scientifique. Il s'élabore à partir de lectures et de leur mise en lien, d'identification de concepts et d'auteurs, tout en justifiant d'une cohérence certaine. Sans cette armature intellectuelle, l'approche scientifique d'un sujet ne pourra être que bancal. Le cadre théorique va donc orienter la discussion à venir et constitue le fruit d'un travail de fabrication et de sélection. La confection du cadre théorique suggère d'opérer des choix et donc de laisser certains aspects de la recherche de côté, d'abandonner des idées qui ont surgi et qui continuent d'accompagner le travail d'écriture.

En inscrivant le chercheur dans un courant ou une tradition de pensée, le cadre théorique protège d'analyses trop hâtives et précipitées, tout comme il le prévient d'un risque de dispersion. Il permet ainsi d'éviter le piège de survoler, de manière superficielle, un objet donné. Une journée d'étude jeunes chercheurs organisée à l'UFR STAPS de Besançon en mai 2021 s'est justement intéressée au travail de construction de l'objet et, en creux, à la définition du cadre théorique¹⁷⁷. Cette étape cruciale dans le processus de recherche peut rapidement être appréhendée comme le passage du « sens commun », celui que les acteurs attribuent à leur action, au sens sociologique, celui par lequel le chercheur s'écarte du regard des acteurs et tente d'effectuer ce « pas de côté » afin d'initier une lecture scientifique de la situation. Sans cela, comment dissocier le discours d'expertise de l'*insider*, membre du milieu enquêté, de celui du sociologue dont l'ambition reste, selon Howard Becker, de construire un « *modèle généralisé du système social, de l'organisation étudiée ou d'une partie de celle-ci* » (Becker cité par Piette, 2002 : 109) ? C'est au cours de ce déplacement de regard qu'il extrait les mécanismes de l'action et parvient, grâce à la littérature et à des allers-retours sur le terrain, à proposer une interprétation du fait observé. Le cadre théorique participe d'un travail de « reconstruction » scientifique de l'objet, « *sinon, c'est un récit de voyage ou une compilation de témoignages* » (Wadbled, 2021).

¹⁷⁷ Journées d'étude jeunes-chercheurs (10 novembre 2021), « *La construction de l'objet de recherche durant la thèse* », Université de Franche-Comté, UFR STAPS Besançon, Laboratoire C3S, <https://calenda.org/869324>.

La grande majorité des travaux portant sur le roller derby se sont principalement concentrés sur la thématique du genre. En effet, en tant que sport de force et de contact, le roller derby s'inscrit dans la continuité des sports de tradition masculine. Or, ce sont bien des femmes qui, de part et d'autre de la planète, se sont emparées de cette activité sur patins à roulettes. Lors de mon entrée sur le terrain, je me suis s'est également confrontée à la prédominance de femmes au sein de cette pratique : qu'elles soient coachs, pratiquantes, arbitres, présidentes ou représentantes fédérales, la dimension féminine de cette discipline est indéniable. Or, une étude sur le roller derby doit-elle toujours s'effectuer sous ce prisme ? Serait-elle incomplète si la mobilisation du cadre théorique ne comprenait pas les théories du genre ? Face à la récurrence des résultats portant sur cette thématique, cette quatre-vingt-quatrième étude fait le pari qu'une thèse sur le roller derby ne mobilisant par les cadres théoriques du genre est possible.

Le roller derby est apparu en France en tant qu'activité sportive de contact, réglementée et exclusivement féminine. Il se présente également sous la forme d'une pratique que l'on peut qualifier d'anti-conformiste. En effet, aux déguisements et maquillages fantaisistes ou funestes qui prennent place lors des temps de jeu, le roller derby est également associé à un ensemble de mouvements culturels, musicaux, esthétiques et contestataires. Le punk est apparu au cours de l'enquête exploratoire comme l'un des milieux avec lesquels des équipes françaises entretiennent des liens. Si, aux États-Unis, les musiciennes anarcho-punk que sont les Riot Grrrls sont présentées comme les créatrices de la discipline, il semble qu'en France ce lien ait été réactivé. Les bas résilles et les sous-vêtements apparents, sens dessus dessous (Benilan et Kristal, 2010a : 38), prennent désormais possession des gymnases. Le rockabilly constitue également une esthétique avec laquelle la pratique sur patins à roulettes est imbriquée. Associé à des valeurs progressistes et subversives, il apparaît dans les années 1950 comme une « *petite révolution culturelle* » (Benilan, Fischer et George, 2010b : 8) et se présente aujourd'hui comme un style sous-culturel par lequel ses membres affichent leur refus de la culture contemporaine (Kattari, 2014). L'usage, par les joueuses de roller derby, de l'esthétique provocante du punk tels les corsets, les porte-jarretelles et les résilles, rappelant « *les prostituées du Hollywood Boulevard dans les films des années 1940* » (Goldman 2019 : 118¹⁷⁸), du rockabilly (les vêtements) s'inscrit dans ce qu'elles appellent un « folklore », qui accompagne l'activité depuis sa recréation en 2003 au Texas jusqu'à sa mise en vie en France à partir de 2009. En s'exprimant à travers les déguisements, les mises en scène, les décors

178 Je remercie Nathalie Gauthard pour m'avoir recommandé la lecture de l'ouvrage de Vivien Goldman (2019), *Revenge of the She-punks. A feminist music history from Poly Styrene to Pussy Riot*, Austin, University of Texas Press.

des gymnases, le « folklore » tend à associer le roller derby à une « performance carnavalesque » (Kattari, 2020 : 82), basée sur un renversement des conventions. Il tend ainsi à constituer un moyen pour les joueuses de rompre, symboliquement, avec le modèle sportif traditionnel : « *C'était complètement ça ! Le roller derby c'était un sport underground* » (Cerise). Si, ce folklore et ses symboles transgressifs (le punk et le rockabilly), permettent aux équipes de rompre avec le modèle sportif, son retrait, constaté sur le terrain lors de l'enquête exploratoire, participe à rétablir une forme de continuité entre l'activité et le sport de compétition auquel les joueuses ne voulaient pourtant pas ressembler.

Pour le profane, ces artefacts viennent spontanément perturber les imaginaires attribués au sport traditionnel. En effet, leur présence dans un endroit, les gymnases sportifs, où, *a priori*, ils n'ont pas leur place, génère un sentiment de désordre : « *C'est ce dérangement par rapport aux normes admises, cette anomalie, ce sentiment que "quelque chose n'est pas à sa place" [Douglas, 2001 : 55] qui engendrent* » (Bromberger, 2011 : 27), non pas du dégoût dans ce cadre-ci, mais plutôt de l'interrogation, de la moquerie, du mépris. Comment expliquer notre surprise face à des jeunes femmes en bas résilles en train de faire du sport ? Ou plutôt, pourquoi cela n'est-il jamais arrivé auparavant ? Pourquoi des footballeurs ou des basketteurs ne se sont-ils jamais peint le visage de têtes de mort lors de leurs rencontres sportives ? Dans cette continuité, pourquoi le sport semble-t-il refuser ce qui se rattache au monde de l'enfance (les déguisements, le maquillage fantaisiste, etc.) ? La mobilisation, par le milieu du roller derby, d'artefacts proscrits, tacitement, sur les terrains du sport *mainstream* encourage à délimiter le concept de « sport » au regard du lien qu'il entretient avec la question de la norme et de l'ordre social. Or, c'est bien du côté des joueuses et de leur intention, par le folklore, de rompre avec les codes sportifs, que cette analyse se tourne.

En tant que produit appartenant à la « culture de masse », le sport de compétition a fait naître un courant d'étude inspiré par les *Cultural Studies*, les *Sport Subculture*, qui se sont intéressées aux activités corporelles proposant un modèle différent de celui du sport institué (Beal, 1995 ; Wheaton et Tomlinson, 1998 ; Heino, 2000 ; Wheaton et Beal, 2003 ; Donnelly, 2016 ; 1988 ; Donnelly et Young, 1988 ; Pearson, 1981). Pour les *sport subculturalistes*, les sports de glisse et leur forme anti-compétitive se présentent comme l'expression de résistances face, ou plutôt « à côté », d'un système contraignant qui est celui du modèle sportif dominant, celui du sport de compétition. Leur inscription dans un schéma compétitif est appréhendée par ces auteurs comme des formes

d'incorporation par l'institution sportive, étouffant par conséquent la possibilité de résister au modèle en place.

Le roller derby ne correspond pas aux modèles corporels s'inscrivant dans le cadre d'analyse des pratiques subculturelles, qui s'intéressent davantage à des sports « *anti-compétitifs, peu régulés, ludiques, transgressifs et pourvoyeurs de sensations* » (Soulé et Walk, 2007 : 67). En effet, s'il se pratique sur des patins à roulettes pouvant faire de lui un « sport de glisse », l'activité fonctionne à partir d'un cadre de pratique codifié, réglementé et délimité spatialement et temporellement par le chronomètre. Dans ce cadre délimité, le roller derby articule sa pratique à ce que les joueuses appellent un « folklore » avec lequel les joueuses rompent avec le modèle sportif traditionnel. Articulé entre une esthétique carnavalesque et s'appuyant sur des imaginaires rattachés à des mouvements contestataires, le roller derby se présente ainsi comme un modèle de pratique entretenant une rupture avec le *mainstream* et les sports traditionnels. Dès lors, le roller derby tend ainsi à rejoindre des pratiques sportives apparues récemment et qui, par les imaginaires qu'ils convoquent ou leur forme de pratique, proposent une « alternative » (Messey et Tuillon Demésy, 2022 ; Potvain, 2022 ; Jecker, 2019 ; Tuillon Demésy, 2018) au modèle sportif dominant.

Le cadre théorique des *Cultural Studies* est finalement apparu comme le plus à même d'explorer la question des normes du côté de celles et ceux qui cherchent à s'y opposer. Structuré à Birmingham au milieu des années 1960, ce courant de recherche s'intéresse à la classe ouvrière britannique avant de se tourner du côté des différentes « *sous-cultures et des marginaux* » (Van Damme, 2004 : 50) comme les mods, les teddy boys ou encore les punks. Contrairement aux médias qui les appréhendent sous le prisme de la déviance, ces chercheurs montrent que, par leurs différents « *styles de vie* » (Hebdige, 2008 [1979]), ces sous-cultures résistent aux formes de domination dont la culture de masse et les médias constituent le véhicule.

Chapitre 5. Une définition du sport comme modèle dominant

Vouloir proposer une définition du concept de « sport » est une entreprise ambitieuse, voire impossible à réaliser tellement le fait sportif est protéiforme. Ainsi, la littérature portant sur les jeux traditionnels et celle portant sur les sports sous-culturels (*sports subculture*) ont permis de proposer une approche du fait sportif en tant que modèle culturel homogénéisant. En effet, la disparition des jeux traditionnels au cours de la structuration du « sport moderne » montre la dynamique régulatrice du fait sportif. Dès lors, l'apparition de pratiques corporelles s'écartant du modèle dominant apparaît comme une forme de « résistance », pratique et idéologique, à l'institution sportive.

1. Le « sport moderne » : un fait social totalisant

Cette première partie entend proposer une définition du fait sportif institué au regard de son pouvoir « homogénéisant ». L'exemple des jeux traditionnels sera mobilisé afin de montrer que l'implantation du sport dans les villes, en tant qu'invention issue de l'industrialisation, voit disparaître, en parallèle, les sociabilités locales et communautaires. En tant qu'élément rattaché à ce que des auteurs appellent la « culture de masse », uniformisante, le sport a par la suite généré autour de lui un courant intellectuel inspiré de l'École de Francfort, porté par Jean-Marie Brohm. Ce courant radical fera l'objet de nombreuses critiques puisqu'il lui est reproché de nier le pouvoir critique et créatif des individus.

1.1. Des « jeux traditionnels » au « sport moderne : une homogénéisation des pratiques

Pour les historiens qui associent sa naissance à l'Angleterre de la seconde moitié du XIX^e siècle, le « sport moderne » est une invention propre à un contexte social et économique particulier, marqué par l'industrialisation des sociétés « *qui se dotent d'un système politique d'État-nation et qui développent une économie capitaliste* » (Defrance, 2011 : 13). Si une partie des intellectuels adhèrent à une « théorie de la permanence » et voient dans le sport une activité qui a toujours existé, d'autres envisagent le sport moderne comme un indicateur de ruptures. Selon les tenants de cette théorie, le sport est un phénomène strictement contemporain, fruit de la société industrielle et du

capitalisme émergent, dont il va d'ailleurs s'approprier l'esprit : « *Le sport, né avec la société industrielle, restituerait dans les loisirs les repères les plus spécifiques de cette société : libre initiative, investissement technique, compétitivité institutionnalisée* » (Vigarello, 2000 : 8). D'ailleurs, qu'il s'agisse du football ou du rugby, ces inventions modernes se diffusent principalement dans les pays qui ont déjà opéré leur tournant industriel et « *dans lesquels des formes de rapports sociaux salariaux, individuels et monétisés, sont dominants* » (Defrance, 2011 : 23). Ainsi, comme le rappelle Kilian Mousset, le sport moderne s'est par la suite « *diffusé [...] dans les colonies britanniques et dans les pays industrialisés notamment en Europe et en Amérique du Nord. Il se développe dans un contexte de révolution industrielle, d'urbanisation qui affecte les sociétés par le truchement de l'émergence de la société capitaliste. Il en prend d'ailleurs les formes. La règle, la mesure, le record, la compétition sont les leitmotifs de sa pratique* » (Mousset, 2017 : 20). Si des activités corporelles comme le football trouvent des ramifications dans les sociétés pré-industrielles qui possèdent également des jeux de ballon, c'est bien sa forme moderne, codifiée, sécularisée et organisée sous la forme de clubs qui sera adoptée autour des années 1890 par « *les villes les plus ouvertes et les plus industrialisées* » (Dietschy, 2014 : 487).

Norbert Elias et Eric Dunning proposent une interprétation de l'apparition du sport moderne, sous le prisme cette fois d'un long processus de civilisation (1994 [1986]). Leurs études menées sur les jeux traditionnels et les sports leur ont permis d'observer l'abaissement significatif du degré de violence : « *Elias désigne comme un processus de sportivisation l'évolution qui transforme des passe-temps ou des affrontements traditionnels, sans règles fixes ni restrictions sévères à la violence, en loisirs "civilisés"* » (Chartier, 1994 : 20). Ce processus ne marque pas seulement la réduction de la violence entre les individus au fil des siècles. Les auteurs montrent également l'origine bourgeoise de ce processus, venu restreindre les formes de débridements émotionnels en place publique. Le stade se présenterait ainsi comme le dernier espace au sein duquel un « *relâchement du contrôle ordinairement exercé sur les émotions* » est autorisé (*ibid.* : 18).

Considérées comme l'« *expression de la modernité* » (Holt, 2011 : 616) à laquelle sont attachées les élites françaises anglophiles, les sports britanniques font naître une organisation sociale tout à fait originale. Il s'accompagne d'une véritable « *institutionnalisation, avec ses fédérations, une administration, avec sa démocratie interne et ses hiérarchies visibles* » (Vigarello, 2002 : 164). Désormais, des clubs et des fédérations vont œuvrer à son développement et renforcer son pouvoir symbolique. Les pratiques telles que le rugby, le soccer ou l'athlétisme perdent progressivement

leurs connotations anglophiles pour adopter une identité propre : « *En ce sens, le sport ne diffère pas des autres phénomènes sociaux, dans cette ère nouvelle de culture de masse et de nationalisme populaire* » (Holt, 2011 : 622). Jamais une autre organisation sociale, culturelle ou politique, n'avait jusque-là connu une telle structuration : à la normalisation des règles « *précisées, fixées, systématisées et universalisées comme jamais auparavant* » (Defrance, 2011 : 82), des lieux propres lui sont désormais consacrés (les stades, les clubs) et il s'inscrit dans une temporalité autonome (le calendrier sportif se précise et se détache des rassemblements communautaires religieux).

Dans un contexte marqué par une urbanisation massive, l'apparition du sport moderne laisse se dessiner une nouvelle structuration du temps, conditionnée par le rythme des usines et conduisant à la dissociation de deux temporalités bien distinctes face auxquelles les sociétés traditionnelles sont étrangères : le travail et le loisir. Dès lors, « *la nouvelle culture démocratique du loisir s'institutionnalise à travers une organisation industrielle et commerciale du divertissement qui encourage le sport et lui permet d'acquérir une dimension sociale et politique de premier plan* » (Turcot, 2016 : 486). Selon les définitions qui lui sont attribuées, le sport, en tant que produit de l'industrialisation des sociétés, devient porteur d'une approche démocratique (Vigarello, 2002 : 56). Les principes et valeurs qui accompagnent la structuration du sport entrent ainsi en contradiction avec les modèles corporels qui ont précédé son apparition. Désormais, « *le principe n'est plus celui de la contrainte communautaire dictant les solidarités et les oppositions (affrontements quartier contre quartier, mariés contre non-mariés, jeunes contre âgés) ou celui du statut personnel imposant regroupements ou interdits (exclusion de certaines professions, exclusion des ecclésiastiques, des "gens sans aveu"), mais celui de la "libre participation"* » (Vigarello, 2002 : 59-60). Expression même du tournant opéré par l'industrialisation, l'institution sportive va constituer l'expression « *de nouvelles formes de vie sociale, de nouvelles solidarités* » (Hubscher, Durry et Jeu, 1992 : 104). La structuration du sport moderne constitue l'expression plus générale d'une évolution des sociétés dans lesquelles il s'implante. En se substituant à des pratiques improductives afin de les structurer sur un modèle « *porteurs de l'idée démocratique tout autant que d'un certain ordre moral* » (Fournier, 2004 : en ligne), le sport s'accompagne d'une mise sous contrôle du jeu, comme « *une façon de le rationaliser et de le rendre utile aux activités industrielles des hommes dans un ordre social sécularisé* » (Fournier, 2004 : en ligne). L'implantation généralisée du sport s'effectue donc au détriment de formes de sociabilités qui ont précédé son apparition, notamment les jeux traditionnels.

Les jeux traditionnels constituent des pratiques rattachées à des « *genre[s] de vie* » (Camy, 1995 : 67) bien particuliers, rattachés au monde de la paysannerie et des sociabilités locales qui ont cours durant la période pré-industrielle, et principalement masculines. Qu'il s'agisse des quilles de Gascogne (Camy, 1995), de la soule (Fournier, 2012), ou des joutes languedociennes (Pigeassou et Pruneau, 1999), ces jeux sportifs populaires « *témoignent d'une culture propre à un espace géographique particulier et affirment une identité régionale* » (Vigne et Dervillé, 2009 : 1). Leur existence est complètement dépendante de la communauté qui les accueille, du point de vue tant culturel que religieux ; en effet leur calendrier n'est pas indépendant des fêtes patronales qui rythment la vie des habitants. Les sports modernes ne sont pas une émanation de ces jeux, ils sont une création nouvelle qui entre en rupture, en opposition avec la logique interne de ces pratiques qui leur préexistent. Alors que les jeux traditionnels, dont la forme diffère selon les sociétés qui les produisent, reposent davantage sur des conventions communautaires que sur des règles uniformes, la culture du sport moderne, indissociable de celle du loisir (Veblen, 1970 [1899]), repose sur une logique égalitaire de domestication des corps, de mise en ordre de l'espace et du temps. Tandis que le jeu « *réactive les hiérarchies du monde noble comme il réactive les frontières du monde villageois* » (Vigarello, 2002 : 18), le sport incarne, quant à lui, le « *passage d'une société d'ordres, non contractuelle, à une société démocratisée* » (*ibid.*). Son principe n'étant plus celui du seul fonctionnement communautaire, le sport va finalement incarner une « *contre-société idéale* » (*ibid.* : 61) prônant l'égalité entre tous les participants et une suppression (temporaire) des distances sociales.

Face à cela, la difficile survie des jeux sportifs et de leurs particularismes montre la rapidité et la force qu'opère le tournant industriel sur les sociabilités qui leur donnaient vie. Si, comme l'entend Eugen Weber dans son étude de la France rurale, l'industrialisation qui s'opère entre la fin du XIX^e et le début du XX^e participe à une amélioration globale des conditions de vie des individus, elle est aussi responsable d'une homogénéisation des styles de vie. L'intégration de « *la France sous-développée [...] au monde moderne et à la culture officielle – celle de Paris et des grandes villes* » (Weber, 1983 [1976] : 11) participe d'un effacement des spécificités culturelles locales, qu'il s'agisse de la généralisation du Français qui contribue à l'abandon des dialectes régionaux ou à l'affaiblissement des traditions locales et leurs folklores. Dans son étude sur les quilles en Gascogne, Jean Camy ne peut que constater leur disparition au même titre que d'autres jeux traditionnels, une situation qui est « *révélatrice de l'épuisement d'une forme d'inscription sociale (communautés de personnes communiquant oralement les unes avec les autres, liées entre elles de*

façon directe). *Perdant ses relais et les occasions sociales de les informer, le système s'étiolé, disparaît. Cela correspond à la disparition d'un genre de vie, d'une façon d'être ensemble* » (Camy, 1995 : 6). Ce point a intéressé les anthropologues qui ont cherché à comprendre comment les jeux traditionnels composaient avec la modernité puisqu'en effet, le sport étant désormais « *auréol[é] d'une "supériorité mythique" selon la formule de Parlebas* » (Hamayon, 2021 : 30), que reste-t-il aux jeux traditionnels si ce n'est de se sportiviser pour pouvoir survivre ? Pour Pierre Arnaud, « *l'extension du mouvement sportif et son institutionnalisation ont occulté et condamné les particularismes* » (Arnaud, 1986 : 174).

L'industrialisation, le déplacement des campagnes vers les villes ou encore l'essoufflement des sociabilités traditionnelles ont participé à transformer les fondements internes des jeux tels qu'ils s'exprimaient au cours du XVIII^e. Dans son étude sur la pelote basque, Jean-Paul Callède (2002) distingue deux formes de pratiques : une pelote basque « *traditionnelle* » évoluant entre le XVIII^e et les années 1880, et une pelote basque « *spectacle* » qui s'exerce véritablement à partir des années 1893 et qui, un siècle plus tard, s'affirmera au sein des loisirs sportifs de masse. S'il considère que la combinaison des « *registres de l'efficacité organisationnelle et de la compétition* » (ce qu'il appelle la « *modernité sportive* ») a favorisé la diffusion du sport tout en valorisant ses racines culturelles (Callède, 2002 : 48), d'autres auteurs portent quant à eux un regard plus critique sur ces transformations. Dans leurs travaux sur les joutes languedociennes (1999), Charles Pigeassou et Jérôme Pruneau montrent, en effet, qu'à l'aune d'une société occidentale moderne, des pratiques traditionnelles comme la joute s'« *émancip[ent] du cadre magico-religieux, archaïque et traditionnel pour s'actualiser dans le champ de la modernité* » (Pigeassou et Pruneau, 1999 : 2). Le modèle recréé dans un cadre moderne n'est donc plus l'expression d'une communauté donnée, soudée par la tradition, mais s'inscrit dans le libre choix des individus : « *Toute la dimension sociale que certains rites représentaient à travers leur fonction sociale (comme les rites d'intronisation) se dissipe et laisse prôner désormais une logique hiérarchique de compétition, dépositaire de l'ordre individuel, au détriment d'une organisation collective essentielle à la constitution et à l'adhésion à un ensemble commun de croyances et de représentations* » (*ibid.* : 14). Les critiques qui se jouent en creux dans l'étude des « *survivances* » (Fournier, 2012 : 158) ne sont pas sans questionner les rapports de dominations entre des traditions et des héritages locaux et un modèle culturel dont l'ampleur conduit à leur suppression. Si l'organisation fédérale et compétitive des jeux participe d'une certaine manière de leur « *sauvegarde patrimoniale* » (Vigne et Dervillé, 2009), c'est

désormais la question de l'« authenticité » d'une pratique devenue un objet de consommation qui pose question :

L'avènement d'une structure "sportifisante" affecte l'identité culturelle des jeux traditionnels : les orientations individualistes, technicistes et tendues vers la performance sportive mettent en tension les relations communautaires de fête, d'amitié, constitutives des pratiques anciennes et effacent progressivement les valeurs traditionnelles. Si la sportification est un facteur du développement de la pratique, elle est aussi porteuse de contraintes et d'étiollement des valeurs communautaires en uniformisant l'activité pour respecter la mise en conformité sportive.

Vigne et Dervillé, 2009 : 8

La survie des modèles traditionnels ne semble pouvoir s'effectuer qu'à partir de l'adoption du modèle sportif dominant (ou encore leur patrimonialisation). La rigidité de l'organisation sportive expulse les temps ludiques, efface les particularismes, étouffe le désordre qui se retrouve désormais de manière encadrée aux abords du jeu, en mi-temps ou dans les gradins (Lestrelin, 2006). La diffusion du « sport », en tant que modèle organisationnel particulier, au cours du XIX^e siècle, s'accompagne ainsi d'une « mise en ordre » des pratiques corporelles. À l'intérieur de ce cadre contraignant, les auteurs s'intéressent à déceler des particularités :

C'est dans le dernier tiers du XIX^e siècle que s'organisent et se diffusent massivement les pratiques d'activités physiques et sportives en France. C'est après la première guerre mondiale qu'elles se parent des traits de la modernité. En un peu moins d'un siècle, on assiste à l'éclosion d'une authentique culture physique : ensemble de manières d'agir et de penser entièrement ordonné au développement et au perfectionnement de l'efficacité motrice en fonction d'un système de valeurs ou de finalités propres à chaque groupe social.

Arnaud et Camy, 1986 : 7

Pierre Arnaud et Jean Camy rappellent en effet qu'avant la diffusion du sport de masse, chaque pratique corporelle s'inscrivait dans des sociabilités bien localisées et identifiables. C'est, par la suite, l'inscription du sport dans un calendrier propre et son appropriation en tant que support des « *valeurs essentielles des républicains* » (Hubscher, Durry et Jeu, 1992 : 71), qui en font un support à la fois de distinction mais aussi d'expression du mérite républicain. La lente transformation des sociabilités traditionnelles constitue un exemple explicite des mutations qui traversent

l'industrialisation des sociétés occidentales. Le caractère normalisant du fait sportif a généré un champ d'analyse critique qui s'inscrit dans la continuité de l'École de Francfort¹⁷⁹.

1.2. Le sport de compétition : un modèle aliénant

Le sport de compétition peut être appréhendé comme le condensateur des idéaux des sociétés modernes, « *impartialité absolue des arbitres, primauté faite au mérite, égalité entre les participants, garantie de leur loyauté* » (Vigarello, 2002 : 9). Il est alors incompatible avec les normes, les valeurs et modes de fonctionnement qui animent les communautés rurales pré-industrielles. Pour des auteurs se revendiquant d'une pensée marxiste, il est animé par le même principe que celui du travail, c'est-à-dire, la compétition et la maximisation du rendement : « *Toute posture ou geste spontané non conforme à la technique légitimée par l'association sportive ou non conforme au modèle reconnu comme le plus efficient par les sciences de la performance, sera l'objet d'un travail intensif de correction* » (Laberge, 1995 : 58). Dans cette continuité, une approche critique du fait sportif se développe depuis les années 1970. L'initiateur de ce champ d'étude est Jean-Marie Brohm qui, dans la mouvance héritée de mai 1968, développe au cours de sa thèse qu'il publie en 1976 une « *pensée alternative* » (Attali et Robène, 2015 : 167) et radicale vis-à-vis du sport qu'il considère être un outil d'aliénation de l'être humain. Brohm propose d'envisager le sport de la manière suivante :

Le sport est un système institutionnalisé de pratiques compétitives, à dominante physique, délimitées, codifiées, réglées conventionnellement dont l'objectif avoué est, sur la base d'une comparaison de performances, d'exploits, de démonstrations, de prestations physiques, de désigner le meilleur concurrent (le champion) ou d'enregistrer la meilleure performance (record).

Brohm, 1976a : 63

Cette définition lui permet d'amorcer une analyse critique du fait sportif (en particulier le sport de compétition), qu'il appréhende comme un appareil idéologique d'État (Brohm, 1976b). Si le sport

¹⁷⁹ L'École de Francfort est le nom donné au courant intellectuel créé en 1913 par Theodor Adorno et Max Horkheimer. Leur réflexion prend racine dans un contexte marqué par les deux Guerres mondiales et les totalitarismes nazi et stalinien. Leur ambition est de fonder une théorie permettant de favoriser l'émancipation des hommes en leur dévoilant les mécanismes de la domination : « *C'est à cet idéal de la raison que se rattache le projet moderne de la culture émancipée. Selon Adorno et Horkheimer, l'idée de culture est en effet, depuis le Siècle des Lumières, liée au principe de la raison émancipatrice. Une des conquêtes de la société moderne, au sortir du Moyen Âge, est d'avoir permis une autonomisation de la culture et de l'art, arrachés aux puissances du religieux et au pouvoir politique. Sous la forme de pratiques artistiques, de modes d'éducation, de produits culturels émancipés des tutelles antérieures, tout un domaine que l'on peut comprendre sous le terme de « culture » devient un des lieux effectifs d'expression de la raison émancipatrice* » (Voirol, 2010 : 27).

s'érige en organisation apolitique et neutre, l'approche critique du sport l'envisage bien comme « *l'extension du modèle culturel des classes dominantes aux autres classes sociales* » (Jamet, 2002 : 237). Brohm s'inscrit ainsi dans la continuité des penseurs de l'École de Francfort comme Max Horkheimer, Herbert Marcuse ou encore Theodor W. Adorno qui associent la culture née de l'industrie capitaliste qui se développe tout au long du XX^e siècle comme un pur produit marchand, « *réduit à des éléments d'une chaîne de production* » (Labarre, 2007 : 63). Invention de la culture de masse, le sport s'inscrit dès lors dans la continuité des biens culturels, éminemment soumis à la valorisation marchande et obéissent à une « *logique industrielle et rationalisée* » (*ibid.*). Leur critique se concentre ainsi sur les modes de productions des différentes formes de produits culturels. Soumis à l'ordre capitaliste et industriel, le contenu des biens culturels s'altère, « *leurs "qualités internes" qui se dégradent et s'appauvrissent dès lors qu'ils s'homogénéisent et se standardisent pour devenir des produits comme les autres" sur le marché capitaliste* » (Voirol, 2010 : 25-26).

De la même manière qu'Adorno analyse les logiques industrielles derrière la production musicale (1941), Brohm établit une homologie structurelle entre le sport et le capitalisme : « *Le sport est y conçu comme un ensemble de pratiques corporelles institutionnalisées, mis en place par les groupes dominants, en vue d'exercer le contrôle social et de contribuer au maintien de l'aliénation capitaliste* » (Brohm cité par Laberge, 1995 : 53). La plus intense critique du sociologue se cristallise sur le « spectacle sportif » : « *Quelles que soient ses formes politiques, le sport spectacle de masse est toujours et partout un instrument coercitif de massification, de répression, d'aliénation* » (Brohm, 2006 : 147). Il rejoint ainsi l'analyse formulée par Guy Debord pour qui « *la scission généralisée du spectacle est inséparable de l'État moderne, c'est-à-dire de la forme générale de la scission dans la société, produit de la division du travail social et organe de la domination de classe* » (Debord, 1992 : 24). Le sport et sa forme marchandisée sont, dès lors, vecteurs d'aliénation : « *Ce que veut signifier "spectacle", c'est une opposition constitutive de la société moderne qui sépare le monde vécu (soumis à dispersion de l'existence, au morcellement...) et la représentation de ce vécu (sous l'image unifiée de la société offerte à contemplation) devenue autonome et mensongère* » (Ruby, 2018 : en ligne). La critique que propose Brohm des spectacles sportifs est virulente puisqu'il les appréhende sous le prisme de l'« *opium du peuple* » (2006), détournant les masses de toute forme de contestation politique. Pour lui, comme pour les auteurs de l'École de Francfort, le sport, en tant que produit de la société capitaliste, ne peut être que synonyme d'aliénation : « *La culture moderne, qui porte en elle-même une promesse*

d'émancipation et de liberté extérieure à la valorisation capitaliste et à tout rapport instrumental, devient donc le socle de processus marchands et industriels » (Voirol, 2010 : 28).

Qu'il s'agisse de l'École de Francfort ou de la théorie critique de Brohm, chacune fera l'objet de nombreuses critiques (Brohm, 2004). Il leur est notamment reproché leur vision unidirectionnelle des industries de masses, laissant ainsi aux consommateurs une posture passive et aliénée. Contre cette vision trop homogénéisante du fait culturel, de nombreux chercheurs et opposants à la critique radicale vont s'attacher à observer les particularités des différents sports et donc, la capacité créative des individus :

On comprendra donc que la démarche ethnologique dont nous nous réclamons se sépare tout autant d'une anthropologie découvrant derrière chaque pratique une forêt de symboles que d'une sociologie établissant des correspondances mécaniques entre type de spectacle et type de comportement social ; elle se démarque aussi d'une approche poétique qui se cantonne à "un hommage au sensible" et plus encore d'une conception purement critique, réduisant les spectateurs à une masse d'"idiots culturels" pris à tous les pièges que leur tendent leurs ennemis.

Bromberger, 1995b : 49

Contre le positionnement radical des courants critiques qui appréhendent la culture de masse uniquement comme un système d'oppression, des chercheurs vont s'intéresser à montrer la part de créativité des individus à l'intérieur du fait sportif.

1.3. Le sport et ses « sous-cultures » : une approche par les particularismes

L'exemple des jeux traditionnels (ou du jeu en tant qu'activité libre) montre le caractère « contrôlant » du fait sportif en tant que système accordant de la légitimité aux organisations ludiques et ordonnant son contenu. Des études sociologiques ou ethnographiques menées sur le fait sportif vont pourtant s'attacher à montrer la part de liberté dont disposent les individus qui s'engagent dans des activités sportives :

Nous définissons une culture sportive comme une combinaison spécifique de pratiques, de comportements, de rapports au corps et de systèmes de valeurs caractéristiques du groupe des pratiquants d'un sport donné. Dans cette mesure, plutôt que de s'intéresser à ce que serait une culture sportive englobante, dont les traits seraient communs à toutes les pratiques, il convient de distinguer autant de cultures sportives qu'il y a de pratiques différenciées.

Darbon, 2002 : 4

Ces travaux s'intéressent à la part de liberté dont jouissent les acteurs sociaux dans le cadre contraignant de l'organisation sportive traditionnelle. En prenant de plus en plus de place dans le quotidien de chacun, soit en tant que pratique ou soit à travers le spectacle, le fait sportif a rapidement suscité l'intérêt des chercheurs qui ont pu y déceler des mécanismes qui concourent à son succès, à sa reproduction ou à ses transformations. Si le modèle compétitif (et, à son paroxysme, olympique) a su s'imposer comme modèle dominant de la structuration des activités corporelles, des particularismes, par pratique et par région, perdurent. Dès lors, la question de « sous-cultures » permet d'appréhender la conservation, dans le cadre structuré du sport *mainstream*, d'imaginaires, de rituels, etc. qui œuvrent au façonnage d'identités propres à chaque sport.

À travers l'exemple du rugby, Sébastien Darbon montre que l'activité s'inscrit dans la définition de ce que les auteurs entendent par « sport » (une pratique séculière, promouvant l'égalité entre les participants, incluant une spécialisation des rôles, instaurant une organisation hiérarchiques, etc.) mais qu'il est également « *autre chose* » et qu'« *il n'est pas sûr qu'il partage cet "autre chose" avec les autres sports* » (Darbon, 2007 : 18). Son histoire, son recrutement social, son ère d'implantation géographique participent à forger une « *culture sportive spécifique* » auxquelles s'ajoutent les caractéristiques intrinsèques du jeu et de ses règles. Ainsi, tout en évoluant dans un cadre institutionnel pré-défini, hiérarchique et contraignant, les sports génèrent des cultures qui leur sont propres, c'est-à-dire un « *système symbolique (ensemble des codes et des valeurs, des référents identitaires) mis en œuvre pour maintenir l'unité du groupe* » (Saouter, 2000 : 3), mais n'entrant pas en rupture avec l'institution sportive.

Établies dans un cadre de loisir, les sous-cultures sportives restent néanmoins des espaces de libertés et de transgressions pour ses membres (Saouter, 2000 : 5). Ainsi, si les temps de matchs se présentent comme des espaces de contrôle des émotions, la troisième mi-temps ou les tribunes voient s'interrompre momentanément le processus de civilisation. En effet, à la suite de la théorie éliásienne, « *le stade demeurerait un des rares espaces où l'on tolère, dans des limites bien définies, le débridement des émotions collectives* » (Bromberger, 2018 : 9). La troisième mi-temps ou le spectacle du football constituent pour leurs membres, le pratiquant ou le supporter, des « *parenthèses festives dans le temps, dans l'espace et les normes de tous les jours, l'effervescence du stade se prête tout particulièrement à l'invention et à l'expression de ces "courts-circuits" ludiques de la pensée* » (Bromberger, 2018 : 309). Les travaux portant sur des sports comme le

rugby, ou encore le catch (Lamoureux, 1993 ; 1985), montrent le détachement que ces cultures peuvent opérer vis-à-vis de la société dans sa globalité, à leur manière. Pour Christian Bromberger qui s'est concentré sur le supportérisme footballistique, ces manifestations populaires prennent la forme d'un rituel séculier, en rupture avec la routine quotidienne, « *affranch[i] des hiérarchies ordinaires qui règlent la vie sociale et assignent à chacun, dans ce moment hors du temps, un rang différent selon sa proximité relative par rapport à l'objet de la célébration et aux officiants chargés de l'exécuter* » (Bromberger, 2018 : 316). Or, celles-ci n'engendrent pas de condamnation morale au sein de la micro-société qui en a fait son étendard. En effet, comme l'explique Anne Saouter, « *les moments festifs permettaient aux individus de s'exprimer par leurs mots et avec leur corps au-delà des tabous et limites socialement imposés : jeux scatologiques, sexualité impudique, consommation outrancière d'alcool, grivoiserie... Aucun ne subissait, au sein de la communauté, de condamnation morale pour ce type de comportement. Au contraire, le collectif semblait rendre possible ces transgressions comme si elles étaient inévitables, voire nécessaires* » (Saouter, 2000 : 5).

Des pratiques aux spectacles, les sciences humaines et sociales ont montré combien l'homogénéisation des pratiques sportives n'est pas synonyme d'un effacement de leurs particularismes. Autour du temps de la pratique, dans ses interstices les moins contraintes par le temps défilant du chronomètre, s'organisent en effet des micro-espaces interactionnels qui s'autorisent des écarts par rapport à un cadre structurant plus large. Les micro-sociétés sportives peuvent en outre faire apparaître des dynamiques s'érigent contre le modèle dominant. Dans l'espace qui leur est imparti (le stade, l'institution, les gymnases), les sports voient s'organiser à travers eux et autour d'eux des sociabilités permissives et parfois augurent des formes de contre-pouvoir : « *Le supportérisme officiel, symbole de la compromission et de la soumission aux dirigeants et à l'autorité selon les ultras, peut justifier à lui seul l'instauration d'un contre-modèle plus sensible aux attentes de certains supporters ayant échappé à la socialisation prodiguée par le club* » (Lestrelin, 2006 : 33). Le spectacle sportif a alimenté un pan critique de la littérature, à commencer par Roland Barthes (1957) qui, comme les théoriciens de Francfort, appréhende la culture de masse à travers le prisme de l'aliénation. Pourtant, contre l'idée selon laquelle, les spectateurs ne seraient que des « idiots culturels », les travaux sociologiques et ethnographiques vont s'affairer à montrer qu'au contraire, les individus, ne sont pas passifs dans leur engagement spectral. C'est bien ce que montre Ludovic Lestrelin dans son étude sur les supporters. Loin de

constituer des simples consommateurs de spectacle sportif, ces derniers sont également les premiers critiques de l'évolution marchande du football :

L'activité critique des supporters indépendants consiste, en s'appuyant sur des règles morales et de justice, à dire publiquement ce qui ne va pas dans le monde du football, ce qui ne leur semble pas juste, et à dévoiler les formes de domination et de répression dont seraient victimes les supporters. Deux types de critique peuvent être distingués. Le premier, de tonalité "sociale", entend à la fois dénoncer les inégalités qui marquent le football contemporain, défendre un football populaire face aux "dérives" de la marchandisation de ce sport, stigmatiser l'absence de solidarité (entre petits et grands clubs par exemple) et l'égoïsme des "riches", joueurs, dirigeants et médias, face aux intérêts malmenés des supporters authentiques. Le second, au ton "culturel", consiste en une dénonciation de la modernisation du football, de la perte de l'authenticité et de la liberté dans le contexte sécuritaire croissant, de la criminalisation du mouvement ultra, du conformisme et de l'aseptisation qu'elle engendre.

Lestrelin, 2006 : 34

Les pratiques de masse se présentent ainsi comme des espaces au sein desquels s'observent des stratégies de reprise du pouvoir. Jary, Horne et Bucke (1991) se sont d'ailleurs intéressés à la production de fanzines dans le contexte du football. Ils y voient là des formes de contestation des institutions culturelles dominantes et de réappropriation, par les fans, des symboles attachés au fait footballistique : « *Le sport étant moins "étranger" que la haute culture ou l'éducation, il est parfois considéré comme plus facilement utilisable en tant que vecteur de l'hégémonie culturelle (par exemple Butsch 1984). De la même manière, on peut affirmer que, précisément parce qu'il n'est pas étranger, son potentiel en tant que site de résistance - par exemple à la marchandisation déformante - peut être plus important* »¹⁸⁰ (Jary, Horne et Bucke, 1991 : 582). Les études proposées par Bromberger ou Lestrelin se sont attachées, d'une certaine manière, à infirmer le point de vue des situationnistes et de Brohm qui appréhendent le spectacle sportif ou toutes les industries de masses à travers leur unique caractère aliénant. Par ces études se concentrant sur la part de liberté des individus qui participent à ces rassemblements, l'état d'une part de créativité ou encore leurs forces de mobilisation collective (Lestrelin, 2015) montre les limites de l'analyse critique.

Les travaux menés sur les terrains du sport *mainstream* ont ainsi pu montrer les différentes « *tactiques* » (de Certeau, 1990) de résistance mises en place par les individus. Loin de n'être que

180 « *Because sport is less alien' than say high culture or education, it is sometimes seen as more readily utilized as a vehicle in the exercise of cultural hegemony (e.g. Butsch 1984). By the same token however it can equally be argued that precisely because it is not alien its potential as a site of resistance - e.g. to distorting commodification - may be greater* » [traduction personnelle].

les récepteurs passifs d'un cadre qui leur est imposé, ils composent avec ce cadre, le transgressent et parviennent même à faire pression sur les politiques (Lestrelin, 2006 : 22). En revanche, les pratiques corporelles qui évoluent sous le terme de « sport » ne mettent pas en danger l'ordre social dominant. Ainsi, si les terrains de sport peuvent se présenter comme des lieux de pression contre, par exemple, le pouvoir exercé par les dirigeants du sportif, il n'y a pas de remise en cause de l'institution sportive en tant que modèle organisationnel strict, compétitif. Son inlassable perpétuation (la compétition, le sport spectacle) peut dès lors être analysée comme l'expression la plus flagrante d'une sorte de « mise sous contrôle » d'une activité sociale singulière. La liberté que parviennent à s'octroyer les acteurs s'opère finalement dans un cadre prédéterminé, sur un modèle qui, d'un sport à l'autre, se répète. S'ils composent avec ce cadre, ils ne remettent pas en cause ses fondements.

2. La question des marges sportives ou la rupture avec l'ordre hégémonique

Dans les années 1980, l'émergence de nouvelles pratiques corporelles n'adoptant pas le modèle codifié et compétitif du sport institué permet de renouveler les approches critiques sur le sport. Des études vont en effet montrer que ces activités se structurent contre le modèle sportif dominant, compétitif et institué, portant ainsi en eux une critique de ce modèle. Par ailleurs, bien que largement critiquée pour son positionnement radical, la théorie critique de Jean-Marie Brohm trouve un regain d'intérêt du côté d'auteurs qui appréhendent les marges sportives comme des formes de résistances contre le modèle sportif hégémonique.

2.1. Les sports de glisse : égéries des marges sportives

En prenant pour angle d'étude les créations culturelles produites dans un contexte de capitalisme avancé, l'approche post-moderne à laquelle s'associe le courant post-structuraliste de Derrida, Foucault et Barthes s'est intéressée au fait sportif : « *La société post-moderne appartient à la sphère du capitalisme avancé, c'est une société de besoins illimités et de surconsommation qui transforme tout en marchandise, y compris la connaissance [...]. Se distinguant par sa mercantilisation de l'information, elle transcende l'ère littéraire pour reposer principalement sur le signe, l'image, le spectacle* » (Rail, 1995 : 144). Cette approche voit ainsi dans le sport moderne « *l'imposition d'un modèle à travers lequel la signification des événements sportifs est encadrée, organisée et interprétée via les termes et les besoins d'une société post-moderne capitaliste, raciste et*

patriarcale » (*ibid.* : 145). Née dans le sillage des cultures américaines d'avant-garde des années 1960, et notamment du mouvement hippie, les pratiques dites « libre » sont appréhendées par ces approches comme des modèles éloignés du « *contrôle du pouvoir post-moderne* » (*ibid.* : 147) va ainsi intéresser les tenants de cette approche qui y voient l'expression d'autres valeurs que celles produites par le capitalisme. Par son étude de la pratique du ski libre, l'anthropologue Nancy Midol est sans doute la première chercheuse française à prendre pour objet d'étude ces « *cultures fun* » qu'elle appelle également les « *whiz sport* » (Midol, 1993). Elle montre ainsi les motivations individuelles et collectives des skieurs qui ont choisi de s'extraire du modèle compétitif et régulé de la Fédération française de Ski. Pour la chercheuse, ces pratiquants associent leur pratique à une « autre » idéologie, résolument tournée vers la recherche de *fun* : « *La culture des "whiz sport" [de glisse] est portée par des groupes d'avant-garde qui remettent en cause les défenses inconscientes de l'ordre existant à travers lequel la société française s'est définie depuis deux siècles. Ces groupes ont osé pratiquer des comportements transgressifs et créer de nouvelles valeurs* »¹⁸¹ (Midol et Broyer, 1995 : 210).

Non compétitif, organisé par ses pratiquants et évoluant en dehors des organisations du sport français, le skateboard va par la suite se présenter comme l'égérie des sports de glisse. L'intérêt porté par les chercheurs à cette pratique est la réappropriation que les skateurs font de l'espace urbain. Pratique de détournement des espaces urbains policés (Calogirou et Touché, 1995 ; 1993 ; 2000), les skateurs inventent de nouveaux usages de l'espace et confrontent à la question des normes : « *L'on pourrait dire que le skate, comme d'autres pratiques adolescentes, est l'instrument d'une revendication et d'une négociation de sa place dans les rapports urbains* » (Calogirou et Touché, 1995 : 75). Loin des exigences prônées par la compétition, la rationalité, l'utile, le sérieux, c'est le fun et le ludique qui gouvernent ici les sociabilités. Qu'il s'agisse du snowboard, le skateboard, voire le surf viennent ainsi prolonger un mouvement plus global de « *remise en cause des pratiques dominantes* » (Bordes, Lesage et Level, 2013 : 35) dont le sport compétitif et surtout olympique en constituent l'une des expressions. Tandis que ces dernières sont dirigées et transmises par les adultes de manière verticale, la glisse, en tant que pratique associée à la jeunesse et auto-organisée, va venir « *déstabilise[r] tous les fondements sur lesquels furent bâties les structures organisationnelles de type fédéral* » (Loret, 1995 : 108¹⁸²). Pour les chercheurs, ces pratiques

181 « *The whiz sport culture is championed by avant-garde groups that challenge the unconscious defenses of the existing order through which French society has defined itself for the last two centuries. These groups have dared to practice transgressive behaviors and create new value* » [traduction personnelle].

182 Lors d'un colloque « Géopolitique du sport » organisé en 1990 à l'Université de Besançon, Alain Loret a d'ailleurs proposé la communication suivante : « Les fédérations sportives au risque de la culture californienne » (Midol, 1993 : 29).

urbaines « *relèvent de manières d'être, d'agir et de se représenter le monde communes aux jeunes* » (Chantelat, Fodimbi et Camy, 1998 : 15). L'irruption du « ludique » dans le champ sportif constitue pour Alain Loret une « *révolution sportive* » intimement corrélée aux contre-cultures américaines des années 1960 (Loret, 1995 : 14-15) ou encore, à la mouvance libertaire soixante-huitarde (Suchet et Tuppen, 2014). Ces pratiques, rattachées également à la question de la jeunesse, proposent ainsi un modèle partagé, basé sur des valeurs hédonistes venant perturber le modèle plébiscité par l'institution sportive. Contre une vision alarmiste d'une jeunesse perçue comme déviante, anthropologues et sociologues montrent en effet que la glisse relève d'une autre manière d'être au monde

Du côté de la littérature anglophone désormais, les pratiques de glisse ont généré un champ d'étude particulièrement fécond : celui des *sports subcultures*. En mobilisant les approches appartenant au courant des *Cultural Studies* (le *Centre for Contemporary Cultural Studies*), les chercheurs entendent questionner les logiques de pouvoir et de domination qui traversent la culture populaire et, en l'occurrence, les pratiques corporelles. Cette approche consiste à appréhender le fait sportif de compétition comme une institution contribuant au maintien de « *la position du groupe dominant en réaffirmant et en reproduisant les relations sociales inéquitables associées au capitalisme, au patriarcat et au racisme* »¹⁸³ (Beal, 1995 : 252). L'intérêt que porte la recherche à ces pratiques permet de renouveler les approches sur le sport et son pouvoir homogénéisant : « *Cette standardisation des formes culturelles a entraîné une forte tendance à naturaliser les valeurs dominantes et les relations sociales de la culture de consommation capitaliste. Cette naturalisation s'accompagne d'une perte de choix et d'une perte de conscience des choix possibles* »¹⁸⁴ (Donnelly, 1988 : 73).

Ainsi, le terme *subculture* ne se réfère plus ici aux particularités que les sports ont les uns vis-à-vis des autres. Il qualifie les pratiques qui, par leur forme, se présentent comme « *les potentiels concurrents du sport en tant qu'instrument d'application de l'idéologie dominante* » (Honea, 2016 : 2). Pratiquées aux marges des institutions, de manière libre et auto-régulée, ces activités de glisse traduisent les mutations qui s'opèrent dans la société du loisir et proposent une forme « alternative » de pratique à un modèle culturel aliénant (les termes « *sport subculture* » et « *alternative sport* »

183 « *The dominant group's position by reaffirming and reproducing inequitable social relations associated with capitalism, patriarchy and racism* » [traduction personnelle].

184 « *Such standardization of cultural forms has carried with it a powerful tendency to naturalize the dominant values and social relations of capitalist consumer culture. With this naturalization comes a loss of choice and a loss of awareness of choices which may be available* » [traduction personnelle].

sont d'ailleurs utilisés dans la littérature anglophone comme des synonymes [Sage, 2007]). Pour les tenants des *sport subculture*, les disciplines de glisse ne constituent pas seulement une autre manière d'être au monde mais se présentent comme des formes d'opposition à un modèle dominant, parental, bourgeois, capitaliste. Pour Belinda Wheaton, c'est à travers cette absence de régulation et de contrôle que ces sports peuvent « *dénoncer – voire résister – à l'institutionnalisation, à la réglementation et à la commercialisation* »¹⁸⁵ (Wheaton, 2004 : 4). Ces pratiques ne sont, cette fois, plus perçues comme le miroir grossissant de la société de consommation dans son ensemble, mais participent à renouveler les regards sur le temps du loisir et le pouvoir d'émancipation des individus vis-à-vis des cadres institués. La chercheuse Becky Beal s'est emparée de cette lecture critique de la culture et voit dans le skateboard une pratique s'élevant comme alternative aux sports *mainstream* (Beal, 1995 ; 1999). À partir du concept d'« hégémonie » qu'elle emprunte à Antonio Gramsci, Beal montre comment l'activité concurrence l'idéologie dominante du sport, se présentant ainsi comme une forme de résistance sociale et dont George H. Sage en propose la définition suivante :

La résistance sociale est un phénomène social dans lequel les groupes défavorisés, exploités et dominés contestent les pratiques dominantes que les États-nations, les institutions sociales, les organisations sociales et les pratiques culturelles traditionnelles ont construites. La résistance et les actes d'*agency* [agentivité] - c'est-à-dire la capacité des individus à construire et à reconstruire leur monde - contre les abus de pouvoir, la discrimination, l'inégalité, l'injustice sociale et le contrôle autocratique sont des caractéristiques omniprésentes dans l'histoire de l'humanité.¹⁸⁶

Sage, 2007 : 1

Appréhendés comme des formes de résistance à la culture parentale et aux modèles culturels dominants, les *sports subculture* ne sont pas exemptes de paradoxes. Prônant l'individualisme, ils évoluent également sur les pierres angulaires du capitalisme : « *Fondés sur la consommation d'objets technologiques (planches, cycles, etc.) porteurs de changement et d'innovation, les sports alternatifs sont indissociables et, dans une certaine mesure, redevables, de la sphère commerciale* » (Soulé et Walk, 2007 : 68). Ces pratiquants qui semblent appartenir à ce qu'il convient d'appeler des « communautés », fondées sur l'accumulation de capital sous-culturel (Wheaton et Beal, 2003), proposent en outre une organisation sociale basée sur des modes de régulation et d'exclusion, des codes lui sont propre : « *Les participants ont créé leurs propres figures et jeux, et ils ont déterminé*

185 « *lacking regulation and control, and the sports are performed in ways that often denounce – or even resist – institutionalisation, regulation and commercialisation* » [traduction personnelle].

186 « *Social resistance is a social phenomenon in which disadvantaged, exploited, and dominated groups contest the dominating practices that nation-states, social institutions, social organizations, and traditional cultural practices have constructed. Resistance and acts of agency – meaning the capability of individuals to construct and reconstruct their world – against abuses of power, discrimination, inequality, social injustice, and autocratic control are pervasive features of human history* » [traduction personnelle].

quelles figures ils pratiquaient et pendant combien de temps. En contrôlant leur propre activité physique, les participants contrôlaient également leur propre corps [...]. Il existe également une tension entre la pratique populaire du skateboard et la forme de bureaucratisation de l'activité »¹⁸⁷ (Beal, 1995 : 258). Ces pratiques apparaissent ainsi comme créatrices de formes culturelles, basées sur un refus de collaborer avec les cadres hégémoniques et produisant leurs propres modalités de fonctionnement (Reynier et Soulé, 2022).

2.2. Les sports alternatifs ou les imaginaires au service du jeu

Les années 2000 ont vu apparaître un ensemble de pratiques corporelles, réglementées qui, si elles tendent à reproduire la structure des sports *mainstream*, refusent d'en endosser le « costume ». Le quidditch, le roller derby ou encore la pole dance sont des pratiques apparues récemment et, tout en investissant les espaces *mainstream* (des stades aux salles de danse), convoquent d'autres imaginaires que ceux appartenant aux pratiques sportives traditionnelles, légitimées. Prenons par exemple l'exemple du quidditch.

Issu de l'imagination de l'auteure J. K. Rowling, le quidditch est, au départ, un sport de glisse se pratiquant sur des balais volants. En 2005, un groupe d'amis initie la mise en vie de ce sport. L'activité est adaptée au monde terrestre et se pratique désormais sur un terrain en herbe (Tuillon Demésy, 2017). De plus, les *quiddkids*, du nom des pratiquants et pratiquantes de quidditch, conservent leur rattachement à la fiction : nom d'équipes et pseudos de jeu, déguisements et véritables balais de sorciers, accompagnent initialement la mise en vie de l'activité. Par les signes qui l'accompagnent, la discipline se détache des cadres standardisés du sport traditionnel, *mainstream*, et génère autour de lui un « monde de sens » (Goffman, 1961) qui lui est propre. Les Arts martiaux historiques européens (AMHE) constituent également un modèle de pratique refusant d'adopter les codes du sport traditionnel. Cette pratique, consistant en la reproduction historique de gestes martiaux, est défendue par ses pratiquants comme relevant au moins autant d'une dynamique « culturelle » que « sportive » (Tuillon Demésy, 2015). L'objectif ne repose donc pas sur des visées compétitives ou de rationalisation des gestes en vue d'une efficacité. Il s'agit au contraire de suivre les sources historiques afin de reproduire le plus fidèlement possible un geste martial. Évoluant initialement aux marges des institutions sportives, ces nouvelles disciplines corporelles permettent

¹⁸⁷ « *The participants created their own tricks and games, and they determined which tricks they practiced and how long. In the process of controlling their own physical activity, the participants also controlled their own bodies [...]. there is also tension between the grassroots practice of skateboarding and the bureaucratization form of the activity* » [traduction personnelle].

d'observer les mutations qui s'opèrent aux frontières du sport institué. On trouve également le parkour, discipline « *activité physique se pratiqu[ant] en milieu urbain comme en milieu naturel et, quel que soit le spot sur lequel un traceur évolue, ce dernier cherche à exploiter au maximum les différents obstacles qui s'y trouvent* » (Jecker, 2019 : en ligne). Certains auteurs appréhendent le parkour au prisme d'une ludicisation de l'espace public (Lesné, 2021). En effet, par leur forme libre (le parkour), ludique (le quidditch) ou davantage orientée autour de la culture et du patrimoine (les AMHE), ces pratiques semblent s'organiser indépendamment d'un modèle dominant.

Le roller derby tend à s'inscrire dans la continuité de ces pratiques émergentes. En effet, à sa création, l'activité repose sur un modèle qui n'est pas celui du modèle sportif dominant : « *Une telle standardisation des formes culturelles a entraîné une forte tendance à naturaliser les valeurs dominantes et les relations sociales de la culture de consommation capitaliste. Cette naturalisation s'accompagne d'une perte de choix et d'une perte de conscience des choix possibles* » (Donnelly, 1988 : 73). En déplaçant, sur les terrains du sport *mainstream*, des artefacts qui n'ont pas trait à la culture sportive *mainstream* (les bas résilles par exemple) et en mobilisant le DIY comme mode de fonctionnement privilégié, le roller derby court-circuite un modèle culturel dominant, interrompant ainsi son « *processus de naturalisation* » (Hebdige, 2008 [1979]). Le roller derby tend à s'inscrire dans la continuité d'activités physiques apparues récemment, portées par des individus insatisfaits de l'ordre sportif en place. Le terme « folklore » est utilisé par les actrices de la discipline pour qualifier l'ensemble des mises en scène, les déguisements ou, plus généralement, les éléments se rapportant à un ancrage burlesque qui ont accompagné la discipline lors de son implantation. En effet, lors de leurs premiers matchs, les joueuses ne se contentent pas de chausser les patins à roulettes en vue de s'engager dans un match. Ces dernières mobilisent des accessoires parfois provocants (les bas résilles ou les porte-jarretelles), certains issus de la *fantasy* (la licorne, les fées ou Harry Potter) ou encore, convoquent des imaginaires ayant trait à la mort (les maquillages funestes recouvrant le visage des joueuses). Par là, les pratiquantes disent jouer un « personnage » et associent à leur pratique sportive tout un cadre d'expression que l'on peut rattacher au jeu.

Qu'il s'agisse du quidditch, du parkour ou du roller derby, ces pratiques ont en commun de renouveler les réflexions autour de la frontière entre « jeu » et « sport » ; une dialectique qui a pu faire l'objet de nombreux débats. Les théoriciens pionniers du jeu s'en sont d'ailleurs emparés très tôt. Pour Jacques Henriot (1969), le sport trouverait son sens dans la réalisation d'une performance, ce qui n'est pas le cas pour le jeu dont l'intérêt reposerait davantage sur l'usage que souhaitent en

faire les joueurs. Le cadre rigide du sport ne laisserait ainsi plus de place à la structure ludique pour s'installer. Selon lui, le jeu requiert une conscience certaine du « non sérieux » et de « faire-semblant », alors que le sport s'en serait éloigné. En ce sens, il envisage « *la transition du jeu au sport [comme] le passage de la règle au règlement, par la substitution de compétitions organisées aux simples rencontres occasionnelles* » (Henriot, 1969 : 24). Le terme « sport » tend ainsi à discriminer des pratiques ludiques ou corporelles non encadrées, librement investies, des disciplines structurées ayant pour vocation de s'inscrire dans un cadre compétitif. Le sport se révélerait être une pratique rationalisée, articulée entre utilitarisme et recherche de performance, tandis que le jeu tendrait, quant à lui, à s'inscrire dans une définition rattachée aux questions de « *liberté* » (Huizinga, 1951) et d'« *improductif* » (Caillois, 1958). Roberte Hamayon propose ainsi la synthèse suivante :

Dans le sport, relais du *game* à bien des égards, l'accent est mis sur les règles. Tout sport se définit d'abord par les règles qui le constituent. Celles-ci légitiment le sport comme rationalisation du jeu, comme facteur de promotion et de professionnalisation pour qui s'y adonne. Le sport est apparu comme une pratique saine du corps au moment où les attaques séculaires contre le jeu avaient fini par réussir à les discréditer. Le sport vient en quelque sorte effacer les stéréotypes qui s'attachent au jeu : fait pour amuser, donc enfantin, frivole, populaire, pas sérieux [...]. Aussi est-il courant d'entendre dire que c'est en devenant des sports que bien des jeux ont acquis leurs lettres de noblesse. Aujourd'hui, la survivance d'un jeu passe par sa sportivisation, précise clairement Camy, et les valeurs sportives sont auréolées d'une "supériorité mythique" selon la formule de Parlebas.

Hamayon, 2021 : 30

Plutôt que d'essayer d'opposer « jeu » et « sport » (un débat qui lui semble impossible à trancher [Wendling, 2021]), Thierry Wendling préfère, quant à lui, se concentrer sur l'idée d'« attitude ludique » : « *Un système de règles ne suffit donc pas, d'un point de vue anthropologique, à définir un jeu, car la réalisation de ce dernier est impensable sans une certaine attitude ludique du joueur à son égard. Le jeu est indissociable des joueurs* » (Wendling, 2002 : 14). Il précise en ce sens que « *l'intérêt du jeu n'est compréhensible que si, dépassant le strict domaine de la règle, on prend également en compte la sociabilité qu'il suscite et le symbolisme qu'il met en œuvre* » (Wendling, 2002 : 17). Même au plus haut niveau des compétitions échiquéenne, cet anthropologue spécialiste des échecs n'entend pas discuter ce qui relève du jeu ou plutôt du sport. Pour lui, il faut s'attarder sur les interactions qui ont lieu dans le cadre de la pratique, celui qui est délimité par un règlement, un chronomètre, etc. Il faut donc se concentrer sur ce que disent et font les joueurs pour comprendre la culture qu'ils font vivre.

Émergentes, investies par quelques milliers de participants, ces disciplines occupent une place confidentielle dans le paysage sportif français, mais témoignent de l'existence active de particularismes. Qu'il s'agisse du quidditch, des AMHE, du roller derby ou encore de la pole dance (Potvin, 2022), ces pratiques apparaissent comme le fruit du « *passage d'une logique davantage consumériste, dans laquelle s'inscrivent les pratiques de loisirs traditionnels, à une logique incitative, par laquelle les acteurs "façonnent un univers de sens" (Pasquier, 2005 : 62) qui leur correspond davantage que le cadre offert par le sport mainstream* » (Messey et Tuillon Demésy, 2022 : en ligne). En partageant des normes et des valeurs communes (par exemple la mixité) et en associant leur cadre de pratique à un fort ancrage ludique, ces pratiques proposent une autre manière d'envisager des alternatives dans un contexte sportif. Or, si les équipes de quidditch puisent dans les imaginaires fictionnels pour structurer leur organisation, le roller derby a, quant à lui, trouvé ressource auprès de mouvements culturels s'élevant contre l'ordre hégémonique.

Chapitre 6. Le roller derby : entre carnavalesque et cultures de résistance

Ce chapitre s'intéresse plus particulièrement à la manière dont le roller derby construit son opposition au modèle sportif dominant. Cette activité d'affrontement s'accompagne, à sa création, d'un ensemble de symboles qui, portés par une esthétique carnavalesque et appartenant à des mouvements culturels entrés en rébellion contre l'*establishment*, affiche son opposition aux normes sportives *mainstream*.

1. Le folklore carnavalesque ou le renversement des normes dominantes

Cette partie souhaite appréhender le roller derby en tant que revivalisme contemporain. Recréé à Austin en 2001 et apparu en France en 2009, il s'accompagne depuis d'un « folklore ». Suggérant la cohabitation de deux cultures, l'une dominante et l'une dominée (Belmont, 2018 [1991]), l'existence de ce folklore dans un contexte moderne a de quoi retenir notre attention.

1.1. Le roller derby : un revivalisme inversé ?

Le roller derby est une pratique inventée en 1935 dans le contexte de la Grande Dépression, sous la forme d'un divertissement se rapprochant du catch et recréée dans les années 2000 sous un modèle sportifié. En effet, si, en 2009, le roller derby apparaît, en France, comme une pratique émergente, il se présente aux États-Unis sous la forme d'une pratique sportive codifiée. Un règlement est édicté par une institution garante de la bonne application des règles, la WFTDA. Sa création en 2005 a permis de réguler, de légitimer le fonctionnement de la discipline. De plus, alors que les versions qui le précèdent autorisent l'usage des bras et des mains, ceux-ci sont désormais proscrits, prouvant ainsi son inscription dans un processus de sportification en ce que la « violence » perçue de l'activité, est désormais mise sous contrôle : « *Elias désigne comme un processus de sportivisation l'évolution qui transforme des passe-temps ou des affrontements traditionnels, sans règles fixes ni restrictions sévères à la violence, en loisirs "civilisés"* » (Chartier, 1994 : 20).

Les études portant sur la récréation, dans un contexte contemporain, des jeux traditionnels montrent les adaptations « modernes » des pratiques évoluant dans un contexte « post-industriel ». Dans la littérature, le terme « *revival* », ou « *revivalisme* » en français, peut se référer à la récréation, dans un contexte contemporain, de pratiques archaïques et populaires (Fournier, 2009 : 472). Les anthropologues s'intéressent ainsi à comprendre comment des pratiques ritualisées, festives, bien souvent rattachées au calendrier pastoral, se renouvellent dans un contexte moderne (Fournier, 2021). L'intérêt que porte l'anthropologie à ces récréations énumérées précédemment (la soule, le gouren, etc.), anciennes ou plus modernes, réside dans le syncrétisme culturel qu'elles contribuent à générer, entre idéalisation et inventions, continuités et ruptures. Elles offrent ainsi à observer des pratiques à travers lesquelles « *le passé est rendu présent lorsque l'étiquette sociale, la moralité et les idéaux d'une génération passée, tels qu'imaginés et (re)reconstruits par une génération présente, sont ressuscités et répétés pour être utilisés dans la vie quotidienne* »¹⁸⁸ (Usner, 2001: 89).

La trajectoire du *revival* roller derby n'est pas celle d'un jeu traditionnel répondant initialement à des règles locales et à des sociabilités communautaires. Oscillant tout au long de son histoire entre sport et divertissement, le roller derby s'inscrit, dès ses débuts, dans un modèle hérité de l'industrialisation : un spectacle dissociant le public des pratiquants (Chartier et Vigarello, 1982 : 51). Recréés dans un contexte contemporain, ces jeux ont, pour nombre d'entre-eux, pris une forme sportivée, fondée « *sur l'autonomisation, l'uniformisation, l'abstraction, la codification et l'institutionnalisation* » (Darbon, 2008 : 2). Le passage de jeux traditionnels à des sports s'inscrit dans un processus par lequel, afin d'assurer leur développement mais surtout leur survie, ils n'ont parfois d'autres choix que d'adopter le cadre sportif, souvent « *au détriment d'un ensemble de traditions qui participait à une sociabilité particulière* » (Pruneau, Dumont et Célimène, 2006 : 520). Les transformations qui accompagnent la récréation de ces pratiques et, pour certaines, leur institutionnalisation, s'accompagnent d'un affaiblissement des sociabilités communautaires : « *À côté du système de valeurs propre à la dynamique du groupe, surgissent aussi des intérêts et des préférences individuels* » (Tuailon Demésy, 2015 : 38).

Le *revival* roller derby ne correspond ainsi pas à la définition anthropologique de certaines récréations (de l'entre-soi communautaire à la recherche de légitimité sportive) mais tend à reposer sur un processus inversé. En effet, si le *flat track* se diffuse à partir d'un modèle réglementé et

188 « *a past is made present, when the social etiquette, morality, and ideals of a past generation, as imagined and (re)reconstructed by a present generation, are resurrected and rehearsed for use within daily life* » [traduction personnelle].

codifié, il marque néanmoins une rupture notable avec les modèles qui l'ont précédé : d'une activité sportivisée ou spectacularisée, le *revival* roller derby se structure à partir d'une culture, d'un « folklore » qui lui est propre : « *Si le terme a disparu de l'usage scientifique, il n'en reste pas moins qu'il y a production de folklore dès que deux cultures, l'une dominante, l'autre dominée, coexistent l'une avec l'autre* » (Belmont, 2018 [1991] : 284). Laurent Sébastien Fournier précise également que, dans un contexte moderne, l'intérêt porté à la question du folklore « *est productive dans le sens où elle permet de rendre compte des décalages qui existent entre culture dominante et cultures dominées ; elle est donc fondamentale pour travailler sur la problématique des relations sociales* » (Fournier, 2021 : 86). L'intérêt que les anthropologues portent aux jeux traditionnels, les pratiques corporelles qui évoluent avant l'industrialisation, ancrées dans un folklore local et communautaire, réside ainsi dans la volonté de comprendre comment des activités prenant racine dans un contexte pré-industriel survivent à la modernité. Alors que tout raccroche le roller derby aux pratiques sportives *mainstream*, son « folklore » génère un décalage avec les modèles normalisés du sport *mainstream*. Composé de déguisements, de maquillages et porté par des symboles repoussoirs comme le sang, la figure de la mort peint sur le visage des joueuses, ces dernières associent ainsi leur folklore aux festivités de carnaval.

1.2. Un folklore carnavalesque : la fête du renversement

Dans le cadre du roller derby, le folklore peut être rattaché à une forme de « *culture matérielle* » ne relevant pas de l'écrit mais plutôt d'une transmission orale (Calvet, 1997), rattachée à un ancrage carnavalesque. En effet, des États-Unis à la France, les rassemblements sportifs qui sont l'occasion d'observer une pratique dans laquelle déguisements, vêtements déchirés, rites d'inversion (les hommes déguisés en femmes), maquillages fantaisistes peint sur le visage, etc. font partie du jeu du roller derby. Or, comment analyser la présence d'une esthétique carnavalesque au sein d'un cadre sportif ?

Les fêtes de carnaval font l'objet d'un champ d'analyse porté notamment par l'anthropologie. Le carnaval prend racine au cours du Moyen Âge, au cours de festivités ayant trait au calendrier religieux chrétien. Autrement appelé la « *fête à l'envers* », le carnaval et ses célébrations « *voi[en]t affluer les gens des campagnes environnantes, qui ouvre la rue aux masques et dont la dramaturgie s'alimente souvent de l'affrontement symbolique des compagnies et confréries, est le lieu et l'occasion des révoltes populaires comme des luttes pour le pouvoir municipal* » (Fabre, 1992 : 69).

Comme le rappelle Aurélie Godet, le carnaval se présente « *comme un rite annuel du renouveau vécu collectivement et publiquement [...], encadré par les élites mais vécu comme un espace de liberté par les participants* » (2019 : 15). Le carnaval a bien souvent été appréhendé comme un temps d'inversion et de transgression : « *Tous les comportements carnavalesques (inversion, usage des masques, beuverie et chants scabreux, gestes provocateurs, dérision et violence ritualisée...) sont alors considérés comme délictueux, parce qu'immoraux et sacrilèges. En outre, les Protestants ne se privent pas de souligner et dénoncer les compromissions de l'Église catholique et de se poser en défenseurs de la pureté religieuse et culturelle* » (Bidot-Germa, 2003 : 132). Tandis que le comique est étranger à ce que Bakhtine appelle la « fête officielle », classique, qui a fait du sérieux son moteur, « *le carnaval était le triomphe d'une sorte d'affranchissement provisoire de la vérité dominante et du régime existant* » (Bakhtine, 1970 : 18). Le jeu, le grotesque, les grivoiseries viennent ainsi prendre possession de l'espace public, marquant « *en quelque sorte une interruption provisoire de tout le système officiel, avec ses interdits et barrières hiérarchiques. Pour un bref laps de temps, la vie sortait de son ornière habituelle, légalisée et consacrée, et pénétrait dans le domaine de la liberté utopique* » (ibid. : 97). La fête de carnaval vient ainsi rompre, provisoirement, avec les interdits et les restrictions (Shaw, 2005 : 5) qui ont cours en dehors de cet espace-temps.

Dans un contexte contemporain, l'expression carnaval est loin de s'être essoufflée (Mallé, 2014). Or, tandis que les fêtes carnavalesques constituent des célébrations dont s'empare le peuple pour renverser, temporairement, « *l'ordre officiel afin de critiquer les normes établies* » (Shaw, 2005 : 35), leur réinvention dans un contexte contemporain s'est parfois accompagnée d'une suppression de leur pouvoir contestataire. Comme l'explique Blodwenn Mauffret, « *à partir du XIX^e siècle, on a assisté à un embourgeoisement du carnaval, notamment dans les deux carnivals les plus en vogue en France – Nice et Paris – que les autres villes ont ensuite pris comme modèles. Pour les autorités, l'objectif était de policer le carnaval, d'essayer d'en enlever tout le caractère dérisoire, le grotesque et tout ce qui était lié à la souillure* » (Mauffret, 2019 : 29). Si carnaval ne dissocie initialement pas les acteurs des spectateurs, il érige de nouveau cette frontière dans le cadre de certaines festivités et cortèges festifs à visées touristique et économique (Lallement, 2018). Dans l'ouvrage collectif *Fêtes, mascarades et carnivals* (2014) qu'elle dirige, Nathalie Gauthard montre que « *la perspective carnavalesque du renversement du monde et de l'ordre s'est diffusée sur d'autres supports dans notre société contemporaine* » (Gaulthard, 2014 : 18). Elle cite notamment les milieux *underground*, devenus des nouveaux espaces à se saisir de cette esthétique transgressive.

L'enquête menée par Blodwenn Mauffret (2016) sur un carnaval rennais punk, a également permis de saisir la force encore active du carnaval en tant que support de contestation du pouvoir en place.

Dans cette continuité, la présence d'une esthétique carnavalesque dans un contexte sportif, entre mascarade et *charivari*, doit être précisée. Comme appréhendé précédemment, le sport moderne se présente comme un modèle de pratique caractérisé par son aversion pour les particularismes et le « désordre » (Tuailon Demésy, 2023a). L'insertion de déguisements, de masques, de grimages dans le cadre aseptisé des installations sportives vient troubler, d'une certaine manière, la quiétude de l'ordre sportif. Or, de prime abord, carnaval et pratiques sportives ne sont pas antinomiques : il suffit de reprendre les travaux sur le marathon du médoc étudié par Olivier Bessy (1995) ou encore les *fun run* analysées par Romain Lepillé (2021) pour constater que l'effort physique et les pratiques burlesques de déguisements cohabitent aisément, sans pour autant générer désordre et transgression. En effet, ces pratiques prennent forme dans un contexte marchand et, comme l'explique Laurent Sébastien Fournier à propos de la fête, s'articulent entre socialisation et une transgression qui est contenue et acceptable (Fournier, 2021b). Ces bribes carnavalesques s'inscrivent dans un cadre prédéterminé, marchand, et ne remettent pas en cause un cadre donné.

Pour construire son folklore carnavalesque, le roller derby s'appuie sur l'imbrication d'un ensemble d'imaginaires, de « signes » (Hebdige, 1996 : 74) appartenant à des mouvements culturels contestataires. Par exemple, certaines esthétiques musicales et vestimentaires comme le rock'n'roll ou le rockabilly viennent rattacher le roller derby à cet état d'esprit dont se parent les années 50 « où le fun semble l'emporter sur l'éthique du travail, mais les fondements de l'ordre ancien ne sont pas ébranlés » (Chastagner, 2011 : 14). On trouve également des représentations symboliques de la mort, de la prostituée (les bas résilles, les étoffes léopard), ainsi que d'autres imaginaires rattachées aux « bas-fonds » (Kalifa, 2013). Associés à une pratique sportive, ces éléments viennent créer le désordre dans une institution qui se caractérise par son pouvoir normalisant. En effet, la mobilisation de ces signes inscrit le roller derby dans la continuité des cultures entrées en résistance face aux modèles culturels dominants. Les tenues de sports sont remplacées par des vieux vêtements superposés, des bas résilles déchirés, en hommage au refus du conformisme prôné par le mouvement des Riot Grrrl : comme les sous-cultures qui ont fait du style un signe de résistance (Hebdige, 2008 [1979]), les équipes de roller derby articulent un ensemble de symboles leur permettant de détourner les codes du sport *mainstream*.

2. Du côté des cultures de résistance

Les équipes de roller derby ne se sont pas multipliées à partir de la seule reproduction du roller derby comme activité codifiée, elles se sont également emparées de l'héritage (Hobsbawn et Ranger, 2006 [1983]) de ce sport, qui aurait été recréé par des jeunes femmes appartenant au mouvement féministe et punk des Riot Grrrls. En s'emparant ainsi d'un ensemble d'imaginaires, de signes empruntés à de tels mouvements, les équipes perpétuent leur ambition d'entrer en résistance face aux modèles culturels *mainstream*. C'est donc du côté des *Cultural Studies* qu'il s'agit de se tourner, courant intellectuel ayant perçu, à travers les styles des sous-cultures jeunes, le pouvoir contestataire des individus.

2.1. L'approche des *Cultural Studies* : éléments de contexte

Les *Cultural Studies* sont un courant de recherche anglais initié à l'Université de Birmingham entre les années 1950 et le début des années 1960. Ce courant naît des débats concernant la nature du changement social qui anime l'Angleterre au cours des périodes d'après-guerre et tout particulièrement les transformations qui touchent la classe ouvrière.

La problématique des études culturelles est apparue dans l'histoire intellectuelle britannique dans les années 1950 et au début des années 1960. Il est important de comprendre que le concept de culture a été proposé, non pas comme réponse à une grande question théorique, mais comme réponse à un problème et à une question politiques très concrets : qu'est-il arrivé à la classe ouvrière dans des conditions d'aisance économique ? Les décennies qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale en Grande-Bretagne, en particulier les années 50 et 60, ont été une période de richesse économique exceptionnellement élevée et de croissance économique soutenue, comme l'économie britannique n'en avait jamais connue au cours de ce [vingtième] siècle.¹⁸⁹

Hall, 2016 [1983] : 6

La structuration de ce qui portera le nom de *Centre for Contemporary Cultural Studies* (ou *Cultural Studies* [CS]) est intimement corrélée avec celle du groupe politique de la *New Left*, « dont

189 « *The problematic of Cultural Studies appeared in British intellectual history in the 1950s and early 1960s. It is important to understand that the concept of culture was proposed, not as the answer to some grand theoretical question, but as a response to a very concrete, political problem and question: what happened to the working class under conditions of economic affluence? The post-Second World War decades in Britain, especially the fifties and sixties, was a period of an unusually high level of economic affluence and sustained economic growth such as the British economy had not seen in this (twentieth) century* » [traduction personnelle].

l'émergence dans les années 1960 signifie une renaissance des analyses marxistes » (Mattelart et Neveu, 2008 : 22). Stuart Hall est l'un des fondateurs de cette école de pensée. Outre son appartenance à ce collectif politique, il s'inscrit également dans une tradition de pensée fondée par l'intellectuel et essayiste Raymond Williams, appelée *Culture and Society*. Cette pensée invite à questionner les effets de la « vie mécanisée » et à proposer une critique de l'industrialisation et de la marchandisation qui transformer la société anglaise de l'époque (Mattelart et Neveu, 2008).

Quatre intellectuels issus des minorités raciales ou économiques britanniques vont progressivement constituer une école de pensée directement inscrite dans l'héritage de Frank Raymond Leavis (1895-1978), critique littéraire qui, comme le rappellent Mattelart et Neveu, construit sa critique autour d'une dénonciation de « *la contamination de la langue ordinaire par la société mercantile* » (Mattelart et Neveu, 2018 : 17). Dans cette continuité, les chercheurs des CS vont chercher à « *utiliser les méthodes et outils de la critique textuelle et littéraire en déplaçant l'application des œuvres classiques et légitimes vers les produits de la culture de masse, l'univers des pratiques culturelles populaires* » (Mattelart et Neveu, 2018 : 27-28).

- Raymond Williams (1923-1988) est sans doute celui qui a eu le plus d'influence sur la constitution de ce courant (Hall, 1983). S'il questionne les changements sociétaux liés à l'industrie capitaliste (*Culture and Society : 1780-1950 [1958]*), il s'intéresse surtout à révéler les interactions entre les différentes « cultures de classe » qui se jouent dans ce contexte : « *L'objet réel de l'analyse culturelle de Williams n'est pas l'identification de cultures de classe particulières ou de structures de valeurs différentes d'une classe à l'autre. Williams veut soulever la question plus dynamique de ce qui se passe dans la formation sociale dans son ensemble, dans laquelle les différentes cultures de classe interagissent. Il s'intéresse au modèle qui sous-tend la société dans son ensemble - le système de valeurs dominant - et pas seulement à ceux qui différencient les classes au sein de la société* » (Mattelart et Neveu, 2018 : 36).
- Richard Hoggart (1918-2014) est le second protagoniste de l'histoire des *Cultural Studies*. À l'origine d'une monographie sur le quotidien des familles ouvrières anglaises, il s'intéresse à la circulation des productions médiatiques et culturelles modernes, « de masse », au sein de la classe ouvrière (1975 [1957]). Contre l'idée d'une aliénation des individus, Hoggart montre que la culture ouvrière repose sur des formes de résistances ordinaires face aux

messages médiatiques : « *L'idée centrale qu'il développe, c'est que l'on a tendance à surestimer l'influence de ces produits de l'industrie culturelle sur les classes populaires, parce qu'on sous-estime leur capacité de filtrer ou de faire peu de cas des énoncés reçus* » (Mattelart et Neveu, 2008 : 20-21).

- Edward Thompson (1924-1993), qui a forgé le concept d'« *économie morale de la foule* » (*moral economy of the crowd*) (2015 [1991]), s'est quant à lui penché sur la genèse des conflits sociaux en Angleterre. Il est « *l'un des penseurs clés de la dialectique entre conflit populaire et conflit politique* » (Tarragoni, 2017 : 186). Dans *The Making of the English Working Class* (1963), il étudie les valeurs, utopies, images et traditions qui circulent dans la classe populaire comme autant d'éléments liés à la construction d'une conscience de classe, par laquelle peut naître des formes de « *revendications de justice* » : « *L'ouvrage puise dans les coutumes, le folklore et les traditions populaires anglaises pour «"comprendre comment les potentialités contradictoires de la culture populaire, faite de déférence à l'autorité et d'esprit rebelle [...] interagissent avec les pouvoirs sociaux" (Mattelart & Neveu, 2003 : 36)* » (Tarragoni, 2017 : 186).
- Enfin, le chercheur jamaïcain Stuart Hall (1932-2014) viendra compléter ce trio. « *Marqué par l'expérience coloniale britannique qui a imposé le capitalisme en Jamaïque* » (Claus, 2017 : en ligne), il s'engage au cours de sa formation universitaire à Oxford auprès des milieux militants de gauche. Il construit son œuvre autour de l'idée selon laquelle la culture populaire ne peut pas seulement être envisagée sous le prisme de la domination d'une classe dirigeante mais qu'elle se déploie à travers des ressources venant contrarier l'expression du pouvoir dominant.

Ayant chacun une expérience vécue de la domination (économique, culturelle ou raciale), ces intellectuels partagent des valeurs et des convictions qui convergent vers la reconnaissance des pratiques populaires : « *Il s'agit toujours d'approcher le social par le bas, d'observer le quotidien des milieux populaires. Les Cultural Studies naissent d'un refus du légitimisme, des hiérarchies académiques des objets nobles et ignobles* » (Mattelart et Neveu, 2008 : 36). L'école de Birmingham devient le lieu où se questionnent les rapports qu'entretiennent les classes populaires avec le pouvoir en place. Comme Marx dont ils vont largement s'inspirer, ils conçoivent la culture à travers les hiérarchies qui la traversent :

Les cultures n'existent pas indépendamment des rapports sociaux, qui sont toujours des rapports inégalitaires. Dès le départ, il y a donc une hiérarchie de fait entre les cultures, qui résulte de la hiérarchie sociale. Si toutes les cultures méritent la même attention et le même intérêt de la part du chercheur ou de n'importe quel observateur, cela ne permet pas d'en conclure qu'elles sont toutes socialement reconnues de même valeur.

Cuche, 2016 : 77

S'ils restent critiques vis-à-vis de la pensée marxiste qu'ils vont beaucoup discuter, ils empruntent à Marx son concept d'« *idéologie* » et à Antonio Gramsci, penseur italien marxiste, celui d'« *hégémonie* » (Long, 2007). Ces deux concepts leur permettent de forger une définition de la culture, qu'elle soit « officielle », « légitime » ou encore « dominante », comme une « *construction du pouvoir* » aliénante, adjoignant les classes dominées à acquiescer aux valeurs de cet ordre social (Mattelart et Neveu, 2008 : 37). Le concept central de leur pensée reste certainement celui de « résistance ». Par là, ils cherchent à défendre la posture « active » des individus qui, s'ils sont dominés matériellement, possèdent le pouvoir de contester et contrer l'hégémonie culturelle en place : « *La résistance culturelle est la pratique qui consiste à utiliser les significations et les symboles, c'est-à-dire la culture, pour contester et combattre un pouvoir dominant, en construisant souvent une vision différente du monde dans le processus* »¹⁹⁰ (Duncombe, 2007 : en ligne). Loin d'adhérer à l'idée que les classes dominées subissent de manière passive l'ordre en place, les chercheurs « *opèrent un véritable "tournant culturel", en s'attachant à montrer l'existence de la culture populaire, ses ressources, ses résistances dans le cadre indéniable des contraintes* » (Détrez, 2020 : 122). En mobilisant l'approche ethnographique et tout particulièrement les apports de l'École de Chicago et plus particulièrement les travaux de Howard Becker (2020 [1963]), ils observent, à travers ce qu'ils appellent les « styles de vie » des membres des classes populaires, la manière dont s'imbriquent « *les relations de domination et de subordination qui peuvent exister entre les cultures* »¹⁹¹ (Hall, 2016 [1983] : 18). Ils vont ainsi montrer que les membres des classes « dominées » partagent une culture et différents « styles de vie » qui se détachent de la culture « officielle », « légitime ». Ceux-ci sont dotés de ressources et de réflexivité permettant à leurs membres de résister à la violence quotidienne de la domination. La question des résistances populaires leur permet en discuter une question fondamentale dans l'œuvre des *Cultural Studies* : celle des « identités » individuelles qui se forgent à travers ces actes de résistance collective.

190 « *Cultural resistance is the practice of using meanings and symbols, that is, culture, to contest and combat a dominant power, often constructing a different vision of the world in the process* » [traduction personnelle].

191 « *the relations of dominance and subordination that may exist between cultures* » [traduction personnelle].

2.2. Les sous-cultures jeunes : de la déviance à la résistance

La période d'Après-guerre est marquée par un développement de l'emploi tertiaire et d'une amélioration des conditions globale d'existence. Pourtant, les classes populaires, qui se retrouvent dans une situation de mobilité ascendante, se heurtent au « *poids des traditions et des hiérarchies sociales, les routines hypocrites de leur société* » (Mattelart et Neveu, 2008 : 24). Dans les années 1950, ils s'intéressent aux *Teddys Boys* (et quelques *Teddy Girls*) la première sous-culture anglaise mixant costumes édouardiens et styles urbains comme ceux des « *zoot* »¹⁹² américains (Grievies, 1982 ; Hebdige, 1976, 1996 ; Bell, 2014). Les *Teds* « *exproprient un style "upper class" couvrant le fossé entre les carrières largement manuelles, sans compétences, proche des ouvriers du bâtiment avec les très chics expériences du samedi soir* »¹⁹³ (Clarke et al, 1972 : 48). Viennent ensuite les *mods*, ces élégants adolescents issus des milieux ouvriers qui se déplacent en scooter Vespa.

Les mods furent la première sous-culture populaire juvénile à émerger au contact des Antillais, à réagir positivement à leur présence et à chercher à les imiter [...]. À la différence du style tapageur et agressif des teddy boys, les mods affectionnaient un look beaucoup plus sobre et subtil : tirés à quatre épingles, ils arboraient des costumes de coupe apparemment très conservatrice et de couleur tout à fait classique. Ils avaient adopté les cheveux courts, dans une version impeccablement stylée de la coupe à la César, maintenue par une laque invisible plutôt que par la brillantine trop voyante qui soulignait la masculinité plus agressive des rockers. C'est ainsi que les mods inventèrent un style tout en sous-entendus qui leur permettait de négocier avec brio la transition entre l'école, le travail et le loisir. Subvertissant en douceur l'ordre habituel de la séquence signifiant-signifié, ils déstabilisent le sens conventionnel de l'ensemble costume-cravate en poussant la correction du style vestimentaire jusqu'à l'absurde.

Hebdige, 2008 [1979] : 56

À travers notamment une approche ethnographique et une analyse sémiotique, les chercheurs qui se revendiquent des CS s'intéressent à la culture de ces groupes qu'ils appréhendent comme des « *modes de vie distincts* »¹⁹⁴ (Hall, 1976 : 10) dont le sens n'est intelligible que pour les membres. Alors qu'en 1957, Richard Hoggart s'intéresse au style de vie des membres de la classe populaire, à l'importance du foyer et du groupe de voisinage, les études publiées dans les années 1975 portent désormais sur les enfants de la classe ouvrière. Si ces sous-cultures apparaissent ainsi comme une

192 Les *zoot* sont une sous-culture apparue dans les années 1930 au sein des milieux du jazz. Les membres, issus des communautés afro-américaines, portent des costumes amples, aux épaules rembourrées (Alvarez : 2008).

193 « *This the 'Teddy Boy' expropriation of an upper class style of dress 'covers' the gap between largely manual, unskilled, near-lumpen real careers and life-chances, and the 'all-dressed-up-lumpen real careers and life-chances, and the 'all-dressed-up-and-nowhere-to-go' experience of Saturday evening* » [traduction personnelle].

194 « *distincts patterns of life* » [traduction personnelle].

« réponse » aux conditions matérielles d'expérience, leurs styles vestimentaires, leurs rapports à la fête et aux loisirs, le refus d'ascension sociale, participent à forger un espace distinctif, en rupture avec celui de la culture parentale. Le style des sous-cultures anglaises des années 1950 à 1970 est par ailleurs indissociable de ce que Claude Lévi-Strauss (1962) appelle « bricolage ».

En décrivant le processus de génération stylistique, nous avons fait un usage partiel et quelque peu éclectique du concept de Lévi-Strauss de réorganisation et de recontextualisation des objets pour communiquer de nouvelles significations, au sein d'un système total de significations, qui comprend déjà des significations antérieures et sédimentées attachées aux objets utilisés (Lévi-Strauss 1966 ; 1969). Ensemble, l'objet et la signification constituent un signe et, dans une culture donnée, ces signes sont assemblés, de manière répétée, dans des formes caractéristiques de discours. Cependant, lorsque le bricoleur replace l'objet significatif dans une position différente au sein de ce discours, en utilisant le même répertoire global de signes, ou lorsque l'objet est placé dans un ensemble total différent, un nouveau discours est constitué, un message différent est transmis.¹⁹⁵

Clarke, 1976 : 177

L'intérêt porté aux styles sous-culturels réside ainsi dans l'assemblage d'éléments empruntés à la fois au mouvement ouvrier (comme les Dr. Martens), au monde du rock comme la « banane » et le perfecto orné de badges (Delaporte, 1982) ou encore à des époques passées comme la veste édouardienne. Par là, ces « cultures jeunes » participent à interrompre le processus de « naturalisation » avec lequel les sociétés humaines se reproduisent : « *C'est à travers un tel processus – qui est en quelque sorte un réflexe inévitable de toute vie sociale – que des configurations spécifiques des rapports sociaux et des façons spécifiques d'organiser le monde nous apparaissent dotées d'une aura d'éternité et d'universalité* » (Hebdige, 2008, [1979] : 17). Pour Dick Hebdige, le style des groupes subalternes remplit deux fonctions : celle de communiquer une différence et d'exprimer une identité collective¹⁹⁶ en rupture avec le modèle parental dont ils héritent.

195 « *In describing the process of stylistic generation, we have made partial and somewhat eclectic use of Lévi-Strauss' concept of - the re-ordering and re-contextualisation of objects to communicate fresh meanings, within a total system of significances, which already includes prior and sedimented Meanings attached to the objects used (Lévi-Strauss 1966; 1969). Together, object and meaning constitute a sign, and, within any one culture, such signs are assembled, repeatedly, into characteristic forms of discourse. However, when the bricoleur re-locates the significant object in a different position within that discourse, using the same overall repertoire of signs, or when the object is placed within a different total ensemble, a new discourse is constituted, a different message conveyed.* » [traduction personnelle].

196 Comme Hoggart le montre avec la culture ouvrière, la jeunesse est ici attachée à une certaine solidarité du groupe : « *La plupart des groupes sociaux doivent l'essentiel de leur cohésion à leur pouvoir d'exclusion, c'est-à-dire au sentiment de différence attaché à ceux qui ne sont pas "nous"* » (Hoggart, 1975 [1957] : 117).

Les décennies 1960-1970 sont, quant à elles, marquées par une crise à l'expression multiple : la présence de conflits sociaux dans le secteur de l'industrie, un déclin de l'économie, ainsi qu'une politique autoritaire (Morgan, 2017). Dans ce contexte, le concept de « *culture jeune* » (*Youth Culture*) vient se greffer à ceux de « *culture populaire* » et de « *culture de masse* » (Frith, 2007). Jusque-là perçu comme l'expression d'une « *déviance juvénile* » (Arnold, 1970), la jeunesse apparaît désormais une manifestation éloquente du changement social de l'époque.

Cette approche va au-delà de la vision de Cohen selon laquelle les jeunes de la classe ouvrière tentent de résoudre les problèmes de statut causés par le "mètre étalon de la classe moyenne" qu'est le système éducatif. Elle nous permet de définir les sous-cultures comme des systèmes de signification, des modes d'expression ou des styles de vie développés par des groupes dans des positions structurelles subordonnées en réponse aux systèmes de signification dominants, et qui reflètent leur tentative de résoudre les contradictions structurelles découlant du contexte sociétal plus large.¹⁹⁷

Brake, 1985 : 8

Apparu en 1976 dans un contexte de grandes problématiques sociales et de chômage, le punk est sans doute la plus spectaculaire des sous-cultures de cette période. Si, par le rock, la jeunesse des années 1950-1960 cherche à s'autonomiser de la culture parentale (Chastagner, 2011), le punk du milieu des années 1970 va, quant à lui, proposer une critique sociale encore plus acerbe. Les villes de New-York et de Londres se partagent l'apparition de ce courant musical et contre-culturel (Robène et Serre, 2016a, 2016b ; Chastagner, 1996 ; Fox, 1987). Pourtant, le mouvement ne s'exprime pas de la même manière des deux côtés de l'Atlantique. Alors que le punk américain semble davantage tourné vers le style et une esthétique *underground* nourrie des apports de la *Velvet Underground* d'Andy Warhol (Gottlieb et Wald, 1994), le punk londonien émerge du contexte d'une crise économique et sociale, lui faisant revêtir une dimension politique bien plus marquée que chez son homologue américain (Sabin, 1999).

Tout en s'inspirant du bricolage créatif dont ont fait preuve les cultures de jeunesse mods ou les Teddy, le style punk articule création et récupération et participe cette fois à rompre avec le bon goût vestimentaire bourgeois. L'affirmation de la laideur et de la saleté, la rupture avec les tabous (le sexe, le refus de la Monarchie et, plus généralement, de l'orthodoxie) constituent les mots

197 « *This approach goes beyond Cohen's view of working-class youth's attempt to deal with status problems caused by the « middle-class measuring rod » of the education system. It allows us to define subcultures as meaning systems, modes of expression or life styles developed by groups in subordinate structural positions in response to dominant meaning systems, and which reflect their attempt to solve structural contradictions arising from the wider societal context* » [traduction personnelle].

d'ordre d'une esthétique pétrie de cynisme (Fox, 1987). L'objectif du punk est bien de rejeter les normes sociétales d'une « *société où tout est sous contrôle* » (Liotard, 2016 : 127). Qu'il s'agisse des tenues vestimentaires, du nom des groupes ou du titre de leur musique, le mouvement punk s'inscrit dans une « *tendance au blasphème délibéré et à l'adoption volontaire d'un statut de paria* » (Hebdige, 2008 [1979]). En effet, pour lui, le détournement des objets les plus triviaux a désormais une valeur de stigmaté, emblème d'un exil volontaire (Hebdige, 2008 [1979] : 6). Pour les chercheurs qui se sont intéressés à ce mouvement musical, le style punk prolonge l'entreprise des sous-cultures de se détacher des cultures parentales, tout en cherchant à rompre avec les mouvements qui l'ont précédée :

Son recours à l'esthétique du trottoir, ses obsessions sociologiques et politiques visaient expressément à contester le pseudo-intellectualisme de la génération précédente de musiciens de rock [...] les punks étaient prisonniers du présent, indéfectiblement liés à une Grande-Bretagne privée d'avenir.

Hebdige, *ibid.*

Plus qu'une esthétique, l'authenticité punk s'évalue à l'aune d'un style de vie : « *Être punk ne se décrète pas, il se vit* » (Hein, 2012 : 15). Incarnant une critique de l'ordre établi (particulièrement celui de la classe moyenne), le punk tend à s'inscrire dans une mouvance intellectuelle et politique « anarchiste » et rejette la société de consommation dans laquelle il vit (Van der Hoeven, 2017). Pour Marcus Greil, l'entreprise punk constitue un prolongement de l'avant-garde situationniste et à ce que Debord appelle « *la société du spectacle* » :

Dans le spectacle, la passivité était à la fois le moyen et la fin d'un grand projet caché, un projet de contrôle social. Aux termes de sa forme particulière d'hégémonie, le spectacle produisait naturellement non pas des acteurs mais des spectateurs : des hommes et des femmes modernes, les citoyens des sociétés les plus avancées de la planète, qui étaient ravis de regarder tout ce qu'on leur donnait à regarder.¹⁹⁸

Greil, 2001 [1989] : 99

Comme d'autres mouvements d'avant-garde avant lui (comme le dadaïsme¹⁹⁹ ou les situationnistes²⁰⁰), le punk s'accompagne d'une philosophie nihiliste visant à rompre avec les hiérarchies. Ce mouvement fonde également son modèle à partir d'une politique de détournement,

198 « *In the spectacle, passivity was simultaneously the means and the end of a great hidden project, a project of social control. On the terms of its particular form of hegemony the spectacle naturally produced not actors but spectators : modern men and women, the citizens of the most advanced societies on earth, who were thrilled to watch whatever it was they were given to watch* » [traduction personnelle].

199 Le punk est souvent présenté comme l'un des héritiers du dadaïsme, premier mouvement artistique à avoir cherché à briser la barrière entre acteur et spectateurs (Hougue, 2014 ; Dachy, 2005).

visant « à couper les cordes vocales de tout orateur habilité, à faire passer les symboles sociaux à travers le miroir, à détourner des mots et des images détournés dans des scénarios familiers et à les faire exploser »²⁰¹ (Greil, 2001 [1989] : 179). Le punk ne se caractérise pas seulement par une esthétique de rupture et par sa musique « simple, violente et brute » (Robène et Serre, 2016a : 125) mais il défend également un mode de fonctionnement indépendant de la société capitaliste : son label *Do it yourself* (DIY). L'élan créatif qui émane du DIY apparaît alors comme un contre-pied à la société de consommation, « à savoir une omniprésente incitation à la passivité » (Labry, 2011 : 11). En permettant de créer plutôt que de consommer, le DIY offre aux acteurs du punk un moyen de penser la production culturelle, désormais extirpée de tous les cadres régulateurs traditionnels (les producteurs, les tourneurs, etc.). Le DIY apparaît comme un mode de fonctionnement, plus ou moins délimité par des valeurs, des normes et s'inscrivant dans ce que Wenger (2005) pourrait appeler un « répertoire partagé » par les membres d'une communauté et qui participe à en définir les contours : « Mentionnons pour finir que l'idéologie *Do-It-Yourself* trouve son expression la plus radicale lorsqu'elle est envisagée comme véritable mode de vie, par certains groupes de personnes qui choisissent l'autogestion » (Labry, 2011: 73). L'usage du DIY comme mode de création, voire comme style de vie, montre l'ancrage réflexif avec lequel le mouvement punk s'est établi, et qui ne peut pas être réduit à un style provocant dont se délectent les médias *mainstream* de l'époque. Il se présente comme un mouvement progressiste, invitant à redéfinir les rapports sociaux de classe et de genre.

Les recherches menées par les auteurs appartenant aux CS permettent d'analyser les mutations qui s'opèrent dans les confins de la classe ouvrière anglaise sous l'ère Thatcher. Leur intérêt est bien de montrer que la culture populaire est faite de résistances et d'actes émancipatoires face à la culture de masse et également face au pouvoir en place. Ces chercheurs accordent alors une attention aux cultures populaires et aux cultures jeunes et souhaitent infléchir la hiérarchie culturelle et légitime. Les CS ont suscité de nombreuses critiques, notamment en ce qui concerne le fait de ne se pencher

200 Les situationnistes sont un mouvement d'avant-garde artistique fondé en 1957 et auto-dissoute en 1972 : « *L'Internationale situationniste défie les classements sociaux habituels. Elle se joue des catégories et récuse toute appartenance disciplinaire ou professionnelle. Les situationnistes affirment en effet que la division sociale du travail, la spécialisation des activités qui en découle et la coupure entre professionnels et profane qu'elle instaure, sont amenées à disparaître avec l'avènement de la révolution communiste, mettant fin au règne de la rareté. Les professions seront remplacées par une nouvelle pratique : la « construction des situations », entendue indissociablement comme création, par tout un chacun, de sa propre vie* » (Brun, 2014 : 5). Conçu par Guy Debord, le projet révolutionnaire de l'IS se présente « comme une réponse aux échecs à la fois des marxistes et des avant-gardes artistiques, de Dada aux lettristes » (Trespeuch-Berthelot, 2015 : en ligne).

201 « *Détournement was a politics of subversive quotation, of cutting the vocal cords of every empowered speaker, social symbols yanked through the looking glass, misappropriated words and pictures diverted into familiar scripts and blowing them up* » [traduction personnelle].

principalement que sur la dimension « spectaculaire » des sous-cultures, jusqu'à oublier les regroupements de coins de rue, moins visibles mais sans doute aussi importants. Il leur est également reproché d'avoir seulement effleuré la réalité de ces regroupements. En s'organisant contre la culture parentale, elles rompent également avec leurs conditions matérielles d'existence qui sont le produit de l'industrialisation de l'Angleterre et du capitalisme. Contrairement à leurs aînés qui, comme le relate Hoggart, « *s'en tiennent à l'environnement immédiat et concret, ne se fiant qu'au monde restreint de la famille et des amis : on retrouve au sein de la cellule familiale et locale le sentiment de sécurité que procure l'impression d'être "chez soi" et "entre soi"* » (Hoggart, 1975 : 151), ces sous-cultures jeunes, largement reliées à des courants musicaux, investissent le monde de la fête et celui de la nuit.

L'ensemble des travaux qui s'inscrivent dans le champ des *sport subculture* ou des *Cultural Studies* se sont intéressés au pouvoir de résistance créatif des individus vis-à-vis d'un ordre donné, hégémonique. Qu'il s'agisse des pratiques sportives dites « libres » comme le skateboard, ou des sous-cultures étudiées par les CS, toutes attestent des capacités de résistance des individus face aux contraintes sociales. Pourtant, la récupération, par l'industrie dominante, de ces styles de vie semble interrompre leur pouvoir de contestation.

2.3. La normalisation des sous-cultures : la fin de la résistance ?

Les sous-cultures étudiées par les CS n'ont pas échappé aux processus de récupération par le *mainstream*. Désormais inscrit dans les réseaux de circulation marchand, elles tendent à perdre toute leur force contestataire. C'est notamment le cas du mouvement qui, dès sa création en 1976, était déjà voué à une mort certaine :

Les sous-cultures ont été approchées comme des identités vraiment fixées, comme des concepts stables de formes authentiques, originales, de résistance, à un moment historique donné et dans un lieu géographique déterminé. Deuxièmement, chaque sous-culture était supposée cause sa propre mort quand elle est acceptée par la *mainstream culture* : les punks britanniques étaient originaux par leur style et leur forme d'expression extravagants, mais quand leurs vestes en cuir sont devenues une mode, il n'y a plus eu vraiment de vrais punks.

Mattelart et Neveu, 2008 : 58

Pour les chercheurs, la récupération des sous-culture participe à les vider de leur force émancipatoire. En transformant des signes culturels en objets de consommation standardisés (Hebdige, 2008 [1979]), le *mainstream* vient dès lors domestiquer, banaliser la force contestataire des sous-cultures. Elles ne deviennent plus que des objets de consommation et perdent par conséquent leur pouvoir contestataire. Ces processus de récupération sont similaires du côté des sport subculture dont la récupération commerciale et fédérale vient remettre en question leur potentiel émancipateur (Beal et Wilson, 2004). En effet, l'entrée récente du skateboard au sein des Jeux Olympiques (Kilberth et Schwier, 2019) ou, il y a quelques dizaines d'années, du surf (Guibert, 2021) vient rompre avec l'idéologie initiale de ces pratiques qui, si elles plébiscitaient absence de contrainte et hédonisme individuel, jouent désormais le jeu de la compétition.

Les contre-cultures sportives sont, comme les autres, vouées à une mort ironique (Désanges et al., 2017). Les sports de rue vivent depuis quelques années une institutionnalisation de l'extérieur (Vieille Marchiset, 2010). C'est-à-dire une mise en ordre engendrée par l'influence d'organisations bureaucratiques, politiques et marchandes qui ont la capacité d'apporter de la légitimité et de la reconnaissance.

Riffaud, 2019 : 337

Dans un article publié en 2022, Louise Laigroz, Charly Machemehl et Romain Roult ont pu montrer le positionnement de littérature vis-à-vis de l'institutionnalisation du skateboard, perçue ainsi comme l'opposé de la résistance « *soit un processus négatif* » (Laigroz, Machemehl et Roult, 2022). Il montre que, de manière globale, les chercheurs portent un regard critique sur toutes formes de récupération des sous-cultures sportives puisqu'elles perdraient leur pouvoir contestataire. Qu'il s'agisse du mouvement punk, des jeux traditionnels ou encore des *sport subculture*, tous semblent céder, à un moment ou à un autre, au poids du fait culturel dominant : « *Pour les premiers punks comme pour les autres mouvements contestataires de l'époque, la créativité révolutionnaire ou simplement subversive a été digérée par l'idiosyncrasie du capitalisme spectaculaire : le détournement a cédé la place à la récupération* » (Hein, 2021 : 169).

Comme d'autres pratiques avant lui, le roller derby ne semble pas avoir échappé, dix ans après sa création, à un processus de normalisation : les vêtements de sport ont largement remplacé les artefacts burlesques et l'entrée de l'activité au sein de la Fédération française de roller et skateboard en 2014 tend à conduire l'analyse vers un processus de récupération fédérale. Pourtant, contrairement aux chercheurs pour qui l'entrée des marges et des alternatives culturelles dans le

mainstream étouffe leur pouvoir contestataire, les joueuses de roller derby se réjouissent de leur ascension sportive. De plus, elles souhaitent désormais défendre le caractère sportif d'une pratique créée par les femmes, pour les femmes. Par là, le roller derby tend à rompre avec l'hégémonie masculine dans le milieu sportif, créé quant à lui historiquement par et pour les hommes.

L'enquête exploratoire menée sur le terrain du roller derby a permis de constater son inscription dans un processus de sportivisation : l'activité a rejoint le système fédéral en 2014 et une euphémisation du folklore se laisse largement deviner. Or, le roller derby français est loin de s'inscrire dans un processus de récupération par le secteur marchand ou des institutions sportives. L'activité est encore confidentielle, peu connue et les équipes ne bénéficient que peu de reconnaissance. Il semble, en effet, que ce soit les joueuses elles-mêmes qui cherchent à être reconnues en tant que sport et œuvrent dès lors à la normalisation d'une pratique subversive qu'elles ont elle-même créée sous cette forme. Ainsi, si l'enquête a pu constater des formes de résistances à l'institutionnalisation de l'activité en 2012, de très nombreuses joueuses se réjouissent, aujourd'hui, de l'évolution de leur pratique. Le décalage entre les actrices, « *fabrican[tes] activ[es]* » (Tuailon Demésy, 2011 : 181) de leur pratique, et le regard que porte la littérature sur l'institutionnalisation des pratiques alternatives est évident. Dès lors, afin de comprendre plus en détails la manière dont les actrices et les acteurs articulent tactiques quotidiennes de résistances (de Certeau, 1990) et culture hégémonique, les cadres de l'interactionnisme symbolique ont été mobilisés. En effet, il s'agit bien d'envisager la sportivisation du roller derby non pas comme un processus venant d'« en haut » mais comme un processus négocié, débattu, discuté par les actrices de l'activité.

Selon cette perspective [l'interactionnisme], l'être humain construit son expérience du monde à travers une activité symbolique, c'est-à-dire que sa relation aux objets, aux personnes et aux événements n'est pas directe, elle est toujours médiatisée par des symboles. Un symbole, c'est ce que représente un objet, une personne, un événement en résonance avec l'expérience qu'en a un sujet, dans le contexte socioculturel qui est le sien. Le symbole naît du sens construit dans l'expérience.

Paillé et Mucchielli, 2021 : 76

En mobilisant les cadres de l'interactionnisme symbolique, il s'agit d'envisager la culture et les pratiques sportives non plus à travers l'existence d'un « système social » fait de contraintes, mais plutôt à travers la manière dont les membres en négocient les contours. Comme l'explique David Le Breton, il faut ainsi concentrer la recherche « *sur la concrétude des relations inter-individuelles. Le monde social n'est pas préexistant à la manière d'une structure dont il faudrait s'accommoder, il*

est constamment créé et recréé par les interactions à travers des interprétations mutuelles suscitant un ajustement des acteurs les uns par rapport aux autres » (Le Breton, 2012 : 6). Dès lors, en articulant les apports fournis par les CS et l'interactionnisme symbolique, il s'agit de se demander comment les pratiquantes de roller derby négocient un cadre de pratique, entre détournement des codes sportifs et reproduction du modèle sportif traditionnel ? Cette problématique de recherche peut ensuite être déclinée en plusieurs axes autour desquels l'analyse s'orientera.

- Hypothèse 1. Cette hypothèse entend s'intéresser à l'apparition du roller derby en France. En repérant les imaginaires avec lesquels l'activité s'implante dans les villes, il s'agit de comprendre comment les pionnières françaises construisent une culture entrant en résistance avec le modèle sportif dominant.
- Hypothèse 2. Cet axe de recherche s'intéressera à la structuration des collectifs et à l'usage du DIY punk dans leur organisation.
- Hypothèse 3. Pour ce troisième axe de recherche, l'apparition des imaginaires de la réussite sportive officielle au sein du cadre derby devra être questionné. Il sera possible de se demander comment leur apparition traduit-il des mutations à l'intérieur des collectifs ?
- Hypothèse 4. Cet axe s'intéressera aux formes de résistance à la sportivisation de l'activité.
- Hypothèse 5. Enfin, ce dernier axe s'intéressera à la question du militantisme dans le roller derby : doit-on y voir une dernière forme de résistance à la sportivisation ?

Partie 3. Chercher à conquérir le roller derby. Éléments de méthode



Chapitre 7. Devenir actrice du monde étudié : entre adaptations et réflexivité

Ce travail de recherche entend appréhender le roller derby dans toute sa complexité, c'est-à-dire comme une activité génératrice de liens sociaux, de normes et de valeurs. En somme, comme une micro-société qui s'est construite autour d'un sport. Si, durant leurs premières années d'existence, les équipes de roller derby tendent à s'organiser en rupture avec les modèles sportifs normalisés, elles vont de plus en plus en adopter les codes et les hiérarchies. Afin de comprendre cette dynamique, des fondements de la « rupture » (qu'il s'agit de questionner) jusqu'au constat plus récent d'une normalisation sportive, le choix d'une méthodologie adaptée aux objectifs de l'enquête doit désormais être détaillé (Céfaï, 2013). En effet, une fois le modèle d'analyse construit et la problématique de recherche retenue, balisant ainsi les contours de ce qui se présente comme un « objet » de recherche, il s'agit d'entreprendre et de justifier le choix de la méthode mobilisée. Articulée au cadre théorique, la méthodologie est intimement liée à l'administration de la preuve. La formation pluridisciplinaire STAPS dans laquelle cette étude prend place m'invite à oser un léger détour par les sciences de la vie et de la santé (SVS) et des techniques afin de présenter en guise d'introduction les ressorts d'une méthode scientifique en sciences sociales et la manière dont j'ai pu me l'approprier.

En sciences de la vie, la méthodologie consiste en la rédaction d'un protocole détaillé dans lequel le chercheur décrit et anticipe les différentes phases d'une étude (Bossali *et al.*, 2015). Une fois testé, validé puis réajusté, ce protocole se présente comme la « feuille de route » du chercheur grâce à laquelle il pourra conduire son expérimentation et s'assurer une certaine cohérence dans ses résultats. En sciences sociales et, en ce qui concerne cette recherche, en sociologie du sport, la méthodologie peut également être appréhendée comme la description des démarches mobilisées « pour repérer, décrire et expliquer certains aspects du fonctionnement des sociétés humaines » (Brochier, 2015 : 16). Dans les deux cas, l'objectif consiste à tracer la « route, [la] voie, [la] direction qui mène au but » (Akoun, 1999 : 338), c'est-à-dire à la production des données qui seront

ensuite soumises à discussion. Pour ce qui est de la méthode des sciences de la vie, elle consiste à créer et recréer avec exactitude ou rigueur les conditions de reproductibilité des données. Pour celle qui concerne les sciences humaines et sociales comme la sociologie, l'ethnographie ou l'anthropologie, celle-ci se confronte à des « données » humaines, sociales et donc à un contexte éminemment mouvant, voire impossible à anticiper. Si le protocole des sciences de la vie mène inévitablement à la production de données évaluables, suffisant dès lors à justifier du caractère « scientifique » et véridique de la démarche, « *les sciences sociales [...] ne peuvent prétendre aux mêmes vérifications de preuves que les sciences de la nature* » (Tuaille Demésy, 2011 : 59). Contrairement aux SVS, les SHS ne peuvent pas (et ne doivent pas) faire l'économie de la subjectivité des acteurs sociaux, de leurs contradictions, de leurs traits de personnalité. Ce contexte rend ainsi difficile l'ambition chère à Durkheim (2017 [1895]) de produire, comme chez les sciences « dures », des « lois » sociales.

La démarche de terrain socio-anthropologique, où la compréhension des logiques sociales s'élabore progressivement, où le questionnement évolue et la problématique "bouge" au fur et à mesure de la progression de l'enquête, où le chercheur suit des "pistes" plutôt qu'il ne s'enferme dans une quête de confirmations, falsifications ou vérifications.

Olivier de Sardan, 2008 : 77

C'est bien ce caractère « mouvant », « approximatif » des méthodes de recueil des données des sciences humaines et sociales, valant d'ailleurs à cette discipline scientifique d'être définie comme étant « inexacte », « molle », jusqu'à parfois se voir soustraite toute valeur scientifique pour devenir une simple « *technique* » (Darmon, 2005 : 101), qui lui confère sa pertinence. En effet, ce sont ces irrégularités, ces détails, ces contradictions, les invalidations d'hypothèses qui conduisent à discuter plus intensément un objet préalablement construit. Ainsi, moins que la recherche d'exactitude sur un fait donné, ce sont les dynamiques qu'il est essentiel de retenir pour toute recherche en SHS ambitieuse de comprendre la complexité de l'activité sociale étudiée, sans que sa valeur scientifique lui soit retirée. De fait, la multiplication des entretiens et des observations ont été nécessaires pour étudier le plus finement possible le roller derby et les mécanismes qui concourent à sa structuration. *In fine*, c'est bien le lectorat, en adhérant ou non au « *pacte ethnographique* » que lui propose la chercheuse (Olivier de Sardan, 2008), que l'attribution du caractère scientifique de ce travail se révèle. Ainsi, pour attester d'une recherche de scientificité auprès des experts scientifiques ou bien des expertes du milieu enquêté, je détaillerai ci-après en détails les choix opérés tout au long de ma thèse.

La méthodologie présentée dans cette partie n'est pas linéaire et s'est étoffée tout au long des quatre années de mon enquête. Multiplier les expériences et les entretiens constituait un moyen de rompre avec les représentations stéréotypées ou idylliques de l'activité (un sentiment récurant à la suite des lectures de productions scientifiques et journalistiques existantes). Étrangère à cette activité quand je débute ma thèse, j'ambitionne très tôt de parvenir à retranscrire avec soin l'expérience quotidienne du roller derby, de la plus ennuyante à la plus excitante, comme un moyen d'approfondir l'analyse et aussi de « rendre » aux enquêtées ce qu'elles m'ont permis de réaliser. Cette ambition fait écho au sentiment d'illégitimité ressenti durant l'intégralité de l'enquête, dû au caractère opportuniste de ma démarche. Je n'ai pas fait de ma passion pour le roller derby un sujet de recherche, c'est bien l'opportunité de réaliser une thèse qui m'a conduite vers cette discipline. À ce sentiment d'illégitimité s'ajoute cette peur permanente de trahir le discours des enquêtées. Cette situation m'a souvent conduite à lisser mon discours et à écrire uniquement ce que les joueuses souhaitaient que je raconte. Or, comme le rappelle Olivier de Sardan : « *Le "réel des autres" existe indépendamment de l'anthropologue, et c'est la référence à ce réel "extérieur" qui fonde toute l'écriture anthropologique* » (Olivier de Sardan, 28 : 2008). Parvenir à réaliser ce « pas de côté », par lequel une discussion scientifique peut débiter, s'est révélé extrêmement compliqué. Il s'agit ici de montrer comment je suis parvenue à investir le groupe de joueuses, à explorer une grande partie de son fonctionnement, jusqu'à parvenir, enfin, à occuper une place suffisamment confortable pour participer et construire l'analyse scientifique. Il s'agit de se demander comment l'évolution de ma place dans l'équipe transforme-t-elle l'accès aux données de terrain ?

Ce chapitre sera découpé en trois parties. La première concerne le travail d'observation mené auprès d'une équipe en particulier et, ponctuellement, au sein d'une dizaine d'autres dans le cadre d'événements sportifs. En guise de préambule, des considérations méthodologiques seront présentées. Cette partie présentera ensuite de manière chronologique l'évolution de ma place au sein de l'équipe enquêtée. Je compte insister sur les difficultés rencontrées tout au long des différentes formes d'observation qui sont les suivantes : observation non participante, observation participante et, enfin, une participation observante (Soulé, 2007). La seconde partie du chapitre s'intéressera à l'enquête sociologique et aux entretiens menés sur le terrain du roller derby français, mais également suisse et belge. Enfin, le questionnaire diffusé en équipe sera abordé en troisième partie.

1. Apprendre à observer : positionnements méthodologiques introductifs

Cette première partie entend présenter et justifier les ancrages méthodologiques dont je me suis saisie pour recueillir le matériau d'analyse. Pure produit de la société globalisée et capitaliste, le roller derby a suscité l'intérêt des chercheurs en ce qu'il propose, dans les années 2000, un modèle venant détourner l'apparat sportif dominant. Portée par ce que les pratiquantes nomment un « folklore » (terme émiqque caractérisant l'ancrage « carnavalesque » de la discipline), le roller derby cristallise autour de lui une forme de « culture » qui le sépare des modèles sportifs normalisés. Si mon entrée sur le terrain français, vingt ans après la re-création de ce sport aux États-Unis, s'accompagne d'une euphémisation du folklore, celui-ci reste le fil conducteur de ma recherche, dont les secrets doivent être dévoilés. Pour en saisir le sens ainsi que sa disparition en seulement dix ans, les outils de l'ethnographie ont été mobilisés.

Le roller derby propose à son arrivée en France un modèle de pratique basé sur le renversement des normes sportives. Si des artefacts burlesques sont mobilisés durant les temps de jeu, ils sont absents des temps de rassemblements ordinaires (entraînements ou réunions entre joueuses). Je ne devais néanmoins pas tomber dans le piège du « sensationnel » en n'essayant de repérer uniquement les éléments les plus « spectaculaires » de la pratique. Ainsi, il me fallait également repérer les éléments signifiants pour le groupe : « *Observer d'un point de vue ethnographique nécessite une forme d'apprentissage, l'acquisition d'un "regard" particulier qui tend à mettre en valeur les significations non visibles de prime abord* » (Tuailleon Demésy, 2011 : 75). Dès lors, ne pas regarder uniquement ce que je voulais voir ou ce qui me paraissait « étrange » a nécessité un travail d'observation prolongée afin de déconstruire et rééduquer mes propres systèmes d'interprétation. Dans son *Ethnographie de l'action*, Albert Piette offre un aperçu des objectifs que se donne l'ethnologie :

Dans le savoir-faire ethnologique, la quête typique du détail qui peut être "anodin", "résidu", "futile", "non-dit", "familier", "invisible" se présente en fait comme une quête du détail signifiant dans la mesure où il justifie une "affirmation générale" (Cresswell, 1975). Il doit être "relié à la société tout entière dans laquelle il s'inscrit et au sein de laquelle il constitue un système complexe" (Laplantine, 1987) [...]. Les "moindres détails" tels traire des vaches ou cuire la viande (détails monographiques) inventoriés par l'ethnologue ne peuvent être compris que "dans le contexte de leur vie sociale en tant que formant un tout".

Piette, 2020 : 69

Appliquée à l'étude des sociétés « proches », familières aux chercheurs, l'anthropologie permet de mettre à jour les transformations et fragmentations de nos mondes contemporains (Augé, 1994). Dans son étude sur l'anthropologie de la modernité (2021), Laurent-Sébastien Fournier identifie plusieurs fonctions de la discipline. L'une d'entre elles, l'« ethnologie européenne », s'intéresse à « *savoir comment les problématiques des folkloristes, concernant la sorcellerie, les techniques agropastorales ou les traditions religieuses populaires par exemple, se renouvelaient dans un contexte moderne* » (Fournier, 2021 : 6). Les nouvelles figures de l'exotisme ou de la différence constituent également les nouveaux terrains d'expression de l'anthropologie de la modernité : « *Les comportements juvéniles, les sexualités différentes, les bricolages de soi, les loisirs créatifs ou les pratiques corporelles hédonistes sont ainsi questionnées* » (*ibid.* : 10). Le déplacement des techniques anthropologiques sur les terrains qui ont vu naître la sociologie, comme les villes, a participé au brouillage des frontières disciplinaires. En effet, « *contrairement à l'anthropologie des sociétés "primitives" ou "traditionnelles", cette nouvelle anthropologie fréquente assidûment l'histoire et la sociologie, car elle s'attache à étudier certaines transformations sociales et culturelles qui sont survenues à l'époque moderne* » (*ibid.* : 34). Si le déplacement de l'anthropologie du lointain au proche a contribué à la fragmentation de ses approches et à l'« émiettement » de son unité (*ibid.* : 11), il a, sans aucun doute, encouragé la démocratisation de l'accès à l'écriture ethnographique.

Le courant interactionniste issu de l'École de Chicago propose une approche sociologique basée sur « *une observation très minutieuse* » du système d'influence mutuelle par lequel les membres d'une société sont liés (Hughes, 1997 : 47-48). Inspirée des méthodes fondatrices de l'ethnologie, à savoir l'observation et l'écriture, l'observation participante permet aux sociologues américaines des années 1940-1960 d'appréhender, moins les systèmes communautaires que la « *la concrétude des relations individuelles* » (Le Breton, 2012 : 6) dans lequel le chercheur est aussi impliqué. La figure de l'« étranger » n'est donc plus exclusivement la propriété des terrains les plus éloignés. Elle s'exprime également à proximité des lieux de vie des chercheurs (Grafmeyer et Isaac, 2004) qui proposent une méthodologie reposant sur « *une rencontre durable avec [ces derniers], le recueil de leur parole, c'est-à-dire une recherche empirique* » (Le Breton, 2012 : 3). Au « *sujet [qui] devient acteur* » (Le Breton, 2012 : 46), les interactionnistes « *revendiquent et pratiquent le "jeu interactionnel" dans leur travail de terrain, la collective de données faisant place à l'expérience personnelle* » (Geertz cité par Piette, 2020 : 87). Si les études proposées par les interactionnistes se distinguent en termes tant d'écriture que de concepts des travaux anthropologiques (Favret-Saadet,

1985 [1977]), l'un et l'autre se ressemblent à plusieurs égards en ce qu'ils tendent à partager une compréhension des faits en étant « *pris* » (Kaufmann et Kneubühler, 2014) dans les relations à travers lesquelles les acteurs font société. En partageant des méthodes d'observation et de retranscription d'éléments d'une « réalité » donnée, l'anthropologie et l'interactionnisme symbolique peuvent se présenter comme des cousins.

Dans les années 1960, un champ de réflexion sur les cultures populaires profite également des apports de l'École de Chicago en ce qu'il cherche à rendre compte de l'expérience vécue des individus. En associant l'anthropologie à la sociologie, l'histoire ou encore la sémiologie, les membres des *Cultural Studies* vont éclairer la création des sous-cultures qui apparaissent aux sein des villes et rendre compte de l'expérience vécue des individus. Les *Cultural Studies* proposent ainsi de discuter le sens anthropologique du terme « culture », en tant que « *manières de vivre, sentir et penser propres à un groupe social* » (Cuche, 1996 cité par Mattelard et Neveu, 2008 : 3) afin « *de basculer d'une réflexion centrée sur le lien culture-nation à une approche de la culture des groupes sociaux* » (*ibid.* : 4). Leurs apports m'ont accompagné dans le façonnage des contours de ma recherche.

La « distance culturelle » apparente qui me séparait du derby suggérait l'appropriation des compétences de l'« *ethnographie par familiarisation* » : celle d'une réduction de la distance (Weber, 2015 : 17), afin de mieux comprendre ce qui se jouait dans ce contexte sportif. En empruntant à l'ethnographie et à la sociologie de l'École Chicago ses apports, cette méthodologie est davantage le fruit de voyages inter-disciplinaires que du respect des frontières entre les différentes disciplines. La lecture d'ouvrages ethnologiques ou anthropologiques classiques et contemporains, d'enquêtes sociologiques mobilisant des méthodes qualitatives m'a permis d'affiner mon regard de chercheuse. Apprendre à observer et à « *transform[er] [le] regard en langage* » (Laplantine, 2022 : 26) s'est avéré être une compétence que le doctorat m'a permis de travailler.

Il n'est en effet pas de science, même sociale, sans quête de rigueur. D'une part, elle doit bien sûr être une rigueur logique (on ne peut pas dire une chose et son contraire), argumentative (il s'agit de convaincre), et théorique (les énoncés prennent place dans un débat érudit). Mais d'autre part, il s'agit en outre d'une rigueur empirique, qui porte sur le rapport entre les virtuosités interprétatives et leur ancrage empirique, entre les théories produites et leur "réel de référence".

Olivier de Sardan, 2008 : 8

C'est donc cette volonté de recherche de la complexité et des nuances qui marque le point de départ de la méthodologie grâce à laquelle cette enquête a vu le jour ; une méthodologie qui, comme je l'expliquerai, a été complétée, renforcée, enrichie tout au long du processus de recherche. La défense d'une « rigueur » sociologique a en effet accompagné l'intégralité du processus de collecte des données et ce, dans une perspective de tendre vers la scientificité.

2. Sur le terrain du roller derby : les inconforts de l'enquête

Cette partie tend à prolonger le récit d'enquête exploratoire du chapitre 4²⁰² qui s'est achevé sur différents constats, notamment celui d'une inscription du roller derby dans un processus de sportivisation. En effet, alors que le « folklore » avec lequel le derby est apparu tend à quitter la piste de jeu, les pratiquantes défendent alors la dimension athlétique de leur pratique. L'objectif de cette partie est de comprendre plus en détails la manière dont j'ai continué à recueillir des données afin d'éclairer l'analyse. Quels sont les différents postes que j'ai occupés ? À quelles données ai-je désormais accès ? Comment j'ai moi-même négocié son statut de chercheuse avec celui de joueuse ? Sont des questions auxquelles cette partie cherchera à répondre.

2.1. Quand la chercheuse refuse le jeu ethnographique

Dans l'introduction de son *Ethnologie des joueurs d'échecs* (2002), Thierry Wendling circonscrit les objectifs des chercheurs qui entendent s'intéresser au jeu comme activité sociale : « *Aussi l'intérêt du jeu n'est compréhensible que si, dépassant le strict domaine de la règle, on prend également en compte la sociabilité qu'il suscite et le symbolisme qu'il met en œuvre* » (Wendling, 2002 : 17). Excellent joueur d'échecs avant de débiter son enquête (joueur international, arbitre réputé et ancien directeur de la Fédération française des Échecs), l'anthropologue n'a sans doute eu aucun mal à investir les cercles de joueurs, à explorer aisément les hiérarchies qui organisent le groupe des « *pousseurs de bois* » et à atteindre leurs croyances. En effet, comme le précise Albert Piette, « *une bonne connaissance ou un bon apprentissage de ce qui est "pris pour acquis" dans le groupe est nécessaire avant de poser les bonnes questions* » (Piette, 2020 : 119). En tant que membres du groupe ou de la communauté étudiée, les chercheurs-*insiders* s'assurent *a minima* d'une connaissance et une maîtrise des codes du milieu. Ils sont ainsi les plus à même de saisir les

202 Chapitre 4. Entre éloignement et familiarité : exploration et délimitation du (ou des) terrain(s) d'enquête.

enjeux qui traversent certaines communautés (Donaghey, 2022 ; 2017), les ressorts de leur activité sociale et les mécanismes sous-jacents à la création des identités collectives. Enquêter en tant qu'*insider* assure alors à l'enquêteur un accès privilégié aux données et aux éléments les plus signifiants pour les membres. De plus, leur entrée sur le terrain ne pourra être que facilitée puisqu'ils possèdent certains « passe-droits » (réseaux de connaissance antérieurement constitués, style vestimentaire comme marqueur d'appartenance au groupe, partage de références culturelles ou politiques communes, etc.).

De mon côté, j'ai souhaité relever le défi de mener une recherche sur une pratique qui m'était complètement inconnue. En tant qu'« étrangère » du roller derby et de la société qui s'était formée autour de lui, je m'approche davantage des traditions de l'anthropologie, science de « *l'aller et retour d'un témoin entre deux cultures avec ses effets de connaissance* » (Weber, 2015 : 11). Si mon enquête devait nécessairement s'accompagner d'un travail de réduction de la distance qui me séparait des enquêtées, ma posture m'invitait également à me rapprocher des « *science[s] de la différence culturelle* » (Piette, 2020 : 80). Je suis bien décidée « à faire mentir le proverbe bambara "*l'étranger ne voit que ce qu'il connaît déjà*" » (Olivier de Sardan, 2008 : 51).

Je débute véritablement mon enquête en novembre 2019. Ayant déjà relaté les conditions d'entrée sur le terrain lors de la phase exploratoire, je ne synthétise ici que certains aspects qui concernent le passage d'une « observation directe » à une « observation participante », c'est-à-dire comment je suis parvenue à m'immerger totalement sur le terrain, « *pour tenter d'en saisir toutes les subtilités* » (Soulé, 2007 : 128). En effet, en apprendre davantage sur le milieu du roller derby ne semblait pas pouvoir s'effectuer sans un engagement prolonger à côté de celles qui font vivre la pratique. Pour comprendre mon terrain, il me fallait évidemment : « mouiller le maillot » et m'engager, par corps, dans l'activité.

Ethnographier des situations de participation requiert avant tout de rester sur ce terrain, d'acquérir une familiarité avec ce qu'y font leurs participants, de prêter attention au caractère contextuel de leurs activités, d'en ressaisir les sites spatiaux et les séquences temporelles. Cet accès par l'observation directe à une dimension incarnée et contextualisée de l'expérience est d'autant plus précieuse que les situations sociales ne sont perçues comme politiques, ni par ceux qui participent, ni même, bien souvent, pas ceux qui les observent.

Céfaï *et al.*, 2012 : 9

L'équipe au sein de laquelle j'ai débuté l'enquête a été choisie pour des raisons de commodité : elle se situe dans la ville où je vis. Comme je l'ai expliqué à plusieurs reprises depuis le début de cette thèse, c'est en tout que non-initiée, « étrangère » au derby que je débute cette recherche. La pratique du roller derby m'est inconnue et rien n'indique mon appartenance à une « communauté » particulière. Par exemple, mon style vestimentaire étant plutôt conformiste, rien ne suggère mon intérêt pour un genre musical particulier. De plus, je n'ai ni piercing, ni tatouage et, en termes davantage pratiques, je ne sais pas vraiment patiner. Je n'ai donc aucun passe-droit (symboliques ou techniques) me permettant d'intégrer plus facilement l'équipe des Glorious Bitchies. Les deux mois sur le terrain expriment d'ailleurs l'existence de résistances de la part du terrain à mon égard. Sans doute contrariées à l'idée qu'une étrangère vienne y mener une observation, les joueuses me refusent l'accès au *track*, l'espace de jeu, mais pas aux gradins. Ainsi, entre le 15 novembre 2019 et le 31 janvier 2020, c'est à distance que j'observe le roller derby. Mes premières sorties de terrain se déroulent lors des temps d'entraînement. Bien que non-participantes, elles sont cadrées par une grille d'observation que j'essaie de respecter scrupuleusement.

Éléments d'observation lors des entraînements :

- **Le lieu et l'espace.** Les entraînements se déroulent dans deux gymnases de la ville : comment les pratiquantes s'organisent-elles dans l'espace ? Existe-t-il des sous-groupes ? Des personnes en retrait ? Qui occupe le centre du gymnase ? L'observation s'intéresse également à la question du bruit : quels sont les bruits générés par la pratique et comment occupent-ils l'espace ?
- **Le temps.** La question du temps apparaît de plusieurs manières : le découpage des séances, les flux d'arrivée et de départ des personnes, les retards, etc.
- **Les groupes de personnes.** Qui sont les personnes présentes ? Qui arrive en premier ? Les personnes suivantes sont-elles accueillies ? Qui accueille ? Des spectateurs sont-ils présents ? Les joueuses viennent-elles avec leurs conjoints ? Les rites de présentation de soi : qui se salue ? Comment se saluent-elles ? Les personnes se font-elles la bise ? Quel type de relation semblent-elles entretenir ? Des hommes sont-ils présents ? Des enfants ?
- **Les styles vestimentaires.** Comment les joueuses sont-elles vêtues et chaussées à leur arrivée à l'entraînement ? Quels sont leurs vêtements de sport ? Sont-elles apprêtées pour l'entraînement (retouches maquillage par exemple) ? Ont-elles des coupes de cheveux

particulières ? Remarque-t-on des différences de vêtements entre joueuses expérimentées et débutantes ? Ont-elles des tatouages visibles ? Des piercings ? À quels endroits du visage ?

- **Le langage.** Repérage d'expressions vernaculaires.
- **Discussions informelles.** Thématiques abordées par les joueuses lorsqu'elles viennent boire sur le banc.
- **Les objets.** Marques du matériel sportif - stickers et décoration des casques - accessoires « civils » portés par les joueuses (les sacs à main, les coques de téléphone)
- Mon **ressenti** après chaque séance.

Rapidement, je suis amenée à effectuer des observations en tant que spectatrice d'événements sportifs. Le premier auquel j'assiste est un *bootcamp* (camp intensif d'entraînement) destiné aux *fresh meat*. Il a lieu le 8 décembre 2019. Des éléments complémentaires ont été apportés à la grille d'observation précédente :

- **Communication.** L'événement a-t-il une affiche ? Description de l'affiche. À qui l'affiche est-elle destinée (communication interne ou destinée aux habitants de la ville ?).
- **Entrée dans le gymnase.** Les extérieurs sont-ils accueillis ? L'entrée est-elle libre – privée / sélective ? Qui accueille ?
- **Espace.** Comment le lieu est-il organisé ? Buvette ? Stand de *merch* ? Le lieu est-il décoré ? Y a-t-il de la musique ? Quel genre ? Y a-t-il un animateur ?
- **Objets.** Flyers informatifs, accessoires, accessoires vendus au *merch*, etc.
- **Le public.** Quelles sont les interactions entre les joueuses et le public ?

Toutes les informations sont inscrites dans mon carnet de terrain qui m'accompagne à chacune des séances. Ce « *travail de transcription, par lequel le chercheur passe de la scène observée ou du témoignage livré à leur inscription sous une forme discursive écrite* » (Paillé et Mucchielli, 2021 : 94). Ces premières observations ne m'ont donc jamais empêchée de recueillir des informations sur les pratiquantes du roller derby, lesquelles répondaient aisément à mes questions : « *Que fais-tu dans la vie ?* », « *Comment as-tu découvert le roller derby ?* », etc. De plus, comme l'explique également Jean Peneff, je détiens alors une certaine liberté dans la manière de mener mon enquête : je peux quitter le terrain et y revenir quand je le souhaite.

Sur un site, le sociologue, observateur extérieur non directement concerné par l'action en cours, ne subit pas, comme l'observateur participant, la contrainte du temps, le poids de la durée. Insister sur le rôle de la mesure du temps et de ses implications dans le travail, c'est aussi faire réfléchir sur le fait que compter,

recenser, dénombrer sont des activités essentielles de la vie quotidienne : compter son temps, son argent, ses déplacements, estimer son budget, ses biens ou ses consommations, c'est planifier, prévoir pour organiser, faire le bilan d'une évolution. L'observateur non participant est plutôt dans la situation de l'utilisateur de loisirs qui a du temps à perdre, des activités libérées, qui relâche le contrôle dans l'emploi de son temps.

Peneff, 1995 : 122

La situation restait néanmoins étrange. Les entraînements n'ont pas pour objectif d'être regardés. Ils sont des temps d'apprentissage et de construction d'un collectif. Ils sont participatifs et non contemplatifs. Les joueuses s'interrogent d'ailleurs concernant ma « non-participation ». Elles viennent par exemple me demander pourquoi je ne me change pas. Certaines me proposent également leurs patins pour essayer l'activité. Me sachant implicitement « interdite » de jeu, je décline ces propositions et attends que l'on m'autorise, officiellement, à participer aux entraînements. J'intègre finalement l'équipe lorsque celle-ci n'est plus en mesure de me bloquer l'entrée. En effet, les « séances découvertes », organisées par le club plusieurs fois dans l'année, me donnent accès au *track*, comme à n'importe quelle autre joueuse potentielle. Celles-ci sont gratuites et ouvertes à toute personne désireuse de tenter l'expérience roller derby, les femmes comme les hommes.

Comme je l'explique dans ma phase exploratoire, j'aurais donc dû commencer les entraînements à partir du 11 janvier 2020, le vendredi de la rentrée. Il était en effet convenu que le club me fournisse, à moi comme aux autres débutantes présentes ce jour-là, du matériel. Ce jour-là, avant l'entraînement, je me rends donc à *Décathlon* afin d'acheter des protections de roller : genouillères, coudières, protèges-poignets ainsi qu'un casque (je prends alors les moins chers). Investir dans des patins n'est alors pas envisagé. Je n'ai aucune idée des marques plébiscitées par les joueuses et suis alors réticente quant à l'idée d'investir quelques centaines d'euros dans du matériel. De toute façon, les *fresh meat* bénéficient durant quelques séances de prêt de matériel. À 19h, je me rends au gymnase et la responsable m'accueille, me regarde et me dit qu'elle a oublié de me prendre des patins (pour moi et ma sœur, présente également ce jour-là). Oubli volontaire ou pas, il n'empêche que je ne suis toujours pas autorisée à pratiquer.

Le 31 janvier 2020, après quelques séances passées à patienter, le prêt d'une paire de patins à roulettes par une joueuse me permet de passer du statut d'observatrice non-participante à une *fresh meat*. En démarrant ma propre carrière de joueuse pour les bienfaits de la recherche, j'ai donc pu me confronter à la manière dont le roller derby « *tra[ce] ses propres frontières et détermine son*

identité à travers des mécanismes de sélection et de rejet de ses nouveaux membres [attendant d'eux] *qu'ils soient conformes au modèle proposé et partagé par la profession* » (Baszanger, 1981 : 223). Dès lors, il s'agit pour moi de passer de l'autre côté du miroir (Hughes, 1958) et de repérer les différentes étapes par lesquelles les individus engagés de manière prolongée dans un groupe redéfinissent leur identité, leur parcours biographique à mesure que s'opère le passage entre « *une culture profane et une culture professionnelle* » (Marc et Pruvost, 2011 : 267-268). En devenant une *fresh meat*, je change de place dans le gymnase : je ne suis plus cantonnée à une observation depuis le banc mais peux investir le centre de l'espace. J'ai désormais accès à l'expérience « par corps » (Wacquant, 2000) du roller derby, à commencer par l'apprentissage de la glisse. Intégrer le groupe de *fresh meat* peut dès lors s'apparenter à la première étape d'un rite de passage (Van Gennep, 1981 [1909]), que connaît bien milieu sportif. Plus qu'un qualificatif désignant des nouvelles séduites par les patins à roulettes et le contact, être une *fresh meat* désigne une période au cours duquel les débutantes sont invitées à « *sort[ir] d'un monde antérieur pour entrer dans un monde nouveau* » (Van Gennep, 1981 [1909] : 25). Le terme suggère en outre l'existence de codes en vigueur dans cet espace social que les *fresh meat* devront acquérir afin de « recomposer l'ordre social » en place au sein de ce milieu sportif. Bref, elles doivent désormais exister en tant que membre du groupe et s'y faire une place.

Le groupe des *fresh meat* et celui des *advanced* sont souvent séparés lors des entraînements (leur niveau de jeu et de patinage ne permettant pas facilement de mixer ces deux groupes). Pourtant, l'un et l'autre de ces groupes ne cesse de s'observer : les *fresh* admirent les *advanced* qui tâchent, quant à elles, de repérer les prochaines membres de l'équipe compétitive. La place de *fresh meat* est donc un statut intermédiaire qui doit conduire à rejoindre, par la suite, le groupe plus élargi. En 2020, lorsque je débute l'observation, les *fresh meat* n'ont droit qu'à un entraînement par semaine²⁰³ : le vendredi soir, de 19h à 20h30. Le second créneau, celui du mardi, est réservé au *advanced*. Les *fresh* peuvent s'y rendre mais doivent s'organiser seules, sans déranger le reste de l'équipe. Elles occupent ainsi les espaces inoccupés du terrain. Ce créneau leur sera ouvert une fois seulement les patins maîtrisés et le contact appréhendé. Cette place liminale de *fresh meat* est confortable en celle qu'elle me permet d'être intégrée à l'équipe, tout en restant discrète. Ainsi, tout en ayant accès à énormément d'informations, je mène une enquête de façon « couverte », puisque je n'ai pas forcément besoin (et surtout l'envie) de justifier ma présence.

203 Cette discussion sera amenée à évoluer au sein de l'association et, par exemple, entre 2021 et 2022, les *fresh* s'entraîneront avec les *advanced*.

Mon travail d'observation au sein de l'équipe de Glorious Bitchies sera ainsi traversée pendant de longs mois par une sorte de malaise. Durant quelque temps, je mets d'ailleurs en place des stratégies afin d'éviter de parler de moi, puisque je ne voulais pas expliquer les raisons de ma présence au roller derby. J'arrive la première aux entraînements, je fuis les discussions avec les joueuses les plus anciennes et j'évite les entraînements du mardi. Par exemple, si je participe chaque semaine aux entraînements, je décline les invitations des autres *fresh meat* de me rendre à des soirées ou même au ski. Je ne prends jamais part aux sociabilités extra sportives. En n'assumant pas ce statut de chercheuse-*outsider*, je m'empêche de prendre part « à des univers de sens en train de se faire, [à m']initier à des formes d'expérience publique, [à] apprendre à maîtriser des processus de catégorisation et d'argumentation, des manières de voir et de dire et des activités de coopération et de communication – autant de modalités d'engagement dans un monde commun » (Céfaï, 2012 : 14). Si, en acceptant mon chèque d'adhésion au club, les joueuses m'ont finalement ouvert les portes du terrain, c'est désormais moi qui génère des résistances au bon déroulement de l'enquête.

Le 17 mars 2020, dans le contexte de propagation de la covid-19, le gouvernement décide de confiner la population. Bien que cette situation ralentisse l'enquête, je suis finalement (et honteusement) soulagée de ne plus avoir à me rendre sur le terrain du roller derby. Empêchée dans l'exercice de ma recherche à cause des confinements successifs qui me tiennent éloignée du terrain, je suis surtout préservée des interactions sociales qui se déroulent dans le cadre du roller derby. Ne faisant pas partie du groupe Facebook et n'ayant pas vraiment réussi à tisser des liens avec les joueuses, je n'ai plus aucun contact avec l'équipe jusqu'à la reprise des entraînements à la fin de l'été. En effet, si le premier confinement est levé en mai 2020, les pratiques sportives en intérieur restent interdites. C'est en qualité de membre licenciée du club, ayant acquitté en janvier un droit de participation aux entraînements, que j'entre de nouveau en contact avec l'association. Le 15 août 2020, je reçois un e-mail d'invitation à l'Assemblée Générale de l'association qui se tiendra quelques jours plus tard, le 28 août. Dans l'en-tête de la lettre adressée aux adhérentes, on peut lire les quelques éléments suivants :

Le roller derby est un sport à fortes valeurs, il prône l'inclusion, il représente une contre-culture, un fort côté féministe. C'est un univers de "*do it yourself*" empreint de mouvance punk. Il est une réaction au fait que la femme ne serait au monde sportif qu'un faire-valoir masculin. Au niveau de notre club, nous nous devons d'être représentants de ses valeurs.

Rapport moral de la présidente

Je me rends à cette réunion, ravie de constater que les joueuses ne m'ont pas oubliée. Ce jour-là, nous sommes une trentaine de personnes installées dans les « bureaux » de l'association (ou plutôt une dépendance de l'appartement de la présidente). Des *fresh meat* de l'an passé ainsi que des *advanced* sont présentes, tout comme des anciennes et des arbitres du club. Dans son introduction, la présidente rappelle quelques points concernant l'association : les joueuses étaient initialement rattachées à un club de roller et, depuis 5-6 ans, sont autonomes en termes financiers et statutaires. Elle tient également à rappeler quelques règles essentielles de la pratique. D'abord, elle insiste fermement sur le fait que le roller derby « *c'est pas le foot, c'est une pratique avec des valeurs* ». Les conflits qui ont traversé l'équipe ces derniers mois ont visiblement laisser des traces. La présidente précise également qu'elle a décidé de filtrer les messages sur le groupe de discussion : « *Je n'en suis pas fière, mais ce chat doit rester convivial, il n'est pas fait pour que les gens écrivent tout ce qu'il leur passe par la tête* ». Le bureau souhaite réfléchir à un règlement intérieur pour que plus personne « *ne souffre d'une pratique de loisir* ». L'ambiance est conviviale. Nous terminons la réunion autour d'une bière.

La reprise des entraînements a lieu le 6 septembre 2020. Entre-temps, je manque la rentrée des joueuses et leur traditionnel « apéro-inscription » qui se tient dans un bar de la ville. Je suis désespérée et ne comprends pas cette mise à l'écart. Ayant ainsi besoin de renouveler ma licence, je me vois obligée d'expliquer aux responsables du club la situation. Mon interlocutrice chargée de la gestion administrative de l'association semble surprise et s'excuse. Grâce à ces formalités administratives, je parviendrai, quelques jours plus tard, à rejoindre le nouveau groupe Facebook de l'équipe et à obtenir des informations²⁰⁴.

Le 7 octobre 2020, une journée d'étude consacrée au récit d'enquête a lieu à Arras. L'objectif de cette journée est d'interroger, au prisme des techniques du récit d'enquête, « *les rapports qu'entretient le.la chercheur.e avec son terrain* »²⁰⁵. Cet apport méthodologique me semble tout à fait convenir à ma situation : je déteste mon terrain, mais je ne comprends pas pourquoi. Je me rends donc à l'Université d'Artois pour en apprendre davantage sur cet inconfort de terrain. Le sociologue Daniel Bizeul est présent lors de cette formation. Face à ce chercheur connu pour ses enquêtes menées auprès des partisans du Front National (lui qui se revendique farouchement de

204 Les débuts de mon observation participante sont marqués par des tensions au sein de l'équipe compétitive que je tairai. Finalement, des joueuses quitteront l'équipe dans le courant de l'année 2020. Les filles restantes ont décidé, symboliquement, de créer un nouveau groupe Facebook, afin de discuter, de nouveau, « *en toute sérénité* » (expression écrite à l'entrée du groupe).

205 Journée doctorale (2020), « Le récit d'enquête. Usages et fonctions en sciences sociales du sport », en ligne : <https://calenda.org/767626>. Oumaya Hidri Neys en est l'organisatrice.

gauche), je me sens ridicule d'éprouver des difficultés sur le terrain du roller derby. Si ma présence a pu susciter de la méfiance de la part de joueuses et quelques résistances, l'activité reste plaisante et les personnes y sont globalement très sympathiques. De plus, il n'y a, *a priori*, pas de conflit de valeurs sur ce terrain. Après réflexion, la difficulté que je rencontre au cours de cette première partie de l'enquête semble finalement résider dans le travail ethnographique lui-même. En effet, ma présence n'est pas le fait d'une volonté personnelle de pratiquer le roller derby. J'ai rejoint l'équipe dans le contexte d'une recherche doctorale à mener. Le roller derby n'est, dans mon cas, pas un loisir, c'est mon travail. Les raisons (professionnelles) qui m'ont conduite à rejoindre l'équipe m'empêchent d'une certaine manière de me sentir complètement à l'aise sur le terrain. Dès les débuts de mon observation, j'ai le sentiment inconfortable de tromper les personnes présentes, de ne pas être honnête quant aux raisons de mon engagement dans l'équipe. Je ne suis que de passage sur ce terrain dont je souhaite me nourrir, par intérêt.

C'est surtout la relation à l'autre qui est éprouvante, car celle-ci est faussée, tout au moins biaisée tout au long du séjour sur le terrain. On oscille en effet en permanence entre deux statuts, professionnel (celui au nom duquel on est là), et personnel (celui dont on ne peut se départir).

La Soudière Martin (de), 1988 : §12

Cette culpabilité latente s'accompagne également de ma difficulté à apercevoir l'« alternatif » sur ce terrain. Concentrée à chercher ce que je ne vois pas, je ne parviens pas réellement à participer aux interactions sociales. Or, comme le rappelle Piette, « *il faut donner et gagner sa participation dans les interactions quotidiennes dont le test de réussite, rappelle Goffman, renvoie au nombre de "sanctions informelles" en cas d'erreur* » (Piette, 2020 : 119). Je me persuade alors que la place que j'occupe, ni trop proche, ni trop éloignée du groupe, est suffisante pour recueillir des données dont je pourrais avoir besoin : les vêtements et les styles arborés, l'occupation de l'espace par les joueuses, les interactions, etc. Chaque retour de terrain donne lieu à quelques pages d'écriture descriptives de l'environnement mais je reste extérieure à toute interaction. De nouveau, si j'engage mon corps dans la pratique, je m'extrait de l'analyse : je ne suis alors qu'un intermédiaire entre le terrain et le carnet, je ne suis pas une actrice « *du jeu social indigène* » (Althabe, 1990 : 4). En évitant les interactions, je refuse de participer à une observation au sein de laquelle la chercheuse expose « *son propre corps et de sa propre personnalité [...] à tous les imprévus pouvant toucher un ensemble d'individus, afin de pénétrer physiquement et écologiquement leur réponse à la situation sociale* » (Goffman, 1989, cité par Piette, 2020 : 118). L'observation sera de courte durée puisque, entre le 30 octobre et le 14 décembre 2020, nous sommes de nouveau confinés. La pratique sportive

en intérieur sera quant à elle interdite jusqu'en mai 2021. Or, cette fois, je suis membre du groupe de discussion Facebook de l'association et reste donc en lien avec mes coéquipières.

Pour ce second confinement, l'équipe des Glorious Bitchies propose, chaque semaine, des séances de renforcement musculaire en visioconférence. Elles sont prodiguées par Pomfresh²⁰⁶ ou par Cerise, chaque mardi à 20h, jusqu'à ce qu'elles se lassent (ces rendez-vous s'interrompent au cours du mois de mars 2021). Je participe à chacune de ces rencontres virtuelles. Ces séances sont néanmoins déroutantes pour moi car, si elles permettent aux joueuses de conserver un lien entre elles, il n'y a alors aucune discussion, aucun échange. Les relations sont assez froides. D'ailleurs, je ne prends quasiment aucune note de terrain à la suite de ces réunions... ni la parole et ce, jusqu'à la date très précise du 9 février 2021. Ce jour-là, je reçois un e-mail d'une journaliste de Radio Campus qui me propose de participer à une interview sur mon sujet de thèse. L'université et le terrain se rencontrent. Pétrifiée par l'exercice et craignant de trahir la parole des enquêtées, je contacte l'équipe afin de solliciter quelqu'un pour m'accompagner. Personne n'est disponible. Le soir même, lors de notre séance de renforcement, des joueuses me demandent si je suis prête à répondre aux questions de la journaliste. Je leur dis que j'appréhende, mais que je ne trahirai pas leur parole. Cerise, la coach des *fresh meat*, me dit : « *Tant que tu ne dis pas que c'est un sport de fillettes, qu'on joue en bas-résilles et en mini shorts... Ce n'est pas ça qui fait l'identité de la pratique* ». Si je n'ai, jusque-là, pas de rôle à jouer dans cette équipe, je deviens tout d'un coup porte-parole du roller derby, devant respecter ce que les joueuses souhaitent que je dise de leur pratique. La suite de l'enquête me confronte aux difficultés de produire un discours scientifique qui se distingue de celui des membres du roller derby. Pourtant, progressivement, j'entre en relation avec les actrices du roller derby.

Le 28 février 2021, une *advanced* propose aux membres de l'équipe une balade en patins sur le long de la voie verte. Je sais que cette jeune femme est l'une des créatrices du club, ce sont d'ailleurs ses patins que je chausse lors des entraînements. Je prends mon courage à deux mains et m'y rends. Je rejoins ainsi quatre autres membres du club. Grâce à cette sortie, j'en apprend davantage sur la création de l'équipe, sur les liens que les pionnières entretiennent avec les milieux musicaux de la ville, etc. En acceptant de partager du temps avec les joueuses, je parviens à accéder à de nouvelles informations, prouvant d'ailleurs que le roller derby ne peut pas être compris à travers ses seuls entraînements hebdomadaires. Sur le conseil d'Audrey Tuillon Demésy, je découvre les ouvrages

206 Pomfresh. Fiche enquête n° 45, p. 177.

de Jeanne Favret-Saada, dont l'expérience a, pour moi, été éclairante : « Si je "participais", le travail de terrain devenait une aventure personnelle, c'est-à-dire le contraire d'un travail ; mais si je tentais d'"observer", c'est-à-dire de me tenir à distance, je ne trouvais rien à "observer" » (Favret Saada, 1990 : 5). En effet, je n'avais pas de temps à accorder à l'équipe, ou plutôt : je ne souhaitais pas « perdre mon temps » dans la création de lien avec les joueuses de l'association. L'observation me semblait parfois être une perte de temps et je préférais parfois manquer des entraînements pour lire de la méthode... Je ne parvenais pas à évaluer ma marge de manœuvre en tant que chercheuse et ne parvenais pas à me mouvoir dans cet environnement social.

Après six mois d'interruption de pratique, nous reprenons officiellement les entraînements. Le 15 juin 2021, la France étouffe sous la canicule. Pourtant, c'est vêtue d'un épais pantalon de sport (le seul de mon armoire) que je me rends au gymnase : je ne me suis pas épilé les jambes durant la période de confinement. Durant ces différentes semaines marquées par l'absence d'interactions sociales, ma pilosité ne me pose pas de problème, mais celle-ci devient indésirable en présence d'autrui. Gênée et ne préférant pas attirer l'attention, je décide de ne pas dévoiler mes jambes, malgré la chaleur. Les joueuses arrivent une par une, en tenues légères (d'ailleurs, elles sont toutes épilées). Malgré ma volonté de rester discrète, je suis prise à partie par l'une d'elle qui me demande si je suis « *en sèche* ». Je souris, mais n'ajoute rien de plus. Suite à plusieurs remarques concernant l'épaisseur de mon pantalon, j'explique simplement ne pas être épilée. Deux joueuses s'exclament : « *On est au roller derby, tu as le droit* ». Je leur indique, avec ironie, qu'avant d'enfiler leurs shorts très courts, elles ont toutes pris soin de s'épiler (on peut d'ailleurs remarquer des marques de rasoir sur leurs mollets). Si, comme à mon habitude, je ne souhaite jamais provoquer le terrain, parler de mes poils s'est révélé particulièrement heuristique. En effet, en tant qu'« *objet ethnographique idéal pour l'étude des normes sociales* », les poils (ou leur absence) (Ville, 2016 : 279) peuvent se présenter comme un sujet de discussion pertinent afin de repérer les pratiques d'usage dans un collectif donné. Les filles admettent en effet ne pas se sentir à l'aise avec des poils. La discussion n'en restera pas là. Une troisième joueuse se tourne vers moi et m'explique, discrètement, qu'elle n'assume également pas ses cheveux gris et qu'elle prend toujours soin de les recouvrir. Aussi anodine soit cette situation, provoquer son terrain permet de faire apparaître les contradictions qui le traversent. Présenté comme une pratique « féministe » par ses membres, le roller derby auquel je me confronte ne tend finalement pas à déroger aux milieux sportifs que j'ai pu fréquenter par ailleurs (en particulier la formation STAPS dont je suis issue), et dans lesquels l'épilation reste la norme esthétique dominante (*ibid.* : 281). De manière générale, ces jeunes femmes n'entravent en rien les

normes de beauté dominante : elles sont, pour la plupart, fines et veillent à ne jamais s'écarter des standards esthétiques. D'ailleurs, la plupart déplorent leur prise de poids durant le confinement et se lamentent de leur cellulite. Par quelques provocations involontaires, j'accède ainsi aux paradoxes du roller derby qui, sous couvert l'alternatif, me semble pourtant bien convenu. Malgré quelques « bousculades » d'interaction particulièrement heuristiques, je continue, la plupart du temps, à rester en retrait de l'association. Il faut attendre la rentrée de septembre 2021 pour que l'observation prenne un nouveau tournant.

2.2. Septembre 2021 : le tournant ethnographique

3 septembre 2021 : c'est la rentrée pour les Glorious Bitchies. De nouvelles *fresh meat* font leur apparition. Trois d'entre elles sont venues ensemble. Elles se connaissent depuis le collège. Il s'agit d'Impala Magicien²⁰⁷, de Luna LoveBoum²⁰⁸ et de Monster Munch²⁰⁹. C'est Impala Magician qui a insisté auprès de ses deux meilleures amies pour qu'elles l'accompagnent. Dès le lendemain de la séance, elle avait acheté tout son équipement et des bombes de paillettes pour décorer son casque. Impala se révélera rapidement être une excellente joueuse. Elle qui n'a véritablement jamais aimé le sport (notamment à cause de sévères problèmes de cervicales), le roller derby est une révélation. Nous allons tisser rapidement des liens d'amitiés. Je suis invitée chez elles pour l'apéritif, et partage leurs dîners pré-entraînements. Ce groupe d'amies génère autour de lui une véritable dynamique dans le groupe des débutantes. Je suis intégrée au groupe Facebook qu'elles créent pour échanger entre les *fresh meat* de cette année 2021. Malgré mon niveau légèrement plus avancé de jeu, je continue de mener mon enquête auprès d'elles, chez les *fresh meat*. Rapidement, ces débutantes font état de leur mise à l'écart par les *advanced* et vont progressivement s'organiser comme un contre-pouvoir face à elles. Ce groupe devient pour moi ma soupape, une bulle d'air dans cette observation qui m'est apparue parfois bien morose et dans laquelle je me sentais plutôt isolée. Impala Magician s'investit énormément dans l'activité. Elle a déjà participé à de nombreux événements de part et d'autre de la France. Une grande partie de ses week-ends sont destinés au roller derby. Elle me dit d'ailleurs : « *Le derby c'est un lieu où j'ai l'impression de reprendre le contrôle de moi* ». Grâce à elle, l'enquête change de perspective.

207 Impala Magician. Fiche enquêtée n° 79, p. 215.

208 Luna LoveBoum. Fiche enquêtée n° 80, p. 216.

209 Des soucis logistiques ne m'ont pas permis d'achever mon entretien avec Monster Munch. Cette grande sportive (traileuse et vétéiste) ne continuera pas l'aventure roller derby. Dès lors, je n'ai pas jugé pertinent de reprogrammer un entretien avec elle.

Les 18-20 février 2022, le club de Valence organise « Graine de Track », un week-end de formation destiné aux juniors, les jeunes joueuses et joueurs. Les responsables de la section junior des Bitchies décident de s'y rendre. Avec Impala Magician, nous décidons de les accompagner. Nous prenons la route la veille en fin de journée. Des parents des juniors sont présents. Nous dormons toutes et tous dans un grand gîte. Le samedi matin, nous nous rendons au gymnase des Red Revenge de Valence. Le lieu est tellement grand que deux pistes de jeu sont tracées au sol. Des centaines de personnes sont présentes. Leurs teddy (les blousons américains) sont aux couleurs de leurs équipes. Le lieu est un véritable mélange de styles : les cheveux sont colorés, les corps sont tatoués. De nombreuses femmes portent des robes rockabilly et, à leurs pieds, des Dr. Martens. Je me suis inscrite à une formation arbitrale. Celle-ci est animée par Zaï Zaï, douée d'une capacité à enseigner les cent pages de règles du roller derby avec aisance et humour. Elle nous explique les mots d'ordre de l'arbitrage des juniors dans le roller derby. Tout rapport de domination entre adulte et enfant doit être proscrit. Elle insiste ainsi sur l'importance de se tenir à leur hauteur lors de l'arbitrage. Il ne faut pas s'isoler avec un mineur et demander systématiquement le consentement. En ce qui concerne l'attitude des parents et leur propension à contester les décisions arbitrales, son message est clair :

On se détend la quiche, c'est que du patin à roulettes, on n'est pas en train de sauver des vies, c'est un sport, c'est un beau sport, il nous tient à cœur mais c'est que du sport. Donc les parents qui pètent des plombs sur le rebord du track, ils peuvent être expulsés.

Zaï Zaï

Le match de l'après-midi est celui de de l'équipe de France Junior. Avec leurs maillots bleu-blanc-rouge, les juniors paraissent solennels. L'hymne nationale résonne. Dans leur dos, on peut voir leurs *derby name* : je ne retiens que celui de La Fée pas Chier. Le soir au gîte, les responsables de la section junior des Glorious Bitchies, également mamans de joueuses, regrettent le tournant pris par le roller derby, « *moins rock'n'roll* » disent-elles, « *plus compétitif* », mais participent, elles-mêmes, à ce tournant. L'une d'elle ne cache pas ses ambitions de voir sa fille rejoindre le haut niveau du sport.

Le week-end du 12-13 mars 2022, nous nous rendons avec Impala Magician en région parisienne afin de participer à un bootcamp. En chemin, nous nous arrêtons à Metz, où se déroule une étape de championnat. Impala connaît déjà beaucoup de personnes qui la saluent chaleureusement. Nous assistons à un match puis reprenons la route. Nous dormons ce soir-là chez l'une des fondatrices du club organisateur du bootcamp. Nous sommes accueillies dans une coquette maison. Notre hôte,

professeure des écoles, doit avoir une cinquantaine d'années. Elle nous propose de la suivre jusqu'à notre chambre. Nous la partageons avec les animaux de compagnie de cette famille : des chatons, des chiens... et un couple de serpents. Le lendemain, nous nous rendons de bonne heure au gymnase. Le café et de la brioche nous sont proposés (en même temps, nous avons payé notre participation à l'événement, soit une trentaine d'euros). Nous sommes plus d'une cinquantaine de *fresh meat* présente. Ce sont trois joueuses, membres du club Paris Roller Derby, qui assurent l'entraînement. L'une d'elles est d'ailleurs membre de l'équipe de France. Les ateliers proposés nous permettent de travailler l'agilité, les déplacements latéraux, la réactivité, etc. Nous faisons connaissance avec d'autres *fresh meat* et abordons l'organisation de chacune de nos associations. En général, les bootcamp se terminent toujours par un match. Celui-ci ne fait pas exception mais le nombre de personnes présentes rend impossible le bon déroulement du match. D'ailleurs, certaines *fresh meat* font preuve d'une certaine compétitivité et empêchent les autres de prendre part au jeu. Progressivement, je me détache de mes grilles d'observation pour privilégier une observation davantage « flottante ». Comme l'explique Colette Pétonnet :

[L'observation flottante] consiste à rester en toute circonstance vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser "flotter" afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans a priori, jusqu'à ce que des points de repères, des convergences, apparaissent et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes.

Pétonnet, 1982 : 39

Durant les week-ends prolongés de derby, les notes ont été prises à l'aide de mon téléphone portable. Faisant mine d'envoyer des messages à mon conjoint, je pouvais en fait noter, afin de ne pas oublier, des bribes de discussions ou des observations de terrains. En effet, « *il n'y a pas un acteur, mais des acteurs, donc forcément une multiplicité des analyses. C'est pourquoi le chercheur de terrain se doit d'être attentif aux conversations, aux interactions et aux tensions perceptibles entre les acteurs* » (Paillé et Mucchielli, 2021 : 135). Grâce à tous ces déplacements qu'elle effectue souvent seule, Impala acquiert un niveau de jeu de plus en plus précis. Ce n'est pas tout. En participant à de nombreux événements et en discutant avec les personnes, Impala compare les différentes équipes et leurs modes de gestion et s'intéresse également aux solutions apportées à la mise à l'écart persistante des *fresh meat*. Ses expériences la confortent dans l'idée qu'il est possible d'éviter certaines tensions dans l'association. Chez les Glorious Bitchies, au sein du groupe des *fresh meat*, Impala est considérée comme leur « *représentante syndicale* » : elle recense les plaintes,

encourage la participation de chacun et reçoit bien souvent des remontrances. Elle a rapidement voulu changer les choses, participer au mieux-être de l'association. Impala Magician et les *fresh meat* deviennent pour moi un groupe ressource au sein duquel nous n'hésitons pas à dire tout haut ce qui nous dérange dans l'équipe. Le groupe se soude autour d'ennemies communes : les *advanced*. Je prends également également part aux critiques faites à l'équipe et manque sans doute de retenue ; j'oublie parfois mon rôle de chercheuse. Néanmoins, ce groupe participe à résorber l'inconfort qui m'habite depuis les débuts de l'enquête. Nous rions ensemble et réfléchissons même à construire une nouvelle équipe de roller derby, sans concurrence, sans compétition, juste pour profiter des bienfaits de l'activité. Je m'énerve, je ris, je me moque et, à la fin de chaque soirée, je culpabilise un peu. Que faire lorsque les relations d'enquête se transforment en lien d'amitié ? Quelle distance convient-il de conserver ?

Pour le mois de mai 2022, la commission roller derby auprès de la FFRS propose aux associations n'ayant pas pu engager une équipe au championnat national à la suite de la pandémie de covid-19, la possibilité de participer à un plus petit championnat, régional cette fois. Pour le dire autrement, les équipes s'engageant dans ce « petit » championnat sont celles qui ne sont pas en mesure de répondre aux exigences du championnat « officiel » en termes d'effectifs et de préparation physique. Les enjeux en termes de classement sont donc mineurs. Les Glorious Bitchies choisissent d'engager une équipe. Initialement, les joueuses en charge de l'organisation ont insisté pour que les *fresh meat* participent également. Or, entre-temps, la fédération a précisé que chaque équipe ne pouvait engager que douze personnes pour participer aux matchs et qu'une réponse définitivement devait être donnée dans les heures à venir. La décision a été prise entre deux membres de l'association de n'engager que les joueuses les plus expérimentées pour participer au championnat. Je faisais partie de cette sélection mais pas les autres *fresh meat*. Certaines n'avaient effectivement jamais joué de match. Or, l'annonce maladroite de l'information a été très mal reçue par les *fresh meat* qui ont reproché aux *advanced* de ne pas les avoir intégrées dans la discussion. Le 29 avril 2022, toute l'équipe se réunit, en cercle au milieu du *track*, afin d'aborder cette mésentente et tenter de « crever l'abcès ». Lors de ce rassemblement, la tension est palpable entre les différentes parties. Les *fresh meat* attribuent leur colère au fait de s'être senties évincées des discussions. Le mal-être des *fresh meat* n'est pas écouté, et les *advanced* expliquent avoir fait ce choix de les écarter principalement pour des raisons de sécurité. Plus tard dans la soirée, l'une des *advanced*, qui est également capitaine de l'équipe dira : « Ben moi perso, quand je fais du sport, c'est pour gagner. C'est du sport quoi ! ». Tout est dit. Les *advanced* sont mécontentes de l'attitude des *fresh* qu'elles

considèrent comme étant « *peu fair play* ». Quant aux *fresh*, elles reprochent aux *advanced* de ne jamais les consulter. En ce qui me concerne, je suis dans un entre-deux. D'un côté, je me réjouis d'avoir été sélectionnée, pour les bienfaits de l'enquête mais aussi, d'une certaine manière, par fierté personnelle. De l'autre, je partage l'amertume de mes coéquipières *fresh meat* et ce sentiment que les décisions sont entre les mains d'une ou deux personnes. Depuis cet événement, l'association est scindée en deux. Quant à moi, j'essaie de conserver une certaine neutralité : j'essaie de soutenir mes amies *fresh*, sans montrer aux *advanced* que je refuse d'intégrer leur groupe. En effet, ce sont elles qui détiennent le pouvoir d'inclure ou d'exclure les personnes de l'équipe.

Le 8 mai 2022, soit près d'une semaine après le conflit entre les *fresh meat* et les *advanced*, nous nous rendons toutes ensemble à un *scrimmage*²¹⁰ de préparation au championnat régional. Je pars avec une *advanced* (la propriétaire de mes patins à roulettes) avec qui je m'entends bien. Elle est là depuis les débuts de l'association mais, depuis la naissance de son fils en 2014, s'est retirée de l'organisation. Elle participe seulement aux entraînements et aux matchs. Elle est très fâchée après les *fresh meat* et ne comprend pas leur réaction : « *À mon époque, y'avait des sélections, c'était la gagne, on voulait gagner !* ». Impala Magician nous rejoint. La suite du trajet sera plus sereine. Je ne me souviens pas du score de ce match. Le 15-16 mai 2022 a lieu le fameux championnat régional. Contre toute attente, les *fresh meat* sont venues nous applaudir. Les joueuses sont fardées, maquillées, le rouge à lèvres s'intensifie sur les lèvres et les paillettes jonchent le carrelage des toilettes. L'ambiance est à la fête... ou pas. Les *advanced* prennent très au sérieux ce championnat : le ton est grave et autoritaire. Pour certaines, l'objectif est bien de gagner et ce, à tout prix. Des *advanced* ont préparé un ensemble de stratégies qu'elles nous décortiquent dans les vestiaires. Leur travail paye : nous remportons le premier match, puis le second... Le lendemain, nous sommes déclarées championnes régionales. L'émotion est à son comble et l'euphorie de cette victoire efface un temps les tensions de l'équipe. Le 25 mai, nous nous retrouvons toutes au bar pour fêter cette victoire. Le club nous offre le crémant. Une *advanced* a sorti son jeu de tarot et s'apprête à nous tirer les cartes. Je découvre mes coéquipières sous un autre angle, c'est festif, loin des tensions.

Septembre 2022. Impala Magician est prête à s'engager dans l'association. Elle souhaite faire changer les choses. Elle est notamment présente pour l'accueil des nouvelles *fresh* et travaille à leur bonne intégration. Elle applaudit la progression sportive des joueuses. Elle leur propose des séances le mardi et leur prodigue des conseils. Elle participe à l'organisation des événements internes et, par

210 Un *scrimmage* est un match amical.

la force des choses, rejoint le groupe décisionnaire du club. De mon côté, je préfère me tenir à l'écart des enjeux associatifs. Je deviens néanmoins une bénévole active et aide à l'organisation des événements. Par exemple, comme chaque année depuis 2013, les Glorious Bitchies organisent avant les vacances de Noël un bootcamp destiné aux *fresh meat* (il est gratuit pour les débutantes de l'association et payant pour les extérieures). Pour l'année 2022, Impala Magician se propose de coordonner l'organisation de cet événement. Elle me demande de prendre en charge la gestion du buffet pour les joueuses et les arbitres. J'accepte ce poste qu'elle me confie. Par ma participation à l'organisation de cet événement, Impala Magician demande aux *advanced* que je sois intégrée au groupe Facebook destiné aux questions internes du club. Grâce à elle, me voilà membre de groupes de discussion dont je n'avais pas connaissance. Sans rien demander, j'ai tout d'un coup accès à une grande partie des coulisses de l'association, là où les décisions se prennent. Ma présence ne semble pas gêner les membres du groupe.

La majeure partie de mon ethnographie et le réajustement de ma place sur le terrain se sont déroulés sans que je sois véritablement actrice de ce processus. Comme le précise Daniel Bizeul, « *la marge de manœuvre du chercheur n'en est pas moins limitée : il a rarement la possibilité de fabriquer un rôle à sa convenance* » (Bizeul, 2007 : 71). Entre novembre 2019 et septembre 2021, le travail de terrain m'échappe. Je refuse alors de me laisser pétrir par le milieu enquêté et d'achever le rite de passage. Il m'est difficile de comprendre ce qui relève du travail de recherche, de ce qui me semble plus personnel. Progressivement, je me confronte à la complexité du travail de terrain.

L'ethnographe n'est [...] pas un simple réceptacle ou collecteur de matériaux concernant son étude. Avant tout, il est pris dans des rapports intersubjectifs (Favret Saada, 1990) où il est amené à négocier des rôles, des places et des statuts, à mettre en scène son histoire, ses intimités, ses qualités physiques, sociales, culturelles, humaines, etc. (Godelier, 2007).

Campigotto, Dobbels, Mescoli, 2017 : 8

L'arrivée d'Impala Magician a sans aucun doute facilité ma progression dans le milieu du roller derby. J'ose davantage me déplacer et partir à la rencontre d'équipes. Elle et le groupe de *fresh meat* sont les seules face à qui mon statut de chercheuse ne me pose pas de problème. D'ailleurs, je leur parle de ma recherche et de mes analyses. Tandis que je reste agrippée à mon groupe de *fresh meat* avec qui je tisse des liens, le terrain m'enjoint à m'en séparer pour intégrer l'équipe se préparant pour les matchs. La situation dans laquelle se trouve alors l'équipe m'a été bénéfique : le départ d'une poignée de « bonnes » joueuses (niveau championnat) a permis de laisser la place à de

nouvelles aspirantes. Si elles étaient restées, il est certain que je n'aurais pas pu rejoindre l'équipe compétitive aussi facilement. Face aux *advanced* en revanche, l'inconfort persiste. Je ne leur parle jamais de ma thèse et suis particulièrement gênée lorsque, pour me présenter, certaines disent : « *Elle, elle fait une thèse sur le roller derby !* ». Je pense qu'il existe des attentes vis-à-vis de mon statut de chercheuse : pensent-elles que je suis en mesure de mettre en lumière la discipline ? De participer à la légitimer ? De plus, le contexte particulier dans lequel se trouve l'équipe compétitive, en sous-effectif depuis le départ de joueuses, m'a également permis de progresser en termes d'observation.

La place que je suis désormais amenée à occuper, en tant que joueuse, offre de nouvelles perspectives à la recherche : j'expérimente plus intensément le contact dans la pratique et je participe aux moments festifs de l'équipe. D'ailleurs, le mercredi 29 septembre 2022, après plus de vingt mois après mon entrée dans l'équipe, j'obtiens enfin mon *derby name*, véritable « *badge d'honneur* » dans ce milieu sportif (Mabe, 2007 : 74). Ce soir-là, je suis avec des joueuses de l'équipe, attablée à un bar. Une *advanced* nous demande : « *Au fait, vous avez déjà vos derby names ?* ». Cerise décide de nous aider à en confectionner un. Elle nous demande par exemple quels surnoms nous donnent notre famille ou nos amies. Je lui dis qu'au bureau, des collègues m'appellent « lapinou », car j'ai tendance à être « naïve ». Nous décidons alors de rester sur cette thématique du lapin et Cerise teste différentes combinaisons : « *rabbits* » – « *chick rabbit / chic à bite* » ou encore, « *rabbit et mon couteau* » (sur le moment je ne comprends pas et cela la fait rire) – « *beasty bunny* » – « *bunny on wheels* »... Je décide de conserver *Beasty Bunny*, le lapin garou, bien plus terrifiant qu'un innocent « *lapin de trois jours* » (surnom qu'un de mes collègues m'a affublé). Cerise se tourne ensuite vers Impala Magician (son prénom est Tiffaine). Elle lui propose quelques combinaisons, vulgaires et *trash*, qu'Impala Magician décline : « *Je ne les assumerai pas* ». Le pouvoir de ce *derby name* est assez surprenant. Grâce à lui, j'appartiens au cercle élargi du milieu roller derby et plus seulement à une équipe particulière. Le fait de porter un *derby name* devient, à certains égards, une preuve d'engagement dans ce milieu sportif. Il me permet, d'une certaine manière, de me fondre dans le décor... ou presque.

En devenant *fresh meat*, puis joueuse, puis arbitre, j'observe les différents groupes qui concourent à la mise en vie de l'activité. Les rappels à l'ordre me permettent d'approfondir mes connaissances sur le milieu. Le samedi 4 décembre 2022, avec des coéquipières, nous nous rendons à Nancy afin d'arbitrer une « UB », *Unnamed Bitchies*, c'est-à-dire des matchs composés de joueuses venant de

différentes équipes. Une fois arrivées sur place, nous rejoignons le *crew* d'arbitres. S'ensuit alors un tour des « pronoms » (je comprends « prénoms »). Lorsque mon tour arrive de préciser mon pronom d'appartenance (elle, il ou iel), je réponds « Orlane ». Petit malaise. On m'explique à l'oreille ce que je dois répondre.

Malgré ces bévues, désormais, tout concourt à la réussite de l'enquête : j'occupe une place clé sur le terrain puisque j'ai désormais accès aux discussions ayant lieu au sein des sphères de pouvoir. Néanmoins, je choisis de rester en retrait, suffisamment distancée pour avoir à éviter de me positionner. Je ne suis pas encore parvenue à m'« émancip[er de] la démarche dans laquelle le chercheur trouve "un équilibre subtil entre détachement et participation" » (Soulé, 2007 : 129). Le tiraillement identitaire qui m'habite, celui d'éternelle *fresh meat* et celui de chercheuse, continue de générer des malaises sur le terrain. D'ailleurs, ce refus de me prendre parti dans l'équipe et donc, parfois, de ne pas montrer mon engagement total aux *fresh*, finira par se retourner contre moi. Au cours du mois de mars 2023, lors d'un dîner composé de trois *fresh* et de moi-même, Impala Magician me reproche assez durement le manque de soutien que je leur apporte. Elle sous-entend par là que je joue un double jeu, ce dont je me défends. Je termine ce dîner en larme et nous ne nous adresserons plus la parole durant quelques mois. Entre temps, quelques-unes de nos amies *fresh* ont décidé de quitter l'association, pour des raisons familiales, mais aussi par lassitude vis-à-vis du club. Je me retrouve de nouveau seule à affronter les *advanced*.

Cette « rupture » avec les *fresh* est concomitante avec la progressive fin de l'enquête ethnographique. Il est temps pour moi d'envisager de me retirer du terrain pour passer à la rédaction de la thèse. D'ailleurs, il me semble dangereux de mener une analyse dans ces conditions : je ne voudrais pas régler mes comptes avec le terrain. Néanmoins, il reste une dernière étape : celle d'accompagner l'organisation d'un événement (un week-end de matchs ouvert au public) qui se déroule les 3 et 4 juin 2023. Les filles ont choisi le thème du cirque et entendent bien refaire vivre le folklore des débuts du roller derby. Elles prennent notamment le modèle de Derbyland, l'événement annuel des Nasty Pécheresse de Montreuil²¹¹. Stand de chamboule-tout, barbe-à-maman, fanions le long des murs, crêpes, etc. : pour cet événement, la kermesse de notre enfance est à l'honneur. Cette fois, la charge de travail universitaire ne me permet pas d'accorder beaucoup de temps à l'équipe. Ce qui me sera reproché... du moins tacitement. Je serai néanmoins présente ce jour-là, en tant que bénévole et joueuse. L'événement est un succès mais les conflits ont ponctué l'intégralité de la

211 Cet événement sera étudié plus en détails au cours du chapitre 11.

journée. D'ailleurs, nous perdons tous les matchs du samedi. Le dimanche, les joueuses les plus aguerries envisagent des stratégies pour remporter le dernier match. Je ne joue alors quasiment pas. La journée se termine. Je me réjouis de la fin de cet événement et de la fin de l'ethnographie. Or, la situation est complexe. De nombreuses joueuses de l'équipe sont amenées à devoir déménager en septembre. L'équipe est de nouveau en sous-effectif et quitter le club alors que je vis encore à proximité serait perçu comme une trahison de ma part. Je prends de nouveau ma licence pour l'année 2023/2024 et suis inscrite pour le championnat de janvier 2024.

Tableau synthétique des différentes observations

novembre 2019 - juin 2023

Ce tableau propose un récapitulatif des différents postes que j'ai occupés au cours de mon enquête de terrain, après avoir intégré l'équipe des Glorious Bitchies. Si la majeure partie des observations participantes s'est déroulée avec cette équipe, j'en ai également réalisé au sein d'autres collectifs dans le cadre de bootcamp ou d'UB,

Joueuse	<p>Entraînements : environ 90 séances (soit 300h)</p> <p>Championnats :</p> <ul style="list-style-type: none"> - régional : un week-end (4 matchs) - national : deux week-ends (5 matchs) <p>Matchs amicaux :</p> <ul style="list-style-type: none"> - 3 en interne - 4 en externe <p>Bootcamp : 3</p> <p>Unnamed Bitchies : 4</p>
Arbitre	<p>Matchs en interne : 3</p> <p>Événements externes : 6</p> <p>Formation arbitrale : 1</p>
Bénévole	<p>Réunions de préparation d'événements : une dizaine</p> <p>Journées de promotion du sport dans la ville : 2</p> <p>Ateliers de préparation du merch : conception des protège-buttées et de sérigraphies dans une friche artistique de la ville</p> <p>Accompagnement des juniors à l'événement Graine de Track (Valence 18-20 février 2022)</p>
Spectatrice	<ul style="list-style-type: none"> • 9 février 2020 : <i>Passion Baston</i> des Velvet Owls de Dijon • 26 juin 2022 : événement des Reapers Crew de Remiremont • 22-23 avril 2023 : <i>Derbyland</i> chez les Nasty Pécheresse de Montreuil

Chapitre 8. Une enquête sociologique... derrière son ordinateur

Le contexte sanitaire engendré par la pandémie de covid-19 s'est directement répercuté sur l'enquête. Tandis que mon engagement dans une équipe devait me permettre d'en apprendre davantage sur leur fonctionnement, j'ai finalement dû me tourner vers les entretiens sociologiques afin de pouvoir progresser dans l'enquête.



1. À la recherche de l'alternatif par la sociologie

Qu'il s'agisse de la tenue d'une observation participante ou de la réalisation d'entretiens, ces deux méthodes qualitatives ont été envisagées comme des indispensables de l'enquête au cours de laquelle l'objectif est de passer de l'étrange au familier (Beaud, 1996). Comme l'expliquent Blanchet et Gotman : « *L'enquête par entretien est ainsi particulièrement pertinente lorsque l'on veut analyser le sens que les acteurs donnent à leurs pratiques, aux événements dont ils ont pu être les témoins actifs ; lorsque l'on veut mettre en évidence les systèmes de valeurs et les repères normatifs à partir desquels ils s'orientent et se déterminent* » (Blanchet et Gotman, 2015 : 24). Cette thèse a été marquée par l'organisation de trois séries d'entretiens :

- la première s'est déroulée entre décembre 2019 et février 2020 :
- la seconde s'étend de juin à décembre 2020 ;
- la troisième a lieu entre août 2021 et décembre 2022.

Une grande partie des entretiens a été réalisée, d'abord par commodité (lorsque les enquêtées vivaient loin de chez moi) puis par nécessité (le contexte sanitaire), en visioconférence. Pour la chercheuse débutante, la visioconférence se révèle commode. Le contexte interactif partiel, cadré par les écrans interposés d'ordinateurs, participe à ajouter un cadre contraignant à l'entretien. Jusqu'à une éventuelle coupure d'internet, tout est sous contrôle. Ce cadre évince les moments de

gène, élimine la participation des sens, de l'odeur, du toucher et empêche les bruits parasites extérieurs de s'immiscer dans les échanges. En somme, la tenue d'entretiens par écrans interposés aseptise l'interaction, rompant ainsi avec tout ce qui rend complexe et passionnant cet exercice sociologique. Cependant, si une partie de l'épaisseur du social disparaît avec ce dispositif, il a néanmoins permis de mener, en une journée, un entretien à Calais, à Quimper et à Toulouse et ce, à moindres frais. De plus, la visioconférence s'est révélée rassurante et a, me concernant, certainement facilité l'exercice : je transmettais un lien de connexion à mes interlocutrices et guidais l'intégralité de la discussion. Si le contexte retire une part de spontanéité, il me permet, au cours de la première année de recherche, de prendre le contrôle d'une enquête qui m'échappe. Les joueuses qui acceptent de répondre à mes questions me font confiance pour la suite de l'échange. Je pense également que la visioconférence n'a pas retiré l'enthousiasme des enquêtées quant à leur volonté de parler de leur expérience dans ce sport. J'ai eu accès à de nombreuses anecdotes : les conflits dans les différentes équipes ont été abordés et certaines n'ont d'ailleurs pas hésité à me dévoiler quelques « secrets ». De plus, s'il est certain que je perds en densité interactive, le cadre proposé s'est présenté comme plutôt confortable : déjà installées dans leur canapé à déguster un thé chaud, les jeunes femmes interrogées ne couraient pas après le temps. Enfin, dans le contexte pandémique, les entretiens se présentaient parfois comme une bulle d'air, autant pour moi que pour mes interlocutrices : « *Oh j'ai le temps tu sais* », me disaient-elles.

Lorsque la rencontre en « physique » était possible, deux cas de figures s'offraient à moi. Je pouvais proposer l'adresse d'un salon de thé dans lequel, en tant qu'habituée, j'avais à disposition un espace privatisé, au calme, pour échanger. D'autres fois, je laissais le choix du lieu aux personnes. Celui-ci a ainsi permis de découvrir des lieux que je ne connaissais pas (un café-cantine militant, un bar *metal* et ses habitués, un bar poisson communiste pour l'équipe de Budapest ou encore un bistrot réputé pour sa carte de bières à Bruxelles). Par la suite, il a également été possible de conduire des entretiens au domicile des joueuses. C'est grâce à nos rapprochements sur le *track* et aux liens d'amitié qui s'y sont tissés que j'ai été autorisée à investir leurs espaces privés.

L'ensemble des entretiens a été retranscrit manuellement et intégralement par mes soins. Cela représente en tout 1 099 pages de retranscription²¹². Afin d'analyser les entretiens, je procède par le biais de ce que Paillé et Mucchielli appellent « *l'analyse en mode écriture* » : « *Dans l'analyse en mode écriture, au lieu de créer des entités analytiques, d'effectuer des codages ou de recourir à*

212 De fait, ne pouvant tout proposer en annexe, j'ai choisi d'en faire figurer quatre : Annexe 5, p. 73-121.

tout autre moyen de réduction ou d'étiquetage des données, l'analyste s'engage dans un travail délibéré d'écriture et de réécriture à propos des phénomènes qu'il étudie, sans autre moyen technique, ce travail analytique tenant lieu de reformulation, d'explicitation, d'interprétation ou de théorisation du matériau à l'étude » (Paillé et Mucchielli, 2021 : 222). Plus encore, l'analyse approfondie des entretiens s'est inscrite dans une démarche de contextualisation qui consiste en « *un travail de mise en relation d'un phénomène avec des éléments choisis de son environnement global* » (ibid. : 51). Les méthodes de la « *grounded theory* » selon lesquelles « *la théorie est générée et développée à travers le processus même de collecte des données* » (Blanchet et Gotman, 2015 : 15) ont largement conditionné l'élaboration de mon analyse.

Première série d'entretiens (décembre 2019 - février 2020)

Avant mon entrée sur le terrain en novembre 2019, je ne connais aucune joueuse de roller derby. Ainsi, ce sont les Glorious Bitchies qui me font découvrir la pratique et les membres de cette association se présentent également comme les seules personnes avec lesquelles je peux mener les premiers entretiens exploratoires (Van Campenhoudt, Marquet et Quivy, 2017 : 83). Ceux-ci sont envisagés comme des moyens d'en apprendre davantage sur le roller derby, son histoire et les enjeux qui traversent actuellement les équipes. Ainsi, plus que des informateurs, les interlocutrices et interlocuteurs que je rencontre au cours de cette première vague se présentent comme des « précepteurs » : ils m'acculturent aux règles de fonctionnement de l'activité et de leur association. Cette thèse s'intéressant, dès ses débuts, à la question de l'alternatif, mes questions sont toutes plus ou moins expressément reliées à ce concept. Différentes thématiques, composant la première grille d'entretien, peuvent ici être relevées²¹³ :

La découverte de la pratique	Le folklore	Le sport	Le DIY	La communauté
entrée dans la pratique – film <i>Bliss</i> – antécédents sportifs – progression de la joueuse dans l'équipe	déguisements – <i>derby name</i> – le « personnage » - le <i>show</i>	compétition – un sport « différent » - premier match – le public – place de l'équipe de France	sponsors – débrouille – dimension politique – héritage punk	féminisme – milieu LGBT – militantisme – derby masculin – valeurs du sport

Lors de mes premières séances d'observation, je repère les joueuses avec lesquelles il me semble possible d'envisager un entretien. Il s'agit bien d'une « sélection » puisque je ne propose des entretiens qu'à celles avec qui je me sens à l'aise. C'est ainsi qu'*Amanita Virosa* (une ancienne

²¹³ Un exemple de grille d'entretien est disponible en Annexe 4, p. 71.

junior ne participant pas aux compétitions) et Pring'hells (une *rookie*²¹⁴ ayant débuté le roller derby en 2016) me permettent d'inaugurer les débuts de l'exploration sociologique. En décembre 2019, je m'entretiens également avec une troisième joueuse de l'équipe. Or, cette fois, ce n'est pas moi qui ai sélectionné cette enquêtée. Cette joueuse étant une ancienne étudiante de l'école de kinésithérapie de la ville, Audrey Tuillon Demésy, qui y enseigne la sociologie, m'a donné son adresse e-mail. D'ailleurs, ne sachant pas laquelle des Glorious Bitchies est cette joueuse lorsque je la contacte pour convenir d'un entretien, je la vouvoie (elle me demandera de la tutoyer). Tous ces entretiens se déroulent en présentiel. Avec Amanita Virosa, nous nous entretenons à mon bureau. J'avais acheté des pâtisseries pour l'occasion. En ce qui concerne Pring'hells et Pomfresh, je leur propose de nous rejoindre dans un salon de thé que je connais. J'ai insisté pour leur offrir leurs consommations, les remerciant du temps qu'elles venaient de m'accorder. J'attendrai six mois (soit la seconde vague d'entretien) avant d'interroger de nouveau des membres des Glorious Bitchies (en tout, 22 joueuses, débutantes ou expérimentées, ont été rencontrées). Le mal-être que je ressens alors au cours de l'ethnographie n'est pas sans jouer un rôle dans le fait de ne pas parvenir à m'entretenir avec mes coéquipières.

Deux équipes d'autres régions ont également été sollicitées au cours de cette période. Trois joueuses acceptent de répondre à mes questions. Les entretiens se déroulent en visioconférence. Je m'entretiens également avec deux pratiquantes appartenant à deux équipes parisiennes. L'une d'elles est une connaissance d'une de mes amies et elle est illustratrice, à l'origine d'un fascicule sur le roller derby. La seconde a rédigé un mémoire de recherche sur le roller derby. C'est Audrey Tuillon Demésy qui me confie son contact. Nous nous entretenons également, par commodité, en visioconférence.

Par la suite, comme je l'explique dans ma partie exploratoire, mon ancien statut de travailleuse sociale dans une association Emmaüs me permet d'entrer en contact avec l'assistante sociale d'Emmaüs Brest, également présidente du club de roller derby local. Militante et proche des milieux punks de sa ville, Louen m'ouvre son répertoire : elle me donne le contact de la création du club et de personnes qu'elles pensent être centrales pour ma recherche. Ces contacts ont par la suite révélé mon inscription dans un processus d'« *enclichage* ». En effet, si l'« *insertion du chercheur dans une société ne se fait jamais avec la société dans son ensemble, mais à travers des groupes particuliers* » (Olivier de Sardan, 1995 : § 81), mes interlocutrices m'encouragent à discuter avec

214 Le terme *rookie* désigne une joueuse qui a environ deux années d'expérience dans la pratique – niveau intermédiaire.

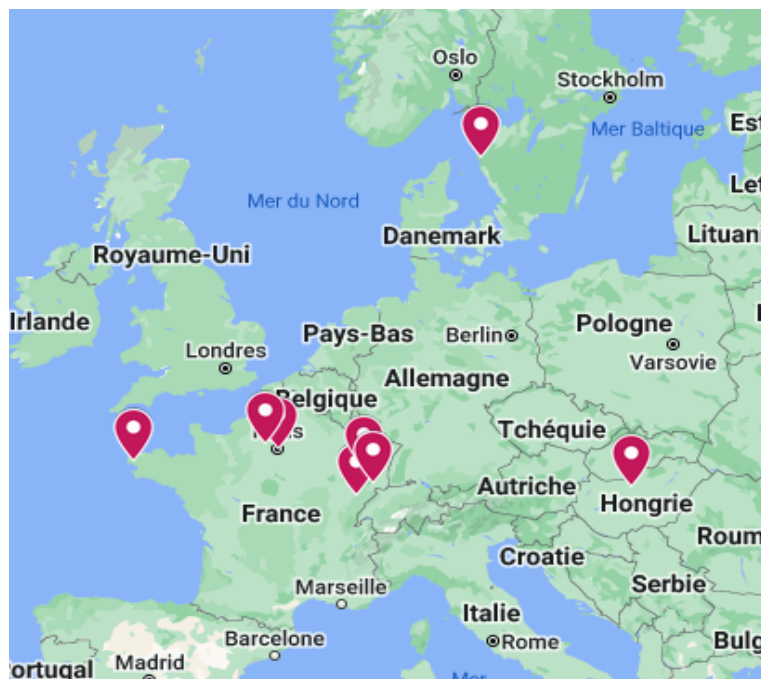
des personnes qu'elles jugeaient pertinentes pour l'enquête. Dès lors, j'obtenais les numéros et adresses e-mail des pratiquantes les plus politisées, « alternatives » ou encore celles qui ont connu des ruptures biographiques suite à leur engagement dans le roller derby (le *coming out* par exemple). Ces entretiens ne me donnent alors accès qu'à une partie bien particulière de la population jouant au roller derby : les plus alternatives et celles pour qui le roller derby a changé la vie. Me contenter de ces discours participaient à uniformiser la pratique et à la rendre exceptionnelle. Il me fallait absolument trouver des discours dissonants afin de gagner en nuance : « *L'entretien avec des individus marginaux (par rapport au "problème" considéré), non concernés, décalés, est souvent une des meilleures façons de faire varier les points de vue* » (Olivier de Sardan, 1995 : 15). Ces entretiens se déroulent en visioconférence. En tout, neuf représentantes de l'équipe de Brest, d'anciennes joueuses et de nouvelles *fresh meat*, seront interrogées.

Cette première vague d'entretiens marque également les débuts d'une enquête menée en dehors du seul territoire français. En effet, lors de mon audition doctorale, l'une des propositions que j'avais faites était de questionner l'affaiblissement du nombre d'équipes de roller derby à mesure que l'on se dirige du côté de l'Europe de l'Est. En décembre 2019, je profite de ma présence à Budapest pour interroger la seule équipe locale. Trois membres (deux jeunes femmes et un homme) me donnent rendez-vous dans un *ruin bar* communiste de la ville. L'entretien se déroule autour d'une bière et en anglais. Le dépaysement est total. Quelques jours plus tard, j'interroge la créatrice de l'équipe hongroise en visioconférence. Je découvre également qu'une équipe nationale de Roumanie a représenté le pays lors de la Coupe du Monde 2018. Surprise de découvrir l'existence de cette équipe alors qu'il n'existe aucune équipe dans ce pays d'Europe de l'Est, j'essaie d'en savoir davantage. La créatrice accepte de répondre à mes questions. Elle n'a jamais vécu en Roumanie mais ayant cette nationalité, elle est autorisée à représenter le pays lors de la Coupe du Monde 2018. Elle vit en Suède depuis son enfance. L'ouverture à l'international est un moyen de savoir si toutes les équipes se sont implantées de la même manière. Cette volonté d'interroger des équipes étrangères permet également de rendre compte des spécificités propres à chaque pays (par exemple, quelles répercussions les politiques sportives ont-elles sur la pratique du roller derby ?). Dans une perspective méso-sociologique, multiplier les points de vue permet de distinguer avec plus d'aisance les caractéristiques culturelles et politiques des terrains étudiés.

1^{ère} série d'entretiens
Synthèse et cartographies

Décembre 2019 - Février 2020	
Nombre d'entretiens menés	Nombre d'équipes représentées
15	8

Entretiens menés en Europe



Entretiens menés en France



Deuxième série d'entretiens (juin - décembre 2020)

Entre le 17 février et le 17 juin 2020, je ne mène aucun entretien. Cela me laisse le temps de retranscrire ceux que j'ai pu mener et d'initier une première analyse. Je perçois ce que j'appelle alors une « rupture » dans l'évolution du roller derby français. Au roller derby folklorique des débuts, s'oppose aujourd'hui un roller derby sportif à l'intérieur duquel le folklore n'aurait plus sa place. Je commence ainsi à catégoriser avec plus d'intérêt les joueuses ayant investi la pratique du roller derby avant 2014 (date à laquelle l'activité rejoint le système fédéral) et celles qui débutent après cette date. Grâce à ces premiers entretiens, je souhaitais repérer l'expression de l'alternatif et le sens que les joueuses lui attribuent. Désormais, je cherche à comprendre cette rupture de 2014 et les transformations que cela a pu induire au sein des différents collectifs. Cette deuxième série d'entretiens n'est donc plus exploratoire en ce qu'elle s'intéresse plus en détails à ce tournant.

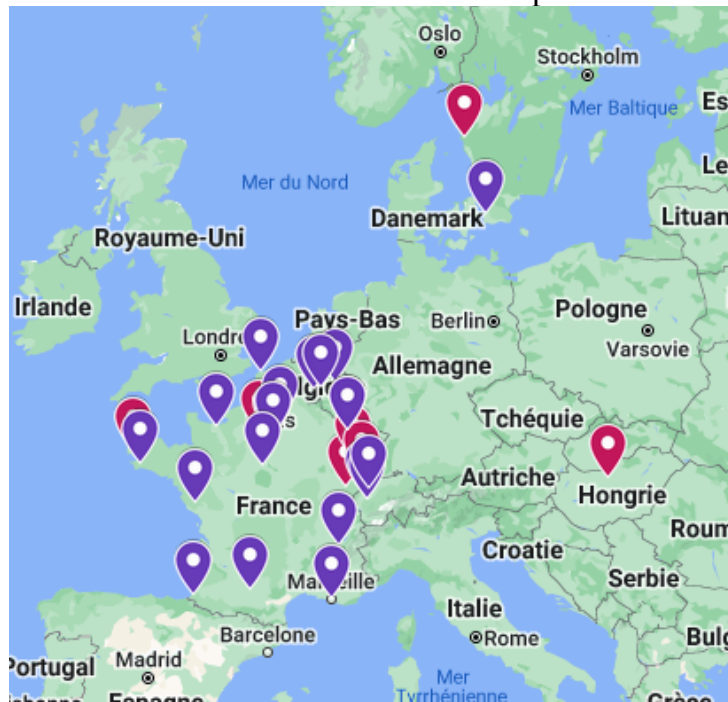
Je décide donc de contacter l'ensemble des équipes françaises (120) afin d'en apprendre davantage sur cette rupture. Je me tourne également du côté des équipes francophones suisses (4) et belges (6) afin de repérer des similitudes et des divergences avec l'évolution de la pratique en France. 130 équipes sont donc contactées, en majorité par e-mails et quelques-unes d'entre elles par Facebook. Je leur explique que je fais partie d'un groupe de recherche et que nous nous intéressons aux pratiques sportives « différentes », « alternatives ». Mon objectif est de faire varier les points de vue sur la pratique, en ne me contentant pas des contacts que les informatrices me confient. Les représentantes d'une trentaine d'équipes ont répondu favorablement à ma sollicitation, par curiosité, « soutien moral » envers la recherche mais également pour profiter de ce cadre afin de proposer un discours « dissident ». Ainsi, des joueuses ont profité de mon enquête pour apporter ce qu'elles jugent être un discours qui n'est pas celui porté par la majorité. Le roller derby tend en effet à être systématiquement appréhendé comme une pratique dite « féministe », « inclusive », or, des joueuses vont justement m'expliquer que sous ce discours dominant, des nuances doivent être apportées. De plus, au cours de cette période de programmation de nouveaux entretiens, un chercheur du projet Aiôn, Laurent Di Filippo, me confie le contact d'un de ses collègues qui a pratiqué le roller derby entre 2013 et 2015. Cet homme, Scarabroute, me confie, en plus de ses souvenirs du derby, le contact de toutes les personnes qui ont pratiqué avec lui à ce moment-là. Ces informateurs ont presque tous arrêté la pratique du roller derby. En me confiant les numéros de ses anciens partenaires de jeu (ce joueur a fait partie d'une des premières équipes masculines de France), Scarabroute me permet d'intégrer à mon analyse le point de vue des hommes.

Deuxième série d'entretiens

Synthèse et cartographies

Juin – Décembre 2020	
Nombre d'entretiens menés	Nombre de nouvelles équipes représentées
43	21

Entretiens menés en Europe



Entretiens menés en Europe francophone



Troisième série d'entretiens (août 2021 – décembre 2022)

La troisième vague d'entretiens poursuit l'entreprise de la seconde : celle de faire varier les points de vue, de retrouver des joueuses qui ont abandonné. Elle fait également suite à la délimitation de la problématique et entend ainsi approfondir plus en détails les questionnements. J'ai repéré des équipes qui se différencient des autres : les équipes créées récemment et définies comme « punks » (les Folles Gèrent de Bienne), celles qui affichent, sur leurs sites ou pages Facebook, un rattachement aux milieux LGBTQ+ (les Pink Block de Toulouse) et celles qui me sont conseillées par des informatrices au regard de leur conception du roller derby (par exemple, l'équipe mixte des Starlings de Caen qui, pour de nombreuses personnes interrogées, propose un modèle de pratique très intéressant). Tout au long de cette enquête, j'ai cherché à multiplier et croiser les points de vue, à faire apparaître les paradoxes et à nuancer chaque propos. Je souhaitais parvenir à réaliser ce qu'Olivier de Sardan appelle une triangulation complexe, afin de ne « *pas être prisonni[ère] d'une seule source* » :

La triangulation complexe entend faire varier les informateurs en fonction de leur rapport au problème traité. Il ne s'agit donc plus de "recouper" ou de "vérifier" des informations pour arriver à une "version véridique" mais bien de chercher des discours contrastés, de faire de l'hétérogénéité des propos un objet d'étude, de s'appuyer sur les variations plutôt que de vouloir les gommer ou les aplatir, en un mot de bâtir une stratégie de recherche sur la quête de différences significatives. Il convient de prendre aussi en compte l'existence de groupes "invisibles" ou "extérieurs" qui sont indispensables à toute triangulation. L'entretien avec des individus marginaux (par rapport au "problème" considéré), non concernés, décalé, est souvent une des meilleures façon de faire varier les points de vue.

Olivier de Sardan, 1995 : 14-15

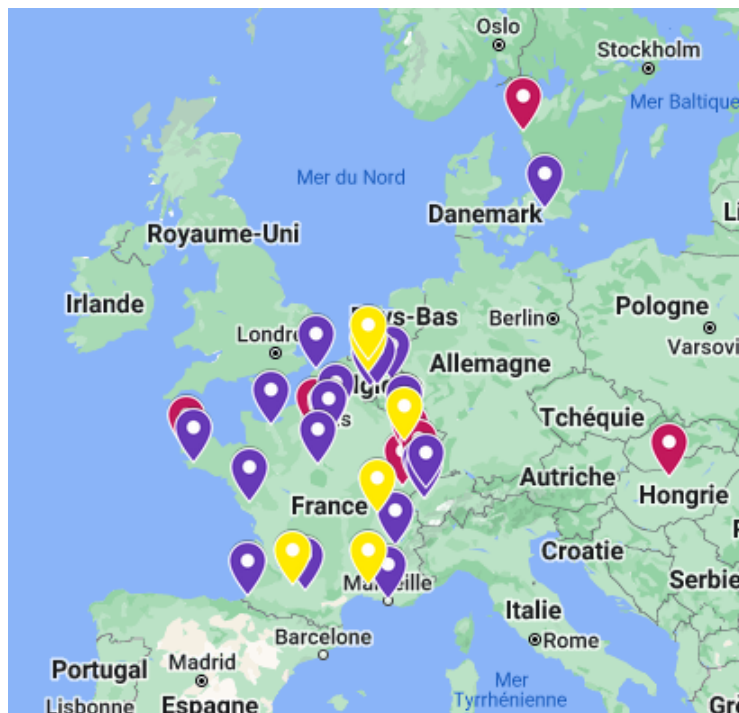
Au cours de cette troisième vague, j'ai continué à rencontrer des joueuses ayant commencé très tôt le roller derby (2010) et des *fresh meat*. Des arbitres, des membres de la commission roller derby au sein de la FFRS ont également pu être interrogés. C'est également au cours de cette période que j'ai continué mes entretiens avec les membres des Glorious Bitchies. Plus à l'aise dans mes patins et sur le terrain, je parvenais de mieux en mieux à gérer cette double identité de chercheuse/joueuse, qui m'a tant posé problème au début de l'enquête. Grâce aux entretiens menés avec des *advanced*, j'ai également obtenu les numéros des joueuses ayant participé à l'équipe des Glorious Bitchies ; des pratiquantes en lien avec les réseaux alternatifs de la ville.

Troisième série d'entretiens

Synthèse et cartographies

Août 2021 – Décembre 2022	
Nombre d'entretiens menés	Nombre de nouvelles équipes représentées
27	6

Entretiens menés en Europe



Entretiens menés en Europe francophone



Synthèse générale des entretiens menés

Au cours de cette enquête, ce sont 90 actrices et acteurs du roller derby français et européen qui ont été interrogés (trois entretiens ont été effectués à plusieurs). Le contexte de réalisation de l'enquête justifie à lui seul les raisons de ce chiffre (plutôt important) d'entretiens menés. En effet, la pandémie de covid-10 ayant interrompu durant plusieurs mois les activités physiques, les entretiens (réalisés principalement en distanciel) ont permis de compenser l'absence de données ethnographiques. De plus, ne connaissant pas le milieu du roller derby à mon arrivée en France, la multiplication des entretiens, des profils de joueuses et de joueurs, et le croisement des données m'a permis d'obtenir une photographie assez précise du sport.

Femmes	Hommes	Personnes trans	Ne se prononcent pas
76	10	2	2
90 personnes interrogées / 35 équipes			

Nombre d'enquêtées selon date d'entrée dans la pratique	
2010	3
2011	19
2012	4
2013	7
2014	7
2015	10
2016	15
2017	8
2018	2
2019	7
2021-2022	8
Total : 90	

Entretiens menés par pays	
France	70
Suisse	8
Belgique	6
Hongrie	4
Suède	2

Chaque entretien a ensuite donné lieu à des résumés qui sont tous présentés en annexe 6 : « Fiches enquêtée.e et résumés des entretiens » (un exemple est proposé ci-dessous).

4. Disaster Uppercut

Année de naissance : 1985

Profession : fonctionnaire

Centres d'intérêt : active au sein des cercles punks de sa ville (organisation de concerts, de cantines solidaires), rédactrice de fanzines

Sports pratiqués : le pogo

Entrée dans la pratique du derby : créatrice des Quiet Scrimmage en 2011. En pause derby depuis 2017

Anecdotes : son premier tatouage, à 26 ans, représente le logo de son équipe

Kiss my Death me donnera le contact de Disaster, créatrice et ancienne présidente de son équipe, les Quiet Scrimmage. Celle-ci me raconte avec précisions les tous débuts de la discipline dans sa ville et le tournant sportif que l'équipe a opéré. Ces dernières années, elle s'est éloignée du milieu derby, son évolution ne lui convenant plus.

→ **Des cercles punks au roller derby.** Disaster découvre l'existence du roller derby grâce à *Tracks*, le documentaire d'Arte mais c'est seulement quelques années plus tard, en 2011 et grâce à *Bliss*, qu'elle se lance. Alors au chômage, elle rassemble des proches pour monter un collectif. Les recrutements se déroulent dans un premier temps grâce au bouche-à-oreille ou auprès des cercles musicaux alternatifs qu'elle fréquente. Ces créatrices d'équipe se rapprochent d'une école de patinage qui les aidera à monter leur projet. De l'organisation de recrutements aux entraînements, à la récolte de fonds pour financer des déplacements, Disaster et ses amies parviennent ainsi à construire pas à pas une équipe sportive. L'implantation du roller derby va également passer par l'invention d'un collectif atypique. Elles empruntent au derby américain ses « traditions » comme l'usage de déguisements, le maquillage, les *derby name*.

→ **Un regard sceptique sur l'évolution du sport.** Disaster porte un regard critique sur l'évolution du sport et ce, à travers trois éléments. D'abord, l'entrée de la discipline au sein du système fédéral. Si elle considère que les joueuses n'ont pas vraiment eu le choix (pour des raisons pratiques, les assurances, etc.), le derby français aurait eu tout intérêt à prendre le modèle américain et à s'engager dans la création d'une structure nationale indépendante. Selon elle, la FFRS et ses dirigeants ne peuvent pas comprendre les joueuses et le sens qu'elles attribuent au roller derby. Ensuite, la force progressive de la compétition oblige les équipes à se plier à un modèle sportif traditionnel et à « *entrer dans le moule* ». Enfin, la création d'une équipe de France est selon elle la preuve du tournant sportif opéré par le milieu du roller derby, encourageant la mise en concurrence des joueuses entre elles, et favorisant les grosses équipes, au profit des petites.

→ **L'arrêt temporaire de son engagement.** En devenant structuré par les éléments qui composent l'organisation sportive traditionnelle (la compétition, une fédération officielle), le roller derby perd l'intérêt que Disaster lui portait. Elle arrête le derby autour de 2017 et participe désormais en dilettante, observant de loin ce sport qu'elle a contribué à créer. Elle pense néanmoins que son équipe est parvenue à conserver l'ancrage contre-culturel des débuts avec des présidentes successives qui en constituent les « *gardes-fou* ».

2. Le questionnaire ou la recherche de tendances

Dans un souci de triangulation des données et afin d'obtenir quelques éléments chiffrés, au cours de l'année 2022, un questionnaire²¹⁵ a été réalisé à destination des équipes françaises, suisses et belges francophones²¹⁶. Dans la continuité des entretiens réalisés, l'objectif de ce questionnaire est de parvenir à saisir l'évolution de la pratique du roller derby, ce passage du « folklore » au « sport » d'un point de vue davantage quantitatif. En effet, bien que les questionnaires puissent se présenter comme des outils traduisant une « *vision simplifiée de la réalité sociale* » (Van Campenhoudt, Marquet et Quivy, 2017 : 237), cet outil en particulier a été pensé comme un moyen de renforcer certains aspects des entretiens semi-directifs menés en amont. En effet, l'une des erreurs majeures que je commets au cours de mon recueil de données qualitatives (principalement lors de deux premières vagues d'entretiens), est l'esquive de questions portant sur la vie privée de mes interlocutrices. Je n'interrogeais parfois que la « joueuse » (son entrée dans l'équipe, sa trajectoire, etc.), laissant ainsi de côté certains éléments biographiques pourtant essentiels. Je ne leur demandais par exemple pas leur âge, j'« oubliais » souvent de leur demander leur profession et jamais je ne leur demandais la profession de leurs parents. Il m'a fallu du temps avant d'accepter que ces questions pouvaient permettre d'éclairer certains éléments du terrain. Le questionnaire devait donc, en partie, pallier l'absence de certaines thématiques, négligées lors des deux premières vagues d'entretien. Dès lors, le questionnaire me permettait d'obtenir un profil sociologique plus précis des joueuses de roller derby (leur âge, les études menées, leur profession ainsi que celles des parents). Grâce au questionnaire, j'obtiens également des informations sur leurs intérêts culturels et leur profil politique.

Aux précisions biographiques, s'ajoutent également des questions concernant l'évolution de l'activité en France. En effet, le questionnaire est l'occasion inespérée de faire apparaître des tendances, que les entretiens semi-directifs viendront ensuite nuancer. Il comprenait plusieurs thématiques :

- les conditions d'entrée de la personne dans la pratique,
- le folklore du roller derby (lien entre sport et art, disparition du folklore),
- l'engagement en termes sportifs (recherche ou non de performance),
- l'engagement en termes de bénévolat (le DIY, les différents postes occupés),

215 Celui-ci a été conçu à partir de logiciel *Sphinx*.

216 Celui-ci est disponible en annexe 7, p. 220.

- loisirs et pratiques culturelles (fréquentations de lieux alternatifs, goûts musicaux).
- informations personnelles (genre, niveau de diplôme, socialisation politique, etc.).

La conception de ce questionnaire a fait l'objet de relectures de la part d'informatrices du club dans lequel je mène l'ethnographie. La vigilance face « à la tonalité des mots » (de Singly, 2014 : 70) ne concerne pas seulement le soin mis à l'intelligibilité des questions par le plus grand monde. Je devais également respecter les codes et les termes en vigueur au sein du milieu derby. La précaution est de rigueur sinon, comme a pu me le dire un jour Cerise : « *Tu peux vite être trickardée* ». Souhaitant que ce questionnaire soit accueilli le mieux possible par les joueuses, j'ai donc pris soin de le faire valider en « interne », grâce aux relectures des joueuses des Glorious Bitchies. En effet, j'avais appris la déconvenue de certains collègues, confrontés également à la diffusion d'un questionnaire aux joueuses de derby.

Les réactions qui ont suivi l'étude de Fabienne Laval et Olivier Sirost attestent du contrôle latent qui existe dans ce milieu sportif. Lors d'un séminaire effectué à Rouen cette même année 2022, Olivier Sirost a évoqué l'étude menée avec Fabienne Laval auprès des équipes françaises de roller derby (l'article a été publié en 2019). Le chercheur aborde les virulentes réactions de certaines équipes suite à l'envoi de leur questionnaire : « *Le couplage de questions sur la pratique avec celles sur l'orientation sexuelle a suscité des réactions de blocage, de refus ou de déni. Le roller derby s'est révélé un laboratoire des débats sur l'orientation sexuelle, le genre, l'inclusion, la tolérance... avec son cortège de militantisme et de contradictions* » (Laval et Sirost, 2019 : 321). Experte du milieu derby et plutôt militante en ce qui concerne le féminisme inclusif, Cerise, coach et joueuse depuis 2012, m'a aidé dans le réajustement certaines questions. L'usage de l'écriture inclusive s'est notamment présentée comme un indicateur informant d'une connaissance des règles en vigueur au sein de ce milieu sportif.

La diffusion du lien du questionnaire s'est effectuée par e-mail aux 130 équipes contactées dans le cadre de ma seconde série d'entretiens. Cela représente théoriquement, en France, 4 500 licencié.e.s selon les chiffres de la FFRS²¹⁷. Si je n'ai pas les chiffres pour ce qui concerne la Suisse et la Belgique, il est possible d'estimer à 700 le nombre de joueuses évoluant dans ces équipes. Je n'ai pas souhaité passer par la FFRS afin de privilégier une diffusion horizontale avec les enquêtées. De plus, certaines questions concernaient directement les relations qu'entretiennent les pratiquantes et

217 Site de la FFRS : https://ffroller-skateboard.fr/les-disciplines/roller_derby/.

pratiquants avec la FFRS. Connaissant les tensions ayant existé dans le passé entre les équipes et les dirigeants fédéraux, il m'a semblé judicieux d'éviter cet intermédiaire institutionnel. Dans mon message, je prenais soin de préciser que ce questionnaire est destiné à l'ensemble des membres adultes des associations : *fresh meat* – *advanced* – *rookies* – arbitres, etc. Les enfants n'étaient en revanche pas concernés. La moitié des équipes ont répondu favorablement à ma demande et ont ainsi diffusé, en interne, le lien du questionnaire via Facebook notamment. Or, Facebook a bloqué l'accès au questionnaire. Des joueuses m'ont ainsi contactée pour me faire part de ce problème technique. Je pense qu'il a contribué à freiner la diffusion du questionnaire. Sur une moyenne de 5200 personnes pratiquants le roller derby entre la France, la Suisse et la Belgique, j'ai obtenu 288 réponses (soit 5,5 % de l'effectif). Ce chiffre est trop faible pour être exploité puisque, selon un calcul de représentativité, un minimum de 355 réponses était attendu. Ainsi, ce questionnaire sera appréhendé comme un outil complémentaire aux données recueillies au cours de l'ethnographie et par les entretiens semi-directifs. De plus, pour chaque question, les enquêtées étaient libre d'apporter des compléments. Ainsi, je dispose également, par ce questionnaire, de données qualitatives.

Quelques éléments de lecture de ce questionnaire peuvent être présentés. Grâce au logiciel Sphinx, certains graphiques se sont révélés intéressants et ont pu être insérés à l'analyse. D'abord, en ce qui concerne le profil des répondantes et répondants au questionnaire, 81,2 % sont des femmes, 9,4 % des hommes et 5 % se définissent comme neutre. La grande majorité a moins de 40 ans. Près de 40 % sont diplômés d'un master et 27 % possèdent une licence. Ces répondants correspondent ainsi au profil sociologique relevé dans d'autres études : les pratiquantes de roller derby sont plutôt issues des classes moyennes supérieures (Laval et Sirost, 2019 : 318 ; Robin-Radier, 2018) et possèdent un capital culturel élevé. Par ailleurs, 55,9 % sont en CDI, 9,1 % en CDD et 4,2 % en recherche d'emploi. Enfin, il est intéressant de constater que le roller derby rassemble des personnes qui partagent des valeurs politiques communes. Ainsi, 60,5 % des répondantes se situent à gauche de l'échiquier politique (33,5 % se déclarent « très à gauche »). 9,7 % se situent du côté de l'anarchie. 2,2 % ont tendance à voter plutôt à droite.

Pour ce qui est de la pratique désormais, 40,6 % des répondantes ont rejoint une équipe après 2017 et 14,2 % ont débuté la pratique avant qu'elle ne rejoigne la FFRS en 2014. On apprend également que le film *Bliss* constitue toujours, près de 14 ans après sa sortie au cinéma, une porte d'entrée importante dans la discipline. En effet, 41 % des répondantes disent avoir investi la pratique suite à

ce film. 33,4 % estiment que, avant de débiter le roller derby, leur niveau sportif était inexistant. 40,8 % déclarent avoir toujours été des pratiquants réguliers et 14,6 % se définissent comme des compétitrices. Les répondantes sont également partagées concernant la disparition du « folklore » derby et 74 % affirment faire partie d'une communauté sportive militante.

Associes-tu le roller derby à un espace de création artistique ?

	Effectifs	% Rep.
Oui, complètement	119	41,8%
Dans le passé oui	61	21,4%
Ca ne l'a jamais été	55	19,3%
Autre, précisez...	50	17,5%
Total	285	100%

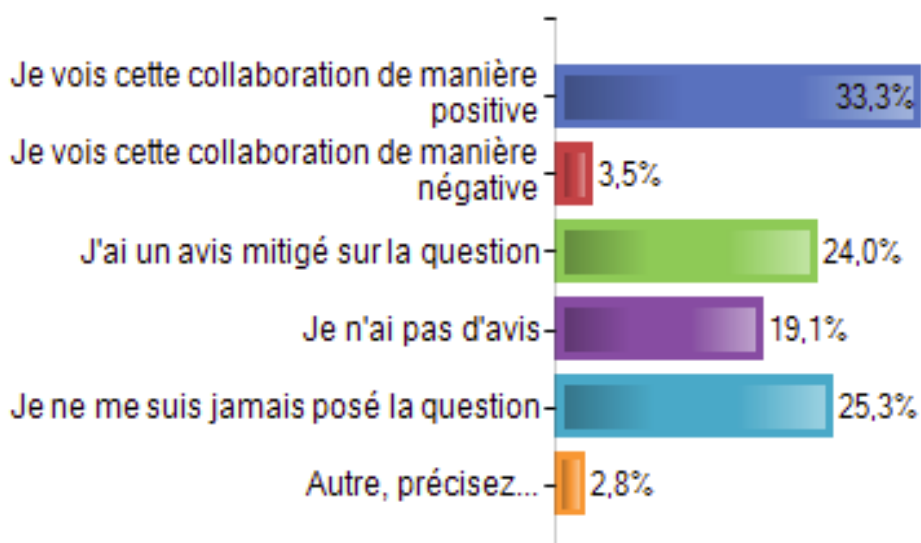
Réponses effectives : 285
Taux de réponse : 98,6%

Non-réponse(s) : 4
Modalité la plus citée : Oui, complètement

Penses-tu faire partie d'une communauté militante ?

	Effectifs	% Rep.
Oui	213	74%
Non	75	26%
Total	288	100%

Quel regard portes-tu sur l'entrée du roller derby au sein de la FFERS ?



La méthodologie mise en place tout au long de cette recherche a dû s'adapter au contexte pandémique qui a interrompu durant près d'une année l'enquête ethnographique. Lorsque

l'observation s'arrête en mars 2020, je ne suis même pas capable de sauter à pieds joints en patins à roulettes, d'effectuer 27 tours en 5 minutes et encore moins de prendre de l'accélération dans les virages du *track*. Ainsi, l'enquête ethnographique s'interrompt avant même que je saisisse les rouages de l'activité. Ce sont donc les enquêtées, à travers leur parole, leurs histoires et leurs souvenirs, que l'enquête a pu continuer et que je m'acculture à cette discipline. De manière générale, les joueuses n'ont émis aucune résistance à parler de leur expérience au sein du roller derby et même des conflits qui traversent les équipes. Mon statut de *fresh meat*, disposant d'un *derby name*, m'a également été bénéfique. Des pratiquantes m'ont en effet révélé « filtrer » les personnes avec qui elles mènent des interviews, lassées de lire des articles qui ne correspondent pas à leurs attentes et décrédibilisent l'activité. Interrompue sur le terrain, je multiplie les entretiens jusqu'à être en mesure de pouvoir constituer une histoire de la pratique du roller derby en France. Je retrouve des pionnières, celles qui ont créé des équipes en 2011, et découvre ainsi qu'à leurs débuts, certains collectifs entretenaient des accointances avec les milieux alternatifs de leurs villes. Néanmoins, ces données sont insuffisantes : je dois désormais les confronter à l'expérience corporelle du roller derby afin d'expérimenter moi-même le versant sportif, voire compétitif de l'activité. Ce n'est qu'au prisme d'une articulation entre la mémoire des premières vagues de pratiquantes et le terrain que l'analyse pourra se poursuivre.

Partie 4. Les débuts du roller derby en France

Ou la création d'une enclave sportive permissive (2009-2014)

Cette partie envisage d'investir le terrain du roller derby français ou plutôt les terrains de ce sport puisque chaque équipe constitue le lieu d'une histoire qui lui est propre. Or, pour commencer cette immersion sportive qui entend questionner le roller derby tel qu'il se donne à voir en 2023, il convient de remonter le temps. En effet, pour appréhender la discipline au présent et comprendre son rapprochement apparent avec les sports *mainstream*, il s'avère nécessaire de retracer, pas à pas, sa construction. Recréée aux États-Unis à partir des codes de la contre-culture américaine (le mouvement punk, les Riot Grrrl), le roller derby s'inscrit-il dans cet héritage dès son arrivée en France ? Quels imaginaires sont investis par les pionnières lors de la création de leur équipe ? Comment s'approprient-elles une pratique ancrée dans l'histoire du divertissement américain ? Par là, il s'agit de repérer les ruptures et les continuités entre le modèle américain, lequel se déploie à partir de différents canaux, et le modèle français, tel qu'il apparaît dès 2009. Cette partie repose ainsi sur un travail de reconstruction de la mémoire (Tuailon Demésy, 2023) d'une discipline corporelle, ludique et sportive, autant de qualificatifs que cette première partie d'analyse entend préciser. Bien que « *la mémoire collective semble systématiquement infidèle au passé afin de satisfaire les besoins du présent* » (Peterson, 1992 : 4), revenir sur l'expérience des pionnières du roller derby français est un prérequis permettant de mieux comprendre la pratique actuelle.

L'année 2006 a été choisie comme point de départ de cette partie car, selon l'enquête exploratoire, elle marque la toute première rencontre du roller derby avec quelques futures créatrices d'équipes françaises suite à un reportage diffusé sur la chaîne franco-allemande Arte. Cette partie navigue ensuite entre 2009, date de sortie du film *Bliss* qui voit se multiplier les équipes et s'achève autour de 2014-2015. Tout en adoptant le modèle anti-conformiste du roller derby américain, ces nouveaux collectifs sportifs donnent progressivement vie au sport et parviennent à impulser une véritable dynamique qui donnera lieu à de nombreux événements. L'imbrication de l'anti-conformisme et l'exploration corporelle et sociale du sport confère alors au roller derby un caractère « permissif » : tout était permis. Cette partie s'achèvera sur la période 2014-2015 qui marque un tournant dans l'histoire du roller derby français : alors que les équipes se structurent indépendamment de toute instance sportive, elles décident de rejoindre la Fédération française de roller et skateboard. Elles

débutent ainsi un processus de légitimation de l'activité, à l'intérieur désormais des sphères du pouvoir sportif officiel.

Les souvenirs des créatrices d'équipes et des toutes premières générations de joueuses, encore en activité ou ayant pris leurs distances avec le milieu du roller derby, ont permis de saisir les enjeux qui accompagnent l'implantation de cette pratique. Sept fondatrices d'équipes créées entre 2010 et 2012 ont été rencontrées ainsi que trente-quatre pratiquantes et pratiquants présents durant les premières années de l'activité. Si le roller derby s'est initialement imposé comme une discipline exclusivement féminine, les hommes ne sont pas absents de son histoire et sept pionniers du derby français ont pu être rencontrés.

Des pionnières et les pionniers du derby français (2010-2012)

Ce tableau rassemble les personnalités rencontrées au cours de mon enquête, et ayant participé à la création du roller derby en France à partir de 2010. Afin de préserver leur anonymat (qui est parfois bien difficile à conserver), j'ai attribué à chacune et chacun d'entre eux un « derby name » confectionné à partir d'une anecdote ou d'un élément de leur personnalité dont il fut question au cours des entretiens. Les personnes ayant arrêté la pratique du roller derby sont surlignées en gris (leur période d'activité est précisée entre parenthèses). Leur genre, leur date de naissance et, enfin, la manière dont elles ont découvert le roller derby sont également précisés.

2010	<i>Derby name</i>	<i>Genre</i>	<i>Naissance</i>	<i>Découverte du roller derby</i>
	Angel on Wheels	F	1984	Par une connaissance
	Bloody Rockette	F	1977	Pratiquante aux USA depuis 2008
	Hell'Spray (2010-2013)	F	1989	<i>Tracks - Bliss</i>

2011	<i>Derby name</i>	<i>Genre</i>	<i>Naissance</i>	<i>Découverte du roller derby</i>
	Disaster Uppercut	F	1985	<i>Tracks</i> / reportage sur <i>Bliss</i>
	Al'Trackpott	N	1989	Via Disaster Uppercut / milieu punk
	Jam Donuts	F	1987	Via Disaster Uppercut / milieu punk
	Bonnie & Clide (couple)	F & H	1990	<i>Bliss</i>
	Dragiqueen	F	1988	<i>Bliss</i>
	Dédé (2011-2023)	F	1985	<i>Bliss</i>
	Dark Angel (2011-2014)	F	1994	<i>Bliss</i>
	Colette	F	1981	<i>Bliss</i>
	Lullab'hit & Mr Brown (couple)	F & H	1981 & 1985	<i>Bliss</i> et milieu du fanzinat
	Boopy Freaky (2011-2014)	F	1993	Par le milieu metal
	Blackhawk	H	1984	Via Boopy Freaky / milieu metal
	Monsterious	F	1986	Lors d'un séjour à New York
	Chopine de Kill	F	1986	Un article dans un journal local
	Death Rita	F	1992	Par l'amie d'un ami
	Sweetie (2011-2023)	F	1992	Par son meilleur ami
	La Gueuzette	F	1986	Par sa sœur
Fairymaker (2011-2015)	H	1992	Grâce à une collègue/joueuse arbitre	
Kiss	F	1990	Par ses amies de la <i>Japan Expo</i>	

2012	<i>Derby name</i>	<i>Genre</i>	<i>Naissance</i>	<i>Découverte du roller derby</i>
	Mary's Dynamited	F	1984	A commencé par inscrire son fils
	Trobador	F	1991	Une article dans l' <i>Équipe Magazine</i>
	Ninja Dolls	F	1988	Par une amie
	Grisette	F	1977	Par une amie
Cascougnette	F	1988	rollers en ligne puis <i>Bliss</i>	

Une seconde génération de joueuses (2013-2014)

2013	<i>Derby name</i>	<i>Genre</i>	<i>Naissance</i>	<i>Découverte du roller derby</i>
	Nidorina	F	1995	<i>Bliss</i>
	Kung Fu Clodette	F	1982	Bouche à oreille
	Patsy Meat	F	1963	Participe à des courses en roller
	Scarabrute (2013-2015)	H	1980	Annonce Facebook
	Bip'Al'Air	H	1986	Par l'amie d'une amie
	Crash Bandicoot (2013-2015)	H	1986	Par des amies pratiquantes
	Dolly Track'son	F	1983	Par une amie

2014	<i>Derby name</i>	<i>Genre</i>	<i>Naissance</i>	<i>Découverte du roller derby</i>
	Savage Burn	F	1991	<i>Bliss</i> puis amie
	Kiss my death	F	1990	Par les milieux d'extrême gauche
	Zaza Doolittle	F	1988	Via Disaster Uppercut / milieu punk
	Kill Hot	F	1987	À la recherche d'un sport nouveau
	La Pas Niet	F	1987	À la recherche d'un sport de glisse
Cat's	F	1988	Dans une roller parade	

Chapitre 9. Le roller derby en France : une entrée par le spectacle américain

Cette partie s'inscrit dans une perspective diachronique et s'intéresse à l'arrivée du roller derby en France et à la création des premiers collectifs. Des éléments liés à l'histoire de l'activité ayant été délimités, il s'agit désormais de comprendre comment ce pur produit du divertissement américain s'est installé sur un territoire avec lequel il possède très peu d'attache. En effet, outre des représentations de *Roller Catch* dans les années 1940, disparues depuis longtemps des mémoires, le roller derby reste pour des générations de spectateurs et amateurs de science-fiction le sport extrêmement violent du film *Rollerball* (1975). C'est de nouveau une fiction qui, en 2009, rattache le roller derby à d'autres imaginaires que ceux proposés par la dystopie de Norman Jewison. Le roller derby n'est plus un « jeu de la mort », mêlant patinages à roulettes, motocyclisme et football américain, mais se présente désormais comme un spectacle féminin se déroulant sur piste penchée et au cours duquel tous les coups sont permis. Si cette fiction destinée au grand public introduit l'activité en France, les équipes adoptent pourtant les codes du *flat track* roller derby, mêlant sport réglementé et anti-conformisme. Ce chapitre se concentre sur cette période d'apparition des collectifs et tâchera de comprendre les mécanismes qui concourent à leur apparition. Quel est le rôle de *Bliss* dans l'apparition du roller derby en France ? Le film se concentrant sur l'histoire de la pratique sur piste inclinée, quelle forme prend-il à son arrivée en France ? De Bliss aux collectifs, comment les pionnières donnent-elles vie à la discipline ?

1. Des réseaux de niche à l'industrie du divertissement hollywoodien

L'année 2006 marque l'introduction en France du *revival* roller derby. En effet, le journal *Libération* publie un article sur l'équipe texane des *Dallas Derby Devils* et propose ainsi au public français une immersion dans ces spectacles à succès : « *Ce soir, les Slaughterers* (« massacreuses »), *look infirmières délurées, en découdront avec le Wrecking Crew, l'équipe de démolition travailleuses de chantier court-vêtues. Ensuite, les High Seas Hotties* (« chaudières des hautes mers ») *sorte de flibustières grivoises, promettent de faire mordre la piste aux Suicide Shifters, déguisées en pompistes années 60* »²¹⁸. Cette même année, un reportage de l'émission du

²¹⁸ *Libération* (6 juillet 2006), « Roller belles » : https://www.liberation.fr/grand-angle/2006/07/05/roller-belles_45145/. Bien que l'article spécifie que l'événement se déroule sur un sol plat, le *track* étant simplement

soir de la chaîne franco-allemande d'Arte, *Tracks*²¹⁹, diffuse un reportage sur une petite équipe new-yorkaise, les jeunes *Gotham Girls Roller Derby*. Celui-ci ne passe pas inaperçu auprès de pionnières rencontrées, également spectatrices de ce programme culturel. Pourtant, l'année 2006 ne marque pas les débuts du roller derby français. Ce n'est que trois ans plus que des équipes commencent à apparaître, une période concomitante à la sortie sur grand écran du film *Bliss*, réalisé par la star hollywoodienne Drew Barrymore. Comment cette production a-t-elle permis de diffuser l'activité jusqu'à encourager la création de collectifs ? En effet, si l'échelle de diffusion du *teen-movie Bliss*, plus importante que celle du programme du soir d'Arte, participe à élargir le public en mesure de s'intéresser au roller derby, il s'agit désormais de repérer les mécanismes explicatifs de ce passage de la consommation d'une offre culturelle à la création de collectifs de roller derby (Messey, Tuailon Demésy, *et al.* 2022). Une mise en perspective des deux productions permet, en outre, la mise en évidence d'un processus de « récupération » dont le roller derby fait l'objet en 2009, et par à travers lequel « *des signes subversifs propres aux subcultures (musiques, vêtements, langage) sont convertis ou transformés en produits de la culture de masse* » (Hebdige, cité par Chastagner, 2011 : 160). En effet, en 2006 le roller derby intéresse la production de *Tracks* en ce qu'il apparaît comme une pratique « transgressive », c'est-à-dire « *invers[ant], contredi[sant], abroge[ant] [...] les codes culturels, les valeurs et les normes communément admis, qu'ils soient linguistiques, littéraires ou artistiques, religieux, sociaux et politiques* » (Babcock, 1978 : 14). En 2009, *Bliss* inscrit le roller derby dans une fiction romancée venant lisser le caractère transgressif de l'activité. Tandis que l'image du derby véhiculée par *Tracks* n'est pas parvenue à impulser la création d'équipes, *Bliss* y parvient. Ainsi, il s'agit ici de se demander comment l'appropriation par l'industrie hollywoodienne du roller derby et l'euphémisation de son ancrage transgressif accompagnent la mise en vie du derby français ?

délimité par des néons, il s'agit ici d'un événement de roller derby spectacle où des gages et des farces agrémentent le déroulé du match. Il n'est donc pas question du roller derby sur piste plate qui a quant à lui retiré les éléments de spectacle pour s'inscrire dans un cadre de pratique davantage régulé.

219 L'émission *Tracks* est un programme télévisé nocturne de la chaîne télévisée franco-allemande Arte. Il documente les pratiques émergentes, de « niche », transgressives. Télérama (2017), « "Tracks" : l'oasis des contre-cultures fête ses vingt ans sur Arte » : <https://www.telerama.fr/television/la-culture-tout-a-tracks,N5185851.php>. *Tracks*. Aux avant-postes de la culture : <https://www.arte.tv/fr/videos/RC-014037/tracks/>.

1.1. *Tracks* (2006) : le roller derby côté *underground*

L'année 2006 marque les cinq ans du *revival* roller derby sur piste inclinée et les trois ans du *revival* sur piste plate. Chacune des deux versions est parvenue à s'exporter en dehors du Texas. Si le roller derby spectacle attire chaque week-end des centaines de spectateurs, le *flat track* séduit quant à lui de plus en plus de pratiquantes. En effet, en deux ans, trente-six collectifs ont rejoint les Texas Roller Girls dans leur volonté de redonner vie à ce vieux sport oublié. Alors que le roller derby n'a pas atteint le continent européen, une documentariste française découvre « par hasard » son existence à New-York et soumet l'idée d'un sujet sur le roller derby au magazine *Tracks* avec qui elle a pu collaborer à de très nombreuses reprises entre 2002 et 2020.



Tracks est un programme télévisé français appartenant à la chaîne franco-allemande Arte et diffusé entre 1997 et 2022 chaque vendredi soir à partir de 23h30. Considéré dans le milieu de la télévision comme un « îlot de résistance cathodique »²²⁰, *Tracks* s'intéresse à la culture sous toutes ses formes, des formes les plus populaires aux plus confidentielles (Downing, 2001). Dans un article du CNC, David Combe, l'un des rédacteurs de l'antenne avec Jean-Marc Barbieux, résume l'objectif de l'émission : « On s'intéresse aux innovateurs et aux pionniers [...]. Notre mission n'est pas de parler du marché de la culture, des nouveautés ou de faire de la prescription »²²¹. Sans l'avoir théorisé de cette manière au commencement de l'émission, Combe voit *Tracks*, plus de vingt ans après sa création, comme la « petite sœur des cultural studies, ces études sociologiques qui ont

220 Télérama (septembre 2017), « "Tracks" : l'oasis des contre-cultures fête ses vingt ans sur Arte », www.telerama.fr. Les Inrockuptibles (2017), « 20 ans de "Tracks", racontés par ceux qui le font » : <https://www.lesinrocks.com/actu/20-ans-de-tracks-racontes-par-ceux-qui-le-font-109133-16-09-2017/>.

221 Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC) (décembre 2020), « *Tracks*, une autre idée de la culture », https://www.cnc.fr/series-tv/actualites/tracks-une-autre-idee-de-la-culture_1375763. Dans ce reportage, il est également précisé qu'en 2020, le magazine *Tracks* attire chaque semaine plus de 300 000 spectateurs.

désacralisé la culture »²²². Créé initialement comme un magazine dédié à la musique, le magazine s'est ensuite étendu à d'autres pratiques et avant-garde culturelles, ainsi qu'à divers mouvements rarement documentés :

Défricheuse, [l'émission Tracks] a complètement cassé les codes en dirigeant sa ligne éditoriale vers des contrées lointaines et méconnues du grand public, comme les contre-cultures, les mouvements underground et les formes artistiques émergentes²²³.

Le choix de diffuser un reportage sur le roller derby n'est pas anodin et s'inscrit dans la ligne éditoriale de l'émission qui a fait des marges culturelles l'un de ses sujets de prédilection. Deux pionnières françaises rencontrées au début de l'enquête, Hell'Spray²²⁴ et Disaster Uppercut, ont chacune découvert l'existence du roller derby par l'intermédiaire de ce reportage. Les recherches menées afin de retrouver ces images se sont révélées infructueuses mais le nom de sa réalisatrice est rapidement apparu : il s'agit de Gabrielle Culand. Sans possibilité de la contacter (aucune adresse mail n'est alors disponible), la découverte de cette documentariste et de ses centres d'intérêt s'effectue à travers d'autres de ses réalisations. En 2007, pour *Tracks*, elle réalise une série de trois épisodes sur les « *Punks à Chiens* » :

Le reportage montre bien que ces punks à chiens, que la plupart des gens ont simplement tendance à trouver gênants, sont porteurs d'une véritable vision du monde. Ils estiment que le travail, c'est une souffrance absolue, et qu'il y a mieux à faire. Ils n'ont pas forcément échoué ou raté, ils ont fait un choix de vie²²⁵.

David Combes, rédacteur en chef de *Tracks*

Cette réalisatrice régulière de *Tracks* est également à l'origine de documentaires qui semblent tous avoir comme point commun la recherche de l'indépendance ; une indépendance qui s'explore, se construit mais ne s'achète²²⁶. La filmographie de Gabrielle Culand montre en effet tout l'intérêt

222 Article du CNC, *Ibid*.

223 Les Inrockuptibles (2022), « "*Tracks*", la mythique émission d'Arte, tire sa révérence » : <https://www.lesinrocks.com/actu/la-mythique-emission-tracks-darte-tire-sa-reverence-524015-23-12-2022/>. Tracks ne s'intéresse pas seulement aux cultures marginales ou alternatives. Les sujets concernant la culture mainstream, mondialisée sont également traités.

224 Fiche enquêtée n° 3, p. 131.

225 Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC) (décembre 2020), « *Tracks, une autre idée de la culture* », https://www.cnc.fr/series-tv/actualites/tracks-une-autre-idee-de-la-culture_1375763.

226 Gabrielle Culand réalise un ensemble de reportage qui traite du parcours d'individus ayant choisi la vie de nomade, « *loin des chemins balisés de la société* ». En 2007, elle réalise pour *Tracks* un documentaire remarqué en trois épisodes sur les « *Punk à chiens* » : <https://www.les-docus.com/punk-a-chiens-1-3/>. En 2013, elle s'immerge avec un groupe de jeunes vivant en itinérance - *Vagant* (2013) : <https://www.paperblog.fr/6886320/vagant-gabrielle-culand/>. En 2017, les nomades font de nouveau l'objet d'une réalisation. Elle suit alors une bande de « *Travelers* » et filme les difficultés rencontrées à l'arrivée de l'hiver : <https://www.cinematheque.fr/film/139672.html>. Plus

qu'elle porte à celles et ceux « *qui veulent vivre autrement* »²²⁷. En 2008, dans « *Deux roues, mon indépendance* », elle interroge la période de l'adolescence et la recherche d'affranchissement vis-à-vis des contraintes parentales. En 2012 et 2018, ce sont les vies de nomades qui retiennent son attention, celles des *vagants* et des *travelers*, des jeunes adultes qui ont fait le choix d'une vie en itinérance, difficile, mais loin du « *quotidien convenu du "métro, boulot, dodo"* »²²⁸. Plus récemment, avec *Candy Love et Toto Black* [contraction de « Tout au Black »] (2022), elle filme le quotidien d'un collectif de néo-forains nantais et leur vie de fête rose bonbon : « *Composée d'artistes de rue et de cirque, constructrices et constructeurs DIY hors pair, drôles y compris dans l'autodérision, la compagnie s'est emparée de l'univers forain en détournant allègrement ses codes, et en opérant un retour aux sources, quand les forains construisaient eux-mêmes leurs manèges* »²²⁹.

Alors qu'une grande partie des reportages, courts métrages, documentaires et œuvres fictionnelles de Gabrielle Culand sont disponibles sur internet, celui sur le roller derby reste mystérieusement introuvable. Le travail pour retrouver ce qui se présente comme le premier reportage en France sur cette discipline américaine a finalement trouvé une fin heureuse. Dans le courant de l'année 2023, la documentariste a rejoint une agence artistique. L'adresse mail de son agent est disponible. Le 12 juin 2023, soit trois jours après avoir sollicité cette personne, un lien de téléchargement offrant un accès au reportage me parvient, ainsi que l'adresse mail de la réalisatrice. Gabrielle Culand accepte de répondre à mes questions lors d'un entretien téléphonique qui se déroule au cours l'été 2023.

La trajectoire biographique de cette documentariste ainsi que ses passions personnelles ne sont pas sans jouer un rôle dans l'intérêt qu'elle porte au roller derby, au cours d'une période où il apparaît comme une pratique confidentielle et peu structurée. Avant d'aborder sa rencontre avec des membres du milieu roller derby, il convient d'abord d'introduire son propos par quelques éléments qui concernent son parcours de vie afin de comprendre son attachement pour les vies de nomades et les milieux *underground*. Durant son enfance, Gabrielle Culand quitte la métropole pour s'installer avec sa famille en Nouvelle-Calédonie, juste après la guerre civile. Ce « *déracinement* », comme

récemment (2022), elle réalise un long métrage documentaire sur la vie de néo-forains, *Candy Love et Toto Black*, portés par « *une envie folle de continuer à rêver dans un monde mis sous cloche* » : https://www.senscritique.com/film/candy_love_et_toto_black/51039659.

227 La Montagne (novembre 2013), « *Portrait de génération de Gabrielle Culand* », https://www.lamontagne.fr/vic-sur-cere-15800/loisirs/portrait-de-generation-de-gabrielle-culand_1779546/.

228 Interview La Montagne, *Ibid.*

229 France Info (juin 2022), « Documentaire. "Candy Love et Toto Black" : la vie est rose comme une fête foraine ! », <https://france3-regions.francetvinfo.fr/pays-de-la-loire/loire-atlantique/nantes/documentaire-candy-love-et-toto-black-la-vie-est-rose-comme-une-fete-foraine-2556356.html>.

elle le dit, contribue à nourrir son intérêt pour l'« *autre* », pour les différentes formes de cultures qui cohabitent :

Alors moi j'ai une culture un peu nomade par mes parents. J'ai déjà été déracinée. Je viens d'une banlieue un peu verte comme toi, française. Quand j'avais 12 ans, mes parents sont partis en Nouvelle Calédonie donc j'ai déjà fait un espèce de transfert complètement fou dans le Pacifique, puis j'ai grandi dans des cultures... Je suis arrivée juste après la guerre civile en Nouvelle Calédonie. Mon père était dépêché là-bas pour développer la culture Kanak donc rapidement j'ai été dans des tribus kanak. Donc très jeune je me suis rendue compte qu'il y avait des trucs très différents, ça m'a beaucoup marqué de voir des tribus, des gens qui avaient d'autres musiques, etc.

Gabrielle Culand, documentariste

De retour en France, Gabrielle Culand débute des études de cinéma et vit au sein de communautés minoritaires pour qui la musique occupe une place importante. Elle s'intéresse notamment au mouvement techno qui débute à la fin des années 1980 (Vix, 2004) : « *Je traînais avec les groupes, j'ai commencé à filmer les groupes, à faire des visuels dans la techno mais moi ça m'a jamais semblé difficile parce que naturellement j'ai été très jeune... je faisais des rave parties j'avais 19 ans* ». Elle commence alors à vivre de son métier de documentariste en vendant des images au magazine *Tracks*. Son premier sujet concerne le *kaneka*, genre musical prisé des indépendantistes calédoniens. Elle propose ensuite d'autres reportages sur les *raves* ou les *punks*, autant de sujets de niche qui intéressent le magazine. Dans le courant de l'année 2000, Gabrielle Culand est à New-York et continue à associer son métier de documentariste à sa vie de nomade :

À l'époque, je vivais un peu entre Paris et New-York. À cette époque-là, je suis indépendante et je vends mes images chez *Tracks*. Et moi, je suis quelqu'un qui vivait dans les communautés minoritaires donc c'est pour ça que je suis rentrée... je vivais un peu comme ça, dans les cultures *underground*. Et notamment à cette époque, il se trouve que j'avais un petit copain dans un squat à New York et donc je ramenaient des reportages régulièrement de New-York à *Tracks*. Je suis très en phase avec l'"esprit" [du roller derby], je suis une nana, 26-27 ans, j'étais avec ma caméra, à chaque fois j'allais chercher des choses qui m'épataient, qui me plaisaient et voilà. Je filmais toute seule, je montais toute seule et je vendais mes images à la minute, c'est comme ça que je vivais. Un peu de manière nomade.

Gabrielle Culand, documentariste

Au cours de cette période, elle découvre un article sur le roller derby ou plutôt sur Gary Hill, aussi connu sous le nom de Gary Powers²³⁰. Fan de cette discipline sportive telle qu'elle se donnait à voir

²³⁰ Gary Powers est également l'administrateur de la page Facebook du Roller Derby Hall of Fame - OFFICIAL PAGE : « Here we discuss both professional banked track roller skating leagues - the original Leo Seltzer / Jerry

entre les années 1950 à la fin des années 1970, Gary Powers est aujourd'hui un gardien actif de la mémoire du sport. Proche d'anciennes vedettes de la discipline (dont Ann Calvello qui lui fait don de l'intégralité de son matériel), il inaugure en 2004, dans sa propre maison, le *National Roller Derby Hall of Fame* qui avait fermé ses portes dans les années 1970 suite à la fin de l'entreprise Seltzer. Par ce musée qu'il héberge dans son salon, Gary œuvre à perpétuer la mémoire d'une discipline qui, n'ayant jamais pu faire l'objet de la ferveur populaire dont bénéficient d'autres sports, s'est vu disparaître des terrains sportifs. Gabrielle le contacte et, avec sa caméra, elle part à Brooklyn le rencontrer et filmer son petit musée :

Moi j'aime ces collectionneurs. Justement sur ces cultures minoritaires, ce que j'ai un peu remarqué, parce que je me suis intéressée à pas mal de cultures qui étaient invisibles (bon qui maintenant sont très à la mode), c'est qu'il y a toujours eu ces personnalités qui, comme c'était des cultures populaires pas documentées sur le plan scientifique, y'a toujours eu des sortes de gardiens de la mémoire de ces cultures, complètement indépendants qui faisaient leur petit truc et qui collectionnaient. On a ça aussi dans les fanzines, dans un tas de choses et j'ai tout de suite senti qu'avec ce gars j'allais comprendre la profondeur historique du roller derby. Et puis chez *Tracks* on aimait bien et je trouve qu'ils ont toujours eu raison de nous pousser là-dedans, moi j'ai toujours bien aimé comprendre d'où viennent les choses.

Gabrielle Culand, documentariste

Au cours de cette rencontre, Gary lui parle de groupes de femmes qui ont décidé récemment de redonner vie à ce sport. Gabrielle contacte *Tracks* et leur soumet l'idée du roller derby comme sujet d'un petit reportage²³¹ : l'idée est acceptée (la documentariste confie que les sujets les plus bizarres ne sont pas toujours retenus). Elle part donc sur les traces du *revival* roller derby : « *Je pense que je suis allée à une répétition [sic], comme ça, et je leur ai dit : "Oh salut, je bosse pour un magazine télé français est-ce que je peux revenir à une de vos répétitions ?"* ». Gabrielle parvient aisément à entrer en contact avec ces jeunes femmes, rassemblées sous le nom des *Gotham Roller Girls*, une équipe de *flat track* qui n'en est encore qu'à ses balbutiements²³². Le reportage propose ainsi une photographie de l'activité au cours d'une période bien particulière de son existence : la discipline est très peu organisée et le club de Gotham n'est pas encore en mesure de jouer des matchs. Qu'il s'agisse du *voguing*²³³ à Paris ou du roller derby à New-York, Gabrielle parvient à plusieurs reprises

Seltzer DERBY & ROLLER GAMES, the National Skating Derby ».

231 Le reportage de Gabrielle Culand a pour titre : *Roller Derby*.

232 À noter que les *Gotham Roller Girls* sont aujourd'hui (2023) dans le top 5 des meilleures équipes mondiales : <https://stats.wftda.com/rankings>.

233 Le *voguing* est une « danse urbaine née dans les clubs gays new-yorkais et pratiquée dans les *balls* [lieux de rencontres des communautés gays dans les années 1920] par les black & latinos américains, qui explore les genres et les rêves » (Bressin et Patinier [2012]). Gabrielle Culand, (2016), *Paris is Voguing* [long métrage], <https://www.lesinrocks.com/musique/paris-danse-grand-retour-de-hype-voguing-71379-09-05-2016/>.

à saisir les balbutiements de pratiques culturelles marginales, bien avant qu'elles ne deviennent, comme elle les appelle, « *un grand show commercial* ».

Je les ai pris vraiment au tout début [...]. À chaque fois je capte un peu cet instant magique, formatif, qui se passait quelque chose dans une communauté [...]. Au début les gens théorisent pas, ils sont dans la recherche d'eux-mêmes, ça leur donne de la force, ça leur crée une communauté, des amis. On est aussi dans des grandes historiques d'amitiés, des histoires artistiques, de construction de soi-même. On voit bien, on est tellement assignés à des codes sociaux, par rapport à son milieu, par rapport à pleins de choses, et parfois on peut avoir envie de changer d'amis, mais on sait pas vraiment comment, et tout à coup y'a un motif comme ça, un jeu, un sport, une pratique, qui fait qu'on recherche comme ça une réflexion autour de soi, de ce qu'on aime, de ce qu'on voudrait, de ce qu'on aimerait être... Ces questions-là, ça catalyse ces cultures. Ça leur permet d'émerger, de se trouver et puis petit à petit de même au niveau de sa sexualité, d'une réflexion par exemple sur les luttes de classe aussi.

Gabrielle Culand, documentariste

Bien que le reportage de *Tracks* sur le roller derby ne dure que douze minutes, Gabrielle Culand s'est, à plusieurs reprises, rendue dans la salle de roller disco abandonnée où s'entraînent les joueuses de Gotham. Elle possède des centaines d'heures de *rushes* durant lesquelles les filles s'entraînent, transpirent et se remémorent des stratégies. Le reportage montre également la diversité des corps féminins dans cette pratique. Qu'elles soient rondes, maigres ou petites, toutes les morphologies sont les bienvenues et mises ici en avant. Certaines de ces joueuses se confient à la réalisatrice. Pour elle, la pratique du roller derby se présente comme un exutoire, en rupture avec leur quotidien. Certaines sont natives de New-York et fréquentent les lieux *underground* de la capitale, ce qui n'est pas le cas de toutes les joueuses rencontrées par Gabrielle, au contraire :

Les autres personnages venaient beaucoup de la province, vraiment d'autres états des EU. Elles étaient dans la grande ville soit pour leur premier job, soit pour faire leurs études, et en fait elles se libéraient vachement d'une éducation, voilà un peu... américaine, blanche, très pudique, religieuse, etc. Ces filles, elles s'émancipaient à la ville.

Gabrielle Culand, documentariste

Le reportage acculture également le public français à certains rituels du roller derby américain comme les *derby name*, pseudos de jeux par lesquels les joueuses transforment ou subvertissent leur identité. En effet, pour ces jeunes femmes, le roller derby constitue moins en « *la pratique d'[un] sport que dans l'interprétation d'un personnage* » (extrait du reportage). Gabrielle

Culand retrouve dans le roller derby ce qu'elle a déjà pu observer du côté du voguing ou des circassiens ambulants : « *C'est toute l'idée qui a beaucoup dans ces cultures-là, l'idée performative : tu performs quelqu'un que tu aimerais être* ». Lors d'un entraînement des Gotham, Gabrielle Culand fait la connaissance de l'équipe de production de *Hell on Wheels*, le documentaire portant sur le groupe de texanes à l'origine de la récréation du roller derby, alors encore en cours de montage :

Pendant l'entraînement, je rencontre un couple hallucinant qui arrive du Texas : c'était Bob Ray, qui était avec une nana incroyable, il avait un chapeau texan, des santiags... Il était à l'entraînement et il me dit : « *Je suis en train de faire un film, j'ai filmé l'équipe au Texas, je vais sortir un documentaire* » et moi je lui dit « *Ah mais je pourrais inclure des images dans le reportage !* ». Et donc, il me file sa bande démo et des rushes qu'on a ensuite dealé avec *Tracks*. C'est ça qu'on voit dedans, à un moment, les bagarres.

Gabrielle Culand, documentariste

Gabrielle Culand associe ainsi ses propres images, celles des joueuses new-yorkaises de *Gotham (flat track)*, avec celles issues du tournage du documentaire *Hell on Whells*, qui suit les *Texas Lonestar Rollergirls*, les recrétatrices du roller derby spectacle (*banked track*). En ne dissociant ainsi pas les deux modèles de pratique qui ont pris, en 2003, des trajectoires bien différentes, ce documentaire introduit en France l'image d'une pratique féminine violente et sexy, tournée autour du spectacle burlesque :

Le roller c'était vraiment le balbutiement. Après comme j'avais vu les archives de Gary et que j'avais trouvé ces documentaristes du Texas, j'avais les images de matchs donc c'était pas grave finalement, même si les images qu'on voit sont au Texas, on comprenait bien les enjeux du sport.

Gabrielle Culand, documentariste

Le roller derby « spectacle » et le roller derby « alternatif » s'unissent de nouveau pour proposer aux spectateurs français l'image d'un spectacle sur patins à roulettes entretenant des accointances avec les milieux *underground*. En tant que fine connaisseuse des cultures musicales, allant des productions DIY au rock français plus populaire, Gabrielle Culand se rapproche tout particulièrement de Suzy Hot Rod, l'une des leaders charismatique de cette équipe new-yorkaise et musicienne dans des groupes de punk. La réalisatrice décide alors de conter l'expérience du roller derby à travers les yeux de cette jeune femme tatouée et au style vestimentaire affirmé. Suzy a 26 ans lors du tournage. Cheveux courts et teints en bleu, les yeux charbonneux, elle agrémente

souvent son look d'une touche finale : l'épais rouge à lèvres couleur « *baise-moi à mort* » (Suzy Hot Rod). Si d'autres membres des Gotham voient le roller derby comme un moyen d'émancipation, pour Suzy, il s'agit du prolongement d'un style de vie. Si le documentaire débute dans les salles de roller disco laissées à l'abandon, il s'achève à l'intérieur du sanctuaire du rock, le club new-yorkais CBGB (Blush, 2016) dans lequel Suzy est invitée à jouer avec son groupe *The Lady Unluck* et qui aurait vu les *Ramones*, premier groupe de punk de l'histoire, se produire (Sabin, 1999). Or, contrairement aux scènes *underground* qui ont fait l'histoire du mouvement contestataire, ce sont les femmes qui prennent ici le *lead*²³⁴, en occupant le devant des scènes sportives et musicales. Les sensibilités musicales et culturelles de la réalisatrice participent à inscrire le reportage et son objet dans une mouvance « alternative », c'est-à-dire s'écartant voire rejetant les cadres *mainstream*, ses valeurs et ses attendus, afin de privilégier d'autres façons de consommer ou de créer.

À travers les sonorités du *girls band* *The Runaways* (1975-1979), des *Ramones* (1974-1996) ou encore des *Strokes* (1998-), le roller derby rejoue les gammes de l'histoire du punk américain, celle d'une contre-culture rejetant les valeurs dominantes portées par la culture américaine. Apparu à la fin des années 1970 en Angleterre, le mouvement punk se présente d'abord comme une réaction politique à la dégradation des conditions de vie ouvrière. Quasi simultanément, le punk apparaît du côté des États-Unis. Or, tandis que la scène anglaise répond au chômage de la jeunesse, le phénomène américain semble moins politique qu'esthétique (Fox, 1987). Pourtant, l'un et l'autre proposent un modèle culturel fondé sur une critique du capitalisme et de la consommation de masse standardisée :

Le punk remet intrinsèquement en question les normes socioculturelles établies. Comme ces normes sont généralement produites et renforcées par la culture dominante, il est nécessaire d'envisager le punk dans le contexte des relations de pouvoir. Le punk est une forme d'hérésie culturelle, un rejet des valeurs dominantes ; par conséquent, la culture américaine a joué un rôle critique dans le développement du punk américain en tant que son extérieur/autre constitutif.²³⁵

Ambrosch, 2015 : 221

234 « *Prendre le lead* » peut s'employer pour désigner le fait de prendre la tête d'un mouvement, d'un groupe de musique. L'expression est également utilisée au roller derby, et se réfère à une action qui consiste à prendre l'avantage sur l'adversaire, lors du tour initial.

235 « *Punk inherently challenges established socio-cultural norms. As these norms are typically produced and reinforced by the dominant culture, it is necessary to consider punk in the context of power relations. Punk is a form of cultural heresy, a rejection of dominant values ; therefore, US culture has played a critical rôle in the development of American punk as its constitutive outside/other* » [traduction personnelle].

Le reportage de Gabrielle Culand est également prétexte à diverses créations DIY comme le *bootleg*²³⁶, des créations basées sur des remix ou des assemblages de sons (Benhaïm, 2019) :

Je vivais avec des musiciens et y'avait notamment un gars qui faisait des remix type Nirvana versus Elvis, il faisait des *bootleg*. Donc [dans le reportage] y'a un *bootleg* de ce gars là qui est Alice Cooper versus je sais pas quoi et donc j'ai pris des choses qui se faisaient comme ça à l'époque [...]. Je crois qu'il y a aussi un remix de mon mec, c'est Cherry Bomb et Inflagranti, c'est son groupe qui faisait plutôt de la musique électronique. Et y'a aussi des musiques rock rock quoi, ou punk et je pense qu'il y a un truc avec Brigitte Bardot... Je me souviens j'avais bien aimé ce morceau des années 60 ou 70, ça date de Gainsbourg avec BB qui rit. Parce que j'aimais bien le côté sexy de ses rires...

Gabrielle Culand, documentariste

Levant quelques tabous, voire flirtant avec la déviance (le sexe, le vol, le positionnement radical des Riot Grrrl avec qui les joueuses sont comparées), refusant le conformisme du sport *mainstream*, le roller derby s'inscrit parfaitement dans la ligne éditoriale du magazine *Tracks* dont les contenus culturels sont connus pour souvent déroger « *aux impératifs de décence et de discrétion* » (Granjon, 2021 : en ligne). Partageant l'un et l'autre un attrait pour la transgression et « *une certaine critique de la société et de ses rigidités* », l'activité et le magazine tendent à s'inscrire dans ce que Fabien Granjon appelle une « *culture de niche (parfois cultivée et distinctive, bien que plutôt illégitime) produite et consommée par des communautés d'amateurs plus ou moins restreintes* » (*ibid.*). Sorti en 2006, le reportage ne passe pas inaperçu en France. C'est le cas de Hell'Spray²³⁷. Elle a alors 18 ans, vit dans l'est de la France et s'apprête à débiter une licence en histoire de l'art. Elle découvre l'existence du roller derby par l'intermédiaire du reportage de *Tracks*. Si elle se définit comme plutôt solitaire, elle s'intéresse de près à cette pratique et à l'opportunité qu'elle offre de pouvoir « *taper des gens* » :

Quand j'en ai entendu parlé pour la première fois c'était dans l'émission *Tracks* sur Arte mais ça fait hyper longtemps du coup, je sais même pas si j'avais 18 ans. J'avais regardé si y'avait des équipes dans le coin et du coup sur Metz et Thionville et y'en avait pas. Donc je m'étais dit : "Oh je vais peut-être en monter une", mais j'étais jeune et pas persévérante donc j'ai arrêté.

Hell'Spray

Sans équipe de roller derby près de chez elles, Hell'Spray se tourne alors vers l'escalade, laissant le roller derby de côté durant encore quelques années. Dans une autre partie de la France, Disaster

236 La pratique du *bootleg* est propre aux sphères musicales sous-culturelles et repose sur le principe du DIY dans le processus créatif (Marshall, 2003).

237 Hell'Spray. Fiche enquêtée n° 3, p. 130.

Uppercut a 21 ans lorsqu'elle visionne le reportage de Gabrielle Culand. Plutôt attirée par les concerts que par la pratique du sport, elle est pourtant séduite par cette pratique sur patins qu'elle découvre de manière furtive :

Alors qu'est-ce qui m'a amené au tout départ... j crois que c'est... en fait, j'avais vu un reportage sur Arte il me semble, je sais pu ce que c'était comme reportage par contre, en plus j'avais essayé de le retrouver et j'ai jamais retrouvé... et puis après j'ai oublié ce sport.

Disaster Uppercut

Suite à la diffusion du reportage en 2006, aucune création d'équipe n'a pu être identifiée²³⁸. Quatre ans plus tard, des dizaines de collectifs apparaissent aux quatre coins de la France de manière quasi simultanée. Que s'est-il passé entre la diffusion du documentaire de *Tracks* et août 2009 ? Pour les pionnières rencontrées au cours de l'enquête, cet élan créatif est intimement lié à la sortie du grand écran d'un *teen movie* américain qui prendra d'ailleurs le surnom de « bible du roller derby » : *Bliss* (*Whip it* pour sa version originale). Tandis que *Tracks* n'est pas parvenu à diffuser l'activité jusqu'à voir des équipes se créer, la sortie du film *Bliss* s'accompagne quant à elle d'un tournant inédit à l'histoire de cette discipline.

²³⁸ Des échanges datant de 2010 sur un forum dédié à la pratique du roller en ligne font état de l'existence à Paris d'une équipe « de filles totalement oldschool qui n'ont pas d'association mais le pratiquent depuis longtemps, les Whippers » (forum www.roulezrose.com). Celle-ci n'a jamais pu être identifiée.

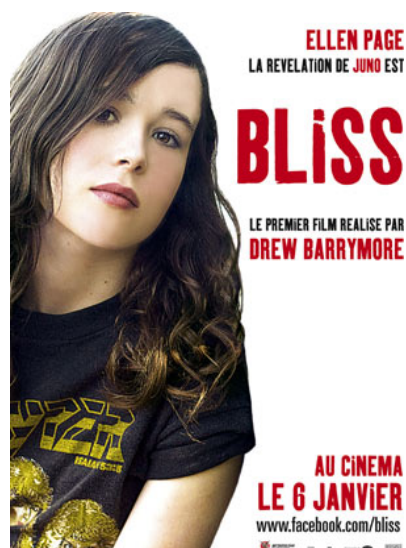
Extraits du reportage de *Tracks* (2006)

Incluant des images du documentaire *Hell on Wheels* (2007)



1.2. *Bliss* (2009) : le roller derby côté *mainstream*

En 2006, date de diffusion du reportage de *Tracks*, les équipes de *banked track* continuent de proposer des spectacles à succès et mobilisent la télévision pour développer leur activité. En ce qui concerne les équipes américaines de *flat track*, elles viennent de créer la WFTDA et s'organisent dans une relative confidentialité à partir d'un modèle burlesque, détournant les codes du sport américain. Cette année marque également l'arrivée timide de l'activité en Europe avec la création en Angleterre et en Allemagne des premières équipes. En 2009, lorsque débute la tournée promotionnelle de *Bliss*, les deux formes de roller derby ont pris des trajectoires bien différentes. La pratique sur piste inclinée continue de voir ses spectacles burlesques susciter l'intérêt du public (les équipes tendent à s'institutionnaliser à partir de 2011, suite à la création de la *Roller Derby Coalition of Leagues*, un regroupement de ligues destiné à encourager le développement de la pratique). Du côté du *flat track*, les équipes stabilisent véritablement leur tournant sportif : les déguisements tendent à disparaître du *track* et les joueuses prennent l'allure de véritables athlètes²³⁹. D'ailleurs, les *Gotham Girls Roller Derby* remportent en 2008 le trophée Hydra du tournoi WFTDA et Suzy Hot Rod s'est vue décerner à deux reprises le titre de MVP (*Most Valuable Player*) de la saison. Pour les auteurs, *Bliss* contribue à accélérer la diffusion de la discipline de part et d'autre des États-Unis mais participe également à rompre avec la dimension confidentielle, voire *underground* de l'activité.



À la fin de l'année 2009, le roller derby semblait sur le point de rompre avec ses racines contre-culturelles et peut-être de se frayer un chemin vers le grand public [...]. L'accent mis à nouveau sur l'athlétisme plutôt que sur le spectacle et la récente version hollywoodienne du roller derby moderne dans le film *Whip it* de Drew Barrymore, avec Elliot Page, Drew Barrymore, [...] ont sensibilisé et intéressé la jeune génération à ce sport de contact féminin, même si la représentation du film n'était pas tout à fait exacte.²⁴⁰

Marino, 2021 : en ligne

239 Youtube (2009), « WFTDA 2009 Nationals Final Texas vs Oly Roller Derby » : <https://www.youtube.com/watch?v=6Uk7MxuGLLY>.

240 « By late 2009, roller derby seemed to be teetering on the brink of cutting ties with its counter-cultural roots and perhaps pushing its way into the mainstream spotlight [...]. The sport's renewed emphasis on athleticism over showmanship and the recent star-packed Hollywood version of moderne roller derby featured in the Drew Barrymore film *Whip it*, starring Elliot Page, Drew Barrymore, [...] made a younger generation aware of and interested in this badass contact sport for women, even if the movie's portrayal was not exactly accurate » [traduction personnelle].

L'enquête menée du côté de l'Europe francophone s'est également confrontée à l'omniprésence de *Bliss* du côté des équipes françaises. En 2012, Trobador²⁴¹ débute le roller derby auprès d'une équipe apparue quelques mois plus tôt. Pour elle, le rôle joué par *Bliss* dans l'implantation du roller derby en France est indiscutable : « *C'est moins vrai maintenant j'ai l'impression mais en tout cas, quand j'ai commencé, c'était vraiment LE truc : tout le monde avait vu le film. Les filles faisaient du roller derby parce qu'elles avaient vu le film* » (Trobador). Avant de s'intéresser plus en détails au passage du visionnage de *Bliss* à la création des équipes, il semble important d'étudier le passage du roller derby de *Tracks*, une émission portant sur les cultures dans toute leur diversité, et *Bliss*, un pur produit de l'industrie culturelle hollywoodienne. Comment ce passage des marges au système mondialisé participe-t-il à transformer les imaginaires du roller derby ?

Bliss est l'adaptation du récit fictionnel de Shauna Cross, *Derby Girl* (2007), basé sur son expérience du roller derby dans une ligue de *banked track* (Gleaves et English, 2013). Le film nous propose ainsi une immersion auprès d'une ligue de roller derby sur piste penchée installée à Austin. L'histoire est celle de Bliss Cavender, une jeune femme plutôt timide découvrant par hasard l'existence du roller derby. Bliss se rend ensuite au match indiqué, qui oppose l'une des équipes stars des *Texas Lonestar Rollergirls*, les *Holy Rollers*, contre celle des *Hurl Scouts*, un autre collectif texan, bien moins entraîné que les premières. Retrouvant au grenier une paire de vieux patins à l'effigie de *Barbie*, l'adolescente entend bien, elle aussi, réussir dans ce sport. Le film relate ainsi son parcours dans l'équipe des *Hurl Scouts*, jusqu'à sa « transformation » en *Barbie Destroyed*, une redoutable joueuse de roller derby.

La rencontre de Bliss avec des joueuses de derby



Extrait du film *Bliss* (9^e minute)

La première rencontre entre la timide Bliss et le roller derby se déroule dans une boutique de fripes « *plein de recoins situés à l'intérieur d'une vieille maison et destiné aux punks locaux, aux enfants du rockabilly, aux goths, aux hippies, aux ravers, aux mods et à tous ceux qui ne sont pas représentés par le mainstream* »²⁴² (Cross, 2007 : 32). Elle s'y rend avec sa mère pour l'achat

241 Trobador. Fiche enquête n° 21, p. 150.

242 « *a rambling store in an old house that caters to the local punks, rockabilly kids, goths, hippies, ravers, mods and anyone else not represented by the mainstream* » [traduction personnelle].

d'une paire de chaussures. Cette dernière subit alors les moqueries des vendeurs, l'entendant confondre un narguilé avec un vase. Si Madame Cavendar perd ici ses repères (elle souhaite quitter cette boutique qui vend « *de la drogue* »), Bliss fait, quant à elle, une rencontre inespérée. Tout à coup, trois jeunes femmes en patins à roulettes font irruption dans ce lieu. Elles ont les cheveux colorés, le corps tatoué, les lèvres percées et l'une d'elle porte une robe rockabilly. Ces jeunes femmes en patins à roulettes sont venues déposer sur le comptoir un tas de flyers annonçant la tenue d'un « *bout* », d'une rencontre entre les *Hurl Scouts* et les *Holy Rollers* le 25 août à 20h. Le flyer ne donne aucune autre indication concernant cette *exhibition*. Si Bliss n'a alors aucune idée de l'objet de cet événement, elle sait qu'elle s'y rendra.



Flyer découvert par Bliss

Du roman au film de Drew Barrymore, le roller derby est dans un premier temps rattaché à un ensemble de « cultures » qui, affichant leur détachement vis-à-vis des normes dominantes, sont perçues comme « déviantes » par la mère de Bliss. Les tatouages, les piercings sont autant d'éléments qui marquent une rupture avec l'univers auquel appartient Bliss et qui contribuent à attiser sa curiosité. L'affiche déposée par les trois patineuses, et qui conduira Bliss dans les antres du spectacle

derby, est soigneusement conçue pour rappeler les origines de ce *revival*. En effet, fabriquée à partir de techniques de découpage et de collage, cette affiche mobilise « les graphismes faits maison des inconditionnels de punks »²⁴³ (Bestley et Burgess, 2018) et convoque ainsi des imaginaires associés aux milieux DIY, *underground*. Le roller derby introduit ainsi la jeune femme à un univers qui l'attire et qui entre en rupture avec son milieu familial. L'événement indiqué sur le flyer se déroule dans un immense entrepôt à l'intérieur duquel le public, très nombreux, est installé autour d'un *track* incliné. Introduite par un *speaker*, les joueuses de roller derby font leur entrée sur cette piste :

Le *Fight Crew* s'élanche sur la piste. Il s'agit d'une équipe d'hôtesse de l'air hargneuses, vêtues de robes d'hôtesse de l'air kitsch des années 60 (rien qu'avec leurs uniformes, je suis passionnément sous le charme). Sans oublier qu'elles ont toutes des noms incroyables comme Holly Go-Fightly, Eva Destruction et Kami

243 « *the home-made graphics of punks devotees* » [traduction personnelle].

Kazzi. Quelques-unes d'entre elles lancent des boissons et des sacs de cacahuètes dans la foule²⁴⁴.

Cross, 2007 : 54

Par le roller derby, Bliss se confronte à l'exact opposé des concours de beauté auxquels sa mère la force à participer, incarnation de l'ordre, de la morale et de la vertu. Les joueuses, de vert vêtues, symbole de chance mais aussi couleur du Diable (Pastoureau, 2019), s'opposent à la blancheur des robes portées par les candidates au prix de Miss, symboles de pureté, de virginité et d'innocence (Pastoureau, 2022). Elles incarnent un modèle s'opposant à un ordre traditionnel. Dépeint comme transgressant les normes du bon goût et de la bienséance, le roller derby, présenté comme un style de vie alternatif, se présente pour Bliss comme un rite de passage vers l'âge adulte (l'équipe des *Hurls Scouts* est composée de femmes qui ont entre trente et quarante ans), lui offrant l'occasion de s'émanciper du cadre familial, contraignant et moralisateur, pour devenir « sa propre héroïne »²⁴⁵. *Bliss* s'empare du roller derby pour soutenir un discours d'émancipation vis-à-vis des contraintes qui pèsent sur les femmes. Comme le reportage de *Tracks*, l'activité incarne de nouveau une rupture avec l'héritage d'une Amérique conservatrice incarnée par les parents de *Bliss*, blanche, croyante et pudique. Si *Tracks* et *Bliss* associent chacun le roller derby à l'idée d'émancipation, il n'aborderont pas la contestation d'un ordre donné de la même manière. De prime abord, le scénario proposé par le film *Bliss* ne semble pas déroger à un genre cinématographique bien particulier qui est celui du *teen movie* (Pasquier, 1996), des films s'adressant aux 15-25 ans :

Derrière leur diversité apparente, ces premiers films pour adolescents partagent des éléments syntaxiques, qui se retrouvent par-delà la pluralité des tons et des contenus. La plupart des films reposent sur un scénario similaire, la confrontation entre les figures d'autorité traditionnelles (les parents, la police ou le personnel enseignant), le plus souvent conformes à la norme sociale [...], et les adolescents [...], anticonformistes, désobéissants, rebelles voire délinquants.

Paris et Hugues, 2013 : 16

Le personnage principal du film, Bliss Cavender, est une jeune femme de 17 ans, à peine sortie de l'adolescence. Elle ne parvient pas à contrer l'autorité maternelle et sa seule marque de rébellion est de se teindre les cheveux en bleus lors d'un concours de beauté. Le film associe ainsi le roller derby à la figure adolescente, en quête « *de miroirs d'elle-même, de modèles identificatoires, d'idoles*

244 « *First, the Fight Crew skates out onto the track. They're a team of surly flight attendants, decked out in killer kitschy' 60s-style stewardess dresses (I have mod passion envy from their uniforms alone). Not to mention, they all have amazing names like Holly Go-Fightly, Eva Destruction, and Kami Kazzi. A couple of them throw drinks and bags of peanuts from a beverage cart into the crowd* » [traduction personnelle].

245 Alors qu'elle découvre le roller derby et se prend d'admiration pour les joueuses, l'une d'entre elle dira à la jeune Bliss : « *Lance toi et sois ta propre héroïne* ».

pour nourrir sa quête identitaire » (Boutang et Sauvage, 2011 : 17). Il ne s'inscrit pas dans le registre des *teen-movie* « rebelle » qui, davantage destinés aux adultes qu'aux adolescents, ne fait plus suffisamment recettes pour être exploité par des grandes productions ; il reste ainsi cantonné au secteur indépendant²⁴⁶ (Boutang, 2013 : 99).

Ellen Page (devenu Elliott Page) a été choisie pour incarner ce personnage ; un choix hautement stratégique de la part de la production en termes de marketing, mais sans doute également en termes de positionnement progressiste. En effet, lors du tournage, l'actrice est loin de correspondre à l'image stéréotypée de la *girl next door* américaine, belle et populaire, qui abondent les écrans de cinéma américains. En 2006, elle tient le rôle titre du thriller *Hard Candy* réalisé par David Slade. Page y joue une jeune adolescente parvenant à tendre un piège à un homme qu'elle accuse de pédophilie. Par ses premiers choix de tournage, elle s'impose comme une actrice exigeante, n'ayant pas peur de prendre des risques. La même année, son rôle dans la superproduction *X-Men : L'Affrontement final* (2006) lui permet d'accroître sa popularité, du côté cette fois des *blockbusters*. L'actrice indépendante est aussi un choix *bankable* pour le cinéma américain. C'est véritablement l'année suivante qu'elle parvient à s'imposer comme l'actrice à suivre. En 2007, elle rejoint le casting de la production indépendante *Juno* (2007), succès public et critique (elle est d'ailleurs nommée aux Oscars de la meilleure actrice pour ce film). *Juno* est une comédie dramatique mettant en scène une lycéenne de 16 ans, Juno, enceinte d'un ami de classe et qui choisit de recourir à l'adoption. Pour ce film, le personnage de Juno « *n'a rien d'une Lolita provocante [...], elle est pour nous très proche d'une réalité des adolescentes d'aujourd'hui, loin des clichés sexistes que véhicule le cinéma américain, particulièrement dans les teen movies* » (Martin, 2013 : 138). En effet, depuis ce rôle, Ellen Page est associée à une nouvelle figure de l'adolescente. Belle mais pas sexy, elle est également audacieuse dans ses choix. Ainsi, elle entre en rupture avec les canons esthétiques traditionnellement véhiculés par le cinéma américain *mainstream*, et plus particulièrement les *teen movies*.

En choisissant comme tête d'affiche Ellen Page, les producteurs ont souhaité profiter du succès inattendu et considérable du film *Juno* (qui affiche une rentabilité de 11 554 % par rapport à son

246 Adrienne Boutang inscrit dans le secteur des *teen-movie* rebelle certains films du réalisateur Gus Van Sant comme le drame *Elephant* (2003) qui aborde sous un ton fictionnel la fusillade du lycée de Columbine ou encore *Paranoïad Park* (2007) qui relate l'histoire d'un skateur tuant par accident un veilleur de nuit. Les dérives adolescentes des personnages de Larry Clark trouvent également leur place dans cette section : *Kids* (1990) aborde la vie d'adolescents new-yorkais dans un contexte marqué par le sida ou encore *Another day in paradise* (1998) raconte la rencontre d'un adolescent avec un dealer charismatique.

budget initial²⁴⁷) et de l'image de marque de cette actrice pour s'assurer des entrées au cinéma. Ce choix n'est, peut-être, pas exclusivement marqué par des intérêts financiers. On peut également l'associer à une volonté de correspondre à l'univers du roller derby (et l'idée de s'émanciper des cadres normalisés) et de faire évoluer les représentations de la féminité au cinéma²⁴⁸. De *Juno* à *Bliss*, l'image d'Ellen Page permet ainsi de reconfigurer les stéréotypes rattachés aux adolescentes, en associant ses personnages à ce que Célia Sauvage appelle « *intelligence et féminité* ».

Si le choix d'Ellen Page participe à proposer une image progressive de la féminité (et, par extension, du roller derby), il permet également de ne pas réifier l'ancrage sulfureux de l'activité telle qu'elle se donne à voir à Austin à partir de 2001. En effet, si l'actrice correspond à plusieurs égards à l'univers du roller derby, un sport féminin déjouant les codes traditionnels de la féminité, elle n'a rien de transgressif²⁴⁹. Loin de l'image de Suzy Hot Rod dans *Tracks*, lourdement maquillée et volant des cotons-tiges au supermarché, Ellen Page convient à l'image de « petite fiancée de l'Amérique », glamour et à l'image somme toute conventionnelle : « *Son apparence "garçon manqué" reste non dénuée de charme, ce qui fait d'elle un personnage visiblement intégré auprès de ses pairs (puisque'on l'a dit, sa meilleure amie fait partie de l'équipe des pom-pom girls) et ayant trouvé l'amour sans difficulté* » (Sauvage, 2013 : 99). La présence de cette actrice pour aborder un film sur le roller derby accompagne ainsi la transformation de l'image d'un spectacle, passé du *trash* et du transgressif à une « *rébellion "douce"* » (Boutang, 2013 : 95).

Par ailleurs, bien que l'homosexualité présumée d'Ellen Page ait été dévoilée en 2006²⁵⁰, le film prend soin de ne pas réifier ce qui constitue encore un large tabou. Ainsi, tandis que *Bliss* observe avec attention les joueuses de roller derby, le public ne doit pas croire en un amour inavoué. Si elle les observe, c'est pour leur ressembler. D'ailleurs, le scénario efface rapidement les suspicions autour d'une potentielle relation avec une joueuse de roller derby puisque le personnage d'Ellen Page débute très tôt une relation hétérosexuelle avec un beau jeune homme, au style légèrement androgyne, rencontré sur les bancs du roller derby. Ainsi, Des locaux de montage de *Tracks* aux studios hollywoodiens, le roller derby en ressort plus « acceptable ».

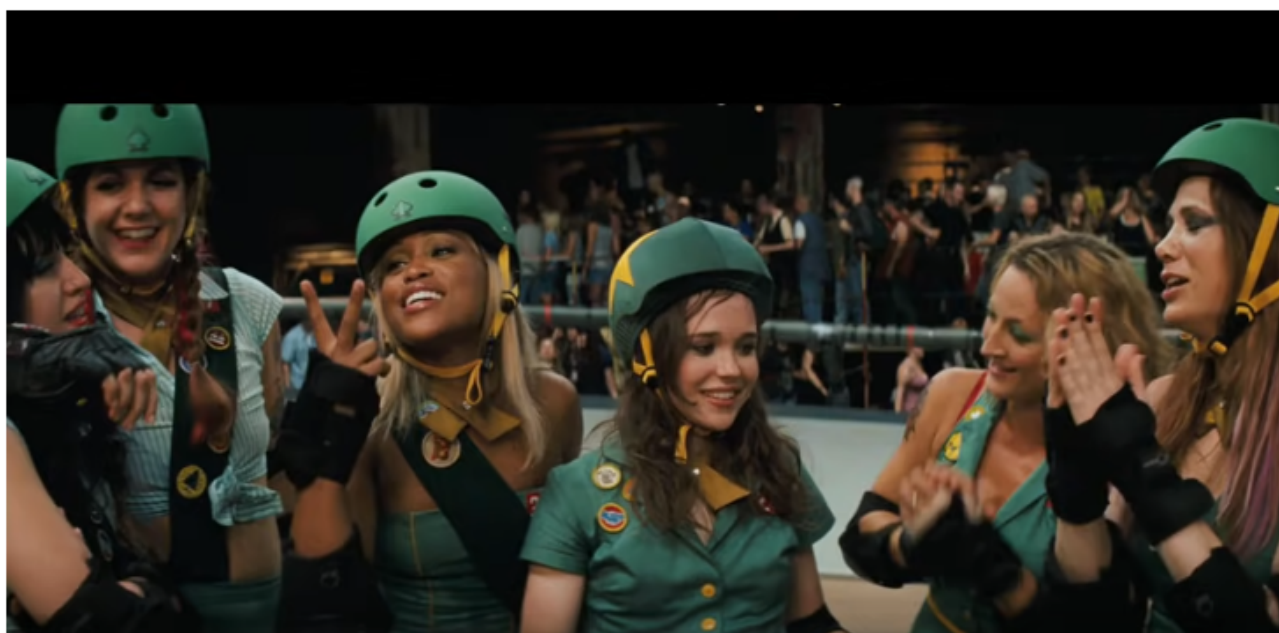
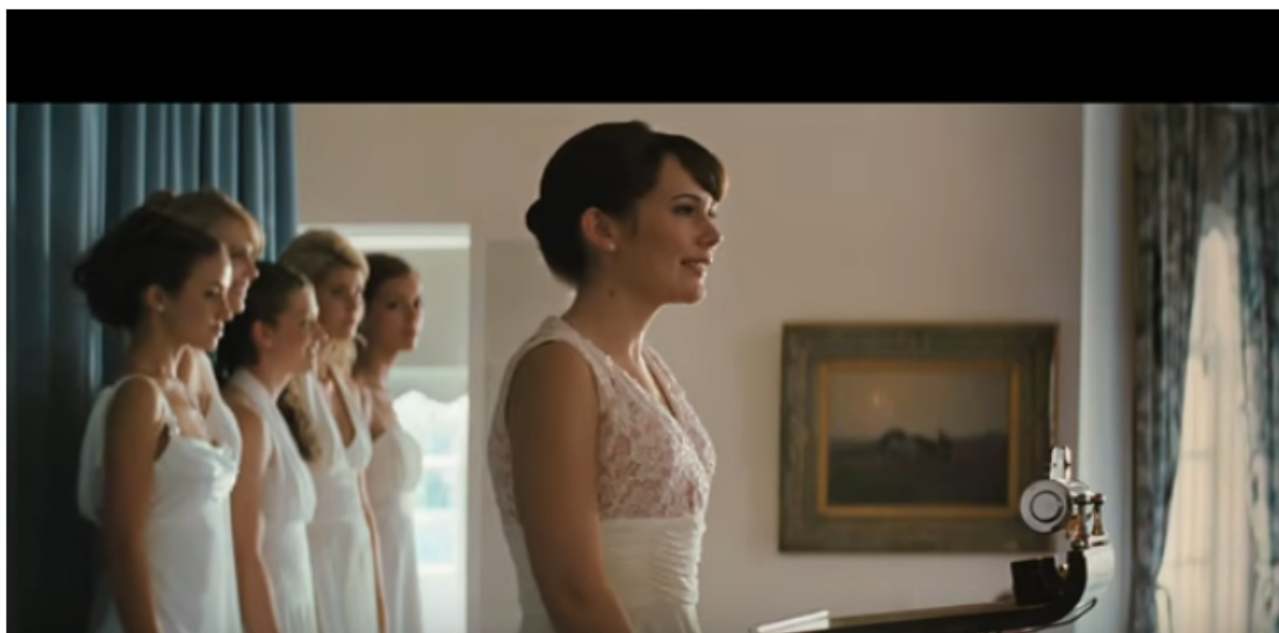
247 J-P Box-Office, « Juno » : <https://www.jpbox-office.com/fichfilm.php?id=9942>.

248 Drew Barrymore, la réalisatrice, est également connue pour ses divers engagements publics et prises de position allant parfois contre le fonctionnement des industries hollywoodiennes.

249 L'actrice opère une transition de genre, d'ailleurs extrêmement médiatisée, bien plus tard après la sortie de *Bliss*. Elle deviendra l'une des porte-parole du mouvement LGBT à partir de 2015.

250 Page ne fera son *coming out* qu'en 2014 mais en 2006, sur le tournage de *X-Men*, le réalisateur déclare l'homosexualité de la jeune actrice.

Extraits du film *Bliss* (2009)



Comme le reportage de *Tracks*, la musique occupe chez *Bliss* une place importante. Si le son des *Ramones* y résonne brièvement, le reste du film s'appuie sur une bande-son bien éloignée des productions *underground* et privilégie un voyage entre des sonorités populaires typiquement américaines et des références culturelles mondialisées et éclectiques. En effet, la production a préféré délaissé les mouvements musicaux entrés en rébellion contre les idéaux conservateurs de l'Amérique pour se tourner du côté d'un patrimoine musical folk. Loin des subversives Riot Grrrl, ce sont les Chordettes, un populaire quartet féminin américain actif entre les années 1950 et 1960 et Dolly Parton, reine de la *country music* (Edwards, 2018) qui accompagnent Bliss dans sa quête personnelle. Le film ne rompt ainsi pas avec une certaine conception de l'Amérique, populaire, mais il l'associe à l'œuvre de femmes, de musiciennes qui ont également participé à la construction de la nation. En ce qui concerne le reste des musiques sélectionnées pour accompagner la progression de Bliss dans le récit, le choix s'est tourné du côté de productions culturelles éclectiques, plutôt éloignée des productions pop *mainstream*. On trouve ainsi le groupe féminin indie pop²⁵¹ les *Tilly and the Wall*, le rap avec le Britannique *Young MC*, ainsi que des références européennes comme le musicien australo-belge Gotye ou encore le suédois Jean Martin Lekman. Ce sont donc des productions culturelles européennes qui accompagnent le récit, faisant ainsi de la thématique du roller derby un sujet peut être plus exportable, non américano-centré. De plus, comme *Tracks*, *Bliss* a également choisi de faire intervenir des musiciennes pour incarner des joueuses de roller derby. La rappeuse afro-américaine Eve joue ici le rôle de Rosa Sparks. Juliette Lewis, actrice appréciée et *leader* du groupe de rock *Juliette and the Licks* incarne, quant à elle, le rôle de Iron Maven, en référence au célèbre groupe londonien de heavy metal. Si, le pouvoir de subversion de ces artistes est limité puisqu'elles appartiennent à l'industrie musicale *mainstream*, elles représentent la réussite de femmes dans des milieux dominés par les hommes (le rap et le rock).

Tandis que le reportage de *Tracks* est basé sur une accentuation des deux ancrages subversifs du roller derby (les imaginaires du punk pour la version sur piste plate et la dimension sexualisée et provocante pour le *banked track*), ces éléments s'estompent dans la fiction Hollywoodienne. Si le film offre à l'Amérique l'occasion de redécouvrir ce vieux divertissement oublié, et le présente

251 L'indie pop est un genre musical dérivé du punk : « *Stylistically, indie's origins can be traced back to the distorted music of the Velvet Underground, the rebellious screaming of early punk groups, and to some of rock's more quirky and eccentric figures such as Jonathan Richman* » (Dolan, 2010 : 459). Ce courant musical se présente comme un mouvement critique vis-à-vis du mainstream. Les groupes qui s'en revendiquent cherchent à proposer et concevoir d'autres formes culturelles que celles imposées par les *majors* : « *Although indie rock is undeniably shaped by the mainstream and by the marketplace, and though it occasionally seeks to parody it, to discuss indie purely in those terms is to define it negatively: indie music is that which is not (yet) mainstream, that which is not sold in big record stores or not liked by masses of people* » (Dolan, 2010 : 462).

désormais comme l’emblème d’une émancipation féminine, s’opposant au conservatisme puritain, l’approbation parentale vient conclure la réussite du parcours de la jeune femme. *Bliss* participe ainsi à redéfinir les contours symboliques de la pratique du roller derby, l’associant désormais à une idéologie prônant le « *girl power* » (Whitlock, 2012 : 2-3), émancipateur, mais refusant d’en faire le porte-parole de communautés qui ont choisi de s’extraire des cadres de la société *mainstream*. Par ailleurs, si le roller derby est présenté comme une pratique s’écartant des stéréotypes traditionnels attribués à la féminité (les coups, la bagarre, etc.), il convient de souligner que l’ensemble des protagonistes du film ont été choisies pour leur télégénie évidente. Qu’il s’agisse de Drew Barrymore, de Eve ou de Juliette Lewis, toutes correspondent aux canons esthétiques de beauté contemporains. Elles sont certes « badasses » en patin à roulettes et en « *hitant* »²⁵² leurs adversaires, mais elles ne dérogent en rien aux idéaux féminins occidentaux. Les corps sont sveltes et toniques et le maquillage, peu soutenu, sert à accentuer la beauté des comédiennes (d’ailleurs, les joueuses ne transpirent pas beaucoup). Les tenues de joueuses de roller derby participent davantage à mettre en valeur leurs attributs (des jambes galbées, la taille fine) qu’à revendiquer une rupture avec les normes dominantes de la féminité.

Le passage de l’*underground* à une production hollywoodienne inscrit le roller derby dans un processus de « domestication » de son image transgressive. En effet, de *Tracks* à *Bliss*, l’activité voit ses attaches (contre-)culturelles se transformer et perdre leur consistance subversive. La rébellion présentée dans le film s’inscrit dans un cadre bien contenu, qui ne dépasse pas la frontière de l’acceptable. Si *Bliss* ne peut pas être considéré comme une œuvre marginale, subversive, il occupe néanmoins une place particulière dans le passage culturel américain, ouverte vers l’Europe et proposant une représentation des adolescentes moins stéréotypée. De plus, *Bliss* n’appartient pas seulement à la catégorie *teen movie*, il s’inscrit également dans un sous-genre très populaire aux États-Unis, celui des *sport movie*. L’étude concernant l’inscription de *Bliss* dans cette catégorie devra être poursuivie. Cependant, le choix de faire perdre l’équipe des *Hurl Scouts*, l’équipe à laquelle appartient Bliss, alias Barbie Destroyed, à la fin est intéressante : la victoire n’est ici pas l’objectif à atteindre. Le film se détache ainsi de certains mythes auquel est attaché le sport : celui de l’incarnation d’un idéal Américain (Rowe, 1998).

La stratégie commerciale de *Bliss* tend à s’inscrire dans la continuité de *teen-movie* comme *Juno*, très important succès de l’année 2007. Or, la réalisation de Drew Barrymore est loin de parvenir au

252 Un « *hit* » est un coup de hanche efficace visant à expulser l’adversaire en dehors de la piste.

même succès²⁵³. Si la presse est globalement enthousiaste, le succès escompté n'est pas vraiment au rendez-vous. En comparaison avec le film *Juno* qui, pour un budget de 7,5 millions de dollars, est parvenu à générer 232 millions de dollars au box-office mondial, *Bliss* réussit à peine à dépasser le budget investit dans sa réalisation (17 millions de recettes pour 15 millions d'investissements). Par ailleurs, le premier fera plus de 366 000 entrées en France alors que la production de Drew Barrymore avoisinera seulement les 123 000 entrées. Pourtant, 2010 est considérée comme l'une des années les plus prolifiques pour le cinéma français²⁵⁴. Il est possible que *Bliss* ait subi la présence de superproductions comme *Toy Story* (4 300 000 millions d'entrées), *Twilight* (3 900 000 millions d'entrées) et, bien sûr, *Harry Potter* (plus de 6 millions d'entrées).

Cette analyse comparée entre les deux productions qui ont introduit le roller derby en France a permis d'observer l'inscription de cette pratique dans deux univers symboliques bien différents. Au reportage de *Tracks* qui rattache l'activité à l'*underground* et se destine à un public adulte, *Bliss* propose une version édulcorée de la pratique, à destination cette fois des adolescents entrant dans l'âge adulte. Il s'agit désormais de questionner la manière dont *Bliss* accompagne l'implantation de l'activité en France : qui sont les pionnières françaises ? Quels sens attribuent-elles au roller derby à la suite de *Bliss* ? Quels liens entretiennent-elles avec les milieux alternatifs ?

2. De spectatrices à créatrices d'équipes : l'effet *Bliss*

Suite au visionnage de *Bliss*, des jeunes femmes ne tardent pas à vouloir dépasser le statut de spectatrices pour endosser le rôle de créatrices d'équipe. Cette partie s'intéresse de montrer comment, en euphémisant l'ancrage alternatif du roller derby, *Bliss* a permis de faciliter l'élargissement du public en mesure de s'emparer du roller derby. Si le film se présente rapidement comme un référent commun, de base, à l'ensemble des nouveaux collectifs, il n'est pas reçu de la même manière par l'ensemble des pionnières. Critiqué pour sa dimension « bling-bling », il joue un autre rôle qui est celui de « passeur culturel ». Autrement dit, le film se présente comme un intermédiaire qui active « les circulations, les échanges entre des cultures, en provoquant des déplacements de mœurs ou des incrustations de mots d'une langue à l'autre » (Ruby, 2015 : 156).

253 Allociné (2010), « Les chiffres du box office du film *Bliss* » : <https://www.allocine.fr/film/fichefilm-134128/box-office/>. Les chiffres de box office pour *Juno* et *Bliss* (Box Office Mojo, 2010) : <https://www.boxofficemojo.com/release/r1897287681/>.

254 CNC (février 2011), « Les chiffres clés de la production cinématographique 2010 », https://www.cnc.fr/cinema/etudes-et-rapports/les-chiffres-cles-de-la-production-cinematographique-2010_210335.

Tout en permettant de faire connaître cette discipline nord-américaine, Bliss met également en lumière toute une « culture » cachée à l'intérieur de blogs ou de forums et diffuse ainsi du côté de l'Europe l'ancrage subversif du *banked track* et alternatif du *flat track*.

2.1. La récupération hollywoodienne au service de la création d'équipes

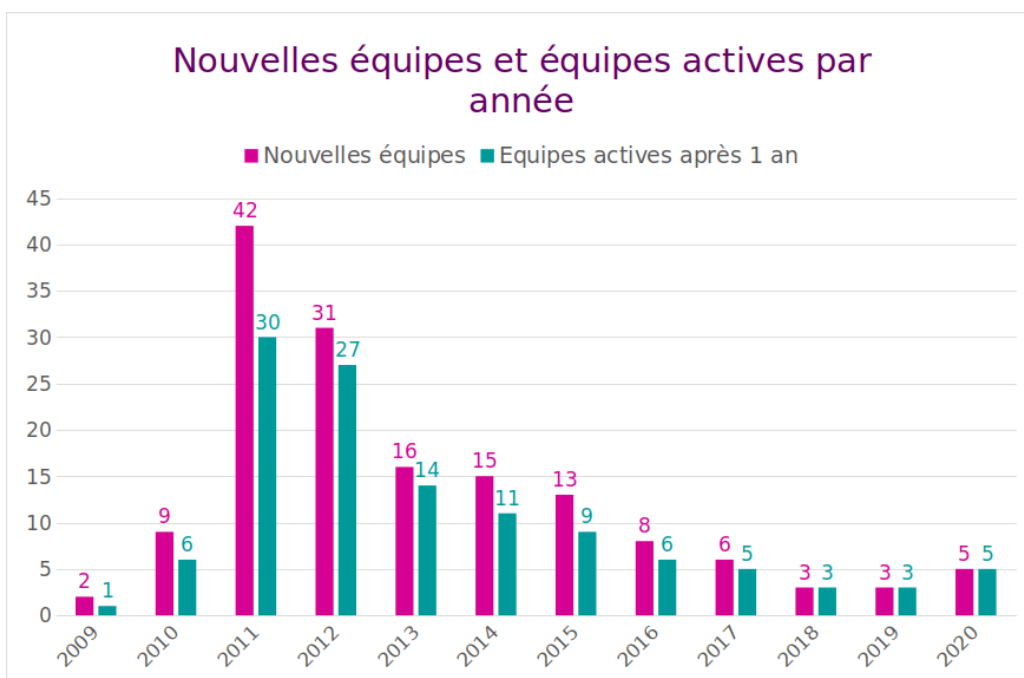
En France, le roller derby fait ses premières apparitions au cours de l'été 2009. Le 10 août 2009, une demande d'enregistrement à la préfecture des Alpes-Maritimes est déposée par une association nommée *Crazy Roller Girls* et dont l'objet est le suivant : « *Pratique, développement et promotion du roller derby*²⁵⁵ ». Bien que cette équipe niçoise semble disparaître aussi vite qu'elle est apparue, elle est suivie de près par l'équipe de Bordeaux, les *Petites Morts*. C'est Belle Zébuth²⁵⁶ qui, aidée de l'une de ses amies américaines, elle-même pratiquante de roller derby, décide d'implanter le roller derby dans sa ville. En 2010, neuf autres collectifs rejoignent Nice et Bordeaux et, en 2011, ce sont quarante nouvelles villes qui voient se rassembler des personnes souhaitant donner vie à la pratique²⁵⁷. Le graphique²⁵⁸ ci-dessous montre le nombre d'équipes créées en France à partir de 2009 jusqu'en 2020-2021 (les chiffres en vert se réfèrent aux équipes parvenant à se stabiliser au cours de l'année ; la différence concerne ainsi les disparitions d'équipes). L'année 2011 se caractérise par une augmentation évidente du nombre d'équipes créées. À la fin de l'année 2013, ce sont plus d'une centaine de collectifs qui se sont formés autour de l'activité. Pour nombreuses d'entre elles, le film *Bliss* a joué un rôle décisif dans leur volonté de débiter le roller derby.

255 Site internet du *Journal Officiel* : <https://www.journal-officiel.gouv.fr/pages/associations-recherche/?disjunctive.source&sort=cronosort&q=roller%20derby&q.titre=&start=200>.

256 Historique du Roller Derby Bordeaux Club : <http://rollerderbybordeaux.fr/site/la-ligue/>. Au cours de l'enquête, je n'ai pas eu l'occasion de rencontrer des membres de l'équipe de Bordeaux.

257 Annexe 3. Cartographie des équipes françaises par année d'apparition.

258 Un grand merci à Mélanie Eichelberger pour son aide dans la réalisation de ce graphique.



Graphique récapitulatif des créations et disparitions des équipes françaises (2009-2023).
Mélanie Eichelberger et Orlane Messey

Dark Angel²⁵⁹, par exemple, est typiquement le public ciblé par le *teen movie*. Elle est d'ailleurs encore au lycée lorsque *Bliss* sort sur les écrans. Ancienne patineuse artistique (son club a dû fermer précipitamment pour d'obscures raisons), elle est séduite par cette pratique qui lui offre l'occasion de chausser non pas des patins à glaces mais des patins à roulettes. Elle diffuse un message sur un blog de patinage à la recherche de coéquipière et débute, en 2011, la création d'une équipe du côté de l'est de la France :

Alors moi j'ai découvert le derby parce qu'à la base j'ai fait 10 ans de patinage artistique de mes 4 ans à mes 14 ans et à mes 15 ans j'ai vu, enfin c'est con, mais j'ai vu *Bliss*, le film avec Eliott Page qui est dedans et du coup je me suis dit "Est-ce que ce sport existe dans la vraie vie ? Parce que c'est génial !". J'ai commencé à regarder des vidéos et j'ai trouvé ça génial parce que, quand même, le patin ça me manquait, j'avais jamais fait de roller mais je me suis dit pourquoi pas essayer.

Dark Angel

Dragiqueen²⁶⁰ est également à l'initiative d'un collectif de roller derby, du côté du nord de la France cette fois. Elle est plus âgée que Dark Angel, elle a alors environ 23 ans, et est en reconversion professionnelle. Cette jeune femme attribue complètement son engagement dans l'activité au film *Bliss*. Séduite par le sport présenté dans cette fiction, cette diplômée en communication décide, avec l'une de ses amies, de débiter la création de leur propre équipe en 2011. Elle voit dans cette

²⁵⁹ Dark Angel. Fiche enquête n° 9, p. 137.

²⁶⁰ Dragiqueen. Fiche enquête n° 7, p. 135.

pratique américaine un moyen pour elle d'investir un sport qu'elle définit comme « alternatif », qui n'existe pas et qui, en ce sens, était novateur.

Moi, j'ai commencé le derby en 2011. À l'époque, c'étaient vraiment les tout tout débuts des créations des équipes en France et en fait je l'ai connu comme beaucoup de monde, par l'intermédiaire du film *Bliss* qu'une copine m'a conseillé de regarder. Et à l'époque j'étais en transition professionnelle et j'avais beaucoup plus de temps libre pour moi. C'était aussi le moment où je voulais pratiquer une activité et me remettre dans quelque chose. Et je me souviens qu'à l'époque je cherchais, mais en fait y'a rien qui me plaisait et quand j'ai vu le film je me suis dit "Oh c'est exactement pour moi, c'est exactement ça qu'il me faut, ça me correspond tout à fait !". Et comme il n'y avait pas de club chez nous, avec ma copine on s'est dit "Ben tant pis on va le faire nous-même, c'est pas grave". Donc c'est arrivé comme ça.

DragiQueen

Comme Dragiqueen et Dark Angel, Dédé²⁶¹ fait partie de cette première génération de pratiquantes françaises. Diplômée de Science Po et achevant en 2011 son master dans une grande école d'ingénieur, cette jeune femme doit à *Bliss* sa découverte du roller derby. Suite au visionnage de ce *teen-movie*, elle débute une recherche afin de repérer d'éventuelles équipes en France :

Alors du coup moi j'ai commencé le roller derby en 2010... non en 2011. En 2010 j'habitais à Paris, sort le film *Bliss*, donc classique je le vois, je trouve ça marrant, est-ce que ça existe en vrai... je fais une ou deux recherches et je vois qu'un club est en train de se monter à Paris et c'étaient les *Paris Roller Girls*. Et en fait moi, à ce moment là, trois semaines après avoir fait cette recherche, je déménage à Lyon parce que opportunité de boulot et je me dis je regarde ce qui se passe à Lyon. Je déménageais, j'avais envie de me refaire un cercle social parce que j'avais habité à Lyon par le passé, mais mes amis avaient déménagé entre temps donc j'avais envie de me remettre au sport, donc c'était une bonne combinaison.

Dédé

Découvert à partir d'une œuvre de fiction, le roller derby français tend ainsi à rejoindre les processus identifiés par Audrey Tuillon Demésy dans la « mise en vie » du quidditch moldu (aujourd'hui appelé *quadball*), le sport issu de la franchise *Harry Potter* : « *Le quidditch moldu est une adaptation du quidditch magique et se présente comme une re-création d'une pratique physique [...] car il prend, au départ, racines dans un univers fictionnel* » (Tuillon Demésy, 2017 : 395). Comme les *Quiddkids*, nombreuses sont les spectatrices françaises à avoir dépassé le visionnage « passif » du film *Bliss* pour adopter une attitude « active », permettant d'amorcer les fondations du roller derby. *Bliss* a ainsi participé à transformer les imaginaires initiaux de cette pratique, rattachée

261 Dédé. Fiche enquêtée n° 8, p. 136.

à ses débuts aux milieux alternatifs. Si le quidditch prend racine dans le monde magique de Poudlard et à la sorcellerie, quels sont les imaginaires que retiennent les pionnières françaises, après avoir visionné *Bliss* ?

Une partie des joueuses séduites par *Bliss* disent en effet avoir été attirées par la vision édulcorée, romancée de cette pratique qui génère rapidement des formes d'identification : « *Cette pratique était faite pour moi* », disent alors certaines d'entre elles après avoir vu *Bliss*. La dimension « *badasse* » du roller derby, telle qu'elle apparaît dans la fiction, constitue un imaginaire qui plaît et accompagne la volonté de vouloir débiter la pratique. Le terme se réfère à l'expression d'une forme de rébellion et de rupture avec les codes. Pouvoir donner des coups, s'habiller de manière sexy pour faire du sport, transgresser certaines limites constituent autant d'éléments qui nourrissent l'attrait pour le roller derby. En 2010, Savage Burn²⁶² a 18 ans et prépare le concours d'entrée aux Écoles Supérieures d'Art. Elle découvre l'existence du roller derby grâce à *Bliss* dont elle loue l'esthétique et le casting :

J'aime beaucoup l'actrice Ellen Page et j'ai vu pas mal de ses films et j'adore aussi Drew Barrymore alors Drew Barrymore et Ellen Page dans un même film ça a pas manqué d'attirer mon attention. Et en fait c'est comme ça que j'ai connu le derby et tout l'esthétique de ce film est juste folle.

Savage Burn

Savage Burn ne débute pourtant le roller derby que plus tard, en 2014. Elle ne fait donc pas partie de la première génération de joueuses françaises. Pourtant, son témoignage coïncide avec celui de pionnières rencontrées, et met en évidence différents imaginaires qui accompagnent la structuration du roller derby entre 2009 et 2014 : « *Je trouve que le derby colle beaucoup avec pas mal d'univers que j'aime et si je devais faire un mélange de tout ça ouai ça devrait être un truc un peu underground, très féminin, très badasse, des combattantes. Moi, c'est ça que ça m'inspire* » (Savage Burn). L'impulsion créative qui accompagne l'arrivée du derby en France relève, de la même manière que le quidditch, d'une dynamique participative, marquant le passage de la consommation d'une fiction à la volonté d'expérimenter sensiblement, corporellement l'activité. Or, si le quidditch et le roller derby français sont chacun le fruit du passage de la contemplation (le visionnage du film) à l'action (la création d'équipes) (Messey et Tuillon Demésy, 2022), la trajectoire que connaît le roller derby se distingue à plusieurs égards de celle du quidditch moldu.

262 Savage Burn. Fiche enquêtée n° 31, p. 162.

Avant de faire l'objet d'une re-création sportive en 2005 au sein de l'Université de Middlebury, le quidditch²⁶³ repose sur un univers fictionnel extrêmement documenté depuis 1997 et mondialement diffusé : « *Harry Potter est non seulement une série d'ouvrages, de films, de récits de fans, mais l'histoire se décline aussi en jeux vidéo, en produits dérivés (jouets, vêtements, etc.), en pièce de théâtre, en expositions, en jeux de plateau* » (Tuaille Demésy, 2017 : 397). La pluralité des supports médiatiques, ainsi que la richesse de l'œuvre a généré, autour d'elle, une dynamique s'inscrivant au carrefour de la culture de la convergence, appréhendée comme un « *flux de contenus passant par de multiples plateformes médiatiques, la coopération entre une multitude d'industries médiatiques et le comportement migrateur des publics des médias* » (Jenkins, 2006 : 22). Dans ce contexte, la création du quidditch renverse la place traditionnellement attribuée aux publics cibles des industries culturelles : auparavant consommateurs de contenus, les voilà experts d'une œuvre qu'ils n'hésitent pas à se réapproprier. Dans une dynamique que l'on peut même qualifier de communautaire (Tuaille Demésy, 2019), les fans abolissent les frontières de la consommation et de la création jusqu'à se réemparer des contenus imaginés par les grandes industries (Bourdaa, 2021 ; Bourdaa, 2016). Leur engagement créatif leur permet ainsi de prolonger l'expérience fictionnelle et de façonner des alternatives aux pratiques *mainstream* existantes.

En ce qui concerne le sport sur patins à roulettes, la majorité des pionnières découvrent l'activité sans posséder de connaissances préalables sur son histoire ou son univers. Si une poignée d'entre-elles ont vu le reportage de *Tracks* ou lu l'article publié dans *Libération*, tous deux sortis en 2006, le roller derby reste encore quelques années une pratique obscure et très confidentielle. Il faut donc attendre 2009 et la sortie de *Bliss* pour que le roller derby parvienne à réellement s'exporter du côté de l'Europe. Contrairement au quidditch mis en vie, par des fans, à partir d'une œuvre fictionnelle qu'ils connaissent, le roller derby s'implante en France à la suite d'un processus de récupération dont le roller derby américain a pu faire l'objet. Jam Donuts²⁶⁴ a débuté le roller derby au sein de l'équipe créée par Disaster Uppercut. Membres des cercles alternatifs, elles n'adhèrent pas au récit « *romancé* », « *romantique* » de *Bliss*. Elles déplorent ainsi le processus de récupération dont a pu faire l'objet cette pratique américaine : « *Au tout début, c'était surtout un groupe de nénettes qui venaient plutôt des milieux un peu alternatif, du punk, du punk hardcore et tout ça et qui ont monté l'équipe. Après, avec le film Bliss, ça a fait un élan de "bling bling"* » (Jam Donuts).

263 J.K. Rowling, la « maman » de Harry Potter rédigea en 2001 un petit ouvrage retraçant l'« histoire » (fictionnelle) de la pratique du quidditch, de son évolution au cours du temps au détail de sa forme actuelle. Les règles y sont finement détaillées et précèdent ainsi la mise en vie de l'activité dans un cadre « réel ». J.K. Rowling (2001), *Le Quidditch à travers les âges*, Londres, Bloomsbury.

264 Jam Donuts. Fiche enquêtée n° 6, p. 134.

Ainsi, contrairement au quidditch approprié par des *insiders*, des connaisseurs qui partagent des références et un amour commun pour l'univers de la fantasy, le roller derby voit ses imaginaires, ses ancrages (contre)culturels dilués par le *mainstream*. Comme abordé dans la section précédente, *Bliss* s'est en effet approprié un ensemble d'idéologies, de valeurs, de manières de faire ou d'appartenance situées du côté des milieux *underground*, alternatifs. Il leur a ensuite retiré les éléments les plus transgressifs et critiques (la question du vol, la remise en question des normes hétérosexuées, la rupture avec les canons esthétiques, etc.) afin de parvenir à diffuser, à plus grande échelle, son message (et s'assurer ainsi davantage de public dans les salles). Si des pionnières françaises déplorent cette réappropriation par le *mainstream* du message critique du roller derby, c'est pourtant bien à la suite de ce processus de récupération que la pratique parvient véritablement à s'installer en France. En effet, tandis que le reportage de *Tracks*, en tant que média de niche, s'est adressé à des cercles composés de spectateurs ayant un intérêt commun pour les cultures des marges (dans lesquelles s'inscrit le roller derby en 2006), ce réseau n'a pas permis d'impulser la création d'équipes. Cette dynamique créative n'a donc pu être possible qu'à la suite d'une euphémisation de l'ancrage subversif de la pratique, lequel participe à élargir le public en mesure de s'en emparer. Si le nombre d'entrées du film *Bliss* au cinéma relativise l'idée d'une « popularisation » véritable du roller derby, il semble néanmoins que ce soit la circulation de la pratique en dehors des milieux musicaux ou alternatifs qui ait permis à l'activité de bénéficier d'un élan créatif. Par ailleurs, si l'élargissement du public a permis à davantage de jeunes femmes de s'emparer de la pratique, le processus est, comme il l'a été abordé, indissociable d'une diversification de leur profil. En effet, contrairement au quidditch né du rassemblement d'experts de l'œuvre de *Harry Potter*, le roller derby se diffuse auprès de jeunes femmes parfois très éloignées de l'univers de rattachement initial du sport, en l'occurrence, des milieux alternatifs.

Par exemple, si Dragiqueen voit dans le roller derby une alternative à l'offre sportive du territoire, elle ne le rattache pas à une éventuelle proximité avec les milieux musicaux ou confidentiels de sa ville. Plus encore, si la dynamique anti-conformiste et badasse du sport de *Bliss* l'a séduite, les jeunes femmes qu'elle parvient à rassembler autour de ce jeu ne possèdent aucune attache avec ces cercles : « *C'est vrai qu'à l'époque on jouait de ça, après quand je vois notre groupe, y'a personne de badasses (rire) y'a personne de punk, y'a personne de... on est toutes rangées, on a une vie, un boulot basique, standard, y'a personne dans cet esprit-là en fait* » (Dragiqueen). Tout comme Dragiqueen, Dédé n'associe également pas son engagement dans le roller derby à des idéaux alternatifs. Élevée dans un milieu bourgeois et « *un peu catho* », elle se définit comme quelqu'un de

plutôt conformiste et discret, n'ayant jamais été confrontée et même attirée par des pratiques culturelles marginales. Pourtant, c'est bien suite à *Bliss* qu'elle entreprend des recherches sur internet afin d'en apprendre davantage sur cette activité.

L'identification au personnage attachant de *Bliss*, les souvenirs de l'adolescence et l'humour généré par les scènes de « combat » sur le *track* accompagnent ainsi les spectatrices vers la découverte du roller derby. Or, la plupart se détachent finalement assez rapidement du récit fictionnel afin de s'intéresser plus en détails à la pratique en elle-même. Ainsi, si cette production participe à retirer du roller derby sa force transgressive, laquelle est désormais mise au service des industries du divertissement, elle joue également un rôle de « passeur culturel ». En effet, *Bliss* permet de faire circuler un ensemble de biens culturels, de signes (Hebdige, 2008 [1979] : 6), d'idéologies « *d'un ensemble complexe à un autre ensemble complexe* » (Bénat Tachot et Gruzinski, 2001 : avant-propos). *Bliss* permet également de mettre en lumière l'existence d'équipes bien réelles, défendant un modèle sportif DIY auquel des pionnières françaises sont familières. Re-créé aux États-Unis à proximité des cercles alternatifs, le roller derby trouve ce même écho en France.

2.2. *Bliss* : un passeur (contre-)culturel

Bliss joue un rôle clé de médiatisation et de popularisation du roller derby, une activité méconnue outre-Atlantique jusqu'en 2010. Suite à son visionnage, nombreuses sont les spectatrices à s'attarder sur des moteurs de recherche afin d'en apprendre davantage sur ses origines. Grâce à des vidéos amateurs trouvées sur les chaînes *Youtube*, divers documentaires ou encore des fascicules et des webzines dénichés sur les blogs, les françaises se confrontent à l'envers de la fiction hollywoodienne. Organisatrice de concerts et de cantines de soutien pour les groupes, Disaster Uppercut est une membre active des milieux musicaux de sa ville. Socialisée et revendiquant son attachement au mouvement punk, elle défend un mode d'existence autre que celui proposé par le système marchand ou la culture dominante. Sans grand talent particulier pour la création musicale, elle profite de l'élan insufflé par *Bliss* pour enrôler ses amies non pas dans la création d'un groupe de musique mais dans celle d'une équipe de roller derby. Disaster connaît l'existence de ce sport depuis 2006, qu'elle découvre grâce au reportage de *Tracks*. Pourtant, c'est bien grâce à *Bliss*, auquel elle n'attache aucun intérêt, qu'elle décide cette fois d'enfiler des patins :

Perso, je me suis pas trop influencée de *Bliss*. Je trouvais ça cool qu'il y ait un film sur le roller derby, après je trouvais qu'il était pas du tout réaliste, ça m'agaçait un petit peu, c'est hyper romancé, hyper cliché. Du coup, on regardait un petit peu aussi les vidéos, les matchs ou des reportages sur les équipes américaines en fait et en fait je pense que là-bas, aux États-Unis c'est arrivé de la même façon qu'ici en fait, c'est arrivé un peu par un monde alternatif et contre-culturel.

Disaster UpperCut

Les pionnières françaises découvrent ainsi les deux formes de roller derby qui cohabitent outre-Atlantique : une version sur piste inclinée, « spectaculaire » et plus *trash* que la version présentée dans *Bliss* et une version se pratiquant à l'intérieur de gymnases traditionnels, moins spectaculaire que la première mais prônant un anti-conformisme assuré. À côté de ce jeu difficile à comprendre (le terme « incompréhensible » ne serait d'ailleurs pas exagéré), les pionnières se confrontent à une discipline « *folklorique* », entretenant avec des milieux culturels une même volonté de s'affranchir des normes de la culture contemporaine (Kattari, 2014). En effet, c'est une version plus transgressive de la discipline que les pionnières découvrent derrière leur écran d'ordinateur, associée notamment à certains mouvements contre-culturels comme le punk ou « *politiquement [in]correct* » comme le *metal* (, 2015)²⁶⁵. Si *Bliss* permet de faire un lien entre le roller derby et des personnalités n'ayant pas d'attaches avec les milieux alternatifs, il est loin d'exclure celles qui ont fait de leurs pratiques de loisirs ou de leurs styles de vie un moyen « *d'exprimer une capacité de résistance aux injonctions de ce que j'appellerai de manière commode l'ordre établi ou, plutôt, institué* » (Javeau, 2011 : 94). D'Austin à des villes françaises comme Brest, Besançon ou encore à des équipes parisiennes, le roller derby intéresse des jeunes femmes qui ont fait de leurs pratiques de loisir un moyen pour elles de s'opposer à une société où tout est sous contrôle.

Dark Angel a découvert le roller derby grâce à *Bliss*. Séduite par le film et par le sport qu'elle y découvre, ses intérêts personnels pour les cultures des marges montrent finalement que sa curiosité envers le roller derby dépasse le seul cadre de la fiction hollywoodienne. Si le patinage artistique s'inscrit dans la continuité du modèle familial, bourgeois, auquel elle appartient, elle associe le roller derby à toutes ces pratiques qui lui permettent de ne pas reproduire ce modèle. En effet, si elle admet venir d'un milieu conformiste, elle refuse de contribuer à sa reproduction.

265 SVRG bei Arte Tracks (2008), « Beitrag vom Bout Stuttgart Valley Rollergirlz vs London Rockin Rollers » : https://www.youtube.com/watch?v=mOFNlhZ_I8I. Strombo (février 2008), « Roller Derby » : https://www.youtube.com/watch?v=FjILbdZ_d3Y. Harvesct (2008), « Roller Derby Revival » : <https://www.youtube.com/watch?v=VMnAmNNYCbM>.

Quand j'avais 15 ans, j'adorais les tatouages, j'adorais les milieux alternatifs et tout ce qui s'y rapportait. Et ce que j'aimais dans le tatouage, les photos érotiques et le derby c'était vraiment le côté empouvoirant en fait de ces milieux où pour moi tu reprends possession de ton corps, de ta sexualité, ce que tu veux véhiculer comme image de toi, sur les milieux que tu fréquentes et puis ça va être un peu vulgariser mais le côté bad girls "C'est moi qui vais décider, c'est moi qui vais faire à ma sauce" et ça va aussi évidemment avec les milieux LGBT. Tout ça, ça a des liens, peut être pas pour tout le monde, mais je pense que ouai c'est pas anodin.

Dark Angel

Dark Angel sera rapidement rejointe par Lullab'hit et Mr. Brown²⁶⁶. Ils sont aujourd'hui tous les deux employés, lui dans une usine spécialisée dans les micro-techniques et elle dans une boutique de vêtements. Nous nous entretenons chez eux au début du mois de mars 2022. Des bières artisanales à l'effigie du club ou des trophées de la meilleure joueuse sont disposés dans leur petite cuisine aux teintes orangées. Des posters des films de Quentin Tarantino sont affichés dans le salon et des romans de science-fiction sont disposés dans la bibliothèque. Durant ses loisirs, Mr. Brown est musicien dans un groupe de *dark electro* et rédacteur d'un fanzine local assez connu dans le milieu du fanzinat. Couturière de formation, Lullab'hit profite, quant à elle, de son temps libre pour confectionner des robes ou des costumes inspirés de l'univers des sorcières. Elle fréquente également les milieux *metal* de sa ville. En 2010, lorsque *Bliss* sort au cinéma, Lullab'hit s'approche de la trentaine et Mr. Brown s'apprête quant à lui à fêter ses 26 ans. Lullab'hit explique que *Bliss* lui permet de se replonger dans ses souvenirs adolescents et les émotions liées aux premiers amours. Suite à ce film, elle rattache ainsi le roller derby à cette période d'insouciance qu'elle affectionne tout particulièrement :

Lullab'hit : Moi y'a l'image de... je te dis moi, quand j'ai vu *Bliss*, le moment où elle découvrait ses premiers émois amoureux et ses premiers émois lorsqu'elle découvre ce sport...

Mr. Brown : C'est tout ce qui ramène aussi à l'adolescence, ça te ramène vraiment à l'adolescence.

Lullab'hit : À tes premiers amours lorsque je regardais le film en fait.

Orlane : Du coup, pour vous, le roller derby c'est le temps de l'adolescence ?

Lullab'hit : C'est un moment de joie, oui de joie et de retour en enfance. Pour moi oui parce que je m'amuse comme un enfant, les patins à roulettes, visuellement, c'est ton enfance quoi. T'en as pleins, dans les années 80, elles faisaient ça, tu vois les gamines, elles ont des patins à roulettes. Dans l'esprit, c'est un retour à l'enfance. Ça m'a rappelé quand j'allais en soirée gothique "Oua c'est trop bien, un endroit qui me correspond".

266 Lullab'hit et Mr Brown. Fiche enquêtés n° 11, p. 139.

En 2011, ce jeune couple découvre qu'une équipe de roller derby programme le film de Drew Barrymore au *Weekend Sanguinaire*, un festival du film fantastique et d'horreur, organisé près de chez eux. Tandis que Lullab'hit est séduite par les imaginaires de l'adolescence auquel le roller derby est rattaché dans *Bliss*, Mr. Brown associe le roller derby à ce qu'il appelle « *la darkitude des choses* » : les cultures underground, le cinéma de genre et d'horreur, la fantasy. Aux membres des milieux punks qui trouvent dans le roller derby un moyen de perpétuer leur positionnement contre les normes de l'*establishment*, le roller derby séduit des personnalités pour qui la culture *underground* américaine et les mondes imaginaires et féeriques se présentent comme des moyens de s'évader des cadres *mainstream* : « *Oh les adultes c'est chiant, franchement t'as déjà écouté, enfin moi je vais au taf, j'entends des conversations qui tournent autour du foot ça va quoi* » (Mr. Brown).

En France, mais également en Suisse et en Belgique où l'enquête s'est étendue, le roller derby agit comme un puissant aimant de personnalités ayant investi un ensemble de pratiques confidentielles, tout autant que des « entre-soi » qu'elles préservent, dans le but de « *limiter l'élargissement et le mélange indésirable des publics* » (Zaytseva, 2017 : 104). Les milieux lesbiens²⁶⁷ ont également rapidement trouvé dans le roller derby une pratique « *de sociabilité minoritaire [offrant] un contre-espace qui permet de suspendre la norme hétéropatriarcale et d'être à l'abri des risques de violences sexistes* » (Clerval et Brunner, 2012 : 32). Le roller derby apparaît, en effet, rapidement comme un agglomérat de petites communautés qui, par ce sport, seront amenées à cohabiter. Par ailleurs, tandis qu'en 2010, le roller derby américain prend un tournant sportif et tend à se délester de ses déguisements et autres marqueurs de détournement, les Françaises investissent la pratique juste pour ces éléments. Apparue en France par le prisme de la culture *mainstream*, le roller derby voit ses imaginaires transgressifs réactivés. C'est en effet en tant que pratique burlesque que le roller derby s'installe en France, loin des modèles sportifs compétitifs *mainstream*, compétitif ou régulé auxquels les pionnières sont habitées. En effet, son modèle de pratique et les idéaux qu'il brasse le rapproche davantage du côté des transgressives Riot Grrrl que d'une activité plébiscitant l'ordre et la morale qui caractérise l'institution sportive traditionnelle (Vigarello, 2004). En tant qu'activité corporelle, le roller derby offre l'occasion de renouveler l'offre sportive dans les villes. Comme modèle anti-conformiste et fun, il semble suggérer une « autre manière » de faire du sport. La question se pose désormais de comprendre quels rapports les pionnières entretiennent-elles avec

267 L'équipe des Paris Roller Girls s'est notamment créée en 2010 autour des réseaux lesbiens de la capitale.

le sport *mainstream* ou l'institution sportive fédérale lorsqu'elles décident de s'engager dans le roller derby.

2.3. Des créatrices d'équipes qui n'aiment pas le sport ?

L'attrait pour le roller derby réside en 2010 dans son modèle éloigné du modèle sportif traditionnel, que l'on peut appréhender comme une institution remplissant la fonction d'« *exercice de contrôle de la violence* » et de « *stabilisation de l'ordre social* » (Gaboriau, 2003 : 70 et 95). En effet, c'est bien l'éloignement du roller derby des formats standardisés du sport *mainstream* qui concoure alors à son succès. Dans son étude sur une équipe de roller derby en Écosse, Maddie Breeze s'est intéressée au derby en tant que sport investi initialement par des femmes « *qui n'aiment pas le sport* »²⁶⁸ (Breeze, 2014 : 3), une observation sur laquelle semble s'accorder des personnalités investies dans ce milieu sportif à ses débuts.

Blackhawk²⁶⁹ a environ 28 ans lorsqu'il découvre l'existence du roller derby entre 2011 et 2012. C'est l'une de ses amies, rencontrée dans les milieux *metal* de la ville où il vit, qui l'encourage à venir voir un de leurs matchs. Photographe amateur, il propose aux joueuses de couvrir chacun de leurs événements. Derrière l'objectif de son reflex, il observe à bonne distance l'évolution de ce milieu « sportif » : « *Au début, les joueuses qui venaient au roller derby dans 80 % des cas avaient très peu de passé sportif [...]. On avait plutôt un groupe de copines alors effectivement plus issues du milieu rock, du milieu punk, un petit peu du milieu alternatif on va dire, qui se lançaient là-dedans sans être sportives déjà* » (Blackhawk). Si cette image d'un sport investi par des femmes qui n'aiment pas le sport tend à se confirmer d'un pays à un autre, quelques précisions doivent néanmoins être apportées.

L'enquête menée en France témoigne des liens complexes que les pionnières du roller derby entretiennent avec le fait sportif. En effet, s'il séduit pour sa forme éloignée des modèles sportifs *mainstream*, les futures créatrices d'équipe sont loin de toutes correspondre à un profil de pratiquantes qui « n'aiment pas le sport ». Les données recueillies auprès d'une vingtaine de joueuses qui ont investi la pratique entre 2010 et 2011, lorsque la pratique n'en est alors qu'à ses balbutiements, ont fait émerger des éléments qui rendent compte de cette complexité. Différents profils types de pratiquantes ont donc pu être esquissés en fonction de leurs relations avec le fait

268 « *who don't like sport* » [traduction personnelle].

269 Blackhawk. Fiche enquêté n° 37, p. 168.

sportif, institué, compétitif ou libre. Si elles n'atteignent pas une exigence scientifique en termes de représentativité, ces catégorisations ici présentées permettent d'amorcer des discussions qui accompagneront la suite de l'analyse. Quatre profils de pionnières sont ici proposés : les sceptiques, les écartées, les indifférentes et les alliées. Ces catégories, qui ne sont pas cloisonnées entre elles, permettent surtout de mettre en exergue la question de la « marginalité » et des différentes formes qu'elle occupe au départ du roller derby en France : « *Le derby c'est "le sport des gens qui font pas de sport". Y'a un peu de ça, y'a pas que de ça parce que y'a aussi des sportifs, mais ça veut pas dire qu'ils ont pas un rapport de marginalité à leur sport non plus quoi* » (Cookie).

Les sceptiques.

L'étude du roller derby français se confronte à un premier profil de joueuses qui se présentent comme des « sceptiques » face au fait sportif compétitif institué. Les pionnières rencontrées s'inscrivant dans cette catégorie n'écartent pas la pratique libre, tels l'escalade ou le skateboard, mais appréhendent l'institution sportive comme un système contraignant et autoritaire dont elles ont choisi de s'écarter. Les joueuses « sceptiques » partagent ainsi un positionnement plutôt critique vis-à-vis d'une institution considérée comme amplificatrice d'une mise en concurrence des individus et génératrice de rapports de domination. Les pionnières qui s'inscrivent dans cette catégorie ont également en commun leur proximité avec des milieux alternatifs.

Monsterious²⁷⁰ découvre l'existence du roller derby dans le courant de l'année 2010, lors d'un voyage à New-York. Elle ne parvient pas à assister à un match mais le flyer annonçant un événement à venir la séduit : « *J'y voyais un côté féministe dans le fait de rendre vivante cette statue de femme [la statue de la liberté] qui n'a jamais bougé* ». En 2011, elle participe à l'organisation d'une *Ladyfest*, festival musical inspiré par le mouvement punk-féministe des Riot Grrrl, organisé autour d'une volonté de mettre en valeur le travail des femmes dans les scènes musicales DIY (Barrière, 2022). Cette même année, elle rejoint un collectif de roller derby qui venait de se former. Peu attirée par le sport en général, le roller derby semble promettre une autre manière de concevoir la pratique sportive : « *J'avais une assez mauvaise image du sport en général : un truc qui met les gens en compétition, où il faut se plier à beaucoup de règles, faire des efforts physiques sans forcément y trouver une motivation, une activité dans laquelle tu rencontres des gens mais avec lesquels il est en réalité assez difficile de lier* » (Monsterious).

270 Monsterious. Fiche enquêtée n° 13, p. 141.

Le roller derby leur apparaît ainsi comme une alternative intéressante aux pratiques sportives traditionnelles. Les formes de détournement du cadre compétitif, le « folklore » du roller derby américain, de ses déguisement à sa forme ludique et festive, a donc joué un rôle important dans leur volonté de s'engager dans ce sport, dont elles ne comprenaient pas encore les règles :

C'est vrai que c'était le côté punk, alternatif qui m'a plu, qui m'a attiré parce que j'avais envie de faire du sport, mais j'me voyais pas... j'sais pas... faire du basket ou faire du foot ou voilà, j'avais envie d'un truc qui change un peu. Je me suis dit je vais voir si je sais patiner, parce que ça à l'air cool, au début surtout : tout un folklore, c'était les maquillages et les tenues, etc. qui... je trouvais ça intéressant.

Al Trackpott²⁷¹

Disaster Uppercut et Al Trackpott appartiennent chacun à un même réseau de sociabilités constitué autour des scènes punks et alternatives de leur ville. En ce qui les concernent, la pratique du pogo (Robène, Roux et Serre, 2019 ; Thiebaud et Tuillon Demésy, 2024), une danse punk, leurs convient davantage que les pratiques instituées. Artistes, étudiantes en art ou encore maquilleuse de science-fiction constituent autant de profils qui s'inscrivent dans cette catégorie de sceptique vis-à-vis du sport institué.

Les écartées.

Les « sceptiques » peuvent entretenir des accointances avec les « écartées ». En effet, l'enquête révèle que si le roller derby a séduit des jeunes femmes engagées dans des pratiques éloignées des cadres de la société *mainstream*, dont le sport en constitue l'un des représentants, elles constituent pour certaines d'entre elles des exclues du milieu de la performance. Hell'Spray constitue un nouvel exemple des pionnières ayant investi le roller derby pour d'autres raisons qu'un attrait pour son côté « sportif ». Personnalité réservée, elle ne cache pas son attrait pour les pratiques marginales, non-conformistes. D'ailleurs, elle réalisera son mémoire de fin d'étude en art sur la pilosité féminine dans les œuvres. Elle en profite alors pour se laisser pousser les poils et observer les réactions qu'elle suscite. Peu attirée par les pratiques sportives, encore moins compétitives et surtout pas collectives, elle s'est toujours tenue à distance des milieux sportifs qui lui ont laissé un bien mauvais souvenir. Lorsqu'elle découvre le roller derby, elle n'associe pas cette pratique aux sports expérimentés dans sa jeunesse : « *J'ai trouvé un sport qui m'allait en fait. J'avais essayé de judo quand j'étais petite, quand j'étais au collège j'étais trop nulle en sport et j'avais des mauvaises*

271 Al Trackpott. Fiche enquêtée n° 5, p. 133.

notes... mais là la combinaison roller plus tu tapes des gens ça me plaisait bien » (Hell'Spray). Hell'Spray révèle avoir été attirée par l'absence de structuration du roller derby, sans cadre, ni classement entre les pratiquantes.

L'expérience de l'exclusion et de la marginalité « subie » est commune à de nombreuses joueuses rencontrées qui ont ainsi choisi d'investir des pratiques individuelles, en dehors de tout schéma compétitif. En effet, des pionnières ou proches des équipes lorsqu'elles se forment révèlent entretenir avec les instances sportives, fédérales ou scolaires, un rapport véritablement conflictuel. Hopamine²⁷² s'est décidée à débiter le roller derby quelques années après la constitution des collectifs. Pourtant, c'est un milieu qu'elle fréquente depuis 2012 et qu'elle découvre par le biais d'une de ses amies pratiquantes. Hopamine est psychologue spécialisée dans l'interculturalité et dans les questions de genre. Elle est également très engagée dans les questions environnementales et s'efforce à défendre les principes de l'anarchie et de l'autogestion dans son quotidien. Lors de notre entretien, elle m'explique constater que le roller derby rassemble des personnes qui entretiennent avec le sport, qu'il soit scolaire ou en club, des rapports conflictuels :

En en discutant au fil des années avec différentes personnes, on a souvent la même histoire avec le sport, enfin pour beaucoup, on a une histoire avec le sport : au lycée où on aimait pas le sport, quand on était au collège, au lycée, on était peut-être la dernière à être choisie, en tout cas c'était mon cas. Et dans ma vie d'adulte, j'ai surtout fait du sport de manière individuelle, de la randonnée des trucs comme ça, occasionnellement avec des gens. Et donc, en arrivant là-dedans, je me suis rendu compte que ça pouvait aussi être vrai pour d'autres personnes, c'est quelque chose qui nous rapproche car on va rechercher quelque chose de commun, qui nous attire.

Hopamine

Plusieurs joueuses rencontrées apparaissent ainsi comme les écartées d'un système qui « *ne fait qu'entretenir la domination au travers de principes de rendement et de compétition qui favorisent l'exclusion par la mise au ban des perdants* » (David et Oblin, 2012 : 12). Cette catégorie sera rediscutée tout au long de l'enquête puisque, si les « sceptiques » investissent en nombre la pratique du roller derby à ses débuts, y voyant un espace de prolongement idéologique et artistique contre les modèles institués, les « écartées » du sport *mainstream* vont par la suite prendre une place de plus en plus importante.

272 Fiche enquête n° 76, p. 2014.

Les alliées.

Présenter le roller derby à son arrivée en France à travers le seul prisme des « non-sportives » serait erroné. En effet, de nombreuses équipes ont été créées sous l'impulsion notamment de patineuses artistiques qui peuvent transférer les compétences initialement acquises sur la glace. C'est le cas de Dark Angel qui commence le roller derby après 10 années de formation fédérale : « *Moi j'avais une base de patin, après c'est complètement différent le roller et le patinage artistique c'est vraiment très très différent en termes de sensations mais après quand tu sais patiner oui tu as une base tu commences pas de zéro* » (Dark Angel). L'exemple de Dark Angel montre bien l'existence dans sa trajectoire personnelle de pratiques qui, si elles peuvent paraître antagonistes, cohabitent et agrément simultanément son quotidien. En effet, cette championne de patinage artistique depuis l'enfance n'a jamais caché l'intérêt qu'elle porte à des pratiques plus subversives. Durant son adolescence, son intérêt pour les tatouages la conduira à rejoindre le groupe des *Suicid Girls*, un site commercial de cybersex « *qui présente en ligne les journaux intimes, les profils et les photos de nus de jeunes femmes punk lourdement tatouées* »²⁷³ (Magnet, 2007 : 578). Jam Donuts constitue également un autre exemple de profil qui associe aisément pratique compétitive et fédérale et idéaux alternatifs. En effet, parallèlement à ses dix années de pratique intensive de l'athlétisme, elle fréquente depuis ses 16 ans les squats et les milieux alternatifs de sa ville. Son engagement dans la pratique du derby s'inscrit au carrefour de ces deux passions : la performance sportive et les cercles punks :

Alors dans le derby ce qui m'a attiré le plus c'est ben déjà le collectif. C'est hyper chouette, j'avais jamais fait de sport co donc j'étais assez contente d'arriver dans un collectif. Ensuite la recherche de performance, parce que c'est quand même un sport qui est hyper exigeant et hyper dur en soi. Et en athlé j'ai toujours aimé la recherche de performance et j'ai toujours aimé ben me donner quoi et du coup ben je retrouvais ça aussi dans ce sport là, donc en plus du collectif. Et après tous les à côté du roller derby quoi 'fin le féminisme, le *do it yourself*, l'aspect un peu punk.

Jam Donuts

Dédé, qui accompagne la création d'une équipe du côté de Lyon, et Trobador, qui rejoint en 2012 une jeune équipe dans le sud de la France, sont toutes deux d'anciennes excellentes joueuses de basket-ball. Ce sont des déménagements qui les conduisent chacune à rechercher de nouveaux cercles de sociabilités. La pratique du roller derby leur apparaît comme un bon compromis leur permettant

273 « *a commercial site which features the online journals, profiles and nude photographs of young, heavily tattooed, punk women* » [traduction personnelle].

d'envisager autrement la pratique d'un sport collectif : « *J'ai fait beaucoup de basket dans ma vie, en gros toute ma scolarité et au début de ma vie étudiante, j'en fais quasiment sans interruption jusqu'à ma deuxième année de master. Et j'arrivais à un moment où j'avais envie de me remettre à un sport collectif, mais j'avais pas envie de me remettre à un sport collectif bien organisé au sein d'une fédération, avec des matchs tous les week-ends, un rythme d'entraînement très soutenu* » (Trobador).

Les indifférentes

La catégorie des « indifférentes » peut être vue comme transversale aux trois autres catégories. Elle rassemble des jeunes femmes qui voient surtout dans le roller derby l'opportunité d'investir une pratique nouvelle. Les joueuses qui s'y inscrivent ne lui attribuent aucune autre fonction, ni revendication. Comme l'explique de nouveau Dédé qui a choisi en 2011 de se tourner vers une équipe de roller derby plutôt que de rejoindre un club de basketball : « *Y'avait ce truc de oui on se réunit entre filles et on monte un projet entre filles et c'est nous qui faisons tout et c'est chouette* » (Dédé). Qu'elles soient d'anciennes basketteuses, nageuses ou pratiquantes de fitness, ces pionnières voient dans le roller derby l'occasion d'investir un cadre de pratique face auquel elles sont étrangères. En sortant l'activité de la confidentialité, le film *Bliss* a permis à des personnalités éloignées des marges culturelles de s'y intéresser. Ces dernières voient ainsi l'activité comme une alternative à l'offre sportive en place sur les territoires. En 2011, Dragiqueen découvre l'existence du roller derby grâce à Bliss. Sans attache avec les milieux *underground* (elle considère d'ailleurs que sa ville ne possède pas un réseau alternatif très actif), elle s'intéresse surtout à la forme récente, non institutionnalisée de l'activité, qui confère de nouvelles opportunités en termes de sociabilités sportives. On retrouve ce profil de pionnière dans de nombreuses autres équipes. Chopine the Kill²⁷⁴ correspond également à ce profil de pionnières qui, « *par hasard* », en 2011, a découvert la pratique du roller derby. Elle a alors 25 ans et son travail l'oblige à revenir vivre dans la ville de son enfance. Déprimée par la situation, elle et son amie recherchent une activité afin d'occuper leur temps libre. C'est une petite annonce publiée dans la gazette locale, indiquant leur intention de créer une équipe sur le territoire, qui les mène vers le roller derby.

J'étais avec une amie et on cherchait un sport à faire ensemble et donc, pour moi, s'inscrire dans un club c'était nouveau en fait, et les sports d'équipe c'est nouveau, donc j'fais partie de ces filles, mais y'en a beaucoup, qui faisaient pas du tout de

274 Chopine the Kill. Fiche enquêtée n° 14, p. 142.

sport d'équipe avant et puis y'en a d'autres qui faisaient pas du tout de sport, pour qui le roller derby ça a été leur premier sport.

Chopine the kill

L'absence d'ancrage compétitif et de hiérarchie tend ainsi à rabattre les cartes d'un modèle culturel, le sport, « *particulièrement clivant qui crée des sous-ensembles de populations cloisonnées et produit des nomenclatures à l'infini* » (Marchetti, *et al.*, 2015 : 4) et lève certaines barrières à l'entrée dans la pratique. Dès la sortie de *Bliss*, le roller derby s'accompagne ainsi d'opportunités d'investir, de créer un espace social inédit.

Cette partie a permis de mettre en évidence le rapport complexe que les pionnières du roller derby français entretiennent avec le fait sportif. Les trois catégories identifiées - les sceptiques, les écartées, les alliées - permettent d'apporter quelques nuances à l'idée selon laquelle le roller derby n'a, à ses débuts, intéressé que des jeunes femmes éloignées du fait sportif de compétition ou s'y opposant. En effet, de très nombreux « produits » du système fédéral, athlètes, patineuses à glace, championnes de roller ou athlètes ont participé à la création des équipes françaises de roller derby. Si l'activité apparaît à la jonction de la culture *mainstream* et de la culture alternative, elle s'implante également auprès de personnalités socialisées au modèle fédéral et de femmes qui voient ce système de manière négative. La dernière catégorie, celle composée des « indifférentes » montrent également qu'à ses débuts, le roller derby ne peut pas être cantonné à la seule question sportive. En effet, les créatrices se réjouissent d'investir une pratique pour laquelle « *tout était à faire, tout était à construire* » (Dragiqueen).

3. La création du derby en France : le détournement comme porte d'entrée

Toutes les équipes de roller derby débutent de la même manière : des échanges de messages entre amies, un mot sur des forums dédiés à la glisse ou encore une annonce dans le journal local. Cette période est également concomitante avec l'intensification de l'usage du réseau social Facebook dont les futures joueuses se saisissent pour rassembler des volontaires. Or, la période 2009-2012 est très particulière puisqu'elle est marquée par l'absence de connaissance sur la pratique. Dédé a rejoint une équipe en 2011, une période au cours de laquelle, face à la pratique, l'ensemble des pionnières se présente comme des profanes :

À l'époque on n'avait pas énormément d'information. En fait, on n'avait rien même, y'avait aucune règle qui était traduite, on savait juste que *Bliss* qui était un truc ultra pas représentatif. On avait les exemples des autres clubs qui étaient en train de se monter donc à l'époque y'avait Paris, Toulouse, Bordeaux, Metz, Nantes, Rennes, c'était un peu dans les mêmes temporalités et franchement y'avait rien, tout était à construire.

Dédé

C'est donc à cette première génération joueuses que revient l'honneur d'écrire les premières lignes de l'histoire du sport en France ; une histoire qui ne débute pas tout à fait par la mise en place du jeu. Ainsi, tandis que les équipes françaises n'entretiennent dans un premier temps pas de liens les unes avec les autres et ne comprennent dans un premier temps par les rouages de la pratique, elles se tournent tout d'abord côté des américaines pour s'approprier leur modèle. Ce sont les visuels, les flyers ou encore les photographies d'événements qui acculturent, socialisent les françaises à l'univers du *flat track*. Les recherches des françaises pour en apprendre davantage sur la pratique les conduisent ainsi à se confronter à toute une traditionnelle « visuelle » qu'elles vont chercher à s'approprier :

Quand on a créé le club et qu'on a monté le sport, y'avait que ça, c'était notre modèle [les équipes américaines], c'était notre référence. D'autres clubs commençaient à naître en France mais sous les mêmes codes, on utilisait les mêmes codes et puis voilà. [...] Et on se référait uniquement aux clubs américains, c'est-à-dire que pour les règles c'était ça et puis tout ce qui était culturel, autour, effectivement, on se rapprochait de ça.

Dragiqueen

L'intérêt que portent les spectatrices de *Bliss* au roller derby tend dans un premier temps à inscrire l'activité du côté d'une pratique « culturelle » plutôt que d'une activité « sportive ». En effet, si les skateparks voient se rassembler des jeunes femmes chaussées des *vintage* patins à roulettes et tâchent d'en maîtriser l'usage, l'existence des équipes est, dans un premier temps, rendue formelle non pas à partir de la pratique sportive, ni de l'organisation d'événements mais par l'appropriation de « systèmes de représentations » (Hall, 1997) empruntés au modèle américain. En effet, la création du roller derby français passe tout d'abord par l'inscription des équipes dans la tradition visuelle des Américaines et dont le logo, en constitue la première expression. Pour les françaises qui ne connaissent pas l'activité, les logos américains se présentent comme des petits éventaires (Monier et Vivier, 2010) apportant des indications concernant le « produit » sur lequel ils communiquent et dont elles vont chercher à s'approprier.

Comme pour toute organisation, le logo d'une équipe sportive doit répondre à des enjeux qui sont d'ordre symbolique : « *Le logo est donc un emblème au sens où le définit Michel Pastoureau, à savoir "un signe qui dit l'identité d'une personne ou d'un groupe de personnes" ; mais il est aussi un symbole, toujours au sens de Michel Pastoureau "un signe qui exprime une idée, un concept, une notion" »* (Heilbrunn, 2006 : 11-12). Qu'il s'agisse du choix de ses couleurs, de sa mascotte, de son slogan, un logo symbolise une organisation et propose une histoire sur cette dernière. Dans le cadre du sport, le logo doit ainsi signifier la discipline représentée, tout en s'inscrivant dans l'héritage culturel (Hakala, Lätti et Sandberg, 2011) dont elle est le fruit : « *Les entreprises qui fabriquent et commercialisent des produits sportifs mettent en général l'accent sur l'aspect consensuel du sport, décrit au niveau explicite comme un loisir de masse, paisible et relativement anodin »* (Leblond, 2007 : 99). En ce qui concerne les équipes de *flat track* roller derby, l'attention portée à la confection de leur identité visuelle n'est sans doute pas indifférente au contexte dans lequel elles s'organisent : celui du sport-spectacle américain dont les logos des équipes constituent un véritable *business* (Dalakas et Rose, 2013). Pour Kelly Reddy-Best, Denise Green et Kelsie Doty qui ont analysé les représentations de la race, du genre et des corps dans les logos des équipes de roller derby américaines, « *les logos font partie d'un langage visuel qui communique et exprime le(s) sens collectif(s) de chaque équipe ou ligue* »²⁷⁵ (Reddy-Best, Green et Doty, 2020 : 5). Il convient pourtant de compléter cette observation. En effet, les logos des équipes de roller derby ne sont pas pensés uniquement dans une perspective locale et ne se réfèrent pas uniquement à une *league* donnée. En effet, d'une équipe de *flat track* à l'autre, les logos montrent la présence systématique d'un ensemble de codes qui tendent à constituer des signes d'inter-reconnaissance. Ils participent ainsi à inscrire les membres dans « *une sphère imaginaire partagée* » (Ortovela, 2007). Par leur logo, les équipes marquent leur adhésion à une vision commune du sport, cette vision avec laquelle le *flat track* est apparu. Si, comme le dit Pastoureau, un logo dit l'identité de la personne ou de l'organisation qu'il représente, que racontent les logos de ces nouveaux collectifs sportifs ? En tant que « *vecteur[s] de transmission* » (Heilbrunn, 2006 : 3), les différents emblèmes à partir desquels les équipes ont choisi d'être représenté sont intéressants à étudier afin de repérer les « *signe[s] de représentation communautaire* » (*ibid.*: 11) qu'ils brassent. L'un des aspects que cette analyse souhaite éclairer est l'appropriation de l'héritage culturel par le milieu du derby français. En effet, sans postérité ou ancrage culturel ancien ou récent, comment le roller derby français a-t-il fabriqué l'expression de son « identité » ?

275 « *In roller derby, logos are part of a visual language that communicated and expresses collective meaning(s) for each team or league* » [traduction personnelle].

L'analyse des logos et leur méthodologie

Cette partie s'intéresse aux premiers logos des équipes françaises créées entre 2009 et 2014. Le choix de cette période se justifie en raison de l'apparition rapprochée de la majorité des équipes. Les équipes qui apparaissent ensuite entre 2014 et 2017 continuent de mobiliser les mêmes registres iconographiques. Entre 2014 et 2016 les changements de logos effectués par les équipes sont mineurs, ce n'est qu'après 2017 que s'observent des ruptures dans la manière de représenter l'activité (ces changements seront étudiés dans le chapitre 11). Ce travail d'analyse des logos rejoint ce que Roland Barthes appelle le « *stadium* ». Comme le rappellent Christian Vivier et Jean-François Loudcher, le *stadium* se réfère à « *l'affect moyen, du dressage, du goût culturellement appris pour quelqu'un ou quelque chose* » (Vivier et Loudcher, 2012). Le *stadium* concerne les photographies banales, qui ne choquent pas, ni ne transforment la réalité.

Le recensement des logos s'est effectué à partir des archives des équipes (sur les différentes pages Facebook créées tout au long de leur histoire ou encore leurs sites internes). Or, de très nombreux collectifs n'ont pas conservé les premiers logos avec lesquels ils sont apparus. D'autres encore ont fermé leur compte Facebook et avec, les visuels qui ont accompagné leur création. Ce sont des articles journalistiques, des blogs ou divers forums qui ont permis de combler l'absence de données. Au final, ce sont 110 logos qui composent ce corpus d'analyse qui comprend à la fois le nom de l'équipe (qui se décline parfois en sous-équipes) et la représentation qui est faite de l'activité.

Pour mener cette analyse, les travaux de Christian Vivier et Jean-François Loudcher (2012), Christian Vivier *et al.* (2013), Christian Vivier et Brice Monier (2010) et Audrey Tuaille Demésy (2014) ont permis d'apporter des assises méthodologiques. La grille d'analyse proposée par Laurent Gervereau a également été mobilisée. Elle comprend trois temps : la description - l'évocation du contexte - l'interprétation (Gervereau, 2004 : 39). La description de chacun des logos mobilisés a donné lieu à l'identification de thématiques générales.

Thématique globale du logo	Emblème ou mascotte du club	Références au sport	Références culturelles	Couleurs mobilisées	Ancrage territorial
Ex : la mort – le burlesque – la guerre	Ex : une pin-up – un lion – une poupée vaudou	Ex : écrou – patin – protège-dent	Ex : genres cinématographiques – Comics – ancrages artistiques	Ex : le violet anarcho-punk – le noir	Ex : les Alpes – les cordes marines – le Moulin Rouge

La lecture des logos s'est néanmoins révélée complexe et la diversité des références convoquées n'a pas rendu aisée leur lecture. Les ancrages culturels sont variés et les logos pétris d'influences pouvant aller du cinéma de genre à des fanzines de niche, dont les références ne peuvent être comprises que par des connaisseurs avisés ou bien directement par leurs concepteurs, pour beaucoup difficilement identifiables²⁷⁶. La création des premiers logos des équipes a bien souvent été le fruit de dessinateurs

²⁷⁶ Une grande partie des logos ont été réalisés par des artistes / tatoueurs, ou sont le fruit de jeu concours remportés par des graphistes. La grande majorité dénote ainsi d'un savoir-faire graphique notable, quand d'autres s'inscrivent dans un créatif travail plus spontané, bricolé, moins perfectionné. Des artistes repérés semblent avoir été choisis pour leur proximité avec l'« univers » du roller derby : tête de mort et glisse urbaine faisant partie des imaginaires qu'ils se plaisent à dessiner. L'artiste Cerise la Castagne est par exemple assez connue dans ce milieu sportif. Se plaisant à dessiner des « femmes fortes », elle est à l'origine du deuxième logo de l'équipe de Calais et des sérigraphies pour l'équipe de Besançon.

ou tatoueurs professionnels qui injectent des références culturelles qui leur sont propres mais auxquelles les joueuses n'ont pas forcément accès. Des pionnières possédant des compétences graphiques ont également pu être à l'origine du logo de leur équipe ; elles ont ainsi pu y injecter des références et des centres d'intérêt personnels. Si certaines ont pu être rencontrées, nombreuses ont quitté le milieu du derby. Leur départ s'accompagne ainsi de la perte des références initiales, mais ouvre néanmoins le champ à d'autres interprétations possibles. L'abondance des références et d'ancrages culturels variés rend parfois l'analyse difficile à mener. Or, comme le rappellent Reddy-Brest *et al.* : « *Les significations ne sont jamais fixes et les mots ou les codes visuels peuvent être interprétés différemment. Les significations sont donc construites et produites dans le cadre d'un processus continu, c'est-à-dire un système de création de sens en constante évolution (Barthes, 2006 ; Hall, 1997)* »²⁷⁷ (Reddy-Best, Green et Doty, 2020 : 5). Plusieurs thématiques ont pu être relevées, montrant finalement l'existence d'une « charte » implicite dans la création des logos des équipes de roller derby. De New-York à Bogota en passant par Londres et Berlin, des thématiques connexes, partagées par de nombreuses équipes, peuvent être relevées : les imaginaires du féminin, les éléments de rattachement au sport, l'imaginaire martial et, enfin ; dans une mesure plus mesurée, un ancrage territorial/local. Ces thématiques ne sont pas isolées et se recoupent à de très nombreuses reprises.

3.1. Les imaginaires du féminin : un idéal teinté d'immoralité



Nantes Derby Girls (2011)

88 % des logos sont composés d'éléments ayant directement trait à la pratique du roller derby. L'étoile est en tête de ces symboles. Elle représente l'insigne que porte la jammeuse sur son casque, seule joueuse autorisée à marquer des points. D'ailleurs, la symbolique de cette étoile mérite d'être questionnée. Dans les précédentes versions du roller derby, l'apparition des *jammer* est symbolisée par une croix formée par deux morceaux de ruban adhésifs. L'étoile à cinq branches ne semble apparaître que dans les années 2000. Une hypothèse peut aisément être formulée. Le roller derby renaît au Texas, un État dont le drapeau est également orné d'une étoile à cinq branches. Celui-ci porte d'ailleurs le nom de « *Lone Star Flag* », le drapeau à l'étoile solitaire, surnom qu'adoptent en 2005 les *Lonestar Texas Roller Girls (banked track)*, à la suite du départ de la majorité des joueuses. Les deux équipes rivales du Texas, les *TXRD* et les *Texas roller Girls*, ont donc continué à mobiliser cette étoile, sans doute comme marque d'une affirmation territoriale et diffusé ce symbole américain au quatre coin du monde.

²⁷⁷ « *Meanings are never fixed, and words or visual codes may be interpreted differently. Meanings are thus constructed and produced in an ongoing process - that is, a continuously evolving meaning-making system (Barthes, 2006 ; Hall, 1997)* » [traduction personnelle].

Outre cette étoile, les patins à roulettes, les protections (comme le casque, les coudières ou genouillères, les protège-dents), des roulements, des roues, la forme d'un *track* apparaissent ainsi dans la majorité des logos. Pour quelques logos, ces accessoires sportifs occupent une place centrale, constituant ainsi l'emblème d'une équipe ou de l'association (par exemple, le logo de Toulouse met en avant des patins et les Wheel Spirit de Nancy une roue de patin). En revanche, dans la majorité des cas, ces accessoires « sportifs » occupent seulement une fonction ornementale, et constituent des supports à des mises en scène, jusqu'à s'effacer derrière les imaginaires convoqués.

Le roller derby ayant été recréé sous une forme exclusivement féminine, l'une des premières thématiques à se greffer à ces éléments sportifs est le féminin. En effet, cinquante-huit logos, soit 64 %, mobilisent des imaginaires qui ont trait à la féminité. Outre les accessoires de maquillage disséminés (rouge à lèvres, mascara, foulards noués dans les cheveux), ce sont des personnages féminins, féminisés qui s'érigent en mascotte du roller derby français. Ces dernières peuvent prendre des formes humaines comme c'est ici le cas avec l'égérie des Black Tagada de Calais, mythiques (la sirène, les harpies), fictive (la zombie), animale (l'oiseau chez les Silly Geez) ou végétale (une châtaigne aux lèvres maquillées pour Bastia).



Roller Derby Calais (2011-2012)



Dans 59 % des cas, ces personnages sont représentés uniquement par le visage ou le buste et, dans 32,7 % des cas, de manière intégrale (corps et visage). 7 % des logos représentent un corps féminin vu de dos (focalisant ainsi sur le fessier) et 10,3 % se concentrent sur une paire de jambes. Une étude menée en 2020 sur les logos des équipes américaines ont constaté avec un regard critique une réification des canons traditionnels de

féminins : « *Les logos du roller derby ont tendance à adopter une imagerie sexualisée. Les logos sont souvent explicitement provocateurs et hypersexualisés* »²⁷⁸ (Reddy-Best, Green et Doty, 2020 : 12).

278 « *Roller derby logos tend to embrace sexualized imagery. Logos are often explicitly provocative and hypersexualized* » [traduction personnelle].

À première vue, les logos des équipes françaises n'échappent pas à cette diffusion des stéréotypes de genre et des canons de beautés occidentaux. Les cheveux sont soyeux, très souvent longs, les visages aux lèvres charnues et aux yeux en forme d'amande perpétuent une représentation stéréotypée de l'idéal féminin, jeune et jolie, aux traits harmonieux. Les silhouettes de ces joueuses de roller derby / mascottes participent également à reproduire des canons esthétiques : les tailles sont fines et les hanches et poitrines opulentes. Le processus d'érotisation des corps à travers la médiatisation du sport féminin n'est pas nouveau (Frayse et Mennesson 2009). Or, s'en tenir à cette lecture des logos, valorisant une hyper-féminité, revient à éluder d'autres imaginaires qui, par effet d'amplification, accompagnent ces logos d'une portée satyrique. Si l'idéal féminin est représenté, ses traits sont également exagérés, amplifiés et détournés.



Le Cholet Roller Derby (2014)



Les Beasties de Reims (2011)

Plusieurs logos font apparaître une paire de jambes, d'un corps vraisemblablement couché au sol et dont la position se réfère expressément aux jeux de jambes des effeuilleuses, de la Betty Boop des années 1930 au néo-burlesque de Dita Von Tease. Soutiens-gorge pigeonnants à poids pour la mascotte de Cholet ou bien néo pin-up burlesque pour le personnage des Nasty Pécheresse, blonde aguicheuse pour celle de Châteauroux, ces modèles de pin-up, séduisantes et aguicheuses, ne se limitent à un « *renforcement du stéréotype de la femme objet sexuel passif* » (Boissonneau, 2013 : 70). Incarnation de l'« *américanité* » des années 1950 (Boissonneau, 2013) et fardée d'un imaginaire érotique (Monjaret, 2020 ; Favre, 2007), les pin-up brouillent ici les frontières entre réification des normes de genre et subversion. Tout droit venus des *pulps*, fascicules à faible coût qui « *constituaient le bastion d'une littérature populaire de seconde zone* » (Saint-Martin, 2021 : 32), ces personnages sensuels et provocants, toutes fesses et seins dehors, sont ici des objets de péchés, attirant leurs adversaires dans leurs filets. Des pointes d'érotisme prennent ici possession de l'espace public, d'ailleurs « *le seul fait d'en parler [ou de le montrer] a comme une allure de transgression délibérée* » (Foucault, 1994 : 13).



Le RDMC de Metz (2011)

Quelques logos brouillent également les frontières entre le roller derby et l'érotisme. Certaines mascottes sont, en effet, volontairement mises en scène à travers des postures suggestive, voire sexuelles, mettant à l'arrière-plan la discipline sportive censée être représentée. De nombreux logos représentent ainsi des joueuses ou des morceaux de corps dans une activité lascive, sensuelle. Le premier logo du Roller Derby Metz Club (RDCM) constitue un exemple probant. Une joueuse est présentée de dos, vêtue d'un maillot de sport floqué 57, code-postal de la capitale

lorraine et ses cheveux sont nattés. Elle est prête à jouer. Pourtant, le logo concentre le regard sur l'arrière-train de cette joueuse, imposant, sexuel. Des porte-jarretelles sont défaits et est écrit sur le short avec provocation : « *Eat that* ». L'équipe dijonnaise s'inscrit sur le même registre.



Les Velvet Sluts de Dijon (2011)

En 2011, des dijonnaises se rassemblent sous le nom des Velvet Sluts²⁷⁹ (les Salopes de Velours), un nom qui résonne avec le logo représentant alors une jeune femme aux cheveux courts léchant de manière sensuelle (sexuelle) un patin rose flashy. « Bitch », « Pouffes », « Dirty Pussy » sont autant de noms basés sur des stéréotypes visant les femmes et leur sexualité, les filles légères, les salopes, autant d'imaginaires ici mobilisés

volontairement par les joueuses de roller derby. Ces dernières transforment ainsi le potentiel de violence et de discrédit qui pèsent sur ces mots, pour en faire de véritables emblèmes grâce auxquels elles se réapproprient certains stigmates féminins. Si ces logos et noms d'équipes s'appuient sur un ensemble d'éléments rattachés au féminin, ce n'est certainement pas une féminité respectable qu'ils mobilisent : c'est de la femme adultère, vénale, impure, immorale dont il est ici question. Outre le regard des personnages ou les zooms effectués sur des parties du corps, les plus charnelles et érotiques (la langue, les fesses, les seins), les couleurs et imprimés renforcent la symbolique du derby de l'ordre de la passion (le rouge) et de la transgression. Ancré dans un imaginaire oscillant entre vulgarité et fétichisme (Buffard-Moret, 2022), l'utilisation de l'imprimé léopard participe à renforcer le caractère sulfureux du roller derby :

²⁷⁹ En 2015, les dijonnaises suppriment le « *slut* » de leur nom au profit de « *owl* », la chouette étant le symbole de la ville de Dijon ; nous reviendrons sur le changement d'identité de cette équipe et de bien d'autres au cours de la thèse.

L'imprimé léopard est marqué par un excès de forme et de sens, il dépasse la mesure. Toujours en surplus, il n'est jamais structurel ou nécessaire, et véhicule par ailleurs d'intenses connotations – sexuelles, raciales, bestiales – qui sont liées à une longue histoire de domination des femmes, de la nature et des personnes racisées. Dans cet univers interlope, où la différence entre les genres se trouble, le caractère excessif du motif léopard est revendiqué, le stigmatisme retourné. Jusqu'alors atténué dans les mises en scènes de la femme comme fauve apprivoisé, la dimension subversive du motif tacheté devient véritablement active. La moucheture imprimée trouve en effet sa pleine expression dans ces réappropriations qui revendiquent, rejouent et soulignent la dimension prédatrice et sexuelle du motif léopard. Ostensiblement érotique, l'imprimé panthère bascule dans le registre de la parodie.

Buffard-Moret, 2022 : 14

Sexuel, transgressif, excessif, populaire, parodique et vulgaire constituent ainsi l'ensemble des registres d'expression de l'imprimé léopard, avec lesquels les logos se jouent. En 2011, l'équipe de Besançon est investie par des personnalités proches des milieux du fanzinat *underground* et autres cercles que les concepteurs rattachent à la « *darkitude des choses* » (Mr. Brown). Ce terme tend à se référer aux passions secrètes et honteuses de chacun. Les créateurs ont ainsi souhaité insérer dans leur logo tous ces éléments qui les passionnent et qui convoquent des imaginaires empruntés à des œuvres fictionnelles et de cinéma de genre. La poupée des Voodoo Vixens de Besançon, vêtue d'une mini-jupe et d'un maillot léopard, est le fruit d'un assemblage de références empruntées au cinéma de genre américain et, plus particulièrement, aux réalisations de Russ Meyer, figure populaire des films de série B et de *sexploitation*,

À propos du logo des Voodoo Vixens (2011)

Le 02.03.2022 chez Lullab'hit et Mr. Brown.



Nous sommes attablés dans la cuisine du couple depuis bientôt 1h. Il est désormais temps d'aborder plus en détails la question du logo, aujourd'hui sujet à des débats au sein de l'équipe. Certaines joueuses souhaitent se séparer de ce visuel, d'autres en revanche militent pour sa conservation.

Mr. Brown : "Vixens" ça vient des films de Russ Meyer genre *Pussycat kill kill!*. C'étaient des films en noir et blanc avec des meufs un peu badass des années 60. Y'a un petit côté Tarantinesque dans ce qu'il faisait. Son plus connu c'est *Pussycat Kill kill!* Mais tout ce qui est *Bikini Bandit* des trucs comme ça. Ouai ouai ça vient de là à la base, ça a été repris par l'univers Erotico Porno, c'était des filles bien gaulées...

Lullab'hit : Tura Satana. Tu as une fille dans le rock qui se fait appeler comme ça, qui était une chanteuse de *metal*, qui s'habillait en pin-up. Cette fille là, elle fumait, elle se battait avec les mecs, elle faisait l'amour avec qui elle veut : elle était une femme libre tu vois. Moi j'avais pensé à ça... J'avais un t-shirt "Voodoo", je peux te le montrer, et Vixens" sur internet ça veut dire renard ou femme libérée et là c'était plutôt dans cet esprit-là, c'est pour ça je voulais cet esprit là, femme, habillée en léopard, genre viens que je te coupe la tête, le côté ouai sauvage...

Mr. Brown : Ouai c'est ça, pi c'est vieux les films de Meyer, ça allait de ça aux films érotiques, le mec avait aucune barrière quoi. Ça partait dans tous les sens. Ouai et le logo ce dont je suis le plus fier c'est que ça n'ait jamais bougé. À un moment elles ont voulu changer et le logo et le nom.

Lullab'hit me montre le t-shirt en question qui représente une jeune femme des années 1950, les cheveux crantés, dans un bikini imprimé panthère : Ça c'est du Vince Ray, et il fait du rockabilly, des visu rockabilly comme ça et c'était le style de pin up, c'est ce style que je voulais.

La dimension sexy du roller derby est donc largement mise en avant par ces différents logos qui rappellent l'ancrage féminin et badasse de cette activité. Le patin, les casques ou les maillots de sport participent à refaire le lien entre ces éléments de transgression et l'activité. En mettant en avant et en grossissant des traits féminins, la charge risible et parodique de ces logos est palpable. De plus, la mobilisation de figures mythiques dans certains de ces visuels traduisent également la prise du pouvoir féminin. En effet, qu'il s'agisse des amazones, des guerrières grecques, des harpies vengeresses ou encore des banshees et des succubes séductrices, ce sont ces nouvelles figures mythiques et féminines qui prennent possession du milieu sportif et engendrent le chaos. D'ailleurs, leurs corps portent les stigmates du combat qu'elles ont suscitées. Dans cette continuité, il faut

désormais se pencher sur une nouvelle thématique mise en avant par le roller derby : le rapport à la mort et à la violence présumée de ce jeu²⁸⁰.

3.2. De la guerre à la mort : les imaginaires sanglants du roller derby



Les Cannibal Marmots de Grenoble
(2011)

Depuis sa recreation au Texas, le roller derby convoque des références culturelles et des mises en scène teintées d'érotisme ou de sensualité. Le corps sont désirables, mais les filles peu fréquentables. D'ailleurs, elles ne choisissent pas uniquement de jouer avec les règles de la pudeur, elles invitent également à rompre la quiétude d'une société marquée par « *une domination des affects, une élévation du seuil de la pudeur et une prohibition de la violence dans les relations entre les hommes* » (Lestrelin, 2006 : 35). Séductrices et aguicheuses, les pin-up du derby sont ici loin d'incarner un modèle de féminité passif ou « bel objet ».

Cheveux au vent ou décoiffés, regard agressif, marques de guerre sur le visage, les personnages convoquent des imaginaires martiaux, guerriers. Chaussées de leurs patins à roulettes ou portant un casque sur le tête, ces avatars du roller derby, aux courbes galbées, présentent aussi les stigmates d'un retour de combat. Les corps sont abîmés, réparés, recousus mais conquérants. Derrière la séduction, la violence du jeu s'exprime, parfois, jusqu'à la mort.

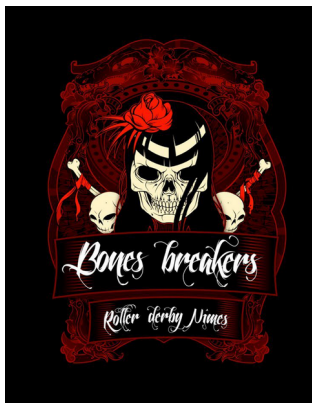
Dans son étude sur les arts martiaux, Yann Ramirez (2016) s'est intéressé aux références culturelles ou mythiques mobilisées par les clubs de MMA. Dans le cadre de ce sport violent, « *"les gentils garçons" ne sont pas vendeurs* » (Ramirez, 2016 : 96) et le choix de valeurs et d'imaginaires s'opère dans le sens d'une préservation du caractère sulfureux de l'activité, entre attraction et rejet : « *Les dénominations obéissent à des références. Le vocabulaire utilisé est abondant, inspiré d'éléments historiques, animaliers, guerriers, etc.* » (Ramirez, 2016 : 89). Le roller derby mobilise ainsi les mêmes stratégies pour définir les contours de l'activité. Dans la lignée du film *Rollerball* (1975) et de son « *Meurtre au jeu de*



Les Full Metal Punkettes de
Tarbes (2013)

²⁸⁰ Les logos ne sont pas les seules à se jouer du caractère « violent » du roller derby. Sur les éco-cup de l'équipe des Biches de Thonon-les-Bains, on peut y lire la phrase suivante : « *Au pire, on meurt* ».

boule » dont le but était de tuer l'adversaire, les équipes exhibent avec ostentation la violence (supposée) de ce sport. Pour cela, les équipes empruntent moins à des éléments historiques comme peut le faire le MMA, mais puisent dans des imaginaires contemporains de la fiction. Ainsi, la mobilisation de certaines productions cultes comme *Fight Club*, *Full Metal Jacket* ou *Orange Mécanique* (bien éloignées de l'univers édulcoré de *Bliss*) permet aux équipes de rattacher le roller derby à des imaginaires célébrant l'hyper-violence. Le choix du nom d'équipe s'inscrit dans le même registre. Les Knock'n'roll Cannibal de Creil ou les Death Pouffs, les Toxic Ladies, Bloody Flight Club, les Brain Damage (cerveaux abîmés d'Angoulême) sont autant de dénominations traversées par des imaginaires ayant trait à la souffrance des corps ou à l'agonie. Le regard perçant et la mâchoire serrée, les joueuses de roller derby en format miniature sont prêtes pour le combat. À côté des indispensables rouges à lèvres et patins à roulettes (les casques militaires ont parfois remplacé les casques de roller), hache, fusil, poing américain et couteaux de boucher trouvent toute leur place dans les sacs de sport. Les beaux visages égratignés et les yeux au beurre noir traduisent toute l'intensité des combats menés et de l'engagement nécessaire à la victoire. Certaines pin-up ne se privent d'ailleurs pas d'afficher fièrement les têtes des adversaires, abattues, tranchées lors du combat. L'extrapolation de la violence accompagne ces logos d'une charge risible, parodique. D'ailleurs, personne ne connaît alors le degré de violence réel de la pratique. Les logos préfigurent ainsi le potentiel violent d'une pratique qui n'existe encore que sous le prisme du fantasme.



Les Bones Breaker de Nimes (2010)

L'équipe bordelaise, première équipe de Gironde, se joue du caractère polysémique de son identité. Pour la poupée vaudou jammeuse des *Petites Morts*, enveloppée dans du linceul, la bouche cousue mais esquissant un sourire narquois et malicieux, la mise à mort promet d'être orgasmique.



Les Petites Morts de Bordeaux (2010)

D'un logo à l'autre, la mort peut prendre différentes formes : les inquiétantes banshees, messagères de l'autre monde et des faucheuses, mystérieuses, trônent dans trois logos. Ces petits personnages funestes ont l'air de sortir tout droit des « contes gothiques » de Tim Burton (Colombani, 2018) ou du cinéma d'animation. Troublants, certains logos tendent à emprunter aux sous-cultures musicales, en l'occurrence la musique *metal* (sans dissociation de genre) son « univers culturel très codé [qui]

renvoie à des logiques sociales qui s'inscrivent en partie dans la caricature de la religion catholique, de la mort et de l'enfer » (, 2015 : 8). En tout, ce sont près de 19% des équipes qui adoptent ces imaginaires. La mort, l'au-delà, les squelettes et autres cadavres sont présents sur près de 20 logos, qui accueillent de manières funestes le roller derby en France.

Le recours à l'anthropomorphisme pour incarner une identité sportive n'est pas chose nouvelle et les équipes françaises en font un usage abondant : « *L'hypothèse de Veblen émet l'idée que l'imaginaire du sport puise ses racines dans un terreau primitif, aristocratique, voire chamanique, qui se perçoit confusément sous des dehors relativement anodins. Veblen remarque que les animaux de proie sont extrêmement fréquents dans les écussons de l'aristocratie, avec une profusion de dragons, de lions et d'aigles en tout genre. L'héraldique du sport, les emblèmes et les noms des équipes, obéit à la même tendance* » (Leblond, 2007 : 104).

Associés à des prédateurs comme le loup, le lion ou l'aigle ou encore d'animaux comme le taureau ou le cheval, les sports se parent de symboles de puissance et de conquête. L'aigle, l'ours, le tigre servent de support identitaire à de nombreuses équipes (les *Chicago Bulls*, du côté de la NBA, en tête) qui assoient le caractère masculin et viril des sports représentés. La hyène carnassière est l'égérie des Chamberhyènes, toutes dents dehors. Ici, la virilité se conjugue au féminin. D'autres convoquent des registres plus burlesques et absurdes : l'oie chez les Silly Geez de Tours, sourcils froncés et bras croisés, se dresse devant une superposition de crânes. Elle n'a jamais semblé aussi hargneuse. Dans ce même registre, d'autres animaux viennent également soutenir les imaginaires de violences de la pratique, sans jamais manquer d'humour : le ragondin pour les Ang'elles de Niort, un bouc pour Quimper ou encore le mystique chat noir chez les Dirty Pussy de Rochefort ou chez les Bay Witch Project de Nice. L'équipe d'Orléans a choisi de se démarquer du registre anthropomorphique et a plutôt choisi de miser sur le caractère burlesque de l'activité, recomposant à son goût les imaginaires du roller derby :



Les Silly Geez de Tours (2011)



Les Simonnes d'Orléans (2011)

L'idée c'était de se démarquer des équipes françaises qui se montaient [...]. On ne voulait pas un nom anglo-saxon parce qu'on voulait revendiquer le côté français. Et on aimait bien le côté vieillot d'un prénom et on est partie sur "Simone". Il se trouve que le coach de l'époque s'appelait Simon et donc quand Simone est sortie "Ah ben Simon !!" donc y'avait un espèce de truc qui était rigolo. Donc on voulait un truc rigolo, un peu vieillot, un peu daté aussi parce que le sport s'inscrit dans ces années-là donc y'avait un espèce de décalage aussi, de faussement décalage avec le côté pin-up qu'on voyait beaucoup et nous on aimait bien ce décalage, vichy, rouge et blanc.

Dolly Trackson



Les Panthers de Saint Gratien (2011)

La lecture du logo de l'équipe francilienne des Panthers nécessite également un bagage culturel ou militant bien particulier pour pouvoir être décrypté. Le logo comprend une représentation graphique d'une panthère, pourvue d'un pansement et aux crocs aiguisés. La lecture pourrait s'arrêter là : un carnassier blessé, prêt à bondir sur ses proies. Or,

ce logo et le nom de l'équipe font également écho à un mouvement queer canadien appelé *Les panthères roses*. Né en 2003, ce mouvement apparaît dans la lignée de la visibilité queer des années 2000 : « *Le rose est une référence aux gais et lesbiennes, et les Panthères roses évoquent à la fois le côté loufoque du film et des dessins animés portant ce nom et le mouvement subversif des Black Panthers, aux États-Unis, dans les années 1960. Les Panthères roses étaient nées, sans savoir que d'autres groupes allaient adopter le même nom* » (Collectif de recherche sur l'autonomie collective, 2010).

En s'associant aux tabous de la mort, ou à des fantômes érotiques, les équipes rompent la quiétude d'une civilisation basée sur la pudeur et une euphémisation de la violence. Par leurs logos, elles brandissent en place publique ce « *que le processus de civilisation (Elias, 1939) a progressivement reléguées dans les "coulisses"* » (Ménard et Scarpa, 2015). La violence, extrapolée, amplifiée, est ici largement « *figurée* » (Fournier, 2019) et trouve racines dans la culture mondialisée. La pop culture, l'esthétique des *comics* et des *pulps* américains ainsi que la fiction, du cinéma de genre peu visible et illégitime (Boissonneau, Mazel et Pillard, 2016) à l'animation, en passant par des courants musicaux « *subversifs* », ces différentes sous-cultures constituent ici les réservoirs grâce auxquels le

roller derby français façonnent des imaginaires de sa pratique. Une comparaison avec les logos d'équipes sportives traditionnelles permettrait d'interroger la proximité ou la distance du roller derby vis-à-vis de l'ordre sportif. Or, en s'associant aux imaginaires du punk, du métal ou encore du rockabilly, le roller derby semble s'inscrire dans la continuité de formes culturelles qui explorent l'inacceptable et « *transgressent les régulations sociales et les contraintes* »²⁸¹ (Kattari, 2020 : 14). Réceptacle de syncrétismes culturels, le roller derby n'a alors pas d'existence qui lui soit propre. Personne ne sait vraiment encore ce qu'est le roller derby : un courant musical ? Un art populaire ? Un sport ?

Si la lecture du roller derby semble complexe, les logos agissent néanmoins comme premier rapport d'identification pour les pionnières. Alors que la création de leurs équipes s'opère isolément et de manière sporadique à travers le pays, les logos leur donnent une première forme d'existence et agissent comme la première « grammaire » (Level, Dugas et Lesage, 2011 : 125) d'une pratique dont elles s'engagent à suivre les codes. En résonance les uns avec les autres, ces logos créent un socle commun d'appartenance et participent à rendre réelle l'existence du roller derby. L'articulation de références martiales et érotiques agissent ici comme des formes de langages et de stratégies de reconnaissance. Ils diffusent une sorte de tradition orale, visuelle. À l'intersection des arts, des contre-cultures, de la culture mondialisée, le roller derby possède une identité fragmentée qu'elles empruntent aux équipes américaines. Ces logos permettent ainsi aux équipes naissantes de s'ancrer dans un héritage, de défendre leur appartenance à une histoire qui est ici « ré-inventée » (Hobsbawm et Ranger, 2006 [1983]). En effet, les imaginaires mobilisés par les équipes françaises ne prennent pas racines dans l'héritage du roller derby sportif, tel qu'il a été pensé par Seltzer dans les années 1950. Ces nouvelles équipes sportives ont choisi de se rattacher à la culture populaire ou des cultures de niche pour commencer à écrire leur histoire. Elles semblent ainsi refuser d'adhérer aux mythes par lesquels le sport fonde sa légitimité et son pouvoir.



Les Griottes Girrrls de Lyon
(2011)

281 « *transgress societal regulations and constraints* » [traduction personnelle].

3.3. Le roller derby et le patrimoine local : une thématique encore mineure



Les Morues de Lorient (2012)

Par leurs logos et les imaginaires qu'ils convoquent, les équipes françaises défendent leur appartenance à l'univers du roller derby américain : transgressif et amusant. Les *pulps*, les *comics*, les pin-up, les fictions américaines constituent ainsi des points d'ancrage avec lesquels les françaises façonnent l'identité de la pratique. Si les équipes françaises s'inscrivent dans la continuité de culture américaine, un ancrage local se laisse également deviner dans la plupart des logos. En effet, elles n'hésitent pas à convoquer des légendes urbaines ou des éléments du patrimoine (parfois oubliés) des villes. L'ancrage territorial traverse de nombreux logos. Celui-ci peut s'exprimer à travers des éléments liés au territoire (naturel ou urbain) et parfois dans un patrimoine oublié de l'histoire de ce dernier. L'analyse a relevé que 26 logos proposent un rattachement au territoire ou à la ville dans laquelle les équipes s'implantent. Celui-ci prend plusieurs formes. L'imaginaire marin est commun à l'ensemble des villes portuaires ou méditerranéennes : les ancres marines (souvent surmontées d'une tête de mort), la piraterie, les épaisses cordes marines, la coque de chalutier (pour l'équipe de Roscoff), les morues (qui dessinent par ailleurs le galbe fessier d'une joueuse pour l'équipe de Lorient) ou le poulpe combatif de La Rochelle rattachent le roller derby à des ancrages locaux. Les Biches de Thonon n'oublent pas, quant à elles, le mont Blanc. Au fin fond du Jura et des Vosges, les sapins ornent le blason des joueuses de Pontarlier et du logo des joueuses Vosgiennes (auparavant domiciliées à Épinal). Si ces références locales, territoriales occupent dans un premier temps une place mineure dans une partie des logos, ils participent à produire des syncrétismes culturels entre les références typiquement américaines qui s'associent ici à des éléments du patrimoine français.



Les Hell's Ass de Strasbourg (2013)

Malgré les divers changements du logos, les Paris Roller Girls, première équipe parisienne à se créer, ont toujours conservé l'emblème de la capitale et l'associe à une paire de patins : la tour Eiffel. À Strasbourg, le patin écrasant la tête d'une joueuse laisse percevoir la célèbre cathédrale alsacienne. Emblème de la Bretagne, l'hermine (à la fois comme animal ou comme symbole :

la croix avec trois pointes vers le bas) est représentée dans le logo de Vannes (les V'hermines). Les filles de Limoges n'oublient pas, quant à elles, d'insérer des masques de poupées de porcelaine dans leur visuel. Si les caractères emblématiques de certains édifices ou d'éléments liés à l'histoire du territoire accompagnent la fabrication des logos, d'autres se jouent des controverses. Ainsi, les Atomik Paulette associent leur Varga Girl à un caractère bien particulière de leur ville de Tricastin : un site nucléaire. Le rattachement à des traditions locales typiques est également convoqué. Ainsi, un raton laveur en colère de Bayonne porte le foulard rouge des férias du sud-ouest.

Pour construire leur histoire, les Nasty Pécheresses de Montreuil puisent dans l'histoire local de leur municipalité, qu'elles réinscrivent dans le récit du roller derby. Le logo représente une blanche-neige moderne : la peau blanche comme la neige, les cheveux noirs comme l'ébène. Elle tient dans sa main ce qui, en concordance avec le nom de l'équipe, se réfère au fruit défendu. La jammeuse attire ses proies d'un regard séducteur et malicieux. Or, le fruit interdit, la pomme, est ici remplacée par une pêche et offre l'opportunité d'un jeu



Le logo des *Nasty Pécheresses* de Montreuil (2013)

de mot avec les « pécheresses », du nom des membres de l'équipe de Montreuil. Tout en suggérant un penchant pour les plaisirs sexuels, ces pécheresses font également écho à l'histoire de Montreuil et à ses Murs à Pêches (Deville et Brondeau, 2017). Apparus au XVII^e siècle, les murs à pêches de Montreuil constituent alors un mode de production horticole original permettant aux arbres fruitiers de bénéficier d'une inertie thermique importante (Lafarge, 2012). Ils font aujourd'hui l'objet de nombreuses initiatives citoyennes et constituent un patrimoine auquel les habitants de Montreuil sont attachés.

La concentration des équipes parisiennes les oblige à faire preuve d'originalité pour se démarquer les unes des autres. L'équipe parisienne La Boucherie constitue également un bel exemple d'appropriation locale du roller derby. Le choix du nom « boucherie » peut faire références aux corps tombés lors de la meurtrière Première Guerre mondiale, soutenant ainsi l'imaginaire d'une activité sanguinolente. La Boucherie peut également faire référence à la semaine sanglante de la Commune de Paris (1871), ayant conduit à la mort de milliers de personnes, mais ayant fait naître des mouvements d'inspirations libertaires (Lagana, 2018).



La Boucherie de Paris
(2012)

Tandis que le nom de l'équipe convoque un ensemble de références historiques dont Paris s'est présentée comme le théâtre, le logo apporte un registre plus léger et humoristique. Celui-ci représente en effet un ticket de boucherie triangulaire. Le couteau de boucher ainsi que son fusil à aiguiser se réfèrent complètement à l'imaginaire du commerce boucher. Seul le casque étoilé vient rappeler le rattachement à l'activité derby. Or, derrière ce superbe logo (qui a fait naître d'innombrables visuels et flyers sur ce registre des morceaux de viande) se cache également une référence à l'histoire sociale, celles du commerce de la boucherie de Paris. Ce bout d'histoire se déroule au lendemain de la « révolution de février », en 1848, une période « d'émeute et de désordre » (Borrelli de Serres, 1851) impliquant le syndicat des bouchers (Piette, 2016 : 168).

L'analyse des premiers logos des équipes a permis de mettre en évidence leur inscription dans la continuité du roller derby américain. L'« américanité » prédomine dans la majorité de ces logos qui s'appuient sur des références empruntées à la culture populaire nord-américaine. Bien que largement débutantes lorsqu'elles dessinent les premiers visuels de leurs équipes (certaines créatrices n'ont pas encore acheté des patins à roulettes), ces nouvelles équipes n'hésitent pas à s'approprier les codes d'une activité apparue à partir d'une parodie des codes sportifs traditionnels. En effet, si les logos sportifs expriment traditionnellement un rattachement culturel à une nation ou à une culture hégémonique dictée notamment par les instances de légitimations sportive (Carlsson, Backman et Stark, 2022), les équipes de roller derby rompent avec cet héritage. En effet, contre des imaginaires de puissance et de prestige véhiculés par le sport professionnel ou le sport *mainstream*, les joueuses usent et abusent ici de la dérision : sexy et badasse, le roller derby rappelle également qu'il est avant tout un jeu. Les Françaises perpétuent ainsi des imaginaires de l'activité basés sur un détournement des codes du sport *mainstream*. Les comics, les pin-up ou la mobilisation d'animaux absurdes (des oies, des rats) permettent ainsi de générer de nouveaux imaginaires éloignés de ceux avec lesquels le sport *mainstream* a fondé son mythe. Les équipes tendent à mobiliser ce que Michel de Certeau appelle les « arts de la résistance » (1980). Dans l'*Invention du quotidien*, il montre comment le public de la *culture pop* invente à son profit des usages qui lui sont propres, par la mise en place notamment de la pratique du « détournement ». Cette forme de réappropriation mobilisée par le public, qui a toujours existé, permet de donner des connotations différentes à des objets et des contenus standardisés. En puisant

dans des références culturelles *a priori* éloignées des terrains de sport, les pionnières du roller derby associent leur pratique à d'autres connotations que des contenus standardisés. Ces logos, qui introduisent en France l'existence de ces nouveaux collectifs, attestent de leur volonté de s'écarter du modèle sportif traditionnel et d'en détourner les éléments fondateurs.

Partons à la recherche de « *chaire fraîche* » (2012) avec les Simonnes d'Orléans



Source. Page Facebook des Simonnes d'Orléans

Chapitre 10. La construction DIY d'une enclave sportive permissive

Ce chapitre s'intéresse à la construction du roller derby et à la manière dont les collectifs s'organisent à leurs débuts afin de donner vie à la pratique. La période 2009-2014 sera ici tout particulièrement scrutée. Entre 2009 et 2012, les « équipes » apparaissent dans un contexte où le roller derby se limite principalement à *Bliss* ou à des vidéos amateurs créées par les Américaines. Il s'agit plus particulièrement de comprendre que les pionnières françaises s'organisent pour donner vie au sport. Si les logos s'inscrivent dans la continuité directe du modèle américain, les Françaises ont-elles également choisi de s'organiser aux marges des institutions sportives *mainstream*, en l'occurrence du système fédéral ? Quelle définition les joueuses françaises attribuent au *do it yourself* (DIY) américain lorsqu'elles se rassemblent autour du roller derby. Si cette partie permet d'observer la manière dont les Françaises se sont appropriées cette discipline américaine, elle met également en évidence la dimension « permissive » de la période 2009-2014. En effet, les rencontres, le détournement des normes sportives et les possibilités d'accéder aux sphères du haut niveau participent à rattacher le roller derby à un véritable « champ des possibles » jusqu'alors jamais expérimenté dans un cadre sportif.

1. Le DIY ou la création « à tout prix » du sport

L'implantation du roller derby en France a débuté par l'adoption de ce qui peut être défini comme une « tradition visuelle » qui, se réverbérant d'une équipe à l'autre, participe à perpétuer la culture particulière (Calvet, 1997 : 92) de cette pratique. En effet, en rattachant en permanence le jeu à la violence, à la bagarre ou au sexy, les Françaises diffusent une image de l'activité connexe à celle avec laquelle les Américaines ont recréé cette pratique. Si chaque équipe s'est affairée à trouver le logo idéal grâce auquel communiquer dans les villes et sur les réseaux sociaux, s'emparent-elles également, dans la construction du jeu, de la logique d'action avec laquelle le *flat track* est né : le DIY ? Relevant également d'une « tradition orale » qui s'exporte des États-Unis vers l'Europe, le DIY guide-t-il, entre 2009 et 2014, les interactions sociales ?

Blackhawk propose une analyse assez fine des enjeux qui traversent le roller derby à sa création. Celui qui deviendra en quelques années un excellent arbitre de roller derby découvre ce milieu

sportif émergent à partir de 2011, grâce à ses fréquentations du milieu *metal*. Photographe durant ses temps de loisir, il propose ainsi à une petite équipe de prendre des photos de leurs matchs et suit ainsi, de très près, leur évolution.

Au début des années 2010, quand le roller derby a commencé à se construire en France, on était dans un sport qui se construisait j'ai envie de dire de manière "sporadique" au niveau géographique : c'est-à-dire un club naissait, puis un autre club, etc. Donc au début, on était vraiment au niveau organisationnel très... bon alors ça c'est quelque chose qui perdure, mais très "*do it yourself*", dans le sens où c'est vraiment les clubs qui géraient, qui réservaient les salles à la mairie, qui géraient leur planning de rencontre avec les autres clubs, du coup y'avait vraiment une dimension ben voilà amatrice et j'ai même envie de dire "artisanale". En plus, bien souvent, les joueuses qui venaient au roller derby dans 80 % des cas, avaient très peu de passé sportif. On était vraiment sur des joueuses qui voulaient faire du sport, mais qui voulaient faire du sport différemment déjà. Au début, on avait plutôt un groupe de copines, alors effectivement plus issues du milieu *rock*, du milieu punk, un petit peu du milieu alternatif on va dire, qui se lançaient là-dedans sans être sportives déjà et sans forcément non plus avoir, alors c'est mon avis personnel, on va dire l'idée dans quoi elles s'embarquaient réellement.

Blackhawk

Cet arbitre propose une synthèse assez intéressante de la manière dont les équipes se structurent en France. Pour lui, en 2009, le roller derby incarne la possibilité d'envisager la pratique d'un « autre » sport dans les villes où il s'implante. Or, si l'« artisanat » et le bricolage accompagnent au quotidien ces nouvelles équipes sportives, ces dernières suivent-elles le modèle des Américaines en organisant ce nouveau sport à partir d'une rupture avec le modèle sportif traditionnel ? En effet, alors que les équipes françaises se créent autour des codes du roller derby américain, cherchent-elles comme les Américaines à s'extraire d'un système sportif en place ? Revendiquent-elles leur fonctionnement aux marges des institutions ?

1.1. La construction DIY du sport : la débrouille comme maître-mot

L'histoire du roller derby français est d'abord celle d'une histoire locale qui, d'une ville à l'autre, débute bien souvent devant un écran de cinéma ou d'ordinateur. Par la suite, un message sur les réseaux ou sur des forums permettent de motiver quelques volontaires qui se réuniront pour débiter le travail de création du roller derby. Si ce travail est d'abord introduit par le façonnage d'une culture visuelle, inspirée du modèle américain et pétrie de références allant de la *pop culture* à des références plus confidentielles, il invite rapidement les joueuses à investir et à comprendre l'activité et sa dimension écrite, corporelle. Séduites par l'image proposée par *Bliss*, celle d'une course de

vitesse badasse où « tous les coups sont permis », les pionnières françaises ne tardent pas à se confronter à l'envers du décor proposé par cette fiction et se rendent rapidement compte que le roller derby ne se limite pas « à un look », comme l'explique Boopy Freaky²⁸² lorsqu'elle me raconte, autour d'un verre de bière, la construction de son équipe. Les pionnières ont en effet rapidement cherché à en savoir davantage sur le fonctionnement de ce qui se révèle progressivement être un sport organisé. Manier les patins à roulettes, apprendre à tracer un *track*, réfléchir à un lieu d'entraînement, animent désormais le quotidien de ces jeunes femmes, passées de spectatrices de *Bliss* à initiatrices d'équipes de roller derby. En effet, pour pouvoir jouer au roller derby, il faut avant tout réunir les conditions de sa mise en vie.

Dans un premier temps, les équipes s'organisent indépendamment les unes des autres. Pour Dragiqueen, à l'initiative d'une équipe dans le nord de la France, les collectifs « *s'observai[en]t de loin* » et n'entretiennent, dans un premier temps, aucun lien. Ce sont les skateparks, les parkings de supermarchés ou encore, pour les lieux les plus originaux, un bunker qui constituent les théâtres de la naissance de la discipline. L'apprentissage de la glisse (et par conséquent l'achat de patins à roulettes) se présente comme une première étape à laquelle s'attellent les pionnières. Nouvelle venue du côté de Lyon, Dédé se renseigne sur l'existence d'une équipe dans la ville. Elle découvre par le biais d'un forum de glisse que des jeunes femmes ont commencé à s'entraîner dans des skateparks. Elle décide de les rejoindre. Elle se souvient que le travail collectif concerne alors uniquement les possibilités de mise en vie du sport : « *À Lyon, dès le début, c'était "On va apprendre à tenir debout sur des patins". C'était plutôt ça qui nous drivait et on se disait l'organisation précise de comment va fonctionner la ligue, ça, on verra plus tard* ». Les savoirs des patineuses artistiques ou des skateuses, nombreuses à avoir trouvé dans le roller derby un sport dans lequel un transfert d'habiletés est possible, vont ainsi savamment être mis à profit : « *Au début c'était hyper... pas du tout équipe (rire), hyper fun ! On allait au skatepark, on avait une trame à suivre donc on apprenait à s'arrêter, à sauter, donc roller basique* » (Boopy Freaky). Parallèlement à la maîtrise des patins et à la gestion des chutes, les patineuses débutent un travail de traduction du jeu. En effet, la compréhension du fonctionnement derby est indissociable d'un effort d'immersion dans les logiques du sport nord-américain, de ses terminologies, de ses codes. Quelques collectifs bénéficient du savoir de joueuses américaines installées dans leur ville comme les Paris Roller Girls²⁸³, quand d'autres, comme Toulouse, profitent de l'expertise des hockeyeurs qui s'investissent

282 Boopy Freaky. Fiche enquêtée n° 12, p. 140.

283 C'est notamment le cas des Paris Roller Girls qui ont pu profiter de la présence de deux joueuses américaines lors de la création de leur équipe ; d'ailleurs, elles rejoignent dès le mois d'octobre 2010 l'« *apprenticeship program* » de la WFTDA. Elles ont ainsi rapidement pu stabiliser leur compréhension du roller derby. Selon des informations

dès les débuts à créer le sport. Pour les équipes qui n'ont pas cette opportunité, elles se confrontent ainsi à un jeu dont les règles sont alors uniquement en anglais, ancrées dans la culture sportive américaine. Bien qu'il n'ait alors aucune maîtrise des règles du jeu, Mr. Brown a néanmoins souhaité apporter son aide à son collectif local en tant que « coach » :

Moi je me suis dit : si je veux commencer à les coacher, je vais devoir aller me renseigner à droite à gauche. D'abord, je suis allé directement sur le site de la WFTDA pour comprendre les règles, parce qu'il faut les potasser, tout était en anglais. Et puis ça changeait tout le temps, y'avait toujours des mises à jour. Donc moi, j'ai dû rentrer dans cet univers-là, que je pique des exercices à droite à gauche, que je me renseigne vers les coachs dont Rémy qui était coach à l'époque de [l'équipe voisine], j'allais voir les exercices qu'il faisait et petit à petit, j'ai commencé à faire mes propres exos.

Mr. Brown

Le visionnage de matchs trouvés sur internet et la traduction des règles diffusées sur le site de la WFTDA permettent d'actionner la compréhension des bases de l'activité²⁸⁴. Les équipes les plus proches géographiquement se rapprochent et des premiers efforts de co-construction se dessinent. Bricolage, débrouille, artisanat, constituent autant d'acceptations qui expriment l'élan *do it yourself* par lequel le roller derby s'implante en France, et qui peut alors être défini comme un engagement visant à « pallier un manque, et [...] créer soi-même » (Labry, 2011 : 70) quelque chose qui n'existe pas. De la traduction des règles à l'apprentissage du traçage du *track*, les premiers collectifs à se constituer se confrontent, en effet, à un contexte où « tout était à faire, tout était à construire » (Dragiqueen). Entre 2009 et 2012 en France, outre quelques américaines présentes sur le territoire, personne ne sait jouer au roller derby. En cette absence d'expertise, la création des équipes s'inscrit dans une certaine informalité, invitant à la débrouille et à fonctionner avec « les moyens du bord » (Dolly Track'son).

Orlane : À l'époque, est-ce que vous parliez du DIY ?

Hell'spray : Je ne sais pas si on en parlait mais oui c'est ce qu'on avait utilisé, c'est ce qu'on faisait, on s'était fait tout seul. Mais on n'en parlait pas plus que ça.

recueillies dans des articles de journaux, l'équipe de Bordeaux semble également avoir pu profiter de l'expertise d'américaine au cours de cette période.

284 Entre 2010 et 2011, la WFTDA en est à sa 8^e version de règles du jeu (alors uniquement en anglais) et les collectifs se confrontent ainsi à une pratique en évolution constante. WFTDA (mai 2010), « WFTDA standardized flat track roller derby rules » : <https://static.wftda.com/rules/archive/wftda-rules-2010-05-26.pdf>.

Une minorité d'équipes, comme les Paris Roller Girls par exemple, bénéficient de la présence de joueuses américaines. Ces dernières font ainsi office de passeuses de savoir, et transmettent aux Françaises leurs compétences acquises outre-Atlantique. Or, la majorité des équipes vont, quant à elles, fonctionner par tâtonnement, à l'aveugle. Par ailleurs, si les règles du jeu ne sont pas encore traduites et que le fonctionnement ludique du roller derby est assez hermétique, il n'existe également pas non plus de « règles sociales » par lesquelles un ordre donné fonctionnerait. En effet, à l'échelle du pays et des relations qui se tissent entre elles, les pionnières n'associent, dans un premier temps, pas la création du roller derby à une dynamique « alternative », guidée par des normes et des valeurs particulières : « *Je ne sais pas si on était auto-gérées mais on essayait en tout cas de faire les choses à notre échelle à nous, pour essayer de faire quelque chose* » (Boopy Freaky). Les pionnières sont en effet guidées par une dynamique intuitive, mais sont loin de conceptualiser leur entrée dans la pratique du roller derby autour d'une volonté d'élaborer une organisation sportive en rupture avec ce qui existe : les efforts sont concentrés autour de la création du sport.

Lorsque les pionnières s'engagent dans la création de leur équipe, c'est avant tout un DIY de débrouille qui structure les rencontres, le travail de création du sport et les interactions ludiques. Néanmoins, celui-ci ne peut certainement pas être rattaché à quelque chose de « *subi* » (le Roullely, 2016) dont les pionnières souhaiteraient se délester, bien au contraire : « *C'était ce côté-là qui m'avait plu au début, ce côté sans règle et on apprend toutes seules, avec les règles qu'on trouve sur internet* » (Hell'Spray). Le caractère marginal de ces nouvelles organisations et l'imbrication de ces émulations créatives participent à générer un cadre interactionnel (Goffman, 1991) particulier, notamment marqué par la spontanéité et une certaine absence de verticalité dans les relations empêchant notamment les formes de consumérisme : « *Tout le monde avait envie de s'impliquer pour que cela fonctionne* » (Boopy Freaky). L'idée d'être « *à l'origine de quelque chose* » est très forte au cours de cette période et nourrit l'engagement des pionnières qui voient par le roller derby un champ des possibles jusqu'alors rarement expérimenté dans un cadre sportif :

Et puis, surtout, c'était le fait quelque part de créer un truc qui n'existait pas, qu'il fallait tout construire quoi. Y'avait peut-être aussi ce truc dans lequel c'était plus facile de trouver sa place, dans quelque chose qu'on avait construit soi-même, que d'arriver dans un club, où on connaît personne... Enfin moi, à titre personnel, j'ai du mal à me faire des... dans les relations sociales je suis quelqu'un de très timide, j'observe beaucoup et il me faut beaucoup de temps pour m'intégrer dans un groupe et là, c'était complètement différent, parce que j'étais l'essence du truc et donc c'est moi qui allait accueillir les gens et c'était plus facile pour moi dans ce

sens là, que de m'insérer dans un groupe existant, que d'arriver dans une autre pratique sportive qui existe depuis X temps.

Dragiqueen

L'absence de ressources financières, de matériel, de connaissance sur la pratique suffit à circonscrire les contours d'un engagement que les joueuses rattachent au DIY, celui de pouvoir donner vie à une association et à un sport. Par sa forme à construire, son caractère marginal et son jeu sur patins à roulettes, le roller derby incarne, à lui seul, la possibilité de proposer des alternatives aux pratiques sportives implantées sur le territoire. Le DIY se réfère à l'engagement nécessaire à la mise en forme de l'activité. Si tous les collectifs qui se créent entre 2009 et 2012 associent l'expérience DIY du roller derby à une « *idéologie de la débrouille* » (Robène et Serre, 2016b : 10) (allant des difficultés à trouver des patins jusqu'à la traduction des règles), des pionnières y voient également un style de vie rattaché au militantisme d'extrême gauche, voire à des sous-cultures reliées aux mouvements anarchistes (Eleftheriadis, 2018). En effet, certains collectifs, comme celui de Brest, se sont constitués autour de valeurs et idéaux pouvant être rattachés à un DIY « *revendiqué* » pour reprendre la terminologie proposée par Simon le Roulley (2016). Les créatrices de cette équipe, socialisées aux milieux alternatifs, ont ainsi en commun d'associer le DIY à une « *éthique libertaire d'autogestion* » visant à rompre avec le capitalisme (Zaytseva, 2008 : 130). Par ces influences anarchistes libertaires, ces pionnières sont animées, au quotidien, par le désir de tendre vers davantage d'horizontalité dans les relations humaines ou encore « *de s'affranchir des exigences d'un système de reproduction social extrêmement normatif* » (Hein, 2012 : 29).

Qu'il s'agisse d'équipes comme Calais créées par des jeunes femmes éloignées des milieux alternatifs ou d'équipes comme Brest, « *des sales punks* » (Al'Trackpott), membres actives des cercles musicaux indépendants de leur ville, faire avec les « *moyens du bord* » constitue un moyen de fonctionnement commun à toutes. Contrairement à des milieux musicaux alternatifs (Hein, 2012) ou encore aux collectifs autogérés (Sallustio, 2019) pour qui le « *faire soi-même* » repose sur une certaine éthique visant à s'extraire des cadres de la société industrielle, au roller derby, les équipes ne se construisent pas autour d'une définition partagée du DIY. En effet, il n'existe pas de « *mode d'emploi* » en ce qui concerne la manière d'organiser l'activité. L'exemple du *sponsoring* est, en ce sens éclairant, et des équipes n'ont pas hésité à s'engager dans la recherche de partenaires financiers pour créer, « *à tout prix* », leur association. D'ailleurs, contrairement aux équipes américaines, écossaises ou australiennes qui s'emparent du DIY comme d'un moyen de s'organiser aux marges des instances régulatrices du sport *mainstream*, les Françaises, sensibles à l'idéologie libertaire et aux questions de contrôle social ou bien celles qui n'y sont pas familières, ne vont dans un premier

temps pas chercher à fonctionner sans les représentants du sport au niveau local (les clubs de glisse) et national (les fédérations).

1.2. Des accointances avec le milieu sportif *mainstream*

La mobilisation de l'« *ethos DIY* » dans le cadre de la pratique du roller derby a déjà fait l'objet de nombreuses analyses et de travaux scientifiques (Beaver, 2012 ; Pavlidis, 2013 ; Breeze, 2014). Il est généralement associé à la structuration de la discipline en dehors des instances sportives *mainstream* et ce, dans une perspective choisie, « revendiquée ». Le cas du roller derby français invite à rediscuter cette notion. En effet, si l'activité naît dans une dynamique DIY, par le seul effort des pionnières, ces dernières ne vont, dans un premier temps, pas chercher à stabiliser leur organisation en dehors du circuit sportif *mainstream*. Au contraire, si les collectifs s'organisent dans un premier temps aux marges des institutions sportives fédérales et dans une dynamique informelle, cette situation s'est rapidement révélée être davantage « contextuelle » qu'associée à des idéaux visant à s'extraire d'un cadre établi. D'ailleurs, les équipes naissantes cherchent rapidement à s'imprégner du fonctionnement de l'organisation sportive traditionnelle, voire à adopter ce modèle. D'ailleurs, d'autres possibilités à l'organisation associative n'ont, au cours des entretiens, jamais été énoncées. Initiatrice d'une équipe de roller derby après avoir visionné *Bliss*, Dark Angel a rapidement réussi à rassembler, autour d'elle, amies et inconnues pour débiter une équipe. Elle s'est rapidement renseignée pour officialiser cette structure sportive²⁸⁵.

Vraiment, au tout tout début, c'était vraiment très traditionnel. J'étais allée... comment ça s'appelle... je ne sais plus, un espèce de centre d'informations vers la bibliothèque, j'étais allée proposer mon idée de club et je leur avais demandé des conseils : "Qu'est-ce qui est préférable pour l'association ? Quels statuts ?". Et après, j'avoue que toutes les démarches ensuite c'est pas vraiment moi qui les ai faites. Je suis partie à ce moment-là, quand ça commençait à se lancer. Mais quand je suis revenue deux ans plus tard, ça s'est fait assez traditionnellement, vraiment comme si on était une équipe de roller, genre il n'y avait pas spécialement d'autres connotations derrière.

Dark Angel

La nécessité d'obtenir des infrastructures et la question des assurances conditionnent la forme que prennent ces nouvelles équipes, contraintes par leur sport (collectif et se pratiquant sur un sol lisse et plat), de rejoindre les modèles plébiscités par le milieu sportif traditionnel²⁸⁶. En effet, si les

285 L'équipe de Besançon, les Voodoo Vixens, ne s'organiseront sous forme associative qu'à partir de 2014. Avant cela, elles sont membres de club de roller de la ville.

286 Le 25 novembre 2010, le président/coach de l'association *Roller Derby Team* à Toulouse publie sur un site documentant l'actualité du roller derby en France un communiqué sur la manière dont une association de roller

skateparks ont vu naître les premières équipes, ils se présentent rapidement comme des « *abris provisoires* » (Falcoz et Chifflet, 1998 : 15) et montrent leurs limites. À l'inconfort des sessions en extérieur (le goudron n'est pas le revêtement le plus optimal pour jouer au roller derby et absorber les chutes), s'ajoute également le traitement réservé à ces patineuses. Grisettes²⁸⁷ a commencé le roller derby en 2012. Elle a alors 35 ans. Elle apprend l'existence du roller derby par l'une de ses amies. En guise de « *mise en bouche* », elle regarde *Bliss* et se décide à rejoindre l'équipe en train de se créer près de chez elle. Entre 2012 et 2013, le collectif s'entraîne en extérieur et s'endurcit à force de chuter sur le bitume : « *Concrètement, on était les "punks à chien" de la ville, c'est-à-dire qu'on se faisait virer de tous les parkings où il y avait des vigiles* » (Grisette). Dès lors, s'organiser en association devient un moyen de pouvoir prétendre à un gymnase ou à un espace d'entraînement protégé des intempéries, des lieux d'entraînement qui obligent les collectifs à devoir franchir le filtre des municipalités ou des clubs locaux qui ont la gestion de « *85 % du patrimoine sportif* » (Falcoz et Chifflet, 1998 : 20). Contrairement au milieu de la glisse (Calogirou et Touché, 2000 ; Riffaud, Recours et Gibout, 2015) qui apparaît et s'organise aux marges des instances régulatrices du sport, les pionnières du roller derby n'émettent aucune réticence face à un travail conjoint avec les acteurs sportifs locaux. La question des assurances n'est également pas étrangère à la nécessité de s'associer aux acteurs du sport *mainstream*. Si une partie des collectifs qui émergent tendent très rapidement à se structurer sous une forme associative, l'équipe de Brest, mais également celle de Rennes ou Besançon, choisissent, quant à elles, de rejoindre des associations sportives locales déjà constituées afin de faciliter leur implantation en ville :

On s'est d'abord rapprochées d'une école de patinage qui était hyper sympa, ils étaient super chauds à nous accueillir à leurs entraînements, nous donner un coup de main parce que franchement, nous, on est partie de rien : on ne savait pas patiner, on n'avait pas de salle, on connaissait rien au milieu associatif, sportif en tout cas. Et du coup, ils nous ont donné un bon coup de main là-dessus.

Disaster Uppercut

Qu'elles choisissent de s'organiser en leur nom propre sous une forme associative ou de rejoindre des associations de glisse déjà implantées dans leurs villes, les équipes ne semblent pas vouloir fonctionner à la marge des instances régulatrices du sport au niveau local. De plus, contrairement au milieu du roller derby américain ou au roller derby écossais étudié par Maddie Breeze (2014), en

derby doit être créée. Il encourage vivement une adhésion à la FFRS, puisqu'il permet ainsi aux associations de toucher des subventions et des aides publiques. [en ligne] <https://www.rollerenligne.com/dossier/monter-une-association-de-roller-derby/>. Cet acteur du milieu derby français jouera un rôle central dans la sportivisation de l'activité, sur le modèle des pratiques sportives *mainstream*.

287 Grisettes. Fiche enquêtée n° 23, p. 152.

France, les équipes sont rattachées, dès leur création, à plusieurs degrés, avec le système sportif fédéral. En effet, lors de sa déclaration à la préfecture, l'équipe de Bordeaux prend soin de préciser que son action s'effectue en lien avec la Fédération française de Roller et Skateboard²⁸⁸. Encouragé par son coach et président, le roller derby Toulouse exprime publiquement, dès sa création, son positionnement en faveur d'une adhésion du derby au système sportif fédéral et encourage les équipes naissantes à rejoindre cette fédération. Ce club va par ailleurs rapidement constituer un médiateur extrêmement actif entre les instances fédérales et ce milieu sportif en pleine construction. Si des acteurs du derby français œuvrent, dès 2010, à faire reconnaître l'activité auprès des instances légitimantes du sport français, ces dernières émettent néanmoins des réticences face à l'arrivée de ce nouveau sport :

Nous avons essayé de solliciter la FFRS et son antenne régionale, ainsi que quelques clubs de patins du coin. Mais personne ne savait de quoi on parlait et on nous a gentiment fait comprendre qu'il ne fallait pas attendre de coup de main. Nous avons donc fait notre truc dans notre coin, toutes seules.²⁸⁹

Extrait d'interview de Belle Zébuth, créatrice des Petites Morts de Bordeaux

En 2011, la FFRS recense 600 membres du roller derby licenciées sous le chapeau du roller course. Contrairement au club de Toulouse qui œuvre activement à faire reconnaître l'activité au sein des sphères du pouvoir sportif, d'autres associations reconnaissent qu'il était alors difficile d'envisager le fonctionnement de l'activité sans l'appui de ces instances. Pour certaines présidentes de clubs interrogées, il est alors moins question d'une quelconque reconnaissance institutionnelle que de bénéficier d'un appui juridique et réglementaire. La FFRS n'est pas la seule institution avec laquelle les équipes collaborent. En effet, le club Nantes choisit, en 2010, d'adhérer à l'UFOLEP²⁹⁰, mouvement d'éducation populaire, pour l'accompagner dans ses démarches. L'enquête n'a néanmoins pas permis de déterminer si ce choix de privilégier un mouvement d'éducation populaire plutôt que la FFRS relève alors d'un positionnement idéologique ou d'une simple opportunité.

288 Déclaration du Roller Derby Bordeaux Club, « La création, l'entraînement, l'animation et le développement d'équipes de roller derby (course en patins à roulettes), organisés sous l'égide de la fédération française de roller skating, l'organisation et la participation à des exhibitions et des compétitions de roller derby, organisées sous l'égide de la FFRS, la promotion de la discipline du roller derby » : <https://www.journal-officiel.gouv.fr/pages/associations-recherche/?disjunctive.source&sort=cronosort&q=roller%20derby&q.titre=&start=210>.

289 Webzine DFORDERBY, « Rencontre avec Belle Zébuth #699 » : <https://issuu.com/dforderby/docs/dforderby-issue01>, pp. 44-45.

290 Une analogie peut de nouveau être proposée avec la pratique du quidditch (ou quadball) qui a également choisi de rejoindre l'UFOLEP (Union Française des Œuvres Laïques d'Éducation Physique). Néanmoins, tandis que le quidditch rejoint cette fédération multisports lorsqu'elle entame un processus de sportivisation, c'est à leur création que ce collectif de roller derby adhère à l'UFOLEP.

D'ailleurs, aucune information concernant d'éventuelles réunions avec les dirigeants de l'UFOLEP, n'a été trouvée, permettant d'affirmer l'existence d'un partenariat à l'échelle nationale. L'enquête a également permis de montrer que même les équipes composées de jeunes femmes membres des milieux alternatifs se sont rapprochées, dès leurs débuts, des fédérations ou des clubs implantés. Si l'on rattache la culture alternative à des pratiques, des espaces, des modes d'action visant « *à une transformation en profondeur à la fois du système de production capitaliste et de la structure sociale de la population* » (Pattaroni et Piraud, 2010 : 73), le rapprochement avec les sphères sportives traditionnelles peut constituer un paradoxe. En effet, au DIY qui peut s'appréhender comme une « *culture qui est utilisée, consciemment ou inconsciemment, efficacement ou non, pour résister et/ou changer la structure politique, économique ou sociale dominante* »²⁹¹ (Duncombe, 2002 : 5), le sport *mainstream*, porté en France par le mouvement fédéral, se présente comme une institution contribuant à la stabilisation de l'ordre dominant en place (Laberge, 1995 : 55). Pour les fondatrices de ces équipes, l'implantation du roller derby les confronte à une gestion locale et nationale du sport dont il est difficile de s'extraire.

De toute façon, la fédération, on a toujours été obligées. Alors au début, vu que le roller derby n'était pas connu, ni reconnu, c'était hyper compliqué : on licencierait les joueuses individuellement, en roller vitesse il me semble, parce que ça n'existait pas en fait le roller derby en France, donc on était obligées de les licencier comme ça, en tant qu'équipe c'était pas possible. Mais oui on s'est tout de suite confrontées à la Fédération française de Roller, tout simplement pour une question d'assurance, on était obligées pour pouvoir faire les entraînements, si les filles se blessent qu'elles soient assurées, parce qu'on s'est quand même montées en association sportive et il fallait aussi assurer l'association sportive du coup il fallait qu'on soit affilié à quelque chose.

Disaster Uppercut

Les pionnières interrogées n'émettent alors pas d'opposition face au fait de se rapprocher des instances sportives *mainstream*. Si certaines équipes affichent d'emblée leur volonté d'être reconnues auprès des sphères de pouvoir, d'autres inscrivent ce partenariat dans la continuité de la logique de « débrouille » qui anime leur volonté de donner vie au sport. Dans ce sens, cette collaboration est envisagée comme un moyen de faciliter la mise en vie du roller derby. Elle n'est alors pas perçue comme quelque chose de contraignant : parvenir à donner vie à l'activité reste l'objectif de cette période. Par ailleurs, ce rapprochement a sans doute permis aux associations françaises de se structurer plus facilement que dans d'autres pays (on peut notamment citer la gratuité des gymnases, payants par exemple en Suisse). Pour les joueuses, l'adhésion à la FFRS est

²⁹¹ « *culture that is used, consciously or unconsciously, effectively or not, to resist and/or change the dominant political, economic or social structure* » [traduction personnelle].

inévitables, mais ne traduit pas pour autant l'absence de réflexion politique concernant le caractère contraignant, normalisant des institutions sportives. D'ailleurs, les collectifs qui ne parviennent ni à se structurer en termes associatifs, ni à obtenir des gymnases, vont rapidement disparaître. C'est le cas par exemple des Rock'n'Rolleuses (qui se feront ensuite appeler La Meute). Ces dernières apparaissent en 2011 à Metz, une ville qui a accueilli quelques mois plus tôt une première équipe de roller derby : le RDMC²⁹². Les équipes évoluent séparément jusqu'en 2013 et connaissent des trajectoires bien différentes. Le RDMC parvient rapidement à trouver un gymnase et à organiser des entraînements. Les Rock'n'Rolleuses, quant à elles, privilégient le fun et une certaine informalité dans leur organisation. Elles ne sont pas parvenues à s'organiser en tant qu'association et ont privilégié l'amusement aux entraînements trop « sérieux ». Pourtant, il semble que ce soit cette instabilité, pourtant plaisante, qui ait conduit à leur disparition après seulement deux ans d'existence.

Orlane : Avec les *Rock'n'rolleuses*, vous vous entraîniez sur les parkings, dehors, vous étiez motivées !

Hell'Spray : C'est ça qui me plaisait aussi. On essayait de trouver des salles mais on n'en avait pas. On s'engrainait même sous un pont quand il pleuvait. On a aussi trouvé un truc dans un ancien squat militaire, où un mec nous avait peint un *track*. On a essayé de se débrouiller [...]. Nous aussi on a essayé de monter notre association, ça a pas fonctionné, les filles au final étaient pas si motivées que ça et notre coach nous a laissé tomber. [En 2012] on a eu la proposition du RDMC de fusionner en fait et c'est ce qu'on a choisi donc on est devenues des membres à part entière du RDMC. À partir de là on a eu un vrai entraînement, une vraie structure, on avait une salle, même deux... Ouais c'était pas mal.

L'implantation du roller derby a ainsi confronté les fondatrices d'associations à un contexte les obligeant à collaborer avec les acteurs du sport mainstream. En effet, qu'il s'agisse d'un rapprochement avec des clubs de roller pour obtenir des gymnases ou des institutions pour parvenir à souscrire des assurances, les pionnières les moins aguerries aux logiques fédérales découvrent qu'en France le sport repose sur une structuration dont il est difficile de s'extraire (Chifflet, 1995 ; 1987). Ainsi, s'organiser en tant qu'association leur permet de pouvoir bénéficier de gymnases, de débiter des entraînements et, plus tard, d'organiser des événements. Dans ce contexte où le sport repose sur un maillage complexe entre régulations municipales (et législatives) et initiatives privées (les associations), les équipes acceptent la forme que lui impose ce paysage politique, y voyant un levier pour faire fonctionner le roller derby. Ces collaborations conditionnent largement la stabilisation des collectifs et actionnent, de manière plus ou moins rapide, leur fonctionnement. Pourtant, face à une saturation des équipements sportifs et aux choix des mairies de favoriser les

292 RDMC : Roller Derby Metz Club.

pratiques compétitives, « vitrines sportives » des villes, plutôt que d'encourager ce type d'initiatives, les équipes se confrontent également aux difficultés d'obtenir des créneaux dans les gymnases.

Par exemple, au départ, on n'avait pas un terrain complet, on n'avait qu'une moitié de terrain pour les entraînements parce qu'on s'entraînait en même temps que le club de randonnée. Mais ça allait, c'était vraiment l'apprentissage du patin : savoir tomber, savoir freiner... mais c'est vrai qu'à un moment c'est devenu chiant. Moi j'étais en contact avec celui qui gérait le club, on s'écoutait, on ne peut pas non plus cracher dans la soupe, on avait un gymnase chauffé, qu'on avait à disposition certains dimanches lorsqu'on voulait rencontrer certaines équipes, des dimanches en entier, donc moi non plus je voulais pas partir en embrouille avec les mecs, comme ça s'est fait plus tard, et qu'on perde tout alors qu'on commençait à monter la pente. Le mec me disait "Ben venez le dimanche, on le dit au gardien", et on avait accès facilement au gymnase.

Mr. Brown

Les premiers mois de création des équipes françaises montrent ainsi l'absence de résistances face à la nécessité de devoir fonctionner avec les acteurs du sport *mainstream*. Or, ces partenariats ne sont pas non plus un gage de confort. Ces nouvelles équipes sportives sont en effet souvent ignorées par les municipalités et bénéficient bien souvent des créneaux dans les gymnases les plus vétustes, à l'intérieur lesquels « *l'hiver, il faisait plus froid à l'intérieur qu'à l'extérieur* » (Kiss²⁹³). Si les équipes naissent autour d'une volonté de créer un sport « différent » de ce qui existe sur le territoire, elles ne s'organisent pas en rupture avec les associations sportives traditionnelles. Colette²⁹⁴ a commencé le roller derby en 2011 au sein d'un groupe dont les membres n'ont initialement pas cherché à structurer leur organisation. Insatisfaite, elle quitte ce premier collectif pour rejoindre un autre club, davantage réputé pour son « sérieux ». Celui-ci a en effet rapidement constitué un bureau composé de membres élus et d'un CA : « *Moi j'ai fait partie du bureau longtemps. Par contre, on avait vraiment organisé le truc on avait un pôle bouffe, un pôle événement, un pôle com', un pôle coaching, donc on avait bien cloisonné le truc, on avait un CA de 12 membres et puis tout était décidé au CA, c'était vraiment très très carré* » (Colette). Comme le montre l'exemple de Colette, l'informalité des collectifs de roller derby et leur spontanéité se sont progressivement structurés. Ainsi, très tôt, des équipes vont adopter des modèles organisationnels bien connus pour structurer leur fonctionnement.

293 Kiss. Fiche enquête n° 19, p. 147.

294 Colette. Fiche enquête n° 10, p. 138.

Le fonctionnement quotidien du club sportif résulte de l'activité tant des organes que des acteurs qui les constituent. Les acteurs sont les sociétaires qui, en leur qualité de membres cotisants, ont voix délibérative dans les Assemblées Générales. [...] Les organes du club sont constitués par les assemblées générales, le conseil d'administration ou le comité de direction et le bureau. [...] Historiquement, le sport amateur, et à but non lucratif, n'avait pas besoin d'autres types d'organisations pour fonctionner. Si l'on observe la totalité des structures prestataires de services sportifs, l'association reste encore actuellement le support juridique par excellence.

Gasparini, 2003 : 24

Pour observer la « rupture » avec les modèles sportifs implantés depuis des dizaines d'années sur le territoire, il faut déplacer le regard et observer la manière dont ces pionnières mettent en scène l'activité et la font circuler dans l'espace public. En effet, ce sont bien à travers ces mises en scène, lors des rassemblements collectifs et au cours des événements sportifs, que la rupture avec le sport traditionnel s'opère et que l'idée d'un sport « différent » est proclamée.

1.3. Sur la scène publique : la mise en scène d'une pratique *underground*

La pratique du roller derby est loin de se résumer au maniement des patins et à la maîtrise de la glisse. En effet, c'est un jeu de stratégie nécessitant une vingtaine de volontaires pour envisager l'organisation d'un match. Ainsi, les rassemblements aux abords des skateparks et les balades le long des voies vertes ont rapidement confronté les premières instigatrices des équipes de roller derby à des limites d'ordre numérique : recruter s'impose donc comme une nécessité. Plus les aspirantes sont nombreuses à vouloir pratiquer le roller derby, plus vite un match pourra être organisé. Avant parfois même de comprendre comment un *track* de roller derby doit être tracé, les pionnières organisent leurs premiers recrutements. Dédé aborde les premiers mois de structuration du club qu'elle rejoint en 2011. Cantonnée dans un premier temps à un forum confidentiel, l'association connaît très vite un réel engouement à la suite de ses premières campagnes de recrutement :

J'ai déménagé à Lyon en juillet 2010 par là, et donc j'avais regardé y'avait un groupe Facebook qui existait et la fille qui avait amorcé le truc arrêtait pas de dire : "On tempore, on s'occupe des papiers de l'assoc et puis on vous tient au courant". Et puis, finalement, une première rencontre un peu plus collective se fait autour de février 2011. À l'époque, on était 6-7 à tout casser. On se retrouve au parc, personne savait rouler 'fin le truc classique et on finit par avancer dans la

structuration de l'assoc et en septembre 2011 on lance un premier grand recrutement où là on passe de 7 à une trentaine.

Dédé

Dans la lignée des équipes américaines, la confection de flyers se présente alors comme le medium indispensable pour parvenir à communiquer sur l'existence du roller derby et convaincre de potentielles nouvelles recrues de rejoindre leurs bancs. Or, recruter des pratiquantes pour participer à un sport inconnu n'est pas une mince affaire. Si les logos permettent de façonner l'identité d'équipes nouvellement formées, ce sont les flyers qui permettent de susciter l'attrait pour un sport que personne ne connaît. Des flyers de recrutement diffusés entre 2010 et 2013 ont pu être retrouvés sur les pages Facebook des différentes équipes ou encore dans des articles de journaux locaux. Certains d'entre eux ont également pu être retrouvés parmi les archives de la Fanzinothèque de Poitiers. Le repérage des premiers flyers de recrutement permet de constater de résurgences dans la manière de présenter l'activité et ce, lorsque les contours du jeu n'étaient pas encore bien définis.

Ces flyers destinés à attirer le public peuvent s'apparenter à des productions éphémères comme le sont les cartes postales ou les fanzines (Belin, 2020 : 172) appartenant au registre des « *petits documents éphémères de la vie quotidienne* »²⁹⁵ (Rickards, 1988 : 7). Collés le long des murs, sur les vitrines de bars ou de boutiques préalablement sélectionnées par les joueuses, les flyers doivent interpeller le passant, attirer son regard et susciter sa curiosité. Le façonnage de cette activité encore inexpérimentée s'opère à travers l'usage de différentes techniques artistiques et diverses mises en scène. Les conceptrices n'ont ainsi pas hésité à prolonger la fonction du logo qui est celle du détournement des codes du sport. Par les différents visuels qu'elles diffusent, elles se plaisent à créer le décalage avec les pratiques sportives traditionnelles. Bonnie et Clide²⁹⁶ sont un couple qui a participé à la création d'une équipe dans le nord de la France en 2010. Séduits par l'« univers carnavalesque » de *Bliss*, ils s'engagent à recréer ce même modèle sur leur lieu de vie : « *Dès le début, il y avait la volonté de se démarquer des pratiques traditionnelles, de développer une pratique underground, d'afficher sa différence, d'en jouer* » (Bonnie & Clide). Les pionnières n'hésitent ainsi pas à convoquer différentes techniques d'art pour implanter leur activité dans l'espace public. Certains flyers de recrutement proposent des visuels élaborés, mettant en avant la dimension sportive (pour le club occitan) et « badasse » (pour les Parisiennes et le club lorrain) de la discipline. Si le club toulousain adopte les codes sportifs (le personnage féminin est en tenue sportive), les autres en revanche privilégient la dimension sexy et badasse du sport.

295 « *the minor transient documents of everyday life* » [traduction personnelle].

296 Bonnie & Clide. Fiche enquêtés n° 7, p. 135.

Affiches de recrutement du roller derby français (2010)



Roller Derby Team de Toulouse (2010)



Paris Roller Girls (2010)



ROLLER DERBY LONGWY Monte sa Team !!

Recherche des joueuses

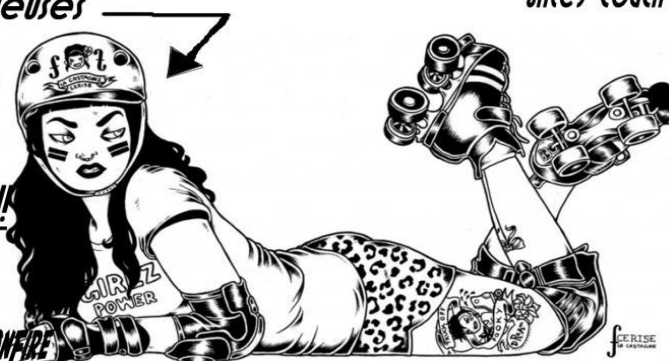
Motivées
Et de tous niveaux

ET

Surtout pleins de **FANS !!**

Pour plus de renseignement
à joute

f ROLLERDERBY LONGWHEELS ON FIRE



Recherche aussi :
Un(e) coach

Affiche de recrutement du club de Longwy, réalisée par Cerise la Castagne

Des collectifs n'ont également pas hésité à faire appel à des graphistes pour concevoir leurs visuels. C'est le cas de l'équipe de Longwy en Meurthe-et-Moselle. Les fondatrices de ce club ne parviendront jamais véritablement à s'implanter dans cette ville frontière du Luxembourg puisqu'il disparaît une année seulement après son apparition. Pourtant, avant de comprendre les rouages du sport (et avant même de créer leur logo), les joueuses misent sur leurs visuels pour susciter l'intérêt d'un public envers le roller derby. Pour cela, elles font appel à Cerise la Castagne, une artiste connue pour ses illustrations représentant des « *femmes fortes et sensibles* », comme elle les décrit

dans les interviews qui lui sont consacrées²⁹⁷. Tatoués et percés, les personnages féminins de Cerise la Castagne ont ainsi trouvé dans le roller derby un nouvel espace d'expression et de mise en scène. Inspirée par milieu derby depuis son apparition (elle lui consacra même un blog entre 2011 et 2012²⁹⁸), cette artiste sera par la suite souvent sollicitée par d'autres équipes pour des logos ou des sérigraphies (l'équipe de Calais et de Besançon feront également appel à ses talents). Les poses suggestives des joueuses ou des petites mascottes, les bas résilles et les grandes chaussettes d'écolières comme équipement sportif, mais également la recherche de « *nullos* » pour jouer constituent autant d'éléments produisant un décalage entre les équipes sportives *mainstream* et celles du roller derby.



Premier flyer des Voodoo Vixens de Besançon (2011)

Armées de leurs ciseaux, des équipes privilégient le faire soi-même : le découpage et la photocopieuse sont leurs meilleurs alliés. Elles se tournent ainsi du côté d'une esthétique qui n'est pas sans rappeler celles des fanzines élaborés à partir des « techniques de production "bricolées" (DIY) de lettres coupées-collées, d'images photocopieées et collées, de textes griffonnés à la main et dactylographiés »²⁹⁹ (Triggs, 2006 : 69). C'est notamment le cas de l'équipe de Besançon et de son premier flyer de recrutement qui inspire notamment la mascotte de leur logo. L'impression en noir et blanc, les techniques de « copier-coller » (Zaytseva, 2018), l'esthétique sérigraphiée mais aussi l'adoption du langage visuel propre au mouvement punk³⁰⁰ constituent autant d'éléments avec lesquels les joueuses

françaises diffusent l'existence du roller derby dans leurs villes. Lorsqu'elles décident de rejoindre la nouvelle équipe de roller derby de Besançon, la conceptrice du flyer des Voodoo Vixens entretient des proximités avec le milieu du fanzinat local. Par l'esthétique qu'elle emploie, elle participe visuellement à rattacher le roller derby à ces milieux confidentiels. D'autres équipes comme celles de Nancy ont très tôt été investies par des graphistes indépendantes ou des personnalités membres des milieux auto-gérés qui offrent ainsi leur service à ces collectifs sportifs.

297 Interview Cerise la Castagne, illustratrice : <https://onelandmag.com/cerise-la-castagne/>.

298 Derby Wolf, blog tenu entre 2011 et 2012 par Cerise la Castagne : <https://derbywolf.wordpress.com/author/ceriselacastagne/page/2/>.

299 « the 'do-it-yourself' (DIY) production techniques of cut-n-paste letterforms, photocopied and collaged images, hand-scrawled and typewritten texts » [traduction personnelle].

300 L'univers graphique du mouvement punk a fait l'objet en 2019 d'une exposition au Design Museum Brussels qui explore le « langage visuel » de ce mouvement contre-culturel : Punk graphics. Too fast to live, too young to die. <https://designmuseum.brussels/punk-graphics/>.

Ce lien esthétique entre le roller derby et les milieux contre-culturels n'est donc pas que cosmétique puisque de nombreuses artistes ou personnalités initiées à certaines formes d'art ont rejoint les bancs du roller derby, qui prend davantage l'apparence d'une culture alternative que d'un « sport ». Kiss³⁰¹ a rejoint une équipe de roller derby en 2011. Ancienne nageuse, elle est curieuse de débiter un sport sur patins à roulettes. Or, elle ne découvre pas seulement les rouages d'une pratique nouvelle, elle fait également la connaissance de jeunes femmes artistes qui mettent à disposition leur savoir et leur compétence pour donner vie à l'activité.

On avait des nanas qui baignaient déjà dans le milieu associatif, punk, féministe, etc. Il y en avait une qui vivait dans une grosse colloc auto-gérée, une qui était sérigraphe. Du coup, y'avait des nanas elles avaient déjà l'habitude, c'était déjà leur quotidien. Y'en a une elle était sérigraphe, [une autre] avait son atelier dans une MJC, donc elle faisait les affiches, elle faisait le logo, tous les trucs de l'assoc.

Kiss

La diffusion du roller derby dans l'espace public passe ainsi par l'emprunt aux milieux culturels alternatifs, *underground* de leur leurs imaginaires. Si *Bliss* participe à populariser l'activité et à lui attribuer une dynamique plus « *pop* » qu'alternative, les collectifs français suscitent l'identification à partir d'une esthétique travaillée, pouvant par ailleurs être considérée comme un « langage graphique » notamment associé aux pratiques de détournement :

Selon Guy Debord, l'Internationale Situationniste a défendu l'idée que la société contemporaine était devenue la "société du spectacle" et s'y est opposée en employant des stratégies telles que celles définies par le détournement et la "récupération", notamment en réquisitionnant l'imagerie des bandes dessinées et d'autres formes de la culture populaire.³⁰²

Triggs, 2006 : 74

Disséminés dans les villes et sur les réseaux sociaux, ces flyers constituent le premier filtre par lequel le public découvre l'existence d'une équipe de roller derby locale ; filtre qui va opérer une première sélection des futures adhérentes. En effet, en se présentant comme le véhicule d'imaginaires particuliers, entendus comme un mode d'échange symbolique (Tuillon Demésy et Haissat, 2019), ces flyers participent à diffuser un ensemble de signes qui agissent sous forme d'un système de communication, d'un langage. Dans la lignée de la théorie de la réception proposée par

301 Kiss. Fiche enquêtée n° 19, p. 147.

302 « *According to Guy Debord, Situationist International promoted the notion that contemporary society had become the 'society of the spectacle', opposing this by employing strategies such as that defined by détournement (diversion) and of 'recuperation' (recovery) including commandeered comic-strip imagery and other popular culture forms* » [traduction personnelle].

Stuart Hall, il est possible d'affirmer que ces flyers et leur esthétique mobilisent des imaginaires qui participent à orienter la réception du public, vers des personnes en mesure d'en décoder le sens :

C'est cet ensemble de sens décodés qui "a un effet", influence, divertit, instruit ou persuade, et ce avec des conséquences très complexes sur le plan de la perception, de la cognition, de l'émotion, de l'idéologie ou des comportements. Dans un moment "déterminé", la structure emploie un code et génère un "message" ; à un autre moment déterminé, le "message", par l'intermédiaire de ses décodages, débouche sur la structure des pratiques sociales.

Hall, 1994 : 31

La diffusion du roller derby à partir de ces imaginaires, de ces codes, participe à orienter la réception du sport : si le roller derby séduit, c'est pour sa marginalité mais aussi pour le décalage qu'il suscite. Ainsi, les pionnières ont pu susciter un intérêt auprès de personnalités attirées notamment par les « marges culturelles », comme par exemple le monde des arts, l'univers du tatouage, du piercing, accompagnant ainsi certaines « *pratiques de déconstruction des apparences convenues* » (Liotard, 2016a : 125). Si les flyers participent à établir un lien entre le roller derby et les milieux alternatifs, cette proximité n'est pas seulement visuelle puisqu'à l'intérieur même de ces nouvelles équipes le DIY et l'alternatif tendent à guider les interactions. Pour Al Trackpott, qui a rejoint une équipe en 2010, le DIY ne s'exprime pas de la même manière dans toutes les équipes rencontrées entre 2010 et 2014. La dimension alternative du DIY tend à s'exprimer principalement du côté des collectifs qui entretiennent avec les milieux musicaux des accointances.

[le DIY] ça dépendait vraiment des personnes qui créaient la ligue ou des entraîneurs, des gens qui organisaient dans les comités. L'ancienne ligue de, je sais pas si elle existe toujours, de Lille, les Switchblade, je la trouvais vraiment assez punk, alternative, dans le *metal* aussi un peu. Y'avait la meuf qui faisait le coaching, elle s'appelait Marie, elle est partie à Leipzig là, qui j' pense donnait vraiment l'impulsion punk dès le départ, 'fin punk ou alternatif. D'autres ligues que j'ai pu voir, Rotterdam était assez alternative aussi, vraiment. Mais oui parce ce que c'étaient des gens, beaucoup des artistes ou des musiciens ou... j' pense que les gens qui rejoignent l'équipe dès le départ, font un peu l'esprit d'une équipe au départ.

Al Trackpott

Dès leurs débuts, les équipes voient ainsi cohabiter des jeunes femmes ayant investi la pratique suite à la production de Drew Barrymore et des membres de réseaux étroits, composés de jeunes femmes et d'hommes appartenant à un ensemble de « sous-cultures » dont les membres partagent « *des valeurs et des goûts distincts, une identification collective à la différence de l'Autre, un engagement sur de longues périodes et dans la vie de tous les jours, et une relative autonomie par rapport aux*

réseaux non sous-culturels »³⁰³ (Kattari, 2020 : 11). Tandis que certaines investissent l'activité comme prolongement d'un style de vie revendiqué, d'autres souhaitent expérimenter une rupture avec leur mode de vie. Fréquentant les milieux *metal* de sa ville depuis l'adolescence et inscrivant le roller derby dans la continuité d'un style de vie anti-conformiste qu'elle s'est façonnée, Boopy Freaky émet justement certaines réserves concernant l'arrivée de jeunes femmes éloignées des milieux alternatifs, et qui souhaitent s'approprier des codes auxquels elles sont étrangères :

Après j'aimais pas trop le côté bas résilles, en fait pour moi c'était un peu... je vais être un peu cru mais pour moi c'était les filles qui voulaient se la jouer un peu rock mais qui sont pas du tout rock dans la vie et ça, ça avait un petit peu tendance à m'agacer [...]. Après je l'ai fait aussi faut pas se mentir, j'avais des collants noirs bas résilles. Je l'ai fait aussi sauf que moi c'était mon style et du coup moi qui ait toujours cherché à pas être comme les autres, quand j'ai vu ces filles arriver "Ouai vas-y on va montrer notre cul", en fait, là, tu revendiques un style qui ne t'appartient pas, tu sais pas du tout de quoi il s'agit.

Boopy Freaky

Le témoignage de Boopy Freaky laisse transparaître des conflits de légitimité à l'intérieur même des collectifs. En effet, tandis que l'implantation de l'activité en France ne s'opère pas en rupture avec les instances sportives traditionnelles, il est intéressant d'observer l'existence de hiérarchies d'authenticité (Beal et Weidman, 2003) au sein des collectifs. C'est entre les pionnières qui appartiennent aux cultures alternatives et dont le style vestimentaire, par exemple, s'inscrit dans la revendication d'un style de vie anti-conformiste (Hall et Jefferson, 1996) et celles qui adoptent les artefacts burlesques de manière ponctuelle, tel un « déguisement », que des premières tensions émergent.

Cette première partie a permis de mettre en évidence le positionnement que les équipes de roller derby françaises adoptent, à leur création, vis-à-vis du sport *mainstream*, institué et fédéral. En effet, si ces dernières voient dans le roller derby une possibilité de faire un sport « différent », elles ne s'engagent dans un premier temps pas dans une organisation sportive véritablement « alternative », visant à rompre avec les instances en place. La structuration associative, la collaboration avec les acteurs du sport au niveau local, ainsi qu'avec la fédération se présentent comme des leviers à la mise en vie de l'activité et non pas comme une contrainte au fonctionnement des collectifs. Il faut attendre encore quelques années avoir de voir apparaître des conflits entre les

303 « *distinct values and tastes, collective identification as different from an Other, committed involvement over long periods of time and throughout everyday life, and relative autonomy from non-subcultural networks* » [traduction personnelle].

actrices du roller derby et les représentants du sport *mainstream*. En attendant, c'est bien au sein des collectifs, à travers les interactions, que des premières formes de mésententes, de tensions apparaissent, d'abord entre les représentantes de cultures alternatives et celles qui sont étrangères à ces milieux, puis entre les joueuses les plus engagées et celles désignées par le nom de « *poseuses* », accusées de profiter uniquement de l'image sexy de la discipline sans chercher à s'engager davantage dans la pratique elle-même. Or, malgré ces premiers conflits exprimant les enjeux d'« authenticité » qui traversent déjà l'activité, le roller derby offre un champ des possibles inexploré en termes de sociabilités. L'absence de structuration sportive et l'assouplissement du cadre de la pratique, l'ancrage féminin et provocant du roller derby participant, en effet, à rabattre les cartes « *des divisions sociales et de leur reproduction* » (Bidart, Degenne et Grossetti, 2011 : 53) et encourage la rencontre de personnes qui, en dehors de ce contexte, n'auraient probablement jamais été amenées à se rencontrer :

Le derby ça crée des liens entre les gens qui viennent de différents niveaux sociaux, de différents endroits du monde, de différentes histoires, de parents... J'ai rencontré des gens qui sont élevés dans un culte et qui ont des histoires... Vraiment j'aurais jamais rencontré des gens comme ça, des gens très très riches, qui sont meilleurs amis avec des gens qui sont super connus, qui ont été sans abris pendant des années. On est des gens très différents alors le lien qu'on crée oui c'est le derby, mais c'est surtout l'investissement qu'on crée dans le derby.

La Rockette

Lorsqu'il n'en est alors qu'à ses balbutiements, le milieu du roller derby peut ainsi se résumer à un agglomérat de « *petits mondes* » (Bidard, 2012 : 13) ou ce que les interactionnistes appelleraient des « *mondes sociaux* » (Céfaï, 2015) distincts les uns des autres et reposant sur la diffusion et l'usage de symboles « *qui ont une signification commune pour tous les membres du groupe* » (Mead, 2006 [1934] : 90). En tant que représentantes de mondes, les pionnières injectent dans la pratique du derby des façons de faire et des « *univers de discours* » (*ibid.*) dont elles sont les héritières et qui vont accompagner la structuration de l'activité.

Flyer de recrutement du Poitiers Roller Derby (2013)



Archives de la Fanzinothèque de Poitiers
<https://www.fanzino.org/production/poitiers-roller-derby/>

2. Sur les terrains sportifs, l'expérience permissive du détournement

La partie précédente s'est concentrée sur l'organisation des collectifs autour de la mise en vie du roller derby. Au cours d'une période où tout devait être construit, la débrouille guide les premiers collectifs qui doivent non seulement se constituer en équipe mais également traduire les règles du roller derby. Le rapprochement avec les acteurs du sport *mainstream* leur ont permis de bénéficier d'infrastructures et d'assurances, accélérant ainsi leur stabilisation. Contrairement au roller derby américain qui a fait du DIY un moyen de s'organiser aux marges des instances du sport *mainstream*, le derby français privilégie durant les premiers mois de son existence une collaboration avec les acteurs du sport au niveau local et national. Si en France, ces nouvelles équipes sportives

tendent à reproduire le modèle associatif local, c'est en revanche par leur spectacle sportif qu'elles rompent avec le modèle sportif traditionnel. Disparu des terrains sportifs américains lorsque les équipes débutent leur tournant sportif, le détournement reprend vie à l'intérieur des gymnases français. Cette partie se concentre sur l'arrivée en France d'un spectacle sportif d'un nouveau genre, bâti sur des codes que le sport traditionnel a relégués dans les tribunes³⁰⁴.

2.1. La affiches de roller derby ou quand la culture populaire s'invite dans le sport

L'obtention des gymnases et la réussite des premiers recrutements permettent à des équipes d'organiser quelques mois seulement après leur création des événements ouverts au public. Les joueuses de roller derby n'ont donc pas attendu de maîtriser les rouages de ce nouveau sport pour organiser des événements qui, s'ils permettent de faire connaître l'activité, se révèlent également être générateur de trésorerie. En juillet 2010, ce sont les *Petites Morts* de Bordeaux et la *Nothing Toulouse* qui inaugurent le tout premier match de l'histoire du roller derby en France : « *Last but one jam* »³⁰⁵. Ce match oppose l'équipe rouge et l'équipe noire, deux couleurs hautement symboliques : la première, tout à la fois symbole révolutionnaire (Pastoureau, 2016 : 175) et du danger (Pastoureau, 2010 : 74), et la seconde, rebelle et transgressive (Pastoureau, 2008 : 212). Les joueuses portent au dos de leurs t-shirts en coton, leurs numéros grâce auxquels les arbitres peuvent attribuer des pénalités. Sur la vidéo, quelques *derby names* apparaissent mais leur présence reste éparse. L'équipe noire a choisi de les associer à des fémurs croisés, comme sur les pavillons pirates. Si la couleur des maillots est imposée, le *dress code* du match ne fait, quant à lui, l'objet d'aucune restriction. Loin de se contenter de shorts ou de leggings en lycra, les joueuses ont osé quelques fantaisies : collants, shorts, jupes à volants, chaussettes montantes rayées, ludiques et enfantines (Pastoureau, 2014), colorent ce *track*. Familles, amis, quelques curieux, conjoints : le public est nombreux à avoir fait le déplacement pour venir applaudir ces joueuses de roller derby. Les éléments du sport américain sont bien présents. D'abord, les arbitres n'ont pas oublié d'enfiler les t-shirts zébrés, tels que les portent les arbitres de football américain et de basketball. Certains ont adopté les patins à roulettes mais quelques rollers en ligne se laissent également observer. De plus,

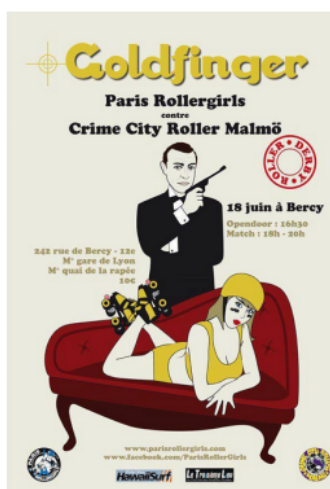
304 En effet, pour citer Ludovic Lestrelin : « *L'aspect festif, haut en couleur, la convivialité dans l'action et le goût pour le spectacle des supporters ultras se combinent, en effet, à un véritable sens de la dérision et de la provocation. Les représentations carnavalesques puisent volontiers dans la culture populaire moderne, sur la logique du détournement et du brouillage culturel (Elias et During, 1994)* » (Lestrelin, 2006 : 32).

305 Match Bordeaux-Toulouse (2010), « *Last but one jam* » : <https://www.rollerenligne.com/en/skating-videos/bordeaux-toulouse-last-but-one-jam-2010/>.

tous ne portent pas de casque de protection. Le *speaker* est également là pour commenter les actions d'un jeu dont, visiblement, certaines règles lui échappent. Comme les joueuses, celui-ci s'est également permis des excentricités vestimentaires. Pour l'occasion, il n'a pas choisi le costume des *speakers* sportifs mais préfère le travestissement. C'est, en effet, vêtu d'une élégante robe dos-nu en mousseline blanche et coiffé d'une perruque brune bouclée que cet acteur du spectacle sportif a choisi d'investir le *track*. Une musique rythmée accompagne l'intégralité de ce jeu qui prend ici la forme d'une sorte de course de vitesse se déroulant à l'intérieur d'un *track* oblongue. Les joueuses sont ici disséminées de part et d'autre de la piste, cherchant à s'éviter ou bien à provoquer des chutes. Si l'usage des mains est interdit, des « *hit* », coups d'épaules ou de hanches, permettent de faire sortir l'adversaire en dehors du *track*, voire d'envoyer les adversaires dans le public assis à proximité des délimitations de jeu. Les joueuses qui attendent leur tour pour jouer sont assises à l'intérieur du *track*, dans l'*apex*, zone qu'elles partagent avec les arbitres³⁰⁶. L'équipe bordelaise sort victorieuse de ce match pour lequel « *on avait lu les règles une semaine avant il me semble, et certains ref ne les avaient jamais lues* » (commentaire de la vidéo). Après Toulouse et Bordeaux, ce sont Paris et Metz qui se démarquent assez rapidement du reste des équipes créées en 2010 puisque ces dernières parviennent rapidement à organiser des événements. En 2011, quatre rencontres sont organisées par ces équipes qui introduisent de manière modérée certaines caractéristiques du spectacle derby.

306 Près de 10 ans après ce match, pour des raisons de sécurité, l'entrée des joueuses dans l'*apex* est formellement interdite. Cet espace est désormais uniquement réservé aux arbitres.

Les premiers événements de roller derby (2011)

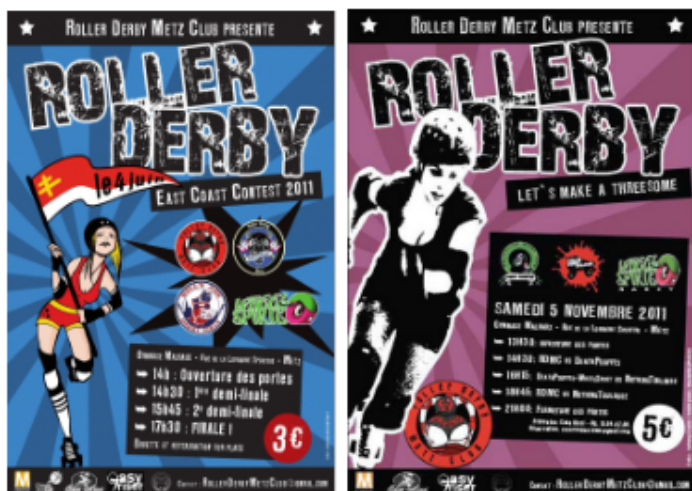


Le 30 avril 2011, les *Paris Roller Girls* accueillent les *Petites Morts* de Bordeaux au Centre Sportif de l'Université de Nanterre. Ce match introduit ainsi sur le territoire français une tradition qui ne cesse ensuite de se perpétuer : l'usage de flyers pour l'annonce d'événements derby. Pour son premier événement « Bons baisers de Paris », les *Paris Roller*

Girls misent sur l'œuvre de l'auteur britannique Ian Fleming et de son protagoniste James Bond pour attirer du public. Ici, Sean Connery est remplacé par un arbitre en t-shirt rayé noir et blanc, dont la posture reprend celle de l'espion : il occupe le centre de l'image, la tête est inclinée vers le bas, l'œil est vif et la main droite tient un pistolet automatique. La main gauche, peu visible, laisse apparaître un sifflet orange. Sur l'affiche officielle de 1963, la fiancée de James Bond, légèrement vêtue, attend de manière lascive le retour de l'agent. Ici, ce n'est plus une mais deux personnages féminins qui sont au cœur de l'intrigue. Positionnées vers l'avant de l'affiche, elles ont troqué le déshabillé rose de James Bond Girl pour des tenues de sport, patins à roulettes et protections étant de rigueur. À gauche en bleu, une joueuse parisienne est prête à s'élancer, elle porte des résilles et des marques de guerre sur le visage. À droite, une joueuse bordelaise, aux longues chaussettes rayées, est également prête pour le match à venir. Elles réutilisent de nouveau la référence à l'espion 007 pour leur événement du 18 janvier 2011, contre l'équipe suédoise de Crime City. Cette fois, la référence au sport n'existe plus qu'à travers les patins de la joueuse, étendue sur un sofa dans une tenue couleur or.



Le 2 juillet 2011, le Roller Derby Toulouse présente : la *French Connection*. Il ne s'agit pas là d'un film d'action mais bien de matchs de roller derby engageant les équipes bordelaise, parisienne et toulousaine. Le nom de l'événement se réfère à l'une des plus puissantes organisations criminelles de trafic d'héroïne ayant sévi entre les années 1930 et 1970, aux États-Unis et en France. Lunettes de soleil sur le nez et présentées devant un mur d'interrogatoire, les joueuses de l'équipe de Toulouse, casques et patins à l'appui, sont les suspectes principales du crime qui vient d'être commis. Elles sont sans pitié : elles doivent prendre leur revanche sur les *Petites Morts* de Bordeaux qui les ont battu lors de leur rencontre, en juillet 2010.



Au cours de l'année 2011, le Roller Derby Club de Metz (RDMC) organise deux événements à quelques mois d'intervalle. Le premier, le *East Contest*, ne se déroule pas sur la côté est des États-Unis mais bien en Moselle (on retrouve d'ailleurs les couleurs et la croix de la Lorraine sur le drapeau). Il se déroule le 4 juin au gymnase Malraux et rassemble la deuxième équipe messine, la

Meute, ainsi que Nancy et Strasbourg. Le second a lieu le 5 novembre, le RDMC nous invite cette fois à « un plan à trois » (« *Let's make a threesome* ») avec son trio d'invitées : les voisines nancéiennes, les *Wheel Spirit*, les *Death Pouffes* de Montpellier et la *Nothing Toulouse*. Chaque affiche est présentée sur un fond rappelant les bâches de cirques, sur laquelle se superposent des informations sur l'événement à venir. La petite mascotte de la première affiche est ensuite remplacée par la photographie en noir et blanc d'une véritable joueuse de roller derby, découpée et collée sur le flyer.

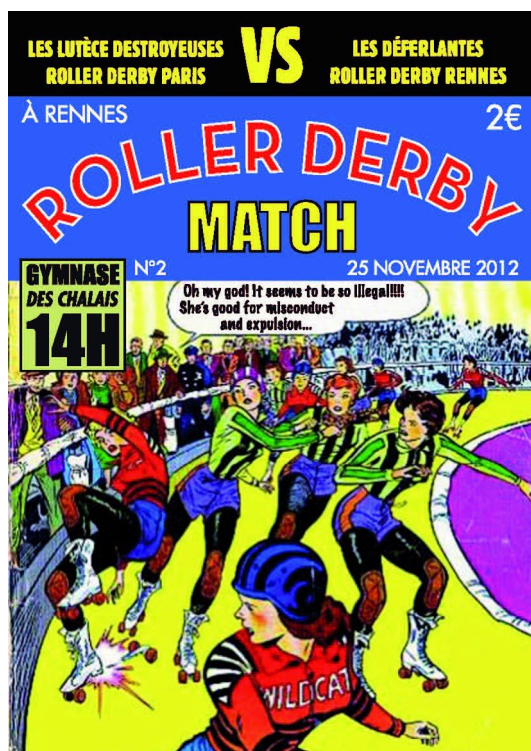
Les Duchesses de Nantes parviennent également en 2011 à organiser le premier événement de son histoire. Elles invitent pour cela les voisines bretonnes de Rennes à un « *explosive show* ». Le public ne peut pas se tromper, il s'agit bien d'un événement de roller derby (écrit en gros). Pourtant, il est bien difficile de saisir de quoi il s'agit. Le flyer propose une superposition d'informations à l'inspiration tarantinesque. Ce sont les petites photographies situées au centre de l'image qui permettent au public d'associer le roller derby à une activité physique.



Ces premières affiches introduisent en France l'articulation du roller derby à des éléments de spectacle ou de fiction. Les événements qui suivront et s'organiseront à travers la France permettent d'observer la diffusion de ce que Mohin'hell³⁰⁷, jammeuse d'une petite équipe de l'est de la France, appelle les « *anti-codes* » de ce sport. En effet, chaque événement est l'occasion de contempler l'effort imaginatif et créatif de ces nouvelles sportives qui se révèle, au fil des événements, sans

307 Mohin'hell. Fiche enquêtée n° 67, p. 200.

limites. Les choix d'une thématique, d'un visuel ou d'un décor se présentent comme des attendus et la fiction ou les films d'horreur constituent de formidables réservoirs dans lesquels les joueuses de roller derby puisent leur inspiration. À partir de 2012, d'autres villes métropolitaines voient s'organiser des événements de roller derby qui, d'un gymnase à l'autre, mobilisent les mêmes codes de présentation de l'activité face auxquels le profane pourrait rester perplexe. Si les affiches font généralement apparaître des patins à roulettes ou des protections (qui peuvent parfois être complètement absents), le roller derby est associé à des œuvres fictionnelles ou à tout autre événement extérieur au répertoire sportif traditionnel. Les équipes ne limitent jamais le jeu à ses soixante minutes réglementaires, mais l'associent à un scénario par lequel le spectacle sportif, performant, semble passer au second plan. Par leurs supports de communication, les équipes produisent un effet de décalage entre l'objet de l'affiche (un événement sportif) et les mises en scène auxquelles l'activité est associée (un trafic d'héroïne, un ménage à trois, plus tard les comics, etc.). Basé sur la création d'« un paradoxe dans la juxtaposition de deux faits normalement incompatibles » (Michel et Schwach, 1973 : 115), ce procédé est générateur d'humour.



Premier événement du Roller Derby Rennes (2012)



Premier événement des Griottes Grrrls de Lyon (2012)

Ces affiches tendent à mobiliser ce que Michel de Certeau (1990) appelle « le détournement », une pratique par laquelle le public et, ici, les pratiquantes de roller derby se réapproprient des contenus standardisés (en l'occurrence les imaginaires sportifs) pour les associer à d'autres connotations.

L'association du roller derby à des références fictionnelles permet de générer un décalage avec l'ordre incarné par le sport *mainstream* et, dans le cas du roller derby, au sport-spectacle américain. Les Françaises reproduisent ainsi les formes de détournement par lesquelles les Américaines ont fondé le *flat track roller derby*, contre les « valeurs sportives mainstream de [...] conformité »³⁰⁸ (Cohen, 2008 : en ligne). Monsterious découvre le roller derby en 2010 à New-York. Si elle ne parvient pas à se rendre à un match, c'est par l'intermédiaire d'un flyer qu'elle découvre l'existence d'un sport dont elle n'avait jamais entendu parler et qui, pourtant, génère en elle de la curiosité :

J'ai découvert le roller derby en 2010 en allant à New-York et, gros coup de pas de bol, je suis tombée sur deux flyers pendant mon séjour : un pour un match qui avait lieu la veille de mon arrivée et un autre pour un match qui avait lieu le lendemain de mon départ... Bref, j'ai pas vu de derby ! Mais par contre, l'esthétique des flyers m'a carrément interpellée. Il s'agissait d'un flyer à fond bleu, sur papier un peu cartonné, avec la statue de la Liberté "active" qui tenait un patin à roulettes je crois. Du coup c'est plutôt l'esthétique comics/punk/féministe qui m'a intriguée (j'y voyais un côté féministe dans le fait de rendre vivante cette statue de femme qui n'a jamais bougé...). Je ne connaissais pas du tout le derby avant et je n'en avais jamais entendu parler.

Monsterious

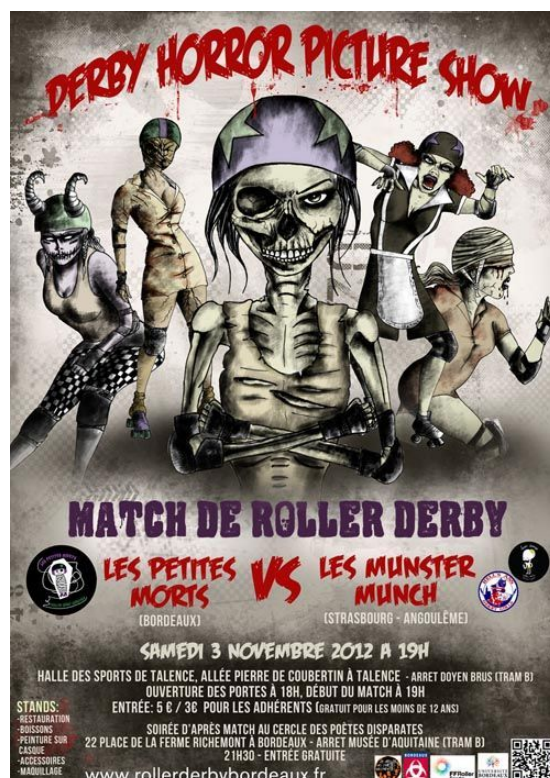
Ces conventions visuelles que l'on retrouve d'une équipe à l'autre permettent ainsi d'accompagner la construction d'un « cadre ludique » (Goffman, 1991 [1974] ; 1961) par lequel ces nouvelles équipes affichent leur détachement vis-à-vis du modèle sportif *mainstream*. La diffusion du roller derby sur les scènes publiques débute d'abord par son association à la « culture basse [vulgaire, de pacotille, simple, seulement, juste, bas de gamme, carnavalesque, bizarre] »³⁰⁹ (Twitchell, 1992 : 19). Par là, les françaises continuent à enraciner ce *revivalisme* non pas dans un patrimoine historicisé, mais dans des œuvres fictionnelles ayant trait à la culture populaire, trash, mal famée, infréquentable. En associant la pratique à productions culturelles fictionnelles allant du cinéma de genre à des comédies populaires, les équipes de roller derby insèrent du burlesque au cœur du fait sportif, qui se caractérise par son éloignement des « stéréotypes qui s'attachent au jeu : fait pour amuser, donc enfantin, frivole, populaire, pas sérieux » (Hamayon, 2021 : 30). Tandis que les jeux de compétition ont « le pouvoir de théâtraliser, sur le mode de la fiction dramatique et caricaturale, les valeurs fondamentales qui façonnent nos sociétés » (Bromberger, 1995a : 2), le roller derby s'appuie sur d'autres supports identificatoires pour construire son existence, bien loin de ceux avec lesquels le sport fonde sa « supériorité mythique » (Parlebas, cité par Hamayon, 2021 : 30).

308 « the mainstream sporting values of [...] conformity » [traduction personnelle].

309 « low [vulgar, junk, mere, only, just, lowbrow, carnival, freakish] culture » [traduction personnelle].



Événement des *Deaths Pouffs* de Montpellier (2012)



Le *Derby Horror Picture Show* des *Petites Morts* de Bordeaux (2012)

Certaines œuvres de fictions comme le *Rocky Horror Picture Show*, joyeux mélange de science-fiction, d'horreur et de sexe, ou les films de Quentin Tarantino comme *Pulp Fiction*, *Boulevard de la Mort* et *Kill Bill*, ont pu servir de support à la mise en scène de ces nouveaux événements sportifs. Sulfureuses et subversives, ces œuvres sont finalement bien éloignées de l'univers édulcorés de *Bliss* grâce à qui le roller derby s'est diffusé (Barker, 2021). Le *Rocky Horror* par exemple est considéré comme une œuvre culte indissociable d'une « culture Camp » (Austin, 1981 : 44), c'est-à-dire, pour le dire simplement, d'« un mode de consommation culturel, ironique et marginal, issu, comme [Susan Sontag] le souligne, du milieu homosexuel » (Labarre, 2007 : 413). En associant le roller derby à ce film, les joueuses lui infusent le caractère subversif d'une œuvre qui a forgé son succès « avec beaucoup de panache, parodie et satire des conventions cinématographiques et sociétales acceptées »³¹⁰ (Austin, 1981 : 46). Par là, elles choisissent d'inscrire le roller derby dans une hiérarchie culturelle où « le camp et le kitsch sont clairement à la limite du "bon goût" »³¹¹ (Twitchell, 1992 : 55).

310 « good deal of panache, parody and satirize accepted cinematic and societal conventions » [traduction personnelle].

311 « camp, kitsch and schlock are clearly on the edge of "good taste" » [traduction personnelle].

L'univers tarantinesque offre, quant à lui, l'occasion aux équipes d'amplifier le degré de violence de ce sport et ce, dans une perspective second degré : « *Plus la violence s'écarte de la réalité (comme c'est le cas dans les dessins animés, la science-fiction et le fantastique), moins il est probable que l'acte de violence soit pris au sérieux par le spectateur* » (Kirsch, 2006 : 549). D'autres références moins sulfureuses servent également de décor aux événements derby comme la comédie romantique *Dirty Dancing* qui a pu faire l'objet d'une adaptation bien plus sanglante que l'originale. En 2012, les Nantes Derby Girls se sont saisies d'une autre comédie populaire pour leur événement *4 matchs et 1 entraînement*. La multiplication des événements offre également à contempler l'effort de créativité dont font preuves les joueuses. Des équipes ont prouvé que les références culturelles françaises, fictionnelles ou historiques, pouvaient également être sujettes à réappropriation burlesque. L'équipe de la *Boucherie* de Paris, par exemple, n'a jamais puisé dans la culture américaine pour façonner son univers de pratique. Dès 2012, elle s'appuie sur ses références bouchères parisiennes de la fin du XX^e siècle pour proposer d'autres mises en scène de la discipline. En rattachant le roller derby à un pan de l'histoire de Paris, les joueuses de la Boucherie ne retirent en rien l'auto-dérision qui fait le succès du sport, mais ouvrent la voie à d'autres créations bien locales. Elles n'hésitent d'ailleurs pas à s'inspirer du patrimoine cinématographique français en intitulant leur événement annuel *Delicatessen*, du nom du long-métrage de Marc Caro et de Jean-Pierre Jeunet. Dans ce même registre davantage « cultivé » mais tout autant entaché de scandale, l'équipe de Cannibal Marmots s'est offert la liberté d'adapter l'ouvrage de Boris Vian *J'irai cracher sur vos tombes* pour créer, dès 2013, son événement annuel : *J'irai jammer sur vos tombes*.



Premier match de la Boucherie de Paris contre les Griottes Grrrl de Lyon (2012)

L'association du roller derby à des références empruntées à la culture populaire et, plus encore, à des œuvres sulfureuses, permet aux équipes de créer un décalage avec le sport *mainstream*, marqué

d'une certaine morale et garant de l'ordre social (Gaboriau, 2003 : 43). La satire, l'humour et l'ironie sont au cœur des productions grâce auxquelles les joueuses diffusent l'existence du roller derby à travers le pays. Le choix de ces différentes rhétoriques peut être analysé comme un moyen pour ces nouvelles équipes de bâtir une culture qui viendrait s'ériger en opposition avec celles du sport *mainstream*. En effet, « la satire [étant] la forme littéraire qui a pour but de corriger certains vices et inepties du comportement humains en les ridiculisant » (Hutcheon, 1981 : 144), le roller derby fonde son modèle de pratique en renversant le caractère « sérieux » et « prestigieux » du sport. Le roller derby autorise de nouveau la présence du burlesque, de l'humour et du « non-sérieux » dans un cadre sportif.



Première édition du tournoi des Cannibal Marmots de Grenoble *J'irai jammer sur vos tombes* (2013)

Dès 2011, le public découvre l'existence d'une pratique difficilement classable, rattachée à des réservoirs culturels dévalorisés, de niche ou entachés de scandale. Les équipes n'hésitent d'ailleurs pas à faire appel aux journalistes lors de leurs événements pour diffuser à plus grande échelle l'installation de ce sport sur le territoire. Par exemple, le 2 juillet 2011, la ville rose découvre l'existence du roller derby grâce à la première édition de la *French Connection* organisée par le collectif toulousain. L'événement fait l'objet d'un reportage lors du journal télévisé de *France 3 Région*, offrant ainsi l'occasion au public de découvrir une activité bien peu conventionnelle, dans lequel « rouge à lèvres et protège-dent font bon ménage³¹² ». Le cameraman n'oublie d'ailleurs pas de filmer les bas résilles de ces sportives, aux surnoms surprenants : « Elles s'appellent Charogne

312 France3 JT (8 juillet 2011), « Reportage Roller Derby Toulouse pendant l'événement "French Connection" » : <https://www.youtube.com/watch?v=mVVurkcFqx4>.

Stone, Absolut Vermine ou encore CamiKaz en Moins, et toutes sont joueuses amateurs de roller derby, un sport venu des USA pour les filles qui aiment la castagne » (extrait du reportage).

2.2. Le derby et ses « personnages » burlesques

Le *flat track* ne s'est pas uniquement diffusé sous la forme d'une activité sportive codifiée, insérée dans un cadre réglementé et régi par des codes dont la bonne application s'effectue sous la surveillance d'arbitres. Si les pionnières ont été initialement séduites par le spectacle de la subversion qu'elles observent depuis leur écran d'ordinateur, leur volonté de donner vie au jeu s'accompagne de l'expérimentation des différentes facettes d'une activité qui voit un ensemble de règles ludiques se superposer aux règles sportives. Après les logos par lesquels les équipes françaises s'inscrivent dans la lignée du derby américain, ce sont ensuite aux membres de ces collectifs de marquer leur appartenance à cette « communauté » qui a fait du non-conformisme l'un de ses éléments d'attraction.

L'anti-conformisme c'est exactement ce que je voulais, c'est exactement ça que je cherchais, ce côté grunge (rire), anti-social, ce côté "On ne fait pas ce qu'on attend de nous", c'est exactement ce que je cherchais, encore plus avec mes études d'orthophoniste où y'a beaucoup de jeunes filles toute polies, toute carrées, toute gnagna et je supportais pu, j'en pouvais pu, donc j'ai dit non non faut que je trouve autre chose !

Cascougnette³¹³

La perpétuation du caractère anti-conformiste du roller derby s'effectue dès l'entrée dans la pratique. En effet, vouloir pratiquer ce sport ne se limite pas à l'apprentissage des différentes techniques de freinage, à la compréhension de la règle du *pack*³¹⁴ ou à la maîtrise du saut d'apex³¹⁵ mais s'accompagne avant cela du respect de certaines règles en vigueur dans le cadre de cette pratique. Héritage des équipes américaines, la tradition du *derby name* trouve chez les équipes françaises de nouveaux relais. Le *derby name* est le pseudonyme qu'adopte chaque membre du roller derby, qu'elle soit joueuse, arbitre, coach, etc. Savage Burn découvre l'existence du roller derby en 2012. Graphiste de formation, elle est séduite par cette pratique qui offre l'opportunité de

313 Cascougnette. Fiche enquêtée n° 59, p. 191.

314 La règle du *pack* est une stratégie visant à jouer avec la distance entre les joueuses. C'est une règle assez complexe que je ne maîtrise pas vraiment.

315 Le saut d'apex est une technique visant à sauter par-dessus le virage et à retomber à l'intérieur du *track*. Il permet d'éviter la défense adverse, de gagner du temps et d'impressionner fortement les personnes présentes.

s'inventer un « personnage ». Elle voit ainsi dans le *derby name* un moyen pour elle d'initier une transformation de sa personnalité :

Alors moi ce que j'ai adoré c'est le fait que ben déjà ce soit un sport peu connu... J'avais besoin, fin je suis quelqu'un de... c'est le fait que tu doives te trouver un *derby name*, c'est comme un espèce d'alias tu vois, une identité, comme un personnage que t'endosses pendant les matchs, des trucs comme ça et en fait qui te permettent de devenir un peu quelqu'un d'autre tu vois, qui te pousses à te dépasser.

Savage Burn

« Jouer un personnage » est une thématique bien connue des interactionnistes qui ne l'attachent pas nécessairement à une expérience réservée à la fiction ou au jeu. En effet, pour Erving Goffman (1973), cette capacité qu'ont les individus à changer de rôle à leur aise, en fonction des groupes sociaux dans lesquels ils se trouvent, est un élément fondamental de la vie en société. Parfois, certaines circonstances peuvent amener les acteurs du quotidien à s'éloigner des normes et des convenances auxquelles ils se conforment par habitude, veillant bien à « *ne pas commettre de fautes de conduite* » (Céfaï, 2015 : 5). Ces écarts s'intègrent à ce que Goffman (1961) appelle une « *distance au rôle* » c'est-à-dire la capacité qu'ont les individus, dans certaines circonstances, à échapper aux déterminations sociales et aux attentes normatives qui leur sont assignées. Comme tout pseudonyme, les *derby name* « *semblent jouer un rôle important dans la construction et la permanence de l'identité de cette population, le pseudonyme fonctionnant comme une véritable carte de visite, en mettant en avant leurs spécialités et leur appartenance à une culture de groupe* » (Wilson, 2005 : 40). En effet, les caractéristiques des *derby name* et leur logique de construction expriment le respect de certaines règles d'usage dans leur confection.

Les premières vagues de pseudonymes s'inscrivent dans le prolongement de l'ancrage provocant, violent, sexualisé de la pratique, tel que les pionnières le découvrent en 2009. Elles n'hésitent ainsi pas à user et abuser d'un humour grinçant ou bien de *trash*, c'est-à-dire de mobiliser le vulgaire et le mauvais goût (Granjon, 2021) pour confectionner ce qu'elles appellent « *leur identité de jeu* ». Pour certains pseudonymes, les attributs féminins ou les référents sexuels constituent des thématiques idéales grâce auxquelles il s'agit de susciter la gêne ou de provoquer. Captain Vulva, Artifist, la Fistinès, mais aussi Lolo Thérapie constituent les exemples de ces nouveaux personnages burlesques qui affichent fièrement leur identité au dos de leurs maillots de jeu. Tous les *derby name* ne mobilisent pas ces registres sexuels. Certains d'entre eux sont plus modérés mais continuent de faire état d'un humour potache, volontairement graveleux. Blonde Pression ou encore Chair no Bill

trouvent leur inspiration dans la culture populaire ou dans la réappropriation d'objets du quotidien (le jambon Fleury Michon donnera lieu au *derby name* Fleury Nichon³¹⁶). Désormais, ce ne sont plus seulement les logos ou les affiches des équipes qui réifient la culture transgressive du sport, mais ce sont les joueuses qui en deviennent le véhicule. Par le choix de leur *derby name*, elles introduisent la possibilité d'interrompre momentanément les codes qui ont cours en dehors du cadre du roller derby. Lullab'hit se souvient ainsi de ses rencontres avec des joueuses dont elle applaudit l'audace dans le choix de leurs pseudonymes :

Y'avait une fille qui avait un nom qui faisait beaucoup polémique : Jenny Kéta Mère. Et moi j'adorais son nom, j'étais trop fan parce que justement il était hyper controversé, hyper provoc et y'a beaucoup de mères et ailleurs qui sont venues : "Ouai ça se fait pas, c'est pas politiquement correct de s'appeler comme ça...". Perso, j'adorais.

Lullab'hit

Le fait de choquer, de provoquer, d'oser rompre les codes de la bienséance participe de l'expérience transgressive du roller derby au cours de cette période de création des collectifs. Provocants, certains *derby name* n'en sont, en effet, pas moins drôles et participent à renverser la question du « sérieux » qui a cours dans un cadre sportif. Il exprime ainsi la possibilité qu'ont les membres de ce jeu de s'écarter des conventions et des assignations : « *Le jeu, comme l'interaction sociale ou plutôt les "rencontres focalisées" fonctionnent à la manière d'une membrane qui sépare et exclut de l'interaction un ensemble de propriétés relevant du monde plus large de la vie sociale* » (Goffman, cité par Morissette, 2010 : 43). Ainsi, pour les joueuses ainsi que pour les hommes, le roller derby se révèle être un espace de pratique que l'on peut qualifier de « permissif » en ce qu'il autorise la transgression des pudeurs et du franchissement des contraintes sociales. Bien sûr, les joueuses ne se confondent pas avec leur « personnage » et ne deviennent pas « une autre » lorsqu'elles investissent la pratique du roller derby :

Masque et personnage : la condition du jeu est, ici encore, l'existence d'un "jeu établi" et maintenu par le sujet entre son visage et le masque, entre l'être qu'il est et celui qu'il veut paraître. Sans cela, le masque colle au visage, l'acteur se confond avec le personnage. Poussée à la limite, l'identification devient aliénation... s'il se confondait [avec son personnage] il cesserait de jouer.

Henriot, 1969 : 66

316 J'ai rencontré la joueuse qui a trouvé ce *derby name*, dont elle est d'ailleurs très fière.

Le choix du *derby name* et la confection du personnage relève alors d'une « attitude ludique » traversée, de prime abord, par la conscience du non-sérieux. En effet, comme l'explique Jacques Henriot :

Il y a donc, de la part de celui qui se met à jouer, une compréhension préalable au sens du jeu. L'attitude ludique, comme toute attitude, se prend. Comme toute attitude, elle se comprend... Pour qu'un système d'objets, de conditions matérielles et de règles puisse servir de support à un jeu de faire-semblant, il faut que le joueur ait au départ l'intention de "faire semblant".

Henriot, 1969 : 82

Sa présence systématique d'un collectif à l'autre depuis la naissance du derby en France traduit le respect des règles implicites qui structurent les contours de cette « communauté » fondée sur le détournement des codes sportifs. Il délimite ainsi la frontière entre « nous », les *insiders* qui acceptent ce jeu transgressif et « les autres », les personnes extérieures. Si les joueuses ne se connaissent encore pas lorsque les premiers matchs s'organisent, l'adoption d'un *derby name* se présente comme d'un emblème attestant de l'entrée de la joueuse dans un « monde » dont elles acceptent de respecter les codes.

On a tous toutes un pseudo : alors on peut utiliser notre prénom, on a le droit c'est libre, mais on a ce pseudo qui nous permet quelque part d'incarner un personnage, qui nous permet aussi, un petit peu, de différencier le derby de la vie de tous les jours. Ce côté-là est vraiment... pour les gens de l'extérieur, c'est vraiment... c'est pas les noms civils des gens, du coup c'est parfois des personnages et ça peut être relevé par le fait que certains joueurs, certaines joueuses ou officiels, même si c'est moins qu'avant, ont un maquillage, on va dire "de scène" parce que oui c'est un petit peu "On joue un rôle" quelque part et y'a des personnes qui jouent avec ça.

Blackhawk

Le *derby name* tend ainsi à s'octroyer une fonction rituelle grâce à laquelle l'activité fonde son ordre social basé sur la fiction et la transgression. Plus encore, il apparaît ici comme un rite initiatique et endosse dès lors une fonction de « passage » : « *L'idée étant qu'on sort d'un monde antérieur pour entrer dans un monde nouveau* » (Van Gennep, 1981 [1909] : 25). L'adoption d'un *derby name* exprime ainsi, d'une certaine manière, l'adhésion au « pacte » transgressif du roller derby. Accepter de travestir son prénom de manière plus ou moins intense et provocante participe à édifier autour de la pratique des sortes de frontières par lesquelles on peut distinguer les joueuses de celles et ceux qui ne jouent pas. Par ce pseudo de jeu, les actrices et acteurs du roller derby perpétuent le travail qu'elles ont amorcé par les flyers, celui du détournement : elles aussi doivent investir un rôle à la mesure de cette pratique qui refuse d'adhérer au cadre normalisé du sport

mainstream. L'homologie entre le roller derby et le catch est de nouveau saillante. En effet, comme ce divertissement mêlant performance sportive et théâtrale, né « avec ses personnages mystérieux parfois empruntés au répertoire des freaks shows, de l'heroic fantasy ou les comics books anglo-saxons » (Lamoureux, 2019 : 477), c'est bien la « mascarade » du roller derby qui intéresse ses pratiquantes. Qu'elles soient joueuses, arbitres, coachs ou speaker, tous confectionnent pour leur premier match leur pseudo de jeu, dont le caractère provocant est plus ou moins accentué. Issue d'une famille bourgeoise plutôt « classique », Dédé, par exemple, se définit volontiers comme quelqu'un de plutôt conformiste et admet n'avoir, à l'époque, jamais véritablement joué ce jeu-là. D'ailleurs, elle préfère le diminutif de son prénom à un *derby name* transgressif. Si l'anti-conformisme du roller derby lui plaît lorsqu'elle rejoint une équipe, son intérêt se tourne véritablement du côté des opportunités qu'offre la pratique du roller derby en termes de sociabilités.

Quand je me suis installée dans une nouvelle ville, je voulais rencontrer des gens... En fait, j'avais deux trucs : je voulais me remettre au sport, et puis je voulais me lancer des défis et rencontrer du monde. Du coup, le derby, ça remplissait les trois du coup je me suis lancée à fond et je suis tombée amoureuse, y'avait tout à faire, c'était trop bien et je rencontrais tellement de gens différents, c'était hyper enrichissant.

Dédé

D'autres pratiquantes feront par la suite de *leur derby name* un élément constitutif de leur identité de pratiquante. C'est le cas de cette joueuse franco-américaine qui, dans le cadre du roller derby, refuse d'endosser son identité civile. Ayant construit sa carrière sous son identité de joueuse, elle insiste pour que ses coéquipières continuent à l'appeler par son pseudo.

Ça fait 12 ans que j'ai mon *derby name* et je ne changerai pas. Je ne changerai pas parce que, et ça c'est très intéressant, pour moi je suis Rockette, et quand je suis dans le roller derby et que j'ai des gens qui m'appellent Éloïse, je trouve ça super étrange. Et je demande toujours "Est-ce que tu peux m'appeler Rockette s'il te plaît ?", soit Bloody, soit Rockette. En France, c'était toujours Bloody. Prénom Bloody, nom de famille Rockette, alors on m'appelait toujours Bloody. Aux États-Unis, c'était toujours Rockette et puis en Belgique c'est très souvent Éloïse, et maintenant ça va, je fais avec mais je demande souvent "Non mais vous m'appelez Rockette", quand je suis en train de coacher les *rookies* de ma ligue et on me présente "Éloïse" et moi je dis : "Vous pouvez m'appeler Bloody ou Rockette mais pas Éloïse", j'essaie en fait de commencer avec elles.

La diffusion du roller derby à travers le monde est donc indissociable de la perpétuation d'un ensemble de rituels ludiques qui ont permis au *flat track* de rompre avec les modèles de roller derby

qui l'ont précédé, standardisés (Joulwan, 2007). La création de « personnage » ne se limite pas au choix d'un *derby name*. En effet, les rencontres sportives sont l'occasion d'observer leur association à des mises en scène et autres extravagances par lesquelles les joueuses peuvent leur donner vie. Celles-ci débutent avec la confection des *rosters* des matchs. Le *roster* est le trombinoscope des joueurs sélectionnés pour un match à venir. Il permet ainsi d'annoncer à l'équipe adverse le nom de leurs opposants. Au basket ou au baseball, les *rosters* présentent le visage et le buste de chaque joueur qui, vêtu de son maillot d'équipe et désigné par leur patronyme civil, associent leur statut d'athlète et de représentant d'équipe à leur identité civile. Les équipes de roller derby adoptent également cette typicité sportive et annoncent, avant chaque match, les joueuses engagées pour participer à l'événement ou plutôt ce qu'elles appellent parfois leur « *double maléfique* » (Cascougnette). Ainsi, si les *rosters* des sports *mainstream* n'établissent aucune distinction entre l'individu et le joueur (c'est bien leur nom de famille qui apparaît sur leurs maillots d'équipe), les joueuses de roller derby prennent, quant à elles, une « *distance* » (Goffman, 1961) avec leur identité du quotidien :

Pour moi, et pour les filles je pense, ce sport c'était une sorte de palliatif parce que ce sport tu crées quoi ? Tu crées une autre personnalité, tu te donnes un autre nom donc pour moi c'était aussi... comme Dom qui était maman de deux enfants, elle se crée un rôle : elle ferme les portes, elle partait de chez elle machin, pour elle, elle se créait son personnage. Elles étaient toutes dans leur personnage aussi.

Mr. Brown

Exemple de *rosters* d'équipes françaises (2012-2013)



À gauche, on retrouve une partie du *roster* de l'équipe de Besançon, les Voodoo Vixens, réalisé en 2012. Pour leurs premiers matchs, les joueuses n'ont pas hésité à recréer un univers correspondant à l'inspiration du nom de leur équipe (le terme « Vixens » se référant au nom d'une trilogie érotique réalisée par Russ Mayer, mettant en scène une jeune femme à la sexualité débridée). Accompagnées de leur coach Laurenk'n'Roll qui prend ici l'allure d'un « maquereau », Ivy Metal, Grumpy et Creepy Dee prennent ainsi la pose pour un événement dont il est finalement assez difficile d'en comprendre l'objectif. À l'inverse, le *roster* des *Petites Morts* de Bordeaux, réalisé en 2013 dans le cadre d'un tournoi organisé par les *Duchesses* de Nantes, n'oublie pas d'indiquer le rattachement de l'événement à un sport (de glisse). En effet, les joueuses portent pour la plupart leurs casques de roller derby et sont plutôt représentées en tenues « sportives ». Pourtant, ces photographies sont tirées d'un *shooting* photo disponible sur Facebook pour lequel plusieurs pratiquantes n'ont pas hésité à se dénuder et à transgresser ainsi les frontières de la pudeur. L'une d'entre elles a d'ailleurs choisi pour sa photo de match d'apparaître dans son plus simple appareil. Pour les joueuses rencontrées, l'objectif était clairement de s'éloigner du modèle sportif : « Ça c'était carrément le but oui, c'était un sport dit "underground" le roller derby » (Cerise). Maquillage très appuyé et séducteur (rouge à lèvres carmin et liner savamment travaillé) ou exubérant (faux œil au beurre noir), choix des vêtements et des accessoires divers (ceinture de bondage, hache ou scie circulaire pour ne citer qu'eux) permettent aux joueuses d'investir un « costume » qui ne répond qu'à la logique propre au roller derby : créer le décalage, susciter le burlesque à l'aide parfois d'artefacts sulfureux. Il est d'ailleurs intéressant d'observer qu'au cours de cette période de structuration de l'activité, des joueuses n'hésiteront pas à se dévêtir et à poser dans des postures parfois suggestives pour la réalisation des affiches.

Les Queen of the Rinks de Toulouse (2013)

Tandis que « *la vie sociale nous fige dans des rôles* » (Duvignaud, 2012 : 28), le roller derby et ses rituels semblent offrir l'occasion de se défaire de certaines assignations et de se libérer ainsi « *momentanée des contraintes identitaires* » (Duvignaud, *ibid.* : 47). Pour leur événement du 13 avril 2013, les joueuses de Toulouse choisissent de se mettre en scène dans des pauses lascives pour promouvoir l'événement sur le thème du Casino et des jeux d'argent. Sur les commentaires Facebook, on peut lire le mécontentement d'une joueuse pour qui ces photos sont dégradantes. Elle y déplore l'image négative qu'elles renvoient des femmes sportives. Cet avis reste néanmoins minoritaire puisque les autres commentaires applaudissent cette audace et voient dans ces mises en scène l'expression du « permissif » dans la pratique de ce sport au sein duquel les joueuses se réapproprient cette fois « par corps » (et non plus par l'intermédiaire de leurs logos) les stigmates du féminin, la figure de la prostituée et de la salope pour en faire un « *motif de fierté* »³¹⁷. L'expérience transgressive du roller derby ne se limite pas au papier glacé des photographies. En effet, comme l'ont montré les premiers matchs organisés par Toulouse et Bordeaux en 2011, ils sont l'occasion pour les joueuses de mettre en scène ce personnage à l'intérieur d'un cadre sportif.

2.2. Les matchs : du *show* à l'expérience permissive du roller derby

L'organisation d'événements sportifs est l'occasion pour les équipes de « jouer » le double-jeu du roller derby. Les rencontres entre équipes permettent à la fois de mettre en application des éléments étudiés lors des entraînements, mais également de faire vivre concrètement son personnage. Un match de roller derby débute comme n'importe quel événement sportif : les équipes sont attendues dans un gymnase (alors bien souvent délabré), une tireuse à bière accueille les spectateurs et des récompenses ont été préparées pour les gagnantes des matchs à venir. Au roller derby, les termes de « *bench* » et de « *line up* » désignent le staff d'encadrement des différentes équipes. Positionnée à l'extérieur du track, près du banc de son équipe, la personne occupant le poste de *bench* est chargée d'indiquer à la jammeuse les stratégies à opérer pour remporter des points. Celle qui occupe le poste de *line up* est chargée d'organiser les lignes de jam, c'est-à-dire l'enchaînement des joueuses au cours de la partie. Pendant qu'ils s'affairent à réviser certaines stratégies laborieusement élaborées lors des entraînements, les joueuses se préparent pour le match et enchaînent les mêmes rituels

317 Arnaud Mercier a publié en 2021 une notice dans le *Publictionnaire* sur le « *Retournement du stigmaté* ». Tout en précisant la définition de ce mécanisme qui consiste à se réapproprier « *des traits dénigrés pour en faire un motif de fierté* », il réhabilite le sociologue français Louis Gruel comme étant le concepteur principal de ce concept et non pas Erving Goffman qui en a proposé seulement une ébauche. Mercier Arnaud (2021), « *Retournement du stigmaté* », *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*, <http://publictionnaire.humanum.fr/notice/retournement-du-stigmaté/>.

préparatoires. Chaussées de leurs baskets, elles partent effectuer quatre tours de parking en courant. Le rythme est soutenu. Des montées de genoux, un travail de mobilisation des chevilles et des accélérations complètent cet échauffement. Les joueuses retournent ensuite aux vestiaires pour chausser leurs patins, enfiler leurs protections et rejoindre le *track* afin de procéder à quelques formations de jeu avant le début du match. Le roller derby rejoint à plusieurs égards la classification proposée par Allen Guttman (2006) des « sports modernes ». Si sa jeunesse évacue l'idée d'une « quête de record » (pour leurs premiers matchs, les joueuses oublient même le score final), le roller derby constitue bien une pratique sécularisée, égalitaire, proposant une spécialisation des acteurs et fixant des règles universelles. Pourtant, si ces éléments tendent à rapprocher le roller derby de la définition de « sport », le modèle de pratique proposé par ces équipes sportives en semble pourtant bien éloigné.

Les équipes distinguent ainsi les *scrimmage*, simples matchs envisagés dans une perspective d'entraînement, des véritables « événements » ouverts au public qui confrontent cette fois les joueuses à la dimension « spectaculaire » des sports américains. Ces rencontres sont également l'occasion pour elles de mettre en scène ce sport qui les a séduites et de créer le *show* : « *Le roller derby c'est un show quoi ! Tu vas voir un concert tu vas en prendre pleins les yeux* » (Mr. Brown). Comme tout sport américain, le roller derby est porté par une dimension *entertaining* que les joueuses françaises explorent, de nouveau... à leur manière. À l'aube de leurs premiers événements sportifs ouverts au public, les joueuses de roller derby misent moins sur leurs performances athlétiques que sur le spectacle qu'elles s'affairent à créer. Les thèmes choisis pour l'événement donnent souvent naissance à un travail de fabrication DIY d'un décor.



Photographie de l'événement
"Blockerjuice" (2014) - Crédit photo : Do

Peinture, découpage, dessin, coutures, mais également diffusion de musique constituent autant de dispositifs sensoriels, visuels et auditifs, permettant de rompre avec la monotonie des gymnases. Pour cela, les joueuses convoquent, de nouveau, un ensemble de conventions burlesques avec lesquelles le derby s'est diffusé. Comme l'explique Colette, chaque événement est alors l'occasion de réfléchir à un thème et d'imaginer une petite scénographie. Paires de ciseaux, morceaux de carton et gouaches viennent parfois remplacer patins à roulettes et chasubles durant les entraînements qui précèdent un match : « *Quand on faisait des événements, on faisait toute la déco. On a fait un truc sur le thème de Beetlejuice donc on avait fait des tombes en carton avec les noms des joueuses* » (Colette). Les murs blancs des gymnases se parent ainsi de

guirlandes scintillantes et, dans ce cas, de tombes mortuaires, décors par lesquels le théâtre du roller derby peut débiter. Les joueuses se plaisent, en effet, à jouer avec cette image du roller derby, une image à laquelle elles souscrivent également dans le choix de leurs tenues de scène.

Loin des tenues sportives standardisées, les joueuses se tournent du côté des vestiaires féminins pour façonner une tenue appropriée. Petits shorts à paillettes et autres « *tutus roses dégueulasses* » (Disaster Uppercut), en passant par l'adoption d'accessoires « *assimilés à la prostitution (imprimés léopard, bas résilles, porte-jarretelle, lingerie apparente)* » (Puillard, 2007 : 150) ont remplacé les leggings à l'intérieur des gymnases : « *C'était un peu le côté, je pense, déguisements et d'autres trucs que tu te permets pas de mettre, ou de faire dans ta "vie civile" entre guillemets, et qui moi me plaisait* » (Disaster Uppercut). Les matchs de roller derby semblent également être un spectacle à double entrée. En effet, à l'affichage d'un modèle de pratique désportivisé, faisant des artifices burlesques l'un des éléments d'attraction du public (et des journalistes), certaines joueuses y voient également une expérience de l'ordre de l'intime. En effet, en choisissant délibérément des tenues teintées de scandale, les joueuses tendent à se réapproprier des stigmates associés au féminin et, plus particulièrement, aux sportives. Bas-résilles, culottes à paillettes ou shorts courts s'affichent sur les terrains de sport comme les emblèmes d'un stigmaté volontaire. Pour certaines, la possibilité de porter ces tenues en public constitue l'expression du caractère permissif de ce sport.

Avec ma mère, on vivait en Île-de-France et moi j'aimais pas parce que c'était dans une cité donc en termes de féminisme et d'écrasement de soi tu peux y aller ; ils ont brûlé une femme et sa sœur en bas de chez moi. Quand je sortais, je mettais un manteau jusque-là [jusqu'aux chevilles]. Donc, pour moi, s'habiller comme je veux, c'est de l'émancipation, des shorts en résilles c'est de l'émancipation. Et donc moi à la base, j'allais en soirées gothiques quand j'étais plus jeune, j'étais contente d'aller là-bas et de m'habiller comme je voulais et personne me faisait chier. En soirée gothique, les filles, elles s'habillaient de manière complètement ouf. La plus petite tenue que j'ai vu : une bande de dentelle, des grands talons et un soutien gorge et elle dansait. On s'habillait comme on voulait. Moi c'était mes boîtes de nuit à moi. Le roller derby c'est pareil, tu peux faire ce que tu veux.

Lullab'hit

Acteurs du match, les arbitres et les coachs n'hésitent également pas à explorer ces conventions ludiques autorisées dans un cadre sportif. Jupes et robes ou costumes de *Harry Potter* et autres accessoires empruntés à la fantasy, ou encore vestes en fausse fourrure léopard de maquerelles permettent également aux participants de détourner les codes du sport *mainstream*. Tandis que les femmes tendent à se réapproprier certains stigmates du féminin, comme la figure de la putain (Saouter, 1995), les hommes jouent quant à eux avec le spectre de l'homosexualité (Ferez, 2005) et le stigmate de la « folle » (Le Talec, 2008). Si tous les hommes n'investissent pas cette dynamique, certains s'y prêtent volontiers et voient, sous cette transgression vestimentaire, une dimension « thérapeutique ». Fairymaker³¹⁸ découvre l'existence du roller derby en 2011. Il a alors à peine 20 ans. Entretenant depuis des années un rapport conflictuel avec son corps, il explique que la dimension carnavalesque de cette discipline sur roulettes lui a offert la possibilité de se libérer, à plusieurs égards, d'un certain mal-être :

Le fait de me mettre en avant c'était déjà très compliqué et le fait de le faire dans des tenues qui me révèlent plus, qui révèlent mon corps c'était extrêmement compliqué. Et dans le derby, moi, je m'étais construit un personnage qui était beaucoup plus exubérant que ce que j'étais vraiment et ce décalage je le vivais bien, j'étais content de mettre ma petite robe de scène et de faire le spectacle donc cette petite dissociation avec mon mal-être ça m'a fait évoluer. C'était pas tout le temps évident mais ça me permettait de vivre les choses convenablement jusqu'à faire du patin en kilt, enfin en petit kilt (rire), jupette et que ça se passe bien, et que je me marre bien. Et en plus y'avait le soutien de toutes mes copines, des copains aussi qui venaient par là donc ça faisait un tout qui marchait bien... Y'avait aussi tout le côté où une fois quand tu étais dans le milieu du gymnase et même après dans les sorties, ben t'es en sécurité en fait : t'es entouré de toutes tes copines, d'une à deux ligue, moi à l'époque aussi j'étais arbitre donc y'avait pas de tension, j'étais arbitre pour les deux, donc tu savais qui t'arriverais rien de mal, c'était mes copines fortes.

Fairymaker

318 Fairymaker. Fiche enquêté n° 18, p. 146.

Au cours de cette période, les joueuses n'associent pas ces mises en scène à une revendication politique exprimée en publique : « *On jouait pour nous* », certaines me disent-elles. Pourtant, ces pratiques d' « *inversion symbolique, dessus, dessous* » (Roué et , 2016) ne sont pas sans générer une charge symbolique importante³¹⁹. En effet, les joueuses offrent à contempler leur intimité et outrepassent ainsi certaines valeurs morales dont le fait sportif se revendique. En effet, tandis que le sport moderne s'est lentement imposé dans le champ du loisir comme un « *projet idéal de pureté* » (Vigarello, 2002 : 60) marqué par « *une domination des affects, une élévation du seuil de la pudeur et une prohibition de la violence dans les relations entre les hommes* » (Elias, cité par Lestrelin, 2006 : 38), les joueuses de derby inscrivent ces éléments à l'intérieur même du jeu. Dès lors, le roller derby apparaît comme un contre-modèle empruntant à carnaval sa fonction d'« *interruption provisoire de tout le système officiel, avec ses interdits et barrières hiérarchiques* » (Bakhtine, 1970 : 97). Si les joueuses ont besoin des espaces du sport *mainstream* pour pouvoir fonctionner, elles s'offrent la liberté d'y réinjecter « *grivoiseries vulgaires et [...] jeux de mots à caractère érotique, licencieux et scatologique* » (Ménard et Scarpa, 2015 : en ligne). En proposant un spectacle non plus concentré sur la performance athlétique mais sur une « performance carnavalesque », basée sur un ensemble de mise en scène parodique et amusante, les joueuses génèrent le « désordre » (Tuailon Demésy, 2023 : 23) dans des lieux qui ont pour fonction initiale le maintien de l'ordre (Chifflet, 2005). C'est donc une forme « désportivée » qui tend alors à envahir les gymnases français, loin des modèles compétitifs normalisés et légitimés. Par son spectacle, l'activité semble offrir aux terrains sportifs « *sa perception carnavalesque du monde* » c'est-à-dire « *le volet refoulé et disqualifié du langage* » (Ménard et Scarpa, 2015 : en ligne). Les spectacles de roller derby se présentent ainsi comme un espace-temps qui repose sur des normes qui ne sont pas celles de la vie courante, « *tout ce qui est banal, coutumier, communément admis* » (Bakhtine, 1970 : 43-44). La pratique du roller derby tend ainsi à s'inscrire dans un espace que Turner nomme « liminal » : « *La communitas s'introduit par les interstices de la structure, dans la liminarité ; sur les bords de la structure, dans la marginalité ; et par-dessous la structure, dans l'infériorité* » (Turner, 1990 [1969] : 125).

Alors que le carnaval rompt traditionnellement la frontière entre acteurs et spectateurs, le spectacle du roller derby attire du public. Ainsi, paradoxalement au caractère confidentiel de cette pratique, les joueuses se souviennent du succès de leurs premiers événements, qui s'organisaient parfois à

319 La dimension burlesque du roller derby et ces mises à distance des normes traditionnelles et bourgeoises associées à la féminité ont été longuement discutée dans la littérature portant sur le roller derby (Cohen, 2008 ; Finley, 2010 ; Carlson, 2010 ; Peluso, 2010, etc.).

guichet fermé. Amis, famille, conjoints, tous sont présents pour acclamer ces nouvelles équipes qui rassemblent également des personnalités partageant des affinités communes autour de la musique, des arts et des cultures marginales. Ancienne étudiante des Beaux-Arts, Nina Dolls découvre ainsi le roller derby par le prisme de son spectacle :

Alors moi j'ai commencé le derby en 2012 en septembre et j'avais une copine d'Angoulême qui elle avait commencé début 2012. Et un jour, pendant les vacances, j'allais rendre visite à mes potes à Angoulême et elle faisait un match. C'était le premier match que j'ai vu [...] Les Brain Damage s'étaient très bien démerdées, y'avait une super façade, une ambiance très rock'n'roll, c'était vraiment super cool... Je voyais des nanas qui avaient les corps tatoués, des cheveux colorés qui faisaient du roller en patins à roulette, qui se rentraient un peu dedans... Et l'objet patin était cool. Pour montrer à quel point le derby c'était nouveau à l'époque les arbitres ils étaient en roller en ligne. Et à la fin j'ai dit "Moi je veux faire !! C'est trop bien". C'était hyper badasse.

Nina Dolls

Les fins de matchs s'achèvent généralement par des embrassades collectives ; les joueuses se serrant dans leurs bras et mélangeant joyeusement leur transpiration. Le public est également invité à partager ce moment d'émulation collective. Descendus des tribunes, les spectateurs se positionnent tout autour de la piste de jeu pour la célèbre « *spank alley* », l'allée des fessées. Dos au *track*, il offrent leur arrière-train aux joueuses qui se réjouissent de pouvoir leur offrir de sympathiques petites tapes. Les joueuses n'oublient également pas de célébrer l'équipe gagnante qui se verra remettre le trophée de la victoire. Durant les premières années de vie des équipes, celui-ci est généralement fabriqué à la main et peut prendre la forme d'une patineuse désarticulée ou d'un patin en pâte à modelée. Par ailleurs, les meilleures joueuses (ou les plus belles chutes) reçoivent le prix du MVP, *Most Valuable Players* : « *On a une fille qui fait beaucoup de bidouillage, elle fabrique des bijoux, elle fait de la poterie, elle fait pleins de choses et une année les MVP du match qu'on recevait c'était les badges fabriqués à partir de roulements de patins donc on est vraiment complètement dans le truc DIY* » (Grisette). Temps propice au détournement, les spectacles du roller derby se présentent comme un moment d'« *affranchissement des rôles sociaux* » et de « *libération momentanée des contraintes identitaires* » (Caillé dans Duvignaud, 2012 : 27). Ils peuvent ainsi être vu comme des moments festifs qui offre aux acteurs sociaux l'occasion « *de jouer avec les codes sociaux conventionnels* » (Fouillen, 1997 : 46).

Les 3^e mi-temps n'interrompent pas cette permissivité qui, si elle débute sur les terrains sportifs, se prolongent ensuite aux comptoirs des bars (Donnelly, 2014). Là encore, un ensemble de rituels

ludiques continuent de structurer des sociabilités. On trouve notamment les *derby wedding* qui célèbrent l'union entre des joueuses : « *J'ai oublié de te parler du truc de derby wife ! Betty Bonkers était la mienne, elle m'avait choisie, il y avait eu une célébration lors d'une soirée ! Est-ce que c'est ce soir-là où j'ai dormi dans ma voiture je crois bien* » (Hell'Spray). Les *derby wedding* ne sont pas sans rappeler les faux mariages qui, dans les années 1900, unissaient les participants des concours de danse. Temps festif pouvant donner lieu à une petite célébration, les *derby wedding* viennent unir des joueuses tombées d'amitié grâce au roller derby. Ils se tiennent souvent en dehors des temps de matchs, lorsque les membres se retrouvent pour partager un verre (et souvent plus) et un repas. Comme le baptême et le mariage dont ils sont, d'une certaine manière, l'émanation, le *derby name* et les *derby wedding* permettent au milieu du roller derby de bâtir l'ordre de leur organisation : « *Les rites et les rituels donnent à nos sociétés ordre et hiérarchie par le biais d'actions qui créent du sens, qui suscitent des émotions collectives, qui aident à interpréter le monde. Leur potentiel créatif permet d'installer des temporalités et des mémoires* » (Segalen, 2009 : 11). Or, bien loin de vouloir reproduire la solennité de ces rituels chrétiens, les joueuses viennent ici subvertir leur organisation. Les amies se marient entre elles et échangent, en guise d'alliance, des capsules de canettes de bières peintes de différentes couleurs. Désormais, jusqu'à ce que l'une d'elles interrompent la pratique du roller derby, rien ne pourra les séparer.

Les premières années d'existence du roller derby sont ainsi marquées par leur caractère « permissif ». En effet, retenue sociale, règles de bienséances et réserve pudique sont ici renversées, pour laisser place à « *une suspension de la routine, un temps d'"anti-structure" et de "liminarité" (Turner, 1969) où certains codes sociaux peuvent être basculés, permettant l'émergence de moments créatifs et transgressifs* » (Spinelli, 2018 : 24). Si les rencontres entre équipes sont l'occasion de mettre en application certaines techniques révisées lors des entraînements, c'est bien la célébration du folklore derby qui reste ancrée dans les souvenirs de cette période. Au « sérieux » dont se revendique le sport de compétition, les matchs de roller derby laissent ici place à la fête et au jeu. L'invention d'un « personnage » participe ainsi d'une mise en abyme dans laquelle le jeu sportif et le jeu burlesque cohabitent.

3. Le roller derby français face à la sportivisation américaine

L'installation du roller derby en France voit s'imbriquer deux structures. Le cadre sportif qui repose sur des éléments relevant de l'écrit, c'est-à-dire le règlement de jeu, la stricte délimitation du *track*,

l'arbitrage, etc. Et un cadre ludique, relevant de ce que l'on pourrait rattacher à l'« oralité » : le « folklore », le carnavalesque, l'existence de rites de passage ludiques, etc. Si les équipes évoluent à travers l'imbrication de ce double cadre de pratique, dans lequel le second degré règne en maître, une poignée d'entre elles se confronte rapidement au tournant sportif opéré par les Américaines.

3.1. 2011 : l'ombre d'une première sportivisation

Les débuts du roller derby en France sont marqués par les tâtonnements, le bricolage mais également par des formes d'entraide entre les équipes les plus proches géographiquement. Pour Blackhawk qui observe ce milieu se construire d'abord à travers l'objectif de son appareil photo, le roller derby a mis du temps avant de prendre une forme sportive :

Au début on avait plutôt un groupe de copines alors effectivement plus issues du milieu rock, du milieu punk, un petit peu du milieu alternatif on va dire, qui se lançaient là-dedans sans être sportives déjà et sans forcément non plus avoir, alors c'est mon avis personnel, on va dire l'idée dans quoi elles s'embarquaient réellement.

Blackhawk

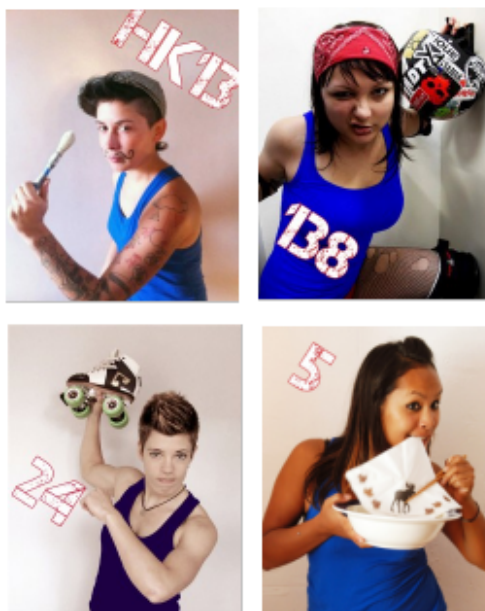
En effet, sans feuille de route, ni indications sur la manière dont la pratique se déroule, les collectifs se sont organisés avec les ressources à disposition et les « *moyens du bord* » pour que l'activité puisse éclore. Pourtant, l'organisation de la première édition de la Coupe du Monde en 2011 exprime bien les enjeux qui traversent déjà ce milieu du roller derby américain qui travaille, depuis son institutionnalisation en 2006, à bénéficier d'une reconnaissance sur les terrains du sport *mainstream*.

L'apparition du roller derby en France est concomitante au tournant sportivisé opéré pour le *flat track* roller derby. En effet, apparu initialement sur un modèle détournant les codes du sport-spectacle, les équipes américaines souhaitent désormais défendre leur place en tant que « *sport légitime* » (Carlson, 2010). Ainsi, tandis qu'en 2011, les gymnases français accueillent à l'entraînement des équipes découvrant les rouages du sport, s'organise en parallèle la première édition de la Coupe du Monde de roller derby, du 1^{er} au 4 décembre à Toronto³²⁰. Les collectifs les plus stables décident de s'engager pour cet événement exceptionnel et organisent des sélections pour composer la première équipe nationale de l'histoire de ce sport sur le territoire. En 2011, le

³²⁰ Blog Team France Roller Derby, <https://teamfrancerollerderby.wordpress.com/>.

nombre de joueuses susceptibles de partir au Canada est limité et la concurrence est assez faible. Le recrutement s'opère sur la base du patinage (Francey Pants, championne de hockey, est retenue) ou sur la condition physique générale des joueuses (une basketteuse et une championne d'athlétisme complètent le *roster*).

Des joueuses de Paris Roller Girls, de Toulouse et de Bordeaux s'élancent pour le Canada, et sont complétées par des joueuses canadiennes et américaines³²¹. Elles sont accompagnées de la coach de Paris, ancienne capitaine des *Atlanta Rollergirls* et de coachs toulousains. Sans rattachement au système fédéral, les joueuses ne peuvent prétendre au label « *Équipe de France* » et lui choisissent ainsi celui de « *Team France* ». Le choix de l'anglais pour qualifier cette équipe française n'est pas seulement lié à des questions de droit vis-à-vis du système fédéral. En effet, il montre également l'inscription du roller derby français dans la continuité du modèle américain ; une continuité qui s'observe également dans le choix du logo de cette équipe.



Une partie du *roster* français pour la Coupe du Monde 2011



À gauche, le logo de la WFTDA. À droite, le logo de la *Team France* pour la Coupe du Monde 2011

Créé par une joueuse américaine résidant en France, le logo *Team France* adopte les codes de celui de la WFTDA : la silhouette blanche d'une jammeuse se dessine devant un fond bicolore, le rose et le noir ayant ici été remplacé par les couleurs du drapeau français. Pour l'occasion, les joueuses revêtent un maillot aux couleurs nationales (rouge ou bleu). Pourtant, elles continuent à détourner les codes du

sport professionnel. Le *roster* choisi pour l'occasion laisse apparaître un « mélange des genres ». Pour l'occasion, les joueuses revêtent un maillot aux couleurs nationales (rouge ou bleu). Associés à de petites mises en scène amusantes, les symboles du prestige sportif, notamment le bleu, « *couleur républicaine* » (Pastoureau, 2000 ; Tournier, 2006), sont tournées en dérision.

³²¹ Les informations concernant cette première *Team France Roller Derby* se trouvent à l'adresse suivante : <https://web.archive.org/web/20111022075748/http://www.rollerderbyfrance.fr/toronto2011>.

Face à cet événement d'ampleur auquel elles se réjouissent de participer, les Françaises n'oublient pas les artefacts carnavalesques avec lesquels elles ont investi l'activité. Dans leurs valises, paillettes, peintures de guerre et bas résilles prennent place à côté des protections et autres outils pour resserrer les freins des patins à roulettes. Pourtant, cette compétition mondiale semble présager la difficile cohabitation entre compétition sportive et folklore burlesque. En effet, sur place, les *leaders* de la compétition, les Américaines, ont visiblement abandonné le carnavalesque pour adopter la vêtue sportive. Ces dernières remportent le championnat face à l'équipe du Canada. L'Angleterre complète le podium. En ce qui concerne la *Team France*, les joueuses terminent 7^e d'une compétition qui verra s'affronter 13 nations³²². Cette première édition de la Coupe du Monde de roller derby se déroule, en France, dans la confidentialité. En effet, la jeunesse du sport sur le territoire n'a pas encore généré d'intérêt pour son versant compétitif, tant du côté des médias et du grand public que du côté des premières vagues de *derby girls* françaises.

La Team France à Toronto (2011)



Source. Blog Team France Roller Derby, <https://teamfrancerollerderby.wordpress.com/>

³²² Pour cette première Coupe du Monde, les équipes américaines et canadiennes compléteront les équipes d'Argentine, du Brésil et de France. À leurs côtés, on retrouve également l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Angleterre, l'Irlande, l'Écosse, l'Allemagne, la Finlande et la Suède.

Suzy Hot Rod et l'équipe américaine championnes du monde (2011)



Source. Photographie tirée d'un article du journal *Le Monde* (5 décembre 2011), « Les Américaines remportent la Coupe du monde de roller derby ».

Cet événement d'ampleur, bien que très peu médiatisé, marque le tournant sportivisé opéré par les Américaines. Si les pratiquantes découvrent l'activité sous son versant « culturel », elles entrevoient désormais son versant compétitif ainsi que l'accélération des enjeux autour de l'institutionnalisation de la pratique. En effet, quelques semaines seulement après la participation des Françaises et d'autres équipes européennes à cette Coupe du Monde, ces dernières se retrouvent à Berlin dans le cadre de conférences dédiées au roller derby. Depuis 2009, l'équipe de la capitale allemande, les *Bear City Roller Derby*, organise chaque année l'*European Roller Derby Organizational Conference* (EROOC), un événement ouvert à l'ensemble des équipes de roller derby européennes, articulant réflexions sur la structuration de l'activité en Europe et rencontres sportives ou « *concrètement un gros colloque de "weirdoes"* » (Kozmic Bruise³²³). Pour la 3^e édition qui se déroule du 27 au 29 janvier 2012, la question du derby français, de sa gestion et de son organisation nationale, s'y pose. Al Trackpott se rend pour l'occasion dans la capitale berlinoise et participe ainsi aux différents ateliers tournés autour du développement du roller derby européen :

Là, on pouvait sentir qu'il y avait aussi de l'alternatif et l'envie de créer quelque chose à part, mais y'avait aussi une envie de fédérer, une envie de faire quelque chose un peu officiel. Je pense que c'est un peu dans ce genre de terreau qui avait les deux esprits, les deux façons de voir qui se mélangeaient un peu pour se dire "Bon qu'est-ce qu'on peut faire ?" .

Al Trackpott

323 Cette citation est extraite d'une interview de Chloé Seyrès, alias Kozmic Bruise, réalisée par Do, photographe et joueuse de roller derby. Cette interview se trouve dans le premier numéro du webzine DFORDERBY, pp. 12-13. <https://issuu.com/dforderby/docs/dforderby-issue01>.

Alors que les différents collectifs se structurent, depuis leur création, indépendamment les uns des autres, leur confrontation fait émerger des positionnements, des idéaux investis jusque-là de manière intuitive dans la création de leur équipe. Par ailleurs, si les collectifs semblent, à leur création, proposer un modèle organisationnel sensiblement similaire, leur rencontre met en lumière un ensemble de divergences quant à la manière dont l'activité doit évoluer. Le 5 février 2012, à la suite de ce rendez-vous européen, pratiquantes, présidentes ou encore arbitres présents à l'EROC organisent un groupe de discussion et de travail autour de la structuration nationale de l'activité. Ils l'intitulent : le FROG³²⁴ (*French Roller Derby Organizational Group*).

Lors de la réunion des ligues françaises présentes à l'EROC, les représentants de ces ligues se sont accordés sur la nécessité de mettre en place une coalition de toutes les Ligues françaises en vue de coordonner le développement du Roller Derby en France et d'inclure tout le monde dans ce processus³²⁵.

Présentation du FROG sur le groupe Facebook qui lui est dédié

Le terme « coalition » et le choix d'angliciser ce groupement d'équipes traduit l'inscription de ce groupe de travail dans la continuité du modèle américain (avant de devenir la WFTDA, cette ligue gestionnaire du sport s'appelle l'*United Leagues Coalition*). Le FROG est composé d'environ soixante-dix représentantes (70 % de l'effectif) et représentants (20 %) d'associations de roller derby. Ensemble, ils souhaitent réfléchir à la structuration nationale d'une discipline dont l'engouement est croissant. Sur la présentation Facebook du FROG, il est indiqué qu'« *il n'a pas pour but de prendre des décisions ou de diriger quoi que ce soit, simplement d'échanger les informations et de communiquer plus facilement sur le Roller Derby au niveau national* »³²⁶. Pourtant, ce groupe voit rapidement se cristalliser des réflexions politiques concernant l'avenir du sport. En effet, quelques semaines seulement après la création du FROG, le 2 mars 2012, une réunion est organisée entre des représentants de clubs et les dirigeants de la FFRS que plusieurs équipes souhaitent rejoindre (une rencontre probablement initiée par le club de Toulouse). Cette réunion est l'occasion de constater les réticences de collectifs face au cadre institué de la FFRS et atteste de divergences idéologiques au sein du milieu derby français. Si la « *FFRS souhaite amener un soutien et non pas contraindre la pratique* »³²⁷, les joueuses se confrontent à un mode de

324 Il semble que ce soit l'équipe de Bordeaux qui soit à l'initiative du FROG.

325 Groupe privé Facebook *FROG! French Roller Derby Organisational Group* : <https://www.facebook.com/groups/frogderby/discussion/preview>.

326 *Ibid.*

327 Extrait du compte rendu de la réunion entre les représentantes et représentants d'associations de roller derby et les dirigeants de la FFRS. Le gestionnaire du site interne www.rollerenligne.com a en effet publié le compte rendu de cette première rencontre entre le milieu fédéral et celui du roller derby : « Retour sur la rencontre entre les acteurs français du roller derby et la FFRS » (22 mars 2012) : <https://www.rollerenligne.com/dossier/retour-sur-la->

fonctionnement pré-établi comprenant la formation des arbitres, l'équipe nationale, le circuit de compétition face auquel les équipes devront se soumettre. Pour Disaster Uppercut, cette rencontre la convainc à vouloir fonctionner en dehors du circuit fédéral :

J'ai fait partie du groupe qui a intégré la Fédération de Roller Sport et c'était hyper compliqué parce que les dirigeants de la fédé ne comprenaient pas notre sport, ils ne comprenaient pas qu'on ne veuille pas rentrer dans des espèces de carcans comme ça et du coup y'avait pleins de points divergents. Ça ne fonctionnait pas et c'était hyper compliqué à mettre en place. Et moi à partir de ce moment-là je me suis dit que ça le faisait plus quoi.

Disaster Uppercut

Suite à cette réunion, ce groupe de discussion et d'échanges que constitue le FROG est envisagé comme un moyen d'initier et de réfléchir à une gestion indépendante du roller derby français vis-à-vis des sphères fédérales. Si elle n'a jamais véritablement adhéré au folklore du sport, Dédé défend la possibilité de créer un modèle d'institution alternatif au pouvoir fédéral : « *Moi le FROG j'étais partie prenante. À l'époque, on s'est toutes rassemblées et on s'est dit "Qu'est-ce qu'on fait ?". J'étais la représentante pour le club de Lyon. C'était assez intéressant, à la réunion y'avait plein de bonne volonté* » (Dédé). Cookie³²⁸ est un pratiquant belge qui entretient des liens avec le roller derby français depuis 2015. Doctorant en géographie au moment de l'enquête, il accepte volontiers de partager son analyse concernant l'évolution du roller derby européen. Pour lui, le FROG est résolument soutenu par les pratiquantes les plus politisées, « *les plus punks, les plus anar'* » (Cookie). En effet, cette organisation autogérée est particulièrement soutenue par les équipes les plus proches des milieux alternatifs (on trouve notamment des organisatrices de festivals *Ladyfest*, des musiciennes ou encore des personnalités appartenant aux milieux LGBT). Cette conception de la pratique fait ainsi apparaître les contours d'un DIY cette fois « revendiqué » (Le Roullely, 2016), envisagé comme un moyen de proposer un cadre sportif indépendant de l'organisation en place. Militante féministe, Monsterious est également une fervente partisane du FROG et l'envisage comme un moyen de refuser le modèle sportif dominant : « *L'idée était d'être indépendantes et de ne pas être rattachées à une grosse fédé existante, institutionnalisée, gérée par de vieux mecs blancs qui ne comprendraient pas les enjeux de notre sport* » (Monsterious). Les sphères fédérales apparaissent comme un modèle organisationnel inversé de celui à travers lequel est apparu le roller derby : alors qu'il est conduit par une majorité d'hommes parfois assez âgés (leur carrière sportive

[rencontre-entre-les-acteurs-francais-du-roller-derby-et-la-ffrs/](https://www.rencontre-entre-les-acteurs-francais-du-roller-derby-et-la-ffrs/).

328 Fiche enquêté n° 39, p. 171.

est d'ailleurs terminée), ce sont majoritairement des jeunes femmes, pratiquantes, qui font vivre l'activité en France.

En 2012, le FROG tend ainsi à s'inscrire dès lors dans la lignée du roller derby américain qui a fait du DIY un moyen de s'établir en dehors de tout cadre institué. L'héritage des Riot Grrrl se retrouve dans cette conception de l'activité : « *Sous l'influence du mouvement anarcho-punk, le DIY s'est imposé non seulement comme un moyen mais également comme une fin, c'est-à-dire comme une critique en acte de la marchandisation de la culture, comme une éthique punk* » (Le Rouley, 2019 : 035). Le FROG est alors pétri d'idéaux empruntés à l'anarchisme ou à des mouvements libertaires qui ont fait de l'autogestion un moyen de revendiquer « *une alternative à la monopolisation de l'outil de production par quelques-uns* » (Hein, 2012 : 28). Pour les pionnières françaises socialisées aux milieux alternatifs, le DIY constitue un mode d'organisation privilégiant le « faire soi-même » plutôt que de se plier au fonctionnement fédéral. Elles plaident ainsi en faveur d'une logique d'action autogérée dont Madeleine Sallustio (2019), dans sa thèse, en rappelle quelques principes :

L'autogestion est un mode d'organisation du travail qui est apparu en France dans le courant des années 1960. Il est alors déjà mobilisé par des acteurs variés, tantôt au sein du monde ouvrier, tantôt au sein des milieux intellectuels d'extrême gauche. Dans le premier cas, le terme autogestion était alors principalement lié au projet d'un partage équitable des revenus et d'une horizontalité dans les processus décisionnels (Ferreira, 200 : 182-185). Dans l'autre, l'idée d'autogestion semblait répondre à la tension existante entre le communisme bureaucratique et autoritaire et la pratique anarchistes individualistes.

Sallustio, 2019 : 170

Les représentantes et représentants français ne sont pas tous enthousiastes face à l'idée d'une fédération autogérée. Certaines équipes admettent être séduites par cette initiative, qui leur semble néanmoins compliquée à mettre en place. C'est par exemple le cas de Dragiqueen. Si elle a souhaité créer une équipe afin de proposer une alternative sportive dans sa ville, les ambitions du FROG lui semblent difficilement réalisables. Elle rejoint l'avis d'une joueuse interviewée en 2012 pour qui la FFRS est un moyen probablement « *moins flexible* » mais résolument « *plus rapide* »³²⁹ d'envisager la structuration de l'activité à travers le territoire.

329 Citation de nouveau extraite d'une interview de Chloé Seyrès, alias Kozmic Bruise par Do. Cette interview se trouve dans le premier numéro du webzine DFORDERBY, p. 12-13. <https://issuu.com/dforderby/docs/dforderby-issue01>.

Face à cette proposition considérée comme « *radicale* » (Sweetie³³⁰), un second pan du derby français tend, quant à lui, à plébisciter ouvertement une adhésion à la fédération. Ces clubs continuent ainsi d'entretenir des liens avec la FFRS et cherchent activement à faire reconnaître la discipline dans les sphères du pouvoir *mainstream*. Trois ans seulement après son apparition sur le territoire, le roller derby français est traversé des idéologies confrontant à la question de l'« ordre hégémonique », c'est-à-dire à une organisation au sein de laquelle « *les personnes au pouvoir préservent leur domination non seulement par la politique et la force des armes, mais aussi par la domination culturelle* »³³¹ (Haenfler, 2010 : 20). Tandis qu'à la création des collectifs, les joueuses de roller derby n'hésitent pas à se rapprocher des instances du sport français, les enjeux autour du développement de l'activité laissent apparaître deux positionnements portés chacun par des idéologies différentes. D'un côté, un modèle inspiré par la WFTDA se structure. Il est porté par une logique d'autogestion et de création d'un modèle indépendant des instances en place. Les équipes qui soutiennent ce modèle refusent d'adhérer au modèle descendant du sport fédéral. De l'autre, on trouve les collectifs qui plébiscitent une inscription du roller derby dans la continuité du modèle sportif traditionnel, pour des raisons de praticité mais également par indifférence envers les réflexions autogérées qui traversent ce milieu sportif. Cependant, entre 2012 et 2014, c'est bien sous l'antenne du FROG que le roller derby français fonctionne.

3.2. Du folklore au sport : le déplacement de l'intérêt pour le roller derby

Les premières années d'existence du roller derby en France sont marquées par la volonté des joueuses et des joueurs d'honorer le folklore de cette pratique. Qu'il s'agisse des artefacts carnavalesques, des décors, des mises en scène ou encore des rituels, ces éléments participent à inscrire le roller derby dans une dynamique résolument permissive : tout y semble permis. Par la suite, ce sont la multiplication des entraînements et l'enchaînement des rencontres qui offrent aux pionnières l'occasion d'explorer un nouveau versant du permissif dans le cadre du roller derby, sous le prisme cette fois de l'usage particulier du corps qu'il propose.

330 Sweetie. Fiche enquêtée n° 16, p. 144.

331 « *people in power preserve their dominance not only through politics and force of arms but through cultural domination* » [traduction personnelle].

3.2.1. Du carnavalesque au charnel : un travail au corps

De *Bliss* à l'implantation des équipes, le roller derby s'installe en France à partir d'un folklore détournant les codes sportifs traditionnels. Agissant comme une sorte de « pacte » (Wendling, 2019) signé entre les membres de la communauté derby, les artefacts mobilisés dans le cadre du jeu définissent les contours de ce milieu sportif qui, de façade, refuse d'adhérer aux normes en vigueur. La dimension « permissive » du roller derby gouverne les règles interactives dès l'implantation de l'activité en France. Dès leurs premiers rassemblements, les pratiquantes n'hésitent pas à user et abuser d'un ensemble d'artefacts par lesquels elles dévoilent des parties de leurs corps sans risque de représailles : « *Quand j'ai un short trop court, je le garde pour le derby* » (Cerise). Les joueuses investissent en effet la pratique à partir d'éléments d'exagération des normes de la féminité et des principes moraux qui gouvernent les règles de présentation de soi (Finley, 2010). L'enchaînement des entraînements, les premières rencontres avec des équipes voisines, la répétition des gestes et des tours de *track* les confrontent, dans un second temps, à une autre facette de l'activité : celle du jeu et de l'usage qu'il induit du corps des pratiquantes. Tandis que les artefacts carnavalesques enveloppent les corps des joueuses d'imaginaires de transgression, c'est le jeu qui les invite ensuite à franchir certaines barrières morales.

Les premières rencontres sur patins permettent à ces débutantes d'actionner un travail d'acquisition des habilités motrices propres au jeu du roller derby, finalement bien éloigné de celui présenté dans *Bliss* : « *Quand même quand je disais que je faisais du roller derby, souvent il fallait que j'explique ce que c'était. Certaines personnes avaient vu Bliss donc elles disaient "Ouai tu donnes des pêches aux gens sur le track qui n'est pas droit", alors qu'en France c'était pas du tout comme ça. Les gens pensaient souvent que tu tapes les autres sur un track* » (Hair'Spray). En effet, l'activité propose un cadre de pratique codifié, délimité spatialement et temporellement, induisant un usage bien particulier du corps. S'il emprunte au rink hockey³³² l'usage des patins à roulettes, la place du corps dans ce jeu le rapproche, à plusieurs égards, d'un autre sport « *où le corps est valorisé, non dans une perspective esthétique comme chez les athlètes, mais dans une perspective fonctionnelle : il joue en son entier, avec et contre les autres corps* » (Saouter, 2000 : 34). En effet, comme au rugby, le roller derby a fait du contact l'élément central de son jeu. Plus encore, la discipline sur roulettes tend à extrapoler le contact charnel puisque, dans ce sport, il n'y a pas de ballon. C'est une

332 Le *rink hockey* est une variante du hockey, qui ne se pratique non pas sur des patins à glace mais sur des patins à roulettes. Il se joue à cinq, sur une piste rectangulaire (le *rink*) et le but du jeu est de marquer le plus de points possibles en envoyant la balle dans l'embut adverse.

catégorie de joueuses, les jammeuses, qui, par leur corps, tâchent de marquer des points, tandis que les bloqueuses tentent, grâce à des stratégies collectives et des mouvements corporels, de les en empêcher. En effet, l'apprentissage croissant du jeu opère un mouvement centrifuge du groupe : alors qu'elles apprennent les rouages de la glisse de manière individuelle (apprendre à tomber sans gêner l'adversaire), elles apprennent à se rapprocher. Pour être efficace, il faut parvenir à réduire la distance entre les coéquipières et à souder son corps contre celui de l'autre. La progression d'un collectif s'évalue à l'aune de cette « proxémie »³³³ (Hall, 1984 [1959]), de cette distance physique qu'il faut parvenir, au cours du jeu, à réduire. En effet, au roller derby, parvenir à se baisser, à s'ancrer dans le sol et à prendre appui sur ses coéquipières sans risquer de les faire tomber est un moyen de protéger son espace de jeu. Plus les corps parviennent à être serrés entre eux, plus la défense gagne en efficacité.

J'aime le fait de... c'est con mais de travailler avec ton propre corps, de façon à ce qu'il travaille avec celui des autres. Ton corps a des atouts et tu vas pouvoir passer dans certains trous, taper dans certains endroits qui font mal ou pas justement et j'aime bien cet esprit là. Et quand t'es bloqueuse, tu dois travailler avec le tien mais faire aussi que ton corps et ta manière de travailler fonctionne avec celle des autres : qu'est-ce qu'on peut faire avec notre propre corps et qu'est-ce qu'on peut faire pour soutenir le corps de l'autre, qui fait aussi le taf ? Et ça j'aime bien. Moi je suis plutôt large d'épaule donc je vais engager mes épaules, et Boudica Boum elle elle a des larges hanches, donc elle t'envoie des coups de hanche mais un truc de taré et c'est ça que j'aime chaque corps vaut, chaque corps a son utilité.

Nidorina³³⁴

Or, contrairement au rugby avec qui le roller derby est souvent comparé, ce sont les femmes qui expérimentent ici un usage du corps comme d'un outil de force, caractéristique traditionnellement conjuguée au masculin (Épron et Jollivet, 2007 : 33). Le roller derby renverse ainsi la hiérarchie de genre sur laquelle repose le rugby : ici, ce sont les époux, les « *derby widow* », qui doivent désormais négocier leur place au sein des équipes féminines. Le façonnage d'un « corps derby » est celui d'une re-symbolisation du corps féminin qui perd ici toute symbolique érotique pour endosser une valence utilitaire. Le passage du corps comme support d'une « distance au rôle » à un corps outil continue de confronter les pionnières à des éléments rattachés au contrôle social. Ce travail de réduction de la distance entre les pratiquantes les invitent à investir l'enveloppe intime de leurs coéquipières. Cette proximité oblige ainsi les joueuses à se toucher, à mélanger leurs sécrétions corporelles, sueur et salive, c'est-à-dire à franchir la barrière du dégoût (Memmi, Raveneau, Taïeb,

333 Dans son ouvrage *Le langage silencieux* (1984 [1959]), l'anthropologue Edward T. Hall a forgé le concept de « proxémie » qu'il définit comme la distance physique qui s'établit entre deux personnes lors d'une interaction.

Pour lui, la proxémie revête une dynamique éminemment culturelle.

334 Nidorina. Fiche enquêtée n° 24, p. 154.

2016 ; Jeanjean, 2011) et de l'impur : « *Incontrôlable lorsque le corps s'échauffe, la sécrétion de la sueur fait l'objet d'un effacement, en ce sens que "la saleté [...] est quelque chose qui n'est pas à sa place" (Douglas, 2001 : 55). Le déchet renvoie presque toujours à un jugement de valeur négatif* » (Raveneau, 2011 : 50). Ce long travail d'acceptation de l'« autre » dans sa sphère intime se présente ainsi comme l'étape essentielle à l'édification d'un « *corps collectif* » (Saouter, 2005 : 37) opéré de l'autre côté des frontières de l'ordre social. L'apprentissage du roller derby confronte les pionnières à cette première étape d'investissement du jeu : il faut éliminer le dégoût et accepter que l'autre investisse son espace intime. Si les artefacts burlesques exagèrent les traits du féminin, leur retirant ainsi leur dimension moralisatrice, le sport accompagne quant à lui un travail de déconstruction des schèmes moraux et sexualisant associés au corps féminin. Au roller derby, le « *chatte-à-cul* », cette capacité à se saisir de son arrière-train comme d'un moyen d'empêcher l'adversaire de passer, et ce en collant ses fesses à son pubis, est une technique de défense imparable. Apprendre à jouer au roller derby repose ainsi sur une mise à distance des attributs associés à la maternité ou la sexualité. Les fesses et les seins doivent se transformer en zone de défense.

Vaincre sa peur, accepter de toucher l'autre, de recevoir les coups de ses coéquipières procèdent d'un travail de déconstruction d'habiletés motrices acquises ultérieurement. Parfois inconfortable, ce processus doit pouvoir trouver une valence positive pour encourager les joueuses de roller derby à continuer dans la pratique. Sans cela, le jeu risque de s'arrêter. La pratique du roller derby accompagne ainsi un long travail d'acquisition d'habiletés motrices, afin d'accepter le fonctionnement de ce jeu. Tout le travail et l'abnégation engagés dans le sport s'inscrivent dans un processus de mise sous contrôle des émotions liées au dégoût, à la peur, à la douleur. Transformer ces éléments en quelque chose de plaisant traduit la réussite dans l'engagement sportif et rejoint à plusieurs égards les processus identifiés par Howard Becker dans son étude des carrières déviantes : « *Un individu ne peut commencer, puis continuer à utiliser la marijuana pour le plaisir que s'il apprend à définir ses effets comme agréables, et si elle devient et demeure un objet que l'individu estime susceptible de lui procurer du plaisir* » (Becker, 2020 [1963]). Tandis que l'acceptation du contact et de la proxémie relèvent d'une première étape d'entrée dans l'activité, elles vont rapidement s'accompagner de la confrontation à la douleur et à l'encaissement des coups donnés par et à l'adversaire.

Si les logos figurent la violence du jeu, les pionnières s'y confrontent progressivement par corps. Les pratiquantes familières aux milieux des concerts punk proposent une analogie entre le cadre de

pratique du roller derby et le pogo, la danse punk « faites de chocs plus ou moins vifs et d'intrusion dans l'espace intime » (Thiebaud et Tuillon Demésy, à paraître). Pour Lullab'hit, entre le sport sur roulettes et cette danse emblématique du mouvement punk, « la seule différence c'est qu'au derby, il y a des règles » (Lullab'hit). En effet, comme cette danse fonctionnant à partir d'un entrechoquement des protagonistes présents dans les fosses, le roller derby propose un cadre de pratique à l'intérieur duquel le toucher, le contact, l'entremêlement des corps est permanent. Si l'usage des mains et des bras sont ici interdits, les hanches, les fesses et la poitrine constituent les zones clés avec lesquelles les joueuses peuvent repousser leurs adversaires et les éjecter du *track*. De plus, le jeu derby offre aux corps hors normes une place privilégiée. Aux petits corps qui parviennent à se faufiler aisément à travers le mur de bloqueuses, les corps imposants sont, quant à eux, très prisés en ce qu'ils se présentent comme de merveilleux défenseurs. Les corps gros, chétifs ou grands, se voient doter au roller derby d'une valence positive, ils sont utiles au jeu et donc très convoités. L'acquisition d'un corps est souvent associé, par les pratiquantes, à un processus thérapeutique :

Moi je fais 1m78 et je suis quelqu'un qui n'avait pas trop confiance en elle, qui avait un rapport compliqué avec son corps, plein de chose... Et là y'a ce côté "super héros", "*derby name*" tout ça ça me faisait chier, j'avais pas besoin de ça, ce que le sport m'a apporté c'est de me dire "Putain finalement mon corps il a cette force là, c'est un outil de performance", et ça ça a changé pleins de chose sur mon rapport à moi-même et j'avais pas besoin d'un *derby name*. Ça le roller derby ça m'a apporté énormément là-dessus. Le fait de dire chu grande, je prends de la place, c'est pas grave, au contraire, chu appréciée pour ça.

Dédé

Afficher ses bleus, exhiber fièrement les marques de son engagement dans le sport, parvenir à crier et « prendre de la place » sur le *track* attestent de l'entrée dans l'activité, de l'engagement « *corps et âme* » (Wacquant, 2000) dans une discipline à laquelle les joueuses ont accepté de se soumettre. Comme Peluso l'a d'ailleurs montré, l'affichage des bleus constitue en ce sens un véritable « badge d'honneur » et atteste de l'engagement de la patineuse dans ce qu'elle qualifie de « sous-culture sportive » particulière :

De plus, je soutiens que le capital corporel des patineurs est converti en capital sous-culturel, qui peut être défini comme le fait d'être perçu comme "branché", "cool" ou "dans le coup" dans un contexte sous-culturel particulier [...]. Dans le monde du derby, l'accumulation d'ecchymoses et de fractures transmet aux autres membres la connaissance du jeu, le statut d'expert et la dureté générale ; elles

peuvent également être portées comme des insignes d'honneur qui distinguent les patineurs des femmes qui incarnent la féminité traditionnelle.³³⁵

Peluso, 2010 : 120-121

L'apprentissage du roller derby peut ainsi être appréhendé comme un processus initiatique au cours duquel le regard profane, celui des débutantes, adopte progressivement un regard expert. Au cours de ce rite, la novice, initialement séduite par l'interface transgressive de l'activité, perd « *non sans douleur - son regard naïf* » (Marc et Pruvost, 2011 : 267-268). Pour des joueuses interrogées, l'apprentissage du roller derby en tant que sport s'accompagne d'une dynamique cathartique et thérapeutique. Les apprentissages sportifs peuvent, selon elles, être transférés dans d'autres espaces de leur vie et participer d'une transformation de soi. Par exemple, prendre de la place sur le *track* est aussi un moyen pour elles d'apprendre à s'imposer dans la société.

3.2.2. De joueuses à créatrices d'équipes masculines

Entre 2011 et 2013, c'est un milieu sportif émergent, mais à plusieurs vitesses qui s'observe. Face aux petits collectifs qui stabilisent leur organisation, d'autres continuent à apparaître du côté de Niort, Saint Omer, Roscoff, Aubenas et bien d'autres villes. Face à elles, les équipes de Toulouse, Bordeaux ou Paris entament un tournant sportif ; les Paris Roller Girls ont notamment rejoint l'« *apprenticeship program* » de la WFTDA (elles seront acceptées comme membres à part entière en 2013). Or, les femmes ne sont plus les seules à prendre le chemin de la compétition. En effet, apparu en tant que discipline exclusivement féminine, le roller derby français ne tarde pas à voir se structurer des collectifs masculins. Ainsi, tandis que le *flat track* fonctionne aux États-Unis à partir d'une stricte dissociation entre la pratique féminine (conduite par la WFTDA) et le derby masculin (encadré par la MRDA), en France, les équipes féminines encouragent rapidement la participation des hommes et soutiennent leur organisation³³⁶. Largement soutenu par des transfuges du hockey, le club de Toulouse inaugure en 2011 la création du roller derby masculin avec l'équipe des Quads Gards. Les 28-29 juillet 2012, ils se rendent à la première édition du *Men's European Roller Derby*

335 « *Further, I argue that skaters' bodily capital is converted into subcultural capital, which can be defined as being seen as 'hip,' 'cool,' or 'in the know' within a particular subcultural context [...]. In the derby world, the accumulation of bruises and breaks conveys to fellow members one's knowledge of the game, one's skilled or "expert" status, and one's overall toughness; they may also be worn as badges of honor that distinguish skaters from women embodying traditionally femininity* » [traduction personnelle].

336 Toutes les équipes ne s'engagent pas dans la création de collectifs masculins. Par ailleurs, celles qui choisissent d'adhérer à la WFTDA comme Paris Roller Girls ou B.M.O. Brest respecteront la charte du *flat track* féminin stipulant que les hommes cisgenres (ou « cis ») (le terme se réfère aux personnes dont l'identité de genre correspond au sexe avec lequel il est né) n'ont pas le droit d'intégrer le championnat WFTDA.

Championship, championnat européen organisé par l'équipe de Birmingham où s'affrontent principalement des équipes anglaises. Les Toulousains parviennent à atteindre la finale³³⁷ et remportent ce même championnat l'année suivante. Si toutes les équipes ne sont pas favorables à l'émergence du roller derby masculin, l'acquisition de connaissances sur l'activité³³⁸ encourage les joueuses à vouloir encadrer, coacher et *bencher* des hommes. Cette situation provoque un renversement de la dynamique avec laquelle le sport anglais s'est implanté en France : ce sont les femmes qui acceptent d'ouvrir leur pratique aux hommes. Ainsi, quelques mois après le club de Toulouse, d'autres associations accueillent des sections masculines³³⁹. Comme les équipes féminines, ces derniers n'hésitent pas à se saisir de l'humour et du détournement dans leur création.

Hell'Spray et Fairymaker ont participé, ensemble, à la création d'une équipe masculine à Metz. Intéressé par le patinage, Fairymaker a rejoint les bancs du roller derby en 2011, grâce à l'une de ses collègues, membre du Roller Derby Metz Club, qui lui parle de la création d'un collectif masculin à Metz. Sa première expérience derby s'achève assez rapidement, l'équipe masculine n'étant jamais réellement parvenue à fonctionner. Malgré la disparition de cette équipe, Fairymaker décide de se rapprocher de l'équipe féminine, non sans appréhension : « *Parce que... ben... je suis un mec blanc qui se rapprochait d'une ligue féminine et qui avait pas trop envie de faire : "Coucou je suis le nouveau prédateur de service" »* (Fairymaker). Il travaille son patinage (jusqu'à 12h par semaine) et devient un excellent patineur. S'il occupe volontiers des postes d'arbitrage, il participe également aux entraînements avec les filles, une situation qu'il a mise du temps à accepter :

Alors la première fois que j'y vais je refusais un peu le contact physique, et le contact physique d'une façon générale c'est pas quelque chose avec lequel je suis très à l'aise et là en plus dans un milieu où je voulais pas passer pour le mec qui vient "chiner" (rire) les filles du coup je passais un peu "Je touche personne" avec les bras en l'air... c'était ridicule (rire). Après, les filles sont passées en mettant des petites claques sur la fesse en mode "Détends toi" et du coup, à partir de là, je me sentais globalement bien parce que je savais qu'il n'y avait pas d'agressivité et que c'était bien perçu.

Fairymaker

337 L'équipe sera reçue au capital de Toulouse par l'adjoint au maire chargé des sports. La Dépêche (septembre 2012), « Médailles d'argent pour les Roller Derby » : <https://www.ladepeche.fr/article/2012/09/12/1437995-medailles-d-argent-pour-les-roller-derby.html>.

338 Les règles du roller derby sont édictées par la WFTDA (Women's Flat Track Derby Association). La ligue en charge du roller derby masculin, la MRDA (Men's Roller Derby Association) respecte ce règlement.

339 La Moustache (du Roller Derby Lille), les Testostamère (chez les Brain Damage d'Angoulême), les Zombeers (une émanation des Black Tagada de Calais), les Kamikadz (de Montpellier), les Cherry (de Lyon), les Chapacans (de l'équipe féminine marseillaise), les Cruel Ducks (de Pau), les Panam Squad puis les Calebrutes parisiens, les Quadrastors (à Grenoble), les Bonhommes (Rennes) ou encore les Styx (de Mérignac) apparaissent entre 2011 et 2013.

Suite à une proposition de Hell'Spray, ancienne membre de la Meute, il accepte de participer à la création d'une nouvelle équipe masculine : les Graouwheels (du nom du Graouilly, le dragon du folklore messin). Elle se compose d'abord des proches de joueuses et le bouche-à-oreille suffit à recruter suffisamment de personnes pour composer une équipe. Cette expérience en tant que cofondateur d'un collectif lui permet d'observer certaines homologues entre ces nouveaux membres du roller derby. En effet, qu'il s'agisse de joueurs de jeux vidéo, de musiciens, de pratiquants de jeux de rôle ou encore de restaurateurs de *velo custom*³⁴⁰, le roller derby séduit des profils d'hommes qui partagent un intérêt pour des pratiques culturelles artistiques ou culturelles très spécialisées ; Fairymaker est lui-même un amateur de fantasy et de *roguelike*³⁴¹.

Chez les messines j'avais l'impression que c'était des milieux très très variés. On était sur des types assez jeunes, vingtaine, trentaine, y'avait des gens qui travaillent à l'administration à la fac, dans le milieu musique, dans la vente... J'avais vraiment l'impression qu'on avait un milieu ultra divers, assez varié avec des gens qui étaient très arty, ouai y'avait pas mal de gens qui avaient des pratiques artistiques avec le recul.

Fairymaker

Ancien étudiant des beaux-arts, Scarabrute³⁴² est en train d'achever sa thèse sur la bande dessinée lorsqu'il rejoint les Graouwheels en 2013. S'il s'intéresse à ce sport, c'est bien pour son éloignement des modèles sportifs traditionnels. En effet, pour cet adepte des jeux de rôle, le roller derby s'accompagne d'une dynamique ludique qui l'intéresse et qu'il souhaite explorer.

J'avais jamais été un grand sportif, parce que l'aspect compétitif m'a toujours rebuté. Je suis plus dans le jeu moi, je suis joueur de jeux de société, j'étais joueur de jeu de rôle et, au niveau sportif, si je retrouve cet aspect ludique, ça me convient très bien, alors qu'en fait j'ai pas retrouvé de sport depuis parce que j'ai besoin d'avoir cet aspect ludique pour m'y retrouver, et je l'ai trouvé dans le roller derby parce que y'a le côté complètement *underground*, alternatif, nouveau sport plus spécial. Le fait que ce soit sur patins ça c'était important parce que j'avais pas mal patiné pendant mon adolescence et c'est quelque chose sur lequel je me suis toujours senti à l'aise [...]. Mais ouai y'avait tout ce côté-là, le fait de se créer un personnage aussi, se choisir un pseudonyme, toute cette identité autour de l'équipe c'était aussi attirant. Pour moi ça collait bien, ce côté *underground* pi après pour le sport.

Scarabrute

340 Le « vélo custom » est une pratique considérée comme « culturelle » consistant à reconditionner des vieux vélos américains.

341 Le *roguelike* est un sous-genre de jeu vidéo de rôle inspiré du jeu de rôle *Donjons et Dragons*. Assez populaire dans les années 1980, il devient à partir des années 1990 une pratique de loisir de niche (Garda, 2013).

342 Scarabrute. Fiche enquêté n° 27, p. 157.

L'équipe des Graouwheels se crée ainsi à partir du même modèle que celui avec lequel les équipes féminines sont apparues. D'abord, la débrouille et le détournement accompagnent les joueurs et les fondatrices de l'équipe dans la confection de l'identité d'équipe :

On essayait de faire tout nous-même, parce que de toute façon c'était un peu dans la philosophie punk, un petit peu le truc du *craft*, donc on essayait de faire tout nous-même, j pense que si y'avait eu personne pour faire le logo, on aurait quand même essayé de faire nous-même sous *paint*. C'est vraiment la philosophie *craft*, débrouille, on essaie de faire par nous-même, c'était pas quelque chose décidé par quelqu'un, on s'est unanimement, implicitement mis d'accord dessus.

Crash Bandicool³⁴³

Les membres de cette équipe (qui disparaît après trois saisons) s'accordent en effet pour associer le roller derby à une dynamique culturelle, *underground* à laquelle ils s'identifient. De plus, cette présence masculine s'effectue alors sous le contrôle féminin. En effet, ce sont les joueuses qui coachent les équipes, les accompagnent lors des matchs et les autorisent à utiliser leurs créneaux de gymnases. De manière générale, la présence des hommes au sein du milieu derby n'est pas vue comme une menace à la permissivité du jeu et les joueuses continuent d'user d'artefacts sexy et transgressifs sans craindre le regard masculin. D'ailleurs, ils se plient au jeu de la culture du roller derby et de son renversement des codes. Scarabroute admet d'ailleurs s'être laissé pousser la barbe au cours de son expérience derby. Il voit cet acte non pas comme une volonté d'affirmer sa virilité, mais bien comme une possibilité de relâchement des codes qui gouvernent au quotidien son apparence (Bromberger, 2020). D'autres hommes, joueurs ou arbitres, investiront le versant carnavalesque du jeu au travers de rites d'inversion : jupes, robes et kilt ne sont pas rares sur les terrains du roller derby. L'interface burlesque et sexy du roller derby participe même à filtrer les entrées et dissocie ceux qui viennent pour l'expérience *underground* et décalée du roller derby et les autres. Comme l'explique Mary's Dynamited³⁴⁴, joueuse belge qui a débuté le roller derby en 2010, la vulgarité affichée par le roller derby repose sur des codes dont il s'agit de maîtriser le sens.

Non ils ne viennent pas par hasard, ils viennent aussi parfois de cette culture là. Mais y'a des gens ils ont pas cette culture là, ils sont parfois... c'est juste des gens qui aiment bien être vulgaires au bar et qu'ils se disent qu'ils ont leur place, y'a une incompréhension de cette image, qui attire aussi. Moi je me rappelle au tout début j'ai dû en sortir deux quoi parce qu'ils comprenaient pas en fait que cette vulgarité elle était très codée, elle appartenait à quelque chose d'autre que ce qu'ils connaissaient. Et qu'il fallait pas venir comme ça dire fin avoir... ça peut être très

343 Crash bandicool. Fiche enquête n° 29, p. 159.

344 Mary's Dynamited. Fiche enquête n° 20, p. 149.

baraki tu vois, je rote je pète en public ou je dis des grossièretés, j'ai pas peur de parler de mes organes sexuels, tu vois ça peut aussi être très... en Belgique on dira baraki... BAUF. C'est bauf quoi, et en fait c'est pas ça. Y'a des gens qui sont venus et qui ont pas compris, qui ont pas compris tout de suite. Alors soit qui s'en vont d'eux-mêmes, soit qui s'adaptent, ça peut s'adapter tout à fait des gens qui ont compris que c'était pas que c'est pas parce qu'on s'appelle Chatte qu'on est ouvert à tout le monde quoi (rire). Justement pas tu vois. Mais ça s'adapte ou ça s'en va.

Mary's Dynamited

Les mises en scène sexy, voire vulgaires de l'activité s'inscrivent, dès ses débuts, dans un « cadre » (Goffman, 1991) de compréhension bien particulier. En effet, par l'usage d'artefacts burlesques, les filles proposent une situation interactive basée sur une réappropriation des stigmates associés à la féminité (l'image de la « salope » en tête). Elles ne les mobilisent pas en vue de séduire ou d'attirer le regard masculin. Elles tendent davantage à s'engager dans une transformation du cadre d'intelligibilité consistant à « *désorienter l'activité d'un individu ou d'un ensemble d'individus en faussant leurs convictions sur le cours des choses* » (Goffman, 1991 : 94). Ainsi, les hommes qui investissent la pratique pour les « mauvaises raisons » sont rapidement identifiés. Des formes de régulation internes, comme des rappels à l'ordre, voire des exclusions, permettent ainsi de préserver l'espace permissif de la pratique du roller derby. La cohabitation entre les hommes et les femmes semble indissociable d'une sorte de « pacte » tacite qui les lie entre eux, exprimant l'attribution d'un sens commun aux éléments de détournement. L'anthropologue du jeu Thierry Wendling a, à plusieurs reprises, initié des réflexions sur cette question de pacte, de « contrat ludique ». Dans un podcast diffusé en 2019 sur le site internet de l'EHESS, il explique que le « *contrat induit aussi que l'action ludique va s'inscrire dans un espace et une temporalité spécifique. Que l'on va déployer une sociabilité particulière, sociabilité qui va se distinguer sur plusieurs plans de la sociabilité ordinaire : on plaisante entre joueurs, on se tutoie, on se vête ou se dévête [...]. Le contrat ludique est ce pacte initial qui rend possible l'action ludique* » (Wendling, 2019).

Au roller derby, il semble en effet qu'un pacte ludique accompagne la diffusion de l'activité, et se concentre autour de la préservation de la dimension permissive du sport. Les joueuses sont en effet autorisées à investir le cadre de la pratique comme elles l'entendent, sans risque de représailles. En effet, les sifflements ou les insistances masculines sont proscrites, condamnées. Une sorte de régulation de l'ordre derby est à l'œuvre dès les débuts de l'activité. Elle est dans un premier temps tacite, négociée au quotidien entre les membres des équipes, qui ne se privent pas de rappeler à l'ordre un comportement qui viendrait entraver l'expression du permissif.

3.3. Quand le roller derby devient « sérieux »

3.3.1. De créatrices à spectatrices, l'attrait pour le spectacle sportif

L'apprentissage progressif du roller derby, la compréhension de son fonctionnement, l'adrénaline qu'il procure, participe à déplacer l'intérêt que les actrices et acteurs portent de ses éléments de folklore au jeu lui-même. En effet, tandis que la visualisation des vidéos des Américaines permet aux Françaises de leur emprunter tout ce qui se rattache à une tradition visuelle (costume, maquillage, etc.), elles se concentrent ensuite sur les stratégies, les techniques de patinage efficaces proposées par les meilleures joueuses du monde. Elles se prennent au jeu du spectacle proposé par les Américaines. Les noms de Suzy Hotrod et de Bonnie Thunders, la « *LeBron James du roller derby* »³⁴⁵ ont franchi les frontières américaines et sont désormais sur les lèvres des françaises qui passent de créatrices d'équipe à supportrices du sport qu'elles viennent de créer : « *On connaissait le nom de toutes les joueuses américaines* » (Échange avec une de mes coéquipières). La confidentialité encore effective du jeu permet d'ailleurs aux Françaises de rencontrer facilement celles qu'elles considèrent être les meilleures joueuses de roller derby du monde. En mars 2013, l'équipe des Rolling Storms de Châlon-sur-Saône accueille, pour un bootcamp, Sandrine Rangeon, alias Francey Pants, joueuse au sein des Denver Roller Dolls et élue meilleure jammeuse du championnat WFTDA. Ne parvenant pas à rassembler de joueuses pour organiser un match en leur nom, la petite équipe de Roscoff n'hésite également pas à inviter des Américaines pour animer des week-ends d'entraînement. Le tournant sportif opéré de l'autre côté de l'Atlantique se diffuse à mesure que l'activité parvient à s'installer sur les territoires et les joueuses françaises se prennent, elles aussi, au jeu du rêve américain.

Face à cette dynamique sportive qui prend vie en France, des joueuses cherchent à promouvoir le roller derby français sur les scènes du derby européen et américain. Des premières productions réalisées par des actrices de l'activité apparaissent et permettent de mettre en avant une discipline américaine qui prend racine en Europe. Détentrice d'un appareil photo reflex dont elle n'a jamais osé se servir, Colette décide de se lancer avec l'un de ses amis infographes dans la réalisation d'un webzine grâce auquel elle souhaite faire connaître le roller derby français en donnant aux équipes

³⁴⁵ Site internet de la chaîne sportive ESPN (mai 2013), « Meet... The LeBron James of roller derby » : https://www.espn.com/blog/playbook/fandom/post/_id/21305/meet-the-lebron-james-of-roller-derby.

une plus grande visibilité³⁴⁶. En effet, en 2013, toutes les informations existant sur ce sport sont alors cantonnées aux États-Unis.

Y'avait pas de magazine qui parlait du roller derby, donc on a monté un webzine qui était gratuit sur internet. En parallèle, y'avait une nenette de Nantes qui avait réussi à faire un truc sur papier, mais on n'avait pas réussi à suivre le rythme, y'avait trop de boulot, c'était trop lourd mais c'était une bonne expérience. J'ai pu parlé avec pleins de gens de pleins d'équipe, on a fait des interviews de joueuses américaines, des interviewss un peu partout en Europe, du coup avec la photo j'ai beaucoup pu bouger, j'ai couvert pas mal d'événements, à Toulouse y'avait la French Connexion, fin voilà du coup je me suis retrouvée à faire des photos de l'équipe de France mais par contre j'ai pas pu aller à Dallas avec elles parce que financièrement j'arrivais pu à suivre, je sortais d'une séparation donc c'était compliqué, mais voilà ça m'a ouvert pleins de portes, c'était hyper enrichissant.

Colette

En se rendant de part et d'autre de la France à la rencontre de celles et ceux qui ont construit le roller derby français, les rédactrices/joueuses de ce webzine parviennent également à saisir le tournant qui se prépare. Richement documenté, agrémenté de photographies et d'interviews, le webzine DFORDERBY propose un panorama du milieu du roller derby, quatre ans seulement après son implantation. La multiplication des événements, les enjeux de la compétition, la place prise par l'équipe de France sont autant d'indices qui attestent du fait que les françaises n'ont finalement jamais refusé le jeu de la compétition inhérente au roller derby. Les équipes de roller derbys tendent à se réjouir de la multiplication de ces rencontres et ne refusent pas les possibilités d'une mise en visibilité de l'activité, d'autant plus si elle vient de l'« intérieur » du milieu roller derby. Ce webzine est destiné aux membres de la « communauté » du roller derby, c'est-à-dire des individus qui partagent une conception commune de la pratique, incluant « *à la fois l'explicite et le tacite, ce qui est dit et non dit ; ce qui est exposé et présumé. Ces éléments sont les signes indéniables d'appartenance à une communauté de pratique et sont fondamentaux pour sa réussite* » (Wenger, 2005 : 53). Le roller derby français fonctionne à partir de règles qui lui sont propres, articulant à la fois la maîtrise des « *conventions* » (Becker, 2010 [1982] : 54) autour du burlesque et du carnavalesque, ainsi que des éléments ayant trait au fait sportif.

346 Les trois numéros de DFORDERBY, premier webzine français sorti en mars, juin et octobre 2013 sont accessibles sur ce lien : <https://issuu.com/dforderby>.

DFORDERBY

Premier webzine du roller derby français

D FOR DERBY

#1 **GRATUIT**

70 PAGES 100% ROLLER DERBY !

DERBY STORY
LES PETITES MORTS - BORDEAUX
L'ÉQUIPE PIONNIÈRE DU DERBY EN FRANCE

MATCHS
HÉRAULT DERBY GIRLZ/BLOODY SKULLS,
BONES BREAKERS/CANNIBAL MARMOTS,
HELL'S ASS/VOODOO VIXENS/VELVET SLUTS,
PARIS ROLLERGIRLS/ROYAL WINDSOR, ...

INTERVIEW
FÉROCE SATINE

FRESH MEATS
DERBY PANTHERS - ARGENTEUIL

Et aussi
NEWS
LE DERBY DE A À Z
RULEPOINT : Les nouvelles règles
MATÉRIEL : Guide pour fresh meats
LOOK : Rock'n'roll
TRAINING : L'échauffement
TIPS ET TRUCS : Nettoyer son équipement

D FOR DERBY
Roller Derby Webzine

La Webzine GRATUIT 100% Roller Derby • The FREE 100% Roller Derby Webzine • # 02

#2 **GRATUIT**

ÉQUIPES
Deaths/PuffBlaz/Nighting Toulouse
Cherry Blood/Cannibal Marmots
Griottes Girls/Libices Destroyeuses
HDG/Petites Morts
Hell's Ass/Rock'n'Rollers
Petites Frappes/Centrifugeuses
Encastrouses/BMO RDG
Copenhagen RD/Helsinki RD
Kullab-Rolling Rainbow A/PRG Allstars
Kullab-Rolling Rainbow B/Nidros RD
PRG/Mud Rollin Dolls Team Unicorn
Mettis Royal/New York Exchange

ÉVÈNEMENT
2013 A SKATE ODYSSEY

INTERVIEW
BONNIE D STROIR

DERBY STORY
ROLLER DERBY METZ CLUB

UN BOOTCAMP AVEC
FRANCEY PANTS

ET TOUJOURS : NEWS • RULEPOINT • LOOK • TRAINING • TIPS & TRUCS • MATÉRIEL • LE DERBY DE A À Z • ...

D FOR DERBY
Roller Derby Webzine

Your FREE 100% Roller Derby Webzine • Votre Webzine GRATUIT 100% Roller Derby • # 03

#3 **GRATUIT**

NEW! FULL ENGLISH CONTENT

TEAM FRANCE
LES SÉLECTIONS
+
FESTIVAL ROLLER DERBY MAJMO
FRENCH CONNECTION II TOULOUSE
BLOCK AROUND THE CLOCK AMSTERDAM
ROLLERCON LAS VEGAS

SPECIAL
DERBY IN THE UK
LONDON ROLLERGIRLS
LONDON ROCKIN'ROLLERS
MERDC BIRMINGHAM

LE ROLLER DERBY WEBZINE ENTièrement TRADUIT FR/ENG - FULL FRENCH/ENGLISH CONTENT

L'année 2014 est marquée par deux événements d'ampleur. Tout d'abord, la ville de Dallas organise la seconde édition de la Coupe du Monde du 4 au 7 décembre et, avant cela, c'est Manchester qui accueille du 14 au 16 mars 2014 la première édition de la Coupe du Monde masculine. Quinze collectifs s'engagent pour la compétition dont une équipe de France qui rassemblent les joueurs venant de six collectifs métropolitains (Toulouse, Paris, Orcet, Angoulême, Lyon et Montpellier). Pratique recrée sous une forme exclusivement féminine, le roller derby voit se multiplier depuis quelques années des collectifs masculins qui cherchent également à s'imposer sur les terrains de la compétition. Cette année-ci, les compétitions internationales ne passent pas inaperçues et les équipes françaises affichent sur les réseaux sociaux leur soutien aux joueuses et aux joueurs engagés. De créatrices à joueuses, les Françaises deviennent supportrices d'une équipe dont elles n'hésitent pas à regarder les matchs.



Visuel de l'événement *Fantastic Eight* (2014)

L'année 2014 ne confirme pas seulement le poids pris par les États-Unis ou des pays européens comme l'Angleterre et la Belgique dans le paysage compétitif. En effet, la France voit également s'organiser du 19 au 21 avril 2014 l'événement *Fantastic Eight*, considéré comme le tout premier championnat de France. L'équipe de Metz est à l'initiative de ce tournoi qui voit s'affronter les huit meilleures et plus anciennes équipes du pays au sein du Palais des Sports de la ville. Le RDMC messin, les B.M.O

Roller Derby Girls de Brest, les Petites Morts de Bordeaux, les Lutèces Destroyeuses de Paris, le Hérault Derby Girlz du Crès-Montpellier, les Nantes Derby Girls, ainsi que les associations de Toulouse et de Rennes sont conviées à l'événement.



Les équipes conviées à Metz pour le premier championnat de France (2014)

Fairymaker et Sweetie sont membres du RDMC lors de l'organisation de ce tournoi. Pour eux, il a véritablement impulsé une dynamique compétitive chez une partie du milieu derby français : « *L'apogée de notre rayonnement, c'est arrivé avec le Fantastic 8 première édition. Donc là je suis à peu près sûr qu'on était WFTDA vu qu'on organisait un truc au niveau national, je pense que ça devait avoir un impact mais à vérifier. Mais ouai en termes de sportivité j'ai vu cette*

équipe évoluer et évoluer vraiment, avec un bon niveau » (Fairymaker). Présente dans les gradins, Lullab'hit dissocie désormais le spectacle à travers lequel le roller derby est apparu en France, des matchs sportifs inaugurés à Metz : « *Non c'était très pro. C'était des tenues d'équipe, c'était un match officiel* » (Lullab'hit).

Ce tournoi marque ainsi un tournant compétitif dans la très courte histoire du derby français, qui prend des airs de « sérieux ». Le terme « officiel » traduit l'apparition d'enjeux pour le milieu du roller derby français : on ne rit plus. Désormais, les points comptent et le sport semble passer devant le folklore burlesque. D'ailleurs, les joueuses osent même parler de « professionnalisation » pour qualifier ce tournant compétitif. Le carnavalesque et l'excellence sportive semblent, ici, incompatibles. Les *rosters* des équipes continuent de promouvoir le second degré, mais les équipes arborent toutes des tenues de circonstances pour cet événement de prestige. Des maillots en polyester floqués commencent à être préférés aux anciens t-shirts en coton sur lesquels les joueuses inscrivaient à la main leur numéro à l'aide d'un feutre noir. Souvent fabriqué à la main, le *merch* se voit sous-traité. Quant aux maillots des équipes, ils se transforment. Achetez dans des boutiques très bon marché, les débardeurs informes en coton sur lesquels étaient inscrits grossièrement le numéro des joueuses sont remplacés par de véritables maillots en lycra, imprimés par des entreprises spécialisées³⁴⁷. Le folklore ne disparaît pas, il est désormais imprimé sur les maillots mais il s'inscrit désormais à l'intérieur du système marchand : « *C'était vraiment trop trop cool, c'était un peu le jeu derby avec le commencement du nouveau derby. Le jeu derby avec un peu background, un peu hop on fait la fête après les matchs et le nouveau derby avec la compétition, le level un peu moins DIY, plus soutenu on va dire* » (Sweetie). Le tournant sportif opéré par l'équipe s'observe jusque dans les détails³⁴⁸. En effet, c'est au cours de cette période que les joueuses décident de se séparer de leur emblème sexy, les fesses d'une joueuse, afin d'adopter une identité visuelle moins transgressive³⁴⁹.

347 En 2014, *Hellbow Skating* constitue la première marque française de textile et accessoires dédiés à ce sport : « *L'année 2017 annonce le début d'une nouvelle aventure pour trois joueuses d'Avignon (MrsLovehate, Ste Marie De-ta-Mère & Bony Pain) qui reprennent la marque dans cet état d'esprit du Do It Yourself si chère au Roller Derby, pour les joueuses/joueurs par les joueuses/joueurs, afin de partager la passion pour ce sport tout en proposant une alternative de consommation* » (Site internet My Roller derby : <https://www.myrollerderby.com/hellbow-skating>).

348 Entre 2013 et 2014, la *Nothing Toulouse* fait l'objet d'un reportage en quatre épisodes, d'une durée de quarantaine minutes chacun : *Roller Girls*. L'équipe de tournage filme le quotidien de cette équipe qui a déjà opéré un véritable tournant sportif. Les *fresh meat* sont recrutées selon leur niveau de jeu et les joueuses souhaitent être reconnues comme des athlètes « *sérieuses* » : <https://vimeo.com/91799573>.

349 La même année ce sont les sulfureuses *Velvet Slut* qui changent de nom : elles deviennent les *Velvet Owl* et la joueuse léchant sensuellement une roue de patins est remplacée par une chouette blanche, symbole de Dijon.



Je pense que c'est parce qu'on est devenu professionnelles, pour avoir des subventions, pour avoir auprès de la mairie. Par exemple, tu vas vraiment vite le comprendre, avant le logo de Metz c'était une nana qui montrait ses fesses avec un short, des bas résilles, et pour avoir des subventions, passer WFTDA et être prises par la FFRS il fallait changer de logo. On s'est simplement appelé les RDMC, pour pouvoir mieux passer à la mairie plutôt que venir avec un dossier de sponsoring avec pour logo des fesses de nana on a changé pour faire plus professionnel et sportif.

Sweetie

Cette même année, se prépare également un événement d'ampleur à échelle européenne. La *Team France* participent en effet avec sept autres collectifs nationaux à un tournoi européen organisé par les Freaky Mons'ter Derby Ladies de Mons³⁵⁰ (Belgique). Cet événement est considéré comme un week-end de préparation avant la seconde édition de la Coupe du Monde, qui se tiendra à Dallas du 4 au 7 décembre 2014 et où trente équipes seront présentes³⁵¹. La préparation des femmes pour cet événement mondial est l'objet du documentaire *Roller Derby, parcours de battantes*, réalisé par Lætitia Rodari³⁵² qui les suit durant l'année qui précède leur préparation. Si la première *Team France* s'est rendue au Canada sans grande connaissance des règles, cette nouvelle équipe nationale introduit des enjeux compétitifs. Désormais, ce sont des entraînements réguliers et des sélections sur la base du niveau qui permettent de constituer cette équipe nationale. Tandis que les joueuses s'amusaient à mettre en avant la dimension transgressive, *underground* de l'activité, désormais le roller derby se veut sportif et moins sexy. Les bas résilles disparaissent progressivement et les joueuses se réjouissent de voir que l'attention se porte davantage sur le sport que sur les « *poum poum short* » à paillettes : « *Le roller derby maintenant, cinq ans après, ne ressemble pas du tout à ce qu'il était en 2009* » (extrait d'une interview de Rousste, joueuse chez les Lutèce Destroyeuses en 2014)³⁵³. Rédigé par Margaid Quioc, journaliste et joueuse de roller derby, cet article de *L'Express* précise également que si le roller derby s'était jusque-là organisé de manière indépendante, les 22 et 23 septembre 2023 « *le roller derby a atteint en France un nombre de*

350 Je ne suis pas parvenue à retrouver d'informations sur cet événement, il apparaît au détour d'interviews mais les sites d'accès aux photographies sont bloqués.

351 Les États-Unis remportent de nouveau la compétition face cette fois à l'Australie.

352 Je ne suis pas parvenue à me procurer ce documentaire. Celui-ci s'intéresse aux pré-sélections des quarante joueuses qui seront retenues pour l'année de préparation à la Coupe du Monde de Dallas. Il sortira en 2015 sur les chaînes de télévision régionales.

353 *L'Express* (décembre 2014), « Roller Derby : une Coupe du Monde plus sportive, moins sexy » : https://www.lexpress.fr/styles/bien-etre/forme/coupe-du-monde-de-roller-derby-les-francaises-en-quete-de-credibilite_1630079.html. Cet article a été rédigé par Margaid Quioc, journaliste et joueuse de roller derby. Elle a rédigé un grand nombre d'articles sur ce sport et est à l'origine du documentaire *Revolution Roller Girl* (2017) sur la rencontre de deux équipes de roller derby, les Bloody Skulls de Marseille et les Cairollers du Caire.

licenciés suffisamment important [2500, NDLR] pour la création d'une commission sportive au sein de la FFRS » (Article de l'Express). Tandis qu'une partie du milieu roller derby œuvre depuis 2012 à faire fonctionner la discipline indépendamment des instances fédérales, le tournant compétitif a-t-il eu raison des imaginaires d'autogestion avec lequel le sport s'est implanté ?

3.3.2. De la débrouille autogérée à la structuration fédérale du roller derby

La période 2014-2015 marque l'entrée du roller derby au sein des instances sportives fédérales. Tandis que l'activité s'est jusque-là organisée de manière indépendante ou, pour une petite partie des équipes, grâce à l'impulsion de la WFTDA, le choix des équipes françaises de rejoindre la FFRS rompt avec les imaginaires d'indépendance avec lesquels certaines équipes fonctionnaient jusque-là. Pour elles, cette alliance entre en contradiction avec l'idéologie de départ : d'anti-conformiste et décalé, le roller derby rejoint les sphères du sport de compétition. Ainsi, comment comprendre l'entrée du roller derby au sein du système fédéral ? Plusieurs mécanismes permettant de justifier cette trajectoire peuvent être énoncés : le caractère « exclusif » du fait sportif en France et les difficultés d'envisager une fédération autonome. Dès lors, l'entrée des équipes de roller derby au sein du système fédéral s'inscrit dans un processus au cours duquel s'observe un déplacement de l'activité des « marges » au « centre » du système sportif. Cette institutionnalisation ne s'est pas déroulée sans heurts et des tensions se sont cristallisées entre un milieu qui défend son autonomie par le « *by the skaters, for the skaters* » et un système organisationnel contraignant qui « *souhaite endiguer les pratiques dissidentes* »³⁵⁴ (Mousset, 2019 : 21)

Orlane : Est-ce que vous revendiquiez une rupture avec les pratiques traditionnelles ?

Cerise : Ça c'était carrément le but, oui c'était un sport dit "*underground*" le roller derby. Alors après ça nous a un petit peu joué des tours, on n'étaient pas toujours reconnues au niveau fédération et tout. J'en avais parlé avec une personne de la FFRS et qui me disait : "Ouai vous le derby, vous êtes bien mignons : On est indépendant, On fait comme on veut, On met la main à la pâte, On n'est pas des pros mais c'est *do it yourself*.... Mais c'est vrai que nous on était contentes de

³⁵⁴ Lors de l'Assemblée Générale du Roller Derby au sein de la FFRS qui se tient à Caen le 18 novembre 2015, le rapport moral de l'ancien président de la FFRS, représentant du roller derby, montre bien l'incompréhension de la FFRS vis-à-vis des discours entrant en dissonance avec un « développement sportif » qui ne peut, selon lui, s'opérer qu'au sein du système fédéral : « *Président de la fédération, en 2013 et 2014 me parvenait régulièrement l'écho de certaines voix du roller derby. Pour des motifs extra sportifs, hors de la compétence et de la mission d'une fédération sportive, ces voix minoritaires s'évertuaient à vouloir maintenir la discipline dans l'ambiguïté du "ni dedans / ni dehors". Mais lorsqu'on affiche 2000 licenciés, qu'on le veuille ou non, on est plus dedans que dehors. Le temps était venu de leur donner la possibilité et le choix d'exercer leur discipline favorite dans un milieu un peu plus structuré et conforme à l'organisation sportive hexagonale au sein d'une fédération délégataire du Ministère des sports* » (rapport moral du représentant roller derby pour la FFRS).

revendiquer ça au début et le mec il nous a dit : "Non, par contre, on est en France, y'a des règles, y'a des fédérations avec des règlements, y'a des postes avec une hiérarchie, il faut des représentants. Si vous voulez des aides, des subventions, il faut passer par tout ce chemin là et vous pouvez pas venir en disant "Je fais comme je veux". Non ! Ça marche pas, si vous voulez être écoutées, entendues et aidées ben va falloir vous plier au fonctionnement classique".

Le témoignage de Cerise montre d'une certaine manière l'absence de résistance aux différents rappels à l'ordre du système sportif. Les équipes ont facilement joué le jeu de cette organisation, les discours dissidents n'étaient que minoritaires. Si, entre 2012 et 2014, les équipes ont essayé de proposer un fonctionnement auto-géré, celui-ci a rapidement présenté des limites : alors que certaines équipes y voient un positionnement trop radical, les difficultés à inventer une nouvelle organisation sportive et à conserver des réflexions démocratiques, se sont révélées compliquées. Dédé, par exemple, était partie prenante d'un fonctionnement autogéré du roller derby. En deux ans, elle n'a pu que constater les difficultés à mobiliser suffisamment de pratiquantes à sa réalisation : « *Y'avait plein d'envie, plein de projets et puis ça a débouché sur rien parce qu'il faut se retrousser les manches, en arrivant c'était plein de choses, mais ça aboutit sur rien* » (Dédé). Dragiqueen en revanche, n'a jamais caché sa volonté de rejoindre la FFRS. Si elle n'a jamais eu d'ambition compétitive, elle appréhende le système fédéral comme un levier au fonctionnement du roller derby. Elle a également participé aux débats sur le FROG mais s'est également confrontée aux difficultés de sa mise en place :

C'étaient des belles idées mais le problème c'est qu'on avait plein de gens, et ça se construit pas tout seul. C'est magnifique mais le problème c'est que t'es obligé d'avoir une structure à un moment donné et comment les choses se mettaient en place ça me paraissait infaisable, il y aurait eu des gros problèmes. Et comme moi, mon essence, c'était plus le sport, et moins les idées, j'étais plus partante pour rejoindre la fédé, pour avoir quelque chose de structuré, pour permettre d'avoir plus facilement le développement du sport. Après je comprends que les personnes qui étaient plus posées sur les idées et les idéologies, voulaient plus partir vers le FROG.

Dragiqueen

Dès la fin de l'année 2014, des représentants d'équipes se portent volontaires pour rejoindre un groupe de travail au sein de la FFRS. Le premier axe est l'organisation d'un premier championnat de France. Durant le mois de février 2015, un questionnaire réalisé par la commission est envoyé à l'ensemble des équipes françaises concernant ce championnat. Ce document est disponible sur le site de FFRS. Sur 114 clubs sollicités, 96 ont répondu à ce questionnaire (soit 84 % des effectifs). 99 % des clubs ayant répondu sont favorables à l'organisation d'un championnat national. Les

autres questions concernent la capacité des clubs à pouvoir accueillir une étape de championnat, en termes logistiques et humains. Le cas des arbitres révèle également des manques et des disparités à travers le territoire français. La réalisation de ce questionnaire relève d'une volonté d'intégrer les clubs dans les réflexions menées au sein de la FFRS. D'ailleurs, on y retrouve le mantra avec lequel le roller derby s'est diffusé : « *Le championnat de France de Roller Derby sera par les pratiquant.e.s, pour les pratiquant.e.s, ou ne sera pas !* »³⁵⁵ (Bilan de l'enquête Championnat de France). Ces chiffres montrent globalement la réception plutôt positive de ce championnat, lequel offre à l'ensemble des collectifs l'opportunité de pouvoir accéder à un tournoi.

Le système fédéral offre à ce milieu sportif émergent des outils et un système organisationnel permettant d'ouvrir la compétition à davantage de collectifs. Tandis que le *Fantastic 8* ne concerne que huit équipes, soixante-trois collectifs se sont inscrits pour participer au championnat féminin et quatorze pour le championnat masculin de l'édition 2015/2016. Les Paris Roller Girls sont les premières championnes de France FFRS et, du côté des hommes, ce sont les Quad Gards toulousains qui remportent le titre. Ce championnat marque ainsi la généralisation d'un découpage par zones de jeu basé sur le rapprochement géographique et le niveau des équipes, ainsi qu'un calendrier sportif compétitif généralisant ainsi un système de classements et de relégation : « [Sans la FFRS] *on aurait eu un championnat inter-régional mais pas de France. Du coup, ça permet cette utilisation-là et effectivement, y'a un championnat de France reconnu* » (Blackhawk).

Entre un système omniscient et la confrontation à une idéologie trop radiale, ne permettant pas de rassembler les 2000 licenciés, le roller derby a finalement rejoint le milieu fédéral. Pour des pratiquantes, cette alliance entre en contradiction avec les idéaux avec lesquels certaines joueuses ont investi la pratique du roller derby. « Punk », « anarchiste », le roller derby a finalement pris la trajectoire d'autres sports de compétition. L'institutionnalisation du roller derby français montre les difficultés qu'ont rencontrées les équipes à adopter le modèle américain DIY ou plutôt à recopier la conception que les françaises se sont faites de ce modèle « *révolutionnaire* » (WFTDA). L'entrée du roller derby au sein de la FFRS marque ainsi le passage d'une auto-organisation de l'activité à une gestion déléguée du sport, s'opérant désormais à l'intérieur des sphères du pouvoir sportif. À la grande déception des instigatrices du FROG qui voyaient dans le roller derby une pratique permettant de prolonger les idéaux autogérés, voire anarchistes empruntés aux milieux alternatifs.

355 FFRoller Roller Derby (14 avril 2015), « Bilan de l'enquête championnat de France ». Le groupe de volontaire à constituer la commission roller derby auprès de la FFRS à la fin de l'année 2014/début 2015 soumet à l'ensemble des équipes de roller derby un questionnaire concernant l'organisation d'un championnat national. Les réponses sont quasiment toutes favorables à la mise en place d'un championnat.

Les premières années de fonctionnement du roller derby au sein de la FFRS tendent à conforter ce que les partisans du FROG craignaient notamment une prise de contrôle des institutions sur un sport initialement porté « *par les skateuses, pour les skateuses* ». L'entrée du derby au sein de la FFRS oblige en effet les joueuses à se plier à une organisation qui les précède. La procédure fédérale veut que les nouvelles disciplines soient soumises à un système de parrainage avant de pouvoir bénéficier d'un réel pouvoir décisionnaire. Ainsi, si des membres des équipes se portent volontaire pour rejoindre le groupe de travail en charge de l'organisation du championnat FFRS, c'est un homme, président d'une association de roller et, par ailleurs, non-joueur de roller derby, qui est choisi par les dirigeants de la FFRS pour représenter l'activité et accompagner les joueuses dans ce tournant fédéral. Tandis que Travis Beaver (2012) voit dans l'*ethos DIY* un moyen pour les joueuses américaines de lutter contre toute forme d'aliénation sportive, l'entrée du derby français au sein des sphères sportives *mainstream* interrompt symboliquement leur pouvoir d'action et décisionnaire sur le sport qu'elles ont créé. La Rockette aborde ainsi les problématiques rencontrées par le milieu du roller derby à son entrée à la FFRS. Si elle se réjouit alors d'obtenir la reconnaissance (au moins symbolique) des institutions fédérales, elle constate également la perte du pouvoir des joueuses sur le sport qu'elles ont créé.

Au début c'était super super compliqué : on n'avait pas une commission, on avait juste des sortes de représentants qui n'avaient pas le droit de vote. On avait juste le droit de recommander comment voterait notre représentant qui était à la FFRS, mais il faisait rien dans le derby, il ne connaissait pas.

La Rockette

Si la collaboration entre la FFRS et le roller derby est marquée par des dissensions, les joueuses y voient néanmoins un levier pour le sport. En effet, les équipes françaises de roller derby n'ont pas seulement voulu profiter du caractère « prestigieux » de l'étiquette FFRS (d'ailleurs, elles n'ont, jusqu'en 2015, pas eu le droit d'utiliser le terme « équipe de France »). L'usage du terme « reconnu », « officiel » n'est pas anodin. En effet, le système sportif fédéral se présente comme une institution d'autorité (Level, Dugas et Lesage, 2011 : 114) en mesure d'accorder une forte légitimité aux pratiques :

En s'appropriant un triple monopole (dans la définition des règles du jeu, dans l'organisation des compétitions et dans la délivrance des titres) et en construisant une architecture hiérarchisée d'épreuves allant du local à l'international, les fédérations sportives ont façonné un dispositif qui permet de certifier quelle est la meilleure équipe sur un territoire donné.

Schotté, 2022 : 95

Dans le cadre du roller derby, la FFRS ne vient pas définir les règles du jeu qui sont gérées par la WFTDA, mais elle vient associer le roller derby à un référentiel de valeurs partagées par le plus grand nombre. Labellisé par les instances du pouvoir sportif, le roller derby se dote désormais « d'un cadre homogène de valeurs (morales, économiques, corporelles, etc.) » (Soldani, 2015 : 114) lui permettant de bénéficier d'une valeur « sportive » auprès du plus grand nombre. Ce choix apparaît également comme un moyen de bénéficier de l'aide des institutions locales dans le fonctionnement de l'activité. En effet, si les voyages à travers la France, la rencontre avec des équipes européennes ou encore le fait de dormir chez des inconnues participent à nourrir la passion pour le roller derby, l'épuisement sportif et organisationnel est également bien présent. Plusieurs joueuses rencontrées font en effet état de « burn out sportifs », liés à la pratique du roller derby mais surtout à tous les éléments annexes qui l'accompagnent comme les déplacements, la recherche de bénévoles, l'organisation d'événements, la formation d'arbitres, le coaching, etc. :

L'organisation institutionnelle constitue un palier à franchir et, ce faisant, n'a d'autres voies à emprunter que celle qui a déjà été prise par d'autres en adoptant les structures du système club/fédération. Ou bien elle ne le fait pas et la pratique cesse de se développer, s'étiolle et disparaît de l'horizon sportif.

Hubscher, Durry et Jeu, 1992 : 330

Déléguer l'organisation de ce championnat est ainsi vu comme un moyen de se délester d'une charge de travail pour se concentrer, au niveau local, sur la gestion associative et le développement des équipes.

3.3.3. Un changement de profil des joueuses ?

Les imaginaires transgressifs du roller derby constituent la porte d'entrée dans l'activité à sa création et séduisent des jeunes femmes qui y voient là un moyen de rompre avec les conventions sociales. Ils se présentent ainsi comme un filtre entre l'extérieur et l'intérieur de l'activité, attirant certaines et repoussant d'autres. Or, ces recrutements resserrés, étroits, ne permettent pas à toutes les équipes de fonctionner. En effet, si les nouvelles recrues sont d'abord séduites par l'interface du roller derby, c'est ensuite par l'expérience du jeu que s'opère un nouveau tri social. Les imaginaires de l'*underground* passent sous silence le travail nécessaire à la réussite de l'activité qui se révèle être chronophage et difficile. En effet, ce sont le temps disponible alloué à l'équipe, le travail nécessaire à l'acquisition des habiletés motrices, voire tout simplement l'intérêt pour le jeu qui discriminent ensuite celles qui resteront et celles qui quitteront l'association après seulement

quelques séances. En effet, comme le dira l'une de mes coéquipières lors d'un entraînement : « *Le roller derby, c'est un peu la loi de la jungle, il y en a peu qui résistent* ». En ce sens, si les journées de recrutement des équipes sont généralement un succès, peu de nouvelles recrues ne parvient à s'engager complètement, voire à rejoindre l'équipe des *advanced*. Si des équipes parviennent aisément à recruter du monde et à obtenir une réserve de joueuses en cas de blessures des équipes compétitives, d'autres ont dû étendre leurs zones de recrutement. En effet, pour pouvoir fonctionner, le roller derby a besoin de monde à ses côtés. De plus, il existe un ensemble de disparités régionales qui empêchent le bon fonctionnement de l'activité au niveau local. Constituer une équipe en mesure de jouer un match ne suffit pas, il faut également former un *crew* d'arbitres en mesure d'encadrer les événements du club, ainsi que ceux des associations voisines. Certaines équipes ne parviennent encore pas à fonctionner de manière autonome et organiser des matchs en dehors du championnat se révèle parfois être complexe, faute d'effectif et de personnes formées.

Tandis que le bouche-à-oreille ou un article dans le journal local constituaient les premiers moyens de recrutement des collectifs, les équipes ont pour la plupart dû élargir leurs stratégies pour toucher davantage de potentielles recrues. Décathlon, les journées sportives municipales ou encore les « journées américaines » se sont substitués au bar et lieux alternatifs et sont devenus des lieux d'attraction du public en mesure d'intégrer une équipe de roller derby. Cette ouverture de l'activité participe à diluer les imaginaires de l'*underground* avec lesquels les équipes jouaient à leurs débuts. Vidés de leur ancrage alternatif, ils deviennent parfois un « folklore rigolo ». D'ailleurs, face à un public de profanes souhaitant rejoindre les bancs du roller derby, les expertes n'hésitent pas à euphémiser le caractère violent de l'activité pour mettre en avant les intérêts du sport pour la silhouette. Alors que le subversif et la violence ont attiré les premières générations de joueuses, le sport va progressivement constituer la porte d'entrée dans le monde du roller derby et attirer des *fresh meat* dont l'expérience de la transgression et de l'alternatif leur est moins familière.

Est-ce que c'est devenu un peu le sport de monsieur et madame tout le monde, que tout le monde peut aller faire le dimanche ? Je pense aussi... Des gens qui sont pas du tout dans le punk, le rock, l'alternatif, etc. qui se disent : c'est peut-être un sport de maman aussi ? Mais c'est bien aussi que monsieur et madame tout le monde puisse intégrer le sport, ou sentir un peu moins la pression sur une équipe. Peu importe à quoi tu ressembles, peu importe ton *background*, tu peux intégrer l'équipe et tu peux voir ce que tu peux faire quoi, c'est bien aussi. Le but c'est pas de trier genre on garde que les punks, et au revoir le reste donc faut être assez ouvert je pense. Je sais pas du tout quel sera l'avenir du sport.

Al'Trackpott

Certaines joueuses qui découvrent le roller derby en 2015 conviennent ne pas avoir été attirées par les bas-résilles et les éléments de détournement mais bien par le sport lui-même. C'est donc en tant que sport compétitif que le roller derby commence à séduire de nouvelles pratiquantes et moins comme discipline transgressive. Ce déplacement du roller derby sur les terrains dédiés au sport l'inscrit ainsi dans la continuité d'activité de loisirs sportifs comme le handball ou le volley. Cette ouverture de l'activité et son déplacement sur les terrains du sport *mainstream* permet aux équipes de palier les *turn over*. Les pionnières intéressées par le détournement quittent la scène pour laisser place à de nouveaux profils de joueuses séduites par le sport. Une nouvelle ère sportive est en route :

J'ai l'impression que ça a surtout évolué avant que je commence [...]. En tout cas, le sentiment que j'ai, c'est qu'il y a de plus en plus de monde qui rentre dans le derby pour le sport en lui-même. Mais je pense que, en gros, c'est un sport qui se "professionnalise" entre guillemets. Donc oui, je pense que ça attire aussi des gens pour le sport en tant que tel, ce qui était peut-être pas forcément le cas avant.

Clem

Par l'euphémisation de ses imaginaires *underground* et de l'exercice de la violence qu'il suggère, le roller derby s'impose de plus en plus comme une pratique « sportive » et non plus comme une pratique « culturelle ». Pour les équipes qui ont emprunté la voie de la compétition, la force de l'ancrage sportif ne semble plus permettre aux adeptes d'un derby décalé et festif d'associer le sport au détournement burlesque. Certaines joueuses en viendront même à quitter ce *track* devenu bien trop « sérieux ». Si, en choisissant de rejoindre le système fédéral, les françaises délaissent momentanément une partie de leur pouvoir décisionnaire sur l'activité et voient leur dynamique permissive se réduire, ce choix se présente également comme un levier, un facilitateur pour l'activité. Ainsi, tandis que Disaster Uppercut a décidé en 2016 d'interrompre son engagement dans le roller derby, voyant ce sport entrer progressivement « *dans les clous* », elle admet quelque temps plus tard que la fédération a sans doute permis à l'activité de ne pas rester enfermée dans ce qu'elle appelle un « *entre-soi* ».

Quand j'ai arrêté c'est clairement parce que ça le faisait pas, parce que j'avais envie de conserver ça comme c'était avant et que l'évolution elle ne me convenait pas du tout. Je trouvais vraiment que c'était pourri, qui avait pas de ... ben en fait ça rentrait trop dans les clous, parce que c'était un sport qui à la base était hors catégorie, hors case. Et là, rentrer dans la fédé officielle, faire des championnats, créer des compétitions, c'était des trucs qui ne me convenaient pas, parce que ça n'allait pas avec l'idée du truc à la base. Mais bon, là je me dis pourquoi pas. Trois ans plus tard... enfin ça va faire quatre ans que j'ai arrêté, je me dis qu'en fait c'est

peut être pas plus mal que ça ait évolué comme ça en fait, au moins le sport a continué à vivre parce que si c'était resté dans la contre-culture tu vois ça serait... Enfin ça serait resté dans un espèce d'entre-soi et je sais pas trop en fait, je sais pas trop comment ça aurait fini.

Disaster Uppercut

Ce chapitre s'est concentré sur l'implantation du roller derby en France et la forme que ces nouvelles équipes adoptent lors de leurs événements sportifs. Il est en effet intéressant d'observer que la discipline s'est implantée à partir d'éléments rattachés à ce qui relève de « traditions orales », visuelles. Ces dernières ne sont pas « obligatoires » en ce qu'elles n'empêchent pas le jeu du roller derby de pouvoir fonctionner. Elles n'apparaissent d'ailleurs pas dans le *rulebook*. Pourtant, qu'il s'agisse des villes comme Calais, Montpellier, Pontarlier ou encore Roscoff, l'ensemble des équipes qui s'y implantent entre 2009 et 2014 adoptent les mêmes codes carnavalesques. Les joueuses se plaisent ainsi à mettre en scène une rupture avec les normes du sport *mainstream*. Le roller derby propose dès lors un double jeu dans lequel le sport s'associe à des mises en scène théâtralisées, offrant aux joueuses l'occasion de façonner un personnage qui leur convient. Le carnaval du roller derby dévoile ainsi une dynamique résolument « permissive » : au roller derby, tout est (presque) permis. Si, comme tout sport, des règles et des arbitres viennent sanctionner et contrôler le déroulement du jeu, un espace de liberté s'observe à travers le détournement des normes et le refus des règles de la pudeur. Des logos au *track*, le roller derby est empreint de provocation. Qu'il s'agisse des maquillages outranciers, des tenues hypersexualisées ou encore du brouillage des codes du genre (Robène et Serre, 2019 : 172), le milieu du roller derby emprunte au punk les fondements de son (anti)ordre social.

Or, contrairement au punk et son refus catégorique des hiérarchies, le milieu du roller derby français n'est, quant à lui, pas unanimement opposé au soutien du système sportif fédéral. Si le modèle sportif français se révèle être contraignant, obligeant d'une certaine manière les collectifs à s'organiser sous une forme associative et à collaborer avec les acteurs du sport local, les équipes ne se positionnent pas toutes de la même manière face aux instances en charge de la gestion du sport français (les municipalités, les comités départements et enfin le système fédéral). Sous ce renversement collectif des normes, sportives, masculines ou féminines, le milieu du derby est traversé par différentes idéologies. Des équipes envisagent le soutien de la fédération comme un levier pour le développement de la pratique, en termes de compétitivité et de reconnaissance. D'autres équipes, comme Brest, Rennes ou encore Grenoble, vont chercher à résister à l'hégémonie sportive du système fédéral et envisagent un fonctionnement autonome. Si, entre 2009 et 2014,

l'activité parvient à s'implanter, voire à s'engager dans un processus de sportivisation sans le soutien de la fédération, l'adhésion à la FFRS en 2014 témoigne du poids de ce modèle légitimateur et des difficultés d'envisager de véritables alternatives aux marges du sport *mainstream*.

Huit ans après l'entrée du roller derby au sein de la FFRS, les joueuses ont parfois du mal à voir les bénéfices de l'institution. Les membres de l'équipe de France ne sont pas défrayés pour les matchs, les arbitres non plus et le championnat s'accompagne d'un ensemble de restrictions et de contraintes passibles d'amendes. Ces situations génèrent parfois beaucoup de discussions sur les réseaux, montrant par ailleurs l'implication de ce milieu sportif envers les décisions qui les concernent. Ancien « produit » du système fédéral, nageuse en compétition, Kiss s'interroge aujourd'hui sur les réels bénéfices de la FFRS pour le milieu du roller derby français.

Je serais curieuse de savoir à l'heure actuelle ce qu'elle nous a apporté la fédération, nous, à notre petit niveau, à l'association. J'ai l'impression pas grand-chose. Oui, ils ont fait un championnat mais ce championnat, est-ce qu'il aurait existé sans la fédé ? Si la FFRS n'était pas là, oui ok le derby n'en serait pas là mais y'avait déjà des championnats, y'avait déjà des trucs comme ça. Pi là, en plus, tu veux participer au championnat FFRS, déjà tu payes pour juste t'inscrire, ensuite si t'as pas ton arbitre tu prends un PV, c'est pour ça que cette année on s'est pas inscrites, on avait trop la flemme.

Kiss

Marquée par un ensemble de contraintes réduisant les marges de manœuvre des équipes, l'histoire entre la FFRS et le roller derby français n'est pas « *un long fleuve tranquille* », comme le disent des joueuses. Près de huit ans plus tard, les équipes n'envisagent pas de fonctionner en dehors de ce système. Étendu à toutes les équipes, le championnat se présente comme un dispositif qui, en cadrant la dynamique annuelle des équipes, est devenu nécessaire à la survie des équipes. À l'échelle des associations désormais, quels changements ont accompagné l'entrée du roller derby à la FFRS ? S'agit-il uniquement de conflit d'imaginaires, idéologies ou bien les joueuses proposent-elles des formes de résistances locales à l'institutionnalisation, et choisi de faire du DIY des débuts un DIY revendiqué ?

Match all star : PRG vs Toulouse (2013)

WWW.PARIS ROLLERS GIRLS.COM

ROLLERDERBY

match all star

SAMEDI
02 MARS
2013

match à
18H30

PARIS
ROLLER
GIRLS
VERSUS
17H30 TOULOUSE A

GYMNASÉ BERCY
242 RUE DE BERCY
75012 PARIS

métro:
GARE DE LYON/QUAI DE LA RAPÉE
OUVERTURE PUBLIC

PRIX: NEUF EUROS



Match des Paris Roller Girls (2013)

Partie 5. Du permissif à l'inclusif. Le roller derby aujourd'hui

Nous voici arrivés en 2019. Le roller derby français est prêt à fêter ses dix ans d'existence sur le territoire ; un anniversaire bouleversé par la situation sanitaire liée à la pandémie de covid-19. Les équipes parviennent néanmoins à célébrer, les unes après les autres, une décennie à faire vivre le roller derby dans plus d'une centaine de villes françaises. En 2014, l'activité compte environ 2 000 licenciées. Aujourd'hui, plus de 4 500 patineuses et patineurs tracent, plusieurs fois par semaine, leur *track* pour s'entraîner³⁵⁶, dans près de 134³⁵⁷ associations de roller derby. Cette dernière partie concerne la pratique du roller derby telle qu'elle s'est structurée depuis son entrée à la FFRS. Alors que les équipes sont apparues aux marges des institutions, à partir d'un détournement des codes du sport compétitif de spectacle, quelles sont les conséquences de l'entrée du derby au sein du système fédéral sur la pratique ? Comment se positionnent les équipes vis-à-vis du modèle sportif *mainstream* qu'elles ont finalement rejoint ? Existe-t-il des formes de résistance à cette institutionnalisation fédérale ? Des équipes ont-elles cherché à échapper aux règles dictées par l'organisation du championnat FFRS ? Comment cela se traduit-il en termes de structuration des équipes et de pratique du roller derby ?

Louise Laigroz, Charly Machemehl et Romain Roult se sont récemment intéressés aux dynamiques d'institutionnalisation des pratiques dites « alternatives » (Laigroz, Machemehl et Roult, 2022). À travers leur étude sur l'institutionnalisation du skateboard, ils montrent que celle-ci apparaît dans la littérature comme la « *perte de la force transgressive au profit de sa légitimation* » (Fournier, 2018 : 344). Plus encore, au cours de ce qui apparaît également comme un processus de standardisation (en termes organisationnels et réglementaires), les auteurs montrent que participants acceptent de trahir un modèle basé sur l'« *authenticité* » afin de pouvoir bénéficier « *de reconnaissance et [de] tous les avantages qui en découlent* » (East, 2002 : 33). Institutionnalisation et sportivisation entretiennent ainsi des accointances. Tandis que le premier exprime une certaine mise sous « *tutelle d'instances* » (Vigne et Dervillé, 2009 : 3), le second vient entériner ce premier processus et se présente comme

356 Une grande partie des gymnases ne comportent pas les lignes du *track* sur le sol. Les joueuses sont donc obligées, avant chaque entraînement, de le tracer elles-mêmes avec des plots pour les entraînements et, pour les matchs, de cordes solidement scotchées sur le parquet des gymnases.

357 En tout, 155 créations d'équipes (féminines) ont été recensées en France entre 2009 et 2023. 21 collectifs ne sont jamais parvenus à se stabiliser.

« un processus de mise en norme [...] dans une forme identique aux pratiques sportives dominantes de la société » (Marsault, 2009 : 5). Jean-Marie Brohm (1986) y voit, quant à lui, un processus d'assujettissement des pratiques aux valeurs du sport *mainstream*.

De manière globale, la littérature scientifique se positionne de manière critique vis-à-vis de la normalisation, la standardisation, soit la « sportivisation » des pratiques « libres » comme le skateboard et le snowboard (Wheaton, 2004 ; Thorpe et Wheathon, 2013 ; Donnelly, 2016) ou « alternatives » comme les AMHE ou le quidditch (Tuillon Demésy, 2015 ; Messey et Tuillon Demésy, 2023a ; 2013b). Apparues à partir de valeurs et des modes de fonctionnement qui ne sont pas ceux du sport de compétition institué, leur évolution s'opère à partir d'un abandon de ce positionnement vis-à-vis du modèle *mainstream* dominant. En ce qui concerne le roller derby, le décalage entre le regard scientifique et celui des pratiquantes est probant. En effet, de très nombreuses joueuses se réjouissent de la trajectoire opérée par la discipline qu'elles ont créée et souhaitent aujourd'hui défendre la place du roller derby sur les terrains du sport légitimé. Comment comprendre ce qui tend à apparaître comme un revirement de situation ? En effet, apparu sous une forme détournant les codes du *mainstream*, le roller derby en adopte désormais, fièrement, les stigmates.

Pour cette dernière partie, la sportivisation du roller derby ne sera pas étudiée en tant que processus descendant, articulé entre récupération et mise sous contrôle de la part des instances sportives. En effet, il est possible de questionner ce processus depuis le bas, à travers le prisme de « négociations » (Strauss, 1992) entre les actrices et les acteurs de la discipline. En ce sens, la sportivisation de la pratique ne sera pas appréhendée uniquement comme un fait surplombant, mais bien comme un processus qui se joue, qui se discute, qui se négocie à travers les interactions sociales du quotidien. En effet, pour l'interactionnisme symbolique : « *Les normes et les règles sont l'objet d'une relecture constante, d'une négociation sociale, elles ne s'imposent pas de l'extérieur, les acteurs en sont les maîtres d'œuvre* » (Le Breton, 2012 : 6). S'engager dans une dynamique compétitive et vouloir remporter des matchs repose sur une organisation dont les joueuses ont fait le pari d'honorer. Néanmoins, si décider d'engager une équipe performante est un choix politique négocié en interne, il faut se demander quelles sont ses conséquences sur l'organisation des collectifs, notamment sur le caractère « permissif » de la pratique, que cela engendre.

Le caractère « permissif » de l'activité a pu être appréhendé comme la part de liberté offerte par le roller derby, une pratique pourtant codifiée et donc, par définition, « non-libre » (Fletcher, 2018 : 176). Celle-ci s'exprime à travers le folklore du jeu et ses différentes expressions du détournement, par la subversion et l'humour, des codes du sport *mainstream*. Ce détournement participe à réinjecter du ludique dans un cadre qui tend à rejeter les particularismes et contraint, par définition, les marges de liberté de ses membres (Besnier, 2021 : 127). Ce permissif exprime « l'excès, l'inversion, la réjouissance » (Spinelli, 2018 : 20), autant d'éléments disparus des terrains de jeux sportifs au cours du processus de civilisation (Elias et Dunning, 1994 [1986]). L'articulation d'une « performance carnavalesque » et d'une « performance sportive » exprime alors la capacité du roller derby à échapper aux processus de régulation et de contrôle normatif qui caractérisent le fait sportif institué (Gilchrist et Wheaton, 2016). La dimension permissive du sport s'exprime également par sa jeunesse : les matchs n'ont pas d'enjeux et donnent lieu à des festivités tout au long du week-end. Durant ses premières années d'existence, le roller derby offre un cadre sportif exempté de logiques compétitives et d'un système de relégation. Dès lors, comment cet espace sportif permissif résiste-t-il au tournant fédéral opéré en 2014 ? C'est bien à cette question que cette dernière partie s'engage désormais à répondre : de quelles manières le tournant sportivisé opéré par le roller derby français (en termes fédéral et compétitif) reconfigure-t-il les interactions ludiques permissives du roller derby ?

Présentation des nouvelles générations de pratiquantes

Cette partie se concentre sur la pratique depuis son entrée dans le système sportif fédéral à aujourd'hui. Elle fait ainsi intervenir de nouveaux participants. Ce tableau recense donc les joueuses et les joueurs ayant débuté le roller derby à partir de 2015, c'est-à-dire une fois que l'activité a rejoint les sphères fédérales. De nouveau, leur anonymisation s'est effectuée grâce à l'usage de derby name que j'ai inventés à partir d'anecdotes abordées au cours de l'entretien. Les personnes soulignées en gris sont celles qui ont arrêté la pratique.

2015	<i>Derby name</i>	<i>Genre</i>	<i>Naissance</i>	<i>Découverte du roller derby</i>
	Amanita Virosa	F	2000	Ses parents sont amis avec la présidente d'un club
	Cookie	H	1992	<i>Bliss</i>
	Froggy Death	F	1993	Intéressée par la glisse
	Zertz	F	1991	Lors d'un stage à l'étranger
	Ta copine et s	F	1991 - 1994	Par un cercle de connaissances / à Los Angeles
	Équipe de Budapest	F & H	1978 – 1982 -1997	Blog de skateboard de Shark'Hell / milieu de la glisse
	Shark'Hell	F	1988	<i>Bliss</i>

2016	<i>Derby name</i>	<i>Genre</i>	<i>Naissance</i>	<i>Découverte du roller derby</i>
	Pomfresh	F	1993	À la recherche d'une activité pour s'intégrer dans la ville
	Smash burger	F	1993	Journées découvertes Décathlon
	Queer destroy	F	1980	Recherche de sport dans sa ville
	Calamity Jane	F	1990	À la recherche de sports américains (pratiquante de football américain aux USA)
	Krank	H	1993	<i>Bliss</i>
	Frénégonde	F	1995	Via Nidorina
	Chérie Bombe	F	1985	Dans une émission radio locale
	Coco von Tits	F	1993	Par des séries américaines et <i>Bliss</i>
	Clem	F	1992	Par une amie
	Angela Pickles	F	1980	Par une amie, fondatrice d'une équipe
	Shacklebox	F	1985	Grâce aux randos roller
	K.C.	F	1983	Post sur Facebook
	Nymphadora	F	1991	Par l'amie d'une amie
	Mortal Donuts	F	1989	Par sa sœur, initiatrice du club
Cascougnette	F	1988	Recherche un sport suite à un déménagement	

2017	<i>Derby name</i>	<i>Genre</i>	<i>Naissance</i>	<i>Découverte du roller derby</i>
	Pring'hells	F	1995	Par une amie joueuse
	Avril Trépigne	F	1993	Via la coach de Fribourg à l'Université
	Mère Shipton	F	1994	Par le journal de la ville
	Plume	F	1995	Par une amie américaine
	Trump'Axe	F	1990	<i>Bliss</i> il y a longtemps et un ami joueur
	pJenny	F	1993	<i>Bliss</i> il y a longtemps puis une collègue créatrice d'équipe
	Agrip'ping	F	1993	Via le milieu de l'animation
Mohin'hell (2016-2022)	F	1984	Via les milieux alternatifs/rockabilly	

2018	<i>Derby name</i>	<i>Genre</i>	<i>Naissance</i>	<i>Découverte du roller derby</i>
	Virginia Plouf	N	1992	Par un proche arbitre
Snoop	F	1991	À la recherche d'un sport dans sa ville	

2019	<i>Derby name</i>	<i>Genre</i>	<i>Naissance</i>	<i>Découverte du roller derby</i>
	diellë	F	1991	Par une amie
	Dragonfight	F	1994	<i>Bliss</i> et le parkour
	Dancing Queen (2019)	F	1983	Par une amie joueuse
	Candidose	F	1977	Milieux punk et féministe
	Slash Pink	F	1993	Par une amie
	Crisps	F	1976	Par un couple d'amis investis dans le derby
Hopamine	F	1987	Par une amie et milieux autogérés	

2020-2021	<i>Derby name</i>	<i>Genre</i>	<i>Naissance</i>	<i>Découverte du roller derby</i>
	Flower Douleur	F	1988	Série <i>Bones</i> et <i>Foire aux sports</i> de sa ville
	Impala Magician	F	1993	<i>Bliss</i>
	LunaLoveBoum (2020-2022)	F	1993	Via Impala Magician
	Arr'hita (2019-2022)	F	1986	Par une collègue joueuse
	Golden Girl	F	1997	Par la série <i>Les Experts</i>
Jodie Freaky	F	1984	Par une amie joueuse	

Chapitre 11. Les équipes de roller derby face au jeu de la compétition

Ce chapitre interroge les transformations qui s'opèrent à mesure que le roller derby investit les cadres du milieu *mainstream* et emprunte ses outils d'organisation. En effet, l'entrée à la FFRS ne s'accompagne pas seulement du label fédéral. Elle marque également l'organisation d'un championnat national, étendu cette fois à l'ensemble des équipes françaises. Toutes sont désormais concernées par la possibilité de s'inscrire dans un calendrier sportif prédéterminé. Il s'agit désormais d'observer comment cette « institutionnalisation » est négociée au sein des collectifs et comment elle se répercute à travers la dimension permissive du roller derby. En effet, tandis que les équipes ne sont, jusqu'en 2014, rattachées à aucune instance et font vivre comme elles le souhaitent leur activité, comment s'adaptent-elles à ces changements ? En déléguant l'organisation du championnat national, profitent-elles du temps supplémentaire qui leur est offert pour exacerber la dimension folklorique de l'activité ou bien l'entrée du roller derby au sein de la FFRS et l'organisation d'un championnat national conduisent-elles le roller derby à devenir « un sport comme les autres » ?

1. Vers un sport comme les autres ?

En 2014, le milieu de roller derby français rejoint le système sportif fédéral ; un choix qui marque un tournant dans la courte histoire de ce sport. En effet, alors que les joueuses sont parvenues d'elles-mêmes à implanter l'activité dans leurs villes, sans le soutien des institutions, elles choisissent finalement de bénéficier de l'expertise fédérale pour les accompagner dans la suite de leur développement. Cette partie s'intéresse aux transformations qui ont suivi ce tournant fédéral. Apparu sous une forme permissive, détournant les codes du sport *mainstream*, le roller derby doit désormais se plier au modèle sportif institué. L'un des aspects que souhaite éclairer ce chapitre est bien l'organisation en interne des associations : tandis qu'à son arrivée en France, le roller derby est porté par une dynamique participative, fondé sur un DIY « créatif » et s'accompagnant, pour certaines équipes, par un DIY « revendiqué », que se passe-t-il lorsque des enjeux compétitifs apparaissent ? Comment les joueuses répondent-elles aux enjeux des classements et au renouvellement des collectifs ?

1.1. De la bricole à la structuration des associations : les reconfigurations du DIY

Au cours d'une enquête ethnographique menée au sein d'une équipe qu'elle a créée, la chercheuse écossaise Maddie Breeze (2015) s'est intéressée à la transformation du DIY à mesure que les collectifs rejoignent les sphères compétitives. Elle constate, en quelques années, le passage d'un DIY « *shambolic* » (chaotique), à ce qu'elle appelle un DIY « *organisé* » :

L'établissement d'un système de comités a permis d'officialiser l'éthique DIY "par les patineurs, pour les patineurs", d'introduire un système "plus structuré" de rôles, de responsabilités et de relations convenus. La ligue a ainsi commencé à se débarrasser de son style d'organisation "désordonné". L'inauguration de la structure de comité marque l'institutionnalisation de principes qui reposait auparavant sur le principe du bricolage non codifiés auparavant qui, en pratique, signifiait qu'"une ou deux personnes" faisaient "beaucoup de travail".³⁵⁸

Breeze, 2015 : 70

De l'Écosse à la France, les équipes de roller derby se sont également dirigées vers une véritable rationalisation de leur organisation, leur permettant ainsi de mettre en place les moyens les plus efficaces pour atteindre un but fixé. Le terme de « rationalité » fait écho aux travaux de Max Weber qui y voit là « *un processus d'ordonnement du monde* » (Weber cité par Bezes *et al.*, 2021 : 12). Sweetie a débuté le roller derby en 2012, elle fait donc partie des premières générations de joueuses françaises. En 2015, elle rejoint le club de Bruxelles qui, comme les associations françaises, n'a pas d'autres choix que de compter sur ses patineuses pour pouvoir fonctionner.

À Bruxelles, le principe c'est que, quand tu prends ta licence, il faut que tu t'engages dans un comité. Ça peut être inter-ligue pour pouvoir gérer le calendrier des matchs, dans l'événementiel pour chercher des salles, pouvoir organiser des matchs des championnats. Y'avait aussi tout ce qui était *merchandising*, pour travailler sur différents visuels, parce que vu qu'on n'avait pas des salles gratuites comme à Metz il nous fallait du profit donc il fallait qu'on fasse plus de choses. Tout ce qui était sponsoring et partenariat, on a un groupe coaching aussi parce qu'au fur et à mesure, on n'avait plus de coach supplémentaire si tu veux, on s'auto-coach donc il fallait aussi qu'on puisse faire tourner tout ça. Les personnes travaillent en dehors de ça qui prend beaucoup de temps, alors qu'à Metz c'était un plus petit comité et tu mettais la main à la patte comme voulaient les gens.

Sweetie

358 « *Establishing a system of committees began to formalize the 'by the skaters, for the skaters' DIY ethos, introduced a 'more structured' system of agreed-upon roles, responsibilities and relationships, and the league started to shed its 'shambolic', organization style. The inauguration of the committee structure was in part an institution of previously un-codified DIY principles that in practice meant that 'one or two people' did 'a lot of job'* » [traduction personnelle].

Au niveau local, les représentants du roller derby français, comme belge et suisse d'ailleurs, disent ainsi continuer à fonctionner à partir de la logique d'action « *by the skaters, for the skaters* », par les joueuses, pour les joueuses. Or, cette logique organisationnelle n'est pas inconnue en France. Si Maddie Breeze utilise le terme « *DIY* » pour parler de l'organisation de son équipe, qu'est-ce qui distingue le DIY « organisé », tel qu'elle l'aborde dans son étude et que l'on retrouve du côté des équipes françaises, du bénévolat, modèle organisationnel à partir duquel le sport français, fédéral et institutionnel, peut fonctionner ?

Dans son versant le plus radical, le DIY exprime un idéal d'autogestion autour duquel les acteurs s'organisent contre un ordre donné. Qu'il s'agisse des chantiers participatifs autogérés (Pruvost, 2015), des collectifs néo-paysans (Sallustio, 2019) ou certains squats politiques (Bouillon, 2009), ces communautés sont organisées autour d'une « *révolte contre la modernité capitaliste au nom de valeurs sociales, culturelles et politiques, ancrées dans un passé pré-moderne, devenu pour certains une des références de la contestation* » (Sommier et Crettiez, 2006 : 15). Elles se caractérisent ainsi par leur radicalité et s'entendent autour d'une « *praxis (où se rencontrent réflexion et action) [visant] à transformer le monde qui les entoure* » (Gottraux, 2002 : 12). Par exemple, le travail mené par Colin Robineau au sein d'un « collectif autonome » (Robineau, 2022) constitue un bon exemple d'une organisation menée autour de principes politiques issus de l'anarchisme, « *développant des modes d'organisation propres (l'autogestion) et en renouant avec des formes de partage et d'entraide caractéristiques des modes de résistance au capitalisme* » (Robineau, 2016 : 53). Du côté du roller derby, la dimension « contestataire » du DIY est, parfois, bien difficile à trouver.

Smash Burger³⁵⁹ a débuté le roller derby en 2016. Elle a découvert le roller derby lors des journées découvertes *Décathlon*. Ancienne nageuse, sa participation associative s'est toujours strictement cantonnée à une présence lors des entraînements hebdomadaires et aux déplacements lors de diverses compétitions. Par le roller derby, elle découvre tout un pan associatif qui lui était inconnu : elle peut jouer tout en participant à l'organisation des événements. Elle associe ainsi le « faire soi-même » à ce décloisonnement entre compétition et investissement extra-sportif :

Orlane : Et qu'est-ce qui te plaît dans l'idée de « faire soi-même » ?

Smash Burger : Je trouve que c'est des moments de cohésion super sympa. Par exemple, quand on organise les étapes de championnat à domicile, ça demande

359 Smash Burger. Fiche enquêtée n° 46, p. 178.

beaucoup de temps et en fait t'es super fière de dire "Ouai c'est nous qui avons organisé ça, c'était trop bien". Le fait de se dire ça vient de nous, on l'a fait, c'est un peu une fierté personnelle et collective de se le dire : "On a réussi à faire ça, ça a ramené du monde, les gens avaient l'air contents". Et puis c'est des moments chouettes où on passe du temps ensemble à réfléchir sur les choses, sur comment on peut faire, le monde qu'on peut inviter, quels stands, etc. Et je trouve ça trop bien, toute la partie de réflexion je trouve ça bien. Après j'aime bien aussi... on aime bien bricoler, faire les p'tites affiches, des petits trucs sympas et moi j'trouve c'est des moments super cool à faire. Toute la partie de création avant me plaît beaucoup et après d'avoir la satisfaction que tout roule, que les gens ont l'air contents, je trouve ça trop bien.

Le témoignage de Smash Burger montre d'une certaine manière l'évolution du sens attribué au DIY. Alors qu'il offre aux pionnières l'opportunité de s'organiser aux marges de tout système régulateur, il est désormais question d'envisager la dynamisation de l'activité et ce, à l'intérieur du système sportif traditionnel. La logique du « faire soi-même » tend à renvoyer à l'absence de « bénévoles historiques » (Gontier, 2022 : 20) au sein de ce milieu sportif émergent, obligeant dès lors les joueuses à devoir prendre en main la gestion complète de leur association. En effet, la jeunesse de ce sport n'a pas encore permis de générer autour de lui des bénévoles dévoués, prêts à offrir de leur temps pour les week-ends de championnat. En l'absence de soutien, ce sont les joueuses, *fresh meat* et anciennes, qui s'engagent dans le fonctionnement associatif. Les débutantes se présentent ainsi comme une main-d'œuvre pour le milieu du roller derby qui, comme toute association sportive, ne peuvent fonctionner sans l'aide de ses bénévoles (Cottin-Marx, 2021 ; 2019). Or, c'est un nouveau profil de bénévoles qui fait son apparition avec le roller derby : féminin, en activité et ne dépassant pas les 40 ans. En effet, des études montrent la professionnalisation du secteur associatif sportif (Falcoz et Walter, 2009 ; Gontier, 2021), face auquel le roller derby est très éloigné.

Maintenant le roller derby essaie de faire un petit plus sa place dans le côté fédérations et c'est pas toujours facile parce que y'a pas énormément de gens qui n'ont le temps de se consacrer à ça et on s'est rendu compte qu'il y a des gens de la FFRS qui font ça presque à temps plein, s'occuper de leur club. C'est des retraités souvent et des gens retraités qui font du derby je crois qui en a pas, en France y'en n'a pas (rire).

Cerise

Tandis qu'au niveau national, le milieu du roller derby a choisi de déléguer l'organisation du championnat à la commission qui lui est dédié à la FFRS, au niveau local, les associations s'accompagnent, de manière globale, d'une mise à distance des réflexions autour des logiques d'autogestion. En effet, la charge de travail ne s'est pas atténuée à mesure que le roller derby s'est

affirmé comme discipline sportive. Face à l'accueil des *fresh meat*, l'ouverture de la discipline aux enfants, la multiplication des équipes et donc des événements à arbitrer, les réflexions autour de logiques alternatives tendent à s'amenuiser. Dans le contexte du sport américain, Travis Beaver (2012) analyse l'usage du DIY par les équipes de roller derby comme une revendication d'indépendance grâce à laquelle les joueuses résistent au caractère aliénant du fait sportif, entendu comme un processus au cours duquel « *le travailleur est dissocié de son activité travail et il est dépossédé du produit qu'il fabrique* » (Marx, cité par Laberge, 1995 : 56-57). Or, du côté des équipes françaises, celui-ci tend progressivement à s'inscrire dans le registre du « subi ». À partir de son étude menée sur la scène DIY punk française, Simon Le Roulley envisage le DIY « subi » comme une situation dans laquelle « *l'organisation du travail artistique est aux mains des producteurs mais qui, pour plus de confort, délégueraient volontiers un certain nombre de contraintes organisationnelles pour se concentrer sur l'aspect créatif* » (Le Roulley, 2016 : 158).

En ce qui concerne le roller derby, des équipes tendent à se délester de certains aspects du travail associatif pour se concentrer sur le sport et la compétition. L'engagement quotidien pour faire vivre les associations relève bien souvent d'un « *deuxième job* » (La Gueuzette) qui, s'il était résolument plaisant lorsque les pionnières s'engagent dans la création d'une équipe, se révèle, par la suite, contraignant. Les joueuses tendent à s'être engouffrées dans une spirale infernale, passionnante, mais qui ne se termine jamais : les événements s'enchaînent, les besoins humains sont toujours criants et la fatigue s'intensifient. De nombreuses équipes ont, par exemple, choisi de se délester de l'auto-entraînement pour se concentrer sur la construction d'un collectif en mesure de jouer et de remporter des matchs. Elles n'hésitent ainsi pas à faire appel aux services de joueurs ou de patineurs aguerris, finançant désormais leurs déplacements, voire leurs services pour les aider dans la préparation de l'équipe championnat. Par ce choix, c'est bien la logique « alternative » du DIY qui disparaît, celle d'envisager une autre manière d'atteindre ses objectifs sportifs. De plus, si à l'intérieur des associations, les joueuses cherchent des solutions pour faciliter le quotidien, la logique de solidarité, d'un mythe du don désintéressé et d'entraide rencontre également quelques limites. En effet, la difficulté de trouver des arbitres pour les événements accompagne les relations entre équipes d'obligation de logiques de redevabilité : « *Je suis allée filer un coup de main le week-end dernier au nom du club, c'est à elles de venir nous aider maintenant* », énoncera une coéquipière, déçue du peu d'engouement que suscite la programmation d'un événement de l'association.

À la spontanéité et la participation collective des débuts, des règles formelles viennent désormais cadrer la participation des membres dans le fonctionnement des clubs. Si les joueuses s'engagent pour le sport, des logiques d'évitement de la charge associative se laissent observer. Lassitude, fatigue et rappels à l'ordre se laissent désormais observer entre les membres de nombreuses associations rencontrées. Dragiqueen a ainsi observé l'évolution de son équipe au prisme d'un glissement d'un modèle participatif où « *tout le monde participe* » à un modèle sportif désormais traversé par des logiques de consommation :

[le DIY] Maintenant, un peu moins parce qu'aussi y'a l'investissement des bénévoles avec le temps, et on n'a plus le temps pour faire pleins de... Mais oui, clairement, c'est quelque chose qu'on avait [...]. Après le truc de DIY c'est une idéologie pour sortir du système mais ça passe aussi par des petites choses, par plein de petites choses qu'on peut faire soi-même... Après, sur un club comme le nôtre, ça se perd parce que clairement les gens ben... on a de moins en moins de bénévoles et de plus en plus le derby devient consommateur, et pu consom-acteur (rire) et donc ça se perd un petit peu. Après, tant que t'as des gens qui sont portés par leur énergie et leur envie de faire, ça ira. Après, petit à petit, quand t'as des déceptions, tu es fatigué, t'as pu envie de te battre tout le temps et, bon ben, tu rentres dans le moule (rire).

Dragiqueen

Rares sont les équipes à avoir véritablement pu articuler sport et perpétuation d'une logique d'action DIY, visant à mettre en œuvre, par conviction, « *un projet de création de manière indépendante et autodéterminée l'ont d'une certaine manière adoptée* » (Riffaud, 2018 : 164). Par exemple, les joueuses de Brest ont vu les difficultés à conserver et à transmettre les idéaux qui les ont animés à leur création. Par exemple, si elles ont longtemps refusé les subventions municipales et la logique des sponsors afin de fonctionner en dehors du cadre capitaliste ou réglementaire imposé par les institutions, elles ont progressivement cédé aux possibilités de bénéficier de ce type de soutien.

Orlane : Penses-tu que vous avez réussi à conserver l'alternatif à mesure de votre progression sportive ?

Kiss my Death : C'est vraiment des choses qu'on se pose comme question. C'est un peu ce que je te disais tout à l'heure, quand je disais que la présidente il fallait qu'elle puisse être un garde-fou aussi, enfin avoir ce truc de garder des valeurs parce que c'est aussi... enfin ce sont ces personnes-là qui vont garder ça. Je sais pas sur le choix des sponsors ça été très très important la dernière fois parce que ben on est plutôt... nous dans notre idée, celles du début, on était sur des sponsors LOCAUX, pas du tout du grand capitalisme, on ne demande pas à n'importe qui de l'argent quoi et on veut surtout pas être un panneau publicitaire comme dans le foot et que les logos soient sur notre maillot c'est hors de question, même pas sur notre

casque. Et du coup, on en a beaucoup discuté et ça été dur parce que certaines ne comprenaient pas : "Tant qu'il y a de l'argent, c'est cool". C'est quand même très dur, c'est de la pédagogie et je me dis on n'est plus tant que ça à tenir [ce discours] sur la ligue de Brest. Si un jour... enfin... quand on va s'en aller, j'espère que ça suivra sinon ça peut évoluer assez rapidement aussi et se normaliser.

Si, à leur création, toutes les équipes ne cherchent pas à s'organiser en rupture avec le système fédéral, leur confrontation à l'organisation sportive les conduit à adopter le modèle sportif traditionnel, caractérisé notamment par une dissociation entre compétitivité et gestion associative. Alors que le roller derby constitue en 2009 un modèle sportif dénué de toute hiérarchie sportive et suggérant une autre manière d'envisager la pratique du sport en club, on retrouve, dix ans plus tard, les mêmes logiques que celles qui traversent des clubs sportifs traditionnels.

1.2. Les décisions sportives : espace préservé des *insiders*

Du côté des communautés auto-gestionnaires qui en ont fait un principe organisateur, le DIY est intimement rattaché à une certaine conception de la démocratie qui est celle de l'horizontalité dans les relations et prises de décisions. Cette dimension du DIY accompagne ainsi au quotidien l'objet du rassemblement des individus et exprime une volonté de refuser toute forme de hiérarchie (Zaytseva, 2018), tout en incluant « *le souci du respect des singularités et libertés individuelles* » (Sallustio, 2019 : 93). Le DIY et son idéal d'autogestion sont, dès lors, indissociables. Comme l'expliquait Madeleine Sallustio lors d'un séminaire organisé à Besançon (2022), l'horizontalité, aussi difficile à conserver, est chaque semaine débattue, discutée, réajustée au sein des collectifs néo-ruraux qu'elle étudie. Qu'il s'agisse de la répartition des tâches ménagères, des réflexions autour de la prise de parole des membres, de la question du vote, tout cela est soumis à des débats entre les membres des collectifs. Dans le contexte du roller derby américain, l'idée de « faire soi-même » (ou plutôt : « nous-même ») est également associée à la question de démocratie dans le cadre du milieu sportif :

Les rollergirls désirent éviter l'aliénation qui se produit lorsque les moyens de production sont détenus et contrôlés par le secteur privé. Elles ne veulent pas être "possédées", contrôlées ou exploitées, ce qu'elles craignent si leurs ligues ont un propriétaire et fonctionnent avec une structure organisationnelle hiérarchique et non démocratique.

Beaver, 2012 : 38

En France, si la rationalisation des collectifs n'a pas empêché que seules « *une ou deux personnes fassent tout le boulot* » (Breeze, 2015), l'enquête a également pu montrer qu'au sein de nombreuses équipes, la prise de décisions se limite également, bien souvent, à une ou deux personnes. L'expérience des *fresh meat* dans les collectifs montre que les hiérarchies ne se sont pas cantonnées au seul niveau sportif, mais qu'elles se laissent également observer dans la gestion associative. Pour la plupart des *fresh meat* interrogées, leur entrée dans l'activité est soutenue par les mêmes imaginaires que ceux avec lesquels les pionnières ont créé l'association : le côté théâtral, *underground* ou festif de la pratique. Impala Magician a débuté le roller derby en 2021, durant la pandémie de covid-19. Elle qui n'a jamais pratiqué de sport de sa vie (notamment à cause de problèmes de dos) se laisse convaincre, par le film *Bliss*, de rejoindre un collectif.

J'ai découvert en regardant le film *Bliss*, le classique (rire). J'ai vu le film et je me suis demandée si c'était pour de vrai, comment ça se passait en vrai, ce que ça représentait, etc. Mais au début j'avais un peu oublié et je l'ai revu juste avant le covid pi c'est là que j'ai regardé comment ça se passait en France, si c'était aussi violent que dans le film et c'est là que j'ai vu qu'il y avait une équipe à Besançon. Et, en fait, ce qui m'a plu, c'est un peu comme le personnage, il est un peu tout timide, il s'assume pas, elle arrive pas à se faire respecter par sa famille et, par ce sport, elle arrivait à prendre confiance en elle. Et on voyait dans le film c'étaient des mères de famille, elles étaient toutes un peu sages en dehors de ce sport et, par ce sport, elles se réveillaient, elles montraient un peu, elles évacuaient en fait. Et c'est ça que j'avais bien aimé.

Impala Magician

Comme en 2010, le film *Bliss* continue, dix ans plus tard, à attirer des pratiquantes. Or, le contexte d'entrée dans l'activité est sensiblement différent. En effet, contrairement aux pionnières qui ont dû mettre en vie l'activité depuis le début, les *fresh meat* se confrontent désormais à un cadre stabilisé au sein duquel leurs marges de manœuvre sont plus limitées. Nouvelles venues dans les associations de roller derby, les *fresh meat* héritent d'un modèle organisationnel qui leur préexiste, parfois en rupture avec l'idée qu'elles se faisaient du roller derby. En effet, tandis que certaines s'attendent à investir un sport alternatif, c'est-à-dire « *propos[ant] d'autres manières d'envisager la pratique sportive* » (Messey, Tuillon Demésy, *et al.* 2022), certaines se surprennent de découvrir une organisation finalement peu différente d'autres clubs sportifs.

Dancing Queen³⁶⁰ : l'expérience négative du roller derby

Dancing Queen découvre l'existence du roller derby grâce à l'une de ses amies, Snoop³⁶¹, pratiquante dans une équipe du sud de la France. Elle ne connaît pas l'activité, mais se laisse séduire par ce qui lui est décrit :

Moi ce qui m'a fait briller les yeux dans tout ce qu'elle m'a dit c'est vraiment le caractère un peu *do it yourself* et collectif, où tu fais tout dans le club. Je trouvais que cette dynamique collective était vraiment chouette. Bon, après, bien évidemment les shorts à paillettes ont fini par me convaincre mais je n'avais pas plus d'appétence que ça pour le roller ou pour les sports de contact en général quoi ».

La jeune femme se rend aux séances de recrutement et se heurte finalement à une organisation peu encline à s'ouvrir aux nouvelles propositions :

Donc je suis arrivée là-bas un peu sans trop savoir à quoi m'attendre... enfin... avec, quand même, vachement de fantasmes, un peu idéalisé sur le mode de fonctionnement d'un club de derby. En fait, si tu veux, la pote qui m'avait présenté c'était le fonctionnement de son club en me le présentant de manière très générale : le roller derby c'est comme ça, et donc là donc ben je suis arrivée avec tout ça en tête.

Si elle prend plaisir à l'expérience du patinage et de l'agilité, elle se heurte à une organisation à travers laquelle les marges de manœuvre sont limitées. La distance entre les *fresh* et les *advanced* n'est pas seulement technique, les nouvelles ont finalement peu de place dans ce système qui appartient aux joueuses les plus anciennes, lesquelles définissent les contours du cadre de la pratique. À plusieurs égards, les *fresh meat* ne semblent pas avoir de solution : soit elles continuent dans ce club par attachement pour l'activité, soit elles abandonnent le roller derby. Après six mois dans ce club, Dancing Queen choisit de délaisser le roller derby pour se tourner du côté d'un club de *roller dance*.

Les *fresh meat* se confrontent parfois à un cadre de pratique perçu comme autoritaire, restreignant les possibilités de s'engager ou d'être force de proposition. Si le cas de Dancing Queen n'est pas isolé, de nombreuses débutantes persévèrent et souhaitent trouver une place dans le collectif. Aider à organiser, devenir arbitre, dynamiser l'activité sportive font d'elles des actrices clés de la vie associative. Nécessaires au renouvellement des équipes, les *fresh meat* sont pourtant mises à l'écart des sphères décisionnaires de l'association, qui les concernent également. Elles doivent respecter le cadre qui leur préexiste, sans quoi elles risquent de subir des représailles et des mises à l'écart. Intégrer l'association, rejoindre le noyau du groupe peut apparaître ainsi comme un privilège. Pour avoir accès aux prises de décisions politiques, il faut montrer son abnégation au collectif. À plusieurs égards, les associations de roller derby tendent à proposer un modèle articulé entre le

360 Dancing Queen. Fiche enquêtée n° 72, p. 207.

361 Snoop. Fiche enquêtée n° 69, p. 203.

public (ce sont des associations proposant une offre sportive) et privé (les décisions importantes sont prises entre quelques joueuses seulement). Cette configuration exclut une partie de l'association, entravant parfois l'illusion d'un fonctionnement démocratique et dépourvu de hiérarchies.

Dans le cadre d'événements, des logiques de délégation de ce qui apparaît comme le « sale boulot » (Hughes, 1962) illustre l'existence de hiérarchies au sein des associations. Si les nouvelles sont rapidement mobilisées pour participer à l'organisation des événements, ce sont seulement les anciennes, plus formées, se concentrent quant à elles sur l'arbitrage, l'accueil des équipes, etc. les tâches prestigieuses liées au sport : « *Moi quand j'étais fresh, je traçais le track et c'était comme ça* », dira une de mes coéquipières, justifiant la délégation des tâches peu valorisées aux *fresh* en attendant de savoir réellement jouer. Si cela se justifie au regard d'une distance technique qui sépare les *advanced* des *fresh meat*, les hiérarchies que cette situation génère en dehors du *track* ne sont pas rediscutées. Les réflexions « alternatives » et réflexives concernant l'évolution de la discipline ne fait plus l'objet de débats ouverts ou de réflexions partagées avec l'ensemble des pratiquantes, quel que soit leur statut. Au sein des associations, il existe un « nous », les anciennes, garantes de l'ordre de l'association, tâchant parfois de réinsérer les imaginaires du DIY dans l'association et un « elles », les *fresh meat*, qui doivent honorer un rite avant d'être reconnues comme des membres à part entière de ce milieu. Le roller derby n'est pas exempt des mécanismes qui ont cours dans d'autres sphères sociales, « *de règles de fonctionnement, aussi implicites soient-elles, et de jeux de pouvoir et de domination, qu'il faut saisir pour s'en protéger ou y être intégré. On ne peut jamais, ici comme dans l'ensemble du monde social, être hors-jeu* » (Bouillon, 2002 : 51). Vouloir investir le cœur du système organisationnel enjoint les *fresh meat* à se confronter à de réels rapports de force. Le conflit peut être violent et douloureux mais il est également générateur d'alliances et peut conduire à faire évoluer l'ordre des associations. Pomfresh aborde justement les difficultés rencontrées à son arrivée dans le collectif face à cette classification de *fresh meat* qui tend à empêcher toute prise de parole :

J'ai souffert de ça en fait. Parce que dans cette équipe, t'as les "vieilles" qui disent que t'es "*fresh*" pendant un an (enfin certaines personnes) et après, elles disent que t'es "intermédiaire" et ensuite elles disent que t'es "confirmée". Alors certes, t'as pas le même niveau qu'elles, sauf que, en fait, y'a pas de niveau intermédiaire ni de confirmé parce que nous, les *fresh*, on a été basculées, dès l'année d'après, au championnat. Moi j'ai fait une année de *fresh* et après j'ai été au championnat. Mais par exemple, l'année dernière, [l'une des joueuses *advanced*] a dit : "Je comprends pas pourquoi cette jammeuse *fresh* est là au championnat avec nous,

elle avait rien à faire là !", alors qu'on avait que deux jammeuses et on avait besoin de plus et les deux *fresh* en l'occurrence nous apportaient deux jammeuses en plus. C'est pour ça que c'est une question très compliquée pour moi ; t'es *fresh*, t'es plus *fresh* ? Ça veut rien dire. T'es *fresh* une année à tout casser mais après t'es pu *fresh*. On est une équipe quoi.

Pomfresh

Des conflits peuvent ainsi apparaître au prisme des différentes conceptions de la pratique et révéler ainsi les distances entre les idéaux rattachés au roller derby. Aux anciennes qui ont expérimenté diverses manières d'envisager une gestion optimale des associations et possèdent ainsi une légitimité liée à leur expérience, s'oppose les nouvelles qui souhaitent apporter leur vision de la pratique, refusant de se plier aux règles qui leur sont imposées. Certaines situations peuvent ainsi s'accompagner de frustrations et, parfois, d'un refus d'accepter le caractère arbitraire du cadre imposé. Le remettre en question peut s'avérer conflictuel : « *Les fresh, elles arrivent, et elles veulent se réapproprier l'association* ». Cette remarque d'une ancienne joueuse, très en lien avec les dirigeantes d'un club de roller derby rencontré, montre bien la rigidité du cadre avec lequel le roller derby a évolué. S'investir dans le club est bienvenu, tant qu'il ne bouscule pas l'ordre qui a été créé. Ainsi, la participation est soumise aux règles en vigueur, celles qui sont édictées par les anciennes.

Vignette ethnographique

Réunion du 25 janvier 2023

En tant que chargée des moments conviviaux (ce qui est un paradoxe puisque je suis loin d'être la joueuse la plus festive de l'équipe), je participe, de temps en temps, aux réunions de bureau de l'association. L'organisation d'un événement nous oblige à nous réunir à plusieurs reprises. Ces dernières semaines, l'ambiance est tendue et les relations entre certains groupes de joueuses sont légèrement crispées. Nous sommes seulement quatre ce jour-là : Impala Magician, qui a débuté en 2021, Femme Fatale, membre de l'association depuis 2018 et Candy Bones, présidente du club, joueuse depuis 2013. Candy Bones a toujours cherché à conserver le côté « *rock'n'roll* » de la pratique, qu'elle investit d'ailleurs pour ces raisons. Véritable pin-up contemporaine, avec sa mini-frange et ses vêtements léopards, elle inscrit le roller derby dans la continuité d'un style de vie. D'ailleurs, sa maison est un petit musée d'objet vintage, de fanzines et sa bibliothèque regorge d'ouvrages sur les sous-cultures anglaises. Si elle constate la disparition de l'alternatif, elle souhaite que l'association conserve certains principes (elle refuse notamment de transformer le logo de l'équipe, le même depuis les débuts de l'association).

Très impliquées dans l'organisation du roller derby au niveau de la région, Impala Magician et Femme Fatale continuent à creuser leur place dans l'association. Elles réfléchissent notamment à responsabiliser davantage l'ensemble des membres de l'association et à encourager leur participation aux événements locaux. Or, la communication en interne se révèle de plus en plus difficile, les très nombreuses informations se chevauchent en permanence et circulent mal.

Impala et Femme Fatal proposent ainsi de tester durant deux mois, en parallèle, un compte Discord³⁶² et un

compte Facebook. Le compte Discord est présenté comme un facilitateur des échanges en ce qu'il permet de compartimenter les informations en fonction des différentes thématiques traitées (les entraînements, le championnat, les juniors, etc.). Ce moyen de communication a déjà fait ses preuves auprès de nombreuses équipes de roller derby. S'il nécessite un temps d'adaptation, les filles le voient comme un outil plus efficace que Facebook pour échanger. Femme Fatal ne cache pas son intention : celle de prouver aux joueuses que Discord est plus facile à utiliser que Facebook, support de communication privilégié depuis 2011. Candy Bones n'est pas convaincue. Elle y voit un moyen détourné de faire adhérer les membres de l'association à un mode de fonctionnement pensé au sein des sphères décisionnaires de l'association. Elle refuse d'imposer ce mode de communications aux adhérentes et adhérents, une situation qui lui semble peu démocratique. Le ton monte. Femme Fatale ne voit pas le problème.

Si les anciennes constituent, à plusieurs égards, les « garde-fous » de l'héritage de la pratique, en ce qu'elles cherchent, pour certaines, à préserver une certaine vision du roller derby, elles font parfois preuve d'autoritarisme. Comme le rappelle Serge Paugam dans la préface de la *Division du travail social* d'Émile Durkheim : « *Lorsque la division du travail constitue le principe même de la vie sociale, l'intégration d'éléments nouveaux peut altérer les rapports d'interdépendance existants, produire des perturbations entre les membres de la société et aboutir à des formes de rejet social* » (Paugam, 2013 : 17). Il faut être « utile » avant d'être finalement autorisé à prendre la parole et à trouver une existence dans le collectif. L'association est conçue autour du sport et seules quelques joueuses sont détentrices des politiques de l'association. Ces reproductions des schémas sportifs traditionnels montrent finalement l'absence d'organisation autour d'idéaux alternatifs. Si ces derniers ont existé, soutenus par une logique anarchiste, ils ont bien souvent disparu.

La question du « capitaneat » dans les équipes est intéressante à étudier afin d'observer l'existence des hiérarchies. En effet, qui occupe le poste de ce « *personnage emblématique* » (Grün, 2004 : 46) du monde sportif qu'est le capitaine d'équipe ? Et surtout, qui désigne cette personne à ce poste chargé de symbolique ? Ce choix intègre-t-il l'ensemble des membres concernées ? Ce poste se renouvelle-t-il ? Parfois, la prise de décision s'opère entre les seules *advanced* qui décident, sans l'avis général, d'honorer l'une des leurs. Ce qui peut paraître comme un détail futile est loin de l'être. Au cours de l'ethnographie, la question du capitaneat a suscité de nombreuses réactions de la part des *fresh meat* qui n'ont, à aucun moment, été consultées. Les postes de pouvoir comme la présidence de l'association ou le capitaneat restent détenus entre les mains d'une poignée de joueuses qui refusent de céder cette place certes énergivore mais aussi génératrice de reconnaissance au sein de ce milieu sportif.

362 *Discord* est un logiciel initialement utilisé par les joueurs de jeux vidéo. Son usage s'est étendu et les équipes de roller derby sont nombreuses à l'utiliser pour communiquer.

Né d'une possibilité de pouvoir créer « autre chose » sur les territoires, voire d'envisager une autre manière de faire du sport, le roller derby a généré autour de lui des organisations hiérarchisées à travers lesquelles une véritable « *lutte des places* » s'opère : « *Chacun est mobilisé pour améliorer son sort dans l'ordre des places, plutôt que de lutter pour changer l'ordre social. Les solidarités collectives s'étiolent pour favoriser la réussite individuelle. La promotion individuelle devient la préoccupation première au détriment des solidarités collectives* » (Gaulejac, 2019 : 406). La performance sportive, les enjeux de maintien des équipes au plus haut niveau viennent ainsi reproduire des mécanismes propres à une culture de la performance (*ibid.* : 407). Le roller derby ne repose plus seulement sur la possibilité d'investir un collectif et de nouer des liens, il s'accompagne également de mise en concurrence implicite des membres entre eux. Être la meilleure est un moyen de s'assurer d'intégrer certains postes et de rejoindre l'équipe compétitive. Si, comme toute autre association, les équipes de roller derby constituent un lieu ordinaire du pouvoir, les conflits ambiants expriment parfois les difficultés à envisager des réflexions véritablement démocratiques, horizontales. Les *fresh meat* héritent d'un modèle qui leur préexiste, ce que n'ont pas connu les pionnières. Ces dernières ne semblent ainsi que reproduire ce dont elles ne souhaitaient pas en 2010 : s'adapter à un cadre qui leur est imposé.

1.3. La sportivisation ou quand la compétition mène la danse

Cette partie s'intéresse plus en détails aux répercussions de la sportivisation dans le cadre du jeu lui-même. En effet, si les joueuses admettent avoir souhaité s'engager dans la compétition et débattu ces questions de manière démocratique, il est évident que le sport conduit aujourd'hui les relations de jeu, jusqu'à restreindre, pour certaines, les possibilités de progression dans l'activité. Aux marges de manœuvre devenant de plus en plus limitées, la sportivisation s'observe également dans la réduction de l'ancrage folklorique des débuts, certaines joueuses de haut-niveau ont même supprimé leur *derby name* du dos de leur maillot.

1.3.1. Des débats démocratiques aux hiérarchies entre joueuses

Avant 2015, le roller derby français correspond à ce que Pierre Parlebas appelle un « *quasi-sport* » (Parlebas, 2010 : 81), c'est-à-dire une pratique qui, si elle possède les critères qui la rapprochent du sport (codification, logiques d'affrontement, etc.), son degré d'institutionnalisation est, en France,

absent. Tandis qu'une petite partie des équipes (avec, en tête, Paris Roller Girls et la Nothing Toulouse) investissent dès 2013 le cadre compétitif et les *rankings* américains, la majeure partie fonctionne sans intermédiaire et, surtout, sans aucun calendrier prédéfini. Les événements sportifs sont alors le fruit d'échanges de messages sur Facebook, entre équipes françaises ou européennes.

Orlane : Toi t'étais plutôt content.e que la FFRS reconnaisse le derby ?

Al Trackpott : Je sais pas, je suis parti.e de France à ce moment-là, j'ai pas suivi tout ça. La dernière saison j'étais encore à Brest, on était encore à la cool et on était vraiment des sales punks. On allait faire des déplacements et c'était vraiment à l'arrache quoi, vraiment vraiment à l'arrache. Et c'était bien comme ça, on se marrait, c'était un peu l'inconnu, on ne savait pas à quoi s'attendre. Il y a des tournois qui se passaient pas très bien, on avait beaucoup de blessures mais c'était pas grave, on se marrait bien. C'était vraiment aussi partir en week-end, partir avec les potes, partir avec la famille et puis on apprend à se connaître encore plus quoi.

Avec un championnat généralisé, un calendrier sportif et un système de classement, le roller derby tend à s'inscrire dans la continuité des jeux traditionnels ou des « nouveaux sports », qui n'ont pas eu d'autres choix que d'adopter les schémas sportifs dominants et de s'affilier aux institutions existantes afin de voir leur activité survivre : « *Ces derniers, pour assurer leur pérennisation, doivent alors entamer un processus de sportification, seul garant de l'appui matériel, logistique ou humain des instances institutionnelles* » (Vigne et Dervillé, 2009 : 2). La trajectoire sportive du roller derby rejoint dès lors le schéma qu'ont connu d'autres sports avant lui. L'organisation du championnat et des compétitions viennent dès lors stabiliser la géographie du roller derby en France et officialiser la « *hiérarchie sociale* » (Yonnet, 2004 : 82) des sports compétitifs, divisés entre les équipes « loisir » et les équipes « élite » :

Là où la détermination des équipes amenées à s'affronter était régie par des critères géographiques ou affinitaires, elle se fait désormais en fonction de la seule performance sportive. Les équipes ne choisissent plus quand et contre qui elles jouent ; une instance centrale – la fédération – définit un calendrier des compétitions en fonction des résultats antérieurs des unes et des autres.

Schotté, 2022 : 74-75

Pour Al Trackpott, cette structuration du roller derby français s'est accompagnée d'une réduction des possibilités de pouvoir rencontrer des équipes, étouffant ainsi le caractère « alternatif » de la discipline. En effet, tandis qu'à sa création, le sport offre des perspectives de rencontres spontanées,

dont les enjeux restent modérés, voire absents, l'arrivée d'un championnat participe à transformer les relations de jeu et les perspectives de rencontres des équipes.

C'est plutôt le côté institutionnalisé qui est opposé à l'alternatif dans le sens où, en France par exemple, ils ont voulu faire des championnats de France officiels, par région, par niveau, etc. alors qu'au tout début c'était : "Qui veut venir jouer ? Nous on a un week-end de libre ! Qui peut se déplacer ? Qui peut nous accueillir ?". C'était un peu à la bonne franquette on va dire. Et je pense que des classements officiels, par pays, par régions, etc. ça a un peu tué la possibilité de bouger, de fun quoi. On est allé à Amsterdam, c'était un peu sur un coup de tête parce que c'était possible, et c'était fun mais je crois que c'est beaucoup plus compliqué quand y'a des championnats organisés, on peut difficilement rencontrer n'importe quelle équipe. Maintenant, il faut suivre ce qui est prévu quoi.

Al Trackpott

En près d'une dizaine d'années, les équipes se sont confrontées aux difficultés qu'il y avait à pouvoir monter un collectif compétitif. Plus d'une trentaine n'y sont d'ailleurs pas parvenues et ont parfois disparu après une année seulement. Qu'il s'agisse de la gestion associative, de la formation des nouveaux arrivants, des difficultés à devoir former une vingtaine de joueuses pour participer au championnat, mais aussi la nécessité de former des arbitres, l'ensemble de ces éléments a parfois contraint des associations à devoir fermer ou à se rattacher à d'autres clubs. En effet, des petites équipes, situées dans des villes de taille moyenne, ont dû se résoudre à s'affilier à des collectifs localisés dans les métropoles les plus proches. C'est notamment de l'équipe de Kill Hot³⁶³. Cette jeune femme a commencé le roller derby dans une petite ville de Bretagne de 3 000 habitants. L'arrivée du championnat n'a pas permis au collectif de conserver un niveau et des effectifs suffisants. En 2016, le club ferme ses portes et les joueuses restantes décident de rejoindre celui de Brest, une ville qui, avec ses 400 000 habitants, est davantage en mesure de renouveler ses effectifs.

Cette compétition, ce championnat de France et cette institutionnalisation du roller derby fait qu'il n'y a plus la possibilité aux petites équipes de former des vraies équipes, de faire des petits matchs en dehors du championnat parce qu'il n'y a plus assez d'arbitres... donc on voit bien que ça devient un sport qui se cantonne aux grandes villes et puis après sans parler des catégories de femmes qui peuvent y jouer.

Kill Hot

Tandis que la généralisation d'un championnat vient éliminer les petites équipes qui ne parviennent pas à affronter la concurrence, comment les joueuses négocient-elles, en interne, les enjeux qui

363 Kill Hot. Fiche enquêtée n° 34, p. 165.

accompagnent la performance sportive ? La Gueuzette³⁶⁴ a débuté le roller derby en 2011 dans l'équipe de Bruxelles. Si, le derby n'y est pas organisé comme en France (il n'y a d'ailleurs pas de championnat officiel, organisé chaque année), l'équipe de Bruxelles, affiliée à la WFTDA, n'a pas échappé à une hausse de la compétitivité. Pour cette joueuse, ancienne nageuse ayant effectué les sélections olympiques, l'organisation de l'association face aux enjeux des matchs s'est inscrit dans un processus qu'elle considère avoir été démocratique, ayant impliqué l'ensemble des membres.

Moi, je vois comment ça s'est structuré à Bruxelles. Ça a quand même fait l'objet d'énormément de réunions, d'énormément de questionnements, on a demandé à la ligue son avis de manière régulière et on en est arrivé à cet état de : l'équipe A est vraiment hyper compétitive et est vraiment l'emblème de la ligue, c'est elle qui fait les voyages. Parce qu'il y a quand même eu un accord collectif et un consentement collectif sur ça. Après ce qui peut être un petit peu gênant là-dedans, c'est que parfois les acquis d'un jour ne sont pas forcément les acquis de demain parce que tu fais quand même rentrer de manière constante des nouvelles recrues et des nouvelles personnalités dans la ligue qui pourraient avoir, ne pas être d'accord avec ce qui a été décidé précédemment, c'est dur d'atteindre la perfection. Après, j'ai l'impression que pour arriver à ce fonctionnement-là ça été extrêmement démocratique, ça a pas été une forme de dictature sans nom, c'est juste qu'après c'est : qui rentrait dans ces critères-là ?

La Gueuzette

Pour la Gueuzette, l'appréhension par son équipe de la compétition sportive a été le fruit d'un ensemble de discussions en interne. Comme bien d'autres collectifs, les Pixies de Bruxelles se sont interrogées sur les critères à identifier afin de procéder à des sélections en équipe compétitive. En cas d'effectifs réduits, ces questions sont faciles à trancher. En cas d'effectifs plus importants, les joueuses ont dû réfléchir aux formes de sélection qui leur semblaient les plus justes : faut-il privilégier les personnes présentes à chaque entraînement ? Comment prendre en compte les difficultés de chacune en termes d'organisation ? Faut-il miser sur les meilleures joueuses et s'assurer la victoire ou encourager celles qui progressent ? Or, comme l'explique la Gueuzette, la stabilisation des collectifs est un objectif qu'il faut parvenir à conserver. En effet, les performances d'une équipe sont toujours corrélées à celles des adversaires. La compétition sportive s'auto-alimente et n'est jamais acquise en avance. Elle oblige ainsi les collectifs à anticiper, à rationaliser leur organisation pour être en mesure de répondre aux logiques de concurrence qui sont au fondement du fait sportif institué. Le système de classement et de relégation ne fait qu'accroître la concurrence entre les collectifs et accentuer les enjeux. Dès lors, toutes les stratégies visant à

364 La Gueuzette. Fiche enquêtée n° 17, p. 145.

constituer la meilleure équipe sont les bienvenues. La Gueuzette s'est, par la suite, confrontée à plusieurs reprises au refus de ses coéquipières de l'intégrer à la « *travel team* » (l'équipe A). Éternellement cantonnée à l'équipe B, elle décide de se retirer du collectif bruxellois pour rejoindre une plus petite équipe.

J'ai dit que je m'en allais parce que ça me correspondait pu et en fait j'ai beaucoup travaillé pour cette ligue, j'ai mis beaucoup d'énergie et à chaque fois que je pouvais accéder à l'équipe première la porte elle se refermait juste là sur mon nez et ça a généré de la frustration à un moment donné. J'étais sélectionnée en équipe A à la toute fin où j'étais chez elles et y'avait des critères pour pouvoir jouer. La fois où je suis partie avec elles en voyage à Copenhague et en Suède, et les critères pour jouer étaient ceux-là, et une fois sur place "Si on a un écart de points de autant tu vas pouvoir monter sur le terrain", parce que, visiblement, c'était un match avec trop d'enjeux pour qu'on puisse laisser monter une joueuse qui vient de la B et mettre en péril l'issue du match...

La Gueuzette

La sportivisation recouvre différents processus auxquels se sont confrontées les équipes de roller derby (Pruneau *et al.*, 2006 : 520). D'abord, elles ont investi un processus d'institutionnalisation à travers lequel un ensemble de procédures est apparue (le championnat généralisé, le classement français, la question des licences, etc.). De plus, des mécanismes de recherche de performance peuvent également être soulignés. Si l'équipe de Toulouse propose, dès 2013, des recrutements sportifs sur la base du niveau de jeu et de la condition physique des *fresh meat*³⁶⁵, ce phénomène se retrouve au sein de nombreuses équipes dont certaines peuvent être appréhendées comme les centres de formation de l'équipe nationale. Créatrices d'équipes en 2009, les pionnières sont devenues les sélectionneuses des meilleures joueuses de roller derby. Auparavant initiatrices de l'alternatif, elles sont désormais des actrices de la performance sportive : « *C'est du sport, tu t'attendais à quoi ?* », me dira une coéquipière.

La montée en niveau voit de nouveau le terme de « travail » remplacer celui de « loisir ». En effet, acquérir un certain niveau de jeu s'accompagne d'un effort véritable pour parvenir à le conserver, à rester concurrentiel pour les sélections. Le plaisir de la pratique est désormais indissociable de la recherche de performance et de dépassement de soi. En ce sens, lorsque les équipes initiales ne sont plus en mesure de répondre à des attentes compétitives, il n'est pas rare de voir les joueuses

365 En 2014, une équipe de tournage s'intéresse à l'équipe de Toulouse. La mini-série issue de ce tournage, *Roller Girls*, fera l'objet de quatre épisodes d'environ 50 minutes, diffusés sur Canal + / Planète A et 5. Dans ce reportage, on voit clairement le tournant sportivisé opéré, très tôt, par le club. Les *fresh meat* sont recrutées sur le niveau et le club prépare sa participation aux différentes Coupes du Monde, féminine et masculine. <https://vimeo.com/91799573>.

déménager pour rejoindre des collectifs plus performants. La trajectoire sportive de Dédé exprime l'accroissement des logiques compétitives qui traversent ce milieu sportif. En 2016, elle parvient à intégrer l'équipe de France et tente même les sélections pour participer à la troisième édition de la Coupe du Monde à Manchester : « *J'ai intégré effectivement l'équipe de France pendant deux ans, ça s'est soldé par un truc hyper douloureux pour moi qui a été de pas être sélectionnée pour la Coupe du Monde. Ça, ça été un truc hyper violent et super dur à digérer* » (Dédé). Résister à la concurrence qui s'intensifie, se maintenir à un haut-niveau et éviter les blessures accompagnent désormais le quotidien des joueuses qui ont choisi de jouer le jeu de la compétition. Les joueuses de roller derby ont complètement accepté le prix de la compétition, des contraintes et des douleurs qui l'accompagne. Par ailleurs, des équipes de seconde division (N2) aux Élités, la volonté d'être reconnues comme des sportives ou des « *athlètes* » se fait de plus en plus pressante :

Il ne faut pas croire que les individus qui s'adonnent au sport de compétition sont dupes du processus d'aliénation à l'œuvre dans le système sportif. Ils sont en général très conscients et considèrent le fonctionnement du système comme normal ou nécessaire. Ils ont simplement accepté de "jouer le jeu", ou encore de "prendre le jeu au sérieux".

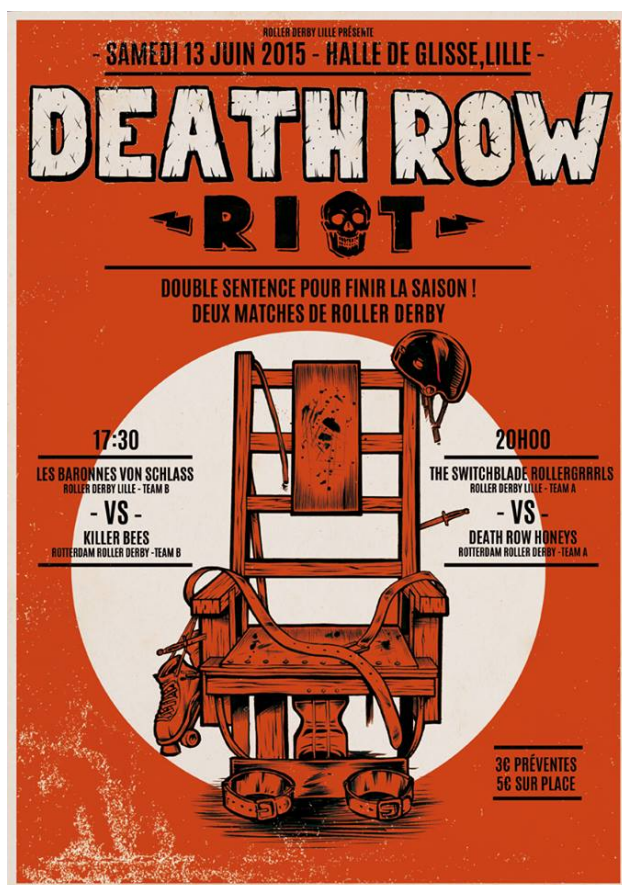
Laberge, 1995 : 59

La progression sportive dans la pratique roller derby et l'obtention d'habilités performantes a également permis aux joueuses d'acquérir des formes de reconnaissance de la part de leurs pairs, générant ainsi un ensemble de rétributions (l'ancienne gloire toulousaine, Cash Pistache, sera d'ailleurs surnommée la « *Zidane du roller derby* »). Au roller derby, les joueuses ne sont pas les seules à pouvoir bénéficier d'une reconnaissance puisque l'arbitrage³⁶⁶ constitue également une sphère d'activité où se construisent de prestigieuses carrières. Chaque week-end de matchs est en effet l'occasion de parfaire sa connaissance de ce jeu stratégique et d'ajouter une nouvelle ligne à son « derby CV ». Comme tout curriculum vitae permettant à un candidat de présenter ses compétences à un potentiel employeur, le derby CV est un document sur lequel les arbitres consignent soigneusement tous les événements de roller derby auxquels ils ont participé. Ce CV atteste d'une expertise du jeu et permet de candidater à l'arbitrage de matchs. Il existe par ailleurs différentes catégories d'événements : un petit match amical joué un dimanche n'aura pas la même

366 Au roller derby il existe différents postes d'arbitrage aux difficultés variables. On trouve d'abord les *Skating Officials* (SO), les arbitres sur patins, un poste qui nécessite à la fois une technique de patinage et une connaissance pointue des règles et des gestes d'arbitrage. Il y a également les *Non Skating Official* (NSO), les arbitres sans patins qui occupent des postes nécessitant une grande réactivité et une maîtrise parfaite des gestes d'arbitrage. Enfin, le *Jam Timmer* est un arbitre sans patin, gardien du temps. C'est un poste central qui nécessite, en outre, des qualités de « sifflage » puisque chaque coup de sifflet apporte une indication bien précise.

valeur qu'un match Élite du championnat de France, qui n'aura également pas la même valeur qu'un match WFTDA. Être sélectionné pour les matches d'ampleur est une consécration. On peut observer, lors de rassemblement, les vestes des arbitres ornées des différents stickers qui attestent de leur participation à des événements d'ampleur : arbitrer lors d'un événement WFTDA traduit l'expertise de la personne retenue pour l'événement, c'est un gage de prestige. Le roller derby a permis à des joueuses de bénéficier, par le sport, d'une véritable ascension sociale. Les *insiders* reconnaissent le travail investi dans la réussite sportive et arbitrale et le milieu du roller derby français est en effet traversé par des processus de reconnaissance voire de vedettisation. Le roller derby devient ainsi un vecteur de promotion sociale, de reconnaissance.

1.3.2. Le folklore : dernier marqueur de distance avec le sport mainstream ?



Roller Derby Lille présente : "Death Row Riot" (juin 2015)

L'institutionnalisation du roller derby et la généralisation de l'ancrage compétitif ont injecté des enjeux au sein des collectifs. Ces derniers laissent observer une structuration rappelant à bien des égards celle des associations sportives traditionnelles : la sportivisation participe à transformer l'organisation des collectifs, elle ne marque pas une rupture franche avec la discipline telle qu'elle est apparue à partir de 2009. Durant quelques saisons, les affiches continuent à célébrer la provocation et les photographies des événements montrent la perpétuation des éléments de détournement. Les matchs restent l'occasion d'observer l'articulation entre performance sportive et performance carnavalesque, laquelle a depuis longtemps quitté les temps d'entraînements. La présence de maquillages élaborés, de leggings amusants, de

paillettes à foison et de mises en scène continuent à célébrer les spectacles du roller derby... mais leur présence diminue. En effet, si le folklore du derby-spectacle ne disparaît pas à l'entrée de la

pratique au sein du système fédéral, son euphémisation se laisse deviner. Angel on Wheels³⁶⁷ est membre d'une petite équipe suédoise, pays qui a connu une évolution similaire à celle du roller derby français. Pour elle, la sportivisation du roller derby s'observe à travers la transformation d'une « sous-culture » en un « sport » :

Je vois pas mal d'évolution dans le jeu. Quand j'ai commencé, c'était plus une "subculture" qu'un sport. Il y avait pas mal de *show*, il y avait pas mal de bas-résilles et de maquillage et toute cette culture... C'était plus : on joue un peu de derby et après on va boire des bières, ça c'est important. Et, comme je te l'ai dit, on ne boit plus vraiment autant de bières, maintenant on pourrait dire que nous sommes "sportives", nous sommes des athlètes, c'est devenu un sport avec des équipes qui ont les mêmes maillots, comme au football, au handball. C'est beaucoup plus concentré sur le sport, les entraînements que sur la culture si je puis dire.

Angel on Wheels

Visible du côté d'une poignée d'équipes en 2013, un processus de « normalisation » s'étend à partir de 2015-2016 et se caractérise par un resserrement de l'intérêt des joueuses autour du sport. Les maillots en jersey achetés auprès de petites entreprises et non plus floqués à la main ne sont pas les seuls indicateurs d'une sportivisation. En effet, à mesure que les premières générations de joueuses découvrent les rouages du sport, les artefacts carnavalesques perdent leur intérêt, jusqu'à devenir « accessoires ». Queer Destroy³⁶⁸ a 32 ans lorsqu'elle débute le roller derby en 2016. Elle n'a finalement jamais véritablement investi la dynamique « théâtrale » de l'activité et préfère l'utilitaire et le confort au spectaculaire :

Alors ma tenue de combat moi elle va être plus utilitaire, le basique. Moi j'ai pas de short à paillettes (rire), je vais plutôt être, selon la saison, legging ou short. C'est quand même le confort, fin non le confort après sobre... voilà j'suis pas... pour l'instant non ouai je ne suis pas dans la démonstration.

Queer Destroy

Pour des joueuses, cette disparition du spectacle et de ses artefacts est liée à des contraintes temporelles : le temps passé à l'échauffement a supplanté le temps passé devant le miroir des vestiaires à réaliser des maquillages élaborés. La normalisation du roller derby s'exprime de manière exponentielle à mesure que l'on se dirige au sommet de la hiérarchie sportive, processus qui a déjà débuté en 2013 et qui ne fait que s'intensifier avec l'élargissement d'un accès au championnat national, puis une nouvelle édition de la Coupe du Monde en 2018. Elle marque ainsi

367 Angel on Wheels. Fiche enquêtée n° 1, p. 128.

368 Queer Destroy. Fiche enquêtée n° 47, p. 179.

le passage d'un jeu dans lequel « *on ne savait pas trop ce qu'on faisait* » (Jam Donuts) à un sport qui va venir conditionner le quotidien de ses participantes. Pour la Coupe du Monde 2011, seules quatre équipes françaises sont en mesure d'engager des joueuses. Six ans plus tard, le nombre de concurrentes n'a fait qu'augmenter et le niveau grandissant des équipes restreint de plus en plus les possibilités de pouvoir accéder à l'Élite. Bien que le roller derby permette encore de briser le plafond de verre, l'arrivée des enfants, les « *Juniors* », formés depuis 2014, risque de renverser la tendance.

Petit à petit, on se cale et on se calque aux autres sports, et ça devient très sérieux. Et du coup, moi, j'aime bien que ça reste un peu comme ça et que ça se démocratise pas trop, que ça reste comme c'est. Mais après, on sait pas comment les choses vont évoluer, y'a toutes les juniors qui arrivent et y'en avait moins avant, maintenant y'en a beaucoup et ça c'est le futur du derby et c'est des jeunes en fait qui sont déjà à fond compét, qui sont très sérieux et finalement c'est eux la relève quelque part donc tu te dis peut être c'est eux qui vont faire changer le sport, qui vont faire que le derby va peut-être devenir différent aussi parce que ça va devenir plus compét, et voilà mais après c'est le jeu : plus le sport se démocratise, plus sa ramène de monde et plus voilà c'est un peu comme tout. Moi c'est pour ça que j'aime aussi mon équipe c'est pour toutes ces raisons là c'est que nous on n'a pas envie de laisser tomber ça.

K.C.³⁶⁹

Au plus haut-niveau, on observe la disparition des éléments de décalage, du détournement et ce, dans les recoins les plus anodins du jeu. L'interruption de la musique lors des *jams*, le remplacement des facéties des speakers par la description des actions sportives et le remplacement évident de la performance carnavalesque au profit de la performance sportive sont autant d'indices qui attestent du resserrement du jeu autour du seul cadre sportif.

369 K.C. Fiche enquête n° 56, p. 188.



Scènes des barricades, réinterprétées par le Roller Derby Lille - Championnat de France 2017

Comme l'explique Paul Yonnet : « *Le sport-spectacle se complexifie, il acquiert en densité ludique théorique, mais de la tension qui se crée entre les deux pôles de l'agôn et de la mimicry, ou, si l'on veut, de la compétition et du simulacre (théâtre), il sort réduit, schématisé autour de son squelette, du fait de la mise en valeur, l'élection de deux seuls éléments (incertitude et identification), offrant un nombre limité de combinaisons de spectacles possibles [...] la mise en spectacle est indifférente à la nature du sport sur lequel elle s'érige* » (Yonnet, 1998 : 31). Clem³⁷⁰ a débuté le roller derby dans l'équipe « punk » de Brest, en 2016. Très agile, elle se découvre un véritable talent dans cette discipline. Elle finit par emménager du côté de Paris, dans l'une des meilleures équipes de France et décrit la disparition évidente des marqueurs du

détournement :

Moi, j'ai jamais connu ça [le maquillage, les déguisements], c'était déjà perdu quand j'ai commencé et dans l'expérience que moi j'ai du derby en tout cas ça existe pu du tout et ça a quasiment jamais existé. À Brest, effectivement, je me souviens on avait une musique d'entrée, mais c'est tout. Y'a quelques filles qui se maquillaient encore mais c'est très léger tu vois, ça va être un trait noir. [...] Et puis, à Paris... en fait je sais pas si ça vient avec le haut niveau, je sais pas, mais en tout cas c'est pas quelque chose que j'ai retrouvé. Dès que tu rentres dans le processus WFTDA, t'essaies de faire les tournois aux États-Unis, t'essaies de faire les *play off* et tout ça, ça n'existe plus. Y'a plus de... tu sais les tours qu'on fait pour présenter les joueuses, y'a rien de tout ça. Ils mettent de la musique pendant les matchs, et encore pas trop fort parce qu'en fait c'est gênant, enfin moi ça me dérange, et je suis pas la seule parce que du coup t'entends pu rien, t'entends pas tes potes, t'entends pas les ref donc du coup chu en mode "C'est relou". Mais je pense pas que ça m'aurait plu. J'aime bien que ce soit sobre, j'aime bien quand les choses elles sont simples, j'aime aller droit au but, je suis concentrée, je suis là pour jouer, donc c'est pas quelque chose qui m'attirait en particulier de base.

Clem

370 Clem. Fiche enquête n° 53, p. 185.

Plus les équipes se dirigent vers le haut du classement, plus le contact se resserre et les rythmes du jeu s'accroissent. Les mises en scène burlesques sont désormais remplacées par la mise en avant de la dureté de la pratique et de tous ses dangers. Parfois, c'est même le traditionnel et jadis corrosif *derby name* affiché sur le dos des joueuses qui s'efface au profit des noms civils. La trajectoire de Jam Donuts dans la pratique du roller derby montre bien la manière dont la performance s'accompagne d'une volonté d'une reproduction du modèle normalisé du sport compétitif. Cette joueuse a débuté le roller derby en 2011 au sein d'une équipe de l'ouest de la France. « *Punk dans l'âme* », elle n'hésite alors pas à profiter des matchs et des séquences photos pour associer roller derby et provocation. Son attrait pour le sport la conduit ensuite à partir de chez elle pour rejoindre une équipe française réputée pour son excellence : « *En athlète j'avais toujours rêvé de faire du haut niveau et j'avais pas le niveau adéquat. Et en fait, au derby, je me suis vraiment vu faire l'équipe de France !* ». Son entrée dans les sphères du haut-niveau (d'abord par une grande équipe compétitive puis par les sélections de l'équipe de France) s'accompagne d'une mise à distance, voire d'une suppression complète des éléments de détournement (des éléments largement perceptible à partir de 2013). À mesure de sa progression sportive, Jam Donuts supprime le caractère ludique et permissif du « personnage » qu'elle s'est constituée. Les bas résilles et les tutus roses disparaissent pour se voir remplacés par des leggings renforcés. Dernier stigmate du détournement lorsqu'elle déménage de sa ville natale pour rejoindre une équipe performante, son *derby name* s'efface lors de l'officialisation de sa sélection :

Moi, personnellement, j'ai un peu abandonné les peintures de guerre et tout ça, et le folklore un peu "déguisement" pour être en habit un peu technique parce que plus je vais haut et plus ça tape fort, du coup j'ai plus de protections sur moi : j'ai des plastrons, j'ai des protections sur les cuisses, parce que je suis assez sujette aux béquilles (rire) et ça fait mal. Après, en termes de maquillage de guerre, moi je le fais pu trop, on se met des paillettes un peu là c'est tout. Et sinon, sur mon équipe perso, j'ai gardé mon surnom et là, sur la dernière équipe de France, j'ai demandé à avoir mon nom de famille. Parce que [...] j'en ai chié avec mon nom de famille en étant enfant, les enfants sont cruels, donc j'en ai chié et c'est une sorte d'effet de résilience. Et je suis quand même fière de porter mon nom, mon vrai nom de famille sur mon maillot équipe de France. Et c'est aussi un clin d'œil à mes parents, ils sont aussi très fiers et très contents que j'en sois arrivée là. J'ai réussi à réaliser mon projet, j'suis arrivée en équipe de France donc de voir le nom aussi sur ce maillot.

Jam Donuts

Alors que des joueuses attribuent la disparition du carnavalesque au manque de temps, il s'avère également que la défense du roller derby comme sport s'accompagne d'une intention d'en lisser son

cadre d'expression. Pour Jacques Henriot : « *Tout jeu exige, pour avoir forme de jeu, le recul et le désengagement par quoi la prise de conscience du non-sérieux se superpose au sérieux de l'acte* » (Henriot, 1969 : 9). En effet, tandis que le roller derby séduit pour sa forme anti-conformiste et la possibilité qu'il offre de franchir des barrières normalisées du quotidien, l'attrait se porte désormais sur la compétition, le match, le jeu. La disparition évidente des éléments de détournement lors des matchs peut s'appréhender comme un signal indiquant le passage du jeu au sport, processus au cours duquel le *play*, « *ce mouvement libre d'appropriation du sens du jeu* » (Bonenfant, 2010a : 240) se réduit. Le sport vient entraver, étouffer la mécanique ludique du roller derby. En effet, pour Maude Bonenfant, le jeu se présente comme l'« *interstice entre deux pièces. En ce sens, le jeu est l'espace "vide" qui rend possible le mouvement, cet espace libre encadré par des barrières* » (Bonenfant, 2010b : 53). Alors que le détournement pouvait s'appréhender à une « *tactique* » de résistance à travers laquelle « *[L'individu] se crée un espace de jeu pour des manières d'utiliser l'ordre contraignant* » (De Certeau, 1980, cité par Bonenfant, 2010a : 279), la sportivisation s'accompagne d'une suppression, sur le *track*, du détournement et de son caractère ludique. Désormais, il n'y a plus de jeu dans le jeu.

1.3.3. Aux frontières de la pratique, les imaginaires de la discorde

Comme a déjà pu l'analyser Maddie Breeze, la sportivisation du roller derby s'est accompagnée d'une « *mise en ordre* » d'un modèle initialement basé sur le détournement et articulé à des idéaux plébiscitant l'autogestion à la gouvernance fédérale. De l'institutionnalisation fédérale à l'euphémisation des éléments de détournement vis-à-vis du sport *mainstream*, le roller derby ne semble ainsi pas déroger au « *cycle de vie* » (Stebbins, 2015) des loisirs alternatifs, soumis en permanence à une « *mise en ordre engendrée par l'influence d'organisations bureaucratiques, politiques et marchandes qui ont la capacité d'apporter de la légitimité et de la reconnaissance* » (Riffaud, 2019 : 337). L'institutionnalisation fédérale de l'activité s'est dès lors accompagnée d'une suppression progressive des résistances à sa sportivisation. Si les équipes proposent aujourd'hui différentes manières d'appréhender le rapport à la compétition, elles s'organisent toutes autour d'une volonté d'investir le pan compétitif du roller derby et de défendre ce positionnement. La Rockette est une américaine qui a débuté le roller derby aux États-Unis. Elle y a ainsi observé les transformations de l'activité et plaide pour cette même reconnaissance du côté de la France :

Moi, c'est mon avis, on ne doit pas mettre de frein sur le développement du sport lorsqu'on a investi autant jusqu'ici parce que sinon pourquoi on fait ça ? On le fait parce que je veux mon petit bijou que je vais garder dans ma poche comme Golum ou on le fait parce qu'on veut vraiment que le derby soit un truc ouvert au monde entier ? Alors ça veut dire qu'il faut vraiment l'ouvrir au monde entier et aux gens que tu aimes pas toi aussi (rire). Mais je pense que mon avis est différent que beaucoup d'autres mais ça vient aussi avec l'âge je pense. Je suis peut être la personne la plus vieille avec laquelle tu as parlé.

La Rockette

Les joueuses de roller derby tendent aujourd'hui à vouloir défendre la dynamique « sportive » de la pratique qu'elles ont créée et faire valoir leur légitimité, leur habileté sur les terrains du sport *mainstream*. Elles ne cherchent pas à conserver le roller derby dans la confidentialité, mais souhaitent accompagner sa popularisation, sa reconnaissance. Elles ne font ainsi pas que « subir » une sportivisation qui leur échapperait. En effet, si les Françaises revendiquent leur place sur les terrains du sport *mainstream*, c'est également pour défendre un sport créé « *by the skaters, for the skaters* ». En effet, de la création des équipes à la constitution d'équipes nationales, en passant par le développement du roller derby *Junior*, le milieu du roller derby est, avant tout, le fruit d'une structuration qui s'est opérée « par le bas », par le seul effort des pratiquantes et pratiquants parvenus à hisser la pratique au haut niveau. C'est désormais en tant que fait culturel que les joueuses souhaitent défendre leur pratique, capable de générer « *une ou plusieurs appartenances, exclusives ou enchevêtrées, données, rêvées ou revendiquées et adhérer à une nébuleuse singulière de valeurs qu'incarnent, à travers un style qui leur est propre, "son" équipe et "ses" joueurs préférés* » (Bromberger, 2018 : 111). Dès lors, à plusieurs degrés, les équipes loisirs et les équipes situées au sommet du championnat souhaitent faire reconnaître la pratique du roller derby en tant que sport dont l'attrait ne reposerait plus sur le renversement burlesque des normes sportives mais comme un système basé sur l'exécution de gestes sportifs :

Ainsi, s'aperçoit-on que le fonctionnement du sport-spectacle – et, donc, son avènement – est inséparable de la révolution de l'égalité, qui préside tant à la fabrication des rivaux qu'à l'identification en miroir des spectateurs aux représentants des communautés qui s'opposent en compétition.

Yonnet, 1998 : 9

Or, actuellement, deux temporalités traversent le roller derby français : à l'ascension fulgurante par laquelle certaines équipes sont parvenues à s'inscrire dans les *rankings* mondiaux, s'oppose la lenteur avec laquelle la discipline se diffuse en dehors des frontières de son milieu. En effet, l'ascension du roller derby ne s'est pas accompagnée d'un engouement populaire autour de la

pratique, au contraire. Du côté de nombreuses équipes, l'abandon des éléments carnavalesques s'est accompagnée de la désertion des gradins de la part du public. Ainsi, tandis que les Françaises célèbrent la compétitivité et se réjouissent d'affronter les meilleures équipes au monde, en dehors de leurs cercles restreints d'expertes, l'activité est plutôt confidentielle. En effet, le roller derby est loin de bénéficier d'une reconnaissance, ni de la part des institutions sportives *mainstream*, ni du grand public. Si, au plus haut niveau, le sport est le fruit d'une évolution rapide de la pratique, en termes de conditions d'excellence (Yonnet, 1986 : 40), il ne fait, en revanche, pas l'objet d'une évolution sociale. Contrairement aux Américaines qui semblent avoir parfaitement réussi leur sportivisation du côté du *mainstream*, le passage d'une pratique balbutiante et informelle à un sport de haut niveau ne s'opère, en France, qu'au sein du groupe d'initiées, ce que les joueuses regrettent.

Orlane : Est-ce que vous avez des supporters ?

Jam Donuts : Pas du tout. C'est quand même assez particulier, c'est un truc que j'ai du mal à comprendre pourquoi on en est là. Cette équipe elle existe quand même depuis pas mal d'années, elle a toujours énormément gagné, mais vraiment toujours gagné ou très très peu de défaites, et pourtant ils n'arrivent pas à avoir un public local en fait. Le public qu'on a c'est déjà un public qui est averti, qui connaît déjà pas mal le sport. Parce que notre équipe c'est le plus haut dans le derby français et les gens ils veulent voir ce plus haut niveau du derby français parce qu'ils sont déjà connaisseurs du sport et que du coup ça les intéresse de voir ce qu'on fait, stratégiquement, techniquement, etc. Et c'est vrai que, là-dessus, on a plutôt un public de connaisseurs qu'un public de supporters qui pratique pas le sport.

De plus, si les équipes ont investi les sphères fédérales et les terrains du sport *mainstream*, elles se confrontent à l'indifférence évidente des acteurs du sport. Qu'il s'agisse des conditions d'entraînements (gymnases en mauvais état ou absence complète de lieu d'entraînement) ou des faibles subventions allouées aux équipes, les pratiquantes souhaitent bénéficier d'une reconnaissance égale à celle des autres activités. Elles admettent également qu'appartenir à l'élite française ne les allège pas de coûts financiers :

Ah on finance tout par nous même, même en équipe de France ! Le seul truc que je paye pas en équipe de France c'est mes trajets pour aller coacher l'équipe de jeunes, sinon je paye tout. On nous paye rien, même quand on part en compétition internationale, on est défrayées en partie et parfois pas du tout. Déjà y'a très peu d'argent, et ouai c'est un peu abusé. Il faut être prêt à certains sacrifices quand on veut aller à aussi haut niveau.

Jam Donuts

En dehors de ces cercles, le roller derby peine à convaincre. Plus encore, il s'accompagne de conflits d'imaginaires à ses frontières. Si le folklore carnavalesque a depuis longtemps disparu des entraînements et tend à désertir le *track* au profit de la démonstration sportive, le roller derby se heurte aux journalistes qui continuent à reléguer la technicité du jeu au second plan. Les artefacts folkloriques continuent en effet de susciter la curiosité des *outsiders*, au détriment de la performance sportive, ce que les joueuses, les expertes du jeu, déplorent :

Personne n'a jamais porté de bas résilles dans notre équipe et, à chaque article, les journalistes qui venaient et qui nous avaient pourtant rencontrées, systématiquement ils parlaient des bas résilles qu'on portait et qu'on ne portait pas en fait ! Et à chaque fois je leur dis : "C'est sérieux ? Vous voyez bien que non !". Alors, au début, notre tenue c'était quand même des mini-shorts à paillettes, donc c'est pas... c'est pas le soucis, tu portes des bas résilles, tu portes ce que tu veux, y'a aucun problème, de ce côté-là y'a... on est ouvert, on avait nous-même un attirail assez choc. Mais ça a évolué beaucoup parce que c'était pas pratique quand même, en fait, simplement c'était pas pratique du tout et tout le monde n'était pas à l'aise et c'était pas notre but de mettre les filles mal à l'aise, donc on a arrêté et donc la plupart elles portent vraiment juste un legging de sport.

Chopine the Kill

Si les joueuses ont investi le roller derby pour son détachement vis-à-vis des modèles sportifs traditionnels et standardisés et se jouaient, il y a encore quelques années, de ce renversement des codes, elles ne parviennent plus à se détacher des imaginaires qu'elles ont générés. Le « retournement du stigmat » qu'elles affichaient en *front stage* (Goffman, 1974) se retourne désormais contre elles. D'ailleurs, la sortie de la série télévisée française *Derby Girls* (2020) a largement divisé ce petit milieu sportif. Cette série relate l'histoire de Lola Bouvier, star déchue du patinage artistique qui souhaite devenir la plus grande championne de roller derby. Elle se prépare ainsi à rejoindre les Cannibal Licornes, l'une des plus mauvaises équipes de l'Hexagone. Réalisée par Nikola Lange, cette mini-série s'appuie sur les éléments par lesquels l'activité est née : le second degré et la dérision. Pourtant, l'accueil réservé à *Derby Girls* s'est globalement révélé assez froid. Les joueuses (principalement des *advanced*) ont globalement regretté l'image stéréotypée faite au roller derby. Des joueuses plus débutantes rencontrées ont en revanche apprécié l'humour potache de la série et l'une des actrices, Sophie-Marie Larrouy, connue pour ses podcasts amusants et féministes. Pour la seconde saison, la production s'est tournée vers une représentation moins stéréotypée et plus sombre de l'activité. Elle n'hésite d'ailleurs pas à s'appuyer sur les imaginaires avec lesquels le sport est apparu : l'anarchisme, le positionnement politique des joueuses contre les élites politiques qui leur interdisent la pratique du derby, la sororité, etc. Pour cette saison, les

Cannibal Licorne « *entrent en résistance* » (synopsis de la série). Cette seconde saison ne fait toujours pas l'unanimité, mais, en s'éloignant du détournement, semble générer moins de critique de la part de ce milieu sportif : « *La série Derby Girl fait certainement débat au sein du roller derby francophone, mais on peut reconnaître au moins un mérite à la série, celle de pousser nos ami.e.s journalistes à se pencher plus en détails sur notre discipline* » (page Facebook de la Commission roller derby). Les joueuses souhaitent que le public se concentre davantage sur le sport que sur les éléments de (contre)culture. Lassées d'être renvoyées aux éléments de mise en scène, les joueuses vont activement chercher à faire reconnaître la valeur sportive du roller derby.

Pu personne ne joue ce jeu-là en fait. Ça l'a été au début, mais y'a fallu se faire respecter comme sport et pas comme spectacle. Après, ça été une orientation de tendre vers l'aspect sportif plus que vers l'aspect folklore parce qu'aux États-Unis c'est ce qui était en train de se passer aussi. Mais aujourd'hui on voit pu trop de sport spectacle.

Dragiqueen

Après plus d'une dizaine d'années d'existence, les joueuses ont déplacé l'intérêt pour le roller derby, des marges du jeu (le folklore) au jeu lui-même, dont elles sont en mesure d'en apprécier le spectacle. Or, l'intérêt que portent les *outsiders* au folklore exprime la conservation de la discipline dans un entre-soi ; celle-ci n'étant pas parvenue à s'exporter en dehors du groupe qui l'a fait naître. Transformer l'univers symbolique dans lequel le derby est apparu constitue une nécessité pour rompre avec l'entre-soi des expertes, pour le moment seules détentrices des clés de compréhension du jeu. Le roller derby français est aujourd'hui traversé par une seconde sportivisation : celle de faire de l'activité un « sport-spectacle » non plus prisé pour le détournement et ses mises en scène, mais pour la démonstration d'une performance athlétique et stratégique.

Les gens vont avoir tendance à nous opposer aux sports traditionnels. Nous, on est pas spécifiquement dans cette démarche-là, au contraire : y'a une démarche active d'intégration dans le monde du sport [...]. Le folklore, c'est ce qui va le limiter, pour être compris par le grand public comme quelque chose comme un vrai sport et pas juste comme un truc de punks à chien.

Trump'Axe³⁷¹

La mise à distance, voire la rupture, avec les imaginaires qui ont accompagné la création du sport (qu'il s'agisse de la fiction avec *Bliss*, du carnivalesque et des imaginaires punk - aujourd'hui devenus les « *clichés* » du derby) est un moyen de correspondre aux modèles sportifs légitimés en

371 Trump'Axe. Fiche enquêtée n° 65, p. 198.

France et ainsi, de célébrer la valeur sportive de cet ancien divertissement américain. Lassées d’être renvoyées aux éléments de folklore et cherchant à obtenir une reconnaissance en termes de « sport » et non plus en termes de « culture alternative », les joueuses procèdent depuis quelques années à une transformation des imaginaires de la pratique.

Vignette ethnographique

Lundi 20 mars 2023.

Un journaliste de France Bleu (m’ayant déjà contacté quelques semaines plus tôt) me rappelle pour savoir si je suis toujours disponible pour une interview enregistrée en direct. Il me contacte en qualité de joueuse de roller derby et non en tant que chercheuse. Je n’entends pas me rendre à cette entrevue (je veux bien parler de ma recherche, mais pas du sport). Je contacte donc les Glorious Bitchies et les invite à répondre à ce journaliste. Avec une autre joueuse, Falbella, Candy Bones accepte d’aller parler à la radio. La semaine d’après, je lui demande des nouvelles de ce rendez-vous. Elle me raconte que le journaliste ne lui a posé que des questions sur les filles tatouées, les déguisements : « *C’est pas ça qui était important* », ajoute-t-elle. Elle me dit également qu’entre les interviews, ils ont passé la musique de Clara Luciani [une populaire chanteuse française]. Elle trouvait cela honteux, rien à voir avec le roller derby. Son conjoint, aussi appelé « *La première dame* » de l’équipe au regard de son statut de conjoint de présidente, rétorque : « *C’est normal qu’on connaît pas, on n’écoute pas de la merde* (rire). »

2. Le roller derby : un sport (presque) comme les autres

En quelques années seulement, les collectifs sont parvenus à créer une organisation sportive performante et souhaitent pouvoir bénéficier du même traitement que celui d’autres sports. Ainsi, il est intéressant d’observer un second processus à l’œuvre au sein des collectifs : celui d’une transformation des imaginaires de l’activité, passés du subversif au sportif. À mesure que se déplace leur intérêt pour le sport lui-même, les pratiquantes devenues expertes du jeu expriment leur volonté de ne plus être considérées comme les actrices du *show* derby, mais bien les personnages principaux d’un drame sportif. Les équipes nationales (féminine, masculine et junior) n’hésitent ainsi pas à s’approprier les symboles de l’excellence sportive républicaine comme les couleurs bleu-blanc-rouge, le coq et l’hymne national ; des dispositifs qui viennent ainsi renforcer la dramaturgie sportive du spectacle derby, en phase de devenir « *un vrai sport* ». Cette partie entend questionner la transformation de l’univers symbolique de la pratique. Tandis que la sportivisation de l’activité s’accompagne d’une disparition des éléments de détournement, une intensification des discours politiques, inclusifs, viennent désormais marquer une distance entre le roller derby et les modèles *mainstream* du sport compétitif. Comment l’intensification des discours militants viennent

désormais structurer le milieu du roller derby ? Quels liens entretiennent-ils avec la dimension permissive initiale de la pratique ?

2.1. Quand le féminisme se substitue au détournement

Durant ses premières années d'existence, le roller derby français n'est structuré par aucune règle sociale, ni véritable convention entre les membres du groupe : « *Je pense que les spécificités du début c'était pas vraiment des spécificités, c'était juste qu'on ne savait pas trop ce qu'on faisait, mais on voulait le faire !* », se rappelle Jam Donuts. La domination féminine de ce sport de contact et le désordre carnavalesque s'organisent spontanément. En effet, il n'y a, jusqu'en 2016-2017, pas de véritable « *action concertée* » (Neveu, 2014 : 9) en faveur de la construction d'une organisation sportive féministe à laquelle l'ensemble des membres adhérerait. L'investissement majoritaire des femmes dans cette pratique est à rattacher aux imaginaires véhiculés par *Bliss* et par les équipes américaines. L'usage d'artefacts associés au féminin et le rattachement du derby au mouvement des Riot Grrrl participent à « *naturaliser* » la dimension féminine du roller derby et font alors office de régulateurs à l'entrée dans cette discipline dont les caractéristiques (la force, le contact, la violence) sont traditionnellement attribuées au masculin. C'est bien par le folklore, fruit d'une transmission orale et visuelle, que le roller derby renverse les codes du sport *mainstream*. C'est bien par la subversion et la transgression que le roller derby rompt avec les hiérarchies.

La 3^e, 4^e année, on a vu des filles qui étaient plus là pour le côté sportif mais aussi qui n'avaient pas envie que de sport euh comment dire... "basique" en fait, qui ait quand même cet espèce de p'tit grain, de 'fin pas de folie mais un petit truc en plus, un p'tit truc différent et un p'tit truc ben moi j'vais te dire un petit truc féministe mais en fait et en plus à l'époque c'était vachement moins ancré, le féminisme, que maintenant, 'fin c'est l'impression que j'ai en fait parce que là, depuis 4-5 ans, on en parle beaucoup mais à l'époque on disait juste que c'était, par exemple... en fait y'a toujours eu une phrase dans ce sport qui était "Par les joueuses et pour les joueuses" tu vois, et nous on essayait de transmettre ça au début dans l'équipe et dans l'association et les filles qu'on ne connaissait pas forcément et qui venaient d'autres sports trouvaient que justement ça c'était cool parce que ben j'sais pas elles avaient trouvé une petite communauté sympa en fait.

Disaster Uppercut

Tandis que l'effritement du folklore et sa disparition progressive du *track* traduisent la baisse d'intensité de ce qui relève d'une tradition orale, s'observe, d'abord du côté des États-Unis à partir

de 2015, une consolidation de la domination féminine de cette pratique. Alors que la WFTDA ne reconnaît, à sa création, que la pratique féminine, elle est accusée de transphobie en ce que cette institution nie l'existence des personnes trans ou non-binaire dans la pratique du roller derby (Alessandrin, 2018). En réponse à ces accusations, cette ligue inscrit, en 2015, dans son règlement, une « politique de genre » visant à reconnaître la non-binarité du genre :

La Women's Flat Track Derby Association (WFTDA) s'engage à adopter des pratiques inclusives et anti-discriminatoires à l'égard de toutes les femmes transgenres, des femmes intersexuées et des participant.e.s dont le genre est expansif, et vise à garantir que les droits de tous les skaters, bénévoles et employé.e.s sont respectés et protégés³⁷².

WFTDA Statement on Gender

Les équipes françaises rattachées à la WFTDA sont ainsi tenues de respecter ces obligations réglementaires. Progressivement, elles vont venir s'étendre à l'ensemble des collectifs français et accompagner la normalisation des sociabilités de jeu. En débutant le roller derby en 2013, Dolly Track'Son³⁷³ a observé les transformations de ce sport, passé progressivement de la provocation à la défense de l'inclusion sociale. Tandis qu'aux marges des instances sportives traditionnelles, les équipes souhaitaient créer un modèle sportif alternatif, leur entrée dans les sphères sportives de compétition contraint leur marge de liberté en termes d'organisation sportive alternative mais déplace également les enjeux. Ainsi, à travers la normalisation du roller derby, s'est opéré un glissement des discours politiques, des sphères privées en scène publique, ainsi que leur intensification. La sportivisation de l'activité s'accompagne ainsi d'une réaffirmation de l'ancrage féministe des débuts, qui lui serait immanent³⁷⁴ (Bohuon, Castan-Vicente et Schmitt, 2021).

C'était féministe mais c'était assez en surface en fait, avec le petit côté "C'est un sport de filles, y'a que des filles qui jouent". Là, ça s'est développé vraiment très fort parce qu'il a fallu revendiquer le *safe place* encore plus, aussi parce qu'il y a eu la question des transidentités, des non-binaires, y'a eu beaucoup d'évolutions. Maintenant, on demande les pronoms des gens qui viennent sur les événements,

372 « *The Women's Flat Track Derby Association (WFTDA) is committed to inclusive and anti-discrimination practices in relation to all transgender women, intersex women, and gender expansive participants, and aims to ensure that all skaters', volunteers', and employees' rights are respected and protected* » [traduction personnelle]. <https://community.wftda.org/resources/diversity-and-inclusion/wftda-statement-on-gender>.

373 Dolly Trackson. Fiche enquêtée n° 30, p. 160.

374 L'article du Monde « "On est des guerrières à paillettes" : le roller derby, un sport très politique », (https://www.lemonde.fr/election-presidentielle-2022/article/2022/03/02/on-est-des-guerrieres-a-paillettes-le-roller-derby-un-sport-tres-politique_6115771_6059010.html) concerne une équipe de roller derby parisienne, la Boucherie. L'article du Webzine féministe Les Ourses à plumes (2020), « "Réal, fort, athlétique, révolutionnaire" : le roller derby, un sport à part » (<https://lesoursesaplumes.info/2018/12/06/reel-fort-athletique-revolutionnaire-le-roller-derby-un-sport-a-part/>), a également interrogé des représentant.e.s d'équipes connues dans le milieu pour leur positionnement militant.

voilà pour affirmer une inclusion. Et du coup je trouve que les gens ne se reconnaissent pas forcément dans ce type de logo, et que c'est trop hétérogenre au final et du coup ben ouai il faut être politique.

Dolly Track'Son

Dans le cadre du roller derby, l'inclusion désigne le rattachement de la discipline aux discours et positionnements militants empruntés à la 3^e vague féministe. Christine Guionnet et Erik Neveu en proposent la définition suivante :

[La troisième vague féministe] se caractérise par la montée en puissance de revendications féministes insistant sur l'imbrication entre de multiples rapports d'oppression (concept d'intersectionnalité), sur l'hybridation des identités et sur la nécessité de mener de concert des combats indissociables. Face à la mondialisation néolibérale et à de nouveaux défis sociétaux, une nouvelle génération de féministes estime que leur combat ne peut se dissocier d'autres luttes sociales (anticapitalisme et altermondialisme, antiracisme, éco-féminisme notamment) et doit s'adapter à la fragmentation des identités sexuelles et politiques. Le transféminisme, qui entend politiser le quotidien et le local tout en s'appuyant sur des réseaux transnationaux de plus en plus puissants (notamment grâce au web), "part des expériences des individus marginalisé.e.s pour questionner l'ordre économique néolibéral et les normes du système hétéropatriarcal et du discours médical", tout en se posant comme "héritier des féminismes, qu'il enrichit en incluant les critiques et les apports des minorités sexuelles, ethniques, économiques et de genre" (Bergès *et al.*, 2017, p. 21).

Guionnet et Neveu, 2021 : 18

Le milieu du roller derby va ainsi articuler son modèle sportif aux luttes intersectionnelles. Ces discours tendent à s'intensifier à partir de 2019, lorsque des accusations d'agressions sexuelles au sein de ce milieu apparaissent au grand jour. Celles-ci sont connues des clubs de roller derby depuis 2014 ; un joueur est accusé d'avoir agressé une joueuse / coach lors d'un stage de préparation de l'équipe de France. En 2018, ce même joueur est choisi par la FFRS pour représenter le roller derby au sein des sphères décisionnaires de la fédération. Ce choix peut s'expliquer par la proximité que cet homme, personnage central dans le développement de l'activité en France entre 2009 et 2014, entretient avec la FFRS depuis la création de son club. Il s'est en effet révélé être un militant actif de la reconnaissance fédérale du roller derby. L'annonce de cette décision (qui s'est effectuée, *a priori*, sans concertation avec la commission roller derby) suscite des réactions virulentes de la part de ce milieu sportif. Les équipes dénonceront les faits reprochés à ce joueur tandis que le président de la Fédération lui apportera son soutien. La responsable de la commission roller derby, Amandine Richaud-Crambes, convoque alors les médias et rend publique ces accusations qui n'appartenaient,

jusque-là qu'à, qu'à la sphère « privée » des équipes de roller derby³⁷⁵. Après un détour par Brest et Paris, Clem a rejoint l'équipe de Malmö, 2^e équipe européenne du classement WFTDA. Pour elle, l'inclusion est inhérente à l'organisation du collectif qui organise régulièrement des événements sportifs ou extra-sportifs avec des associations LGBT.

C'est un postulat de base. Le fait d'être féministe, le fait d'être allié à la cause LGBTQ+, c'est un postulat de base. La question ne se pose pas. Après ça se rediscute mais parce qu'on remet en question notre position, mais plus on discute... on se retrouve à aborder des sujets d'actualité. La ligue de Malmö Crime City Rollers on est très politisée, ce qui n'est pas forcément le cas de toutes les ligues de haut niveau, on est extrêmement politique et c'est quelque chose qui fait partie des messages qu'on porte de manière ouverte et publique, de par des événements qu'on va organiser et genre, par rapport à des événements d'actualité, on va toujours se positionner. On va toujours se positionner, on va toujours se prononcer, et du coup c'est quelque chose sur lequel on n'a pas besoin de se mettre d'accord puisqu'on est toutes du même avis mais par contre sur des réunions d'équipe. Voilà, effectivement, je pense que c'est pas forcément quelque chose qu'on retrouve dans des sports traditionnels.

Clem

L'inclusif tend ainsi à s'être substitué aux éléments de folklore qui envahissaient le *track*. Désormais, la pratique du roller derby ne s'accompagne plus de l'organisation de spectacles, à coup de ciseaux et tubes de gouaches. Les équipes (principalement les plus performantes) associent leur engagement sportif à une « *action concertée* » (Neveu, 2014 : 7) en faveur des luttes intersectionnelles. Outre des partenariats à des associations LGBT, et même à la Fédération Sportive LGBT+³⁷⁶, les pratiquantes mobilisent désormais un répertoire discursif militant leur permettant de fonder la légitimité de leur action et de structurer leur organisation. Les cadres militants de l'inclusion vont également accompagner la transformation des imaginaires de la discipline. En effet, tandis que la subversion et le burlesque sont au fondement de la création du roller derby à partir de 2009, son évolution laisse entrevoir leur euphémisation.

375 Février 2020, la représentante de la commission roller derby à la FFRS demandera la démission de l'ensemble des membres du Conseil d'administration de la FFRS et ce pour négligence et l'absence de soutien envers les victimes. Cette dénonciation publique de ces agressions fait suite à celle qui a secoué le monde du patinage artistique au début de l'année 2020. France Info (février 2020), « Violences sexuelles dans le sport : plusieurs affaires émergent dans le monde du roller derby » : https://www.francetvinfo.fr/sports/violences-sexuelles-dans-le-sport-plusieurs-affaires-emergent-dans-le-monde-du-roller-derby-la-ffrs-accusee-par-les-plaignantes_4523207.html

376 Paris Roller Derby à la Fédération Sportive LGBT+ : <https://www.sports-lgbt.fr/clubs/paris-rollerderby/>.

2.2. Vers une transformation des imaginaires de la pratique

La sportivisation du roller derby ne s'observe pas seulement sur le *track* ou dans les relations entre les joueuses. Celle-ci s'observe également à travers les visuels créés par les équipes. En effet, le roller derby conserve un rattachement artistique, visuel très important, mais ne convoque plus les mêmes imaginaires qu'à ses débuts. Qu'il s'agisse des logos, des flyers de recrutement, le roller derby n'entend plus se donner en spectacle.

2.2.1. Les logos du derby français : du transgressif à l'inclusif

La création des équipes de roller derby s'est effectuée, dans un premier temps, à partir du choix des visuels et de leurs logos, lesquels participent à rendre publique l'existence de ces nouvelles équipes sportives. Les premiers logos créés entre 2009 et 2014 tendent à proposer une charte visuelle implicite basée sur le partage d'un ensemble de conventions que l'on retrouve alors d'une équipe à l'autre. Le burlesque, le côté sexy du sport, la représentation symbolique de la violence ou encore le recours à des images funestes constituent alors les référents communs à l'ensemble de ces nouvelles équipes sportives. En effet, la période d'apparition du roller derby est marquée par une volonté des équipes de mettre en scène un décalage avec le sport *mainstream*. Les imaginaires de l'*underground*, des films d'horreur ou tout ce qui peut être rattaché à la « *darkitude des choses* » (Mr. Brown) constituent alors des réservoirs grâce auxquels les pionnières du jeu façonnent les contours de l'activité, loin de toute représentation « *morale* » (Vigarello, 2002 : 60) dont le sport se fait l'écho. Progressivement, c'est au roller derby en tant que « sport » que les joueuses se confrontent, déplaçant ainsi leur intérêt du burlesque vers la stratégie et le travail sportif. Tandis que l'intérêt porté à la dynamique sportive conduit les joueuses, en interne, à délaissier les artefacts burlesques afin d'adopter le « costume » sportif, c'est ensuite par leur logo, « *évent* » (Monier et Vivier, 2010) du sport, qu'elles cherchent à marquer leur entrée sur les terrains sportifs.

C'est la volonté de lisser pour être reconnu comme un vrai sport. Je pense que ça dépend vraiment des pays mais je pense qu'en France c'était ça : essayer de lisser pour dire "On est un vrai sport, on veut être considéré comme un vrai sport" donc avec une fédération. Et ouai, du coup, c'était lié au système, rentrer dans le système pour pouvoir être reconnu... Est-ce que c'est une bonne chose ? Ça, je ne sais pas.

Al Trackpott

Au fil de leur histoire, les équipes ont procédé à de plusieurs modifications des logos imprimés sur les maillots à vendre pour le stand de *merch*. Plus récemment, les enjeux ne résident plus seulement sur l'esthétique, mais également sur les imaginaires que ces visuels véhiculent de l'activité. En modifiant leurs logos, les équipes souhaitent rompre avec la vision d'une discipline *underground*, burlesque, vulgaire, des imaginaires associés à une période conjuguée au passé. Désormais, ce n'est plus en tant que pratique alternative qu'elles souhaitent être reconnues, mais comme un « vrai sport ». Si, en interne, s'observe une normalisation de l'activité, c'est aux frontières de l'activité que se joue désormais la légitimation du roller derby. En effet, pour bénéficier du label « sport », un travail de normalisation et de redéfinition des logos s'est révélé être un premier moyen de transformer les imaginaires initiaux de l'activité afin de gagner en légitimité. Par ailleurs, tandis que la confidentialité des équipes leur offre l'opportunité de se réapproprier, de manière humoristique, les attributs alloués à la féminité, leur sportivisation, le caractère performant de leurs équipes premières les enjoint à redéfinir leur représentation de l'activité. Comme elle l'indique à travers des commentaires *Facebook*, l'équipe de Namur s'est notamment inspirée de l'équipe des Rainy City de Manchester pour son travail de « *rebranding* » (l'équipe de Namur utilise ce terme). En effet, sur les terrains sportifs que les équipes souhaitent désormais conquérir, la manière de représenter l'activité s'accompagne de nouveaux enjeux : de prestige, de représentation visuelle auprès de la FFRS et des municipalités et aussi de représentation à l'égard des femmes sportives.

La transformation des logos a débuté dès 2013 du côté des équipes messines et dijonnaises qui ont rapidement supprimé le versant le plus provocant du sport, c'est-à-dire le rattachement du roller



derby à une dimension sexuelle. Dijon et Metz ont ainsi ouvert la voie à d'autres collectifs qui, dès 2015, s'affairent à modifier leur logo. Auparavant représentée de manière lascive, couchée au sol, la mascotte des Track'Ass de Toulon s'est relevée et s'apprête à entrer sur le *track*. On peut

également citer les joueuses de Niort qui, en 2015, ont également décidé de supprimer l'effeuilleuse pour ne conserver que le ragondin comme emblème. En 2016, la Rochelle a transformé sa mascotte auparavant présentée en culotte pour la remplacer par un poulpe casqué. Les V'Hermines de Vannes ont également travaillé leur logo. Si elles ont conservé l'hermine comme symbole de la Bretagne, elles lui ont progressivement retiré ses attributs sexualisant (comme les seins et le

maquillage). Très récemment, ce sont les Beasties de Reims qui ont délaissé les jambes de leur effeuilleuse/joueuse pour adopter une mascotte angélique. Tandis qu'à leur création les équipes se réapproprient la figure de la prostituée ou de la salope, elles prennent désormais soin d'interrompre ce qui n'apparaît plus comme un renversement du stigmaté, mais comme une réification des stéréotypes de genre.

Moi je pense que c'est bien parce qu'on ne peut plus faire n'importe quoi. On est dans une époque, on est un peu à un tournant... À l'époque, moi, ça me choquait pas, mais maintenant ça me dérange, ça me gêne parce que ben... y'a un truc qui me dérange, je ne saurais pas te dire, c'est la porte ouverte à du sexisme, c'est la porte ouverte à des remarques, à des agressions et on est pas obligé de montrer des fesses, la provoc elle peut être à un autre endroit que celle de sexualiser les gens. Parce qu'on a souffert aussi d'agressions, du coup c'est la limite entre tout dire et se moquer de tout, le second degré, bon moi chu plus... je sais pas... mon avis il peut changer au fur et à mesure de la discussion, là j'en suis un peu là, je suis plus pour... ça me dérange de montrer ça du sport, ça me dérange... c'est pas juste des fesses...

Dolly Track'son



La sportivisation des logos des équipes s'observe à travers le glissement de l'ancrage sportif ou territorial par-dessus les référents fictionnels (les références aux contre-cultures, au

cinéma, le choix de mascotte fictive) et burlesque. En effet, tandis que les éléments appartenant au sport occupaient une place secondaire, les équipes les replacent au premier plan. Certaines équipes prennent expressément un tournant sportif et normalisé. Né d'une fusion entre les Death Pouffes et le Hérault Derby Girlz, le club de Montpellier choisit comme emblème, en 2018, un *track* de roller derby. Peu de temps après son entrée à la WFTDA, le club de Lomme (auparavant nommé le Lille Roller Girls) a également adopté, en 2018 également, un visuel éloigné de toute représentation fictionnelle : sa mascotte s'est également vue remplacée par un *track* sur lequel l'on distingue les silhouettes de joueuses en action de jeu.

La sportivisation des équipes s'observe également dans l'affirmation de l'ancrage territorial. Si les marqueurs du territoire sont intégrés aux logos dès la création de l'activité, leur place s'affirme jusqu'à devenir prédominante. En effet, les clubs les plus performants mettent désormais davantage en avant des spécificités historiques ou territoriales, qui deviennent un gage de prestige. L'objectif



n'est désormais plus de s'inscrire dans la continuité du roller derby américain, mais d'exister en tant que club sportif en France. Si cet ancrage est présent depuis le début, il passait en second plan, masqué

sous les effets du détournement des codes sportifs. Si la première équipe parisienne, Paris Roller Girls s'est, dès ses débuts, saisie de la tour Eiffel afin d'en faire son emblème, en février 2017, elle épure et sportivise son image. En effet, la joueuse au regard conquérant représentée sur le précédent logo a disparu et la Grande Dame trône désormais devant un *track* de roller derby. En mars 2021, l'emblème du Nantes Roller Derby devient les fortifications de la ville, qui prennent d'ailleurs la forme d'une piste de derby. Dans cette continuité, en décembre 2022, le RDMC choisit comme emblème le symbole de la capitale lorraine : la cathédrale Saint-Étienne. Les joueuses n'oublient pas la croix de Lorraine et mobilisent également l'héritage ouvrier du territoire en associant le roller derby à l'acier lorrain. En s'appuyant sur des symboles patrimoniaux ou historiques, ces équipes de roller derby ne sont-elles pas en train de s'inscrire dans la continuité du football, en tant que « support pour la représentation d'une ville » (Auboussier, 2009 : 133) ?



Le cas du roller derby lyonnais constitue également un bel exemple de reconstruction des imaginaires de la discipline. En effet, la fusion des équipes lyonnaises en 2018 s'est accompagné d'un important travail de

création visuelle et aussi de redéfinition des imaginaires de la pratique. Pour rappel, la première équipe de la ville est celle des Griottes Grrrls. Ces dernières mobilisent les imaginaires des Riot Grrrls, qui auraient impulsé la création du *revival roller derby*. Le roller derby se veut alors sensuel et sanglant. En 2013, une seconde équipe fait son apparition : le LARD. Les pratiquantes jouent alors sur le registre du « gang » avec une joueuse pivot, comme égérie, le visage masqué à l'aide d'un bandana. En 2018, les deux associations s'allient et le club devient le Lyon United Roller Derby. L'équipe rompt en partie avec les imaginaires à travers lesquels elle est apparue. C'est une joueuse illustratrice, MacBernik, qui est à l'origine du « changement identitaire »³⁷⁷ de l'association lyonnaise. Pour représenter le club, c'est désormais la ville de Lyon surplombée par l'ombre d'un

377 My Roller Derby, « Interview : MacBernik illustratrice », <https://www.myrollerderby.com/macbernik-illustratrice>.

majestueux lion orné d'une étoile de jammeuse qui les représente. Cette esthétique, très hollywoodienne, fait penser aux affiches du film de King Kong, dont l'épaisse fourrure noire surplombe les gratte-ciels. La bagarre et la vengeance pécheresse ont disparu pour laisser place à un logo majestueux. La redéfinition des imaginaires de l'association s'observe également du côté des différentes équipes qui la composent.



L'équipe A, les « *Faux-Soyeuses* » s'appuient sur les imaginaires mortuaires du roller derby, la mascotte du club étant représentée avec une faux à la main. Or, ces

imaginaires sont ici rattachés à un pan de l'histoire de la ville et plus particulière au mouvement ouvrier lyonnais. En effet, avec leur paire de ciseaux à soie et leurs lunettes de coutures, les Faux Soyeuses se réfèrent aux Canuts lyonnais, célèbres tisserands qui se mobilisent au cours du XIX^e siècle afin d'obtenir davantage de droits sociaux (Riot-Sarcey, 1998). Les logos des autres équipes lyonnaises proposent également un ensemble de références à la ville des Lumières : si le nom « *Goregone* » est inspirée de la déesse Medusa et de ses sœurs (aussi appelée Gorgones), *Gone* est également le nom donné à Lyon, et aux « gamins » lyonnais. Enfin, l'équipe C, les « *Bugneuses* » proposent un double sens : le coup de poing que l'on donne sur le *track* et les bugnes, les beignets lyonnais dorés et moelleux. Pour gagner en légitimité, les équipes convoquent ici de nouveaux imaginaires grâce auxquels elles se hissent en haut de la hiérarchie culturelle. Alors que les équipes n'hésitaient initialement pas à puiser dans des franges culturelles transgressives, voire illégitimes (notamment les films d'horreur ou de série B), elles marquent à présent leur appartenance à leur ville, au territoire, au patrimoine local. Le passage d'un sport *underground* à un sport de haut-niveau semble alors indissociable d'une ascension sur l'échelle des valeurs légitimées par le plus grand nombre.

Maintenant, étrangement, j'ai l'impression que dans ce rapport à l'inclusion, moi je vois souvent quand même, justement les équipes les plus compétitives, celles qui en veulent le plus, genre en Belgique Bruxelles (je parle des équipes féminines), genre Anvers, qui sont quand même les meilleures équipes, et même Namur qui émerge en Belgique, c'est des équipes qui sont très compétitives, au niveau belge et international, elles se démarquent assez bien, et qui ont une communication très orientée vers la diversité, très orientée vers le militantisme... et en même temps je pense que c'est un attendu.

Cookies



Dans cette continuité, l'évolution des logos de l'équipe nationale française montre également le tournant sportivisé opéré par

ce milieu sportif émergent, lequel opère une « mise en ordre » (Stebbins, 1982 ; Breeze, 2013) de ses imaginaires. En effet, alors que les deux visuels utilisés pour la première édition de la Coupe du Monde s'inscrivent dans la continuité de la WFTDA, ils gagnent progressivement en sérieux et intensifient leur rattachement aux sphères du sport professionnel français. Ainsi, si les couleurs bleu/blanc/rouge ont toujours accompagné cette équipe sur les événements internationaux et que les hymnes nationales permettent, dès 2011, d'associer le roller derby à des formes de prestige, l'usage des symboles du sport professionnel ainsi que leur charge tendent à s'intensifier avec les années. D'ailleurs, pour le blason destiné à la Coupe du Monde 2018, les Françaises n'hésitent pas à adopter le coq, « *emblème majeur du sport français* » (Recours, 2008 : 232). Est-ce là le signe de la fin de ce qu'Audrey Tuillon Demésy nomme « *le désordre politique* » (Tuillon Demésy, 2023), basé sur le détournement de l'ordre sportif, légitimé ?

L'ensemble de ces changements ne sont pas anodins et tendent à marquer la fin d'une ère. Ainsi, si les équipes sont plus attentives à leurs visuels, les changements de logos se révèlent être générateurs de tensions entre celles qui souhaitent défendre la dimension sportive du roller derby et celles qui tiennent à en préserver l'ancrage alternatif initial. Les tensions que ces transformations peuvent générer, entre résistance au changement et volonté d'effacer les stigmates *underground* de la pratique, montrent bien les enjeux qui se cachent derrière la normalisation des pratiques sportives. Tandis qu'en public, face à des profanes, les joueuses souhaitent se concentrer sur le sport et éviter les discussions autour de certains « *clichés* » (les bas résilles, les filles tatouées), en interne, certaines entendent bien préserver ce décalage, ces imaginaires de la transgression qui ont fait le succès de l'activité à ses débuts. Ainsi, contrairement à des auteurs pour qui ces éléments constituent quelque chose de superficiel, ils méritent toute l'attention de la recherche. En effet, les logos tendent à s'inscrire dans ce que Laurent-Sébastien Fournier appelle un « *petit patrimoine* » (2008). Ils sont en effet « *doté[s] d'une valeur inestimable par ceux-là mêmes – et ceux-là seuls – qui lui donnent une place dans leur mémoire comme dans leurs cœurs : ses propriétaires* » (Bonnet-Carbonell, 2008 : 10).

Ainsi, si les équipes les plus performantes du pays tendent, les unes après les autres, à écartier le second degré de leurs logos, d'autres ne semblent pas encore prêtes à s'en séparer. Ainsi, pour leur nouveau logo, les Auver'niaks de Clermont-Ferrand ont choisi de s'éloigner des représentations traditionnelles de la féminité et sont, depuis le début de l'année 2018, représentée par un petit personnage enfantin au physique plutôt ingrat, affichant fièrement son mono-sourcil, sa dent perdue



et, en référence au nom de l'équipe, de la « niaque » qui sort de son nez. Le club de Lens s'est, dès ses débuts, inscrit dans l'histoire ouvrière et minière de la ville. Or, si en janvier

2015 les Gueules Noires sont représentées par une pin-up légèrement vêtue, tenant dans sa main un pic à tête, elle est remplacée en mars 2018 par un personnage fantastique, une sorte de gobelin terrifiant aux incisives aiguës et aux oreilles percées. La barrette est remplacée par un casque de roller derby, surmontée d'une lampe à huile éclairant les bas fonds. En 2022, le Bloody Flight Club de Saint-Dizier devient les Grues-Luches et est désormais représenté par une grue bien en difficulté sur ses patins. L'évolution du roller derby français conduit à effet à observer une conservation, par les plus petits clubs, des ingrédients subversifs et critiques à l'égard du sport *mainstream*.



En 2017, les Bananas Clit de Mâcon et les Rolling Storms de Chalon-sur-Saône s'allient afin d'engager une équipe commune en championnat. Pour officialiser cette union, elles ont confectionné un logo alliant détournement et surtout, référence implicite à leur territoire. Cette entente est donc symbolisée par un monstre aquatique qui hante le cours d'eau bourguignon, la Saône, laquelle relie les deux villes qui composent cette équipe des Saône Valley. Si cette alliance est créée à des fins compétitives

(elle est d'ailleurs composée de joueuses qui ont effectué les sélections pour l'équipe de France), elles ont néanmoins cherché à préserver le détournement ludique, et ce sans réifier les marqueurs de violence ou de burlesque avec lesquels le derby est apparu.



L'euphémisation de la violence est également un élément à partir duquel les équipes souhaitent rompre avec les imaginaires

initiaux. Les joueuses de Brest ont, en 2016, également choisi un nouveau logo et remplacé leur pavillon pirate représentant une joueuse borgne démembrée par une sirène se tenant devant le pont de Recouvrance de Brest. L'équipe des Lutèces Destroyeuses constituent également un exemple intéressant. Inspirée par le film *Orange Mécanique* pour la création de leur second logo à travers lequel on distingue des *droogies* coiffés de casques, les Lutèces se tournent en janvier 2023 vers une esthétique plus épurée. La joueuse amazone du Roller Derby Pays d'Aix a, quant à elle, choisi en novembre 2019 de ranger son glaive. Il ne lui reste plus que les marques de guerre au visage, comme ultimes signes martiaux de la pratique. En supprimant les expressions de la violence ou de virilité, les équipes tendent progressivement à rétablir une certaine continuité avec le sport *mainstream*, en tant qu'expression du processus de civilisation. Ces différents logos expriment cet entrelacement complexe entre détournement et compétition institutionnalisée.



Il est par ailleurs intéressant d'observer que les équipes qui se créent après 2017 s'appuient sur des imaginaires qui ne sont pas complètement ceux du roller derby de 2009-2014. La dimension « second degré » initiale ne disparaît pas et constitue, pour les nouvelles équipes, un élément de confection de leur identité ludique. Or, ces nouvelles équipes n'ont pas cherché à reproduire la charte de 2009. Qu'il s'agisse des Brutales Rurales de Fleurance, de la Harde de Compiègne, des Grandes Tétraqués de Lons, ou encore des

Pict'Aliens de Poitiers, elles ne s'emparent pas du caractère sexy ou brutal du roller derby. Alien, tournesol géant, grand tétra ou encore licornes deviennent les nouvelles égéries du roller derby dans les villes. La plupart de ces équipes sont, en effet, le produit de joueuses déjà formées et qui tentent désormais d'implanter l'activité dans des territoires qui ne l'ont pas encore testée. L'équipe des Tamponneuses est la seule « nouvelle » équipe à oser la provocation, brandissant ainsi un tampon hygiénique afin de terroriser les adversaires.



L'évolution du logo de l'équipe de Brest constitue un exemple probant de la circulation des idées militantes dans le derby français. À leur création en 2010, les joueuses brestoises souhaitent, par leur logo, afficher leur

attachement au punk, voire à son versant le plus radical : l'anarcho-punk féministe. Elles associent

ainsi le violet à cette mouvance et leur nom, B.M.O., faisait alors écho à l'un des rattachements du punk, le mouvement *Straight Edge* dont les groupes constituaient leur identité à partir des initiales de leur ville. En octobre 2016, le logo propose un attachement plus important au territoire et perd son caractère « bagarreur ». Enfin, en septembre 2022, par l'usage du symbole du poing levé, l'équipe réaffirme son inscription dans la continuité des luttes intersectionnelles les plus radicales héritées notamment de l'anarcho-féminisme (Rimlinger, 2022). Par les symboles de l'inclusif, le roller derby consolide l'inversion du pouvoir dans le monde sportif entre les femmes et les minorités de genre. Auparavant marginalisées, voire exclues des espaces sportifs *mainstream*, « particulièrement prédestinée à être un espace de vie homo- et trans- négatif en raison de ses caractéristiques spécifiques en tant que système sociétal »³⁷⁸ (Hartmann-Tews, 2022 : 2), ces communautés renversent ici les stigmates qui leur ont été assignés.



Les équipes féminines ne sont pas seules à opérer un ensemble de transformations. En effet, certaines équipes masculines ont récemment commencé un travail de redéfinition de leur identité de jeu. Au cours de l'enquête, de nombreux joueurs et joueuses m'ont invité à prendre contact avec les Starlings, « nouvelle » équipe située à Caen. Angela Pickles³⁷⁹ accepte de parler du long processus de transformation du « *Caen Men's Roller Derby* », devenu en 2019 les « *Starlings* ».

Alors ça été un très très long travail. Alors l'accouchement, et je dis "accouchement" c'est volontaire, parce que ça été très très long de se trouver une identité d'équipe, et de trouver tout le visuel qui allait avec : on s'est basé essentiellement sur la vie des adhérents, c'est-à-dire qu'on a fait plusieurs, mais vraiment plusieurs (parce c'est un processus qui a pris trois ans), plusieurs réunions, *brainstorming*, réflexions, essayer de trouver un nom et un visuel qui n'était pas trop marqué, qui n'était pas trop violent envers une minorité quelconque... enfin... on préférerait que ça n'offense personne. On est passé par pleins de noms que je tairai parce qu'ils n'étaient pas forcément très inclusifs, etc. Aujourd'hui, les Starlings nous paraissent un bon compromis entre cette vision de l'animal évoluant en nuée dans le ciel en automne, et l'idée un peu aérienne du derby qu'on voulait pratiquer. Donc c'est beaucoup de *brainstorming* jusqu'à ce qu'on arrive à cette idée qui fasse consensus de l'oiseau et des Starlings.

Angela Pickles

³⁷⁸ « *particularly predestined to be a homo- and trans negative area of life on the grounds of its specific characteristics as a societal system* » [traduction personnelle].

³⁷⁹ Angela Pickles. Fiche enquête n° 54, p. 186.



Les Starlings ne sont pas les seuls à avoir souhaité rompre avec certains imaginaires. Si, comme les femmes, les équipes masculines se sont notamment appuyées sur une exagération des éléments associés au masculin pour constituer leurs logos (la virilité, la force, l'agressivité), ils souhaitent s'en défaire. C'est, par exemple, le cas de l'équipe rennaise. Apparue en 2013,

les Bonhommes sont alors représentés par un marin barbu portant une marinière et exhibant ses muscles. Dix ans plus tard, si l'équipe conserve le bleu et l'orange comme couleurs principales, le changement est radical. En effet, en septembre 2023, les Bonhommes deviennent les Kouann, ce qui signifie chouette et hibou en breton. Ils ont ainsi choisi de supprimer les marqueurs de virilité, tout en intensifiant leur rattachement à la Bretagne. Ces différents exemples marquent le tournant opéré de certaines équipes masculines qui ne souhaitent plus associer leur pratique à certains stéréotypes masculins :

Je pense que c'est assez représentatif de cette rupture qui commence à exister dans le derby masculin, entre des équipes qui sont plus attachées aux valeurs, et volontaristes dans un rapport au féminisme, et des équipes qui en ont un peu moins quelque chose à faire.

Angela Pickles

En effet, les relations entre les équipes féminines et masculines ont parfois pu être tendues, les hommes étant accusés de vouloir s'approprier une discipline qui ne leur est, initialement, pas destinée. Les équipes masculines ont ainsi souvent été targuées de ne pas jouer le jeu du folklore, afin de privilégier la compétition. Bip'Al'Air³⁸⁰ se souvient d'ailleurs d'un événement sportif dans lequel l'usage ou non du burlesque a su faire la différence :

Orlane : Qu'est-ce que ça change pour toi, dans ta perception de pratiquant, de jouer un match avec ou sans folklore ?

Bip'Al'Air : En tant que joueur, je pense que... je pense que ça n'influe pas énormément mais malgré tout quand même un petit peu. Par exemple, j'ai fait un match, qui se passait à Mâcon le 14 février, et l'équipe d'en face avait fait leur tour de *track* et ils étaient tous venus nous offrir une fleur. Et du coup, tu te dis c'est super cool. Le match se passe super bien parce que tu vas te mettre à discuter entre les *jams*, tu vois quand tu te retrouves sur le *track*, pendant les 30 secondes entre les *jams*, tu commences à discuter : "Ça va bien pour vous ?", "Ouai c'est cool".

380 Bip'Al'Air. Fiche enquête n° 28, p. 158.

C'est vachement sympa. À l'inverse, on avait fait un match contre une autre équipe durant la période de Noël, donc on avait ramené des cadeaux, on avait fabriqué des cadeaux, dedans on avait mis deux trois chocolats, un badge de l'équipe des petits trucs, donc on avait fait notre tour de *track* pour distribuer nos cadeaux et les mecs ils avaient tout posé dans un coin, ils avaient même pas ouvert le truc. À côté de ça, ils sont venus, ils nous ont éclaté et sans rigoler quoi tu vois, enfin ils étaient là pour jouer et gagner quoi ! Nous on était tous un peu déguisé et eux ils étaient avec ben comment dire ils avaient leur tenue... ils étaient là pour faire du sport quoi.

Le choix de certains collectifs d'investir une réflexion inclusive participe finalement à marquer leur opposition à un pan du roller derby masculin, porté principalement par des enjeux compétitifs. Or, qu'il s'agisse des équipes féminines et de certains collectifs masculins +, le roller derby ne se limite pas à la performance. Si le folklore colorait les rencontres, elles sont désormais investies de réflexions concernant l'accueil des personnes LGBT+ dans un contexte compétitif.

2.1.2. Transformer les représentations médiatiques des sportives

Le lissage de l'image du derby est un moyen pour les équipes d'apparaître plus acceptables aux yeux du grand public. Toutes ces transformations sont indissociables des enjeux de représentations du sport féminin. Alors que les premiers logos tournaient en dérision la manière dont les femmes sont mises en scène dans les médias, elles vont désormais, en se sportivisant, travailler aux différentes représentations dont le corps féminin est l'objet. La transformation des imaginaires de l'activité ne se limite donc pas aux logos. En effet, les flyers annonçant des événements contribuent également à véhiculer des imaginaires sur le sport et accompagnent cette volonté de ne pas réifier ce qui apparaît désormais comme les « stéréotypes », une image perçue par les *insiders* comme largement simplifiée, de la réalité du roller derby. Alors que les équipes continuent à faire preuve de créativité et d'inventivité dans leur manière de communiquer sur le sport, elles sont désormais attentives à la manière dont elles représentent le corps féminin. Les corps hors normes, la pilosité féminine, les imperfections corporelles ou encore la diversité raciale permettent également de rompre avec les représentations stéréotypées des sportives.

Affiche de recrutement des Simones d'Orléans (juillet 2018)



Affiche de recrutement du RDMC de Metz (2017)



Affiche de recrutement des Paris Roller Derby (2018)



Comme l'explique Suzanne Robin-Radin (2019) dans son mémoire de master (éléments corroborés à la suite d'un questionnaire diffusé aux équipes francophones européennes), le roller derby a été investi par des personnes diplômées et engagées dans un rapport très réflexif à leur activité. Au cours de l'enquête, j'ai pu, à plusieurs reprises, rencontrer des personnes qui maîtrisaient les règles de la sociologie et sont bien conscientes des rapports de domination qui se jouent sur les terrains sportifs. Pour faire reconnaître et légitimer la pratique du derby, les joueuses passent par une déconstruction des représentations du féminin, les mêmes qu'elles exagéraient auparavant. En effet, initialement, le derby repose sur une extrapolation des stéréotypes de genre, dans une perspective comique de réappropriation du stigmate. Si les premiers logos s'attachent à s'approprier les marqueurs de virilité du sport traditionnel et à reprendre à leur compte les stéréotypes associés aux femmes (« objets sexuels »), les équipes œuvrent désormais à empêcher leur reproduction. Auparavant visuelles et implicites, les nouvelles « chartes » graphiques peuvent désormais être sujettes à des rappels à l'ordre et reposent désormais sur des « conventions » explicites. En jouant sur les terrains sportifs, les équipes œuvrent désormais à travailler la représentation du corps féminin, entre normalisation et réflexivité féministe.

On a aussi été vachement vigilantes quand il y a eu les créations de nouvelles équipes à limiter l'hypersexualisation, sur les affiches, que ce soit sur la diversité, l'inclusif, etc. Je sais qu'il y a des filles qui sont hyper attentives à ça et qui informent les jeunes équipes de "Attention là tu renvoies cette image à ton affiche, je sais que vous êtes une nouvelle équipe mais attention, ça dit un peu : faut être comme ça, faut être comme ça, elle raconte ça ton affiche".

Dolly Track'Son

Dans cette continuité, l'équipe de Namur a créé une campagne de sensibilisation visant à déconstruire les normes de genre et à avertir le rôle joué par les médias dans leur diffusion. Pour parvenir à diffuser une définition « sportive » du roller derby, les joueuses passent d'abord par une déconstruction des représentations médiatiques des sportives. Si le travail que réalisent les équipes avec les journalistes et les médias leur permet de faire connaître leur sport, les joueuses s'emparent de cette occasion pour sensibiliser le public et les professionnels de la communication aux questions de représentations du corps féminin dans le sport, un sujet déjà largement abordé dans la littérature (Damian-Gaillard, Montanola et Saitta, 2021 ; Fraysse et Mennesson, 2017).

Le sport féminin. Campagne de sensibilisation
Roller Derby Namur (2023)



La volonté des équipes d'être reconnues sur les terrains du sport *mainstream* s'accompagne ainsi d'un travail de déconstruction puis de reconstruction des imaginaires de l'activité. Tandis que les premiers logos des équipes transgressaient avec ostentation la « morale » sportive soumise au processus de civilisation, ils ont évolué à travers une suppression des marqueurs de violence et de sexualité. Alors que les équipes les plus performantes tendent à rompre avec l'héritage burlesque du sport pour adopter, en façade, un discours militant, les plus petites équipes continuent à mobiliser l'humour et le détournement, tout en évitant les marqueurs sexualisant des débuts. Par ailleurs, un dernier détail doit ici être abordé. En effet, les noms des associations subissent également quelques modifications. En mars 2021, l'équipe nantaise n'a pas seulement procédé à d'importants changements en termes d'identité, elle a également transformé son nom, passé du « Nantes Derby Girls » à « Nantes Roller Derby ». En septembre 2021, les « Paris Roller Girls » sont devenues les « Paris Roller Derby ». En septembre 2022, les Roller Derby Girls de Brest deviennent le Roller Derby Brest. Un mois plus tard, c'est l'équipe de Lomme qui supprime le marqueur du féminin. La question de la représentation de l'inclusif accompagne également ces transformations.

2.3. Du permissif à l'inclusif : un espace de contraintes ?

Les transformations du roller derby laissent entrevoir un passage d'un sport dans lequel « tout est permis » à une pratique au sein de laquelle des comportements jugés contraire à l'inclusion sociale sont rapidement condamnés. Ce glissement s'accompagne d'un ensemble de règles, de normes venant structurer les sociabilités ludiques et qui se laissent également observer lors des temps de matchs, contexte particulier durant lesquels profanes (les spectateurs) et expertes (les joueuses, arbitres, etc.) se côtoient. Ainsi, tandis que, pour les *fresh meat*, la maîtrise des règles de l'inclusion fait partie de l'apprentissage du roller derby, qu'en est-il du public profane venant ponctuellement applaudir ces nouvelles équipes sportives locales ?

2.3.1. Le spectacle du roller derby : espace de débridement intoléré des émotions

Vignette ethnographique : un match typique de roller derby

Quelque part en France, au cours d'un week-end caniculaire de mai 2022. De bon matin, une équipe sportive se prépare à accueillir une étape Élite du championnat de France de roller derby. Vous ne savez pas ce qu'est le roller derby ? Patientez un peu. Il est encore tôt. Les yeux sont petits et cernés, la nuit a dû être courte. Plusieurs petits groupes d'individus s'affairent et se pressent aux quatre coins du lieu. Vers l'issue de secours, trois personnes branchent un ordinateur, étendent un drap au mur, et mettent à jour ce qui semble être un logiciel d'affichage du score. Du côté de l'entrée des spectateurs, quelques personnes offrent des croissants aux bénévoles présents et encaissent l'achat des premières boissons. Une quinzaine d'arbitres (identifiables grâce à leurs T-shirts rayés blancs et noirs) sont rassemblées du côté des cages de handball et font le point sur l'organisation de la journée. Les premières joueuses ont pris le chemin des vestiaires. Laçage des patins à roulettes et analyse de la dureté du sol sont au programme. La vivifiante odeur de lessive de leurs protections (coudières, protège-spoignets et genouillères) enveloppe le couloir des vestiaires et indique que « *la baston* » n'a pas encore commencé, les corps n'ont pas encore transpiré. Cheveux noués et casques vissés sur les têtes, les douze joueuses de la première équipe empoignent leurs gourdes et quelques paquets de sucreries qu'elles déposent dans la zone qui leur est réservée. Elles arborent toutes la même tenue sportive, maillots en lycra et leggings (certains renforcés par des coques de protection). Sur quelques casques, on repère les stickers des matchs passés. Deux joueuses portent des chaussettes arc-en-ciel, symbole des luttes LGBT. Dernière vérification des freins de leurs patins, les skateuses rejoignent ensuite le *track*, la piste de jeu ovale tracée spécialement pour l'occasion à l'aide d'une corde solidement fixée au sol grâce à la superposition de morceaux de ruban adhésif. Du côté des gradins, quelques spectateurs s'acquittent du prix d'entrée et commencent à s'installer, certains osent même une bière matinale. Effectivement, il fait déjà bien chaud. La première équipe se retire du *track*, le laissant ainsi aux adversaires qui veulent s'échauffer. Vingt minutes s'écoulent.

La musique s'éteint et le speaker invite le public à applaudir les joueuses qui se préparent à entrer dans l'arène. *Twit*. Un bref coup de sifflet retentit. Les dix-sept arbitres sont à leur poste. Le match va commencer. Les joueuses du *Paris Roller Derby*, qui joueront en blanc, affrontent le *SAM* de Mérignac, en noir ce jour-là. *Twiiit*. Le second long coup de sifflet annonce cette fois l'obligation des équipes de présenter cinq joueuses sur le *track*. Elles ont trente secondes pour se positionner et définir une stratégie de départ. *Twit*. Dernier coup de sifflet : c'est parti ! Les yeux sont rivés sur les « *jammeuses* », les attaquantes dont le casque est recouvert d'une étoile, seules joueuses en mesure de marquer des points. Pour cette première séquence de deux minutes (que l'on appelle dans le jargon du derby un « *jam* »), les joueuses 36/15 Ta Mère pour Paris et Bloody Mary'ne pour Mérignac jammeront. C'est Ta Mère qui dépasse en premier le mur des « bloqueuses » adverses (les défenseuses) et obtient un avantage sur l'adversaire : celui de pouvoir interrompre le *jam* quand elle le souhaite. *Twit twit twit twit, twit twit twit twit, twit twit twit twit*, ces trois salves de quatre coups de sifflet annoncent la fin du premier *jam*. Aucune de deux équipes n'est parvenue à marquer des points. La seconde vague de joueuses se présente devant la ligne de départ. Cass fait face à la numéro 242 de Mérignac, L'Etna. *Twit*. Quelques secondes plus tard, un arbitre s'exclame : « *Black one nine four one, multiplayer* ». La numéro 1941 vient de commettre une faute. Elle est sanctionnée et part s'asseoir trente secondes en prison, facilitant ainsi le travail de Cass qui réussit à passer et à effectuer son *initial tour* la première (la prochaine fois qu'elle dépasse les défenseuses, elle pourra marquer des points). Une joueuse est au sol et semble avoir des difficultés à se relever. *Twit, twit, twit, twit*. Ces quatre coups de sifflet annoncent l'interruption momentanée du match. Le staff médical se rend sur le *track* pour examiner la blessée. Les arbitres se positionnent les uns à côté des autres de sorte à masquer, à censurer la scène au public. Quelques minutes s'écoulent. La joueuse finit par se relever, elle est un peu fébrile mais semble reprendre ses esprits. Le public l'applaudit et les arbitres retournent à leur poste. Le *jam* peut reprendre. *Twit*. C'est reparti. Revoilà Cass au niveau de la défense adverse. Elle ne parvient pas à franchir les bloqueuses et observe au loin L'Etna qui rattrape son retard. Elle décide d'interrompre ce *jam* avant que l'adversaire ne réussisse à marquer des points. *Twit twit twit twit, twit twit twit twit, twit twit twit twit*. [...]. Au bout de 1h33 de jeu intense, l'équipe girondine s'incline face aux parisiennes³⁸¹.

Le public présent applaudit l'équipe victorieuse qui se rend à la rencontre des adversaires malheureuses. De chaleureuses embrassades entre les joueuses viennent conclure ce match intense. Quant au public, il est invité à se rendre tout autour du *track* afin de taper dans les mains des héroïnes du jour. Les connaisseurs savent qu'au second tour des joueuses, leurs postérieurs doivent être présentés aux joueuses afin qu'elles leur administrent de généreuses fessées.

Depuis les gradins, le roller derby correspond aux attendus que tout spectateur peut avoir d'une pratique sportive compétitive. En effet, on y distingue un dispositif de jeu à travers lequel les athlètes réalisent une performance sportive et où des arbitres s'assurent de la bonne application des règles. Les quelques paillettes déposées sur les joues des joueuses sont peut-être les derniers stigmates du détournement burlesque. Les matchs de roller derby donnent également à observer une

³⁸¹ Pour retranscrire les phases de jeu, je me suis inspirée des commentaires du match Paris Roller Derby/Mérignac : <https://www.youtube.com/watch?v=O3HyLYuGmMo>.

normalisation qui se repère jusque dans les moindres détails. En effet, si les éléments de détournement ont largement quitté le *track*, il semble que l'activité n'ait également pas échappé à une mise sous contrôle de plus en plus importante des éléments de brutalité. Initialement, le caractère brusque de la discipline ne se présentait pas uniquement sous une forme « figurée » mais s'exprimait également sur le *track*, lors des temps de jeu. Pour Cerise, le « jeu de bourrin » des débuts, basé sur la force et l'engagement total des corps, s'est progressivement vu remplacé par un jeu en « *esquive* ». Blackhawk³⁸² me parle de l'évolution de l'arbitrage qui, comme le jeu, a évolué vers une mise à distance des éléments les plus violents.

Orlane : Comment a évolué l'arbitrage depuis 2014 ?

Blackhawk : Globalement, les choses sont plus carrées, c'est plus professionnel. Pour moi y'a moins aussi de personnes qui sont là par opportunité dans le sens où la copine ou le copain fait du derby, la personne en couple vient, etc. parce qu'au début c'était clairement ça mais au final on se retrouvait avec des gens qui avaient pas forcément les compétences, qui s'enflammaient un peu, qui faisaient des remarques qui n'avaient rien à faire dans le derby dans le sens où je sais pas, dire aux joueuses "Allez allez sors plus vite sinon tu te reprends un seconde pénalité" c'est des choses qui n'ont rien à faire là. Voilà, je pense qu'aujourd'hui y'a moins ce genre de personnes et je pense qu'on évolue vers un arbitrage qui déjà est plus propre. [...] Y'a eu une évolution des règles qui fait que les coups jugés vraiment forts on peut les sanctionner mais y'a aussi une histoire de graduation et ça peut se faire qu'avec un retour d'expérience, donc les personnes les plus expérimentées, mais globalement y'a des réflexes, un peu ce côté "J'ai arbitré un certain nombre de match et j'ai des repères sur ce qui est dangereux, sur ce qui l'est moins". Du coup, ça permet aux personnes plus expérimentées de mieux guider des personnes qui sont débutantes en arbitrage : "Voilà tel impact, tu l'as sifflé mais tu aurais peut-être dû".

Blackhawk

La violence du jeu n'est pas le seul élément à faire l'objet d'une mise sous contrôle. En effet, qu'il s'agisse des joueuses, des arbitres sans patins ou avec patins, les *bench*, etc. l'ensemble des acteurs de ce « drame » qu'est un match de roller derby doivent œuvrer à la préservation de l'activité en tant que « *bulle safe* ». Par exemple, mégenrer une personne en ne la définissant pas par son identité de genre choisie peut conduire à un ensemble de rappels à l'ordre ou de sanctions. Insulter ou contester les décisions arbitrales conduisent généralement à une exclusion du jeu durant trente secondes. De plus, si ces éléments sont inhérents au fait sportif, les attitudes qui iraient à l'encontre de cet idéal de pratique peuvent conduire à une mise à l'écart plus générale de l'association à laquelle appartient la personne concernée. En effet, les sanctions ne prennent pas seulement vie dans le jeu, mais peuvent également s'exprimer par des boycotts d'équipes jugées irrespectueuses,

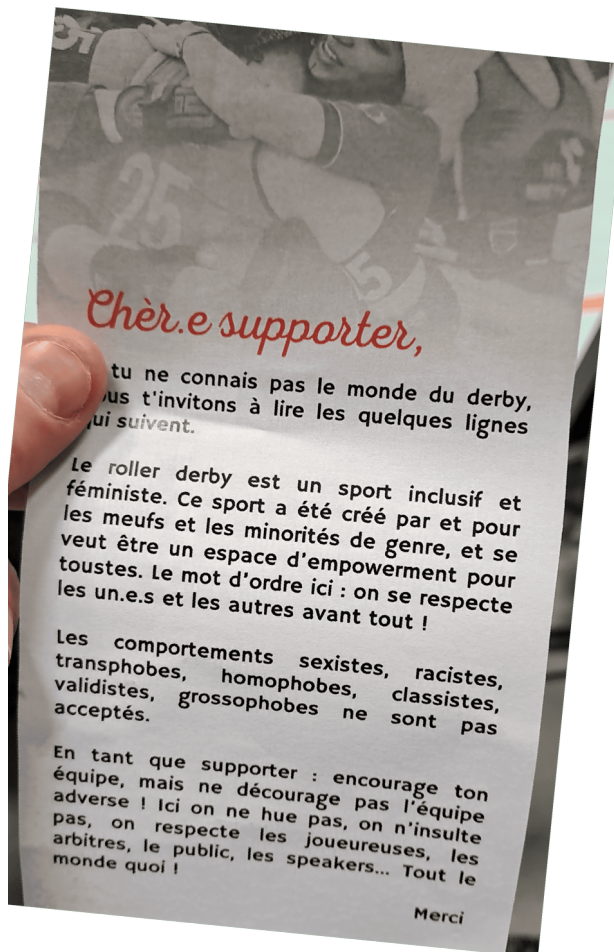
³⁸² Pour son analyse de l'évolution des règles du jeu, Blackhawk a tenu à préciser qu'il n'arbitrait principalement que du côté de l'est de la France et que son avis ne peut pas être généralisé à l'ensemble du roller derby français.

mises ainsi au ban de la société du derby jusqu'à ce que réparation « publique » s'ensuive. Tout en souhaitant transformer le roller derby en un « sport spectacle », acclamé par le public, les joueuses tendent à mettre sous contrôle les éléments par lesquels ce même spectacle fonde son succès. Dans le cadre du jeu, insultes, explosion de violence ou énervement sont interdits. S'ils peuvent s'exprimer sur « le banc », c'est-à-dire la zone dans laquelle les joueuses patientent avant de partir jouer, ils sont proscrits sur le *track*. La multiplication des matchs ne permet pas seulement d'acquérir une expertise fine du jeu mais accompagne également une redéfinition des émotions suscitées par le jeu. S'il est attendu d'une excellente joueuse qu'elle maîtrise les techniques de patinage les plus complexes, elle doit également faire preuve d'une attitude jugée irréprochable.

Je me suis vite rendu compte que c'était un univers différent déjà au niveau du sport, des autres sports, et qui véhiculaient de vraies valeurs et qui sont plus que des valeurs ben galvaudées dans le sens où y'a certains sports qui prétendent véhiculer les valeurs mais qui ne mettent pas forcément les moyens de leurs ambitions dans le domaine. Par contre, dans le roller derby, dans la plupart des clubs que je connais, y'a effectivement une réelle volonté de changer les choses et une réelle volonté d'intégrer toutes les personnes qui veulent jouer au roller derby, quelle que soit leurs origines, leurs caractéristiques de genre, leurs préférences sexuelles et autre. On va dire que la seule réserve à cela est que les personnes qui souhaitent en faire soient tolérantes envers les autres.

Blackhawk

Face à ce cadre interactif structuré par des normes et des valeurs visant à préserver une certaine « pureté » de la pratique, l'arrivée d'un public profane, ne maîtrisant pas les règles de sociabilités, peut générer un risque de briser la quiétude de l'événement. Or, les événements ouverts au public sont aussi l'occasion d'observer un ensemble de stratégies mises en place par les *insiders* afin de préserver le roller derby comme « *espace safe* ». D'abord, sur les gradins, des petits livrets d'accueil sont proposés aux spectateurs. Ils sont généralement accompagnés d'un rappel des règles d'usage dans ce milieu sportif. La lecture de ces quelques lignes en guise d'introduction de matchs ne suffit parfois pas à résorber les passions partisans excessives. Ainsi, si des spectateurs encouragent de manière trop véhémement son équipe favorite, il n'est pas rare de les voir rappeler à l'ordre par des arbitres présents sur le *track* ou des joueuses présentes dans les gradins. Une maîtrise de soi est attendue de la part des spectateurs.



Flyer rappelant les règles de civilité au roller derby

Je ne sais pas comment ça se passe chez les autres mais je sais qu'ici, en tout cas les arbitres qu'on a, elles sont très très dans la bienveillance et dans le respect de ces moments où effectivement on va cacher les personnes blessées, etc. Et si y'a le public qui commence à gueuler des insultes, qui va applaudir ou huer une équipe ou quoi que ce soit, nos arbitres je les ai toujours vu s'arrêter, prendre le micro et dire : "Eh oh, on est pas au foot ici !" (rire).

Bip'Al'Air

Qu'il s'agisse des entretiens ou lors de discussions informelles, la comparaison des membres du roller derby avec le football est récurrente. Or, tandis que le stade de football « *demeurerait un des rares espaces où l'on tolère, dans des limites bien définies, le débridement des émotions collectives* » (Bromberger, 2018 : 9), les joueuses refusent d'adopter la rhétorique des supporters de football :

Deux logiques forment l'armature du spectacle sportif. L'une, partisane, participe de la nature oppositive de la confrontation et réclame toujours plus de discrédit de l'adversaire. Tout ce qui peut choquer l'Autre, souligner le soutien extrême que l'on porte aux siens, contrarier les rivaux, est mis à profit. À ce titre, on aurait tort de surcharger de sens les débordements verbaux, gestuels, les emblèmes que l'on brandit, les insultes que l'on hurle. Ils forment le langage de la rivalité partisane inscrite au cœur de la logique du jeu.

Bromberger, 2018 : 264-265

Les différents rappels à l'ordre du public marquent la volonté du milieu derby de s'opposer aux formes de débridement des émotions constitutives du spectacle sportif traditionnel. Cette opposition n'est pas anodine à l'intérieur d'un milieu sportif créé par les femmes. En effet, en bannissant les insultes et les comportements excessifs, le milieu du derby s'attaque aux « *valeurs virilistes* » (Bromberger, 2018 : 283) qui structurent historiquement l'institution du sport (Guionnet et Neveu, 2021 : 44 ; Barbusse, 2022 ; Liotard, 2016b ; Recours et Ferez, 2011 ; Bard, 2003). La sportivisation du roller derby, c'est-à-dire sa transformation en un spectacle-sportif, s'accompagne ainsi d'une mise sous contrôle puis d'une réécriture des émotions générées par le spectacle sportif traditionnel. Si le milieu du roller derby accepte que les spectacles constituent un espace de « *relâchement du contrôle ordinairement exercé sur les émotions* » (Elias et Dunning, 1994 [1986] : 18), la quête du plaisir et l'expression de la joie doivent trouver d'autres assises que dans les codes de la masculinité (Frydenberg, 2013 : 10). Néanmoins, tandis que les stades se présentent comme l'un des derniers espaces de débridement toléré des émotions, que reste-t-il si le roller derby refuse leur expression ?

Le roller derby est actuellement en pleine transition. En effet, alors qu'il fondait son succès sur un détournement des codes du sport et attirait un public porté par ces éléments de décalage, la normalisation de ce spectacle s'est également accompagnée d'une disparition du public initial : « *On a réfléchi à comment repeupler nos salles, donc ça été sur la communication, les buvettes, le show et ça revient tout doucement mais c'est vrai que pu autant que les débuts, pu du tout autant. Avant c'était la folie quoi et là un peu moins, de moitié moins... ouai grosse perte de public quand même* » (Kill Hot). Dans les gradins, l'adhésion au jeu dépend de la connaissance préalable de la pratique. Ainsi, si les *insiders* applaudiront sans relâche les participantes, les profanes, venus ce dimanche après-midi par curiosité, pourront rester hermétiques face à ce spectacle complexe. Alors que le roller derby n'a pas encore gagné le public français, les équipes opèrent des stratégies pour faire venir les curieux à leurs événements. Parmi ces stratégies, s'observe la réapparition des éléments de spectacle et de détournement. Si ceux-ci ont quitté le temps de jeu, on les retrouve dans les interstices libres comme les mi-temps ou les inter-matches. Orchestres, fanfares ou troupes de performeurs locaux se présentent comme les derniers intermèdes du spectacle derby.

2.3.2. Les coulisses du roller derby : une « communauté » divisée

Tandis qu'en place publique, le milieu du roller derby s'accompagne d'une politisation de son discours, les coulisses de la pratique constituent également un lieu où le changement s'exprime. Par exemple, les échanges entre les actrices et acteurs du roller derby sur la page Facebook de la commission laissent apparaître un usage de l'écriture de plus en plus codifiée. En effet, l'usage ponctuel puis systématique de l'écriture inclusive semble participer d'une sportivisation résolument sous contrôle, attachée à la mise en actes d'idéaux d'inclusion. Ce n'est plus la fête et le détournement qui nourrissent les sociabilités, mais la connaissance et la maîtrise des règles sociales qui cimentent dans cette communauté sportive. Cette normalisation, codification des règles sociales et des manières d'interagir participent, selon les membres, à préserver ce que les membres appellent une « *bulle safe* », c'est-à-dire un espace dans lequel toutes les individualités sont les bienvenues et protégées.

Moi j'ai commencé une transition médicale l'année dernière et je me suis dit que j'allais pas pouvoir aller dans n'importe quelle équipe, n'importe quel sport quoi. Même aller dans une salle de sport, style n'importe quelle salle de fitness, c'est compliqué. Et je me suis dit bon ben le roller derby je sais que ça c'est réglé. Pour la plupart des équipes ou des gens qui sont dedans, ils savent ce que c'est la transidentité.

Al'Trackpott

En accompagnant la pratique de valeurs « féministes », militantes, les pratiquantes disent vouloir défendre la dimension « *safe* » de la pratique. Or, peut-on réellement y voir là une résurgence de la dimension permissive historique de ce sport, dans laquelle tout était permis ? Alors que le roller derby se caractérise à son arrivée en France par un élan carnavalesque à travers lequel inversion et détournement des normes sportives sont de vigueur, s'observe désormais au sein des collectifs une normalisation des sociabilités. Lila Neutre, artiste et chercheuse, a mené dans le cadre de sa thèse, une étude comparée auprès de plusieurs communautés alternatives, dont le roller derby. Elle y observe la rigidification du cadre interactionnel, désormais soumis à des normes strictes, voire à des exclusions :

D'abord envisagé comme un espace d'émancipation et de liberté, le Roller Derby semble finalement imposer une souscription aux règles du plus grand nombre. L'équipe, terreau de sociabilité central, favorise inévitablement une certaine forme d'homogénéité impliquant à la fois une forme d'inclusion et un redoutable pouvoir d'exclusion. Abondamment louée pour sa capacité à résister à l'ordre social, la

pratique du Roller Derby engendre pourtant de nouveaux rapports de force et produit de nouvelles normes.

Neutre, 2017 : 91

Tandis que les valeurs et modes de fonctionnement du DIY n'ont pas accompagné la socialisation des *fresh meat*, le roller derby reste désormais un espace d'apprentissage d'un jeu sportif, mais également un espace d'inculcation des normes qui accompagnent le militantisme féministe et son corollaire, l'inclusif. Les plus anciennes joueuses constituent ainsi les « passeuses de savoirs » pour les *fresh meat* qui doivent intérioriser autant les habilités sportives du derby que les règles sociales. Devenir joueuses ou joueurs de roller derby s'accompagne ainsi de l'apprentissage d'un ensemble de codes (dont cette « règle des pronoms » à maîtriser, le respect des personnes transgenres, la maîtrise du langage inclusif, l'usage d'une rhétorique précise empruntée aux milieux LGBTQ+, etc.). Si la maîtrise de ces codes permet aux *fresh meat* de montrer leur appartenance à la communauté, cela participe à en préserver la dimension inclusive.

En cas de non-respect de ces règles, les rappels à l'ordre sont nombreux et peuvent conduire à des mises à l'écart. C'est notamment le cas de Crisps³⁸³ qui a rejoint les rangs du roller derby en 2019. Peu à l'aise sur des patins à roulettes, elle se tourne du côté de l'arbitrage. Lors d'un événement organisé par une équipe voisine, elle mégenre, par mégarde, à deux reprises, une personne membre du *crew* d'arbitres. Un premier rappel à l'ordre a été énoncé à son encontre. La seconde fois, les personnes autour d'elles ont rapporté ce qui n'était vraisemblablement qu'une maladresse et Crisps s'est vue menacer d'expulsion. Kung Fu Clodette³⁸⁴ s'est également confrontée à une situation connexe. Cette jeune femme a rejoint une équipe du Sud-Ouest de la France en 2013. Elle est alors séduite par la glisse et l'esprit « contre-culturel » de la discipline. Son équipe a choisi de fonctionner en non-mixité, elle se destine ainsi uniquement au sport féminin. D'ailleurs, ce choix conduira à la scission du collectif et fera naître, à quelques kilomètres de là, une équipe mixte de derby. Pourtant, elle constate avec une certaine méfiance la politisation intense des discours autour de l'inclusion.

Et voilà justement [cette équipe] elles sont venues nous dépanner pour un match en NSO elles ont débarqué en force, trop bien. Le seul truc c'est qu'il y a eu cette présidente qui a eu la maladresse de dire "Alors les filles tout se passe bien ?" et là "Y'a pas que des filles !", "Ah pardon...", tu vois. Je trouve que faudrait un petit peu d'ouverture dans l'autre sens, pas d'ouverture mais de tolérance, que tout le monde n'ait pas au courant des luttes du genre et compagnie, donc je pense que les

383 Crisps. Fiche enquêtée n° 75, p. 210.

384 Kung Fu Clodette. Fiche enquêtée n° 25, p. 155.

personnes qui sont pas au courant ne sont pas forcément contre mais peuvent être maladroites et plutôt que de rembarrer, expliquer. Et comme là, cet été, y'a un mec sur le groupe "Le matos du roller derby", il pose une question et il dit "Oui pour mes petites protégées" et alors là, il a eu le malheur de parler de ses joueuses et il s'est fait lyncher par plusieurs personnes, il a été banni du groupe, dans l'autre sens c'est aussi violent, faut pas que ça deviennent radical dans les deux sens en fait.

Kung Fu Clodette

Ce rapport à l'inclusion laisse transparaître des conflits entre différentes manières d'envisager le féminisme. En effet, les équipes ne partagent pas toutes une définition commune du féminisme basée sur la défense d'une politique l'inclusion. Si les équipes affichent volontiers leur rattachement au mouvement LGBT et souhaitent accueillir au mieux toutes les personnes, la radicalité de l'inclusion se révèle être autoritaire et n'est pas partagée par tout le monde.

À l'époque, l'*empowerment* des femmes c'était : on construit un projet pour nous-même, par nous-même, on s'amuse, on fait pas attention au regard des autres. Et en fait, là, il faut se policer en permanence, il faut être inclusif et si et ça et on n'a plus le droit d'offenser personne. À l'époque c'était punk dans le sens où on s'en foutait d'offenser ! Si on avait envie de foutre des culottes, des trucs vulgaires, des ba résilles, ben putain, tu venais comme t'étais. Et même, regarde l'évolution des noms du derby : maintenant on est vraiment sur ce truc "Oula attention il faut offenser personne". À l'époque, malgré ce que je te disais tout à l'heure, c'était pas militant, mais c'était punk dans le sens où, ben, on s'en fou, on s'amuse et on rigole et oui c'était offensant à l'époque [...]. Et ce recul sur "Putain ! Qu'est-ce qu'on est devenues ? Qu'est-ce qu'on est en train de devenir ?", on n'a plus cette liberté-là. C'est une prise de conscience qui date d'y a 1 ou 2 ans, et qui me fatigue et qui va me faire arrêter parce que je me reconnais pu, y'a pu cette liberté de ton qu'on avait à cette époque.

Dédé

Lors des événements de roller derby, c'est-à-dire lors des moments de rencontres entre différents représentants d'équipes, il est attendu de la part de chacun et chacune une maîtrise et le respect de ces codes. La liberté d'oser se vêtir de manière extravagante, très sexy ou de porter une jupe pour un homme, de laisser pousser ses poils sans remarques, de pouvoir être désigné par le genre de son choix, etc. ces éléments constituent la preuve de l'expression d'un permissif résolument sous contrôle, porté par des personnalités les plus militantes.

ROLLER DERBY LILLE PRÉSENTE

CHAMPIONNATS DE FRANCE DE ROLLER DERBY MASCULIN

PHASE DE QUALIFICATIONS - ZONE NORD

2 JOURS

7 MATCHS

DU 11 AU 12 FÉVRIER

PASS WEEK-END : 5€ / PASS JOURNÉE : 3€ / -16 ANS : GRATUIT

HALLE DE GLISSE - 343 AVENUE DE MARQUILLIES - 59000 LILLE

INFORMATIONS ET RÉSERVATIONS SUR WWW.ROLLERDERBYLILLE.FR

Championnat de France Masculin - Roller Derby Lille (2017)

3. Repenser la sportivisation ou l'entrée en résistance d'équipes

Le roller derby français se caractérise par une seconde sportivisation qui s'exprime par la transformation des imaginaires de l'activité et à travers laquelle les équipes défendent leur place sur les terrains du sport *mainstream*. Pourtant, en mobilisant les rhétoriques féministes, ces dernières n'entendent pas s'inscrire dans un processus visant à reproduire le modèle sportif traditionnel. C'est bien la défense de l'héritage féminin de la 3^e vague qui constitue aujourd'hui le marqueur de distance principal vis-à-vis de l'institution sportive *mainstream*, considérée comme le dernier bastion de la masculinité (Arnaud et Terret, 1996 ; Terret, 2005 ; Liotard et Terret, 2005 ; Louveau, 2006). Or, les équipes n'ont pas toutes choisi de faire du sport et de la compétition l'élément central de leur organisation. Ces dernières années ont en effet vu se former des collectifs qui proposent une nouvelle définition de la pratique. Pour eux, la compétition n'est plus que le prétexte à l'invention d'une autre manière d'envisager le sport et la pratique du roller derby.

3.1. Le retour du DIY comme frein à la sportivisation

Au roller derby, comme il l'a été question avec le football, certaines villes ont vu se créer deux clubs en parallèle. Ce fut le cas de Metz qui a vu cohabiter, en 2011, la Meute et le RDMC. Les deux clubs ont fusionné en 2013 puisque la Meute n'est pas véritablement parvenue à stabiliser son organisation. Dans d'autres cas, il n'est pas rare que l'apparition d'une seconde équipe dans une ville soit le fait de conflits interpersonnels. Ces dernières années, des villes ont vu se structurer un ensemble de nouvelles associations au profil très intéressant. Marseille, Toulouse ou encore Poitiers³⁸⁵ ont, en effet, vu se former des collectifs nés d'une insatisfaction vis-à-vis de l'offre de roller derby proposée dans les clubs alentours. En effet, les joueuses à l'origine de ces équipes n'ont pas souhaité interrompre la pratique du derby, un sport qu'elles affectionnent tout particulièrement. En revanche, elles ont cherché à l'inscrire dans un cadre organisationnel qui leur convient davantage. Elles prennent ainsi le risque de devoir repartir de zéro (retrouver une salle, recruter du monde, retisser des liens avec d'autres associations) afin de proposer leur manière d'envisager la

385 J'émetts une réserve sur les Pict'Aliens de Poitiers car je n'ai pas rencontré cette équipe. Son auto-présentation peut néanmoins l'inscrire dans la continuité des équipes comme des Pink Block et des Massilia Roller Sisters qui ont quant à elles été rencontrées : « Roller derby Pict'Alien, un club en auto-coaching qui a pour volonté d'être féministe, engagé et inclusif ! » : <https://www.myrollerderby.com/pictalien>.

pratique. Death Rita³⁸⁶ a participé à la création du club des Pink Block, près de Toulouse. Celle-ci a d'abord débuté la pratique dans la capitale occitane en 2011 au sein de la Nothing Toulouse. Elle y reste jusqu'en 2017. Si elle cherche alors à associer pratique sportive et engagement associatif, elle constate que le roller derby ne fait pas exception aux logiques qui ont cours dans les clubs sportifs traditionnels. En effet, au cours de ses six années de pratique, elle observe l'éloignement progressif des joueuses vis-à-vis des instances de gestion de l'association. À cela, elle s'est également confrontée à la concurrence conduite par la compétition et n'a finalement pu accéder qu'une saison à l'équipe A. Lassée de ce mode de fonctionnement, mais n'étant pas décidée à arrêter le roller derby, elle rejoint en 2017 un autre club de la région.

Ce club c'était une section derby dans un club de roller généraliste en fait et ben j'y suis allée parce que Roller Derby Toulouse je pensais avoir un peu fait le tour de ce que je pouvais faire là-dedans et associativement je n'étais pas très épanouie, c'est devenue une très très grosse assoc, y'a genre 160 personnes là-dedans et je me disais je vais aller dans une petite équipe, peut-être que j'arriverai à faire plus de trucs et que ma voix comptera un peu plus que dans un truc hiérarchisé [...]. Et j'ai pas du tout trouvé ce que je cherchais (rire) parce que du coup t'as le côté club du roller et toutes les décisions se faisaient par le président du club et nous, en tant que joueuses, on n'avait pas du tout notre mot à dire, y'avaient les coachs qui avaient un peu leur mot à dire mais c'est tout et c'est des choses qui me dépassaient complètement quoi.

Death Rita

Avec d'autres joueuses expérimentées, elle décide en 2018 de débiter la création d'un nouveau club de roller derby. Or, elles ne souhaitent pas seulement proposer une nouvelle offre de roller derby, mais entendent concevoir différemment son organisation. Créée en 2020, la nouvelle équipe de Marseille naît de cette même volonté d'envisager une autre manière de pratiquer ce sport sur patins à roulettes. L'équipe est née d'une accumulation de conflits et de visions de la pratique qui entraînent de plus en plus en opposition.

C'était vraiment une chouette équipe sportive, il y avait des tensions mais on arrivait quand même à se réguler globalement. Et après, comme dans toutes les équipes, y'en a une qui part, puis deux, puis trois et y'a le moment où il faut reconstruire le projet d'équipe et là ça été compliqué, enfin c'est toujours compliqué dans le club, il faut faire monter certaines filles et en même temps celles qui ont un gros niveau sont un peu parfois impatientes avec celles qui montent et qui ont pas forcément le niveau... ça crée des frustrations puisque c'était celles qui ont connu un moment où l'équipe était très forte et qui voient le niveau baissé, du coup y'a des résistances et ça retarde l'intégration des nouvelles joueuses. Donc

386 Death Rita. Fiche enquêtée n° 15, p. 143.

y'a quand même un certain cercle vicieux qui s'est mis en place, et moi je milite vachement pour intégrer le plus possible de nouvelles, même si elles ont pas forcément le niveau sur des matchs peut-être avec moins d'enjeux, pour leur permettre de se faire une expérience. Mais le chemin qui a plutôt été pris c'est de rester sur un groupe plus restreint et d'intégrer au compte-goutte des joueuses qui ont fait leur preuve. Donc c'est deux visions différentes mais pour moi c'est prendre le problème à l'envers : créer un collectif et puis après on emmène le collectif à devenir fort en fait, c'est ce qu'on avait fait au début du club, et là les filles qui sont dans l'équipe 1 elles sont vraiment dans "Nous on est fortes, donc il faut que les autres soient aussi fortes", enfin là je caricature, mais en gros il faut qu'elles soient aussi fortes, qu'elles prouvent qu'elles ont le niveau pour pouvoir nous rejoindre. Donc c'est deux philosophies complètement différentes.

Trobador

Très engagée dans la pratique du roller derby et également à l'initiative d'un documentaire sur le sujet, Trobador choisit de poursuivre la pratique dans un autre club dont elle serait à l'initiative et qui correspondrait plus à sa vision de l'activité. En 2020, avec quelques-unes de ses coéquipières, elles se lancent dans la création d'une association. Repartir à la recherche de gymnases, retrouver un nom, débiter des recrutements constituent le nouveau quotidien des Massilia Roller Sisters. Pour le choix de leur logo, les joueuses ont, en partie, rompu avec les imaginaires passés de l'activité afin de proposer une image plus « inclusive » du roller derby :

Il y a eu une volonté de se démarquer des logos un peu guerriers en fait qu'on retrouve vachement dans le roller derby, il y a pas mal de clubs qui représentent une femme souvent bien roulée, mais guerrière avec du sang, y'a vraiment une volonté de se démarquer de ça, de ces imaginaires-là et du côté violent, le sang... issus du sport américain quoi, parce que ça c'est dans toutes les équipes américaines, du baseball, fin de tous les sports : basket... y'a quand même un côté guerrier, y'a un blason quand même guerrier, y'a vraiment une volonté de se démarquer de ça, pour plutôt se dire essayer d'imaginer un logo qui affirmerait plutôt des valeurs de solidarité et d'entraide, c'est plus cette dimension-là du roller derby qu'on veut mettre en avant.

Trobador

Tout en mobilisant d'autres imaginaires que ceux avec lesquels la pratique est apparue, ces nouvelles équipes s'appuient désormais sur des signes appartenant aux cercles militants LGBTQIA+. Qu'il s'agisse de symboles, de l'affichage du drapeau arc-en-ciel sur les stickers de casques ou les chaussettes des joueuses, cet affichage participe à recréer autour du roller derby d'autres frontières (Le Blanc, 2019) que celles érigées par le sport. Pour Erik Neveu :

Ces cultures et stocks cognitifs constituent une ressource à partir de laquelle, en fonction de socialisations et de trajectoires, peuvent s'élaborer des systèmes normatifs qui disent le juste et l'injuste, les possibilités d'un autre vivre ensemble ; on peut appeler ces systèmes idéologies, "cités", programmes. Mais ils ne peuvent échapper au recours à une matérialité symbolique (celle du langage, des signes iconiques, des symboles) aux univers du discours et des récits.

Neveu, 2014 : 101

Ces équipes tendent ainsi à procéder à une sélection explicite des entrants, opérant ainsi un « *tri social* » (Zaytseva 2017) parmi les personnes intéressées par la pratique. On peut par exemple lire sur la page d'accueil Facebook d'un collectif récemment créé : « *Notre équipe est réservée aux femmes+ et minorités de genres* ». Le nouveau club marseillais se présente quant à lui de la manière suivante :

Le MRS est un club de roller derby créé pour et par les femmes et minorités de genre. Il s'inscrit dans la tradition engagée du roller derby, unique sport d'équipe et de contact où les femmes sont majoritaires et assurent elles-mêmes la gouvernance. Le club vise à établir une pratique sportive en adéquation avec les luttes contre les discriminations (racisme, sexisme, homophobie, transphobie, grossophobie, validisme, entre autres) en instaurant un espace de dialogue bienveillant.³⁸⁷

En encourageant la participation de personnes entretenant (bien souvent) un rapport conflictuel avec le sport fédéral ou scolaire (les personnes LGBT), des équipes de roller derby préservent une certaine distance avec le sport de compétition, et opèrent ainsi des « *stratégies de fermeture symbolique ou matérielle conduisent aussi à des frontières internes, à des formes d'exclusion plus ou moins controversées* » (Le Blanc, 2019 : 280). Ces équipes revendiquent la recréation d'entresois générés à partir d'une connaissance des symboles féministes LGBT :

Quand j'habitais à Paris et que j'avais pas forcément d'activités sportives parce que j'avais pas le temps, soit j'allais à la salle et c'était un peu chiant, soit j'essayais d'aller au maximum dans un club 'fin tu sais y'a la Fédération de Sport Gay et Lesbienne qui a des sports à Paris donc j'ai essayé de trouver un truc qui me plaisait et forcément je cherchais un truc qui était dans ces sphères-là, pour recréer une espèce d'entre-soi. Donc je pense que si y'avait pas eu le côté militant, du moins le côté militant affiché, je pense que je n'aurais pas fait de derby.

Virginia Plouf³⁸⁸

De plus, ces équipes ne se contentent pas d'un positionnement radical en faveur des luttes LGBT et féministes. Ces dernières tendent également à mettre un frein à la sportivisation dont le roller derby

387 Helloasso, Massilia Roller Sisters : <https://www.helloasso.com/associations/massilia-roller-sisters>.

388 Virginia Plouf. Fiche enquêtée n° 68, p. 202.

est l'objet depuis des années. En effet, alors que la sportivisation du roller derby a conduit à une réduction des possibilités de pouvoir envisager l'usage du DIY comme modèle organisationnel, ces équipes ont choisi d'en faire le cœur de leur organisation. Ainsi, si les équipes ne sont pas parvenues à conserver l'usage du DIY dans leur fonctionnement, ces équipes s'emparent du DIY et défendent son caractère « choisi ». Le DIY devient un projet politique reposant « *sur un ensemble de valeurs et sur une organisation pratique, produit un maillage relationnel complexe et étendu de solidarités et d'amitiés à différentes échelles (Holmes, 2007 : 272-293). Celui-ci, en générant un ensemble de codes vestimentaires, de registres de discours et de comportements, renforce le sentiment d'appartenance des acteurs. Le désir de résistance conduit à des stratégies de rupture avec le capitalisme (Zaytseva, 2008 : 129-137) » (Le Roulley, 2016 : 158). Le refus des hiérarchies, le plébiscite d'une horizontalité dans la prise de décisions priment désormais sur les ambitions compétitives.*

On a structuré notre assoc en collègues en fait et pas en bureau de CA. C'est-à-dire toutes les huit on fait partie de ce qu'on appelle "le collègue", c'est-à-dire y'a pas de président, de trésoriers, de secrétaire mais un collègue que tu peux définir un certain nombre de personnes, et n'importe qui peut prendre n'importe quelle compétence en fait. Donc on peut être amenées à se répartir les missions pas forcément découpées de façon classique, mais à s'échanger les rôles au fur et à mesure de l'année : si, à un moment, il y en a une qui peut pu trop s'investir, une autre peut reprendre sa place.

Trobador

Ce n'est plus la pratique du roller derby qui constitue une alternative aux pratiques sportives présentes sur le territoire, mais l'idéologie et l'organisation dans laquelle il s'inscrit. L'objectif de ces collectifs n'est pas, dans un premier temps, de parvenir à monter une équipe compétitive. Si cela se produit, l'organisation ne doit pas faire l'économie du DIY dans la logique de fonctionnement qui se concentre à la fois sur des éléments matériels (le *merch*, réalisé DIY, est vendu à prix libre, les maillots d'équipes floqués à la main) et humains. En effet, tout le processus nécessaire à la constitution d'un collectif performant est scruté, interrogé, négocié. La réflexion autour de la place des débutantes dans le collectif permet ainsi de rompre avec certaines hiérarchies bien connues du monde sportif. Le prix des licences est pensé de sorte à ne pas constituer un frein à l'engagement. L'équipe de Marseille a également rejoint une structure d'éducation populaire, la Fédération Sportive et Gymnique du Travail, connue pour son positionnement politique communiste, afin également de se rapprocher les profils de femmes les plus éloignées de la pratique. Ces collectifs tendent à proposer ce que l'on pourrait qualifier d'un modèle de sportivisation par retrait (pour

reprendre l'idée d'« *innovation par retrait* » proposée par Frédéric Goulet et Dominique Vinck [2012]). En effet, ces dernières sont nées d'une impossibilité de négociation avec une équipe précédente. En défendant l'usage du DIY comme d'une éthique visant à rejeter le capitalisme et encourageant la « création démocratique » (Duncombe, 2008 [1997] : 212), ces équipes cherchent à appréhender différemment la question de la sportivisation.

Oui je pense qu'elle a du sens parce que, justement, y'a de plus en plus d'équipes qui essaient de revenir à la même chose que ce qu'on essaie de faire nous, essayer de revenir à l'esprit derby de départ, et ben j'ai plus l'impression que ça c'était perdu un peu en chemin et que là c'est en train de se renforcer à nouveau.

Death Rita

Si en « *refusant de composer avec les moyens et les cadres de la société capitaliste et hétéropatriarcale* » (Labry, 2010 : 63), ces nouvelles équipes convoquent l'imaginaire des Riot Grrrl et du punk, elles transforment pourtant les imaginaires de départ. En effet, loin de l'image sombre et « noir » du punk que certaines jugent vieillissantes, le milieu du roller derby mobilise ici la *pop culture* (Mèmeteau, 2014), pour proposer un nouveau modèle de contestation de l'ordre dominant : « *Non pas forcément [le punk et le metal]. Y'a aussi beaucoup de pop, de Beyonce, de Britney et tout ça, en fait tout ce qui va plus être culture pop queer quoi* » (Death Rita). Sur le *track*, les paillettes sont préférées aux jadis têtes de mort dégoulinantes. Qu'il s'agisse du déguisement, du DIY, de la musique, les équipes réinvestissent ce qui a fait le succès de la pratique jusqu'en 2014 pour leur attribuer des nouveaux imaginaires, moins « *dark* » (ceux du punk, radicaux) et plus « *pink* » (la *pop music*), dans la continuité des luttes ambiantes. La mobilisation du DIY permet à ces équipes de « freiner » la sportivisation du roller derby. Le jeu redevient un prétexte pour nourrir des réflexions autour de l'intégration des personnes LGBT, de l'inclusion sociale, et proposer d'autres manières d'envisager la pratique. Les Pink Block et les Massilia Roller Derby ne sont pourtant pas les seules équipes à proposer une alternative au modèle qui domine actuellement dans la pratique du roller derby. Si celles-ci ont choisi de mobiliser le DIY afin de rompre avec un modèle hiérarchisé qui ne séduit plus, d'autres formes de résistance à la sportivisation peuvent également être observées, du côté des spectacles sportifs désormais.

3.2. Le spectacle de *Derbyland* : le folklore de la résistance

Une grande partie de ce travail a cherché à comprendre la disparition progressive du folklore au profit de la dimension sportive du roller derby. En effet, tandis qu'à son apparition, le roller derby séduit pour son anti-conformisme et son insolence, son inscription dans un processus de sportivisation s'est accompagnée d'un rejet des formes de détournement. Dans un contexte de recherche de légitimité, « sport » et « folklore » semblent incompatibles. Pourtant, quelques équipes résistent à cet élan de normalisation et parviennent à faire, de nouveau, du folklore l'élément moteur des événements sportifs.

3.2.1. Quand le folklore renoue avec la compétition

La sportivisation du roller derby français ne s'est pas accompagnée de la suppression totale du spectacle carnavalesque des débuts. S'il a largement quitté le *track*, les joueuses restent libres de s'en saisir quand elles le souhaitent. D'ailleurs, des équipes sont parvenues à faire du détournement burlesque, le cœur de certains de leurs événements. C'est notamment le cas de l'équipe de Montreuil, les Nasty Pécheresse. En 2016, ces joueuses décident d'associer, pour la dernière étape du championnat de France, performance sportive et performance carnavalesque. Cette année-là marque ainsi la première édition de ce qui deviendra l'un des événements phares de ce milieu sportif français, voire européen : *Derbyland*, « la grosse teuf du roller derby » comme le définit Nymphadora³⁸⁹, membre des Nasty.



³⁸⁹ Nymphadora. Fiche enquêtée n° 57, p. 189.

Les 6 et 7 février 2016, l'équipe des Black Tagada de Calais, celle des Knock'N'Roll Cannibals de Creil, les Lutèces Destroyeuses et les Paris Roller Girls, mais aussi les Beasties de Reims ainsi que les deux équipes lilloises les Glorious Bâtardes et les Switchblade RollerGrrrls, ont rendez-vous, dès 8h, au gymnase René Doriant de Montreuil. Malgré le caractère « officiel » de cette rencontre (les joueuses vont chercher à se hisser en première division), cette deuxième étape du championnat de France voit s'associer le roller derby compétitif et le roller derby spectacle. Nymphadora a débuté le roller derby cette même année, suite à sa participation en tant que spectatrice à la première édition de Derbyland. L'une de ses amies, joueuse chez les Switchblade, équipe invitée ce jour-là à participer, la convainc de venir l'applaudir.

Je pense c'était le côté décor... Enfin, de toute façon, *Derbyland*, c'était un événement de ouf la première année où j'ai découvert ce truc-là et puis y'avait une ambiance de fou dans les gradins, tu vois que des nanas se foutre dessus, tu te dis "Oua c'est quoi ce truc de ouf ?". Je sais pas si ça m'aurait fait le même effet si j'étais allée voir ailleurs. Après, moi, je suis une Nasty donc je suis peut-être pas très objective sur le truc mais je sais pas, je pense pas, peut-être que si... mais franchement je pense pas, si ça avait été un événement classique, sans rien, pas trop d'ambiance et tout c'est pas pareil, y'a quand même un truc qui se rajoute quand tu as la foule en délire : "C'est quand même un truc badass, c'est trop stylé, j'ai envie d'en faire !!".

Nymphadora

Grâce à leur coach qui, pour l'anecdote, ne savait pas du tout jouer au roller derby, les Nasty sont insérées dans un réseau d'artistes locaux qui va les aider à organiser chaque année cet événement. En effet, le Derbyland est annuellement le fruit d'une collaboration entre les joueuses de Montreuil et le collectif *La Main* qui se définit comme un *Upperground Circus* : « *L'action du collectif s'inscrit dans un mouvement naissant autoproclamé : l'Upperground, qui se définit comme un espace d'équilibre entre les mouvements alternatifs ou underground revendiquant leur indépendance, et le secteur commercial contraint à la viabilité économique mais bridant la créativité, pour tirer le meilleur de ces deux modèles* »³⁹⁰. Le rattachement du club des Nasty à une association de roller leur permet de bénéficier de subventions et d'avances financières pour l'achat des matières premières permettant la réalisation des décors.

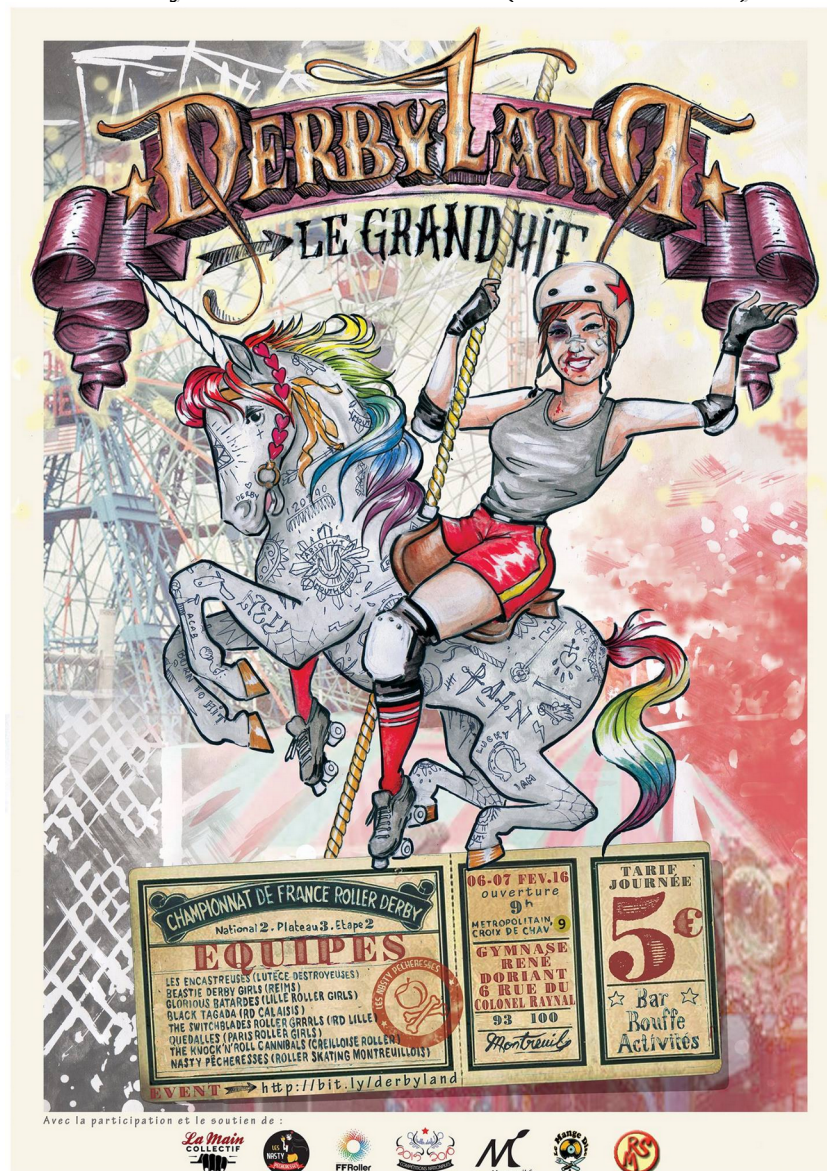
390 La Main Collectif : <https://www.lamaincollectif.fr/>.

Orlane : Comment vous financez *Derbyland* ?

Nymphadora : On fait partie du Roller Skating Montreuillois. Et à la différence de plein d'autres ligues, tu vois y'a pleins d'autres ligues qui sont pas liées à les assocs donc c'est la démerde totale, du coup c'est DIY et tout et nous c'est vrai qu'on a de la chance, quand on a besoin de budget y'a une petite partie du budget de l'assoc qui est allouée à *Derbyland*. Pour te donner un exemple, le *Derbyland 3* il a dû nous coûter 7 000 euros je crois, c'est pour ça que nous on a de la chance, on a des subventions qui font qu'on peut se permettre aussi de faire ce genre d'événements. Si on n'étaient que les Nasty à organiser ça, qu'on serait vraiment qu'une ligue indépendante, en lien avec aucune autre association, ce serait beaucoup plus compliqué.

Comme abordé à plusieurs reprises au cours de cette thèse, les visuels occupent une place très importante dans le milieu du roller derby et ce, dès l'apparition des équipes sur le territoire. Depuis, elles n'ont cessé de recouvrir d'imagination et associent chaque événement à des thèmes divers et variés. *Derbyland* n'échappe certainement pas à cette tradition. Chaque thème se présente comme un formidable prétexte pour étirer et produire au maximum la production de « folklore », l'invention d'un spectacle. En ce sens, les affiches n'ont pas qu'une fonction décorative. Les connaisseurs savent que derrière cet « événement », se cachent une organisation au cours de laquelle peinture, découpage, tronçonnage ou encore recherche active de bottes de foin occuperont les Nasty durant quelques mois. Les affiches se présentent ainsi l'occasion de renouveler en permanence les imaginaires du roller derby, qui semblent, *a priori*, inépuisables.

Derbyland #1. Le Grand Hit (6-7 février 2016)



Pour *Le Grand Hit* de 2016, les imaginaires de la fête foraine sont convoqués et les Nasty promettent un « incroyable show » :

Pendant deux jours vos roues crisseront sous le pop-corn et les cotillons, vos protèges-dents colleront sous des volutes de barbes à papa, et c'est le ventre rempli de sucres rapides que l'on pourra apprécier des matchs spectaculaires garantis en arnica.

Présentation de l'événement sur Facebook

La licorne est détachée de son carrousel et sa robe est parsemée de tatouages. Sabres, patins à roulettes et autres cravaches ornent en effet son blanc immaculé. Il est chevauché par une

jammeuse. Souriante, elle dévoile un visage bien abîmé : œil au beurre noir, pansements et nez ensanglanté témoignent d'un retour de match. Le roller derby s'associe donc aux imaginaires de la fête foraine, populaire et régressive, et appréhendé à son apparition comme un « *"sous-continent" de la culture spectaculaire Parisiens* » (Curel, 2021 : 5).

Pour *La Pêche Miraculeuse*, organisée en 2017, les Nasty se tournent cette fois non plus du côté des divertissements populaires, mais de la culture légitime. En effet, cette affiche aux couleurs printanières, également réalisée par des artistes de l'équipe, rappelle une œuvre bien connue de la Renaissance. Les fleurs de myrte, le coquillage, les roseaux, ces détails ne sont pas anodins et s'inspirent directement du tableau de Botticelli, *La Naissance de la Vénus*. Comme Vénus, le personnage de l'affiche est une jeune femme nue, dont les longs cheveux blonds et les mains viennent recouvrir une partie de son intimité. Or, contrairement à la célèbre déesse de l'amour et de la beauté, longiligne, à l'air endormi, celle des Nasty Pécheresse dévoile des courbes voluptueuses, voire présente un peu de cellulite et son air est nettement plus jovial et enjoué que l'originale. Souriante avec son protège-dents, elle est chaussée de ses patins à roulettes et ne porte pour vêtement que ses protections. Tandis que Vénus révèle une peau laiteuse et immaculée, celle-ci dévoile un énorme hématome en forme de cœur sur sa fesse et laisse même apparaître quelques varices. À l'intérieur du coquillage, ce n'est pas une perle, mais une pêche qui apparaît. Le thème de l'événement est on ne peut plus explicite. Pour cette seconde édition de Derbyland, les équipes sont invitées à une... partie de pêche.

Derbyland #2. La Pêche Miraculeuse (1-2 avril 2017)



Pour leur 3^e Derbyland, les Nasty et le collectif La Main sont partis chercher de l'inspiration du côté du Far West, ou plutôt : du Far Wesh. L'ambiance texane est à l'honneur, saupoudrée de culture urbaine. Chapeau de cow-boy, taureau mécanique, diligence et tas de paille ont pris possession du gymnase. On trouve même pour l'occasion l'alter ego du célèbre réalisateur de western : Clint East Food. L'année suivante, les Nasty prennent des airs futuristes en convoquant l'œuvre culte de *Retour vers le Futur* (1985). Les fans de Marty McFly et de Doc seront sensibles à cette attention. Nous voici tout droit revenus dans les années 1980. En 2022, après deux ans sans Derbyland à la suite de la pandémie de Covid-19, les Nasty transforment le gymnase René Dorian en un véritable casino. Avec leur nouvel événement, Las Vegas Narvalo, les montreuilloises s'inspirent de nouveau d'un film culte, celui de Terry Gilliam cette fois, *Las Vegas Parano* (1998), qui met en scène un journaliste (Johnny Depp) et son avocat (Benicio del Toro), traversant les États-Unis pour se rendre à Las Vegas. Ils en profitent pour s'adonner en cours de route à une multitude de drogues. L'affiche de Derbyland ne s'est pas trompée : elle puise dans l'imaginaire de Las Vegas et du psychédéisme pour introduire le public à son événement. Arbitres, joueuses et un membre des Pêche Pêche Boys sont présents autour de la table de jeu, qui laisse apercevoir un *track* de roller derby. Selon les rumeurs, Céline Dion, en résidence quelques années plus tôt au Caesars Palace, aurait même fait le déplacement du côté de Montreuil pour l'occasion.

Derbyland #3. Le Far Wesh (10-11 mars 2018)



Derbyland #4. Pack to the Future (9-10 mars 2019)



Derbyland #5. Las Vegas Narvano (2-3 avril 2022)

WELCOME TO Fabulous DERBYLAND MONTREUIL 2022

Las Vegas Narvano

2 & 3 AVRIL À PARTIR DE 10H
GYMNASE RENÉ DORANT
6 RUE DU COLONEL RAYNAL
93100 MONTREUIL
6€/JOUR GRATUIT-12 ANS

RS LES NOSTY ROULE PEUR BOIRE Le Mange

Avec le soutien de la ville de Montreuil

Derbyland #6. K.O. Latatane (22-23 avril 2023)

LES NASTY PÊCHERESSES PRÉSENTENT

22 & 23
AVRIL 2023

DERBYLAND 6
K.O. LANTATANE
L'ÎLE DE LA TATANE

TOURNOI DE ROLLER DERBY	À PARTIR DE 10H
6 MATCHS	GYMNASÉ RENÉ DORIAN
SNACK ET BUVETTE SUR PLACE	6 RUE DU COLONEL RAYNAL
ROLLER DISCO - PERFORMANCES	93100 MONTREUIL
ÉPREUVES 93 BANGBANG 1	6€/JOUR / -12 ANS GRATUIT

Avec le soutien de la ville de Montreuil
ILLUSTRATION : NIX CREATION / NIXCREATION.COM

Pour les éditions de 2017, 2018 et 2019, c'est la troisième étape du championnat de France qui voit le roller derby s'associer à des mécanismes de spectacle et aux arts de rue. Or, les joueuses de Montreuil constatent les difficultés à associer cet événement au format championnat et toutes les contraintes qui lui sont rattachées (un nombre de matchs et d'équipes imposées, une gestion du temps sous contrainte, etc.). Les Nasty choisissent finalement de se libérer de ce format qui réduit les marges de manœuvre. Sans pour autant abandonner la compétition (auparavant classées N2, elles parviennent d'ailleurs à se hisser en N1), les Nasty organiseront désormais Derbyland en dehors du calendrier FFRS.

Pendant 3 ans, si pendant 4 ans, c'était généralement pendant la troisième étape du championnat de notre zone et en fait... c'était quand même une étape trop stylée, nous on était trop contentes, c'était une étape de ouf. Et du coup, cette année, c'était censé se passer en mai 2020 et, en fait, on a décidé de le sortir du championnat parce que, déjà, on a eu quelques petits problèmes avec la FFRS l'année dernière et aussi parce que maintenant, chez les Nasty, y'a trois équipes, et Derbyland c'était pour l'équipe A et c'est vrai que tout le monde voulait jouer à Derbyland, toutes les équipes voulaient kiffer Derbyland du coup on avait décidé de le sortir du championnat pour faire kiffer toutes les Nasty et que tout le monde ait l'occasion de jouer à Derbyland qui est quand même un peu stylé.

Nymphadora

Enfin, pour l'édition de 2023, Montreuil se transforme en une île abandonnée du Pacifique. Les Nasty reprennent ainsi les éléments clés du jeu télévisé Koh Lanta pour inaugurer son événement. Lanterne, le jeu des poteaux, les protections qui sèchent : rien n'est laissé au hasard. Même les patins se sont transformés en tongs à roulettes. L'un des casques est surmonté du symbole des luttes intersectionnelles, féministes et antiracistes. Il semble également que l'étoile de jammeuse ait été remplacée par l'étoile de David, soutien à la communauté juive.

Qu'il s'agisse de la fête foraine, de la parodie d'une œuvre d'art, de Koh Lanta, de Las Vegas Parano ou encore les imaginaires du Grand Ouest Américain, le roller derby reste associé à une multitude de références culturelles, allant des plus légitimées à celles qui sont perçues comme vulgaires. Il semble finalement plus facile de se demander vers quels imaginaires Derbyland, paroxysme du roller derby folklorique, ne se tourne pas ? Les joueuses oscillent entre registre cultivé et populaire, entre dérision et humour, pour inventer en permanence une culture qui n'est pas celle du sport *mainstream*, laquelle tend à se traduire par une certaine stabilité. Elles continuent à puiser dans des productions contemporaines pour forger et perpétuer le folklore du roller derby.

Cirque, paillettes, kitsch, références populaires et détournement permettent ainsi de réinventer l'esprit carnavalesque, comme le décrit Nathalie Gauthard.

Le carnaval à lui seul se conjugue, pour reprendre l'expression de Roberto DaMatta, "faisant varier les terminaisons afin d'obtenir un éventail de significations", il prend des formes variées, des aspects divers et se décline sous des thématiques différentes". Il est composé de multiples facettes : l'ensauvagement, le renversement, le désordre, le comique, le grotesque, la bouffonnerie, le rire, etc. En cela, il échappe à toute taxinomie ou modélisation même si sa fonction ultime est de se soustraire aux contraintes du quotidien, de l'ordinaire, des conventions.

Gauthard, 2014 : 15

3.2.2. 6 rue du Colonel Raynal, 93100 Montreuil : ethnographie sur l'île de la Tatane



Les 22 et 23 avril 2023, je me rends à Montreuil pour la 6^e édition de Derbyland : K.O. Latatane. Je me promène dans la ville et repère des petites affiches de l'événement, collées de part et d'autre de la ville. Les Montreuillois sont chaleureusement invités à venir participer à cet événement annuel, bien connu du milieu roller derby. Je me rends au gymnase. Rien n'indique l'organisation d'un quelconque événement, jusqu'au moment où j'entends résonner la musique de *Koh Lanta*, cette émission télévisée populaire dans laquelle les participants sont livrés à eux-mêmes sur une île déserte et doivent s'en sortir. Je m'approche de l'entrée. L'immersion peut débuter. Dès le parvis du

bâtiment, rien n'est laissé au hasard. Les spectateurs sont accueillis par un petit pont suspendu sur l'océan (la bâche bleue posée sous des lattes réutilisée suffit à créer l'illusion du dépaysement). Les cordes situées de chaque côté permettent aux passants de s'agripper et d'éviter de rejoindre les caïmans de cette île. La végétation est abondante et recouvre les murs blancs de ce qui n'était qu'un simple gymnase.

Je suis désormais à l'intérieur du hall. Je montre mon billet d'entrée, réservé en avance par précaution. Je m'acquitte de quelques tatanes, monnaie très locale, qui me permettra ensuite de consommer aux stands de ravitaillement. Une « boîte à tickets » solidaire, destinée à offrir un verre aux budgets les plus maigres, est également disposée à côté de la caisse. Pour ce qui est du reste du décor, un énorme volcan en papier mâché, cracheur de lave, est installé à côté des caisses. Des dizaines de fleurs d'hibiscus en papier crépon, ainsi que des feuilles de bananier ornent cet espace. Le gardien m'indique ensuite le chemin à suivre pour me rendre jusqu'aux gradins. Dans les escaliers, un alligator bien charnu rappelle aux visiteurs les dangers de cette île qui n'est, visiblement, pas si déserte. Durant mon trajet jusqu'aux gradins, je croise un léopard, ou plutôt une jeune femme vêtue d'une combinaison tachetée et le visage grimé d'un soigneux maquillage félin. Elle est accompagnée de joueuses des Nasty Pécheresses, reconnaissables grâce à leur maillot d'équipe, rouge et noir, sur lequel on retrouve la mascotte du club, séduisante pin-up aux cheveux ébène et tenant, dans sa main, une pêche. Leur visage est agrémenté de paillettes et l'une d'elles tient à sa taille une bouée flamant rose, utile en cas de dérive dans les eaux profondes de l'île de la Tatane.

Je continue à gravir les marches de l'escalier. Des morceaux de barques, des filets de pêcheurs et autres baskets trouées s'y sont échouées. Des jeux ont également été fabriqués à partir de matériaux de récupération et sont mis à disposition du public. J'arrive enfin dans les gradins. Il est 11h, le public est encore peu nombreux, nous sommes une petite cinquantaine de personnes attentives au premier match. Il s'agit de l'équipe B des Nasty, l'Entourloupe et l'équipe B de Bruxelles. Je m'installe tout au fond de l'espace, dans un des rares endroits où obtenir une visibilité complète du jeu (les grands paniers de basket nuisent au spectacle). Une gigantesque « tatane » à roulettes (une tong), en papier mâché, trône au-dessus du *track*. À droite, les prisons sont décorées et des flambeaux en carton attendant les joueuses. Les joueuses sont peu déguisées, elles portent toutes des tenues de sport, le maillot rouge des Nasty et le bleu ciel pour l'équipe de Bruxelles. Leur maquillage n'est pas extravagant, mais réellement soigné : pas de tête de mort sur le *track* mais des

traits d'eye liner parfaitement dessinés et des bouches maquillées d'un rouge intense. Derbyland est un gala qu'il faut honorer.

Tout à gauche de la pièce, on repère de nombreux stands où le public et les joueuses peuvent y faire des achats et rencontrer des acteurs du monde associatif montreuillois. D'abord, chaque équipe y possède un emplacement pour la vente de son *merch* : boucles d'oreilles, stickers, maillots et *tot bags* à leur effigie y sont en vente. Un stand de bijoux faits mains et de vêtements confectionnés à partir de matériaux réutilisés sont également présents. Une maquilleuse professionnelle et même un stand de coiffure à prix libre, « *Queer chevelu* » attendent également les spectateurs. Je profiterai de l'inter-match pour m'inscrire sur la liste d'attente de ce salon improvisé, curieuse de connaître l'identité de cette personne. Vic est un.e ancien.ne étudiant.e en sociologie reconverti.e dans la coiffure. Iel me dira d'ailleurs débiter une petite étude qualitative questionnant l'engagement progressif des personnes dans le choix d'une coiffure dite « militante ». Coupe de cheveux mullet, tonte complète, micro-frange, différents types de coiffures et de coupes de cheveux par lesquels les individus s'affranchissent des diktats hégémoniques de beauté (Monjaret et Tamazorri, 2005). Les longs cheveux soyeux et lissés, colorés de teintes naturelles, laissent place à d'audacieuses extravagances : la crinière refuse l'ordre, elle est volontairement ébouriffée et multicolorée : « *S'affranchir des normes est le premier devoir de l'individu contestataire. S'emparer de la surface visible de son propre corps, c'est reprendre à la société ce droit qu'elle a pris sur soi* » (Giafferi-Dombre, 2019 : 028).

Les décors qui ornent les murs des gymnases inaugurent l'inscription du roller derby dans un processus de spectacularisation, qui dépasse les seuls temps de match. En effet, si, contrairement au roller derby des années 1950, les matchs proposent un spectacle sportif codifié évacuant l'aléatoire de son mécanisme, c'est l'environnement constitué autour du jeu qui revoit naître les éléments de burlesque, de spectacle et de détournement. K.C. a débuté le roller derby en 2016, elle a alors une trentaine d'années. Si elle connaît l'existence de ce sport par le film *Bliss* visionné quelques années auparavant, c'est son conjoint qui, en lui transférant le flyer de recrutement de Nasty Pécheresse, qui lui rappelle l'existence de cette activité.

Des événements comme Derbyland je pense, à ma connaissance, qu'il n'y en n'a pas d'autres, en tout cas pas en Île-de-France, et ça c'est vraiment un truc on y tient très fort et c'est un événement où justement ça prend beaucoup de temps à organiser parce qu'on a vraiment que ce week-end-là où il y ait du fun, qu'on s'amuse qu'il y ait pleins de trucs pour les joueuses, le public, les arbitres. C'est un

événement un peu "La fête du derby" quoi, quand on organise ça. À chaque fois, on se trouve sur un week-end, y'a 1000 personnes qui viennent, c'est un gros truc, on se retrouve avec des journées à 500 entrées, 300 et dans le derby Île-de-France même les équipes qui jouent pas, les gens viennent voir, parce que y'a pleins de choses, des animations même à l'extérieur du gymnase, des stands un peu partout, on met des animations entre chaque match, pendant la mi-temps, tu vois y'a vraiment un truc, on fait des décors, on fait appel à pleins de gens en amont pour organiser ça.

K.C.

Au décor qui propose une immersion dans un univers ludique et fantaisiste, les interstices libres du matchs rejouent les éléments du spectacle burlesque. En effet, les mi-temps et les inter-matches sont l'occasion d'applaudir des artistes locaux. On trouve des groupes d'acrobates, des circassiens, des effeuilleuses burlesques, des spectacles de drag-queen, autant de performeurs venus proposer un *show* dont le message est parfois subversif. Le spectacle le plus attendu est sans doute celui des *Pêche Pêche Boys*, les pom-pom boys de Montreuil. Les premiers pom-pom boys de l'ère européenne du roller derby sont les *Fearleaders* de Viennes, apparus en 2012. Ils ont ensuite inspiré d'autres collectifs masculins comme les Scrimmage People de Lille en 2016. Composés majoritairement d'hommes, les Pêche-Pêche Boys perpétuent ainsi ces collectifs qui ont choisi de s'emparer d'une pratique propre au spectacle sportif américain, le *cheerleading*, dont ils se réapproprient les codes. Résolument amusants, burlesques et acclamés par le public, ces performeurs revendiquent, non sans humour, un positionnement réflexif visant à déconstruire les normes de masculin. Les Scrimmage People lillois résumant bien la portée politique de leur organisation :

Inspirés et soutenus par le monde du roller derby [...], les Scrimmage People entreprennent de leur côté une déconstruction des stéréotypes liés au masculin, en démontrant que la masculinité est plurielle et que parfois, elle implique des shorts et des bretelles³⁹¹.

Le match de 13h30 voit s'affronter l'équipe A des Nasty Pécheresse, la Scandale, et les Centrifugeuses, une alliance d'équipes venant du centre de la France. Les gradins sont cette fois pleins à craquer. Je ne parviens pas à compter puisque le flux ne fait que se resserrer. Des familles de Montreuil sont venues avec leurs enfants. D'ailleurs, l'un des enfants s'interroge et demande à son papa : « *Pourquoi c'est décoré ?* ». Il n'obtient pas de réponse. Outre les membres des équipes (dont l'équipe de Kiss qui, si elle ne participe pas, a choisi de s'y rendre en tant que spectatrice),

391Site internet des Scrimmage People. Des pompoms et des valeurs : <https://scrimmagepeople.fr/a-propos-de/>.

peu de personnes connaissent les principes du roller derby mais tout le monde se réjouit d'être ici. Les actions du match sont commentées et le public profane parvient à reconnaître les belles actions qui sont immédiatement applaudies. En effet, le public commente volontiers l'agilité des joueuses et tâche de décrypter les gestes qu'ils observent. Le burlesque n'empêche nullement au spectacle sportif de s'exprimer. Les spectatrices et les spectateurs ne sont pas seulement invités à acclamer les équipes. Ils peuvent également participer à l'événement en enfilant leurs plus beaux atours en lien avec la thématique de la tatane. Dans le choix de leurs costumes, il leur est conseillé d'être attentifs à ne pas « *réifier certains stéréotypes de genre* », comme le précise le petit fascicule posé sur les gradins. Si Derbyland renoue avec le folklore du passé, celui-ci se transforme. Comme le rappellent Laurent-Sébastien Fournier et Gilles Raveneau, « *on sait que tous les produits culturels sont aujourd'hui le résultat de parodies, de pastiches et de collages. Chacun joue avec les valeurs du passé, dans un va-et-vient permanent avec le présent* » (Fournier et Raveneau, 2010 : 10) Les Nasty s'inscrivent dans la continuité des luttes qui traversent actuellement ce milieu et respectent certaines critiques faites aux imaginaires sexy de la discipline, accusés de véhiculer des représentations stéréotypées des sportives.

Avec leur bouée de sauvetage en forme de lama, leurs claquettes et leurs lunettes de soleil sur le nez, les speakeuses, Jacky & Dirty, ne décrivent pas seulement les actions du match, mais réinsèrent du ludique, des blagues dans ce spectacle. Elles jouent un rôle de « fou », ce personnage haut en couleur, « *libre de toutes entraves, autorisé à dire ce qu'il pense et à faire ce qu'il veut en toute impunité* » (Silec, 2008 : en ligne). Tandis que le folklore apparaît pour des équipes comme une entrave au sérieux du roller derby et décrédibilise les sportives, les Nasty Pécheresse prouvent qu'il n'en est rien. Elles parviennent, d'ailleurs, à réactiver par Derbyland le rire carnavalesque (Bakhtine, 1970). En effet, si lors des temps de jeu, ces speakeuses accompagnent le public dans la compréhension des actions de matchs, elles n'hésitent jamais à faire rire aux éclats le public. D'ailleurs, en cette période houleuse de réforme des retraites, elles s'en donnent à cœur joie : « *Macron, ta réforme elle est bidon* ». Le public reprend de manière unanime le slogan qui se répète joyeusement de part et d'autre du gymnase. Même Christine Boutin, ancienne députée fondatrice d'un Parti conservateur chrétien-démocrate et opposée, dans les années 1980, au mariage homosexuel, fait l'objet de quelques blagues, provoquant l'hilarité du public. C'est un « *rire de dégradation* » (Flandrin, 2021 : 28) qui est ici à l'œuvre. Comme carnaval, le rire permet aux dominés de tourner en dérision les puissants et de renverser ainsi l'ordre du pouvoir : « *Ce rire est ambivalent : il est joyeux, débordant d'allégresse, mais en même temps il est railleur, sarcastique, il*

nie et affirme à la fois, ensevelit et ressuscite à la fois » (Bakhtine, 1970 : 20). Kiss et son équipe ont participé à la 5^e édition de Derbyland. Pour cette joueuse aux cheveux multicolores, pratiquante depuis 2011, il s'agit du meilleur événement de roller derby auquel elle a pu participer.

Tout ce folklore... j'ai même pas les mots, c'est un truc de malade, parce que y'en a des trucs de malade. Les championnats, tout ça, c'est des trucs dingues mais LÀ c'est vraiment dingue dans le sens où visuellement c'est incroyable : elles [les Nasty Pécheresse] ont aménagé tout le gymnase de l'entrée aux escaliers, au palier, genre y'a pas un seul truc où tu te dis "C'est les escaliers c'est normal elles ont rien fait", non ! Elles ont mis des trucs partout : t'as les trucs de casinos, t'as le truc de Céline Dion en bas à l'accueil, t'as les trucs de fausse prison, t'as les rambardes, le gymnase, etc. Pareil y'a de la décoration partout, les chaises ce sont des chaises de cabaret, c'est des détails mais des détails poussés à l'extrême. Les stands de *merch*, pareil : elles ont installé des énormes cloisons en bois qu'elles ont peintes, qu'elles ont assemblé ensemble. Tu peux même pas dire que c'est *too much*, c'est genre c'est normal quoi, c'est ok, c'est le délire. Y'avait une Cadillac à l'entrée s'il te plaît. Tu as Elvis Presley qui est sous une chapelle qui organise un mariage, c'est Las Vegas. Donc là pour le côté DIY tu sens bien que les meufs elles ont des leçons à te donner tu vois.

Kiss

Lors de notre entretien, Kiss m'explique que de nombreuses joueuses se sont confectionnées des tenues spécialement pour l'événement. Robes fourreaux moulantes à sequins ou, costumes de croupières, les photos de l'événement regorgent de personnages tout droit venus des plus grands casinos de Las Vegas : « *J'ai une copine qui est allée fumer, elle était habillée ben pas déguisée parce qu'on aurait pu dire qu'elle s'habillait comme ça dans la vie, mais elle s'était éloignée du gymnase et y'a deux mecs qui sont venus l'accoster* ». Lors d'un événement comme Derbyland, l'interaction ludique repose ainsi sur une compréhension, par les actrices et les acteurs de l'interaction, du cadre et de ses conventions (Goffman, 1991 : 52). Une tenue peut prendre la forme d'un « déguisement », selon le contexte. Dans d'autres circonstances, il peut exprimer une volonté de séduire ou d'attirer le regard. Ces mises en scène participent ainsi à brouiller le sens du cadre interactif. Le ludique s'arrête lorsque le monde extérieur, méconnaissant le sens du Derbyland et qui se matérialise notamment par les déguisements des différents protagonistes, surgit.



Derbyland redonne vie au spectacle du passé et rien n'est laissé au hasard : près des stands de *merch*, une « roue des gages », semblable à celle avec lesquelles les américaines ont refait vivre le roller derby en 2001, attend que le public vienne la tourner. L'événement articule parfaitement l'héritage spectaculaire de la discipline aux enjeux du présent. En effet, tandis que le milieu du derby français constate la disparition du folklore des débuts, il est au cœur de cet événement et concoure résolument à son succès. Angela Pickles rattache ce folklore aux imaginaires avec lesquels le roller derby est apparu en France : « *Y'a comme une brise de no future qui traîne dans le derby folklorique, et du coup moi ça me plaît bien parce que quelque part je m'y retrouve un peu dans*

cette philosophie de mouvement punk et de sport alternatif » (Angela Pickles). Or, Derbyland ne mobilise pas les mêmes stratégies de subversion que les spectacles des débuts. Porté autrefois par les joueuses, vêtues de bas résilles et autres accoutrements provocants, la subversion se joue, cette fois, dans cette extrapolation du folklore aux marges du jeu. Derbyland puise dans les imaginaires du cirque en tant que fête populaire et dont « *la spécificité reste la présentation de pratiques minoritaires spectaculaires basées sur l'anormalité* » (de Truchis de Varennes, 2020 : en ligne). En effet, des pom pom boys aux caïmans dans les escaliers, en passant par la présence d'effeuilleuses dans des espaces, les gymnases, qui remplissent une fonction de disciplinarisation de l'espace et des conduites sociales (Vertinsky, 2006), Derbyland articule le renversement des normes et le grotesque pour actionner sa mécanique transgressive. Le folklore et l'humour s'inscrivent ici dans la continuité du théâtre et du cirque au sein duquel « *le comique est un outil qui permet la mise en place d'une énergie collective* » (Spinelli, 2019 : 118).

Des événements comme Derbyland, ou le Skate Hard to Hell organisé par le Roller Derby Lille, proposent ainsi des modèles de spectacle entrant en résistance avec le processus de sportivisation dans lequel s'inscrit, depuis 2014-2015, le roller derby français. Comme l'explique Becky Beal : « *les implications de la résistance sociale sont basées sur l'hypothèse que le comportement humain n'est pas déterminé uniquement par une idéologie dominante ou des relations économiques, mais plutôt que les humains sont capables de répondre de manière créative à leurs conditions sociales et économiques par le biais de diverses pratiques quotidiennes et culturelles* »³⁹² (Beal,

³⁹² « *The implications of social resistance are based on the assumption that human behavior is not determined solely by a dominant ideology or economic relations, but rather that humans are able to respond creatively to their social*

1995 : 265). Derbyland³⁹³, ainsi que tous les événements qui font revivre le folklore de la discipline, œuvrent ainsi à la perpétuation d'une culture sportive qui n'est pas celles du *mainstream*. Ils représentent, en ce sens, une « *forme culturelle d'utilité festive* » (Fournier, 2012 : 142). Ils prouvent ainsi les possibilités d'un contexte sportif de résister à un destin immuable, celui d'une sportivisation au cours de laquelle le jeu ou le folklore, ne peuvent que disparaître.

Ce dernier chapitre s'est concentré sur la pratique du roller derby telle qu'elle se donne à voir aujourd'hui. Tandis que le roller derby reste un sport peu connu du grand public français, certaines équipes sont parvenues à se hisser au sommet de la hiérarchie européenne et se présentent comme de véritables références en termes de performance sportive. Les équipes ont accepté de jouer le jeu de la compétition et certaines joueuses organisent même leur quotidien en fonction de cette passion qu'est le roller derby. Tandis que le roller derby est apparu à travers une dynamique folklorique, détournant avec amusement les codes du sport *mainstream*, il a finalement rejoint ses rangs, d'abord en rejoignant la FFRS puis en éliminant les ingrédients du folklore carnavalesque.

La sportivisation du roller derby s'est d'abord accompagnée d'une disparition de la logique DIY en tant que principe organisateur. En effet, rares sont les équipes à avoir pu articuler organisation alternative, autogérée et non hiérarchique avec la compétition. Bien que les équipes restent libres de l'organisation à mener, les logiques de désengagement et de « consommation » de l'activité expriment bien l'absence d'action partagée collectivement autour de la conservation d'une logique d'action alternative. Les réflexions autour d'une vision démocratique de l'activité sont toujours présentes, mais sont peu débattues. Elles restent souvent cantonnées aux sphères décisionnaires de l'association. L'euphémisation progressive du folklore est également un indicateur du tournant sportivisé opéré par la discipline. Son existence est aujourd'hui fragmentée, preuve que sa transmission ne s'opère que partiellement. Si on le retrouve encore dans les interstices libres du match ou parfois dans quelques tenues de joueuses, sa présence n'est plus considérée comme essentielle à la pratique du roller derby. D'ailleurs, au plus haut niveau, son existence a complètement disparu, jusque dans certains *derby name* qui s'effacent au profit des noms civils des joueuses. Le théâtre du roller derby et les logiques compétitives ne semblent, dès lors, pas compatibles.

and economic conditions through various daily and cultural practices » [traduction personnelle].

393 Christian Vivier voit les Nasty Pécheresse et leur Derbyland comme « *le petit village gaulois qui résiste* ».

Tandis que cette sportivisation s'est accompagnée d'une euphémisation du folklore, une politisation des discours semble s'y être substituée. En effet, depuis quelques années, les équipes (particulièrement les plus performantes) affichent, en place publique, leur soutien aux luttes LGBT et brandissent l'« inclusion » comme marqueur de distance vis-à-vis du sport *mainstream*. Tandis que, par le folklore, les équipes amplifiaient les stigmates de la féminité pour en faire les « *emblèmes d'une exclusion volontaire* » (Hebdige, 2008 [1979]), elles refusent désormais de perpétuer ce qu'elles considèrent être comme des stéréotypes qui nuisent à l'image de la femme sportive. Les changements de logos qui surviennent s'inscrivent dans cette continuité : il s'agit désormais de célébrer le sport féminin et non plus l'envisager comme un spectacle. Le glissement de l'inclusif sur le folklorique s'accompagne dès lors d'une transformation, voire du lissage des imaginaires avec lesquels la discipline s'est implantée en France. Désormais, les joueuses ne cherchent plus à s'extraire de l'ordre sportif ou des sphères fédérales, mais souhaitent bien y défendre leur place, et ce en reversant l'ordre de genre. L'inclusion vient ainsi légitimer une pratique créée par un public historiquement dominé au sein de l'institution sportive, créée, quant à elle, par et pour les hommes (Barbusse, 2022 : 133). Le milieu du roller derby tend ainsi à vouloir transformer de l'intérieur une institution fondée sur les pierres angulaires du patriarcat. D'ailleurs, les événements sportifs sont également l'occasion d'observer une mise sous contrôle du modèle sportif traditionnel : au roller derby, les stades ne sont plus le dernier espace de débridement toléré des émotions.

Ce discours dominant rattachant le roller derby à la 3^e vague féministe n'est pas partagé par l'ensemble des équipes. Plus encore, tandis que le folklore participe à associer le cadre sportif à un cadre ludique et festif, l'inclusion se révèle quant à elle autoritaire et normalisante. Rappels à l'ordre et ostracisations condamnent désormais celles et ceux qui ne respectent pas les règles imposées par cette éthique inclusive. Des joueuses, créatrices d'équipes, admettent aujourd'hui se distancer de ce qui est, par facilité, appelé la « communauté ». Le roller derby se présente pour elles comme un espace dans lequel le débat n'y a pu légion. Alors que certaines d'entre-elles ont quitté, en 2015, le milieu du roller derby à la suite de son entrée au sein de la FFRS, cette fois, c'est à cause de ce positionnement politique radical et autoritaire que certaines d'entre elles ont choisi d'abandonner ce sport.

L'enquête a également permis de repérer la création, récemment, de nouvelles associations qui, tout en adoptant le discours radical intersectionnel, ont choisi de s'extraire du schéma compétitif. Des

Pink Block aux Masilia Roller Sisters, ces équipes ont choisi de mobiliser de nouveau le DIY afin de proposer une autre manière de concevoir la pratique du roller derby. Si elles continuent à s'inscrire au championnat, elles souhaitent parvenir à monter une équipe compétitive sans reproduire certaines hiérarchies. Par ailleurs, l'auto-entraînement, la fabrication des tenues ou encore des réflexions autour de l'éducation populaire sont activement mobilisés dans le quotidien sportif de ces nouvelles associations. Pour les Nasty pécheresse de Montreuil, le politique ne rime pas avec inclusif. Ces dernières ont choisi de résister à l'homogénéisation du derby à leur manière. Tandis que des équipes voient dans le folklore le discrédit du sport féminin, les Nasty prouvent avec Derbyland que le roller derby ne peut exister sans le spectacle qui l'a vu naître. Leur collaboration avec des artistes de Montreuil permet à ces joueuses d'associer de nouveau performance sportive et performance carnavalesque.

Conclusion

Cette recherche a permis de questionner l'évolution du roller derby français, depuis son apparition en France en 2009 jusqu'à aujourd'hui. Ce travail s'intéressait initialement à la forme décalée de cette activité sportive. À travers ses visuels provocants et ses spectacles sportifs burlesques, le roller derby semblait suggérer une autre manière d'envisager la pratique sportive. Plus encore, l'activité se diffuse à travers un attachement à certaines cultures musicales comme le rock'n'roll, le rockabilly ainsi que le mouvement punk, des cultures qui, à plusieurs degrés, sont marquées par leur positionnement contre l'ordre établi. Les temps de rassemblement sportifs ne sont pas les seules périodes où s'opère une rupture avec les cadres sportifs, de détournement avec les cadres sportifs traditionnels. En effet, les équipes françaises défendent le DIY dans leur organisation. Emprunté au mouvement punk auquel le roller derby est rattaché depuis sa recréation, le DIY constitue une éthique visant à fonctionner en dehors du système capitaliste. Cette recherche a donc débuté en s'intéressant au modèle « alternatif » du roller derby et plus particulièrement aux façons dont les équipes se structurent contre un modèle établi.

L'exploration menée auprès d'une équipe en particulier, puis étendue à d'autres, s'est pourtant confrontée à une « normalisation » évidente de l'activité et fait craindre une disparition des spécificités de cette pratique burlesque. En effet, le roller derby tend à s'inscrire dans la continuité d'autres pratiques alternatives qui semblent toutes vouées à être institutionnalisées. Une euphémisation du folklore carnavalesque se laisse observer sur le *track*, et l'organisation des collectifs tend à se rapprocher davantage du mode de fonctionnement des associations sportives « traditionnelles » que de communautés cherchant à exister en dehors du système capitaliste. Outre l'arrivée de sponsors, le roller derby français rejoint en 2014 le système fédéral et les équipes nationales féminines, masculines et juniors sont désormais considérées comme les vitrines de l'activité. Pourtant, deux indices suggéraient que le roller derby ne s'inscrivait pas dans une sportivisation linéaire. En effet, en plus des bribes de folklore qui continuent à se développer par touches ou lors d'événements ponctuels, il est intéressant de constater les réactions d'une partie de ce milieu sportif face à la sportivisation de leur activité. Ainsi, tandis que le roller derby séduit les pionnières pour son modèle décalé, promettant une autre manière de faire du sport, il tend

aujourd'hui à s'inscrire dans la continuité des pratiques compétitives traditionnelles, *mainstream* avec des recrutements, de la compétition, des hiérarchies et moins de *fun*.

Afin de comprendre cette transformation, les cadres d'analyse appartenant aux *Cultural Studies* et aux *sports subculture* ont été mobilisés. Il s'agissait en effet d'appréhender le modèle carnavalesque du roller derby comme une forme de résistance face aux modèles sportifs institués. En ce sens, les formes de détournement mises en place par les joueuses apparaissaient comme un moyen de rompre avec la « naturalisation » du sport *mainstream*, réinjectant par ailleurs une part de ludique dans un cadre sportif. Le roller derby s'inscrit dans la continuité de pratiques comme le quidditch (Tuillon Demésy, 2017 ; 2018), le parkour (Jecker, 2019) ou encore la Pole dance (Potvain, 2022), autant de pratiques portées par des imaginaires qui, initialement, ne sont pas ceux de l'institution sportive. Le jeu, l'enfance, la transgression, les imaginaires de contre-cultures : tous ces éléments symboliques accompagnent en effet l'entrée dans ces pratiques, permettant de générer une expérience sportive différente de celle du sport traditionnel. Pourtant, le décalage pouvant exister entre le regard que les chercheurs portent sur la sportivisation des sports alternatifs et celui que portent les joueuses de roller derby sur l'évolution de leur sport invite à s'interroger sur le rôle joué par les actrices de cette sous-culture sportive dans la sportivisation de leur pratique. En effet, si cette sportivisation peut être analysée comme le fait d'une institution sportive étouffant toute forme d'alternative, les joueuses défendent l'évolution de leur sport, résultat d'une véritable communauté de travail qui, en une dizaine d'années, a acquis une expertise et une technicité extrêmement fine du jeu et souhaitent le défendre sur les terrains sportifs. De plus, en tant que pratique initialement créée par et pour les femmes, le roller derby renverse l'ordre du genre au sein d'une institution, le monde sportif, bastions de la masculinité. Cette normalisation sportive offre l'occasion de gagner en légitimité et de s'ouvrir à un public élargi. Il s'agit désormais de faire connaître le roller derby en tant que sport et non plus en tant que « spectacle ». En effet, pour les joueuses interrogées, transformer les imaginaires de la pratique se révèle être un moyen de gagner en légitimité et de faire reconnaître une activité pour sa dynamique athlétique.

La problématique de cette thèse s'est donc concentrée sur ce qui pouvait sembler être un « paradoxe » : alors qu'en 2009, les joueuses investissent cette pratique qui semble offrir une autre manière d'envisager le sport de compétition, les voilà parties à la conquête du monde sportif. Pour comprendre la sportivisation du roller derby, il faut se rendre à l'endroit où celle-ci débute : c'est-à-dire au sein des équipes, auprès des fabricantes de l'activité. C'est donc à travers une perspective

interactionniste que la sportivisation du roller derby a été étudiée. Il s'agissait ainsi de s'intéresser à la manière dont les joueuses négociaient un cadre de pratique, articulé entre le détournement des codes du sport *mainstream* et l'appropriation des imaginaires de la performance sportive. Ce travail de recherche s'est donc largement concentré sur le rôle joué par les actrices du jeu dans les transformations de l'activité qu'elles ont créée.

L'enquête a tout d'abord cherché à reconstituer le passé du roller derby français. Des entretiens menés avec des pionnières et des joueuses qui ont investi l'activité avant l'organisation d'un championnat national en 2015 ont permis de rendre compte des conditions d'apparition de l'activité. Elle a pu montrer que les imaginaires mobilisés dans la pratique, ainsi que l'élan carnavalesque qui accompagnait les temps de jeu, conféraient au roller derby un caractère résolument permissif. En effet, si, contrairement au film *Bliss*, tous les coups ne sont pas permis, le jeu se présente à son arrivée en France comme un espace de pratique autorisant une transgression des normes en place. Par exemple, en associant sur leurs supports de communication l'activité à des références de la culture populaire transgressive (films érotiques ou d'horreur), les actrices de la pratique profitent de cet espace de jeu pour rompre avec les normes de pudeur qui caractérisent le fait sportif. L'exploration permissive du roller derby s'expérimente ainsi dans le cadre du jeu, par l'invention notamment de « personnages » burlesques et transgressifs, mais elle peut également être prolongée en dehors du seul cadre ludique. Pour certaines équipes, ces éléments de transgression ne relèvent pas simplement du jeu, mais sont porteurs d'une vision du fait sportif en rupture avec les institutions. Ainsi, certaines vont activement chercher à se détacher des institutions fédérales et œuvrer pour un fonctionnement autogéré du roller derby en France. Dès lors, des équipes vont chercher à s'organiser indépendamment de tout cadre institué et refuser que la discipline ne rejoigne les sphères sportives. Une autre partie du milieu derby français ne compte cependant pas rompre avec le modèle fédéral et cherche, dès 2011, à obtenir une reconnaissance institutionnelle. Ces premiers éléments ont permis de montrer que, si l'activité est portée par des imaginaires ayant trait aux contre-cultures punks, toutes les équipes ne se les approprient pas de la même manière. Le roller derby français est donc marqué par des degrés de radicalité (certaines équipes investissent l'activité d'idéaux anarchistes) et ce, dès son implantation. Pourtant, entre 2012 et 2014, c'est bien de manière autogérée que le roller derby français évolue, sans intermédiaire.

Le tournant sportivisé venant des États-Unis n'est pas sans jouer un rôle dans l'accélération de la normalisation d'une partie du milieu derby en France et dans sa future institutionnalisation. En effet, l'organisation de Coupes du Monde, les systèmes de *rankings*, le championnat WFTDA encouragent des équipes comme Toulouse et Paris à vouloir rejoindre, très tôt, les sphères compétitives américaines. 2014 est une année charnière dans l'histoire du roller derby français : une seconde Coupe du Monde féminine et une première Coupe du Monde masculine sont organisées et l'équipe du RDMC de Metz organise ce qui est considéré comme le premier championnat de France. À la fin de l'année, le roller derby rejoint le système sportif fédéral. La première partie de l'analyse comprend les chapitres 9 et 10. Elle a permis d'apporter des éléments d'analyse concernant les relations qu'entretiennent les joueuses de roller derby avec les représentants du sport *mainstream*, lorsqu'elles structurent l'activité.

La seconde partie de l'analyse (chapitre 11) s'est ensuite concentrée sur le roller derby au présent et sur ce que la sportivisation a pu faire à la dynamique permissive des débuts. Des transformations en interne ont pu être repérées grâce au travail de terrain réalisé. Progressivement, l'organisation de championnats a participé à accroître la compétitivité au sein des associations, qui se laissent de plus en plus diriger par des objectifs sportifs. De plus, il semble que le DIY créatif et spontané des débuts ait laissé place à des organisations d'association plutôt traditionnelles : avec un bureau, un CA et des bénévoles parfois peu actifs. L'analyse s'est largement concentrée sur les *fresh meat*, les débutantes, qui doivent se plier au cadre sportif qui leur est imposé. Au regard des enjeux initiaux du roller derby, cette situation n'est pas sans générer de nombreux conflits, notamment entre les anciennes et les nouvelles, et attestent, d'une certaine manière, de l'absence de réflexions autour des reproductions de hiérarchies dans un contexte sportif. En effet, en reproduisant perpétuellement une organisation verticale au sein de laquelle le pouvoir associatif est détenu par une poignée de membres, les équipes de roller derby, bien que majoritairement dirigées par des femmes, n'inventent pas d'autre manière de diriger le fait sportif que ce qui existe par ailleurs. La sportivisation de l'activité a ainsi résolument restreint la dynamique permissive des débuts. Désormais, des sélections discriminent les joueuses autorisées (ou non) à participer à un championnat. Ensuite, nombre d'entre elles ont également laissé de côté le burlesque pour gagner « en sérieux ». Le roller derby tend ainsi à reproduire ce que les pionnières reprochaient en 2010 aux sports de compétition. Alors que le roller derby se présente comme une pratique permissive autorisant un détournement risible des codes, il est devenu plus sérieux, hiérarchisé et concurrentiel.

Malgré ce tournant du permissif vers le « sportif », les joueuses interrogées se réjouissent de cette évolution prise par le roller derby. En effet, la normalisation de l'activité leur permet de défendre la dynamique athlétique d'une activité née du seul effort de ses membres. Pourtant, le roller derby reste enfermé dans les imaginaires par lesquels il s'est implanté. Tandis que l'intérieur des collectifs révèle un abandon de la dynamique carnavalesque, il reste, aux yeux du public, un spectacle burlesque.

Dès lors, la suite de l'analyse a permis de mettre l'accent sur l'engagement des joueuses en faveur d'une transformation des imaginaires de l'activité. Tandis que le roller derby apparaît à travers un modèle en rupture avec les modèles hégémoniques, célébrant le sexe, la violence et la dérision, l'analyse des derniers logos des équipes a pu montrer cette volonté de lisser l'image de l'activité, de supprimer les éléments de détournement. Tandis que les joueuses françaises ont intégré la pratique à partir de ces éléments transgressifs (les imaginaires de la violence, de la mort) qu'elles réifient lors de chaque événement, elles refusent désormais de véhiculer ce qui leur apparaît aujourd'hui comme des stéréotypes. En se déplaçant des marges du système sportif où elles fonctionnaient de manière autogérée vers le centre, les institutions sportives, les équipes se privent de toute la dynamique burlesque et humoristique avec laquelle l'activité est apparue. Les joueuses adoptent une certaine posture morale, qu'elles rattachent notamment à la nécessité de défendre les valeurs « inclusives » du sport. Si elles entrent dans l'activité à partir d'imaginaires subversifs (par exemple, elles n'hésitent pas à hyper-sexualiser leurs mascottes), l'évolution de l'activité s'est opérée à partir d'une élimination de ces imaginaires au profit d'une représentation plus inclusive des corps.

En effet, si le roller derby tend à adopter le costume sportif jusqu'à éloigner les éléments culturels avec lesquels il s'implante en France (le carnavalesque, les imaginaires de transgression, le folklore), s'observe au cours de ces dix ans une intensification des discours en faveur de l'inclusion des minorités de genre. La consolidation de l'ancrage féminin autour de 2017, à travers la défense, plus ou moins marquée d'une équipe à l'autre, d'une dynamique « inclusive », peut être analysée comme le dernier recours face à cette sportivisation qui entrave les alternatives sur les scènes sportives. En effet, tandis que les institutions du sport *mainstream* restent frileuses vis-à-vis de la reconnaissance des personnes trans ou des minorités de genre, le roller derby a choisi, en se sportivant, d'en faire son étendard politique. En défendant une politique inclusive, les équipes affirment ainsi leur volonté de conserver une distance vis-à-vis du sport institué. Par ailleurs, la volonté d'adhérer au système sportif sans en reproduire les traits (virilisme, exclusion de certains

profils d'individus, etc.) accompagne désormais le quotidien de l'expérience sportive du roller derby français dont les membres entendent bien profiter de leur présence au sein du système fédéral pour proposer d'autres manières de concevoir la pratique de loisir et compétitive. En effet, si le roller derby a investi les cadres fédéraux, ce sont donc majoritairement des femmes qui, élues, siègent à la commission roller derby pour la FFRS.

Or, si le permissif a remplacé l'inclusif sur les terrains du roller derby, l'existence de conflits entre les équipes, voire d'une véritable scission de la « communauté » du derby montrent combien cette question est porteuse de conflits. Le roller derby français semble aujourd'hui confronter deux visions du féminisme. D'une part, les défenseuses d'une inclusion inscrite dans la continuité de la troisième vague féministe (Butler, 2006 [1990] ; Bohuon, Castan-Vincente et Schmitt, 2021). Les équipes qui s'inscrivent dans cette conception du féminisme s'organisent autour d'une non-mixité choisie et cherchent ainsi à articuler engagement sportif et engagement militant en faveur des minorités de genre. D'autre part, des joueuses qui refusent d'adhérer à ce modèle le considèrent comme autoritaire et certainement pas inclusif. En effet, qu'il s'agisse de l'exclusion des hommes ou bien des rappels à l'ordre concernant les règles d'usage en présence de personnes trans, ces modes de fonctionnement se présentent comme contraignant et surtout : générateurs de mise à l'écart. En ayant rejoint les terrains du sport *mainstream*, certaines équipes de roller derby tendent à recréer des formes d'« entre-soi » excluants les hommes tout autant que les personnes qui ne maîtrisent pas les discours militants et au sein desquels les anciens dominés, les femmes et les minorités de genre, deviennent les dominants. Dans la perspective d'un prolongement de ces travaux, la suite de l'analyse pourrait éclairer cet affrontement idéologique entre des joueuses qui défendent l'inscription du roller derby dans la troisième vague féministe et celles qui refusent de céder à cette vision de la pratique. De nouveau, il faut se rendre au sein des équipes pour y observer, cette fois, des résistances non pas à la sportivisation mais aux idéologies avec lesquelles certaines équipes associent le roller derby.

La poursuite de la recherche portant sur le roller derby pourra également s'intéresser à la diffusion géographique de l'activité, inégale selon les pays. En effet, si elle a facilement pu s'installer dans des pays comme l'Angleterre, la France et l'Allemagne, comment expliquer son absence à mesure que l'on se dirige du côté de l'Europe de l'Est ? Qu'est-ce qui tend à freiner la diffusion de cette discipline sportive ? Il serait d'ailleurs intéressant de confronter ces questions au dynamisme des cultures alternatives dans ces pays.



THÈSE DE DOCTORAT UNIVERSITÉ BOURGOGNE FRANCHE-COMTÉ

École doctorale n° 594
Sociétés, espaces, pratiques, temps

Doctorat de Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives

Orlane Messey

"C'est du sport, tu t'attendais à quoi ?"

D'un entre-soi permissif à un sport inclusif : le cas du roller derby français

Tome 2 – Annexes

Thèse présentée et soutenue à Besançon le 9 janvier 2024

Composition du jury :

FOURNIER Laurent-Sébastien, Professeur des Universités, Université Côte d'Azur | Rapporteur
GAUTHARD Nathalie, Professeure des Universités, Université d'Artois | Examinatrice
GIBOUT Christophe, Professeur des Universités, Université du Littoral Côte d'Opale | Président du jury
LIOTARD Philippe, Maître de Conférences – HDR, Université Claude Bernard Lyon 1 | Rapporteur
ROUX Frédérique, Professeure des Universités, Université Rennes 2, | Examinatrice
TUAILLON DEMÉSY Audrey, Professeure des Universités, Université de Franche-Comté | Directrice de thèse
VIVIER Christian, Professeur des Universités, Université de Franche-Comté | Directeur de thèse

Sommaire des annexes

Bibliographie.....	1
Annexe n° 1. Recensement des productions portant sur le roller derby.....	45
Productions culturelles non scientifiques.....	45
Productions scientifiques en sciences de la vie.....	47
Productions scientifiques en sciences humaines et sociales.....	48
Annexe n° 2. Cartographie des équipes européennes avant 2009.....	66
Annexe n° 3. Cartographie des équipes françaises par année d'apparition.....	69
Annexe n° 4. Exemple de grille d'entretien.....	71
Annexe n° 5. Le roller derby à travers quatre entretiens.....	73
Annexe n° 6. Fiches enquêtée.s et résumés des entretiens.....	122
Annexe n° 7. Questionnaire.....	220
Annexe n° 8. Les logos des équipes françaises et leur évolution (2009-2023).....	230
Le roller derby féminin.....	230
<i>Le roller derby masculin.....</i>	<i>266</i>
<i>Le roller derby chez les Juniors.....</i>	<i>272</i>
Annexe n° 9. Flyers de recrutement repérés pour la période 2010-2012.....	273

Bibliographie

ACETI Monica (2018), « Corps et controverses autour d'une barre de pole dance : entre vice et vertu », in Monica Aceti, Christophe Jaccoud, Laurent Tissot (dir.), *Faire corps : temps, lieux et gens*, Neuchâtel, Éditions Alphil, pp. 191-213.

ADORNO Theodor W. (1941), « On popular music », *Studies in Philosophy and Social Science*, vol. 17, n° 9, pp. 17-48.

ADORNO Theodor (1990), « La télévision et les patterns de la culture de masse [traducteurs : Géraldine Savary, Jean-Yves Pidoux, Paul Beaud] », *Réseaux. Communication – Technologie – Société*, vol. 44-45, n° 9, pp. 225-242.

AKOUN André (1999), « Les méthodes en sociologie », in Akoun André, Ansart Pierre (dir.), *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Seuil, pp. 338-339.

ALESSANDRIN Arnaud (2018), *Sociologie des transidentités*, Paris, Le Cavalier Bleu.

ALTENSEE Fred (2011), *The pop cultural significance of Marathon Dancing in the 1920s and 1930s*, Master in Arts, American Public University, en ligne : https://www.academia.edu/6957656/The_Pop_Cultural_Significance_of_Marathon_Dancing_in_the_1920s_and_1930s.

ALTHABE Gérard (1990), « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain », *Terrain*, vol. 14, pp. 126-131.

ALVAREZ Luis (2008), *The power of the Zoot : youth culture and resistance during the World War II*, Los Angeles, University of California Press.

AMBROSCH Gerfried (2015), « The relations between punk rock, hardcore and American culture », *American Studies*, vol. 60, n° 2, pp. 215-233.

ANDREWS David L., **LOY** John W. (1993), « British Cultural Studies and sport : past encounters and futures possibilities », *Quest*, vol. 45, n° 22, pp. 255-276.

ARNAUD Pierre, **CAMY** Jean (dir.) (1986), *La naissance du mouvement sportif associatif en France*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.

ARNAUD Pierre (1986), « Pratiques et pratiquants : les transformations de la sociabilité sportive. L'exemple de Lyon et du département du Rhône entre 1850 et 1914 », in Arnaud Pierre, Camy Jean (dir.), *La naissance du mouvement sportif associatif en France*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, pp. 173-198.

ARNAUD Pierre, **TERRET** Thierry (1996), *Histoire du sport féminin. Tome 1 : Le sport au féminin : histoire et identité*, Paris, L'Harmattan.

ARNOLD David O. (1970), *The sociology of subcultures*, Berkeley, Glendessary Press.

ATHERTON John (1998), « Jacques Portes. De la scène à l'écran : naissance de la culture de masse

aux États-Unis », *Revue française d'Études Américaines*, vol. 75, n° 56, pp. 115-116.

ATTALI Michaël, **ROBÈNE** Luc (2015), « Le corps comme objet de la pensée critique : Jean-Marie Brohm et la critique radicale de l'éducation physique et sportive », in André D. Robert et Bruno Garnier (dir.), *La pensée critique des enseignants*, Presses universitaires de Rouen et du Havre, pp. 167-188.

AUBOUSSIER Julien (2009), « Identités de club, imaginaires et territoires dans la PQR », *Les Cahiers du journalisme*, n° 19, pp. 130-141, en ligne : http://www.cahiersdujournalisme.net/pdf/19/11_AUBOUSSIER.pdf.

AUGÉ Marc (1994), *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Flammarion.

AUSTIN Bruce A. (1981), « Portrait of a cult film audience : the Rocky Horror Picture Show », *Journal of Communication*, vol. 31, n° 2, pp. 43-54.

BABCOCK Barbara A. (1978), *The reversible world : symbolic inversion in art and society*, New-York, Cornell University Press.

BAKHTINE Mikhaïl (1970), *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-Age et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard.

BAKER Laura (1994), « American Gladiators: Keeping the Body in Shape », *Iowa Journal of Cultural Studies*, vol. 13, n° 1, pp. 21-37.

BARBUSSE Béatrice (2022), *Du sexisme dans le sport*, Paris, Anamosa.

BARD Christine (2003), *Les femmes dans la société française du 20^e siècle*, Paris, Armand Colin.

BARD Christine (2014), « 'Mon corps est une arme', des suffragettes aux Femen », *Les Temps Modernes*, vol. 678, n° 2, pp. 213-240.

BARKER Jason (2021), « Quentin Tarantino's cartoon violence », *Animation: an interdisciplinary journal*, vol. 16, n° 2.

BARRIÈRE Louise (2022), « "If you feel like a lady..." : médiations féministes des musiques DIY sur un scène globalisée », Thèse de doctorant en Art, Université de Lorraine.

BARTHES Roland (1957), *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil.

BASZANGER Isabelle (1981), « Socialisation professionnelle et contrôle social. Le cas des étudiants en médecine futurs généralistes », *Revue française de sociologie*, vol. 22, n° 2, pp. 223-245.

BEAL Becky, **WEIDMAN** Lisa (2003), « Authenticity in the skateboarding world », *Linfield College, Faculty publications*, en ligne : https://digitalcommons.linfield.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1009&context=mscmfac_pubs.

BEAL Becky, **WILSON** Charlene (2004), « 'Chicks dig scars'. Commercialisation and the transformations of skateboarders' identities », in Wheaton Belinda (dir.), *Understand Lifestyle sport. Consumption, identity and difference*, Routledge, London, pp. 31- 54.

- BEAL** Becky (1999), « Skateboarding: an alternative to mainstream sports », in Coakley Jay, Donnelly Peter (dir.), *Inside sports*, London, Routledge, pp. 139-145.
- BEAL** Becky (1995), « Disqualifying the official: an exploration of social resistance through the subculture of skateboarding », *Sociology of sport journal*, vol. 12, n° 3, pp. 252-267.
- BEAUD** Stéphane, **WEBER** Florence (4^e édition, 2010), *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte.
- BEAUD** Stéphane (1996), « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'entretien ethnographique », *Revue des sciences sociale du politique*, vol. 35, n° 3, pp. 226-257, en ligne : https://www.persee.fr/doc/polix_0295-2319_1996_num_9_35_1966.
- BEAUDOUIN** Sandie, **SCHUT** Pierre-Olaf (2016), « Du canotage à la course à l'aviron. Sportivisation du nautisme en France (1853-1914) », *Stadion - Zeitschrift für Geschichte des Sports und der Körperkultur*, vol. 42, pp.41-70.
- BEAVER** Travis D. (2016), « Roller derby uniforms: The pleasures and dilemmas of sexualized attire », *International review of the sociology of sport*, vol. 51, n° 6, pp. 639-957.
- BEAVER** Travis D. (2012), « 'By the skaters, for the skaters' The DIY ethos of the Roller Derby revival », *Journal of sport and social issues*, vol. 36, n° 1, pp. 25-49.
- BECKER** Paul (2003), « Dance marathons of the 1920s and 1930s », *HistoryLink.org*, en ligne : <https://www.historylink.org/File/5534>.
- BECKER** Howard S. (2020 [1963]), *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Éditions de Minuit.
- BECKER** Howard S. (2010 [1982]), *Les mondes de l'art*, Paris, Flammarion.
- BECKER** Suzanne (2018), *Contesting and constructing gender, sexuality and identity in Women's roller derby*, Doctor of Philosophy – Sociology, Las Vegas, University of Nevada, en ligne : <https://digitalscholarship.unlv.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=4218&context=thesedissertations>.
- BÉJA** Alice (2012), « Exhibons les pauvres ! Retour sur la Grande Dépression américaine », *Esprit*, vol. 6, n° 5, pp. 27-36.
- BELIN** Olivier (2020), « Au pays des fanzines : de la presses alternative à l'archive instituée », *Sociétés & Représentations*, vol. 50, n° 2, pp. 165-173.
- BELL** Amy H. (2014), « Teddy boys and girls as neo-flâneurs in postwar London », *The literary London Journal*, vol. 11, n° 2, pp. 3-17, en ligne : <http://www.literarylondon.org/london-journal/autumn2014/bell.pdf>.
- BELMONT** Nicole (2018 [1991]), « Folklore », in Bonte Pierre, Izard Michel, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, pp. 283-284.
- BÉNAT-TACHOT** Louise, **GRUZINSKI** Serge (2001), *Passeurs culturels. Mécanismes de métissage*, Paris, Presses universitaires de Marne-la-Vallée et Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

- BENHAÏM Sarah** (2019), « DIY et hacking dans la musique noise. Une expérimentation bricoleuse du dispositif de jeu », *Volume !*, vol. 16, n° 1, pp. 17-35.
- BENILAN Annabel, KRISTAL Désirée** (2010a), *Modes du XX^e siècle. Les Punks*, Paris, Éditions Falbalas.
- BENILAN Annabel, FISCHER Muriel, GEORGE Sophie** (2010b), *Modes du XX^e siècle. Le rockabilly*, Paris, Éditions Falbalas.
- BENNETT Andy** (2012), « Pour une réévaluation du concept de contre-culture », *Volume !*, vol. 9, n° 1, pp. 19-31.
- BENNETT Polly L.** (2020), *"Roller derby changed my life": rethinking marxist theory of emancipatory praxis through a case study of women's flat-track roller derby*, PhD of Philosophy, Institute of sustainable industries and liveable cities, Victoria University.
- BERTRAN DE BALANDA Flavien** (2019), « Chaussures », in Robène Luc, Serre Solveig (dir.), *Lexique franco-punk : Punk is not dead*, Paris, Éditions Nova, 027.
- BESNIER Niko** (2021), « Sport », *Ethnologie française*, vol. 51, n° 1, pp. 127-128.
- BESOMBES Nicolas**, « L'esport, ou la sportivisation du jeu vidéo », dans Sébastien Genvo et Thibault Philippette (dir.), *Introduction aux théories des jeux vidéos*, Presses Universitaires de Liège, pp. 443-457.
- BESSY Olivier** (1995), « Le Marathon du Médoc ou le Carnaval de la course. Du sport apollinien au sport dionysaque », in Callède Jean-Paul (dir.), *Sport, fête et société*, Pessac, Maison de Sciences de l'Homme d'Aquitaine, pp. 127-133, en ligne : <https://books.openedition.org/msha/13427>.
- BESTLEY Russ, BURGESS Paul** (2018), « Fan artefacts and doing it themselves : the home-made graphics of punk devotees », *Punk & Post-punk*, vol. 7, n° 3, pp. 317-340.
- BEZES Philippe, BILLOWS Sebastian, DURAN Patrice, LALLEMENT Michel** (2021), « Introduction. Pour une sociologie de la rationalisation. De Max Weber aux programmes de recherche contemporains », *L'année sociologique*, vol. 71, n° 1, pp. 11-38.
- BIDART Claire** (2012), « Réseaux personnels et processus de socialisation », *Idées économiques et sociales*, vol. 169, n° 3, pp. 8-15.
- BIDART Claire, DEGENNE Alain, GROSSETTI Michel** (2011), *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, Paris, PUF.
- BIDEAUX Kévin** (2021), *La vie en rose. Petite histoire d'une couleur aux prises avec le genre*, Thèse de doctorat, Études de genre, option art, Université Paris 8 – Vincennes-Saint-Denis, en ligne : <https://theses.hal.science/tel-03579107v1/document>.
- BIDOT-GERMA Dominique** (2003), « Mascarades et pantalonadas : le carnaval en Béarn, de la violence festive au folklore (Moyen-Age-XIX^e siècle) », *Actes des Congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques*, vol. 126, n° 3, pp. 129-144.
- BIZEUL Daniel** (2007), « Que faire des expériences d'enquête ? Apports et fragilité de l'observation

directe », *Revue française de science politique*, vol. 57, n° 1, pp. 69-89.

BLANCHET Alain, **GOTMAN** Anne (2015), *L'entretien*, Paris, Armand Colin.

BOHUON Anaïs, **CASTAN-VICENTE** Florys, **SCHMITT** Anne (2021), « Roller derby : queer empowerment », in Dorlin Elsa, *Feu. Abécédaire des féminismes présents*, Montreuil, Libertalia, pp. 559-566.

BOIROT Alix (2021), « De l'analyse d'un phénomène touristique à l'étude des masculinités : la lente maturation d'un objet de recherche », *Journée d'étude jeunes chercheurs organisée par les doctorants du laboratoire C3S, UFR STAPS Besançon, Université de Franche-Comté*.

BOISSONNEAU Mélanie, **MAZEL** Quentin, **PILLARD** Thomas (2017), *Cinémas de genre : formes, usages, étiquetages* [Appel à contributions], Laboratoire IRCAV, Université Paris 3, en ligne : <https://calenda.org/411424>.

BOISSONNEAU Mélanie (2013), *Pin up ! Figures et usages de la pin-up cinématographique au temps du "pré-code" (1930-1934)*, Thèse de doctorat en Études cinématographiques et audiovisuelles, Université Sorbonne-Nouvelle.

BONENFANT Maude (2010a), *Sens, fonction et appropriation du jeu : L'exemple de World of Warcraft*, Thèse de doctorant en sémiologie, Université du Québec à Montréal.

BONENFANT Maude (2010b), « Le jeu comme producteur culturel. Distinction entre la notion et la fonction du jeu », *Ethnologies*, vol. 32, n° 1, pp. 51-69.

BONNET-CARBONELL Jocelyne (2008), « Préface », in Fournier Laurent-Sébastien (dir.), *Le "petit patrimoine" des Européens : objets et valeurs du quotidien*, Paris, L'Harmattan, pp. 9-12.

BORDES Pascal, **LESAGE** Thierry, **LEVEL** Marie (2013), « Les jeux collectifs de rue : résurgences ou re-création ? », *STAPS*, vol. 101, n° 3, pp. 33 à 46.

BORRELLI DE SERRES Jules (1851), *Notice sur le commerce de la boucherie de Paris*, Paris, Extrait des Annales Agronomiques.

BOUILLON Florence (2009), *Les mondes du squat*, Paris, PUF.

BOUILLON Florence (2002), « À quoi servent les squats ? Compétences des acteurs et ressources des lieux », *Revue française des affaires sociales*, vol. 2, n° 2, pp. 45-63.

BOUMAZA Magali, **CAMPANA** Aurélie (2007), « Enquêter en milieu "difficile" », *Revue française de science politique*, vol. 57, n°1, pp. 5-25.

BOURDAA Mélanie (2021), *Les Fans. Publics actifs et engagés*, Caen, C&F Éditions.

BOURDAA Mélanie (2016), « La promotion par les créations des fans. Une réappropriation du travail des fans par les producteurs », *Raisons Politiques*, vol. 62, n° 2, pp. 101-113.

BOURDIEU Pierre (1993), *La misère du monde*, Paris, Seuil.

- BOURG** Jean-François (2004), « Le sport professionnel américain » in Vigarello Georges (dir.), *L'esprit sportif aujourd'hui. Des valeurs en conflit*, Paris Universalis, pp. 163-170.
- BOSSALI** Firmin *et al.* (2015), « Le protocole de recherche : étape indispensable du processus de recherche garantissant la validité des résultats », *Hegel*, vol. 1, n° 1, pp. 23-28.
- BOUTANG** Adrienne et **SAUVAGE** Célia (2011), *Les Teen Movies*, Paris, Vrin.
- BOUTANG** Adrienne (2013), « "Jeunes, je vous ai compris" : stratégies de ciblage dans les teen movies, des années 1950 à aujourd'hui », *Le Temps des Médias*, vol. 21, n° 2, pp. 82-103.
- BLUSH** Steven (2016), *New York Rock : from the rise of the Velvet Underground to the fall of CBGB*, New York, Griffin.
- BRAKE** Mike (1985), *Comparative youth culture: the sociology of youth cultures and youth subcultures in America, Britain, and Canada*, London, Routledge.
- BREEZE** Maddie (2015), *Seriousness and women's roller derby. Gender, Organization, and Ambivalence*, Basingstoke, Palgrave MacMillan.m
- BREEZE** Maddie (2014), *Just a big sexy joke? Getting taken seriously in women's roller derby*, PhD in Sociology, University of Edimbourg.
- BREEZE** Maddie (2013), « Analysing 'seriousness' in Roller Derby: Speaking critically with the Serious Leisure Perspective », *Sociological research online*, [en ligne], <http://www.socresonline.org.uk/18/4/23.html>, consulté le 25.08.2019.
- BREEZE** Maddie (2010), « "There's no balls in derby" : roller derby as a unique, gendered sports context », *The international journal of sport and society*, vol. 3, n° 1, pp. 121-133.
- BRÉHON** Jean (2008), « Les prémisses de la sportivisation de la gymnastique : l'exemple de l'Association régionale des gymnastes du Nord (1879-1914) », *STAPS*, vol. 80, n° 2, pp. 73-84.
- BRESSIN** Tiphaine, **PATINIER** Jérémy, (2012), *Strike a pose. Histoire(s) du voguing*, Paris, Des ailes sur un tracteur.
- LE BRETON** David (2012), *L'interactionnisme symbolique*, Paris, PUF.
- BROCHIER** Christophe (2015), *Comprendre et pratiquer la sociologie*, Paris, Armand Colin.
- BROHM** Jean-Marie (2006), *La tyrannie sportive. Théorie critique d'un opium du peuple*, Paris, Beauchesne.
- BROHM** Jean-Marie (2004), « La compétition, c'est la mort », *Outre-Terre*, vol. 8, n° 3, pp. 181-190.
- BROHM** Jean-Marie (1976a), *Sociologie politique du sport*, Paris, Éditions Universitaires Jean-Pierre Delarge.
- BROHM** Jean-Marie (1976b), *Critiques du sport*, Paris, Éditions Christian Bourgois.

- BROMBERGER** Christian (2020), « Ce que les poils disent de nous », *Sciences Humaines*, n° 328, en ligne : <https://amu.hal.science/hal-02929251/document>.
- BROMBERGER** Christian (2018), *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- BROMBERGER** Christian (2011), « Note sur les dégoûts pileux », *Ethnologie française*, vol. 41, n° 1, pp. 27-31.
- BROMBERGER** Christian (1995a), « De quoi parlent les sports ? », *Terrain*, vol. 25, pp. 5-12.
- BROMBERGER** Christian (1995b), « L'ethnologue face au spectacle sportif », in Augustin Jean-Pierre et Callède Jean-Paul (dir.), *Sport, relations sociales et action collective*, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, pp. 47-49.
- BROMBERGER** Christian, **HAYOT** Alain, **MARICI** Jean-Marc (1987), « Allez l'OM ! Forza Juve ! La passion pour le football à Marseille et à Turin », *Terrain*, vol. 8, pp. 8-41, en ligne : <https://journals.openedition.org/terrain/3636>.
- BROUGÈRE** Gilles (2012), « Le jeu peut-il être sérieux ? Revisiter *Jouer/Apprendre* en temps de *serious game* », *Australian journal of French studies*, vol. 49, n° 2, pp. 117-129, en ligne : https://experice.univ-paris13.fr/wp-content/uploads/2015/02/Le_jeu_peut-il_etre_srieux_.pdf.
- BRUN** Éric (2014), *Les situationnistes – Une avant-garde totale (1950-1972)*, Paris, CNRS Éditions.
- BUDIN** Jean-François (2006), « Les ouvrières de la soie à Lyon au XVIII^e siècle », *Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques*, vol. 127, n° 7, pp. 117-126.
- BUFFARD-MORET** Julie (2022), « Le motif léopard dans le vestiaire féminin au XX^e siècle. De l'authentique fourrure du fauve à la prolifération de l'imprimé tacheté », *Apparence(s). Histoire et culture du paraître*, vol. 11, n° 1, en ligne : <https://journals.openedition.org/apparences/3773>.
- BURGER-ROUSSENNAC** Annie (2005), « Goths et gothique aujourd'hui. Histoire d'une culture de jeunes à la mode », *Sociétés & Représentations*, vol. 20, n° 2, pp. 185-197.
- BUTLER** Judith (2006 [1990]), *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte.
- BUTTERWORTH** Michael (2010), *Baseball and rhetorics of purity*, Tuscaloosa, The University of Alabama Press.
- CAILLOIS** Roger (1958), *Les jeux et les hommes*, Paris, Gallimard.
- CALABRIA** Frank M. (1993), *Dance of the Sleepwalkers: The Dance Marathon Fad*, Bowling Green, Bowling Green State University Press.
- CALOGIROU** Claire, **TOUCHÉ** Marc (2000), « Le skateboard : une pratique urbaine sportive, ludique et de liberté », *Hommes et migrations*, vol. 1226, n° 4, pp. 33-43, en ligne : https://www.persee.fr/doc/homig_1142-852x_2000_num_1226_1_3542.

- CALOGIROU** Claire, **TOUCHÉ** Marc (1995), « Rêver sa ville : l'exemple des pratiquants de skateboard », *Journal des anthropologues*, vol. 61-62, n° 3, pp. 67-77, en ligne : https://www.persee.fr/doc/jda_1156-0428_1995_num_61_1_1919.
- CALOGIROU** Claire, **TOUCHÉ** Marc (1993), « Des jeunes et la rue: les rapports physiques et sonores des skateurs aux espaces urbains », *Espace et Société*, vol. 90, n° 2, pp. 69-80.
- CAILLÉ** Alain (2012), « Préface », in Duvignaud Jean, *Le don du rien. Essai anthropologique de la fête*, Paris, Téraèdre.
- CALLÈDE** Jean-Paul (2002), « La pelote basque comme trait culturel d'une 'Europe du Sud' ? », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, vol. 13, n° 1, pp. 41-49.
- CALVET** Louis-Jean (1997), *La tradition orale*, Paris, PUF.
- CAMPIGOTTO** Marie, **DOBBELS** Rachel, **MESCOLI** Elsa (2017), « Ethnographies du proche. Perspectives réflexives et enjeux de terrain », *Émulations*, vol. 22, en ligne : https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations/issue/view/22_Ethnographie%20du%20proche.
- CAMY** Jean (1995), « Les quilles en Gascogne », *Terrain*, vol. 25, n° 2, pp. 61-72.
- CARLSON** Jennifer (2010), « The female signifiant in all-women's amateur roller derby », *Sociology of sport journal*, vol. 27, n° 4, pp. 428-440.
- CARLSSON** Bo, **BACKMAN** Jyri, **STARK** Tobias (2022), « The hegemonic impact of the NHL and the 'Americanization' of Swedish ice hockey and resistance : Rögle BK as 'hockey culture' », *Sport in Society*, vol. 25, n° 6, pp. 1125-1141.
- CARTLEDGE** Frank (1999), « Distress to impress ? Local punk fashion and commodity exchange », in Sabin Roger (ed.), *Punk rock: so what? The cultural legacy of punk*, pp.143-153.
- CEFAÏ** Daniel (dir.) (2013), *L'engagement ethnographique*, Paris, EHESS.
- CEFAÏ** Daniel (2015), « Mondes sociaux. Enquête sur un héritage de l'écologie humaine à Chicago », *SociologieS*.
- CHAMBOREDON** Hélène, **PAVIS** Fabienne, **SURDEZ** Muriel, **WILLEMEZ** Laurent (1994), « S'imposer aux imposants. À propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, vol. 16, n° 3, pp. 114-132, en ligne : https://www.persee.fr/doc/genes_1155-3219_1994_num_16_1_1251.
- CHANTELAT** Pascal, **FODIMBI** Michel, **CAMY** Jean (1998), « Lieux et déplacements sportifs auto-organisés dans la ville », *Agora débats jeunesse*, vol. 13, n° 3, pp. 15-28, en ligne : https://www.persee.fr/doc/agora_1268-5666_1998_num_13_1_1620.
- CHAPUT** Luc (2008), « Sydney Pollack – 1934-1978. L'humanisme libéral », *Séquences. La revue de cinéma*, n° 255, p. 17.
- CHARAUDEAU** Patrick (2018), « L'écriture inclusive au défi de la neutralisation en français », *Le Débat*, vol. 199, n° 2, pp. 13-31.

CHARAUDEAU Patrick (2007), « Les stéréotypes, c'est bien. Les imaginaires, c'est mieux », in Boyer Henry (dir.), *Stéréotypage, stéréotypes : fonctionnements ordinaires et mises en scène*, L'Harmattan, en ligne : <http://www.patrick-charaudeau.com/Les-stereotypes-c-est-bien-Les,98.html>.

CHARTIER Roger, **VIGARELLO** Georges (1982), « Les trajectoires du sport. Pratiques et spectacle », *Le Débat*, vol. 19, n° 2, pp. 35-58.

CHARTIER Roger (1994), « Avant-propos », in Elias Norbert, Dunning Eric (dir.), *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, pp. 7-24.

CHASTAGNER Claude (2011), *De la culture rock*, Paris, PUF.

CHASTAGNER Claude (1996), « Here, there, and everywhere: Rock music, mass culture, and the counterculture », in Dean John, Gabilliet Paul (dir.), *European readings of American popular culture*, Westport, Greenwood Press, pp. 69-79, en ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00176158/document>.

CHASSAIGNE Philippe (2018), « Chapitre 9. Le goût seventies : du futurisme au “no future” », in *Les années 1970. Une décennie révolutionnaire*, pp. 288-334.

CHIFFLET Pierre (2005), *Idéologie sportive et service public en France. Mythe d'un système unifié*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.

CHIFFLET Pierre (1995), « The sport supply in France : from centralization to segmentation », *Sociology of sport journal*, vol. 12, n° 2, pp. 180-194.

CHIFFLET Pierre (1987), « Les fédérations sportives : politiques et stratégies », in Michon Bernard, Faber Claudine (dir.) *Sciences sociales et sports. États et perspectives*, Université des Sciences Humaines de Strasbourg, pp. 287-297.

CHOBEAUX François (2011), *Les nomades du vide*, Paris, La Découverte.

CLARKE John, **HALL** Stuart, **JEFFERSON** Tony, **ROBERTS** Brian (1976), « Subcultures, cultures and class : a theoretical overview », in Hall Stuart, Jefferson Tony (dir.), *Resistance Through Rituals, Youth Subcultures in Post-War Britain*, London, HarperCollinsAcademic, pp. 9-74.

CLARKE John (1976), « Style » in Hall Stuart, Jefferson Tony (dir.), *Resistance Through Rituals, Youth Subcultures in Post-War Britain*, London, HarperCollinsAcademic.

CLAUS Simon (2017), « Stuart Hall, une pensée engagée de l'identité », *Nonfiction*, en ligne : <https://www.nonfiction.fr/article-9119-stuart-hall-une-pensee-engagee-de-lidentite.htm#>.

CLAVÉ-MERCIER Alexandra, **OLIVERA** Martin (2016), « Une résistance non résistante ? Ethnographie du malentendu dans les dispositifs d'intégration pour des migrants roms », *L'Homme*, vol. 219-220, n° 3-4, 175-207.

CLERVAL Anne, **BRUNNER** Pauline (2012), « Des lieux aux pratiques de l'espace lesbien », in Alessandrini Arnaud, Raibaud et Yves (dir.), *Géographie des homophobies*, pp. 25-44.

- COHEN** Jodie H. (2008), « Sporting-self or selling sex: all-girl derby in the 21st century », *Women in sport and physical activity journal*, vol. 17, n° 2, pp. 24-33, en ligne : <https://www.thefreelibrary.com/Sporting-self+or+selling+sex%3a+all-girl+roller+derby+in+the+21st...-a0220135975>.
- COLLECTIF DE RECHERCHE SUR L'AUTONOMIE COLLECTIVE** (2010), *Les panthères roses de Montréal. Un collectif queer d'actions directes*, Montréal, en ligne : https://spectrum.library.concordia.ca/id/eprint/983357/1/M_PR_prWEB.pdf.
- COLLINET** Cécile (2002), « Le sport dans la sociologie française », *L'année sociologique*, vol. 52, n° 2, pp. 269-295.
- COLLINET** Cécile, **TALEB** Ali (2007), « Sociologues et sociologies du sport en France », *Sociologie et sociétés*, vol. 39, n° 2, pp. 225-249, en ligne : <https://www.erudit.org/en/journals/socsoc/2007-v39-n2-socsoc2376/019091ar.pdf>.
- COLOMBANI** Elsa (2018), *Contes gothiques, Tim Burton : de Vincent à Miss Peregrine's Home for Peculiar Children*, Thèse de doctorat en littératures anglaises et anglo-saxones, Paris 10.
- COMSTOCK** Michelle (2001), « Grrrl Zine Networks: Re-composing spaces of authority, gender and culture », *JAC*, vol. 21, n°2, pp. 383-409.
- CONNELL** Raewynn (1995), *Masculinities*, Sydney, Allen and Unwin.
- CONNELL** Raewynn (1987), *Gender and Power. Society, the Person and Sexual Politics*, Stanford, Stanford University Press.
- COPPAGE** Keith (1999), *Roller derby to rollerjam: the authorized story of an unauthorized sport*, Santa Rosa, Squarebook.
- CORDIER** Ariel (1999), « Stéréotypes », in André, Ansart Pierre (dir.), *Dictionnaire de sociologie*, pp. 505-506.
- COTTERILL** Melody S. (2010), *Skating the metaphorical edge. An ethnographic examination of female roller derby athletes*, Master of art in sociology, Faculté of the University of Delaware.
- COTTIN-MARX** Simon (2021), *C'est pour la bonne cause ! Les désillusions du travail associatif*, Ivry-sur-Seine, Éditions de l'Atelier.
- COTTIN-MARX** Simon (2019), *Sociologie du monde associatif*, Paris, La Découverte.
- COUVRY** Camille, **BRAIZAZ** Marion (2019), « Optimiser sa beauté, s'appropriier esthétiquement son corps : succès et échecs au sein des élections de Miss », *Ethnologie française*, vol. 49, n° 4, pp. 687-700.
- CROSS** Rich (2010), « 'There is no authority but yourself' : the individual and the collective in British anarcho-punk », *Music & Politics*, vol. 4, n° 2, pp. 1-20.
- CROSS** Shauna (2007), *Derby Girl*, New York, Henry Holt and Company.

CROSSET Todd, **BEAL** Becky (1997), "The use of 'subculture' and 'subworld' in ethnographic works on sport: a discussion of definitional distinctions", *Sociology of Sport Journal*, vol. 14, n° 1, pp. 73-85.

CRUZIN Valérie, **GERVILLE-RÉACHE** Hugo, **HUGEDET** Willy, **MESSEY** Orlane, **PROFILLET** Lucas, **VOISIN** Nicolas (2021), « La construction de l'objet durant la thèse », Journée d'étude jeunes-chercheurs, Université de Franche-Comté, Laboratoire C3S, 10 novembre, en ligne : <https://calenda.org/869324>.

CUCHE Denys (2016), *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte.

CUREL Agnès (2021), « Extension du domaine forain : transformation des lieux de fêtes et spectacles de curiosités à Paris (1840-1860) » in Beaucé Pauline, Dubouilh Sandrine, Triolaire Cyril, *Les espaces du spectacle vivant dans la ville. Permanences, mutations, hybridité (XVIII^e-XXI^e siècles)*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal.

DACHY Marc (2005), *Dada. La révolte de l'art*, Paris, Gallimard.

DALAKAS Vassilis, **ROSE** Gregory (2014), « Developing Brand Identity in Sport: Lions, and Tigers, and Bears Oh My. », in Dalakas Vassilis, Rose Gregory, *Leveraging Brands in Sport Business*, Oxon: Routledge, pp. 109-122.

DAMIAN-GAILLARD Béatrice, **MONTANOLA** Sandy, **SAITTA** Eugénie (2021), *Genre et journalisme. Des salles de rédaction aux discours médiatiques*, Paris, De Boeck Supérieur.

DARBON Sébastien (2008), *Diffusion des sports et impérialisme anglo-saxons*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris.

DARBON Sébastien (2007), « Rugby, culture et modernité », in **Cahuzac** Hubert et **Lochard** Guy (2007), *L'ovale dans la lucarne. Le rugby à la radio et à la télévision*, Paris, De Boeck Supérieur, pp. 17-28.

DARBON Sébastien (2002), « Pour un anthropologie des pratiques sportives. Propriétés formelles et rapport au corps dans le rugby à XV », *Techniques & Culture*, vol. 39, n° 2, pp. 1-27.

DARMON Muriel (2005), « Le psychiatre, la sociologue et la boulangère : analyse d'un refus de terrain », *Genèses*, vol. 58, n° 1, pp. 98-112.

DAVID Ronan, **OBLIN** Nicolas (2012), « Parce que la compétition n'est pas un jeu... », *Le Sociographe*, vol. 38, n° 2, pp. 10-21.

DAVIES Cath (2014), « Smells like teen spirit : channelling subcultural traditions in contemporary Dr. Martens branding », *Journal of consumer culture*, vol. 16, n° 1, pp. 192-208.

DAVIES Richard O. (2017), *Sports in American Life. A history*, Chichester, Blackwell Publishing.

DEBORD Guy (1992 [1967]), *La société du spectacle*, Paris, Gallimard.

DEBOUNY Louise (2017), « Pour une observation trébuchante. De l'inconfort de la posture ethnographique », *Émulations*, vol. 22, pp. 113-125, en ligne :

https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations/issue/view/22_Ethnographie%20du%20proche/Emulations%2022.

DEFORD Franck (1971), *Five strides on the banked track : the life and times of the roller derby*, New York, Brown & Company.

DEFRANCE Jacques (2011), *Sociologie du sport*, Paris, La Découverte.

DE GAULEJAC Vincent (2019), « Lutte des places », in Vandeveld-Rougale Agnès, Fugier Pascal, de Gaulejac Vincent (dir.), *Dictionnaire de sociologie clinique*, Toulouse, Érès Éditions, pp. 403-406.

DELAPORTE Yves (1982), « Teddies, rockers, punks et cie : quelques codes vestimentaires urbains », *Homme*, vol. 22, n° 4, pp. 49-62, en ligne : https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1982_num_22_4_368324.

DEMO Anne Teresa (2000), « The Guerrilla Girls' Comic politics of subversion », *Women's Studies in Communication*, vol. 23, n° 2, pp. 133-156.

DENNETT Andrea Stulman (1997), *Weird and Wonderful. The dime museum in America*, New York, New York University Press.

DÉODATI Pauline, **THIEBAUD** Sacha, **VOISIN** Nicolas (2023), « Le secret dans le processus de recherche. Découvrir l'indicible du sport et du corps », *Journée d'étude jeunes-chercheurs*, Université de Franche-Comté, Laboratoire C3S, Besançon, 16-17 octobre.

DESCAMPS Yann (2015), « *Am I black enough for you ?* ». *Basket-ball, médias et culture afro-américaine aux États-Unis (1950-2015)*, Thèse de doctorat en civilisation américaine, Université Sorbonne Nouvelle.

DÉTREZ Christine (2020), *Sociologie de la culture*, Paris, Armand Colin.

DEVILLE Damien, **BRONDEAU** Florence (2017), « Appropriations citoyennes et jeux d'acteurs dans un espace en devenir. Le quartier des Murs à Pêches à Montreuil », *Géographie et cultures*, vol. 103, n° 3, pp. 109-129.

DE CERTEAU Michel (1990), *L'invention du quotidien. Arts de faire*, Paris, Gallimard.

DE SINGLY François (2014), *Le questionnaire*, Paris, Armand Colin.

DE TRUCHIS DE VARENNES Léa (2020), « Le cirque, entre marginalité et culture de masse au XIX^e siècle », Doctoriales de la SERD (Société des études romantiques et dix-neuviémistes), Paris, en ligne : <https://hal.science/hal-03144121v1/document>.

DE VISSCHER Héloïse (2016), « La pression sociale », *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, vol. 112, n° 4, pp. 505-527.

DIETSCHY Paul (2014), *Histoire du football*, Paris, Éditions Perrin.

DOLAN Emily I. (2010), « "...This little ukulele tells the truth" : indie pop and kitsch authenticity »,

Popular Musica, vol. 29, n° 3, pp. 457-469.

DONNELLY Michele K. (2011), *The production of women onlyness: women's flat track roller derby and women only home improvement workshops*, PhD Thesis in sociology, Mc Master University, en ligne : <https://macsphere.mcmaster.ca/bitstream/11375/11774/1/fulltext.pdf>.

DUFLOS-PRIOT Marie-Thérèse (1987), « Le maquillage, séduction protocolaire et artifice normalisé », *Communications*, vol. 46, n° 2, pp. 245-253, en ligne : https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1987_num_46_1_1697?h=maquillage.

DUMAZEDIER Joffre (1962), *Vers une civilisation du loisir*, Paris, Éditions du Seuil.

DONAGHEY Jim (2022), « The Warzone », Séminaire *Créer, résister, faire soi-même : le DIY et ses imaginaires*, Université de Franche-Comté, ANR Aiôn, Besançon, 1^{er} mars.

DONAGHEY Jim (2017), « Punk and anarchist squats in Poland », *Trespass*, vol. 1, n° 1, pp. 4-35.

DONAGHEY Jim (2014), « Bakunin brand vodka. An exploration into anarchist-punk and punk-anarchism », *Anarchist Developments in Cultural Studies*, vol. 1, n° 1, pp. 138-170.

DONNELLY Michele K. (2014), « Drinking with the derby girls : exploring the hidden ethnography in research of women's flat track roller derby », *International review for the sociology of sport*, vol. 49, n° 3-4, pp. 346-366.

DONNELLY Michele K. (2011), *The production of women onlyness: women's flat track roller derby and women only home improvement workshops*, PhD thesis in sociology, Mc Master University, [en ligne] <https://macsphere.mcmaster.ca/bitstream/11375/11774/1/fulltext.pdf>, p. 345.

DONNELLY Peter (2016), « Sport Culture and Subcultures » in Ritzer George (dir.), *The Blackwell Encyclopedia of Sociology*, Blackwell Publishing, pp. 1-4.

DONNELLY Peter (1988). « Sport as a site for popular resistance », in Gruneau Richard (dir.), *Popular cultures and political practices*, Toronto, Garamond Press, pp. 69-82.

DONNELLY Peter, **YOUNG** Kevin (1988), « The construction and confirmation of identity in sport subcultures », *Sociology of sport journal*, vol. 5, n° 3, pp. 223-240.

DOWNES Julia, **BREEZE** Maddie, **GRIFFIN** Naomi (2013), « Researching DIY cultures: towards a situated ethical practice for activist-academia », *Graduate Journal of Social Science*, vol. 10, n° 3, pp. 100-123.

DOWNING John (2001), *Radical media: rebellious communication and social movements*, Thousand Oaks, Sage Publication inc.

DRAFT Amanda (2019), *Turning passion into profit : when leisure becomes work in modern roller derby*, PhD in Philosophy, Graduate School of Wayne State University.

DRAFT Amanda (2017), « Sizing up skaters: An interrogation of body discourses in Elite Women's Flat Track Roller Derby », *Women in sport and physical activity journal*, vol. 25, n° 1, pp. 20-29.

DUNCOMBE Stephen (2008 [1997]), *Notes from underground. Zines and the politics of alternative culture*, Bloomington, Microcosm Publishing.

DUNCOMBE Stephen (2007), « Cultural Resistance », in Ritzer George (dir.) *The Blackwell Encyclopedia of Sociology*, Blackwell Publishing.

DUNCOMBE Stephen (dir.) (2002), *Cultural Resistance Reader*, London & New York: Verso

DUNLOP Chelsea Rae (2006), *American dance marathons, 1928-1934 and the social drama and ritual process*, Master Thesis, Department of Dance, The Florida State University, en ligne : https://ohioutheatermarathon33.weebly.com/uploads/1/9/6/8/19683023/american_dance_marathons_1928-1934_and_the_social_drama_and_rit.pdf.

DURKHEIM Émile (2007 [1895]), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion.

DUVIGNAUD Jean (2012), *Le don du rien. Essai anthropologique de la fête*, Paris, Téraèdre.

EAST Jocelyn (2002), *Les dynamismes organisationnels de l'institutionnalisation du sport au Québec (1900-1967)*, Thèse de doctorat en philosophie, Québec, Université de Laval.

EDWARDS Leigh H. (2018), *Dolly Parton. Gender, and country music*, Indiana University Press.

ELEFHERIADIS Konstantinos (2018), « Les festivals queer, lieux de formation de contre-publics transnationaux », *Questions de communication*, vol. 33, n° 1, pp. 135-152.

ELIAS Norbert, **DUNNING** Eric (1994 [1986]), *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*, Paris, Fayard.

ELLIS Donna Lloyd (1971), « The Underground Press in America: 1955-1970 », *Journal of Popular Culture*, vol. 5, n° 1, pp. 102-124.

ELLOY Jean-Louis (2014), « P comme PATINS A ROULETTES. Dix gravures de Max Klinger (1898) », *La revue de la BNU*, vol. 9, pp. 50-53.

ENGLISH Colleen (2020), « The fastest skaters in the world: the transcontinental roller derby, 1935-1937 », *Sport in history*, vol. 41, n° 1, pp. 1-27.

EPRON Aurélie, **JOLLIVET** Emmanuelle (2007), « Le corps féminin en gouren : entre exception culturelle et marginalité », *Corps*, vol. 2, n° 1, pp. 31-36.

ERNAUX Annie (1983), *La place*, Paris, Éditions Gallimard.

FABRE Daniel (1992), *Carnaval ou la fête à l'envers*, Paris, Gallimard.

FALCOZ Marc, **CHIFFLET** Pierre (1998), « La construction publique des équipements sportifs : aspects historiques, politique et spatial », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, vol. 79, n° 2, pp. 14-21.

FALCOZ Marc, **WALTER** Emmanuelle (2009), « L'emploi dans le sport associatif et fédéral. Un état de la question », *STAPS*, vol. 83, n° 1, pp. 43-54.

- FAVRE** Camille (2007), *La pin-up et ses filles, histoire d'un archétype érotique*, Mémoire de Master 2, Histoire des civilisations modernes et contemporaines, Université Toulouse Le Mirail.
- FAVRET-SAADA** Jeanne (1990), « Être affecté », *Gradhiva*, vol. 8, n° 1, pp. 3-9, en ligne : https://www.persee.fr/doc/gradh_0764-8928_1990_num_8_1_1340.
- FAVRET-SAADA** Jeanne (1985 [1977]), *Les mots, la mort, les sorts. Enquête sur la sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard.
- FINLEY** Nancy J. (2010), « Skating femininity : gender maneuvering in Women's roller derby », *Journal of contemporary ethnography*, vol. 39, n° 14, pp. 359-387.
- FEREZ** Sylvain (2005), « Entre loisir et militantisme : naissance d'une communauté sportive gay et lesbienne », in Terret Thierry (dir.), *Sport et genre – Volume 1*, Paris, L'Harmattan.
- FESCHET** Valérie (2013), « L'être et le paraître des joueurs de pétanque : Entre jeu traditionnel et sport de haut niveau », in Fournier Laurent-Sébastien, *Jeux collectifs en Europe. Transformations historiques*, Paris, L'Harmattan, pp. 247-264.
- FLANDRIN** Laure (2021), *Le rire. Enquête sur la plus socialisée de toutes nos émotions*, Paris, La Découverte.
- FLETCHER** Dawn (2018), *This is men's derby: identity, belongings and community in men's roller derby*, PhD in philosophy, University of Sheffield, en ligne : <https://etheses.whiterose.ac.uk/22182/1/This%20is%20Mens%20Derby%20FINAL.pdf>.
- FONTAINE** Marion (2010), *Le racing Club de Lens et les « Gueules noires », essai d'histoire sociale*, Paris, Les Indes Savantes.
- FOUCAULT** Michel (1994), *Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- FOUILLEN** Claude (1997), « L'univers des 'raves' : entre carnaval et protestations fugitives », *Agora débats/jeunesses*, vol. 7, pp. 45-54, en ligne : https://www.persee.fr/doc/agora_1268-5666_1997_num_7_1_1529.
- FOURNIER** Dorothée (2018), « *La glisse réinventée* », *La construction d'un territoire de sports et de loisirs : l'Oisans des années 1960 à nos jours*, Thèse en Ingénierie de la Cognition, Grenoble, Université Grenoble Alpes.
- FOURNIER** Laurent-Sébastien (2021a), *Anthropologie de la modernité. Entre globalisation et fragmentation*, Paris, Armand Colin.
- FOURNIER** Laurent-Sébastien (2021b), « La fête est-elle non essentielle ? », *La vie des idées*, en ligne : <https://laviedesidees.fr/La-fete-est-elle-non-essentielle.html>.
- FOURNIER** Laurent-Sébastien (2019), « 'Même pas mal !'. Combats figurés et esthétisations festives de la violence », *Ethnologie française*, vol. 49, n° 3, pp. 455-462.
- FOURNIER** Laurent-Sébastien (2012), *Mêlée générale. Du jeu de soule au folk-football*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

- FOURNIER** Laurent Sébastien (2009), « Le jeu de “soule” en France aujourd’hui : un revivalisme sans patrimonialisation », *Ethnologie française*, vol. 39, n° 3, pp. 471-481.
- FOURNIER** Laurent-Sébastien (dir.) (2008), *Le « petit patrimoine » des Européens : objets et valeurs du quotidien*, Paris, L’Harmattan.
- FOURNIER** Laurent-Sébastien, **RAVENEAU** Gilles (2010), « Anthropologie de la globalisation et cultures sportives », *Journal des anthropologues*, vol. 120-121, n° 1-2, pp. 1-17.
- FOURNIER** Martine (2004), « Le jeu en vaut-il la chandelle ? », *Sciences humaines*, août – septembre, n° 152.
- FOX** Kathryn J. (1987), « Real punks and pretenders: The social organization of a counterculture », *Journal of contemporary ethnography*, vol. 16, n° 3, pp. 344-370.
- FRAYSSE** Mélie, **MENNESSON** Christine (2017), « Genre et pratiques journalistiques dans la presse VTT », *Travail, genre et sociétés*, vol. 38, n° 2, pp. 133-150.
- FRAYSSE** Mélie, **MENNESSON** Christine (2009), « Masculinités hégémoniques et féminités : les modèles de genre dans une revue de VTT », *Sciences sociales et sport*, vol. 2, n° 1, pp. 25-53.
- FRITH** Simon (2007), « Une histoire des recherches sur les musiques populaires au Royaume-Uni », *Réseaux*, vol. 141-142, n° 2, pp. 47-63.
- FRYDENBERG** Julio D. (2013), « Football à grand spectacle et identité à Buenos Aires », *Cahiers des Amériques Latines*, 74, pp. 37-53.
- GABORIAU** Philippe (2003), *Les spectacles sportifs. Grandeurs et décadences*, Paris, L’Harmattan.
- GAILLARD** Édith (2013), *Habiter autrement : des squats féministes en France et en Allemagne. Une remise en question de l’ordre social*, Thèse de doctorat en sociologie, Université François Rabelais, Tours, en ligne : http://www.applis.univ-tours.fr/theses/2013/edith.gaillard_3520.pdf.
- GARDA** Maria B. (2013), « Neo-Rogue and the essence of roguelikeness », *Homo Ludens*, vol. 1, n° 5, pp. 59-72.
- GASPARINI** William (2003), « Le sport associatif », *Agora débats/jeunesses*, vol. 33, n° 3, pp. 20-29, en ligne : https://www.persee.fr/doc/agora_1268-5666_2003_num_33_1_2113.
- GAUDIN** Benoît (2009), « La codification des pratiques martiales. Une approche socio-historique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 179, n° 4, pp. 4-31.
- GAUTHARD** Nathalie (2014), *Fêtes, mascarades et carnivals. Circulations, transformations et contemporanéité*, Lavérune, Éditions l’Entretemps.
- GELBER** Steven M. (1997), « Do-it-yourself : constructing, repairing and maintaining domestic masculinity », *American Quarterly*, vol. 49, n° 1, pp. 66–112.
- GÉRARDIN-LAVERGE** Mona, **COLLIER** Anne-Claire (2020), « Circulation et production des savoirs. Une discussion épistémologique », *Terrains Théories*, vol. 11, n° 1.

- GERVEREAU** Laurent (2004), *Voir, comprendre, analyser les images*, Paris, La Découverte.
- GIAFFERI-DOMBRE** Natacha (2019), « Cheveux », in Robène Luc, Serre Solveig (dir.). *Lexique franco-punk : Punk is not dead*, Paris, Éditions Nova, 028.
- GIESELER** Carly (2014), « Derby drag: Parodying sexualities in the sport of roller derby », *Sexualities*, vol. 17, n° 5-6, pp. 758-776.
- GILCHRIST** Paul, **WHEATON** Belinda (2016), « Lifestyle and adventure sport among youth », in Green Ken, Smith Andy (dir.), *Routledge handbook of youth sport*, Abigdon, Routledge, pp. 186-200.
- GLEAVES** John, **ENGLISH** Coleen (2013), « Blood on the Flat Track, and : Whip it (review) », *Journal of Sport History*, vol. 40, n° 1, pp. 137-140.
- GLORIOSO** Michelle (2011), « “And maybe that’s feminist in a way?” : Feminisms and Feminist Identity in Women’s Flat Track Roller Derby Revival », *Master of Arts – Sociology*, University of Kansas, en ligne : https://kuscholarworks.ku.edu/bitstream/handle/1808/10456/Glorioso_ku_0099M_11906_DATA_1.pdf.
- GODET** Aurélie (2019), « Le carnaval comme observatoire social », *Agir par la culture*, n° 60, pp. 14-18, en ligne : <https://hal.science/hal-04005536/document>.
- GOFFMAN** Erving (1991 [1974]), *Les cadres de l’expérience*, Paris, Éditions de Minuit.
- GOFFMAN** Erving (1975 [1963]), *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions de Minuit.
- GOFFMAN** Erving (1974), *Les Rites d’interaction*, Paris, Éditions de Minuit.
- GOFFMAN** Erving (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, Paris, Éditions de Minuit.
- GOFFMAN** Erving (1968 [1961]), *Asiles. Étude sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris, Éditions de Minuit.
- GOFFMAN** Erving (1961), *Encounters : Two Studies in the Sociology of Interaction*, Indianapolis, The Bobbs-Merrill Company.
- GOLDMAN** Vivien (2019), *Revenge of the She-punks. A feminist music history from Poly Styrene to Pussy Riot*, Austin, University of Texas Press.
- GONTIER** Camille (2022), « Pluralité des bénévoles, conflits des légitimités et gouvernance associative : le cas d’un club de volley-ball professionnel féminin », *Sciences sociales et sport*, vol. 19, n° 1, pp. 11-38.
- GOODAL** Jane (2020), « Engineers of curiosity : the Barnum Era », in Jürgens Anna-Sophie (ed.), *Circus, Science and Technology. Dramatising innovation*, Cham, Palgrave MacMillan, pp. 15-32.

- GOTTLIEB** Joanne, **WALD** Gayle (1994), « Smells Like Teen Spirit: Riot Grrrls, Revolution and Women in Independent Rock », in Ross Andrew, Rose Tricia, *Microphone Fiends. Youth Music and Youth Culture*, London and New-York, Routledge, pp. 250-274.
- GOTTRAUX** Philippe (2002), *Socialisme ou Barbarie. Un engagement politique et intellectuel dans la France de l'après-guerre*, Lausanne, Payot.
- GOULET** Frédéric, **VINCK** Dominique (2012), « L'innovation par retrait. Contribution à une sociologie du détachement », *Revue française de sociologie*, vol. 53, n° 2, pp. 195-224.
- GRAFMEYER** Yves, **ISAAC** Joseph (2004), *L'École de Chicago : naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion.
- GRANJON** Fabien (2021), « Culture trash »,g *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*, en ligne : <https://publictionnaire.huma-num.fr/notice/culture-trash/>.
- GREIL** Marcus (1989 [2001]), *Lipstick Traces. A secret history of the twentieth century*, London, Faber and Faber.
- GRIEVES** Jim (1982), « Style as metaphor for symbolic action : Teddy Boys, authenticity and identity », *Theory, Culture & Society*, vol. 1, n° 2, pp. 39-45.
- GRUEL** Louis (1999), « Déviance », in André, Ansart Pierre (dir.), *Dictionnaire de sociologie*, pp. 145-146.
- GRÜN** Laurent (2004), « La difficile émergence de la profession d'entraîneur de football en France (1890-1950) », *STAPS*, vol. 63, n° 1, pp. 45-62.
- GUÉRANDEL** Carine (2016), *Le sport fait mâle. La fabrique des filles et des garçons dans les cités*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- GUIBERT** Christophe (dir.) (2021), *Les mondes du surf. Transformations historiques, trajectoires sociales, bifurcations technologiques*, Pessac, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine.
- GUIBERT** Christophe (2022), « Être festivalière au Hellfest. Passions et transgressions féminines dans un univers culturel masculin », *Ethnologie française*, vol. 52, n° 2, pp. 358-380.
- GUIBERT** Gêrôme (2015), « Représentations et usages sociaux de la musique métal. Le cas du festival Hellfest », *Volume !*, vol. 11, n° 2, pp. 7-27.
- GUIBERT** Gêrôme (2003), « "Chantez-vous en français ou en anglais ?". Le choix de la langue dans le rock en France », *Volume !*, vol. 2, n° 2, pp. 83-98.
- GUILLEMOT** François (2019), « Fringues », in Robène Luc, Serre Solveig (dir.). *Lexique franco-punk : Punk is not dead*, Paris, Éditions Nova.
- GUIONNET** Christine, **NEVEU** Erik (2021), *Féminins/Masculins. Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin.
- GUTTMANN** Allen (2006), *Du rituel au record. La nature des sports modernes*, Paris, L'Harmattan.

- HAENFLER** Ross (2010), *Goths, Gamers and Grrrls. Deviance and youth subcultures*, New York, Oxford University Press.
- HAKALA** Ulla, **LÄTTI** Sonja, **SANDBERG** Birgitta (2011), « Operationalising brand heritage and cultural heritage », *Journal of Product & Brand Management*, vol. 20, n° 6, pp. 447-456.
- HALL** Edward Twitchell (1984 [1959]), *Le langage silencieux*, Paris, Seuil.
- HALL** Stuart, **JEFFERSON** Tony (1976), *Resistance Through Rituals, Youth Subcultures in Post-War Britain*, London, HarperCollinsAcademic.
- HALL** Stuart (2016), *Cultural Studies 1983. A theoretical history*, London, Duke University Press.
- HALL** Stuart (1997), « The work of représentations », in Hall Stuart (dir.), *Representation: Cultural representations and signifying practices*, London, Sage Publications, pp. 15-61.
- HALL** Stuart (1994), « Codage/décodage [traduction Michèle Albaret, Marie-Christine Gamberini] », *Réseaux. Communication – Technologie – Société*, vol. 68, n° 6, pp. 27-39, en ligne : https://www.persee.fr/doc/reso_0751-7971_1994_num_12_68_2618.
- HAMAYON** Roberte (2021), *Jouer. Une autre façon d’agir*, Lormont, Le bord de l’eau.
- HAMIDI** Camille (2013), « Penser le lien social aux États-Unis », *Informations sociales*, vol. 177, n° 3, pp. 14-24.
- HARTMANN-TEWS** Ilse (2022), « Introduction – Sport, identity and inclusion in Europe », in Hartmann-Tews Ilse (dir.) (2022), *Sport, identity and inclusion en Europe. The experiences of LGBT people in sport*, pp. 1-9.
- HARVEY** Marti G. (2010), *The evolution of the rag : an analysis of the social, political and technological influences on the birth of one underground newspaper in the 1960s*, Master of Arts in Communication, The University of Texas, a Arlington, en ligne : https://rc.library.uta.edu/uta-ir/bitstream/handle/10106/4941/Harvey_uta_2502M_10676.pdf.
- HAUTCOEUR** Pierre-Cyrille (2009), *La crise de 1929*, Paris, La Découverte.
- HÉAS** Stéphane, **FEREZ** Sylvain, **KERGOAT** Ronan, **BODIN** Dominique, **ROBÈNE** Luc (2009), « Violences sexistes et sexuelles dans les sports : exemples de l’humour et de l’insulte », *Genre, Sexualité & Société*, vol. 1, n° 1, [en ligne] <https://journals-openedition-org.scd1.univ-fcomte.fr/gss/287>.
- HEBDIGE** Dick (2008 [1979]), *Sous-culture. Le sens du style*, Paris, Éditions Zones.
- HEBDIGE** Dick (1996), « Système du mod [Traduction Erik Neveu et Keith Martin] », *Réseaux. Communication – Technologie – Société*, vol. 80, pp. 71-80, [en ligne] https://www.persee.fr/doc/reso_0751-7971_1996_num_14_80_3801.
- HEBDIGE** Dick (1976), « The meaning of Mod » in Hall Stuart et Jefferson Tony (dir.), *Resistance Through Rituals, Youth Subcultures in Post-War Britain*, London, HarperCollinsAcademic, pp. 87-98.

- HEILBRUNN** Benoît (2006), *Le logo*, Paris, PUF.
- HEIMERMANN** Benoît (2004), « États-Unis : la patrie du muscle », *Outre-Terre*, vol. 8, n° 3, pp. 41-46.
- HEIMERMANN** Benoît (1990), *Les gladiateurs du Nouveau Monde. Histoire des sports aux États-Unis*, Paris, Gallimard.
- HEIN** Fabien (2021), « Troubles dans la scène punk rock », *Sens-dessous*, vol. 27, n° 1, pp. 163-170.
- HEIN** Fabien (2012), *Do it Yourself! Autodétermination et culture punk*, Neuvy en Champagne, Éditions Le passage clandestin.
- HEIN** Fabien (2006), *Le monde du rock. Ethnographie du réel*. Guichen, Éditions Mélanie Seteun.
- HEINO** Rebecca (2000), « What is so punk about snowboarding ? », *New Sports. Journal of sport and social issues*, vol. 24, n° 2, pp. 176-191.
- HENRIOT** Jacques (1969), *Le jeu*, Paris, PUF.
- HIDRI NEYS** Oumaya (2020), « AAC. Le récit d'enquête. Usage et fonctions en sciences sociales du sport », Université d'Artois, en ligne : <https://calenda.org/767626>.
- HOBBSAWM** Eric, **RANGER** Terence (2006 [1983]), *L'invention de la tradition*, Paris, Éditions Amsterdam.
- HOGGART** Richard (1975), *La culture du pauvre*, Paris, Éditions de Minuit.
- HOLT** Richard (2011), « Le destin des "sports anglais" en France de 1870 à 1914 : imitation, opposition, séparation », *Ethnologie française*, vol. 41, n° 4, pp. 615-624.
- HONEA** Crissey Joy (2016), « Sport, Alternative », in Ritzer George (dir.), *The Blackwell Encyclopedia of Sociology*, Blackwell Publishing, pp. 1-5.
- HOOKER** Mike (2013), « When we were young and there were rats on the wall. Punk in Austin, the Raul's years », *Journal of Texas Music History*, vol. 13, n° 1, pp. 40-55, en ligne : <https://digital.library.txstate.edu/handle/10877/5241>.
- HOUGUE** Clémentine (2014), *Le Cut-Up de William S. Burroughs. Histoire d'une révolution du langage*, Dijon, les presses du réel.
- HUBSCHER** Ronald, **DURRY** Jean, **JEU** Bernard (1992), *L'histoire en mouvements. Le sport dans la société française (XIXe – XXe siècle)*, Paris, Armand Colin.
- HUGHES** Everett C. (1997), *Le regard sociologique*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- HUGHES** Everett C. (1962), « Good people and dirty work », *Social problems*, vol. 10, n° 1, pp. 3-11.

- HUGHES** Everett C. (1958), *Men and their work*, Toronto, The Free Press of Glencoe.
- HUIZINGA** Johan (1951), *Homo ludens : essai sur la fonction sociale du jeu*, Gallimard, Paris.
- HUTCHEON** Linda (1981), « Ironie, Satire, Parodie : Une Approche Pragmatique de l'Ironie », *Poétique : Revue de Théorie et d'Analyse Littéraires*, vol. 46, pp. 140-155.
- HYANG** Mi Son, **HYUN** Ju Cho (2010), « A study of hairstyle in style of subculture », *The Research Journal of the Costume Culture*, vol. 8, pp. 755-773.
- JACQUET** Chantal, **BRAS** Gérard (dir.) (2018), *La fabrique des transclasses*, Paris, PUF.
- JALLAT** Denis (2003), « Processus de sportivisation et institutionnalisation de la voile en France à la fin du XIX^e siècle », *Cahiers de l'INSEP*, HS, pp. 217-233.
- JAMET** Michel (2002), « Le sport contemporain. Entre l'égalité sociale et l'égalité des chances », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 113, n° 2, pp. 233-260.
- JARY** David, **HORNE** John, **BUCKE** Tom (1991), « Football 'fanzines' and football culture : a case of successful cultural contestation », *The Sociological Review*, vol. 39, n° 3, pp. 581-597.
- JAVEAU** Claude (2011), *Sociologie de la vie quotidienne*, Paris, PUF.
- JEANJEAN** Agnès (2011), « Travailler à la morgue ou dans les égouts », *Ethnologie française*, vol. 41, n° 1, pp. 59-66.
- JECKER** Daniel (2019), « Les représentations du corps dans l'espace urbain. Intérêt de la notion d'imaginaire pour l'étude du parkour », *Carnet Hypothèses.org Mundus Fabula*, en ligne : <https://mf.hypotheses.org/967>.
- JENKINS** Henry (2013 [2006]), *La Culture de la convergence : des médias au transmédia*, Paris, A. Colin/Ina Éditions.
- JONES** Alan, **KANTONEN** Jussi (1999), *Saturday night forever : the story of disco*, Edinburgh, Mainstream Publishing Company.
- JOULWAN** Melissa (2007), *Roller girl: Totally true tales from the track*, New York, Touchstone.
- KALIFA** Dominique (2013), *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, Paris, Seuil.
- KASTNER** Charles B. (2007a), *Bunion derby : the 1928 footrace across America*, UNM Press.
- KASTNER** Charles B. (2007b), « The 1928 bunion derby : America's brush with integrated sports », *Black Past*, en ligne : <https://www.blackpast.org/african-american-history/1928-bunion-derby-america-s-brush-integrated-sports/>.
- KATTARI** Kimberly (2020), *Psychobilly. Subcultural survival*, Philadelphia, Temple University Press.
- KATTARI** Kimberly (2014), « Identifying with the Rebel of the Past. An ethnographic exploration of nostalgia in the contemporary Rockabilly Scene in the United States », *Volume!*, vol. 11, n° 1,

pp. 175-189.

KAUFMANN Laurence, **KNEUBÜHLER** Marine (dirs.) (2014), « Affecter, être affecté. Autour des travaux de Jeanne Favret-Saada ». *SociologieS*, Accès : <https://sociologies.revues.org/4695>.

KEARNEY Celeste Mary (2011), « Tough girls in a rough game. Televising the unruly female athletes of contemporary roller derby », *Feminist media studies*, vol. 11, n° 3, pp. 283-301.

KELLER Teresa (1993), « Trash TV », *The Journal of Popular Culture*, vol. 26, n° 4, pp. 195-206.

KEMPF Jean (2015), *Une histoire culturelle des États-Unis*, Paris, Armand Colin.

KILBERTH Venith, **SCHWIER** Jurgen (2020), *Skateboarding between subculture and the Olympics : a youth culture under pressure from commercialization and sportification*, Bielefeld, DEU : transcript publishing.

KIRSCH Steven J. (2006), « Cartoon violence and aggression in youth », *Aggression and Violent Behavior*, vol. 11, n° 6, 547–557.

KLEIN Ula (2016), « Beyond the fishnets : female empowerment through roller derby », *International journal of feminist approaches to bioethics*, vol. 9, n° 2, pp. 198-207.

KUJAMA Coleen (2021), « Flashback : a battle on skates », *Chicago Tribune*, en ligne : <https://www.chicagotribune.com/history/ct-opinion-flashback-roller-derby-chicago-vintage-photos-20210326-7jpsd4gmrgojprp2bew3ecy4a-story.html>.

LABARRE Nicolas (2007), *Du Kitsch au Camp. Théories de la culture de masse aux États-Unis, 1944-1964*, Thèse de doctorat en études anglaises et nord-américaines, Université Rennes 2.

LABERGE Suzanne (1995), « Sports et activités physiques : modes d'aliénation et pratiques émancipatoires », *Sociologie et sociétés*, vol. 27, n° 1, pp. 53-74.

LABRY Manon (2011), *Le cas de la sous-culture punk féministe américaine : vers une redéfinition de la relation dialectique « mainstream-underground »*, Thèse de doctorat en Études du monde anglophone, Université Toulouse le Mirail, en ligne : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00639269/document>.

LABRY Manon (2010), « Riot grrrls américaines et réseaux féministes 'underground' français », *Multitudes*, vol. 42, n° 3, pp. 60-66.

LACROIX Jean-Michel (2013), « Chapitre IX- Le déclin est-il inévitable ? (1969-2917) », *Histoire des États-Unis*, Paris, PUF, pp. 453-580.

LAFARGE Ivan (2012), « Les murs à palisser "à la Montreuil" », *e-Phaïstos, Revue d'histoire des techniques*, vol. 1, n° 1, pp. 79-87.

LAGANA Marc (2018), « Un peuple révolutionnaire: la Commune de Paris 1871 », *Cahiers Bruxellois*, L/1, pp. 175-198.

LAHIRE Bernard (2004), *À quoi sert la sociologie ?*, Paris, La Découverte.

- LAIGROZ** Louise, **MACHEMEHL** Charly, **ROULT** Romain (2022), « Pour une relecture historique des dynamiques d'institutionnalisation de sports "alternatifs" : l'exemple du skateboard », *Revue ɿ Interrogations ?*, n° 35, en ligne : <https://www.revue-interrogations.org/Pour-une-relecture-historique-des>.
- LALLEMENT** Emmanuelle (2018), « Que la fête s'éclate », *Socio-anthropologie*, vol. 38, n° 2, pp. 9-17.
- LAMOUREUX** Christophe (2019), « Le grand show du sport-spectacle. Les avatars du catch à la télévision : France, États-Unis (1958-2018) », *Ethnologie française*, vol. 49, n° 3, pp. 477-492.
- LAMOUREUX** Christophe (1993), *La grande parade du catch*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.
- LAMOUREUX** Christophe (1985), « Le jeu du catch: le sport et son spectacle », *Ethnologie française*, vol. 15, n° 4, pp. 345-358.
- LAPLANTINE** François (2022), « L'expérience du terrain », *Éducation permanente*, vol. 230, n° 1, pp. 21-30.
- LA SOUDIÈRE** Martin (de) (1988), « L'inconfort du terrain », *Terrain*, vol. 11, n° 2, pp. 94-105.
- LEBLOND** Christian (2007), « Le sport et l'implicite de la prédation », *ILCEA*, vol. 9, pp. 99-113.
- LE BRETON** David (2012), *L'interactionnisme symbolique*, Paris, PUF.
- LÉGAUT** Jean-Philippe (2016), *Protéger ou condamner : l'histoire des 'orphelinats roumains' de Nicolas Ceausescu à l'Union Européenne (1965-2007)*, Thèse en Histoire contemporaine, Paris 1 Panthéon-Sorbonne.r
- LESNÉ** Robin (2021), *La ville récréative. Ce que la récréativité fait à l'urbanité : réflexion à partir des pratiques du parkour et de l'urbex*, Thèse de doctorat en géographie, Université du Littoral Côte d'Opale.
- LEPILLÉ** Romain (2021), « Fun runs : loisirs, espaces et imaginaires. Le cas de la France métropolitaine », *Carnet Hypothèses.org Mundus Fabula*, en ligne : <https://mf.hypotheses.org/1247>.
- LESTRELIN** Ludovic (2015), « De l'avantage de comparer les carrières supportéristes à des carrières militantes », *Sciences sociales et sport*, vol. 8, n° 1, pp. 51-77.
- LESTRELIN** Ludovic (2006), *L'autre public des matchs de football. Sociologie du supportérisme à distance*, Thèse de doctorat en STAPS, Université de Rouen.
- LETT** Coline (2016), *Le prétexte du vêtement : sociologie du genre au prisme des pratiques vestimentaires*, Thèse de doctorat en sociologie, Université Grenoble Alpes, en ligne : <https://theses.hal.science/tel-01372404v1/document>.
- LE BLANC** Antoine (2019), « Ouverture et frontières paradoxales du sport LGBT, entre dynamiques de protection et stratégies d'exposition », *Corps*, vol. 17, n° 1, pp. 275-289.

- LE ROULLEY** Simon (2019), « Do it yourself », in Robène Luc, Serre Solveig (dir.), *Lexique franco-punk : Punk is not dead*, Paris, Éditions Nova, 035.
- LE ROULLEY** Simon (2016), « Le cadavre est-il encore chaud ? Étude sociologique sur la portée et l'héritage de la scène DIY punk française », *Volume !*, vol. 13, n° 1, pp. 157-171.
- LE TALEC** Jean-Yves (2008), *Folles de France. Repenser l'homosexualité masculine*, Paris, La Découverte.
- LEVEL** Marie, **DUGAS** Eric, **LESAGE** Thierry (2011), « Jeux sportifs, codes et construction identitaire. Règles explicites des mécanismes internes et règles implicites du pratiquant », *Ethnologies*, vol. 32, n° 1, pp. 113-132.
- LEVI STRAUSS** Claude ([1990]1962), *La pensée sauvage*, Paris, Pocket.
- LE YONDRE** François (2012), « Des corps incertains. Redynamisation des chômeurs par le sport », *Le Sociographe*, vol. 38, n° 2, pp. 83-92.
- LIOTARD** Philippe, **TERRET** Thierry (2005), *Sport et genre – Volume 2 : excellence féminine et masculinité hégémonique*, Paris, L'Harmattan.
- LIOTARD** Philippe (2016a), « Le corps punk, de la transgression à l'innovation (1976-2016) », *Volume !*, vol. 13, n° 1, pp. 123-139.
- LIOTARD** Philippe (dir.) (2016b), *Sport et homosexualités*, Lyon, Quasimodo et fils.
- LONG** Joshua (2010), *Weird City. Sens of place and creative resistance in Austin, Texas*, Austin, University of Texas Press.
- LONG** Elizabeth (2007), « Cultural Studies », in Ritzer George (dir.), *The Blackwell Encyclopedia of Sociology*, Blackwell Publishing.
- LOPIANO** Donna A. (2000), « Modern history of women in sports. Twenty-five years of Title IX », *Clinics in Sports Medicine*, vol. 19, n° 2, pp. 163-173.
- LORET** Alain (1995), *Génération glisse. Dans l'eau, l'air, la neige... la révolution du sport des 'années fun'*, Paris, Autrement.
- LOUDCHER** Jean-François, **ACETI** Monica (2018), « MMA, "procès" de civilisation et sportivisation : repenser la théorie éliásienne pour mieux s'en émanciper ? », *Corps*, vol. 16, n° 1, pp. 371-382.
- LOUVEAU** Catherine (2006), « Inégalités sur la ligne de départ : femmes, origines sociales et conquête du sport », *Clip. Femmes, Genre, Histoire*, vol. 23, n° 1, pp. 119-143.
- LUCAS** John A. (1968), « Pedestrianism and the struggle for the Sir John Astley Belt, 1878-1879 », *American Association for Health, Physical Education and Recreation*, vol. 39, n° 3, pp. 587-594.
- MABE** Catherine (2007), *Roller derby: The History and All-Girl Revival of the Greatest Sport on Wheels*, Denver, CO: Speck Press.

- MAGNET** Shoshana (2007), « Feminist sexualities, race and the internet: an investigation of suicidegirls.com », *New Media Society*, vol. 9, n° 4, pp. 577-602.
- MALLÉ** Marie-Pascale (2014), « Du carnaval au carnavalesque. "Le Monde à l'envers" », in Gauthard Nathalie (dir.), *Fêtes, mascarades et carnivals. Circulations, transformations et contemporanéité*, Laverune, Éditions l'Entretiens, pp. 27-53.
- MARC** Alain, **PRUVOST** Geneviève (2011), « Police : une socialisation professionnelle par étape », *Déviance et société*, vol. 35, n° 3, pp. 267-280.
- MARCELLINI** Anne (2021), « Les enjeux des pratiques inclusives dans le domaine des loisirs. Du projet inclusif à la question des inscriptions sociales », *Loisir et Société / Society and Leisure*, vol. 44, n° 2, pp. 155-170,
- MARCHETTI** Dominique, **RASERA** Frédéric, **SCHOTTÉ** Manuel, **SOUANEF** Karim (2015), « Les enjeux sociaux des classements sportifs », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 209, n° 4, pp. 4-9.
- MARINO** Michella M. (2021), *Roller derby : the history of an american sport*, Austin, University of Texas Press.
- MARTIN** Carol J. (1998), « Dance Marathons », in Cohen Jeanne Selma (dir.), *International Encyclopedia of Dance*, New York, Oxford University Press, pp. 324-325.
- MARTIN** Carol (1994), *Dance Marathons: performing american culture in the 1920s and 1930s*, Jackson, University Press of Mississippi.
- MARTIN** Kathryn (2013), « Représenter la grossesse adolescente : à propos de Juno (Jason Reitman, 2007) », in Paris Hugues, Dupont Sébastien (dir.), *L'adolescente et le cinéma. De Lolita à Twilight*, Toulouse, Érès, pp. 135-143.
- MARSAULT** Christelle (2009), « La sportivisation : l'enjeu sportif comme modèle culturel », in *Socio-histoire de l'éducation physique et sportive*, Paris, PUF, pp. 5-50.
- MARSHALL** Lee (2003), « For and against the record industry : an introduction to bootleg collectors and tape traders », *Popular Music*, vol. 22, n° 1, pp. 57-72.
- MATTELART** Armand, **NEVEU** Erik (2008), *Introduction aux Cultural Studies*, Paris, La Découverte.
- MAUFFRET** Blodwenn (2019), « Le carnaval, espace de création et outil de lutte », *Agir par la culture*, n° 60, pp. 14-18.
- MAUFFRET** Blodwenn (2016), « Le carnaval à Rennes : médiation de la culture punk », *Journée d'étude de la scène punk en France (1976-2016)*, Paris, en ligne : <https://hal.science/hal-02883211/document>.
- MAZZOLENI** Elena (2020), « Le vaudceville américain (1850-1920). Migrations de formes théâtrales mixtes », *Cahiers de littérature française*, vol. 19, n° 1, pp. 123-140.

MCCLELLAN Andrew (2012), « P.T. Barnum, Jumbo the Elephant and the Barnum Museum of Natural history at Tufts University », *Journal of the History of Collections*, vol. 24, n° 1, pp. 45-62.

MEAD George Herbert (2006 [1934]), *L'Esprit, le soi et la société*, Paris, Presses universitaires de France.

MÉLANDRI Pierre (2016), *"Le siècle américain", une histoire*, Paris, Perrin.

MÈMETEAU Richard (2014), *Pop Culture. Réflexions sur les industries du rêve et l'invention des identités*, Paris, Zones.

MEMMI Dominique, **RAVENEAU** Gilles, **TAÏEB** Emmanuel (dir.) (2016), *Le social à l'épreuve du dégoût*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

MÉNARD Sophie, **SCARPA** Marie (2015), « Carnaval » *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*, en ligne : <https://publictionnaire.huma-num.fr/notice/carnaval/>.

MESSEY Orlane (2024), « Une immersion dans le monde du roller derby. Une si difficile enquête ? », *Loisir et Société*, à paraître.

MESSEY Orlane (2023a), « D'un entre-soi permissif à un sport inclusif : l'évolution du roller derby en France », *French Cultural Studies*. Online first. <https://doi.org/10.1177/09571558231192387>. [Revue indexée Scimago Q2].

MESSEY Orlane, **TUAILLON DEMÉSY** Audrey (2023b), « Jouer "à la marge" : une étude des alternatives sportives », Congrès de l'AFEA (Association française d'ethnologie et d'anthropologie), *La crise, un objet pour l'anthropologie ?*.

MESSEY Orlane, **TUAILLON DEMÉSY** Audrey (2023c), « Les sports collectifs alternatifs : enquête comparée au sein du roller derby et du quidditch », in Visioli Jérôme, Petiot Oriane (dir.), *Encyclopédie des sports collectifs. Regards croisés entre recherche et innovation*, Clapiers, Éditions AFRAPS.

MESSEY Orlane, **TUAILLON DEMÉSY** Audrey, *et al.* (2022), « De la création à la contestation : délimiter les sports alternatifs », *Revue ç Interrogations ?*, en ligne, <https://www.revue-interrogations.org/-No-35-De-la-creation-a-la->.

MESSNER Michael, **SABO** Donald F. (1990), « Introduction : Towards a critical reappraisal of sport, men and the gender order », in Messner Michael, Sabo Donald F. (dir.), *Sport, men and the gender order*, Champaign, Human Kinetics Books, pp. 1-15.

MERCIER Arnaud (2021), « Retournement du stigmat », *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*, en ligne : <http://publictionnaire.huma-num.fr/notice/retournement-du-stigmat/>.

MICHEL Jean-Jacques, **SCHWACH** Victor (1973), « Le détournement d'affiches », *Communication & Langages*, vol. 18, n° 2, pp. 111-122, en ligne : https://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_1973_num_18_1_4014.

MIDOL Nancy, **BROYER** Gérard (1995), « Toward an anthropological analysis of new sport

- cultures : the case of whiz sports in France », *Sociology of sport journal*, vol. 12, n° 2, pp. 204-212.
- MIDOL** Nancy (1993), « Cultural Dissents and Technical Innovations in the "Whiz" Sports », *International Review for the Sociology of Sport*, vol. 28, n° 1, 23-32.c
- MILLER** D.D. (2016), *Eight-wheeled freedom : the derby nerd's short history of flat track roller derby*, Hamilton, Wolsak & Wynn.
- MONIER** Brice, **VIVIER** Christian (2012), « L'ère états-unienne du basket français. Étude des représentations culturelles à travers les unes de la revue Maxi Basket », *Communication*, vol. 30, n° 2, pp. 1-30.
- MONIER** Brice, **VIVIER** Christian (2010), « Les représentations du basket-ball dans la "une" du n° 100 de Maxi Basket d'octobre 1991 : étude de communication d'un document-éventaire », *European Studies in Sports History*, vol. 3, pp. 121-135.
- MONJARET** Anne (2020), *La Pin-up à l'atelier. Ethnographie d'un rapport de genre*, Ivry-sur-Seine, Créaphis Éditions.
- MONJARET** Anne, **TAMAROZZI** Federica (2005), « Pas de demi-mesure pour les Miss : la beauté en ses critères », *Ethnologie Française*, vol. 35, n° 3, pp. 424-443.
- MORETTA** John A. (2020), « Political Hippies and Hip Politicos ; counterculture alliance and cultural radicalism in 1960s Austin, Texas », *Southwestern Historical Quarterly*, vol. 123, n° 3, pp. 266-291.
- MORGAN** Kenneth O. (2017), « Britain in the Seventies – Our unfinest hour ? », *Revue française de civilisation britannique*, XXII.
- MORISSETTE** Jean-François (2010), *Le jeu dans la sociologie : du phénomène au concept*, Thèse de doctorat en sociologie, Université du Québec à Montréal.
- MOUSSET** Kilian (2019), « La fédération française de tennis de table (FFTT) et ses clubs affiliés à l'épreuve du pouvoir (1927-1932) : de l'entre-soi à l'encadrement d'un succès sportif », *Sciences sociales et sport*, vol. 12, n° 1, pp. 7-27.
- MOUSSET** Kilian (2017), *La mode du ping-pong de 1901 à 1939 : d'un jeu de salon mondain à un sport moderne*, Thèse de doctorat en STAPS, Université Rennes 2, en ligne : <https://theses.hal.science/tel-01684760v1/document>.
- MURRAY** Megan G. (2012 – PhD), *The unladylike of roller derby?: How spectators, players and derby wives do and redo gender and heteronormativity in all-female roller derby*, The University of York, en ligne : [https://etheses.whiterose.ac.uk/2327/7/The Unladylike Ladies of Roller Derby.pdf](https://etheses.whiterose.ac.uk/2327/7/The_Unladylike_Ladies_of_Roller_Derby.pdf).
- NEVEU** Erik (2014), *Sociologie des mouvements sociaux*, Paris, La Découverte.
- NEUTRE** Lila (2017), *Sculpter le soi : le corps social comme dispositif de résistance, l'apparence comme poétique de survie*, Thèse de doctorat en création artistique et littéraire, Université Aix-Marseille.

NGUYEN Mimi Thi (2013), « Riot Grrrl, race and revival », *Women & Performance: a journal of feminist theory*, vol. 22, n° 2-3, pp. 173-196.

NOWELL Richard (2013), « Hollywood don't skate: US productions trends, industry analysis and the roller disco movie », *New Review of Film and Television Studies*, vol. 11, n° 1, pp. 73-91.

NUYTENS William (2004), *La popularité du football. Sociologie des supporters à Lens et à Lille*, Arras, Artois Presses Université.

OLIVERA Martin (2011), « Stéréotypes, statistiques et nouvel ordre économique : retour critique sur la fabrique de la 'question rom' », *Études Tsiganes*, vol. 46, n° 2, pp. 116-135.

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre (2008), *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Louvain-la-Neuve, Académia-Bruylant.

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre (1995), « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête*, vol. 1, n° 1, pp. 71-109.

ORTOVELA Peppino (2007), « Plaisirs ludiques et dynamiques des médias dans les sports de masse », *Le temps des médias*, vol. 2, n° 9, pp. 19-34.

OWEN David (2014), « Neo-burlesque and the resurgence of roller derby : empowerment, play and community », *Canadian theatre review*, vol. 158, pp. 33-38.

PAILLÉ Pierre, **MUCCHIELLI** Alex (2021), *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin.

PANHUYS Bertrand (2010), *Le basket professionnel*, Presses Universitaires de Limoges.

PARIS Hugues, **DUPONT** Sébastien (2013), « Introduction », in Paris Hugues, Dupont Sébastien (dir.), *L'adolescente et le cinéma. De Lolita à Twilight*, Toulouse, Érès, pp. 13-34.

PARLEBAS Pierre (2010), « Jeu », in Attali Mickaël, Saint-Martin Jean, *Dictionnaire culturel du sport*, Paris, pp. 79-82.

PARROTTA L. Kylie (2015), *The politics of athletic authenticity: negotiating organizational change and identity dilemmas in women's flat track roller derby*, PhD in Sociology, North Carolina State University.

PASQUIER Dominique (2005), « La 'culture populaire' à l'épreuve des débats sociologiques », *Hermès*, vol. 42, n° 2, mai-août, pp. 60-69.

PASQUIER Dominique (1996), « Teen series reception : television, adolescence and culture of feelings », *Childhood*, vol. 3, n° 3, pp. 351-373.

PASTOUREAU Michel (2022), *Blanc. Histoire d'une couleur*, Paris, Seuil.

PASTOUREAU Michel (2019), *Vert. Histoire d'une couleur*, Paris, Seuil.

PASTOUREAU Michel (2016), *Rouge. Histoire d'une couleur*, Paris, Seuil.

- PASTOUREAU** Michel (2014), *L'étoffe du diable ; une histoire des rayures et des tissus rayés*, Paris, Seuil.
- PASTOUREAU** Michel (2010), *Les couleurs de nos souvenirs*, Paris, Seuil.
- PASTOUREAU** Michel (2008), *Noir. Histoire d'une couleur*, Paris, Seuil.
- PASTOUREAU** Michel (2000), *Bleu. Histoire d'une couleur*, Paris, Seuil.
- PATTARONI** Lucas, **PIRAUD** Mischa, « L'invention de la culture alternative. Quand la question culturelle devient question urbaine », in Pattaroni Luca (dir.) (2010), *Art, espace et politique dans la vie gentrifiée. La contre-culture domestiquée*, Metis Presses, Genève, pp. 59-77.
- PAUGAM** Serge (2013), *La disqualification sociale*, Paris, PUF.
- PAUGAM** Serge (2013), « Préface », in Émile Durkheim, *De la division du travail social*, Paris, PUF, pp. 1-39.
- PAUL** John, **BLANK** Sharla (2015), « The power and joy of derby: Women's participation, empowerment, and transformation in a flat-track roller derby team », *Journal of feminist scholarship*, vol. 9, pp. 51-72.
- PAVLIDIS** Adele (2013), « Writing resistance in Roller Derby », *Journal of leisure research*, vol. 45, n° 5, pp. 661-676.
- PAVLIDIS** Adele (2012), « From Riot Grrrls to roller derby? Exploring the relations between gender, music and sport », *Leisure Studies*, vol. 31, n° 2, pp. 165-176.
- PEARSON** David (2018), « Punk's popularity anxieties and DIY institutions as ideological (anti-)state apparatus », *Punk & Post-Punk*, vol. 7, n° 1, pp. 37-55.
- PEARSON** Kent (1981), « Sub-cultures and sport », in Loy John W., Kenyon Gerald S., McPherson Barry D. (dir.), *Sport, culture and society*, « Section three – Sport Subcultures », pp. 131-145.
- PELUSO** Natalie M. (2010), *High heels and fast wheels: alternative femininities in neoburlesque and flat-track roller derby*, PhD in Women's Studies, University of Connecticut, en ligne : <https://search.proquest.com/docview/882896278>.
- PENEFF** Jean (1995), « Mesure et contrôle des observations dans le travail de terrain », *Sociétés contemporaines*, n° 21, janvier-mars, pp. 119-138.
- PERRIN** Raphaël (2023), « L'ethnographie comme travail émotionnel : une enquête de terrain sur l'avortement », *Genèses*, vol. 132, n° 3, pp. 97-115.
- PETERSON** Richard A. (1992), « La fabrication de l'authenticité. La country music », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 93, n° 2, pp. 3-20, en ligne : https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1992_num_93_1_3014.
- PÉTONNET** Colette (1982), « L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », *L'Homme*, vol. 22, n° 4, pp. 37-47.a

- PIETTE** Albert (2020), *Ethnographie de l'action. Observation des détails*, Paris, Éditions EHESS.
- PIETTE** Christine (2016), « Bouchers et boucherie à Paris. Un monopole en sursis (1802-1858) », *Histoire urbaine*, vol. 47, n° 3, pp. 167-184.
- PFEFFER** Laurence (2005), « Les dess(e)ins du visage féminin : une anthropologie du maquillage », *Revue des Sciences Sociales*, vol. 33, n° 1, pp. 50-57, en ligne : https://www.persee.fr/doc/revss_1623-6572_2005_num_33_1_2778.
- PIANO** Doreen (2003), « Resisting subjects; DIY feminism and the politics of style in subcultural production », in Muggleton David, Weinzierl Rupert (eds.), *The Post-Subcultures Reader*, Oxford, Berg, pp. 253-269.
- PIERRE** Christine (2016), « Bouchers et boucherie à Paris. Un monopole en sursis (1802-1858) », *Histoire Urbaine*, vol. 47, n° 3, pp. 167-184.
- PIGEASSOU** Charles, **PRUNEAU** Jérôme (1999), « Regards critiques sur les rites et rituels dans la joute Languedocienne. Tensions et médiations entre les différentes formes de caractérisation et d'interprétation des rites », *Corps et culture*, vol. 4, n° 2, pp. 1-20.
- POLETTI** Romy (2009), *Residual culture of roller rinks : media, the music & nostalgia of roller skating*, Master of Arts, McGill University, Montreal, en ligne : <https://collectionsCanada.gc.ca/obj/thesesCanada/vol2/QMM/TC-QMM-66673.pdf>.
- POTVAIN** Marie (2022), « Poles alternatifs. Faire de la pole dance un sport sans effacer son identité : une institutionnalisation en tension », *Revue ¿ Interrogations ?*, n° 35, en ligne : <https://www.revue-interrogations.org/Poles-alternatifs-Faire-de-la-pole,752>.
- PRUNEAU** Jérôme, **DUMONT** Jacques, **CÉLIMSÈNE** Nicolas (2006), « Voiles traditionnelles aux Antilles françaises : "sportivisation" et patrimonialisation », *Ethnologie française*, vol. 36, n° 3, pp. 519-530.
- PRUTER** Robert (2012), « 'Yesterday's City : Chicago's other coliseum », *Chicago History*, vol. 38, n° 1, pp. 44-65.
- PRUVOST** Geneviève (2015), « Chantiers participatifs, autogérés, collectifs : la politisation du moindre geste », *Sociologie du travail*, vol. 57, n° 1, pp. 81-103.
- PUILLARD** Véronique (2007), « Création, stylisme, contre-culture. La mode des années 1970 », *Cahiers d'Histoire du temps présent*, vol. 18, pp. 131-162, en ligne : https://www.journalbelgianhistory.be/fr/system/files/article_pdf/chtp18_006_Pouillard.pdf.
- RAIBAUD** Yves (2017), *La ville faite par et pour les hommes*, Paris, Belin Éditeur.
- RAIL** Geneviève (1995), « Le sport et la condition post-moderne », *Sociologie et sociétés*, vol. 27, n° 1, pp. 139-150.
- RAMANTSOA** Bernard, **THIERY-BASLÉ** Catherine (1989), *Organisations et fédérations sportives*, Paris, PUF.

- RAMIREZ** Yann (2016), « Mixed martial arts : vecteur de représentations », in Bernard Olivier (dir.), *Arts martiaux. La puissance d'un imaginaire*, Presses de l'Université de Laval.
- RAVENEAU** Gilles (2011), « Suer. Traitements matériels et symboliques de la transpiration », *Ethnologie française*, vol. 41, n° 1, pp. 49-57.
- RECOURS** Robin, **FEREZ** Sylvain (2011), « Le spectacle sportif, l'héroïsation et la construction du genre », *Communication*, vol. 29, n° 1, pp. 1-15.
- RECOURS** Robin (2008), « Petit patrimoine sportif et imagination symbolique », in Fournier Laurent-Sébastien (dir.), *Le "petit patrimoine" des Européens: objets et valeurs du quotidien*, L'Harmattan, pp. 225-234.
- REDDY-BEST** Kelly, **GREEN** Denise, **DOTY** Kelsie (2020), « Fashioned bodies in roller derby league logos: Critical analysis of race, gender, body size and position, clothing and aesthetics », *Clothing and textiles research journal*, vol. 39, n° 3, pp. 1-16.
- REDMOND** Gerald (1973), « A plethora of shrines : sport in the Museum and Hall of Fame », *Quest*, vol. 19, n° 1. <https://doi.org/10.1080/00336297.1973.10519748>.
- REYNIER** Véronique, **SOULÉ** Bastien (2022), « Apprivoiser le risque et renforcer la reconnaissance subculturelle : les usages de l'humour dans les snowparks », *Revue ζ Interrogations ?*, n° 35, en ligne : <https://www.revue-interrogations.org/Apprivoiser-le-risque-et-renforcer>.
- RICHARDS** David (2002). *Once Upon a Time in Texas – A Liberal in the Lone Star State*, Austin, University of Texas Press.
- RICKARDS** Maurice (1988), *Collecting Printed Ephemera*, Oxford, Phaidon-Christie's.
- RIFFAUD** Thomas (2019), « Tiers lieux sportifs ? Les spots DIY face à la sportification des sports de rue », *Loisir et Société*, vol. 42, n° 4, pp. 1-17.
- RIFFAUD** Thomas (2018), « Construire son propre sport : la philosophie *do it yourself* dans les sports de rue », *ERES*, vol. 175, n° 4, pp. 163-177.
- RIFFAUD** Thomas, **RECOURS** Robin, **GIBOUT** Christophe (2015), « Sports et arts de rue : être citadins autrement ! », *Loisir et Société*, vol. 38, n° 3, pp. 423-435.
- RIMLINGER** Constance (2022), « Ni Dieu ni maître (boucher). L'expérience d'un sanctuaire végane anarcho-féministe », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, vol. 55, n° 1, pp. 191-208.
- RINEHART** Robert E. (2014), « Anhedonia and alternative sports », *STAPS*, vol. 104, n° 2, pp. 9-21.
- RINEHART** Robert E. (2000), « Emerging Arriving Sports. Alternatives to Formal Sports », in Coakley Jay, Dunning Eric (dir.), *Handbook of Sports Studies*, London, Sage, pp. 504-519.
- RINEHART** Robert E. (1994), « Sport as kitch : a case study of the American Gladiators », *The Journal of Popular Culture*, vol. 28, n° 2, pp. 25-35.
- RIOT-SARCEY** Michèle (1998), *Le réel de l'utopie. Essai sur le politique au XIX^e siècle*, Paris,

Albin Michel.

RIZKY DWI A Mochamad (2020), *A semiotic analysis on logos of National Basketball Association (NBA)*, Term Paper of English Language and Culture Department, Darma Persada University.

ROBÈNE Luc et LIOTARD Philippe (2015), « Le corps du rock », *Corps*, vol. 13, n° 1, pp. 9 à 17.

ROBÈNE Luc, ROUX Manuel, SERRE Solveig (2019), « Pogoter n'est pas jouer ? Punk, pogo et combats figurés », *Ethnologie française*, vol. 49, n° 3, pp. 549-567.

ROBÈNE Luc, SERRE Solveig (2019), « Violence », in Robène Luc et Serre Solveig (dir.). *Lexique franco-punk : Punk is not dead*, Paris, Éditions Nova, 172.

ROBÈNE Luc, SERRE Solveig (2016a), « Le punk est mort. Vive le punk ! La construction médiatique de l'âge d'or du punk dans la presse musicale spécialisée en France », *Le temps des médias*, vol. 27, n° 6, pp. 124-138.

ROBÈNE Luc, SERRE Solveig (2016b), « "On veut plus des Beatles et d leur musique de merde !" [Introduction au dossier *La scène punk en France 1967-2016*] », *Volume !*, vol. 13, n° 1, pp. 7-15.

ROBÈNE Luc, SERRE Solveig (2016c), « À l'heure du punk. Quand la presse musicale française s'emparait de la nouveauté (1976-1978) », *Raisons politiques*, vol. 2, n° 62, pp. 83-99.

ROBINEAU Colin (2022), *Comment devenir révolutionnaire ?*, Paris, La Découverte.

ROBINEAU Colin (2016), « Ouvrir les portes d'un squat d'activités à des non-militants pour amorcer une politisation », *Savoir/Agir*, vol. 3, n° 4, pp. 53-59.

ROBIN-RADIER Suzanne (2019), *Vivre et faire vivre un sport féministe : le cas des pratiquantes d'une ligue de roller derby à Paris*, Mémoire de Master 2 en Sciences Humaines et Sociales, Paris, EHESS.

ROCHE Daniel (1989), *La culture des apparences. Une histoire du vêtement XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard.

ROGERS Ashley D. (2006), *The Influence of Guy Debord and the Situationist International on Punk Rock Art of the 1970s*, Master Thesis of Arts, Department of Art History, University of Cincinnati, en ligne : https://etd.ohiolink.edu/apexprod/rws_etd/send_file/send?accession=ucin1163784738&disposition=inline.

ROUÉ Marie, GUIBERT Gérôme (2016), « Punkitude et vie quotidienne dans le Paris de la fin des années 1970. Entretien avec Marie Roué », *Volume !*, vol. 13, n° 1, pp. 141-155.

ROSENBERG Emily S. (2009), « Le "modèle américain" de la consommation de masse », *Cahiers d'Histoire. Revue d'histoire critique*, vol. 108, pp. 111-142.

ROSENBERG Jessica, GAROFALO Gitana (1998), « Riot Grrrl: Revolutions from within », *The University of Chicago press*, vol. 23, n° 3, pp. 809-841.

ROSSINOW Doug (1997), « The new left in the counterculture: hypothesis and evidence », *Radical History Review*, vol. 67, pp. 79-120.

- ROWE** David (1998), « If you film it, will they come ? Sports on film », *Journal of Sport & Social Issues*, vol. 22, n° 4, pp. 350-359.
- RUBY** Christian (2018), « Debord (Guy) » *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*, en ligne : <https://publictionnaire.huma-num.fr/notice/debord-guy>.
- RUBY** Christian (2015), *Abécédaire des arts et de la culture*, Toulouse, Éditions de l'Attribut.
- SABIN** Roger (1999), « Introduction », in Sabin Roger (dir.) (1999), *Punk rock: so what? The cultural legacy of punk*, pp. 1-13.
- SAGE** George H. (2007), « Sport and social resistance », in Ritzer George (dir.) *The Blackwell Encyclopedia of Sociology*, Blackwell Publishing, pp. 1-4.
- SAINSAULIEU** Renaud (1977), *L'Identité au travail, Les effets culturels de l'organisation*, Paris, Presses de la FNSP.
- SAINT-MARTIN** Francis (2021), *Pulp !*, Bordeaux, Les Moutons Électriques.
- SALLUSTIO** Madeleine (2022), « Les théories de l'effondrement dans les collectifs néo-paysans cévénoles. La multiplicité des temporalités pour appréhender un présentisme paradoxal », Journée d'étude *Aiôn Imaginaires du temps post-apocalyptique et (ré)organisation des rapports sociaux*, Université de Franche-Comté, en ligne : <https://aion-project.org/blog/wp-content/uploads/2022/02/programme-numerique.pdf>.
- SALLUSTIO** Madeleine (2019), *À la recherche de l'écologie temporelle. De la multiplicité des temporalités comme cadre d'analyse des collectifs autogérés néo-paysans du Massif central*, Thèse de doctorat en Sciences Politiques et Sociales, Université libre de Bruxelles, en ligne : <https://hal.archives-ouvertes.fr/tel-02961773/file/THESE%20MADELEINE%20SALLUSTIO%20avec%20couverture.pdf>.
- SAOUTER** Anne (2000), *Être rugby. Jeux du masculin et du féminin*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- SAOUTER** Anne (2005), « Être rugby, ou à propos d'une sociabilité 'de chair' » in Chovaux Olivier et Nuytens William (dir.), *Rugby : un monde à part ?*, Arras, Artois Presses Université, pp. 73-83.
- SAUVAGE** Célia (2013), « La belle et la vête: smart girls et féminité dans les teen movies », in Paris Hugues, Dupont Sébastien (dir.), *L'adolescente et le cinéma. De Lolita à Twilight*, pp. 87-100.
- SEBILLOTTE** Cuchet Violaine (2013), « Femmes et guerrières, les Amazones de Scythie (Hérodote, IV, 110-117) », *Métis - Anthropologie des mondes grecs anciens, Des femmes en action. L'individu et la fonction en Grèce antique*, Hors Série.
- SEGALEN** Martine (2009), *Rites et rituels contemporains*, Paris, Armand Colin.
- SELTZER** Jerry, **COPPAGE** Keith (2012), *Bay Area Roller Derby*, États-Unis, Arcadia Publishing.
- SCHOTTÉ** Manuel (2022), *La valeur du football*, Paris, CNRS Éditions.

- SCRUGGS** Melanie (2012), *The rise and fall of The Rag : problems for alternative media in a radical movement's decline*, University of Texas, Austin, en ligne : <http://www.theragblog.com/wp-content/uploads/2015/06/Melanie-Scruggs-Rag-Thesis.pdf>.
- SIMON** Corentin, **THOMAS** Julie (2022), « Incarner l'autorité arbitrale dépend-il du genre ? Les féminités et les masculinités hybrides des jeunes juges-arbitres de handball », *Agora débats/Jeunesses*, vol. 90, n° 1, pp. 115-132.
- SILEC** Tatjana (2008), « Le fou du roi: un hors-la-loi d'un genre particulier », *Camenulae*, vol. 2, en ligne : http://www.paris-sorbonne.fr/fr/IMG/pdf/Tatiana_Silec.pdf.
- SHAW** Aimie Maureen (2005), *En dialogue avec Bakhtine : carnavalisation, carnavalesque et carnaval au coeur du roman*, Master of Arts, Memorial University of Newfoundland, en ligne : http://dspace.library.uvic.ca/bitstream/handle/1828/191/Aimie_Shaw_Thesis.pdf?sequence=1&isAllowed=y.
- SHILDRICK** Tracy, **MACDONALD** Robert (2006), « In defence of subculture : young people, leisure and social divisions », *Journal of Youth Studies*, vol. 9, n° 2, pp. 125-140.
- SINKER** Mark (1999), « Concrete, so as to self-destruct. The etiquette of punks, its habits, rules, values and dilemmas », in Sabin Roger (dir.), *Punk rock: so what? The cultural legacy of punk*, pp. 120-139.
- SIROST** Olivier, **LAVAL** Fabienne (2019), « Les pratiquantes de Roller Derby et le jeu du genre », *Corps*, vol. 17, n° 1, pp. 313-325.
- SKEGGS** Beverley (2015 [2005]), *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, Marseille, Agone.
- SOLDANI** Jérôme (2015), « Retour au jeu ? Réappropriation du volley-ball par les Bunun de Taïwan », *Revue du MAUSS*, vol. 2, n° 46, pp. 99-116.
- SOMMIER** Isabelle, **CRETTEZ** Xavier (2006), *La France Rebelle. Tous les mouvements et acteurs de la contestation*, Paris, Éditions Michalon.
- SONTAG** Susan (1966), *Notes on 'camp'*, Londres, Penguin Books.
- SORENSEN** Barbara (2009), « Un millier de modèles de patins à roulettes », *Museum International (Édition Française)*, vol. 43, n° 2, pp. 101-101.
- SOULÉ** Bastien, **WALK** Steve (2007), « Comment rester "alternatif" ? Sociologie des pratiquants sportifs en quête d'authenticité subculturelle », *Corps*, vol. 2, n° 1, pp. 67-72.
- SOULÉ** Bastien (2007), « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », *Recherches qualitatives*, vol. 27, n° 1, pp. 127-140.
- SPINELLI** Céline (2019), « La fabrique du comique. Le rire comme outil de communication dans le cadre de performances artistiques », *Ethnologies*, vol. 41, n° 2, pp. 113-127.

SPINELLI Céline (2018), « Terrain festif contemporain : une mise en perspective de fêtes et festivals », *Socio-anthropologie*, vol. 38, n° 2, pp. 19-30.

STEBBINS Robert (1982), « Serious Leisure: A Conceptual Statement », *Pacific Sociological Review*, vol. 25, n° 2, p. 251-272.

STEBBINS Robert (2015), *Serious leisure : a perspective for our time*, New Brunswick, Transaction publishers.

STORMS Carolyn (2009), « "There's no sorry in roller derby": A feminist examination of identity of women in the full contact sport of roller derby », *The New York Sociologist*, vol. 3, pp. 68-87.

STRAUSS Anselm (1992), *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionniste*, Paris, L'Harmattan.

SUCHET André, **TUPPEN** John (2014), « Pratiques fun, aventures sportives et sports de nature. Trois moments dans l'évolution des dynamiques sportives de nature en France (1970-2010) », in Callède Jean-Paul, Sabatier Fabien, Bouneau Christine (dir.), *Sport, nature et développement durable. Une question de génération ?*, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, pp. 389-406.

TARRAGONI Frederico (2017), « La méthode d'Edward P. Thompson », *Politix*, vol. 118, n° 2, pp. 183-205.

TERRET Thierry (2005), *Sport et genre – Volume 1 : la conquête d'une citadelle masculine*, Paris, L'Harmattan.

TERRET Thierry (1998), *L'institution et le nageur. Histoire de la Fédération Française de Natation (1919-1939)*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.

THIEBAUD Sacha, **TUAILLON DEMÉSY** (2024, à paraître), « Fun with friends in the Pogodrome. Dancing the Disorder in the French punk culture », *Punk & Post Punk*.

THORPE Holly, **WHEATON** Belinda (2013), « Dissecting action sports studies. Past, present, and beyond », in Carrington Ben, Andrews David (dir.), *A Companion to Sport*, Blackwell publishing, pp. 341-358.

TOEWS Rebecca (2012a), « Disco, tattoos and tuts : blue-collar performances on wheels », in Booker Keith (dir.), *Blue-collar. Pop culture*, Santa Barbara, ABC-CLIO, pp. 295-311.

TOEWS Rebecca (2012b), *Derby dames and femme fatales : a qualitative critical analysis of empowerment consumption and representation in roller derby*, Master of Science, University of Oregon, en ligne : <https://core.ac.uk/reader/36687065>.

TOLLEY-STOKES Rebecca (2012), « Disco, tattoos and tuts : blue-collar performances on wheels », in Booker Keith (dir.), *Blue-collar. Pop culture*, Santa Barbara, Santa Barbara, CA Praeger, pp. 295-311.

TOUCHÉ Marc, **FIZE** Michel (1992), *Le skate, la fureur de faire*, Caen, Éditions Arcane-Beaunieux.

TOURNIER Maurice (2006), « Couleurs, fleurs et drapeaux dans les débuts de la Troisième

République », *Mots. Les langages du politique*, vol. 81, n° 2, pp. 109-117.

TRESPEUCH-BERTHELOT Anna (2017), « L'interface situationniste et ses paradoxes », *Monde(s)*, vol. 11, n° 1, pp. 161-182.

TRESPEUCH-BERTHELOT Anna (2015), « L'avant-garde situationniste : une analyse sociologique », *La vie des idées*, en ligne : <https://laviedesidees.fr/L-avant-garde-situationniste-une-analyse-sociologique.html>.

TRIGGS Teal (2006), « Scissors and glue: punk fanzines and the creation of a DIY aesthetic », *Journal of design history*, vol. 19, n° 1, pp. 69-83.

TUAILLON DEMÉSY Audrey (2023a), *Jouer avec le temps. Socio-anthropologie des loisirs alternatifs*, Habilitation à diriger des recherches, en socio-anthropologie, Université Côté d'Azur, Nice.

TUAILLON DEMÉSY Audrey (2023b) « "I am a punk, I Don't Give a Damn!" Chez Narcisse: a rural place of resistance », *Cultural Sociology*, vol. 12, n° 2, pp. 133- 139.

TUAILLON DEMÉSY Audrey (2021), « Du bistrot aux concerts punks : fragments utopiques en territoire rural », *Civilisations. Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines*, vol. 70, n° 1, pp. 99-121.

TUAILLON DEMÉSY Audrey, **HAISSAT** Sébastien (2019a), « Quels usages aujourd'hui de la notion d'imaginaire ? », *Carnet Hypothèses.org Mundus Fabula*, en ligne : <https://mf.hypotheses.org/933ha>.

TUAILLON DEMÉSY Audrey (2019b), « Punks, reconstituteurs et joueurs de quidditch : temps et imaginaire dans les loisirs alternatifs », *Carnet Hypothèses.org Mundus Fabula*, en ligne : <https://mf.hypotheses.org/925>.

TUAILLON DEMÉSY Audrey (2019c), « Le bal des enragés », in Robène Luc, Serre Solveig (dir.), *Lexique franco-punk : Punk is not dead*, Paris, Éditions Nova, 011.

TUAILLON DEMÉSY Audrey (2018), « Être 'Quiddkid' : l'engagement des joueurs dans une pratique alternative », *Sciences du jeu*, vol. 10, n° 2, pp. 1-17.

TUAILLON DEMÉSY Audrey (2017), « Le quidditch moldu. De l'imaginaire à la réalité », *Questions de communication*, vol. 31, n° 1, pp. 393-413.

TUAILLON DEMÉSY Audrey (2015), « Les re-crétions de gestes martiaux : évolutions et transformations des Arts martiaux historiques européens », *STAPS*, vol. 107, n° 1, pp. 33-44.

TUAILLON DEMÉSY Audrey (2014), « Approche iconographique des Arts martiaux historiques européens », *STAPS*, vol. 104, n° 2, pp. 115-122.

TUAILLON DEMÉSY Audrey (2011), *L'histoire vivante médiévale. Approche socio-anthropologique*, Université de Franche-Comté, Thèse de doctorat en sociologie, Université de Franche-Comté, [en ligne], <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01062398/document>.

- TURCOT** Laurent (2016), *Sports et loisirs. Une histoire des origines à nos jours*, Paris, Gallimard.
- TURNER** Victor W. (1990 [1969]), *Le phénomène rituel. Structure et contre-structure*, Paris, PUF.
- TWITCHELL** James B. (1992), *Carnival culture. The trashing of taste in America*, New York, Columbia University Press.
- USNER** Eric (2001), « Dancing in the Past, Living in the Present: Nostalgia and Race in Southern California Neo-Swing Dance Culture », *Dance Research Journal*, vol. 33, n° 2, pp. 89-101.
- VAN CAMPENHOUDT** Luc, **MARQUET** Jacques, **QUIVY** Raymond (2017), *Manuel de recherche en sciences sociales*, Malakoff, Dunod.
- VANDEVELDE-ROUGALE** Agnès, **FUGIER** Pascal, **DE GAULEJAC** Vincent (dir.) (2019), *Dictionnaire de sociologie clinique*, Toulouse, Érès Éditions, pp. 403-406.
- VANDEVELDE-ROUGALE** Agnès (2019), « Émotions », in Vandeveld-Rougale Agnès, Fugier Pascal, de Gaulejac Vincent (dir.), *Dictionnaire de sociologie clinique*, pp. 230-233.
- VAN DAMME** Stéphane (2004), « Comprendre les *Cultural Studies* : une approche d'histoire des savoirs », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 51, n° 5, pp. 48-58.
- VAN DER HOEVEN** Roland (2017), « Hier sera demain : Steam- et Diesel-punk à Bruxelles », *Cahiers Bruxellois*, vol. XLIX, n° 1 , pp. 437-456.
- VAN GENNEP** Arnold (1981 [1909]), *Les rites de passage*, Paris, Éditions A. et J. Picard.
- VEBLEN** Thorstein (1970 [1899]), *Théorie de la classe de loisir*, Paris, Gallimard.
- VERTINSKY** Patricia (2006), « Géométries du pouvoir dans les espaces et les lieux sportifs : les paradoxes de la différences et de l'exclusion », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, vol. 23, n° 1, pp. 75-91.
- VIGARELLO** Georges (2004), *L'esprit sportif aujourd'hui. Des valeurs en conflit*, Paris, Universalis.
- VIGARELLO** Georges (2002), *Du jeu ancien au show sportif. La naissance d'un mythe*, Paris, Seuil.
- VIGARELLO** Georges (2000), *Passion sport. Histoire d'une culture*, Paris, Éditions Textuel.
- VIGNE** Mickaël, **DERVILLÉ** Christian (2009), « Les jeux traditionnels du Nord, entre tradition ludique culturelle et modernité sportive », *Socio-logos*, vol. 4, n° 1, pp. 1-19.
- VILLE** Cassandre (2016), « L'intériorisation des normes. Une analyse discursive des pratiques dépilatoires des femmes à Montréal », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 40, n° 3, pp. 279-296.
- VISIOLI** Jérôme, **PETIOT** Oriane (2023) (dir.), *Encyclopédie des sports collectifs. Regards croisés entre recherche et intervention*, Clapiers, Éditions AFRAPS.
- VIVIER** Christian, **RENAUD** Jean-Nicolas, **GUILLAIN** Jean-Yves (2013), « Il était une fois les activités physiques de Martine. De la transmission des pratiques corporelles bourgeoises dans un

album illustré pour enfant depuis 1954 », *Histoire sociale*, vol. 45, n° 89, pp. 157-187.

VIVIER Christian, **LOUDCHER** Jean-François (2012), « L'invitation esthétique dans les représentations de deux événements hippiques de prestige : le *prix du Jockey club* et le *prix de Diane* », in Gilles Ferréol (dir.), *Le regard esthétique*, Bruxelles, EME, pp. 133-148.

VIX Christophe (2004), « Fêtes libres ? Une histoire du mouvement techno en France (1989-2004) », *Vacarmes*, vol. 28, n° 3, pp. 30-34.

VOIROL Olivier (2010), « La Théorie critique des médias de l'École de Francfort : relecture », *Mouvements*, vol. 61, n° 1, pp. 23-32.

WACQUANT Loïc (2000), *Corps et âmes. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Marseille, Agone.

WACQUET Dominique, **LAPORTE** Marion (2014), *La mode*, Paris, PUF.

WADBLED Nathanaël (2021), « La thèse comme production d'un énoncé scientifique. Pour une sociologie latourienne des sciences sociales », *Journée d'étude jeunes-chercheurs « La construction de l'objet de recherche durant la thèse »*, Université de Franche-Comté, Laboratoire C3S.

WALLACE Irving (2023), « Phineas Taylor Barnum (1810-1891) », *Encyclopaedia Britannica*, en ligne : <https://www.britannica.com/biography/P-T-Barnum>.

WEBER Eugen (1983 [1976]), *La fin des terroirs. La modernisation de la France rurale 1870-1914*, Paris, Fayard.

WEBER Florence (2015), *Brève histoire de l'anthropologie*, Paris, Flammarion.

WENDLING Thierry (2021), « Le jeu du spécialiste », *Ethnologie française*, vol. 51, n° 1, pp. 73-75.

WENDLING Thierry (2019 – audio), « La notion de contrat ludique », *EHESS*, en ligne : <https://www.unicaen.fr/recherche/mrsh/forge/6271>.

WENDLING Thierry (2002), *Ethnologie des joueurs d'échecs*, Paris, PUF.

WENGER Étienne (2005), *La théorie des communautés de pratique. Apprentissage, sens et identité*, Les Presses de l'Université Laval, Québec.

WHEATON Belinda, **TOMLINSON** Alan (1998), « The changing gender order in sport ? The case of windsurfing subcultures », *Journal of sport and social issues*, vol. 22, n° 3, pp. 252-274.

WHEATON Belinda (2004), *Understand Lifestyle sport. Consumption, identity and difference*, Routledge, London (Taylor & Francis e-Library).

WHEATON Belinda, **BEAL** Becky (2003), « 'Keeping it real': Subcultural media and the discourses of authenticity in alternative sport », *International review for the sociology of sport*, vol. 38, n° 2, pp. 155-176.

WHITE Emily (1992), « Revolution girl style now », *L.A. Weekly*, en ligne :

<https://www.chicagoreader.com/chicago/revolution-girl-style-now/Content?oid=880507>.

WHITLOCK Catherine Mary (2012), *Selling the third wave: the commodification and consumption of the Flat Track Roller Derby*, Thesis fort master of Art, University of South Florida.

WHYTE FOOTE William (2002 [1943]), *Street corner society : La structure sociale d'un quartier italo-américain*, Paris, La Découverte.

WILSON Andrew (2005), « German dominatrices' choices of working names as reflections of self-constructed social identity », *Sexuality and Culture*, vol. 9, n° 2, pp. 31-41.

Wollscheleger Jason (2022), « Roller derby as a secular alternative to religion », *Sociological inquiry*, vol. 92, n° 4, pp. 1352-1373.

WRIGHT Lindsay (2016), « Do It Yourself girl power : an examination of the riot grrrl subculture », *James Madison Undergraduate Research Journal*, vol. 3, n° 1, pp. 51-56.

YOUNG William H., **YOUNG** Nancy K. (2010), « Roller Derby », in *World War II and the postwar years in America : a historical and cultural encyclopedia*, pp. 594-596.

YONNET Paul (2004), *Huit leçons sur le sport*, Paris, Gallimard.

YONNET Paul (1998), *Systèmes des sports*, Paris, Gallimard.

YONNET Paul (1986), *Jeux, modes et masses. 1945-1985*, Paris, Gallimard.

ZAYTSEVA Anna (2018), « Les objets qui conduisent à l'action : transformations des fanzines punk Do-It-Yourself dans les années 2000-2010 en Russie », *Volume !*, vol. 15, n° 1, pp. 45-69.

ZAYTSEVA Anna (2017), « "Être comme chez soi". Mécanismes de tri et homogénéisation sociale dans les clubs et bars DJ de Saint-Pétersbourg », *Cultures et conflits*, vol. 105-106, n° 1, pp. 99-122.

ZAYTSEVA Anna (2008), « "À la scène comme à la ville" : engagements multiples des musiciens underground », *Ethnologie française*, vol. 38, n° 1, pp. 129-137.

Sitographie

American women's history museum :

- Promotional flyer for Bad Girl, Good Woman Productions roller derby.
https://womenshistory.si.edu/object/nmah_1820499.
- WFTDA Dust Devil Championship program.
https://womenshistory.si.edu/object/nmah_1820354.

Arte TV (s.d.). Tracks. <https://www.arte.tv/fr/videos/RC-014037/tracks/>.

Box office mojo (s.d.). Whip it. <https://www.boxofficemojo.com/release/rl897287681/>.

British Pathé (13.10.1938). Roller skating derby.

<https://www.britishpathe.com/video/VLVA2IYTNNK7OD3ECQALNT3L3MYD4-ROLLER-SKATING-DERBY>.

Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC):

- Les chiffres clés de la production cinématographique.
https://www.cnc.fr/cinema/etudes-et-rapports/les-chiffres-cles-de-la-production-cinematographique-2010_210335. (28.02.2011).
- Tracks, une autre idée de la culture. https://www.cnc.fr/series-tv/actualites/tracks-une-autre-idee-de-la-culture_1375763. (14.12.2020).

Chicago Coliseum days. <https://www.chicagotribune.com/history/ct-opinion-flashback-roller-derby-chicago-vintage-photos-20210326-7jpsd4gmrgojprp2bew3ecy4a-story.html>.

Cinémathèque (s.d.). Travelers. <https://www.cinematheque.fr/film/139672.html>.

Crashcam films (s.d.). Bob Ray. <http://www.crashcamfilms.com/bio.htm>.

Dazed Digital (s.d.). Roll Britannia.

<https://www.dazeddigital.com/artsandculture/article/4133/1/roll-britannia>.

Derby Wolf (01.01.2012). Week-end de brutes - Paris.

<https://derbywolf.wordpress.com/author/ceriselacastagne/page/2/>.

Design Museum Brussels (s.d.). Punk graphics. <https://designmuseum.brussels/punk-graphics/>.

Diary of a Derby Wannabe (07.09.2011). How big is a roller derby track.

<https://derbywannabe.wordpress.com/2011/09/07/how-big-is-a-roller-derby-track/>.

ESPN (01.05.2013). Meet... the LeBron James of roller derby?

https://www.espn.com/blog/playbook/fandom/post/_/id/21305/meet-the-lebron-james-of-roller-derby.

Facebook (s.d.). French Roller Derby organisational group.
<https://www.facebook.com/groups/frogderby/discussion/preview>.

Fédération Sportive LGTB+ (s.d.). Détail de l'association.
<https://www.sports-lgbt.fr/clubs/paris-rollerderby/>.

Flickr (s.d.). Album. <https://www.flickr.com/photos/nocklebeast/albums/72157609650971467/with/3048908043/>.

France 3 (08.06.2022). Documentaire. "Candy Love et Toto Black" : le vie est rose comme une fête foraine. <https://france3-regions.francetvinfo.fr/pays-de-la-loire/loire-atlantique/nantes/documentaire-candy-love-et-toto-black-la-vie-est-rose-comme-une-fete-foraine-2556356.html>.

Getty Images (3.11.1951). CBS television coverage of Roller Derby at the 69th Regiment Armory at Lexington Avenue and East 26th Street, New York.
<https://www.gettyimages.fr/detail/photo-d%27actualit%C3%A9/television-coverage-of-roller-derby-at-the-69th-photo-dactualit%C3%A9/688346020>.

IMDb (s.d.). Kansas City Bombers (bande annonce). <https://www.imdb.com/title/tt0068795/>.
Institut national de l'audiovisuel (s.d.). Les debuts de Chico Marx au roller derby catch.
<https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/afe85002716/les-debuts-de-chico-marx-au-roller-catch>.

Institut national de l'audiovisuel (15.01.2010). Le roller catch. <https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/vdd10001704/le-roller-catch>.

Internet archive (s.d.). Rollergame.
<https://archive.org/details/rollergames-1990-yearbook/page/26/mode/1up>. (01.01.1990).

ISSUU (s.d.). DFORDERBY Roller Derby Webzine. <https://issuu.com/dforderby/docs/dforderby-issue01>.

Journal Officiel Gouvernement (s.d.). Roller derby.

Jpbox-office (s.d.). Juno. <https://www.jpbox-office.com/fichfilm.php?id=9942>.

La Dépêche (12.09.2012). Médailles d'argent pour les Roller Derby.
<https://www.ladepeche.fr/article/2012/09/12/1437995-medailles-d-argent-pour-les-roller-derby.html>.

Le Monde (02.03.2022). « On est des guerrières à paillettes » : le roller derby, un sport très politique. <https://www.lemonde.fr/election-presidentielle-2022/article/2022/03/02/on-est-des>

guerrieres-a-paillettes-le-roller-derby-un-sport-tres-politique_6115771_6059010.html.

Les docus. Punk à chiens (1/3). <https://www.les-docus.com/punk-a-chiens-1-3/>.

Les Inrockuptible :

- « 20 ans de “Tracks”, racontés par ceux qui le font ». <https://www.lesinrocks.com/actu/20-ans-de-tracks-racontes-par-ceux-qui-le-font-109133-16-09-2017/>. (16.03.2021).
- « Paris est une danse »: le grand retour de hype du « voguing ». <https://www.lesinrocks.com/musique/paris-danse-grand-retour-de-hype-voguing-71379-09-05-2016/>. (09.05.2016).

La Main Collectif (s.d.). Page officielle. <https://www.lamaincollectif.fr/>.

La Montagne, « Portrait de génération de Gabrielle Culand », https://www.lamontagne.fr/vic-sur-cere-15800/loisirs/portrait-de-generation-de-gabrielle-culand_1779546/. (27.11.2013).

Libération, « Roller belles », https://www.liberation.fr/grand-angle/2006/07/05/roller-belles_45145/. (5 juillet 2006).

Los Angeles Thunderbirds (s.d.). T-Birds team photos. <https://latbirds.net/t-birds-team-photos/1960s-thunderbirds-teams/>.

Los Angeles Times (7.04.2015). Bill Griffiths dies at 91; promoter brought glitz to roller derby. <https://www.latimes.com/local/obituaries/la-me-bill-griffiths-20150408-story.html>.

Michel Corcoran (s.d.). Roots of the roller derby revival. <https://www.michaelcorcoran.net/roots-of-the-roller-derby-revival/>.

My Roller Derby :

- Roller Derby Pict’alien. <https://www.myrollerderby.com/pictalien>.
- Hellbow skating. <https://www.myrollerderby.com/hellbow-skating>.

National Geographic (s.d.). Depuis XIX-e siècle le patin a roulette nous fait tourner la tête. <https://www.nationalgeographic.fr/histoire/2021/01/depuis-le-19e-siecle-le-patin-a-rouettes-nous-fait-tourner-la-tete>.

National Museum of Roller Skating (s.d.). The history of roller derby. <https://www.rollerskatingmuseum.org/roller-derby>.

One land (s.d.). Cerise la Castagne, illustratrice. <https://onelandmag.com/cerise-la-castagne/>.

Paper blog (s.d.). Vagant. <https://www.paperblog.fr/6886320/vagant-gabrielle-culand/>.

Pop matters (s.d.). Hell on wheels. <https://www.popmatters.com/71998-hell-on-wheels-2496039861.html>.

Radio France (s.d.). John Joseph Merlin - inventeur des instruments et pere du patin a roulettes. <https://www.radiofrance.fr/francemusique/podcasts/musique-connectee/john-joseph-merlin-inventeur-d-instruments-et-pere-du-patin-a-roulettes-3820130>.

Rollercon :

- History. <https://rollercon.com/about/the-history-of-rollercon/>.
- Derby wedding. <https://rollercon.com/events/derby-wedding/>.
- Press release document.
- Media galleries. <https://rollercon.com/about/galleries/>.

Roller Derby Bordeaux Club (s.d.). Un sport inclusif. <http://rollerderbybordeaux.fr/site/la-ligue/>.

Roller Derby Hall of Fame (s.d.). Roller derby timeline. <http://rollerderbyhalloffame.com/id3.html>

Roller Derby Notes (s.d.). Another derby extra rollercon seminar. <http://www.rollerderbynotes.com/2013/08/17/another-derby-extra-the-rollercon-seminar/>.

Roller en Ligne :

- Le Vel' d'Hiv : lieu historique à roulette. <https://www.rollerenligne.com/dossier/le-vel-d-hiv-un-lieu-historique-du-patinage-a-roulettes/>. (12.03.2023).
- Retour sur la rencontre entre les acteurs français du roller-derby et la FFRS. <https://www.rollerenligne.com/dossier/retour-sur-la-rencontre-entre-les-acteurs-francais-du-roller-derby-et-la-ffrs/>. (22.03.2012).
- Bordeaux - Toulouse (last but one jam) - 2010. <https://www.rollerenligne.com/en/skating-videos/bordeaux-toulouse-last-but-one-jam-2010/>. (12.05.2011).
- Monter une association de Roller Derby. <https://www.rollerenligne.com/dossier/monter-une-association-de-roller-derby/>. (25.11.2010).
- Histoire du roller derby : du roller catch au derby moderne. <https://www.rollerenligne.com/dossier/histoire-du-roller-derby-du-roller-catch-des-origines-au-derby-moderne/>. (31.01.2010).

Roulez rose (s.d.). Le roller à Toulouse. <https://www.roulezrose.com>.

San Francisco Bay Bombers (s.d.). Official page. <https://www.sfbaybombers.com/>.

Sens critique (s.d.). Candy Love et Toto Black. https://www.senscritique.com/film/candy_love_et_toto_black/51039659.

Team France Roller Derby (s.d.). Page officielle. <https://teamfrancerollerderby.wordpress.com/>.

The Austin Chronicle (03.09.1999). Austin Filming, ten years after.

<https://www.austinchronicle.com/screens/1999-09-03/73733/>.

The New York Times :

- The dude of roller derby and his vision.
<https://www.nytimes.com/2008/12/18/sports/othersports/18devildan.html>. (17.12.2008).
- You just can't keep the girls from jamming.
<https://www.nytimes.com/2009/02/01/magazine/01Derby-t.html>. (29.01.2009).
- Before there was a "Grand" in Central.
<https://www.nytimes.com/2013/03/03/realestate/before-there-was-a-grand-in-central.html>. (28.02.2013).

Vimeo (2014). Roller grils - ep. 1. <https://vimeo.com/91799573>.

YouTube :

- Roller Derby 1959 - 1960 - Chiefs vs Ravens (2nd half). <https://www.youtube.com/watch?v=GIWnSQ4slME>, (25.01.2023).
- Roller derby. https://www.youtube.com/watch?v=FjILbdZ_d3Y. (28.02.2008).
- Fastest women on skates. <https://www.youtube.com/watch?v=euj2XENf0p4>. (16.11.2021).
- Roller derby revival. <https://www.youtube.com/watch?v=VMnAmNNYCbM>. (02.02.2009).
- Reportage Roller Derby @Toulouse pendant l'événement "French Connection".
<https://www.youtube.com/watch?v=mVVurkcFqx4>. (08.07.2011)
- Game 8 : Paris RD vs Mérignac. <https://www.youtube.com/watch?v=O3HyLYuGmMo>. (11.05.2022).

WFTDA :

- Rules. <https://static.wftda.com/rules/archive/wftda-rules-2010-05-26.pdf>.
- About WFTDA. <https://resources.wftda.org/about-wftda/>.
- WFTDA official rankings. <https://stats.wftda.com/rankings>.
- Statement on gender.
<https://community.wftda.org/resources/diversity-and-inclusion/wftda-statement-on-gender>.

Annexe n° 1.

Recensement des productions portant sur le roller derby

Cette annexe condense toutes les productions (ouvrages, articles scientifiques, productions cinématographiques ou télévisuelles, articles de journaux, etc.) portant sur le roller derby (versions anciennes et le revival).

→ *Productions culturelles non scientifiques*

Filmographie

Recensement des productions télévisées et cinématographiques dans lesquelles le roller derby et ses dérivés (le patins à roulettes ou les marathons de danse de la Grande Dépression) structurent le scénario.

- Charlie Chaplin, *The rink*, Court métrage, États-Unis, 1916.
- Horace McCoy, *On achève bien les chevaux*, 1935 [sur les marathons de danse qui donneront naissance du roller derby – le réalisateur américain Sidney Pollack adaptera le roman en 1969]).
- Charlie Chaplin, *Les temps modernes*, Film, États-Unis, 1936.
- Gaumont British Newsreal, *Roller Skating Derby*, Court Métrage, 1938 (<https://www.britishpathe.com/video/VLVA2IYTNNK7OD3ECQALNT3L3MYD4-ROLLER-SKATING-DERBY>).
- Justin Herman, *Roller Derby Girl*, Court métrage documentaire, États-Unis, 1949.
- Tay Garnett et Charles Kerr, *The Fireball*, Long métrage, États-Unis, 1950.
- Sydney Pollack, *On achève bien les chevaux* [They shoot horses, don't they?], Long-métrage, 1969.
- Robert Kaylor, *Derby*, Documentaire, États-Unis, 1971.
- Jerrold Freedman, *Kansas City Bomber*, Long métrage, États-Unis, 1972.
- Zimmerman Vernon, *The Unholy Roller*, Long métrage de série B, États-Unis, 1972.
- Norman Jewison, *Rollerball*, Long métrage, États-Unis, 1975.
- Mark L. Lester, *Roller Boogie*, Long-métrage, 1979.
- Robert Kramer, *À toute allure*, Téléfilm, 1982.
- Sharon Ritter, *The demon of the derby*, États-Unis, 2001.
- Mark Woolen, *Jam*, Long Métrage, États-Unis, 2006.
- Lainy Bagweel et Lacey Leavitt, *Blood on the flat track : the rise of the Rat City Rollergirls*, Documentaire, États-Unis, 2007.
- Ray B., *Hell on wheels: The true tale of all girl roller derby*, Documentaire, États-Unis, 2007.
- Drew Barrymore, *Whip it [Bliss]*, Long métrage, États-Unis, 2009.
- Halestorm, *It's not you*, Clip musical (heavy metal), États-Unis, 2009.
- Laetitia Rodari, *Roller derby, parcours de combattantes*, Documentaire, France, 2015.
- Emmanuel Sala, *Beach cat*, Court métrage, France, 2016.
- Margaid Quioc, *Révolution roller girl*, Documentaire, France, 2017.
- Camille Ducellier, *Gender derby*, Série documentaire, France, 2018.
- Netflix France, *Sports d'ailleurs : roller derby*, Documentaire, États-Unis, 2020.
- Cathy Yan, *Birds of Prey et la fantabuleuse histoire de Harley Queen*, Long métrage, États-Unis, 2020.
- Nikola Lange et Charlotte Vecchiet, *Derby Girl*, Série télévisée (2 saisons), France, 2020.
- 6play, *Scrimmage People*, Série documentaire (6 épisodes), France, 2022.

Ouvrages divers

Recensement des ouvrages, créations littéraires portant sur le roller derby originel puis le roller derby moderne.

- En 1969, le roller derby inspire un certain Jack Moskovitz (qui utilise le pseudonyme de John Dexter) pour publier une nouvelle érotique intitulée « *Wantons on Wheels* ».
- Franck Deford, *Five strides on the banked track : the life and times of the roller derby*, Brown & Company, 1971.
- Herb Michelson, *A very simple game : the story of roller derby*, 1971.
- Keith Coppage, *Roller Derby to Rollerjam: The Authorized Story of an Unauthorized Sport*, Squarebooks, 1999.
- Jim Fitzpatrick, *Roller derby classics... and more !*, Trafford, États-Unis, 2005.
- D. Bordner, *Roller Babes : the story of the Roller Derby Queen*, Universe, 2005.
- Catherine Mabe, *Roller Derby*, Speck Press, 2007.
- Melissa Joulwan, *Roller girl: Totally true tales from the track*, Touchstone, 2007.
- Shauna Cross, *Derby girl*, Henry Holt and co., 2007.
- Rose City Roller, *Jam ! Tales from the world of roller derby*, Onipress, 2010.
- Jennifer Barbee & Alex Cohen, *Down and derby : the insider's guide to derby*, Skull Press, 2010.
- Jerry Seltzer & Keith Coppage, *Bay Area Roller Derby*, Arcadia Publishing, États-Unis, 2012.
- Atwell Margot, *Derby life : a crash course in the incredible sport of roller derby*, Gutpunch Press, 2015.
- D.D. Miller, *Eight-wheeled freedom : the derby nerd's short history of flat track roller derby*, Hamilton, Wolsak & Wynn, 2016.
- Victoria Jamieson, *Roller girl*, Éditions 4D4, 2016.
- Audrey Gaucher, *Le guide de survie de la fresh meat*, Mango, 2016.
- Chloé, *Bitume bleu*, Éditions Eidola, 2017.
- Jessica Abel, *Roller girl sur mars*, Dargaud, 2019.

Périodiques

- Un article sur le roller derby dans *La revue dessinée* (2021).
- Margaid Quioc (article), « *L'envol des roller girls* », *Femmes ici et ailleurs*, n° 26, 2018.

Productions scientifiques mobilisées dans une perspective contextuelle

- Marino M. Michella (2021), *Roller derby : the history of an american sport*, University of Texas Press.
- Tolley-Stokes Rebecca (2012), « *Disco, tattoos and tuts : blue-collar performances on wheels* », in Keith Booker (ed.), *Blue-collar. Pop culture*, pp. 295-311.
- Poletti Romy (2009), *Residual culture of roller rinks : media, the music & nostalgia of roller skating*, Master of Arts, McGill University, Montreal.

→ *Productions scientifiques en sciences de la vie*

Thématiques	Références
Transmission des microbes par la peau	Meadow JF, Bateman AC, Herkert KM, O'Connor TK, Green JL (2013), « Significant changes in the skin microbiome mediated by the sport of roller derby ». <i>PeerJ</i> .
Force mentale, réponse aux blessures et adaptation chez des athlètes féminines	Madrigal Leilani, Wurst Katherine, Gill Diane L. (2015), « The role of mental toughness in coping and injury response in roller derby and rugby athletes », <i>Journal of clinical sport psychology</i> , 10(2).
Blessures	Markey SM, Hutchison RL (2017), « Epidemiology of Women's Flat Track Roller Derby Injuries in Kansas City », <i>Mo Med</i> .
Examiner les croyances des patineurs sur les facteurs de risque liés aux blessures de roller derby.	Cathorall ML, Punches M.(2017), « Descriptive study of female roller derby athletes' beliefs about risk factors for injury in roller derby », <i>BMJ Open Sport Exerc Med</i> .
Les blessures dans le derby	Cathorall ML, Peachey AA (2018), « Incidence and predictors of roller derby injuries among female roller derby athletes », <i>Int J Inj Contr Saf Promot</i> .
Traitement de l'information dans le cas de situations de stress	Moore LJ, Freeman P, Hase A, Solomon-Moore E, Arnold R (2019), « How Consistent Are Challenge and Threat Evaluations? A Generalizability Analysis », <i>Front Psychol</i> .
Étude de la corrélation entre confiance et efficacité dans le roller derby	Shields M., Eklund A., Williams A. (2020), « Correlations in self-efficacy and participation in roller derby », <i>The Sport Journal</i> .
Traumatologie (effet des commotions sur le vieillissement du cerveau)	Monroe DC, DuBois SL, Rhea CK, Duffy DM. (2021), « Age-Related Trajectories of Brain Structure-Function Coupling in Female Roller Derby Athletes », <i>Brain Sci</i> .
Incidence des commotions cérébrales	Stockbridge MD, Keser Z, Newman RS (2022), « Concussion in Women's Flat-Track Roller Derby », <i>Front Neurol</i> .

1. Le burlesque ou la réécriture des normes de féminité

1.1. La construction d'identités de genre alternatives

<p>2008 - États-Unis</p> <p>Storms Carolyn E. (2008) « “There’s no sorry in roller derby”: A feminist examination of identity of women in the full contact sport of roller derby », <i>The New York Sociologist</i>, (3), janvier-décembre, 68-87.</p>	<p>Analyse socio-historique de la pratique féminine du roller derby, depuis le 19^e siècle jusqu’à la récréation moderne du sport. Études des changements identitaires engendrés par la pratique d’un sport physiquement agressif.</p> <p>→ Études sur le genre → Socio-histoire des femmes dans le sport</p> <p>(document non retrouvé)</p> <p>Archives d’articles de périodiques et 30 entretiens semi-directifs</p>
<p>2010 – États-Unis</p> <p>Finley Nancy (2010), « Skating femininity : gender maneuvering in Women’s roller derby », <i>Journal of contemporary ethnography</i>, 39(4), 359-387.</p>	<p>Étude socio-ethnographique. Comment la pratique du roller derby offre-t-elle une opportunité pour les femmes de construire des féminités alternatives ?</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et sport (R.W. Connell : masculinité hégémonique et féminité subordonnée (« <i>emphasized femininity</i> »), M. Schippers : féminité pariah + D. Whitson, C. West, D. Zimmerman, F. Wachs, N. Theberge, E. Stokoe, S. Shaw, D. Sabo, K. Pyke, M. Nelson, M. Messner, C. Mennesson, J. Lorber, H. Lenskyj, V. Krane, J. Klein, B. Kidd, J. Hollander, L. Heywood, J. Balberstam, M. Ezzell, F. Attwood)</p> <p>Immersion ethnographique et entretiens semi-directifs</p>
<p>2010 – États-Unis</p> <p>Carlson Jennifer (2010), « The female Signifiant in All-Women’s Amateur Roller Derby », <i>Sociology of Sport Journal</i>, 27(4), 428-440.</p>	<p>Étude socio-ethnographique. En quoi le roller derby, comme sport de contact agressif et théâtral, permet-il aux joueuses de négocier les normes de l’hyper-féminité ? Ces normes remettent-elles en question l’ordre du genre ?</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et port (R.W. Connell (mobilisation de son concept d’« <i>emphasized femininity</i> » - statut subordonné à celui des hommes), A. Young, B. Wheaton, N. Theberge, A. Roth, C.F. Pelak, T.A. Migliaccio, M. Messner, V. Krane, J. Hargreaves, C. Halbert, L. Grindstaff, M. Ezzell, C. Cooky, S.K. Cahn, E.M. Blinde, K.L. Anderson)</p> <p>→ Concept de D. Hebdige : transformation du « signifiant » (l’hyperféminité) grâce aux différents « signifiés » de la pratique du derby (maquillage, vêtements, noms et le sport).</p> <p>4 mois d’observation participante dans une ligue</p>
<p>2010 – États-Unis</p> <p>Peluso Natalie (2010), <i>High heels and fast wheels: alternative femininities in neo-burlesque and flat-track roller derby</i>, PhD of Sociology, University of Connecticut.</p>	<p>Étude socio-ethnographique. Comment la pratique du roller derby permet-elle de créer des opportunités aux femmes de transgresser des normes culturelles de genre, d’identités sexuelles, d’apparence et de performance du corps ? Comment les féminités sont-elles construites au sein de sous-cultures créées explicitement par des femmes ?</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et sport (R.W. Connell, J. Butler, D. Whitson, J. Ussher, M. Schippers, M. Berstein, N. Whittier, C. West, D. Zimmerman, J. Wesely, L. Walker, M. Valverde, B. Turning, S. Sontag, D. Smith, E. Shapiro, B. Ross, D. Richardson, J. Price, M. Messner, D.</p>

	<p>Glover)</p> <p>→ À l'intersection de nombreux courants théoriques (Bourdieu, M. Foucault, E. Goffman)</p> <p>Observation participation et 21 entretiens semi-directifs</p>
<p>2010 – Écosse</p> <p>Breeze Maddie (2010), « "There's no balls in derby" : roller derby as a unique, gendered sports context », <i>The international journal of sport and society</i>, 3(1), 121-133.</p>	<p>Breeze discute les limites des théories existants sur le genre dans le sport face au roller derby dont les caractéristiques (un fort ancrage DIY, dominé par les femmes) lui confère le potentiel de déstabiliser les conceptions conventionnelles de la masculinité et féminité.</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et sport (J. Butler, West & Zimmerman, R.W. Connell, E. Wughalter, N. Theberge, L. Stanley, S. Shakib, A. McRobbie, S. Holland, R. Light, M. Hawkesworth, J. Harris, M. Donaldson, D. Demetriou, A. Buysse, S. Birell)</p> <p>→ Sport subculture (B. Wheaton)</p> <p>→ Sport et sociologie (R. Washington, D. Karen)</p> <p>→ Approche bourdieusienne</p> <p>Observation participante en tant qu'<i>insider</i> et entretiens semi-directifs</p>
<p>2011 – États-Unis</p> <p>Peluso Natalie (2010), « 'Cruising for a bruising' : Women's flat track roller derby as embodied resistance », in Chris Bobel & Samantha Kwan (dir.), <i>Embodied resistance challenging the norms, breaking the rules</i>.</p>	<p>(document non trouvé)</p>
<p>2011 – Canada</p> <p>Donnelly Michele K. (2011), <i>The production of women onliness: women's flat track roller derby and women only home improvement workshops</i>, PhD of Philosophy, Mc Master University.</p>	<p>Étude socio-ethnographique. Quels régimes de genre les femmes produisent-elles dans des contextes d'entre-soi féminins ?</p> <p>→ Cultural Studies – Sport subculture (S. Hall, P. Willis, J. Clarke, A. McRobbie, P. Donnelly, K. Young)</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et sport (R.W. Connell, M. Messner, N. Whittier, N. Theberge, K. Young, M. Heath A. Hall, M. Atkinson, L. Wood, E. Wheatley, S. Whatson, S. Walby, V. Taylor, Y. Tasker, M. Stalp, C. Pelak, P. Norris, L. McDermott, E. Long, M. Heath, E. Green, R. Deem, L. Craig)</p> <p>4 ans d'ethnographie participante et entretiens</p>
<p>2012 – États-Unis</p> <p>Mullin Kaley M. (2012), <i>Neither butch nor barbie : negotiating gender in women's roller derby</i>, Master in Sociology, Université de Chicago.</p>	<p>Étude socio-ethnographique. En quoi les joueuses de roller derby incarnent-elles une nouvelle féminité, rejetant les normes de genre traditionnelles sans abandonner leurs qualités féminines ?</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et sport (J. Acker, M. Allisson, S. Birrell, P. Collins, K. Crenshaw, G.S. Destrain, H. Eisenstein, G. Ezzell, N. Fraser, A. Hall, J. Hargreaves, E. Jarrett, M. Kang, L. Alangman, A. Lucas)</p> <p>→ Sport subculture (B. Beal, J. Hughson, J. Lorber M. Messner, T. Muller, C.J. Pascoe, M. Schippers, C. Cooky, B. Thorne, C. West, D. Zimmerman)</p> <p>→ Une ligne sur les théoriciens du jeu (Huizinga et Callois)</p> <p>18 observations participantes et 3 entretiens</p>
<p>2014 – Australie</p> <p>Carrance L. (2014) « 'Roller derby changed my life': Sport as emancipatory</p>	<p>Potentiel émancipatoire du roller derby.</p> <p>(document non trouvé)</p>

potential », <i>Australian Sociological Association annual conference.</i>	
<p>2016 - Canada</p> <p>Parry C. Diana (2016), « "Skankalicious" : Erotic capital in Women's Flat Track Roller Derby », <i>Leisure Sciences</i>, 1-20.</p>	<p>Étude socio-ethnographique. Exploration du capital érotique de la pratique du roller derby comme source de pouvoir. Comment les joueuses de roller derby, dans des perspectives collectives et individuelles, performant leur sexualité ?</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et sport (H. Thorpe, C. Wiley, K. Siebler, S.M. Shaw, M. Messner, M. Krausch, J. Kitzinger, L. Heywood, C. Bunch, K.L. Broad, E.M. Blinde)</p> <p>→ Sexualité et performance (C. Hakim, A.I. Green, F. Attwood)</p> <p>Observation participante</p>

1.2. Spectacle et franchissement des normes de genre

<p>2012 - Angleterre</p> <p>Murray Megan G. (2012), <i>The unladylike of roller derby?: How spectators, players and derby wives do and redo gender and heteronormativity in all-female roller derby</i>, PhD Women's Studies, University of York.</p>	<p>Étude socio-ethnographique. L'auteure questionne la manière dont le roller derby challenge ou non l'ordre hétéronormatif.</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et sport (N. Theberge, M. Wittig, C. West, D. Zimmerman, P. Wachter, C. Smith-Rosenberg, B. Skeggs, M. Schippers, M. Messner, C. Cooky, M-J. Kane, S. Jeffreys, S. Holland, J. Hargreaves, R.W. Connell, S. Cahn, S. Birrell)</p> <p>→ Théories de l'institution de l'hétérosexualité (C. Kitzinger, L-J. Kolnes, S. Jackson, J. Hockey)</p> <p>Ethnographie participante, une trentaine d'entretiens avec des joueuses et 38 entretiens avec des spectateurs</p>
<p>2014 – États-Unis</p> <p>Paul John & Blank Sharla (2014), « Boutfits, a sociological analysis of the fashion and symbolic wear of roller derby attire », <i>The Official Journal of the North Carolina Sociological Association</i>, 12(1).</p>	<p>Étude en communication. Les auteurs s'intéressent au sens que les joueuses de derby attribuent à leur uniformes (« <i>boutfits</i> »). En quoi les « uniformes » permettent de dépasser les normes de féminité et de transformer l'image du corps ?</p> <p>→ Études sur le genre (I. Young, S. McCullough, C. King, J. Hargreaves, R. Gill, D. Eitzen, K. Davis)</p> <p>→ Sociologie du vêtement (P. Storms, F. Monneyron, B. Feather, J. Craik, P. Corrigan)</p> <p>Observation non participantes et 4 entretiens</p>
<p>2014 – Canada</p> <p>Owen David (2014), « Neo-burlesque and the resurgence of roller derby: empowerment, play and community », <i>Canadian theatre review</i>, 158, 33-38.</p>	<p>Étude théâtrale. Spectacle et reconfiguration des normes de genre. En quoi l'environnement du roller derby (le public) permet aux femmes d'expérimenter librement un franchissement des normes sociétales ?</p> <p>Entretiens avec des performeuses burlesques et des joueuses de roller derby</p>
<p>2014 - États-Unis</p> <p>Gieseler Carly (2014), « Derby drag: Parodying sexualities in the sport of roller derby », <i>Sexualities</i>, 17(5-6),758-776.</p>	<p>Étude socio-ethnographique. Parodie et rupture avec les oppressions (<i>male gaze</i>). Comment des espaces marginalisés comme le roller derby et le drag queen engendrent des performances et la création d'identités s'écartant du modèle hégémonique masculin des sports <i>mainstream</i> ?</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et sport (H. Lenskyj, J. Valenti, R. Tewksbury, J. Strübel-Scheiner, M. Schippers, SP. Schacht, P. Sailors,</p>

	<p>B. Pronger, M. Messner, J. Lorber, V. Krane, L. Heywood, J. Halberstam, R.W. Connell, J. Butler) → Sport subculture (Rinehart, B. Wheaton)</p> <p>Entretiens et observation participante</p>
<p>2015 – États-Unis</p> <p>Strübel Jessica & Petrie Trent (2015), « "Bout Time !" Renegotiating the body in roller derby », <i>Sex roles</i>, 74(7-8), 347-360.</p>	<p>Étude en psychologie-sociale. Contexte alternatif et <i>empowerment</i> des femmes. L'article s'intéresse aux effets de la pratique du roller derby, comme pratique alternative, sur l'image du corps, le genre et l'estime de soi.</p> <p>→ Corps et image du corps (R. Thompson, B. Moradi, A. Holstrom, J. Reel) → Études sur le genre – Femmes et sport (J. Miller, A. Moor, J.A. Steinfeldt, J.T. Spence, M.L. Krausch, V. Krane, D. Prentice, K. Harrison, R. Ginsberg, C. Coakley, S.K. Cahn) → Self et identité (perspective psychologique)</p> <p>Étude comparée entre pratiquantes et non pratiquantes de roller derby</p>
<p>2016 - États-Unis</p> <p>Beaver D. Travis (2016), « Roller derby uniforms: The pleasures and dilemmas of sexualized attire », <i>International review of the sociology of sport</i>, 51(6), 639-957.</p>	<p>Étude sociologique. En quoi les uniformes de derby permettent aux joueuses de « défaire le genre » et résister activement à la binarité de genre qui assimile l'athlétisme au masculin?</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et sport (C. West, D. Zimmerman, B.J. Risman, N. Theberge, M. Messner, A. McRobbie, M. Loe, L. Heywood, J. Hargreaves, P. Griffin, J. Felshin, M.B. Ezzell, F.M. Deutsh, P.H. Collins, L.F. Chase, J. Caudwell, S.K. Cahn, K.L. Broad, B. Barton, V. Braun)</p> <p>Entretiens et observations non-participante dans 3 ligues</p>

1.3. Une approche dynamique de la construction du genre

<p>2012 – Australie</p> <p>Pavlidis Adele (2012), « From Riot Grrrls to roller derby? Exploring the relations between gender, music and sport », <i>Leisure Studies</i>, 31(2), 165-176.</p>	<p>Créativité et dynamique du genre. En quoi les liens entre roller derby et musique permet aux pratiquantes d'explorer la tensions entre contraintes et libertés dans un cadre sportif ?</p> <p>→ Approche deleuzienne → Études sur le genre – Femmes et sport (B. Wearing, K. McLeod, M. Atencio) → Cultural studies / sport subculture (H. Thorpe, K. Schilt, D. Rowe, J. Rosenberg, D. Piano, RA Peterson, H. Bennett, A. McRobbie)</p> <p>Observation participante</p>
<p>2013 – Australie</p> <p>Pavlidis Adele (2013), « Writing resistance in Roller Derby », <i>Journal of leisure research</i>, 45(5), 661-676.</p>	<p>À l'aide d'une auto-ethnographie, A. Pavlidis explore les paradoxes et ambiguïtés du concept de résistance à travers l'expérience du roller derby.</p> <p>→ Travaux sur le pouvoir (M. Foucault, L. McNay, P. Markula) → Sociologie des émotions (M. Wheterell, L. Blackman) → Études sur le genre (B. Wearing, M. Schippers, A. McRobbie, L. Iragaray, J. Hargreaves, RW Connell) → Loisir, politique et résistance (S. Shaw, K. Schilt, K. Anderson) → Sport subculture (B. Wheaton, R.E. Rinehart, H. Thorpe, R. Olive, G. Jarvie, B. Beal)</p> <p>Auto-ethnographie</p>

<p>2013 – Australie</p> <p>Pavlidis Adele & Fullagar Simone (2013), « Becoming roller derby grrrls: Exploring the gender play of affectif in mediated sport cultures », <i>International Review for the Sociology of Sport</i>, 48(6), 673-688.</p>	<p>Identité virtuelle et expérience affective du derby. En quoi la performance virtuelle de l'identité de « derby grrrls » (par les sites de fan et les réseaux sociaux) est aussi empouvoirante que la pratique elle-même du roller derby ?</p> <p>→ Études sur les médias (B. Wilson, H. Thorpe, A. Ruddock, R. Kahn, P. Hodkinson, J. Dean, M. Castells) → Sociologie des émotions (P. Thoits, S. Ahmed, A. Hochschild, K. Gorton) → Études sur le genre (B. Wearing, P. Markula, C. Driscoll) → Sous-cultures (J. Rosenberg, S. Hall, EK. Garrison)</p> <p>Ethnographie participante</p>
<p>2013 – Australie</p> <p>Pavlidis Adele & Fullagar Simone (2013), « Narrating the multiplicity of 'Derby Grrrl' : exploring intersectionality dynamics of affect in roller derby », <i>Leisure Sciences</i>, 35(5), 422-437.</p>	<p>L'expérience affective du roller derby (perspective intersectionnelle). Comment le croisement des différentes catégories identitaires (ethnïcité, genre, sexualité, handicap et classe) façonnent les significations accordées à la pratique du roller derby ?</p> <p>→ Approches foucaaldiennes (M. Foucault, O. Markula, K. Woodward) → Approches intersectionnelles (E. Anderson, M. McCormack, S. Arai, L. Atencio, M. Brown, K. Crenshaw, A. Flintoff, M.G. McDonald, D. Staunaes, A. Styhre, U. Eriksson-Zetterquist, B. Watson) → Études sur le genre (J. Butler, J. Caudwell, J. Hargreaves, K. Anderson, L. Irigaray, M. McRobbie, D.C. Parry, E. Probyn, J. Ussher, G. Valentine, B. Wearing) → Travaux sur les émotions (S. Ahmed, L. Blackman, C. Hemmings, M. Wetherell)</p> <p>Ethnographie et 30 entretiens semi-directifs</p>
<p>2014 – Australie</p> <p>Pavlidis Adele & Fullagar Simone (2014), « The pain and pleasure of roller derby: thinking through affect and subjectification », <i>International Journal of Cultural Studies</i>, 18(5), 483-499.</p>	<p>Expérience affective du roller derby comme site culturel de transformation. Comment l'expérience affective du roller derby (douleurs et plaisir) peut-elle conduire à l'invention de féminités alternatives ?</p> <p>→ Mobilisation des cadres foucaaldiens, deleuzien et guttarien → Douleurs et émotions (N. Thrift, AC. Sparkes, RT. Smith, S. Singh, E. Scarry, S. Newmahr, S. Loland, K. Gorton, E. Dunning, S. Ahmed) → Études sur le genre – Femmes et sport (I.M. Young, E. Probyn, A. McRobbie, R. Lock, P. Lather, C. Driscoll, J.A. Brown)</p> <p>Auto-ethnographie</p>
<p>2014 – Australie</p> <p>Pavlidis Adele & Fullagar Simone (2014), <i>Sport, gender and power. The rise of roller derby</i>, Routledge, New-York.</p>	<p>Genre, pouvoir et émotions. À partir d'une étude sur les affects, les auteurs s'intéressent à la transformation des corps et la réécriture du script de la féminité dans le cadre du roller derby.</p> <p>→ Approche féministe (R. Braidotti, L. Irigaray) → Sociologie des émotions (S. Ahmed)</p>
<p>2016 – Australie</p> <p>Alexander Jade (2016), <i>On the outskirts? : Exploring the Sydney roller derby scene</i>, PhD in Philosophy, Western Sidney University.</p>	<p>Étude de l'implication des différents membres qui constituent la « scène » du derby. En utilisant la théorie des scènes, l'objectif de cette thèse est de dépasser une analyse binaire alternatif/mainstream pour explorer les processus interactifs, complexes et fluides, qui contribuent à la production de roller derby.</p> <p>→ Émotions (S. Ahmed, B. Anderson, D. Bissell, T. Edensor, R. Overell, M. Wetherell) → Scène (N. Abercrombie, B. Longhurst, M. Angel, A. Gibbs, W. Straw) → Travaux généraux sur le sport (J. Bale, T. Bruce, G. Crawford, T.</p>

	<p>Delaney, T. Madigan, L. Wacquant)</p> <p>→ Cultural Studies – sous-cultures (A. Bennett, D. Booth, T. Bowers, V. Burr, C. Driver, L. Drysdale, S. Frith, K. Gelder, P. Glace, R. Haenfler, D. Hebdige, L. Hern, S.Q. Jensen, D. Muggleton, R.A. Peterson, R. Rinehart, B. Shank, G. Stahl, W. Straw S. Thornton, B. Wheaton, K. Young)</p> <p>→ Études sur le genre (C.C. Aitchison, K. Allen, R. Allison, A. Burroughs, J. Nauright, L.J. Burton, M.E. Buszek, J. Butler, J. Caudwell, P. R. Clasen, R. W. Connell, C. Cooky, M. Messner, E.A. Daniels, B. Davies, C. Delphy, O. Donath, C. Dunn, T. Edwards, M.B. Ezzell, L.T. Fenton, J.S. Fink, C. Foley, K.P. Gilenstam, P. Griffin, J. Hargreaves, U.A. Jorgensen, H. Lenskyj, C. Mennesson, L. Rosewarne, T. Sanger, M. Schippers)</p> <p>→ Célébrité et fan culture (M. Hills, S. Holmes, H. Jenkins, P.D. Marshall, R. Page, A. Pegoraro, C. Roje, R. Williams, M. Williamson, B. Woo)</p> <p>26 entretiens avec membres de la scène (skateurs ou non)</p>
--	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

2. Des alternatives face à leurs contradictions

2.1. De la subversion à la reproduction de l'ordre de genre

<p>2008 – États-Unis</p> <p>Cohen Jodie H. (2008), « Sporting-self or selling sex: all-girl derby in the 21st century », <i>Women in sport and physical activity journal</i>, 17(2), 24-33.</p>	<p>Approche socio-ethnographique. Sexualité et hétéronormativité. L'auteure cherche à comprendre l'ambiguïté d'un sport dont les joueuses, portant des uniformes de pin-up, se revendiquent comme des athlètes.</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et sport (H. Lenskyj, D. Whitson, J. Holland, S. Bordo, S. Brownmiller, S. Cahn, C. Dowling, M. Haig-Muir)</p> <p>Observation participante dans deux équipes</p>
<p>2010 – États-Unis</p> <p>Cotterill Melody S. (2010), <i>Skating the metaphorical edge. An ethnographic examination of female roller derby athletes</i>, Master of Sociology, University of Delaware.</p>	<p>Étude socio-ethnographique. Comment la pratique du roller derby permet aux joueuses de contester les normes traditionnelles de genre en créant des féminités alternatives ?</p> <p>→ Sports à risque (pratiques frontières, <i>edgework</i>) (S. Lyng, K. Walby, D. Milovanovic, J. Lois, J. Laurendeau, K. Walby, P. Donnelly)</p> <p>→ Études sur le genre (M. Messner, B. Pronger, H. Lenskyj, J. Hargreaves, M. Hall, C. West, D. Zimmerman)</p> <p>Observation participante et 17 entretiens semi-directifs</p>
<p>2011 - États-Unis</p> <p>Kearney Celeste Mary (2011), « Tough girls in a rough game. Televising the unruly female athletes of contemporary roller derby », <i>Feminist media studies</i>, 11(3), 283-301.</p>	<p>Approche médiatique. En quoi l'étude de la période promotionnelle du documentaire <i>Rollergirls</i> (2006) montre une reproduction par les médias <i>mainstream</i> des normes féminines hégémoniques ?</p> <p>→ Médias studies (L. Mulvey, A. McRobbie, J. Lesage, R. Gil, C. Duncan)</p> <p>→ Femmes et sport (C. Cooky, M. Messner, M. Kane, E. Synder)</p> <p>Analyse du documentaire <i>Rollergirls</i> (2006)</p>

<p>2013 – Australie</p> <p>Strong Catherine & Maddison Sarah (2013), « Role models and roller derby : feminism and popular culture » in Maddison Sarah & Sawyer Marian (dir.), <i>The women’s movement in protest, institutions and the internet</i>, 105-117.</p>	<p>La représentation des femmes dans la culture populaire.</p> <p>(document indisponible)</p>
<p>2013 - États-Unis</p> <p>Draft Amanda (2013), ‘<i>There’s so many fabulous butts in derby’ : the skating body in women’s flat track roller derby</i>, Master of Arts (Sociology), Wayne State University, Michigan.</p>	<p>Approche socio-ethnographique. Tensions entre l’affichage de féminités alternatives et reproduction des normes de genre.</p> <p>→ Corps et incorporation (M. Ain, G. Molly, S.L. Bartky, K. Jamieson, S. McGrath, K. Russell, J. Schultz)</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et sport (E. Blinde, L. Boyle, L. Carr, F. Chase, R.W. Connell, C. Dowling, M. Ezzell, E. Green, C. Halbert, V. Krane, Y. Laffertu, H. Lenskyj, C. Mennesson, M. Messner, N. Theberge)</p> <p>→ Résistance et subculture (P. Donnelly, K. Young, R. Haenfler, J. Hollander, R. Weitz)</p> <p>Observation participante - 13 entretiens</p>
<p>2020 - États-Unis</p> <p>Reddy-Best Kelly, Green Denise & Doty Kelsie (2020), « Fashioned bodies in roller derby league logos: critical analysis of race, gender, body size and position, clothing and aesthetics », <i>Clothing and textiles research journal</i>, 1-16.</p>	<p>Étude en design. En quoi la représentation de la race, du sexe et du genre dans les logos des équipes de roller derby reproduit-elle des normes hégémoniques ?</p> <p>→ Études sur le genre - Femmes et sport (J. Schiltz, S.R. Ross, M. Musto, A.J. Musser, M. G. McDonald, S. Lintott, K.J. Kauer, M.B. Ezzell, B. Cox, J. Butler)</p> <p>→ Systèmes de représentation (S. Hall, R. Barthes)</p> <p>Analyse de 296 logos d’équipes américaines</p>
<p>2022 – États-Unis</p> <p>Khonach Torisha (2022), « Feminine negotiations and patriarchal bargains: Contradictory resistance in women's flat track roller derby », <i>International review for the sociology of sport</i>, 0(0).</p>	<p>Approche sociologique. En quoi la pratique du roller derby s’articule-t-elle entre résistance au modèle hégémonique féminine et le renforcement de certaines hiérarchies ?</p> <p>→ Études sur le genre / Femmes et sport (R. Allison, E. Blinde, D. Taub, K. Charmaz, L. Chase, R.W. Connell, J.W. Messerschmidt, S. Davies, A. Deckert, L. Davis-Delano, A. Pollock, E.V. Jennifer, M.B. Ezzell, C. Halbert, L.A. Hughes, J.M. Johnson, D. Kandiyoti, V. Krane, L.M. Musto, A. Rich, N. Sanger, M. Schippers)</p> <p>→ Émotions (A. Hochschild, A. Pavlidis)</p> <p>(document indisponible)</p> <p>Données ethnographiques et 15 entretiens semi-directifs</p>

2.2. Féminisme et marchandisation

<p>2012 – États-Unis</p> <p>Toews Rebecca (2012), <i>Derby dames and femme fatales : a qualitative critical analysis of empowerment consumption and representation in roller derby</i>, Master</p>	<p>Etude en communication. Comment se construit l’empowerment dans la pratique du derby et l’organisation DIY en est-elle un levier ou un frein ?</p> <p>→ Sociologie de la culture et Cultural Studies (T. Adorno, M. Horkheimer, Du Gay, S. Hall, D. Ferreday, C. Geertz, K. Gelder, S.</p>
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

<p>of Science – Communication & Society, University of Oregon.</p>	<p>Thornton, R. Gill, S. Hall, L. Leblanc, R. Maxwell, A. Swidler, R. Williams, A. Zaisler) → Études sur le genre – Femmes et sport (J. Baumgardner, A. Richards, A. Braithwaite, J. Butler, S. Cahn, V. Carty, S. Genz, E. Glick, E. Groeneveld, L. Heywood, S. Jhally, S. Kelly-Dewitt, S. Magnet, A. McRobbie, V. Renegar, E. Riordan, M. Shockley, D. Siegel, H.L. Steeves, Y. Tasker, N. Negra, M.N. Trautner, I. Tyler, L. Van Zoonen, C. Walsh, A. Wilkins, L.M. Zerili) → Hégémonie et pouvoir (Gramsci, M. Foucault, Potter, Van Dijk) Ethnographie et 8 entretiens</p>
<p>2012 - États-Unis Whitlock Catherine Mary (2012), <i>Selling the third wave : le commodification and consumption of the flat track roller derby</i>, Master of Arts (Gender Studies), University of South Florida.</p>	<p>Féminisme comme argument marketing (étude critique). Comment le <i>flat track</i> roller derby mobilise la rhétorique de la troisième vague féministe pour façonner son identité de pratique et attirer des consommatrices ? → Théories de l'action collective et des mouvements sociaux (V. Taylor, M. Steinberg, D. Snow, J. Reger, M. Olson, H. Johnston, S. Hunt, R. Futrell, E. Clemens, R. Benford) → Études sur le genre – Femmes et sport (C. West, Z. Don, R. Tong, M. Messner, K. Mendes, H. Lenskyj, S. Holland, D. Haraway, R. Goldman, G. Rosalind, J. Butler) → Méthodes d'analyse féministe (S. Reinharz, C. Snyder, E. Kirsch) Approche ethnographique</p>
<p>2015 – États-Unis Thompson J. Craig & Üstüner Tuba (2015), « Women skating on the edge : marketplace performance as ideological edgework », <i>Journal of consumer research</i>, 42(2), 235-265.</p>	<p>Étude en marketing. Analyse des interrelations et tensions entre la performance de genre que les joueuses re-signifient dans le cadre de la pratique du derby et les contraintes de genre qu'elles ont intériorisées dans leur vie de tous les jours. → Approche bourdieusienne (habitus) → Approche performative de Judith Butler et performances de genre → Études sur le genre (D. Amy-Chinn, J. Bristor, R. Crane, B. Crawford, E. Groeneveld) → Études sur la consommation (M. Beverland, S. Binkley, D. Allen, T. Frank, A. Chronis, J. Heath & A. Potter) 27 entretiens</p>
<p>2015 – États-Unis Coleman Tylean & Littlefield Jon (2015), « Branding gender in sport : a visual-rhetorical analysis of the branding of roller derby », in <i>Atlantic Marketing Association Proceedings</i>.</p>	<p>Performance de genre et marketing. En quoi le roller derby moderne mobilise la performance du genre comme stratégie marketing pour attirer des skateuses? → Sport et genre (M. Messner, Lakoff et Scherr) (document indisponible) Entretiens avec 5 pratiquantes</p>

3. Au-delà des bas-résilles, le sport comme vecteur d'émancipation

3.1. De la subversion du genre à la portée militante du roller derby

<p>2009 – États-Unis Beaver Travis D. (2009), « Roller derby revolution: Sport as a social movement »,</p>	<p>Approche sociologique. Le sport comme mouvement social. (document non disponible)</p>
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------

<p><i>The American Sociological Association.</i></p>	
<p>2009 – États-Unis</p> <p>Krausch Meghan (2009), « Feminism(s) in Practice: The Sport, Business, and Politics of RollerDerby », <i>Paper presented at the American Sociological Association Annual Meeting.</i></p>	<p>Approche sociologique.</p> <p>(document non disponible)</p>
<p>2010 – États-Unis</p> <p>Hern Lindy (2010), « On a roll : empowerment and the construction of femininity in the derby girl revolution », <i>The international journal of sport and society</i>, 1(2), 59-70.</p>	<p>Approche sociologique. La pratique du roller derby : entre subversion des normes de genre et activisme politique.</p> <p>(document inaccessible en ligne)</p> <p>→ Mouvements sociaux et activisme politique → Études sur le genre – Femmes et sport</p>
<p>2011 – États-Unis</p> <p>Glorioso Michelle (2011), "And maybe that's feminist in a way?": <i>Feminisms and feminist identity in Women's Flat Track Roller Derby Revival</i>, Master of Arts (Sociology), University of Kansas.</p>	<p>Étude socio-ethnographique. En quoi la pratique du roller derby s'inscrit-elle dans une culture féministe ?</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et sport (P. Aronson, J. Baumgardner, A. Richards, J. Butler, C.L. Cole, R. Dicker, A. Piepmeier, S.L. Dworkin, B. Findlen, E. Garrisob, A.M. Hall, J. Hargreaves, C. Harnois, K. Henderson, L. Heywood, J. Drake, E. Jackson, A. Kinser, V. Kinser, A. Lotz, S. Mintz, M. Schippers, C. Showden, D. Siegel, N. Heberge, R. Walker)</p> <p>→ Sous-cultures (K. Schilt, A. Young, C. Dallaire)</p> <p>Analyse de 219 articles de journaux et de magazines, 11 entretiens semi-directifs et observation non participante</p>
<p>2012 – Australie</p> <p>Molloy Clare (2012), <i>Being 'Roller/Derby Girl': subcultural femininity, empowerment, and third wave praxis</i>, Undergraduate Honors thesis, Department of Communications and Media, Murdoch University.</p>	<p>Étude socio-ethnographique. La construction de la féminité dans des pratiques sous-culturelles</p> <p>→ 3^e vague féministe et études sur le genre (J. Baumgardner, A. Richards, L. Brown, J. Butler, R.W. Connell, F. Deutsch, S. Douglas, N. Fixmer, G. Rosalind, R. Goldman, E. Green, L.M. Hogeland, S. Pomerantz, A. Kinser, J. Laurendeau, L. Olson)</p> <p>→ Subculture et Cultural Studies (CCC) (C. Abramson, B. Beal, A.K. Cohen, P. Corrigan, P. Cressey, S. Duncombes, K.J. Fox, E. Garrison, K. Gelder, D. Hebdige, T. Jefferson, L. Leblanc, A. McRobbie)</p>
<p>2012 – États-Unis</p> <p>Chananie-Hill A. Ruth, Waldron, Jennifer & Umsted Natalie (2012), « Third-wave agenda : women's flat track roller derby », <i>Women in sport and physical activity journal</i>, 21(1), 33-49.</p>	<p>Approche sociologique. Comment les joueuses de roller derby sur piste plate transcendent-elles les modèles sportifs féminins traditionnels, tout en reflétant les contradictions idéologiques de la troisième vague féministe avec laquelle le derby est associé (justice sociale, individualisme, commercialisation, etc.)?</p> <p>→ Études sur le genre - Femmes et sport (A. Zimmerman, K. Young, R.C. Snyder, M. Schippers, S. Ross, R. Walker, W.A. Peoples, H. Thorpe, M. Messner, H. Lenskyj, V. Krane, M. Gonick, S.A. Inness, L. Heywood, S.L. Dworking, D. Hernandez, K.L. Broad, S. Birrell, J. Caudwell, J. Baumgardner, F. Attwood)</p> <p>→ Sport subculture (R. Rinehart)</p> <p>→ Sociologie du sport (B. Wilson, R. Boyle, G. Crawford)</p> <p>Analyse des sites internet de 8 ligues WFTDA</p>

<p>2012 – États-Unis</p> <p>Beaver D. Travis (2012), « "By the skaters, for the skaters": The DIY ethos of the Roller Derby Revival », <i>Journal of sport and social issues</i>, 36(1), 25-49.</p>	<p>Étude sociologique. En quoi le DIY constitue un moyen collectif de garder le contrôle sur le roller derby et de lutter contre l'aliénation, caractéristique du sport de haut niveau ?</p> <p>→ Approche marxiste</p> <p>→ Sport subculture (B. Wheaton, A. Thornton, R.E. Rinehart, D. Humphreys)</p> <p>→ Cultural Studies (K. Schilt, I. McDonald, S. Duncombe)</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et sport (R.W. Connell, M. Messner, A. McRobbie, J. Laurendeau, J. Hargraves, J. Coackley)</p> <p>Recherche non participante dans 3 ligues texanes et 21 entretiens semi-directifs</p>
<p>2018 – États-Unis</p> <p>Becker Suzanne (2018), <i>Contesting and constructing gender, sexuality and identity in Women's roller derby</i>, PhD of Philosophy (Sociology), University of Nevada.</p>	<p>Approche socio-ethnographique. Comment, à travers la construction de féminités plurielles, les pratiquantes de roller derby s'engagent-elles dans des formes de résistance culturelle ?</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et sport (G. Whannel, C. West, D. Zimmerman, M. Warner, J. Ussher, N. Trujilo, N. Theberge, M. Schippers, K. Schilt, P. Oppliger, M. Moloney, M. Messner, M. Lowe, S. Holland, L. Heywood, J. Hargreaves, S. Harding, R.W. Connell, P. Clasen, S. Cahn, J. Butler, C. Aitchson)</p> <p>→ Sport subculture et cultural studies (B. Wheaton, G. Wayle, J. Gottlieb, J. Taylor, A. Spencer, A. McRobbie, L. Leblanc, J. Halberstam, R. Haenfler, S. Duncombe, D. Booth, B. Becky)</p> <p>→ Politique, résistance, mouvements sociaux (S. Shaw, C. Shea, F. Poletta, J. Jasper, J. Munoz, A. Melucci, McGinnis, B. Kuumba, F. Katzenstein, J. Kane, R. Inglehart, J. Cohen, S. Buechler, K. Broad, A. Beckett)</p> <p>Observation participante (5 ans) et 35 entretiens</p>
<p>2019 – France</p> <p>Robin-Radier Suzanne (2019), <i>Vivre et faire vivre un sport féministe : le cas des pratiquantes d'une ligue de roller derby à Paris</i>, Mémoire de Master 2 en sociologie, EHESS, Paris (non publié).</p>	<p>Dynamique du genre. La pratique du roller derby comme espace d'empowerment et de négociation de genre</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et sport</p> <p>→ Sport subculture</p> <p>(document perdu)</p> <p>Observation participante et entretiens</p>
<p>2020 – Australie</p> <p>Bennett L. Polly (2020), <i>'Roller derby changed my life' : rethinking marxist theory of emancipatory praxis through a case study of women's flat-track roller derby</i>, PhD of Philosophy, Victoria University.</p>	<p>En s'appuyant sur les théories critiques, Bennett s'intéresse au potentiel libérateur du sport : comment à travers les patineuses, les ligues et les sous-cultures, le social est rejeté et réécrit dans et hors de la pratique ?</p> <p>→ Cultural Studies / Sport Subculture (D.L. Andrews, J.W. Loy, L. Atkinson, P. Bennett, J. Coakley, E. Dunning, M. Craike, K. Gelder, M.D. Giardina, S. Hall, J. Horne, M.L. Silk, P. Vertinsky, B. Stoddart)</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et sport (C. Ainsworth, W. Barrett, J. Butler, J. Caudwell, R. Connell, A. Fausto-Sterling, A. Ferguson, J. Gilmore, J. Hargreaves, R. Johnson, D. Kellner, B. Laslett, R. Olive, L.P. Parks, M. Weskott)</p> <p>→ Idéologies et approches marxistes (K. Marx, L. Althusser, R. Beamish, R. Bhaskar, T. Bhattacharya, A. Blunden, J. Bohman, T. Bottomore, R. Brenner, H. Cleaver, T. Eagleton, F. Engels, A. Foreman, J.G. Fox, N. Fraser, N. Geras, R. Giulianotti, S. Hall, M. Hawel, F.A. Hayek, D. Held, J.O. Ifekwunigwe, F. Jakubowski, S. Jhally, B. Livant, B. Le Baron, G. Lukacs, P. Maxon, I. McDonald, D. McLellan, S. Meikle, M.C. Nussbaum, K.L. Parrotta, F. Perlman, G. Petrovic, J.</p>

	Rehman, P. Stillman, B. Stoddart, L. Vogel, R. Williams, A.W. Wood, M. Wayne) 5 ans de recherche ethnographique et 19 entretiens
2022 – Belgique Aromatario Aurélie (2022), <i>En patins, à moustache ou sur un tatami : conversions corporelles et trajectoires de genre dans trois pratiques militantes</i> , Thèse de doctorat en sociologie, Université libre de Bruxelles. (Présentation en ligne : https://www.youtube.com/watch?v=fygRhIQaWPQ)	Relation entre travail du corps et identité de genre dans trois pratiques militantes. En quoi les expériences corporelles des pratiques du roller derby, du drag king et de l’auto-défense peuvent-elles modifier une posture d’appréhension et d’action sur le monde ? → Approche phénoménologique du corps et néo-matérialisme (thèse non lue – j’ai uniquement pu assister à la soutenance publique)

3.2. Dépassez la peur et devenir une *derby girl*

2014 – Angleterre Pineda Diana (2014), <i>An Anthropological Study of Roller Derby : Performance of Gender and Rites of Passage amongst the LondonRockin’ Rollers</i> , Mémoire de licence (Bsc dissertation).	Approche anthropologique. En quoi le roller derby constitue-t-il une ressource pour produire une alternative en terme de performance de genre ? Étude du statut de <i>fresh meat</i> comme rite de passage vers cette construction d’alternative. → Mobilise des anthropologues et leurs concepts (Turner et la liminalité, Van Gennep et les rites de passage) → Études sur le genre – Femmes et sport (O. Oyewumi, S. Ortner, J. Coakley, J. Butler) Ethnographie participante
2015 – États-Unis Rowlett Jerrica (2015), <i>Skating for strength: the experience of skating in women’s flat track roller derby</i> , Master of Arts (Communication, Technology & Society), Clemson University.	Approche phénoménologique de l’expérience de joueuses de roller derby engagées dans leur première année de championnat. Étude des bénéfices du sport sur la vie des joueuses. → Subculture (D. Hebdige, J.L. Huber) → Études sur le genre – Femmes et sport (M. Brady, R. Gill, N.C. Hartsock, P.R. Sailors, J.M. Sloop, M. Kearney, M. Pedelty, P.R. Sailors, J. T. Wood) → Études sur les bénéfices du sport (M.E. Ewing, L.A. Branta, J.A. Fredricks, J.S. Eccles) → Phénoménologie (C. Moustakas, S.M. Lavery, M. van Manen) Observation participante - 8 entretiens
2015 - États-Unis Paul John & Blank Sharla (2015), « The power and joy of derby: women’s participation, empowerment, and transformation in a flat-track roller derby team », <i>Journal of feminist scholarship</i> , 9, 51-72.	Étude sociologique. Quels bénéfices les joueuses de roller derby retirent-elles de la pratique du roller derby ? → Étude sur le genre – Femmes et sport (I. Young, J. Weber, J. Ussher, F. Thing, N. Theberge, S. Scraton, M. Schippers, M.B. Nelson, S. Monteath, P. Markula, H. Lenskyj, J. Hargreaves, C. Cooky, J. Charlebois, K. Cahn, J. Butler, S. Birrell) Entretiens et observations non participantes
2015 – États-Unis Sabbah Karen S. (2015), <i>Dare to derby :</i>	Étude socio-ethnographique. Comment les joueuses de roller derby subvertissent-elles l’ordre hégémonique masculin (en résistant et reconstruisant certains aspects de la féminité) tout en renforçant l’ordre

<p><i>a story of discovery of empowerment through roller derby community</i>, Master of Arts in Sociology, California State University.</p>	<p>de genre (par leurs mises en scène) ?</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et sport (N. Adams, E. Anderson, E. Blinde, L. Brizendine, K.L. Broad, L. Bryson, J. Butler, S. Cahn, J. Caudwell, J. Colletta, R. Connell, T. Crouse, S. De Beauvoir, F. Deutsch, L. Diamond, K. Kauer, H. Looy, J. Lorber, C. MacKinnon, M. Messner, C. Ridgeway, B. Risman, M. Schippers, C. West, D. Zimmerman)</p>
<p>2016 – États-Unis</p> <p>Streeter Rayanne (2016), « Roller derby as a site of resistance : strategies for countering sexist and homophobic assumptions in women’s sports », <i>Women in sport and physical activity journal</i>, 24(2), 143-151.</p>	<p>Résistance à la stigmatisation des femmes dans le sport. Comment à travers leur pratique les joueuses de roller derby résistent au sexisme et à l’homophobie ?</p> <p>(document non disponible)</p> <p>17 entretiens semi-directifs</p>
<p>2016 - États-Unis</p> <p>Klein Ula (2016), « Beyond the fishnets : female empowerment through roller derby », <i>International journal of feminist approaches to bioethics</i>, 9(2), 198-207.</p>	<p>Auto-analyse. L’auteure retrace son parcours dans une équipe de roller derby et explore la dynamique empouvoirante du roller derby.</p> <p>(récit - pas de conceptualisation ni d’ancrage théorique)</p>
<p>2018 – États-Unis</p> <p>Arendt Colleen (2018), <i>Gender, sport and the role of alter ego in roller derby</i>, London, Routledge.</p>	<p>Le roller derby comme site d’une rébellion de genre et d’émancipation qui encourage un <i>empowerment</i> des pratiquantes.</p> <p>(nu lu)</p>

4. La sportivisation du roller derby

4.1. La fin des alternatives ?

<p>2012 – États-Unis</p> <p>Malick D. (2012), <i>"This is not your parents’ derby": How women’s flat track derby is challenging gendered expectations in institutionalized sport</i>, BA dissertation, Warren Wilson College.</p>	<p>Sportivisation et perte de pouvoir. En quoi la standardisation du sport affecte la liberté des joueuses de dépasser les dichotomies de genre ?</p> <p>(document indisponible)</p> <p>→ Carnaval (M. Batkhine)</p> <p>→ Études sur le genre (J. Butler)</p>
<p>2013 – Écosse</p> <p>Breeze Maddie (2013), « Analyzing ‘seriousness’ in Roller Derby: Speaking critically with the Serious Leisure Perspective », <i>Sociological research online</i>, 18(4).</p>	<p>Application de l’échelle SLP (<i>Serious Leisure Perspective</i>) à la situation du roller derby. En quoi, dans la pratique du derby, le gain de sérieux (« <i>seriousness</i> ») est-elle génératrice d’effets ambivalents sur la portée contestataire de la pratique ?</p> <p>→ Études culturelles (P. Bourdieu)</p> <p>→ Théorie des Serious Leisure (R. Stebbins, M. Stalp, K.L. Siegenthaler, J. Raisborough, S. Bartram, L. Anderson)</p> <p>→ Sport subculture (B. Wheaton, H. Thorpe, R. Rinehart, D. Humphreys, B. Beal)</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et sport (B. Watson, S. Walby, Y. Taylor, S. Scraton, N. Theberge, P. Hill Collins, K. Crenshaw)</p> <p>Ethnographie au sein de l’équipe qu’elle a créé - 26 entretiens - Projet collaboratif (film)</p>

<p>2014 – Écosse</p> <p>Breeze Maddie (2014), <i>Just a big sexy joke? Getting taken seriously in women's roller derby</i>, PhD in Sociology, Université d'Édimbourg.</p> <p>Thèse publiée : Breeze Maddie (2015), <i>Seriousness and women's roller derby. Gender, organization, and ambivalence</i>, Basingstoke, Palgrave.</p>	<p>Normalisation.</p> <p>Comment la prise de sérieux du derby (seriousness) est-elle négociée dans la pratique?</p> <ul style="list-style-type: none"> → Sociologie compréhensive de Weber → Théories marxistes → Sociologie bourdieusienne → Serious leisure (Stebbins, J. Raisborough, DC. Martin) → Études sur le genre – Femmes et sport (E. Wughalter, J. Wright, J. Clarke, D. Whitson, B. Wheaton, C. West, DH. Zimmerman, A. Travers, A. Topping, K. Throsby, N. Theberge, S. Shakib, S. Scraton, S. Seidman, M. Price, M. Messner, A. McRobbie, McKay, J. MacInness, T, MJ. Kane, S. Holland, J. Hargreaves, RW Connell, J. Butler) → Sport subculture (B. Wheaton, A. Tomlinson, H. Thorpe, R.E. Rinehart, D. Humphreys, S. Birrell) <p>5 ans d'observation participante, 26 entretiens semi-directifs, un film collaboratif</p>
<p>2014 – États-Unis</p> <p>Goodman L. Krista (2014), <i>Roller derby. From spectacle to sport : moving past perceptions</i>, Master of Arts (Strategic public relations), University of Southern California.</p>	<p>Relations médiatiques.</p> <p>Quelles sont les stratégies de communication opérées par les ligues pour rompre avec les anciennes représentations « spectaculaire » du roller derby ?</p> <p>(document non disponible)</p>
<p>2015 – États-Unis</p> <p>Parrotta L. Kylie (2015), <i>The politics of athletic authenticity: negotiating organizational change and identity dilemmas in women's flat track roller derby</i>, PhD in Sociology, North Carolina State University.</p>	<p>Comment l'évolution sportive du roller derby se répercute-t-elle au sein l'organisation des équipes ? Comment les joueuses négocient-elles le développement sportif du roller derby ?</p> <ul style="list-style-type: none"> → Étude des organisations (A. Abbott, 1991, S. Brickson, D. Britton, L. Logan, J. Child, P. Dimaggio, A. Fine, P. Hall, T. Hallett, J. Hatch, A.R. Hochschild, S. Kleinman, D. Maines, J. Meyer, J. Pfeffer, S. Scott, M. Sherif) → Études sur le genre – Femmes et sport (J. Acker, N. Adams, S. Bartky, K.L. Broad, S. Cahn, P. Choi, R.W. Connell, M. Duncan, K.D. Elsback, M. Ezzell, A. Glynn, P. Griffin, J. Hargreaves, P. Martin, M. Messner, M. Schippers, S. Shakib, E. Shapiro, S. Sprecher) → Loisir et Serious Leisure (S. Bartram, R. Larson, M. Mattingly, T. Satterlund, M. Stalp, R. Stebbins, C. West, D. Zimmerman) → Contre-culture (K. Fox, D. Hebdige, P. Hodkinson, L. Leblanc, R. Rinehart, B. Wheaton, P. Williams) → Interactionnisme (Strauss, H. Becker) <p>3 ans d'observation en tant que bénévole au sein d'une équipe, 35 entretiens, travail d'archives</p>
<p>2022 - Australie</p> <p>Pavlidis Adele (2021), « "Introducing" roller derby: an old sport made new and innovations in gender policies », in Tjønndal, A (Ed.), <i>Social Innovation in Sport</i>, 227 -243.</p>	<p>La fin d'une innovation sportive ?</p> <p>Comment le roller derby négocie-t-il sa différence dans le paysage sportif ?</p> <ul style="list-style-type: none"> → Cadres deleuziens → Organisation et innovations (F. Damanpour, L. Hoerber, A. Doherty, K. Lombard, D. Rowe, S. Teetzel, H. Thorpe, A. Tjønndal, M. Winand, J. Vos, T. Zint)
<p>2013 – États-Unis</p> <p>McDonald Jade (2013), « 'It's not breeding that "I'm an athlete" arrogance' :</p>	<p>Expérience de la célébrité à un niveau local. En quoi le roller derby reconfigure la relation entre les fans et les célébrités?</p> <p>(document indisponible)</p>

<p>roller derby and the construction of local celebrities » in A. A. Colvin (Ed.), <i>The Performance of Celebrity: Creating, Maintaining, and Controlling Fame</i>, 37-48.</p>	<p>Observations et entretiens semi-directifs avec des joueuses, des arbitres et des spectateurs.</p>
<p>2015 – États-Unis</p> <p>Hung-Ling Liu, Bradley Michael & Burk Brooke (2015), « I am roller derby : the serious leisure and leisure identity of roller derby participants », <i>World Leisure Journal</i>, 58(1), 28-43.</p>	<p>Les caractéristiques identitaires des pratiquantes de roller derby</p> <p>→ Serious Leisure (L. Anderson, J.D. Taylor, C.A. Brown, R.E. Dilley, S.J. Goff, J. Gould, B.C. Green, D.W. Hastings, J. Heo, C. King, I. Jones, M. Kane, J. Raisborough, R. Stebbins)</p> <p>→ Identité (B.W. Brewer, A.E. Cornelius, P.J. Burke, J.P. O’Connor, I. Patterson, T.J. Cieslak, J.A. Collinson, R. Dionigi, J.J. Martin)</p> <p>Enquête quantitative</p>
<p>2017 – États-Unis</p> <p>Draft Amanda (2017), « Sizing up skaters: An interrogation of body discourses in Elite Women’s Flat Track Roller Derby », <i>Women in sport and physical activity journal</i>, 25(1), 20-29.</p>	<p>Comment les joueuses de roller derby appréhendent-elles la question du corps et comment cela coexiste-t-il avec l’idée d’inclusion propre à ce sport ?</p> <p>→ Corps (J. Lorber, I. Young, M. George, S.L. Dworkin, L. Boyle, S.L. Bartky)</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et sport (N. Theberge, C.F. Sullivan, M. Krausch, C. Halbert, L. Saint Martin, M.B. Ezzell, M. Messner, C. Mennesson, R.A. Channanie-Hill, P. Markula, S.K. Cahn)</p> <p>Observation participante et entretiens avec 13 participants</p>
<p>2018 – États-Unis</p> <p>Stone Torisha (2018), <i>We break our bodies to save our souls: identity construction through the participation in Flat track roller derby</i>, Master of Arts (Sociology), Humboldt State University.</p>	<p>Étude socio-ethnographique. Sport et construction identitaire. Exploration de la construction des identités de genre dans la pratique du roller derby, pratique progressiste.</p> <p>→ Cadres foucauldien (M. Foucault, L.F. Chase)</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et sport (R.W. Connell, P. Donnelly, S. Dworkin, M. Ezzell, F. Gill, C. Halbert, K. Jamieson, K. Kauer, V. Krane, M. Musto, A. Rich)</p> <p>→ Identité (S. Stryker, Burke & Stets, P. Donnelly, K. Young)</p> <p>Observation participation et 15 entretiens</p>
<p>2019 – États-Unis</p> <p>Draft Amanda (2019), <i>Turning passion into profit : when leisure becomes work in modern roller derby</i>, PhD in Philosophy, Graduate School of Wayne State University.</p>	<p>Discuter l’imbrication du « temps libre », du « loisir » et du « travail ». Comment les participants au roller derby donnent-ils un sens à leurs expériences quotidiennes en effectuant du travail rémunéré et non rémunéré pour le sport? Ces expériences sont-elles genrées ?</p> <p>→ Organisations, travail et genre (J. Acker, H. Ahl, S. Marlow, L. Alfrey, N. Barker-Ruchti, J. Beatty, R. Torbert, M. Blair-Loy, H. Bradley, D. Britton, K. Brumley, A. Bruni, B. Poggio, M. Budig, M. Carrigan, J. Duberley, D. Cohen, A.K. Daniels, K. Davey, C. Ekinsmyth, N. Naomi, H. Gottfried, A. Arvey, A. Hochschild, P. Hondagneu-Sotelo, E. Kelly, M. Knight, A. Knoppers, S. Lewis, J.S Maguire, M. Mattingly, J ; Pierce, P. Stone, T. Sullivan, A. Waring, B. Wearing, C. Williams)</p> <p>→ (Serious) leisure – Sport subculture (L. Anderson, M. Atkinson, K. Young, S. Bartram, B. Beal, S. Dinces, T. Dupont, B. Edwards, U. Corte, R. Fletcher, A. Garrigou, D. Gillespie, J.C. Honez, D. Humphreys, R. Rinehart, G. Snyder, R. Stebbins, H. Thorpe)</p> <p>→ Études sur le genre (M. Adamson, S. Correll, M. Drummond, E. Glenn, S. Pomerantz, J. Raisborough, B. Wheaton, D. Woodward)</p> <p>52 entretiens – 8 ans de pratique</p>

<p>2022 – États-Unis</p> <p>Guangzhou Chen, Kerins Andrew J. & Liechty Toni (2022), « Exploring roller derby skaters' progression into the sport », <i>International journal of the sociology of leisure</i>, 5, 207-227.</p>	<p>Engagement et participation (psychologie). La progression des joueuses dans la pratique du derby et les différents degrés d'engagement.</p> <p>→ Engagement et participation (E.A. Backlund, K. Alexandris, J. Du, A. Beaton, D.C. Funk, H. Bryan, J.M. Casper, S. Galloway, J. Gremillion, Y. Iwasaki, M.E. Havitz, J.H. Jeon, A.J. Kerins, J. Kim, M. Hickerson, W.F. Kuentzel)</p> <p>→ Serious Leisure (R. Stebbins, I. Jones, R. Kraus, D. Scott, S.H. Tsaur, A.J. Veal)</p> <p>Méthode de la photo-élicitation avec dix joueuses ou anciennes joueuses</p>
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

4.2. Quelle place pour les hommes sur cette scène sportive ?

<p>2015 – Australie</p> <p>Pavlidis Adele & Connor James (2015), « Men in a "women only" sport? Contesting gender relations and sex integration in roller derby », <i>Sport in Society</i>, 19(8-9), 1349-1362.</p>	<p>Mixité et contradictions. En quoi la présence croissante des hommes dans la pratique du roller derby met-elle en évidence un ensemble de tensions liées aux contraintes structurelles de genre (capacités athlétiques, force, etc.) ?</p> <p>→ Études sur le genre (I. Young, B. Wearing, B. Tagg, M. Messner, R.J. Lake, L. Irigaray, J. Hargreaves, E. Grosz, P.R. Clasen, J. Butler)</p> <p>→ Sport subculture (D. Turner, J.S. Fink, A. Cohen, B. Brown)</p> <p>Observation participante et entretiens</p>
<p>2016 – Australie</p> <p>Pavlidis Adele & Connor James (2016), « 'Don't be a douche' : an introduction to sex-integrated roller derby », in Holly Thorpe, Rebecca Olive (eds.), <i>Women in action sport cultures</i>, Palgrave Macmillian UK, 91-110.</p>	<p>L'étude des relations entre les hommes (participantes actives) et des hommes aux postes de rôles support.</p> <p>→ Études sur le genre – Femmes et sport (J. Schultz, G. Pfister, R. Olive, H. Thorpe, K. Henne, M. Flood, M.H. Engh, K. Crenshaw, R.W. Connell, A. Channon, M. Brown, E. Anderson, A. Vannini, N. Theberge, J. Hargreaves, J. Butler, E. Anderson)</p> <p>→ Corps (K. Woodward, E.A. Grosz)</p> <p>Observations participantes et entretiens</p>
<p>2018 - UK</p> <p>Fletcher Dawn (2018), <i>This is men's derby: identity, belongings and community in men's roller derby</i>, PhD in Philosophy, University of Sheffield.</p> <p>Thèse publiée : Fletcher Dawn (2020), <i>Identity, belongings, and community in men's roller derby</i>, London, Routledge.</p>	<p>L'auteur explore les relations entre identité, sentiment d'appartenance et communauté au sein d'une équipe de roller derby anglaise.</p> <p>→ Études sur le genre – Masculinités (C. West, H. Zimmerman, I. Wellard, A. Travers, T. Thurnell-Read, K. Spracklen, T.Z. Semerjian, M. Schippers, J. Morris, D.J. Haraway, R.W. Connell, J. Butler, S. Becker, E. Anderson, P. L. leavy, C.E. Jones, R. Jenkins, S. Harding, J. Cohen, I. Wellard, V. Robinson, B. Pini, S. Ortiz, M. Messner, D. Sabo, C. Bricknell, E. Blackwood)</p> <p>→ Appartenances et identités (K. Walseth, L. Mynard, V. May, T.F. McHugh, J. Leigh, R. Jenkins, A.P. Cohen, D. Bursdey, V. May, S. Lash)</p> <p>→ Communautés (T.F. McHugh, A.M. Coppola, D. Burdsay)</p> <p>→ Théories interactionnistes (Goffman, Strauss, Emerson)</p> <p>→ Cultural Studies (D. Hebdige, S. Duncombe, S. Hall)</p> <p>Observation participante et 16 entretiens</p>

4.3. Entre tensions et poches de résistance

<p>2017 – France</p> <p>Neutre Lila (2017), <i>Sculpter le soi : le corps social comme dispositif de résistance, l'apparence comme poétique de survie</i>, Thèse de doctorat en création artistique et littérature, Thèse de doctorat en création artistique et littéraire, Aix-Marseille.</p>	<p>Thèse à la jonction de la sociologie, de la littérature et de l'art s'intéressant à l'apparence comme support de revendications sociales et politique dans plusieurs communautés sous-culturelles : cosplayers, joueuses de derby, performeuses de cabaret new-burlesque, voguers, sapeurs. Lila Neutre questionne les métamorphoses du corps comme prise de position politique, philosophique ou sexuelle.</p> <ul style="list-style-type: none"> → Œuvres générales de sociologie et philosophie (P. Berger & T. Luckmann, J-M Berthelot, N. Elias, E. Goffman, G. Delleuze & F. Guttari, F. de Singly, D. Martuccelli, G.H. Mead) → Modernité et post-modernité (H. Azuma, J. Baudrillard, G. Debord, G. Lipovetsky, A. Sauvageot, O. Bobineau) → Esthétisme et art (D. Baqué, R. Barthes, V. Arrault, H. Becker, M. Joly, M. Onfray, W. Benjamin) → Travaux sur le genre et les identités (S. de Beauvoir, A-E. Berger, B. Formoso, M. Burgess Burren, R. Mèmeteau, C. Mennesson, M-H. Bourcier, E. Bona, M. Buscatto, A. Monjaret, A. Revillard) → Corps (P. Ardenne, C. Detrez, P. Duret & P. Roussel, Z. Forget, M. Foucault, C. Hakim, A. Inness, D. Jeffrey & J. Lachance, D. le Breton, S. O'Reilly, F. Baillelte, G. Brunel, M. Darmon, V. Dubé) → Sous-culture, styles et mode (D. Hebdige, M. Macé, E. Neveu & A. Mattelart, H. Obalk, G. Simmel, T. Veblen, P. Yonnet)
<p>2019 – France</p> <p>Laval Fabienne, Sirost Olivier (2019), « Les pratiquantes de roller derby et le jeu du genre », <i>Corps</i>, 17(1), 313-325.</p>	<p>La mise en question des catégories de genre (contraste entre féminité et virilisme) comme tournant anthropologique.</p> <ul style="list-style-type: none"> → Tournant anthropologique (George Bataille) → Sport et genre (K. Ashbolt, G. O'Flynn, J. Butler, A. Khomutova, A. Channon, P.R. Sailors, L.G. Tin) <p style="text-align: center;">Questionnaire</p>
<p>2021 - France</p> <p>Le terme « roller derby » apparaît à l'entrée « Sport, queer et fun » de l'ouvrage collectif Dorlin Elsa (dir.) (2021), <i>Feu ! Abécédaire des féminismes</i>, Paris, Libertalia.</p>	
<p>2022 – France</p> <p>Neutre Lila (2022), « Photographier la confection de soi dans les milieux du roller derby et du cabaret new-burlesque », <i>Images du travail, travail des images</i>, 13(2).</p>	<p>Recherche à la jonction entre l'art (la photographie) et sociologie. L'apparence vestimentaire comme instrument de lutte collective.</p> <ul style="list-style-type: none"> → Corps (K. Woodward, E. Goffman, M. Foucault, Z. Forget, P. Ardène, F. Baillelte) → Styles et design (M. Macé, G. Lipovetsky, J. Serroy, D. Hebdige, B. Groys)
<p>2022 - Canada</p> <p>Desplat Charlotte (2022), <i>Le Roller Derby Québec : un espace de subversion des hétéronormes de genre</i>, Maîtrise en sociologie, Université Laval.</p>	<p>Les pratiques de subversion dans une perspective queer, déstabilisant l'ordre entier de genre. En quoi les pratiques d'inclusion dans le derby participe à déstabiliser l'ordre hétéronormatif ?</p> <ul style="list-style-type: none"> → Sociologie des émotions (S. Ahmed) → Études queer (K. Browne, C. Nash, J. Halberstam, N. Oswin) → Études sur le genre – Femmes et sport (A-J. Ausina, A. Baril, L. Berlant, M. Warner, A. Bohuon, G. Quin, J. Butler, E. Dorlin, S. Frederici, R. Feillet, S. Pahud, J. Powell, P. Sailors, J. Scott, L. Staeheli,

	<p>P. Martin, G. Valentine, T. de Lauretis → Sous-cultures (D. Hebdige)</p> <p>Courte observation participante (un week-end) et 9 entretiens</p>
--	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

5. Réflexions méthodologiques

<p>2013 – Australie</p> <p>Pavlidis Adele & Olive Rebecca (2013), « On the track/in the bleachers : authenticity and feminist ethnographic research in sport and physical cultural studies », <i>Sport in society</i>, 17(2), 218-232.</p>	<p>Confrontations des positions d' « <i>insider</i> » (depuis le track) et d'« <i>outsider</i> » (depuis les gradins) afin d'analyser l'expérience du derby. Questionnements concernant l'« authenticité » d'une recherche menée par une initiée.</p> <p>→ Pouvoir (Foucault, P. Markula, M.A. McLaren) → Théories féministes (S. Ahmed, C. L. Cole, K. Crenshaw, J. Hargreaves, P.M.C. Kearney, M. Klugman, P. Lather, J. Laurendeau, V.L. Olesen, R. Olive, G. Pfister, D. Piano, G. Rose, J. Rosenberg, B. Skeggs, N. Theberge, S.M. Thompson, H. Thorpe, B. Whearing) → Regards méthodologiques (B. Carrington, P.H. Collins, A. Gray, K.G. Hendrix, P. Hodkinson, M.D. LeCompte, S.B. Merriam, M. Miller, M. Tamboukou, J. Taylor)</p>
<p>2013 – Écosse</p> <p>Downes Julia, Breeze Maddie & Griffin Naomi (2013), « Researching DIY cultures: towards a situated ethical practice for activist-academia », <i>Graduate Journal of Social Science</i>, 10(3), 100-123.</p>	<p>Article méthodologique : tensions et dilemmes rencontrés par des chercheuses <i>insiders</i> au sein de cultures DIY</p> <p>→ Méthode insiders (J. Taylor, K. Browne, Dydia DeLyser, D. Gauntlett) → Culture DIY et sous-cultures (R. Strachan, S. Duncombe, Z. Furness, R. Haenfler, K. L. Halfacree, R. Strachan, L. Leblanc, D. Hebdige, G. McKay, S. Hall, A. McRobbie, S. Thornton) → Études sur le genre (S. Driver, D. Haraway, C. Mueller, M. Schippers)</p>
<p>2014 – États-Unis</p> <p>Donnelly Michelle (2014), « Drinking with the derby girls : exploring the hidden ethnography in research of women's flat track roller derby », <i>International review for the sociology of sport</i>, 49(3-4), 346-366.</p>	<p>Comment le partage d'alcool avec les joueuses de derby contribue au développement de la compréhension et de la connaissance sur ce monde social réservé aux femmes ?</p> <p>→ Discute le concept d' « hidden ethnography » (ethnographie cachée) (S.J. Blackman, B. Wheaton) → Travaux sur l'alcool et la déviance (T. Collins, W. Vamplew, J.D. Douglas, J. Ferrell, M. Hamm, J. Joseph, M.K. Donnelly, B. Killingsworth, S. Lyng, J.P. Mitchell, G. Armonstrong, B. Moeran, C. Palmer, S. Sandberg, K. Thompson, T.M. Wilson) → Étude sur le genre (R.W. Connell, S. Walby)</p>

Travaux non disponibles

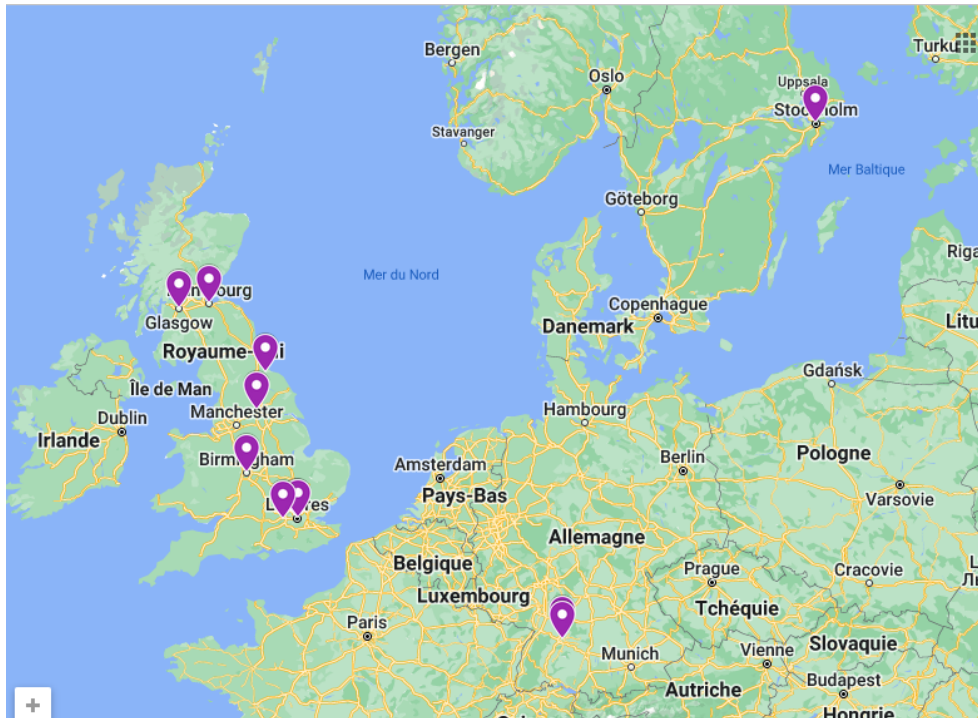
<p>2013 - États-Unis</p> <p>Newsom Matthew (2013), <i>All-Women's Flat Track Roller Derby: Gender, Psychoanalysis, and Meaning</i>, Master's thesis, Department of Geography and Anthropology, Louisiana State University.</p>	<p>Analyse des dynamiques psychologique et culturelle impliquées dans la production du sens attribué à la pratique du roller derby.</p> <p>(non lu)</p>
<p>2014 – États-Unis</p>	<p>Comment la pratique du roller derby impacte-t-elle l'image que les joueuses ont de leur corps ?</p>

<p>Eklund Andrea & Masberg Barbara (2014), « Participation in roller derby, the influence on body image », <i>Clothing and textiles research journal</i>, 32(1), 49-64.</p>	<p>→ Études sur le genre – Femmes et sport (S. Baird, S.K. Fields, J. Hargreaves) → Image du corps (A. Campbell, T. Cash, L. Clarke, D. Downeya, M. Gillen, N. Rudds)</p> <p>Questionnaire (1597 réponses)</p>
<p>2017 – États-Unis</p> <p>Ferreira René Veronica (2017), <i>'I am roller derby': a case study of layered impression management</i>, Phd in Philosophy, Iowa Research Online, University of Iowa.</p>	<p>Management. Comment les pratiquantes de roller derby gèrent-elles l'organisation d'une structure caractérisée par une domination féminine et façonnent-elles la perceptions des individus ?</p> <p>→ Études sur les émotions (AC. Smith, Plant, 2000, J.L. Pierce, C.A Pfeffer, L.I. Pearlin, A.R. Hochschild, J. Duncombe) → Groupe (psycho-soc.) (H. Tajfel, M. Hogg) → Études sur le genre – Femmes et sport (C. West, D. Zimmerman, D.G Wagner, B. Thorne, P. Thoits, N. Theberge, R.W. Simon, M. Schippers, K. Schilt, M.L. Sartore, D. Robinson, C.L. Ridgeway, C.J. Pascoe, C.A. Moss-Racusin, M. Messner, E.M. Kian, J. Hargreaves, A. Gorga, A.E. Goldberg, M.B. Ezzell, R.W. Connell, A. Channon, S. K. Cahn)</p> <p>Observation participante et 34 entretiens</p>
<p>2012 – États-Unis</p> <p>Fagundes David (2012), « Talk derby to me : intellectual norms governing roller derby pseudonyms », <i>Texas Law Review</i>, 90(5), 1093-1152.</p>	<p><i>Derby name</i> et propriété intellectuelle Comment les patineuses de roller derby garantissent l'utilisation exclusive des pseudonymes qu'elles utilisent ?</p> <p>(document non lu)</p>
<p>2018 – Étude menée en Chine</p> <p>Pavlidis Adele (2018), « New sporting feminities in China: the embodied politics of roller derby », in Kim Toffoletti <i>et al.</i> (dir.), <i>New femininities in digital, physical and sporting cultures</i>.</p>	<p>Étude de l'introduction du roller derby dans un contexte national particulier qui est celui de la Chine.</p> <p>(document non lu)</p>
<p>2021 – Étude menée au sein de l'équipe du Caire</p> <p>Rodriguez Castro, L., Pavlidis, A., Kennelly, M., & Nichols, E. (2021), « Sisterhood and affective politics: The CaiRollers mobilising change through roller derby in Egypt », <i>International Journal of Cultural Studies</i>.</p>	<p>Affects et expériences des CairRollers, première et seule équipe égyptienne.</p> <p>(document non lu)</p>
<p>2022 – États-Unis</p> <p>Wollscheleger Jason (2022), « Roller derby as a secular alternative to religion », <i>Sociological inquiry</i>.</p>	<p>Alternative séculaire à la religion. En quoi des pratiques de loisir comme le roller derby peuvent-elles constituer des alternatives à l'engagement religieux pour ses participantes ?</p> <p>→ Sociologie des religions (N. Ammerman, T. Asad, J. Baker, C. Bender, W. Cadge, P. Berger, R. Collins, S. Draper, E. Drescher, E. Durkheim, E. Ecklund, M. Goldman, L. Iannaccone, G. Jennings, M. McQuire, S. Oh, S. Palmer, J. Smith, J. Wellman, R. Williams) → Sociologie du sport (M. Dawson) 20 entretiens semi-directifs</p>

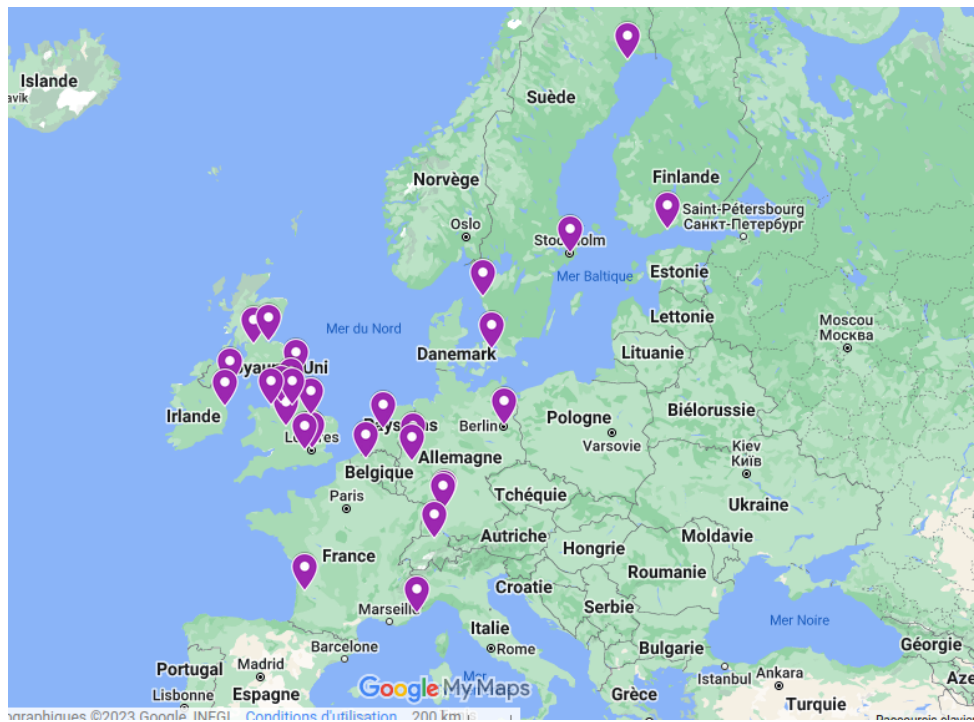
Annexe n° 2.

Cartographie des équipes européennes avant 2009

Les équipes européennes de roller derby entre 2006 et 2007



Les équipes européennes de roller derby entre 2008 et 2009



Tour d'horizon des équipes européennes

Jusqu'en 2005, le roller derby est une exclusivité états-unienne (environ 80 équipes sont alors en activités). C'est à partir de 2006 que d'autres pays s'emparent de la version sur piste plate : le Canada avec l'équipe de Montréal, la Nouvelle-Zélande avec les *Pirate City*, puis l'Australie avec Sidney et Melbourne qui accueillent des équipes dès 2007. En Europe, le Royaume-Uni et l'Allemagne sont les deux premiers pays à voir des collectifs se former et ce, dès 2006. Or, parvenir à réaliser un recensement précis des équipes créées n'est pas aisé puisque tous les pays ne proposent pas un organe centralisant le nombre de ses équipes. La WFTDA propose une liste des ligues membres, mais toutes les équipes n'ont pas choisi de s'y affilier. Néanmoins, un travail de rassemblement d'informations sur internet permet de proposer une photographie (non exhaustive) du roller derby européen. En Europe, les villes n'ont pas attendu le film *Bliss* (qui a largement contribué à accélérer la diffusion du roller derby à travers le monde) pour accueillir une équipe. Apparues en 2006, les équipes des *Stuttgart Valley RollerGirls* et des *London Roller Derby* font ainsi office de pionnières. La majorité sont des équipes féminines, mais des équipes masculines ou mixtes fonctionnent également.

Du côté du Royaume-Uni, Londres fait office de ville pionnière en Europe, avec deux équipes créées en 2006 et 2007, les *London Roller Derby* et les *London Rockin'Rollers*¹. Elle sera rejointe ensuite par les villes de Middlesbrough, Birmingham, le Berkshire et Leeds. En Écosse, Glasgow et Édimbourg accueillent en 2007 et 2008 des équipes. Les premières équipes d'Irlande du Nord, d'Irlande et galloises apparaîtront à partir de 2009-2010. En tout, ce sont plus de 120 équipes qui font vivre le derby dans ce territoire. En 2010, les premières associations ont réussi à créer un organisme fédérateur, the *United Kingdom Roller Derby Association* (UKRDA), reconnu ensuite par la *British Roller Sports Federation*.

En Allemagne, Stuttgart (2006), Ludwigsburg (2007) et Berlin (2008) seront les premières villes à voir se former une équipe. Aujourd'hui, plus d'une trentaine de collectifs fonctionnent et un championnat national est organisé depuis 2015.

Amsterdam est quant à elle la première ville Hollandaise à découvrir le derby en 2009, s'ensuivront Utrecht, Rotterdam, Eindhoven et la Hague.

En Autriche, les *Vienna Roller Derby* se sont établies en 2011. Elles seront plus tard rejointes par les équipes de Linz (2015), de Graz (2017), de Innsbruck (2017) et de Salzbourg (2018).

En Belgique, la première équipe à s'établir est celle de Gand en 2009. Elles sont suivies de près par les joueuses de Bruxelles, d'Anvers et de Charleroi qui apparaissent en 2010. En 2011, les équipes de Namur et de Liège font leur apparition (les Roller Derby Mons Borinage s'organisent aussi durant cette même période mais s'arrêtent en 2015, tout comme les Renegade Charleroi qui ne parviendront à fonctionner uniquement entre 2015 et 2018). L'équipe de Tournai apparaît en 2013 et celle de Bastogne en 2020. L'équipe masculine des Manneken Beast fonctionne de manière indépendante depuis 2014. En ce qui concerne leurs voisins du Luxembourg, une équipe est actuellement organisée depuis 2012. La partie francophone du derby belge est rattachée à la Fédération Belge Francophone de patinage.

La Suisse compte actuellement neuf équipes en activité. Les Zürich City Roller Derby se sont formées en 2009. Elles ont été complétées quelques années plus tard par les Helveticats de Lucerne et le Genève Roller Derby United (né d'une fusion entre deux collectifs) en 2012, les Bone Breaker de Berne (2013), puis les Rolling Furies de Lausanne et les Rhine Rebels Basel en 2014, les Devotchkas de Neuchâtel et les Black Witchies de Fribourg en 2016 et enfin les Folles Gèrent de Bienne en 2018. La ville de Sion a accueilli une

1 Cette carte propose un recensement des équipes actives du territoire : <https://ukderbyleagues.com/>.

équipe entre 2015 et 2016.

Du côté des pays nordiques, les Stockholm Roller Derby constituent la première équipe suédoise à se créer, en 2007. Par la suite, il semble qu'une petite dizaine de collectifs fonctionnent sur le territoire. En Finlande, le roller derby existe depuis 2009 avec la présence d'une équipe à Helsinki. Moins d'une dizaine d'équipes semblent aujourd'hui en activité, tout comme la Norvège. Du côté du Danemark, seules deux équipes ont été identifiées et le petit territoire d'Islande compte une équipe.

Les premières équipes espagnoles sont celles de Barcelone et de l'île de Tenerife qui s'organisent à partir de 2010. Aujourd'hui, une douzaine de clubs ont été recensés à travers le pays et l'archipel des Canaries.

Au Portugal, trois équipes ont été repérées. C'est la ville de Porto qui voit une première équipe se créer en 2011 puis Lisbonne qui compte aujourd'hui deux collectifs.

Du côté de l'Italie, l'équipe des Milan Harpies semble être la première équipe du pays à s'établir en 2012. Près d'une petite trentaine sont aujourd'hui en activité et réparties sur l'ensemble du territoire.

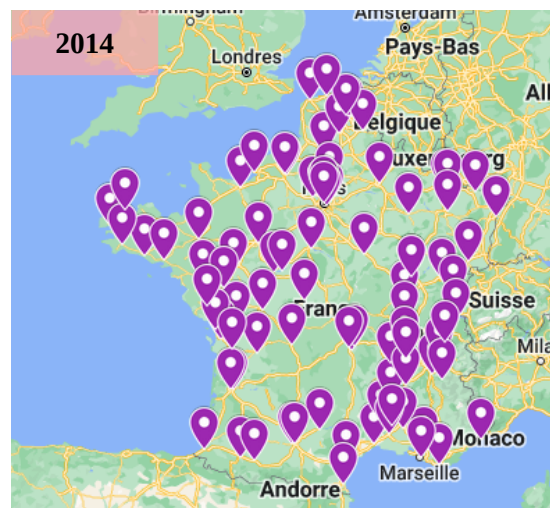
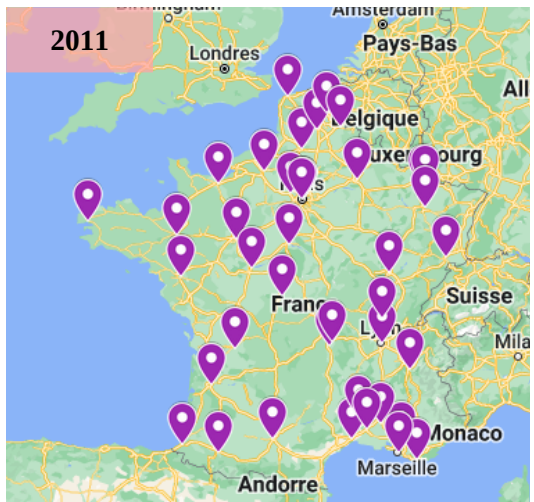
En République Tchèque, une première équipe se forme en 2012 : c'est l'équipe de Prague City. Trois autres formations ont été repérées : les Prague Hard Breaking Dolls (2014), le Freakshow Roller Derby Brno (2016) et le Trojhali Ostrava Roller Derby (2018). Du côté de sa voisine la Pologne, la première équipe à être apparue est celle de la capitale Varsovie, les Warsaw Hellcats Roller Girls (2013). Gdansk, Poznan et Breslau possèdent également une équipe.

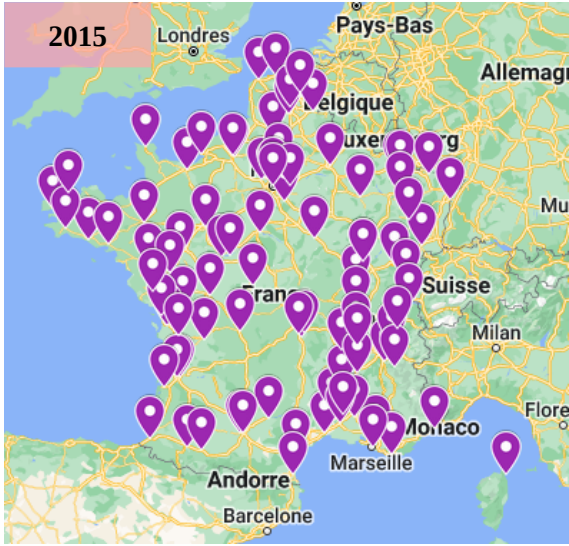
La Slovénie et la Lettonie ont chacune accueilli une équipe en 2013 : Roller Derby Ljubljana et Riga roller derby et la Slovaquie en 2014 : Vratislavia Madchix Roller Squad. Du côté de la Bulgarie et de la Grèce, ce sont également leurs capitales, Sofia et Athènes, qui ont vu naître les premières (et encore uniques) équipes de ces pays, en 2015. En Hongrie, une tentative a été repérée en 2012 : Bountyhunters Hungarian Roller Derby et une équipe est, depuis 2016, en cours de constitution : ce sont les Budapest Roller Derby. D'autres pays européens comme la Chypre ou la Roumanie ont également tenté la création d'équipes mais n'y sont, à l'heure actuelle, pas parvenus.

Ce recensement des équipes européennes offre un aperçu de la diffusion du roller derby, et laisse par ailleurs apparaître une concentration largement plus marquée du côté de l'Europe Centrale (rassemblant le Royaume-Uni, l'Allemagne et la France dont le cas sera abordé ci-après) que du côté de l'Europe de l'Est où la présence de l'activité se raréfie et est beaucoup plus éparse.

Annexe n° 3.

Cartographie des équipes françaises par année d'apparition





Annexe n° 4.

Exemple de grille d'entretien

Introduction

- Peux-tu tout d'abord te présenter ?
- Peux-tu me donner 5 mots pour définir le derby ? (en général, nous y revenons à la fin)

La découverte du roller derby

- Comment as-tu découvert le roller derby ?
- Dans quel contexte as-tu commencé ?
- À quoi ressemble ta vie lorsque tu décides de t'engager dans la pratique ?
- Que recherchais-tu par la pratique du derby quand tu as commencé ?
- Qu'attendais-tu d'une équipe de derby ?
- Avais-tu des pratiques de loisir qui s'apparentaient un peu au derby, avec lesquelles une analogie est possible ?

Engagement dans l'équipe

- Comment s'est passée ton entrée dans l'équipe ? / La création du collectif ?
- Comment accueillez-vous les *fresh meat* ?
- Quels sont les postes que tu as occupés dans l'association ? (bureau/CA/comités)

Éléments de transmission orale

- Que sais-tu de l'histoire du derby ?
- Que sais-tu de la création de l'équipe ?
- Quand et comment as-tu choisi ton *derby name* ?

Évolution de la discipline

- Comment perçois-tu l'évolution de la discipline depuis que tu pratiques ?
- Quels rapports entretenez-vous avec la fédération ? Et avec votre municipalité ?
- Quels sont les points de tension principaux dans l'équipe ?

Rapport au folklore (éléments festifs et immatériels)

- Est-ce que le « folklore » du derby t'intéressait ?
- Est-ce que as été confronté à ça lorsque tu as commencé ?
- Qu'est-ce qu'il représente pour toi ?
- Est-ce que ton équipe se saisit de ce folklore ? Comment ? De quoi se constitue-t-il ? (les maquillages, la dimension festive)
- Tu t'es déjà maquillé.e ?
- Constates-tu sa disparition ? Si oui, comment expliques-tu sa disparition ?

Dimension « sportive »

- Comment as-tu appréhendé le « contact » dans ce sport ? Dirais-tu que le roller derby est un sport violent ?
- Quels sont tes objectifs sportifs actuellement ?
- Pratiques-tu d'autres sports à côté du roller derby ?
- Est-ce que c'est importante de faire reconnaître le roller derby en tant que « sport » ?
- Comment sélectionnez-vous les membres de l'équipe compétitive ?
- Est-ce qu'il existe des points de tension concernant l'appréhension de la compétition ?

Dimension alternative du jeu

- Comment définirais-tu la dimension « alternative » du derby ?
- Comment a évolué cette dimension depuis que tu pratiques ?
- À quels autres événements as-tu déjà participé en lien avec le derby ? (EROOC, etc.)
- Qu'est-ce que le derby permet que les autres sports ne permettent pas ?
- La dimension « militante » dans le derby, comment elle s'exprime au quotidien ?
- Comment elle s'exprime, dans les faits, cette dimension « alternative » ? (le militantisme féminin par exemple)

L'équipe et le DIY

- Comment se répartissent les tâches au sein de ton équipe ?
- Qu'est-ce que ça veut dire le « faire soi-même » dans le derby ? Comment cela se matérialise-t-il dans votre équipe ?
- Sponsoring / flyers : qui s'en occupe ?
- Flyers, merch, goodies : qui les fabriquent aujourd'hui ?
- Comment décidez-vous de l'esthétique des flyers ?
- Avez-vous des subventions ?

Éléments biographiques

- Pratiques sportives antérieures
- Pratiques culturelles
- Âge
- Profession / formation/dernier diplôme obtenu
- Profession des parents
- Engagement dans des cercles militants – politiques ?

Conclusion

- Voudrais-tu ajouter quelque chose pour conclure ?
- Qu'est-ce que le derby permet que les autres sports ne permettent pas ?

Annexe n° 5.

Le roller derby à travers quatre entretiens

→ Dragiqueen (2011)

Dragiqueen a initié la création d'une équipe de roller derby en 2011, dans le Nord de la France. Cette jeune femme a accepté de répondre à la requête transmise à l'ensemble des équipes françaises durant le confinement. Cet entretien a été réalisé en visioconférence le 11 août 2020. Citée à plusieurs reprises au cours de la thèse, Dragiqueen m'a beaucoup aidé à comprendre l'évolution du roller derby en France.

[Petite introduction non retranscrite]

Comment tu as connu le roller derby ?

Moi j'ai commencé le derby en 2011 [elle a alors 23 ans]. Donc à l'époque c'était vraiment les tous tous débuts des créations des équipes en France. Je l'ai connu comme beaucoup de monde par l'intermédiaire du film *Bliss* qu'une copine m'a conseillé de regarder. Et quand j'ai vu ça, à l'époque j'étais en transition professionnelle et j'avais beaucoup plus de temps libre pour moi et c'était aussi le moment où je voulais pratiquer une activité et me remettre dans quelque chose. Et je me souviens qu'à l'époque je cherchais « Oh je vais faire ça, je vais faire ça » mais en fait y'a rien qui me plaisait et quand j'ai vu le film je me suis dit « Oh c'est exactement pour moi, c'est exactement ça qu'il me faut, ça me correspond tout à fait ! ». Et comme y avait pas de club chez nous, avec ma copine on s'est dit « Ben tant pis on va le faire nous-même, c'est pas grave ». Donc c'est arrivé comme ça.

A l'époque, à travers quoi tu l'aurais défini cette pratique ?

Moi c'était plus le côté patin parce que quand j'étais gamine j'en faisais beaucoup. Le côté féministe c'est pas du tout ce qui m'attirait. Et puis surtout, c'était aussi le fait, quelque part, de créer un truc qui n'existait pas, qu'il fallait tout construire quoi. Y'avait peut-être aussi ce truc dans lequel c'était plus facile de trouver sa place, dans quelque chose qu'on avait construit soi-même, que d'arriver dans un club, qu'on connaît personne... Enfin moi, à titre personnel, j'ai du mal à me faire des... dans les relations sociales je suis quelqu'un de très timide, j'observe beaucoup et il me faut beaucoup de temps pour m'intégrer dans un groupe et du coup, là, c'était complètement différent, parce que j'étais l'essence du truc et donc c'est moi qui allait accueillir les gens et c'était plus facile pour moi dans ce sens là, que de m'insérer dans un groupe existant, que d'arriver dans une autre pratique sportive qui existe depuis X temps. C'est peut-être ce qui faisait que j'arrivais pas à trouver non plus ma voix là-dedans et que là c'était peut-être beaucoup plus facile pour moi.

Donc tu as créé une équipe sans avoir jamais patiner ?

Ben je savais faire un peu de patin, un peu comme tout le monde, quand on était gamins, dans la rue.

Quelles ont été les grandes étapes de création de votre équipe ?

Alors on a commencé par s'équiper avec du matos complètement pourri avec les copines et on est allé patiner un peu déjà. On avait un copain qui patinait bien donc qui nous a montré les bases. On s'est rendues compte que c'était tout à fait accessible en fait, que ça allait le faire et puis on s'est servi des réseaux sociaux et on a lancé notre truc en disant qu'on cherchait du monde à [dans une ville française] pour se lancer dans l'aventure, etc. Y'a plusieurs filles qui sont vite arrivées, et ben petit à petit la mayonnaise a pris et on s'est retrouvé 5-6-15 et voilà.

Est-ce que vous vous êtes aussi appuyées sur l'univers des équipes américaines : le maquillage, les déguisements, etc. ?

Ben, en fait, on avait rien à part ça c'est-à-dire que quand on a créé le club et qu'on a monté le sport, y'avait que ça c'était notre modèle, c'était notre référence, y'avait que ça, y'avait d'autres clubs qui commençaient à naître en France mais sous les mêmes codes, on utilisait les mêmes codes. Mais en France y'avait vraiment très peu de clubs à cette époque-là, très peu d'échanges. 2011, les réseaux sociaux, c'était vraiment les débuts chez nous donc y'avait vraiment pas grand-chose. Et on se référait uniquement aux clubs américains, c'est-à-dire que pour les règles c'était ça et puis tout ce qui était culturel, autour, effectivement, on se rapprochait de ça.

Qu'est-ce qu'il signifiait à l'époque ce folklore pour vous ?

Non je pense que ça avait un sens dans le fait aussi de faire un sport différent des autres, où y'avait tout ça... voilà dans les pratiques classiques qu'on pouvait trouver dans notre commune, voilà ça existe pas... Et nous ça nous amusait aussi parce qu'avec mes copines qui étaient là, on avait fait du théâtre ensemble au lycée du coup ça nous amusait de retrouver un petit peu ça et de s'amuser un peu là-dedans. Oui oui ça nous amusait après c'est vrai que là, petit à petit, après ça s'est perdu un peu ces codes-là pour en faire plus quelque chose de sportif mais oui au tout début, ça nous amusait, on jouait aussi de ça pour montrer que c'était faire du sport, un sport fun, rigolo, on se prend pas la tête, on s'amuse et puis on rigole bien et on s'en fout, c'était un peu ça, sans prise de tête.

Est-ce qu'au début vous étiez guidées par une réflexion féministe ? Comment elle a évolué votre pensée féministe avec les années ?

Ben en fait au début on faisait féminin parce que c'était féminin, la question du masculin se posait même pas du tout et puis c'était comme ça, on se limitait à ça. Nous, dans notre équipe, on a très vite intégré les hommes. Quand on voyait les différentes équipes en France nous on l'a fait très très tôt, on était parmi les équipes qui l'ont fait très très tôt parce qu'on n'était pas... En fait, nous, historiquement dans notre équipe, y'a pas de féminisme marqué, à tel point qu'on exclue les hommes. Ça, culturellement, chez nous, ça s'est pas fait parce que dès le début, nos copains étaient là, ils participaient avec nous, on jouait avec eux, ils venaient sur le *track* avec nous, on n'avait pas culturellement ce besoin de s'isoler des hommes. On l'a fait parce que ça se faisait pas au masculin et dès qu'on a vu que y'avaient aussi des équipes masculines, nous on est parti là-dedans aussi et nos entraînements ont toujours été mixtes, tout le temps.

Vous avez gardé cette ligne là ?

Oui toujours. Les entraînements c'est ensemble, mélangés, on fait des *jam* on est mélangé sans problème, si y'a des personnes qui n'aiment pas parce que... on a eu des petits accros des fois avec des hommes qui avaient des gros gabarits et qui pouvaient faire mal mais ça a été réglé et ça nous a jamais empêché de continuer. Donc les personnes qui n'aiment pas trop se mettent sur le côté ou se mettent en retrait, et inversement y'a des garçons qui n'aiment pas forcément faire du contact avec les filles, plus par pudeur ou des choses comme ça. Mais nous ça a toujours été mixte.

Est-ce que vous affichez les valeurs de la communauté derby ?

On n'a pas de charte. Je sais que cette année du côté du bureau c'est en cours de réflexion mais en fait on est un petit club et on n'a pas été confronté aux problèmes qu'on pu rencontrer des plus grands clubs, c'est-à-dire aux entraînements on est peut-être 10 à 20 et on n'est pas, ben culturellement chez nous y'a pas beaucoup de brassage de populations du coup on n'a jamais été confrontées à ce type de problème et après les choses se font naturellement et sans problème et je pense que le club n'a pas été amené à se poser ce genre de réflexions et là ça vient parce que y'a eu un certain nombre de chose au niveau national et qui fait qu'on arrive à ces réflexions là mais tout se fait à peu près simplement et naturellement mais forcément c'est des valeurs qui restent fortes, comme dans toute la communauté ... Après j'ai l'impression de me noyer un peu là-dedans, j'ai pas l'impression de pouvoir réussir à te répondre parce que j'ai pas de souvenirs d'avoir eu des moments où on a été poussé à cette réflexion-là.

Est-ce que tu te sens appartenir à une pratique militante ?

Alors en fait là actuellement je trouve que dans le derby y'a beaucoup beaucoup de lutte et ça m'en éloigne, ça m'éloigne du derby personnellement parce que en fait moi quand j'ai créé le club, quand je me suis mise au derby, c'était pas tant pour lutter sur ces plans là, c'était plus pour proposer une pratique alternative, un sport alternatif, un sport qui n'existait pas, qui était novateur et qui permettait beaucoup de choses et qui permettait aussi aux filles de faire un sport de contact sans forcément de pressions. Tout ce qui est lutte et combat là, actuellement, aujourd'hui dans le derby, ça me pèse. J'ai l'impression que c'est devenu un sport politique et pu un sport sportif. Après moi c'est ... pourtant moi chu dans la commission, et je commence à prendre les distances par rapport à ça et je me rends compte que c'est pas ce qui me plaît dans la pratique, je vais plus être attirée par le côté sportif et permettre une nouvelle pratique. Après la politique tout ça, les combats je crois que c'est pas trop mon truc.

Comment tu l'expliques le fait que ça se soit de plus en plus concentré sur la dimension politique du sport ?

Ben après je pense qui a peut-être aussi un effet de groupe, tu sais en se disant les nanas qui ont monté les premiers clubs etc. elles ont fait des trucs énormes quoi, rien que pour s'imposer auprès des communes, pour réussir à choper des salles, ça a vraiment été un travail démentiel. Et tous les clubs qui ont réussi à faire ça, qui ont réussi à s'imposer, qui deviennent même des institutions dans certaines villes, tu te dis ben on est capable de faire des choses quoi. Et puis si historiquement aussi y'a un certain nombre de personnes qui sont attachés à ces valeurs de lutte, qui ont encore de l'énergie à dépenser, ils se disent « C'est un bon tremplin, on est médiatisé, on peut se faire entendre » tout en passant par un support qui est celui du sport et de l'inclusion, et du sport pour tous, donc y'a peut-être quelque chose comme ça. Après y'a aussi je pense quelque part la commission qui de son côté, c'est politisé et qui augmente un peu cette sensation de pouvoir agir.

La commission FFRS ?

Oui. Moi ça fait deux ans que j'en fais partie. Je m'occupe [...].

Par rapport à la création de l'équipe, le logo vous vous êtes inspiré de cet imaginaire de "nanas badasses" ?

Oui.

Est-ce que le nom a évolué avec les années ?

Non c'est exactement le même qu'au début.

Depuis 2011, qu'est ce qui anime l'arrivée des fresh dans ton équipe ?

Ben je pense qu'il y a, d'une part, l'accessibilité c'est-à-dire qu'il y a beaucoup de personnes qui arrivent, qui veulent un peu comme moi à l'époque, qui veulent faire un sport et qui se retrouvent pas dans ce qui existe, et qui arrivent là et qui se disent « C'est nouveau, c'est pas hyper institutionnalisé, c'est des petits clubs ». Après c'est pour chez nous parce qu'il y a des clubs où c'est ultra organisé, ultra sportif y'a des sélections, chez nous c'est pas du tout le cas. Mais c'est ça c'est d'un côté, dans notre club on vient parce qu'on n'est pas forcément attirées par la compétition. T'as envie de faire une pratique alternative ou quelque chose qui nous ressemble un peu plus, qui change aussi.

Encore une fois chez nous y'a pas d'angle militant très marqué quoi, mais peut-être ce truc de faire un sport de nanas en équipe. Parce que si tu veux faire un sport de nanas en équipe, à part du basket, du volley, du handball, du foot ben y'a rien, y'a rien d'autre, enfin chez nous, y'a rien quoi pourtant on a énormément de clubs sportifs mais c'est pratiquement que des pratiques sportives historiques, classiques quoi. Y'a rien d'autres donc si tu rentres pas dans ces schémas là ben clairement y'a pas d'autres sports quoi. Et après si tu vas dans ces équipes là c'est de la compétition, y'a pas beaucoup de fun, etc. et là tu arrives aussi dans une sorte de truc un peu hybride où c'est entre la pratique sportive et un groupe de potes qui va au bar le soir quoi (rire).

Comment vous faites pour conserver le côté alternatif du sport aujourd'hui ?

Ben après je pense que c'est tous les à côté, les à côté en dehors de l'entraînement, ben c'est des soirées, c'est des activités, des activités de groupe en fait parce que c'est vrai que le sport s'est professionnalisé et... après c'est vrai que des fois aux entraînements on fait des jeux, parfois on fait des trucs un peu décalé, mais depuis qui a le championnat où y'a aussi ce besoin de résultats quelque part, après notre équipe cherche pas le résultat mais cherche à tenir et faire que ça reste agréable, qui tu tentes pas un minimum après c'est pas un plaisir de participer à championnat et de subir tout donc on se prépare un petit peu quand même. Après ça reste c'est même si y'a pas tout le temps des côté, rien qu'aux entraînements c'est pas des entraînements physiques, de rentabilité sportive tu vois.

Est-ce qu'il y a des gens qui ont quitté l'équipe parce que c'était plus assez compétitif pour eux ?

Oui oui plein.

Ils vont où du coup ?

Après c'est des déménagements tout ça mais c'est vrai que ça a facilité aussi les départs. Voilà des gens qui... bon après c'est une passion, des gens qui n'étaient pas contenté par ça et je suis la première d'ailleurs, parce que moi j'étais là pour le sport aussi plus que pour le reste, et pleins de gens qui ont arrêté, qui sont partis, parce qu'ils ne trouvaient pu leur compte sportif, et qui se sont rapprochés d'autres équipes plus compétitives.

Maintenant comment tu trouves du plaisir dans le derby ?

Moi j'ai complètement arrêté de patiner. Du coup maintenant je coach, je m'occupe des juniors. J'ai complètement arrêté de patiner, j'ai essayé de reprendre... bon déjà parce que j'ai eu une blessure, une grossesse, etc. j'ai essayé de reprendre et je me suis rendue compte que j'avais perdu le goût du contact, etc. ça me plaisait plus, j'ai pu eu de plaisir, du coup j'ai arrêté mais j'ai gardé le pied dedans en continuant d'entraîner les jeunes.

Comment il a évolué ton point de vue vis-à-vis de l'univers initial du roller derby ?

C'est vrai que à l'époque on jouait de ça, après 'fin quand je vois notre groupe, y'a personne de « badasses » (rire) y'a personne de punk, y'a personne de... On est tous rangé, on a une vie, un boulot basique, standard, y'a personne dans cet esprit-là en fait. On jouait un peu là-dessus au début en disant « Ouai on vient jouer notre personnage et puis on se lâche, etc. » mais en fait on se lâche, tout simplement, à patiner, à faire du derby ça permet de nous lâcher, on n'a pas besoin de rentrer dans le personnage ou de se transformer en je sais pas quoi pour que ça aille mieux, c'est juste le fait de pratiquer qui nous fait du bien. Donc, finalement, tous le folklore qui avait avant ben il s'estompe un petit peu.

Est-ce qu'il y a des gens qui viennent des milieux alternatifs chez vous ?

J'ai pas le souvenir d'avoir croisé des personnes... non chez nous j'ai pas le souvenir. Après c'est vrai que chez nous, sur notre territoire, y'a pas beaucoup de... 'fin c'est pas très marqué, y'a pas beaucoup de différences de populations, de courants comme ça comme dans les plus grandes métropoles, c'est un peu homogène ici. Et non j'ai pas le souvenir d'avoir croisé des gens vraiment... non tu vois c'est vrai que notre monde, enfin notre équipe ici, c'est assez standard, on est toutes ... on travaille tous, dans des boulots administratifs, des trucs comme ça, des profs, des infirmières, etc. on n'a pas tellement de... même pas des gens complètement tatoués, y'a même pas ces clichés ce genre de choses là, on les a pas trop connu quoi. Ça s'est un peu construit sur autre chose, pas trop sur ces codes-là.

Ça reste des profils culturels, artistiques, que tu croises encore quand tu te déplaces ?

Oui mais je trouve que dans le derby, en fait, j'ai l'impression, qu'il y en n'a pas tant que ça, j'ai l'impression que la majorité des pratiquantes elles sont pas très marquées dans un groupe en fait, y'en a quelques-unes on les voit passer, mais j'ai l'impression chez moi 80% des pratiquants c'est des nanas comme voilà un peu comme tout le monde, qui sont bien intégrées, qui ont leur petite vie. On en croise quelques-

unes dans le derby mais très peu quoi j'ai l'impression.

Tu penses qu'on se serait trop concentré sur la dimension « surprenante », loufoque, alternative du derby, et qui ne serait finalement pas la réalité ?

Ben en fait après peut-être qu'au début ça attirait beaucoup de ce public-là mais en fin de compte c'est tellement accessible à tout le monde, et on est sur ce créneau-là, on est sur ce créneau de dire c'est à tout le monde, c'est pour tout le monde. Quelque part, j'ai l'impression de se dire que le derby c'est d'un côté punk, c'est féministe et tout c'est exclure des gens qui oseraient pas entrer dans ces milieux-là quoi. Moi chu pas punk, chu pas forcément féministe, chu pas marquée politiquement, chu pas marquée dans un groupe, mais je le fais et je me rends compte que tout le monde c'est comme ça en fait. Dans la plupart des équipes, même avec celles dont je suis le plus proche, ben c'est pareil partout, on est tous des gens issus du milieu moyen, voilà qui vont juste faire une pratique en plus, et vont s'éclater parce que c'est une pratique un peu différente du reste mais voilà effectivement comme tu dis... ou alors ça s'est perdu depuis le début, je saurais pas te dire. Voilà ce que je constate aujourd'hui.

T'as l'impression aujourd'hui de participer encore à un monde à part, à quelque chose de vraiment différent ?

Je pense que ça s'étirole un peu au fil des années. Plus le sport se professionnalise et s'institutionnalise et plus ça se perd. Mais je pense que tous les clubs, les gens qui sont à la tête, font tout pour que ça reste un maximum, pour garder cette identité du sport, d'un sport différent, et d'un sport qui veut faire changer les choses. Mais j'ai le sentiment que ça s'étirole un petit peu, ne serait-ce que vis-à-vis des gens, maintenant tu croises quelqu'un je dis que je fais du roller derby « Oh je vois » alors qu'à l'époque tu étais pris pour un extraterrestre « C'est quoi ce truc ? Non mais vous êtes cinglées ! », ça n'arrive plus. Maintenant, les gens connaissent et le fait que les gens connaissent, ça n'en fait plus quelque chose d'étrange et de non commun, de particulier. Donc, rien qu'en ça, ça s'étirole un peu tu vois. Mais je pense que les clubs et les gens tiennent fermement à ce qu'on puisse rester un sport qui puisse faire des choses, mener des actions.

En 2011 vous aviez une ligue un peu copine ?

En 2011 non non y'avait personne, y'avait [une ville voisine] mais c'est une heure et demie de chez nous donc y'avait le club de [une deuxième ville] aussi, et c'est pareil c'est tout aussi loin. Et on essayait de se croiser un petit peu.

Et avec les années ?

Ben après au fil des années, y'a une autre équipe qui s'est créée à [une troisième ville] et au début, avant qu'elles montent leur club, donc elles faisaient comme nous, elles s'entraînaient entre copines, on les a fait venir une paire de fois chez nous pour les initier aux bases et puis après elles se sont lancées. Mais ouai, dans la région, on a créé pas mal de projets communs, etc. tous ensemble, bon après dans les générations des créateurs du coin ça commence ça se vider, parce que c'est vrai qu'on commence à atteindre une dizaine d'année et souvent dans le derby ça commence à quitter ce monde là mais ouai on se connaissait tous dans la région. C'était une belle époque ça.

En 2012, il était question du FROG. Comment tu l'as vécu toi ?

Moi le FROG c'était pas une idée sur laquelle je me calais. J'étais plus partante pour rejoindre la fédé en fait plutôt que de créer un truc indépendant. Pour moi le FROG c'était couru d'avance que ça allait pas marcher, c'étaient des belles idées mais le problème c'est qu'on avait pleins de gens, et ça se construit pas tout seul, c'est magnifique mais le problème c'est que t'es obligé d'avoir une structure à un moment donné et comment les choses se mettaient en place, ça me paraissait infaisable, il y aurait eu des gros problèmes. Et comme moi, mon essence, c'était plus le sport, et moins les idées, j'étais plus partante pour rejoindre la fédé, pour avoir quelque de structurer, pour permettre d'avoir plus facilement le développement du sport. Après je comprends que les personnes qui étaient plus posées sur les idées et les idéologies, voulaient plus partir vers le FROG.

Du coup le FROG ça rassemblaient surtout des gens qui étaient plus politisés et militants ?

Je pense. Qu'ils voulaient pas rentrer dans un système institutionnalisé et tout ça. Mais je me dis qu'au final, ils auraient créé leur propre système institutionnalisé ils auraient été obligé, après ils auraient été peut-être indépendants de la fédération, etc. mais je vois pas comment le sport aurait pu se développer aussi vite qu'il s'est développé, en passant par le FROG. Mais encore aujourd'hui y'a encore cette scission entre ceux qui sont plus axés sur le développement du sport et voilà qui veulent rester à la fédé, et encore aujourd'hui c'est des discussions qui existent, et ceux qui veulent couper les ponts avec la fédé pour des raisons idéologiques et qui veulent créer leur propre truc, et ça existe encore. À l'époque où on a rejoint la fédé, je me souviens qu'on disait « Il va y avoir deux derby en France » : il va y avoir le « derby sport » et il va y avoir le « derby folklo », un peu plus folklorique et je pense que c'est quelque chose qui peut encore se produire.

Tu la vis un peu cette situation entre ceux qui veulent quitter la FFRS et les autres ?

En fait, à la création du championnat, y'a des équipes qui ont refusé de se joindre au championnat par raisons idéologiques et qui sont restées un peu borderline mais qui ont fini par intégrer le championnat parce que malheureusement, pour rencontrer des équipes et pour jouer, c'est plus facile. Mais y'en a encore, et là cette année y'a un certain nombre d'équipes qui se sont pas réinscrites. Je mettrais pas une pièce sur le fait que ce soit pas pour ces raisons là, je pense que c'est plus technico-pratique en raison de la situation sanitaire, mais y'a des équipes qui cherchent à garder leur indépendance un peu par ces biais là ou simplement qui s'inscrivent pas au championnat parce qu'elles ont pas envie de s'inscrire dans une phase compétitive. À l'époque je sais qui avait Grenoble. Grenoble je m'en souviens parce qu'à l'époque elles faisaient un gros événement et c'était l'événement national de l'époque et je me souviens qu'elles avaient refusé la fédé.

Comment tu t'es retrouvé à la commission juniors de la fédé ?

Alors en fait nous on a créé la première équipe junior en France, et pareil ça été une galère sans nom parce qu'on était les premiers, les seuls, fin y'avait rien du tout, on pouvait s'appuyer sur les USA donc on revécu un peu la même chose qu'au tout début. Et puis après ça a fait des émules, et d'autres équipes se sont créées. Et tout simplement la commission a flairé le truc en se disant qu'il faut vraiment qu'on se lance là-dessus, et je me suis retrouvée là-bas pour m'occuper des juniors.

Concrètement comment ça se passe ?

En fait on est responsable de notre pôle, on agit en toute autonomie, et puis on fait des réunions sur Paris de temps en temps et beaucoup par le biais des réseaux sociaux. Et puis chaque responsable a des groupes de travail avec d'autres personnes qui sont invitées à collaborer.

Aujourd'hui c'est quoi les grandes questions qui guident le développement du derby junior au sein de la FFRS ?

Ben après le challenge du derby junior c'était de la développer, c'était en gros de dire aux équipes de les aider à développer des équipes de junior parce que s'occuper des juniors c'est particulier aussi parce que ça demande à gérer les parents déjà et puis des groupe d'enfants. Et c'est vrai que pour des équipes qui se sont construites toutes seules et puis qui ont pas forcément de connaissances sportives, de sécurité tout ça ben c'est pas facile, c'est tout des questions qu'on s'est posées. De toute façon si on veut que le sport soit pérenne, il faut qu'on intègre les enfants, c'est notre seule solution pour que le sport s'intègre vraiment dans le paysage puisse encore vivre des années et des années. Parce que les adultes, on se rend compte qu'une carrière ça va grosso modo jusque 10 ans au mieux mais les recrutements qu'on fait c'est dur. Nous, dans notre équipe, c'est dur parce qu'il y a pas beaucoup d'étudiants ou alors quand il y en a, ben ils viennent un an ou deux ans, donc c'est difficile de construire quelque chose là-dessus, on n'arrive pas à monter et on montera pas parce que c'est une petite ville et encore que y'a 80 000 habitants mais si on veut grossir, si on veut exister c'est d'axer sur les juniors. Donc, l'idée de la commission, c'est de favoriser leur développement, accompagner les équipes dans l'aventure.

Les représentations qui sont en général associées à derby, est-ce que vous les éloigner depuis que vous vous concentrez sur les juniors ou est-ce que l'idée d'un sport un peu fun destroy ça participe à leur création ?

Après déjà les enfants qu'on a en junior, souvent, c'est des enfants qui sont aussi élevés dans un milieu... les enfants qu'on a sont déjà un peu frappés déjà, beaucoup d'enfants qui restent on voit culturellement qu'ils sont dans de familles super ouvertes quoi. Les gamins ils sont pas surprotégés, on en voit ils sont ouverts, ils sont ouverts d'esprit, ils sont pas surprotégés. De toute façon, c'est pas possible d'envoyer son gamin au derby si on le surprotège et on voit que les parents sont contents d'envoyer leurs enfants un truc qu'eux auraient bien aimé faire à l'époque et on a beaucoup de familles comme ça. Du coup, nous, quand on les encadre, on leur transmet pas les codes d'avant mais on leur inculque beaucoup d'inclusivité, de tolérance, etc. ça c'est essentiel dans l'apprentissage qu'on leur procure. Mais tout ce qui est esprit punk, féministe, un peu *borderline* et antisocial, on y vient pas du tout mais par contre on a des valeurs très fortes et quand on rencontre les clubs c'est quelque chose qui, sans forcément donner de directives nationales, et de toute façon les juniors est mixte de base et je milite pour qu'il le reste autant que possible. Aux USA, il commence à y avoir une scission, ils commencent à faire des équipes féminines, des équipes masculines et des équipes mixtes, mais moi en France j'aimerais vraiment que ça reste mixte, parce que je trouve que la meilleure façon d'éduquer tout le monde c'est de faire comme ça, et c'est mixte en genre et en âge : de 9 ans à 18 ans tu joues ensemble, on fait des niveaux par sécurité, niveau 2 et niveau 3, mais c'est tout le monde ensemble, les entraînements c'est tout le monde ensemble.

Y'a de vos juniors qui ont participé à la Coupe du monde y'a 2 ans ?

Oui avec la *team Europe*, c'est un projet qui a été monté par les Danois. L'idée c'était de comme les pays n'étaient pas assez développés en junior pour avoir des équipes nationales, y'a une équipe Europe qui a été créée donc y'avait des Danois, des Suédois, des Belges et des Français et tous ensembles ils sont partis aux États-Unis pour jouer la Coupe. J'y suis pas allée parce que j'avais la petite mais là on a monté l'équipe de France cette année, et on devait envoyer une équipe là pour aller au Canada et du coup c'est reporté à l'année prochaine mais on a notre équipe de France.

Les recrutements pour l'équipe de France tu as tenté ?

En fait, ça m'aurait plu, mais j'avais pas le niveau à l'époque et puis après chu partie vraiment sur autre chose. J'ai commencé vraiment à faire du coaching en 2014, et ça m'a vraiment plu et chu restée là-dedans j'ai déployé mon énergie dans ça et pas dans ma carrière personnelle parce que faire les deux c'est pas possible et du coup c'est aussi pour ça que j'ai arrêté de jouer. J'ai des copines qui avaient tenté les sélections, je les avais accompagné mais après voilà je pense... Là, chu dans l'équipe de France pour le coaching, junior, alors c'est juste ce qu'il me plaît, c'est très très bien.

Comment vous vous organisez ?

Pour cette Coupe du monde-là, on avait un gros gros planning, on se retrouvait pendant les vacances scolaires, on n'avait pas le choix forcément avec les jeunes. Et avec une grosse préparation, etc. toute l'année, on avait 5 ou 6 entraînements depuis l'année dernière, on a arrêté en cours de route mais là on va reprendre normalement cette année.

Comment tu concilies avec ton travail ?

Moi chu à la marie de [...], chu à la comm. Bon après ça va parce que c'est les week-end, c'est les vacances, y'a pas de problèmes, ça se concilie parfaitement. Mais au final, tu vois, quand je te parlais que j'étais plus intéressée par le côté sportif, au final je me retrouve là, à la bonne place parce que je m'occupe de l'équipe de France des juniors et je suis contente de leur transmettre tout ça, toutes ces valeurs là et autant le dépassement physique, les bonnes valeurs quoi

Est-ce que les juniors se déguisent ?

Eux, enfin chez nous, après y'a des équipes où il y a un petit peu plus de folklore aussi, mais les nôtres sont à fond, ils veulent ressembler aux grands, ils veulent ressembler à leurs idoles américaines, ils reprennent les codes de leurs idoles, c'est le même matériel sportif, etc.

Ils regardent le derby américain ?

Ben oui et nous aussi, c'est parce que c'est la référence mais ils veulent leur ressembler donc ils sont, plus que les adultes quoi, à fond dans ce truc sportif. Et les plus jeunes, on a fait ça en février dernier c'était tordant de rire, trop mignon, c'est-à-dire qu'on a fait un rassemblement junior national et on a fait jouer l'équipe de France junior on a fait un match d'exhibition et y'avait tous les autres petits qui couraient avec ceux de l'équipe de France pour avoir des autographes, il fallait signer toutes les cartes, c'était trop mignon, c'était leurs idoles et ouai c'est des grand sportifs, donc ouai ils vont véhiculer cette image là auprès des plus jeunes qui vont s'identifier à eux et ils reprendront les codes de ces gamins là qui reprennent eux les codes des grandes joueuses actuelles, je pense que tout ce folklore qui avait avant il a disparu des USA, fin des matchs les plus regardés parce qu'ils sont intéressants sportivement mais voilà ça va être une copie de ça.

Elle fonctionne bien votre section junior ?

On arrête les inscriptions parce qu'on a trop d'enfants, donc on en prend 30 parce qu'on est que deux et ouai on ferme les inscriptions maintenant on fait sur pré-sélection sinon on s'en sort pas.

Est-ce qu'en 2011 vous parliez autour du DIY ?

Ben oui, c'est ça, clairement ! Par contre, c'est quelque chose qu'on faisait aussi parce qu'on avait rien, on a dû tout créer nous même donc oui on faisait beaucoup, de moins en moins mais au début on faisait ça, parce qu'aussi de toute façon on n'avait pas de sous, on n'avait rien, et il fallait qu'on se fasse connaître, et on a fait beaucoup beaucoup de trucs, sur le *do it yourself* ben oui on a tout fait nous-mêmes. Maintenant un peu moins parce que aussi il y a l'investissement des bénévoles avec le temps, et on n'a plus le temps pour faire pleins de... tout ça mais ouai, clairement, c'est quelque chose qu'on avait.

C'est quoi pour toi la différence entre la notion de DIY et celle de bénévolat ?

Les deux vont ensemble de toute façon, le truc de DIY c'est une idéologie pour sortir du système mais ça passe aussi par des petites choses, par pleins de petites choses qu'on peut faire soi-même. Après, sur un club comme le nôtre, ça se perd parce que clairement les gens... ben on a de moins en moins de bénévoles et de plus en plus le derby devient consommateur, et pu consom-acteur (rire) et donc ça se perd un petit peu. Après tant que t'as des gens qui sont portés par leur énergie et leur envie de faire ça ira, après petit à petit quand t'as des déceptions, tu es fatigué, t'as pu envie de te battre tout le temps bon ben tu rentres dans le moule (rire).

Quand tu avais commencé tu t'étais renseigné sur la culture punk, les milieux alternatifs ?

Ouai ouai ben après on étaient bercées par ça parce que quand on a créé l'équipe, on avait que ça, y'avait que ça, c'était ça, c'était que ça, c'était que ça et on s'est moulé à travers ça. Après quand petit à petit on a dû se délivrer un petit peu de... de cet unique vecteur d'information qui étaient les équipes américaines, on s'est créées nous-même mais très longtemps on a reproduit ce qu'on voyait.

Est-ce que les équipes US sont encore dans le moule alternatif ?

Je pense que c'est comme chez nous maintenant, c'est-à-dire qu'il y a les deux, c'est-à-dire qu'il doit y avoir le derby sportif, compétition, championnat, wtfda, tout en gardant un certain nombre de valeurs essentielles au sport, et les clubs un peu plus qui sont moins dans la compétition et plus dans le folklore. je pense que ça ça restera dans le derby et je pense que maintenant ce sera comme ça.

Est-ce qu'elle a encore du sens pour toi cette communauté derby ?

Ben là, en fait, chu dans une période où chu en train de décrocher tu vois parce que le derby que j'ai connu, qui me plaisait, s'est un peu trop transformé à mon goût et comme je t'ai dit au début ça s'est politisé et j'aime pas ça en fait et j'ai l'impression que ça m'intoxique un peu en fait, tout ce que je vois passer sur le derby c'est trop politisé maintenant et ça m'en éloigne, je me rends compte que j'aime pas ça, je préfère le derby où on s'investit physiquement et où on fait en sorte qu'il y ait pleins de gens qui adhèrent, qui viennent et qu'on s'amuse, sans prise de tête. Moi j'ai jamais été une militante, je me suis battue pour que le derby existe mais j'ai jamais été une militante et je le serai jamais, c'est pas dans mon âme, c'est pas dans ma façon d'être. Pi la politique j'en ai au travail et j'en ai bien assez d'ailleurs. Et puis là, il y a un certain nombre de

choses qui se sont passées dans le derby avec les agressions sexuelles et tout, et d'un côté je suis rassurée de me dire que la communauté reste active et puissante, et d'un autre côté y'a un certain nombre de choses avec lesquelles je suis pas d'accord, sur comment les choses se sont passées, tu vois je suis partagée entre ces deux monde-là. Après c'est quelque chose qui est vraiment ultra personnel, parce que j'aime pas tous les militantismes et autant il y a des causes que je soutiens et que j'encourage mais autant la communauté qui se sert du derby pour faire de la politique j'aime pas trop.

Au sein de la commission c'est des gens un peu plus politisés qui viennent ?

J'ai la sensation en fait et je crois que c'est pour ça que, ben si y'a personne pour reprendre je continuerai, mais j'ai dit que je souhaitais arrêter je pense à cause de ça parce que j'arrive pas à m'intégrer à leur combat en fait. Leurs combats sont pas les miens, et même si je les accepte et que je les comprends, moi j'ai pas d'énergie à mettre là-dedans en fait. Moi j'ai de l'énergie à mettre pour développer le sport et développer les équipes et pleins de monde qui fasse du derby, mais y'a pas d'énergie à dépenser pour la politique et les combats féministes.

Est-ce que la dimension spectacle du sport fait encore partie du jeu derby ?

Aujourd'hui non parce que de toute façon rien qu'en regardant des matchs, pu personne ne joue ce jeu-là en fait. Ça l'a été au début, mais encore une fois comme y'a fallu se faire respecter comme sport et pas comme spectacle, après ça été une orientation de tendre vers l'aspect sportif plus que vers l'aspect folklore parce qu'aux États-Unis c'est ce qui était en train de se passer aussi. Mais aujourd'hui on voit pu trop de sport spectacle.

T'es pas trop déçue toi ?

Ben je pense que c'est la suite logique et d'un autre côté je me dis : qu'est-ce qu'on voulait vraiment ? On voulait exister, on voulait développer un max et puis être considérées et respecter et pas comme avoir l'image d'un sport de nénettes qui fait sa crise de la trentaine et qui fait n'importe quoi pour attirer les regards quoi parce que c'est l'image que les gens avaient du sport à ses débuts et le choix a été fait en s'intégrant à la fédé et en partant dans une voie plus sportive. À titre personnel ça ne me déçoit pas parce que j'étais plus dans cette branche là. Tu vois rien qu'au début dans les entraînements qu'on faisait, je demandais toujours aux autres de donner sportivement, alors que d'autres étaient plus tranquilles, on mode on s'amuse, après c'est des profils, moi j'avais plus le profil sport, développement, etc.

Tu te dis pas un jour ta fille quand elle aura 14 ans elle dira : « Ma maman elle a participé à créer une équipe totalement délurée » ça te fait plaisir cette image ?

Non je suis pas pour casser enfin ça fait partie de l'identité, c'est comme quand tu dis « Quand j'étais ado je m'habillais comme ça », ben c'est tout, c'est ce qui fait que t'es ce que t'es aujourd'hui, faut pas le renier, faut pas l'occulter, c'est parce qu'on est passé par là qu'on est ce qu'on est aujourd'hui, ça fait partie de l'histoire, si on n'était pas passé par là on serait peut-être un sport classique, standard, comme les autres, on est comme ça. C'est vrai on a changé mais moi je le vois comme un ado quoi, comme un ado qui a évolué et qui a fait... Combien on voit d'ado qui s'habillent de manière extravagante dans la rue pour se faire remarquer ? Ben nous c'était pareil avec le sport : le derby était comme ça, il était extravagant pour se faire remarquer, et petit à petit il s'est rangé tout en gardant ses idées, l'ado a grandi mais il a gardé ses idées, mais il s'est rangé, il s'habille normalement, il fait du sport comme tout le monde, voilà je le vois comme ça, on a gardé cette identité là, on est comme ça aujourd'hui parce qu'on a été comme ça avant, c'est l'essence et voilà, on a toujours les mêmes idées au fond.

Les derby name ça fonctionne toujours auprès des juniors ?

Oui ils adorent ça. Y'a un peu de tout, c'est parfois humoristique, parfois c'est leur famille qu'il lui trouve, ils prennent les noms de leur personnage préféré, ça ils adorent, c'est sacré.

Est-ce que l'ancrage musical fait toujours partie de la culture derby ?

Oui y'en a toujours mais ... y'en a durant les matchs après y'a certaines équipes qui y portent beaucoup plus

d'importance que d'autres. Je pense à Lille notamment qui ont gardé une forte identité, plus que les autres équipes, et ils ont gardé leur identité punk de leur côté, ils jouent beaucoup là-dessus. Après c'est une grosse ville donc ils peuvent aussi se le permettre. Mais chez nous pas plus que ça en fait. Lille de leur côté ils sont très longtemps resté dans le sport spectacle, ils ont très longtemps joué avec ça, d'ailleurs ça leur a attiré les foudres de la communauté des fois parce qu'eux ils sont partis dans ce crédo là au moment où la majorité des équipes rentraient dans un moule sportif plutôt. Et maintenant ils sont partis dans le côté, ils ont changé d'axe mais ils organisent beaucoup d'événements avec des groupes de musiques et des groupes un peu décalés, des spectacles. Ils organisent un fois par an un gros show avec des équipes de derby, de la musique, un roller disco, ils ont gardé leur fibre événementiel, mais je me souviens à une époque c'était pas bien vu ce qu'ils faisaient. c'est pareil les filles continuaient de s'habiller de manière ben je vais dire provocante, parce que vis-à-vis du public extérieur c'était le terme qui pouvait être utilisé, et ça plaisait pas trop, y'a des équipes qui disaient « non mais vous vous rendez pas compte, on se casse la tête à essayer d'être reconnu sportivement, d'être pris au sérieux et vous vous faites ça » donc ouai ouai ça a causé. c'était autour de 2014-2015 dans ces eaux-là. C'était une des dernières équipes à faire ça en France ben là ils se sont portés sur l'aspect sportif, ont gagné leur place là-dedans, mais ils ont réussi à faire la bonne transition en gardant l'esprit d'antan.

[Conclusion non retranscrite]

→ Bip'Al'Air (2013)

Bip'Al'Air est un joueur de roller derby qui a débuté la pratique en 2013 et initié la création d'un collectif en 2016. Il m'explique en guise de préambule à cet entretien que son équipe filtre les interviews menées avec des personnes extérieures au roller derby.

Tu me disais par e-mail que vous aviez déjà eu des problèmes avec des intervenants extérieurs...

Ben c'est-à-dire qu'on a déjà eu plusieurs fois des étudiants qui sont venus au départ pour regarder les entraînements et qui en fait embêtaient l'entraînement et du coup après c'était compliqué à gérer. Mais du coup, après, on a eu effectivement une personne qui a fait un article et qui était pas tout à fait avec les valeurs du derby, qui était pas tout à fait en raccord avec ce qu'on leur avait expliqué et qui était pas... qui présentait plus le sport comme un sport normal enfin du vois. On n'était pas très contents de leur truc, donc on avait pris la décision de filtrer plus. Du fait que toi tu pratiques, ben ça a rien à voir déjà de base. C'est pour ça qu'on a accepté pour toi et qui a certaines personnes qui sont complètement en dehors de ce sport, qui pour nous on donnera moins de suite. Mais tu sais y'a quelqu'un qui me disait : y'a autant de derby qu'il y a d'équipes, mais c'est vrai. La culture on en parle oui mais y'a des équipes qui souhaitent s'en éloigner...

Du coup comment tu as connu le roller derby ?

Moi j'ai connu le roller derby en 2013, parce que j'avais une copine qui avait une copine qui en faisait. Du coup, elle a voulu s'y mettre, je suis allé voir un peu. Je crois la première fois je suis allé voir un match, ça m'a plu, et j'ai eu envie de m'y mettre. En fait moi à l'origine, après ce match j'avais envie de coacher, ma première idée c'était que j'avais envie de coacher une équipe.

Tu avais déjà une expérience ?

Je joue à un jeu de société qui simule un coaching d'une équipe de football américain donc (rire) voilà ça m'a donné envie de le faire avec des vrais gens.

Comment, en 2013, tu l'aurais défini cette pratique ?

À travers travers le fun, du fait qu'en 2013, quand moi je suis allé voir les premiers matchs de cette époque, y'avait énormément de folklore encore : les équipes étaient encore toutes maquillées, toutes avec des bas-résilles enfin tu vois, et dans le public c'était un peu pareil, t'avais des cheveux de toutes les couleurs, ce genre de chose. Donc y'avait ça et puis après comment j'aurais pu définir ça.... Essentiellement féminin, parce que quand j'ai commencé y'avait pas beaucoup d'équipes masculines, et puis convivial parce que je voyais qu'à la fin des matchs, les deux équipes se faisaient des câlins après s'être foutu sur la gueule sur le terrain.

Et après comment tu as atterri dans ta première équipe ?

Ben moi pour commencer déjà je me suis mis au roller un petit peu tout seul dans mon coin, j'ai commencé à apprendre les règles et à faire NSO sur des matchs, et puis... D'abord moi je suis à Paris et je cherchais donc une équipe masculine et donc à Paris à l'époque y'avait que les Panams, et déjà je suis allé sur leur site je le trouvais un peu ... j'aimais pas les couleurs de l'équipe, j'aimais pas trop leur façon de présenter leur équipe, je la trouvais très compét et puis bon après ça je me suis dit quand même, c'est de toute façon la seule équipe qu'il y a à Paris donc j'ai commencé à aller discuter avec une ou deux personnes, et la personne sur qui je suis tombé ben c'était pas forcément un ... la personne la plus... comment dire... en gros elle m'a dit : « Tu sais, chez les Panam, c'est marche ou crève, faut que tu saches déjà patiner avant d'arriver, etc. ». Après j'ai appris que c'était pas forcément vrai, mais cette personne là était un peu débutante et pas trop... voilà pas trop accueillante. Du coup je me suis mis à patiner tout seul dans mon coin, et de fil en aiguilles en faisant NSO j'ai rencontré un copain, fin à l'époque je le connaissais pas, mais j'ai rencontré quelqu'un qui m'a dit : "Hey moi j'essaie de créer une nouvelle équipe sur Paris, est-ce que ça te dit ?". Donc on a commencé

comme ça à patiner. À l'époque, cette personne-là elle patinait chez les Gueuses de Pigalle, les Gueuses de Pigalle avaient une équipe féminine, et y'avait deux trois garçons qui gravitaient autour, qui faisaient de l'arbitrage, un petit peu de patin, etc. Ils étaient trois, ils voulaient créer une équipe, et seulement le club avait pas forcément de créneaux à nous donner, donc on a commencé à s'entraîner dehors, sur des parkings, sous un truc qui s'appelle « les quai de Seine » (rire) donc on avait des clochards qui plantaient leurs tentes au milieu d'où on s'entraînait, donc on passait par dessus les fils de leurs tentes, enfin c'était assez rocambolesque. Mais du coup voilà, petit à petit, on a commencé à se créer une équipe, et puis en 2014, fin 2014, on s'est dit que l'association dans laquelle on était, ne pourrait jamais nous donner un créneau et un gymnase, donc on a décidé de monter notre propre association [...] et donc l'association a été créée le 15 janvier 2015.

Comment vous avez discuté, construit l'identité de votre équipe ?

Déjà nous le nom de l'équipe c'était facile parce que quand chu arrivé, y'avait trois personnes et ces trois personnes s'étaient déjà entendues sur le logo, sur le nom de l'équipe, sur les couleurs, donc ça c'était simple, t'avais déjà pu qu'à rentrer dedans. Pi après, on a décidé de conserver ce nom là parce que ça nous plaisait bien. C'est un petit peu plus tard qu'on a essayé de trouver un cri de guerre, donc là on était beaucoup plus, on a fait tous des propositions et puis on a voté sur le cri de guerre par exemple. Concernant la couleur du maillot ça été un peu plus compliqué parce que les couleurs du logo étaient rouge et noir et on s'est tous dit que rouge et noir c'était 70 % des équipes de roller qui avaient ces couleurs, du coup on s'est dit que si on voulait avoir notre maillot, plutôt que de jouer avec un maillot de scrimmage à chaque match, il fallait mieux qu'on commence entre guillemets à se faire un second maillots avant de faire le premier et du coup on a regardé un peu toutes les couleurs des équipes masculines qui avaient en France et en Belgique, on a mis sur un tableau toutes les équipes, y'avait pas beaucoup de vert et du bleu, et du coup on a choisi un mélange des deux qui fait un peu polémique encore aujourd'hui, mais en gros c'est du vert canard, et résultat y'a certaines équipes qui trouvent que c'est du bleu, y'a certaines équipes qui trouvent que c'est du vert, donc des fois quelque part ça nous arrange bien parce que quand l'équipe en face c'est du bleu, on peut jouer plus ou moins en vert, quand l'équipe en face est verte on peut jouer en bleu, tout en gardant le même maillot donc ça c'est assez pratique. Qu'est-ce qu'on avait d'autre... voilà le logo, le cri de guerre, les couleurs du maillot, au niveau du folklore nous on avait décidé de pas rentrer dans la compétition à fond, étant donné qu'à Paris on était la deuxième équipe, y'avait les Paname qui étaient très compétition et nous on avait dit nous on veut être plus dans le fun, donc dans nos événements qu'on a pu organiser, on a essayé de mettre en place je sais pas de la musique, on a fait nous-même les pompom girls fin plein de choses comme ça qui faisaient qu'on essayait un peu de garder le côté folklorique qu'on avait connu.

Ça vous est déjà arrivé de devoir réajuster tout ça, entre fun /compétition ?

Ben en fait ça s'est fait un peu tout seul, parce que les personnes qui se retrouvaient pas dans l'équipe et qui avaient envie, besoin de plus de compétition sont parties à la Paname, y'a quelques personnes de la Paname qui se retrouvaient pas forcément dans la compétition qui sont venues chez nous donc voilà, les gens essaient un peu et puis ils se rendent compte qu'ils seraient mieux dans d'autres équipes et on se fait des échanges comme ça. Après nous de notre côté, au fil des ans, on a quand même essayé... donc au départ forcément notre équipe était toute nouvelle et tout le monde débutait donc on était pas forcément dans l'esprit de gagner à chaque fois mais maintenant on commence à avoir envie de faire les choses biens et d'essayer de remporter un match (rire) même si c'est pas forcément la priorité du truc c'est quand même ... on essaie de se faire des entraînements un peu plus sérieux que ce qu'on aurait pu faire avant.

Quand vous organisez des événements, est-ce que vous intégrez toujours au temps du match, l'entrée des joueurs, le tour du match, est-ce que c'est important pour vous ?

Nous c'est important, en tout cas, ça l'est pour moi et je pense que pour l'équipe ça l'est. On essaie à chaque fois de faire un thème, de faire une affiche avec un joli dessin en rapport avec le thème, de faire de la décoration sur place, forcément on remplit pas le gymnase de déco parce que c'est beaucoup de travail, mais on essaie toujours d'avoir un petit peu de déco. On essaie de faire un photobooks aussi... fin de mettre en place des petits trucs qui font que le public quand il arrive il se retrouve pas dans un gymnase simple, qui

voit qui a un petit peu de travail qui a été fait pour embellir un peu le jeu. Et puis ensuite on fait notre tour de piste, avec la musique d'entrée qu'on choisit en fonction de nos envies, si on veut on va faire soit un petit tour, soit on va faire une chorégraphie carrément et puis ben après si possible on essaie de mettre en place quelque chose à la mi-temps, donc ça peut être souvent ça peut être des pom-pom girls ou des pom-pom boys.

Tu as l'impression que cette volonté de garder ce folklore aujourd'hui ça a quelque chose de « surprenant », marginal dans le milieu du derby ou est-ce que commence à revenir ?

Alors moi j'ai une visu principalement des équipes parisiennes, après je connais quelques équipes à côté mais en fait, ce que je trouve intéressant sur Paris, comme tu disais toute à l'heure, y'a plein de sortes de façon de voir le derby, et effectivement ben nous on a envie de faire ça, y'a des équipes qui sont plus compét comme les PRG qui vont peut-être moins s'orienter sur le côté fun, les Lutèces elles elles sont complètement dans le fun mais ça les empêchent pas d'être compét aussi, y'a donc des équipes qui vont être complètement pas mixtes.. qui vont être uniquement féminines à la fois sur les coachs, sur les entraîneurs, sur les arbitres, etc. et ce que je trouve bien, sur Paris en tout cas, c'est que y'a une grande palette de ce que peut être le derby et qu'une personne qui commence va pouvoir choisir selon ce qu'elle a envie dans le derby. Alors en général ce qu'il se passe c'est qu'une personne qui arrive dans le derby elle va prendre la première équipe qu'elle trouve et au bout d'un an ou deux elle apprend ce qu'il se passe autour et choisit une équipe qui lui correspond plus. Mais non je dirais pas que c'est marginal parce que je pense que malgré tout y'a toujours j'ai l'impression quand même, à part pendant les phases de championnat, j'ai l'impression qui a quand même toujours un côté ben de base le derby est un peu marginal, même si y'a des équipes qui sont hyper compét elles vont quand même avoir un petit côté ... mettre un thème à leur événement, même si y'a pas forcément énormément de déco ou de choses qui vont faire que c'est la grosse fiesta, même une équipe comme les PRG elles vont pas dire sur l'affiche « match des PRG contre Tahiti » et basta, elles vont mettre un petit truc.

En 2013, est-ce que tu associais le roller derby aux milieux féministes ?

Évidemment, quand je suis arrivé la toute première fois, je m'en suis pas forcément plus rendu compte, mais c'est vrai qu'on en parlait quand même, et puis du fait de voir que c'était exclusivement des équipes féminines, quelque part ça m'a un peu travaillé. Je sais pas exactement quand est-ce que je me suis vraiment rendu compte que ce sport était féministe... je pense que ça se fait petit à petit, tu rencontres des gens, tu discutes, tu te rends compte qui a d'autres façons de penser que ce que tu as pu vivre toute ta vie, et puis ben petit à petit tu te mets à te poser des questions en fait, et puis un jour tu te dis : ouai c'est vrai ce sport, par rapport à d'autres, y'a quand même des valeurs qui sont plus prononcées qu'un autre sport que j'ai pu faire, par exemple moi quand j'étais petit je faisais du judo, et je me rappelle qu'on avait un carnet où on notait les ceintures etc. même dans la salle c'était affiché les valeurs du judo, je sais pu exactement ce qui avait, des valeurs de respect, mais finalement ces valeurs là, qui étaient affichées partout, ben on nous les inculquait pas forcément plus que ça alors que je trouve que dans le derby, c'est pas forcément affiché mais tu t'inculques, tu t'instruis tout seul avec toutes les personnes que tu rencontres, alors c'est toujours pareil y'a une large palette de féminisme, etc. mais tu mets quand même le pied dans un monde qui est un peu plus inclusif et qui change un peu de ce que tu as pu vivre dans toute ta vie, en tout cas pour moi.

Est-ce que quand vous avez créé votre équipe vous avez été attentif à tout ça ?

Je pense qu'on a été... on n'a pas forcément... je pense pas qu'au départ, quand on a vraiment créé l'équipe, on se soit dit : « On va être militants ! ». J pense qu'on avait plus envie de se faire un... j pense qu'on avait plus envie de se faire une équipe masculine, sans forcément à l'époque penser avoir une politique de notre association forte. Je pense que tout le monde avait un petit peu ses idées, mais on avait quand même envie de faire vivre le sport tel qu'il l'était à l'époque, avec... en gardant ce côté fun. Mais, quelque part, ce côté fun il est aussi là parce que le sport est un peu militant, et qu'il va à l'encontre de ce qu'on peut voir dans d'autres sports je pense.

Pour créer cette équipe, vous vous étiez concentré sur ce qui se faisait en France, ou est-ce que c'était en réaction à l'équipe de Paname ?

Je pense qu'on s'est quand même inspiré de la Paname. Parce que c'était l'équipe la plus proche et on les connaissait malgré tout parce que finalement dès qu'on allait dans un événement parisien ben on se croisait. À un moment, il fallait bien qu'on fasse un peu nos armes, y'en a un qui est venu nos coacher, parfois on faisait nos entraînements ensemble, on faisait des petits scrimmage ensemble, donc les Paname à un moment on disait c'était un peu nos grand-frères dans le sens ben ouai on a pris l'exemple un peu sur ce qu'ils faisaient. À cette époque, quand moi j'ai commencé, je regardais pas trop ce qu'il se faisait à l'international, je regardais un peu plus ce qu'il se faisait en France et y'avait pas énormément d'équipes, y'avait Paris, Toulouse, et puis peut-être une ou deux équipes qui commençaient à se créer à droite à gauche mais voilà quoi.

Et maintenant tu t'intéresses aux matchs des compétitions internationales ?

Ouai mais c'est vrai que je regarde pas trop les équipes masculines, je regarde plutôt les équipes féminines. Après, quand y'a des matchs de Coupes du monde, je regarde que ce soit féminin ou masculin, après en championnat, je regarde plutôt le féminin WFTDA et puis je regarde le championnat français, je regarde plutôt le championnat français féminin et puis je regarde l'élite masculine.

Vous êtes inscrit au championnat FFRS ?

Oui

Vous avez des ambitions ?

Non, nous on est conscients qu'on n'a pas le niveau pour monter, on est déjà monté une année mais tout à fait par hasard parce que on s'est retrouvé deuxième d'une poule, et y'a une équipe qui pouvait pas monter en élite, y'a une équipe qui était en élite et qui a basculé, et du coup on s'est retrouvé en élite et on s'est fait complètement exploser. Notre premier match c'était contre Toulouse, on a perdu 803 à 0 (rire) donc après on a fait deux autres matchs qu'on a perdu, on est redescendus en nationale 1 et là notre objectif c'est de pas finir derniers, d'essayer de mettre en place ce qu'on peut travailler à l'entraînement, de pas être ridicule. Cette année c'est un peu compliqué parce qu'on sait pas exactement combien il y aura d'équipes en nationale 1, mais l'année dernière sur 6 notre objectif c'était au moins d'être 4^e.

En masculin, y'a deux nationales ?

Oui t'as deux ... en gros tu as l'élite et la nationale 1. Alors que pour le féminin tu as l'élite, la N1 et la N2.

Les matchs de championnat en général il n'y a pas de folklore ?

Les matchs de championnat y'a moins de folklore. Déjà ça dépend des organisateurs mais t'as pas forcément le tour du *track* par exemple en match de championnat. Ben c'est pareil en fonction de l'organisation tu vas pas avoir de déco ou moins, enfin tu vas être moins déguisés, en fait ça va être selon les équipes, tu vas avoir des équipes qui vont avoir des bench pas du tout déguisés, nous par exemple on continue à se déguiser en bench. A la fin tu as quand même en général le calin mais c'est déjà arrivé à la fin qui ait une équipe qui perde et qui part dans le vestiaire sans faire de calin. Moi je ressens un petit peu moins de folklore dans les matchs de championnat je pense.

Qu'est-ce que ça change pour toi, dans ta perception de joueur, de jouer un match avec ou sans folklore ?

En tant que joueur, je pense que ... je pense que ça influe pas énormément mais malgré tout, quand même un petit peu. Par exemple j'ai fait un match, qui se passait à Mâcon le 14 février, et l'équipe d'en face avait fait leur tour de *track* et ils étaient tous venus nous offrir une fleur. Et du coup j'avais trouvé ça ben sur le coup tu vois l'équipe d'en face tu te dis c'est super cool. Et le match se passe super bien parce que tu vas te mettre à discuter entre les jams, tu vois quand tu te retrouves sur le *track*, pendant les 30 secondes entre les jams, tu commences à discuter : « Ça va bien pour vous ? ». Ouai c'est cool, c'est vachement sympa à la mi-temps tu

vas voir les gens : « Ouai c'est super sympa comme match, on est content de vous recevoir ». A l'inverse, on avait fait nous, c'était un match à Rennes je crois, contre les Bonhommes, et c'était la période de Noël, on avait ramené des cadeaux, on avait fabriqué des cadeaux, dedans on avait mis ben deux trois chocolats, un badges des Calebrutes des petits trucs, donc on avait fait notre tour de *track* on avait distribué nos cadeaux et les mecs ils avaient tout posé dans un coin du truc, ils avaient même pas ouvert le truc, à côté de ça ils sont venus ils nous ont éclaté et sans rigoler quoi tu vois, fin ils étaient là pour jouer et gagner quoi, nous on était tous un peu déguisé et eux ils étaient avec ben comment dire ils avaient leur tenue... ils étaient là pour faire du sport quoi. Pi à la fin on s'est remercié mais on n'a même pas été boire un coup. Je pense pas que ce soit forcément le fait qui a de la déco dans le gymnase qui influe là-dessus mais quelque part ça montre aussi l'état d'esprit de l'équipe en face quoi.

Tu as l'impression que ça scinde un peu le milieu du derby en deux : ceux qui sont dans le « sport » et ceux qui sont plus dans le fait de faire vivre le folklore ?

Je pense que ... je pense que c'est pas encore forcément splitter en deux aujourd'hui, parce que ces équipes là elles ont quand même encore conscience de toute cette partie féministe, principalement parce qu'on a encore ben sur les réseaux sociaux on en parle beaucoup, les équipes masculines pour la plupart elles sont binômes avec une équipe féminine souvent, donc y'a toujours un petit côté féministe et... même si les équipes aspirent à plus à la compétition, ça les empêche pas d'avoir cette culture du derby. Par contre, je pense qu'on finira par y venir, parce que le derby ça se développe de plus en plus, tout le monde commence à vouloir en faire et donc on a des clubs de roller qui proposaient d'autres sports en roller, qui commencent à monter des équipes de derby, et qui ont pas forcément la culture autour. Ou des équipes de derby qui se créent sans forcément avoir conscience de la partie politique qui peut y avoir. Je pense que petit à petit ça va ... je dirais pas que ça se splittera mais y'a des équipes qui sont moins éclairées sur ce type de sujet.

Tu penses que ça peut avoir un impact, le fait d'oublier la culture derby, sur le temps de jeu en lui-même ?

Oh je pense quand même que ça reste vachement présent. Même une équipe qui débute à un moment il faudra qu'elle rencontre d'autres équipes, des arbitres, et quelque part ben elles seront obligées de se former avec les personnes qui font depuis un petit moment. Alors je sais pas comment ça se passe chez les autres mais je sais qu'à Paris en tout cas les arbitres qu'on a, le groupe d'arbitres, elles sont très très dans la bienveillance et dans le respect de ces moments où effectivement on va cacher les personnes blessées, on va ... si y'a le public qui commence à gueuler des insultes, qui va applaudir ou huer une équipe ou quoi que ce soit, nos arbitres je les ai toujours vu s'arrêter, prendre le micro et dire : « Et oh ! On n'est pas au foot ici (rire) ! ». Alors je sais pas si c'est le cas partout, en tout cas, en région parisienne, c'est beaucoup le cas. Je pense que même des nouvelles équipes elles seront confrontées à avoir des arbitres qui remettront un peu des choses un peu en place, même si en fait c'est plus petit à petit, les équipes d'une manière général, une équipe va se rapprocher de ce qui existe actuellement, après c'est plus les individus à l'intérieur de l'équipe, qui auront moins la facilité ou l'envie de s'intéresser au passé du derby quoi.

Tu as déjà fait des matchs avec des équipes où y'avait un peu un choc des cultures ?

Ah oui oui complètement. Je te disais le match qu'on avait à Rennes, concrètement ben nous tous les matchs qu'on faisait avant c'était le tour de *track*, déguisé, on faisait les cons, on s'offrait les cadeaux, et puis là on se retrouve contre cette équipe qui elle, pas du tout, à peine bonjour. J'étais dégoûté, on s'était fait chier à faire les cadeaux, ils les avaient pas ouvert, ils les avaient laissé dans un coin, et pi derrière ben ils ont fait leur jeu et puis basta. Là, effectivement, je me suis retrouvé dans ce cas là. Et je pense que, bon c'est quand même assez rare, je te disais le match qu'on a fait à Toulouse, qu'on a perdu 803 à 0, ben malgré tout on s'est marré en fait, on s'est changé dans les mêmes vestiaires et on se faisait des petites blaguounettes, pendant le match ils étaient pas agressifs, ils étaient en train de nous faire des blagues tout le temps. Même, bon même si c'était clair qu'ils étaient là pour gagner et qu'ils allaient pas nous laisser mettre un point, mais c'était assez convivial quand même.

Est-ce que ça te plaisait cette idée d'un sport ultra marginal, peu connu ?

Ah ouai complètement. L'un des tous premiers matchs que j'ai vu et probablement les quelques premiers matchs que j'ai vu je me suis dit : putain mais c'est trop cool, les coachs ils sont déguisés, les nanas sur le track elles sont toutes dépareillées, genre elles arrivent à la fin du match elles se tapent toutes sur le cul, fin du vois c'était ... dans le public c'était drôle, ouai j'ai beaucoup apprécié le fait que ce soit décalé quoi.

Tu continues à ressentir cet ancrage punk qui animait le milieu auparavant ?

Ouai complètement. Quand j'ai commencé c'était complètement, y'avait énormément de punk, y'avait des cheveux de toutes les couleurs. Aujourd'hui je trouve que j'en vois beaucoup moins. Alors après ça n'empêche pas que on est des gens de toutes les origines, de toutes les cultures, etc. mais ouai le côté très punk qui avait quand j'ai commencé je pense qu'il a un peu disparu quand même.

Tu crois que c'est dû au fait que ça se soit démocratisé ? Que la pratique ait rejoint les carcans sportifs ?

Je pense que les personnes alternatives se retrouvent toujours mais que y'a beaucoup de gens ... je veux pas dire « normaux » mais plus conventionnels, qui se mettent au roller derby et du coup ça noie un peu le reste dans la masse. Mais je pense que ça a parmi ces personnes qui commencent aujourd'hui le derby je pense que parmi elles, y'en a qui justement avaient du mal à... qui avait peut-être du mal à s'accepter ce genre de truc et qui justement, parce qu'ils voyaient des punks, enfin je dis punk mais y'a plein d'autres mouvements qui justement leur permet de se sentir mieux, de se sentir elles-mêmes ce genre de choses.

Comment elle a évolué la politique de votre association entre 2013 et aujourd'hui ?

Ça c'est une bonne question... elle évolue toujours. Au tout début, on n'avait rien mis en place de particulier, on était une équipe de garçons, sans se poser même la question de savoir si il y aurait pu avoir des trans on se posait pas la question là. La deuxième année, on a décidé de créer une équipe féminine au sein de notre association. Ça, déjà, je pense que c'était un premier pas vers une idée politique quelque part de se dire, ben voilà on va travailler ensemble garçons et filles, et on va s'entraîner ensemble. Et en fait, les nanas qui venaient, elles elles étaient, alors c'est pas forcément politisées, pas forcément de la politique mais en tout cas elles elles recherchaient un sport où elles s'entraînent avec les garçons, ce qui est pas forcément trouvable facilement dans un autre sport donc ça quelque part même si c'est pas forcément l'objectif, ben déjà ça nous a déjà un peu poussé ... Je pense que c'est un geste un peu fort de se dire les garçons et les filles s'entraînent ensemble. Ensuite, petit à petit... ben nous on a eu un soucis avec une personne qui avait fait du mal à une autre personne dans le derby donc on a eu pas mal de mauvais retour d'autres équipes concernant cette personne. Résultat, à un moment, on s'est dit il va falloir à un moment qu'on crée une instance pour gérer ce genre de cas, donc on a appelé ça pour le moment comité éthique, depuis l'année dernière. Mais à l'époque on n'avait pas ça, et quand on s'est retrouvé avec cet énergumène ben en fait on savait pas géré, on n'avait rien, on avait pas mis de choses en place donc quelque part ça ça nous a fait réfléchir quelque part pour avoir justement ce comité entre guillemet qui justement permettait au moins de lancer des discussions entre les gens, ça ça nous a poussé à mettre des choses en place. Et ensuite, on a eu aussi des gens qui voulaient essayer le roller derby et qu'on n'a pas du tout senti *safe* pour nos coéquipières par exemple et très vite, on s'est réuni, même si on avait pas forcément de cadre, de règles qui disaient ces personnes là machin, on s'est quand même réuni pour savoir ce qu'on fait avec ces personnes, on est dans un sport inclusif dans lequel on accepte tout le monde mais en fait est-ce que on le garde ? Ça nous a amené à nous poser des questions. Ça a pas forcément été instinctif à la création de l'association.

Par rapport à la réactualisation de ces valeurs, est-ce que vous en parlez à la personne ou est-ce que le groupe s'oppose ? Comme vous réajustez tout ça ?

Nous, dans notre assoc par exemple, y'a des gens qui s'en fiche un peu, y'a des gens qui sont plus politisés que d'autres, y'a des gens qui vont plus gérer l'assoc et y'en a d'autres qui vont plus être dans consommateurs, et ce qui se passe c'est que dès qu'on a une personne qui va nous faire un retour : « Moi je la sens pas trop cette personne là », ben on en discute déjà en priorité avec. On a un petit réseau social personnalisé, on en discute là-dessus: « Voilà, vous en pensez quoi ? », « Moi je le sens pas machin... ». D'abord, à l'époque, c'était plus avec le CA, dorénavant ce sera plus avec ce fameux « comité éthique »

entre guillemets. L'idée nous, pour le moment, à partir de cette année, c'est que moi je fais partie du comité éthique et nous ce qu'on veut c'est pas prendre de décisions mais c'est amener les gens à ... donc nous on va en discuter entre nous et puis on va aller en discuter avec nos coéquipiers et nos coéquipières et puis petit à petit, on va prendre la tendance, et puis si vraiment y'a besoin on va faire un débat tous ensemble, on a décidé de mettre en place une fois tous les trimestres une réunion d'équipe, pas forcément pour discuter du sport mais de la politique de l'association typiquement, et puis une fois que on a pris une décision, ben on va en discuter avec la personne directement.

Tu as l'impression que les fresh qui viennent aujourd'hui elles sont sensibilisées à ces questions là ? Est-ce qu'aujourd'hui par rapport à avant les fresh sont plus sensibilisées ?

Je pense que y'a les deux. Aujourd'hui en tout cas, y'a les deux. À l'époque... je saurais même pas te dire à l'époque, parce que moi quand chu arrivé j'étais un gars comme les autres (rire), donc j'étais pas du tout sensibilisé, et je pense y'avait d'autres gens comme moi qui étaient pas du tout sensibilisés mais je pense qui avait et qui a toujours les deux. Moi je vois toujours des gens arriver dans le roller derby, des fresh qui savent qu'elles arrivent ici parce que justement c'est ... un sport féministe, c'est pour ça qu'elles viennent ici. Pi y'a d'autres gens qui arrivent parce qu'ils ont vu ça sur you tube et ils arrivent sans se poser de questions et parfois ça passe, parfois ça passe pas.

Tu étais sensibilisé en 2013 à ces points-là ?

Je pense que j'avais quand même un esprit ouvert, que j'avais envie d'avoir une planète propre mais sans pour autant être très investi. J'avais envie que tout le monde s'entende, qui ait pas de guerres sur terre tu vois, la base mais sans forcément l'investir, sans forcément connaître savoir comment m'investir. J'ai pas fait énormément de recherches à l'époque mais je trouve que y'avait pas forcément beaucoup d'aides pour s'investir en fait. Par exemple, typiquement, à un moment vers 2014-2015 je me suis décidé que j'avais envie de faire du 0 déchet et quand j'ai commencé à faire des recherches j'ai trouvé ça hyper compliqué parce qu'en fait y'a en France c'est pas culturel, tu vas dans un magasin c'est hyper compliqué de faire du 0 déchets, même dans des magasins bio y'a des emballages partout donc oui en 2013, y'avait forcément au fond de moi des envies mais j'étais pas du tout dans les démarches en tout cas.

Tu penses aussi que de participer au roller derby ça t'a aidé à te positionner ?

Ouai ouai c'est certain. Ben de toute façon tu fais du roller derby, tu te mets pote avec pleins de gens sur Facebook, même si tu les connais pas forcément, et rien que là tu commences à voir défiler des trucs. Donc oui, je pense que c'est à force de rencontrer des gens, de voir aussi qu'il y a parfois des associations, des équipes qui s'allient avec des associations sur un événement... Nous, par exemple, une fois, on avait fait un événement où on avait fait venir l'association qui s'appelle *Règles élémentaires*, je sais pas si tu connais, c'est une association qui récupère des protections hygiéniques pour des personnes qui sont dans la rue, donc ça c'était une personne de mon équipe qui connaissait quelqu'un de cette association donc voilà c'est plein de petits trucs à droite à gauche qui font que petit à petit tu te mets à te poser des questions.

Après moi, personnellement, je suis sorti avec une nana qui était très très très féministe, et qui était vegan, qui était... qui a quitté l'équipe pour partir dans une équipe qui est plus positionnée, qui, aujourd'hui, a changé de sexualité, qui est en train de changer d'identité donc voilà ça été compliqué pour moi on s'est séparé mais en tout cas cette personne là elle m'a beaucoup apporté, parce qu'elle avait beaucoup d'expérience dans ce type de sujets et ouai je pense que même le premier arrivé, le péquin lambda qui rentre dans le derby forcément il est confronté à cette culture ben après qu'il l'accepte ou pas c'est autre chose, j'ai eu des coéquipiers qui ont décidé de quitter le derby parce qu'ils trouvaient que c'était, ils disaient que c'était la chasse aux sorcières donc ça leur convenait pas mais au moins t'y est confronté après à toi de savoir si ça te correspond ou pas. Mais effectivement moi le roller derby c'est ce qui m'a beaucoup apporté, après aujourd'hui je fais mes recherches moi-même, ça m'a permis de me remettre en question, de découvrir des choses que j'aurais pas forcément accepté avant j'sais pas.

Comment tu l'expliques toi que le derby soit devenu aussi politique ?

Je pense que le roller derby il s'est pas forcément politisé mais qu'il a été créé comme ça, il a été créé de base par des équipes féminines avec déjà un semblant de valeurs : la WFTDA c'est ce qui a été créé très vite et tout de suite la WFTDA elle s'est positionnée inclusive, féministe, enfin avec des valeurs féministes et du coup je pense qu'il y a des personnes, y'a beaucoup de personnes qui ont envie de ça, qui vont dans le roller derby parce qu'ils savent que c'est un sport avec ce type de valeurs, et qui vont pousser leur équipe à prendre des chemins de décisions. Alors y'en a certaines qui sont plus dirigeantes dans l'association mais ouai je pense qui a une conscience de la politique du derby dans beaucoup de tête de personnes qui ont envie de pousser leur équipe justement à aller plus loin dans les démarches politiques. Après c'est pas dans toutes les équipes, mais en tout cas je pense que même notre équipe qui, au départ, n'avait pas forcément d'envies particulières, de politiser l'association, elle s'est retrouvée avec d'autres équipes autour qui ... ben on a eu une autre équipe par exemple qui s'est fait un peu boycottée par d'autres, parce qu'elles avaient fait des trucs qui leur semblait pas correct. Et donc, quelque part, à un moment on se dit qu'il va falloir qu'on fasse attention à se qu'on dise, à ce qu'on fait d'abord, parce qu'on va se faire boycotter par les arbitres et on pourra pas jouer, ça c'est la première réaction de certains et certaines, mais après ces gens-là ils... par exemple ceux qui disent que c'est la chasse aux sorcières ils vont quitter l'association, et ceux qui restent ils se posent la question plus... ils vont plus se dire : effectivement ces personnes là ont raison il faut qu'on soit un peu plus carré sur notre politique, qu'on fasse attention, c'est pas forcément pour se faire mal voir ni pour se faire bien voir, c'est juste on prend conscience de certaines choses et on se dit l'association ben elle fait un sport qui a une politique de base et ben si on n'avait pas envie de cette politique il y aurait eu des milliards d'autres sports.

Tu aurais pu t'impliquer dans un autre sport s'il n'y avait pas eu cette dimension militante ?

Je pense. Ça je l'ai découvert après. Comme je te disais au tout début, quand j'ai commencé le derby, c'est parce que j'avais envie de coacher, donc quelque part je me suis investi pour apprendre aux autres et puis ben après c'est plus personnel mais moi j'aime bien diriger donc je me suis mis en tant que président dans l'association et puis c'était une époque où j'arrivais sur Paris, j'avais envie de me faire des copains donc je me suis lancé dans l'association parce que ça me permettait de voir pleins de gens. Et puis c'est de fil en aiguille que je me suis rendu compte qui avait pas que le côté sport, qui avait d'autres choses autour. Après, moi chu pas le mec le plus militant je pense mais quand y'a des soucis à régler j'essaie de garder cet esprit là, je suis pas ... je demande pas à ce que tous mes coéquipiers fassent une manifestation ou quoi que ce soit mais je me dis ben on est en train d'organiser un événement, pourquoi pas faire venir une association à ce moment là, ça va être des petits gestes quoi.

Est-ce que quand vous avez commencé à créer l'équipe, est-ce que vous étiez conscients que le derby c'était un peu l'imaginaire des nanas badasses, et comment vous vous êtes appropriés cet imaginaire ?

Ouai on était conscient de ça et justement nous on a joué sur... alors nous justement on n'avait pas envie d'être badasses parce qu'on c'était bien rendu compte que c'était pas le lieu mais on contraire nous on a essayé de jouer sur les pom-pom boys, nous on va faire des pom-pom boys voilà donc au tout début c'était les filles qui jouaient ,donc avant même qu'on crée notre association, nous on jouait, en 2014, et nous on jouait sur le fait que ben ok nos copines elles jouaient et nous à la mi-temps on faisait les pom pom boys et ça c'était vraiment le décalage par rapport à ce qui se fait ailleurs.

Vous vous êtes côtoyés avec les pom pom boys de Lille ?

Moi je les connais pas trop même si je les ai déjà vu plusieurs fois à l'œuvre, en fait je les connais aussi parce que pour certains ils sont aussi joueurs, donc on c'était rencontré en match et d'autres fois c'était des nanas qui jouaient et eux ils faisaient pom pom boy mais je les connais pas suffisamment pour avoir pris le temps de discuter de leur du pourquoi ils font pom pom boy. Après je connais plus les pom pom boy de Montreuil. Donc eux c'est *Pêche Pêche Boys* et ils font pom pom boys pour l'équipe de Nasty Pêcheresses. Eux y'a dedans je crois qu'il y a un arbitre, un NSO et un joueur, et les autres c'est juste des gens qui gravitent autour et qui pratiquent pas forcément le derby.

J'ai quand même l'impression que tout ce qui est fait dans le derby peut être rattaché à la féminité, à la déconstruction des stéréotypes de genre...

Non non je pense qui a une grande partie de fun, peut-être 50/50 je sais pas mais oui oui y'a quand même aussi le côté ben pour moi c'est quand même avant tout parce qu'ils ont envie de se marrer avant de vouloir revendiquer quelque chose qu'ils font pom pom boys. Après je pense pour la plupart ils font pas ça parce qu'ils veulent revendiquer quoi que ce soit, peut-être quelques-uns mais ça vient d'abord pour parce qu'ils ont envie de se marrer et que petit à petit ben y'en a certains qui prennent conscience de certaines choses et qui disent : voilà nous on a commencé pour rigoler mais on se rend compte que peut-être ben quelque part c'est un message de faire ça et on va peut-être promouvoir un peu plus ce message mais je pense que pour la plupart leur première idée c'est de se faire un truc fun, on va se marrer.

Le MERBY [contraction de « men » et « derby »] : tu peux m'en parler ? (2012-2013)

Alors là je vais pas être la meilleure personne pour te répondre parce que moi quand j'ai commencé c'était vers 2013 et en 2013 j'ai commencé à patiner donc j'avais pas trop conscience de tout ce qui se passait à cette époque-là. Ce que je peux savoir à peu près c'est quand même à côté de la WFTDA t'as un truc qui s'appelle la MRDA, je sais que récemment y'a eu quelques tensions entre la WFTDA et la MRDA, et puis je saurais pas te dire si le MERBY ça été vraiment une institution ou si c'était une expression pour dire : c'est les garçons qui jouent, moi c'est plus comme ça que je le ressens quand j'entends parler de MERBY c'est plus en fait c'est du derby mais pratiqué par des hommes.

Est-ce qu'aujourd'hui, ça se discute encore du : on veut être autonome, on va pu être dans la FFRS ?

Complètement. Pas plus tard qu'il y a une semaine ou deux, il y avait une grosse discussion sur un canal Facebook où ça parlait de quitter complètement la FFRS et de se rapprocher d'une autre association sportive ou de créer une autre association, enfin ça s'appelle pas association mais tu vois ce que je veux dire, une autre sorte de fédération parce que à la FFRS y'a beaucoup de gens qui considèrent que les dirigeants de la FFRS sont pas suffisamment ... y'a des ... y'a des accusations de viols et d'agressions sexuelles, et ils trouvent que les dirigeants de la fédération française ne sont pas suffisamment réactifs. Et du coup ça a relancé un peu les débats de on quitte la FFRS

Y'a un noyau d'équipes qui revendiquent ça ou est-ce que c'est plus éclaté ?

Je pense que peut-être plutôt des petites idées éclatées mais [coupure]. Ce que je disais c'était que cette idée c'était pas la première fois qu'elle apparaît dans les réseaux sociaux et ... effectivement la FFRS a reçu pas mal de plaintes, pas que dans le roller derby et donc ce qui a déclenché de nouveau c'est qu'on a quelqu'un sur Paris qui accuse quelqu'un d'agression sexuelle et elle trouve que la FFRS est complètement pas du tout neutre dans l'affaire et qu'elle protège plus l'agresseur que la personne, donc c'est ça qui a relancé les débats.

[discussion autour de sa situation actuelle - 5 mois de chômage partie à cause du covid].

Moi je travaille dans le spectacle donc du coup comme tous les concerts sont interdits, je travaille pas.

Moi je m'intéresse à la politique dans le sport, je pense à récupérer tous les articles que je peux et je pense que le roller derby c'est complètement dedans

[...]

Est-ce que vous avez soufferts de l'image faite du derby ?

J'ai pas le souvenir qu'on ait eu ce genre de remarques ou qu'on ait eu à la justifier. On n'est pas une équipe très connue, donc on n'a pas trop de remarques, de questions de ce type. Non j'ai pas trop le souvenirs.

Toi comment tu te positionnes vis-à-vis de ta pratique, le regard des gens, est-ce que vous arrivez à l'affirmer jusqu'au bout ce second degré ?

Moi je souhaite plutôt l'affirmer et ça me gêne pas vraiment, j'ai plus envie parce que je trouve que dans le roller derby y'a une bonne philosophie de vie, qui n'est pas que féministe, ça va être aussi ben en fait y'a aussi ne serait-ce que préserver la planète, je pense que dans le RD y'a beaucoup de gens qui sont assez militants là-dessus, qui vont être... ben ça rentre un peu dans le féminisme aussi mais le respect des personnes de couleurs, ce genre de choses, moi j'en ai pas honte, et puis je suis pas non plus à le crier sur les toits, mais quand je commence à en parler avec quelqu'un, j'ai envie de lui faire découvrir cette culture, et quelque part de le convaincre que c'est bien quoi. Typiquement, j'ai toujours mangé de la viande quand j'étais gosse et j'en mange plus du tout chez moi, je continue à en manger mais je sais que la viande c'est quelque chose qui prend beaucoup de ressources à la planète et ça fait partie de mon éducation derby de me dire : aujourd'hui j'ai envie d'en consommer moins, d'essayer d'être 0 déchets, c'est des petites choses comme ça qui sont pas forcément liées au féminisme en général mais qui dans le roller derby y'a beaucoup de gens qui ont envie de ça, fin je trouve.

Est-ce que le DIY ça reste un terme qui vous guide au quotidien ?

Ouai, complètement. Après nous ben on est comme toutes les équipes, à un moment on essaie de se rapprocher des institutions parce que c'est elles qui permettent d'avoir des créneaux dans les gymnases, la FFRS c'est elle qui va permettre de mettre en place le championnat, mais par exemple on n'a personne qui est salarié dans l'association et là aujourd'hui pour cette saison, on se rapproche, on fusionne avec un club de roller qui fait beaucoup d'autres sports de roller. Eux c'est un club en fait qui cherchait, c'est un club qui est à Ivry-sur-Seine dans le sud de Paris, et ils ont eu beaucoup de demandes de gens qui voulaient faire du roller derby, et du coup ils se sont rapprochés de notre association parce qu'ils savaient pas trop ce que c'était le roller derby, ils savaient qu'il y avait autre chose que le sport, et du coup ils se sont rapprochés de nous pour pouvoir créer leur équipe, donc on a décidé de fusionner mais la condition c'était que vraiment on continue nous à pouvoir à avoir le droit de parole sur ce qu'on pratique et que ce soit pas l'association, qui est multisport en fait, qui nous dicte notre conduite.

Du coup, pour toi, le DIY il y a quelque chose de politique derrière ? D'indépendance ?

Je pense que si la politique française était plus... je pense pas que ce soit ... j'pense pas que pour moi le DIY ce soit absolument la façon de fonctionner, que ce soit la cause politique, je me suis jamais trop posé cette question, mais tu vois par exemple si les politiques étaient moins corrompues et par exemple, si la FFRS avait moins de problèmes de protection des personnes accusées d'agression sexuelle, je serais quand même content que la FFRS soit là pour nous aider en fait, de nous aider à développer la politique du sport, de nous aider à développer la politique autour. Pour moi le DIY c'est agréable parce que dans notre association, j'étais content parce que c'est nous qui décidions ce qu'on faisait, mais je me suis pas trop posé la question de savoir si c'était militant de faire du DIY.

Est-ce que pour une pratique qui avait quand même un imaginaire punk : est-ce qu'« alternatif » et « compétition » c'est pas antinomique ?

Ben c'est vrai que... c'est vrai que ça déchaîne les débats quand même. Même dans l'autre sport que je pratiquais avant où y'a aussi beaucoup le côté fun, le côté compétitif, y'a toujours ceux qui sont vraiment très compétitifs et ceux qui sont très fun qui se tapent un peu la gueule, mais au final ça veut pas dire que ceux qui vont jouer pour le fun sont pas là pour gagner, ils sont pas là pour se faire marcher dessus, même si ils y vont avec un déguisement ils vont quand même tout donner pour pouvoir gagner. Et de l'autre côté les personnes qui jouent compét, qui veulent gagner, ils sont pas là non plus pour faire la gueule toute la journée, ils sont là aussi pour s'amuser. Ça paraît comme ça antinomique mais, dans les faits, j'ai l'impression que les gens s'y retrouvent quand même, qu'ils arrivent à allier les deux côtés, en vrai y'a pas de confrontation entre les personnes qui veulent absolument le sport et les personnes qui veulent absolument le fun, les deux ont envie de deux en fait.

C'est quoi ton deuxième sport ?

Moi c'est le jeu de société dont je te parlais qui s'appelle *But Ball*. C'est un jeu de société que je pratique à l'international, en compétition. Donc c'est du sport comme les échecs quoi, sport cérébral entre guillemets mais t'as quand même ce côté fun, ce côté compét qui se retrouve.

Tu associes alternatif avec le fun ? Le côté alternatif du derby c'est son côté fun ?

... Non, je pense que le côté fun il fait partie de l'alternatif, mais tu retrouves aussi du fun dans d'autres sports en réalité, même tu prends le ... tu prends ne serait-ce que le football américain tu vois qui a aussi des mascottes, y'a aussi à la mi-temps des spectacles, c'est une forme de fun aussi. Je pense pas que le côté fun ce soit le ... le seul comment dire... ce soit réservé au roller derby, j' pense que ça en fait partie, dans certains sports y'en a pas du tout je pense, mais c'est pas exclusivement du fun, ça en fait partie mais c'est pas le fun qui apporte le côté décalé du roller derby.

C'est quoi qui apporte ce côté décalé ?

Je dirais que c'est les personnes qui y participent. La facilité pour des gens qui sont un peu exclus de la société de rentrer dans le roller derby. Moi je vois énormément de gays, de personnes trans, qui dans d'autres sports auraient certainement plus de difficultés à s'intégrer. Je trouve que ça le roller derby c'est un sport qui se décale par rapport au reste, à d'autres sports.

Tu trouves que les pratiques alternatives c'est le fait que les gens n'aient pas pu s'inscrire dans le système ? Est-ce que les gens y sont entrés parce que le système veut pas de toi, ou est-ce que ça peut être une volonté des gens de sortir du système, ils n'en veulent plus.

Ben j' pense qui a un côté quand même où des personnes exclues se sont dit : « Nous on va faire ce truc-là ». Je pense qui a quand même au moins de ça à la base, et que ça s'est un petit peu développé, que ça a continué un peu comme ça au fil des ans, où les gens où des personnes qui n'ont pas les mêmes... qui n'ont pas la même sexualité, ou qui n'ont pas la même vie que d'autres personnes pourraient se dire : « Tiens en fait, dans ce sport, je vois qui a d'autres personnes qui sont un peu comme moi, qui ont dû vivre la même chose et du coup j'ai envie de m'y intéresser parce que c'est l'occasion de parler avec des gens qui ont eu la même expérience que moi ».

Qu'est-ce qu'elle représente pour toi l'équipe de France ?

Alors déjà ce que je trouve intéressant quand on parle d'équipe de France de roller derby, contrairement à tous les autres sports, on va penser à l'équipe féminine et si on va parler de l'équipe masculine on va dire : l'équipe de France de RD masculin, tu vois déjà ça, ça dénote par rapport à la question précédente d'une différence. Ensuite, ben déjà pour la définition, si on me demandait ce que c'était je dirais que c'est des personnes des équipes françaises qui ont été sélectionnées pour représenter la France en Coupe du monde. Qu'est-ce qu'elle représente ? Je saurais pas trop te dire ce qu'elle représente, peut-être qu'elle a des valeurs à promouvoir, en tout cas je les connais pas, je pense qu'elles y vont elles plus pour le sport et la compét. Après moi je les connais pas forcément mais si j'avais une équipe que j'aurais envie de soutenir ce serait quand même la France, parce que peut-être que je vais en connaître une, ou je vais connaître d'autres personnes qui sont dans son équipe et c'est je sais pas c'est toujours rigolo de regarder des matchs et de soutenir l'équipe. Qu'est-ce qu'elle représente ? Je sais pas j'ai pas le... j'ai pas l'impression qu'elle représente grand-chose pour moi. Est-ce que a d'autres personnes qui t'ont répondu à cette question ?

Y'a beaucoup de gens qui me parlent de l'expérience personnelle derrière cette équipe de France. Et après je me dis que c'est des personnes qui ont aussi vécu toute l'histoire du derby. Donc, en général, les gens sont plutôt contents, et même des filles qui sont encore attachées au mouvement punk, après y'en a qui sont surpris... L'équipe de France c'est une vitrine, donc à mon avis on est surtout dans l'expression sportive du sport. Après pour le comprendre faut encore l'avoir vécu ce sport.

Je vais compléter ma réponse du coup. Moi, je me sens assez loin de l'équipe féminine de France, dans le sens où je sais que leur niveau est bien plus au dessus que le mien, que je les côtoie pas forcément. Par contre, quand je pense à l'équipe de France masculine, en fait comment dire... moi j'ai été capitaine de l'équipe de France du jeu dont je te parlais, et pour le coup, je voyais cette équipe de France comme la vitrine des joueurs français qui allaient montrer comment on jouait à l'étranger, pas forcément que la compét mais aussi la sympathie et, pour moi, c'était aussi l'équipe était là pour être sympathique avec les autres étrangers, de manière à ce qu'eux aient envie de venir jouer, de venir faire des tournois en France. Et du coup, maintenant, je pense à l'équipe de roller derby masculine et par exemple, y'a 2 ou 3 ans y'a eu quelques ben par exemple l'équipe masculine de derby américain elle avait dans ses rangs un mec et là aussi c'est le cas d'agressions en France et moi personne l'équipe de roller derby masculine pour le coup je me sens plus impliqué, je me dis j'ai pas envie de ces personnes là elles fassent partie de cette équipe, et j'ai envie qu'elle soit effectivement une sorte de vitrine où les gens qui sont dedans ces personnes là elles sont bonnes en sport, mais elles sont aussi là pour représenter ce que nous on a envie de faire du roller derby en France en fait, elles sont là parce qu'elles vont y aller, elles vont discuter avec d'autres gens, et si elles représentent pas la France je me sentirais pas ... j'aurais pas envie de soutenir cette équipe quoi. Ça reste de la compétition et à un moment si tu veux pouvoir y rester dans l'équipe, ben faut quelque part que tu pratiques le sport, que tu t'entraînes.

Qu'est ce que c'est pour toi un « bon » match ?

(rire) Et ben, pour moi, ça va être un match où, à la fin, on a tous le sourire des deux côtés du terrain. Ça va être un match où j'ai mal quelque part parce que je me suis pris des coups, ça va être un match où le mec à qui j'ai donné un coup il vient me voir : « Ah tu m'as fait mal mais c'était cool ». Ça va être aussi un match où avec mes coéquipiers on a réussi à mettre en place quelque chose qu'on a travaillé à l'entraînement, on essaie dans l'équipe de se donner des objectifs collectifs et individuels, ça va pas être forcément l'avoir gagné, c'est avoir passé un bon moment, c'est avoir réussi des choses même si l'équipe en face elle nous a défoncé, peut-être qu'une fois dans le match on a réussi à faire ce qu'on avait prévu de faire depuis 3 mois à entraînements. Y'a aussi le côté *after* où tu vas rencontrer des gens, et tu peux discuter avec des gens et c'est aussi ça le bon moment je trouve. Pour moi y'a pas que le match, y'a vraiment à partir du moment où tu arrives, jusqu'au moment où tu repars, c'est plus : je vais kiffer mon week-end, le match fait juste partie du week-end.

Comment tu qualifierais le temps que tu accordes au roller derby ? C'est un loisir ou plus encore ?

Moi je fais quand même beaucoup de derby, parce que je fais déjà deux entraînements par semaine pour moi, je coache une équipe, je fais deux entraînements de plus où je les coachs. À côté de ça, j'ai commencé à lancer une chaîne pour parler roller derby, des stratégies de roller derby et puis j'ai été président de l'association donc le reste du temps je travaillais à ce que l'association fonctionne. De temps en temps, le roller derby, je le mets de côté pour partir en vacances, pour faire un autre sport, je fais de la musique, mais ça n'empêche pas que le roller derby m'a apporté des choses en dehors et du coup quand je fais pas de roller derby je change pas de personnalité pour être un gros connard quoi (rire) donc quelque part il me suit malgré tout. Pour moi le roller derby c'est pas que le moment où on va faire un match effectivement.

Par rapport aux jeux de société, est-ce que tu retrouves des sensations connexes dans les temps du jeu ?

Ouai complètement, ben quand tu commences ton match, fin moi je sais que en fait je sais qu'il faut que j'évite de conduire pour aller au match parce que chu complètement dans ma tête avant le match, et parfois ça devient même limite dangereux, parce que tu regardes la route mais tu la vois pas. Dans ma tête c'est pareil je me dis : là on va essayer ce truc là qu'on a mis à l'entraînement, et donc c'est peut-être une forme de stress, peut-être du bon stress, donc y'a ça avant le match c'est effectivement des émotions où tu te mets dans le match avant que le coup de sifflet retentisse. Ensuite tu as tout un protocole où tu sais que tu vas arriver, tu vas poser tes affaires, tu vas attendre tes copains, ensuite tu vas te changer, tu vas commencer ton off skate, tu vas retourner aux vestiaires, tu vas écouter le discours du coach, tu vas retourner sur ton banc, tu vas faire ton in skate et y'a des automatismes qui se mettent en place qui fait que ton cerveau il déconnecte un petit peu de la réalité et se met en mode auto-pilote et après y'a le match qui commence et là

effectivement tu es concentré sur ton match, tu vas pas penser à ce que tu vas faire ce soir et pi après à la fin du match tu as l'émotion d'avoir passé un bon moment et puis tu vas boire des coups avec les copains et tu passes un bon moment et en général, t'as tout ce qu'on appelle le derby blues, quand tu retournes bosser le lundi matin t'es encore dans ton week-end, et tu dis : c'était trop cool, vous me manquez. Donc ouai tu as beaucoup d'émotions en dehors du match

Ton derby name

Alors mon derby name c'est un [...]. C'est en référence à Picsou, c'était quand j'étais gosse, on s'appelait comme ça donc moi j'ai gardé ce truc-là et puis j'ai rajouté ensuite quand je suis arrivé dans le derby, je me suis dit : je voudrais bien garder ça parce qu'en général les copains m'appellent tous comme ça, et j'avais pas envie de garder un autre truc ça me convenait bien de garder ça [...].

Y'a des joueuses souvent qui me disent intégrer leur personnage sur le track...

Moi je pense que c'est pas uniquement quand j'entre dans le match parce qu'en général je suis quelqu'un d'assez réservé et qui parle pas beaucoup mais dès que je vais être sur le terrain, je vais être la personne qui va parler le plus, dès que je suis coach d'une équipe je vais être omniprésent mais dès que j'en sors effectivement, je suis plus un petit peu dans mon coin, j'ai pas l'impression de rentrer dans un personnage mais effectivement ça modifie mon comportement d'arriver dans le derby.

[Quelques mots de conclusion]

→ **Smash Burger (2016)**

Smash Burger a débuté le roller derby en 2016, soit six ans après la création de son équipe. Au cours de l'entretien, cette ancienne nageuse me raconte les bifurcations biographiques qui ont suivi son entrée dans la pratique du roller derby.

Parle-moi de ton expérience dans le derby...

Et bien moi j'ai commencé le derby en 2016. J'ai découvert ça super par hasard en fait. Je venais d'arriver dans la région un an avant et je faisais de la natation pendant au moins 10-12 ans avant, en fait et en arrivant ici ça faisait un an que je faisais plus de sport et je voulais vraiment trouver un sport... un peu différent... Et c'est à Décathlon ici chez nous, ils font ce qu'on appelle des « Journées découvertes » : t'as plein de p'tits stands et puis chacun présente son sport et tout ça et en fait chu tombée sur le roller derby comme ça et en fait chu tombée fan du concept direct du coup j'me suis dit « C'est évident c'est ça que j'ai envie de faire ». Le côté euh... un peu... baston fin contact me plaisait vachement et pi le côté sport féminin et tout ça je trouvais ça trop chouette... sachant que moi j'étais pas du tout engagée dans rien avant du coup j'me suis dit « Trop bien ça va être l'occasion de rencontrer plein de monde qui partage mes valeurs et tout » donc je trouvais ça trop bien. Du coup je me suis lancée toute seule dans, là-dedans, sans savoir trop vraiment où j'allais. Et du coup ça fait 3 ans maintenant. Depuis cette année, je suis co-présidente de l'association parce que notre présidente elle va partir l'année prochaine du coup on fait un peu une passation de relais cette année. Moi ce que j'ai adoré... ben le côté sportif me plaît, le collectif et tout ça c'est super chouette et puis on fait tout nous-même c'est ça que j'trouve trop bien. Et puis le côté engagement tout ça moi je connaissais pas du tout avant en fait j'ai découvert tout ça à travers le roller derby et ça m'a vachement plu, je m'y suis vachement retrouvée, dans pleins de valeurs, le côté très féministe me plaisait beaucoup mais je ... en fait je savais pas dans quoi partir, dans quoi m'engager du coup en fait là c'était juste le thème parfait quoi ben qui me correspondait vachement quoi donc voilà, on continue on fait plein de ... on essaie de faire pleins de petites actions, du coup c'est cool.

En quoi elle consiste cette co-présidence ?

Alors en fait le bureau, nous dans l'association, y'a une présidente, une secrétaire, une trésorière. En fait depuis cette année on a décidé d'élargir le bureau si on voulait avoir une co-présidence. En fait je « seconde » un peu la présidente de l'association, c'est-à-dire qu'on gère en amont tout ce qui est euh en fait on est un peu le relais avec la mairie, l'office des sports et tout ça, on gère tout ça, les demandes de subvention, dès qu'on autorise des événements faut des autorisations des choses comme ça et c'est nous qui nous occupons de ça. Euh et puis après on gère tout le côté administratif de l'association à côté.

Du coup ce sera toi la prochaine présidente du coup ?

Ben l'année prochaine peut-être

Y'aura une élection ?

Ouai en fait à la fin de chaque année, on fait une Assemblée Générale où on fait un peu le bilan de l'année et euh comment on a envie que l'association évolue. On fait ça en général fin juin début juillet, et à partir de là on fait une élection pour élire le bureau de l'année d'après

Comment ça se passe la distinction entre le bureau et les commissions ?

En fait, nous, la ligue elle est organisée en ... en fait nous, on a un bureau et en fait autour y'a plein de petits comités qui... chacun s'inscrit dans le comité, où il a envie pour s'investir à fond dans la ligue, en fait et dans un truc pour pouvoir faire le truc à fond et pas un peu s'éparpiller et pas savoir où aller. Mais c'est vrai que ça fait plusieurs années qu'on fonctionne comme ça et ça marche super bien. Chacun y trouve, en fait c'est

pour que chacun y trouve sa place et son engagement dans la ligue, parce que ça peut... moi je sais qu'au départ chu arrivée, ça me faisait un peu peur de ... ben j'étais un peu perdue de savoir « Mais je veux pas être responsables d'un truc si j'y arrive pas, tout ça » mais en fait on est vachement ... on est tout un groupe de réflexions de « Comment faire pour mieux faire ? ».

Est-ce que tu peux me donner 5 mots pour définir le roller derby.

Euhh le premier mot c'est collectif qui me vient. C'est collectif. C'est l'engagement. C'est le partage aussi. Et ouai la cohésion ça va un peu avec collectif. Et le contact aussi de manière générale, parce qu'on rencontre tout le temps plein de gens partout et on même temps on fait un sport de contact aussi donc voilà.

Et qu'est-ce que tu entends par « engagement » ?

Ouai j'trouve que par « engagement » moi j'entendais tu t'engages dans une assoc, on attend de toi que tu t'engages, que tu donnes de ton temps, que tu participes aux événements. Après c'est ce qu'on dit, que chacun s'engage en fonction de ce qu'il peut et ce qu'il veut. C'est vrai que moi je me suis très vite engagée dans beaucoup de choses : on fait des concerts de soutien, et pi du coup on développe des, on crée des relations, moi c'est comme ça que j'ai rencontré Louen c'est via le roller derby et elle c'était surtout une personne TRÈS engagée avant, du coup le fait de passer du temps avec elle dans différents trucs et ben ça nous emmène à rencontrer d'autres gens qui sont aussi engagés, qui te font découvrir plein de trucs. J'trouve c'est une petite chaîne qui fait que voilà au fur et à mesure tu rencontres untel « Ah mais c'est trop chouette ce que tu fais, moi aussi j'aimerais bien aussi le faire » et en fait c'est comme ça que moi je me trouve engagée en tout cas.

Quand j'entends que le derby ce n'est pas qu'un sport, qu'est-ce que tu mets derrière ça ?

Ouai c'est pas qu'un sport, moi j'trouve que le sport c'est juste l'élément qui rassemble tout le monde, mais c'est pas un sport, j'trouve que c'est toute une réflexion autour du sport c'est-à-dire que ok y'a le match, l'instant T, mais en fait y'a toute une organisation derrière, se dire quel thème on peut mettre autour de tout ça ... fin on sait qui a des, on a déjà vu des événements où euh, je crois que c'était à Rennes, où elles sont fait un sport contre euh fin c'était pour les violences faites aux femmes, elles ont fait tout un tournoi, tout ça, où elles ont fait venir plein d'intervenants, pleins de p'tits stands, donc le sport c'est un peu l' « excuse » pour faire des événements autour de tout ça, c'est pour ça que c'est pas qu'un sport, moi je trouve que c'est un peu plus ouai.

Et votre équipe est engagée politiquement ?

Alors on n'est pas engagée politiquement mais euh c'est vrai qu'on prône beaucoup l'ouverture d'esprit, le fait que ce soit ouvert à tous, qui ait aucun jugement de valeurs que justement on n'est pas engagé pour que tout le monde puisse venir et faire son truc et puis, c'est aussi avec l'esprit derby quoi.

Qu'est-ce que tu sais de l'histoire générale du roller derby ?

Euh je suis pas une pro de l'histoire du roller derby, euh, fin moi j'ai surtout entendu des histoires sur la création de notre ligue, ça doit faire euh... je saurais même pas te dire... ça doit faire euh 8 ans peut être que la ligue elle existe, un truc comme ça. Et euh au départ elles étaient pas beaucoup, je sais qu'elles se sont lancées un peu comme ça, c'est des copines qui voulaient faire du roller ensemble quoi que au fur et à mesure ça grandit. Pi on se nourrit dans le roller de beaucoup des autres quoi, on va voir un peu comment elles font les autres, comment elles font, si elles font des trucs chouettes, c'est beaucoup de partage entre les ligues, y'a pas du tout d'esprit de comp, fin moi je trouve qui a pas de compétitivité entre chaque ligue. On veut que tout le monde, tout le monde prend des idées de tout le monde et c'est ça que moi j'aime bien aussi. Après l'histoire du roller derby je sais pas trop, je saurais pas te dire.

Comment vous intégrer les nouvelles ?

En fait, tous les ans, on fait des marrainages en fait, à chaque fois qu'il y a des sessions de recrutement avec des nouvelles recrues, on attribue à une nouvelle recrue une marraine qui est un peu son repère dans la ligue, quand elle est perdue... quand en fait... y'a beaucoup d'infos des fois et on s'est pas trop comment s'engager, comment participer à la vie associative et tout ça, donc on élit toujours une, un peu une marraine, un point de repère pour quand on a des questions un peu bêtes, qu'on sait pas où se mettre où se placer. C'est vrai que moi, ça m'a pas mal aidé au départ, rien que de me dire chu un peu perdue, je sais pas trop, on peut avoir des conseils aussi au niveau du sport, du patinage, du matériel parce que c'est un peu complexe, au début on est un peu perdu sur tout ce qui peut exister. Et ça c'est vachement, ça m'a mis vachement en confiance pour intégrer la ligue parce que bon c'est un peu, au départ moi je me sentais complètement perdue, je connaissais personne donc euh c'est... mais ouai c'est chouette et pi ça permet aussi de mieux connaître celles qui arrivent après au niveau cohésion ça c'est cool

À ton époque c'était qui votre marraine, ou ta marraine à toi ?

C'était individuel, chacun a une marraine ouai. Moi ma marraine, elle s'appelle enfin avant elle s'appelait Chatastrophe dans le derby, elle fait toujours partie de la ligue mais elle vient pu trop trop maintenant. C'est une ancienne... ça doit faire super longtemps qu'elle fait du derby, j'crois qu'elle s'appelle Dioual maintenant, elle joue encore un petit mais on la voit pas beaucoup. En plus elle, elle avait annoncé qu'elle arrêterait l'année dernière et pi à la rentrée elle s'est dit « Oh non ça me manque trop j'ai envie de revenir » mais après elle a des obligations personnelles qui font qu'elle peut pas, du coup on la voit plus trop, ben en fait elle a toujours des périodes où elle revient un peu parce qu'en fait elle aime bien, comme si elle arrivait pas vraiment à partir finalement.

Que sais-tu de la culture derby ?

Euhhh, la culture du derby, en tout cas pour moi comment je la vois... ben comment on me l'a transmise un peu... c'est que vraiment y'a aucune, fin pour moi y'a aucune discrimination physiquement mais y'a aussi, peu importe d'où tu viens, ce que t'as fait ou ce que t'as envie de faire, si tu veux venir faire du derby, partager tes trucs avec nous c'est trop bien. On est preneuse de tout, de tout point de vue, de toute expérience, fin tout est bon à prendre, tout est bon à entendre en fait, du moment que ça fait évoluer les choses, donc que ça fait avancer, qu'on apprend des nouvelles choses... tout ça c'est fait dans le respect, dans le partage, ben c'est fait que de rencontres parce qu'on rencontre toujours des nouvelles personnes qui disent « Non fais plutôt comme si, fait plutôt comme ça, on a fait tel truc, on a fait telle chose » et on se dit « Ah c'est vrai que c'est une bonne idée », elles nous donnent un peu des astuces et ça c'est trop bien. Ce que j'aime bien c'est que c'est pas la course à qui va faire les meilleurs événements quoi, et c'est plutôt « Venez on a fait un super truc » et ça donne envie d'y aller « Ah c'est vrai, c'est trop bien ».

J'pense qui a eu une époque, quand, par exemple quand Louen a commencé, elle disait que c'était plus comme ça, c'était plus... très punk, où il y avait beaucoup elle disait beaucoup dans l'équipe, la plupart ne travaillaient pas ... c'était plus comme ça, ça l'est un peu moins maintenant, 'fin même beaucoup moins, ouai ça l'est quand même nettement moins maintenant, c'est moins rock, après y'a quand même des filles qui sont très tatouées, ou que vraiment qui sont très différentes... vestimentairement parlant, ou capillairement parlant aussi, on a vraiment de tout mais c'est moins qui a pu avoir au départ de la ligue.

Et comment tu l'expliques cette évolution ?

Ba j'pense c'est aussi l'évolution du derby... je saurais pas trop comment on peut expliquer que ... ben la population n'est p'tête pu la même j'pense, c'est plus... avant c'était vraiment la pratique du derby et même du sport était vraiment différente je pense, elle a aussi pas mal évoluée, beaucoup de règles ont changé, maintenant c'est très carré finalement sur le *track*, y'a beaucoup d'arbitres, beaucoup de règles et j'pense c'est p'tête aussi ça qui attire moins, qui peut moins attirer en tout cas, peut-être... que la pratique du sport ait changée quoi.

Et toi en 3-4 ans tu trouves déjà que ça a évolué ?

Euh pfff j'ai pas l'impression en tout cas, j pense que en tout cas moi mon année quand on a commencé, euh en fait moi ce que j'ai adoré c'est de me confronter vraiment à des personnes très différentes de moi, j pense ptêtre que j'aurais jamais pu côtoyer si j'avais pas intégré le roller derby, je sais que j'ai une très bonne copine qui a arrêté depuis plusieurs années, on a le même âge et je pense qu'elle a pu un cm2 de peau sur laquelle elle peut se faire un tatouage tellement elle est tatouée, elle est très excentrique, et j me dis qu'on se serait jamais rencontrées si j'avais jamais fait de roller derby par exemple. Je trouve ça trop chouette. Y'a des anciennes qui reviennent, qui ont arrêté pendant 3-4 ans et pi qui finalement, après elles avaient une vie de famille, des enfants en bas âge c'était pas facile et du coup qui reviennent après, leurs enfants ont un peu grandi et du coup qui ont envie de se remettre au sport et ça je trouvais ça trop chouette de me dire en fait y'a pas d'âge, on peut faire une pause et revenir. Ça m'a aussi rassurée parce que de se dire en tout cas de ce que j'ai pu voir c'est que c'est pas éternel, on n'en fait pas pendant, 'fin j'ai l'impression en tout cas de mon point de vue, qu'on peut pas faire du roller derby pendant 20 ans, qu'au bout d'un moment ben physiquement c'est déjà quand même ben ça peut être un peu dur et pi que... l'engagement associatif peut aussi être un peu... peut être trop prenant pour certaines mais euh j pense c'est p't'être une des raisons pour laquelle y'en a qui arrêtent ou aussi parce que leur vie de famille évolue et qu'elles ont envie d'autre chose aussi.

Et au niveau de l'aspect compétition, comme ça a évolué cette équipe ? Est-ce que le noyau central a changé ?

Ouai moi j trouve que le noyau central a changé un peu, y'a des bases qui restent, y'a des anciennes comme ba notre présidente ça fait aussi très longtemps qu'elle fait du roller derby, Louen c'est pareil elle a beaucoup d'expérience, on a... ouai Élodie aussi qui a été dans d'autres ligues... on a un petit noyau dur qui a beaucoup d'expérience, qui a beaucoup de recul et qui a beaucoup de pratique sportive du coup, qui a beaucoup au niveau stratégique qui apporte beaucoup et après y'a, ça gravite beaucoup autour du mais ouai moi j trouve qui a un noyau dur. Et sinon on continue de fréquenter les anciennes qui étaient dans le noyau dur d'avant et qui aussi ba on va avoir leurs conseils, tu vois c'est toujours bien donc moi je trouve qui a un noyau dur qui reste quand même.

Les anciennes reviennent un peu vous voir quand même ?

Ouai y'en a certaines qui restent un peu en contact, celles qui en font plus elles viennent quand même voir les matchs pour nous encourager tout ça donc ça c'est chouette, même si elles en font pu elles restent un peu supportrices. Donc ça c'est bien pi ça permet un peu d'avoir un regard extérieur : « Pourquoi vous feriez pas plutôt comme ci, ou un peu comme ça, ça peut être bien ». C'est toujours bien d'avoir un regard extérieur parce que des fois on est tellement à fond dedans qu'on se rend pu tellement compte de ce qu'on fait. Moi je trouve qui a un noyau dur qui reste, qui est important et qui fait un peu peur je me dis le jour où elles arrêteront, comment ça se passera, il faut prendre la place du noyau dur mais j pense qu'après y'a des éléments qui se greffent au noyau dur qui fait que bon si une arrête ben on peut prendre le relai mais ouai... des fois je me dis comment on ferait si untel ou untel était pas là la ligue ça serait vraiment différent en tout cas.

Vous en parlez ça des fois ?

J'en parle beaucoup avec Louen parce qu'on est assez proches, on se disait par exemple notre coach il est là depuis le départ de la ligue et on se dit mais comment on ferait s'il était pas là parce que c'est vrai qu'il s'intéresse vachement à de nouvelles stratégies, il est toujours dans la progression, on se dit mais il pourrait aussi en avoir marre, parce que tous les ans on a des départs, y'a des nouvelles joueuses qui partent, on se dit il pourrait être lassé mais finalement pas du tout il s'investit vachement, dans les entraînements, en tout cas sur la pratique sportive il est hyper investi, on se dit s'il était pas là ce serait vraiment pour le coup très différent quoi. Il faudrait faire autrement quoi.

Il a quel âge ?

Il a 37.

Il a une vie de famille ?

Alors il sort avec une joueuse de l'équipe donc bon forcément c'est plus facile (rire) de s'adapter au derby. Mais ils ont pas d'enfant mais peut être le jour où ils auront des enfants ça changera c'est sûr mais bon, pour l'instant on se dit que toutes les années qu'il continue c'est bon à prendre.

Du coup toi tu baignais pas dans ce milieu là ?

Pas du tout parce que mes parents étaient pas forcément engagés même pas du tout et j pense que c'est aussi pour ça je l'étais pas avant et euh voilà j'ai fait partie d'un club sportif de natation mais c'était vraiment très différent et puis j'étais aussi très jeune c'était pendant l'adolescence donc c'était pas pareil et puis ça reste un gros club sportif donc à partir du moment où y'a des salariés des choses comme ça c'est plus du tout pareil... y'a plu le même... c'est pas pareil quoi.

Et qu'est-ce qui te plaît dans l'idée de « faire soi-même » ?

Ouai ben en fait on est super, j'trouve que c'est des moments super de cohésion super sympa. Par exemple, quand on organise les étapes de championnat à domicile ça demande beaucoup de temps et en fait t'es super fière de dire « C'est nous qui avons organisé ça, c'était trop bien ». Le fait de se dire ça vient de nous, on l'a fait et c'est un peu une fierté personnelle et collective de se dire « On a réussi à faire ça, ça a ramené du monde, les gens avaient l'air contents ». Et puis c'est des moments chouettes où on passe du temps ensemble à réfléchir sur les choses, sur comment on peut faire, le monde qu'on peut inviter, quels stands comment on peut faire des stands et ça j'trouve ça trop bien toute la partie de réflexion je trouve ça bien. Après j'aime bien aussi... on aime bien bricoler faire les p'tites affiches, des ptits trucs sympas et moi j'trouve c'est des moments supers cool à faire. Toute la partie de création avant me plaît beaucoup et après d'avoir la satisfaction que tout roule, que les gens ont l'air contents moi j'trouve ça trop bien. Je me verrais pas en tout cas arriver mettre les pieds sous la table, t'as pas du tout la même satisfaction de se dire « Ben ouai c'était bien » pour moi c'est pas du tout pareil quoi.

Et les affiches, qui décide de la charte graphique ?

Alors ouai on a une charte graphique qui est faite depuis quelques années, qu'on modifie en fonction des demandes des uns des autres et en fait on a un comité communication dans la ligue de plusieurs filles qui sont super douées en dessin, en graphisme et pour les maths en tout qui font les affiches. En général on a un peu un thème en fonction du tournoi qu'on fait et après on leur laisse un peu libre choix de faire et elles et après c'est elles qui proposent les affiches et pi en général c'est quand même super cool donc on est super contents pi ben euh on a la chance d'avoir des filles comme ça dans l'équipe donc c'est super cool, c'est super chouette. Après c'était plus compliqué... je sais qu'on a changé de logo de la ligue y'a pas très longtemps et là c'était vraiment très compliqué parce qu'on voulait respecter une charte graphique assez carrée et tout le monde n'était pas d'accord parce qu'on fait beaucoup de sondages pour savoir qui préfère quoi, pour ben que tout le monde puisse donner son avis. On sait très bien que de toute façon on pourra jamais faire plaisir à tout le monde c'est pas possible donc on fait vraiment à la majorité et euh ben ça a pas fait « polémique » mais tout le monde n'était pas d'accord, y'en a qui trouvait que le logo était pas joli.

Celui avec la sirène ? Mais il est beau en plus.

Il est assez joli pourtant... ça été compliqué et en fait ça été compliqué aussi parce que dans l'équipe dans la ligue on a quand même une équipe A et une équipe B en fait l'équipe B qui s'appelle « Les sabordeuses » on a un gars qui est bénévole dans l'équipe et qui fait des supers logos, qui a fait le logo, une sorte de... c'est un bateau qui est posé sur des roues ça fait un peu un bateau à roulettes il est super joli. On s'est dit ben c'est bien l'équipe B elle a ça mais l'équipe A du coup ben elle a pas de logo ou alors c'est pas ... on confond avec le logo de l'assoc et le logo de l'assoc il est pas aimé par beaucoup parce que y'a des couleurs bizarres, y'en a qui disent ouai il est trop jaune moi j'aime pas ouai pis elles avaient essayé d'imprimer des t shirt avec le logo et en fait la sérigraphie ça avait pas marché, c'est vrai que les t shirt ça rendait pas bien, en fait y'a eu un peu une polémique donc c'est compliqué de faire plaisir à tout le monde aussi, de trouver le juste milieu,

de on veut surtout pas que les gens prennent des décisions dans leur coin c'est surtout pas l'esprit de la ligue donc euh c'est pas évident toujours de contenter tout le monde notamment ce qui concerne le look de tout

Votre premier logo c'est celui de la fille avec les deux os ?

Oui c'était ça. Ça c'était le premier logo de la ligue et en fait ils ont voulu changer parce que en fait au niveau du merchandising sur plein de petites choses en fait ils avaient réussi à écouler le stock donc ils voulaient donner un peu un nouveau souffle, une nouvelle jeunesse à la ligue et l'équipe avait dit « On ferait bien un nouveau logo qui nous représente un peu plus, qui mette vraiment en avant voilà notre localisation, on est près de la mer et ce serait bien de le mettre en avant et tout ça ». Donc y'a eu plusieurs logos de dessinés, y'a eu des votes et tout ça pour savoir lequel on préférait et après y'a eu... ben vu qui a beaucoup de couleurs, c'était compliqué effectivement de faire des maillots, de faire plein de choses ça rendait pas pareil sur maillot, sur t shirt, sur stickers donc c'était un peu compliqué. Après on sait que le comité qui s'occupe de ça ils font le maximum, c'est pas non plus évident à gérer quoi.

Vous êtes exigeantes !! Moi j'aime beaucoup.

Après des fois on voit les logos d'autres ligues et on s'dit non mais en fait le nôtre il est joli aussi quoi.

Y'a un thème d'imposé ?

Ben en fait l'esprit, en tout cas sur le *track* et sportivement parlant, c'est assez combattant quoi, on veut montrer c'est un peu ... on veut montrer qu'on impressionne, qu'on sait faire, c'est l'esprit un peu baston qu'on veut mettre en avant dans les logos donc il y a beaucoup de logo ou de nom d'équipe qui peuvent être... un peu... pour faire peur quoi.

Est-ce que tu considères que le roller derby c'est un sport alternatif ?

Euh... comment ça ?

Et bien, alternatif c'est les gens qui me le disent, que c'est différent, c'est un peu « marginal » pour des gens un peu « différents » ...

Euh... J pense que oui parce qu'effectivement c'est un sport peu connu où c'est des filles qui font du contact, y'en a qui disent, au tout départ quand j'ai parlé de ça les gens qui connaissaient pas me disaient « Oh mais c'est un sport de bagarre et tout », je... non c'est pas non plus un sport de bagarre, je veux dire on se casse pas le nez tous les week-ends. C'est original parce que en fait les gens ne connaissent pas, ils demandent ce que c'est. Moi, je sais que j'adore quand on me dit « Tu fais quoi comme sport ? » et que j'raconte ça et qu'ils disent « Ah j'connais pas. C'est comment ? C'est quoi ? ». Pi y'en a qui trouve ça cool, moi j'ai beaucoup de collègues de travail qui ne connaissaient pas du tout et qui m'ont dit « Oh mais c'est trop bien, j'ai envie de venir te voir » et qui ont vachement adhéré au concept tout ça du coup à chaque fois qui a des matchs ils veulent venir voir et tout ça et ça je trouve ça trop bien ça ... comme c'est différent, personne ne connaît, je trouve ça cool.

Par rapport aux fresh meat : quand est-ce qu'une fresh arrête d'en être une ?

En tout cas aux yeux du coach on est une *fresh* pendant longtemps (rire). En fait on passe ce qu'on appelle des *minimum skills* c'est un peu des MS théorique et pratique où normalement c'est là où tu bascules et t'es plus une *fresh meat*, c'est-à-dire que tu... voilà t'as une grille à remplir de choses à savoir faire, de demi-tour, savoir patiner ensemble, savoir donner des impacts, recevoir, savoir tomber. Avant tout c'est juste enfin moi je trouve c'est juste pour la sécurité de la personne et du reste de l'équipe parce que si fou une fille qui sait pas patiner et qui fait que de tomber elle sera dangereuse pour elle, pour les autres donc là c'est important et du coup de connaître un peu les règles du roller derby de base, donc il y a un petit questionnaire à remplir qui est pas franchement évident vu qu'on l'a repassé y'a pas longtemps nous les anciennes et c'est pas hyper facile. Et euh voilà nous c'est un peu une base : « Bon ben voilà tu sais un peu patiner, tu connais

un peu les règles, maintenant voilà faut se lancer et faire du roller derby à fond ». Et à partir de là, normalement, t'es pu une *fresh meat*, tu deviens une confirmée. Mais euh y'a un petit peu un laps de temps entre les deux où quand même t'es pu une *fresh meat* parce que t'as passé tes MS mais euh voilà pour être une confirmée faut aussi avoir une vision de jeu, savoir quoi faire quand le faire bien le faire donc euh... moi j'trouve que ça prend plusieurs années ... fin moi j'ai commencé en 2016 du coup là c'est ma troisième, quatrième année ... Y'a vraiment que l'année dernière où je me suis sentie vraiment confirmée parce que je jouais en A et en B, je faisais les deux équipes et en B je commençais vraiment à mener mon jeu et c'est un peu moi qui guidais les autres et là je me suis dit voilà je pense que je peux dire que je suis pu une *fresh meat* et que maintenant je sais vraiment ce que je fais. Je pense que c'est un ressenti personnel aussi de savoir se dire maintenant je sais lire le jeu, parce que y'a des moments on est perdu on sait pu quoi faire quand on relève la tête et en fait ça m'arrive de moins en moins donc on se dit « Maintenant je comprends vraiment ce qui se passe, je sais quoi faire quand le faire ». Mais donc y'a la théorie se dire ben une fois que t'as passé tes MS maintenant c'est bon t'es pu une *fresh meat* mais le temps que le petit trajet se fasse dans ta tête i faut quand même un peu plus de temps que ça.

C'est quoi les relations entre l'équipe A et l'équipe B ?

Nous on a des entraînements communs, on n'a pas tout le temps des entraînements séparés parce que déjà on n'a pas assez de créneau pour pouvoir faire ça et parce qu'on trouve que c'est aussi enrichissant pour les deux équipes de s'entraîner ensemble, c'est pas évident parce que en fonction de telle équipe qui a un match bientôt ben on va favoriser les exercices pour telle équipe et puis les A vont les faire travailler donc après les A forcément c'est un peu frustrant parce que ben on n'y va pas à fond et tout ça mais bon ba c'est aussi pour elles, faut savoir les faire travailler parce que nous quand on a besoin de travailler un truc ben elles sont aussi là. Après c'est pas évident parce que dans notre cas on a des filles qui sont entre les deux donc on les appelle les *alternate* donc elles sont en A et en B, elles ont pas le même rôle en A et en B mais du coup c'est pas évident parce que ben de trouver sa place aussi... Moi je sais que l'année dernière, j'étais comme ça et c'est pas évident de s'intégrer pleinement dans deux collectifs différents. Et donc quand on favorise plutôt la B ben elles vont jouer beaucoup, quand on favorise plutôt la A elles vont jouer moins, elles se disent « ben oui mais je fais aussi partie de l'équipe », « tiens ben oui mais là on cherche vraiment à faire jouer le noyau dur » donc ça peut être source de frustration pour certaines, ça peut être ... pas conflictuel mais ouai de frustration et donc ouai ça c'est pas évident. Mais sinon y'a une super bonne entente ouai on essaie de... en tout cas voilà quand on fait les exos y'a des différences de niveau mais tout le monde est mélangé après tout le temps et puis dans les entraînements selon ce qu'on bosse, pour s'échauffer, tout le monde est mélangé, c'est vraiment quand on fait des exercices vraiment très purement techniques, de stratégie où là il faut vraiment bosser chaque équipe de son côté mais euh autrement c'est très varié, on s'entraîne toutes ensembles.

Du coup y'a équipe A, équipe B et fresh ?

Les *fresh* en tout cas, elles s'entraînent pas avec nous au début. Au début, elles ont un entraînement à part. Là nous on fait une fois par semaine les premiers mois et en fait à partir de quelques mois où elles ont commencé elles viennent intégrer les entraînements du dimanche avec nous et une fois qu'elles ont leur MS elles viennent s'entraîner avec nous mais après c'est compliqué faut... parce que ben pour le coach il doit gérer aussi en fonction de leur niveau, elles ont pas non plus un niveau très élevé donc si elles sont peu nombreuses à les avoir eu c'est difficile de leur faire faire des exercices où elles sont 2 ou 3 ou les mettre euh après c'est bien de les mettre, de les confronter dans du vrai jeu, même si au départ elles sont complètement perdues mais après c'est très formateur mais euh ... voilà au départ elles sont vraiment séparées parce qu'elles apprennent les bases du patinage et que il faut qu'elles soient dans leur coin et qu'elles soient pas un peu entre guillemets dégoûtées de s'dire « Oh mais moi j'y arrive pas, les autres elles y arrivent » donc il faut un peu de... c'est bien de... qu'elles progressent dans leur coin et qu'une fois qu'elles sont prêtes, qu'elles ont pris un peu d'assurance et tout ça qu'elles nous rejoignent pour les entraînements et que là nous aussi on peut les conseiller et c'est vrai on fait des temps où on mélange, on met une *fresh* avec une ancienne, on fait des exercices comme ça, elles ont un peu un exercice personnalisé où elles... on leur apprend, c'est des bases de patinage où vraiment on passe du temps avec elles, des p'tites techniques des p'tits trucs, c'est des p'tits moments d'entraînement qu'on passe avec elles le dimanche et après on est un peu plus séparées forcément

mais c'est bien aussi, pi elles ça leur permet de voir, de voir comment c'est du vrai jeu quoi de voir un peu comment ça se passe.

Et celles qui n'ont pas réussi leur MS ?

Alors, en fait elles on essaie un peu de faire des groupes de niveau euh mais c'est pas facile, en fait ce qui est un peu compliqué à gérer c'est qui a qui par exemple qui faisait déjà du patinage avant donc forcément apprendre le patinage pendant 3 mois c'est pas très intéressant pour elles et en même temps on se dit faut pas pénaliser le groupe parce que ben elle elle est super forte on la fait monter, pendant que les autres galèrent un peu ... On essaie vraiment de, on prône un peu le pas de pression, c'est pas grave, chacun va à son rythme, si t'y arrive pas c'est pas grave non plus. On va pas non plus de virer de la ligue parce que t'arrives pas à faire un demi-tour quoi, c'est pas grave, tu prends plus de temps que les autres et ben on va te mettre là pendant les entraînements, on va te faire faire des p'tits exercices pour que t'y arrives mieux, 'fin on essaie vraiment que personne ne se sente exclue surtout si c'est à cause de ça, c'est trop nul 'fin c'est ce qu'on dit, y'en a plein qui ont commencé le roller derby, elles étaient jamais sportives, elles avaient jamais fait de sport avant donc tu peux pas leur dire leur demander d'être au top pi de ... mais c'est pas évident parce que ben tout le monde progresse à une allure différente donc c'est difficile de privilégier certaines et pas d'autres donc euh voilà pour frustrer personne, pour blesser personne c'est pas facile.

Et par an vous avez combien de fresh meat en moyenne ?

Alors ça varie un peu. Cette année, on n'a pas eu un gros recrutement on devait avoir une quinzaine. Au départ, elles sont souvent très nombreuses après y'en a qui se rendent compte... moi je dirais qui a un tiers qui arrête dans les un mois et demi deux mois peut-être, qui se rendent compte que finalement, c'est pas trop leur truc, que finalement elles s'y retrouvent pas où elles aiment pas, y'en a d'autres qui persévèrent. Après, on a toujours une autre période dans l'année où on en perd quelques-unes alors tous les ans on essaie de faire en sorte que ça arrive pas mais on n'a un peu de mal, effectivement du fait que tout le monde n'évolue pas à la même vitesse, y'en a qui vont peut être faire des premiers match et pas d'autres et c'est à ce moment-là qu'on perd quelques filles qui peut être se démotivent ... on ne sait pas trop... on en parlait encore hier soir parce qu'on avait une réunion du comité « Entraînement » et se disait c'est vrai cette année il faut qu'on fasse attention qu'on perde personne parce qu'elles sont une dizaine, on s'est dit voilà c'est pas beaucoup donc faut qu'on arrive à les garder

Et comment vous allez faire pour les garder ?

Et ben là en fait donc on a eu des p'tits soucis avec la coach qui s'occupait des *fresh*, des recrues, elle est souvent pas venue et du coup elles ont pris beaucoup de retard dans l'apprentissage du patinage, du coup on a un peu tiré la sonnette d'alarme hier en disant ben voilà normalement elles auraient dû être prêtes à la fin du mois, c'est pas du tout le cas donc on s'est dit jusqu'à fin mars, notre coach nous a dit « Je propose de les prendre en main et de leur faire un peu des séances intensives de patinage », pour que justement là, comme c'est un peu au ralenti, et ben c'est là qu'on va aussi un peu les perdre quoi, elle a dit comme ça ça va les motiver jusqu'en mars et on leur organise un, ce qu'on appelle un *bootcamp* là avant de passer les MS sur le patinage où nous les confirmées on va venir à tour de rôle avec elles sur deux après-midis pour faire un peu petites séances intensives pour qu'elles soient vraiment prêtes, on s'est dit qu'en plus à cette période là de l'année ça va être bien, on aura des événements aussi à domicile en mars qui vont suivre donc c'est aussi de bien de les, ben elles vont se sentir incluses parce qu'on a besoin de monde pour organiser, là c'est le moment idéal pour les intégrer donc on se dit là faut qu'on les intègre, en fait c'est dur qu'elles fassent leur entraînement de leur côté et de les intégrer dans la ligue où nous on s'entraîne pas avec elles donc à chaque fois faut qu'on les incite à fond à venir avec nous pour les parties d'organisation, on les fait s'inscrire dans les comités aussi pour qu'elles passent du temps avec nous ...

Vous faites des apéros aussi des choses comme ça ?

Oui (rire) beaucoup (rire), après les entraînements. Après les entraînements nous tous les mercredis, on appelle ça la teamlish, c'est-à-dire qu'on va toujours dans le même bar boire des coups et quand on a...

même après les événements qu'on fait à domicile on fait beaucoup d'after dans les bars, après c'est vrai que... en fait elles sont venues à un ou deux pi elles ont trouvé ça cool du coup elles continuent de venir pi c'est ça aussi dans ces moments-là qu'on partage des choses avec elles... ouai ouai on se prend pas mal d'apéros de post-entraînement, on a eu des cas on a eu des salles inondées on s'est dit bon ben c'est pas grave et on va boire un coup pi au moins on essaie de discuter, d'échanger et tout ça. Ça fait aussi partie de la cohésion.

Et ce bar, il est particulier ? c'est votre QG ?

Et ben alors on va souvent dans un bar qui s'appelle Les fauvettes qui est à Saint Martin en fait y'a beaucoup de monde du roller derby qui habite autour donc c'est plus pratique. Notre coach est un très grand amateur de bières donc ils euh c'est lui un peu qui guide qui va où dans quel bar, y'en a beaucoup qui vont dans ce bar-là, c'est vrai qu'on va beaucoup là-bas. C'est pas un de nos sponsors mais on fait des, on a fait des soirées blind test dans ce bar donc c'est chouette. Après on a un autre bar aussi où on va où c'est plus facile, là-bas on organise là le 24 janvier on fait un concert de soutien donc c'est plus grand, là on les connaît un peu voilà aussi la vie en dehors du bar ...

Ce sera avec quel groupe ?

Euh ala je m'en souviens pu ...

C'est vous qui l'avez contacté ce groupe de musique ?

Ouai euhh c'est le comité « Événement » qui s'occupe de ça, parce qu'on sait que les concerts de soutien ça ramène pas beaucoup d'argent mais que ça permet à nous de nous faire connaître et en fait c'est des filles qui connaissent pas mal de groupes un peu punk-rock de la région et donc qui organisent ça ouai.

Comment tu concilies ton travail avec le roller derby ?

Moi chu infirmière [en soins intensifs] voilà donc j'ai des horaires un peu atypique, je travaille 12h donc je fais du 8h-20h, je travaille un week-end sur deux donc euh c'est pas toujours évident de ... on s'entraîne le vendredi soir de 20h à 22h30 donc quand je travaille pas c'est cool quand je travaille c'est vrai que après ma journée de 12h, 2h et demi de roller derby autant te dire que le soir je suis morte et puis après sur toute l'organisation des choses ça prend du temps dans la vie personnelle de tous les jours mais moi je me dis qu'en fait c'est... moi je le fais parce que moi j'aime ça, parce que moi j'ai envie de le faire, et pi aussi voilà fin... j'suis célibataire, sans enfant donc j'ai aussi le temps de faire ça. On peut comprendre qui en aient voilà qui ont une vie de famille, qui on a les entraînements de dimanche après-midi bon ben ouai celles qui sont mamans, y'a aussi des mamans divorcées qui disent « C'est mon week-end de garde », je l'ai eu samedi ça m'embête de pas être là tout le dimanche après-midi quoi, ce qui peut aussi s'entendre. Voilà moi je travaille un week-end sur deux donc oui y'a des événements auxquels je peux pas participer, y'a des choses que je fais pas donc... il faut... je me dit que moi si on veut on peut s'investir, c'est un peu c'est toi c'est personnel, c'est où tu mets tes priorités, où est-ce que t'as envie de faire les choses mais c'est pas toujours évident, ça demande beaucoup de temps, beaucoup d'investissement. Les gens autour de nous ont peut être aussi un peu de mal à comprendre que ça demande autant de temps [...].

Moi la première année j'étais en couple et c'est vrai qu'au début c'était un peu ba y'en a que pour le roller derby quoi, « Ben ouai mais bon c'est aussi penser à l'esprit de la chose 'fin », j'pense qu'il faut aussi faire ouvrir les yeux, en fait c'est beaucoup de travail, si ça marche bien c'est que ça prend du temps, il faut s'investir et si on... si les gens sont pas un peu reconnaissants du travail que tu fais ben ... c'est triste. Donc ouai ça prend du temps euh après nous dans l'assoc on passe que tout le monde s'investisse à 100% justement je sais que cette année, l'année dernière on fait un p'tit sondage au début de l'année, dire « Comment t'as envie de t'investir dans l'année » parce que c'est bien de le savoir avant... y'en a qui disent « Moi chu sur-motivée, je vais m'investir à fond », y'en a qui disent « Cette année, ben par exemple, c'est ma dernière année d'étude donc je vais être prise, je serai pas toujours dispo », voilà savoir un peu les impératifs des uns des unes. Ça évite aussi d'être énervé de se dire « Oui mais unetelle elle est encore pas là

ou elle est pas venue », ça évite un peu les frustrations, les problèmes d'egos de se dire « moi je m'investis à fond, et elle elle fait rien ... ouai mais elle elle a dit aussi qu'elle serait pas là quoi ». De savoir avant c'est bien, comme ça ça évite, en fait c'est clair, les bases sont données, on sait qui aura envie de s'investir à fond, donc sur qui tu peux tourner, sur qui tu peux te reposer ; pi y'en a qui disent « oh ben moi j'serai là un entraînement par semaine pi j'essaierai de m'investir un peu voilà, dans les événements, dans les choses comme ça », tu sais que tu peux leur confier des petites tâches, des petits trucs et qu'elles les feront correctement jusqu'au bout quoi, ça évite que les gens soient énervés donc j'pense que ça évite les conflits moi j'trouve de faire ça en tout cas.

Combien vous avez de licenciés ?

On est 47 je crois 48, en fait on tourne aux alentours des 50 depuis 4-5 ans ouai, en fonction des départs et des arrivées quoi.

Et les plus actives y'en a combien ?

Les plus actives... sur les 50 euh je dirais tout le monde est actif parce qu'on demande que tout le monde soit actif, les vrais actifs je pense qu'on doit être une douzaine je pense.

Est-ce que vous voyez des fresh meat un peu « extravagantes » venir ?

Y'en a un peu ouai, y'en a un petit peu mais elles sont quand même plutôt en minorité, elles sont ... enfin en tout cas nous elles sont en minorités, cette année et l'année d'avant aussi. Y'en a aussi qui changent, au fur et à mesure depuis leur premier jour à maintenant, ben qui se libèrent un peu quoi qui finalement dira ben finalement moi j'ai envie de faire ça, c'est marrant, c'est cool je vais le faire parce que ba ça permet aussi de mieux s'assumer j'pense, de voir des gens qui l'assume vraiment facilement finalement...

Toi ton style il a un peu changé du coup ces 3 à 4 dernières années?

Humm pas tant que ça, pas tant que ça, chu... parce que chu bien dans mes baskets après ça permet aussi, moi j'trouve que ça permet aussi d'une ouverture d'esprit peut être que j'avais pas autant avant, en tout cas. Ouai, j'dirais que c'est plus de ce côté-là que j'ai changé mais euh après non vestimentairement moi j'ai pas changé, chu restée la même.

Et tu t'es pas fait des tatouages sur les bras ?

(rire) non j'étais déjà tatouée avant. Effectivement on a... 'fin j'ai envie de m'en faire d'autres, du coup c'est super cool de pouvoir échanger avec toutes les filles qui sont tatouées, savoir... elles ont toujours pleins de bonnes adresses et de bonnes idées.

Elles t'inspirent du coup ? C'est quoi pour toi le tatouage ?

Ben en fait... y'a beaucoup qui font, y'en a beaucoup de tatouées, j'aime pas forcément tout ce qui se fait mais euh... par exemple fin moi je sais que j'ai envie que mes tatouages aient un peu un sens, une signification, comme un peu tout le monde. Moi j'ai deux tatouages donc chu plutôt lég... chu plutôt ... pas beaucoup tatouée par rapport aux autres. Mais y'en a elles ont vraiment des choses super jolies, pi partout où on va tout le monde regarde « Oh t'as vu ses tatouages à elles », tout le monde un peu regarde les tatouages des autres et disent « Tiens regarde celui-là il est super joli », en fait t'as l'impression tout le monde est un peu une œuvre d'art parce que tout le monde a ses petits tatouages, ses petits trucs à regarder et c'est assez cool.

Et tu t'en ferais sur les bras toi qui est infirmière ?

Alors je ferais pas sur les avant-bras ça c'est sûr, mais le prochain que j'ai envie de faire c'est plus sur le bras ouai, mais pas pas les avant-bras.

Et c'est quoi le prochain que tu veux faire ?

Moi j'ai envie de faire un peu une boussole parce que moi personnellement j'ai fait un peu un changement de vie y'a pas très longtemps et du coup j'ai un peu envie de me dire de... de trouver la bonne voie, le bon chemin et tout ça. J'ai envie de faire un truc un peu comme ça

Moi j'ose pas demander ce qu'ils signifient les tatouages car on ne sait pas jusqu'où c'est intime jusqu'où il a une signification ce tatouage...

Je pense ça dépend des gens, y'en a pour qui le tatouage il va être intime, après dans le monde du roller derby je pense pas trop, j'pense que le tatouage c'est pas forcément un truc d'intime, c'est plutôt de l'art qu'on met sur soi tu vois. En tout cas quand tu parlais qui a beaucoup de personnes tatouées, y'en a qui ont de supers jolis tatouages mais après je les connais pas personnellement peut être que ça a une signification super intime mais euh j'pense pas, j'pense que c'est plutôt pas un accessoire mais vraiment une ... plutôt de l'art que de l'intimité.

Et ton changement de vie est-ce que tu le mets en lien avec ton ouverture d'esprit en lien avec le derby ?

Ouai. Complètement. Ouai en fait euh moi j'ai eu un copain pendant très longtemps et dans le roller derby aussi y'a énormément de bisexuelles, de lesbiennes 'fin c'est en tout cas nous dans la ligue y'en a beaucoup et j'pense que c'est un peu pareil dans pleins d'autres ligues, et ça te fait aussi prendre conscience de toi, de ton changement de vie et moi j'avais aussi envie d'explorer autre chose et en fait du coup j'me suis dit je peux pas rester dans la vie actuelle que j'ai, elle me plaît plu, j'ai envie d'autre chose, et du coup en fait c'est là que j'ai dit ... Ouai je pense que le roller derby ça m'a un peu ouvert les yeux, changé de point de vue plutôt et du coup j'avais envie de faire autre chose de voir autre chose et en fait je pouvais pas rester en couple dans ma vie bien rangée si je voulais faire ce que je voulais donc euh si j'pense que le roller derby il a clairement eu un rôle là-dedans.

Est-ce que tu crois que si tu te serais rendue dans une équipe féminine de rugby, est-ce que le résultat sur ta vie personnelle aurait été le même ?

Et bien moi j'pense que ça aurait... le roller derby ouai comme tu dis en fait tu rencontres des gens, qui sont différents de toi, de ce que tu as l'habitude rencontrer, après moi j'rencontre pleins de gens différents surtout dans mon métier mais j'reste dans un milieu professionnel et pas personnel. Là de rencontrer des gens qui ont des valeurs, qui sont engagés, qui sont très différents finalement de ce que j'étais. Tu prends conscience de se dire mais en fait 'fin j'ai vraiment envie de continuer là-dedans, j'trouve ça trop bien, en fait de me rendre compte qui a d'autres personnes qui sont pleines de j'sais pas d'expériences à partager, qui sont très portées sur l'autre, tout ça et j'pense que c'est vraiment ce que je trouve super intéressant dans le derby et qui a pas dans beaucoup d'autres sports quoi.

Et si tu avais intégré cette équipe 2 ans plus tôt, est-ce que ta trajectoire de vie serait la même, je ce que je veux c'est si le roller derby répondait à un besoin que tu avais à ce moment-là ?

Ouai euh en tout cas il est arrivé au moment où ouai j'avais besoin de voir autre chose donc c'est tombé à point nommé. Effectivement, je sais pas du tout si c'était entré plus tôt ce qui se serait passé mais j'pense que ça aurait eu le même impact parce que finalement même si, 'fin ça aurait eu le même impact pour moi, ç'aurait été pareil.

Et ta famille ils en pensent quoi de tout ça, du derby, de ton changement de vie et tout ?

Euh ouai ma mère était pas trop fan non de ce sport quand je lui en ai parlé, elle m'a encore jamais vu jouer [sa maman est secrétaire]. Après mes parents moi habitent à côté de Caen, donc ils sont pas à côté du coup ils m'ont jamais vu jouer. Ma mère a pas trop envie pour l'instant. Et moi dans mon entourage mon frère a trouvé ça super cool, il est déjà venu me voir jouer plusieurs fois, et puis il m'a clairement dit « c'est trop un

sport qui te ressemble, ça te va super bien, c'est trop ton truc... ». Après le changement de vie qui a suivi mes parents l'ont plus ou moins bien vécu, déjà parce qu'ils sont loin, donc c'est dur de leur refléter mon quotidien alors qu'ils sont pas là et euh pi quand je vais les voir je mets un peu ici toute ma vie de côté, mes parents c'est... différent quoi. Mais ouai en fait leur dire « Ben j'quitte mon ancienne, je viens vivre ma vie toute seule ici » et tout ça ouai ils ont un peu de mal forcément

C'est toi qui a déménagé du coup ?

Ouai en fait j'ai déménagé à la base avec mon copain ici parce que lui avait trouvé du travail et on s'est séparé ça faisait ... 2 ou 3 ans qu'on était là. En fait ça faisait un an que vraiment je me suis engagée dans la ligue et que je me suis séparée et c'est là où mes parents ont eu un peu de mal car ils ont vraiment eu aucun contrôle sur ma vie, pas aucun contrôle mais plutôt une vision, ils se demandent un peu ... donc oui mes parents ils en ont un peu voulu au roller derby « Ben oui mais depuis que tu fais ça tu as changé », ben oui mais c'est bien de changer (rire) fin c'est... et du coup c'est pas facile de leur faire entendre tout ça parce que j'pense que c'est pas facile parce qu'ils sont loin de moi et qu'ils ont pas de vision sur en fait, sur ce que je peux faire ici même si je leur raconte, mais c'est pas pareil.

Est-ce qui a une « hiérarchie » au sein de votre équipe, des leaders ?

Euh ça dépend dans quel domaine, je pense que chacun a son rôle. Par exemple, un très bon exemple en tête, on fonctionne par ce qu'on appelle par « mur » au roller derby, c'est-à-dire que moi dans mon mur on joue tout le temps ensemble sur le track, on est 4, y'a vraiment 2 gros caractères et 2 caractères beaucoup plus... cool et en fait celles qui ont deux gros caractères c'est des anciennes qui font du roller derby depuis très longtemps, qui ont une stratégie de jeu, qui vraiment super bien et qui sont vraiment e très bonnes joueuses individuelles et les deux autres c'est une qui 'fin c'est moi pi chu pas un caractère fort et une autre qui est comme moi qui est plus smooth et qui... on se laisse un peu on est plutôt hum on apaise les choses et en fait nous dans notre groupe y'a clairement ... enfin les deux autres c'est clairement les leaders dans la stratégie parce qu'elles sont meilleures et en fait elles prennent leur place de leader et du coup nous on est vraiment leader dans la zénitude du mur parce qu'elles ont tendance à beaucoup trop s'emballer dès que, pris dans le jeu, on sait que l'énervement peu très vite monter. Et en fait y'a un match où j'étais pas là où on m'a dit 'oh tu nous a manqué parce que, ta zénitude nous a manqué' donc je me dis que en fait on est un peu chacun leader dans son domaine quoi, dans son domaine de prédilection quoi, et euh savoir dire 'bon ben maintenant on arrête de s'énervé, on passe à autre chose, on oublie ce qui vient de se passer' du coup c'est cool parce que moi je sais que je me repose sur elles quand je suis perdue au niveau stratégie qui faut qu'elles prennent leur place de leader et que je sais aussi prendre ma place de leader dans mon domaine quand y'a besoin quoi.

Tu sens que ta place est légitime, que tu es écoutée dans l'équipe?

Ouai, en tout cas dans les moments où... dans ce que je sais faire le mieux, en fait je sais 'fin moi en tout cas le fait d'être co-présidente m'aide beaucoup à être.. à prendre plus la parole, à être voilà à lancer plus de choses, c'est des choses que je faisais pas forcément, je me laissais beaucoup plus portée avant et euh du coup dans le mur j'avais vraiment peur au début de l'année parce que je... c'est des filles que j'admire beaucoup, je trouve qu'elles sont vraiment très douées et tout ça et puis après j'avais peur de me mettre un peu en retrait quoi, après j'men suis aussi ... ben me faire confiance dans le jeu et tout ça et à partir du moment où elles m'ont mise un peu en confiance ba je me suis laissée aller dans ce... je m'intégrais bien dans ce p'tit groupe et du coup chacun ... on sait que, on sait qui va être là, dans quelle moment et on, en fait on a passé de supers matchs où on s'est rendues compte à la fin du match de s'dire toutes les quatre : « ça s'est vraiment super bien passé quoi », on était vraiment très contente, on s'est dit ba, on s'est toujours écouté pour se dire les stratégies, en même temps chacun donnait un peu son point de vue de dire « ben non moi j'me sens pas à l'aise dans cette position, j'aime pas trop » et de dire « ben ok, on avise, on fait autrement ». Voilà mais en fait moi je sais juste dire que je suis pas à l'aise dans cette position, après les autres elles vont dire ok ben on adapte la stratégie, on va faire plutôt ça et ça, « ouai j'aime mieux, je préfère quoi ». Y'a beaucoup une sorte d'écoute et euh, 'fin en tout cas moi je fonctionne comme ça, après moi chu un tempérament aussi qui va pas trop se vexé pas trop se braquer si ça crie ou quoi, je prends beaucoup de recul sur tout ça donc ça m'atteint pas trop mais je sais y'en a pour qui c'est difficile de gérer les problèmes

d'égos, parce que ça reste ... les problèmes d'égos ça reste hyper compliqué à gérer euh la frustration, le fait de pas y arriver, et dans un match on sait qu'il peut y avoir beaucoup de tensions finalement et euh parfois on affronte des équipes vraiment plus forte, qui tape très fort et on arrive pas et on a déjà été en difficulté cette année de se dire, d'arriver sur le banc et de dire « rien ne fonctionne, on n'y arrive pas, on n'arrive pas à faire ce qu'on veut » et là toute la frustration est là et on se dit « faut pas s'énerver en fait, faut descendre et c'est pas facile » et c'est là ou y'en a qui n'arrivent pas du tout à redescendre, qui vont s'énerver, s'emporter sur les coéquipières, sur le coach... on a un peu instaurer des trucs pour ces gens qui font ça, en début d'année on a dit on a tous le droit d'être énervée, mais pas sur les autres du coup on va dans son petit coin, on pète son petit câble et puis on revient plus sereine, c'est pour le bien-être de l'équipe, et depuis ça marche beaucoup mieux comme ça.

Ça veut dire quoi en fait ces « problèmes d'égo » ?

J'sais pas euh y'a beaucoup d'égo ben elles veulent être mises en avant, c'est pas forcément des filles qui se sentent plus légitimes, 'fin moi je trouve que celles qui ont un égo démesuré sont pas les plus légitimes, mais euh ben elles veulent être mises en avant, elles veulent euh voilà elles veulent qu'on les voit quoi et du coup ces filles là sont un peu très égoïstes 'fin plutôt égoïstes et individualistes, en fait on fait un sport collectif donc si t'y arrive c'est bien parce que nous on y arrive aussi 'fin, c'est pas du tout ... c'est l'équipe qui gagne c'est pas une personne c'est pas... moi ça m'énerve un peu quand on dit « Oh untel est pas là, comment on va faire pour tel match ? », ben c'est pas untel qui fait l'équipe en fait, c'est toutes les autres, c'est pas très sympa de dire ça finalement, ok c'est un élément fort ouai en fait on va s'adapter, on va faire autrement, mais c'est pas elle qui fait l'équipe quoi.

Est-ce que tu vois un lien chez toi entre un certain « style » et l'égo ?

Euh pas forcément. Parce que moi les filles que j'ai en tête en tout cas elles sont très différentes, elles sont pas forcément comme ça donc euh, non.

Quelle est la part de la musique dans votre équipe ?

Moi chu pas du tout calée dans tout ça parce que j'ai débarqué après mais effectivement dans les anciennes elles sont très punk rock et elles sont très ... elles connaissent pleins de groupes, pleins de petits groupes, ouai j'pense qui a eu une transmission comme ça, en tout cas qui a lancé l'élan du roller derby ouai parce que si tu m'parles de Besançon et que c'est comme ça... je sais qu'ici en tout cas les filles qui ont lancé la ligue sont aussi à fond là-dedans donc ouai je serais pas étonnée ouai.

Il reste combien de créatrices ?

De créatrices... ben le coach je pense que c'est le seul. [...] je sais pas comment il trouve sa place dans tout ça et j'pense ça peut être intéressant d'avoir son point de vue à lui. Parce qu'on n'a pas... on a quelques mecs maintenant qui sont dans la ligue en fait qui sont pas joueurs mais qui sont arbitres. Donc là on a ... ils sont trois, ouai ils sont trois donc euh 4 même maintenant donc c'est euh on n'en a jamais eu autant donc c'est super cool et pis je sais pas si lui le voit comme un p'tit peu comme un soutien masculin ou s'il s'en fiche. C'est vrai que nous on trouve ça super cool, pas du côté on sent pas du tout ... on n'a pas l'impression que c'est un mec qui nous entraîne quoi clairement c'est ... ouai il est vraiment cool là-dessus et euh j'pense que voir comment lui voit sa place dans l'équipe ça peut être pas mal ouai.

Comment les mecs vous ont rejoint ?

Ben euh alors je sais y'en a un il était bénévole pendant très longtemps. Et c'est vrai qu'il s'investissait pas mal au niveau bénévolat dans la ligue et nous on l'a beaucoup tanné : « Bon ben maintenant c'est bien, t'es bénévole, t'es bénévole, mais quand est-ce que tu chausse des patins quoi ? » et il s'est lancé cette année pour être ref et du coup il adore ça. Il est vraiment pleinement intégré à la ligue donc pi du coup pour le coup c'est vraiment quelqu'un qui s'investit vraiment à fond, il était bénévole tellement d'année.

Il s'entraîne avec vous ?

Alors il a appris le patinage avec les *fresh*, avec les nouvelles, et il vient maintenant avec nous pour apprendre vraiment toutes les règles en fait. On a un autre joueur, lui qui a déjà, qui avait déjà fait du patinage avant, et en fait il voulait vraiment... vraiment devenir arbitre et du coup et lui pour le coup il habite loin et il vient s'entraîner avec nous et euh et c'est vrai qu'il ... il apprend vraiment l'arbitrage pendant nos exercices, il s'habitue à siffler des fautes et c'est un vrai atout dans la ligue d'avoir ce genre de personne, en tout cas pour nous les joueuses parce qu'ils nous font des points règles tout le temps, ils nous disant « Là tu vois en faisant ça tu fais une faute, j'ai vu que tu le faisais plusieurs fois » et c'est vrai que c'est mieux de se le faire dire à l'entraînement qu'en match quoi.

Il pourrait y avoir une future équipe masculine ?

Alors je sais qu'à Quimper y'a une équipe masculine qui se monte parce qu'on a un qui fait parti de notre ligue qui s'inscrit dans l'équipe masculine de Quimper. En tout cas nous, les garçons qui sont là, ils ont pas forcément envie de faire du roller derby, en fait ils sont pleinement épanouis dans leur rôle d'arbitre. On leur en a déjà parlé et « Oh non ça me dit pas trop, moi chu bien là à vous regarder ».

Tu faisais de la natation en compét ?

Ouai ouai, j'ai fait de mes 7 ans à mes 18 ans et beaucoup d'entraînements, quasiment tous les jours pendant au moins 5 ans et du coup ouai beaucoup de compétitions, de déplacements, euh et euh ouai c'était très prenant et j'ai arrêté pendant le lycée parce que c'était beaucoup trop ... ben j'arrivais pas du tout à concilier les deux [...] C'est très dur.

Tu nages encore un peu ?

Plus trop. En fait, j'ai arrêté du jour au lendemain, j'en ai eu vraiment ma claque, j'ai tout arrêté et en fait si tu t'entraînes pas assez régulièrement, intensément, ben tes résultats suivent pas et du coup c'est assez dur psychologiquement, je vais m'entraîner, mais en même temps t'as ta journée de cours [...] et après j'étais morte, j'arrivais pas à suivre à l'école, donc du coup j'ai arrêté parce que aussi j'en avait marre. Et j'ai jamais été re-nager depuis. Par contre, j'ai gardé mes affaires mon maillot et tout ça avec moi, ils sont toujours avec moi et je me dis que ça va peut-être me reprendre un jour mais je l'ai pas fait encore.

Et comment s'est passée ta progression au derby ?

Plutôt bien en fait j'ai rapidement, en fait j'ai un peu... j'ai ce côté un peu acharnée où en fait ça m'a super plu et en fait je faisais les entraînements mais je m'entraînais aussi beaucoup de mon côté. Euh j'allais m'entraîner toute seule, et surtout quand t'apprends à patiner ben en fait c'est en faisant en faisant que ça rentre donc je me suis beaucoup entraînée toute seule ce qui fait que j'ai été vite à l'aise sur mes patins, la première année, après on a toujours une phase de progression au départ qui est assez haute parce qu'on découvre tout donc on apprend plus vite. Après la deuxième année, l'année dernière t'a un peu une phase de stagnation et en fait c'est là où je me suis dit c'est là où il faut que je gagne en agilité aussi et du coup j'étais pas mal dans les skates parc ; je sais qu'à Brest y'en a 2-3 qui sont sympas, et l'été en tout cas pendant la pause c'est vrai que j'aime bien, j'ai du mal à motiver les gens à venir mais du coup c'est chouette, du coup je suis quelques filles qui font du roller derby et qui vont aussi dans les skates par cet du coup j'ai appris pleins de choses [...] Sur Brest toute seule après j'ai été un peu ou faut se déplacer, mon frère est sur Tour, on a rencontré l'équipe de Tour, et y'en a une qui fait du skate par cet tu gardes un peu contact mais sinon j'y vais beaucoup toute seule.

T'es pas trop timide ?

Ben c'est pas du tout du tout facile. Au départ j'y allais quand y avait personne donc j'allais soit le matin très tôt soit j'allais entre midi et deux, j'ai de la chance d'avoir des jours off en semaine donc quand t'y vas le mardi à 10h ben en fait y'a personne. Une fois que tu commences à faire quelques trucs, t'arrives un peu à y

aller euh là je sais je vais de temps en temps dans un skate parc couvert aussi l'hiver, même si là ça fait vraiment longtemps, et là c'est vraiment des pointures parce que t'arrives, y'a que des garçons qui sont là et toi t'arrives déjà t'es la fille qui arrive et en plus tu mets des rollers quads, tu viens ni en skate, ni en trottinette, donc tout le monde un peu te regarde après moi qui suis du genre un peu timide, que c'est pas trop mon style, j'me fait un peu violence pour y aller parce que sur place j'aime bien quoi.

Et ils viennent parler avec toi les mecs ?

Et ben y'en a un ou deux, je sais que quand j'avais été sur un skate parc à Quimper et y'en a un qui faisait du roller en ligne et du coup qui était venu vers moi parce qu'il donnait des cours de roller et il en donnait à des petites filles qui faisaient du roller quads et il voulait avoir des conseils, « J'ai un peu de mal à me débrouiller moi-même c'était vraiment au tout départ, je sais pas trop si je pourrai te donner des conseils » du coup c'est trop dommage, ça c'est à Quimper et il m'avait proposé de venir à ses cours et tout ça pi après ça fait vraiment 1h15 de route et que je peux pas toujours y aller quoi. Mais sinon ça aurait pu être super sympa c'est vrai. Mais pour revenir à la question de départ sur ma progression ouai c'est vraiment quand j'ai vu que ça stagnait un peu je me suis dit bon ben voilà il faut aussi un peu s'entraîner de son côté, et ya des moments, t'façon comme dans tous les sports t'as des moments où tu stagnes, y'a des moments où tu progresses... là j'pense que chu en stagnation et que la progression se fait vraiment très lentement donc on s'en rend moins compte, mais c'est hyper gratifiant de... moi c'était ma vision de jeu qui péchait un peu ...

Tu es jammeuse ?

Non chu bloqueuse. Et du coup c'est cool de ... en fait j'ai joué comme je jouais avec l'équipe B, j'ai vraiment développé cette vision de jeu où je me dis ben en fait les filles elles comptent sur moi et elles attendent un peu mes indications sur quoi faire et en fait ça m'a forcé à avoir une vision de jeu. et du coup c'était chouette parce que du coup c'est là que j'ai progressé quand je suis montée en A j'avais cette vision de jeu et du coup je savais quoi et où et ça c'est bien. Mais euh ça pas été trop laborieux parce que j'ai toujours fait du sport donc physiquement j'me sentais pas à la ramasse mais après le patinage j'veux dire on peut être physique super au top et pas savoir tenir sur ses patins non plus donc ça fait du tout du tout.

Et des bootcamp vous faites que pour les fresh ou aussi pour les confirmées ?

On veut aussi en faire pour les confirmées mais euh c'est pas évident en fait là on a eu une super occasion sur une fille, une bloqueuse australienne qui venait en Europe et elle était ok pour venir faire un *bootcamp* chez nous, on était trop contente mais en fait ça tombe le week-end prochain, elle pouvait que le week-end prochain et le week-end prochain notre B va faire un tournoi à Tour et donc en fait on s'est dit ben en fait on peut pas quoi, tout le monde est un peu pas là. On était déçues mais on essaye maintenant y'a notre coach qui s'occupe de ça et il a beaucoup de contact, il a envoyé des mails à droite à gauche et sinon l'année dernière ou l'année d'avant on a une fille, qui était à Brest avant et qui fait partie de l'équipe de France maintenant et qui de temps en temps ben elle revient un peu dans la région et elle nous a déjà fait faire des *bootcamp* sur les exercices eux qu'ils font en équipe de France, ça c'est bien aussi.

Quand ils vont en équipe de France, ils vont pas nécessairement déménager ?

Alors elle elle a déménagé pour intégrer l'équipe de Toulouse parce que c'est un peu le centre de l'équipe de France, elle c'est vraiment une autre dimension, elle a déménagé pour le derby. [...] ouai je pense qu'elle était dans les premières créatrices de la ligue à Brest, c'est possible.

Est-ce que tu as d'autres pratiques de loisirs ?

Ça tourne quand même beaucoup sur les patins, le skate parc ça reste mon loisir aussi, ça reste mon moment off, après euh je lis beaucoup, je fais un peu de bricolage et tout mais ouai mon principal ça reste beaucoup le derby, ça me prend beaucoup de temps et j'aime bien aussi parfois ne rien faire.

T'es infirmière aux urgences ?

Non en soins intensifs. Ça bouge pas mal, je trouve que c'est aussi pour ça que le derby c'est un très bon moyen d'exutoire parce que les journées sont pas toujours très cool et très gaies, donc même si j'ai fait ma journée de 12h j'me dis en fait là j'ai juste envie de penser à rien et juste de faire du sport.

Et vos photos de joueuses...

Les photos de roster ?

Ah oui voilà, c'était quoi le thème du vôtre ?

Et ben cette année, nous c'est toujours très galère d'en faire, je sais pas pourquoi, cette année on n'en a pas fait, on a évoqué l'idée au début de l'année de vouloir ... à la base on en fait tous les ans, on c'était dit que c'était bien bon là on n'a pas fait cette année parce que ... ben c'est vrai qu'au début de l'année, en octobre, on est parti faire un tournoi en Angleterre et très vite on a été pris dans les entraînements, l'organisation des déplacements, après on a eu la 1^{ère} étape du championnat et c'est complètement passé à la trappe. Y'a pas forcément de thème, tout le monde a le même fond mais après chacun fait son truc.

Y'en a qui s'était maquillé ?

Y'en a qui se maquille ouai mais pas beaucoup dans notre équipe.

Et est-ce que vous avez encore des filles qui viennent très maquillées avec bas-résilles et mini short ?

Euh nous dans notre ligue pas trop, on est plutôt... nous en fait on a une fille dans ligue qui a toujours des tatouages éphémères donc on en met toujours sur notre visage, on se fait des petits traits de guerrières ce genre de choses mais ça reste assez soft. Y'en a dans d'autres ligues qui forcent un peu plus le trait qui ont vraiment un petit costume quoi [...] y'en a quand même moins qu'à une époque, que quand ça a commencé.

[Quelques mots de conclusion]

→ Flower Douleur (2019)

Flower Douleur est l'un des derniers entretiens que j'ai réalisés. J'ai souhaité insérer le témoignage de cette jeune infirmière car je trouvais intéressant le parallèle qu'elle effectue entre le roller derby et le rugby, sport roi dans sa région.

Est-ce que tu peux commencer par te présenter ?

Moi c'est Laura. On n'a pas encore trop défini de *derby name* dans mon équipe, j'ai 34 ans et je fait du derby donc depuis octobre 2021.

L'équipe est dans quelle ville ?

Fleurance dans le Gers, un grand village quoi.

Et vous avez accès à un gymnase ?

Gymnase d'un collège et une fois par mois on a accès au grand gymnase de la ville.

Comment tu as découvert le roller derby ?

Alors en fait, moi, j'avais vu ce sport-là à la télé dans des séries, je crois un épisode de *Bones*. Et j'avais vu ça et je me suis dit qu'il avait l'air trop chouette ce sport, je voulais le faire. Pour moi, ce sport c'était un truc américain, un truc de fiction, je savais même pas s'il existait. Et en fait, l'année dernière, j'ai voulu reprendre le sport, j'ai voulu faire de la boxe parce que j'ai vu qu'il y en avait vers chez moi à la foire aux sports, la foire des assoc et là je passe devant le stand des filles, je vois marquer « *Roller Derby* » je leur dit « C'est une blague ? » (rire) et elles me disent « Ça fait 15 jours qu'on a monté l'assoc, et voilà ». Et en fait depuis que j'avais vu ce sport dans plusieurs trucs je rêvais trop d'en faire et puis voilà. Au lieu de faire de la boxe, j'ai fait du derby (rire).

C'est quoi qui t'a plu dans ce sport lorsque tu l'as découvert ?

Le côté « engagé physiquement » déjà j'aime bien les sports qui bougent bien, le côté *girl power* j'avoue, on est des gonzesses mais on se laisse pas faire. Le côté équipe, j'ai fait pas mal de sports d'équipe et j'aime bien et puis ça avait l'air fun aussi.

Et du coup l'équipe tu y es allée en été 2021 ?

C'était déjà septembre, et elles organisaient après une réunion d'informations fin septembre, et voilà je suis allée à cette réunion, puis séance d'essai et voilà.

Vous étiez nombreuses ?

On est seulement une équipe féminine pour l'instant. On était nombreux, enfin on était nombreuses mais y'avait aussi des hommes qui étaient là pour accompagner leurs chéries. On était une trentaine je pense à la réunion, avec les journaux locaux aussi parce que c'est quand même assez atypiques donc ils étaient intéressés. Et après maintenant ça tourne parce qu'on peut pas être là tout le temps mais en gros on est une vingtaine.

C'était quoi un peu le profil des personnes présentes ?

C'est super varié, franchement c'est ça aussi que j'ai adoré après, ça c'est ce que j'ai aimé après c'est que tu vois on viennent tous d'horizons hyper différents, on n'a pas du tout le même âge je crois que ça va de 20 ans à quasiment 50 ans, complètement différent. On a toutes des parcours complètement différents, certaines sont sportives d'autres pas du tout, c'est vraiment super varié quoi.

Lorsque tu les as rencontré, l'équipe jouait sur le « décalage », le burlesque ? C'était quoi un peu l'identité qu'elles mettaient en avant ?

Y'avait pas tellement de... déjà dans les filles qui ont créé l'assoc y'en a qu'une qui fait du derby, c'est celle qui est notre coach Mathilda et après dans l'équipe y'a une fille qui avait déjà fait du derby sur Toulouse donc elles sont que deux en fait, toutes les autres on est des fresh et en fait leur idée de base à elles c'est on a envie de faire un truc entre femmes, on cherchait quoi faire et on a monté cette assoc et pourquoi pas faire du derby ensemble. A la réunion elle nous ont présenté le sport que c'était et l'idée « Venez on va faire un truc sympa entre meufs » c'était vraiment ça l'esprit.

Donc elles ont pas forcément joué sur l'image transgressive, pin up avec du sang.

Non. Et puis ça y est pas trop trop pour l'instant. Si tu veux, on n'a pas.. on n'a toujours pas fait de match, on n'a pas encore notre *derby name*, on n'a pas encore de couleur d'équipe, on n'a pas toute cette identité visuelle d'équipe donc pour l'instant c'est... voilà on construit l'assoc, on essaie de faire des événement autour du derby, c'est en cours de construction. Est-ce que ça va venir après ou est-ce que ça va pas du tout nous intéresser je sais pas. Je crois que j'avais répondu quelque chose comme ça dans le questionnaire, c'est un peu trop jeune.

Des événements de quel type ?

La semaine prochaine, on va faire diffuser un match dans un bar, sachant que c'est un bar qui est un peu le, on va dire, le « point névralgique » de l'équipe de rugby du coin (rire). Donc on va essayer de faire découvrir ça à des gens qui sont pas forcément habitués à ce genre de sport, parce que c'est vrai que dans le Gers c'est beaucoup beaucoup rugby, donc très masculin, y'a des équipes féminines mais ça reste très masculin. On va essayer d'organiser un roller disco voilà plutôt pour l'été. Je crois qu'on va organiser un entraînement au public pour faire venir d'autres assoc pour faire connaître, on est sur des trucs comme ça.

Ce choix de bar c'était une volonté de votre part ?

C'est-à-dire que y'a pas grand-chose d'autres dans le coin, on avait des contacts avec ce bar-là et personnellement moi je trouve ça chouette de faire ça dans un lieu un peu masculin et casser les codes, faire découvrir une autre facette du sport, des femmes, des femmes dans le sport et voilà.

Vous avez fait un peu de comm ?

On est un peu à la bourre, on n'arrive pas trop à trouver du temps pour se réunir. Je sais qu'il y a une réunion demain soir pour finaliser des flyers et les réseaux. Après c'est vrai que moi j'ai un boulot qui est très prenant donc j'ai un peu du mal à m'engager dans l'assoc, c'est un peu compliqué pour moi.

Tu fais quoi comme boulot ?

Je travaille à l'hôpital, je suis aide-soignante aux urgences du coup j'ai des horaires méga compliqués, aux entraînements je peux pas toujours être là, et encore plus du coup les réunions, les machins, les trucs, c'est souvent sur les moments sont libres mais moi avec mes horaires non. Là, par exemple, demain soir, elles font une réunion à 19h mais moi je finis à 20h.

Après ton investissement tu le limites par au cadre sportif ?

J'essaie j'essaie.

Tu voudrais me parler de ta première séance de derby ?

Alors les premières séances c'était sans patins parce que malheureusement, vu que c'était une association toute jeune, y'avait pas de matériel à prêter donc on a essayé à la fin les patins de certaines qui les avaient déjà, pour voir un peu les sensations mais sinon on a fait du derby chaussettes, blocage, mur pour voir à quoi ressemblait le sport, après un entraînement entre guillemets elle nous a montré comment allaient se passer les entraînements : off skate, on skate, etc.

Et toi tes patins ?

J'ai dû les acheter un mois après, le temps d'avoir les finances aussi parce que ça coûte cher.

Et en attendant vous faisiez tout en off skate ?

Exactement.

Et ça te plaisait ?

Ouai je sais pas pourquoi j'ai accroché de suite en fait, c'est bizarre mais ça m'éclate, je regarde sur internet, quand je travaille de nuit et que je m'ennuie je lis les règles

Oui apprends les et apprend aussi les gestes des arbitres ça t'aidera

C'est ça. Ça m'éclate, je sais pas pourquoi exactement, j'aime.... J'aime faire un sport que tout le monde ne fait pas et que tout le monde ne connaît pas, je trouve ça singulier et je trouve ça sympa parce que les gens te posent des questions, et ça crée une curiosité et je trouve ça cool. J'aime le côté contact du sport, voilà parce que ce genre de sport j'aime bien, je voulais faire de la boxe à la base, et après je sais pas.... Je trouve ça... j'aime ce sport, je sais pas comment le dire autrement.

Quand tu regardes des matchs tu arrives à comprendre ?

Petit à petit ouai. En fait je vais pas me dire « l'action est super bien jouée » mais je commence à arriver à repérer des règles, par exemple le recyclage je l'ai repéré d'avoir dans les matchs et ensuite dans les règles : mais pourquoi elle recule ? Il doit y avoir un truc... et petit à petit j'arrive à percuter un peu ce qu'il se passe. Après dans ma pratique je fais pas encore le lien avec ce que je fais moi à l'entraînement.

Tu te débrouilles bien ?

Ça me frustre plus, on a un entraînement par semaine + un entraînement par mois dans le grand gymnase, et on a une grande différence de revêtement d'un gymnase à l'autre, en plus je peux pas être là à chaque fois, quand je peux j'essaie de trouver des endroits pour m'entraîner mais y'a pas trop d'endroits par chez nous.

Vous n'avez pas de voie verte ?

Non elle est pas goudronnée.

Vous avez demandé un deuxième créneau ?

Je pense qu'elles voudraient le problème c'est qu'actuellement le grand gymnase qu'on a le dimanche il est utilisé comme centre de vaccination, du coup il est bloqué 3 jours par semaine pour ça du coup tous les sports qui sont déjà implantés ont dû décaler leurs créneaux sur les jours qui restaient donc forcément voilà, quand il servira plus de centre de vaccination peut être qu'on aura plus de créneaux et qu'on pourra être plus implantés, c'est aussi pour ça qu'on veut vraiment faire connaître le sport, c'est pour avoir plus de visibilité au niveau de la ville. Je sais que les filles quand elles ont vendu le concept elles ont dit qu'on sera la seule équipe du Gers, et on sera à Fleurance, et qu'on fera connaître Fleurance ailleurs dans d'autres villes vu qu'il n'y a pas d'autres équipes. Donc elles ont vendu ça à la mairie, cette notoriété là pour avoir mieux quoi. On leur a dit : ouai dans le Gers y'en a pas, donc on va forcément se déplacer, donc on va faire connaître le nom de la ville ailleurs.

C'est laquelle l'équipe la plus proche de vous ?

Toulouse. Ouai y'a Toulouse et Tarbes. Et comme équipe on connaît le Pink Block qui en fait nous a laissé essayer des patins une première fois, mais moi j'avais pas pu être là, pour tester les sensations. Ils sont venus s'entraîner avec nous une fois un dimanche matin, pareil ils voudraient venir s'entraîner, faire un match amical entre nous. On est en lien.

Les filles de votre équipe elles venaient de Toulouse ?

Non pas du tout Mathilda la coach qui a déjà fait du derby sur Nantes je crois, elle a déménagé, elle s'est retrouvée là. Et Angélique c'était pas aux Pink Block c'était sur Toulouse mais dans une autre équipe.

Du coup ça fait 4 mois que tu fais du derby : est-ce que vos réunions sont orientées autour du sport, ou bien des règles sociales, des règles d'inclusion... ?

Dans l'assoc il y a des teams qui travaillent là-dessus sur les questions d'inclusion, parce qu'on a beaucoup de filles qui sont engagées dans des mouvements féministes donc je sais que normalement on doit participer à une marche pour le 8 mars, voilà y'a plusieurs... ça satellise un peu... y'a pas que le derby, après les entraînements sont orientés derby mais je sais qu'elles ont mis en place une bibliothèque qu'elles amènent à chaque entraînement et souvent c'est des bouquins sur le féminisme, etc. Y'a pleins de petites choses qui gravitent mais pour le moment c'est naissant.

Tu recherchais cela ou tu l'as découvert ?

Je recherchais pas forcément parce que déjà être engagé j'ai pas le temps, c'est tout simple mais déjà trouver le temps du derby c'est compliqué, avec deux enfants, un travail prenant, un mari, j'ai une organisation de vie un peu compliquée.. Après intéressée intellectuellement oui parce que je trouve ça toujours intéressant de discuter et de réfléchir à plusieurs, je trouve ça intéressant après je recherche pas.

Tu t'es inscrite dans une des teams, commission ?

Alors moi je m'étais positionné dans la commission esprit d'équipe sauf que ça a jamais marché de m'intégrer dans *Élément*, elles ont jamais réussi à m'intégrer dedans du coup je passe à côté des choses mais en même temps je cherche pas plus que ça parce que j'ai pas le temps en fait. Je balance des idées quand chu là mais je ne veux pas mettre trop le pied, m'engager car j'ai peur de pas pouvoir faire.

Ça été facile de trouver ta place dans ce collectif ?

Ce que j'ai vachement apprécié c'est qu'en fait comme au macdo c'est venez comme vous êtes : on est vraiment toutes toutes différentes, y'en a qui sont trop sociables, dont moi je parle beaucoup, y'en a qui sont très timides, mais en fait ça marche quand même, puis suivant les entraînements parfois y'a certaines personnes, parfois d'autres, mais ça crée des dynamiques différentes mais c'est toujours sympa, je me sens jamais mal à l'aise, on est tout le temps contente de se retrouver. Ça s'est fait très naturellement malgré les différences, grâce aux différences y'a un esprit qui s'est créé, on est toutes contentes.

Tu disais que vous étiez une vingtaine : est-ce qu'entre aujourd'hui et la première réunion beaucoup de personnes sont restées ?

Déjà y'en a qui étaient à la première réunion qui sont jamais venues après. Depuis les premiers entraînements y'en a quelques unes qui sont plus là, dès qu'il a été question d'acheter le matériel elles se sont pas engagées finalement parce que c'est quand même un investissement et il faut être sûr que ça nous plaise mais globalement le noyau de base est resté et petit à petit même on a eu des filles qui sont arrivées.

Et là c'est quoi vos objectifs ?

À court terme faire un match je pense que ça c'est un objectif pour nous toutes et faire connaître l'assoc, pour pouvoir faire partie de la vie associative de notre ville, voilà pour faire pleins de choses. Et après à moyen terme je pense c'est l'année prochaine c'est recruter et avoir plus une dynamique avancée, fresh, enfin avancée on sera pas avancée mais avoir vraiment ce côté on amène les gens vers nous et vers ce sport, être plus implantées, être plus stable, autant dans les entraînements, avoir un gymnase, des horaires, etc.

Quand tu m'as dit que vous essayiez de faire connaître l'assoc, tu m'as parlé de la mairie mais est-ce que vous avez d'autres interlocuteurs ? C'est auprès de qui que vous voulez vous faire connaître ?

Euh auprès du grand public euh les autres assoc aussi de la ville,. Là par exemple on s'est rendues compte que le match qu'on voulait diffuser ça tombe le même soir qu'un ciné débat sur le féminisme dans la ville on voudrait essayer de bouger parce qu'on n'a pas envie de prendre ... on aimerait travailler en cohérence et faire en sorte d'avoir un retour, c'est-à-dire de pouvoir tout corréler et faire en sorte qu'il y ait une bonne cohérence entre les assoc de la ville pour avoir un truc sympa, pas qu'on se tire la bourre : « venez chez moi ». Non déjà faire connaître au niveau du Gers parce que le Gers c'est assez rural, au niveau sportif c'est

assez pauvre, je veux dire qu'il y a quand même peu de choix, donc je trouve ça assez sympa de présenter d'autres alternatives et aussi montrer que ça fonctionne, que ça amène du monde, faire des événements comme le roller disco, montrer que notre assoc, au-delà du sport, on peut être génératrice d'événements, de mouvements, et de choses positives.

C'est une petite ville mais on n'est pas sur quelque chose de conservateur ? (cf le film sur le féminisme)

Y'a un peu, ça essaye après c'est petit Florence et culturellement y'a pas mal de propositions régulièrement y'a du théâtre, y'a des choses mais ça reste petit.

Est-ce que certaines membres du clubs font parties d'un tissu associatif déjà ?

Oui oui y'en a quelques-unes déjà, je crois qui en a plusieurs qui sont associées dans des associations féministes, y'en a une qui travaille dans un planning familial je sais qu'elle est vachement là-dedans, je sais qui a pleins de petits trucs après je sais pas trop trop, parce que c'est vrai que si on m'en parle ok mais je vais pas questionner les gens. Je sais qui en a certaines qui sont engagées et après petit à petit on essaie de faire des liens, voir si y'a des choses qui peuvent se mettre ensemble, voir si on peut relier des choses.

Pourquoi le derby à ce moment là lorsque tu as commencé ?

Ca tombait bien parce que je voulais refaire du sport, je voulais prendre un temps par semaine pour faire du sport et pour moi, donc ça c'était prévu dans ma tête et le derby à ce moment là tombait très bien car déjà j'ai toujours voulu en faire, et même si c'était une image faussée, j'avais cette image de « ah ouai ça a l'air trop bien » et je suis vraiment tombée dessus au moment où moi je voulais reprendre le sport.

Et la boxe : tu cherchais quoi au début quand tu as voulu commencer la boxe ?

Un sport engagé physiquement, ouai un sport de dépassement et aussi ... comment dire... un sport où je me dépasse

Où tu sors d'une zone de confort ?

Ouai ouai un sport où je vais au-delà de mes limites où je vais au-delà de ce que je pensais pas faire et où je réussis.

Par opposition à cela, vers quels sports tu ne te tournerais pas ?

Ben les sports que j'ai déjà fait, tout simplement, y'a pleins de sport que j'apprécie et que je pourrais retourner dedans : j'adore danser j'ai déjà fait de la salsa, ça ça pourrait être un défouloir mais je suis pas sûre que je me sentirais aussi fière de moi à la fin d'une séance de salsa ou à la fin d'une séance de derby ou d'une séance de boxe par exemple. J'ai fait du basket, gym, hand, je crois que c'est tout.

Tu es une sportive ?

J'étais. Tout ça c'était avant mes 18 ans.

Ok et après tu es rentrée dans la formation d'aide-soignante ?

Euh non après j'ai fait plusieurs études avant d'arriver jusqu'à aide-soignante, je suis rentrée dans la vie d'étudiante, difficile de restée engagée, j'ai refait de la gym mais c'était juste comme ça un loisir et après la vie, le travail, les horaires compliqués et du coup ben voilà j'étais plus trop sportive.

[...]

Tout à l'heure, tu disais : « J'aime le fait de faire un sport que personne ne connaît ». Pourquoi c'est plaisant ?

C'est plaisant de créer la surprise, les gens quand ils... en plus moi je fait un travail... comme je suis dans le

travail et comme je suis dans le civil les gens me reconnaissent pas forcément parce que habillée tout en blanc, les cheveux attachés, très sérieuse, et j'ai les cheveux assez volumineux quand je suis dans le civil, habillée en fille, ce que je fais pas forcément quand je travaille, je suis pas là pour ça, quand j'ai envie de m'habiller dans le civil mes collègues ne me reconnaissent pas. Et puis chu aussi une guerrière, je trouve ça sympa, j'aime bien être là où on m'attend pas forcément parce que... on est plusieurs personne à.... justement le système américain où les gens sont on va dire catalogués « l'intello.. » et tout ça euh ça m'a fait toujours rire parce qu'au final on n'est pas qu'une seule de ces facettes là, on est plusieurs personnes et j'aime bien voilà pouvoir surprendre les gens « vous croyez me connaître mais pas forcément je suis aussi quelqu'un d'autre » et je trouve que le derby ça me représente.

Le derby c'est une image de toi comme guerrière qui te plaît ?

Oui.

Pareil pour la boxe ?

Je pense que la boxe aussi mais le derby y'a un côté euh les femmes sont des guerrières, à la différence de la boxe. Dans la boxe les hommes sont des guerriers, dans le derby ce sont les femmes qui sont des guerrières, même si je sais qu'il y a des équipes d'hommes, c'est un sport à la base féminin, et je trouve qui a un côté revendicateur.

[...]

Quand tu présentes ta discipline à des extérieurs, comment tu la présentes ?

Je leur dis que c'est un sport de contact sur patins à roulettes, et là ils te regardent bizarrement. Je leur dis que c'est du football américain sur patins et sans ballon parce que je trouve que ça ressemble un peu dans le positionnement le côté mur, bloc, y'a des similitudes entre les deux sports. « Mais c'est quoi le but ? Comment tu marques des points ? » du coup on explique un petit peu et ouai je leur dis « tu marques des points en passant devant les autres et les autres doivent t'en empêcher avec leur corps ». « Sur patins ? », « oui ». Voilà c'est assez... j'aime bien après je sais que mes collègues ont vachement apprécié, ils m'ont demandé à quoi ça ressemblait, c'était assez rigolo de voir leurs réactions.

Ça m'arrive de dire que c'est un sport féminin mais je trouve que le visuel est plus parlant, l'imaginaire est plus parlant, de s'imaginer des femmes en train de faire ça je pense que ça suffit, y'a pas besoin de le dire.

Est-ce que le grimage, les maquillages c'est quelque chose qui te plaît dans le derby ? Est-ce que tu l'attends ?

J'aimerais bien, parce que je trouve que ça permet d'exprimer ce que tu veux, ce que tu veux être, ce que tu es, c'est un peu comme si tu mettais ton masque de guerrière et j'y vais. Après je comprends que certaines n'en aient pas envie, je comprends et ça me dérange pas. Moi personnellement c'est un côté de la discipline qui me plaît. Je trouve qui a un vrai espace de liberté là-dessus. Comme je t'ai dit l'équipe ce que je ressens c'est « venez comme vous êtes » et sur le derby je trouve que c'est « soyez qui vous voulez », c'est comme ça que je le ressens. J'avais vu un reportage où y'a une fille qui disait « Moi dans la vie je suis toute sage, toute timide, et sur un terrain je suis une lionne » et je trouve ça chouette de pouvoir exprime cela dans un sport.

Moi, par contre, le derby ça me correspond complètement. Mon chef qui m'a vu, c'était le matin j'étais entrain de regarder les règles, il me voit et il me dit « ça m'étonne pas du tout », ça m'a fait rire, oui je suis un peu comme ça.

Vous êtes toutes au même niveau là ?

Sauf deux. Y'en a une qui a créé le collectif et qui a déjà fait du derby ça fait 4 ans, et une qui est venue juste

parce que y'avait du derby mais qui en a déjà fait 1 an sur Toulouse mais elle fait pas partie de celles qui ont créé l'assoc.

Y'a beaucoup de différences de niveau ?

Non je trouve qu'on progresse assez uniformément, je trouve qu'on se tire les unes les autres. (y'en a qui ont dû partir et ont légué leurs patins). On progresse toutes ensemble, y'a des petites différences de niveau mais je pense que ça se gomme par moment.

Vous commencez peu à peu à constituer un collectif...

Oui oui mais pour l'instant on n'y est pas encore parce qu'on a commencé le contact y'a 3 semaines. On n'était vraiment au début sur les bases du patinage et tout ça et là on a commencé le contact vraiment depuis la rentrée donc là on rentre dans le vif du sujet, on a fait petit à petit.

Bliss tu l'avais vu avant de commencer ?

Non je l'ai vu après, je connaissais pas du tout.

Ça correspond à tes attentes le film ?

Euh c'est un peu plus scénarisé quand même. J'avoue j'ai commencé à regarder des matchs avant de regarder *Bliss* donc j'avais pas cette image là où tous les coups sont permis mais le oui y'a des choses qui me plaisent dans le film qui représentent ce que je vois du derby.

Y'a une commission qui s'occupe des visuels chez vous ?

Ouai le logo a été dessiné par une des membres de l'assoc mais qui ne roule pas, qui n'est pas joueuse mais qui est dans le bureau et qui fait beaucoup de choses mais qui est notre photographe officielle, qui s'occupe des réseaux et tout ça. Je sais pas où on en est avec les visuels, je pense que la question des visuels se posera quand on aura des matchs. Je pense que les questions se poseront plus tard.

Par rapport au questionnaire que je t'ai envoyé, est-ce que ton équipe est associée à un certain type de musique ?

Ça se sent pas trop parce qu'en fait elles ont créé, on a créé une playlist collaborative et on l'a met pendant les entraînements et franchement c'est très éclectique ça passe de Abba à du rock, à du reggae, c'est vraiment super varié, donc non y'a pas d'identité musicale particulière, chacun amène sa patte à tout ça. Moi chu très rock, métal, hard rock, c'est vrai que certaines musique de Bliss m'ont vachement plu.

Tu es une amatrice depuis ton adolescence de ces types de musique ?

Oui oui depuis mon adolescence.

J'ai une question mais elle est pas très claire pour moi : est-ce que le derby ça te parle si on dit que c'est une pratique « alternative » ?

Oui fin moi je le comprends comme c'est pas que du sport, y'a tout un univers autour, c'est pas juste je viens, je chausse mes patins et je repars... C'est alternatif dans le sens où c'est un sport qui n'est pas que du sport, y'a vraiment un esprit à côté, y'a une communauté qui se crée, y'a vraiment tout un univers que ouai c'est pas que du sport.

Et ça c'est pas un truc que tu avais retrouvé dans d'autres pratiques ?

Si le seul sport où je connais ça, mais c'était plus lié au lieu, c'est le rugby par ici. Vu que c'est très très ancré le rugby chez nous, par exemple mon fils en fait, il a commencé il avait 5 ans et ien fait ils grandissent vraiment tous ensemble, et y'a un esprit communautaire, ils font la fête et tout ça, ils vivent rugby quoi et ça je le vois là-dedans. Mais le derby vu qui a un côté intimiste où tout le monde n'y a pas accès c'est un peu différent.

Tu te réfères à quoi quand tu dis « tout le monde n'y a pas accès » ?

Tout le monde n'y a pas accès parce que en fait tout le monde ne connaît puis en plus c'est un sport de citoyen donc même si y'a des gens qui seraient intéressés ils ne pourraient pas forcément en faire euh voilà. Moi par exemple quand j'avais vu ce sport là je me disais que jamais j'en ferais parce je pensais pas que ça existerait le derby près de chez moi. Déjà aussi je trouve que par exemple j'aurais adoré faire ce sport quand j'étais beaucoup plus jeune, pouvoir m'y investir beaucoup plus, euh voilà quand j'avais 20 ans j'aurais adoré faire du derby et être à fond dedans. Voilà je trouve que c'est quand même un sport qui restreint de par sa popularité, c'est aussi son attrait c'est-à-dire je trouve ça sympa de faire quelque chose que tout le monde ne connaît pas mais forcément c'est plus difficile d'y accéder de par la localisation, rien que pour nous c'est compliqué.

L'objectif aujourd'hui des équipes de derby c'est de rendre accessible la discipline ?

... bonne question... est-ce qu'on a envie de garder ce côté un peu sport alternatif et inconnu et ovni ? Ou est-ce qu'on voudrait que ça vienne dans les mœurs et que tout le monde ne fasse ? Je pense les deux, je pense entre les deux y'a ce côté un peu sport rebelle avec tout le grimage, un peu voilà sport un peu choquant, des femmes qui se font des bouchons sur patins c'est pas forcément imaginable pour tout le monde, donc y'a ce côté là mais en même temps le rendre... je trouve que c'est un sport très ouvert à tout le monde donc le but c'est pas de le rendre démocratique, enfin pour moi, et de faire en sorte que tout le monde en fasse mais plutôt que tout le monde y ait accès, puisse y avoir accès, ceux qui veulent en fait, parce que je pense que tout le monde ne veut pas faire du derby, enfin moi y'a pleins de gens quand je leur en parle ils disent « Olala non non trop pour moi, trop difficile, j'ai pas d'équilibre, non je vais me casser quelque chose », je l'entends beaucoup « peur se de casser quelque chose », j'ai même des collègues qui me reprochent de faire ce sport là parce que si je suis en arrêt ils vont devoir me remplacer (rire) donc voilà je pense qu'il y a un peu des deux.

Tu trouves que le derby déjoue les codes ? Tu parlais de transgression, est-ce que la pratique en elle-même elle déjoue les codes ?

Oui je trouve que ben alors c'est un sport à part entière, y'a pas de soucis, surtout quand tu vois des équipes qui sont devenues semi-professionnelles, quand tu vois des matchs des équipes américaines tu as quand même des représentations traditionnelles du sport où les équipes ont des maillots, tout ça, et les règles sont assez conséquentes donc ça fait très sport, mais je trouve que de par la discipline, un sport de contact sur patins, déjà par essence c'est bizarre en fait (rire), c'est déjà quelque chose qu'on a du mal à imaginer et donc oui je trouve que c'est un sport qui transgresse un peu les codes.

En très peu de temps tu as un rapport ultra réflexif à la pratique... tu te poses énormément de questions concernant ta pratique...

Tes questions m'ont beaucoup questionnées en fait. Je me suis beaucoup... le questionnaire m'a beaucoup questionné en fait, je m'étais pas posé autant de question mais quand j'ai vu le questionnaire, je me suis vraiment posée la question à moi-même donc j'ai mis du temps à répondre aux questions parce que je voulais vraiment le faire et ça m'a amené à réfléchir et à me poser la question « pourquoi j'aime ce sport ».

Oui parce que toi tu y es allée sans te poser la question : « j'adore ce sport et j'y vais » ?

Exactement. Non non c'était vraiment de l'impulsivité complète.

Je suis impressionnée par ton recul réflexif. Parfois quand j'interroge des fresh c'est pas aussi marqué ce langage, ce recul mais chez toi si.

Après c'est peut être aussi parce que je fais ce sport plus âgée aussi. Je me pose plus de question. J'ai déjà ... prendre du temps pour le derby c'est une organisation pour moi donc je le ferais pas si vraiment... j'ai l'impression d'être passionnée par ce sport alors que je viens de le découvrir mais vraiment j'y pense beaucoup, j'adore ça et je pourrais pas mettre tout ça en place si j'avais pas cet élan là quoi. Comme je te dis la salsa quand j'en avais fait, j'appréciais beaucoup mais je manquais un entraînement, deux entraînements,

trois entraînements pi au final j'avais pas envie d'y aller parce que je voulais partager une soirée avec mon mari et mes enfants. Là le roller derby c'est différent c'est-à-dire que je... j'en ai manqué un la semaine dernière parce que mon fils et mon mari avaient la grippe mais ce serait le seul cas de figure où le manquerais, ça et le travail, mais j'ai trop envie, j'adore ça. Mon temps est précis donc je le mettrais pas si j'adorais pas ça.

Et ton mari il en pense quoi ?

Euh faudrait lui demander mais des fois ça le fait rire, des fois ça le fait râler que je mette autant d'énergie pour faire ça. Par exemple ce week-end j'avais entraînement vendredi et dimanche matin, c'est sûr c'est une organisation mais non il est content que je fasse du sport, que je puisse passer du temps avec des copines, c'est un peu tout je pense, on verra au premier match ce que ça lui fera.

Questions concernant les Pink Block [équipe revendiquant un militantisme LGBT] : quand elles se présentent, c'est sous l'angle de l'inclusion ou bien du sport ?

Un peu des deux, nous on a mis en place des choses quand elles sont venues, on a fait en sorte d'avoir des badges avec les prénoms et les pronoms pour que chacun puisse être à l'aise en s'adressant à l'un et l'autre, on avait mis aussi des matchs sur les casques voilà mais après sur le terrain... en fait ils sont venus le samedi soir, on faisait une soirée entre nous, un petit repas et des petits jeux histoire de faire une petite soirée cohésion et donc y'a eu un peu les deux pans : on a fait en sorte que tout le monde soit à l'aise, on en a pas forcément parlé de ce côté inclusion, alors moi j'en ai parlé avec certains, j'ai discuté avec quelqu'un qui nous disait que justement, alors j'aime pas trop définir vu que je sais pas trop son histoire, alors c'était un homme qui se définissait en tant que elle, je pense, et il me disait que ce qu'elle avait eu du mal dans les autres sports de contact c'était cette proximité avec d'autres hommes adultes, par exemples elle me disait qu'elle avait fait du judo et que ça avait été difficile ce contact là et ce qu'elle avait aimé dans le derby c'est justement le contact est très... y'a du contact mais l'esprit du derby... Elle disait que c'était le seul sport où elle s'était sentie à l'aise. Y'a vraiment cette ouverture : ce que tu as envie tu le fais, ce que tu n'as pas envie de faire tu le fais pas eh voilà y'a un gros poids et donc on en a discuté comme ça, mais entre nous dans la soirée, y'a pas eu de revendications ou de discours de choses comme ça et le lendemain c'était vraiment l'entraînement, le sport.

Toi tu t'étais déjà posée ces questions là ?

J'ai une ado à la maison donc oui les questions de genre c'est la grande thématique de l'adolescence.. même des fois trop, c'est-à-dire que des fois je pense que c'est très bien que les gens vivent comme ils le souhaitent mais je pense que les ado en font un étendard de la mauvaise façon, il faut se rebeller. Moi à 11 ans quand elle est venue nous dire « papa, maman, je suis transsexuelle », oui non alors tu sais pas ce que ça veut dire mais attend de rencontrer des gens avant de te définir et même t'es pas obligée de te définir.

C'est marrant, c'est elle qui a emmené à la maison ces questionnements ?

Oui oui. L'autre jour elle était amoureuse d'une fille, aujourd'hui d'un garçon, alors on verra. Elle a 13 ans maintenant (c'est sa belle fille) ; son garçon à 6 ans et demi.

Tu voudrais me parler de tes études et du métier de tes parents ?

Euhh mes parents ils ont travaillé, étaient postiers tous les deux, ma mère elle a gravité les échelons et a fini cadre sup, donc voilà au sein de la poste. Maintenant mon père a une entreprise qu'il a racheté parce qu'il voulait avoir son truc tranquille sans chef. Moi j'ai fait des études de santé, je me suis toujours un peu cherché donc j'ai fait la fac de médecine, les prépa kiné, l'école d'infirmière pour finir aide-soignante donc j'ai un peu tourné dans ce truc là. Y'a jamais eu d'activisme politique chez moi. Des idées oui. Des discussions oui. Euh j'aime beaucoup en discuter avec mon mari, mes beaux-parents et on a tous des idées différentes donc c'est assez rigolo. Mon beau-père est un éducateur soixante-huitard donc on a toujours des gros débats à la maison, j'aime beaucoup mais après on a jamais eu d'étiquette, ni d'action, pas de vie politique avérée mais beaucoup de discussions et de conversations.

J'ai une dernière question : d'habitude je demande aux gens qu'ils me définissent le roller derby en 4-5 mots et là j'aimerais tenter autre chose avec toi : peux-tu me dire ce que n'est pas le roller derby ?

Qu'est-ce que le roller derby n'est pas ? Ennuyeux... Élitiste... ça l'est pas du tout vraiment. Euh j'ai un mot mais c'est pas ça que je veux dire innocent... Enfantin... je sais pas ce que tu vois ce que je veux dire ? Je sais qui a des enfants qui font du derby mais pour moi c'est pas que je veux pas que les enfants fasse du derby c'est pas ça du tout... c'est pas un sport innocent c'est pas le mot que je veux, c'est pas un sport sans engagement, c'est ça que je veux dire... c'est pas un sport qu'on fait comme ça, innocemment. Traditionnel : ça ne l'est pas du tout. Conventionnel plutôt parce que traditionnel si y'a des traditions dans le roller derby. Et puis voilà. Et un dernier mot : individualiste. C'est surtout pas un sport individualiste.

C'est intéressant que tu dises ça car on se posait justement la question de l'individualisme à partir du moment où y'a des sélections pour rejoindre l'équipe de France...

Quand je dis élitiste c'était sociologiquement parlant, ou économiquement parlant, je trouve. Dans mon équipe y'a une fille elle est dans le tri des déchets, y'en a une elle est médecin généraliste, y'a pas ... c'est pas certains sports qui sont connotés comme étant des sports de riches ou des sports de haute société, c'est un sport qui est vraiment pour tout le monde et tout le monde peut faire du derby s'il le veut, quand je dis que tout le monde n'y a pas accès c'est pas... mais tout le monde PEUT faire du derby s'il le souhaite, le derby va pas rejeter quelqu'un pour moi. C'est dans ce sens là que je dis élitiste mais effectivement la question du sport quand il devient de haut-niveau, de compétition forcément y'a de l'individualisme mais je trouve ça délicat parce que c'est comme dans tous ces sports d'équipe tu peux pas gagner tout seul et des fois tu vas être un bon bloqueur mais tu vas être un bon bloqueur parce que tu t'entends bien avec la bloqueuse à côté et que tu t'entends très bien avec la jammeuse et je pense que tu es bon dans une équipe parce que tu es bien dans une équipe aussi. Après je connais peu le derby pour l'instant mais j'ai un peu de mal à voir comment on peut sélectionner, pour les jammeurs je peux comprendre et encore y'a une énorme notion de confiance avec ton équipe, mais sur des bloqueurs je trouve ça plus délicat parce que tu es collé, tu es vraiment ensemble, il faut arriver à trouver... nous les premiers exercices qu'on a fait c'est on devait trouver où on est collé pour être impénétrables, pour pouvoir être vraiment soudées mais rien que trouver ça avec la bloqueur d'à côté c'est à deux que ça se fait, et pas tout seul.

Le rugby, pour revenir à cet élitisme, tu l'associes toujours à une pratique populaire ?

Oui oui après chez nous le rugby c'est culturel, vraiment, fin là en ce moment les week-end de tournoi des six nations c'est pas possible d'appeler quelqu'un chez lui, tout le monde est devant son poste. C'est vraiment très ancré. Mon père faisait du rugby, mon mari faisait du rugby, mon fils fait du rugby.

Mais c'est un truc d'hommes ?

Non. Alors ça l'était. Moi je voulais faire du rugby quand j'étais jeune, mais j'avais un papa, c'est peut être aussi pour ça que je suis au derby je pense, j'avais un papa qui ne voulait pas que je fasse des sports de garçons, d'après ses idées à lui, je voulais faire de la boxe il ne voulait pas, euh voilà donc moi... mon fils dans son équipe y'a des filles, à son âge c'est encore mixte, pour moi c'est un sport collectif donc filles garçons sont mélangés, même si y'a une prédominance masculine. Après y'a une équipe féminine dans le Gers et voilà, y'en a quelques-unes.

Toi, avec le derby, tu t'opposes au cadrage familial ?

Un petit peu aussi.

Tu fais ta rébellion un petit peu plus tard ?

Pour une fois je fais un sport que j'ai vraiment choisi. Oui. Voilà. Même si les autres sports que j'ai fait je les ai appréciés, ces styles de sports là, rugby, boxe derby, qui demande un engagement physique et qui seraient connotés masculins, c'est vraiment des choses que j'ai toujours voulu faire donc je suis contente de pouvoir le faire aujourd'hui.

Annexe n° 6.

Fiches enquêté.e.s et résumés des entretiens

Ce tableau propose une présentation synthétique des différentes personnes interrogées dans le cadre de cette recherche. Elles ont été anonymisées à l'aide de *derby name* inventés par mes soins. Comme l'indique ce tableau, une majorité de femmes ont été interrogées (75). Parmi ces dernières, deux ont fait état, lors de l'entretien, de leur transition de genre. Je n'ai pas souhaité indiquer cette information dans ce tableau et seule leur genre de désignation apparaîtra. J'ai respecté la volonté des personnes se revendiquant comme non-binaire ; cela sera indiqué par un « N » dans la case genre. Les numéros renvoient à la « Fiche enquêté.e » de la personne concernée. Les fiches débutent par les plus anciennes joueuses rencontrées (celles qui ont débuté en 2010) et s'achèvent avec des personnes qui ont débuté récemment l'activité.

N°	Pratiquant.e	Année naissance	Genre	Profession	Entrée dans la discipline	Date, durée et lieu de l'entretien
Première vague d'entretien (octobre 2019- février 2020)						
38	Amanita Virosa	2000	F	Étudiante histoire de l'art	2015	10.12.2019 1h30 à l'UFR STAPS
60	Pring'Hells	1995	F	Responsable de laboratoire	2017	14.12.2019 1h40 dans un salon de thé
45	Pomfresh	1993	F	Kinésithérapeute	2016	14.12.2019 1h20 dans un salon de thé
44	Équipe de Budapest - Amon Hen (1982- F) - Amadea (1997 - F) - Tyrant (1978 - H)			Professeure d'anglais - Étudiante - Informaticien	2017	20.12.2019 2h30 dans un bar de la capitale
44	Shark'Hell	1988	F	<i>Non renseigné</i>	2015	02.01.2020 50 min en visioconférence
32	Kiss my death	1990	F	Assistante sociale	2014	02.01.2020 2h en visioconférence et divers échanges par mail
13	Monsterious	1986	F	Graphiste	2011	06.01.2020 Échanges de mails
46	Smash Burger	1993	F	Infirmière	2016	07.01.2020 1h40 en visioconférence
4	Disaster Uppercut	1985	F	Fonctionnaire	2011	09.01.2020 1h30 visioconférence
40	Froggy Death	1993	F	Responsable petite entreprise	2015	14.01.2020 50 min visioconférence
31	Savage Burn	1991	F	Illustratrice	2014	19.01.2020 1h20 en visioconférence
41	Zertz	1993	F	Étude cinéma	2015	10.02.2020 1h en visioconférence

14	Chopine the Kill	1986	F	Urbaniste	2011	10.02.2020 1h en visioconférence
47	Queer Destroy	1984	F	Comm. marketing	2016	10.02.2020 50 min visioconférence
1	Angel on Wheels	1984	F	Armée – administration	2010	17.02.2020 1h30 en visioconférence
Seconde vague d'entretiens (juin 2020-décembre 2020)						
34	Kill Hot	1987	F	Éducatrice	2014	17.06.2020 1h20 en visioconférence
33	Zaza Doolittle	1988	F	Juriste dans un institut de recherche	2014	23.06.2020 1h en visioconférence
6	Jam Donut	1987	F	Éducatrice	2011	24.06.2020 2h en visioconférence
48	Calamity Jane	1990	F	<i>Non renseigné</i>	2016	24.06.2020 40 min en visioconférence
35	La Pas Niet	1987	F	Chef de projets	2014	Juin et septembre 2020 2h au bar et 2h en visioconférence
70	Alatāriellē	1991	F	Infirmière	2019	30.06.2020 50 min en visioconférence
71	Dragonfight	1994	F	Chargée de mission environnement	2019	01.07.2020 50 min en visioconférence
53	Clem	1992	F	Enseignement / travail dans salles de concert	2016	01.07.2020 1h en visioconférence
20	Mary's Dynamited	1984	F	Enseignante photographe	2011	07.07.2020 1h entretien téléphonique
39	Cookie	1992	H	Doctorant	2015	10.07.2020 Deux visioconférences de 2h et un déjeuner
5	Al Trackpott	1989	H	<i>Non renseigné</i>	2010	13.07.2020 1h15 en visioconférence
36	Cat's	1988	F	Artiste	2014	14.07.2020 1h15 d'entretien téléphonique
7	Bonny & Clide	1990	F et H	<i>Non renseigné</i>	2011	15.07.2020 1h15 en visioconférence
49	Krank	1993	H	Boucher	2016	21.07.2020 1h15 en visioconférence
62	Mère Shipton	1994	F	Docteure en psychologie	2017	23.07.2020 1h30 en visioconférence
63	Wicked Jenny	1993	F	Travaille dans le monde de la musique (master)	2017	27.07.2020 1h15 en visioconférence

27	Scarabrute	1980	H	Maître de conférences	2013-2015	28.07.2020 2h au téléphone
50	Frénégonde	1995	F	Collaboratrice scientifique	2016	29.07.2020 1h15 en visioconférence
64	Plume	1995	F	Étudiante – job en radio	2017	29.07.2020 1h en visioconférence
51	Chérie Bombe	1985	F	Formation son	2016	29.07.2020 1h10 au téléphone
52	Coco von Tits	1993	F	Graphiste / artiste	2016	30.07.2020 50 min en visioconférence
8	Dédé	1985	F	Consultante aménagement du territoire	2011	30.07.2020 2h en visioconférence
61	Avril Trépigne	1993	F	Doctorante	2017	31.07.2020 1h30 en visioconférence
24	Nidorina	1995	F	Étudiante en pédagogie spécialisée	2013	05.08.2020 1h30 en visioconférence
65	Trump'Axe	1990	F	Chargée de relation client	2017	05.08.2020 50 min au téléphone
15	Death Rita	1992	F	Vendeuse en lingerie	2011	06.08.2020 50 min en visioconférence
54	Angela Pickles	1980	F	Travail dans l'industrie	2016	07.08.2020 1h10 en visioconférence
7	Dragiqueen	1988	F	Responsable communication	2011	11.08.2020 1h30 en visioconférence
28	Bip'Al'Air	1986	H	Dans le spectacle	2013	12.08.2020 2h en visioconférence
42	Ta copine	1994	F	Directrice centre de loisir	2015	12.08.2020 1h20 en visioconférence
43	Lady gogo	1994	F	Journaliste	2016	14.08.2020 1h20 en visioconférence
66	Agrip'ping	1993	F	Travail dans le cinéma d'animation	2017	31.08.2020 1h en visioconférence
55	Shacklebox	1985	F	Psychologue	2016	01.09.2020 50 min au téléphone
3	Hell'Spray	1989	F	Travaille dans une papeterie	2010-2014	14.09.2020 1h au téléphone
58	Mortal Donuts	1989	F	BTS responsable logistique	2016	15.09.2020 1h30 en visioconférence
21	Trobador	1991	F	Journaliste	2012	16.09.2020 2h en visioconférence
25	Kung Fu	1982	F	Commerçante	2013	16.09.2020 1h en visioconférence

	Clodette			dans une boutique de thé		
68	Virginia Plouf	1992	N	Master sociologie / en reconversion	2018	16.09.2020 1h40 en visioconférence
57	Nymphadora	1991	F	Régisseuse plateau dans le théâtre / intermittente	2016	17.09.2020 1h en visioconférence
56	K.C.	1985	F	<i>Non renseigné</i>	2016	19.09.2020 1h20 en visioconférence
29	Crash Bandicool	1986	H	Gérant d'une entreprise de jeux vidéos	2013-2016	21.09.2020 1h30 en visioconférence
16	Sweetie	1992	F	Vendeuse en cosmétiques	2011	22.09.2020 1h en visioconférence
37	Blackhawk	1984	H	Moniteur d'atelier	2011	26.09.2020 2h30 bar associatif
30	Dolly Trackson	1983	F	Administratrice d'une compagnie de théâtre	2013	30.12.2020 1h30 en visioconférence
Troisième vague d'entretiens (août 2021-décembre 2022)						
17	La Gueuzette	1986	F	Vente dans une boutique d'art	2011	26.08.2021 3h30 au bar
73	Candidose	1977	F	Maraîchère - TDS*	2019	01.10.2021 2h en visioconférence
22	Cerise	1988	F	Pâtissière	2012	25.10.2021 2h30 dans un parc + 1h au bar
2	La Rockette	1977	F	Traductrice	2010	26.10.21 2h en visioconférence
59	Cascougnette	1988	F	Orthophoniste	2016	27.10.2021 1h30 en visioconférence
71	Dancing Queen	1987	F	Chargée de mission quartiers politiques	2019	03.11.2021 1h au téléphone
69	Snoop	1991	F	Ergothérapeute	2018	05.11.2021 1h en visioconférence
77	Ginger	1985	F	Vétérinaire	2021	12.12.2021 1h en visioconférence
23	Grisette	1977	F	Responsable commerciale	2012	08.01.2022 2h en visioconférence
80	LunaLoveBoum	1993	F	Chargée de mission	2021	10.01.2022 1h en visioconférence
79	Impala Magician	1993	F	Chargée de	2021	18.01.2022

				mission		1h10 à son travail
81	Arr'hita	1986	F	Professeure des écoles	2020	26.01.2022 1h30 en visioconférence
18	Fairymaker	1992	H	Développeur web	2011	04.02.2022 2h en visioconférence
**	Monster Munch	1993	F	Professeure des écoles	2021	15.02.2022 30 min (entretien interrompu)
78	Flower Douleur	1988	F	Aide-soignante	2021	22.02.2022 1h20 en visioconférence
11	Lullab'hit et Mr. Brown	1981 - 1985	F & H	Employés	2011	02.03.2022 3h30 à leur appartement
74	Slash Pink	1993	F	Professeure documentaliste	2019	13.02.2022 1h45 à son appartement
75	Crisps	1978	F	Comptable	2019	09.03.2022 3h au restaurant
82	Golden Girl	1997	F	Étudiante en mathématiques appliqués	2021	29.03.2022 1h10 en visioconférence
83	Jodie Freaky	1984	F	Professeure de français – écrivain public	2021	13.04.2022 1h30 à son domicile
67	Mohin'hell	1984	F	Professeure espagnol	2017	21.04.2022 5h à son domicile
10	Colette	1981	F	Orthophoniste	2011	28.04.2022 50 min au téléphone
9	Dark Angel	1994	F	Travail dans la communication	2011	06.06.2022 1h au téléphone
12	Boopy Freaky	1993	F	Licence histoire de l'art-archéologie (petits boulots alimentaires)	2011	15.06.2022 2h au bar
19	Kiss	1990	F	Aide soignante	2011	25.06.2022 3h en visioconférence
76	Hopamine	1987	F	Psychologue	2019	10.12.2022 1h45 au salon de thé
26	Patsy Meat	1963	F	Traductrice – chargée clientèle	2012	15.12.2022 1h45 en visioconférence

* TDS : Travailleuse du sexe

** L'entretien mené avec Monster Munch n'a jamais pu être reprogrammé. Nous avons été interrompues lors de l'entretien, ce qui n'a pas permis de réaliser sa « Fiche enquêtée »

2010

1. Angel on Wheels

Année de naissance	: 1984
Profession	: fonctionnaire à l'armée
Centres d'intérêt	: danse burlesque, pâtisserie
Sports pratiqués	: pas de réel engagement sportif dans le passé
Entrée dans la pratique du derby	: 2010

Si depuis 2009, le roller derby connaît un succès fulgurant en Europe de l'Ouest, sa présence s'estompe à mesure que l'on se dirige du côté de l'Europe de l'Est. Parlant couramment le roumain, je me suis lancée à la recherche de pratiquantes afin d'esquisser des hypothèses concernant les difficultés du roller derby à percer dans certains pays. Une seule tentative de création d'équipe du côté de Bucarest a été identifiée en 2017 mais celle-ci n'est jamais parvenue à dépasser le stade des échanges sur les forums. Pourtant, une équipe représentait la Roumanie lors de la Coupe du Monde féminine de 2018. Grâce à Facebook, j'ai pu entrer en contact avec Angel on Wheels, joueuse suédo-roumaine à l'initiative du projet.

→ **Le roller derby : des sociabilités festives à un vrai sport.** Angel se décrit alors comme quelqu'un de « *mainstream* », n'ayant jamais été intéressée par des questions liées au véganisme, ou fréquenté des cercles féministes, alternatifs. Cela ne l'empêchera pas de rejoindre en 2010 une équipe de roller derby dont l'ancrage « *subculturel* » était alors très fort. Elle me décrit alors les débuts du derby, lorsque le sport se mêlait à un *show*, puis aborde sa transformation en un « vrai sport », où les entraînements sportifs sont venus rythmer plus intensément les sociabilités. Ce passage accompagne également l'ascension sportive des équipes qui, si elles débutent sur des parkings, vont progressivement obtenir des gymnases et gagner en popularité.

→ **Des champs des possibles nouveaux dans un cadre sportif.** La progression sportive des équipes de roller derby les a conduit à reproduire la hiérarchie de la compétition, pyramidale : au sommet, le haut-niveau où s'opèrent des sélections drastiques et, à la base, la masse de pratiquants qui pratiquent dans une perspective de loisir. Pour Angel, le roller derby offre néanmoins un champ des possibles intéressants dans un cadre sportif. S'il permet à des joueuses de contourner le plafond de verre du haut-niveau, il offre également des expériences inédites même à un niveau plus modeste. En effet, n'ayant pas le niveau requis pour rejoindre l'équipe nationale de Suède pour la Coupe du monde 2018, elle décide de créer l'équipe nationale de Roumanie (puisque'il n'existait aucune équipe représentant ce pays d'Europe de l'Ouest). Elle contacte les 350 équipes inscrites à la WFTDA, à la recherche de joueuses roumaines ou ayant des ancêtres roumains et parvient à engager une équipe.

→ **La reconfiguration de l'alternatif.** Pour Angel, si le roller derby tend de plus en plus à ressembler à des sports comme le football ou le handball, sa spécificité réside désormais dans sa dimension « *allowing* » : tout le monde peut venir faire du derby. Selon elle, il n'y a pas de frontières de genre ou de classe dans cette discipline, contrairement aux sports *mainstream* qui opèrent une sélection implicite des publics. Par ailleurs, le roller derby étant encore un sport créé « par les femmes, pour les femmes », il offre un exemple de renversement du pouvoir dans le monde sportif, dominé par les hommes. Ici, c'est à eux de se faire une place et de s'adapter aux règles de ce monde ludique.

2. La Rockette

Année de naissance : 1977
Profession : traductrice
Centres d'intérêt : la musique et le sport (tour de France, football américain, etc.)
Sports pratiqués : marathon, triathlon, boxe
Entrée dans la pratique du derby : 2008 au Texas où elle y inscrit d'abord sa fille avant de s'engager en 2010
Anecdotes : l'une des premières championnes de France de roller derby - a monté en 2015 une boutique spécialisée

La Rockette m'a été recommandée par Cookie, convaincu d'avance de l'intérêt du témoignage de celle qu'il présente comme une « encyclopédie du derby ». Maman d'une jeune joueuse, puis elle-même pratiquante, créatrice d'équipes, arbitre, coach d'une équipe nationale, la carrière sportive de la Rockette a accompagné l'évolution de ce sport, du Texas où elle est née jusqu'en Europe.

→ **L'histoire punk du derby.** La Rockette me raconte l'histoire de la création du roller derby sur piste plate, au sein d'un petit cercle d'amies et de patineuses texanes qui ont d'abord souhaité s'éloigner du modèle « spectaculaire » de la pratique et s'organiser sportivement. Pour La Rockette, ces filles adhéraient complètement à l'idéologie des *Riot grrrl*, et certaines étaient directement issues de ce mouvement. Elles ont ainsi souhaité être autonomes dans cette pratique, gérée désormais par et pour les seules skateuses, qu'elles continuent d'associer à une dimension « récréationnelle », portée par un l'esprit du cirque (les déguisements) et du punk.

→ **Son parcours en tant que joueuse.** Ne souhaitant pas inscrire sa jeune fille à des pratiques comme le foot, elle voit dans le derby une alternative intéressante. Elle se rapproche ainsi d'une ligue texane qu'elle rejoindra elle-même en 2010. L'ascension sportive de cette ligue la conduira à créer avec ses amies une plus petite ligue dans laquelle mères et filles s'entraînent dans une perspective de loisir. Plus tard, elle quitte les États-Unis et s'installe à Paris. Elle y entame une carrière à un niveau compétitif jusqu'à devenir l'une des premières championnes de France. De plus, La Rockette a également été actrice du développement du derby en Europe (féminin et masculin). Son engagement en faveur d'une démocratisation et d'une popularisation de ce sport s'inscrit dans une volonté de renouveler l'offre sportive sur les territoires. Si elle constate les transformations du roller derby et l'abandon du folklore, elle ne le regrette pas et considère cela comme un « cycle » témoignant du renouvellement des participants.

→ **Le roller derby et l'alternatif.** Si, pour La Rockette, le développement sportif du derby est crucial, elle refuse de laisser la discipline être dirigée, récupérée par les instances internationales du sport comme par exemple la Fédération internationale de roller sports. Le roller derby doit évoluer à travers le respect des principes et des valeurs engagés depuis sa création. La portée politique de la pratique se joue selon elle au sein même des interactions sociales qui se nouent autour du sport : comment penser le développement sportif du roller derby tout en incluant, en intégrant les individus ?

3. Hell'Spray

Année de naissance : 1989

Profession : études d'art – travaille dans une papeterie

Sports pratiqués : le judo étant enfant, un peu d'escalade étant adulte

Entrée dans la pratique du derby : 2010 (arrêtera en 2014)

Découverte : grâce au documentaire *Tracks*

Anecdotes : réalisant un mémoire sur la pilosité féminine dans l'art, elle arrête en 2010 de s'épiler

J'ai obtenu le contact de Hell'Spray grâce à Scarabrute. Bien qu'elle ait arrêté le roller derby depuis de nombreuses années (elle n'a par ailleurs gardé aucun lien avec ce monde-là), elle accepte de répondre à mes questions par téléphone. L'expérience de Hell'Spray est intéressante puisqu'elle rejoint le derby lorsqu'il n'en était qu'à ses balbutiements et choisi de s'en distancer au moment où son club opère sérieusement un tournant sportif.

→ **Le roller derby par ses marges.** Hell'Spray découvre la discipline grâce à un documentaire diffusé sur *Tracks*, le programme du soir d'Arte. Curieuse, elle réfléchit à monter son équipe avant de se raviser, par manque de motivation. Quelques années plus tard, entre 2010-2011, elle découvre l'existence d'une équipe dans la ville la plus proche de chez elle et les contacte. Elle n'obtient aucune réponse et n'insiste pas. C'est lors d'un événement promotionnel organisé par les deux équipes de roller derby de sa ville (projection de *Bliss* et concert), l'équipe « officielle » et une « *renegade* », qu'elle tente une troisième fois sa chance avec cette discipline. Elle évite cette fois l'équipe « officielle » et contacte le second collectif. Bien qu'en 2011 le roller derby soit, aux yeux du monde, une pratique confidentielle et extrêmement marginale, Hell'Spray rejoint ce sport par ses propres marges, en contournant l'équipe montante de la ville (c'est cette équipe qui, en 2014, sera à l'initiative du premier championnat de France).

→ **L'attrait des sociabilités alternatives.** Sa pratique sportive ne s'inscrit pas dans un engagement militant, c'est le sport qui l'intéresse alors et sa combinaison : patins et « *taper sur les autres* ». Elle me dit avoir été plus largement intéressée par le folklore du roller derby que par ses promesses compétitives. La débrouille, la faible rigueur sportive, voire l'absence de normes contraignantes de ce collectif balbutiant lui conviennent. Les moments festifs, ainsi que les rituels amusants du roller derby comme les *derby wedding* participent en outre à inscrire le sport dans un cadre qui lui convient. Pour elle, le derby convenait aux filles un peu « à part » auxquelles elle se sentait appartenir. Pourtant, elle tente au cours de cette période de se laisser pousser les poils des jambes et se sent un peu mise de côté par le reste du groupe.

→ **Un engagement sportif grandissant.** Son équipe n'ayant jamais réellement parvenue à se structurer en termes associatifs, elle finira par fusionner avec l'équipe officielle de la ville. Ce changement permet à Hell'Spray de goûter ensuite à la rigueur sportive du roller derby. Elle sera même à l'origine de la création d'une section masculine. Les conflits, l'engagement temporel et financier, auront raison de son engagement. Elle se retire en 2014.

2011

4. Disaster Uppercut

Année de naissance : 1985
Profession : fonctionnaire
Centres d'intérêt : active au sein des cercles punks de sa ville (organisation de concerts, de cantines solidaires), rédactrice de fanzines
Sports pratiqués : le pogo
Entrée dans la pratique du derby : créatrice des Quiet Scrimmage en 2011. En pause derby depuis 2017
Anecdotes : son premier tatouage, à 26 ans, représente le logo de son équipe

Kiss my Death me donnera le contact de Disaster, créatrice et ancienne présidente de son équipe, les Quiet Scrimmage. Celle-ci me raconte avec précisions les tous débuts de la discipline dans sa ville et le tournant sportif que l'équipe a opéré. Ces dernières années, elle s'est éloignée du milieu derby, son évolution ne lui convenant plus.

→ **Des cercles punks au roller derby.** Disaster découvre l'existence du roller derby grâce à *Tracks*, le documentaire d'Arte mais c'est seulement quelques années plus tard, en 2011 et grâce à *Bliss*, qu'elle se lance. Alors au chômage, elle rassemble des proches pour monter un collectif. Les recrutements se déroulent dans un premier temps grâce au bouche-à-oreille ou auprès des cercles musicaux alternatifs qu'elle fréquente. Ces créatrices d'équipe se rapprochent d'une école de patinage qui les aidera à monter leur projet. De l'organisation de recrutements aux entraînements, à la récolte de fonds pour financer des déplacements, Disaster et ses amies parviennent ainsi à construire pas à pas une équipe sportive. L'implantation du roller derby va également passer par l'invention d'un collectif atypique. Elles empruntent au derby américain ses « traditions » comme l'usage de déguisements, le maquillage, les *derby name*.

→ **Un regard sceptique sur l'évolution du sport.** Disaster porte un regard critique sur l'évolution du sport et ce, à travers trois éléments. D'abord, l'entrée de la discipline au sein du système fédéral. Si elle considère que les joueuses n'ont pas vraiment eu le choix (pour des raisons pratiques, les assurances, etc.), le derby français aurait eu tout intérêt à prendre le modèle américain et à s'engager dans la création d'une structure nationale indépendante. Selon elle, la FFRS et ses dirigeants ne peuvent pas comprendre les joueuses et le sens qu'elles attribuent au roller derby. Ensuite, la force progressive de la compétition oblige les équipes à se plier à un modèle sportif traditionnel et à « *entrer dans le moule* ». Enfin, la création d'une équipe de France est selon elle la preuve du tournant sportif opéré par le milieu du roller derby, encourageant la mise en concurrence des joueuses entre elles, et favorisant les grosses équipes, au profit des petites.

→ **L'arrêt temporaire de son engagement.** En devenant structuré par les éléments qui composent l'organisation sportive traditionnelle (la compétition, une fédération officielle), le roller derby perd l'intérêt que Disaster lui portait. Elle arrête le derby autour de 2017 et participe désormais en dilettante, observant de loin ce sport qu'elle a contribué à créer. Elle pense néanmoins que son équipe est parvenue à conserver l'ancrage contre-culturel des débuts avec des présidentes successives qui en constituent les « *gardes-fou* ».

5. Al Trackpott

Année de naissance : 1989

Profession : non renseignée

Centres d'intérêt : NERD du roller derby

Sports pratiqués : pas de réel investissement sportif dans le passé

Entrée dans la pratique du derby : 2010-2011 grâce à Disaster Uppercut. A joué dans trois équipes différentes

J'ai obtenu le contact de Al Trackpott grâce à Cookie. Son expertise et son parcours de vie lui permettent de jouir d'un capital symbolique et d'une reconnaissance de la part de « figures » de la pratique. Engagé.e depuis 2011 dans ce milieu (au niveau local dans des équipes mais également à plus niveau plus global en participant à des rencontres européennes), Trackpott possède une expertise historique mais aussi technique de la pratique. Son attrait pour la dimension « alternative » du roller derby lorsqu'il débute nous a permis d'aborder l'évolution de l'institutionnalisation du derby et des répercussions sur l'« esprit » de la pratique.

→ **L'attrait pour ce sport alternatif.** Connaissance de Disaster Uppercut, à l'origine de l'équipe des Quiet Scrimmage, Trackpott rejoint ce collectif quelques mois après l'avoir découvert sur Facebook. Iel me raconte avoir été intéressé.e par le décalage qui existait alors entre le roller derby et des pratiques comme le football ou le basket : d'abord par tout le folklore qui existait autour, mais également dans le fait que le derby soit une pratique non-institutionnalisée, complètement *do it yourself* et peu normée. La faible structuration sportive du derby en France offre à son équipe des opportunités de rencontres sportives de part et d'autre de l'Europe. Al Trackpott a également participé à plusieurs reprises à l'ÉROC, cycle de conférences européennes de roller derby organisée par l'équipe de Berlin. Son engagement dans la pratique (en tant que joueur.se, arbitre, etc.) l'a mené jusqu'à un épuisement moral (iel aborde l'idée d'un *burn out*) et physique (des blessures), qui l'ont ainsi éloigné un temps de la pratique. Al qualifie son engagement passé comme apparenté à celui d'un « nerd », un passionné de ce jeu.

→ **Un regard sur l'institutionnalisation du roller derby.** Al oppose l'« alternatif » à l'institutionnalisation progressive du roller derby à partir de 2014, réduisant ainsi la marge de manœuvre des équipes et leurs possibilités de bouger, de rencontrer comme elles le souhaitent leurs adversaires. Les championnats et les classements participent ainsi à transformer l'« esprit » des équipes, désormais contraintes par des enjeux proprement sportifs. Toutefois, c'est au niveau local que l'on peut trouver des résurgences de l'alternatif, grâce à des personnalités qui continuent à faire perdurer cet aspect du sport. L'alternatif se retrouve selon Al dans tous les a-côtés du sport et la conservation du côté festif du jeu. Enfin, si le derby pourrait devenir « *le sport de monsieur et madame tout le monde* », il reste une alternative aux activités que proposent les villes. La préservation d'une « *bulle safe* », dans laquelle tout le monde serait le bienvenu, est aujourd'hui central pour Al Trackpott qui se réjouit de la popularisation de ce sport *underground*.

6. Jam Donuts

Année de naissance : 1987

Profession : éducatrice sportive en formation

Centres d'intérêt : musique (familiale des squats et milieux alternatifs)

Sports pratiqués : 10 ans d'athlétisme à un très bon niveau

Entrée dans la pratique du derby : 2011 à environ 24 ans

Anecdotes : championne de France de roller derby

Zaza Doolittle m'a vivement encouragée à discuter avec Jam Donuts, une de ses amies qui a fait ses gammes chez les Quiet Scrimmage avant de s'engager dans une carrière au plus haut niveau dans une équipe Élite. Jam Donuts ne tardera pas à répondre à ma sollicitation. J'avoue avoir été traversée par un sentiment d'intimidation et de fierté de pouvoir discuter avec une joueuse considérée comme une « vedette » du milieu derby.

→ **Une entrée par les cercles punks.** Jam Donuts découvre le roller derby par le biais des réseaux alternatifs qu'elle fréquente (les milieux punks) et rejoint en 2011 l'équipe des Quiet Scrimmage. Ancienne athlète, socialisée aux rouages de la culture fédérale, Jam Donuts ne cache néanmoins pas son intérêt pour les dimensions balbutiante et burlesque du roller derby. La fête, ainsi que le détournement (les tutus roses et bas résilles) rythmeront son quotidien au sein de cette équipe. Or, rapidement, son engagement et ses compétences sportives actionneront un véritable changement dans sa vie.

→ **Une carrière d'athlète.** En 2013, elle tente une première fois les sélections pour l'équipe de France. Si elle n'est pas retenue, son ambition sportive ne fera que croître. En 2015, elle quitte les Quiet Scrimmage, déménage avec son fils et intègre l'une des deux meilleures équipes françaises, à plus de 800 km de chez elle. Grâce au derby et à son travail, elle accomplit un rêve qu'elle n'avait pas pu réaliser dans le milieu de l'athlétisme, celui de rejoindre le haut-niveau sportif. En 2016, elle intègre l'équipe de France et participe à la Coupe du Monde qui se tient à Manchester. Si, lors de notre entretien, elle « piétine » professionnellement, elle s'épanouit par sa passion sportive qui lui offre en outre un prestige social certain. Elle aborde en effet la reconnaissance et la popularité dont elle jouit grâce à ce qui n'était qu'un amusement il y a quelques années. Son engagement (bénévole) dans la pratique du derby en tant que joueuse et coach de l'équipe junior lui permet ainsi de bénéficier de rétributions qu'elle ne trouve pas forcément dans son emploi qu'elle définit comme étant purement alimentaire.

→ **Du do it yourself punk à son engagement fédéral.** Son ascension sportive fulgurante tend à l'éloigner de la dynamique alternative par laquelle elle a rejoint le monde du derby. En effet, à mesure qu'elle s'engage dans une dynamique compétitive, Jam Donuts a rapidement remplacé les déguisements et les bas résilles par des tenues sportives, plus sérieuses et sécurisée. Elle a même pensé à remplacer son *derby name* par son nom de famille. Son équipe actuelle ne compte d'ailleurs pas de joueuses véritablement militantes ou fréquentant des cercles alternatifs. Elle avoue elle-même ne plus vraiment militer mais que son engagement fédéral, en faveur développement du du derby Junior, s'inscrit dans une perspective de penser le vivre-ensemble et de transmettre son savoir.

7. Équipe des Bombidis

Bonnie & Clide

Malheureusement, mon entretien avec Bonnie & Clide, une créatrice d'équipe et son amoureux/joueur, n'a jamais pu être enregistré (le volume du dictaphone était éteint...). J'ai donc associé les quelques prises de note griffonnées au cours de l'entretien, avec celui de DragiQueen, également co-créatrice de l'équipe des Bombidis.

DragiQueen

DragiQueen est née en 1988. Elle est responsable communication dans une mairie. En 2011, suite à Bliss et en pleine transition professionnelle, elle se lance avec Bonnie dans la création de leur propre équipe de derby.

→ **Une offre sportive « alternative ».** Bonnie et Dragi découvrent le roller derby en 2011 grâce à *Bliss*. Elles voient dans ce qui s'apparente à un sport une opportunité pour elles de créer une alternative aux activités proposées aux femmes dans leur ville. Elles n'attribuent pas leur démarche à un positionnement militant en faveur de la cause féminine et ne cherchent pas à l'investir d'idéaux « alternatifs », contre le modèle sportif en place. Ainsi, pour elles, le mantra DIY revête une dynamique plus « subie » que « revendiquée ». L'élan créatif permis par le roller derby offre à Dragi, grande timide, l'opportunité d'inventer, de créer un espace dont elle serait l'initiatrice et dans lequel ce serait à elle d'accueillir les membres.

→ **De l'univers américain à un sport fédéral.** Comme une grande partie des équipes qui apparaissent entre 2009 et 2011, l'équipe des Bombidis emprunte aux équipes américaines leur folklore carnavalesque grâce auquel les filles marquent leur différence avec les autres sports. Le sens attribué à ce folklore navigue ainsi entre jeu (créer son personnage) et revendications ludiques (« *on voulait se démarquer* »). Le glissement du folklore sur le sport s'effectue selon Dragi à mesure que le jeu sportif dévoile son potentiel ludique et cathartique. Progressivement, l'équipe se positionne en faveur d'un développement traditionnel du roller derby et adhère à l'idée de rejoindre la FFRS au détriment du FROG. Selon Dragi, persiste encore aujourd'hui une scission entre les partisans de la FFRS, et les équipes qui souhaitent créer leur propre indépendance.

→ **Derby masculin et junior : penser la diversité et l'avenir du derby.** Les Bombidis n'ont pas tardé à développer la pratique masculine et les petits amis des joueuses ont eux-aussi pu rejoindre le monde du derby. DragiQueen, qui a mis fin à sa carrière de joueuse suite à des blessures, est désormais très investie dans le développement du derby junior, le meilleur moyen de s'assurer la pérennité de ce sport. Dragi considère néanmoins que si la discipline a troqué ses vêtements d'adolescents pour endosser un costume d'adulte, elle n'a pas pour autant abandonné la ferveur qui l'animait jadis.

8. Dédé

Année de naissance : 1985

Formation : sciences politiques

Profession : elle travaille dans l'aménagement du territoire

Sports pratiqués : basket (qu'elle continue de pratiquer)

Entrée dans la pratique du derby : 2011. Je l'ai recontacté en 2022 et elle avait arrêté le derby

Suite à la salve de mails envoyés à toutes les équipes françaises lors du deuxième confinement, Dédé, alors responsable de la communication dans une équipe Élite française, accepte de répondre à mes questions. Elle a souhaité apporter son point de vue sur l'évolution de derby français : un point de vue qu'elle considère être « dissident » par rapport aux discours majoritaires, en particulier ceux qui ont trait aux questions de féminisme.

→ **Du basket au roller derby.** Dédé découvre le roller derby en 2010 grâce à *Bliss*. En 2011, suite à un déménagement, elle rejoint le collectif balbutiant de sa nouvelle ville afin de se refaire un cercle social et s'engager dans ce projet féminin. Comme l'ensemble des pionnières interrogées, elle me parle de cette période de construction du collectif : période alors marquée par une véritable « *solidarité nationale* » entre l'ensemble des individus et petits groupes qui cherchent à s'organiser autour de ce sport.

→ **D'un loisir amusant aux perspectives sportives du derby.** Dédé et son équipe s'empareront également du folklore des équipes américaines au début de leur structuration. Pour elle, ce folklore représentait le côté badasse, punk-rock de la discipline, mais elle ne lui associait alors aucune revendication particulière, si ce n'est le fait de pratiquer un sport totalement décalé. Néanmoins, elle n'investira jamais vraiment cet aspect de la pratique qui va lui offrir des perspectives d'ascension par le sport lui-même. Peu à peu, elle se découvre un vrai talent dans cette discipline et à 25 ans, elle traverse l'Europe, voyage aux États-Unis, rejoint l'équipe de France et tente même les sélections pour la Coupe du monde à Manchester. Grâce au sport, son corps devient un outil de performance et elle lui découvre un potentiel jusqu'alors inexploré.

→ **Son regard « dissident » sur l'évolution du derby.** Si Dédé n'a jamais vraiment joué le jeu de l'anti-conformisme (son *derby name* est d'ailleurs le diminutif de son prénom), elle s'était positionnée en faveur du FROG. Elle a ainsi intégré les groupes de travail et de réflexion sur l'organisation de cette coalition nationale et défendait l'indépendance du derby. Pourtant, entre les prémices de cette fédération et l'organisation des ligues de derby qu'elle côtoie, Dédé observe un fonctionnement typique du monde associatif traditionnel au sein duquel seule une poignée de personnes s'engage réellement. Pour elle, le DIY est un leurre, et n'a pas remplacé l'organisation sportive telle qu'on peut la trouver dans toute autre association sportive. Enfin, Dédé aborde également la domination aujourd'hui de certains discours dits « inclusifs » auxquels elle n'adhère pas. Pour elle, ces positionnements « militants » sont contre-productifs et ne font que conduire à la création d'espaces policés au sein desquels l'expression d'idées divergentes est devenue impossible. Pour elle, le derby n'est que le miroir de ce qu'il se passe dans la société, traversée par une « *américanisation des idées* », où le débat est de moins en moins toléré.

9.
Dark Angel

Année de naissance : 1994
Profession des parents : ingénieur et infirmière
Étude : communication
Centres d'intérêt : l'art burlesque, membre de la communauté érotique des <i>Suicide Girls</i>
Sports pratiqués : patinage artistique durant 10 ans - yoga
Entrée dans la pratique du derby : fonde une équipe en 2011. Arrêt autour de 2014
Anecdotes : des problèmes de santé l'empêchent de reprendre le derby mais elle reste proche des milieux proches de ce sport (LGBT, <i>underground</i>)

Le nom de Dark Angel m'apparaît au détour d'un entretien. Elle est la créatrice du club au sein duquel j'ai mené une grande partie de mon ethnographie. Je la contacte sur Facebook. Elle accepte très volontiers de répondre à mes questions.

→ **Du patinage artistique aux patins à roulettes.** Dark Angel découvre l'existence du roller derby grâce à *Bliss*. Sans véritable attache sportive depuis quelques années (sa pratique du patinage artistique s'est brutalement arrêtée à la suite d'une sordide affaire), elle voit dans ce sport l'occasion de goûter de nouveau à la glisse et lance une bouteille à la mer sur les réseaux sociaux afin de constituer une équipe. Une poignée de filles lui répondent. Elles se retrouvent au skatepark pour, au départ, apprendre à rouler. Elle quitte un temps l'équipe à cause de ses études. Lorsqu'elle revient deux ans plus tard, elle s'étonne, ravie, de l'ampleur prise par ce projet qu'elle pensait s'éteindre suite à son départ : le petit collectif s'était transformé en une association sportive, avec un gymnase, un coach, des entraînements sérieux et une équipe.

→ **L'attrait d'un entre-soi féminin.** Bien qu'intéressée par le côté marginal du derby, Dark Angel affirme avoir été avant tout séduite par le sport et la possibilité pour elle de reprendre les patins. Si elle a finalement peu fréquenté cette communauté sportive (2 ans), elle oppose le milieu dont elle est issue (un cercle familial qu'elle qualifie de favorisé auquel convenait bien l'image du patinage artistique) à celui du derby : accessible et fréquenté par des personnes de toutes classes sociales, politisées, de gauche.

→ **Empouvoirement et réappropriation des corps.** Dark Angel me raconte également être secrètement fascinée depuis ses 15 ans par les milieux alternatifs, le monde du tatouage, l'art érotique et inscrit (sans doute avec son recul actuel) le derby dans la continuité de ces pratiques. Pour elle, le roller derby, son intérêt pour des cultures marginales, les milieux LGBT sont des rares milieux à offrir aux femmes un espace de réappropriation de leur corps. Ses choix de vie contrastent avec son milieu familial bourgeois avec lequel elle a, d'une certaine manière, cherché à rompre.

10. Colette

Année de naissance : 1981

Profession : orthophoniste

Centres d'intérêt : la photographie

Sports pratiqués : danse classique et moderne, ski

Entrée dans la pratique du derby : joueuse depuis 2011. A débuté chez les Glorious Bitchies, avant de rejoindre une autre équipe de la région en 2013

Anecdotes : créera un webzine sur le roller derby en 2013

C'est grâce à Lullab'hit que je découvre l'existence de Colette, membre de la première vague de joueuses des Bitchies. Je la contacte sur Facebook et nous échangerons au téléphone (entre deux siestes de son petit garçon).

→ **De Bliss aux Bitchies** : l'attrait d'un sport un peu punk. Alors étudiante à la fac de médecine, et après avoir tenté sans succès quelques activités, Colette découvre grâce à Bliss l'existence du roller derby et rejoint les futures Bitchies au skatepark. Elle ne se contentera alors pas d'investir dans l'achat de patins mais se confectionnera également une tenue spéciale pour la pratique, comme dans le film, à base de bas-résille déchirés et mini short. Elle apprécie alors cette liberté qu'offrait cette pratique qui se caractérise par une absence de codes et de standards, tant dans la vêtue que dans l'usage des corps des sportives.

→ **Entre recherche de sérieux et promotion du derby européen**. Rapidement elle se rend compte que « le derby ne se résume pas à un look » et découvre toute la complexité et l'exigence du sport. Elle va chercher dès lors à progresser dans sa pratique. L'équipe des Bitchies ne répondant plus à ses attentes, elle rejoint une seconde équipe régionale, dans laquelle elle pratique toujours, et s'engage sportivement dans le roller derby mais pas seulement. Avec l'aide d'un ami sérigraphiste, Colette se lance en 2013 dans la rédaction d'un webzine. Trois numéros extrêmement documentés sortiront (les thèmes allant de la présentation de figures du derby français, à la Coupe du monde à Manchester). L'objectif pour elle est de créer une documentation sur le roller derby en Europe, jusqu'alors exclusivité du continent nord-américain (la WFTDA, fédération américaine, est à l'initiative du premier webzine sur ce sport depuis 2008). Le travail nécessaire à la réalisation de ces journaux numériques ne lui permet pas de continuer.

→ **Une ouverture**. Colette aborde également l'ouverture sociale et d'esprit que lui a permis le jeu. En effet, avant de commencer le derby, elle associe ses sociabilités à un « vase clos », sans autre contact que les amitiés de collègue organisées selon « une mentalité bien à l'ancienne », où les femmes sont cantonnées au service du repas et au ménage. Le roller derby lui permet de rencontrer des personnalités bien éloignées des cercles dans lesquels elle a jusqu'alors évolué. Ses nouvelles amitiés notamment avec des membres des cercles LGBTQ+ lui ouvrent les yeux sur la condition féminine et sur la relation amoureuse malsaine dans laquelle elle était embourbée depuis des années. Elle se sépare, explore de nouvelles formes de sexualité et d'indépendance.

11. Lullab'hit & Mr. Brown

Année de naissance : 1981 et 1985

Formation : Lullab'hit est couturière de formation

Profession : employés

Centres d'intérêt :

Lullab'hit : couture – ésotérisme – métal – la sorcellerie

Mr. Brown : musicien – fan de cinéma de genre – l'une des plumes du fanzine *La candeur des limaces*

Entrée dans la pratique du derby : découvrent l'existence du derby en 2011, lors d'un festival du film fantastique. Mr Brown a pris sa retraite derby en 2014

Anecdotes : ils se qualifient « d'éternels ados »

Lullab'hit est l'une de mes coéquipières de jeu. Sa chevelure flamboyante, ses tenues de sport amusantes et sa gouaille font d'elle une personnalité atypique de l'équipe des Glorious Bitchies ; une équipe qu'elle et son (ex-)conjoint, Mr Brown, ont contribué à monter à partir de 2011. Le couple me racontera la construction de cette équipe, lorsque celui-ci n'était alors qu'un petit groupe informel composé de patineuses plus ou moins habiles sur leurs quads, jusqu'à leurs premières victoires en championnat.

→ **Le roller derby** : entre les premiers émois de *Bliss* à l'univers outrageux du cinéma de genre. Comme de nombreuses joueuses, Lullab'hit découvre l'existence du roller derby grâce au film *Bliss*. Elle s'éprend alors de l'image de ce sport, forgée par les émois adolescents du personnage principal et par le côté enfantin et *vintage* du patin à roulettes. Quelques temps plus tard, elle découvre sur les réseaux sociaux qu'un groupe de filles est en train de lancer une équipe près de chez eux. Lullab'hit et Mr Brown les rejoignent et, pendant 4 années, s'investiront à temps plein dans ce projet sportif à double entrée. Il y a d'abord la construction pas à pas du collectif sportif, mené de front par Mr Brown, devenu par la force des choses entraîneur de l'équipe et arbitre de derby. Ensuite, dans la continuité des traditions derby américaines, les amoureux et une joueuse américaine, petite amie d'une personnalité du milieu alternatif local, injectent dans les visuels de leur équipe (logo au nom de l'équipe) des références empruntés aux séries B américaines, au cinéma de genre, au style érotico-burlesque des pin-up, etc. (le nom de l'équipe est directement tiré d'une exploitation – comédie érotique – des années 1960).

→ **Émancipation et sportivisation**. Parallèlement à la structuration de l'équipe (dans un premier grâce à l'appui d'associations locales de patinage), le collectif va progressivement s'emparer des déguisements, puis du maquillage dans leur pratique. Lullab'hit associe ce folklore à un jeu qui offre l'occasion de rompre une réalité morose. Pour elle, le déguisement revête une fonction cathartique et émancipatoire. Comme les soirées gothiques qu'elle fréquente, le roller derby est une espace d'invention de soi qui autorise l'usage du burlesque et du carnaval. D'ailleurs, l'équipe n'hésitera pas à se mettre en scène lors d'événements artistiques ou promotionnels. Lullab'hit et Mr Brown vont constater la montée en sérieux du roller derby. Si sport et fun ne sont pas forcément antinomiques, l'entrée du derby à la FFRS et l'extrême structuration des équipes va, pour Mr Brown, tuer l'essence du derby.

12.
Boopy Freaky

Année de naissance : 1993

Formation : licence en histoire de l'art et archéologie

Profession : petits boulots alimentaires

Profession des parents : père ouvrier – mère assistante maternelle

Centres d'intérêt : couture et reproduction de tenues des années 1920 à 1950 – fan du blues et de la bonne bouffe

Sports pratiqués : un an de danse et roller en ligne étant enfant

Entrée dans la pratique du derby : rejoint les Bitchies en 2011 grâce à un ami et s'arrête en 2015, ne souhaitant plus jouer de match

Boopy Freaky est l'une des premières joueuses des Bitchies. Je la contacte via sa page Facebook, recommandée par Lullab'hit. Elle me donnera rendez-vous dans LE bar métal de la ville où nous vivons (et où, visiblement, elle est une habituée vu le nombre de bises qu'elle enchaînera). Pour que je la reconnaisse, elle m'indiquera par message porter une robe style années 40/50 beige. Ses chaussures en cuir, son sac à main rétro, mais aussi sa coiffure blonde crantée et son maquillage léger, rehaussé d'un trait d'eye-liner, complèteront l'allure vintage de sa robe en lin crème effectivement venue d'une autre époque.

→ **D'un vieux divertissement américain au Glorious Bitchies.** Grâce à un ami, Boopy apprend qu'une équipe de roller derby se monte en ville. Elle connaissait déjà le roller derby en tant que divertissement américain très violent et masculin, et se réjouit de savoir qu'il existe désormais sous une forme « sportive », réglementée et féminine. Intéressée par le sport et les patins à roulettes, elle rejoint le petit groupe de filles qui, selon elle, ressemblait à tout sauf à une équipe sportive. Elle me parle ainsi du long processus de construction du collectif, de l'instabilité dans le coaching, des refus d'attribution de gymnases par la mairie, etc. Chez les Bitchies, le roller derby n'a véritablement pris forme qu'autour de 2013. Néanmoins, cette période est fortement marquée par une solidarité entre les membres, chacun faisant de son mieux pour apporter son aide au collectif. Pour Boopy, la forme « auto-gérée » du collectif était une réponse à la forme balbutiante de la pratique, et n'était pas structurée par des valeurs particulières, ou encore une volonté de lutte.

→ **Le folklore de la discorde.** Son style vestimentaire, ancré dans les années 50, nous servira à plusieurs reprises de support de discussions. Elle n'aimait d'ailleurs pas l'usage qui était fait du folklore par certaines joueuses qui, selon elle, n'en comprenaient pas le sens profond. L'univers rock, burlesque du derby correspondait à un style qu'elle s'était savamment façonné, construit durant des années. Boopy a toujours cherché à se différencier de la masse et n'a jamais aimé « aller dans le courant » : ses fréquentations des milieux *underground*, ses vêtements *vintage* constitue ainsi l'expression directe de cette fabrication d'une singularité. Par ailleurs, pour Boopy, il ne fallait pas se tromper : le sport était exigeant, et se définir comme joueuse de derby girl reposait moins sur le look que sur l'investissement dans la pratique. Enfin, si elle rêvait alors que le sport se démocratise, elle souhaite toutefois en conserver une certaine exclusivité.

13.
Monsterious

Année de naissance : 1986

Profession : graphiste – animatrice multimédia

Centres d'intérêt : couture, sérigraphie, production de bières

Antécédents sportifs : une mauvaise image du sport en général

Entrée dans la pratique du derby : rejoint une équipe en 2011

Anecdotes : organisatrice d'une Ladyfest (un festival féministe D.I.Y) – militante au sein de cercles informels queer – fondatrice d'un festival de littérature féministe

Une nouvelle fois, c'est Kiss my Death qui me propose de contacter Monsterious, impliquée dans l'écriture d'une charte inclusive au sein de la fédération. Monsterious préfère éviter les enregistrements, nous échangerons ainsi uniquement par mails.

→ **Ses premiers pas dans la pratique.** Sa première rencontre avec le roller derby remonte en 2010, lors d'un voyage à New York, par l'intermédiaire d'un flyer annonçant un match à venir. Elle ne parvient pas à assister à l'événement mais l'esthétique du flyer, mêlant comics/punk et féminisme, l'intéresse (il représente une statue de la liberté vivante – la mascotte de l'équipe des Gotham). De retour en France, elle décide de rejoindre l'équipe de sa ville, qui faisait alors partie d'une grosse institution multi-sports. Accompagnée d'une de ses coéquipières, Monsterious rend ensuite le club indépendant en accompagnant la création d'une association de roller derby fonctionnant en son nom propre. Après quelques mois de tâtonnement, elles parviennent à obtenir des créneaux à la mairie, à recruter et à attirer du public pour des événements.

→ **Vers une gestion autogérée de la pratique.** Outre l'indépendance de son équipe vis-à-vis des institutions sportives locales, Monsterious participe également à des réflexions concernant la structuration nationale du roller derby, et tout particulièrement à la création d'une fédération indépendante des instances sportives traditionnelles : le FROG (*French Roller Derby Association*). Ce projet d'autogestion ne fonctionne pas et aboutit en 2014 à l'adhésion du derby à la FFRS. Pour Monsterious, les transformations actuelles du roller derby, sportivisé et normalisé, sont une conséquence de cette décision. Alors que les équipes perdent une partie de leur pouvoir sur le sport (existence de sanctions), la compétition sportive nuit à l'esprit inclusif du sport et de sa capacité de valorisation individuelle.

→ **Le militantisme queer au sein de la FFRS.** En réponse au risque d'uniformisation sportive du roller derby, des membres d'équipes ont créé au sein de la commission roller derby de la FFRS un atelier de travail autour des thématiques d'inclusion et de diversité dans ce sport, un moyen selon Monsterious de « protéger » les personnes trans et inter dans le monde de la compétition. La dimension militante du roller derby s'exprime ainsi aujourd'hui à travers la protection des personnes LGBTQ+.

14.

Chopine the Kill

Année de naissance	: 1986
Profession	: aménagement du territoire - urbaniste (diplômée en lettres modernes)
Centres d'intérêt	: lecture - cinéma
Antécédents sportifs	: pratiques individuelles (course à pied, vélo, natation)
Entrée dans la pratique du derby	: en 2011
Anecdotes	: est partie avec sa sœur s'entraîner avec l'équipe de roller derby de Dallas

Suite aux mails spontanés envoyés aux équipes françaises lors du premier confinement, Chopine the Kill a accepté de partager son expérience dans la discipline. Nous nous entretenons en visioconférence lors de sa pause déjeuner. Elle me raconte les débuts du derby en France, de son équipe et de sa structuration progressive comme sport.

→ **Une découverte « par hasard » du roller derby.** Nouvelle venue en ville, Chopine the Kill y cherche une activité pour rencontrer du monde. C'est grâce à une petite annonce dans un journal local qu'elle découvre l'existence d'une « équipe » de roller derby près de chez elle. Elle s'empare des coordonnées de la personne indiquée et rejoint ce collectif alors très balbutiant. Elle me relate ainsi la progressive structuration de l'équipe dans cette petite ville où les recrutements peuvent parfois être difficiles : la traduction des règles, le partenariat avec la mairie et avec la FFRS, l'obtention de gymnases, l'organisation de recrutements et de matchs, etc.

→ **L'ascension sportive de l'équipe.** Rapidement, cette petite équipe révèle son potentiel sportif. Les filles remportent leurs premiers matchs et participent au championnat de France. Des turn-over successifs les obligent pourtant à repartir de zéro à plusieurs reprises. Elles parviennent également à organiser des événements sportifs à succès et à récolter des fonds pour des associations de protection des animaux, Octobre Rose, etc.

→ **Liberté, rencontre et voyages.** Au cours de notre entretien, Chopine m'explique regretter l'insistance des médias sur le folklore du derby (les paillettes et bas résilles) au détriment du jeu, dont la richesse est en permanence passée sous silence. Comme de nombreuses joueuses, elle écourtera le sujet du folklore afin d'insister davantage sur les perspectives offertes par la pratique du roller derby comme la sensation de liberté permise par le patin et la remise en cause des diktats esthétiques (tous les corps sont les bienvenus). De plus, Chopine apprécie les possibilités qu'offre le roller derby en termes de rencontres improbable entre des personnalités issues de classes et d'univers culturels bien différents. Selon elle, les représentations actuelles du roller derby et son accroche contre-culturelle empêche la diffusion d'un sport qui mérite d'être connu.

15.

Death Rita

Année de naissance : 1992

Profession : vendeuse de lingerie

Sports pratiqués : musculation à côté du derby

Entrée dans la pratique du derby : joueuse depuis 2011 et créatrice d'une équipe en 2018

Death Rita est la fondatrice et secrétaire d'une association de roller derby qui m'intéressait pour deux raisons. D'abord, sa jeunesse : elle apparaît en 2017, période durant laquelle l'apparition de nouveaux collectifs se fait de plus en plus rare. Je souhaitais également en connaître davantage sur son positionnement « militant » affiché et défendu (le nom de l'équipe, ses couleurs et les valeurs revendiquées font directement échos aux mouvements féministes). Nous nous entretenons durant 45 minutes en visioconférence, durant sa pause déjeuner.

→ **Castagne, folklore et engagement, Des influences multiples.** Rita débute sa carrière derby grâce au bouche-à-oreille, au sein de la (très rapidement) meilleure ligue française. Aux antipodes de ce jeu « badasse » qu'elle qualifie alors de « *castagne sur patins* », elle tente l'expérience pour se dépasser. Sensible au côté punk de cette discipline, Death Rita se laisse ensuite emporter par le jeu et les perspectives compétitives qui participent à la dynamique d'« *empouvoirement* » du roller derby. Entre 2011 et 2017, elle jouera principalement dans l'équipe B (elle n'intégrera l'équipe A, sorte de centre de recrutement de l'équipe de France, qu'une saison). Elle se lasse du modèle associatif de cette ligue qui atteindra plus de 160 licenciés. L'organisation pyramidale quant aux prises de décisions et la restrictions du pouvoir des licenciés la conduiront à quitter cette grosse ligue.

→ **Un retour aux sources.** En 2017, Rita effectue un passage éclair dans une petite ligue de derby, proche de chez elle et là encore, l'organisation pyramidale de la structure ne lui convient pas. Avec l'aide de deux autres joueuses aguerries, Rita décide de se lancer dans la constitution de leur propre collectif. Déplorant la posture « consumériste » dans laquelle le derby s'est engagé ces dernières années, Rita et ses amies souhaitent façonner un club à leur image : militant (elles affichent et défendent l'inclusivité LGBT de ce sport) et *do it yourself* (elles fabriquent tout leur équipement et merch), tel un retour au derby des débuts. La ligue de derby que Rita et ses amis créent s'inscrit dans la lignée des mouvements et associations féministe et queer avec lesquelles elles collaborent. Le sport devient ainsi le prétexte pour réfléchir à des sujets de société comme la lutte contre le racisme, les questions de transidentité dans le sport, etc. La structuration associative de cette ligue en petits groupes de travail offre l'opportunité de contrer le modèle pyramidal que Rita avait connu précédemment qui prône un modèle anti-hiérarchique et horizontal.

16.
Sweetie

Année de naissance : 1992

Profession : vendeuse dans une chaîne de cosmétiques naturels

Sports pratiqués : championne de gymnastique artistique (de 2 à 16 ans). Lors de l'entretien, elle hésite à commencer la pole dance

Entrée dans la pratique du derby : en 2011 grâce à un ami joueur

Anecdotes : cheveux violets

Scarabrute m'a confié le contact de Sweetie, excellente joueuse et ancienne coach de son équipe masculine. Elle vit désormais en Belgique. Elle me raconte ses débuts dans le sport et les blocages auxquels elle se heurte aujourd'hui. Elle réfléchit à arrêter le roller derby.

→ **De la gym au derby.** Sweetie a grandi dans un environnement résolument sportif : son papa s'est installé en France par sa pratique du marathon et elle a pratiqué jusqu'à ses 16 ans et à haut-niveau la gymnastique artistique dont elle apprécie la dimension esthétique et l'exigence physique. C'est une blessure qui l'obligera à arrêter. Quelques années plus tard, elle voit *Bliss* et l'un de ses amis, joueur au sein de l'équipe de Bruxelles, l'encourage à commencer. Elle associe le roller derby à son adolescence, période durant laquelle elle était un peu émo et rock'n'roll. Peu sûre d'elle, Sweetie se rendra avec l'une de ses amies au *Fresh Meat Day*, les journées d'essai de l'équipe de sa ville. Elle parviendra progressivement à faire sa place.

→ **Un vrai sport pour des guerrière.** Elle insiste sur la dimension « sororale » de ce sport qui offre aux joueuses l'occasion de faire du sport, sans renoncer à leur féminité. Pour elle, les joueuses de derby sont des guerrières, des femmes fortes, de toute origine, de tout milieux (classes sociales et culturelles), qui boivent des bières sous la douche et font la fête. Elle a participé à la création du premier championnat officiel, avant que la discipline ne rejoigne la FFRS et qu'apparaisse le championnat « officiel ». Elle défend l'existence d'une équipe nationale et applaudit la professionnalisation du roller derby, un sport qui rabat les cartes du féminin et du masculin. Elle a accompagné la structuration d'une équipe masculine au sein de sa ligue.

→ **Un ancien et un nouveau derby.** Si Sweetie observe de manière confiante la progression sportive de sa discipline, elle constate des transformations et des pertes au cours de ce processus. D'abord, la nécessité de travailler avec les municipalités (subventions et gymnases) a obligé les équipes à revoir leur communications, et à « lisser » l'image badasse et sexy de la discipline. De manière moins volontaire, le côté « entraide » du roller derby s'est dissipé. La succession des générations de joueuses s'est accompagnée du gommage des spécificités de la discipline : la connaissance des grandes stars américaines, l'interconnaissance entre joueuses, l'entraide DIY, etc. sont moins présents aujourd'hui.

→ **Vers la fin de sa carrière ?** Longtemps engagée dans la discipline, Sweetie réfléchit à ne pas reprendre sa licence à la rentrée. Le fonctionnement de l'équipe rejointe il y a quelque temps ne la satisfait plus : l'esprit DIY semble s'être peu à peu transformé en une contrainte et cristallise des tensions entre les membres de l'équipe, au détriment du plaisir de jouer.

17.
La Gueuzette

Année de naissance : 1986

Profession des parents : mère enseignante – père électricien

Dernier diplôme obtenu : agrégation d'arts plastiques

Profession : employée dans une boutique associative

Sports pratiqués : natation (sélections olympiques pour les jeux d'Athènes)

Entrée dans la pratique du derby : en 2011 grâce à sa petite sœur – elle a joué dans deux équipes différentes

Anecdotes : son conjoint est brasseur et Gueuzette possède une connaissance encyclopédique des bières – ne s'épile et ne se maquille plus

Cookie et la Gueuzette sont des amis derby. C'est lui qui m'a encouragé à discuter avec cette joueuse, représentante de sa ligue auprès de la WFTDA et « ancien produit » du système compétitif de haut niveau. Elle porte un regard très réflexif sur le roller derby, ses évolutions, et sur la place des minorités dans les sports.

→ **Des sélections olympiques au roller derby.** Si le roller derby est très souvent défini comme la discipline des « non-sportives », la Gueuzette est loin de correspondre à ce profil de joueuses, découvrant un attrait pour le sport grâce au derby. En effet, sous sa casquette de bloqueuse, la Gueuzette cache un passé de nageuse dont le talent la conduira jusqu'aux sélections des jeux olympiques d'Athènes en 2004. Depuis les trois ans de Gueuzette, les entraînements, la compétition rythment la vie de sa famille qui s'organise autour de leur fille, prodige sportif inattendu (les parents ne savaient même pas nager). De la même manière qu'elle a débuté sa carrière de nageuse « *un peu par hasard* », Gueuzette l'achèvera sans heurts, progressivement, découvrant les à-côtés de la vie sportive, plus excitants. Quelques années plus tard, c'est sa petite sœur, créatrice d'une équipe de roller derby, qui lui fera découvrir ce sport. Peu attirée par les bas-résilles, par l'ancrage contre-culturel et les mises en scène burlesques de ce jeu lorsqu'elle le découvre, elle se laissera néanmoins séduire par les patins quads et la glisse qui lui rappellent son enfance.

→ **Un joyeux prétexte aux grandes ambitions sociales.** Contrairement à sa carrière de nageuse, débutée très jeune et non « planifiée » (ses parents n'avaient pas prévu ou ni anticipé une telle trajectoire), son engagement sur le tard dans la pratique du roller derby s'accompagne d'un véritable recul réflexif de sa part et d'une mise en sens plus aiguisée que lorsqu'elle enchaînait les longueurs dans un bassin. Tout en insistant sur l'intérêt sportif remarquable de cette discipline, exigeante tant mentalement que physiquement, elle considère le derby comme un « *joyeux prétexte* » où la réappropriation des corps s'articule au rabatement des règles du jeu sportif. Le derby offre en effet l'occasion de s'interroger sur des éléments inhérents au haut-niveau : à quel prix doit-on céder aux sirènes de la compétition (et son corollaire : les jeux olympiques) ? Ainsi, promouvoir l'inclusion des minorités de genre, penser la mixité dans le sport, penser l'ouverture de la pratique aux personnes racisées sont autant de questionnements auxquels le milieu du roller derby semble vouloir répondre.

18.
Fairymaker

Année de naissance : 1992

Études : a étudié la géographie, détenteur d'un DEUG d'anglais et du concours de professeur des écoles, master en sciences de l'éducation... surdiplômé

Profession : actuellement développeur web

Centres d'intérêt : SF – jeux vidéos (des pratiques culturelles expertes et spécialisées)

Sports pratiqués : une année de judo, une de tir à l'arc (abandonne car « club de droite »)

Découverte du derby : 2011 via une collègue de travail. S'éloigne de la discipline en 2015

C'est Scarabrute qui me confie le contact de Fairymaker, pratiquants entre 2011 et 2015. L'expérience de cet ancien joueur (qui fut également arbitre et co-fondateur d'une équipe masculine) me permettra de saisir pas à pas la construction d'un collectif balbutiant jusqu'à la sportivisation croissante de ce sport à échelle nationale. Son immersion sensible dans ce monde ludique, de l'acceptation de son corps aux amitiés créées sur et aux abords du track, colorera cet entretien empli de digressions et d'anecdotes plus ou moins éloignées du monde derby.

→ **Le derby : une passion sportive foudroyante.** C'est en débutant un nouvel emploi au sein d'un centre d'art que Fairy découvre l'existence du roller derby, par l'intermédiaire d'une de ses collègues, figure de ce milieu sportif confidentiel. Elle lui indique qu'une équipe masculine est en train de se monter dans la ville et l'encourage à les rejoindre. Peu à l'aise avec l'idée d'intégrer un entre-soi masculin, Fairy se rapproche de l'équipe des filles et se passionne pour le roller derby. Maladroit sur les patins lorsqu'il réalise ses premiers tours de *track*, il profite de son temps libre pour travailler sa technique. Ses 12h d'entraînements hebdomadaires durant de longs mois affûteront ses talents de joueur.

→ **Sport et folklore : un cocktail détonnant.** Fairy accompagnera la sportivisation du derby (il participera également à l'organisation du premier gros championnat d'envergure français). Pour lui, le sport et le folklore ne sont pas incompatibles, au contraire. Fairy voit dans le folklore derby, quelque chose qui se superpose à la pratique. Ainsi, parallèlement au jeu derby qui se précise et que les équipes gagnent en puissance, le folklore transforme le spectacle sportive en un *show* : un *show* qui, selon lui, a trop rapidement abandonné ses spécificités afin de gagner en légitimité. Par l'usage de déguisements notamment (kilt et micro short), Fairy me raconte s'être façonné un personnage plus « exubérant » que ce qu'il n'est au quotidien.

→ **La force du collectif.** Fairy doit son engagement à la force du collectif. Les amitiés construites autour du jeu ainsi que la dimension carnavalesque qu'il investit volontiers l'ont poussé à explorer ses propres limites. Jusqu'en 2015 lorsqu'il interrompt son engagement, il considère le monde du derby comme un endroit *safe*, un espace où chacun participe à la préservation des différentes individualités. Son engagement lui a en outre donné le sentiment d'être « utile ».

19. KISS

Année de naissance : 1990

Profession : aide soignante

Centres d'intérêt : musique *metal* – derby, derby, derby

Sports pratiqués : 10 ans de natation, puis teste l'escalade, le ping pong et le tir à l'arc

Entrée dans la pratique du derby : découverte en 2011 lors d'une Japan expo et ne s'arrêtera plus

Anecdotes : porte les cheveux multicolores (par la suite, elle se les rasera complètement)

J'ai croisé Kiss lors d'un scrimmage fresh meat organisé par son équipe. Je l'ai trouvé super classe avec ses cheveux roses qui lui donnaient un petit air effronté, insolent. Je voulais discuter avec elle. Amie derby de Lullab'hit, je passe par elle pour solliciter un entretien à cette joueuse. Elle acceptera. Nous nous entretiendrons pendant plus de 3h (mon dictaphone s'arrêtera malheureusement au bout de 2h...).

→ **Le roller derby : la découverte d'un sport collectif et du milieu associatif.** Suite à la fermeture de la piscine dans laquelle elle s'entraînait depuis ses 10 ans, Kiss erre un temps sportivement. Lors d'une Japan Expo, elle rencontre des joueuses de roller derby et, bien qu'elle déteste les sports collectifs, l'idée des patins à roulettes lui plaît. Elle rejoint alors le collectif naissant de sa ville, se jurant de ne s'y rendre qu'en dilettante et de ne pas s'engager comme elle a pu le faire avec la natation. Quelques mois plus tard, elle rejoint le conseil d'administration et ne manquera, en 12 ans, aucun entraînement. Elle découvre en outre les rouages du fonctionnement associatif, le bénévolat, le don de soi pour que le derby existe sur le territoire. Son engagement bénévole s'articulera ainsi aussi bien dans un versant administratif (relations avec la mairie, recherche de subventions), que créatif et DIY (organisation d'événement, confection du merch et des décors, etc.).

→ **Déconstruction et apprentissage.** Kiss me raconte que le roller derby lui a permis de progresser dans ses réflexions contre le sexisme et les inégalités de genre. Ses rencontres avec des membres de la communauté LGBTQR+, des lesbiennes, des trans, des hommes engagés dans un travail de déconstruction des normes (des profils qu'elle n'aurait jamais rencontré en dehors du derby) ont nourri un positionnement qu'elle menait contre le modèle familial dont elle est issue (répartition traditionnelle des tâches domestiques, vote extrême droite). Ce milieu conforte les valeurs auxquelles elle adhère depuis son adolescence et qu'elle promeut désormais.

→ **Le traitement du derby par les médias.** Notre entretien nous conduira de nombreuses reprises à aborder la question des institutions qui gravitent autour du derby (la mairie, la FFRS), ainsi que les médias. De manière générale, Kiss regrette le traitement réservé au roller derby : déprécié, peu reconnu, jouissant d'une faible reconnaissance sportive : elle ne souhaite même pas regarder la mini série française *Derby Girl*, par peur des déformations de la pratique. Paradoxalement, si elle considère que les journalistes et le grand public se concentrent trop sur le folklore passé du jeu (bas-résilles et mini short) au profit du sport, ce folklore (même poussé jusqu'au-boutisme) est un aspect du sport qu'elle chérit et dont son équipe ne s'est jamais séparé.

2012

20.
Mary's
Dynamited

Année de naissance : 1984
Profession des parents : mère architecte – père poète
Profession : Enseignante d'architecture et photographie
Entrée dans la pratique du derby : en 2012, après avoir inscrit son fils
Anecdotes : au départ simple joueuse, elle s'investira dans le développement national du jeu. Son fils participera à la Coupe du monde junior aux États-Unis

Mary's Dynamited est représentante du derby auprès d'une fédération de glisse dans un pays européen. J'obtiens son contact grâce au président de la fédération en question et nous nous entretenons au téléphone. Bien que j'aie le sentiment de la déranger (elle semble mener une vie à 100 à l'heure et cet appel de bon matin n'était peut être pas la meilleure idée du monde), elle me parlera pendant une bonne heure, avec passion du roller derby, sans aucune digression.

→ **De maman de joueur à représentante du derby au niveau national.** En 2012, Mary's Dynamited découvre dans sa ville l'existence du roller derby, un sport « où les filles se tapent dessus ». La pratique l'intéresse alors puisque, contrairement aux jeux de cours d'école ou au football, elle se pratique en mixité et redéfinit la place des filles et des femmes dans le sport (celles-ci « ne se laisseront pas impressionner par [les garçons] »). Elle décide alors d'inscrire son fils à un stage organisé pour les juniors. Elle finira elle aussi par s'inscrire aux entraînements, avant de rejoindre le CA du club et enfin, d'être élue représentante du roller derby dans son pays.

→ **D'un derby punk à un sport sportif.** En 2011, son club était tenu par des filles qu'elle qualifie de complètement punk, qui n'en avaient rien de faire de leur image et qui emmerdaient la société. Elle associe la provocation volontaire des débuts à une certaine rébellion adolescente qui s'est estompée à mesure du temps, les créatrices ayant quitté l'équipe et les parents repris le flambeau. D'une pratique marginale, le roller derby s'est progressivement professionnalisé : les tenues sportives ont remplacé les déguisements, certains noms d'équipe se sont même assagis et des tournois animent désormais cette communauté sportive. Rejoindre les fédérations sportives s'est inscrit dans ce processus de transformation du derby en tant que sport. Pour elle, ce choix relève autant d'une stratégie « pratique » (obtenir des gymnases, des subsides, des assurances) que « politique » (défendre sa voix, revendiquer un pouvoir représentatif auprès des institutions).

→ **Un « esprit derby » intact.** Malgré ses transformations, le roller derby a conservé depuis ses débuts en 2011 un état d'esprit guidé par le principe d'action « par les filles, pour les filles », et qui le différencie de pratiques comme le football (une comparaison récurrente). Pour Mary's Dynamited, on ne vient pas au derby par hasard et ce sport continue à rassembler un tissu commun d'individus, sensibilisés aux questions du racisme, des discriminations, etc. Outre le rattachement actuel du derby aux mouvements féministes ou LGBT, des règles tacites, des jeux de langage, et systèmes de sanctions structurent les sociabilités du quotidien et façonnent l'intérieur des collectifs.

21. Trobador

Année de naissance : 1991 environ

Profession : journaliste indépendante

Sports pratiqués : basket du CE1 jusqu'au master

Entrée dans la pratique du derby : rejoint une équipe entre 2011 et 2012 - crée une nouvelle équipe en 2019

Anecdote : elle a réalisé un documentaire sur une équipe de derby nord-africaine

Les conditions de rencontre avec certaines enquêtées rendent parfois difficiles la préservation d'un anonymat total, si l'on considère leur parcours ou contributions individuelles dans ce monde sportif. C'est le cas de Trobador que je découvre par le biais d'un long article qu'elle a rédigé, en tant que journaliste, dans un magazine féministe. Étonnée de la qualité et de la précision du contenu de ce papier (illustrant par ailleurs les difficultés que j'avais à différencier mon travail de sociologue d'autres productions attenantes au derby), j'« enquête » sur cette journaliste qui s'est avérée être une joueuse aguerrie de derby.

→ **Du basket au roller derby : les patins en plus.** Ancienne joueuse de basket en compétition, Trobador cherchait en 2012 à reprendre une activité moins intense que sa pratique passée, mais tout en conservant un certain niveau d'exigence. Elle tombe alors sur un article dans le journal *l'Équipe* parlant du roller derby alors dépeint comme un sport émergent, féminin, se pratiquant sur patins à roulettes. L'idée lui plaît. Elle se procure (difficilement... nous sommes alors en 2012) l'équipement avant même de rejoindre l'équipe de sa ville. C'est plus tard qu'elle visionnera *Bliss*, point commun de l'époque entre toutes les joueuses (ce qui semble moins le cas aujourd'hui dit-elle). Elle découvre alors l'ambiance un peu rock, un peu punk de cette discipline, et se prêtera elle aussi au jeu des déguisements. Néanmoins, c'est bien pour le sport qu'elle s'engage durant ses premières années derby, sport qui conduira son équipe à jouer les *play off* lors de la seconde année du championnat.

→ **Devenir un club sportif.** Trobador me parlera de l'ascension sportive d'un petit groupe de filles « *pas vraiment sportives* » mais résolument attirées par l'idée de construire quelque chose en commun. Ce processus ne s'est pas fait sans heurt : l'arrivée d'une seconde génération de joueuses, plus « sportives », a produit des résistances de la part de celles qui ont initié le club. De plus, la progression sportive de certaines a mené à des mises en concurrence, à des départs, des *turn over*, obligeant ainsi le club à reconstruire plusieurs fois le collectif. Si Trobador ne cache pas son amour du sport, des matchs, de la victoire, elle se confronte aux limites du système compétitif et l'observe d'un œil critique : la sélection des joueuses, les problématiques d'intégration, la place des hommes, etc. constituent selon elle des éléments qui entravent les valeurs initiales du derby.

→ **Inventer un nouveau modèle sportif.** Des conflits internes encourageront Trobador et d'autres joueuses à quitter le collectif pour monter une nouvelle équipe de roller derby, pour le pire (pas d'argent, pas de gymnase, pas de joueuses) et le meilleur : créer un nouveau modèle sportif en revenant aux valeurs initiales du roller derby (horizontalité, meilleure représentation des minorités de genre, etc.). Lors de notre entretien en 2020, les filles avaient choisi de s'affilier à la FSGT (Fédération sportive et gymnique du travail) plutôt qu'à la FFRS, et ont posé valises dans une grosse association d'éducation populaire afin de toucher un public plus large.

22.
Cerise

Année de naissance : 1988

Profession : pâtissière (et diplômée des beaux arts)

Sports : équitation, karaté avant le derby / fitness, escalade, musculation pendant / Pole dance après le derby

Centres d'intérêt : punk – dessin humoristique – débute le théâtre d'impro en 2022

Entrée dans la pratique du derby : 2012-2018 en tant que joueuse, 2018-2022 en tant que coach (elle arrête définitivement en 2022)

Anecdotes : dans sa jeunesse, elle et sa sœur écoutaient les radios pirates suisses qui diffusaient du punk

Jeune femme au style « punkette » affirmé, Cerise est la charismatique coach des fresh meat dans l'équipe où je m'entraîne. Quand il s'agit d'elle, je suis une véritable groupie : c'est une super jammeuse, super patineuse qui maîtrise en outre l'art de la dérision à merveille.. Elle arrête sa carrière de joueuse autour de 2018 (trop stressant dit-elle), tout en continuant à s'investir dans la vie sportive (coach) et associative (vice-présidente) de son association. Elle prend finalement sa retraite du derby en septembre 2022.

→ **Un sport et des filles badasses.** Cerise découvre le roller derby en 2012 lors d'une visite chez l'une de ses amies, joueuse dans une équipe. L'objet patin lui plaît autant que la « façade » de ce sport qui lui fait penser au catch, très rock'n'roll, porté par une communauté de femmes aux corps tatoués, aux cheveux colorés, des personnes LGBT, etc. Des personnalités auxquelles elle s'identifie rapidement. Elle rejoint dans la foulée l'équipe des Bitchies où, finalement, peu de ses coéquipières revendiquaient leur appartenance à un milieu culturel particulier (végétarisme, véganisme, tatouage, etc.). Elle se prête au jeu du maquillage, des déguisements, des shorts trop courts (interdits en société mais autorisés dans le derby), enrobant la discipline d'une esthétique *underground*, aux antipodes des disciplines traditionnelles. C'est elle qui a apporté l'ancrage folklorique dans l'équipe.

→ **L'attrait de la performance.** Si, sur le plan sportif, le roller derby a donné du fil à retordre à Cerise elle est devenue en quelques années une excellente joueuse et s'est également prise au jeu de la compétition. Elle admet ainsi qu'à mesure du temps, les équipes se sont concentrées sur l'élément clé du jeu : le match et ont relégué le folklore à un élément accessoire du derby (comme l'expliquait Boopy Freaky, c'est le travail sportif qui prime sur le look). Ce folklore et l'esprit anti-conformiste qui l'accompagnait ont parfois posé aux équipes de nombreux problèmes de la part du « monde extérieur » : insultes, rappels à l'ordre de la part des instances sportives « *en France, il y a des règles* ». Progressivement, les équipes vont se conformer à ces règles et notamment adhérer à la FFRS) sans effacer complètement les éléments de « spectacle » (drag-queen, concerts).

→ **Une culture exigeante.** Enfin, pour Cerise, le roller derby est aujourd'hui porté par une culture « *intransigeante avec les gens intolérants* », qui dénote avec certains espaces sociaux, en particulier le monde sportif, teinté de misogynie et de sexisme. Pour elle, le derby n'a pas seulement pour ambition de préserver son « *espace safe* », mais souhaite faire évoluer le monde sportif dans sa globalité.

23.
Grisette

Année de naissance : 1977

Profession : responsable commerciale

Centres d'intérêt : lecture, tricot, jardinage – boire des bières

Sports pratiqués : pas très sportive, un peu de karaté, un peu de boxe, ski

Entrée dans la pratique du derby : 2012 par l'une de ses amies

Durant la seconde partie de mon enquête, j'ai souhaité interroger les joueuses de « petites équipes » afin d'en apprendre davantage sur la conservation du folklore des débuts. Grisette, joueuse depuis 2012 (par intermittence suite à des blessures), a accepté de répondre à mes questions.

→ **Un sport de « bagarreuse » rejeté.** Grisette découvre le roller derby par l'intermédiaire d'une de ses amies (qui préférera finalement se tourner vers la pratique du clown et du théâtre) et accroche de suite avec le côté « *bagarre* » de ce jeu également dépeint dans *Bliss*. Elle rejoint l'équipe alors balbutiante de sa ville et ne rechigne pas à s'entraîner en extérieur (n'oublions pas que les chutes sur du béton sont très douloureuses) ou sur des parkings lorsqu'une alliance avec les vigiles était possible. Grisette apprécie également les maquillages et déguisements grâce auxquels les joueuses se confectionnent un personnage de jeu, « *comme des enfants qui jouent au bac-à-sable* ». Au cours de cette période de balbutiements, de nombreuses personnes voient cette petite équipe comme un groupement de « punks à chien » et les joueuses se voient très souvent rejetées de l'espace public. Nous abordons également les relations compliquées entre le club et la mairie de cette ville « *bourgeoise et pas rigolote* », misant davantage sur les clubs de baskets ou de hand, plutôt que sur cette discipline bruyante décidément peu prise au sérieux.

→ **L'attrait de la confidentialité.** Si le côté *underground* du derby (son côté carnavalesque, la complexité de ses règles) rend difficile sa pénétration dans la société, Grisette trouve assez excitant le fait d'appartenir à une communauté dont seule une poignée d'individus en maîtrise les codes. Les personnes qui rejoignent l'équipe ont généralement tendance à appartenir à des mouvances culturelles marquée à gauche, comme des associations de défense des femmes, des cultures régionales, joueuses de musiques traditionnelles, etc. Pour autant, elle défend la popularisation du jeu et se réjouit que les gradins soient pleins à craquer lorsque son équipe organise des événements (même s'il faut répéter à chaque fois les principes du jeu).

→ **La défense d'une organisation indépendante.** Lorsqu'elle rejoint son équipe, Grisette se souvient d'un entre-soi peu ouvert, fonctionnant en vase-clos entre les plus anciennes et leur entourage proche. Avec le temps, cet entre-soi a muté en un collectif associatif doté d'une organisation et d'outils. Pour elle, leur fonctionnement continue d'articuler travail bénévole et DIY. Au quotidien, la débrouille continue de s'associer à une volonté de fabriquer artisanalement le *merch* ou les trophée des matchs. Grisette me parle également d'une opportunité qu'elles ont eu d'obtenir un bon gymnase en devenant une sous-partie d'un club de hockey. Les joueuses ont refusé cette proposition, par risque de perdre leur identité.

2013

24.
Nidorina

Année de naissance : 1995

Formation : étudiante en pédagogie spécialisée – souhaite être enseignante dans le secondaire

Sports pratiqués : 10 ans de natation, initiation de karaté, danse

Découverte du derby : débute le derby dans une association et crée sa propre équipe en 2013. Lors de l'entretien, s'entraîne dans trois équipes

Anecdotes : n'a pas d'appétence particulière pour les loisirs alternatifs. Joue aux Pokémon et adore l'univers d'Harry Potter

Suite aux mails envoyés à l'ensemble des équipes francophones européennes, Nidorina a répondu favorablement à ma demande d'entretien. Comme de nombreuses joueuses rencontrées, elle est une « hyper-active » du roller derby : s'entraîner avec trois équipes différentes ne lui suffit pas, elle créera une équipe dans sa ville. En se confrontant aux difficultés relationnelles qu'ont traversé ses équipes d'accueil, elle souhaite que chacune (et chacun) puisse trouver sereinement sa place dans ce milieu et qu'il ne se transforme pas en une « dictature ».

→ **Une création d'équipe « à la wanagain ».** Quelques temps après avoir vu *Bliss*, Nidorina s'engage avec l'une de ses amies dans la création d'une équipe de roller derby (le pays compte alors quatre collectifs, dont l'un en perdition). Enthousiastes face à l'idée de monter un collectif et d'expérimenter la culture de cette pratique, elles font d'abord face à la complexité du monde associatif qu'elles ne connaissaient pas. Créer une association, trouver une salle (et un financement pour la location), faire de la publicité, penser l'organisation des entraînements allaient devenir les premiers impératifs auxquelles elles allaient se confronter. Aujourd'hui, le recrutement est l'objet central de l'équipe : outre l'envie de diffuser le sport, des enjeux financiers sont en jeu. Sans reconnaissance de la part de l'État, les équipes ne peuvent espérer bénéficier de salles appropriées et aucune subvention ne leur ait attribuées.

→ **Le roller derby : une culture et un sport.** Comme toutes les équipes de derby, celle de Nidorina s'est également affairée à la création d'une « identité » d'équipe reprenant à la fois des éléments inhérents de la culture américaine (la *fantasy*, le féminin), et des éléments du folklore local (une histoire de sorcière). Ces éléments participent à définir les contours d'un « monde à part » où les membres se reconnaissent les uns par rapport aux autres. Elle admet pourtant que la culture du roller derby et le sport tendent de plus en plus à se distinguer l'un de l'autre et me parle ainsi de cette dissociation progressive entre « culture » et « sport ». Elle admet elle-aussi mettre davantage en avant la dureté de ce sport aux personnes non-initiées ou devant les médias « *On ne fait pas du tricot* », et participe dès lors à l'euphémisation de l'ancrage folklorique du jeu.

→ **Un sport féminin avant tout.** Pour elle, l'humour du folklore est indissociable de l'ancrage politique de cette pratique créé initialement par et pour les femmes. Aujourd'hui, la communauté doit veiller à conserver ce rapport d'inversion entre hommes et femmes dans la pratique : ce sont les hommes qui viennent dans l'univers des femmes et pas l'inverse. Nidorina regrette pourtant la radicalité de certaines équipes qui s'opposent à l'entrée des hommes. Elle considère ainsi son point de vue comme étant en dissonance avec les discours majoritaires qui structurent le sport depuis quelques années.

25.
Kung Fu
Clodette

Année de naissance : 1982

Études : Bac SMS (sciences médico-sociales)

Profession : commerçante dans une boutique de thé

Sports pratiqués : surf et danse – skate park

Entrée dans la pratique du derby : 2013

Mon entretien avec Kung Fu Clodette aura été bref. Je l'ai appelé en visio depuis mon canapé, elle était sur la plage attendant son conjoint et ses amis partis surfer. Elle a gentiment accepté de répondre à mes questions suite au mail envoyé durant le confinement.

→ **Glisse et fête : les ingrédients d'une pratique alternative.** Comme de nombreuses joueuses, Kung Fu Clodette découvre le roller derby grâce au film *Bliss* mais c'est bien plus tard qu'elle rejoindra l'équipe de sa petite ville. Surfeuse, elle se laisse porter par le côté alternatif de la pratique, qu'elle associe directement à la glisse qu'elle affectionne. En 2013, l'équipe qu'elle rejoint est résolument « punk » : il n'y avait aucune règle, les femmes venaient pratiquer du derby sans contrainte. Et si le derby était alors associé à une identité très forte, punk-rock, qui aurait pu repousser les plus timides, elle n'a quant à elle jamais hésité. Ses débuts dans l'équipe ont été marqués par de nombreuses blessures mais également par une véritable dynamique festive : apéritifs après les entraînements et le week-end faisaient parti du calendrier sportif. La mixité de l'équipe va néanmoins cristalliser des tensions tacites. Le collectif se scinde en 2016 : l'équipe de Clodette ayant souhaité conserver la non-mixité. Depuis la scission qui les a fragilisées, l'association est parvenue à se reconstruire et à engager une équipe solide au championnat. Néanmoins, les coéquipières de Clodette n'ont pas pour objectif de monter en N1 et souhaitent conserver une dynamique ludique, de loisir (le seul objectif étant de ne pas finir dernières). Pour elle, l'ultra-compétitivité peut tuer les sociabilités du jeu.

→ **Une équipe à distance des luttes du derby.** Clodette semble observer de loin les évolutions du sport, en particulier les positionnements radicaux qui traversent actuellement le derby français. La faible mixité sociale de son équipe (pas de joueuses racisées par exemple), ne permet pas à son équipe de se positionner comme porte parole d'une diversité dans le sport. Selon elle, l'accueil des personnes LGBT peut et doit s'opérer de manière « naturelle » et ne nécessite pas d'en faire une annonce publique. Les joueuses n'ont ainsi pas souhaiter l'afficher, ni le défendre. Pourtant, l'équipe s'interroge notamment sur le choix de son hymne d'équipe qui, en faisant la part belle aux saucisses régionales, pourrait heurter des personnes et freiner leur entrée dans l'équipe.

26.
Patsy Meat

Année de naissance : 1963

Études : littérature française

Profession : chargée d'offre service-client dans une entreprise – traductrice free-lance

Centres d'intérêt : musique métal et punk, films de science-fiction

Sports pratiqués : football dans l'enfance, roller disco dans l'adolescence, golf avec son époux durant 20 ans, équitation à 40 ans, roller en ligne à 50 ans puis roller derby. Hockey

Entrée dans la pratique du derby : 2013 . Arbitre nationale et WFTDR. Ancienne membre de la commission nationale, elle œuvre désormais au niveau local

Anecdote : américaine qui vit en France depuis une trentaine d'années

Patsy est une personnalité du derby très connue de la région. et est engagée auprès des instances fédérales. C'est grâce à Impala Magician que j'ai pu obtenir un entretien avec elle. Sans cette connexion, cela aurait été plus compliqué : je suis peu connue au niveau régional, contrairement à Impala.

→ **De l'arbitrage du derby aux instances politiques du sport.** Après des années d'équitation, Patsy Meat accepte d'accompagner son (ex)époux dans un club de roller. Elle se prépare pendant des mois à une course de vingt kilomètres et trouvera ce challenge finalement ennuyeux. Au même moment, un groupe de jeunes femmes rejoint le club de roller dans lequel elle se trouve, avec en tête l'idée de monter une association de roller derby. Elle se passionne d'emblée pour ce sport. Néanmoins, le contact la freine et c'est du côté de l'arbitrage qu'elle se tourne. Ses vingt heures d'entraînement hebdomadaires lui permettent de progresser de manière fulgurante et elle va même enseigner les règles du jeu. En 2015, elle souhaite rendre accessible le derby pour les jeunes filles et œuvre en faveur du développement de la pratique junior dans sa région. Contrairement au derby américain, Patsy ne croit pas à la réussite du derby français en dehors des instances officielles. Elle accompagne donc le développement du sport en investissant le mouvement fédéral d'abord au niveau local puis national. Elle voit son engagement comme quelque chose de politique. Pour changer le monde et aider les femmes à s'imposer et à briser des tabous, il faut qu'elles prennent position au sein des instances de pouvoir.

→ **Une revanche sur l'enfance.** Par le roller derby, sport qu'elle aurait sans aucun doute pratiqué durant sa jeunesse, Patsy prend une sorte de revanche sur son enfance. Aux États-Unis, ce n'est qu'en 1972, grâce à l'amendement *Title IX* qui interdit toute discrimination sur la base du sexe dans les programmes d'éducation soutenus par l'État, que les filles pourront pratiquer du sport. Ainsi, Patsy voit dans le roller derby un moyen d'accompagner l'évolution des mentalités : c'est en tant que militante féministe qu'elle s'engage dans ce sport pour lequel « *tous les corps sont utiles* ». De plus, le derby lui a permis de trouver une communauté de personnes qui lui ressemblent. Si elle est plus âgée que la moyenne des joueuses, Patsy partage avec elles les mêmes centres d'intérêts : la musique métal, le punk, la science-fiction (chose qu'elle n'avait jamais réussi à faire en France avec des femmes de son âge). Les joueuses du derby lui ont été d'un grand soutien dans plusieurs épreuves de sa vie.

27. Scarabroute

Année de naissance : 1980

Profession : maître de conférence en info-com

Études : avant son doctorat réalisé sur la bande dessinée (lorsqu'elle n'était encore qu'un objet de niche), Scarabroute a étudié les arts plastiques

Centres d'intérêt : les jeux de plateau, la bande dessinée amateur, tous les activités peu connues

Entrée dans la pratique du derby : débute le derby en 2013 en plein milieu de sa thèse et arrête durant l'été 2015

Anecdotes : se laisse pousser sa barbe, façon *hipster*, lors de ses années derby

J'obtiens le contact de Scarabroute au tout début de ma recherche, grâce à un collègue. Nous nous entretenons au téléphone. Son recul concernant son engagement dans la pratique, ainsi que ses analyses initiées sur le terrain ont fait de lui un informateur de premier plan lorsque je n'avais moi-même plus accès au terrain à cause des confinements liés à la Covid19. Il m'ouvrira également son répertoire derby en me donnant de nombreux contacts de joueuses et de joueurs (remarqués pour leurs passions incroyables) pour la plupart retirés du sport et de la communauté derby.

→ **Du roller en famille au derby.** Bien qu'il n'ait en 2013 aucune forme d'attache dans le monde du derby (ni connaissance, ni de représentations médiatiques réellement définies), Scarabroute décide de contacter l'équipe de derby de sa ville. Inquiet quant à l'idée de rejoindre un groupe de personnes beaucoup plus jeunes que lui, il est accueilli chaleureusement par les membres de l'équipe, dont il insiste sur la variété des profils (des jeunes, des moins jeunes, des thésards, des gens au chômage, des profils plus manuels). Rapidement, il passe le stade de simple patineur et devient acteur de l'association (il sera président et participera à la création de l'équipe masculine).

→ **L'alternatif : entre confidentialité et ludisme.** Le roller derby s'inscrit dans la continuité des intérêts de Scarabroute pour les pratiques peu connues, *underground* et à la force ludique notable. Adeptes des jeux de plateau, Scarabroute est également passionné de bandes dessinées, à une époque où ce 9^e art revêtait une forme amateur et marginale. S'il est peu attiré par les sports traditionnels et la compétition, la dynamique ludique du roller derby confère à ce sport pourtant très exigeant physiquement une spécificité certaine vis-à-vis des autres sports, à la fois dans son folklore mais surtout dans la force permissive, libératrice, qu'il offre aux membres.

→ **Une « bulle safe » à la force éducative notable.** Scarabroute associe le milieu du derby à une famille où l'entraide dicte les conduites. Entre 2013 et 2015, si les joueuses de derby qu'il côtoie sont sensibilisées à des questions de féminisme, il n'associe nullement la pratique à un espace militant, revendiquant un positionnement féministe « construit ». Si certaines joueuses portaient alors les marques d'une adhésion à certains cercles alternatifs (notamment par des pratiques de transformations corporelles), le potentiel éducatif du derby, et sa dimension « *transformatrice* » résidait surtout dans le fait que cette fois, les joueuses accueillaient les hommes dans leur sport.

28.
Bip'Al'Air

Année de naissance : 1986
Profession : intermittent du spectacle
Centres d'intérêt : pratique un jeu de société à un niveau international – coach d'une équipe virtuelle de football américain – musicien
Sports pratiqués : judo dans l'enfance
Entrée dans la pratique du derby : découvre le roller derby 2013 – monte son équipe en 2015 et bench actuellement dans une équipe féminine
Anecdotes : engagé dans le 0 déchet depuis 2014

Mon statut de joueuse (même si celui-ci se limite à celui de fresh meat) m'a permis d'obtenir un entretien avec Bip'Al'Air. Insatisfaits des compte-rendus produits par des personnes extérieures au monde du roller derby, Bip'Al'Air et son équipe ont depuis choisi de filtrer les interviews qui leurs sont sollicitées. Ce joueur m'accueille (virtuellement) dans son « bureau-tente » et nous discuterons durant plus de deux heures sur son entrée dans le derby, ses positionnements alternatifs, ses loisirs, ses rencontres, ses amours, etc.

→ **L'intelligence d'une société sportive marginale.** Par le bouche-à-oreille, Bip découvre le roller derby en 2013, un sport essentiellement féminin, bourré de folklore : les équipes sont maquillées, vêtues de bas-résilles, même le public jouait le jeu du folklore. Avant même de chausser des patins, il se rêve en coach, un rôle qu'il endosse déjà auprès d'une équipe de football américain virtuelle. À l'époque, il n'existe qu'une équipe masculine, qui était par ailleurs très tournée vers la compétition. Il s'entraîne dans son coin, s'engage comme arbitre et se lie d'amitié avec un arbitre qui ambitionne de monter une équipe. Celle-ci verra le jour en 2015. Pour Bip, le côté décalé du roller derby ne réside pas forcément dans son folklore (d'autres sports possède un folklore) mais plutôt dans les personnes qui pratiquent, qu'il définit comme étant des exclues de la société. L'ancrage féminin inscrit le derby dans un positionnement politique qui oblige à reconsidérer la manière dont femmes et hommes travaillent ensemble. Ce mélange des genres participe à créer une société particulière où circulent des savoirs, des savoirs-faire et des positionnements idéologiques qui n'ont pas cours dans les circuits « conventionnels ».

→ **Entre dilution du décalage et refus d'une « normalisation » sportive du derby.** Pour Bip, la popularisation du derby et les enjeux de la compétition participent à diluer le positionnement marginal, « punk » de la discipline. Les profils se diversifient et de plus en plus de personnes méconnaissent l'ancrage politique, féministe du sport. Des hiérarchies s'observent également au sein des collectifs, oscillant entre une pratique consumériste du derby et un engagement quasiment militant pour certains. Néanmoins, le roller derby est loin d'être un sport « normal » et s'il tend à se normaliser, des formes de résistance permettent de préserver cet espace de pratique. Les valeurs d'entraide, les réflexions associatives sur la préservation d'un espace safe, le positionnement politique individuel des membres agissent comme des régulateurs. En ce sens, rappels à l'ordre, sanctions, boycottent constituent autant de stratégies qui permettent au roller derby de conserver une sorte d'autonomie vis-à-vis des institutions et de la société.

29.

Crash Bandicool

Année de naissance : 1986

Études : doctorat en psychologie cognitive

Profession : concepteur de jeux vidéos

Centres d'intérêt : le vélo customs

Sports pratiqués : pratique sportive inexistante avant le roller derby

Entrée dans la pratique du derby : rejoint une équipe en 2013, se retire en 2015 suite à des conflits inter-personnels

Anecdotes : débute le roller derby à la fin de sa thèse

Crash Bandicool fait partie des gens que me recommandera Scarabrute. Il acceptera très volontiers de répondre à mes questions. C'est un garçon très sympathique (Scarabrute m'avait prévenu) qui me livrera l'envers du décor de la création de son équipe masculine, des joies comme des peines. Il n'a plus vraiment d'attache dans ce milieu (trop de potins qui ont nuit à son investissement sportif), mais entretient toujours une forte amitié avec Fairymaker.

→ **Des prédispositions à la pratique du derby.** Crash croit difficilement au fait que le roller derby soit la conséquence d'un film (*Bliss*) et préfère parler de « sensibilités » particulières qui conduisent les individus à se rapprocher de ce nouveau sport. En repartant de sa propre expérience, Crash m'explique en quoi son intérêt pour le roller derby trouve des éléments de réponse dès son enfance et le rapport conflictuel qu'il entretient depuis avec le sport. Dans sa jeunesse, il ne parvenait pas à se mouler au groupe et a toujours eu tendance à être mis de côté, à ne jamais être valorisé par d'éventuels progrès. Cette expérience négative l'a conduit à s'éloigner du monde sportif (lorsqu'il débute le derby, il se considère comme un non-sportif) et il s'investira davantage dans diverses pratiques culturelles confidentielles, méconnue comme les vélos customs. Cette pratique lui permettra de fréquenter des cercles alternatifs, ces mêmes cercles qui l'introduiront au roller derby.

→ **Un « mouvement culturel » avant d'être un sport.** Crash se laisse séduire par la mixité sociale du roller derby, une pratique où toutes les physionomies, tous les âges se rassemblent. Il voit alors le derby de 2013 davantage comme un « *mouvement social* » que comme un « *mouvement sportif* », ce qui accroît sa motivation à rejoindre une équipe. Si l'idée d'engager un effort physique dans une activité corporelle lui plaît, c'est surtout l'idée d'un renouvellement de ses sociabilités, de « *prendre l'air socialement* », qui anime l'amour de Crash pour le roller derby. Émanation d'une équipe féminine en pleine progression sportive, le collectif masculin que rejoint Crash se structure pas à pas. Pour lui, le collectif est alors davantage guidé par les sociabilités que par la compétition. Les imaginaires du punk (l'anarchisme, la fête, le DIY craft) auxquels nombreux joueuses et joueuses s'identifient dictent alors les sociabilités d'équipe. Si le roller derby répond à des nombreuses valeurs que Crash défend (l'anti-compétitivité, un « *coin safe* », l'entraide), l'équipe de Crash va prendre un mauvais tournant : rumeurs, maladresses, mise à l'écart et exclusion vont teinter le quotidien sportif d'une atmosphère délétère et conduiront Crash à finalement s'éloigner de ce sport dont il loue encore l'intérêt social.

30.
Dolly
Trackson

Année de naissance : 1983
Profession : travaille dans une compagnie de théâtre
Centres d'intérêt : théâtre – bénévole dans le tissu associatif local
Sports pratiqués : (dans l'enfance) patins à lace, natation, gym
Entrée dans la pratique du derby : 2013

S'il ne fait aucun doute que les entretiens en visio-conférence perdent de leur richesse humaine, voire tendent même à retirer à l'échange une force sensorielle (odeurs, discussion autour d'un verre, visite de la maison de l'enquêtée), ils sont loin d'être dépourvus d'intérêt. Mon entretien avec Dolly Trackson constitue un des nombreux exemples qui prouvent que le format virtuel peut rapidement être oublié, offrant ainsi la place à de nombreuses confidences. Dolly est l'ancienne présidente d'un club de roller derby et s'est livrée volontiers sur son expérience en tant que joueuse, dirigeante et observatrice des évolutions du sport, sans tabou.

→ **Une sportivisation positive.** Attirée par le côté « communautaire » de ce sport confidentiel et séduite par les patineuses qu'elle observe, Dolly choisit de s'investir dans l'équipe de derby de sa ville. Si elle n'a pas connu les premières années de construction de ce collectif (l'un des premiers de France), elle va rapidement se confronter à son évolution sportive. Les recrutements ont rapidement été de véritables succès, ce qui a permis à l'équipe de définir une politique sportive solide. Une équipe A compétitive et une équipe B davantage loisir composent actuellement l'association. Dolly voit également de manière positive la structuration fédérale du roller derby. L'organisation d'un championnat a en effet permis de solidifier les échanges sportifs, et a aidé au développement de la discipline.

→ **Un folklore sous contrôle.** Le « folklore » du roller derby a toujours constitué un élément clé dans la constitution du collectif. De la création du logo en 2011 aux affiches actuelles, l'humour omniprésent marque un décalage entre le derby et les sports traditionnels. Par cette créativité, les joueuses revendiquent le contrôle de l'image de leur sport : « *C'est nous qui sommes les maîtres de notre équipe* ». Néanmoins, Dolly se réjouit de la disparition du folklore qui ne faisait que diffuser des stéréotypes sexistes et passait sous silence l'expression sportive du derby. Le caractère second degré des affiches s'accompagnait également d'une hypersexualisation des sportives qui y étaient représentées et que Dolly déplore actuellement. En effet, le milieu du derby a été traversé par de nombreuses agressions et la dimension « safe » du sport doit être réaffirmé et transmise aux nouvelles générations. Loin d'être nostalgique, elle voit dans la disparition (relative) du folklore l'ouverture de la pratique à davantage de personnes : tout le monde peut y trouver sa place.

→ **Le DIY : des moyens du bord à la créativité.** Pour Dolly, socialisée au fonctionnement associatif traditionnel, le DIY se distingue du bénévolat en ce qu'il se substitue au manque de moyens financiers. Il tend ainsi à disparaître à mesure que les comptes de l'association se remplissent. Désormais, il se retrouve dans les projets annexes à l'organisation sportive du derby : dans la dynamique créative, les décors qui accompagnent les événements, les réflexions autour du 0 déchet, etc.

2014

31.
Savage Burn

Année de naissance : 1991
Études : diplômée d'une école supérieure d'art
Profession : graphiste, maquettiste
Centres d'intérêt : les arts, le dessin, les comics, la customisation
Sports pratiqués : danse classique, natation, escrime
Entrée dans la pratique du derby : 2014-2015 puis 2019- . A rejoint tout d'abord une équipe mixte puis une équipe féminine
Anecdotes : à l'origine d'un petit ouvrage illustré sur le roller derby

J'ai obtenu le contact de Savage Burn par l'intermédiaire d'une de mes amies (elles étaient ensemble au lycée). Lorsque nous nous entretenons, Savage vient de reprendre le roller derby dans une nouvelle équipe. Elle a interrompu le derby une première fois, jonglant difficilement entre la fin de ses études, la finalisation de son livre et l'engagement sportif dans le collectif. Pensant avoir définitivement tracé un trait sur le derby, elle décide finalement d'essayer une nouvelle fois. Lors de notre rencontre, Savage sera très apprêtée, maquillage soigné, un piercing au septum, et cheveux colorés auburn.

→ **L'esthétique badasse du roller derby.** Savage découvre le roller derby par l'intermédiaire du film *Bliss* qu'elle visionne principalement pour Eliott Page et Drew Barrymore, comédiens qu'elle affectionne beaucoup. Séduite par l'« *esthétique folle* » du film, elle se renseigne sur ce sport peu connu et se laisse entraîner par l'une de ses amies, joueuse dans une équipe. Savage me dit qu'en voyant le film, elle voulait elle aussi appartenir à cet univers féminin, féministe, de femmes fortes et indépendantes. Elle me parle beaucoup de l'esthétique de ce sport, qu'elle associe aux mondes du comics et des mangas. Savage s'attarde ainsi beaucoup sur les « personnages » que se façonnent les joueuses, sur le *track* ou lors des mises en scène des rosters. Savage veut être comme ces joueuses, des guerrières, badasses, comme Harley Queen.

→ **Fabriquer son identité par le roller derby.** Savage se qualifie de réservée, qui n'a pas confiance en elle et qui n'aurait ainsi jamais osé pratiquer un sport de contact. En s'engageant dans cette pratique, Savage souhaite devenir « *tout ce qu'elle aimerait être* » : quelqu'un de plus affirmé. Elle semble ainsi appréhender l'apprentissage du roller derby comme quelque chose de cathartique, un rite initiatique l'aidant à sortir de sa coquille, pour tendre vers la construction d'une identité qu'elle désire. Ainsi par le sport et le façonnage d'un personnage, Savage compte bricoler, façonner sa propre identité. Savage adhère d'emblée au côté *do it yourself* du roller derby et à la customisation d'accessoires, des pratiques qu'elle expérimente au quotidien au travers de son art et de son look. Son engagement sportif est encore actuellement plutôt limité : elle reprend dans une nouvelle équipe (féminine uniquement, son ancienne était mixte) et tâche d'y construire sa place.

32.

Kiss my Death

Année de naissance : 1990

Dernier diplôme obtenu : master en géographie

Profession : assistante sociale

Centres d'intérêt : yoga

Sports pratiqués : non-sportive revendiquée

Entrée dans la pratique du derby : 2014, joueuse puis vice-présidente

Anecdotes : investie dans les milieux militants et extrême-gauche de sa ville et issue d'une famille de syndiqués. Elle s'engagera dans les mouvements universitaires de 2007-2009 (mouvement de la LRU)

C'est grâce à Kiss my Death que le roller derby m'ouvrira véritablement ses portes. Lorsque je débute mon enquête, je ne comprenais rien à ce monde sportif et n'avais aucun passe-droit. Après deux mois d'immersion participante, la pandémie de Covid19 me tiendra éloignée des Bitchies et suspendra toute possibilité de rencontre. J'étais démunie. Or, grâce à un incroyable concours de circonstance (nous avons chacune travaillé pour un mouvement associatif solidaire), je vais être mise en lien avec KMD qui va accepter de répondre à mes questions et de m'ouvrir son répertoire. Personnage important du milieu du derby en France, KMD sera également mon agent de socialisation : elle m'éduquera aux règles et au fonctionnement du derby.

→ **Une approche punk du sport.** KMD rejoint l'équipe des Quiet Scrimmage par l'intermédiaire du milieu punk. Elle y découvre ainsi une association guidée par ce qu'elle appelle un « esprit punk » : DIY, anti-autoritaire, anarcho-punk. En plus de devenir une très bonne joueuse, KMD va progressivement participer au fonctionnement de l'association jusqu'à constituer le garde-fou de ses valeurs historiques. Lorsqu'elle débute, le fonctionnement alternatif du derby s'exprime surtout dans la faible structuration sportive du collectif. Des stratégies de recrutement ont dû être opérées par le collectif : l'exigence du jeu, la fatigue des anciennes, les turn-over importants ont conduit les Quiet Scrimmage à se rapprocher des structures sportives traditionnelles comme Décathlon ou les journées municipales. Progressivement, la désorganisation de l'équipe s'est formalisée, normalisée à mesure de la démocratisation de la discipline. Si par cette démocratisation, KMD constate l'affaiblissement de l'expression alternative du derby (moins de spontanéité ou de participation collective), elle se réjouit que le derby se soit ouvert à des publics plus larges, et puisse changer la vie des patineuses.

→ **L'alternatif et ses limites.** Si l'alternatif se dilue à mesure que le public du derby s'élargit, KMD affirme que le roller derby reste un sport « *non conventionnel* », proposant une alternative à des disciplines bien connues comme le basket ou le hand très ancrés dans la compétition. Le derby lui a permis de renouer avec le monde sportif de compétition qui a débuté dès l'école, une expérience traumatisante. Or, maintenir cette alternative est complexe. Rapidement, des logiques hiérarchiques semblent se redessiner et sont à l'origine de nombreux conflits. De plus, le roller derby n'est pas exempt des problématiques qui traversent le monde sportif traditionnel : un fonctionnement bénévole qui n'engage que certaines joueuses, la reproduction de logiques consuméristes plutôt que participatives, sa mise en concurrence des joueuses entre elles, etc.

33.

Zaza Doolittle

Année de naissance : 1988

Formation / dernier diplôme obtenu : formation de droit de la propriété intellectuelle

Profession : juriste dans un institut de recherche

Profession des parents : une mère infirmière anesthésiste

Centres d'intérêt : musique (punk et rock, mais aussi hip hop et soul)

Sports pratiqués : football étant enfant, les pogos

Entrée dans la pratique du derby : 2014

Zaza fait également partie des joueuses qui m'ont été recommandées par KMD. Membre des Quiet Scrimmage depuis 2014, elle a également rejoint durant une saison une équipe compétitive réputée du pays. Très sympathique, elle m'a parlé volontiers de son expérience dans la discipline de manière très drôle.

→ **Le derby comme loisir alternatif.** Zaza découvre le roller derby par l'intermédiaire des milieux musicaux, punk qu'elle fréquente. À l'époque, elle ne mesure pas l'exigence physique du jeu et l'appréhende avant tout comme un loisir alternatif, rassemblant des femmes (et un peu d'hommes) appartenant à des milieux particuliers comme les milieux féministes, punk et qui l'investissent de valeurs particulières. Le caractère émergent du derby ainsi que sa confidentialité (« *C'est pas du foot* ») lui confère également une place un peu à part dans le champ sportif, qu'elle apprécie. Si le *do it yourself* est nécessaire à l'existence du jeu (à commencer par le traçage à la main du *track*), il s'accompagne de valeurs empruntées aux cercles qu'elle fréquente. Ainsi, lorsque se pose la question du sponsoring, des logiques anti-consuméristes sont abordées et restreignent les choix de partenaires. Pour Zaza, le derby s'inscrit en cohérence directe avec les valeurs qu'elle défend. En ce qui concerne le folklore, son équipe s'en est défait progressivement, lassée d'apparaître dans la rubrique « faits divers » plutôt que dans les pages sportives.

→ **De la démocratisation du derby aux valeurs à défendre.** Zaza admet également que l'expression alternative du derby s'est dissipée avec le temps, elle est moins forte qu'en 2014. La démocratisation de la discipline a ainsi participé à mixer les joueuses : les punks collaborent désormais avec les patineuses artistiques. Qu'il se popularise ou bien qu'il reste confiné dans les marges, le roller derby reste confronté aux mêmes problématiques que d'autres associations sportives : l'engagement des pratiquants. Ainsi, pour Zaza, si le derby s'ouvre à un public plus large, la sélection des membres s'opère désormais au sein même du collectif à travers notamment la capacité des joueuses à s'engager dans la pratique et dans le fonctionnement quotidien du club. À cela, s'ajoute le nécessaire partage de certaines valeurs (avec au cœur la défense d'un sport créé au départ par les femmes). Peu attirée par la compétition, elle a néanmoins pu faire l'expérience d'une saison dans un club français très compétitif (au sein de l'équipe B). De sa petite équipe à ces grosses ligues, la différence se joue dans l'organisation interne de l'association, qui passe progressivement de l'horizontalité (prise de décisions à l'unanimité) à la verticalité (le pouvoir est plus concentré et s'impose au reste de l'association).

34.

KILL HOT

Année de naissance : 1987

Formation : éducatrice dans l'éducation populaire

Profession : en recherche d'emploi

Sports pratiqués : football, handball, danse

Entrée dans la pratique du derby : 2014 dans une toute petite équipe après avoir eu son fils

Kill Hot fait partie du groupe de joueuses qui me sont conseillées de rencontrer. Son engagement sportif est teinté d'une forte réflexivité. Sa vision du derby n'est pas figée, elle se contredit beaucoup et l'assume. Passionnée par ce sport, elle se réjouit de défendre sa force et encourage son développement. Elle déplore néanmoins ce que ça lui coûte (perte d'horizontalité, l'institutionnalisation, etc.). Lorsque nous nous sommes entretenues, elle recherchait du travail.

→ **Un sport et son auto-organisation.** Zumba, handball, basketball... les propositions locales de sport ne convenaient pas tellement à Kill Hot. Ainsi, lorsqu'en 2014 elle entend parler d'une petite équipe de roller derby au fin fond de la région dans laquelle elle vient d'emménager, elle n'hésite pas une seconde. Elle considère que le roller derby l'a « ouvert au sport » et lui a appris l'autonomie ainsi que l'émancipation. Elle rattache cela à la fois à la pratique du sport en elle-même (dépassement de soi, plaisir, progression), mais aussi à la construction, la création d'un collectif. Lorsqu'elle l'a rejoint, l'équipe avait alors deux ans et les filles travaillaient surtout à recruter davantage de joueuses. Très tôt, des objectifs sportifs étaient présents (elle précise : le derby est un sport avant tout), et l'organisation de projets faisaient partie du quotidien. Partir faire des bootcamp, en organiser, s'associer à d'autres petits collectifs pour jouer des matchs, etc. permettaient alors de faire exister ce nouveau sport qui n'avait alors aucune véritable structuration. L'auto-organisation était alors de mise et proférait au derby toute sa spécificité.

→ **La passion du sport mais à quel prix ?** En 2016, sa première petite équipe raccroche ses patins. Lassées et aspirant à d'autres projets, plusieurs joueuses prennent leur retraite. D'autres (dont Kill Hot) s'en vont rejoindre la plus grosse équipe de la région. En 2015, Kill Hot rejoint donc les Quiet Scrimage et expérimente un véritable dépassement de soi par le sport. Pour elle, la concurrence grandissante qui s'établit au sein du milieu derby ne permet plus à des petits collectifs du survivre face à des associations qui sont parvenues à se développer. De plus, quand auto-organisation, faible organisation et spontanéité constituaient les ingrédients de sa première expérience derby, elle découvre un modèle sportif plus vertical, régulé, contraignant l'« intelligence collective » qu'elle a expérimentée auparavant.

→ **Le spectacle folklorique : oui mais non.** En ce qui concerne le folklore, l'avis de Kill Hot n'est pas tranché. Si elle a beaucoup investi ce pan du jeu lorsqu'elle intègre sa première équipe, elle considère aujourd'hui que cela participe à décrédibiliser un sport féminin. Elle considère que le derby n'a pas besoin de se cacher derrière des artifices pour être spectaculaire. En même temps, elle accepte que cela fasse partie de la « culture » du derby... à ce sujet, son avis fluctue.

35.
La Pas Niet

Année de naissance : 1987

Profession : ingénieure – cheffe de projets

Profession des parents : médecins

Sports pratiqués : équitation – boxe

Entrée dans la pratique du derby : 2014

Anecdotes : elle participera aux sélections pour rejoindre l'équipe de Pologne pour la Coupe du monde 2018 de derby (sa grand-mère étant polonaise, le règlement l'en autorisait)

Lorsque j'ai débuté mon enquête, La Pas Niet s'est montrée très accueillante avec moi, c'est même elle qui me prêtera ses vieux patins (qui fut également ceux de Lullab'hit lorsqu'elle débutera). La première partie de l'entretien se déroulera dans un Café-Cantine végétarien qu'elle apprécie beaucoup, et la seconde en visioconférence.

→ **Un sport libérateur.** La fermeture de son club de boxe obligera La Pas Niet à rechercher une autre activité sportive en complément de l'équitation. Nouvelle venue dans la ville, elle cherchait alors un sport d'équipe... le handball ? Ou peut être le roller en ligne ? Elle découvre par hasard finalement l'équipe des Bitchies qu'elle voit comme « *un sport de femmes qui se tapent dessus* ». L'idée la séduit. Cette équipe va rapidement devenir ce qu'elle appelle « *sa deuxième famille* ». Elle appréhende le roller derby comme un espace au sein duquel les masques sociaux peuvent facilement tomber : « *Ici, je peux être moi-même* ». Elle abordera à demi-mot la dimension thérapeutique de ce sport où le contact et la confrontation intéressent des individus blessés, perdus, en quête de quelque chose. La derby la sensibilise à des problématiques sociétales auxquelles elles s'est toujours tenue éloignée de par sa condition familiale privilégiée, mais aussi conservatrice, peu disposée à l'altruisme. De plus, en s'engageant dans des pratiques que ses parents lui avaient toujours interdit, elle considère son engagement dans le derby comme une forme d'émancipation vis-à-vis de son milieu familial.

→ **Un sport et ses contradictions.** La Pas Niet rejoint l'équipe des Bitchies en 2014, lorsque le folklore pailleté bat alors son plein. Tout en s'emparant elle-même ce folklore qu'elle associe à une forme de liberté, elle défend l'ancrage sportif du roller derby, une fierté pour elle d'appartenir à « *un vrai sport avec une équipe de France* ». En 2018, elle tente même les sélections pour rejoindre l'équipe nationale de Pologne ; la jeunesse du sport et, par conséquent, l'absence d'une masse de joueuses dans certains pays, déboulonnent le plafond de verre bien présent dans les autres sports. Néanmoins, sept ans plus tard, elle constate les contradictions qui traversent ce milieu sportif et face auxquelles les équipes ne parviennent pas prendre position. Si les discours, les valeurs défendues témoignent d'une volonté de conserver un décalage avec les sports traditionnels, l'adhésion du derby au système sportif et les rouages de la compétition (une sélection des joueuses sur le niveau sportif) conduisent le derby à reproduire un modèle contre lequel il semblait s'être construit.

36.
Cat's

Année de naissance : 1988

Profession : (information trouvé sur une page Facebook)
artiste / brodeuse

Sports pratiqués : badminton en dilettante, pas une grande sportive

Entrée dans la pratique du derby : 2014, son équipe est alors déjà bien organisée

Je ne possède que très peu d'éléments privés concernant cette joueuse (son éloquence remarquable et sa manière de s'exprime suggèrent une excellente éducation et un niveau culturel assez élevé). Comme avec de nombreuses joueuses, je n'ai pas réussi à atteindre l'identité biographique de cette personne rencontrée (par exemple, Cat's ne me donnera pas son prénom civil : « Tu peux m'appeler Cat's ça suffira »). Je suis restée cantonné à son identité de joueuse, représentante du monde derby et actrice de son équipe et j'ai été incapable (par pudeur, peur d'oser demander?) à franchir la barrière « formelle » qui nous séparait.

→ **Une équipe sportive comme les autres, ou presque.** Sportive du dimanche, Cats découvre l'existence du roller derby lors de la roller parade de sa ville. Progressivement, elle se prend de passion pour cette pratique exigeante et pour le groupe dans lequel elle s'engagera. Le club qu'elle rejoint en 2014 (et dans lequel elle œuvre toujours) est alors très bien organisé : 3 équipes le composent. Il n'a d'ailleurs jamais véritablement correspondu à l'image stéréotypée du roller derby et de son spectacle, le « *mauvais stéréotype* » selon Cats. D'ailleurs, peu de joueuses fréquentaient alors des cercles alternatifs. Elle se réjouit de la professionnalisation de cette discipline qui tend à rester enfermée dans son image peu sérieuse. Elle souhaite défendre la dimension sportive du derby qui ne jouit actuellement que d'une très faible reconnaissance.

→ « **Pouvoir vivre le derby pas comme une contrainte** ». Si la faible diversité culturelle n'a pas permis à l'équipe de Cats d'être investie d'une dynamique « alternative », cela n'a pas empêché les joueuses d'investir des réflexions sociétales et de s'engager dans des combats sociaux. Ainsi, outre les partenariats avec des associations de défense des droits des femmes, l'équipe tâche de trouver un équilibre entre compétition et bien-être des membres. Le vivre-ensemble est central pour cette équipe en particulier lorsqu'il est question de l'équipe A, soumise à des impératif compétitif et dans laquelle les marges de manœuvre sont plus contraignantes. Selon Cats, le roller derby a le pouvoir d'infuser dans la société des normes et des valeurs qui peuvent engendrer un changement social.

37.
Blackhawk

Année de naissance : 1984

Profession : moniteur d'atelier

Sports et pratiques culturelles : skate park

Centres d'intérêt : photographie - aéronautique - musique métal

Entrée dans la pratique : photographe derby depuis 2011 puis arbitre

Blackhawk est l'un des rares garçons de l'équipe des Bitchies. C'est un excellent patineur et un arbitre connu dans le milieu derby au niveau régional et national. D'apparence réservée, Blackhawk accepte de répondre à mes questions tout en me précisant qu'il ne pense pas être la personne la plus légitime pour parler des problématiques de genre ou de l'ensemble des questionnements identitaires qui traversent ce milieu sportif depuis quelques années. Nous nous entretiendrons dans un Café-Cantine de la ville.

→ **La découverte d'un petit sport atypique.** Blackhawk débute dans le milieu du roller derby en 2011 lorsque l'une de ses amies (qui s'est avérée être Boopy Freaky) lui demande de venir photographier un événement des Glorious Bitchies. Il me raconte cette période d'éclosion du derby français où des groupes de copines se rassemblent alors de manière sporadique sur le territoire, en essayant de manière *do it yourself*, voire carrément artisanale, d'organiser des rencontres entre clubs. Pour lui, la grande majorité des filles n'avaient alors aucun passé sportif et surtout « aucune idée dans quoi elles s'embarquaient ». Il reste néanmoins persuadé que ces filles, ces pionnières, membres pour la plupart des milieux alternatifs, souhaitaient faire du sport différemment. Il me parle alors des valeurs de tolérance et de changement qui animent les actrices de ce petit milieu en construction. Progressivement, les collectifs vont gagner en compétence, se structurer et s'ouvrir à un public plus large. Blackhawk me parle ainsi de l'évolution des règles du jeu, de la formation des arbitres et de l'entrée en 2014 du derby au sein de la FFRS, un événement alors décrié par une partie des équipes qui n'ont pas souhaité s'associer avec cette institution conservatrice.

→ **L'écriture d'une belle aventure humaine.** Blackhawk me parle également de l'affaiblissement (partiel) du folklore derby. S'il précise bien que le spectacle derby continue de s'articuler entre la discipline sportive (le spectacle sportif sur patins), le côté théâtral des personnages créés par les joueuses (dont les *derby name* en constitue la principale illustration) et la persistance d'élément du folklore, la normalisation sportive du derby est largement visible. Les premières générations de joueuses, non sportives, ont soit remplacé leurs déguisements par des tenues plus confortables, soit ont été remplacées par des « vraies sportives », venues avec leur équipement. Néanmoins, l'affaiblissement du folklore est également le résultat d'une stratégie menée par les équipes pour lisser leur communication afin d'attirer plus de monde. Or, si le roller derby semble, de l'extérieur, se transformer, il conserve en son sein ses valeurs structurantes, sa liberté de ton. Selon cet arbitre, le derby continue d'être un sport qui va à l'encontre des règles imposées par la société et le projet initial du derby, d'inclure toutes les personnes qui veulent jouer, a été préservé. Blackhawk conclut notre entretien par la phrase suivante : « *Globalement c'est plus difficile de faire changer une société entière, et un peu plus facile de faire changer un sport qui reste petit pour l'instant et sur lequel on a la main* ».

2015

38.
Amanita Virosa

Année de naissance : 2000

Profession : étudiante en arts du spectacle / histoire de l'art

Profession des parents : son père travaille dans les services administratifs de l'Université

Centres d'intérêt : mangas, fantasy, cosplay (elle coud ses propres costumes) - musique métal - danse street jazz

Sports pratiqués : natation

Entrée dans l'équipe des Glorious Bitchies : 2015 à 15 ans

Connexion avec les Bitchies : ses parents sont amis avec la présidente de l'association. Ils partagent des loisirs communs comme les rassemblements de vieilles voitures américaines

Amanita Virosa est la première joueuse de derby avec qui je réalise un entretien. Lorsque nous nous rencontrerons en 2019, son niveau de patinage la positionne du côté des expertes. Cependant, son parcours en tant que joueuse l'inscrit à la frontière de ce groupe compétitif qu'elle n'aspire pas à rejoindre. Nous nous entretenons à mon bureau. Ce jour-là, elle est vêtue d'un long manteau noir en velours, d'une mini-robe et de collants déchirés noirs et violets. Des Dr. Martens viendront compléter sa tenue. Comme à son habitude, elle prolonge ses cils à l'aide d'un crayon noir jusqu'au milieu de ses joues et de très nombreux accessoires viennent agrémenter sa vêtue.

→ **Le derby : une grande famille sportive.** Blessée à plusieurs reprises, Amanita Virosa ne participera jamais à un match de roller derby mais sera présente à chaque entraînement. Elle occupe ainsi une place plutôt liminale dans le collectif (elle est par ailleurs bien plus jeune que la moyenne des joueuses de l'équipe). Sa présence prolongée au sein de l'équipe et auprès des membres clés de l'association (des amis de famille) lui permet d'être confrontée aux problématiques rencontrées par les Bitchies. Elle me cite par exemple le manque de salle pour s'entraîner ou encore, la faible considération de la part de la municipalité vis-à-vis du club. Pour elle, la place du roller derby en France, peu reconnue et confidentielle, participe à nourrir une forme de solidarité entre les joueuses. La rivalité n'a à ses yeux aucun lieu d'être dans ce sport qui n'existe que grâce à l'investissement financier, temporel, corporel des joueuses amoureuses du roller derby. La dimension « *sororale* » de ce sport stigmatisé le distingue de pratiques sportives plus traditionnelles. De plus, contrairement au football qui se regarde, Amanita Virosa considère que le roller derby doit s'expérimenter de l'intérieur pour être compris.

→ **Des cultures rock au roller derby.** Depuis sa tendre enfance, Amanita Virosa a toujours baigné dans des pratiques de loisirs qu'elle définit comme « *underground* » et « *qui rentrent pas trop dans les normes* ». Ses parents sont des grands amateurs de rock et affectionnent les vieilles voitures. Elle s'est nourrie de ces influences pour fabriquer son identité, son personnage. Inspiré par l'univers des mangas et des cosplay, son style constitue pour elle un outil d'expression de sa créativité. Le roller derby s'inscrit dans la continuité de cet univers créatif et semble également se situer dans le prolongement d'une socialisation familiale par ailleurs « engagée » (que je n'ai malheureusement pas osé approfondir).

39. Cookie

Année de naissance : 1992

Formation : master de sociologie et en architecture - actuellement doctorant

Centres d'intérêt : grâce à son expérience du roller derby, il milite dans une association de déconstruction des stéréotypes de genre

Sports pratiqués : une expérience négative du sport

Entrée dans la pratique du derby : 2015

Cookie a été l'un de mes plus importants informateurs au cours de cette thèse. C'est grâce à un mail envoyé à toutes les équipes francophones européennes que je suis entrée en lien avec lui. Lui-même doctorant et porteur d'un regard aiguisé sur le derby, il m'a offert plusieurs heures de son temps qui m'ont grandement aidées.

→ **L'attrait pour un sport second-degré.** Avant 2015, Cookie connaissait l'existence du roller derby *via* les films *Rollerball* et surtout *Bliss* qui façonnent l'image qu'il se fait de cette pratique « *qui devait exister dans 2-3 villes et demi* » et dont il n'imaginait surtout pas qu'elle puisse exister en Europe. Un jour, il voit passer une annonce sur son fil Facebook et découvre l'existence d'une équipe féminine près de chez lui. Plusieurs choses l'intéressent. D'abord le second degré avec lequel l'équipe jouait (dans les affiches et sur le terrain), mais aussi la bienveillance du groupe vis-à-vis de l'accueil des débutants. Aujourd'hui, Cookie perpétue les valeurs avec lesquelles il a intégré l'association : l'accueil et l'ouverture de l'association vers tous les profils de personnes, « *quelque soit ton genre, tes origines ou ta condition physique* ». Enfin, considérant le derby comme un espace de « *women empowerment* », l'élément central qui a intéressé Cookie reste la dimension féministe du roller derby et son pouvoir de déconstruction des stéréotypes de genre.

→ **Le roller derby face aux normes.** Pour Cookie, le roller derby rassemble de très nombreuses personnes qui entretiennent des liens avec des formes de marginalités, qu'elles soient subies ou volontairement recherchées. De son côté, le roller derby s'inscrit dans la continuité directe d'une appétence pour les communautés marginales, alternatives qu'il entretient depuis l'adolescence (cela a commencé par les forums MMORPG). Il pense que son expérience négative du sport pendant l'enfance a aidé dans cet attrait pour l'*underground*. Pour Cookie, c'est cette expérience des individus vis-à-vis des marges ou de l'exclusion sociale (à travers le sport de compétition par exemple) qui participe à distancer la pratique du derby des normes sportives dominantes. En ce qui concerne son équipe, malgré sa défense des valeurs d'ouverture et de féminisme, l'absence de personnes LGBT (il fut longtemps la seule personne gay) explique l'absence d'un vrai ancrage militant, contrairement à d'autres équipes qui le revendiquent plus fortement.

→ **Les limites de la compétition dans le derby.** Selon lui, les équipes masculines ont beaucoup plus de mal que les équipes féminines à engranger ce travail de déconstruction des normes qui caractérise le roller derby et vont avoir plus tendance à se concentrer sur les seuls aspects sportifs du jeu. En ce qui concerne l'arrivée au plus haut niveau de poignées d'équipes féminines, ces dernières marquent également une rupture avec le reste de ce milieu sportif. Les hiérarchies sont de plus en plus présentes et le second degré est totalement effacé. Néanmoins, les attentes qui pèsent sur ces équipes les obligent à développer une communication autour des valeurs militantes du sport et de sa diversité.

40. Froggy Death

Année de naissance : 1993

Profession : comptable au sein de petites entreprises locales

Sports pratiqués : basket, ski puis skate park et renforcement musculaire

Entrée dans la pratique du derby : 2015 – joueuse et arbitre

Anecdotes : hyper active du roller derby (comme beaucoup)

Froggy Death est capitaine d'une équipe évoluant en N2 que j'ai contactée en décembre 2019 afin d'assister à l'un de leurs entraînements (je n'avais alors pas encore de patins). Je m'y suis rendue pour assister à l'entraînement des confirmées et le lendemain, pour observer les tests d'aptitudes (les minimal skills) des fresh meat. Comme je l'explique dans mon carnet d'observation, l'équipe de Froggy me semblait hyper impressionnante : les filles sont particulièrement rigoureuses, c'est un gang de filles hyper stylées, des skateuses, tatouées, piercées... J'ai à peine décroché deux phrases lors de l'entraînement (erreurs de débutante que j'ai depuis corrigées). Je les ai ensuite re-contactées pour obtenir un entretien avec l'une d'entre elles, et c'est Froggy qui a accepté. Elle est très dévouée à l'association : c'est une excellente joueuse, coach, arbitre, etc. Un pilier pour son équipe et pour le roller derby régional.

→ **Un sport badasse et DIY.** Froggy débute le derby en 2015, peu de temps après la création d'une équipe près de chez elle. Elle aborde ainsi sa découverte de ce sport un peu badasse, dont elle apprécie la complexité, à la fois tactique et technique. Si elle est aujourd'hui une excellente joueuse, elle ne prendra goût à la compétition que plus tard et ses débuts dans le monde du derby sont marqués par un fort ancrage DIY. Elle me raconte en effet qu'au début de sa « carrière », son équipe n'était pas inscrite au championnat mais était engagée dans l'organisation de nombreux événements comme les concerts, mais aussi des rencontres sportives amicales, etc. Pour elle, cet élan DIY s'est affaibli avec le temps, les objectifs compétitif empêchant l'organisation d'événements ponctuels.

→ **Des compétitrices bien locales.** Pourtant, pour ses événements, l'équipe continue d'associer le roller derby à l'« esprit » DIY et burlesque des débuts. L'équipe A, très assidue, est passée en 2023 en Nationale 1, mais elle continue de proposer des événements annexes au championnat : des événements par ailleurs très « folkloriques », teinté d'humour, de maquillage, etc. Froggy et son équipe ont parfaitement réussi à « régionaliser » la culture du derby américain en l'ancrant dans la culture locale. Ainsi, l'art du détournement du derby américain s'appuie sur des récits et anecdotes très liées au territoire dans lequel s'inscrit l'équipe de Froggy.

→ **Les belles valeurs du derby.** Froggy me parle également des valeurs de tolérance, d'acceptation qui structurent la « derby family ». Issue d'une famille plutôt traditionnelle et vivant dans un territoire assez enclavé, rural, le monde du derby lui fait découvrir une diversité sociale dont elle n'avait pas idée. Le derby confronte à la question de la « différence » (identitaire, sexuelle, corporelle, etc.) et en fait le cœur de son fonctionnement. Elle considère son équipe a-politique « c'est trop sérieux », ou alors juste un peu anarchiste.

41.
Zertz

Année de naissance : 1993

Profession : ingénieure d'étude

Études : sociologie - cinéma

Centres d'intérêt : cinéma d'auteur, *underground*, porno

Sport / pratiques culturelles : cirque, gymnastique, danse samba, quidditch

Entrée dans la pratique du derby : le découvre en 2015 lors d'un stage en Asie

La première année de ma recherche a été marquée par un même exercice durant lequel je devais parvenir à « m'imposer aux imposants », pour reprendre les termes d'un article de Chamboredon, Pavis, Surdez et Willemez. Cet entretien me renvoie à la difficulté que j'ai eu à m'affranchir du discours des enquêtées, qui me renvoyaient souvent à mon statut d'ignorante. Zertz a débuté le roller derby en 2015 lors de son stage de master réalisé au Chine. Elle est issue d'un milieu d'intellectuels, bourgeois et a été socialisée autour des questions de féminisme, d'égalité hommes/femmes depuis l'enfance. Son mémoire de master en sociologie porte sur la pratique du roller derby. Elle s'est même renseignée sur le contrat de thèse pour lequel j'ai été retenue. Elle m'a gentiment confiée son mémoire et a accepté de répondre à mes questions.

→ **Le roller derby et son champ des possibles.** Lors de ses études à l'étranger, Zertz découvre successivement l'existence de nouveaux sports comme le quidditch, puis le roller derby qui circulent chacun au sein des communautés LGBT qu'elle fréquente. Or, si le quidditch (pourtant un sport mixte) tend à reproduire certains travers du sport traditionnel (les filles n'y ont toujours pas la balle), le roller derby offre aux skateuses une expérience de pratique particulière, baignée dans le féminisme. Pour elle, le derby réinvente les règles du jeu sportif : il permet d'explorer des choses qui n'existent pas dans le sport actuel et offre de nouvelles opportunités aux sportives. Elle associe ainsi le champ des possibles du derby à son ancrage féministe, permettant aux actrices du sport d'être très attentives aux questions d'inclusion et à la place des minorités de genre dans le sport.

→ **Un féminisme modéré.** Si Zertz ne s'est pas engagée dans une équipe de derby pour militer, le sport s'inscrit dans la continuité de valeurs qu'elle défend. Plus tard, elle rejoindra un groupe de travail afin de réfléchir aux question d'inclusion des minorités de genre et d'encourager la pratique des personnes racisées, peu présentes dans le monde du derby. Zertz plaide en faveur d'une démocratisation du roller derby et refuse de l'inscrire dans un entre-soi. Aussi, elle parle de « féminisme à paillettes » pour qualifier l'ouverture actuelle du derby vers des profils de filles et de femmes baignant davantage dans la pop culture que dans les contre-cultures punk. Si elle partage les valeurs des équipes les plus féministes, radicales, elle tient à conserver une distance entre son engagement sportif et militant. Le derby est un loisir et un équilibre entre performance, fun et militantisme doit permettre à chacun de s'y investir sans contrainte.

42. Ta copine

Année de naissance : 1994
Profession : directrice d'un centre de loisir
Centres d'intérêt : un peu geek (dofus, MMORPG)
Sports pratiqués : handball petite
Entrée dans la pratique du derby : 2015 - actuellement joueuse et arbitre

Suite aux mails envoyés à l'ensemble des équipes françaises, Ta Copine et Lady Gogo ont accepté de représenter leur équipe et de me parler de leur expérience dans le monde du roller derby. Leur équipe est apparue en 2013, grâce à l'initiative de cinq filles qui débiteront d'abord sur le parking du Leclerc.

Le collectif s'est ensuite rapidement associée à un club de rink hockey pour bénéficier de créneaux de gymnase. Les joueuses évoluent actuellement en N2.

Année de naissance : 1994
Formation : BTS communication et licence en journalisme
Profession : journaliste
Sports pratiqués : 0
Entrée dans la pratique du derby : elle rejoint une équipe en 2016 mais découvre le derby un peu plus tôt à Los Angeles, lors d'un stage

43. Lady Gogo

→ **Le derby : le folklore de la discorde.** Ta copine découvre le roller derby par l'entremise d'une de ses collègues de travail. Elle rejoint une équipe en 2015. Elle souhaite alors reprendre un sport collectif sans se mettre la pression. En tant que femme, elle apprécie pouvoir appartenir à une équipe dans laquelle aucun niveau sportif minimal n'est attendu (contrairement au football, handball où les joueuses adultes ont généralement un passé dans ces disciplines et donc un certain niveau). En ce qui concerne Lady Gogo, c'est à Los Angeles qu'elle découvre le roller derby (sur piste inclinée) et tout l'univers folklorique de la pratique, très rock'n'roll. Leur point de vue sur la question diverge : quand Lady Gogo continue de jouer de jeu du folklore, Ta copine n'y adhère pas du tout et déplore le fait que la pratique soit trop souvent enfermées dans des stéréotypes (« *comme les filles en mini short* »). Elles sont chacun très investies dans ce sport qui permet aux joueuses de se dépasser physiquement et de se lancer des défis (elles sont récemment parties au Portugal pour affronter une équipe).

→ « **Venez comme vous êtes** ». Ta Copine et Lady Gogo découvrent avec le roller derby certaines valeurs liées à l'inclusion, à la diversité des genres, au féminisme. Ta Copine admet avoir pris conscience des rapports de domination au quotidien et apprécie pouvoir pratiquer un sport dans un environnement serein. Son expérience dans le derby contraste avec son milieu familial ou avec des cercles d'amis qu'elle fréquente, moins « ouverts » sur ces questions. Pour Lady Gogo, le derby c'est un peu comme le Macdo, « *venez comme vous êtes* » : il offre à chacune un espace bienveillant où s'opère une réappropriation du corps. Pour chacune d'elles, le roller derby renverse les tabous, au risque parfois de se perdre. Elle voit ainsi le monde du roller derby comme une communauté d'apprentissage, partageant des ressources, des réflexions.

44.

Les Hell'track
(Unique équipe de
Hongrie)

Membres rencontrés

Shark'Hell (ou Mummy Derby) (1988) : créatrice de l'équipe.
Passionnée par les fifties et la danse burlesque

Amon Hen (1982) : professeur d'anglais aux cheveux roses

Amadea (1997) : étudiante en arts graphiques aux cheveux violets

Tyrant (1978) : responsable informatique et passionné de glisse

→ **Petit détour par Budapest.** Si le *revival* roller derby va rapidement gagner l'Europe de l'Ouest, il peine en revanche à s'insérer en Europe de l'Est : une équipe polonaise, deux équipes tchèques sont recensées du côté de la WFTDA, une tentative de création d'équipe a été enregistrée du côté de la capitale roumaine, et une équipe hongroise semble en être à ses prémices. De passage à Budapest, j'en ai profité pour contacter l'équipe locale, les Hell'track, afin de comprendre ce qui animait leur engagement dans cette pratique. Mon interlocuteur Facebook me donnera rendez-vous dans un *Red Ruin*, un bar communiste crasseux et collant, principalement occupé par des hommes (ce bar sera plein, nous partirons dans un lieu un peu plus chaleureux). Trois membres seront présents. Plus tard, je m'entretiendrai en visioconférence avec Shark'Hell, créatrice de l'équipe,

→ **De Bliss à la famille derby.** C'est en novembre 2015 que Shark'Hell se décide à créer une équipe de roller derby (après avoir visionné *Bliss*). Rédactrice depuis quelques années d'un blog sur le skateboard, elle y diffuse l'information. Amon, également skateuse et lectrice du blog, décide de rejoindre Shark dans ce projet d'équipe. De la même manière, Tyrant, pratiquant de street-skate, découvre par hasard ce blog et rejoint lui aussi l'équipe. Il recrutera Amadéa dans la rue (ses patins à roulettes sur l'épaule et ses longs cheveux violets font d'elle une merveille cible pour le monde du roller derby). Shark me dira qu'ils ont essayé de recruter dans les milieux *underground* du pays afin d'attirer des « *tough girls* » qui n'ont peur de rien. Ça n'a pas vraiment fonctionné, ces cercles lui semblent très fermés. Avant le roller derby, Shark se qualifiait de « mouton noir » de la communauté hongroise, elle avait peu d'amis, et se sentait toujours à la marge. Le derby lui a permis de rencontrer des personnes de tous les milieux et de se sentir véritablement appartenir à un collectif. Elle associe ses coéquipiers à une famille.

→ **Des difficultés pour exister.** Lorsque nous nous entretenons en décembre 2019, l'équipe est très informelle : elle n'a aucune reconnaissance juridique et alors aucun de lieu pour s'entraîner. L'objectif actuel est de se faire connaître, d'exister publiquement. Pour Tyrant, le derby est un sport très difficile « *hard sport* », un « *wild sport* » : « *You have to fight* ». C'est également un « *lifestyle sport* » dans lequel tu n'as pas d'autre choix que de t'engager totalement pour progresser. L'équipe est en lien avec les joueuses de Varsovie et avec Vienne, et s'y rend de temps en temps pour apprendre des techniques. Les Hell'Track souhaiteraient monter des équipes féminine, masculine et junior. Si l'équipe n'a pas encore réellement d'identité, les membres défendent des valeurs progressistes, féministes et participent aux marches des fiertés organisées dans un capital hongroise dont le gouvernement est connu pour son conservatisme et son intolérance vis-à-vis des questions homosexuelles ou LGBT.

2016

45.
Pomfresh

Année de naissance : 1993

Profession : masseur-kinésithérapeute

Sports pratiqués : handball, rugby

Entrée dans la pratique du derby : 2016 (elle arrête en 2021)

Anecdotes : kinésithérapeute pour l'équipe masculine de roller derby et de l'équipe de France de ski nautique

Lorsque je débute mon enquête, Pomfresh est alors la coach des joueuses confirmées. Elle quittera l'équipe sans explication publique en 2021 (a priori à cause de l'absence d'un coach officiel et d'une fatigue associative générale). J'obtiens son contact par l'intermédiaire de collègues de l'école de kinésithérapie. Nous nous retrouvons dans un salon de thé que je lui propose. Elle porte un pull léger, vert foncé avec un col pailleté et une jupe en velours, ainsi qu'une doudoune bleue fondée. Elle est habillée de manière classique, bien apprêtée, ne possède pas de piercing sur le visage et n'affiche aucun signe ostentatoire ou d'appartenance à un groupe donné.

→ **Le derby : un sport avant tout.** Pomfresh découvre l'existence d'une équipe de roller derby lors de son emménagement dans une nouvelle ville, elle cherche alors à créer de nouveaux liens. L'une de ses connaissances lui conseil alors le roller derby. Elle m'expliquera s'être rapidement liée d'amitié avec une *fresh meat* de sa promotion : une amitié qui l'a aidé à trouver sa place dans cette équipe et dans l'association. Pomfresh a toujours été sportive et s'est engagée complètement dans cette nouvelle discipline, jusqu'à devenir coach des joueuses *advanced*. En parallèle, elle s'entraîne dans une équipe compétitive de la région. Elle souhaite hisser les Bitchies en haut de l'affiche sportive, ses entraînements sont exigeants et elle regrette le manque d'implication d'une partie de ses coéquipières. Elle se réjouit du tournant sportif opéré par le roller derby ses dernières années.

→ **Un sport pourtant « différent ».** Ancienne joueuse de handball, Pomfresh est une vraie sportive qui aménage une partie de son temps libre entre le roller derby et le rugby, deux disciplines qui possèdent des caractéristiques communes. Pourtant, pour Pomfresh, le roller derby est un complètement différent de ce qu'elle a pu connaître (elle me donne notamment l'exemple du câlin systématique en fin de match, signe de fair-play important dans ce jeu). Pour elle, le derby est un « *monde à part* » composé de gens qui « *ne sont pas comme la société voudrait qu'ils soient* » (des cheveux multicolores, des tatoués, des transsexuels, etc.) et qui ne seraient pas à l'aise dans des pratiques comme le football, le handball, le tennis, etc. Pour elle, le monde du roller derby est beaucoup plus ouvert d'esprit que d'autres espaces sociaux qui l'entourent (elle se réfère alors à ses patients, et à certains groupes d'amis). Si rien n'indique l'appartenance de Pomfresh à un groupe social anti-conformiste (par ses vêtements par exemple, l'absence de tatouages apparents), le derby lui offre l'occasion de vivre la vie qu'elle entend, d'être en dehors des normes dictées par le monde qui l'entoure.

46.

Smash Burger

Année de naissance : 1993

Profession : infirmière

Centres d'intérêt : pas d'appétence particulière pour les musiques, bricolage, skate park

Sports pratiqués : natation en compétition entre 7 et 18 ans

Entrée dans la pratique du derby : 2016

C'est Kiss my Death qui m'a vivement encouragée à interroger Smash Burger, une de ses coéquipières de jeu dont la vie a basculé lorsqu'elle a rejoint le monde du derby. Smash acceptera volontiers de répondre à mes questions et me parlera à demi-mots des bouleversements qui ont suivi son engagement dans l'équipe des Quiet Scrimmage. Smash est une jolie jeune femme aux longs cheveux bruns, elle ne porte aucun signe d'appartenance à une communauté particulière, pas de tatouages visibles, ni piercings.

→ **Le derby comme prétexte à une réflexion sur le sport.** Smash découvre le roller derby « par hasard » lors d'une journée découverte organisée par Décathlon. Le côté baston/contact l'intéresse. Elle voit dans le derby un moyen de rencontre de nouvelles personnes. Elle se lance, toute seule, sans savoir vraiment ce qui l'attend. Lorsqu'elles débutent dans la pratique, les *fresh meat* se voient attribuer une « marraine » qui les aidera à comprendre les rudiments du jeu. Habitée au monde de la compétition par la natation, elle découvre une nouvelle facette du sport : l'engagement associatif. Très vite, elle offre son temps libre au Quiet Scrimmage. Outre les éléments liés au fonctionnement traditionnel d'un club, elle participe à l'organisation d'actions, de projet culturels ou destinés aux luttes féministes. Elle définit le roller derby non pas comme un sport, mais surtout comme un prétexte, une « excuse » permettant d'organiser une véritable réflexion autour, par et sur le sport.

→ **L'exploration d'alternatives.** Grâce au roller derby, Smash fait la connaissance de personnes qu'elle n'aurait jamais rencontré dans ces cercles habituels, familiaux et amicaux. Si, en se massifiant, l'équipe des Quiet Scrimmage a vu son public évoluer (moins concentré sur les cercles alternatifs), gravitent encore de très nombreuses filles tatouées, percées, militantes, lesbiennes, etc. qui proposent des modèles sociétaux auxquels Smash ne s'était jusqu'à maintenant jamais confrontée. En couple depuis de nombreuses années avec un homme lorsqu'elle rejoint les Quiet Scrimmage, Smash entame un travail de déconstruction, avec au cœur, la question de la sexualité. L'envie d'explorer autre chose la conduira à mettre un terme à cette relation, ce qui provoquera de nombreuses incompréhension du côté de sa famille, déjà peu enclin à la laisser jouer au roller derby.

47.

Queer Destroy

Année de naissance : 1984

Profession : coordinatrice marketing

Centres d'intérêt : lecture (diplôme en lettres modernes) -
cinéma - musiques

Sports pratiqués : zumba, pilates, step (« *un peu comme tout le monde* ») et handball, attrait pour le roller en ligne

Entrée dans la pratique du derby : en 2016 (après son projet bébé)

Covid oblige, nous nous entretenons avec Queer Destroy en visioconférence : elle est dans sa cuisine et moi dans mon salon. Elle semble assez en retrait des discussions qui traversent la communauté élargie du roller derby sur le féminisme, les luttes LGBT mais est pleinement investie dans son équipe.

→ **Un sport « ouvert ».** Queer débute le roller derby cinq ans après la création de l'équipe qu'elle n'a jamais quitté. Elle souhaitait alors reprendre une activité et se laisse séduire par ce sport féminin, sur patins. Elle s'est confrontée de loin aux connotations rock'n'roll du derby, maquillage carnavalesque et paillettes, puisque son entrée dans la pratique est marquée par un tournant sportif opéré par une grande partie des collectifs français. Ces dernières ont ainsi troqué leurs costumes de guerrières, par des tenues de combat utilitaires : leggings ou short confortables, « *je ne suis pas dans la démonstration* » me dit-elle. Contrairement à son environnement professionnel et même parfois à ses cercles d'amis proches, Queer Destroy associe le monde du roller derby à une forte ouverture d'esprit. Pour elle, l'acceptation de chacun, de tous les corps, et l'absence de pression sportive font les spécificités de ce sport. Pourtant, elle admet que se prendre au jeu du derby n'est pas facile : « *C'est un sport où tu tombes dedans ou tu tombes pas* ». Le rapport à la douleur, à l'engagement corporel mais aussi au temps accordé à l'équipe sont déterminants. Pour Queer, s'engager dans le derby peut être rattaché à une forme de dévotion.

→ **La problématique de la médiatisation.** Queer Destroy me parle également des difficultés pour une pratique méconnue comme le roller derby d'exister aux yeux des municipalités et du public. Au cœur de cette faible reconnaissance, c'est la question de l'obtention de gymnases mais aussi de subventions pour faire progresser la discipline qui est en jeu. Elle me parle notamment des événements caritatifs organisés par son équipe : plus le roller derby sera connu, plus le public sera nombreux et plus les répercussions financières seront intéressantes. Si la médiatisation du roller derby donnerait un coup d'accélérateur au développement du sport (plus d'argent pour progresser), Queer Destroy a bien conscience des limites de cette pensée qui s'ancre sur le modèle des pratiques sportives traditionnelles et du capitalisme.

48.
Calamity
Jane

Année de naissance : 1990

Sports pratiqués : football US aux États-Unis

Entrée dans la pratique du derby : rejoint une
équipe en 2016, et en crée une en 2019

Au cours de ma thèse, j'ai cherché à interroger les équipes de derby qui se sont créées plus tardivement. Ce fut le cas de celle de Calamity Jane, apparue en 2019 grâce à l'initiative de joueuses ayant fait leurs gammes dans d'autres équipes de la région. En qualité de représentante de cette toute nouvelle équipe, Calamity Jane a accepté de répondre à mes questions. L'entretien fut plutôt bref (moins de quarante minutes), je n'ai pas pu entrer véritablement dans les détails voyant que Calamity Jane s'impatientait.

→ **Le roller derby : son sport de cœur.** En 2016, Calamity Jane rentre d'un voyage aux États-Unis, un voyage durant lequel elle s'adonne à la pratique du football américain. Cherchant à son retour en France à retrouver un sport collectif et de contact, sur le modèle des sports américains, son choix se tourne vers le roller derby. Elle le définit comme un sport atypique dans le sens où la violence du jeu s'associe à beaucoup de fair-play. Par ailleurs, même si l'on vient à briser la cheville de notre adversaire au cours d'une phase de jeu, le match se terminera forcément par un énorme câlin.

→ **La création de sa propre équipe.** En 2019, elle se lance avec deux autres joueuses dans la création de leur propre collectif. Elles n'ont alors pas cherché à reproduire l'esprit rock'n'roll du derby tel qu'il est apparu en 2010 (quoi qu'il arrive, cet esprit est, selon elle, inhérent au sport), mais ont préféré s'orienter vers quelque chose de neutre et de « *politiquement correct* ». Elles ont voulu perpétuer les valeurs dans lequel baigne le derby : le respect de la condition féminine et des différentes individualités. Leur association est rattachée à un club de roller. Si cette alliance leur permet de bénéficier d'un gymnase, les filles défendent une gestion « par les joueuses, pour les joueuses ».

→ **Un engagement nécessaire dans la pratique.** Calamity Jane n'a jamais été engagée dans un quelconque projet associatif. En revanche, en ce qui concerne le derby, elle insiste sur le fait que pour réussir dans le roller derby, il ne suffit pas d'être « consommatrice ». S'engager humainement et temporellement sont en effet des prérequis pour parvenir à faire vivre la pratique. Elle distingue aujourd'hui deux profils d'équipes : les compétitives qui fonctionnent de pair avec la FFRS et les petites équipes qui misent davantage sur le fun.

49.
Krank

Année de naissance : 1991
Profession : boucher
Sports pratiqués : hockey depuis l'enfance jusqu'à ses 18 ans (son papa est entraîneur), puis football américain
Découverte du derby : par <i>Bliss</i> , puis rejoindra une équipe féminine en 2016
Anecdotes : lors de ses entraînements, il féminise tout – il souhaite rejoindre l'équipe de France masculine

J'obtiens le contact de Krank grâce à Mère Shipton. En tant qu'ancien hockeyeur, son niveau de patinage lui a rapidement permis d'évoluer en termes compétitifs dans la pratique du derby, à la fois en tant que joueur mais aussi en tant que coach dans une, deux, trois, parfois quatre équipes, françaises et suisses. De nouveau, c'est à un hyper actif du roller derby à qui je m'adresse. Il joue dans la même équipe que sa sœur.

→ **L'esprit féministe du roller derby.** Du hockey (sport que son papa lui a imposé étant enfant), Krank se tournera ensuite vers le football américain avant de rejoindre définitivement les rangs du roller derby. Passionné de glisse, c'est avant tout pour le patinage qu'il choisit ce sport. Si des analogies existent entre le hockey et le derby, en particulier l'intensité de l'effort physique, le contact, la grande différence réside dans l'« univers » de chacun de ces deux sports. Le hockey, ainsi que le football américain, deux sports principalement masculins, sont enracinés dans une culture machiste, un élément que l'on ne trouve jamais dans le roller derby, sport qui autorise par ailleurs la mixité. D'ailleurs, son entrée dans sa première équipe (féminine) n'a pas été facile, les joueuses étant méfiantes vis-à-vis de sa volonté de pratiquer avec elles. Par la suite, plusieurs vagues de joueurs ont rejoint l'équipe pour des raisons plutôt floues, conduisant les joueuses à rédiger une charte afin de mieux contrôler les entrées.

→ **L'alternatif : une construction progressive.** Dans sa première équipe, Krank ne s'est pas vraiment confronté à des joueuses qui semblaient appartenir à des mouvements alternatifs ou qui étaient guidées par une idéologie particulière. L'équipe a débuté sur un parking, sans maquillage, ni déguisement. Ces éléments sont arrivés plus tard, notamment lors d'un événement à domicile et qui avait pour thématique un film dystopique bien connu *Orange Mécanique*. Selon Krank, l'ancrage alternatif est arrivé quelques années plus tard : les discours sont devenus de plus en plus féministes et les joueuses se sont engagées dans des manifestations. S'il partage les valeurs du derby, il reste néanmoins en retrait des discours militants et préfère agir sur le jeu.

→ **Jusqu'aux Jeux Olympiques et au-delà.** Krank ne cache pas sa volonté d'être un acteur de l'évolution du sport afin de voir jusqu'où il peut aller. Il était dans les gradins lors de chaque Coupe du monde, souhaite rejoindre les bancs de l'équipe de France et attend ardemment que le roller derby soit aux Jeux Olympiques. Engagé auprès de plusieurs équipes masculines, il souhaite que le derby jouisse d'une plus grande reconnaissance dans son pays. Actuellement, il n'existe aucune instance représentative, et les villes ne soutiennent pas les équipes qui peinent à trouver des gymnases (sauf si elles sont très importantes).

50. Frénégonde

Année de naissance : 1995
Formation : Histoire médiévale
Profession : collaboratrice scientifique
Sports : pratiques traditionnelles, intéressantes mais pas originales
Découverte du derby : 2016 grâce à l'une de ses amies, coach
Anecdotes : responsable scout

Frénégonde fait partie du groupe de joueuses non-françaises que j'ai interrogées afin de comparer les différences de développement de la discipline d'un pays à l'autre. Frénégonde a très gentiment accepté de répondre à mes questions. Elle a participé au développement d'une association créée sur le tard en 2016.

→ **Le roller derby : pas qu'un spectacle.** Lorsqu'elle s'apprête à commencer le roller derby, Frénégonde n'a alors qu'une vague idée du sport dont il est question : elle l'imagine comme dans *Bliss*, très violent avec beaucoup de déguisements et de maquillage. Après un entraînement, elle se rend compte que le roller derby ne se résume pas à ces seuls éléments de spectacle mais qu'il est également exigeant, comme pour toute discipline sportive. Plus encore, elle trouve que l'intérêt du roller derby réside moins dans sa brutalité que dans la recherche perpétuelle de stratégies et de tactiques. Elle accompagne la création du collectif et s'investit dans la recherche de salle et dans la constitution d'un noyau de joueuses.

→ **Une reconnaissance à gagner.** Plutôt habituée à des pratiques sportives traditionnelles, Frénégonde se plaît à investir un loisir peu commun, portée par une communauté qui possède son propre langage et qui suscite la curiosité. Si elle rejoint le derby pour le sport, elle adhérera ensuite à son univers particulier, féministe. Ce féminisme s'exprime de différentes manières en fonction des clubs. Quand certaines joueuses l'associe à son exclusivité féminine, ce n'est pas le point de vue du collectif de Frénégonde : elles ont choisi de défendre l'inclusivité du roller derby et son ouverture à toutes et tous. Si le derby est une discipline majoritairement féminine, toutes les personnes désireuses de les rejoindre sont les bienvenues. En considérant le derby comme étant une « *bulle safe* », Frénégonde pense que ce sport a un rôle à jouer au sein du monde sportif en général. Le problème actuel est que le roller derby reste cantonné à son statut de spectacle violent. De plus, sa faible reconnaissance ou médiatisation n'encourage pas les municipalités ou l'État à s'investir dans le développement de la pratique.

→ **Une organisation sportive horizontale.** Bien avant son entrée dans le monde du roller derby, Frénégonde s'était engagée à plusieurs reprises dans des associations et connaît parfaitement les rouages du monde bénévole. Pour elle, le roller derby n'est pas exempt des fonctionnements qu'elle a connu dans d'autres structures au sein desquels certains s'investissent toujours plus que d'autres. De plus, elle ne semble pas véritablement associer l'organisation de son équipe à un ancrage DIY (qu'elle raccroche plus à des dynamiques créatives qui n'ont pas lieu dans son équipe). Lorsqu'il s'agit de la confection des flyers ou du merch, c'est rarement un membre de l'équipe qui s'en occupe par manque de compétences. En revanche, comparé à d'autres sports organisés de manière verticale, le roller derby se singularise par son horizontalité et par une grande transparence dans la communication.

51.
Chérie Bombe

Année de naissance : 1985

Formation : reprend une formation ingénieure/son

Sports ou loisirs : n'a jamais pratiqué de sport collectif -
le pogo, sérigraphie

Entrée dans le derby : se lance en 2016 et crée sa propre équipe en 2017

Particularités : antispéciste, fortement engagées dans les luttes féministes, antifascistes, anticapitalistes, membre des cercles punks, activiste, etc.

Chérie Bombe est l'une des enquêtées les plus « alternatives », radicales, qu'il m'ait été de rencontrer. De part ses positionnements radicaux, et son engagement féministe, elle est une personnalité connue du milieu derby (du moins dans la région). De nombreuses pratiquantes m'ont en effet parlé d'elle, et m'ont encouragé à lui parler. Très tatouée et percée, elle affiche clairement son appartenance à des milieux culturels radicaux.

→ **Le derby : entre fun et politique.** Chérie Bombe découvre l'existence du roller derby grâce à une émission de radio. Séduite par le côté rock, le look et la dimension féministe de ce sport, elle rejoint en 2016 une équipe. Peu attirée par la compétition, elle découvre tous les rituels de ce sport (le folklore, le côté *show* et fun des matches, etc.) et se prend au jeu des rencontres sportives où fair-play et bonne ambiance règnent en maître. Néanmoins, certains désaccords la conduisent à quitter l'équipe dans laquelle elle a débuté le derby. Le clivage concernait notamment la position de l'équipe vis-à-vis des hommes. Chérie Bombe ne veut pas dissocier sport et politique et le derby doit pouvoir rester « *notre truc, à nous les femmes* ». Avec Coco von Tits, elles se lancent dans la création d'une équipe dans laquelle elles infusent les valeurs qui les animent au quotidien.

→ **Une équipe sportive de militantes.** Son équipe s'est d'abord constituée grâce au bouche-à-oreille. Les filles ont recruté dans leurs propres cercles d'amies, dans les milieux militants, d'extrême gauche et de la scène *underground*. Chérie Bombe s'interroge sur la capacité d'une personne extérieure à ces cercles à s'intégrer dans l'équipe. Si lors des entraînements, il est certes question du jeu, les discussions d'après, autour d'une bière, font souvent références à des questions de féminismes. Elle se réjouit de pouvoir partager au plus grand nombre ses positionnements militants et d'éduquer à des questions politiques. Ceci nous conduit à la question du DIY qu'elle ne semble pas voir comme quelque chose de contraignant : chacune est libre de s'investir, ou pas, comme elle le souhaite dans l'équipe. Elle refuse d'être la *leader* du collectif et encourage la participation des joueuses à la vie de l'équipe sportive. Largement investie dans l'équipe, Chérie Bombe admet pourtant que la gestion de l'équipe au quotidien peut être éreintante et qu'un coup de main pour dynamiser la partie sportive du club l'aiderait.

→ **Balance entre militantisme et sport.** Anticapitaliste, membres de communautés culturelles alternatives, Chérie Bombe n'est pourtant pas opposée à la question du roller derby aux Jeux Olympiques. Pour elle, le sport mérite d'être connu et reconnu. Ce qui se joue va être la capacité des équipes (et de leur noyau organisateur) à conserver la dimension politique de ce jeu. Le risque de la compétition est de se concentrer uniquement sur le jeu sportif, et moins sur ses facettes militantes. Elle reste pourtant persuadée que si le derby « élitiste », celui de la compétition, risque de perdre son côté fun, d'autres petits collectifs se ré-empareront des valeurs et du fonctionnement des débuts.

52.
Coco von Tits

Année de naissance : 1993

Formation / dernier diplôme obtenu : graphiste

Profession : graphiste – professeure de couture

Centres d'intérêt : littérature fantasy, art, bricolage, dessin, couture

Sports pratiqués : pu rien depuis l'école - pogo

Entrée dans la pratique du derby : 2016

Caractéristiques : végan antispéciste (végétarienne depuis l'enfance et vegan antispéciste depuis 4 ans). Enfant, elle aidait ses parents à récolter des signatures contre le nucléaire.

C'est Chérie Bombe qui me conseille de discuter avec Coco von Tits, sa meilleure amie dans le derby et dans la vie. Elles se sont rencontrées en 2016, au sein de l'équipe dans laquelle elles ont toutes les deux débuté et ont rapidement sympathisé. Coco est une artiste avec un look qu'elle qualifie elle-même d'« excentrique » : elle est très féminine mais une féminité hors temps avec ses longs cheveux ondulés de couleur vert menthe et un look de pin up tout droit sorti des récits de Lewis Carol.

→ **Patins, trash et activisme.** Coco von Tits découvre l'existence du roller derby grâce à *Bliss* et à des séries. Elle est séduite par les patins à roulettes et par le folklore de ce jeu, son côté *trash* où le costume et les coups de poings se mêlent. Elle est néanmoins très peu attirée par le sport et par les perspectives de jouer des matchs. De caractère plutôt solitaire, elle rejoint une équipe en 2016 et fait la rencontre de Chérie Bombe : une rencontre qui changera sa vie. Grâce à Chérie Bombe qui lui ouvre les portes de ces cercles, Coco découvre les facettes d'un activisme collectif : elle commence à traîner dans les squats, à s'engager dans des actions culturelles, etc. Ensemble, elles se lancent dans la création d'une équipe de roller derby. Elles déplacent leur engagement d'activistes dans le sport qu'elles veulent engagé, festif, folklorique et uniquement pour les femmes. Elles refusent également le sponsoring et misent sur le talent des joueuses pour faire vivre le collectif.

→ **Moins fun qu'avant ?** En 5 ans de pratique, Coco von Tits constate que la dimension alternative du derby s'est quelque peu essouffée. Le nombre de règles s'est amplifié, tandis que le folklore semble moins présent qu'avant. Nous abordons la question de la sportivisation du roller derby et son avis n'est pas arrêté. Elle pense que ça peut être une bonne chose pour le sport, cela faciliterait les recrutements (l'équipe ne se remet pas de l'interruption liée à la Covid 19) et aiderait les équipes à trouver des salles pour s'entraîner. En revanche, le folklore risque de disparaître et une chose est sûre : sans folklore, le sport serait beaucoup moins drôle et sans cet ancrage militant, pas sûr que Coco continue.

53.

Clem

Année de naissance : 1992

Profession des parents : restaurateurs

Formation / dernier diplôme obtenu : diplômée d'une école d'ingénieur

Profession : ingénieure puis professeure de math. Travaille actuellement dans des salles de concert

Centres d'intérêt : ses animaux, le derby

Sports pratiqués : équitation, tennis, volley, basket, yoga

Entrée dans la pratique du derby : 2016

De nouveau, c'est Kiss my Death qui m'a conseillé de m'entretenir avec Clem, l'une de ses amies et excellente joueuse. Clem tend à organiser sa vie autour du derby (le choix des villes dans lesquelles elle a emménagé dépendait également de leurs équipes de roller derby). Pour elle, le derby n'est certainement plus un loisir. Je l'accompagne en visioconférence lors de la promenade de ses chiens.

→ **Une entrée dans le monde du derby par et pour le sport.** Intéressée par le contact et la glisse, Clem rejoint en 2016 le monde du roller derby par et pour le sport. Si, lorsqu'elle débute, l'équipe des Quiet Scrimmage affiche encore ses proximités avec le mouvement punk et est traversé par une logique DIY, Clem considère que l'équipe est alors à un tournant : de plus en plus de joueuses rejoignent les bancs du roller derby pour le sport, et moins pour sa dynamique burlesque et carnavalesque. En 2016, la dynamique spectacle du jeu a même nettement disparu. En évoluant, le roller derby s'est détaché de son ancrage théâtral et scénarisé pour mettre uniquement en avant les sportives, des femmes fortes.

→ **Au plus haut niveau.** Au cours de sa carrière (non achevée), Clem aura expérimenté le fonctionnement de trois collectifs, français et européens, qui proposent chacun un usage différent du DIY : il s'exprime soit dans l'organisation des événements ou bien dans la transmission sportive et l'auto-entraînement. S'il est certain que les équipes reposent sur le seul engagement des joueuses pour fonctionner, Clem admet que se défaire de l'organisation d'événements pour se concentrer sur les matchs est un luxe permettant aux joueuses de se concentrer principalement sur leur performance. Par ailleurs, elle voit l'existence de l'équipe de France comme quelque chose d'extrêmement positif d'abord, à un niveau individuel : rejoindre cette équipe procure un sentiment très spécial et cette équipe offre une grande visibilité au roller derby européen sur les scènes internationales.

→ **Une communauté d'apprenants.** Enfin, si elle intègre le roller derby par la porte « sportive », Clem a néanmoins bien conscience, dès ses débuts, d'avoir rejoint une communauté particulière, ouvertement féministe. Elle voit ainsi le milieu du roller derby comme un espace d'éducation dans lequel, par le sport et ses valeurs, les individus progressent dans leur propre analyse. Son équipe actuelle (qu'elle considère comme étant extrêmement politique) est engagée auprès d'associations féministes, et défend les couleurs LGBTQ+ sur les scènes du derby mais plus globalement sur les scènes sportives. Elle observe néanmoins que le derby est aujourd'hui enfermé dans sa communauté d'accueil et peine à se diffuser auprès du grand public.

54.
Angela Pickles

Année de naissance : 1980

Profession : automatique industrielle

Centres d'intérêt : jeu de rôle grandeur nature

Sports pratiqués : 20 ans sans sport et jamais de sport de contact

Entrée dans la pratique du derby : en 2016 par l'une de ses amies
- elle est aujourd'hui joueuse en équipe mixte et arbitre

L'équipe d'Angela Pickles m'a été conseillée par plusieurs enquêtées. Créée en 2016, l'association propose un modèle sportif intéressant : mixte et très inclusif. Je les ai donc contacté et c'est Angela qui a accepté de répondre à mes questions. Nous nous entretenons en visioconférence. Elle abordera d'elle-même sa transition identitaire. Si Angela débute le roller derby en tant qu'homme, elle abordera en substance comment la discipline a accompagné sa transition.

→ **D'un engagement sportif à une lutte culturelle.** Très éloignée du monde sportif depuis de nombreuses années, Angela découvre le roller derby par l'intermédiaire de la fondatrice d'une équipe en 2011. Elle est alors séduite par l'ambiance de ce jeu folklorique et cette image de filles badasses qui se maquillent et jouent en bas résilles. Elle adhérera ensuite à l'association en rejoignant l'émanation masculine de cette équipe féminine (reconnue par la WFTDA). Angela considère que c'est le roller derby qui l'a sensibilisé aux questions féministes, LGBTQI. Née homme, Angela m'explique avoir été socialisée dans une culture machiste, très patriarcale et le derby lui a offert l'occasion d'apprendre et de s'éduquer aux questions de féminisme. Son engagement sportif est progressivement devenu celui d'une lutte culturelle. Fréquenté par des personnes LGBT, des féministes, etc., le derby offre un terrain fertile à l'expression d'alternatives.

→ **Démocratiser le sport ou pas ?** Pourtant Angela l'admet : une scission tend désormais à distinguer les équipes du haut du classement et les équipes loisirs. Pour elle, les éléments culturels propres à ce sport tendent à disparaître des équipes compétitives qui laissent place à des athlètes. Elle s'interroge ainsi sur la démocratisation du derby : si cela permettrait de le faire connaître au plus grand nombre, il risque de « *dévier de sa trajectoire initiale* », familiale, inclusive. Par ailleurs, si pour Angela le sport est complètement entré dans le système, les idées, les mouvements idéologiques qui traversent la discipline en sont encore très éloignés.

→ **L'accouchement d'une équipe mixte.** Angela ne se contentera pas de pratiquer mais participera à faire évoluer l'image de son équipe, en particulier la transformation d'une équipe masculine en une équipe mixte et plus engagée. Suite à un scandale lors de la Coupe du Monde à Barcelone (l'équipe des États-Unis a couvert des hommes accusés d'agression sexuelle), l'équipe d'Angela souhaite faire évoluer son image. Elle me parle ainsi du long processus (elle parlera même d'« *accouchement* ») de redéfinition de l'identité de l'association, loin d'une image de virilité que portent en général les équipes masculines traditionnelles. L'équipe d'Angela ne s'est donc pas contentée de repenser le logo et le nom de son équipe, c'est toute une « politique » associative qui a été construite autour de l'inclusion et du respect des personnes trans, homosexuelles, racisées, etc. Ainsi, chaque nouveau pratiquant s'engage à adhérer à une charte et à respecter le « *self space* » de l'association. Si l'équipe adhère à la FFRS, c'est uniquement pour des raisons « pratiques » (assurances, etc.) mais elle souhaite rejoindre la WFTDA.

55.

Shacklebox

Année de naissance : 1985

Profession : Psychologue

Sports pratiqués : semi-marathon, danse fitness, step, zumba

Entrée dans la pratique du derby : débute en 2016 dans une équipe mixte, rejoint une équipe plus « militante » l'année suivante et crée un club féminin en 2019

Au cours de mes recherches, je me suis intéressée aux collectifs apparus récemment, et ai cherché à en savoir davantage sur les conditions de leur apparition. C'est dans ce contexte que je serai amenée à m'entretenir avec Shacklebox, joueuse de roller derby depuis 2016 et créatrice d'un collectif en 2019. Nous nous entretiendrons durant 50min au téléphone.

→ **À la recherche de l'équipe idéale.** Shacklebox découvre par hasard l'existence du roller derby lors d'une manifestation sportive de rue et se prend d'intérêt pour ces jeunes femmes sur patins, vêtues de manière colorées, un peu exubérantes. Elle rejoint alors une première équipe dans laquelle elle n'effectuera finalement qu'un bref passage. En effet, Shacklebox regrette l'attention portée à l'équipe masculine au détriment de celle des femmes, et décide de rejoindre une équipe connue de la région pour son militantisme féminin et son choix de non-mixité. Or, la découverte d'enjeux de pouvoir et des relations « toxiques » ternissent la tableau que Shacklebox se faisait de cette équipe, finalement structurée de manière plutôt autoritaire et hiérarchique. Cette insatisfaction sera partagée par d'autres joueuses/amies et ensemble, elles se lanceront dans la création d'une équipe dans laquelle « on va pouvoir avoir nos valeurs ». Le chemin à parcourir pour rendre l'équipe viable n'aura pas été de tout repos mais l'inscription d'une équipe au championnat confirme la réussite du projet.

→ **Redéfinir l'« inclusion » dans le sport.** Avant de rejoindre sa seconde équipe, Shacklebox n'a jamais expérimenté ou revendiqué un positionnement féministe structuré ou radical. Néanmoins sa propre expérience dans le sport l'a conduit à adhérer immédiatement aux valeurs du derby et à vouloir les faire vivre au quotidien. Bien que sportive, elle s'est toujours sentie mal à l'aise dans son corps qui ne « respecte » pas certains critères de poids. Si elle a longtemps cru en cette idée selon laquelle le sport est, par essence, inclusif, Shacklebox voit dans le roller derby l'occasion de redéfinir les termes de cette « inclusion » par le sport, en offrant notamment la possibilité aux jeunes filles, aux femmes, aux minorités de genre d'y trouver leur place, tout en acceptant leurs corps. Elle pense également que le bien-être de chacun ne peut pas passer après la compétition et que chacun doit être intégré dans les prises de décision de la ligue. De plus, cette thématique de l'inclusion est d'autant plus forte que les entraînements de son équipe se déroulent dans des quartiers plutôt populaires. Ainsi, outre la promotion d'une nouvelle discipline féminine, Shacklebox et ses coéquipières œuvrent également au développement d'une section junior, afin de transmettre dès le plus jeune âge les valeurs du roller derby à des jeunes filles. Les pouvoirs locaux les soutiennent, financièrement et logistiquement, dans leur projet.

Derbyland

Dans le petit monde du roller derby, difficile parfois de respecter l'anonymat des équipes, en particulier lorsque l'une d'elles est à l'initiative chaque année de l'un des événements les plus prisés du milieu : Derbyland. Ce tournoi de derby est organisé chaque année par l'équipe des Glittery Coconuts. Sa particularité est que, grâce à des décors allant du cirque à la thématique plus récente de Las Vegas, en passant par Alice au pays des merveilles, plonge le jeu du derby dans des univers qui réécrivent complètement les codes du spectacle sportif. Deux joueuses de l'équipe ont accepté de répondre à mes questions. D'abord K.C. qui découvre en 2016 cette équipe qu'elle ne quitterait pour rien au monde, puis Nymphadora qui me raconte son passage de simple spectatrice du Derbyland en 2016 à celui de créatrice et d'actrice de ce spectacle. J'obtiendrai finalement peu d'informations biographiques sur ces deux joueuses qui s'attacheront davantage à me raconter la vie de leur équipe plutôt atypique, réussissant à articuler succès sportifs, popularisation et conservation de l'esprit fun.

56.
K.C.

Année de naissance : 1985

Pratiques sportives : 12 ans d'équitation en compétition - roller

Entrée dans la pratique du derby : 2016

→ **Coconuts un jour, coconuts toujours.** K.C. découvre l'existence du roller derby grâce à *Bliss* mais ce n'est que quelques années plus tard qu'elle rejoindra l'équipe de son cœur, les Glittery Coconuts, au cours d'une période compliquée de sa vie, notamment sur le plan professionnel. Un jour, son conjoint lui transfère le programme d'un événement organisé par ces joueuses. Elle s'y rend par curiosité et intérêt pour le sport, mais ne se doute pas que cette équipe-là est bien particulière. Elle se lie rapidement d'amitié avec ses coéquipières et adhère complètement avec la philosophie de jeu de ce collectif : il s'agit bien de faire du sport, mais certainement pas au détriment du fun et du bien-être des membres.

→ **Un sport... et beaucoup de fun.** Avec les années, les Glittery Coconuts sont parvenues à monter un collectif compétitif performant, et à créer une équipe B également en mesure de jouer des matchs. Conscientes des « dangers » de la compétition, les joueuses décident de ne pas adhérer à la WFTDA et à son championnat, tout comme elles refusent d'engager leur équipe dans un positionnement trop militant afin de ne pas contraindre l'engagement sportif des membres. Certes l'équipe défend les valeurs féministes et prend position sur des grands sujets qui touchent le monde du derby, mais la priorité reste le sport et le respect de chacune.

→ **Derbyland : cerise sur le gâteau d'une équipe folklorique.** Engagée dans le circuit compétitif depuis de nombreuses années, les Glittery Coconuts n'entendent pas abandonner l'image festive de leur sport, et sont toujours prêtes au cours de l'année à user et abuser des paillettes et à célébrer un folklore qui n'existe nulle part ailleurs. En comparaison avec de très nombreuses équipes qui ont abandonné le folklore pour paraître plus sérieuses, les Glittery Coconuts revendiquent l'excentricité du roller derby et continuent de s'offrir la liberté de porter des shorts trop courts, et de se maquiller lors des matchs, « *le fun c'est né avec le derby* ». Derbyland ne fait ainsi que hisser à son paroxysme le militantisme pailleté de ces sportives en faveur du folklore derby. K.C. associe ainsi cet événement à un petit festival autour duquel toutes les joueuses se rassemblent quelques semaines de l'année.

57.
Nymphadora

Année de naissance : 1991

Profession : intermittente du spectacle

Sports pratiqués : un peu de danse petite. Des problèmes le dos l'ont tenu éloignée des sphères sportives jusqu'au roller derby

Entrée dans la pratique du derby : joueuse depuis 2016

→ **Derby Party ou rien du tout.** Nymphadora découvre l'existence du derby par l'intermédiaire de l'une de ses amies joueuses qui l'invite à venir assister à un match, mais pas n'importe quel match, un match de la Derby Party dans lequel le jeu du roller derby et des éléments de spectacle s'associent. Complètement séduite, Nymphadora rejoint quelques semaines plus tard cette équipe. Elle me l'assure : sans ce côté fun et exubérant, elle n'aurait pas rejoint les bancs du derby. C'est l'ancien coach de l'équipe (qui, pour l'anecdote, n'a jamais fait de roller derby mais était président d'une association d'artistes*) qui est à l'initiative de la Derby Party. Suite au départ de ce coach adoré, les joueuses prendront le relai, en particulier Nymphadora qui engage jusqu'à 3 mois de sa vie chaque année dans l'élaboration de ce spectacle, en hommage aussi à ses prédécesseurs. Cette joueuse m'explique que la création des décors coûte à l'équipe quelques milliers d'euros et que cela est rendu possible grâce au fait que le club de derby soit membre d'une association de roller et bénéficie de subventions importantes. Sans ça, le projet serait impossible à mener. Elle constate avec amertume l'abandon général du folklore ces dernières années, la compétition prenant le pas sur l'amusement, une chose à laquelle elle ne renoncera pas.

→ **Et le sport dans tout ça ?** Si la Derby Party est l'événement phare de ce club, l'organisation au quotidien de la vie sportive est plus qu'une priorité. Fort de son succès, le club compte aujourd'hui trois équipes : une compétitive et deux loisirs. Nymphadora est membre de l'équipe A, montée en Nationale 1 lors de la saison 2021/2022. Or, les joueuses restent prudentes vis-à-vis de la compétition. La mise en concurrence des joueuses entre elles et la manière dont s'opèrent la constitution des équipes compétitives peut créer des tensions, des frustrations qu'il s'agit de résoudre, au risque de perdre l'esprit familial de ce club.

→ **Un féminisme assumé mais non affiché.** Enfin, nous abordons la question du féminisme dans le roller derby. Nymphadora dit ne pas être engagée dans le derby pour ses valeurs féministes, qu'elle découvrira par la suite. Si elle défend la protection d'un « *espace safe* » et l'inclusion des personnes, les joueuses ont choisi de ne pas en faire l'étendard du club. Nymphadora se réjouit enfin de faire partie de l'histoire de ce sport qui a le pouvoir de faire changer les mentalités en offrant une nouvelle image des femmes sportives

* Petites précisions concernant l'association d'artistes qui travaille avec les Glittery Coconuts :

« L'action du collectif s'inscrit dans un mouvement naissant autoproclamé : l'Upperground, qui se définit comme un espace d'équilibre entre les mouvements alternatifs ou underground revendiquant leur indépendance, et le secteur commercial contraint à la viabilité économique mais bridant la créativité, pour tirer le meilleur de ces deux modèles. » (site de l'association).

58.

Mortal Donuts

Année de naissance : 1989

Formation : licence d'anglais

Dernier diplôme obtenu : actuellement en reprise d'étude BTS
responsable logistique

Sports pratiqués : a toujours pratiqué du sport - avant le derby, est
inscrite dans une salle de sport dans laquelle elle s'ennuie

Entrée dans la pratique du derby : 2016

Mortal Donuts est présidente d'un club de derby que je contacte spontanément. Elle acceptera de répondre à mes questions et n'hésitera pas à me donner ses contacts. Son club a été créé en 2012 dans une petite ville de l'ouest de la France. Sa sœur, encore joueuse, fait partie de la première génération. Mortal Donuts la rejoindra quelques années plus tard.

→ **Une petite équipe familiale.** Lors de notre entretien en 2020, Mortal Donuts en était à sa quatrième année mais elle entretient depuis bien plus longtemps une certaine proximité avec l'équipe de derby de sa ville, sa sœur étant joueuse depuis les tout débuts du club. Se considérant comme sportive, Mortal Donuts apprécie la rigueur qu'exige le roller derby, l'explosivité du jeu et la nécessité d'endurance. La pratique lui permet en outre de se constituer un petit cercle d'amies, son « gang ». Elle est largement engagée dans le fonctionnement de son club au quotidien : elle participe ainsi aux recrutements lors des forums de la ville, organise des soirées de promotion du club dans des bars, et tâche également d'œuvrer au bien-être des membres. Le club de Mortal Donuts s'est construit autour d'un système de « marrainage », afin de permettre une meilleure intégration des *fresh meat*, souvent laissées à l'abandon. Mortal décrit son équipe comme « familiale », avec des ambitions sportives modestes. Certaines joueuses ont une vie de famille bien remplies et ne placent pas le derby au centre de leur vie. Pour elle, trois profils de joueuses se dessinent dans l'équipe : les passionnées du sport, celles qui apprécient les sociabilités extra-sportives ou l'ambiance globale, et enfin celles qui adhèrent à l'image militante de ce sport.

→ **Comment faire vivre l'inclusion dans cette équipe ?** Le club de Mortal a choisi de ne pas trop politiser son image et tend à se tenir éloigné des luttes qui traversent le monde du derby. Celui-ci connaît une faible mixité dans son recrutement de pratiquantes : la question de la transidentité est très peu présente par exemple, et le roller derby n'attire pas les franges « modestes » de la ville. Si le bon accueil de tout le monde est central, il s'opère de manière plutôt informelle. En outre, le club s'offre la liberté d'accueillir des hommes lors de leurs entraînements, ce que de nombreuses équipes de la région ont choisi de ne pas faire. Ces choix en faveur de la pratique masculine et d'une inclusion peu affichée ne fait pas consensus dans l'équipe et est parfois source de tensions entre les joueuses.

59.

Cascougnette

Année de naissance : 1988

Profession : orthophoniste

Centres d'intérêt : lectures féministes, ésotériques ou développement personnel

Sports pratiqués : roller, gym suédoise

Entrée dans la pratique du derby : 2012 très brièvement puis 2016

Anecdotes : son mari a rejoint depuis peu les bancs de l'équipe

J'obtiens le contact de Cascougnette par l'intermédiaire de Grignette, elles sont coéquipières de jeu. Nous nous entretenons au téléphone durant la balade matinale de Cascougnette avec son bébé. À peine remise de son accouchement, cette jeune maman s'impatiente déjà de pouvoir rechausser les patins, qu'elle associe grandement à une forme d'émancipation vis-à-vis de son éducation familiale, très traditionnelle.

→ **Le roller derby :** un « *gros fuck* » à ses parents. Cascougnette m'explique avoir toujours adoré faire du patin mais qu'étant petite, cela lui était interdit car « *trop dangereux pour les filles* ». Lorsqu'elle quitte le domicile familial pour aller faire ses études, l'émancipation commence. Pour l'occasion, elle s'inscrit dans un club de roller en ligne et arpente ainsi les rues de sa nouvelle ville. Elle garde néanmoins dans un coin de sa tête l'image de *Bliss* et de « *ce sport complètement déglingos avec ces filles qui s'assument* ». L'anti-conformisme assumé du sport l'inspire : elle veut briser les codes, aller là où on ne l'attend pas. Commencer le roller derby serait pour elle un vrai moyen de se rebeller contre le modèle éducatif hérité de ses parents, qui lui ont toujours interdit des pratiques qu'ils jugeaient « *dangereuses* ». Elle se rend alors dans l'unique club de roller derby de sa ville. Malheureusement pour elle, ce club très compétitif opère des sélections à l'entrée. Son niveau de patinage, insuffisant, la relègue à l'école de patinage. Une grosse chute interrompra ses entraînements.

→ **La création d'une nouvelle identité.** Cascougnette et son mari déménagent ensuite près d'une ville où, par chance, il existe une petite équipe de roller derby. Elle retente sa chance et cette fois, c'est la bonne ! Le jeu lui plaît, l'équipe participe au championnat pour le plaisir, c'est l'éclate. Cascougnette n'a pas oublié ce qui lui avait plus dans *Bliss* : le côté *underground*, anti-social, grunge du jeu. Elle se confectionne ainsi un « personnage » (son « *double maléfique* » dit-elle). Le derby lui offre en effet l'opportunité d'être celle dont elle a toujours rêvé d'être : une fille émancipée des contraintes sociétales, un peu vulgaire, libre de parler de sexualité. Les déguisements de jeu, bas-résilles, mini-short, font partis selon elle de l'effort d'émancipation des joueuses et n'ont pas pour objectif d'exciter les hommes. La dimension « inclusive » du roller derby (tous les corps sont les bienvenus) lui a offert l'opportunité d'accepter enfin ce corps qu'elle a eu longtemps du mal à assumer.

→ **La question brûlante de l'inclusivité.** L'inclusivité dans le roller derby ne se limite pas à la question des corps des joueuses mais questionne l'intégration plus générale des personnes qui composent la société et qui souhaitent pratiquer le derby. Pour Cascougnette, c'est une question compliquée qui se pose : qui inclut-on ? Les garçons ont-ils aussi leur place ? Elle est d'avis d'intégrer tout le monde, autant les personnes LGBT, que les hommes, peu importe le sexe ou l'orientation sexuelle. Elle a d'ailleurs accepté, après mures réflexions, que son mari rejoigne lui aussi l'équipe.

2017

60.
Pring'hells

Année de naissance : 1995

Profession : responsable de laboratoire en métallurgie

Dernier diplôme obtenu : master en science des matériaux

Centres d'intérêt : fabrication maison de cosmétiques - amatrice de métal symphonique - motarde

Sports pratiqués : judo, course à pied

Entrée dans la pratique du derby : 2017

Signes particuliers : végétarienne depuis 2018 (un choix difficile à comprendre pour sa famille de chasseurs). Se tatoue à la fin de sa première année de derby.

Lorsque j'ai commencé mon observation, Pring'hells n'a pas hésité à me fournir quelques informations concernant le jeu et ses règles. Elle m'a d'une certaine manière aidé à m'introduire dans ce monde. Au tout début de ma recherche, j'ai donc osé lui solliciter un entretien, chose qu'elle acceptera. Nous nous retrouvons dans un salon de thé. Son style vestimentaire n'a rien d'ostentatoire. Elle porte une veste sombre en coton, un jean et des bottines en daim et pas de maquillage.

→ **Un sport exigeant au sein d'une « bulle safe ».** Pring'hells découvre l'existence du derby lors d'un match auquel participe l'une de ses amies joueuses. Largement attirée par cette discipline sur patins, elle apprécie également le côté féminin de ce sport qui n'est « *pas une sous-marque* » comme d'autres pratiques masculines dans lesquelles les sportives tentent de percer. Elle associe rapidement son équipe à une « famille » qui occupe bon nombre de ses week-ends. Pour elle, le petit monde du derby est traversé par une ouverture d'esprit certaines et par des valeurs de tolérance, faisant de lui une sorte de « *bulle safe* » où chacune et chacun peut se conduire comme il le souhaite, sans risque de représailles.

→ **Une redéfinition de la place des femmes dans la société.** Pring'hells effectue une analogie entre sa progression sur le *track* et son évolution en tant que femme occidentale. En apprenant à prendre de la place sur le terrain, à gueuler, à ne pas s'excuser, le roller derby lui a permis de s'assumer, de relever la tête dans la rue et au travail. Au sein de l'équipe de son, ses qualités sportives ainsi que son humour lui permettront de s'intégrer facilement dans le groupe des anciennes (et ce n'est pas une mince affaire). Elle est également impliquée dans l'organisation de l'association en aidant volontiers au bon déroulement des entraînements des *fresh meat*. Grâce à son investissement, elle a l'impression de participer à écrire l'histoire de ce sport confidentiel, chose dont elle est fière. Elle est aujourd'hui coach d'une petite équipe de la région.

61.

Avril Trépigne

Année de naissance : 1993

Formation : lors de notre entretien, Avril est doctorante en politique d'aménagement des territoires

Centres d'intérêt : théâtre

Sports pratiqués : yoga, danse, sports collectifs, football

Entrée dans la pratique du derby : 2017 à son retour du Canada

J'ai contacté l'équipe d'Avril fait lors du second confinement. Alors responsable de la communication au sein de sa ligue et elle-même doctorante, elle choisit par gentillesse et curiosité de répondre à mes questions sur sa trajectoire sportive et me donnera quelques informations sur son club, réputé pour être très impliqué sur les questions de féminisme.

→ **Le derby : entre glisse et déconstruction des normes.** En 2016, Avril se rend pour ses études au Canada, pays où le derby suscite un certain engouement. Si de nombreuses personnes de son entourage font partie d'une équipe, elle ne se rendra jamais à un match, gardant en tête l'image que propose *Bliss* de ce sport et à laquelle elle ne s'identifie pas. À son retour en France, elle tente malgré tout une initiation sur le conseil d'une de ses proches. C'est une révélation ! Le patin lui plaît, ainsi que la dynamique féministe de l'équipe. Depuis son séjour au Canada, Avril a débuté un travail de déconstruction des normes de genre. En rejoignant une équipe de derby uniquement pour femmes+, elle peut exprimer librement ce travail en montrant par exemple ses jambes non épilées et en se vêtant comme elle le souhaite. Elle voit cela autant comme un acte d'émancipation des corps que de repos pour les femmes qui n'ont pas à craindre les remarques.

→ **Entre engagement sportif et politique.** Avril me parle de son engagement progressif dans l'association, qui est, selon elle, de trois ordres : d'abord sportif, puis convivial et enfin associatif. Elle participe désormais à la vie de son association qui a notamment choisi de plébisciter l'auto-entraînement et travaille au quotidien sur sa politique d'inclusion. L'équipe d'Avril semble faire office de contre-pouvoir face à la FFRS, critiquée pour sa gestion centralisée du sport et son manquement lors des scandales d'harcèlement sexuel. Avril regrette le manque d'implication de la fédération sur des thématiques qui touchent notamment la reproduction permanente de logiques de pouvoir. L'équipe d'Avril revendique une non-mixité choisie : seule des femmes+ peuvent venir pratiquer. Par là, ce collectif tend à déjouer les rapports de pouvoir et réinventent des règles sociales plus inclusives et respectueuses des minorités. Pourtant Avril est bien consciente qu'il existe peu de diversité sociale dans son club et que le coût du matériel constitue une frontière à l'entrée des femmes les plus modestes.

→ **L'équipe de France : une représentation erronée du monde derby.** Enfin, nous abordons brièvement la question de l'équipe de France de derby et l'exercice au plus haut niveau de ce sport. Pour Avril, cette équipe n'est pas représentative du monde derby : les corps y sont plus normés, standardisés et les exubérance de la pratique ont été abandonnées pour laisser place au sérieux. Or, pour Avril, c'est bien cet esprit de provocation qui fait toute la richesse du roller derby et s'en défaire serait abandonner l'identité de cette discipline. Cet esprit offre aux femmes l'occasion d'expérimenter des choses interdites en dehors du derby : le maquillage, le déguisement qui ne font selon elle que participer d'un certain *empowerment*.

62.
Mère Shipton

Année de naissance : 1994
Dernier diplôme obtenu : doctorat en psychologie
Profession : psychologue
Sports pratiqués : équitation, course à pied, gym, pole dance à l'université
Entrée dans la pratique du derby : par un grand hasard en 2017

Lorsqu'elle consulte le mail que j'adresse à son équipe de roller derby, Mère Shipton est alors en phase de terminer son doctorat. Probablement par soutien envers mon travail de recherche (et bien sûr, son amour pour le roller derby), elle acceptera volontiers de me raconter son parcours dans ce sport. Avec quelques-unes de ses coéquipières, elle a rejoint l'équipe dans laquelle je m'entraîne et nous complète notre effectif lors du championnat. C'est une jammeuse hors pair, rien ne l'effraie.

→ **Une rencontre, un coup de foudre.** C'est grâce à un petit article dans un journal local que Mère Shipton découvre l'existence du roller derby. Au même moment, un magasin de la ville liquidait ses derniers patins quads : son choix se porte sur des magnifiques roller bleus, roses et léopards. Elle rencontrera les filles de l'article lors d'une balade autour d'un lac. Ses patins ont attiré l'œil des joueuses et Mère Shipton remarque également leur style affirmé : un peu rock, un peu punk : « *Elles portaient sur elles leurs valeurs* », me dit-elle. Elle les rejoint et se passionne pour le jeu. Mère Shipton découvre également que le derby ne se limite pas au sport mais qu'il est aussi le support de nombreuses réflexions en particulier féministes, mais aussi écologique. Par son engagement dans une équipe et ses voyages dans plusieurs collectifs, elle découvre des degrés d'engagement féministe qui vont nourrir sa propre réflexion. Le roller derby a ce pouvoir de véhiculer une image « moderne » du sport, de s'exprimer librement, d'inventer son personnage. Pour elle, grâce au derby, « *on peut être différentes de ce carcan qu'on a au quotidien* ».

→ **Un sport avant tout.** Si le roller derby permet à Mère Shipton de rencontrer des personnes engagées dans une réflexion féministe, progressiste, c'est avant tout le jeu en lui-même qui lui plaît et pour lequel elle s'engage. Elle encourage ainsi la « professionnalisation » de ce sport dans son pays où il n'existe ni championnat, ni instance nationale de représentation de la discipline. Ce manque de visibilité nationale ne facilite pas le développement de la discipline et Mère Shipton le constate au quotidien : le prix des gymnases, les recrutements infructueux, les matchs à trouver constituent des freins à la pratique. N'ayant pas accès à un championnat dans son pays, elle s'entraîne dans des pays frontaliers pour parfaire son niveau sportif et jouer des matchs. Elle est également à l'initiative d'un événement sportif dans son équipe, « *l'événement de ma vie* » dit-elle, mêlant sport et folklore, quelque chose auquel elle tient et qu'elle souhaite voir perdurer.

63.

Wicked Jenny

Année de naissance : 1993

Formation : master gestion et développement de projet

Centres d'intérêt : engagée dans plusieurs associations militantes et de prévention du suicide, etc.

Sports pratiqués : gymnastique pendant très longtemps (est toujours engagée dans son club d'enfance qu'elle adore)

Entrée dans la pratique du derby : 2017

Anecdotes : elle grandit avec deux frères et estime ne pas avoir été éduquée « comme une fille »

C'est Wicked Jenny qui me donnera accès à de très nombreux contacts du côté de la Suisse. Malgré sa petite carrière (elle joue depuis 2017), elle s'est investie dans plusieurs équipes et souhaite partager sa passion du roller derby, un sport qu'elle définit comme libérateur. Nous nous entretiendrons en visioconférence.

→ **Un sport libérateur et des degrés d'alternatif.** Si Wicked Jenny connaissait le roller derby grâce au film *Bliss*, ce n'est que quelques années plus tard, lorsque l'une de ses collègues lui parle de l'équipe qu'elle est en train de monter, qu'elle décide de se lancer. Elle commencera par faire de nombreux allers-retours entre cette équipe et la ville dans laquelle elle vit (70km les séparent). Elle finira par rejoindre l'équipe la plus proche de chez elle pour des raisons évidentes de praticité. Par son expérience dans ces deux collectifs, Wicked Jenny constate que le roller derby ne s'y organise pas du tout de la même manière. Le premier repose sur un modèle plutôt « libre », participatif et très militant, composé d'artistes et de graphistes. Quant au second, il s'inscrit davantage dans un modèle associatif « traditionnel », avec un coach et des membres qui proviennent davantage des milieux universitaires que créatifs. Selon les trajectoires individuelles des membres, les équipes vont proposer des degrés d'alternatif et de militantisme qui vont modeler la pratique du roller derby.

→ **L'apprentissage d'un sport badasse et co-veillant.** De manière générale, Wicked Jenny appréhende le roller derby comme une pratique libératrice qui fait du bien « pour le corps et l'esprit ». Il offre l'occasion de déconstruire les préjugés sur la féminité et sur les femmes dans le sport. Ainsi, ce qui lui semble important est moins l'affichage du côté badasse du sport que son intériorisation, son apprentissage. Pour elle, le roller derby offre l'occasion aux femmes de déjouer les attentes normatives qui pèsent sur elles : en apprenant à prendre de la place sur le *track*, elles peuvent aussi s'émanciper des contraintes de la vie courante. Si elle apprécie le roller derby, c'est également pour son espace qu'elle nomme « co-veillant » : les joueuses apprennent ensemble à faire attention les unes aux autres (alors même qu'elles se cognent dessus).

→ **Gymnastique et derby : un choc des cultures.** Wicked Jenny est un pur produit de la gymnastique, un sport très strict, très codé, sans aucun moyen de sortir du lot... tout l'inverse du roller derby pour lequel elle encourage les filles à rompre les codes. Si, la gymnastique incarne des choses qu'elle trouve problématique, elle continue à aimer ce sport et à s'engager dans l'association de son enfance (elle-même un peu hors norme), tout en cherchant à y apporter de la souplesse.

64.
Plume

Année de naissance : 1995
Formation : étudiante médias et communication
Emploi : travaille dans une radio
Pratiques sportives : voltige, acrobatie sur trapèze, sport à l'école
Hobbies : jeux vidéos, photographie, nature
Entrée dans la pratique du derby : découvre en 2013 par le biais d'une amie et rejoint une équipe en 2017

Plume découvre l'existence du roller derby lors d'un séjour prolongé aux États-Unis. Dubitative face à ce sport, ce n'est que plus tard, à son retour en Europe que le hasard fera qu'elle rejoindra une équipe. Pas forcément attirée par les looks des joueuses et tout le folklore, elle apprécie néanmoins le fait de pratiquer un sport peu connu. Nous nous entretenons en visioconférence.

→ **Le roller derby : un nouveau champ des possibles pour les femmes.** Plume découvre l'existence du roller derby aux États-Unis par le biais d'une de ses amies. Ensemble elles se rendent à un match durant lequel quelques indices suggèrent à Plume que le sport qu'elle regarde est un peu particulier : des filles sont habillées façon *rockabilly*, il y a beaucoup de femmes et une forte amitié semble souder les équipes rivales. Lorsqu'elle rejoindra une équipe 4 ans plus tard, elle se confrontera à la dimension sportive du roller derby et la complexité de ce jeu : les règles, la tactique, la communication, etc. Pour Plume, le roller derby offre des perspectives nouvelles aux femmes, notamment leur représentativité dans le monde sportif. Elle trouve également que le roller derby permet de faire des choses interdites ou difficiles pour une femme adulte comme se battre ou s'investir dans un collectif.

→ **Un sport de niche à ouvrir au monde.** Plume apprécie de pratiquer un sport peu connu mais se confronte également aux difficultés que cela engendre. Dans son pays, les équipes fonctionnent toutes indépendamment, il n'y a pas de structure fédératrice qui permettrait d'accompagner le développement du derby à travers notamment l'organisation de compétitions officielles et ou d'aides financières. Aujourd'hui, elle a l'impression que le roller derby souhaite conserver son petit côté « *spécial* », et garder « *quelque chose que les autres sports n'ont pas* ». Pourtant elle pense que le derby ne doit pas rester « exclusif » mais bien « inclusif » en s'ouvrant au plus de gens possible.

65.
Trump'Axe

Année de naissance : 1990

Profession : chargée relation client – a travaillé dans le passé dans un média féministe

Entrée dans la pratique du derby : 2017 par *Bliss*
(« mais ça ressemblait pas du tout à *Bliss* bizarrement »)

Trump'Axe accepte de répondre à mes questions durant sa pause déjeuner. Notre entretien portera principalement sur la dimension « féministe » de la discipline et sur la professionnalisation des équipes, chose dont elle se réjouit.

→ **Rompre avec l'image d'un sport de punks à chien.** Avant de commencer le roller derby, Trump'axe appréhendait le roller derby comme un sport *underground*, avec des gens tatoués, anarchistes, « *sur la brèche de mouvements sociaux un peu radicaux* ». Évidemment, le film *Bliss* a également participé à façonner l'image qu'elle avait de ce sport mais lorsqu'elle rejoint l'équipe dans laquelle elle joue actuellement, le sport est complètement différent : peu de mixité, moins radical qu'elle le pensait, et très accueillant. Le roller derby lui permet de prolonger des cercles de sociabilités auxquels elle est familière : des personnes très à gauche, tatouées et « très blanches », souligne-t-elle. Défendant des valeurs féministes depuis des années, Trump'axe retrouve dans cette équipe un espace très accueillant, et ouvert. Seul sport qui accepte officiellement que des personnes trans jouent dans leur équipe de désignation et non d'assignation, le roller derby propose un espace *safe* dans lequel elle est certaine de ne pas entendre des blagues dont elle sentirait le besoin de corriger.

→ **Une équipe masculine en pleine déconstruction.** Trump'Axe fait partie d'une équipe créée grâce à l'initiative de skateurs issus de plusieurs équipes de la région. Celle-ci est en train d'évoluer afin de donner plus de visibilité à l'équipe féminine. Le nom (actuellement un peu provoquant et drôle) est en phase d'être transformé à la fois pour gagner en crédibilité et aussi pour intégrer davantage le pan féminin de l'équipe. Elle n'est pas contre la dimension folklorique du jeu. Les coachs de son équipe continuent de jouer sur ce registre là en portant parfois des justaucorps lors des matchs, preuve pour elle de dérision et d'engagement dans un travail de déconstruction des normes.

→ **Encourager la professionnalisation du roller derby.** Enfin Trump'Axe aborde de manière plus globale l'évolution du derby en tant que sport. Si la plupart des gens conserve l'image d'une discipline opposée aux sports traditionnels, elle assure qu'au contraire le derby s'inscrit pleinement dans une démarche active d'intégration au monde sportif. Le formatage du folklore est un premier pas vers le gain de professionnalisation. En ce sens elle soutient ardemment les équipes Élite, parvenues au plus au niveau sans que les municipalités ne leur donnent les moyens suffisants.

66.
Agrip'ping

Année de naissance : 1993
Profession : travaille dans le cinéma d'animation
Centres d'intérêt : lecture fantasy, fiction, essais féministes ou militants, jeux vidéos, dessins
Sports pratiqués : course à pied de temps en temps, en individuel
Entrée dans la pratique du derby : 2017
Caractéristiques : organisera un tour du France des équipes de roller derby durant l'été 2022

Membre de l'équipe de roller derby la plus « animée », Angoulême, Agrip'ping accepte de répondre à mes questions. Quelques mois plus tard, elle se lance dans un tour de France des équipes de roller derby, illustrant son périple dans un joli carnet qu'elle cherche désormais à faire publier.

→ **L'expérience de deux collectifs derby.** Lors d'un stage dans le cinéma d'animation, Agrip'ping découvre l'existence du roller derby grâce à l'une de ses collègues qui lui parle d'une pratique féministe, bienveillante. Intriguée, elle rejoint alors une première équipe dans laquelle elle restera deux ans. Sa formation dans l'animation l'a conduit ensuite à préférer la ville d'Angoulême dans laquelle se trouve également une équipe de derby. Les différences entre ces deux collectifs sont flagrantes. Dans le premier, Agrip'ping se souvient d'une organisation sportive conduite par des coachs (non joueurs) qui assuraient l'intégralité des entraînements. À Angoulême en revanche, les joueuses assurent elles-mêmes l'entraînement à tour de rôle. La taille du club n'était pas le même : le premier était ce qu'on peut appeler un gros club, avec plusieurs collectifs de niveaux à l'intérieur, tandis que le second s'avère plus modeste et la nécessité de faire avec « *les moyens du bord* » se fait sentir. Enfin, à Angoulême, elle m'explique que plus de 50 % de l'équipe vient du monde de l'animation. Pour Agrip'ping, il s'agit là d'une fourchette de personnes assez particulière : aisée mais progressiste, des valeurs qui sont en accord avec ce que le roller derby défend.

→ **Militantisme et folklore.** Attirée par l'univers de ce sport bienveillant, cette famille à laquelle elle veut appartenir, Agrip'ping considère avant tout le roller derby comme un sport dans lequel elle veut progresser. Elle s'est pourtant laissée emporter par le folklore en investissant dans un short à paillettes et du maquillage. Elle attribue néanmoins le côté badasse du jeu à l'engagement physique et militant des joueuses qu'elle trouve inspirantes. Sans sa dimension militante, le derby perdrait sans doute son essence. Par ailleurs, le public ne vient pas par hasard au derby, « *c'est pas n'importe quel public* » me dit-elle : un peu punk, et sensibilisé aux valeurs défendues par le derby.

67.
Mohin'hell

Année de naissance : 1984

Études menées : master français langue étrangère (FLE) - politiques linguistiques

Profession : professeure de français

Profession des parents : mère assistante maternelle - père couvreur

Centres d'intérêt : danse, salsa, les voyages

Sports pratiqués : roller en ligne, badminton - rien en club

Entrée dans la pratique : 2017 (elle arrête en septembre 2022)

Anecdotes : végétarienne - a tenté de créer une équipe de derby sur une péninsule africaine en 2018

Mohin'hell est l'une des jammeuses stars de l'équipe des Bitchies. Nous n'avons jamais eu l'occasion de véritablement discuter, jusqu'à ce que nos chemins se croisent à la bibliothèque où elle préparait le capeps. Elle m'invite chez elle pour notre entretien. Mohin'hell est une jeune femme assez attentive à son image, elle est séduisante, adore les beaux vêtements bien coupés, entretient assidûment ses longs cheveux. Cette présentation de soi est plutôt dissonant avec un style de vie de nomade qui a marqué une bonne partie de sa vie d'adulte.

→ **Un gang de filles.** Mohin'hell apprend l'existence du roller derby grâce à l'une de ses amies, membres des milieux alternatifs, rockabilly. Plus tard, lors d'une soirée dans un bar de la ville, elle rencontre une joueuse des Bitchies qui l'incite à les rejoindre. Elle me dit alors que le roller derby « *c'est un peu les témoins de Jéhovah : on a toujours envie de faire entrer du monde dans notre secte* ». En septembre, elle rejoint ce qui va devenir une « famille ». Féministe proclamée depuis l'enfance (contre son père qu'elle adore mais qu'elle qualifie de macho), elle apprécie ce sport confidentiel dédié aux femmes, résolument féministe. Ce féminisme n'est en revanche pas débattu dans le fonctionnement du collectif sportif, il est tacite et appartient à chacune des joueuses. Mohin'hell voit les pratiquantes du derby comme des guerrières qui revendiquent au quotidien leur indépendance. Durant sa première année, Mohin'hell me raconte s'être engagée dans une forme de radicalisme féministe et jouait énormément de son appartenance à l'équipe, son gang de filles, exclusif, excluant.

→ **Une secte thérapeutique.** Mohin'hell me raconte également sa vie faite de voyages, l'expérience de nomade en Colombie et au Mexique durant de longs mois, exotiques et éprouvants, puis son retour en France. Si ces voyages répondent à un besoin d'aventure, le roller derby lui permet à la fois de prolonger des formes de prises de risque mais aussi de s'ancrer dans la ville. Par ailleurs, la discipline du jeu, sa rigueur, la maîtrise des coups participent d'une dynamique qu'elle appelle « *thérapeutique* ». Enfin, 5 ans après avoir débuté le derby, Mohin'hell est fière aujourd'hui de défendre son appartenance à une équipe sportive. Si les éléments de spectacle du derby (les anti-codes du sport) doivent être conservés, la crédibilité de la discipline doit également être mise en avant. Suite à notre entretien et à cause de nombreuses chutes, Mohin'hell interrompra sa pratique du derby et préférera suivre des cours de danse.

2018

68.

Virginia Plouf

Année de naissance : 1992

Formation : école de commerce – thèse en sociologie inachevée

Centres d'intérêt : membre d'association militantes – club de lectures féministes, féminisme lesbien, cuisine, un peu de permaculture

Sports pratiqués : a pratiqué au sein de la Fédération de Sport Gay et Lesbienne (elle ne recherche que ce type d'« entre-soi »)

Entrée dans la pratique du derby : 2018

Suite au mail envoyé à toutes les équipes françaises, Virginia Plouf acceptera de répondre à mes questions. Elle me parle énormément des entre-sois militants, féministes et lesbiens, qu'elle fréquente. Ne connaissant rien à ces milieux, je me laisse guider par son expérience et par sa découverte du derby.

→ **Le roller derby : une nouvelle secte.** Contrairement à beaucoup de personnes, ce n'est pas par *Bliss* que Virginia découvre l'existence du roller derby mais bien par le sport. L'une de ses amies l'invite à venir la voir arbitrer un match (Virginia trouve d'ailleurs étrange le fait d'aller voir quelqu'un arbitrer). Elle s'y rend, peu convaincue. Elle ne comprend alors strictement rien au jeu et ne saisit pas non plus l'ambiance qui s'y dégage. Elle perçoit néanmoins une dimension très communautaire : les gens se connaissent et « *parlent la même langue* ». Pour Virginia, le derby ressemble aux « *sectes* » qu'elle fréquente, ces entre-soi féministes structurés par des petits réseaux d'interconnaissances. Une chose est sûre : elle n'a pas le temps de s'y consacrer. Elle quitte le gymnase croyant ne jamais recroiser la route du derby. Quelques années plus tard, un déménagement pour raisons professionnelles l'oblige à devoir reconstituer un cercle d'amis. Elle se souvient de cette secte et décide de la rejoindre. Aujourd'hui elle fait partie de l'équipe compétitive et évolue en N1.

→ **Un choc des féminismes.** Virginia compare son entrée dans le milieu du derby avec son expérience des milieux militants parisiens qu'elle fréquentait avant son déménagement. Très au fait de la littérature féministe et des réflexions idéologiques actuelles, elle ressent un décalage entre son militantisme, façonné par la littérature et celui qu'elle découvre dans le derby, parfois peu structuré. Elle comprend alors que le médium de rassemblement n'est pas tant que féministe que l'activité sportive en elle-même. Si des femmes sensibilisées aux questions du féminisme sont présentes, toutes ne le sont pas. La spécificité du roller derby réside surtout dans la mixité sociale qu'il permet : des gens de tout bords se rencontrent, co-construisent ensemble et font progresser la pratique. Si, à côté du sport, le roller derby est traversé par des apprentissages féministe, il constitue également un espace où un fonctionnement sportif doit être créé, de la logistique quotidienne des entraînements au positionnement plus large du derby dans le système sportif.

→ **L'institutionnalisation comme moyen de renforcer les connaissances sur le derby.** Si Virginia plébiscite des sociabilités en entre-soi, elle encourage la démocratisation de ce sport pour plusieurs raisons. Outre le gain de reconnaissance de la pratique, cela permettrait d'accroître les connaissances sur le sport lui-même, de travailler à la prévention des blessures et faciliter les rencontres sportives. Elle n'est pas non plus opposée au derby masculin ben qu'elle observe des différences énormes entre les deux, tant dans le respects des arbitres que dans la « propreté » du jeu.

69.
Snoop

Année de naissance : 1991

Formation : ergothérapeute

Centres d'intérêt : la bonne bouffe, les randonnées, les voyages

Sports pratiqués : Vélo et sports individuels en général (natation, escalade) - handball et équitation durant l'adolescence

Entrée dans la pratique du derby : 2018

Amie d'une de mes amies, Snoop a été facile à convaincre pour réaliser un entretien. Snoop est une jeune femme sportive, d'apparence plutôt classique (elle le dira elle-même : « J'avais peur de devoir me faire un tatouage en rejoignant une équipe de derby »). Elle se prend rapidement au jeu du roller derby et parvient à s'intégrer, non sans mal, dans son équipe.

→ **Un challenge combatif.** Nouvelle venue dans la région, Snoop souhaite reprendre une activité qui lui permettra de faire du sport tout en créant de nouveaux liens. L'une de ses collègues, trésorière d'une grosse association de roller, lui parle de l'équipe de roller derby présente au sein de la structure. Avec en tête l'image d'une équipe accueillante et très sympa, Snoop tente les essais et se confronte à un sport original et challengeant. Se considérant comme peu combative dans la vie de tous les jours, le roller derby lui apparaît comme un moyen d'affronter enfin des difficultés (le patinage, le contact, les règles) et de développer de nouvelles qualités physiques et psychologiques. « *Je ne recherchais rien d'autre* » me dit-elle.

→ **Des débuts mitigés.** Lorsqu'elle débute, les entraînements des *fresh meat* sont séparés de ceux des *advanced*. Les niveaux de patinage cloisonnent les échanges entre l'ensemble des membres, laissant les nouvelles un peu à part de l'organisation de cette association. Cette situation (commune dans le milieu du derby) frustre Snoop qui, lors de ses débuts, pense à arrêter. Elle tient bon et franchit les étapes : l'obtention (« *enfin presque* ») de ses *minimal skills*, le choix de son *derby name*, la conduiront à rejoindre l'équipe compétitive. Suite au Covid et à l'abandon de nombreuses joueuses, les baisses d'effectif ont permis des mélanges entre les niveaux et facilitent l'intégration des nouvelles.

→ **Le sport avant ses idées.** Si Snoop se plaît à pratiquer une discipline peu connue, et à raconter qu'elle fut créée par et pour les femmes, elle ne voit pas d'inconvénient à la pratique masculine. En effet, à ses débuts, elle n'a pas forcément cherché à rejoindre un entre-soi féminin. La problématique va se jouer dans les différences de niveau et la retenue que les hommes mettront lorsqu'ils joueront avec des femmes.

2019

70.
Alatäriellë

Année de naissance : 1991

Profession : infirmière

Sports et pratiques culturelles : équitation, danse, gym étant petite et piano, puis yoga étant adulte

Centres d'intérêt : militante (financière et morale) des associations Sea Shepherd (défense des océans) et L214 (protection des animaux)

Entrée dans la pratique : septembre 2019 – septembre 2020 (interruption pour cause de grossesse)

Anecdotes : végétarienne depuis 2017 – son mari est membre de la communauté ludique Warhammer

Alatäriellë démarre le roller derby chez les Bitchies en septembre 2019, quelques semaines avant le début de mon enquête. Je les rejoindrai sur le track en janvier 2020 mais resterai toujours un peu à la marge du petit groupe qu'elles formeront avec d'autres fresh meat arrivées durant la même période. Je connais très peu Alatäriellë. Après les confinements successifs, elle s'engagera dans un projet bébé et interrompra le derby. Je la trouvais très calme et discrète, très impliquée dans les entraînements. Notre entretien se déroulera environ 8 mois après ses débuts dans l'équipe (dont 4 mois d'interruption de derby).

→ **Le roller derby comme prolongement d'une façon de pensée.** Le choix du roller derby comme pratique sportive constitue pour Alatäriellë le prolongement de réflexions et d'un style de vie dans lequel elle et sa famille sont engagées depuis toujours. La pratique du roller derby lui offre ainsi l'occasion de participer et d'appartenir à un groupe, une communauté dont les valeurs résonnent avec sa propre trajectoire. Elle aborde brièvement l'histoire singulière de ses parents (qui se sont connus à l'étranger, son père n'est pas français), une situation qui les a toujours positionnés dans une certaine marge, propice à l'éclosion de réflexions sur les relations sociales, sur l'environnement, etc. Elle et son mari ont poursuivi ce modèle d'une vie plutôt marginale et s'engagent à leur échelle au respect de l'environnement et des animaux. Portée par une réflexion alternative et féministe, le roller derby lui apparaît comme pétri de réflexions en faveur d'un plus grand respect des personnes. D'habitude peu attirée par les pratiques sportives et leur ancrage compétitif, elle apprécie le respect qu'elle perçoit entre les joueuses de derby, euphémisant dès lors l'ancrage compétitif propre au sport traditionnel.

→ **Explorer les limites de son personnage.** Alatäriellë s'est rapidement prise au jeu du roller derby, à l'engagement physique, aux sociabilités mais aussi à la perpétuation du côté « décalé » et théâtral du sport. Si elle n'a pas encore eu le temps d'expérimenter les déguisements et le maquillage, elle a rapidement créé son *derby name*, dont le sens illustre le façonnage de son personnage de jeu : un « meneur » (ce qu'elle ne considère pas être dans la vraie vie), protecteur. Des soucis de santé et son projet familial l'ont conduit à interrompre le derby mais elle reste assez proche de l'équipe et des *fresh meat* avec lesquelles elle a débuté.

71. Dragonfight

Année de naissance	: 1994
Études	: environnement et sciences de la vie
Profession	: chargée de missions environnement
Sports pratiqués	: parkour
Centres d'intérêt	: lecture, écriture, poésie
Entrée dans la pratique	: en 2019
Anecdotes	: conceptrice d'un blog autour des libellules - se tatouera durant ses années derby

Dragonfight débute le roller derby en même temps que Alatäriellä et Hopamine. Rapidement, elle dépassera le stade de simple pratiquante et cherchera à participer à la vie de l'association. Limitée un temps par son niveau de jeu balbutiant, elle s'investira dans tout ce qui concerne les sociabilités annexes au sport en proposant notamment des moments conviviaux, des sorties au ski, initiera l'idée de cadeaux de remerciements pour les coachs, etc. Elle est en outre largement engagée dans des questions environnementales, mais n'affiche pas une quelconque appartenance à un mouvement culturel ou politique particulier.

→ **Du parkour au roller derby : un attrait pour les pratiques alternatives.** Avant de commencer le roller derby, Dragonfight pratiquait le parkour, une discipline qui consiste à franchir des obstacles urbains ou naturels. Elle me dit avoir toujours aimé ces pratiques qu'elle nomme « alternatives » et qui permettent de s'exprimer dans un cadre différent que celui des sports traditionnels. Le parkour l'a intéressée en ce qu'il pousse au dépassement (physique et psychologique) d'obstacles liés à la pratique mais également en dehors. Elle interrompra néanmoins ses entraînements à cause du faible encadrement proposé par son association. Par hasard, elle découvre l'existence d'un club de derby dans sa ville (ce « *sport de filles super badasses* » qu'elle connaissait grâce à *Bliss*). Pour elle, le parkour et le roller derby sont tous les deux portés par des philosophies de vie. Si le premier a trait au dépassement de soi, elle s'intéresse désormais à la portée féministe qui structure la pratique du derby.

→ **Un espace féminin où l'on se joue des codes.** Si lorsque nous nous entretenons Dragonfight connaît encore peu de chose au derby (tant sur le plan sportif que sur ses coéquipières), elle souligne l'esprit d'entraide qui caractérise son équipe, et est attachée à cette image d'un sport libérateur dans lequel on peut se jouer des codes. Si, à l'époque, elle dira ne jamais oser porter un *derby name* trop vulgaire (elle cite '*Iron Vaginal*') ou des tenues trop courtes (elle porte en général des tenues sportives sans extravagance), elle trouve super le fait qu'il existe un espace permettant de transgresser les normes. Lorsque nous échangeons, elle regrette le constat d'une présence masculine à des postes aussi importants que le coaching des équipes derby.

72.

Dancing Queen

Année de naissance	: 1987
Profession	: chargée de mission quartiers politiques de la ville (formée à l'éducation populaire)
Centres d'intérêt	: attirée par les pratiques artistiques en général (voltige)
Sports pratiqués	: club de triathlon – équitation – actuellement roller dance
Entrée dans la pratique du derby	: 2019-2019

Sur le conseil d'une très bonne amie, je prends contact avec cette jeune femme dont le profil m'intéresse particulièrement. En effet, alors que l'extrême majorité des joueuses rencontrées se passionnent pour le roller derby et s'engagent corps et âme au quotidien, Dancing Queen a quant à elle interrompu très tôt son engagement dans l'équipe de sa ville et n'en garde pas un bon souvenir. Nous nous entretenons une heure par téléphone.

→ **Le fantasme d'une pratique *do it yourself*.** Dancing Queen découvre l'existence du roller derby par l'intermédiaire d'une de ses amies, Snoop. Pas forcément attirée par le roller ou le contact, elle fantasme surtout sur l'organisation de ce sport dont lui parle son amie : *do it yourself*, impliquant l'ensemble des pratiquants dans la vie de l'association. Dancing Queen n'a pas pour habitude de « consommer » ses activités mais cherche à chaque fois à construire sa place et être véritablement actrice de la pratique. Elle me donne l'exemple d'un club de triathlon dans lequel elle s'entraînait et au sein duquel elle s'est véritablement impliquée. Elle a notamment pu passer des brevets fédéraux et encadrer la section junior. La volonté d'apporter quelque chose aux associations est quelque chose qui animait sa volonté de rejoindre les bancs du roller derby.

→ **La grande désillusion.** Lorsqu'elle intègre l'équipe, tout ne se passe comme elle l'avait imaginé. Alors qu'elle s'attendait à un collectif très ouvert, disposé à accueillir des nouvelles idées, elle découvre une organisation sportive compétitive et autoritaire. Elle a rapidement senti la pression concernant l'apprentissage des règles du jeu, la nécessité de valider des aptitudes pour jouer et l'impossibilité de construire une place dans le collectif. Si elle se régale sur les patins, la gestion du risque n'était, selon elle, pas assurée.. Le manque de professionnalisme des encadrantes, le côté trop interpersonnel, la pression quant à la performance ou encore la rigidité de l'organisation vont peu à peu la démotiver. Pourtant, elle restera plusieurs mois au sein de l'association, prendra du plaisir à patiner et participera aux moments de convivialité.

→ **Bye bye le roller derby, bonjour le roller dance.** Un jour, des joueuses organisent une soirée conviviale et proposent une initiation au roller dance. Si elle ne parvient pas véritablement à tisser des liens avec ses coéquipières de derby, elle apprécie en revanche grandement l'activité proposée, ainsi que la pédagogie de l'enseignant. Dancing Queen choisira finalement d'abandonner le roller derby, qui lui a malgré tout ouvert les portes d'un nouveau loisir dans lequel elle est désormais bien impliquée : le roller dance.

73.
Candidose

Année de naissance : 1977
Profession des parents : une mère salarié et un père fonctionnaire
Formation : IUT mécanique - beaux arts
Profession : ancienne maraîchère - travailleuse du sexe
Centres d'intérêt : danse contemporaine depuis ses 27 ans, engagée dans des collectifs alternatifs, queer, syndicaux
Sports pratiqués : roller en ville - skatepark - aikido. Enfant, on l'oblige à pratiquer des activités dont elle ne souhaite pas (natation, football, tennis)
Entrée dans la pratique du derby : découvre le derby en 2014 mais débute en 2019 à 43 ans grâce à une petite annonce
Caractéristique particulière : anarchiste revendiquée

Suite à mon mail envoyé à son équipe, Candidose, rookie ayant un peu plus d'un an de pratique du roller derby, a bien souhaité répondre à mes questions. Elle a par ailleurs déjà participé à un entretien sociologique et m'a volontiers apporté des informations concernant sa vie, son éducation, etc.

→ **Le roller derby** : à l'intersection d'un changement de vie. Candidose est une femme de 45 ans, née homme et qui a entamé une transition autour de 2019. Cette année-ci sera marquée par plusieurs événements dans sa vie : la rupture avec la mère de son fils, un changement de travail, une « *transition sociale* », etc. La pratique du roller derby s'insère dans ces chamboulements de vie. En 2019, elle découvre une annonce dans la presse : l'équipe locale de derby recrute. Candidose connaissait la pratique par les milieux queer qu'elle fréquente. Plutôt à l'aise sur les patins, elle leur demande si elles acceptent les hommes dans leur équipe. Bien qu'elle considère avoir un corps abîmé et de gros problèmes de dos, elle refuse de « *capituler avec la vieillesse* » et s'engage dans la pratique. Candidose a toujours entretenu une relation humiliante avec les hommes dans le sport, faite de moquerie, de rabaissement. Sa découverte de la danse contemporaine à 27 ans sera pour elle une révélation et le derby constitue un sport avec lequel elle partage une vraie éthique. Si son équipe n'est pas la plus « politisée », elle ressent une vraie entraide collective et l'envisage comme quelque chose de salvateur, peu compétitif mais très soudé.

→ **Les punkettes du sport**. Candidose se proclame anarchiste depuis ses 17 ans, elle a toujours fréquenté les milieux syndicaux, alternatifs. Elle a également participé à monter des squats, des auberges de jeunesse, et des espaces de danse « *alterno* ». Elle a par ailleurs toujours été proche des milieux punks dont elle constate leur vieillissement. Elle rattache ce mouvement aux filles du roller derby, les « *punkettes du sport* », qui s'opposent à un modèle en place. En effet, le sport a été créé par et pour les filles, véritable pied de nez au sport traditionnel et à ses idéologies qui veulent que les hommes soient les plus forts. Elle voit donc le roller derby comme une alternative au modèle compétitif. D'ailleurs, la discipline est traversée par une vraie solidarité de transmission (comme dans les arts martiaux) basée sur une hiérarchie, une discipline et des valeurs libertaire, égalitaire. Si d'un côté Candidose se réjouit que la discipline se démocratise et que ses valeurs se diffusent, le folklore, l'esprit festif doivent néanmoins perdurer.

74.
Slash Pink

Année de naissance : 1993

Études : une école de cinéma au Canada (elle sera un temps décoratrice de tournages) – rentre en France, réfléchit à un CAP ébénisterie mais se tourne vers une licence d'anglais

Profession : professeure documentaliste

Profession des parents : mère retraitée comptable dans une mairie – père technicien chez Orange

Sports pratiqués : triathlon – renforcement musculaire

Centres d'intérêt : Urbex (exploration de bâtiments abandonnés, friches industrielles) – soirées drag-queen

Entrée dans la pratique : tente à 3 reprises de rejoindre l'équipe – en 2020, ce sera la bonne

Anecdotes : modèle de nu aux beaux-arts

Avec Slash Pink, nous commençons les entraînements de roller derby quasiment en même temps mais n'avons de prime abord pas grand-chose en commun : elle semblait particulièrement à l'aise dans ce nouveau groupe, quand je n'osais à peine décoller les lèvres. C'est bien plus tard, au cours de l'année 2022 que nous sympathiserons. Nous serons les deux nouvelles fresh recrutées pour compléter l'équipe compétitive qui participera au championnat régional. Ce petit privilège nous rapprochera et nous discuterons de nos frustrations en temps que fresh, une étiquette indécollable, mais aussi de nos vies et de ses amours tortueux.

→ **Persister et devenir une guerrière.** Nouvelle venue en ville et cherchant à tisser de nouveaux liens, Slash Pink se laisse convaincre par une collègue de l'université de l'accompagner à un entraînement chez les Bitchies. Elle connaissait déjà cette discipline (grâce à *Bliss*) et la qualifie de « *mystique* » : elle fantasme à l'idée de devenir elle aussi joueuse de roller derby, des filles badasses, des amazones modernes. Pourtant, la route sera longue pour Slash Pink. Lors de sa première tentative, elle est découragée par le contact et par l'idée d'envoyer valser ses coéquipières. Quelques mois plus tard, elle retente mais une mauvaise chute sur les fesses la conduit à abandonner de nouveau. La troisième tentative sera la bonne.

→ **Franchir les barrières du corps.** Si l'idée d'engager tout son temps dans l'équipe la rebute, elle veut néanmoins atteindre le niveau de ses idoles derby, des filles qu'elle admire. À travers le derby, elle façonne son personnage de femme guerrière et invincible, un personnage dont elle travaille également la présentation de soi, le côté « créature » de la joueuse de derby grâce à la vêtue et au maquillage appuyé. Parvenir à sortir de sa zone de confort et « franchir les barrières du corps » sont des éléments qu'elle recherche et qu'elle travaille. En ce sens, le roller derby s'inscrit dans la continuité d'activités atypiques et confidentielles par lesquelles Slash Pink façonne son identité : l'urbex, la pratique du nu artistique, le drag-queen (du côté spectatrice), autant de pratiques qui, selon elle, permettent un usage différent du corps et offrent des perspectives en termes de déconstruction des normes de genre.

75.
Crisps

Année de naissance : 1978

Profession : comptable

Profession des parents : père chef d'entreprise – mère juriste (engagée dans une association de femmes)

Sports pratiqués : cross fit

Centres d'intérêt : couture – rassemblements de vieilles voitures et vespa – chiner dans les brocantes (sa maison est un musée d'objets *vintage*)

Entrée dans la pratique : 2020 – elle n'aspire pas à jouer des matchs mais s'engage dans l'arbitrage

Anecdotes : elle ose enfin se percer le septum en 2022

Crisps gravite autour du monde du derby depuis de nombreuses années grâce à l'une de ses proches amies, très impliquée dans ce milieu. Elle commencera à pratiquer sur le tard, après sa fille qui rejoindra le groupe des juniors. C'est lors d'un déplacement derby en mars 2022 que j'aurai l'occasion d'échanger avec Crisps sur sa vie et ses pratiques de loisir.

→ **Du Rotary Club aux Vespa.** Crisps est issue d'une famille qu'elle qualifie sans problème de « bourgeoise ». Son père, aujourd'hui retraité, fut un chef d'entreprise absorbé par son travail et sa mère, qui aspirait aux métiers de la magistrature, s'occupera longtemps de ses enfants avant de reprendre son métier de juriste. Depuis toujours, sa famille est membre du Rotary Club et fréquente l'élite sociale de la région. Crisps passe son enfance dans un bel appartement situé en plein centre de la ville, et s'envole même à ses 18 ans aux États-Unis pour y travailler une année. Si sa socialisation et son environnement familial offrent à Crisps les fondations d'une vie fastueuse, Crisps tend pourtant à s'éloigner de ce style de vie « classique » dans lequel « tu ne t'accordes aucun écart », pour s'en bricoler un plus en accord avec ses aspirations « rebelles ». Ses pratiques de loisir vont être à l'image d'un style de vie articulé entre une reproduction (partielle) du modèle familial et son contournement. Elle et son époux (un amateur et bricoleur des vieilles voitures) se lieront d'amitié avec un couple investit dans la remise à neuf de Vespa (les scooters italiens, emblèmes de la culture Mods). Cette rencontre leur ouvre alors les portes d'une certaine « communauté » de passionnés qui font revivre lors de rassemblements l'esprit rock des années 1960-1970 à travers les rythmes des Who et de la Northern Soul.

→ **Du cross-fit au roller derby.** Crisps est également une ancienne pratiquante de Cross-Fit (méthode d'entraînement mêlant musculation et gymnastique) qu'elle oppose complètement à l'esprit du Vespa et du roller derby. Si la salle dans laquelle elle s'entraînait se voulait familiale et peu tournée vers la compétition, elle est devenue en quelques années un milieu fermé, cloisonné, fliqué, contrairement au vespa et au derby : ouverts, aux normes moins rigides.

76.

Hopamine

Année de naissance : 1987

Profession des parents : employés à la poste – anciens hippies, père syndiqué chez Sud

Profession : psychologue

Centres d'intérêt : membre active dans les milieux associatifs LGBT et queer – fondatrice d'une association LGBT fonctionnant sur un modèle autogéré

Sports pratiqués : cirque, jujitsu (une expérience négative du sport durant l'adolescence)

Entrée dans la pratique du derby : 2019 (elle connaît le sport depuis 2015)

Caractéristiques particulières : se définit comme anarchiste et anticapitaliste

Avec Hopamine, nous avons commencé le roller derby quasiment en même temps. J'avais pourtant tendance à fuir les échanges avec cette joueuse avec laquelle je ressentais une certaine distance (concernant sa manière de se vêtir, le véganisme, le féminisme, etc.). Elle conviera l'équipe à venir voir un match dans sa collocation dans laquelle l'« autogestion » est l'un des mots d'ordre. J'ai enfin saisi l'opportunité de l'interroger, questionnant le lien entre l'« autogestion » et sa participation au roller derby.

→ **La construction d'une trajectoire militante.** Hopamine a très tôt montré un intérêt pour le milieu associatif dans lequel elle s'engage dès l'obtention de ses diplômes (sa première expérience s'opère au sein de France Terre d'Asile), puis alternatif. Après son master, elle intègre une collocation autonome dans laquelle le DIY prend une place importante. Faire son jardin, réparer des vieux vélo, construire sa maison : fabriquer par soi-même et se réapproprier des techniques plutôt que de consommer sont au cœur du projet de cette collocation. Elle rejoint ensuite les bancs d'une association dont l'objectif est de promouvoir des projets alternatifs en matière d'écologie et d'initiatives sociales. Elle découvre, par cette association, le versant institué de l'autogestion : elle a alors affaire une organisation non hiérarchique qu'elle a souhaité réinvestir dans l'association qu'elle co-crée en 2020, autour des questions de transidentité et d'accompagnement des familles. Hopamine est aujourd'hui engagée dans plusieurs autres associations LGBT et queer. Sa volonté de pratiquer le roller derby s'inscrit dans la continuité directe de ces valeurs et modes de fonctionnement.

→ **Le roller derby et ses (quelques) désillusions.** Hopamine connaît l'existence du roller derby depuis 2015, l'une de ses amies étant alors joueuse. Lorsqu'elle rejoint une équipe en 2019, elle a alors en tête l'image d'un sport féminin, féministe, punk, DIY et anti-conformiste mais la réalité s'avère à plusieurs égards différente. L'équipe qu'elle rejoint n'a pas investi des valeurs féministes dans son organisation, elle ne les fait pas vivre au quotidien. Elle considère également que le roller derby s'est probablement « normalisé » ces dernières années, lissant ainsi son côté punk : les joueuses viennent désormais avec des vraies tenues sportives et n'explorent plus, par leur vêtement, l'étendue de leur créativité. Selon elle, les membres réifient un certain idéal féminin tourné autour de la minceur, ce qui lui semble complètement incompatible avec les idéaux féministes, queer qui cherchent quant à eux à déconstruire ces modèles normatifs. Elle y fait néanmoins la connaissance de joueuses avec lesquelles elle partage des valeurs, et une expérience commune du sport à l'école, négative. Ce sont ces amitiés et son intérêt pour ce sport complet qui la pousse à se dépasser et qui motive son engagement.

2021–2022

77.
Ginger

Année de naissance : 1985

Formation : épidémiologie et doctorat d'exercice

Profession : vétérinaire

Sports pratiqués : arts martiaux et beaucoup de sport en général

Entrée dans la pratique du derby : 2020 suite à un déménagement

Suite à la diffusion de mon questionnaire, Ginger a souhaité participer à un entretien. Nouvelle venue dans le monde du roller derby, elle n'a pas connu la période « informelle » et anti-conformiste du jeu, celle que j'interroge en grande partie dans le questionnaire. Par son regard de fresh meat, elle observe les particularités que conserve ce nouveau sport : une féminisation systématique des termes par le coach, sa dimension inclusive, l'attention que portent les joueuses à l'intégration des personnes, etc.

→ **Des arts martiaux au roller derby.** Suite à un déménagement dans une ville qu'elle ne connaissait pas, Ginger a dû se reconstruire un cercle d'amis. Elle découvre qu'une équipe de roller derby existe. Inquiète à l'idée d'être la plus âgée, elle participe malgré tout aux essais de rentrée et constate qu'elle correspond à la moyenne d'âge du club. Pratiquante d'arts martiaux, Ginger me raconte être peu habituée à être membre d'une équipe sportive. Ainsi, si le jeu lui-même, les patins et le contact, ne l'ont pas freiné, la communication avec ses coéquipières s'est avérée être un véritable challenge.

→ **L'intérêt pour une pratique féministe.** Ginger se sent assez éloignée des communautés alternatives et n'a jamais fait partie de groupes de pairs développant une idéologie critique vis-à-vis d'un modèle culturel dominant. Pourtant, elle est depuis son enfance sensibilisée, socialisée à un renversement du modèle familial traditionnel : c'est son père qui a choisi d'arrêter de travailler pour s'occuper de ses enfants. Ses parents ne revendiquaient néanmoins pas un quelconque positionnement féministe, « *on ne parlait pas de féminisme à la maison* » dit-elle. D'ailleurs, ses parents n'accepteront jamais qu'elle fasse du rugby. Ainsi, la pratique du roller derby se présente pour elle comme un joli pied-de-nez à cette interdiction. De plus, Ginger apprécie que le roller derby propose un modèle de pratique dans lequel les femmes sont majoritaires jusqu'au plus haut niveau, ce qui n'était pas le cas dans les arts martiaux. Si au plus bas niveau, la pratique propose une vraie mixité, dès que les individus montent dans la hiérarchie, on trouve de moins en moins de femmes.

78.

Flower Douleur

Année de naissance : 1988

Profession : aide-soignante

Profession de ses parents : tous les deux postiers. Sa maman a gravi les échelons en interne pour finir cadre supérieure

Centres d'intérêt : la musique très rock, très métal

Sports pratiqués : basket, gym, hand plus jeune, puis salsa

Entrée dans la pratique du derby : en 2021

Lors de la diffusion de mon questionnaire, j'ai découvert la création toute récente d'un collectif derby (2021) sur un territoire plutôt rural. Ce collectif m'intéressait d'autant plus qu'il ne reprenait pas les codes « traditionnels » du derby (le côté sombre et sanguinolent du jeu). Je leur demande si quelqu'un accepterait de répondre à mes questions et Flower Douleur, jeune fresh meat, s'est portée volontaire. Au regard de la modeste expérience de Flower Douleur dans la discipline, j'appréhendais cet entretien qui, au bout d'1h30, a mis en lumière des éléments très intéressants. C'est mon questionnaire qui, en la plongeant dans une sorte d'introspection, a incité Flower à s'entretenir avec moi et à m'exposer l'entrain sportif qui l'anime.

→ **Des séries américaines à un « vrai sport ».** En 2021, Flower Douleur connaissait déjà l'existence plus ou moins réelle du roller derby grâce aux séries télé américaines (l'épisode de la série *Bones* dans lequel le corps démembré d'une patineuse de roller derby est découvert à la patinoire). Or, c'est lors d'une foire aux associations à laquelle elle se rend (initialement pour s'inscrire à la boxe) qu'elle découvre l'existence, pour de vrai, de ce sport. Une équipe s'est en effet constituée à 30 min de chez elle, sur un territoire plutôt rural (une première pour cette discipline exclusivement urbaine), grâce à l'initiative de deux joueuses qui ont fait leurs gammes dans d'autres équipes. Flower Douleur se rend à la réunion d'informations du club et apprécie les éléments de mixité sociale qu'elle y observe (des jeunes, des moins jeunes, des timides, des grandes gueules, des CSP variées, etc.), ainsi que les valeurs du sport : « *Venez comme vous êtes* ».

→ **Le derby sur les terres du rugby.** Flower se réjouit de voir ce sport s'installer en terres rugby, véritable institution dans la région. L'équipe réfléchit déjà à la cohabitation entre ces deux sports, en projetant notamment un match dans un bar qui s'avère être « *le point névralgique de l'équipe de rugby du coin* ». Flower y voit d'ailleurs de nombreuses homologues entre ces deux activités de contact. En effet, comme le rugby, le roller derby ne se limite pas à la pratique et possède également une forte identité portée cette fois par des femmes, des guerrières. Si aucune « identité » d'équipe n'est encore définie et qu'aucun élément de transgression ne semble traverser les valeurs sportives exposées, Flower Douleur apprécie néanmoins le côté singulier, « *un peu exclusif* » de cette pratique. Si Flower souhaite participer à la diffusion du derby, elle apporte des nuances aux enjeux de popularisation. Pour elle, les enjeux actuels du derby résident moins dans la démocratisation du sport que dans son accessibilité : si quelqu'un souhaite faire du roller derby, alors les équipes doivent tout faire pour satisfaire sa volonté. Dans cette continuité, le roller derby est le premier sport qu'elle choisit véritablement et regrette de ne pas l'avoir découvert plus tôt.

79.

Impala Magician

Année de naissance : 1993

Études menées : BEP carrières sanitaires et sociales, BAC scientifique puis licence info-comm

Profession : chargée de mission à l'Université

Profession de ses parents : père chef d'entreprise - mère assistante maternelle

Centres d'intérêt : lecture (*new romance, fantasy, dystopie*)

Sports pratiqués : néant (elle déteste le sport et possède de gros problèmes aux cervicales)

Entrée dans la pratique : en 2021, après une année de vie en Australie

Impala Magician rejoint l'équipe des Bitchies en 2021 et convainc deux de ses très bonnes amies (dont Luna LoveBoum), de l'accompagner. Ce groupe de copines contribua à la création d'une excellente dynamique en ce qui concerne la cuvée 2021 des fresh meat ; alors que les groupes de débutantes sont connus pour se réduire drastiquement au cours de la première année de pratique, celui de 2021 restera quasiment entier jusqu'à la fin. Grâce à ses encouragements, ses conseils, son soutien moral, Impala jouera un rôle de premier plan dans la solidarité entre fresh, et s'assumera porte-parole de ce groupe auprès des advanced.

→ **De Bliss aux Bitchies : vers une passion en devenir.** Après une année de vie en Australie en tant que fille au pair et une année de confinements, Impala avait besoin de sortir de chez elle, de faire quelque chose qui lui plaise. Elle se souvient du film *Bliss* vu quelques années plus tôt, mène son enquête sur ce jeu fictif jusqu'à découvrir l'existence d'une équipe près de chez elle. Au lendemain de la journée d'essai de juillet, elle achète l'intégralité du matériel : une chose est sûre, elle voulait faire du derby ! Si elle customisera rapidement son matériel à coup de bombe pailletée, elle est alors peu attirée par l'idée des déguisements et du maquillage et de se mettre en scène, d'exhiber son corps. Ce qui lui plaît, c'est cette idée de libération offerte par la pratique elle-même. Dans *Bliss*, elle s'attache au personnage principal, timide, sans assurance et qui, grâce au sport, parvient à gagner confiance en lui, à se réveiller. Elle retrouve cet imaginaire de libération sur le track à travers le dépassement de soi (elle n'avait jamais fait de sport jusqu'au derby), de libération du corps (elle adore donner des coups et se mouvoir sur les patins), mais aussi d'appartenance à un groupe.

→ **De fresh meat à head ref.** Impala se prend rapidement de passion pour ce sport pour lequel elle cherche à se dépasser. Outre sa participation hebdomadaire aux entraînements, elle n'hésite pas à s'inscrire à des bootcamp à des centaines de kilomètres de chez elle pour travailler, apprendre et rencontrer des gens. Devenir joueuse ne lui suffit pas. Elle s'empare rapidement de la casquette d'arbitre (« ref »), participe à des formations fédérales et passe ses week-ends à aider à l'organisation d'événements derby. Grâce à son travail, son investissement, elle se forge une place dans cette communauté (elle aura même l'honneur d'être la « cheffe » des arbitres (*head ref*) lors d'un match - une petite consécration du côté des arbitres de roller derby).

80.
LunaLoveBoum

Année de naissance : 1993

Études menées : DUT info-com et licence professionnelle en communication publique
(formation entrecoupée de stages en Irlande et au Québec)

Profession : chargée de mission à l'Université

Profession de ses parents : père dessinateur industriel - mère travaillait dans un service des sports (retraîtée)

Centres d'intérêt : musicienne à ses heures (piano, basse) - pop, reggae - pratique la sorcellerie, l'astrologie (pratiques ésotériques en général) - lectures féministes

Sports pratiqués : danse contemporaine (modern-jazz et danse classique)

Entrée dans la pratique : 2021

Anecdotes : végétarienne

Luna LoveBoum fait partie du cru de fresh meat de l'année 2021 chez les Bitchies. Plutôt discrète de prime abord, elle arbore un style vestimentaire régressif et coloré qui cache un véritable travail de présentation de soi et d'une maîtrise fine des codes sociaux. Lors d'une discussion informelle sur nos plans du week-end, je lui dis me rendre au concert de Tagada Jones, « Oh je pensais pas que tu écoutais ce genre de musique » me dit-elle, exprimant ainsi tout à la fois sa connaissance de ce groupe de punk, et sa lecture, à travers mon style vestimentaire, de mon inscription sociale et de mes pratiques culturelles. Sa remarque m'intéresse, et nous continuerons la discussion lors d'un entretien.

→ **Le sport d'Harley Queen.** Si Luna a probablement débuté chez les Bitchies sous l'impulsion d'Impala, elle connaissait déjà l'existence du roller derby, discipline initialement complètement fictive à ses yeux puisqu'il s'agissait du sport de l'héroïne de Comics Harley Queen. Elle le redécouvre ensuite en 2018 grâce à la série française *Derby Girl* dans laquelle joue une youtubeuse humoriste/féministe qu'elle apprécie. Intéressée par les patins, par le côté féminin/féministe du jeu, Luna s'inquiète seulement du poids de la compétition inhérente au sport en général et dont elle révèle une forte aversion. Elle apprécie le côté « décalé » du derby, les *derby name* un peu vulgaires et la confidentialité encore effective du jeu, en rupture avec ses pratiques passées comme le modern jazz. Elle considère l'espace de pratique du derby comme plus permissif que d'autres espaces sociaux où elle ne peut s'autoriser aussi facilement les libertés vestimentaires qu'elles se permet au roller derby.

→ **Le derby et la trajectoire dissonante de Luna.** Contrairement au tennis avec qui Luna ose une comparaison, le roller derby lui apparaît comme une pratique non élitiste, populaire, au sein de laquelle elle a toutes les chances de rencontrer des personnes avec les mêmes intérêts qu'elle : féministe, progressiste. En ce sens, elle analyse ses pratiques de loisir et, plus globalement sa trajectoire biographique, comme entrant en dissonance avec sa structure familiale, bourgeoise et conservatrice (Luna a en effet remplacé la danse classique et le piano par la basse et le derby... simple coïncidence ?).

81.
Arr'hita

Année de naissance : 1986

Études : double licence sociologie/sciences de l'éducation - M1 enseignement au Canada

Profession : professeure des écoles (a enseigné au Mexique et à la Réunion avant de s'installer en métropole)

Profession de ses parents : une mère aide-soignante et un père aux 1000 emplois (animateur radio, organisateur de tournées musicales, directeur d'un centre d'accueil de migrants, préparateur aux concours hospitaliers)

Centres d'intérêt : lecture, écriture, dessin - voyages

Sports pratiqués : yoga (« *Rien de risqué* », précise-t-elle) - a commencé la pole dance

Entrée dans la pratique : 2020 (découvre grâce à l'une de ses collègues joueuses)

Anecdotes : végétarienne (son père est militant écologique) - bénévole depuis une dizaine d'années dans un festival de musiques actuelles

Arr'hita débute au sein de l'équipe des Bitchies en 2020. L'instabilité de la situation sanitaire et des problématiques de santé l'empêcheront de s'investir complètement dans ce sport grâce auquel elle trouve malgré tout une satisfaction personnelle. Nous sympathiserons rapidement et échangerons beaucoup sur ma thèse et nos vies personnelles. Là aussi réside la force du roller derby : les rencontres et les amitiés qui y bourgeonnent.

→ **L'attrait d'un sport qui ne lui correspond absolument pas.** Nouvelle venue dans la région, Arr'hita recherche une activité qui lui permette de dynamiser sa vie sociale, mais pas n'importe laquelle : elle recherche un sport qui ne lui corresponde absolument pas, un truc qui change, une pratique par laquelle elle pourra se dépasser. Elle venait de traverser une période assez difficile sur le plan personnel et m'expliquait qu'il était nécessaire pour elle de changer quelque chose dans sa vie : pas son mari, ni son job qu'elle adore, donc c'est du côté de ses pratiques de loisir qu'elle se tournera. L'une de ses collègues lui parle du roller derby qu'elle voit alors comme « *un sport de femmes fortes* ». Elle hésite néanmoins avec la pole dance, intéressant pour son côté « *très féminin, un peu sexy* ». Le prix des cours de *pole dance* sera rédhibitoire : elle fera du derby (entre temps, elle arrêtera le roller derby à cause de la distance et s'inscrira, finalement, à la *pole dance*).

→ **Un sport arty de femmes puissantes.** Avant de se lancer, Arr'hita navigue sur le site internet des Bitchies. Le logo, les rosters et leurs mises en scène un peu dark, les *derby name* : elle adhère complètement au design un peu sombre, punk, de l'équipe qui contraste également avec son style à elle, plus « *bisounours* », hippie. Elle rattache alors plus aisément le derby à des pratiques esthétiques comme les milieux arty, la danse moderne que des sports plus traditionnels. Lorsqu'elle débute, elle se prend au jeu de ce sport exigeant, et se plaît à constater qu'elle est loin d'être la plus mauvaise patineuse. Si elle ne rencontrera finalement jamais de déguisements ni de maquillages exubérants sur le *track*, le sport et les fortes personnalités de ses coéquipières aux looks aiguisés lui suffiront, « *y'a pas besoin d'en rajouter* ».

82.
Golden Girl

Année de naissance : 1997

Études menées : reconversion en math (master maths appliqués) après avoir tenté médecine

Profession de ses parents : mère pédicure-podologue - père soudeur-chauffagiste et syndiqué CGT (« *des vrais communistes* » dit-elle)

Centres d'intérêt : couture - pop coréenne (kpop) - mangas

Sports pratiqués : étant enfant, quelques séances d'équitation, kayak, GRS pendant 10 ans puis judo, jujitsu, kick boxing (qu'elle adorera)

Entrée dans la pratique : rejoint les Bitchies en 2021 mais découvre en 2012 grâce à la série *les Experts*

Anecdotes : collectionne les chaussettes du Macdonald

Je rencontre Golden Girl en 2021 lorsqu'elle rejoint en tant que débutante l'équipe des Bitchies. Elle n'y restera que quelques mois, son stage de master se déroulant à Paris. Elle n'abandonnera néanmoins pas le roller derby puisqu'elle rejoindra une petite équipe parisienne (Cerise l'a mettra en garde concernant l'existence de sélections à l'entrée de certains clubs). Elle nous parle de maths, que parfois, elle n'y comprend rien, et nous propose des défilés de chaussettes multicolores à chaque entraînement.

→ **À la recherche du sport parfait.** Petite, Golden enchaîne les activités auxquelles sa mère l'inscrit : kayak, équitation, rien ne lui plaît. Sa plus longue expérience sportive restera la GRS, où elle suivra sa meilleure amie. Malgré son piètre niveau (elle restera dans le « *groupe des nulles* »), les incessantes remontrances de son entraîneuse (qui critiquait sans cesse ses indomptables cheveux), l'inconfort du justaucorps trop petit pour elle, elle y restera 10 ans. C'est plus tard, avec la pratique du kick boxing, qu'elle s'épanouira vraiment dans une pratique sportive, avant d'arrêter pour ses études de médecine. Golden me dit avoir toujours été attirée par les sports de défoncement, où elle pouvait donner des coups. Elle connaissait d'ailleurs l'existence du roller derby depuis son adolescence grâce à un épisode de la série *Les Experts* mais reste longtemps persuadée que ce sport n'est alors qu'un pur produit de fiction, avant de découvrir l'équipe des Bitchies en 2021. Elle hésite alors entre la pole dance et le derby, le prix du premier l'encouragera à se tourner vers l'achat de patins à roulettes. Sa maman, qui n'a jamais compris l'insistance de sa fille vis-à-vis de la GRS, se réjouira de ce choix de pratique.

→ **GRS et roller derby : classe vs festivité.** Pour Golden, le derby se caractérise par un état d'esprit particulier, porté par des individus provenant d'un même milieu social et « *qui savent faire la fête* ». Elle compare ainsi le milieu du derby à son environnement familial, très festif, très sociable. L'incompréhension de sa mère concernant la « passion » de sa fille pour la GRS et son enthousiasme pour le derby confirme la proximité de sa famille (issue d'un milieu ouvrier, « communiste », syndiquée) avec ce milieu sportif aux antipodes des disciplines élitistes.

83.
Jodie Freaky

Année de naissance : 1984

Formation : maîtrise lettres modernes – capeps

Profession : professeure de français – désormais rédactrice web et écrivain public

Sports pratiqués : en club, tennis et danse classique (jamais plus de 3 ans) – hors club, VTT, randonnée

Centres d'intérêt : lire, écrire des choses drôles. Théâtre de ses 6 à 36 ans

Entrée dans la pratique : 2021 (le découvre autour de 2013 par une amie/joueuse)

Anecdotes : militante de gauche à ses heures – transforme les capsules de bières en boucles d'oreilles

Jodie Freaky rejoint les Glorious Bitchies en 2021. Elle fait partie du groupe de fresh meat avec lesquelles j'ai eu la chance de tisser des liens d'amitié, à l'origine plus tard de discussions percutantes autour de mon sujet de thèse. La richesse de mon entretien avec Jodie ne résidait pas dans une approche « informative » (son expérience derby était encore balbutiante lorsque nous nous entretenons), mais davantage dans son parcours biographique et dans la compréhension des raisons qui l'ont conduite à rejoindre une équipe de derby. La confiance réciproque existant entre elle et moi m'a permis d'oser lui poser des questions personnelles (chose que j'ai tardé à faire avec les premières joueuses de derby rencontrées, en particulier les « expertes »), des questions auxquelles elle n'a jamais rechigné à répondre.

→ **Un sport joyeux saisissant.** Jodie découvre le roller derby autour de 2013, lorsque l'une de ses amies, joueuse, la conduit à l'un de ses matchs. Elle y découvre alors un jeu hyper rigolo, hyper joyeux, où le potentiel compétitif du sport est désamorcé par un esprit festif et ludique partagé par l'ensemble des joueuses. Pourtant, ce n'est qu'en 2021 qu'elle se décide à rejoindre une équipe. Toute jeune maman célibataire, elle ressent alors le besoin de rejoindre un groupe de filles, des filles sympas, pas prise de tête, à l'image de ce sport découvert à Angers quelques années plus tôt. De nouveau, le coup de foudre sera immédiat. Moins baignée dans l'atmosphère carnavalesque de 2013 (élément peu présent dans l'équipe), elle découvre cette fois-ci l'apprentissage du patin, le dépassement physique, les techniques d'impact et de réception des coups. Les entraînements lui permettent de se déconnecter complètement de ses merdouilles du quotidien, et elle constate avec joie que son corps d'après grossesse est plus que jamais vivant. Pour elle, le derby est, à ce moment là, « *la fenêtre dans [sa] vie* ».

→ **Les belles découvertes du derby.** Avec Jodie, nous nous entretenons au lendemain du premier tour des présidentielles de 2022. Scandalisée par l'allégeance populaire vis-à-vis du Front National, elle me racontera avoir milité en 2017 pour le parti de la France Insoumise. Si elle défend au quotidien les valeurs qui la touchent, elle n'associe néanmoins pas son entrée dans le monde du derby à un quelconque engagement politique. Par ailleurs, ce n'est que bien plus tard qu'elle découvrira que le roller derby, au-delà du patins et de l'esprit fun, rassemble des éléments qui l'intéresse : des filles plutôt de gauche, le DIY, le côté théâtral du jeu, etc. Elle a interrompu son engagement dans une équipe faute de temps.

Annexe n° 7.

Questionnaire

Message introductif

Je suis Orlane, *Beasty Bunny*, doctorante en sociologie à la fac de sport de Besançon. J'ai débuté une thèse en 2019 sur le roller derby et je suis également joueuse. J'ai déjà réalisé une petite centaine d'entretiens avec des membres de la communauté et par ce questionnaire, je m'intéresse à vos pratiques culturelles. Les réponses seront strictement confidentielles. Comptez 20 min pour y répondre. Merci !!

Pour toute information complémentaire ou si vous souhaitez participer plus en détail à l'enquête, vous pouvez me contacter à cette adresse : orlane.messey@univ-fcomte.fr

Ton entrée dans la discipline

1 En quelle année as-tu commencé à jouer ?

2 Comment as-tu découvert le roller derby ?

- Par le film *Bliss*
- Dans un magazine de skate
- Dans un blog (précise lequel)
- Dans un journal local
- Via le milieu LGBTQ+
- Dans un bar ou à un concert
- Par le bouche-à-oreille
- Via un(e) ami(e)
- Via une journée découverte type Décathlon
- Autre (précise) :

3 Qu'est-ce qui t'a motivé.e à rejoindre une équipe ? (plusieurs réponses possibles)

- L'expérience d'un sport sur patins
- Investir une pratique confidentielle
- Investir un cercle féminin
- Rejoindre un cercle engagé autour des questions du genre
- Le côté confidentiel de la discipline
- Les paillettes et le côté fun du sport
- Recherche de sociabilités
- T'engager dans le tissu associatif local
- Pouvoir militer au sein d'un collectif

- Reprise sportive
- Autres :

4 Dans quelle équipe joues-tu actuellement et dans quelles équipes as-tu joué ?

5 Connais-tu déjà des joueuses ou des joueurs dans l'équipe où tu as commencé le derby ?

- Oui
- Non

Le jeu et son folklore

6 Associes-tu le derby à un espace de création artistique ?

- Oui, complètement
- Dans le passé oui
- Ça ne l'est plus maintenant
- Ça ne l'a jamais été

Si réponse 1 et 2, peux-tu développer ta réponse :

7 Associes-tu le monde du roller derby à celui de la musique ?

- Pas du tout
- Ça dépend des équipes
- Peut être mais je ne ressens pas cela dans mon équipe
- Complètement, ce sont deux mondes reliés
- Cette proximité était plus importante il y a quelques années

8 Avant la crise sanitaire, ton équipe organisait-elle des concerts lors des matchs de roller derby ?

- Oui
- Non
- Parfois
- Je ne sais pas

9 Le « folklore » du derby te plaisait-il lorsque tu as commencé à jouer ?

- Oui, il a contribué à me faire rejoindre une équipe
- Oui mais sans plus
- Cela m'était indifférent
- Autres :

10 Qu'est-ce que représente ce folklore pour toi ?

11 Que penses-tu de l'abandon progressif du folklore derby ces dernières années ?

- Je vois de manière positive sa disparition
- Je vois de manière négative sa disparition
- Je ne sais pas

Le sport et la compétition

12 Avant de pratiquer le roller derby, quel était ton (ou tes) sport de prédilection ?

13 Quel était ton niveau sportif ?

- J'ai toujours été investi.e intensément dans mes pratiques sportives
- Je n'ai jamais pratiqué à un niveau compétitif
- J'ai toujours pratiqué mais à intensité modérée
- Je suis ce que l'on appelle un.e « non sportif.ve »
- Autre :

14 Savais-tu déjà patiner lorsque tu as commencé le roller derby ?

- Oui
- Non

15 Avais-tu déjà pratiqué des sports de contact ?

- Oui
- Non

16 Aujourd'hui , comment qualifierais-tu ton niveau de jeu ?

- Fresh meat
- Rookie

- Intermédiaire
- Advanced

17 Comment qualifierais-tu le temps que tu alloues à ta pratique du roller derby ?

- Un engagement sportif important et hebdomadaire, orienté vers la compétition
- Une pratique sportive plutôt « loisir »
- Mon engagement dépasse le seul cadre sportif
- Une pratique plutôt dilettante par manque de temps

18 Quel poste occupes-tu au sein de ton club de derby ? (plusieurs réponses possibles)

- Je joue seulement
- Je coache
- Je fais partie du bureau
- Je suis président.e de la ligue
- Je suis membre de la commission FFRS
- Je suis NSO
- Je suis SO

19 Te rends-tu dans les skateparks pour t'entraîner ?

- Régulièrement
- Rarement
- Jamais

20 À côté du roller derby, pratiques-tu un autre sport ?

- Oui. Le(s)quel(s) :
- Non

21 Quel était le niveau de ton équipe avant l'interruption du championnat ?

- N1
- N2
- Pas inscrite au championnat

22 Avant la crise sanitaire, comment qualifierais-tu la place de la compétition au sein de ton équipe ?

- Très importante
- Peu importante, l'équipe était en reconstruction
- Équilibrée entre plaisir et compétitivité
- Je ne suis pas encore engagée dans l'équipe compétitive

23 Aujourd'hui ton équipe est-elle aujourd'hui en mesure d'engager une équipe pour le championnat ?

- Non, nous avons perdu trop de monde ces derniers temps
- Non, l'équipe est en cours de reconstruction
- Oui, dans une perspective « loisir » et d'apprentissage
- Oui, notre équipe est prête
- Autre

24 Avant la crise sanitaire, participais-tu à des événements organisés par d'autres clubs de derby ? (en tant qu'arbitre, en tant que joueuse)

- Oui
- Non

25 Qu'est-ce qui t'intéresse dans ces événements ? (plusieurs réponses possibles)

- Rencontrer la communauté du roller derby
- Progresser sportivement
- Rapporter des idées à ton équipe
- Faire la fête
- Autres :

26 Qu'est-ce qui motive aujourd'hui ton engagement sportif ? Établis un classement entre tous ces éléments (1 étant ce à quoi tu accordes le plus d'importance)

- Recherche de performance (gagner des matchs, évoluer dans le classement)
- Parvenir à construire un collectif en mesure de participer à des matchs
- Recherche de progression individuelle
- Faire évoluer la ligue
- Participer à la visibilité du roller derby
- Veillez au bien-être de chacun.e
- Parvenir à créer une organisation sportive alternative
- Attirer du monde
- le développement de la section junior
- Autres :

Engagement et militantisme

27 Quels sont les termes que tu associerais le plus à ta pratique du derby ?

- Une passion
- Un loisir
- Un sport
- Un travail
- Une occupation
- Un passe-temps

28 Penses-tu faire partie d'une communauté sportive « militante » ?

- Oui

- Non

(28) Si oui, peux-tu me définir ce militantisme ?

29 En ce qui concerne plus précisément ton équipe, as-tu le sentiment de faire partie d'une équipe « militante » ?

- Oui
- Non

(29) Si oui, comment s'exprime ce militantisme au sein de ton équipe ? (réponse libre)

- Vous refusez le sponsoring et les subventions et défendez une autonomie financière
- Vous préconisez l'auto-gestion et revendiquez votre indépendance en termes d'organisation
- Vous êtes rattaché.es à des associations militantes. Lesquelles :
- Vous avez rédigé des chartes
- Vous perpétuez le folklore lors des matches
- Autres :

30 À quoi associes-tu le *do it yourself* dans le roller derby ?

- Une revendication politique liée à l'autogestion
- Un mode d'action lié à la débrouille
- Un synonyme de l'engagement bénévole
- Un style de vie
- Une gestion sportive alternative
- Une marque de contestation
- La trace de l'idéologie punk
- Un ancrage créatif
- un mode d'indépendance
- Autres :

31 Quel regard portes-tu sur l'entrée du roller derby au sein de la Fédération française de roller et skateboard ?

- De manière positive
- De manière négative
- J'ai un avis mitigé sur la question
- je ne me suis jamais posé.e la question
- Je n'ai pas d'avis

32 Aurais-tu préféré une indépendance du roller derby vis-à-vis du système fédéral ?

- Oui
- Non
- Je ne sais pas

33 Es-tu investi.e dans un mouvement contestataire / social, syndicat, indépendantiste, etc. ?

- Oui
 - Non
- Si oui, le(s)quel(s) et depuis quand :

34 As-tu des pratiques de loisirs que tu associes à une forme de militantisme ou revendications sociales ?

35 Ta pratique du derby est-elle pour toi un prolongement de tes engagements militants ?

- Oui
- Non

36 Est-ce que ton investissement dans l'équipe t'oblige à faire des sacrifices ?

- Oui
 - Non
- Si oui, lesquels :

37 Qu'est-ce qui te motive aujourd'hui à continuer le roller derby ?

Loisirs et pratiques culturelles

38 À quoi occupes-tu ton temps libre ?

- À te reposer
- À te former / t'informer
- À créer
- À voir du monde
- À voyager

39 Quel genre littéraire lis-tu ? (plusieurs réponses possibles)

- Romans policier
- SF
- Fantasy
- Mangas
- Romans féministes

- Bandes dessinées
- Littérature classique
- Autres :

40 Outre le derby, es-tu membre d'associations (non sportives) ?

- Oui
 - Non
- Si oui, de quels types d'association s'agit-il ?

41 Comment qualifierais-tu ton rapport à la musique ?

- Très spécialisé
- Éclectique et spécialisé
- Indifférencié

42 As-tu à une appétence musicale particulière ? (plusieurs réponses possibles)

- Punk
- Rockabilly
- Métal
- Pop
- Rap
- Électro
- Ska
- Funk
- Reggae
- Autres :

43 Fréquentes-tu des milieux culturels dits « alternatifs » ?

- Fréquemment
- Rarement
- Non

(43) Si oui, lesquels ?

- Squats
- Bars
- Libraires associatives
- Autres :

(43) Si oui, quel rôle y joues-tu ? (plusieurs réponses possibles)

- Je suis musicien.ne / chanteur.se
- Je suis graphiste
- Je suis serveur.euse
- Je suis rédacteur.ice de fanzine

- Je suis spectateur.trice
- Autres :

(43) Comment définirais-tu la dimension « alternative » de ces lieux ?

44 Quel est le dernier concert auquel tu as participé ?

Informations personnelles

45 Quelle est ton année de naissance ?

46 À quelle catégorie de genre te sens-tu appartenir ?

- Féminin
- Masculin
- Neutre
- Ne se prononce pas
- Autre

47 Quel est ton niveau de diplôme ?

- CAP
- Brevet professionnel
- Baccalauréat
- Licence
- Master
- Doctorat
- Autre :

48 Quelle est ta situation professionnelle ?

- Étudiant.e, stagiaire non rémunéré.e
- Transition étude/emploi
- En CDI
- En CDD
- En recherche d'emploi
- Bénéficiaire du RMI
- En reconversion professionnelle
- Autre :

49 Quelle est / était la profession de ton père ?

50 Quelle est / était la profession de ta mère ?

51 Tes parents sont / étaient-ils investi dans des mouvements politiques (syndicaux, associations, etc.) ?

- Oui. Lesquels ?
- Non
- Pas à ma connaissance

52 Où te situes-tu sur l'échiquier politique ?

- Du côté de l'anarchie
- Très à gauche
- Plutôt à gauche
- Au centre
- Plutôt à droite
- Très à droite
- Je ne sais pas

53 Es-tu engagé.e dans un parti politique ?

- Oui
- Non

Annexe n° 8.

Les logos des équipes françaises et leur évolution (2009-2023)

→ *Le roller derby féminin*

Cette annexe concerne le travail de recension de l'ensemble des logos des équipes françaises de roller derby, ainsi que leur évolution entre 2009 et 2023. La recherche des logos s'est avérée difficile et extrêmement chronophage. En effet, de très nombreuses équipes ont supprimé leurs comptes Facebook en disparaissant. D'autres encore n'ont pas fait apparaître leurs premières tentatives de logos sur leurs sites. Si ceux-ci sont généralement faits mains et non professionnels, ils m'en sont pas moins intéressants. Cette longue entreprise de repérage de l'ensemble des logos français s'est révélé particulièrement heuristique. D'abord intuitive, elle a permis de mettre en évidence les transformations d'imaginaires qui accompagnent la sportivisation de l'activité. Cette analyse a permis de mettre en évidence les différentes thématiques mobilisées à la création des premières équipes : la violence, le funeste, le sexy, autant d'imaginaires qui tendent à disparaître ces derniers mois. En tout, ce sont les logos de 137 équipes qui ont soumis à une analyse qui s'est effectuée en deux temps. D'abord, les tout premiers logos des équipes devaient permettre de mettre en évidence la volonté de détournement des codes du sport *mainstream*. Dans un second temps, c'est l'évolution du logo initial qui sera scrutée.

Thématique globale du logo	Emblème ou mascotte du club	Références au sport	Références culturelles	Couleurs mobilisées	Ancrage territorial
Ex : la mort – le burlesque – la guerre	Ex : une pin-up – un lion – poupée vaudou	Ex : écrou – patin – protège-dent	Ex : genres cinématographiques – Comics – ancrages artistiques	Ex : le violet anarcho-punk – le noir	Ex : les Alpes – les cordes marines – le Moulin Rouge

J'ai d'abord voulu organiser les logos par ordre d'apparition (ce qui est impossible puisque les équipes ont existé avant même d'apparaître sur les réseaux sociaux), puis par thématique (les imaginaires funestes, la guerre, la violence, etc.). Or, il s'est finalement révélé plus judicieux de les rassembler par zone géographique. En effet, les équipes les plus proches ont souvent créé des alliances pour participer au championnat et les logos sont souvent un savoureux mélange des logos des équipes. Certaines se sont séparées et cohabitent au sein de la ville ; le choix de leurs logos leur permet ainsi de se démarquer vis-à-vis des équipes en place. Ce fichier étant beaucoup trop lourd, les équipes masculines et équipes juniors n'y apparaissent pas et feront l'objet d'un autre tableau.

Équipe de France de roller derby

Évolution du logo de l'EDF de 2011 à aujourd'hui



Les équipes du sud (et leurs imaginaires funestes)

Roller Derby Bordeaux Club (2009)

Équipes compétitives :
 - *Les Petites Morts*
 - *La Compagnie Cruelle*

Équipes loisir :
 - *Pink Cheek Peaches*
 - *Rotten Black Grapes*
 - *Boom Bright Gold*

Arbitres : *les Necrofficials*



Le premier logo de l'équipe des Petites Morts n'apparaît sur les réseaux sociaux qu'à partir de **2012**, je ne sais ainsi pas s'il s'agit du tout premier emblème du club ou bien si d'autres tentatives l'ont précédée. Ce logo a finalement peu évolué au cours de son histoire, aucune rupture d'imaginaires ne se laisse deviner. De ses débuts, la petite mascotte du club représente une poupée vaudou enroulée dans du linceul, prête à être momifiée vivante. Ses lèvres sont cousues. Pour sa première représentation, elle n'avait pas l'air rassurée. Elle porte un casque de jammeuse et des patins à roulettes à ses pieds. L'esthétique du premier logo reprend celle des fanzines ou des affiches de film d'horreur. En **2016**, le logo évolue pour répondre probablement aux besoins d'agrandissement de la structure. Les Petites Morts deviennent l'équipe A et le club devient le Roller Derby Bordeaux Club. La petite mascotte jammeuse paraît désormais plus sûre d'elle, conquérante, machiavélique. Les noms des différentes équipes font aujourd'hui tous références à l'identité « mortelle » et amusante de l'équipe.

Roller Derby Toulouse (2010)






Équipe A : *Nothing Toulouse*
 Équipe B : *Blocka Noastra*
 Équipe C : *Rainbow Furies*
 Équipes masculines : *les Quads Guards* et *les Barons Cathares*



Le Roller Derby Toulouse (initialement appelé : la Nothing Toulouse [to loose : rien à perdre]) évoluera sans logo durant les dix premiers mois de son existence. Depuis mars **2011**, il est inchangé. Il représente un patin de roller derby (le rattachement au sport est sans ambiguïté), posé sur une flaque de sang (rattachement aux imaginaires sanguinolents du roller derby). Les noms des équipes sont en anglais et sont formés à partir de particularités du sport (le block, les quads). Ci-dessous, les logos représentant les différentes équipes du club de Toulouse.



<p>Le roller derby à Montpellier (2010)</p> <p>Aujourd'hui : Le DCCLM</p> <p>Équipe A : <i>la Allstars</i> Équipe B : <i>les Block Busters</i> Équipe masculine : <i>les Kamiquadz</i></p>	<div style="display: flex; justify-content: space-around;">   </div> <p>L'histoire du roller derby à Montpellier repose sur un ensemble de scissions et de ralliements. En novembre 2010, l'association du Hérault Derby Club se crée autour de son équipe, les Death Pouffes. La mascotte du club est une joueuse zombie, aux cheveux longs et décoiffés, noirs et verts, et à la poitrine imposante. Elles portent des coudières mais son bras, en sang et perforé, porte les traces du combat. La seconde mascotte prend davantage des traits humains mais ses cheveux rappellent ceux de Medusa, la cruelle déesse qui transforme ceux qui croisent son regard.</p> <p>En novembre 2011, les Death Pouffes se scindent. Une seconde équipe apparaît alors dans la ville : les Héraults Derby Girlz, représentées par un lion ailé rugissant. Ce logo tend à rappeler l'esthétique des universités ou confréries nord-américaines.</p> <div style="display: flex; justify-content: space-around; align-items: center;">    </div> <div style="text-align: right; margin-top: 10px;">  </div> <p>En août 2015, les deux clubs se réunissent pour devenir le Derby Club le Crès Lattes Montpellier, le logo devient « sérieux ». Cette fusion s'accompagne d'une rupture avec les imaginaires initiaux. Les zombies et la mythologie sont ici remplacés par une esthétique plus sportive et épurée : un <i>track</i> de roller derby.</p>
<p>Les Bones Breakers de Nîmes (2011)</p>	<div style="display: flex; justify-content: space-around;">   </div> <p>Pour leur premier logo en décembre 2011, les « casseuses d'os » ont choisi de convoquer la mort et ses imaginaires. Deux mois plus tard, en février 2012, elles changent de registre et s'éloignent du funeste et du gothique. L'équipe privilégie désormais un visuel plus léger. Le rouge et le noir prédominent, mais les filles ont choisi de redonner une place centrale au roller derby. Un patin et un casque de jammeuse rattachent désormais les Bones Breaker au monde du roller derby, un sport bien violent au regard du tibia d'une joueuse resté à l'intérieur du patin. Les filles de Nîmes n'ont depuis 2012 jamais changé de logo.</p>
<p>Les Broyeuses de Chair d'Alès (2011-2013)</p>	<div style="display: flex; align-items: center;">  </div> <p>L'équipe d'Alès, voisine des Nîmoises, n'est pas parvenue à fonctionner plus de deux ans. Dans ce laps de temps elle a néanmoins réussi à obtenir un logo qui rappelle les pavillons pirates. De nouveau, on y trouve le crâne d'une joueuse de roller derby, non loin de ses patins à roulettes. Selon la tradition pirate, les drapeaux rouges indiquent aux adversaires que l'équipe sera sans pitié.</p>

<p>The Holy Terrors de Saintes (2014)</p>	 <p>Pour leur logo, les joueuses de Saintes ont fait appel à un dessinateur local. Le roller derby et ici associé à un ange gothique à l'œil au beurre noir.</p>
<p>Head Hunters de Narbonne (2012)</p>	 <p>Pour leur premier logo de 2012, les chasseuses de tête de Narbonne représentent une main féminine tenant une paire de patins à roulettes, ainsi que la tête d'une femme, yeux et lèvres cousues. En janvier 2014, une dessinatrice locale leur crée un second logo. On y voit une chasseuse de tête, armée d'une hache et d'un fusil, prête à se rendre sur le <i>track</i>.</p>
<p>Coccyx Lexis de Perpignan (2013)</p>	 <p>Association créée en 2012, elle ne trouvera son logo que deux années plus tard. Celui-ci ressemble à plusieurs égards à celui de Toulouse : c'est un patin graphique qui est l'emblème des perpignanaise.</p>
<p>Harpies Braqueuses de Pibrac (2014)</p>	 <p>L'équipe de Pibrac n'a jamais changé son logo. Elle opte dès le début pour une harpie, être mythologique féminin, symbole de dévastation (Arno, 2020). Elle tient dans ses mains des pistolets automatiques et, chaussées de ses patins, s'apprête à faire régner la terreur.</p>
<p>Pink Block de Pibrac (2018)</p>	 <p>La ville de Pibrac accueille en 2019 une seconde équipe : les Pink Block. Ces créatrices, d'excellentes joueuses, ont souhaité proposer une autre manière de faire du roller derby et défendent désormais une association « féministe et queer » et réinstaurant l'autogestion dans son principe de fonctionnement. Son premier logo semble représenter des platines de roller derby (je ne suis pas en mesure d'apporter une autre analyse par manque d'informations). Le rose et le violet reprennent les couleurs des mouvements féministes. En octobre 2021, les Pink Block choisissent une bouche carnassière pour les représenter, le protège-dent aux couleurs cette fois du drapeau LGBT arc-en-ciel.</p>



<p>Les Marto-Killeuses d'Uzès (2015-2020)</p>	<div style="display: flex; justify-content: space-around;">   </div> <p>Comme bien d'autres équipes, les Marto-Killeuses ont créé le roller derby en intégrant un club de rink hockey : les Martos. Elles féminisent ainsi l'identité des Martos, davantage ancré dans la ville d'Uzès pour tâcher de faire connaître leur activité. En 2020, l'équipe disparaît probablement, comme d'autres équipes, suite aux confinements successifs liés à la Covid 19.</p>
<p>Les Scélérates de la Teste (2015-2017)</p>	<div style="display: flex; justify-content: space-around;">   </div> <p>Pour les Scélérates de Teste, le roller derby s'apparente à une mutinerie féminine et mortelle. Or, les joueuses ne font pas que reprendre les codes du derby américain, décalé et sanglant, elles s'inscrivent également dans la lignée du club de hockey auquel elles appartiennent, celui des Corsaires du Bassin d'Arcachon dont elles reprennent les éléments du logo : mi sportives / mi pirates.</p> 
<p>Roller Derby Palois (2011)</p>	<div style="display: flex; justify-content: space-around;">    </div> <p>Les Pyrénées-Atlantiques voient en décembre 2011 se créer une nouvelle équipe sportive : les Pau Crazy Dolls. Pour incarner leur sport, elles n'ont pas choisi une pin-up sexy mais une petite fille boudeuse et pleurnicheuse, blessée à la jambe et visiblement très énervée. En octobre 2013, elles opèrent un léger changement : le logo circulaire, le violet et la petite mascotte sont toujours présents mais celui-ci a troqué les larmes contre une mine de revanche. L'attache de ses cheveux, une chauve souris se retrouve dans le choix du dernier logo de l'équipe en août 2014. Elles ont en effet laissé de côté la jeune poupée pour mettre en avant un patin à roulette, surmonté des ailes de chauve-souris.</p>
<p>Full Metal Punkettes de Tarbes (2013)</p>	<div style="display: flex; justify-content: space-around;">  </div> <p>De son nom au logo de son équipe, L'équipe de Tarbes s'est librement inspirée du film de Stanley Kubrick, <i>Full Metal Jacket</i>, pour façonner son identité. Le casque de guerre est ici remplacé par un casque de roller derby qui, s'il présente les stigmates d'un retour de combat (des plombs ont transpercé le casque), des accessoires typiques de la féminité apportent du glamour à ce logo, comme le rouge à lèvres et le mascara qui viennent remplacer les munitions. Quelques symboles empruntés à des mouvements contestataires viennent orner ce casque vert : le symbole de la paix que l'on voit sur l'affiche du film est ici remplacé par le A de l'Anarchie et l'épingle à nourrice qui convoque les imaginaires du punk est ici présente. Enfin, contrairement aux jeunes garçons engagés pour la guerre du Vietnam, les joueuses de roller derby ne sont pas « born to kill », mais bien « born to roll ».</p>

<p>Marseille Roller Derby Club (2011)</p> <p>Équipe A : <i>les Bloody Skulls</i> Équipe B : <i>les Mars Invaders</i> Équipe masculine : <i>les Chapacans</i> Alliance masculine Marseille et Avignon : <i>les Gerbes de Provence</i></p>	<p>Le club de Marseille se crée en 2011. le premier logo du club devait probablement être la mascotte actuelle de l'équipe A. Celle-ci représente une pin-up aux longs cheveux soyeux et en tenue de sport avantageuse. Elle porte des chaussettes hautes ainsi que des bas résilles, son corps est tatouées et le visage maquillé. Le second logo (septembre 2013 probablement) reprend, quant à lui, les codes du blason de la ville de Marseille mais qu'il inverse : ici, la croix blanche se trouve sur un fond bleu. L'ancre marine est surmontée d'une tête de mort. En juillet 2022, l'équipe s'offre une nouvelle identité : une mouette regard l'horizon, posée sur une ancre marine. Ce sont désormais les logos des différentes sous-équipes qui jouent avec les codes sportifs : la pin-up des Bloody Skulls s'accompagne d'une martienne en patins à roulettes (il s'agit ici d'une référence au film de Tim Burton, <i>Mars Attacks</i> !).</p> <div style="display: flex; justify-content: space-around; align-items: center;">   </div> <div style="display: flex; justify-content: space-around; align-items: center; margin-top: 20px;">   </div>
<p>Massilia Roller Sisters (2020)</p>	<p>Autour de 2020, Marseille voit apparaître une nouvelle équipe : les Massilia Roller Sisters (son équipe s'appelle : les Pires Ratzes de Marseille). Elles sont le fruit d'une scission avec le premier club de la cité phocéenne. À leur création, les M.R.S ont voulu rompre avec les imaginaires avec lesquels le roller derby ont souhaité s'éloigner du « folklore du début » (terme de la créatrice du club) et adopter un visuel représentant la sororité. Sur ce logo (découvert par hasard sur un flyer de mauvaise qualité – l'équipe n'ayant n'a pas encore de page Facebook), on perçoit des pratiquantes se tenir par la main. Les conceptrices ont en effet souhaité mettre en avant la sororité davantage que les imaginaires guerriers de l'activité. Pour la saison 2023-2024, les joueuses ont décidé de retirer le « Sisters » du nom, afin de gagner en inclusivité. Elles se nomment temporairement les MRS en attendant de trouver une idée.</p> <div style="display: flex; align-items: center;">  </div>
<p>Roller derby Pays d'Aix (2011)</p> <p>Équipe A : <i>les Amazones</i> Équipe B : <i>les Valkyries</i> Équipe masculine : <i>les Sang-Thor</i></p>	<p>Les Amazones du Pays d'Aix feront évoluer leur logo à plusieurs reprises. Le premier date de décembre 2011, il représente une jammouse/amazone (elle porte des patins et un casque étoilé) chevauchant un griffon. Le second date de novembre 2014 et reprend sensiblement les modes codes : la joueuse est désormais au sol et, aidée d'un glaive, s'apprête à mener le combat. En novembre 2019, les Amazones choisissent un dernier logo. Plus sobre et graphique, il continue à s'inscrire dans la continuité des deux premiers et des</p> <div style="display: flex; justify-content: space-around; align-items: center;">    </div>

	<p>imaginaires conquérants de l'association. La jammeuse porte des marques de guerre sur le visage et son griffon, plus petit, l'accompagne désormais au sommet de son casque.</p>
<p>Les Rad'ass – Roller Derby Toulon (2011) (elles seront les Toxic Ladies – Roller Provence Méditerranée jusqu'en 2015)</p>	 <p>En 2011, le club de Toulouse est représenté par une joueuse de roller derby, patins aux pieds et casque vissé sur la tête, est allongée sur le sol de manière aguicheuse. En janvier 2015, le logo prend un tournant plus sportif. Le rose prédomine toujours mais cette fois, les joueuses, une jammeuse et une pivot, se tiennent debout, en tenues de sport, prêtes à s'élancer (je ne connais pas le symbole en arrière plan). En août 2022, l'équipe change de nom et de logo : les Toxic Ladies deviennent les Rad'asse et la joueuse de roller derby, qui nous montre ses sous-vêtements, trône sur une ancre marine, rappelant au passage l'ancre méditerranéenne de la ville.</p>
<p>Bay Witch Project de Nice (2012)</p>	 <p>Octobre 2012, les Baywitch Project de Nice (clin d'œil au film d'épouvante <i>The Blair Witch Project</i>) choisissent un chat noir, jammeur, pour les représenter, la queue en forme de palmiers. En août 2014, les joueuses ont fait appel à un artiste sérigraphe pour concevoir le nouveau logo qui reprend les éléments clés du premier. C'est désormais un chat gris la mascotte des Niçoises, sur sa petite planche et près des palmiers. Juin 2018, le chat a disparu pour laisser place à une main féminine de sorcière, aux ongles rouge aiguisés, tenant du bout des doigts une roue de patin. Mars 2023, le Bay Witch Project disparaît et les niçoises deviennent les Ultra'Canons. Chats noirs et sorcières ont laissé place à des boulets de canons.</p>
<p>Valient Bitchiz de Anglet – Côte Basque (2011)</p>	 <p>L'équipe des Valient Bitchiz (ou les « catins valeureuses ») se crée en 2011. Elle a choisi un logo, simple et efficace, qui l'accompagne depuis ses débuts : une tête de mort surmontée de patin à roulettes. Les Valient ont toujours souhaité rester un club féminin.</p>
<p>Kontra Bandista de Bayonne (2016)</p>	 <p>Non loin de Anglet s'est créée une équipe mixte : les Kontra Bandista. Pour les représenter, les joueuses ont choisi un raton laveur énervé portant, à son cou, le foulard rouge des ferias. On perçoit au loin le paysage pyrénéen. L'équipe masculine s'appelle les Gens Bons, en référence évidente à une spécialité locale : le jambon de Bayonne.</p>

<p>Roller Derby Mérignac (2012)</p>		<p>Le Sam de Mérignac a vu son logo évoluer à plusieurs reprises. En décembre 2012, les pratiquantes optent pour un logo emprunté au monde du rugby et choisissent des petits totems qui rappellent le haka néo-zélandais. En décembre 2014, le petit totem de Mérignac chevauche une antilope et adopte les couleurs du club de roller derby que le SAM a rejoint. En novembre 2017, l'équipe s'inspire complètement du logo du S.A. Mérignac Roller Sports, en y insérant les visages d'une jammeuse et d'une bloqueuse</p>
<p>Les Red Valentine Revenge de Valence (2013)</p>		<p>Les Red Valentine, devenues le Roller Derby Valence, proposent en 2013 comme premier logo le système sanguin du corps humain. Débutant par le cœur, il s'achève ensuite sur un utérus en période de menstrues. C'est un artiste qui est à l'origine de ce logo. À partir de 2014, le club choisit une petite pin up pour le représenter : elle tient parfois un cœur dans sa main et présente les stigmates d'un retour au combat.</p>
<p>Roller derby Bourg-les-Valence (2014-2014?)</p>		<p>Bourg-les-Valence accueille durant deux années une petite équipe. C'est un chien agressif tenant entre ses crocs un patin à roulettes.</p>
<p>Bloody Patchol d'Albi (2013)</p>		<p>Le logo des joueuses d'Albi ressemble à celui de Valence. En effet, c'est un utérus qui est ici célébré (patchole signifie d'ailleurs « sexe féminin »). Elles ne cesseront d'organiser leur communication autour du second degré et des menstrues féminines comme le montre ce petit chat agressif qui, tenant un couteau ensanglanté dans la bouche, précise que « le tampon ,c'est pas que dans la chatte » (le tampon est, au roller derby, le frein).</p>
<p>Black Crows de Castres (2013)</p>		<p>Les joueuses de Castres ont choisi la couleur bleue pour leur logo ; une couleur qui est également celle de l'emblème sportif de cette ville : le club de rugby Castres Olympique. En 2013, leur logo se compose d'un corbeau et d'une joueuse de roller derby en résilles. Le second logo de 2015 a</p>

	conservé les mêmes symboles : le corbeau est toujours présent, plus imposant et la joueuse, toujours légèrement vêtue, se pare de touches de rose.
Sisters in arms de Gap (2016)	 <p>Les joueuses de Gap ont changé à trois reprises de logo. Créé en 2016, le premier reprend les imaginaires funestes de l'activité : on voit une joueuse de roller derby tenant dans ses mains le crâne d'une jammeuse. En janvier 2018, elles rompent avec les imaginaires de la mort pour adopter une image du roller derby plus guerrier. Elles reprennent ces éléments en août 2022 en choisissant une mascotte armée pour le combat.</p>
Les D-Trackeuses Roller derby Bassin Minier (2016)	 <p>Les joueuses du bassin minier proposent également l'image d'une jeunes femmes prête pour le combat. Je ne sais pas si cette mascotte féminine, combative, est leur premier logo.</p>
Rolling Castagne Bastia (2015)	 <p>Le roller derby fait son apparition en corse en 2015 à Bastia. Pour confectionner son identité, l'équipe de Rolling Castagne s'est saisie de son patrimoine culinaire, la châtaigne, prête ici à la castagne.</p>
Ajacciu Roller Derby Imperiali (2016)	 <p>Un an plus tard, c'est Ajaccio, ville impériale, qui accueille une équipe de roller derby. Pour son logo, elle s'empare de l'une des figures de la ville, Napoléon 1^{er}, et se réapproprie ses symboles qu'elle conjugue au féminin (notamment le « petit chapeau » de l'empereur).</p>
Les Roll'Landes (2017)	 <p>Pour leurs logos, les joueuses des Landes n'ont pas opté pour l'ancrage funeste des autres équipe du sud. Elles lui ont préféré une licorne chaussée de patins à roulettes et à la crinière multicolore. En 2019, elles privilégient l'ancrage territorial et font apparaître les pins des Landes derrière une joueuse de roller derby.</p>

<p>Wonderbyland de Saint-Just-et-Vacquières (2019)</p>	 <p>En 2019, le Gard voit se créer une nouvelle équipe, adulte et junior, qui a également adopté la licorne comme égérie.</p>
<p>Les Brutales Rurales - Roller Derby Gers (2020)</p>	 <p>Cette toute jeune équipe de Fleurance s'auto-désigne comme étant la première équipe rurale de France. Apparue à Fleurance, petite ville de moins de 6 000 habitants, les Brutales Rurales entendent bien concurrencer le sport roi sur ce territoire : le rugby. Pour leur logo, elles ont bien sûr choisi de mettre en avant des éléments liés à la nature et ce sont des pétales de tournesols qui viennent introduire cette activité en campagne.</p>


Paris et la région parisienne

<p>Paris Roller Derby (2010) (à sa création jusqu'en septembre 2021, le club se nomme Paris Roller Girls)</p> <p>Équipe A : <i>la All Stars</i> Équipe B : <i>les Quedalles</i> deviennent en juin 2023 le <i>Breakfast Club</i> Équipe C : <i>Les Sans Culottes</i></p>	 <p>L'histoire des PRG (diminutif utilisé pour désigner les Paris Roller Girls) s'accompagne de la création de deux vagues de logos. Première équipe à se créer dans la capitale, les joueuses prennent, dès mars 2010, l'emblème parisien par excellence : la tour Eiffel, qu'elles ne quitteront jamais. Une paire de patins quads pend alors à son sommet. Les joueuses se verront dans l'obligation de changer de logo pour des raisons juridiques (celui-ci se rapproche trop de celui du club de football, le Paris Saint-Germain). En décembre 2010, suite à un concours, elles misent sur le côté sexy du sport. Ici, le rouge prédomine. Deux jammeuses s'affrontent devant la tour Eiffel, elles sont tatouées, portent des bas résilles et des leggings lacérés. Elles n'utiliseront ce logo que très peu de temps. En mai 2011, les PRG reviennent à un visuel plus sportif, désormais le bleu prédomine.</p>  <p>Une jammeuse est représentée de nouveau devant la tour Eiffel, elle porte des</p>
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

	<p>habits de sport, des patins et des protections. Elle est en action, positionnée dans le virage d'un track. Son visage est conquérant, victorieux. Cette jammeuse représentera le club durant 4 années. En février 2017, elle disparaît pour laisser place à une nouvelle représentation du club, beaucoup plus lissée. Les imaginaires sportifs se font ici prestigieux. La tour Eiffel est remise en avant et s'intercale avec un <i>track</i> de roller derby. Le prestige du club ne s'observe plus simplement à travers l'appropriation d'un des symboles de la France, il s'exprime également dans l'ajout d'un « <i>since 2010</i> », lequel traduit l'expérience de ce club, une « institution » du roller derby français. En septembre 2021, les PRG deviennent les PRD : Paris Roller Derby, effaçant ainsi le féminin afin d'être « <i>plus représentatif de l'inclusivité de la ligue</i> » (page Facebook des PRD). En ce qui concerne le nom des équipes, les <i>Sans Culottes</i> font référence à l'histoire révolutionnaire française. En juillet 2023, les membres de la <i>Quedalle</i> choisissent d'en finir avec le nom historique le l'équipe B pour devenir le <i>Breakfast Club</i> « <i>teen movie par excellence sauce USA, film manifeste pur produit d'une génération stéréotypée, aliénée et révoltée</i> » (page Facebook des PRD).</p>
<p>L'Alternative Paris (2011)</p>	<div style="display: flex; align-items: center;">  <div style="margin-left: 20px;"> <p>L'Alternative est la seconde équipe parisienne à se créer. Par ce nom, elle semble vouloir proposer une autre manière d'envisager la pratique du roller derby, différente de celle proposée par les Paris Roller Girls. Si celle-ci n'a pas été rencontrée, l'équipe mise beaucoup sur les mises en scènes du roller derby américain et tend à rester éloignée des logiques compétitives qui vont rapidement animer l'équipe des Paris Roller Girls.</p> </div> </div>
<p>Lutèces Destroyeuses de Paris (2011)</p> <p>Équipe A : <i>les Encastreuses</i> Équipe B : <i>les P'tites Frappes</i> Équipe C : <i>les Canailles</i></p>	<div style="display: flex; justify-content: space-around; align-items: center;">    </div> <p>Les Lutèces Destroyeuses sont la troisième équipe à se créer à Paris. Elles se nomment ainsi les « Lutèce », en référence à la capitale qu'elles souhaitent représenter (le terme Paris étant déjà pris) et « destroyeuses » car elles comptent bien y faire régner le chaos. Le premier logo date de juin 2011 : il représente une jeune femme (un carré noir et une poitrine imposante) portant des patins autour du cou. La couronne de laurier symbolise alors la conquête et la gloire. En avril 2012, les joueuses s'éloignent de l'empire romain pour investir l'univers ultra-violent du film d'<i>Orange Mécanique</i>. C'est un logo très travaillé et graphique qui représente désormais cette association. Les joueuses de derby, jammeuse, pivot et bloqueuses sont les nouvelles <i>droogies</i> de Paris, prêtes à faire régner la terreur. Le dernier logo du club date de janvier 2023 : il est très épuré et graphique. S'il conserve l'orange des versions précédentes ainsi que les mécanismes, les joueuses lui ont retiré le rapport à la violence.</p>
<p>Les Gueuses de Pigalle (2012)</p> <p>Équipe A : <i>les Sacrés Sans Cœur</i> Équipe B : <i>les Buttées de Montmartre</i></p>	<div style="display: flex; align-items: center;">  <div style="margin-left: 20px;"> <p>Après les Paris Roller Girls, l'Alternative, les Lutèces Destroyeuses, Paris et ses alentours accueillent de nouvelles équipes de roller derby, qui cherchent chacune à se distinguer les unes des autres. En 2012, ce sont les Gueuses de Pigalle qui font leur apparition. Pour leur unique logo, elles s'emparent d'imaginaires parisiens et s'en amusent. Face au Moulin Rouge, les Gueuses tâchent de séduire le public et nous dévoilent leur plus beaux atouts. Elles mobilisent ainsi les</p> </div> </div>

	<p>imaginaires de la « <i>société des bas-fonds</i> », de ses voyous et de ses prostituées (Kalifa, 2013 : 248). Elles sont membres du Paris Hockey Club (dont l'insigne sur trouve sur la banderole blanche).</p>
<p>Les Quads de Paris (2012)</p> <p>Équipe A : <i>la Boucherie</i> Équipe B : <i>la Barbaque</i></p>	 <p>2012 n'est pas seulement l'année des Gueuses de Pigalle puisqu'une cinquième équipe parisienne fait son apparition dans la capitale. Pour se démarquer des autres collectifs, les joueuses choisissent de s'inscrire dans un patrimoine oublié de la ville lumière. Loin de la tour Eiffel, du Moulin Rouge ou des imaginaires guerriers, c'est l'histoire de la première Grande Boucherie parisienne que les joueuses convoquent. Elles font ainsi appel à une histoire rattachée aux luttes syndicales et ouvrières de Paris. Le thème de la boucherie leur offre matière à créer de nombreux visuels amusants (leur logo d'abord qui est un ticket de boucher).</p>
<p>Roller Derby Creil (2012)</p> <p>Équipe A : <i>les Knock'N'Roll Cannibal</i> Équipe B : <i>les Channibals Lecter</i> Équipe masculine : <i>les Knocking Balls</i></p>	 <p>L'équipe des Knock'N'Roll Cannibal a choisi pour son logo et son nom de mobiliser les imaginaires sanglants du roller derby. On y voit en effet une jeune femme coiffée d'un casque et la bouche ensanglantée.</p>
<p>Les Nasty Pécheresse de Montreuil (2013)</p> <p>Équipe A : <i>la Scandale</i> Équipe B : <i>l'Entourloupe</i> Équipe C : <i>la Bagarre</i></p>	 <p>En 2013, des Montreuilloises débute la création de leur équipe de roller derby. Pour s'implanter dans la ville, elles décident de mobiliser un pan bien connu de l'histoire de Montreuil et de son patrimoine : les murs à pêches. Apparues au XVII^e siècle, les murs à pêches constituaient alors un mode de production horticole original (Lafarge, 2012) permettant aux arbres fruitiers de bénéficier d'une inertie thermique importante. Ils font aujourd'hui l'objet de nombreuses initiatives citoyennes et constituent un patrimoine auquel les habitants de Montreuil sont très attachés. Les joueuses de derby sont ainsi parvenues à associer cet élément du patrimoine local aux imaginaires du roller derby. Pour leur premier logo datant de 2013, la mascotte des Nasty Pécheresse est une joueuse de roller derby tenant dans sa main une pêche, et affichant avec malice son arrière-train également en forme de pêche. En juillet 2016, la pin-up aux cheveux d'ébène a disparu et c'est une pêche dodue surmontant deux fémurs qui est devenue le nouvel emblème du club.</p>
<p>Les Psyko'Quads – SGS Roller Derby (2012)</p>	 <p>Les Psyko'Quads sont une équipe mixte apparue en région parisienne en 2012. Si pour leur premier logo de 2012, les pratiquantes choisissent un crâne coloré, en avril 2013, des membres du club redessinent l'emblème du club. Cette fois, ils choisissent d'être représentés par une joueuse ensanglantée, maintenant par des sangles. En</p>

	<p>décembre 2017, un tatoueur local et une dessinatrice, alors joueuse de l'équipe, dessinent un nouveau logo. Les cheveux de la mascotte ont été raccourcis, sa bouche est cousue et des pansements témoignent du risque de blessures.</p>
<p>Les Bashing Banshees d'Argenteuil (2012-2016)</p>	 <p>Argenteuil accueille une équipe entre 2012 et 2016. Les joueuses choisissent comme emblème une banshee, une créature féminine appartenant au folklore irlandais. Elle est une messagère de l'autre monde.</p>
<p>Roller Derby Panthers (2012-2023) Saint-Gratien</p>	 <p>Les Panthères de Saint-Gratien ont changé à plusieurs reprises de visuel. En mars 2013, c'est une panthère enfantine qui les représente, le regard malicieux et les étoiles de jammeuses sur les joues. En septembre 2013, la panthère devient une joueuse de roller derby, féline et agressive. Enfin, en mai 2019, l'équipe fait appel au talent d'une artiste, Audrey Trogman, spécialisée dans les collages. Le logo perd ses attributs enfantins et se politise : l'équipe défend son ancrage féministe (par le rose fuschia) et LGBT (le « + » exprime l'ouverture de l'association aux personnes trans et non-binaire). Le choix de la panthère en tant qu'emblème de cette association de roller derby peut trouver racine dans le mouvement des « Panthères roses », une association d'activistes gays et lesbiennes créée dans les années 2000 à Montréal et se définissant comme « queers radicaux » (Hogan, 2005)</p>
<p>Les Succubes de Chapet (2011)</p>	 <p>Chapet accueille en 2011 l'équipe de roller derby des Succubes, démon féminin qui séduit les hommes avant de les abandonner. Les logos successifs adoptent les mêmes codes : un crâne ailé aux yeux remplacés par des roues.</p>
<p>Badasses Ladies de Villejuif (2013)</p>	 <p>Les Badasses Ladies ont fait appel à un dessinateur pour concevoir leur logo. Celui-ci représente les jambes d'une joueuse de roller derby, tatouées et colorée de rose. Le transgressif se joue dans le détail du tatouage. On peut y repérer un poignard planté dans le mollet et un crâne transpercé.</p>
<p>Bumpy Girls de Nogent-le-Roi (2011-2013)</p>	 <p>L'équipe des Bumpy Girls de Nogent-le-Roi ne sont pas parvenues à stabiliser leur organisation et ont disparu au bout de deux années de fonctionnement. Leur logo représentait une jeune femme agressive, marque de guerre sur les joues et protège-dent dans la bouche. Ses cheveux sont enroulés dans les roulements de patins.</p>

<p>Bloody Angel de Melun (2015)</p>	 <p>Les Bloody Angel de Melun ont, elles aussi, convoqué un ange mortuaire, majestueux et tatoué, comme emblème de leur équipe.</p>
<p>La Tanière du Val - Saine et Marne (2015-2020)</p>	 <p>La Tanière du Val appartient à sa création à l'association sportive de roller skating du Val d'Europe dont l'emblème est un loup carnassier. Pour leur logo, elles s'emparent de l'emblème du club auquel elles appartiennent, qu'elles associent à une joueuse de roller derby qui portent un casque de roller rouge, leur permettant également de se réapproprier le conte du Petit Chaperon Rouge.</p>
<p>Roller Derby Meaux (2017)</p>	 <p>Créé en 2017, le jeune club de Meaux adopte les codes du roller derby tel qu'il est apparu en 2009 : celui-ci est féminin et mortel. Le club accueille également une équipe junior, les diabolins des Death'Momiaks.</p>
<p>Les Phoenix de Gennevilliers (2018)</p>	 <p>Cette équipe a été créée sous l'impulsion d'une pratiquante de roller derby qui, après avoir essayé plusieurs équipes de région parisienne, a souhaité créer son équipe et lui injecter sa vision du roller derby. Avec des coéquipières, elles ont choisi le phœnix comme symbole d'un renouveau, d'une renaissance. L'équipe défend un positionnement féministe et inclusif. Les joueuses sont également parvenues à accueillir une équipe junior peu de temps après leur création.</p>
<p>Les Tamponneuses de la CATA (2018)</p>	 <p>Les Tamponneuses sont peut-être la première émanation féminine d'un club initialement conduit par une majorité d'hommes. En effet, ce sont les Calebrutes qui les précèdent. Ces derniers sont ravis d'accueillir une équipe féminine et changeront même leur identité associative afin d'offrir une plus grande visibilité aux femmes. D'ailleurs, pour leur logo, ces dernières n'ont pas hésité à s'approprier le second degré avec lequel les Calebrutes sont nés. Ainsi, c'est un tampon hygiénique ensanglanté qui constitue l'emblème de ce club.</p>
<p>La Bétonnière (2020-2023)</p>	 <p>La Bétonnière est la dernière équipe créée, à ma connaissance, du côté de la capitale. Selon les informations trouvées à travers diverses interviews de joueuses, cette équipe est une émanation de joueuses provenant d'autres équipes parisiennes. L'association défend des valeurs féministes (le violet le rappelle ici) et inclusive. Le logo ressemble à une ceinture de catch. L'équipe a annoncé sa dissolution en novembre 2023.</p>
<p>La Harde – Roller Derby Compiègne (2019)</p>	 <p>En septembre 2019, la jeune équipe de Compiègne choisit un premier logo circulaire et assez simple, les joueuses souhaitant quelque chose de neutre au départ. Celui-ci sera en octobre 2020 remplacé par un dessin plus coloré : il s'agit cette fois d'un chevreuil (ou d'une biche), les patins sur l'épaule et recouverte à plusieurs endroits de pansements. Trois ans après leur création en septembre 2022, le logo devient graphique et</p>

le chevreuil précédent s'est transformé en un cerf majestueux. Les créatrices n'ont pas souhaité s'inscrire dans la continuité du roller derby rock'n'roll mais proposé plutôt une représentation respectueuse de la condition féminine.

Du côté de l'Ouest

Nantes Roller Derby (2010)

(à sa création jusqu'en mars 2021, le club se nomme Nantes Derby Girls)

Équipe A : *Les Duchesses*
Équipe B : *Les Divines Machines*



Pour leur premier logo en **septembre 2010**, les Nantaises mobilisent une esthétique de la rue, celle du graphe et du pochoir. Au cœur de l'affiche, une étoile de jammeuse. En ce qui concerne le choix du vert comme teinte prédominante, celle-ci peut faire référence à l'une des couleurs symboliques de la ville de Nantes. Elles ont également choisi de mettre en l'étoile de la jammeuse. Un second logo est créé en **octobre 2012** et s'inscrit dans la continuité du premier. Il reprend la couleur verte et l'étoile au centre. Or, ici, le graphisme est plus travaillé et s'éloigne de l'esthétique DIY du premier. Le choix du métal convoque une esthétique industrielle. **Mars 2021** marque un tournant visuel pour l'équipe. Le logo, fruit du travail d'un graphiste professionnel, rattache cette fois le roller derby au patrimoine de la ville. Les fortifications de Nantes sont ici mises en avant et prennent la forme d'un track. L'étoile est hissée au sommet de celui-ci. Le club en profite pour changer son nom : les Nantes Roller Girls deviennent les Nantes Roller Derby. Le rappel de leur création, en 2010, leur attribue une valeur d'excellence.

Depuis 2011, les sous-équipes du club de Nantes possèdent également leurs logos. Les Duchesses, l'équipe A, sont représentées par Anne de Bretagne, mi-duchesse au collier de perles raffinées, mi-cadavre en décomposition. L'équipe B, les Divines Machines, nous plongent quant à elles dans l'imaginaire de Jules Verne, natif de Nantes. Elles mobilisent pour cela l'esthétique rétrofuturiste *steampunk* chère à l'auteur nantais.



Roller Derby Brest (2010)

(jusqu'en septembre 2022, le club se nomme Brest Métropole Océane Roller Derby Girls)

Équipe A : *Toutes Étoiles*
Équipe B : *les Sabordeuses* ou *La Colère de Brest*
Débutantes : *les Fresh Mouettes*




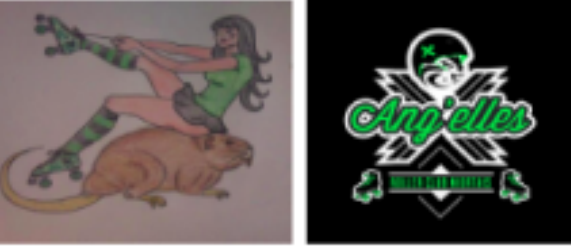



Lors de leurs premiers rassemblements en **2010**, les joueuses de Brest confient leur logo à un artiste brestois, également frère du coach des B.M.O (qui réalisera également le second). Le premier reprend les codes des pavillons pirates : la tête est celle d'une joueuse de roller derby éborgnée. Elle porte un casque, un protège-dent et un cache-œil sur lequel on reconnaît l'étoile de jammeuse. Les couleurs noir et le violet font directement référence au courant de l'anarcho-féminisme. En **octobre 2016**, le départ de très nombreuses joueuses encourage les pratiquantes restantes à redéfinir l'identité de

	<p>l'association. Le second logo conserve le violet mais rompt avec les imaginaires agressifs du premier. On y voit une sirène se tenant de profil et portant à sa main un patin à roulettes. Le pont de Recouvrance de Brest figure en arrière-plan. Enfin, en septembre 2022, l'équipe adopte une dernière identité visuelle, en rupture avec les précédentes. Le logo est très coloré. Le poing levé de femmes jaillit de patins. Ce faisant, les B.M.O rattachent le roller derby à l'héritage esthétique du militantisme des années 1960-1970 (Bard, 2014). Rattachés à leurs débuts à un féminisme anarchisme, elles s'inscrivent désormais dans une lutte intersectionnelle. D'ailleurs, les BMO ont retiré le « <i>girls</i> » de leur nom pour gagner en inclusivité et se nomment désormais le Roller Derby Brest.</p>
<p>Kick'n'rosko (2012-2016)</p>	<div data-bbox="560 539 746 734" data-label="Image"> </div> <p>La petite équipe de Roscoff a vu le jour en 2012. Située au bord de l'océan, elle est portée par des imaginaires territoriaux. On y voit ainsi une jammeuse dressée devant la coque d'un paquebot.</p>
<p>Roller Derby Rennes (2011)</p> <p>Équipe A : <i>les Déferlantes</i> Équipe B : <i>les Mureennes</i> Loisir : <i>la Mortal Condate</i></p>	<div data-bbox="560 790 778 1081" data-label="Image"> </div> <p>Le Roller Derby Rennes est le fruit de la réunion de deux collectifs de roller derby qui se sont créés en juillet (The Moody Bitchies) et en septembre 2010 (Witches on Wheels). Pour leur logo, les rennaises ont choisi d'associer le roller derby (quelques gouttes de sang surmontées d'une tête) à un ancrage local, marin. Ce club est depuis ses débuts exclusivement composé de femmes +. Or, à Rennes, il existe également une équipe masculine assez performante, en place depuis 2013. Les deux équipes fonctionnent indépendamment l'une de l'autre.</p>
<p>Roller Derby Rouen (2011)</p> <p>Équipe A : <i>les Veuves Noires</i> Équipe B : <i>les Faucheuses</i> Équipe Junior : <i>les Mimigales</i></p>	<div data-bbox="544 1155 794 1402" data-label="Image"> </div> <p>Les Veuves Noires de Rouen sont rattachées à un club de hockey : Les Spiders. Leur nom prend plusieurs sens : si le côté mortuaire du roller derby est présent, elles s'associent à la symbolique proposée par les hockeyeurs. En effet, les Veuves Noires sont également une espèce d'araignées particulièrement toxiques, dont l'imaginaire collectif retient leur cannibalisme sexuel.</p>
<p>Association Rouen Roller Derby – Maromme (2014)</p> <p>Les Drakk'harrd Équipe masculine : <i>Assguarrd</i></p>	<div data-bbox="571 1451 719 1641" data-label="Image"> </div> <p>2014, près de Rouen, une nouvelle équipe fait son apparition : ce sont les Drakk'harrd qui adoptent les imaginaires vikings et se démarquent ainsi des funestes Veuves Noires.</p>
<p>Les Rolling Candies d'Amiens (2012)</p>	<div data-bbox="635 1693 1337 1895" data-label="Image"> </div> <p>Les Rolling Candies d'Amiens adopte des imaginaires liés à l'enfance. Ainsi, pour leur premier logo datant de février 2012, les patins violets s'associent à des chupa chups et autres confiseries. En mars 2014, l'équipe adopte une petite</p>

	<p>mascotte pour la représentée à l'air enfantin et malicieux. Elle tient de nouveau dans sa main une sucette et s'accompagne de chauve-souris. On distingue le paysage amiénois en arrière-plan. Enfin, pour leur dernier logo de 2020, c'est un visuel plus épuré en noir et blanc qui représente le club et les patins à roulettes ont été remplacés par une paire de quads pour enfant.</p>
<p>Les V'hermines de Vannes (2012)</p>	 <p>Décembre 2012, les joueuses de Vannes choisissent comme mascotte, l'emblème de la Bretagne, la vermine. Transformée en une joueuse de roller derby, protection et patins à roulettes aux pieds, celle-ci se veut féroce. Mars 2014, le vermine devient carnassière : elle perd ses attributs féminins pour gagner en dangerosité. Pour leur dernier logo en mars 2019, les V'hermines ont fait appel à une artiste locale qui choisit de réinjecter de la douceur dans le logo. Les vermines jammeuses ont perdu leur agressivité et le rose se veut plus tendre.</p>
<p>Roller Derby Lorient (2012)</p> <p>Équipe A : <i>les Morues</i> Équipe B : <i>la Friture</i></p>	 <p>Les joueuses de Lorient ont attendu plus d'une année avant de trouver leur logo idéal. Suite à un concours lancé sur les réseaux sociaux sur la thématique des morues, elles sélectionnent ce visuel qui les accompagne encore aujourd'hui. C'est un artiste, Prozeet qui en est à l'origine. Inspiré par les comics US, les vieux cartoons ou les freaks, il a également choisi de rattacher les imaginaires du roller derby à un ancrage territorial. On y remarque ainsi l'ancrage marin de Lorient, l'hameçon pour attraper les poissons et les cordes marines. Les morues permettent ici de dessiner l'arrière-train d'une jeune femme et des patins à roulettes occupent le devant de l'image.</p>
<p>Le Ferraille de Hennebont (2018)</p>	 <p>Ce club est décrit comme étant une émanation de l'équipe de Lorient, souhaitant redonner vie au derby vintage des débuts. Les joueuses n'ont pas répondu à mes sollicitations. Pour le logo, les joueuses ont fait appel au concepteur du logo de Lorient, Prozeet.</p>
<p>Kemper Roller Derby (2012)</p>	

	<p>Créé par une des pionnières du club en mars 2012, le premier logo de l'équipe de Quimper s'appuie sur le patrimoine local : « Barbaque c'est comme la barbaque comme la viande, Maout ça veut dire bélier en breton et Teigne comme teigne comme des teignes et puis c'était un jeu un mot par rapport au Secret de Brokeback Mountain. Hyper tiré par les cheveux. Et pour le coup en fait parce que l'emblème de la ville de Quimper est un bélier » (Grisette). En septembre 2016, l'équipe première, les Bomb'Hard, adopte un logo de bombardière. Mars 2023, le logo de l'association subit quelques modifications. Le bélier perd ses couleurs et ses attributs agressifs pour adopter des traits plus fins.</p>
<p>Team Brittany (2012)</p>	<div data-bbox="564 510 778 741" data-label="Image"> </div> <p>En 2012, les équipes bretonnes s'allient afin de participer à des championnat. Pour son blason, cette alliance mobilise les symboles de la Bretagne, l'hermine et le triskell.</p>
<p>Roller Derby La Rochelle (2012)</p>	<div data-bbox="555 891 1059 1115" data-label="Image"> </div> <p>2012, les filles de La Rochelle sont les Hell'R Cheeky Dolls. C'est une joueuse en boxer qui les représente, casque de jammeuse vissé sur la tête et ancre marine tatouée sur le bras droit. Janvier 2016, la pin-up disparaît pour laisser place à un poulpe jaune jammeur (l'étoile de mer collée sur son casque atteste de sa fonction dans le jeu). L'ancre territoriale est désormais prédominant pour cette équipe de la côte atlantique.</p>
<p>Les Patronnes de Cholet (2014)</p>	<div data-bbox="560 1272 770 1485" data-label="Image"> </div> <div data-bbox="804 1335 1046 1406" data-label="Image"> </div> <p>Les patronnes de Cholet sont représentées en 2015 par une pin-up moderne, en maillot de bain vichy pigeonnant et jambes tatouées. L'association fusionne en 2023 avec une association de skateboard. Ils créent ensemble le <i>Camouflage Street Crew</i>.</p>
<p>Les Passeuses Dames – La Roche sur Yon (2014)</p>	<div data-bbox="541 1559 1214 1787" data-label="Image"> </div> <p>Les Passeuses Dames de La Roche sur Yon ont, depuis leurs débuts, choisi pour mascotte un ange de la mort. Plusieurs tentatives ont été initiées. Le premier logo officiel date d'avril 2014 et représente une jeune femme faucheuse. Il change de couleur en janvier 2015. En janvier 2016, un membre de l'équipe, graphiste de profession, crée un logo qui s'inscrit dans la continuité des précédents : la faucheuse est toujours présente, mais plus ténébreuse.</p>

<p>Guigamp Roller derby (2014-2014 ?)</p>	 <p>L'équipe de Guigamp n'est pas parvenue à dépasser une année. Créée aussi vite qu'elle est apparue, elle est néanmoins parvenue à confectionner un logo qui convoque les légendes bretonnes. On semble en effet voir un korrigan, petite créature légendaire de Bretagne, bienveillante et parfois malveillante, cachée dans un patin à roulette.</p>
<p>Roller Derby 72 Le Mans (2011)</p> <p>Équipe A : <i>les Missfeet</i> Équipe B : <i>les Chicaneuses</i> Équipe masculine : <i>Rillettes Chili Peppers</i></p>	 <p>L'équipe du Mans a conservé un emblème sensiblement similaire tout le long de son histoire. Peu d'éléments concernant sa création circule. Un graphiste est à l'origine du second logo, lequel date de 2015. Celui-ci reprend les codes d'équipes américaines mais des références me manquent pour pouvoir comprendre son graphisme. En janvier 2019, le nom « Missfeet » désigne l'équipe A et le club devient le Roller Derby 72.</p>
<p>Silly Geez de Tours (2011)</p>	 <p>Pour son premier logo datant de janvier 2011, l'équipe des Silly Geez choisit une effeuilleuse / joueuse de roller derby légèrement vêtue et sensuelle. En mars 2012, l'équipe change de registre. Devenue les Silly Geez, les oies déjantées, elles sont désormais représentées par une oie menaçante. Ses cheveux violets sont noués d'un foulard léopard, elles portent les stigmates d'un retour au combat. Les crânes de ses victimes sont empilés derrière elle, près d'une tour crénelée, symbole de la ville. Le Roller Derby Tour compte également une équipe masculine, les Track'ass, ainsi qu'une équipe Junior, les Plaies Mobiles.</p>
<p>Ang'Elles X de Niort (2012-2020)</p>	 <p>Les joueuses de Niort ont choisi pour emblème du club l'un des habitants des Marais Poitevin : le ragondin. Associé en 2012 à une joueuse peu farouche, il devient en octobre 2015 la seule égérie du club.</p>
<p>Walhalla Bitches du Val de Loire (2013-2016)</p>	 <p>Pour représenter le club, les Walhalla Bitches ont sélectionné comme mascotte une poupée guerrière aux cheveux roux flamboyants, une vikings du derby (Valhalla se référant au paradis guerrier vikings). Le rappel du sport s'effectue par la présence des patins à roulettes. Un deuxième logo reprend les codes du premier : le rouge et le noir prédominant et la mascotte a toujours les cheveux rouges. Or, contrairement à la première mascotte représentée de façon à respecter les canons esthétiques du féminin (un décolleté mis en avant, un visage aux traits fins, les longs cheveux), celle-ci s'écarte de ces stéréotypes. La nouvelle mascotte propose un corps plus charnu, tatoué et les cheveux sont</p>

	rasés sur les côtés.
<p>Roller Derby Caen (2011) (The Leopard Avengers jusqu'en janvier 2013)</p>	 <p>Pour son premier logo créé en septembre 2011, l'équipe de Caen adopte les codes du cinéma américain : les super-héros, les ailes et les étoiles du film <i>Top Gun</i>. En janvier 2013, ce rattachement s'atténue pour gagner en humour : ainsi, si les ailes et les étoiles du drapeau américain sont toujours présentes, un slip (celui de Superman peut-être) griffé fait désormais office de mascotte du club.</p>
<p>Les Burning Mussels du Havre (2012)</p>	 <p>Les « moules en feu » du Havre ne semblent avoir eu qu'un logo depuis le début de leur histoire. Celui-ci associe ancrage territorial (l'ancre marine et les cordes de pêches) avec les imaginaires sexy des filles du roller derby. Décolleté imposant et regard aguicheur, la jammeuse des Burning Mussels se veut séductrice.</p>
<p>Les Cheerboobs de Cherbourg (2015)</p>	 <p>Les joueuses de Cherbourg sont une équipe « qui en dans le soutif ». Pour les représenter, elles ont opté pour une image appartenant aux milieux féministes (une femme des années 1950 montrant ses seins en guise de protestation) qu'elles détournent de manière humoristique.</p>
<p>Le roller derby à Lyon (2011)</p> <p>Aujourd'hui Lyon United Roller Derby</p>	<p>Les Grrriottes Grrrls (2011-2018)</p>  <p>Les Griottes Grrrls, première équipe lyonnaise, s'établissent en octobre 2011. À leur création, elles montrent leur rattachement à une figure mythique du <i>revival</i> roller derby : le Riot Grrrl. Un premier logo apparaît sur les réseaux sociaux en octobre 2011 : il s'agit d'un blason représentant une bouche féminine, croquant sensuellement dans une cerise rouge sang. Seule la présence de petits patins à roulettes rattachent les lyonnaises à l'activité derby. Un second logo naît en février 2014, suite à un concours lancé sur Facebook. Si les patins ont disparu, ce second logo s'inscrit dans la continuité du premier. La bouche sensuelle a laissé place à un oiseau en décomposition. Sanglante, la cerise est aussi empoisonnée. Le triangle semble faire référence à un symbole appartenant au féminisme. En 2016, dans cette même esthétique noir et rouge, un nouveau logo affiche des crânes de volatiles, ils sont surmontés de l'étoile de jammeuse et de la bande de la pivot.</p> <p>En 2013, Lyon voit apparaître une seconde équipe : le Gang des Lyonnaises. Le logo représente une joueuse de roller derby (une pivot si l'on se réfère à son</p>

couvre-casque), qui porte sur son bras le numéro 69 de la métropole lyonnaise. L'ancrage sportif est très présent mais l'équipe apporte des pointes d'humour avec la présence de deux morceaux de lard de part et d'autre de cette mascotte (l'équipe est le Lyon Association Roller Derby). En enfin, un foulard vient cacher le visage de cette joueuse qui doit rester inconnue.

En **2018**, les deux équipes fusionnent et deviennent : le Lyon United Roller Derby. Le nouveau logo de l'association a évacué la dimension transgressive des Griottes Grrrl ainsi que l'ancrage féminin du LARD pour proposer à la place un ancrage territorial. Un gigantesque lion coiffé d'une étoile de jammeuse surplombe ainsi la ville de Lyon, représentée ici par quelques-uns de ses monuments. Un track de roller derby a également remplacé le O de Lyon. Si ce logo s'est largement délesté d'imaginaires transgressifs afin de gagner en sérieux, les blasons des différentes équipes de l'association renouent quant à eux avec les traditions initiales de la pratique.


**Le gang des Lyonnaises
(2013-2018)**



Le logo des Faux Soyeuses, l'équipe A du club, représente une joueuse de roller derby, reconnaissable grâce à son casque et à ses protections. Son nom articule deux imaginaires : ceux du roller derby et de la faucheuse mais également celle d'un pan de l'histoire sociale et du mouvement ouvrier lyonnais qui prend racine dans les ateliers de la soie au cours du XVIII^e siècle. En effet, de nombreux éléments se rapportent aux canuts, le nom donné aux ouvriers de la soie et des métiers du tissage, comme les ciseaux et le fil de soie. Les canuts se révoltent entre 1831 et 1834 contre l'exploitation et l'asservissement dont ils sont victimes à l'atelier (Riot-Sarcey, 1998). Enfin, le choix des joueuses du derby d'afficher leur attachement à la lutte ouvrière des canuts est d'autant plus important pour elles que le tissage de la soie était un secteur très féminin, pourtant écartées du pouvoir dans les usines et également rayées de l'histoire de ce mouvement social (Budin, 2006). En s'associant à l'histoire de ses ouvrières, les joueuses mobilisent leur sport pour en faire le support d'une mémoire oubliée. L'équipe B est celle des Goregones. Le terme articule également des imaginaires propres au roller derby (la goregone est le nom de la déesse Medusa) et au territoire (Gone est l'ancien nom donné à la ville de Lyon et est également le nom affectueux donné aux enfants). Le logo représente le crâne d'une jammeuse surmonté de couleuvres. Enfin, l'équipe C est celle des Bugneuses, du nom des « bugnes », pâtisserie lyonnaise et expression tirée de l'argot signifiant un coup de poing. Le personnage porte un rouleau à pâtisserie qu'il semble vouloir utiliser pour frapper quelqu'un. On retrouve le foulard que portait la mascotte du LARD, de la couleur ici des nappes vichy des bouchons lyonnais.

<p>Le Roller Derby Saint-Étienne (2012)</p>	 <p>À leur création en 2012 à Saint-Étienne, les Green Harpies, choisissent Rosie la Riveteuse, aujourd'hui symbole féministe, pour les représenter. En décembre 2018, Rosie a été remplacée par une harpie, créature mi-femme, mi-oiseau. Coiffée de l'étoile de jammeuse, elle semble prête pour le combat. En juin 2020, les Green Harpies deviennent le Roller Derby Stéphanois. Elles en finissent avec le vert (également les couleurs du club de football local) pour adopter le marron. De plus, c'est une pomme de pin qui devient l'emblème de ce club ou plutôt un « babet », la mascotte de la ville. L'équipe A doit aujourd'hui s'appeler « les Vert Tueuses ».</p>
<p>Les Viennes Haineuses (2013)</p>	 <p>Les Vienne Haineuses ont choisi comme emblème du club une plante carnivore, teintée de rose.</p>
<p>Roller Derby Anjou (2014)</p>	 <p>Les joueuses d'Anjou sont représentées à leur création en 2014 par une poupée à roulettes, aux yeux en amandes et à la poitrine opulente, recousue sur l'ensemble du corps. C'est un dessinateur de bandes dessinées qui est à l'origine de ce premier logo. L'équipe opère en novembre 2022 d'importants changements. Si elle reste balafmée, la mascotte du club a perdu ses attributs stéréotypés comme la poitrine ou les traits féminins.</p>
<p>Cherry Blood de Bédarrides (2011-2020 ?)</p>	 <p>Les Cherry Blood d'Avignon s'organisent à partir de juillet 2011. Leur emblème est représenté par des cerise sanguinolente, insérée dans une roue de roller. En février 2014, les cerises sont toujours là mais représentent désormais des crânes de jammeuses et de pivot. Les Cherry Blood semblent avoir rejoint l'équipe des Rabbit Skulls.</p>

<p>Les Rabbit Skulls d'Avignon (2012)</p>		<p>À sa création en 2012, l'équipe des Rabbit Skulls a choisi pour emblème : des crânes de lapin. En 2016, le second logo s'épure et la tête d'un lapin vivant vient remplacer les crânes effrayants.</p>
<p>Les Criminal Nurses d'Aubenas (2012)</p>		<p>En 2012, un groupe d'amies étudiantes infirmières décident de créer une équipe de roller derby : les Criminal Nurses. Leur logo prend racine dans le milieu hospitalier : on y voit les jambes d'une infirmière en patin à roulettes se tenant devant une flaque de sang et entourées de seringues.</p>
<p>Les Atomik Paulettes Roller Derby Tricastin (2016)</p>		<p>Pour leurs logos, les Atomik Paulettes de Tricastin se sont saisies d'une caractéristique bien particulière de leur territoire : la centrale nucléaire de Tricastin. Elles alternent parfois entre le logo de la pin-up tatouée et la tête de mort radioactive.</p>
<p>Les équipes du Nord</p>		
<p>Roller Derby Lille (2011)</p> <p>Équipe A : <i>The Switchblade Rollergrrrls</i> Équipe B : <i>Die baronnes von Schloss</i> Équipe C : <i>The Smasching Machettes</i></p> <p>Équipes masculines : les <i>Barbiers de Sévices</i> et les <i>Marquis de Sabre</i></p> <p>Équipe junior : <i>Guillo'teens Pom Pom Boys</i></p>	 <p>La première équipe du Nord-pas-de-Calais se crée en janvier 2011 et utilise alors comme logo ce morceau d'une bande dessinée qu'elles utiliseront comme nom. En juin 2011, une joueuse de l'équipe crée ce logos (je n'ai pas trouvé les références qui le composent). On reconnaît néanmoins une roue de patin et des couteaux à crans d'arrêt. En décembre 2017, le logo évolue légèrement : l'œil qui était au centre de l'image est ici remplacé par une fleur de Lys, symbole de Lille. Ces légères transformations du logo sont également l'occasion d'inaugurer le nouveau nom du club qui devient : Le Roller Derby Lille. Il est aujourd'hui l'un des clubs les plus importants du territoire et compte plusieurs équipes, féminines, masculines et mixte. Leurs noms continuent à articuler imaginaires de violence et dérision (la guillotine, etc.). Enfin, si l'équipe est reconnue pour ses performances athlétiques, elle est également connue pour son attachement au spectacle burlesque du derby.</p> <p>En 2016, l'équipe lilloise a vu se former à ses abords un collectif de pom pom boys très connus du milieu derby, les Scrimmage People. Pour leur logo, ces performeurs ont choisi de mettre en avant leur tenue de scène : un petit short à bretelles et des pompoms</p>	

	<p>aux couleurs du club de Lille. Or, tel un clin d'œil au milieu sportif qui les a fait naître, on peut déceler derrière ces accessoires la forme d'un vagin. Spectacle, féminisme et dérision sont au programme du <i>show</i> annoncé par ces nouveaux <i>cheerleaders</i>.</p>
<p>Roller Derby Lomme (2012) (Lille Derby Girls jusqu'en janvier 2018)</p> <p>Équipe A : <i>les Bad Bunnies</i> Équipe B : <i>les Glorious Batardes</i> Équipe C : <i>les Tétons Flingueurs</i></p>	 <p>Le premier logo sélectionné par les Lille Roller Girls en 2012 est assez épuré et se compose principalement d'un virage de <i>track</i> de derby. En décembre 2013, elles sont représentées par une jeune femme, une jammeuse, combative. Derrière elle se trouve le blason de la ville de Lille, une fleur de lys blanche sur un fond rouge. En 2018, l'association prend un tournant sportif : le logo représente un track oval sur lequel s'affrontent des joueuses de roller derby. Par ailleurs, l'association ne représente plus la capitale du Nord mais la ville de Lomme. En octobre 2022, le Lomme Roller Girls devient le Lomme Roller Derby.</p>
<p>Les Purple de Arras (2011)</p>	 <p>En 2011, le premier logo des Purple d'Arras représente un simple patin quads écrasant de sa roue arrière un être vivant. En 2013, le second logo se fait royal. Il conserve le violet mais le patin laisse place à une roue coiffée d'une couronne étoilée de jammeuse et s'accompagnant d'un bâton rehaussé d'une tête de mort. Pour son troisième logo créé en 2015 par une agence de graphisme locale, les Purple ont choisi de mettre en avant l'emblème de la ville d'Arras : un petit rat.</p>
<p>Roller derby calaisis (2011)</p> <p>Équipe féminine : <i>Black Tagada</i> Équipe masculine : <i>Zombeers</i> Équipe Junior : <i>Dead Dragibus</i></p>	 <p>Le Roller Derby Calais se crée en septembre 2011. Le logo qu'elles choisissent alors représente une jeune femme / poupée sexy, au décolleté plongeant, fortement maquillée. Elle porte même des bas résilles. Avec son casque rose et ses protections, elle est parée pour jouer au roller derby. En février 2012, cette jolie derby girl est remplacée par une autre mascotte, tout aussi mécontente. Le sourcil froncé, elle porte des marques de guerre roses sur les joues. Elle porte également un décolleté plongeant. Ce logo a été créé par Cerise La Castagne, artiste et illustratrice connue pour ses dessins de femmes fortes et qui travaillera à plusieurs reprises avec les équipes de roller derby. Elle tiendra d'ailleurs un blog illustré sur ces équipes. Elle sera à l'origine d'autres logos ou sérigraphie dans le milieu du roller derby. Depuis le 18 février 2023, les mascottes ont disparu de Facebook et l'association réfléchit à un nouveau logo.</p>

<p>Bloody Dolls (2012-2013) de Saint-Omer</p>	 <p>Entre 2012 et 2013, des joueuses de Saint-Omer tentent de faire vivre une équipe de roller derby. Le logo est orné de jambes de patineuses.</p>
<p>Le Nouveaux Derby Roller (2015-2018)</p>	 <p>De nombreuses équipes ont adopté une roue de patin pour les représenter.</p>
<p>Les Furies de Bourges (2011-2015)</p>	 <p>Les furies de Bourges ne semblent avoir laissé que peu de traces derrière elles. Disparues en 2015, elles sont néanmoins parvenues à créer des visuels encore visibles sur internet. Pour leur premier logo, c'est une petite poupée asexuée et en slip qui représente l'équipe. Par la suite, les Furies se sont inspirées des films d'horreur et ont pour mascotte une jeune femme (la pivot d'une équipe) sanguinaire.</p>
<p>Vent Violent de Bourges (2019)</p>	 <p>Si les Furies de Bourges disparaissent, Bourges voit une nouvelle équipe apparaître en 2019 : Vent Violent. Quelques têtes de mort témoignent du fait que l'équipe n'a pas complètement rompu avec les imaginaires initiaux du roller derby. C'est une illustratrice qui est à l'origine de ce logo.</p>
<p>Les Pirnanas de Châteauroux (2015)</p>	 <p>Le club de Roller Derby de Châteauroux est issu du roller club "Les Piranhas". Pour les représenter, elles ont choisi une pin-up aguicheuse, tatouées, tenant fermement un piranha dans sa main.</p>
<p>Les Beasties de Reims (2011)</p>	 <p>En 2011, le logo des Beasties de Reims représente une paire de jambes de patineuse en bas résilles, devant une étoile de jammeuse. 1^{er} avril 2023, le rose disparaît au profit des paillettes en or. Le 2 septembre 2023, c'est un grand changement pour cette équipe. Les jambes d'effeuilleuses</p>



	disparaissent au profil d'une joueuse ailée qui a perdu tout attribué sexualisé.
<p>Les Gueules Noires de Lens (2015)</p>	 <p>L'équipe de Lens a, elle aussi, choisi de s'inscrire dans le cœur du patrimoine local et son attachement repose sur son histoire minière. Le choix de son nom, « Les Gueules Noires » fait référence à l'histoire ouvrière du lieu, mais les connaisseurs reconnaîtront la référence directe faite à l'emblème culturel de la ville : son club de football (Fontaine, 2010). Les joueuses ont donc choisi un héritage fort de la ville de Lens, auquel elles associent des références et d'imaginaires propres au milieu du roller derby. Le premier logo de juin 2015 associe ainsi les pin-up sexy américaines au travail de la mine. En mai 2018, les joueuses de Lens se séparent de la pin-up pour adopter un personnage fantastique, une sorte de gobelin terrifiant, aux incisives aiguisées et aux oreilles percées. La barrette est remplacée par un casque de roller derby, surmontée d'une lampe à huile éclairant les bas fonds.</p>
<p>The Ladies Derbiitch de Valenciennes (2011-2015)</p>	 <p>Les Derbiitch de Valenciennes ont changé à plusieurs reprises de logos. Si le premier reprend les codes du derby sexy avec l'effeuilleuse retirant ses bas. Le second se veut quant à lui plus rock'n'roll et funeste. Leur dernier logo reprend quant à lui un symbole des États-Unis, l'aigle qui est ici coiffé du casque de jammeuse.</p>
<p>Les K.O'n'ass d'Auxerre (2012)</p>	 <p>Pour les K.O.'n'ass d'Auxerre, roller derby rime avec musique metal. Depuis la création de l'équipe en 2012, êtes de mort et « cornes du diable » viennent agrémenter ce logo violet et noir.</p>
<p>Les Trick'Ass de Troyes (2017)</p>	 <p>Pour leur premier logo de 2017, les joueuses de Troyes sont représentées par une joueuse de roller derby tenant une cravache et une bouteille de champagne. En avril 2022, la mascotte féminine disparaît. Le violet et l'or se substituent au jeune ocre du premier logo et la ville de Troyes apparaît en arrière-plan.</p>

<p>Les Simones d'Orléans (2011)</p>		<p>Depuis leur création en 2011, les Simones d'Orléans ont rapidement souhaité se distinguer des équipes qui se créaient en France. Pour leur logo, elles reprennent bien les ingrédients du derby américain : la férocité, le <i>vintage</i> et le second degré, mais qu'elles choisissent d'agrémenter à la sauce française. En effet, ces joueuses ont rapidement choisi de s'éloigner des imaginaires américains, des années rock'n'roll, pour ancrer leur logo dans une culture bien française. Ainsi, les orléanaises ont préféré comme mascotte un petit caniche, lequel est surmonté d'un petit nœud vichy, symbolisant alors des nappes que l'on retrouve dans les restaurants et brasseries françaises traditionnels. Pour leur nom, le <i>vintage</i> est également de mise et c'est Simone qui a séduit ces joueuses. Par ailleurs, les joueuses n'ont pas oublié un enracinement local : Orléans étant la ville de Jeanne d'Arc, l'une de leurs équipes s'appelle : « les Pucés'Hell ». Un changement de logo s'est opéré durant l'été 2023 et peut être constitutif de la remarquable progression sportive des joueuses qui ont atteint la section Élite du championnat de France. Le caniche, toujours féroce, a troqué son nœud contre un casque et semble prêt pour le combat.</p>
<p>Dirty Pussy de Rochefort (2012)</p>		<p>Les Dirty Pussy ont changé à plusieurs reprises de logo qui décline le thème du chat (ou de la chatte selon le trait d'humour choisi). En février 2013, le premier emblème est un chat aux oreilles transpercées d'épingles à nourrice, les yeux injectés de sang. Pour son second logo créé en février 2014, c'est une joueuse chatte qui fait office de mascotte, en bas résilles, le ton est résolument sexy et décalé. En août 2017, les joueuses optent pour une patte de chatte, toutes griffes dehors, mais ne perdent rien du ton second degré avec lequel l'équipe est née.</p>
<p>Les équipes montagnaises</p>		
<p>Les Zombitchies de Pont-du-Château (2011-2014)</p>		<p>Pont-du-Château accueille entre 2011 et 2014 une équipe de roller derby. Son premier logo représente dans bras de joueuses, victorieux mais désarticulés et pour leur second logo, c'est une poupée recousues qui représente les Zombichies.</p>

<p>Les Cannibal Marmots de Grenoble (2011)</p>	 <p>Depuis sa création en mars 2011, l'équipe des Cannibal Marmots n'a jamais changé son logo. Celui-ci représente une joueuse portant un protège-dent, au regard agressif. Ses cheveux bleus électriques (de la couleur du maillot des équipes) sont noués en chignons par des os et sont surmontés du crâne d'une marmotte. Elle porte des marques de guerre sur les joues. À ses oreilles pendent des petits patins. Les grenobloises ont articulé dès le début de leur association les imaginaires « bagarreurs » du derby et des éléments liés à leur territoire montagneux.</p>
<p>Le Orcet Roller Derby (2012) Équipe A : <i>la Horde</i> Équipe masculine : <i>les Wolfgang</i></p>	 <p>Le club d'Orcet a choisi d'adopter un logo épuré. L'équipe se nommant initialement « la Horde », elle intègre à son visuel un loup hurlant en période de pleine lune. Apparue plus tardivement, l'équipe masculine rattachée à ce club a également choisi pour emblème le loup garou.</p>
<p>Les Biches – Roller Derby Léman Alpes Chablais (2012) Équipe A : <i>les Biches Deluxe</i> Équipe B : <i>les Taxider'Biches</i> Équipé masculine/mixte : <i>le Ghost Valley</i></p>	 <p>Les Biches de Thonon-les-Bains sont une section d'un club de roller hockey nommé : les cerfs. Elles défendent ainsi dimension féminine de leur sport en proposant une biche, animal gracieux qui n'en est pas moins agressif.</p>
<p>Les Brütals Deluxe d'Annecy (2014)</p>	 <p>Pour leur logo créé quelques mois après leur constitution, les Brütals Deluxe ont associé avec raffinement les imaginaires violents du derby (le fémur ressort de la cuisse d'une joueuse), funeste (la tête de mort) et féminin (ne dit-on pas que les diamants sont les meilleurs amis des femmes ?).</p>
<p>Les Biches Deluxe (2019)</p>	 <p>Les Biches et les Brütals se sont associées il y a quelques années, afin de pouvoir participer au championnat de France en section N1. L'alliance se nomme : les Biches Deluxe. Elle reprend ainsi les codes des deux équipes : le diamant et la biche.</p>

<p>Les Chambér-Hyènes de Chambéry (2012)</p>	<div style="display: flex; justify-content: space-around; align-items: center;">  </div> <p>Les filles de Chambéry ont choisi une hyène riieuse et puante pour les représenter. Pour leur premier logo de juillet 2013, on peut y voir une jammeuse hurlant, toutes dents dehors, accompagnée d'une hyène non moins terrifiante. En août 2018, elles font appel à une tatoueuse pour confectionner un nouveau visuel qui ne rompt pas avec le précédent. La joueuse s'est transformée en hyène et son sourire carnassier n'est pas sans effrayer les adversaires. Mai 2023, les Chambér'Hyènes adoptent un nouveau visuel, épuré et graphique.</p>
<p>Auver'niaks de Clermont-Ferrand (2012)</p>	<div style="display: flex; justify-content: space-around; align-items: center;">  </div> <p>Le logo de l'équipe des Auver'niaks a connu de nombreuses évolutions. En août 2013, le blason du club représente une femme blonde aux cheveux tressés et marques de guerre sur le visage, portant un casque viking. En février 2017, le club choisit une nouvelle identité visuelle, sans rompre avec celui qui le précède. Il s'agit toujours d'une femme vikings, coiffée d'un casque brisé. Elle porte des marques de guerre sur le visage et un écarteur à l'oreille. Le grand changement s'opère en janvier 2018 : le logo conserve le bleu et le jaune comme couleurs dominantes et le personnage est coiffé un casque viking à la corne brisée. Or, les joueuses ont cette fois décidé de rompre avec la représentation d'une femme séduisante et préfèrent un petit personnage enfantin et espiègle (il ressemble même au personnage du groupe de musique Gorillaz). Une dent lui manque, son nez coule et les sourcils sont hirsutes. Les joueuses de Clermont-Ferrand trouvent ainsi une solution astucieuse pour rompre avec une représentation idéale de la femme sportive, tout en conservant le caractère second degré du derby. Le jaune et le bleu reprennent les couleurs de l'emblématique club de rugby de Clermont-Ferrand.</p>
<p>Sc'Alpes Hell du Bourg d'Oisans (2013-2017)</p>	<div style="display: flex; justify-content: space-around; align-items: center;">  </div> <p>Les joueuses du Bourg d'Oisans ne sont pas parvenues à survivre à l'année 2017. Néanmoins, elles ont eu l'occasion de changer à deux reprises de logo. Le premier représente une diabolite sexy tenant dans sa main une hache. Pour le second logo, le féminin a disparu pour laisser davantage de place aux haches, clin d'œil aux spécificités territoriales de ce club situé aux pieds des Alpes, dans une zone boisée.</p>

<p>Les Bat’Trackeuses d’Arlanc (2017)</p>	 <p>2017, il semble que ce soit d’anciennes joueuses d’Orcet qui soient à l’initiative de ce club situé dans le Puy de Dôme. Pour les représenter, les Bat’trackeuses ont choisi des chauve-souris terrifiantes.</p>
<p>Les Pintades Killers d’Aurillac (2016)</p>	 <p>Comme l’équipe de Tours, les joueuses d’Aurillac ont choisi d’être représentées par un animal surprenant : une pintade. Le premier visuel représente une joueuse en bas-résilles tenant derrière elle une pintade tranchée. Par la suite, cette fameuse pintade est devenue l’emblème de ce club coloré. Ce galliforme fera ensuite l’objet de nombreux détournement amusants.</p>
<p>Roller Derby Angoulême (2011)</p> <p>Équipe A : <i>les Brain Damage</i> Équipe B mixte : <i>les Testostamère</i></p>	 <p>Une seule joueuse de l’équipe d’Angoulême a été rencontrée. Elle-même dessinatrice, elle voit cette équipe comme un savoureux foyer d’accueil d’artistes et de dessinateurs locaux. Brain Damage, du nom de cette équipe d’Angoulême, est également le titre d’une comédie d’horreur américaine sortie en 1988 et réalisé par Frank Henenlotter. L’histoire porte sur Brian, un jeune homme sans histoire jusqu’au jour où il rencontre Helmer, une créature qui lui injecte une drogue très puissante dans le cerveau et dont il ne parvient plus à se passer. La petite mascotte au crâne explosé, Zizi, tend ainsi à s’inspirer de ce classique du cinéma de genre. L’équipe profite de la spécificité culturelle de sa ville pour abonder les réseaux d’œuvres créatives amusantes. Zizi fait ainsi souvent l’objet de nombreuses déclinaisons humoristiques mais constitue depuis les débuts de l’équipe l’emblème le plus « michto » du club.</p>
<p>Poitiers Roller Derby (2013)</p>	 <p>Depuis 2014 jusqu’à aujourd’hui, le club de Poitiers n’a jamais rompu avec l’idée initiale de son logo qui représente une super-héroïne tout droit sortie d’un film Marvel. L’ultime version date de 2015 et représente toujours une héroïne de roller derby, casque de pivot / jammeuse à l’appui, fronçant les sourcils et serrant le poing face à l’adversité.</p>

<p>Porcelain Dolls de Limoges (2012)</p>	 <p>Les joueuses de Limoges ont d'emblée choisi de s'inscrire dans le patrimoine local : la porcelaine. Pour leur premier logo datant de 2012, elles sont représentées par une poupée de porcelaine aux joues rosées. Il adoptera le violet en février 2013. En juillet 2017, la poupée inerte est remplacée par une joueuse féroce dont le casque représente le visage d'une poupée de porcelaine, dont les larmes violettes coulent sur ses joues.</p>
<p>L'alliance des putains de licornes (APL) (2018)</p>	 <p>Les clubs d'Angoulême, de Poitiers et de Limoges ont proposé en 2018 une alliance enchantée : celui des licornes.</p>
<p>Pict'Alien de Poitiers (2019)</p>	 <p>Les Pict'Aliens sont une équipe apparue en 2019 à Poitiers, une ville qui a vu s'installer quelques années plus tôt une première équipe. Ce collectif apparaît dans dans le fanzine <i>La Sinse</i> (Archives de la Fanzinothèque de Poitiers) et se définit comme : un club en auto-coaching qui a pour volonté d'être féministe, engagé et inclusif !</p>
<p>Les équipes de l'Est</p>	
<p>Roller Derby Metz Club (2010)</p> <p>Équipe A : <i>la All Star</i> Équipe B : <i>la Meute</i> Équipe masculine (2012-2015) : <i>les Graouwheels</i></p>	 <p>Le premier logo de l'équipe messine date de juillet 2010, il représente une joueuse aux cheveux noués par un élastique en forme de tête et mort et dont le maillot est floqué du numéro 57, code postal de Metz. Le point central du logo reste le postérieur de cette derby girl, imposant, à moitié découvert. Celle-ci porte un tout petit short où est écrit « <i>Eat this</i> ». On voit également apparaître les pans de son porte-jarretelles. Le ton est résolument provocant et sexy. En 2013, le logo se transforme radicalement : il est complètement délesté de son caractère provocant pour être remplacé par un format plus épuré et rectiligne. Les équipes continueront durant encore quelques années à afficher sur leur maillot de joueuses cet imposant postérieur. En décembre 2022, une dernière évolution du logo s'observe avec cette fois un franc rattachement au territoire. On y voit la cathédrale de Metz, ainsi qu'une référence à l'histoire sidérurgique de la région. En effet, l'« acier lorrain » se référant à une période bien particulière de l'histoire économique et sociale de ce territoire, fort dans les années 1960 jusque dans le milieu des années 1970 de son industrie sidérurgique. Un casque de roller derby est également représenté, il est surmonté d'un couvre-casque de pivot sur lequel se trouve la croix la Lorraine,</p>

	<p>un emblème que le club porte désormais sur ses maillots. Les codes actuels du RDMC (la couleur grenat / lie de vin et l’affichage de la croix de Lorraine) reprennent complètement celles du club de football local, le FC Metz.</p>
<p>Les Rock’n’rolleuses / La Meute de Metz (2010-2012)</p>	<div data-bbox="555 309 1353 542" data-label="Image"> </div> <p>Les Rock’n’Rolleuses (qui préféreront ensuite se faire appeler La Meute) se créent quelques mois seulement après le RDMC. Les deux collectifs organisent des animations communes mais fonctionnent dans un premier temps indépendamment l’une de l’autre. Les créatrices choisissent pour logo un loup-garou béni et aux incisives aiguisées, prêt à sauter sur ses victimes. Des pigeons ornent également ce logo, dont les yeux représentent des roulements de roller. L’équipe ne parviendra jamais réellement à s’organiser sportivement et décide en 2012 de rejoindre le RDMC. L’équipe A portera ensuite le nom de cette ancienne équipe et aura comme mascotte un loup qui n’a rien perdu de sa dangerosité. Le bleu et le rose ont néanmoins disparu pour adopter le rouge grenat du RDMC. À la fin de l’année 2023, afin de gagner en « inclusivité », la meute se transforme en « Mécusa », en hommage à l’un des anciens noms de la ville de Metz. De plus, le loup-garou se transforme pour devenir un dragon cracheur de feu, en hommage au Graoulli, le dragon du folklore messin.</p>
<p>Wheel Spirit de Nancy (2010)</p>	<div data-bbox="555 1057 1321 1294" data-label="Image"> </div> <p>Les Wheel Spirit de Nancy obtiennent leur premier logo en février 2011. Il représente un blason sur lequel apparaît la roue d’un patin de roller personnifiée : elle est coiffée d’un casque et roule à toute vitesse. Son regard est agressif, elle sort les crocs. Un second logo apparaît en septembre 2013. La forme d’un blason se laisse percevoir mais la roue a été remplacée par une clé spécifique des rollers quads puisqu’elle permet de resserrer les roues, les freins et les écrous. Une petite tête de mort orne ce logo. La même année, elles affichent sur les réseaux sociaux un logo représentant cette fois une joueuse, dessinée devant ce qui semble être des vitraux (il existe une cathédrale à Nancy dont certains vitraux circulaires ressemblent à ceux-ci). Enfin, en août 2018, les joueuses font appel à une graphiste locale pour leur nouveau logo. L’agressivité de la roue a laissé place à une mascotte féline aux traits épurés, graphiques. Une étoile de jammeuse apparaît et des fleurs (peut être du charbon, la fleur de la ville) ornent le logo. Le vert, couleur de Nancy et de l’équipe, est l’élément commun de ces logos.</p>

<p>Mechanical Dolls de Sarreguemines (2012)</p>	 <p>Les Mechanical Dolls de Sarreguemines ont conservé le même logo depuis 2013. Si le rose prédomine de plus en plus, les jambes d'une poupée mécanique sont restées. Le dernier changement date de mai 2023 afin de célébrer les 10 ans du club.</p>
<p>Hell's Ass de Strasbourg (2013)</p>	 <p>La ville de Strasbourg accueille en 2013 sa première équipe de roller derby : ce sont les Hell's Ass Derby Girls. Pour leur premier logo créé par une artiste locale, elles choisissent d'associer les imaginaires violent de l'activité (la tête d'une poupée fissurée se faisant écraser par un patin) et un symbole de la ville alsacienne (la cathédrale). En 2020, les joueuses opèrent certains changements. C'est désormais une cigogne (symbole de l'Alsace), aux dents aiguisées et visiblement furieuse, qui représente l'association qui a également supprimé le « girls » de son nom.</p>
<p>Les Grues'Luches de Saint Dizier (2013)</p> <p>(jusqu'en 2022, l'association de nomme le <i>Bloody Flight Club</i>)</p>	 <p>L'équipe de Saint-Dizier est représentée à ses débuts en 2013 par une jeune femme légèrement vêtue et patins à roulettes aux pieds, chevauchant une rafale. En 2022, le changement de logo est radicale et les joueuses se séparent complètement des attributs sexy du premier logo pour adopter... une grue malhabile sur ses patins. Elles en profitent également pour changer leur nom. Fini les Bloody Flight Club et la référence au film de David Fincher, elles deviennent les Grues'Luches et se tournent ainsi vers la dérision et l'humour.</p>
<p>Roller Derby Cœur des Vosges (2015)</p> <p>Équipe A : les <i>Reapers</i> Équipe B : les <i>Schiltteuses</i></p>	 <p>L'équipe vosgienne de Remiremont a choisi le bleu et l'or comme couleurs principales. Pour les représenter, les joueuses ont choisi une faucheuse, mi-femme, mi-cadavre. Des sapins viennent rappeler l'attachement des joueuses au territoire des Vosges, couvert de forêts de résineux. Son équipe B est celle des Schiltteuses. La « schlitte » est le nom d'un traîneau traditionnel fabriqué dans les Vosges. Les Schiltteuses, ici représentées par une faucheuse, sont donc celles qui conduisent ce traîneau servant à transporter le bois.</p>

<p>Mystic Roller Derby – Vandœuvre les Nancy (2018)</p>	 <p>Créées en 2018, les Mystic Roller Derby ont choisi quant à elles de s'éloigner des imaginaires sanglants avec lesquels l'activité s'est installée en France. Le spiritisme, l'orientation de la lune renouvellent ainsi les imaginaires de la pratique.</p>
<p>Slide the Rhine – Roller Derby Haut-Rhin (2019)</p>	 <p>Pour leur premier logo, les Slide the Rhine de Wittelsheim créé en 2019 ont choisi la simplicité et l'efficacité : une roue de patin à roulettes surfe ici sur le Rhin.</p>
<p>Les Rolling Storms de Chalon-sur-Saône (2012)</p>	 <p>Pour leur premier logo, les Rolling Storms ont choisi une joueuse, pivot, prise dans le tourbillon d'un ouragan. En mars 2015, l'équipe fait appel au talent d'une illustratrice régionale pour repenser le logo. Plus graphique, on y voit une jeune femme zombie au style des années 1950.</p>
<p>Bananas Clit de Mâcon (2013)</p>	 <p>Association créée en 2013, les Bananas Clit de Mâcon choisissent d'affilier leur action sportive à une campagne féministe de cette période nommée « Osez le Clito ». Quand au choix du singe, les joueuses expliquent dans une interview (https://www.myrollerderby.com/roller-derby-macon-informations) s'être inspirée des Guérilla Girls, un collectif féministe de plasticiennes et d'artistes des années 80. Sous leurs masques de gorilles, ces artistes mobilisaient les techniques de détournement (aussi appelé <i>Culture Jamming</i>) dans une perspective politique et anti-capitaliste mais également subvertir les représentations de la féminité (Demo, 2000).</p>
<p>Saône Valley Roller Girlz (2017)</p>	 <p>Les équipes de Mâcon et de Chalon-sur-Saône qui engagent depuis quelques années une équipe commune pour le championnat, propose également un logo qui semble proposer une référence à leur territoire. Cette entente est donc symbolisée par un monstre aquatique qui hantant probablement le cours d'eau bourguignon, la Saône, qui relie les deux villes qui composent l'équipe des Saône Valley. Le monstre ressemble d'ailleurs à celui du film d'horreur <i>L'étrange créature du lac noir</i>, sorti en 1954 et réalisé par l'Américain Jack Arnold, spécialiste de cinéma de série B.</p>

<p>Velvets Owls de Dijon (2011) (de sa création jusqu'en août 2013, le club se nomme les Velvet Sluts)</p>	 <p>Dès sa création en 2011, la première équipe dijonnaise opte pour la provocation. D'abord, en choisissant de s'appeler les Velvet Sluts, les « salopes de velours », puis en proposant un logo très ambigu. Celui-ci représente une joueuse de roller derby, blessée au visage et décoiffée, léchant sensuellement un patin. En août 2013, la rupture est presque totale. La jeune femme est remplacée par une chouette blanche, symbole de la ville de Dijon, qui porte un casque et des patins à roulettes. Les Velvet Sluts sont également devenues les Velvets Owls, les « chouettes de velours ». Seul le rose flashy marque une continuité qui s'interrompt en janvier 2015 par un troisième logo, beaucoup plus graphique et professionnel que le premier. La chouette porte désormais un casque de pivot et le rose s'est vu remplacé par un bordeaux, plus sobre.</p>
<p>Les Flèches Revêches Dijon Roller Girls (2015)</p>	 <p>En 2015, Dijon voit un second club de roller derby s'installer : les Flèches Revêches. Je ne connais pas l'histoire de ce club. Je sais seulement que, contrairement aux Velvet, les Flèches se sont affiliées à un club omnisports. Pour leurs deux logos, le premier datant d'avril 2015 et le second de juin 2019, les roller girls dijonnaises ont choisi d'être représentées par un joli canidé, certainement pas agressif. Le second reprend l'idée du loup mais de manière plus graphique. Les Flèches fonctionnent avec un collectif masculin : le Burgundy Derby Crew qui, pour son logo, n'oublie pas les codes funestes du roller derby.</p>
<p>Knee Breakers on Wheels de Belfort (2011)</p>	 <p>En juin 2011, l'équipe de Belfort est la première à s'établir en Franche-Comté. Quelques mois plus tard, en septembre 2011, elle choisit un premier logo : une fée clochette, légèrement aguicheuse, prenant la pause devant une étoile de jammeuse. Un an plus tard en septembre 2012, les « Briseuses de genoux sur patins » optent pour un logo légèrement plus agressif. On distingue devant une étoile la silhouette d'une patineuse, casque sur le tête et roller aux pieds, tenant une batte de baseball. Grâce à un graphiste local, c'est en février 2014 que l'équipe trouve le logo qui ne la quittera plus. Le roller derby, représenté ici par des jambes blessées ou complètement démembrées (selon les fantaisies du graphiste) sont associés au lion de Belfort, monument historique de la ville.</p>





<p>Voodoo Vixens de Besançon (2012)</p>	 <p>Pour représenter leur club, les Voodoo Vixens de Besançon se sont inspirées de l'esthétique des films de Russ Mayer, connu pour ses films de série B et de sexploitation.</p> <p>C'est une pin-up inspirée par la gogo danseuse Tura Satana qui représente l'association depuis sa création en 2012. Elle porte un maillot léopard, imprimé qui accompagnera le club tout au long de son histoire. Ces dernières années, des joueuses ont fait état de leur volonté de changer ce logo pour gagner en « sérieux ». S'observe ainsi des résistances internes à un potentiel changement d'identité et certaines joueuses refusent de rompre avec l'héritage par lequel le roller derby s'est installé dans la capitale franc-comtoise.</p>
<p>Les Molly Hatchets de Pontarlier (2012)</p>	 <p>Les Molly Hatchets de Pontarlier ont été créées notamment sous l'impulsion d'une américaine qui a également participé à la création des Voodoo Vixens. Pour son premier logo datant de mars 2012, les filles de Pontarlier associent le côté sexy du roller derby aux éléments du patrimoine de Pontarlier : les sapins, la forêt, la nature. Octobre 2012, les joueuses officialisent leur nouveau et dernier logo : un blason qui, s'il s'est séparé du côté sexy, conserve le sapin et les haches de bûcheronnes.</p>
<p>Les Minettes Dolichieuses (2020)</p>	 <p>La ville de Dole dans le Jura a accueilli en 2020 une équipe de derby : les Minettes Dolichieuse. En attendant de trouver leur logo idéal, elles empruntent celui d'une équipe américaine.</p>
<p>Les Grandes Tétraqués de Lons-le-Saunier (2022)</p>	 <p>Après Belfort, Dole, Besançon, Pontarlier et une tentative à Morteau, la Franche-Comté voit en 2019 une équipe se créer à Lons le Saunier. Les joueuses ont opté pour la dérision et c'est un gallinacé, le grand tétra, féminisé et coiffé d'une casque qui les symbolise.</p>

→ *Le roller derby masculin*

Les équipes masculines françaises ont commencé à faire leur apparition en 2011. Par la suite, de nombreuses équipes féminines ont cherché à constituer un collectif de joueurs qui n'ont, pour certains, tenu qu'une saison. Ainsi, elles n'ont pas toutes leur page Facebook ou un site internet dédié à l'activité masculine. Plus encore, des équipes n'ont pas eu le temps d'obtenir leur propre logo, marqueur de leur existence propre. Les logos que j'ai réussis à identifier ont été classés par ordre d'apparition. Enfin, le terme « masculine » doit être précisé. En effet, ces équipes sont généralement mixtes. De plus, certaines précises être des équipes masculines +, c'est-à-dire qu'elles s'ouvrent aux minorités de genre. De manière générale, les logos masculins s'appuient sur la même grammaire que celle des équipes féminines : l'humour, le second degré et, dans leur cas, l'accentuation des marqueurs du masculin (la virilité, la pilosité) sont bien présents.

Plusieurs équipes masculines n'ayant pas de logo ont été repérées :

- L'équipe d'Angoulême a également créé les Testostamère, une équipe mixte qui ne semble pas avoir de logo propre.
- Le Roller Derby Palois possède également une équipe masculine : les Paul Cruel Ducks (qui semble avoir disparu).
- Le Roller Derby Lille accueille depuis 2015 probablement les Barbiers de Sévice.

Équipe de France masculine	
Équipe de France masculine	
Les équipes masculines / mixtes par année d'apparition	
Les Quad Gards de Toulouse (2011)	<div style="display: flex; justify-content: space-around;">   </div> <p>Les Quad Gards semblent être la première équipe masculine de France. Pour leur logo, ils s'inspirent de celui de l'association toulousaine : un patin comme emblème, prônant fièrement devant le soleil couchant. Plus tard, le club toulousain accueillera une seconde équipe masculine : les Barons Cathares Ces derniers peuvent faire référence à un pan de l'histoire locale, celle du « catharisme », mouvement d'opposition à l'Église catholique romaine, particulièrement forte dans le Sud de la France.</p>
Les Kamiquadz du DCCLM de Montpellier (2012)	<div style="display: flex; justify-content: space-around;">   </div> <p>Les Kamiquadz de Montpellier semblent être apparus en 2012. Leur premier logo représente un homme tenant fermement dans sa bouche un patin à roulette. En 2017, ils opèrent un tournant dans la représentation de leur équipe : leur logo s'est épuré et c'est un écrou qui représente désormais le roller derby masculin à Montpellier.</p>

<p>La Panam Squad (2012)</p>	 <p>Paris accueille en 2012 une équipe de roller derby « d'un autre genre, au masculin » : le Panam Squad. Réputé comme un club assez compétitif depuis ses débuts, il n'hésite pas s'approprier les imaginaires du sport américain à un détail près puisque ce club a préféré un pigeon voyageur plutôt qu'un aigle royal pour le représenter. Comme les Quad Guards, les Panam semblent réputer pour leur compétitivité.</p>
<p>Les Styx de Mérignac (2012-2020)</p>	 <p>Les Styx appartiennent au SAM de Mérignac. Pour leur logo, ils semblent s'être inspirés d'un blason de la Gironde dans lequel apparaît des animaux mythiques. Pour le leur, c'est une petite licorne volante qui les représente.</p>
<p>La Moustache de Lille (2012-2017)</p>	 <p>L'équipe de Lille accueille en 2012 un collectif masculin. Ces derniers reprennent la mascotte des lilloises, à laquelle il ajoute une jolie moustache pour les représenter.</p>
<p>Les LugDunHom de Lyon (2013?)</p>	 <p>Je ne suis pas parvenue à trouver la date exacte de création des LugDunHom, l'équipe masculine du <i>Lyon United Roller Derby</i>. Il semble qu'avant cela, ils s'appelaient « Les Cherry », en référence au nom de l'équipe féminine les Griottes Grrrls. S'ils jouent sous les couleurs du logo de l'association, les LugDunHom ont, comme les équipes féminines, créé leur identité à partir de l'histoire de la Cité des Gones. Ainsi, « Lugdunum » est tout simplement l'ancien nom donné à la ville (Lugdus étant le fondateur de Lyon). Plus récemment (le logo a été repéré à la fin du mois d'octobre 2023), est apparu le logo de l'équipe des Lumières, la nouvelle équipe masculine du LURD. Cette lampe/joueurs s'inscrit dans la continuité des sous-équipes du club de Lyon qui mêlent art et créativité.</p>
<p>Track'Ass du Roller Derby Tours (2013)</p>	 <p>L'équipe de Silly Geez voit se former à ses côtés en 2013 un collectif masculin : les Track'Ass. Ces derniers ont choisi pour emblème un pavillon pirate, dont les fémurs se terminent par une paire de patins quads.</p>
<p>Les Zombeers du Roller Derby Calaisais (2013)</p>	 <p>Je ne connais pas la date de création des Zombeers, équipe masculine de Calais. Pour leur logo, ils ont choisi un zombi au crâne explosé</p>

<p>Les Bonhommes de Rennes (2013)</p>	  <p>Les Bonhommes apparaissent en 2013, indépendamment de l'équipe féminine. Pour leur premier logo, ils choisissent pour mascotte un marin musculeux et barbu vêtu d'une marinière, la dérision est au rendez-vous pour cette équipe. En septembre 2023, un changement radical s'opère. Les Bonhommes deviennent les Kaouann. Par là, ils choisissent de supprimer les éléments masculinisants (et peu inclusif) pour s'inscrire dans le patrimoine local : « Kaouann donc ça veut dire chouette et hibou en breton, et si la région de Rennes parle gallo historiquement, nous avons choisi de porter la langue bretonne comme symbole de la région » (page Facebook du club).</p>
<p>NARH roller derby de Nantes (2013)</p> <p>Équipe mixte : les <i>Jules Vénère</i> Équipe féminine : les <i>Titanesques</i></p>	   <p>En 2013, le Nantes Atlantique Rink Hockey (NARH) accueille en 2013 une équipe masculine de roller derby qui a également fait de Jules Verne son emblème : ce sont les Jules Vénère. Elle défend son ancrage mixte. En 2013, cette « men's roller derby from L.A » est représentée par le célèbre auteur balafre et casqué. En 2014, l'emblème du club évolue : Jules Verne s'est transformé en personnage animé et semble bien plus agressif. Mai 2021, l'équipe supprime sa symbolique masculine. En effet, c'est une pieuvre en or qui représente désormais cette équipe de roller derby, dernier clin d'œil au romancier et à son Nautilus, le sous-marin en forme de pieuvre géante.</p>
<p>Les Garouwheels de Metz (2013-2017)</p>	   <p>La seconde équipe de Metz (la première n'a pas résisté longtemps) est initiée par des joueuses du RDMC et des anciennes membres de la Meutes. Il ne reste que peu de choses sur internet concernant cette équipe. Pour les représenter, les joueurs se sont inspirés du folklore local avec le choix du Graouilly, dragon messin, pour les représenter. Le contour du blason de l'équipe reprend celui de la ville de Metz, lequel est également surmonté des fortifications de la ville. Une seconde génération de joueurs proposera également un autre logo, mi-homme mi-dragon, qui sera loin de faire l'unanimité. Ce collectif masculin disparaît en 2017.</p> 
<p>Les Quadrastors de Grenoble (2013)</p>	    <p>Les Cannibal Marmots ne sont pas la seule équipe de Grenoble. En effet, en 2013, le chef-lieu de l'Isère accueille un collectif masculin : les Quadrastors. Ils ont changé à plusieurs reprises de logo mais ont, à chaque fois, conservé deux éléments : le crâne et la pince pour arracher des dents.</p>

<p>Les Roberts des Pyrénées Orientales – Perpignan (2014-2018)</p>		<p>Le club de Perpignan, les Coccys Lexis, accueillent en 2014 une équipe masculine : ce sont les Roberts, en référence au doux surnom donné aux seins des femmes. Leurs visuels ne cesseront de s’inscrire dans la continuité de ce clin d’oeil : aux t-shirts affichant expressément les contours d’une poitrine galbée, le logo de 2016, un inoffensif patin à roulettes asu conserver, à la place des roues, une paire de seins.</p>
<p>Les Chapacans de Marseille (2014)</p>		<p>Créés en 2014, les Chapacans sont une équipe du club de Marseille Roller Derby Club. Le terme « chapacans » appartient au dialecte provençal et désigne un personnage maladroit et peu dégourdi. Il est ici représenté en marin mort-vivant, le bras recouvert de tatouages de sirènes, de cœur et de l’ancre marine du club marseillais.</p>
<p>Les Damnés de Chapet (2015)</p>		<p>Le club de roller derby de Chapet ont également leur pendant masculin : les Damnés qui, pour leur logo, se sont inspirées de celui des Succubes.</p>
<p>Les Warren Track Fighter d’Avignon (2016)</p>		<p>Les Warren appartient aux Rabbit Skulls, le club féminin d’Avignon dont ils reprennent l’égérie : un lièvre.</p>
<p>Les Gerbes de Provence (2016)</p>		<p>Les Gerbes de Provence sont une alliance entre Marseille et Avignon. Pour la confection de leur logo, ce collectif ne manque pas d’humour. Le choix des couleurs a d’abord été savamment étudié : ils ont choisi le violet comme symbole de la Provence et de sa lavande à l’odeur embaumante et le vert... « comme la gerbe » qui sort de la bouche de ce jammeur cadavérique</p>
<p>La Calebrutes and Tamponneuses Associations (la CATA) (2014)</p>		<p>En 2014, un groupe de patineurs parisiens souhaite monter leur propre ligue et créent le Calebrutes de Montmartre (le CUL). Le logo représente alors un boxer d’homme, décoré de quelques patins à roulettes et de la cathédrale Notre-Dame de Paris. Rapidement, des femmes se joignent à l’équipe et en 2016, les Tamponneuses se créent (le logo est explicite : une main de femme daguée d’une étoile de jammeuse brandit un tampon hygiénique en sang). L’humour est le moteur de ce club. En 2022, souhaitant mettre davantage en avant la partie féminine du club, le Cul décide de faire évoluer son identité et devient la CATA(Calebrutes And Tamponneuses Association). Ils avouent également que le CUL est parfois difficile à assumer lors des demandes de subventions. Réalisé par une graphiste, le logo</p>

	représente un petit personnage de dessin animé malmené : une dent en moins et un œil au beurre noir.
Les Menneles Roller Derby Strasbourg (2014)	  <p>Si la ville de Strasbourg a découvert le roller derby en 2013 avec les Hell's Ass Derby Girls, elle accueille en 2014 une équipe masculine qui, comme l'équipe féminine+, s'inscrit dans le patrimoine culinaire local : les Menneles (du nom d'une brioche alsacienne préparée pour la Saint-Nicolas). Pour leur premier logo, les Menneles choisissent comme mascotte un mennele... un petit Saint-Nicolas brioché bien amoché. En août 2017, ce mennele gagne en puissance : blessé à la hanche, il semble pourtant prêt à en découdre sur le track. C'est une artiste locale qui a dessiné ces petits emblèmes.</p>
Les Bandits Machos de Mâcon (2015-2018)	 <p>Après les Bananas Clit, la ville de Mâcon accueille une seconde équipe de roller derby, masculine cette fois : les Bandits Machos. Il semble que la mascotte des Machos soit le crâne d'un singe, petit clin d'œil à l'équipe féminine également représentée par un primate. L'équipe ne fonctionne plus depuis 2018.</p>
La Raclée de Dijon (2015-2018)	 <p>La Raclée est l'équipe masculine des Velvet Owl de Dijon. Elle semble avoir été créée en 2014 et ne semble aujourd'hui plus en activité</p>
Les Burgundy Dijon Crew (flèches)	 <p>Les Burgundy appartient au ASM sport, le club multi sport dijonnais, qui a accueilli avant eux l'équipe féminine des Flèches Revêches. Pour leur logo, c'est un squelette joueur qui les représentent.</p>
Men's Roller Derby Arras (2015)	  <p>Les RATM sont la section masculine des Purple de Arras. Comme les joueuses, les hommes ont choisi comme emblème un petit rat qui, s'il semble épuisé en 2015, gagne en malice par la suite.</p>
Les Croque-Morts de Rouen (2015)	  <p>Apparus en 2015, les Croque-Mort de Rouen se présentent sur leur page Facebook comme les « petits frères de l'équipe féminine Les Veuves Noires ». Ils s'inspirent ainsi de l'équipe féminine et de son ancrage funeste pour construire l'identité de leur équipe qui représente un cercueil. Ils ont confié la création du logo à un designer local. Les Croque-Morts ont créé une entente avec les équipes de Caen et engagé l'équipe des « Croquants » sur les phases de championnat N1.</p>
Starlings - Caen Mixed Roller Derby (2016)	   <p>Émanation d'une équipe féminine, les Caen Men's Roller Derby créé en 2016, ont fait l'objet d'un important travail de transformation identitaire. Apparue sous la forme d'une association masculine,</p>

	<p>l'équipe va chercher à gagner en inclusivité. En 2018, le « men » est transformé en « mixed ». Des réunions et des <i>brainstorming</i> ont ensuite permis de refaçonner l'identité visuelle de l'équipe qui, en 2019, devient les Starlings : « <i>Aujourd'hui les Starlings nous paraissent un bon compromis entre cette vision de l'animal qu'on a, évoluant en nuées dans le ciel en automne, et l'idée un peu aérienne du derby qu'on voulait pratiquer</i> » (Angela Pickles, l'une des créatrices).</p>
<p>Les Hero'S QuaD roller derby Lorient (2016-2020)</p>	 <p>Pour choisir sa mascotte, l'équipe masculine de Lorient semble s'être grandement inspirée des logos des équipes américaines, qui ont souvent recours à des membres de tributs indigènes pour les représenter. Ce personnage peut également faire référence à l'un des super-héros Marvel, le Faucon.</p>
<p>Men's Roller Derby Orcet - Les Wolfgang (2016)</p>	 <p>Le club de roller derby de Orcet (auparavant appelé la Horde) accueille en 2016 son équipe masculine qui reprend également l'emblème du club qui est un loup-garou.</p>
<p>Les Sons of the Beach du Roller Derby Dunkerque (2017)</p>	 <p>Les Sirènes Hurlantes ont trouvé des cavaliers pour se rendre au bal des débutantes : les Sons of the Beach, d'élégants marins squelettiques à la moustache lustrée.</p>
<p>Les Knocking Balls du Creil Roller Derby (2017?)</p>	 <p>L'équipe de Creil a accueilli un temps une équipe masculine, les Knocking Balls. On retrouve dans ce logo l'usage du découpage et du collage, esthétique que l'on peut rattacher au punk ou aux fanzines <i>underground</i>.</p>
<p>Le Ghost Valley – Léman-Alpes-Chablais (2019)</p>	 <p>Le Ghost Valley est l'équipe franco-suisse associant des joueuses de Thonon et de Lausanne. Ils fonctionnent avec l'équipe féminine des Biches. Pour leur logo, ils ont choisi une créature sur laquelle je n'ai aucune information.</p>
<p>Les Rillettes Chili Peppers du Mans (2021)</p>	 <p>Les Rillettes Chili Peppers sont une émanation du Roller Derby 72, créé par les Missfeet. Pour leur identité d'équipe, les hommes se sont tournés vers le patrimoine culinaire du Mans et ses fameuses rillettes (ici très épicées).</p>

→ *Le roller derby chez les Juniors*

Depuis 2014 environ, de nombreuses associations de roller derby se sont ouvertes aux enfants (les « Juniors »). D'anciennes créatrices de collectifs féminins en 2010 occupent par ailleurs aujourd'hui les postes de coachs de l'équipe nationale des Juniors. Quelques logos ont été repérés et montrent que les imaginaires avec lesquels le roller derby est apparu sont encore présents et ont été adaptés aux enfants (l'univers du jeu avec les playmobiles, les friandises, etc.). Ils tendent ainsi à s'inscrire dans ce que Gilles Brougère appelle le « cute » dans la culture matérielle enfantine (2012). L'équipe de Besançon, les Voodoo Vixens ou encore les Molly Hatchets de Pontarlier possèdent également des sections juniors. Elles n'ont pas de logos à leur effigie.

<p>Les Vents d'Ange de Châlon-sur-Saône</p>		<p>les Dead Dragibus du Roller Derby Calaisis</p>	
<p>Les Guillo'teens du Roller Derby Lille</p>		<p>Les Plaies Mobiles du Roller Derby Tours</p>	
<p>Les Hell's Pitchouns du Roller Derby Toulouse</p>		<p>Les Krak'n'Roll du NARH Nantes</p>	
<p>Les Mimigales du Roller Derby Rouen</p>		<p>Les Arrowbases – ASM Dijon (les Flèches Revêches)</p>	

Annexe n° 9.

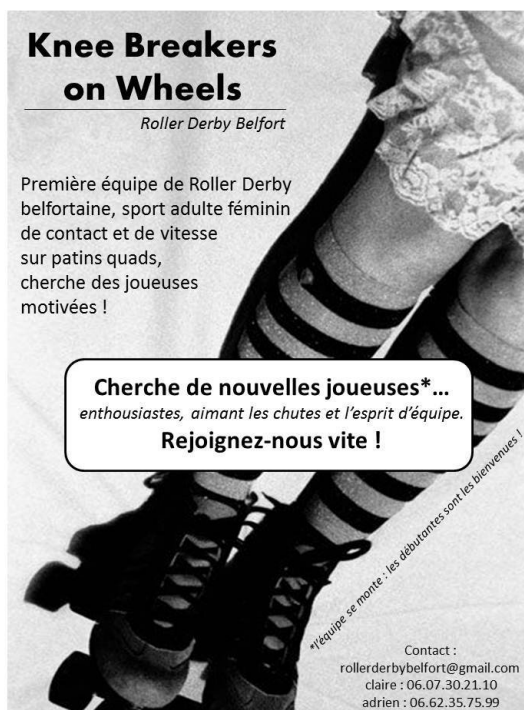
Flyers de recrutement repérés pour la période 2010-2012



Les Nantes Derby Girls (2010)



Les Simones d'Orléans (2011)



Les Knee Breakers on Wheels de Belfort (2011)



Les Wheel Spirit de Nancy

VOTRE ÉQUIPE DE ROLLER DERBY DU HAUT-DOUBS RECRUTE :

**DES JOUEUSES !
DES ARBITRES !
DES FANS !**

ENTRAINEMENTS
LE MARDI DE 20H À 22H
GYMNASSE CORDIER
À PONTARLIER
TOUS NIVEAUX BIENVENUS !

www.rollerpontarlier.com




Pour nous contacter ou suivre nos événements :
hautdoubdsderby@hotmail.fr
Facebook : Molly Hatchets



Les Molly Hatchets de Pontalier (2011)

Patineuses de tous niveaux
Coachs
Arbitres (femmes/hommes)

LES MORUES RECRUTENT



Tu es majeure ?
Tu as l'esprit d'équipe ?
Tu aimes la chicanne ?



Saute dans ton poum-poum short
Enfile tes bas résilles
Chausse tes quads
Et rejoins l'équipe de Roller Derby **LES MORUES**

contact : morbihanrollerderby@gmail.com / f : Roller Derby Lorient

Les Morues de Lorient (2012)

LES VHERMINES RECRUTENT !


**TU VEUX
TE LANCER DANS
UN SPORT
FEMININ
A SENSATIONS ?**

...ET SI PAR MALCHANCE TU ES UN HOMME, TU ES QUAND MÊME LE BIENVENU
NOUS RECRUTONS ÉGALEMENT DES ARBITRES, MÊME DÉBUTANTS.

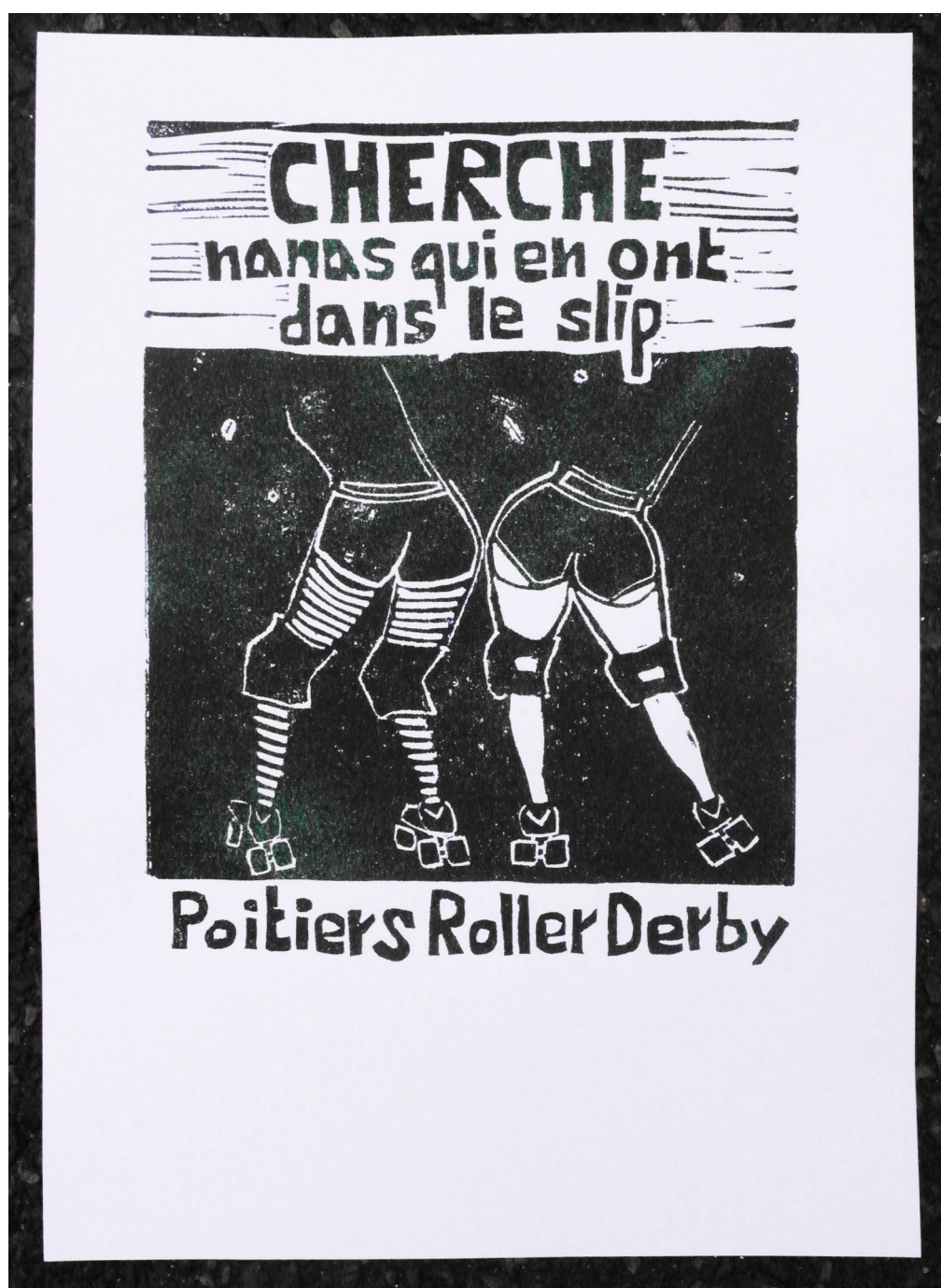
f www.facebook.com/rollerderbyvannes

contact : www.grol.fr



Les V'Hermine de Vannes (2012)

Flyer de recrutement du Poitiers Roller Derby



Archives de la Fanzinothèque de Poitiers
<https://www.fanzino.org/production/poitiers-roller-derby/>